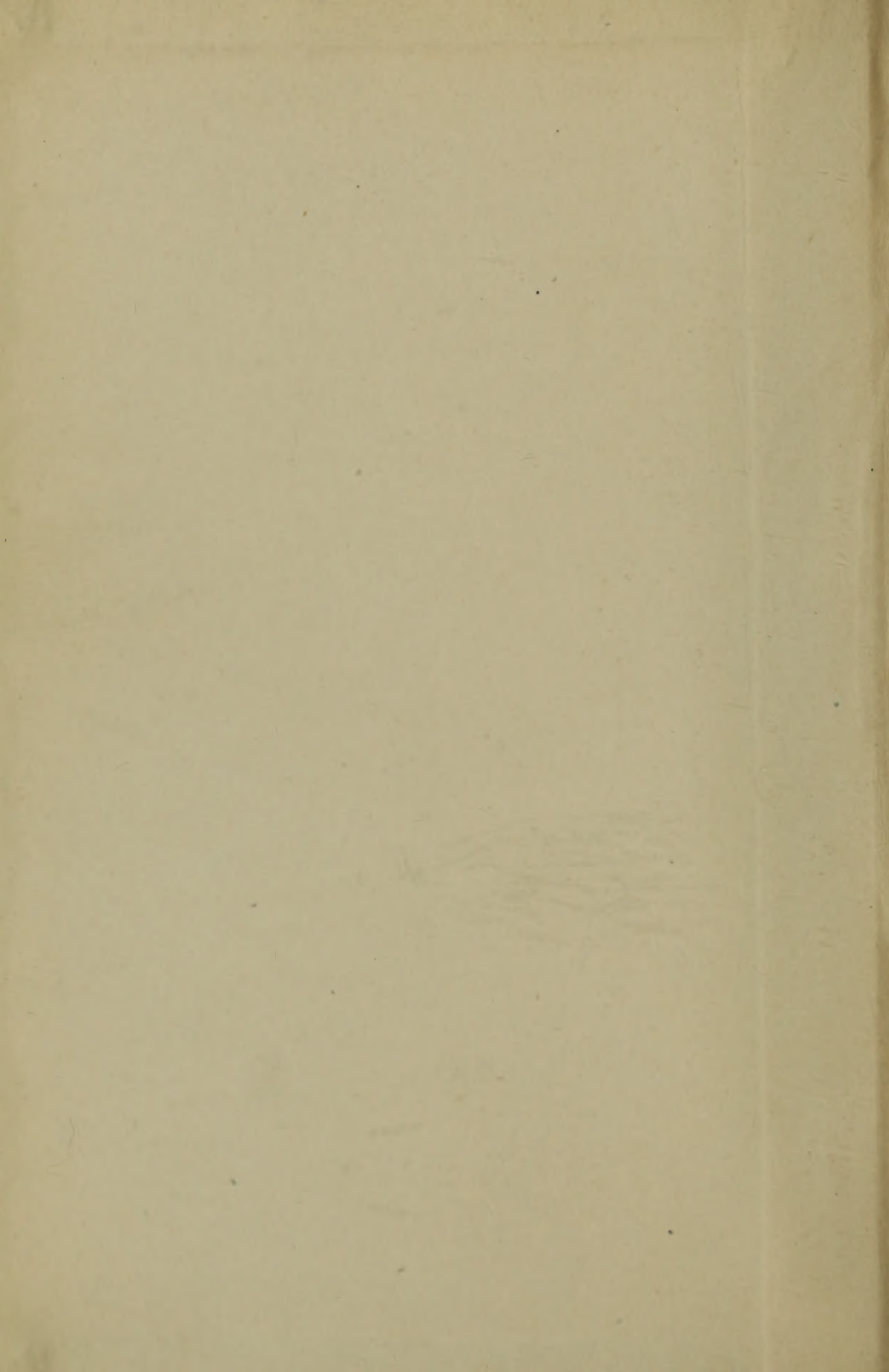




BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Sci
I

BULLETIN

DE

L'INSTITUT

NATIONAL GENEVOIS

TRAVAUX DES CINQ SECTIONS

1^o DES SCIENCES NATURELLES ET MATHÉMATIQUES ; 2^o DES SCIENCES
MORALES ET POLITIQUES, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ; 3^o DE
LITTÉRATURE ; 4^o DES BEAUX-ARTS ; 5^o D'INDUSTRIE ET D'AGRI-
CULTURE.

TOME XLI

GENÈVE

KÜNDIG, LIBRAIRE DE L'INSTITUT, RUE DU RHÔNE, 4
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

—
1914



618837
20.9.55

AS
322
155
t.41-42



TABLE DES MATIÈRES

I. — TRAVAUX ORIGINAUX

L. HERSCH. — <i>L'immigration féminine aux Etats-Unis</i>	1
OTTO KARMIN. — <i>Fragments inédits sur Condorcet par Jules-Romain Barni</i>	30
B. REBER. — <i>Le séjour des Sarrasins dans notre contrée</i> (1 planche hors texte)	61
B. REBER. — <i>Deux villages préhistoriques au sommet du Reculet</i> (2 planches hors texte et 1 vignette)	83
OTTO KARMIN. — <i>Un écrit inédit de sir Francis d'Ivernois contre Simonde de Sismondi, économiste</i>	97
<i>La célébration du II^e Centenaire de Jean-Jacques Rousseau par l'Institut national genevois. Discours prononcés le 26 Juin 1912 par MM. Henri FAZY, Alexis FRANÇOIS, John BRIQUET et Edmond MONOD. Vers lus par M. NICOLÒ ANSALDI</i>	113
OTTO KARMIN. — <i>Essai sur les dernières années du régime corporatif à Genève (1793-1798)</i>	159
D ^r P.-L. LADAME. — <i>Michel Servet. Communication faite à la section des sciences naturelles et mathématiques de l'Institut national genevois les 9 Janvier et 13 Février 1912</i> (2 portraits et un fac-similé hors texte ; 2 vignettes)	226
ARNOLD PICTET. — <i>Recherches sur le rôle des écailles dans la coloration et la variation des papillons</i>	321
B. REBER. — <i>Les fouilles sur l'emplacement de la Madeleine-Longemalle, à Genève</i> (32 fig.)	331
OTTO KARMIN. — <i>Le Gouvernement anglais et la Révolution française : « Les cinq accusations » pour faire suite aux Cinq promesses, par Sir Francis d'IVERNOIS, publié et annoté d'après le manuscrit inédit</i>	357

II. — DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

Compte rendu des travaux de l'Institut pendant l'année 1912	465
Compte de l'exercice 1912, approuvé par l'assemblée générale.	470
Etat des membres de l'Institut national genevois au 31 Décembre 1913	471
Sociétés et institutions correspondantes de l'Institut na- tional genevois	501

I

TRAVAUX ORIGINAUX

L'IMMIGRATION FÉMININE

AUX ÉTATS-UNIS

par L. HERSCH

privat-docent à l'Université de Genève

(Lecture faite le 18 avril 1911 à la Section des sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire).

Le mouvement migratoire des peuples contemporains, en dépit de l'opinion courante, dépasse de beaucoup toutes les grandes migrations de l'antiquité et du moyen-âge par son universalité, par sa continuité, par le nombre des migrants, par la grandeur des distances parcourues ainsi que par les effets qu'il produit. Nombreux sont les problèmes, théoriques et pratiques, soulevés par ce grand phénomène sociologique; *la migration féminine* en est, sans doute, un des plus importants.

Il faut cependant noter dès le début que les migrations des femmes (si je ne me trompe pas) n'ont été jusqu'ici l'objet d'aucune étude spéciale. Ces migrations sont ainsi un terrain inconnu dans le vrai sens du mot, et ce qu'il faut avant tout faire dans de pareilles conditions, c'est d'établir strictement les *faits* touchant la migration des

femmes plutôt que d'en donner une théorie générale et systématique. Faute d'une telle théorie, d'une telle vue d'ensemble, les faits apportés perdront sans doute en cohésion, mais j'ai dû m'y résigner. Avant de construire, il faut avoir la matière de construction. Et si l'étude que je sou mets à l'attention du lecteur ressemble plutôt à un amas de briques qu'à un bâtiment bien construit, la faute n'en revient donc pas entièrement à moi.

Et maintenant, voici le problème que je me pose : je veux déterminer, dans la mesure du possible, la part prise à l'énorme émigration transocéanienne de nos jours par les personnes de sexe féminin et d'établir, autant que possible, certains caractères des émigrantes elles-mêmes.

Tel est le problème. Pourtant, sans être prophète et sans avoir minutieusement analysé les statistiques du mouvement migratoire, chacun guidé par le simple bon sens, répondra que les individus de sexe masculin n'ont pas évidemment seuls peuplé le Nouveau Monde et que, d'autre part, les femmes se sont aventurées dans des migrations lointaines sans doute moins que les hommes. On peut donc dire *a priori* que les femmes prennent part au mouvement migratoire, mais une part inférieure à celle des hommes. Cependant, le problème n'est qu'effleuré par cette réponse par trop générale et indéterminée.

Quel est le *nombre* des femmes qui émigrent ? Quelle *fraction*, quel pour-cent de l'émigration totale forment-elles ? Ce nombre et ce pourcentage, sont-ils quelque chose de *constant* ou bien *varient*-ils d'une année à l'autre, d'une période à l'autre ? S'ils varient, dans quel *sens* varient-ils ? Et, enfin, qu'est-ce que nous pouvons dès maintenant savoir concernant les femmes-mêmes qui

émigrent, concernant leur nationalité, leur âge, leur état de famille, leur santé physique, leur instruction, moralité, condition sociale, profession, etc., etc. ?

Ce sont là des questions que le bon sens seul est impuissant de résoudre et sur lesquelles nous ne pouvons être renseignés que par de longues et systématiques observations statistiques. Or, de toutes les statistiques sur les migrations de l'humanité contemporaine, les meilleures à tous les points de vue sont incontestablement les *statistiques de l'immigration aux Etats-Unis*. Et comme, d'autre part, l'immigration aux Etats-Unis ne comprend pas moins des deux tiers, parfois même des trois quarts, des migrants transocéaniques de nos jours, les statistiques américaines nous donnent aussi une idée approximative du mouvement migratoire contemporain dans son ensemble. Malheureusement, sur le point qui nous intéresse en ce moment, les statistiques américaines sont souvent muettes. Ainsi, ni le classement des immigrants selon la profession, ni les indices indirects concernant la santé physique et la moralité des immigrants ne contiennent pas de subdivisions suivant les sexes. Nous ne savons, par conséquent, rien de précis sur la profession des immigrantes et encore moins sur leur santé physique ou sur leur moralité. Si mon exposé ne satisfait par suite pas entièrement la curiosité qu'a pu éveiller le titre de la présente lecture, si elle ne fournit que peu de renseignements sur l'immigration féminine aux Etats-Unis, la faute en est dûe au manque de données positives et précises sur ce point dans les sources-mêmes où nous puisons nos connaissances, c'est-à-dire dans les statistiques américaines.

Mais si bien des choses ont jusqu'ici échappé à ces

statistiques, elles contiennent pourtant beaucoup de renseignements précieux sur le problème qui nous occupe en ce moment. Espérant donc que les admirables statistiques américaines (notamment les *Annual Reports of the Commissioner-General of Immigration*) établiront un jour une subdivision des immigrants suivant les sexes dans tous leurs classements, tâchons de tirer au clair les renseignements contenus implicitement dans les statistiques existantes.

I. D'abord, quel est le *nombre* des femmes qui, de nos jours, immigrent annuellement aux Etats-Unis ? La réponse peut être tout-à-fait exacte. *Durant la première décade du 20^{me} siècle, plus de deux millions et demi de femmes (2,653,444) ont immigré aux Etats-Unis, ce qui fait plus d'un quart de million par an (265,344).*

Ce dernier chiffre n'est pourtant qu'un chiffre *moyen* autour duquel gravitent les nombres réels qui sont très variables, comme on le voit sur le tableau suivant n° I :

Il y a des années d'augmentation et des années de diminution de cette immigration féminine. Les *fluctuations* de l'immigration féminine ne doivent pourtant pas être attribuées au gré du hasard ; elles sont influencées, je dirai même conditionnées, par certaines causes profondes d'ordre sociologique. La preuve en est que, sauf quelques exceptions peu significantes, on peut remarquer que *l'immigration féminine augmente aux mêmes années que l'immigration masculine et qu'elle diminue en même temps que celle-ci diminue*. Durant les derniers 30 ans, ainsi que le montrent notre *tableau n° 1* et notre *diagramme A*, la ligne qui présente les fluctuations de l'immigration féminine et celle qui présente l'immigra-

tion masculine gardent un parallélisme presque complet.

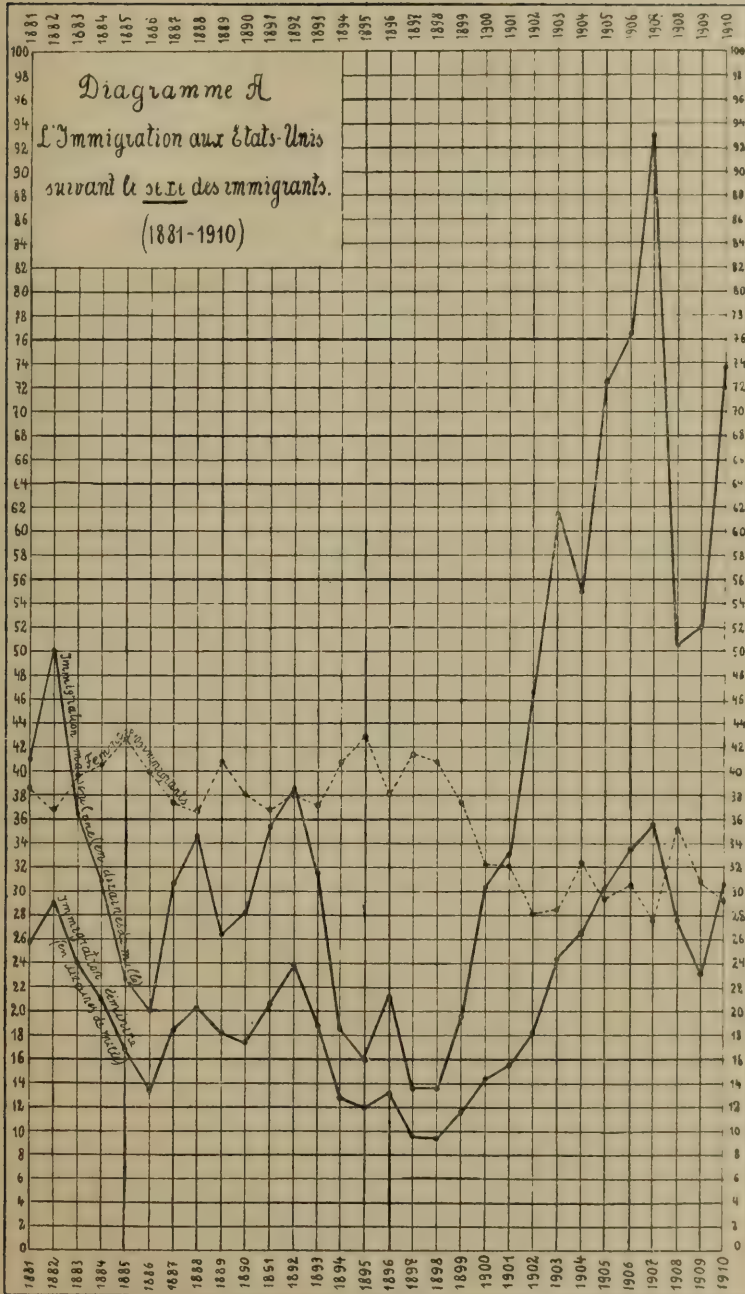
Les causes des fluctuations de l'immigration féminine sont donc les mêmes qui déterminent les fluctuations de l'immigration masculine. Ces causes déterminantes des fluctuations du mouvement migratoire, quelles sont-elles ? Une réponse approfondie à cette dernière question nous amènerait à des considérations théoriques trop éloignées de l'objet propre de la présente lecture. Je me permettrai pourtant à signaler, sans entrer dans les détails et sans pouvoir apporter ici des preuves suffisantes, que ces fluctuations sont conditionnées surtout par la situation temporaire du marché dans les pays de l'émigration et tout particulièrement dans le pays de l'immigration : les années de dépression économique dans le pays d'émigration ou celles d'épanouissement industriel dans le pays d'immigration augmentent le mouvement migratoire ; dans des circonstances contraires, le mouvement migratoire est en baisse.

Mais tout en restant à peu près parallèles, l'immigration masculine et l'immigration féminine ne varient pas dans la même *mesure*. Or, contrairement à ce qu'on pourrait supposer *a priori*, l'immigration féminine est beaucoup plus stable, elle oscille beaucoup moins fort, que l'immigration masculine. Ainsi, si nous jetons un coup d'œil sur notre tableau n° 1 ou sur notre diagramme A, nous apercevons que les maxima et les minima de l'immigration féminine sont beaucoup plus rapprochés les uns des autres que ceux de l'immigration masculine : l'amplitude des fluctuations est ainsi plus restreinte dans l'immigration des femmes que dans celle des hommes. Le phénomène apparaît avec une évidence

TABLEAU N° 1

Les immigrants aux Etats-Unis suivant les sexes (1881-1910)

ANNÉES	TOTAL	FEMMES		HOMMES	
		CHIFFRES ABSOLUS	% immigrants	CHIFFRES ABSOLUS	% immigrants
1881	669.431	258.702	38,6	410.729	61,4
1882	788.992	290.178	36,8	498.814	63,2
1883	603.322	239.459	39,7	363.863	60,3
1884	518.592	210.083	40,5	308.509	59,5
1885	395.346	168.964	42,7	226.382	57,3
1886	334.203	133.499	39,9	200.704	60,1
1887	490.109	183.451	37,4	306.658	62,6
1888	546.889	201.514	36,8	345.375	63,2
1889	444.427	181.403	40,8	263.024	59,2
1890	455.302	173.449	38,1	281.853	61,9
1891	560.319	206.260	36,8	354.059	63,2
1892	623.084	237.303	38,1	385.781	61,9
1893	502.917	187.072	37,2	315.845	62,8
1894	314.467	128.220	40,8	186.247	59,2
1895	279.948	120.024	42,9	159.924	57,1
1896	343.267	130.801	38,1	212.466	61,9
1897	230.832	95.725	41,5	135.107	58,5
1898	229.299	93.524	40,8	135.775	59,2
1899	311.715	116.438	37,4	195.277	62,6
1900	448.572	144.424	32,2	304.148	67,8
1901	487.918	156.863	32,1	331.055	67,9
1902	648.743	182.374	28,1	466.369	71,9
1903	857.046	243.900	28,5	613.146	71,5
1904	812.870	263.770	32,4	549.100	67,6
1905	1.026.499	301.585	29,4	724.914	70,6
1906	1.100.735	336.272	30,5	765.463	69,5
1907	1.285.349	355.373	27,6	929.976	72,4
1908	782.870	275.958	35,2	506.912	64,8
1909	751.786	231.817	30,8	519.969	69,2
1910	1.041.570	305.532	29,3	736.038	70,7
1881-1910	17.886.419	6.153.937	34,4	11.732.482	65,6



particulière si l'on compare les écarts entre le maximum absolu et le minimum absolu de l'immigration masculine et de l'immigration féminine pour la durée des 30 ans derniers. L'immigration féminine a été de 93,524 au minimum (en 1898) et de 355,373 au maximum (en 1907), soit une oscillation en raison de 100 (au minimum) à 380 (au maximum); l'immigration masculine a été de 135,107 (en 1897) au minimum et de 929,976 au maximum (en 1907), soit une fluctuation en raison de 100 à 688. On peut exprimer la même chose en d'autres termes de la façon suivante : tandis que le nombre des immigrants masculins admet des fluctuations en raison de 1,5 à 10,5, celui des femmes n'oscille qu'entre 1 et 4. *L'immigration féminine est donc relativement et absolument de beaucoup plus stable que l'immigration masculine.*

Ce phénomène qui peut paraître étrange au prime abord s'explique probablement par le fait qu'une grande partie des femmes n'appartient pas à ce qu'on appelle « population économiquement active » et n'a pas de relations directes avec le marché du travail ; leur migration se trouve ainsi moins influencée par la situation momentanée de ce marché et, par conséquent, l'augmentation de la demande de bras (pendant une prospérité industrielle en Amérique) les attire moins que les hommes et la diminution de cette demande (pendant les crises et les dépressions en Amérique) diminue aussi le nombre de leurs arrivées dans une proportion moindre que chez les hommes, de sorte que leur immigration monte moins pendant les bonnes années aux Etats-Unis et baisse moins pendant les mauvaises années dans ce pays ; d'où, moins de fluctuations et plus de stabilité.

On peut se demander encore s'il n'y a pas de tendance générale, vers la hausse ou vers la baisse, à travers ces oscillations particulières de l'immigration féminine. — En effet, malgré les oscillations d'une année à l'autre et d'une période à l'autre, on peut pourtant remarquer dans l'immigration féminine une *tendance très nette vers la hausse*. Pour le prouver ici, il suffira de dire que pendant la première décade du XX^e siècle, le nombre annuel des femmes immigrées aux Etats-Unis a 4 fois (en 1905, 1906, 1907 et 1910) dépassé le chiffre de 300,000. chiffre qui jusque-là n'avait *jamais* été enregistré dans l'histoire de l'immigration des Etats-Unis.

En ce qui concerne le *nombre* des femmes qui immigrent aux Etats-Unis, nous aboutissons donc aux constatations suivantes : 1) *En moyenne par an, plus d'un quart de million de femmes immigrent actuellement aux Etats-Unis* ; 2) *parallélisme entre les fluctuations de l'immigration masculine et celles de l'immigration féminine* ; 3) *plus grande stabilité de l'immigration féminine* en comparaison avec l'immigration masculine, et 4) *tendance générale de l'immigration féminine vers la hausse*.

II. — Le tableau n^o 1 nous permet aussi de répondre à la question suivante : quelle *fraction*, quel *pourcentage* forment les femmes dans l'immigration totale aux Etats-Unis ? — A prendre tous les immigrés durant les 30 ans derniers, on voit que les femmes ont formé à peu près le *tiers* (plus exactement 34,4 %) des immigrants et que les deux tiers qui restent ont été formés par des hommes. Telle est la répartition *moyenne* des immigrants suivant les sexes. Il suffit pourtant de jeter un coup d'œil sur notre tableau pour voir que cette moyenne n'est en effet que ce qu'on appelle « *moyenne-indice* »

qui ne correspond presque jamais à une réalité. La répartition « normale » des migrants suivant les sexes ne coïncide nullement avec cette moyenne. Cela provient de ce que l'espace des 30 ans représentés sur notre tableau embrasse *deux* périodes distinctes au point de vue du sexe des migrants : la première finit avec l'année 1899, la seconde commence en 1900. *Pendant la première période, la part des femmes gravite autour de 40 p. 100* et, en effet, durant les 19 ans, 1881-1899, la part des femmes ne s'écarte jamais de plus de 3 p. 100 de cette proportion normale. *Pendant la seconde période, la proportion des femmes parmi les immigrants gravite autour de 30* (plus exactement, de 31) p. 100 (*).

La part des femmes, le *pourcentage* qu'elles forment dans l'ensemble du mouvement migratoire est ainsi, pendant la première décade du 20^{me} siècle, sensiblement *en baisse* en comparaison avec les dernières décades du 19^{me}. Ce phénomène singulier et inexplicable au premier abord trouvera son explication un peu plus tard. Le fait reste pourtant certain, malgré l'augmentation de leur nombre absolu, la part des femmes qui gravitait autour de 40 p. 100 immigrants pendant la première période, oscille seulement autour de 30 (31) pendant la seconde.

Quant aux oscillations à l'intérieur de chacune des périodes indiquées, elles sont très restreintes ; elles atteignent à peine 3 ou tout au plus 4 p. 100 immigrants. *A l'intérieur d'une période donnée, la répartition des migrants selon le sexe présente ainsi une grande constance.*

(*) Voyez aussi notre diagramme A.

Ces oscillations, si petites soient-elles, existent pourtant. On peut même remarquer une certaine *régularité dans ces oscillations*, une régularité que je tiens à signaler. En effet, comme nous le voyons sur notre diagramme A. les lignes qui présentent les oscillations de l'*immigration*, d'une part, et celle qui marque les oscillations du *pourcentage des femmes* parmi les immigrants, de l'autre, gardent (sauf quelques exceptions insignifiantes) une direction *opposée* : *le pourcentage des femmes parmi les immigrants diminue dans les années de hausse de l'immigration ; ce pourcentage remonte, par contre, dans les années de baisse de l'immigration.*

Cela s'explique tout simplement par le fait que j'ai déjà signalé : nous avons vu que pendant les années de hausse de l'immigration, le nombre des immigrants masculins grossit plus que celui des immigrants de sexe féminin, le pour-cent des hommes grossit de la sorte et réduit d'autant le pourcentage des femmes ; par contre, dans les années de baisse, l'immigration féminine diminue moins que l'immigration masculine, et le pour-cent des femmes se trouve ainsi augmenté.

III. — Jusqu'ici nous avons parlé de l'immigration féminine en général sans tenir compte de la *nationalité* des immigrantes. On peut pourtant supposer même tout-à-fait *a priori* que chez des peuples de civilisation, de mœurs, d'origine et de milieu naturel différents, la participation des femmes au mouvement migratoire doit être aussi très inégale. Dans quelle mesure, dans quelles proportions les femmes des divers peuples européens, participent-elles à ce mouvement migratoire ? — C'est le tableau n° 2 qui nous fournit la réponse à cette question :

TABLEAU N° 2
Les femmes immigrées aux Etats-Unis (pendant la période
1899-1910) suivant le groupe ethnique ⁽¹⁾

GROUPES ETHNIQUES OU PEUPLES	FEMMES % immigrants de chaque peuple	Répartition des immigrantes selon les peuples	
		CHIFFRES ABSOLUS	pourcentage immigr. tém. d. Etats-Unis
Irlandaises	52	229.038	7,9
Juives	43	466.620	16,0
Tchèques	43	43.078	1,4
Françaises	42	48.566	1,7
Allemandes	41	306.321	10,5
Portugaises.	40	29.495	1,0
Anglaises et Galloises.	38	164.445	5,6
Scandinaves	38	223.839	7,7
Ecossaises	36	49.904	1,7
Hollandaises et Flamandes	34	30.027	1,0
Finlandaises	34	51.485	1,8
Polonaises	31	289.797	9,9
Slovaques	29	111.265	3,8
Lithuanienues	29	51.481	1,8
Magyares	28	93.930	3,2
Ruthènes	26	37.761	1,3
Italiennes du Nord	22	80.791	2,8
Italiennes du Sud.	21	408.965	14,0
Espagnoles.	17	8.759	0,3
Russes.	15	12.552	0,4
Croates et Slovènes	15	50.677	1,7
Roumaines.	9	7.466	0,3
Grecques.	5	10.656	0,4
Bulgares et Serbes	5	6.635	0,2
Tous les groupes ethniques réunis.	31	2.914.306	100,0

(1) Je prends la période 1899-1910 parce que c'est depuis 1899 que les statistiques américaines ont introduit le classement des immigrants suivant les groupes ethniques (*race or people*). — Dans le groupe des «Bulgares et Serbes», sont comprises aussi les Monténégrines ainsi que les Dalmatiennes, Bosniennes et Herzégovines.

Notons d'abord que la fameuse règle selon laquelle il n'y a pas de règle sans exception est aussi applicable à notre sujet. N'avons-nous pas admis comme quelque chose qui va de soi que la fraction des femmes parmi les migrants doit être inférieure à celle des hommes ? Nous voyons pourtant que les *Irlandaises font exception* de la règle : sur 100 personnes d'origine irlandaise qui ont immigré aux Etats-Unis, il y a eu en moyenne (pour la période 1899-1910) 52 femmes et 48 hommes. — Ce phénomène tout-à-fait exceptionnel paraîtra plus compréhensible si on se rappelle une autre singularité de l'Irlande, à savoir qu'elle est de tous les pays européens (et peut-être même du monde entier) celui où les femmes mariées sont le plus rares, car un tiers (33,0 p. 100 en 1901) seulement des femmes dans l'âge de 15 à 50 ans y sont mariées (*). La misère qui règne dans ce malheureux pays et qui enlève à une énorme partie de sa population féminine l'espoir de se marier dans le pays natal, la pousse évidemment aussi à l'émigration dans une mesure toute particulière.

Mais les Irlandais laissés de côté, on voit que chez tous les autres peuples européens, les femmes forment réellement une minorité parmi les migrants. Cette minorité diffère beaucoup d'un peuple à l'autre, variant entre 5 p. 100 (chez les Grecs, les Bulgares et les Serbes)

(*) Elles forment dans d'autres pays (selon les recensements de 1900-1901) : En Suisse, 46,4 p. 100 ; en Angleterre et Pays de Galles, 49,2 % ; en Autriche, 51,8 % ; en Allemagne 52,8 ; en Italie, 56,1 ; en France et en Espagne, 57,7 ; en Hongrie, 70,4 ; le maximum (76,4 %) est observé en Serbie. — Voyez à ce sujet : *Statistique internationale du mouvement de la population*, publiée par le Ministère de travail de France sous la direction de M. Lucien March, Paris, 1907, pp. 192-195.

et 43 p. 100 (chez les Juifs et les Tchèques). On peut pourtant remarquer une certaine régularité dans ces variations. Sur notre tableau n° 2, les peuples sont rangés dans l'ordre ascendant du pourcentage que forment les femmes parmi leurs migrants ; or, on ne tarde pas à se convaincre que *les peuples celto-germaniques occupent tous la première partie du tableau, le pourcentage des femmes étant chez leurs migrants supérieur à la moyenne* (qui est égale chez les peuples européens à 32 p. 100), et que, par contre, *tous les peuples Slaves et Latins du Sud, sauf les Tchèques et les Portugais, se trouvent dans la seconde partie de notre tableau, le pourcentage des femmes parmi leurs migrants étant inférieur au pour-cent moyen*. En effet, dans la première partie du tableau, nous voyons passer successivement les Irlandaises, les Françaises, les Allemandes, les Scandinaves, les Anglaises, les Ecossaises, les Hollandaises et Flamandes et les Finlandaises, formant les 52 à 34 p. 100 des immigrants de leurs peuples respectifs ; quant à la seconde partie du tableau, nous y voyons les Polonaises, les Slovaques, les Lithuanienes, les Ruthènes, les Italiennes, les Espagnoles, les Russes, les Croates et Slovènes, les Roumaines, les Bulgares et les Serbes, formant seulement de 31 à 5 p. 100 migrants de leurs peuples respectifs. En outre, les Juives se trouvent dans la première partie du tableau ; les Grecques et les Magyares, dans la seconde.

Le *schéma ethnographique* que je viens de donner résume ainsi plus ou moins bien les observations faites sur les migrants de 24 peuples européens. J'indiquerai pourtant encore un autre schéma, un *schéma géographique* qui, à mes yeux, résume mieux ces observations par-

ticulières. Le voici : Si nous tirons deux lignes droites de Vienne, l'une à *Helsingfors* et l'autre à *Madrid*, nous verrons que *chez tous les peuples habitant au Nord-Ouest de cette ligne brisée, le pourcentage des femmes parmi les migrants est supérieur à la moyenne, et que par contre, chez tous les peuples habitant au Sud-Est de cette ligne, le pourcentage des migrants de sexe féminin est au-dessous de la moyenne*. A cette règle générale, à ce schéma, il n'y a qu'une seule exception : chez les Juifs dont l'immense majorité habite à l'Est de cette ligne, la participation des femmes au mouvement migratoire est la plus forte en Europe. Mais les Juifs laissés de côté, le schéma géographique résume parfaitement les constatations faites sur les 23 peuples qui restent (*).

Le phénomène général que nous venons d'observer ne présente, du reste, rien de surprenant. La civilisation contemporaine qui, d'une part, arrache de plus en plus la femme, surtout dans les classes inférieures, au foyer familial, qui l'entraîne de plus en plus dans la lutte économique et qui, d'autre part, la rend plus indépendante et plus entreprenante, cette civilisation est beaucoup

(*) On sera probablement étonné de ne pas voir les *Suisses* parmi les peuples de notre tableau. La cause en est que notre tableau comprend les peuples dans le sens *ethnographique* du mot et non les nations dans le sens *politique*. Or, dans les classements américains, la Suisse est considérée comme un pays ou si l'on veut comme une nationalité politique et non comme groupe ethnographique. Les Suisses sont ainsi compris en partie parmi les Allemands, en partie parmi les Français et en partie aussi parmi les Italiens du Nord. — Pourtant, pour les années 1900-1908, nous trouvons aussi un classement des immigrants selon le sexe et le *pays* de l'émigration ce qui nous permet de constater que pendant ces 9 ans et sur 29,847 immigrants suisses aux Etats-Unis, il y avait 10,249 femmes ce qui fait 34,3 femmes p. 100 immigrants suisses.

plus avancée chez les peuples du Nord-Ouest européen que chez les habitants du Sud-Est. Il est donc tout naturel que les femmes du Nord-Ouest prennent aussi une part plus active au mouvement migratoire.

Il y a encore des raisons secondaires, dérivées, qui agissent dans le même sens et dont je ne mentionnerai ici que deux.

D'abord, l'émigration sous sa forme moderne est déjà un phénomène relativement vieux dans le Nord-Ouest européen, tandis que l'émigration du Sud-Est est encore d'origine tout-à-fait récente. Il est donc bien compréhensible que les femmes émigrent relativement plus des pays où l'émigration est devenue déjà un phénomène habituel que là où l'émigration transocéanienne est encore quelque chose de plus ou moins nouveau.

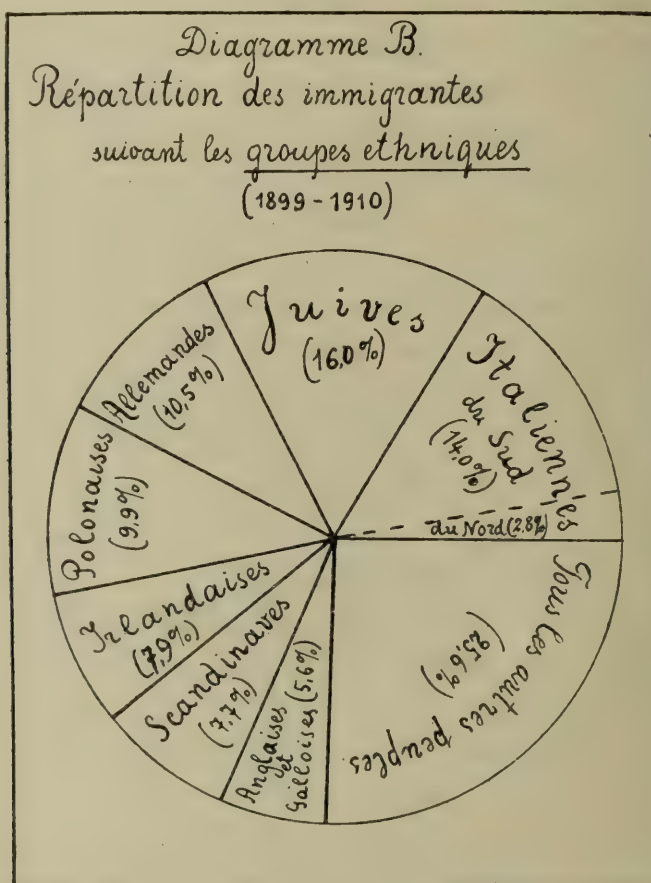
Et enfin, c'est un fait facile à comprendre, et l'observation le confirme pleinement, que les émigrants *temporaires* (c'est-à-dire ceux qui émigrent vers les pays d'outre-mer pour un laps de temps déterminé, d'habitude pour la durée d'une saison de l'année) laissent leurs familles dans le pays natal en sorte que le pour-cent des femmes dans l'émigration temporaire est très réduit. Or, ce sont précisément les peuples agricoles (donc les Juifs exclus) du Sud-Est européen qui fournissent à l'Amérique les grandes masses d'immigrants temporaires. Il est donc nécessaire que la proportion des femmes soit parmi les immigrants de ces peuples de beaucoup inférieure à celle qu'elles forment parmi les immigrants venus du Nord-Ouest (et parmi les Juifs) qui sont dans leur immense majorité (chez certains peuples, même dans la presque totalité) des immigrants *définitifs*.

Quoi qu'il en soit, nous sommes maintenant en état

de comprendre le fait étrange que dans l'ensemble de l'immigration aux Etats-Unis, le pour-cent des femmes a considérablement baissé pendant la première décade du 20^{me} siècle en comparaison avec les décades précédentes. En réalité, le pourcentage des femmes parmi les migrants n'a diminué pour ainsi dire chez aucun peuple en particulier ; mais pendant les 10 ans derniers, un essor jusque-là inouï a pris l'émigration du Sud-Est européen qui fournit, comme nous venons de le voir, très peu de migrants de sexe féminin : le pour-cent des femmes parmi l'ensemble des immigrants a par suite considérablement baissé. Le pour-cent *moyen* a baissé tandis que le pour-cent des femmes n'a baissé pour ainsi dire *chez aucun peuple* envisagé séparément. Nous voyons ici une fois de plus combien il faut être prudent dans des conclusions tirées de moyennes par trop générales.

IV. — Inutile à dire qu'un pour-cent plus élevé ne signifie pas encore un nombre absolu plus grand. Chez les immigrants Portugais par exemple, les femmes forment un pour-cent des plus élevés, mais l'immigration portugaise aux Etats-Unis étant relativement minime, le nombre absolu des portugaises parmi les immigrantes aux Etats-Unis est aussi peu significatif. *Selon quelle proportion les femmes immigrées aux Etats-Unis, se répartissent-elles parmi les différents peuples européens ?* Ou, en d'autres termes, quels sont les peuples européens qui envoient actuellement le plus grand nombre de femmes à la grande République transatlantique ? — On entrevoit sans peine l'importance de cette question pour la conservation de la « race » anglo-saxonne des Américains du Nord. La réponse nous est donnée par les colonnes III et IV du tableau n° 2.

Nous voyons d'après ce tableau que sur les 3 millions (à peu près) de femmes qui ont immigré aux Etats-Unis depuis 12 ans, un *demi-million* environ se compose d'*Italiennes* et à peu près un *demi-million* aussi est formé par les *Juives* : les Italiennes et les Juives forment ainsi de nos jours à elles-seules le *tiers* (32,8 %) de toute l'immigration féminine des Etats-Unis.



Viennent ensuite : les *Allemandes* qui forment 10,5 et les *Polonaises* qui forment 10 p. 100 de l'immigration féminine. Les Juives, les Italiennes du Sud, les Alleman-

des et les Polonaises forment la majorité absolue de cette immigration. Ajoutez encore les *Irlandaises*, les *Scandinaves* et les *Anglaises* et vous obtiendrez les trois quarts de l'immigration féminine actuelle aux Etats-Unis : tous les autres peuples européens et extra-européens réunis ne fournissent qu'un quart de cette migration. Quant aux Anglo-Saxonnes proprement dites, on remarque que les immigrantes Anglaises, Galloises et Ecossaises réunies, ne forment que 213 mille pour la durée de 12 ans, c'est-à-dire un nombre inférieur à celui des Italiennes, des Juives, des Allemandes, des Polonaises et des Irlandaises. Sur les trois millions de femmes immigrées aux Etats-Unis pendant la même époque, ce chiffre de 213 mille ne constitue qu'une infime minorité de 7 p. 100. En somme, parmi les peuples qui ont une forte émigration féminine, nous voyons les représentants de presque toutes les races européennes (si de telles « races » existent réellement) : nous voyons des Celtes (les Irlandaises), des Germains (les Allemandes et les Scandinaves), des Anglo-Saxons (les Anglaises), des Slaves (les Polonaises), des Latins méditerranéens (les Italiennes du Sud) et des Sémites (les Juives). *La forte migration féminine ne tient donc pas à des particularités de race*, mais aux conditions économiques et sociales dans lesquelles se trouvent différents peuples contemporains.

Le *Rapport Annuel* du commissaire général de l'immigration pour l'année 1910 contient des renseignements très instructifs qui ne se trouvaient pas dans les *Rapports* précédents : il renferme notamment des données sur l'état de famille des immigrants classés selon l'âge et le sexe ; il permet, de même, d'utiliser d'une façon

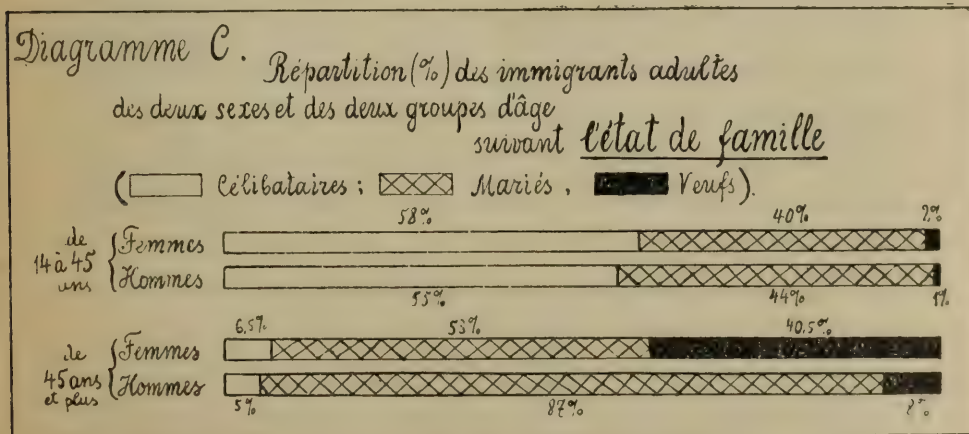
plus précise les données touchant les immigrants illettrés des deux sexes. Nous sommes ainsi en mesure d'établir, du moins pour l'année 1910, *l'âge* des femmes qui immigrent aux Etats-Unis, leur *état de famille* et de nous faire dans une certaine mesure aussi une idée du degré de leur *instruction*. Ces données se rapportant à une année seulement, je me bornerai aux constatations les plus essentielles.

V. — D'abord, *l'âge* des immigrantes. Tous les immigrants aux Etats-Unis sont rangés dans les tables statistiques en 3 *groupes d'âge* : au-dessous de 14 ans (disons : *enfants*), de 14 à 45 ans et plus (l'âge de travail par excellence ; disons : *adultes jeunes*) et de 45 ans et plus (disons : immigrants *âgés*). Or, *exactement les trois quarts des femmes immigrées en 1910 sont des «adultes jeunes»*, 1/5 (plus exactement : 19 %) des femmes est composé par des « enfants » et 6 % seulement sont des femmes « âgées ».

Il est intéressant de voir quel pour-cent forment les femmes parmi les immigrants de chaque âge. On pourrait admettre *a priori* qu'il ne devait pas y avoir grande différence entre le nombre des enfants de sexe masculin et de ceux de sexe féminin ; car les enfants ne sont en général pas encore des travailleurs : il n'y a donc pas de raison pour que les petits garçons soient sensiblement plus nombreux que les petites filles. Par contre, la différence des fonctions économiques de l'homme et de la femme étant la plus accentuée à l'âge où on est travailleur par excellence (c'est-à-dire entre 14 et 45 ans), la différence entre les nombres des migrants des deux sexes doit porter surtout sur les « adultes jeunes ». Enfin, cette différence de fonctions économiques redevenant plus

faible chez les personnes âgées et surtout chez les vieux, il s'ensuit que la différence entre les nombres des migrants des deux sexes doit être atténuée pour les migrants de 45 ans et au-dessus. — Les statistiques confirment pleinement cette supposition : En effet, *les femmes immigrantes forment presque la moitié (49 %) des « enfants » ; elles ne forment qu'un quart (26 %) du groupe des « adultes jeunes » ; elles remontent à plus d'un tiers (36 %) dans le groupe des immigrants « âgés ».*

VI. — *L'état de famille* des immigrantes varie naturellement avec leur âge. Il faut, par conséquent, établir séparément l'état de famille chez les adultes jeunes (de 14 à 45 ans) et celui des immigrantes « âgées » (de 45 ans et plus).



a) Chez les *adultes jeunes*, comme nous le voyons sur le diagramme C, l'état de famille des femmes ne diffère pas beaucoup de celui des hommes. Ce sont les *célibataires*, l'élément socialement et économiquement le plus indépendant et le plus facile à se transporter d'un pays

à l'autre, qui forment la *majorité absolue* des immigrants chez le sexe féminin plus encore que chez le sexe masculin (58 p. 100 des femmes et 55 p. 100 des hommes) ⁽¹⁾.

Les *maries* sont pourtant en nombre considérable ne formant pas moins que les *deux cinquièmes* des immigrants des deux sexes (40 p. 100 des femmes et 44 % des hommes) La famille ne constitue donc plus un frein aussi efficace contre l'émigration qu'on pourrait le croire.

— Je dirai plus : *l'émigration énorme de nos jours est une des forces qui détruisent le plus la famille contemporaine*. Car en admettant même que *toutes* les femmes mariées, immigrant aux Etats-Unis, accompagnent leurs maris ou vont les rejoindre en Amérique, il n'y avait en 1910 parmi les adultes jeunes immigrants que 91 mille femmes mariées sur 283 mille hommes mariés, ce qui ne constitue même pas un tiers (32 %) et qui laisse encore un excédent de 192 mille immigrants mariés de sexe masculin.

Nous ne possédons pas de données sur l'état de famille des personnes *parties* des Etats-Unis ; mais si nous acceptons même que *tous* les hommes âgés de 14 (*sic !*) à 45 ans qui sont partis des Etats-Unis étaient des hommes mariés, qu'ils revenaient *tous* à leurs foyers familiaux et que *toutes* les femmes parties étaient des célibataires, — même alors il resterait encore un excé-

(1) Les immigrantes *irlandaises* occupent à cet égard une place tout-à-fait hors ligne : 86 p. 100 des « adultes jeunes » sont chez elles des célibataires ; rien de pareil ne peut être observé chez les immigrants d'aucun autre peuple ; on voit ainsi de nouveau l'influence du phénomène cité plus haut, à savoir l'exceptionnelle rareté de femmes mariées en Irlande et la difficulté de s'y marier.

dent de 70,000 hommes mariés séparés de leurs femmes par l'immigration aux Etats-Unis. Mais cette supposition, quatre fois optimiste, est évidemment l'impossibilité même. La vérité doit être cherchée entre les chiffres de 192 mille et 70 mille et plus près de celui-là que de celui-ci. Il faut ainsi supposer qu'environ 150,000 familles ont été détruites en 1910 par le seul fait de l'émigration pour les Etats-Unis.

Il va sans dire que le rapport entre le nombre des femmes mariées et celui des hommes mariés varie beaucoup d'un peuple à l'autre : il varie suivant l'importance de l'émigration temporaire chez le peuple en question. il varie avec la participation des femmes au mouvement migratoire, etc. Je noterai seulement que cette proportion des femmes mariées par rapport aux hommes mariés est la plus élevée chez les immigrants *Juifs* (11,568 femmes mariées sur 14,464 hommes mariés, soit une proportion de 80 femmes sur 100 hommes), chez les *Anglais et Gallois* (8,909 femmes mariées sur 11,282 hommes mariés, soit un rapport de 79 sur 100), chez les Irlandais (70 sur 100) et surtout chez les immigrants *Français*, chez lesquels le nombre des femmes mariés est presque égal à celui des hommes du même état de famille (3,187 femmes mariées sur 3,716 hommes mariés, soit une proportion de 86 sur 100). Il faut cependant noter que les deux tiers de ces « Français » immigrés en 1910 aux Etats-Unis sont en réalité des Canadiens de langue française pour lesquels l'immigration aux Etats-Unis *n'est pas une émigration transocéanienne*. Ce sont donc les quelques peuples cités plus hauts (Juifs et habitants du Royaume-Uni) dont la vie familiale souffre le moins de l'émigration transocéanienne.

Les *veuves* sont naturellement en un tout petit nombre (2 %) parmi les immigrantes adultes jeunes. Quant aux *divorcés*, ils ne font en général qu'une quantité absolument négligeable parmi les immigrants de toutes les catégories.

b) Parmi les immigrants *âgés*, la *majorité* est composée chez les deux sexes par les personnes *mariées*. La proportion des mariés forme pourtant chez les femmes un pour-cent de beaucoup inférieur à celui que nous observons chez les hommes (53 % des femmes contre 87 % des hommes) ; par contre, *le pour-cent des veufs est 5 fois plus élevé chez les femmes que chez les hommes* (40,5 % contre 8 %).

L'énorme pour-cent des veuves parmi les immigrantes âgées s'explique par des raisons à la fois démographiques et économiques. D'abord, le nombre des veufs est dans tous les pays supérieur chez les femmes que chez les hommes par suite de la plus grande mortalité masculine parmi les personnes âgées de plus de 45 ans, ce qui est un phénomène presque universel, et encore parce que les hommes devenus veufs se remarient plus facilement que les femmes devenues veuves. Ensuite, les femmes devenues veuves perdent le plus souvent leur gagne-pain et si elles ont des enfants ou d'autres proches parents en Amérique, elles y vont les rejoindre plus fréquemment que ne le font les hommes devenus veufs.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier que les immigrantes âgées ne forment en général qu'une minime partie (6 %) de l'immigration féminine. L'état de famille des immigrantes âgées n'a donc qu'une portée très restreinte. La part des veufs reste néanmoins 5 fois plus élevé chez les femmes que chez les hommes même si on

envisage l'ensemble des immigrants adultes (5 % des femmes contre 1 % des hommes).

VIII. — Un mot encore sur les *illettrées* parmi les immigrantes. La proportion des illettrés parmi les femmes, tout comme celle des illettrés parmi les hommes, varie d'une façon extraordinaire d'un peuple à l'autre suivant le degré d'instruction de ces peuples. Elle est en 1910 chez les immigrantes *scandinaves*, égale à peine à une illettrée pour mille immigrantes adultes ; viennent ensuite : *les Ecossaises, les Anglaises, les Finlandaises, les Irlandaises et les Tchèques* parmi lesquelles les illettrées ne font pas plus de 1 p. 100 immigrantes. La proportion des illettrées atteint, par contre, son *maximum* chez les immigrantes *portugaises* dont les deux tiers environ (66 p. 100) sont des illettrées ; chez les *Lithuaniennes*, les *Italiennes du Sud*, les *Grecques* et les *Russes*, la majorité absolue (variant entre 59 et 56 p. 100 immigrantes) est encore formée par des illettrées. A tout prendre, *la proportion des illettrées dans l'immigration féminine reste énorme : elle dépasse le quart (26,4 p. 100) des immigrantes adultes.*

Il faut cependant noter un fait curieux et presque incroyable *a priori* : la proportion des illettrés parmi les femmes reste néanmoins quelque peu *inférieure à celle des illettrés parmi les immigrants de sexe masculin* : en 1910, cette dernière a été égale à 28 p. 100 immigrants. Et cela n'est pas, selon toute probabilité, un hasard, car les données incomplètes que nous trouvons dans les *Rapports* des deux années précédentes semblent prouver le même fait.

Et pourtant, si nous envisageons la proportion des illettrés parmi les immigrantes des deux sexes chez cha-

cun des peuples européens pris *séparément*, nous voyons que chez l'immense majorité des peuples, le pour-cent des illettrés parmi les immigrants de sexe masculin est inférieur à celui du sexe féminin. Si dans l'immigration *totale*, le pour-cent des illettrés est chez les hommes plus élevé que chez les femmes, nous avons ici à faire pour la seconde fois à une de ces moyennes générales qui expriment une idée toute contraire à celle contenue dans leurs éléments composants : c'est une de ces moyennes qui sont réelles pour le total des cas qu'elles embrassent, mais qui deviennent *fictives* si on veut les appliquer à n'importe quel de ces cas pris séparément ⁽¹⁾. — D'où vient ce *désaccord entre la moyenne générale et l'immense majorité de ses éléments* dans la question dont nous nous occupons en ce moment ?

La cause de ce désaccord réside dans un fait que j'ai déjà signalé plus haut : les femmes sont relativement plus nombreuses (c'est-à-dire forment une fraction plus grande) parmi les migrants des peuples à civilisation plus avancée (chez les peuples du Nord-Ouest européen) ; elles sont, par contre, en très petit nombre parmi les migrants des peuples à civilisation quelque peu arriérée (chez ceux du Sud-Est) : la proportion relativement élevée des immigrantes appartenantes à des peuples instruits et la proportion extrêmement réduite des immigrantes des peuples arriérés a nécessairement pour con-

(1) Ici, la moyenne est pourtant applicable à une minorité des cas dont elle est le résumé ; car chez certains peuples, à savoir chez les Croates, les Français, les Irlandais, les Portugais, les Ruthènes et les Scandinaves, le pour-cent des illettrés parmi les immigrants de sexe féminin est (en 1910) réellement inférieur à celui observé chez les immigrants de sexe masculin.

séquence d'abaisser le pourcentage moyen des illettrés dans le total de l'immigration féminine en comparaison avec le pour-cent moyen des illettrés dans le total de l'immigration masculine.

Tels sont les principaux faits que nous sommes arrivés à constater. Et l'idée générale qui s'en dégage ? — Je n'ai pas la possibilité de la développer ici étant donné que mon exposé est déjà démesurément long. Mais après les faits apportés ici, ne sentons-nous pas que l'émigration féminine dépend directement de la situation créée à la femme par le régime économique et social contemporain et que cette émigration est en même temps aussi une des manifestations les plus saillantes de la nouvelle situation de la femme ?

Et qu'on voie dans l'émigration féminine, comme en général dans la situation actuelle de la femme, un phénomène fâcheux ou réjouissant (et je ne suis nullement de ceux qui s'en réjouissent sans réserve), il faut en tout cas le constater et le préciser : c'est ce que j'ai tâché en partie à faire dans la présente étude.



FRAGMENTS INÉDITS SUR CONDORCET

Par Jules-Romain BARNI

Publiés par OTTO KARMIN

Parmi les hommes qui, venus de l'étranger, ont le plus honoré par leur concours la vie intellectuelle de notre vieille Académie et celle de Genève en général, il convient sans doute de citer Jules-Romain Barni, le traducteur et commentateur de Kant et de Fichte, l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages historiques, philosophiques et politiques ¹.

On sait que plusieurs des plus importants volumes de Barni ont pour origine des conférences qu'il donnait à la salle du Grand Conseil de Genève et qu'il réunit ensuite, après les avoir revues et mises au point. Tels sont entre autres ses *Martyrs de la libre pensée* (1862), son *Histoire des idées morales et politiques en France au XVIII^{me} siècle* (1865-1867) et la suite *Les moralistes français au XVIII^{me} siècle* ² (1873). Cet ouvrage devait

¹ Voir la bibliographie de l'œuvre de Barni dans KARMIN, *Jules Barni und seine Verdienste um die Ausbreitung der deutschen Philosophie in Frankreich*. Sonderabdruck aus den Verhandlungen des III. internationalen Kongresses für Philosophie. Heidelberg 1908.

² Cf. *Les Moralistes français au XVIII^{me} siècle*, p. V.

être continué par un autre livre que la mort l'empêcha de publier et qui, dans la pensée de l'auteur, était consacré « aux écrivains hommes d'Etat promoteurs ou coopérateurs de la Révolution française, à Turgot, Malesherbes, Necker, Mirabeau et Condorcet » dont il avait parlé aux cours publiques de l'année 1869.

L'étude sur Mirabeau a été publiée par M. Auguste Dide, l'exécuteur testamentaire de Barni, en 1882. Les pages sur Malesherbes et sur Necker semblent être perdues. Nous possédons, au moins en partie, celles sur Turgot et sur Condorcet, et ce sont ces dernières que nous allons faire connaître.

Nous avons scrupuleusement reproduit le texte, souvent fort difficile à déchiffrer, de Barni. Tout au plus nous sommes-nous permis d'enlever une phrase qui faisait double emploi et que l'auteur avait, évidemment, oublié de rayer sur son manuscrit. De plus nous avons condensé quelques-unes des citations soit de Condorcet lui-même, soit de sa biographie par Arago.

Le manuscrit de Barni, tel que nous le possédons, se compose de 19 feuilles, de 20×25 1/2 centimètres, écrites au verso seulement. A l'exception de la première page, écrite du bord gauche au bord droit, les autres pages sont divisées au milieu et le texte primitif n'en comprend que le côté gauche; mais des corrections, des additions, des surcharges, occupent parfois l'autre côté en entier.

O. K.

PREMIÈRE LEÇON

Condorcet fut, suivant une parole de Michelet, « le dernier des philosophes du grand XVIII^{me} siècle, celui

qui survivait à tous pour voir leurs théories lancées dans le chemin des réalités ». C'est aussi celui des publicistes à la fois précurseurs et coopérateurs de la Révolution qui poussera le plus loin les conséquences pratiques de ses théories.

Mirabeau s'était arrêté à l'idée de la monarchie constitutionnelle, dont, comme il le disait, il emporta le deuil en mourant. Condorcet représente l'idée républicaine dans toute sa pureté ; il devient l'un des législateurs de la république ; et s'il meurt victime de la tempête révolutionnaire, il en meurt pas moins plein de foi en son idée qui est celle du progrès de l'humanité, et son dernier écrit est comme le testament philosophique de toute cette partie du XVIII^{me} siècle.

Mais avant de montrer, dans Condorcet, le coopérateur de la Révolution, il faut l'étudier avant la Révolution. Le premier Condorcet expliquera le second.

Le commencement de la biographie est perdu. Notre manuscrit commence à la page 5 avec les mots suivants :

« L'homme qui agit ainsi, remarque justement Arago, court le risque de troubler sa vie, mais il honore les sciences et les lettres. »

Revenons aux travaux qui ont plus directement trait aux questions d'intérêt social. J'ai déjà parlé plus haut des *Règlements sur la jurisprudence criminelle*, qui datent de 1775. A cette même année, où Turgot était au ministère, se rapportent divers autres écrits touchant l'économie sociale et qui avaient pour but de venir en aide au contrôleur général dans les grandes réformes qu'il accomplissait ou préparait : ainsi des *Réflexions sur les corvées*, que Turgot avait entrepris d'abolir dans tout le royaume, comme il les avait déjà abolies dans sa géné-

ralité de Limoges. Il constatait les cris de bénédiction du peuple pour ce « ministre bienfaisant qui le délivrait du double fléau des corvées et des exacteurs de corvées » ; mais comme le bienfait de la destruction des corvées ne manquait de censeurs dans la capitale, il leur répondait en défendant contre leurs égoïstes sophismes les intérêts et les droits de ce peuple qui, disait-il, « ne demande au gouvernement que de lui permettre de travailler et de manger en paix le pain acheté par ses sueurs ». C'est de cette même année que date la *Lettre d'un laboureur de Picardie*, à M. N^{...}, écrit piquant et fort, qu'il opposait à l'espèce de socialisme qu'on a vanté dans Necker. En ayant parlé plus haut, je rapporterai seulement le jugement de Voltaire sur cet écrit : « Ah ! la bonne chose, la raisonnable chose et même la jolie chose que la *Lettre* au prohibitif. Cela doit ramener tous les esprits, pour peu qu'il y ait encore à Paris du bon sens et du bon goût ».

C'est encore en réponse aux théories de Necker que furent rédigés, à la même date, l'écrit intitulé *Monopoles et monopoleurs*, et des *Réflexions sur le commerce des blés*, qui étaient un véritable traité sur la matière. La publication de cet ouvrage, qui, à une discussion très sérieuse, mêlait quelques épigrammes contre Necker et son (*mot illisible*), souleva contre l'auteur les nombreux clients de cet écrivain, lui fit d'implacables ennemis, et agita vivement et longtemps jusqu'à l'Académie des sciences et l'Académie française. Condorcet publia ce livre l'année même où, abandonné par Louis XVI, Turgot tombait. (Mai 1776). La disgrâce du ministre causa à Condorcet le plus vif des chagrins. « Je ne vous ai point écrit, mon cher Monsieur, écrivit-il à Voltaire

quelque temps après, depuis l'événement fatal qui a ôté à tous les honnêtes gens l'espérance et le courage. J'ai attendu que ma colère fut un peu passée et qu'il ne me restât plus que de l'affliction. Cet événement a changé pour moi toute la nature. Je n'ai plus le même plaisir à regarder ces belles campagnes où il eut fait naître le bonheur. Le spectacle de la gaité du peuple me serre le cœur : ils dansent comme s'ils n'avaient rien perdu. »

Condorcet avait accepté de Turgot un modeste emploi d'inspecteur des monnaies, le priant, « quoique peu riche », de ne rien faire de plus pour lui en ce moment. et refusant — ainsi que d'Alembert et Charles Bossut¹ — les appointements que le contrôleur général lui avait offerts pour une autre fonction publique relative aux questions de navigation intérieure au sujet desquelles ce ministre avait aussi conçu un vaste plan. Lorsque Necker prit la place de Turgot, Condorcet s'empressa d'envoyer à M. de Maurepas sa démission d'inspecteur des monnaies, en la motivant dans les termes suivants : « Je me suis prononcé trop hautement sur les ouvrages de M. Necker et sur sa personne pour que je puisse garder une place qui dépend de lui. Je serais fâché d'être dépouillé et encore plus d'être épargné par un homme dont j'aurais dit ce que ma conscience m'a forcé de dire. Permettez donc que ce soit entre vos mains que je remette ma démission. »

Condorcet ne s'était pas seulement donné la tâche de

¹ Mathématicien célèbre, 1730-1814. Auteur d'un *Essai sur l'histoire générale des mathématiques*, de *Recherches sur la construction la plus avantageuse des digues*, d'un *Discours sur la vie et les œuvres de Pascal* et éditeur de ces dernières.

O. K.

lutter contre les erreurs et les préjugés accrédités sur le terrain économique, il les poursuivait aussi sur le terrain théologique : il était l'implacable ennemi du fanatisme. En 1774, il avait publié, à l'adresse d'un certain abbé Sabattier, auteur d'un *Dictionnaire des trois siècles* — qui n'était qu'une longue diatribe contre la philosophie et les philosophes — un écrit intitulé : *Lettres à M. l'abbé Sabattier de Castres par un théologien de ses amis*, qui parut si piquant qu'il fut généralement attribué au *patriarche de Ferney*, mais qui était si audacieux que celui-ci, tout en le louant, crut devoir décliner cette paternité dangereuse. Condorcet, que Voltaire ne savait pas être l'auteur de cet écrit, dût être bien flatté du jugement que Voltaire lui exprimait à lui-même (20 août 1774), d'autant plus qu'il ne pouvait soupçonner Voltaire de vouloir le flatter. « Il y a dans la *Lettre d'un théologien*, lui écrivit Voltaire, des plaisanteries, des morceaux d'éloquence digne de Pascal ». Eloge exagéré peut-être, quoiqu'il y eut réellement une piquante ironie et une véhémence éloquence, mais qui prouve au moins que, si Voltaire en déclinait la paternité, ce n'était pas que son amour-propre souffrît de ce qu'on le lui attribuait.

Manque les pages 7 et 8 du MS.

A l'époque où nous ont conduit les travaux que nous venons de passer en revue, Condorcet, déjà secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, fut admis à l'Académie française (1782). Je note cette circonstance parce qu'elle n'avait pas seulement la valeur d'un titre honorifique, décerné à un homme de lettres, mais qu'elle était une victoire pour la philosophie et qu'elle donnait à Condorcet une position analogue à celle qu'occupait

déjà d'Alembert. Dès 1771, Voltaire écrivait à Condorcet : « Il faut que vous nous fassiez l'honneur d'être de l'Académie française ; nous avons besoin d'hommes qui pensent comme vous ». Il lui avait, à plusieurs reprises, exprimé le même désir, mais il mourût sans avoir la satisfaction de voir ce désir réalisé. Ce fut seulement quatre ans après sa mort que Condorcet fut élu membre de l'Académie, après une très ardente bataille où malheureusement Buffon n'était pas de son côté. D'Alembert qui avait pris une grande part à cette bataille académique, se réjouissait du résultat comme d'une victoire dont il était fier. « Je suis plus content, s'écriait-il à l'issue du scrutin, d'avoir gagné cette victoire que je ne le serais d'avoir trouvé la quadrature du cercle ».

Malheureusement il ne survécut pas longtemps à ce triomphe : Condorcet eut un an après (29 octobre 1783) la douleur de le voir mourir. D'Alembert comptait tellement sur la bonté de cœur de son ami que, comme un ancien, Eudamidas, léguant à ses amis le soin de nourrir sa mère et de marier sa fille, il lègue à Condorcet celui de pourvoir aux besoins de deux domestiques auxquels le grand géomètre, mourant sans fortune, ne pouvait rien laisser. Condorcet remplit, avec un scrupule religieux, cette mission jusqu'à la fin de sa vie. « Vous le savez, remarque à ce propos Arago, c'est à l'école philosophique du XVIII^{me} siècle que nous devons l'expression si heureuse de *bienfaisance*. Peut-être consentira-t-on maintenant à reconnaître qu'en enrichissant la langue, cette école n'entendait pas créer seulement un vain mot ».

Pour en revenir au membre de l'Académie française, Condorcet prononça (le 21 février 1782) un discours de réception qui n'était point un éloge banal de son prédé-

cesseur (Saurin), mais un rapide tableau des progrès de la raison dans l'ordre des sciences et dans celui de la philosophie morale et politique, préluant ainsi en quelque sorte au grand ouvrage qui devait être comme son testament philosophique. C'est encore la même thèse qu'il développe la même année dans un discours lu à l'Académie française (le 6 juin 1782) devant le comte du Nord, (depuis Paul I). Ainsi les philosophes s'efforçaient — *et nunc erudimini* — à instruire les rois. Peine perdue, sans doute, au moins en bonne partie, mais qui n'en témoignait pas moins de la générosité de leurs efforts.

La fin de cette première leçon est perdue.

DEUXIÈME LEÇON

La détresse des finances et le cri public avaient forcé le gouvernement à convoquer les Etats généraux pour le mois de mai 1789. Pendant les neuf mois qui en précédèrent la réunion, il se fit dans tout le pays un immense travail en vue de préparer, non seulement les élections, mais le programme qui, en exprimant les vœux de la nation, devait servir de mandat aux députés et déterminer d'avance le caractère et le but de la future assemblée. Condorcet, le précurseur que nous connaissons, ne pouvait manquer de prendre une très grande part à ce travail : il y consacra un grand nombre d'écrits ; et nulle part n'ont été exprimés avec plus de netteté les principes qui allaient passer de la théorie dans les institutions, mais qui étaient dans le fond — je ne dis pas dans la forme — d'une nature trop républicaine pour pouvoir se concilier sérieusement avec l'institution monarchique.

surtout avec le monarque préexistant auquel on avait affaire. Aussi retrouve-t-on dans le Condorcet de 1789, comme dans la Constituante dont il a tracé l'œuvre d'avance, le manque de logique que j'ai déjà eu occasion de relever dans celle-ci, mais ce défaut de logique (très réel au point de vue monarchique) décèle, dans l'un comme dans l'autre, des tendances secrètes qui conduisaient dès lors à la république, à laquelle personne ne songeait en ce moment, et, sous ce rapport, il est vrai de dire que nul publiciste n'en a été davantage le précurseur avant d'en être le coopérateur. C'est pourquoi aussi, quand la république prit enfin la place de la monarchie écroulée, aucun des législateurs qui prirent part à ce changement, et travaillèrent à constituer le régime républicain, aucun, plus que Condorcet, ne dût se trouver réellement conséquent avec tous ses principes antérieurs et mieux en harmonie avec lui-même.

Mais n'anticipons pas sur la suite des tableaux que nous avons à dérouler et voyons d'abord quelles idées professait Condorcet en 1789.

Manque la page 2 de la deuxième leçon.

Mais Condorcet ne se borne à demander que l'on fonde le nouvel édifice qu'il s'agit d'établir, sur les bases qu'il indique dans les *Instructions à donner aux députés des Etats généraux*, il exprime aussi le vœu, dans ses *Idées sur le despotisme*, que les droits naturels de l'homme, sur lesquels s'appuient à leur tour ceux de la nation, soient exposés dans une déclaration solennelle, analogue à celle de l'Etat de Virginie du 1^{er} juin 1776, et des autres Etats d'Amérique qui ont suivi le même exemple, mais plus étendue et plus rationnelle — et que

cette déclaration soit la première œuvre de l'Assemblée. Pour faciliter l'accomplissement de ce vœu, il soumet lui-même au public un projet de déclaration qui, sans doute, servit à préparer celle qu'adopta plus tard l'Assemblée nationale, et qui en contient déjà les articles fondamentaux. Dans ce projet il ramène les droits naturels :

- 1^o à la sûreté de la personne,
- 2^o à la liberté des biens,
- 3^o à l'égalité naturelle,

et il montre, avec beaucoup de justesse et de précision, à l'égard de chacun d'eux, quelles mesures ou quelles lois en général il faut éviter ou établir pour les préserver de toute atteinte.

L'idée de Condorcet d'une déclaration des droits naturels de l'homme, d'un évangile social qu'il s'agissait de fonder : une telle déclaration n'était pas moins nécessaire, elle était peut-être plus nécessaire encore dans l'ancien monde que dans le nouveau, après un si long étouffement de ces droits naturels sous le despotisme religieux et politique. Et si Condorcet s'en exagère beaucoup l'efficacité, en croyant qu'une pareille déclaration est le seul moyen de prévenir la tyrannie¹, nous ne devons pas moins en savoir gré à notre philosophe d'avoir devancé sur ce point et préparé l'œuvre de la Constituante et de l'avoir aidé d'avance à remettre en lumière les titres effacés, mais imprescriptibles, de l'homme.

Conséquent avec les principes dont il demandait ainsi

¹ Car il ne suffit pas d'exposer des droits avec clarté et solennité pour les faire respecter. — N'avons-nous pas vu, depuis, le césarisme invoquer à son tour les principes de 89 en tête de ses constitutions despotiques ? — J. B.

une solennelle déclaration, Condorcet, que nous avons déjà vu défendre la cause des nègres, s'adressait au corps électoral, le 3 février 1789, pour réclamer de la nation qui allait s'assembler dans la personne de ses représentants, l'abolition de l'esclavage des noirs. « Comment, disait-il, dans un manifeste au corps électoral par la Société des amis des noirs, comment la nation française pourrait-elle réclamer contre des abus que le temps a consacrés, que des formes légales ont sanctionnés, et leur opposer les droits naturels et imprescriptibles de l'homme et l'autorité de la raison, si elle approuvait, même par son silence, un abus aussi évidemment contraire à la raison et au droit naturel que la servitude des nègres ? ».

Plus tard, au sujet de l'admission des députés des planteurs de St-Domingue dans l'Assemblée nationale, Condorcet, appuyant du dehors la réclamation que Mirabeau faisait entendre au sein même de l'assemblée, demanda s'il est juste d'accorder séance et suffrage aux députés du corps des planteurs pour « défendre un intérêt d'argent, sans les donner aussi aux députés des noirs pour défendre les droits sacrés du genre humain violés dans la personne de ces malheureuses victimes d'une avidité mal entendue. »

Condorcet, bien que ne faisant pas partie de l'Assemblée nationale en suivait avec plus vif intérêt (nous l'avons vu par cet exemple) les travaux et les actes, et il cherchait à éclaircir ses délibérations en traitant quelques-unes des grandes questions qui s'y agitèrent, ou bien il appréciait ses décrets et la défendait contre ses ennemis. Ainsi nous le voyons examiner dans un écrit spécial cette question : s'il est utile de diviser une assemblée nationale en plusieurs chambres ? et se prononcer, comme il l'avait déjà

fait pour l'Amérique, à la suite de Franklin, en faveur du système d'une chambre unique, en cherchant à prouver que la division en plusieurs corps n'offre, contre les inconvénients reprochés à une assemblée unique que des remèdes très inférieurs à ceux qu'on peut trouver dans la forme des délibérations de cette assemblée. « Il craignait qu'une seconde chambre ou ne compliquât inutilement les rouages législatifs, ou ne constituât un levain d'aristocratie très dangereux ».

C'est ainsi qu'il examine la question de faire ratifier la Constitution par les citoyens. Favorable en principe à ce qu'on appelle aujourd'hui en Suisse le *referendum* ¹, mais reconnaissant les inconvénients que présentaient dans les circonstances présentes l'application de ce système, il se borna à demander : 1^o que la déclaration des droits renfermerait la fixation de l'époque (18 ou 20 ans) où la Constitution pourra être réformée par un nouveau pouvoir constituant, qu'elle soit publiée avant la Constitution et que les citoyens seront appelés à dire si elle ne renferme pas de principes contraires aux véritables intérêts des hommes, et 2^o que la Constitution leur soit aussi présentée pour qu'ils aient à déclarer si elle ne renferme rien de contraire à la déclaration des droits.

Manque la page 5 de cette leçon.

L'Assemblée nationale ayant rendu un décret qui faisait dépendre le droit de cité et les autres droits politiques de la quotité des contributions, Condorcet rédigea

¹ « L'ordre social n'aura vraiment atteint le degré de perfection auquel on doit tendre sans cesse, qu'à l'époque où aucun article des lois ne sera obligatoire qu'après avoir été soumis immédiatement à l'examen de tout citoyen. » J. B.

une adresse qui, le 25 avril 1790, fut présentée à cette Assemblée par la Commune de Paris, dont il faisait partie, pour demander la réforme de cette loi comme étant contraire au principe de l'égalité naturelle des citoyens et livrant le droit de suffrage à l'arbitraire des répartitions de l'impôt. Il était déjà loin alors du principe physiocratique, admis par Turgot, d'après lequel le droit de cité devait appartenir exclusivement aux propriétaires du sol et que lui-même admettait encore l'année précédente, avant la réunion des Etat-généraux, quand il disait (*Idées sur le despotisme*, p. 167) que, « le droit d'égalité n'est pas blessé si les propriétaires seuls jouissent du droit de cité, parce que eux seuls possèdent le territoire et que leur consentement seul donne le droit d'y habiter ».

On voit par cet exemple avec quelle rapidité le mouvement démocratique qui emportait les esprits, modifiait les idées.

Une des plus heureuses réformes entreprises par l'Assemblée nationale fut celle des poids et mesures. Condorcet coopéra, en qualité de membre et secrétaire de l'Académie des sciences, à cette importante réforme qui avait pour but d'établir l'uniformité des poids et mesures et de leur donner pour base une unité naturelle. Dans un discours, prononcé devant l'Assemblée, le 12 juin 1790, il la remercia d'avoir voulu associer l'Académie des sciences à ses travaux, en même temps qu'il la félicita de tout ce qu'elle a déjà fait pour le bien de la patrie et les progrès de l'espèce humaine. A la date du 11 novembre 1790, il adresse au président de l'Assemblée nationale une lettre, où il l'informait de ce que l'Académie a fait pour répondre au décret rendu le 8 mai au sujet de cette

réforme. Il y joignit une *Instruction adressée aux directoires des 83 départements du royaume*, destinée à faciliter l'exécution de ce décret. On était encore, en ce moment, dans les tâtonnements d'une réforme qui ne devait être opérée définitivement que plus tard, mais Condorcet a au moins l'honneur d'avoir mis la main à ces premiers efforts.

Il était bien digne aussi de l'ancien ami et collaborateur de Turgot, d'éclairer l'Assemblée de ses lumières et de ses conseils dans les questions si difficiles et si délicates du rétablissement des finances, de la fixation de l'impôt, de la constitution du pouvoir chargé d'administrer le trésor national. Nous avons, dès lors, sur ces sujets, divers mémoires qui datent de l'année 1790. Dans plusieurs de ces mémoires il signalait les dangers attachés à la création des assignats et, au témoignage d'Arago, indiquait des moyens à peu près infailibles de parer à tous les inconvénients de ce papier monnaie.

L'active et presque encyclopédique intelligence de Condorcet embrassait dans ses méditations les questions les plus diverses ; malheureusement il n'y portait pas toujours un esprit suffisamment mesuré et pratique ; il se laissait parfois aller à l'enivrement des théories artificielles et d'une logique abstraite qui lui faisait perdre de vue le monde réel. C'est ainsi, par exemple, que dans une dissertation sur le choix des ministres (1790) il demandait que le roi fut tenu de prendre ses ministres dans une liste d'éligibles dont la formation eut figuré parmi les principales prérogatives de l'Assemblée représentative. « Une pareille méthode, dit Arago à ce sujet, empêcherait-elle de mauvais choix ? En vérité, je ne l'oserais pas l'affirmer. Je suis plus certain, ajoute-t-il

spirituellement, que la liste des candidats serait très difficile à faire et qu'elle donnerait lieu à de laborieux scrutins ». Mais ne faut-il pas que ceux qu'on est convenu d'appeler des rêveurs justifient toujours par quelque endroit, ne fut-ce que pour rendre l'injustice moins criante, l'épithète qu'on leur décerne si volontiers ?— Est-ce au pays des rêves qu'il faut renvoyer une autre dissertation de 1790 sur l'admission des femmes au droit de vote ? Je n'oserai le dire. Ce qu'il y a de sûr aussi c'est que Condorcet a été ici le précurseur d'un mouvement très réel qui se fait dans ce moment en Amérique, en Angleterre, en France, à Genève, et qu'on ne refoulera pas uniquement par des quolibets. Ce qu'il y a de sûr aussi c'est que nous avons dans nos codes de très grandes injustices à réparer envers les femmes, et, plus nous hésiterons dans l'intérêt de leur bonheur comme dans celui du nôtre, à leur accorder les droits politiques, plus nous devons nous empresser de réparer ces injustices. Comment leur persuader autrement qu'elles n'ont pas raison de réclamer leur part dans la confection des lois que nous leur imposons, et dans le gouvernement d'une société qui les traite en mineures ? Mais je ne veux pas substituer ma pensée à celle de Condorcet ¹. Il faut du moins que je fasse comprendre celle-ci, telle qu'il l'expose dans la dissertation que nous avons rencontrée sur notre passage. Suivant lui, pour que l'exclusion qui enlève aux femmes le droit de cité ne fût pas un acte de tyrannie, il faudrait ou prouver que les droits natu-

¹ Barni a longuement exposé son point de vue sur le vote des femmes dans sa *Morale dans la démocratie*, p. 126-138. O. K.

rèls des femmes ne sont pas absolument les mêmes que ceux de l'homme, ou montrer qu'elles ne sont pas capables de les exercer. Or, dit-il, les droits des hommes résultent uniquement de ce qu'ils sont des êtres sensibles, susceptibles d'acquérir des idées morales et de raisonner ces idées. Ainsi les femmes, ayant les mêmes qualités, ont nécessairement des droits égaux.

Quant à prouver que les femmes sont incapables d'exercer des droits politiques, c'est ce qui n'est pas pas moins difficile à dire. Les raisons que l'on tire de leur constitution physique ne sont pas suffisantes. A-t-on jamais imaginé de priver de leurs droits des gens qui ont la goutte tous les hivers ou qui s'enrhument aisément ? Celles qui se tirent d'une prétendue infériorité intellectuelle ne valent pas mieux. Il s'agirait d'abord de savoir si cette infériorité n'est pas la suite nécessaire de la différence d'éducation. Dire qu'une femme n'a jamais montré de génie ni dans les sciences, ni dans les arts, ni dans les lettres ne prouverait rien ici, puisqu'on ne prétend pas sans doute n'accorder le droit de cité qu'aux seuls hommes de génie. Ajouter qu'aucune femme n'a la même étendue de connaissances, la même force de raison que certains hommes ne prouverait rien non plus, puisque, s'il y a certains hommes supérieurs aux femmes, il y a aussi bien des femmes supérieures à certains hommes, et qu'il n'est pas juste de les exclure plutôt que ces derniers. On allègue qu'elles ne se laissent jamais conduire par ce qu'on appelle la raison ; Condorcet conteste la justesse de cette observation : elles ne sont pas conduites, il est vrai, par la raison des hommes, mais elles le sont par la leur. On dit encore qu'elles obéissent plutôt à leur sentiment qu'à leur conscience ;

Condorcet trouve cette observation plus vraie, mais, suivant lui, elle ne prouve rien : car ce n'est pas la nature, c'est l'éducation, c'est l'existence sociale qui cause cette différence : ni l'une ni l'autre n'ont habitué (?) les femmes à l'idée de ce qui est *juste*. La dépendance où elles sont de leur mari n'est pas non plus une preuve à invoquer, parce qu'il serait possible de détruire en même temps cette tyrannie de la loi civile, et que jamais une injustice ne peut être un motif d'en commettre une autre. On craint l'influence des femmes sur les hommes ! Condorcet répond que cette influence est d'autant plus redoutable qu'elle est plus occulte, et qu'elle le serait beaucoup moins dans une discussion publique que dans le secret. Enfin on craint que l'exercice des droits politiques n'écarte les femmes des soins que la nature semble leur avoir réservés. Cette objection ne paraît pas bien fondée à notre philosophe. « Quelque constitution qu'on établisse, dit-il, il est certain que, dans l'état actuel de la civilisation des nations européennes il n'y aura jamais qu'un très petit nombre de citoyens qui puissent s'occuper des affaires publiques. On n'arracherait pas les femmes à leur ménage plus que l'on n'arrache les laboureurs à leurs charrues, les artisans à leurs ateliers... il ne faut pas croire que, parce que les femmes pourraient être membres des assemblées nationales, elles abandonneraient sur le champ leurs enfants, leur ménage, leur aiguille. Elles n'en seraient que plus propres à élever leurs enfants, à former des hommes... La galanterie perdrait à ce changement, mais les mœurs domestiques gagneraient par cette égalité comme par toute autre... car l'inégalité introduit nécessairement la corruption et en est la source la plus commune, si même elle n'en est pas la seule. »

Telles sont les raisons sur lesquelles s'appuie Condorcet pour réclamer l'admission des femmes au droit de cité. Ce plaidoyer a passé à peu près inaperçu au milieu de la Révolution. Mais quiconque veut aujourd'hui sonder sérieusement — soit dans un sens, soit dans l'autre — la question qu'il soulève, n'en peut faire fi ; et puisque cette question est maintenant à l'ordre du jour il m'a paru bon d'apporter cette pièce au procès.

En 1791, Condorcet, après avoir quitté la municipalité de Paris, devint un des six commissaires de la trésorerie nationale. « Les mémoires qu'il publia à cette époque, dit Arago, occuperaient une grande place dans l'éloge d'un auteur moins fécond et moins célèbre » ; mais j'ajouterai comme lui « pressé par le temps et par les matières, je ne puis pas même en faire connaître les titres. »

Pendant que Condorcet s'occupait de ces divers travaux, les événements se précipitaient. La fuite du roi, voulant se réfugier à l'étranger à la suite de l'émigration, mais arrêté à Varennes et ramené de vive force à Paris, avait achevé d'ébranler la monarchie. Louis XVI avait beau *jurer* l'observation de la Constitution votée par l'Assemblée nationale, le charme était définitivement rompu, la confiance s'était évanouie sans retour, et le fantôme de royauté qui continua de subsister ne pouvait manquer de disparaître pour faire place à la république. Condorcet n'attendit pas l'avènement de la république pour se prononcer en faveur de ce gouvernement, désormais le seul possible, comme le seul logique, et qu'il eût même fallu proclamer tout de suite en prononçant la déchéance du monarque fugitif, plutôt que de ramener à Paris un roi humilié et qui ne pouvait plus être qu'un

embarras¹. Dès le 2 juillet 1791, avant même que l'Assemblée constituante se fût séparée, Condorcet prononçait à l'*Assemblée fédérale des amis de la vérité* un discours sur cette question : *Un roi est-il nécessaire à la conservation de la liberté ?* et, en répondant aux arguments invoqués par les partisans de la monarchie, il manifestait hautement ses sympathies en faveur de la république. Je dois ajouter que, dans le même temps, il était question de lui confier la place de gouverneur du dauphin, et qu'il s'enlevait à lui-même, par ce discours, toute chance d'être élu. « En ce moment, avait-il, en effet, dit dans son discours, il s'agit bien moins de former un roi que de lui apprendre à savoir, à vouloir ne plus l'être. »

Quelques jours après, 23 juillet 1791, il traitait la même question dans un écrit sur l'*Institution d'un Conseil électif*. Aussi lorsqu'il fut, plus tard, élu à la Convention nationale et chargé par celle-ci d'organiser la république, put-il faire réimprimer sans aucun changement ce qu'il avait publié avant la fin de la Constituante. Mais de telles opinions avaient excité contre lui les haines les plus violentes : il se vante d'avoir mérité ces haines : mais, ce qui devait lui être plus douloureux, elles l'avaient séparé de quelques-uns de ses meilleurs et plus anciens amis, en particulier du duc de la Rochefoucauld.

Manque la page 10 de cette leçon, qui parlait sûrement de l'élection de Condorcet à l'Assemblée législative.

Le 19 juin 1792, jour anniversaire d'une séance mémorable où l'Assemblée constituante avait aboli les titres de

¹ Telle est aussi l'opinion de Quinet sur le retour de Varennes. Cf. sa *Révolution*, livre VIII, chap. 4. — O. K.

noblesse, les armoiries et les livrées, sur la proposition même de personnages tels qu'Alexis de Noailles, de Saint-Fargeau, Mathieu de Montmorency, pendant que l'Assemblée législative, pour cet anniversaire, faisait brûler sur la place des Victoires, aux pieds de la statue de Louis XIV, une immense quantité de diplômes de ducs, de marquis, de vidames, etc., Condorcet, montant à la tribune, proposa de décréter que tous les départements seraient autorisés à brûler les titres qui se trouveraient dans les divers dépôts; et la Législative rendait un décret en ce sens, mais en enjoignant aux directeurs de chaque département de faire retirer par des (*mot illisible*) les titres de propriété qui pourraient se trouver confondus avec les papiers inutiles dans quelques-uns de ces dépôts.

En proposant ce décret, Condorcet voulait fermer tout retour au passé ; seulement, comme le remarque judicieusement M. Eugène Despois dans un excellent livre récemment publié sous ce titre, qui est une antiphrase : *Le vandalisme révolutionnaire*, « ces auto-da-fé tumultueux de titres nobiliaires, qui eurent lieu en effet publiquement sur plusieurs points de la France, avaient un double inconvénient : il n'est pas bon d'éveiller dans le cœur humain ce besoin de destruction qui y sommeille et qui, pour peu qu'on l'excite, dégénère bientôt en une ivresse aveugle ; et il est également mauvais de laisser croire aux hommes qu'en détruisant le signe matériel des choses, ils ont détruit la chose elle-même¹ ». Mais, s'il est permis de blamer le mode d'anéantissement proposé par Condorcet et adopté, à l'unanimité, par l'As-

¹ O. C., 2^{me} édit., Paris 1885, p. 237. — O. K.

semblée législative, il est ridicule de présenter ici, comme on l'a fait, Condorcet comme un nouvel Omar faisant brûler les immenses travaux des congrégations savantes, qui d'ailleurs ne furent point brûlés.

Manque la fin de cette leçon.

TROISIÈME LEÇON

La durée de l'Assemblée législative fut courte (1 oct. 91 — 21 sept. 92) Son œuvre : faire vivre dans les circonstances données la constitution monarchique, léguée par l'assemblée précédente, était impossible. Elle ne s'était, en quelque sorte, réunie que pour assister, impuissante et complice, à l'agonie de la royauté. Ce fut sous cette assemblée qu'eut lieu (20 juin) un premier envahissement des Tuileries par le peuple des faubourgs, où le roi fut forcé de se coiffer du bonnet rouge, et bientôt (10 août) un nouvel envahissement qui le contraignit de venir demander un asile à l'assemblée, d'où il ne sortit que pour être enfermé au Temple. Ce fut aussi aux derniers jours de cette assemblée qu'eurent lieu les massacres de septembre (2-5 sept.). Je n'ai point à raconter ici ces événements connus de tous. Je dois seulement parler du rôle ou de l'attitude de Condorcet dans ce même temps.

La Révolution du 10 août, qui avait pour but de substituer la république à la monarchie, ou plutôt à son fantôme, ne pouvait manquer d'exciter les sympathies de Condorcet : il s'était prononcé, avant même la fin de la Constituante, en faveur de la république, et la nouvelle expérience que la Législative venait de faire de la monarchie n'était pas de nature à la ramener. Qu'il y ait

applaudi, qu'il y ait même poussé, il n'y a rien là qui doive étonner de sa part ou qu'on puisse lui reprocher. Aussi était-il bien placé pour proposer, le 13 août, l'adresse aux Français contenant l'*Exposition des motifs d'après lesquels l'Assemblée nationale a proclamé la convocation d'une Convention nationale et prononcé la suspension du pouvoir exécutif dans les mains du roi*, en attendant la proclamation de la République qui doit être l'œuvre de la Convention convoquée.

Quant aux massacres de septembre, M. Sainte-Beuve, dans une *Causerie du Lundi* (3 février 1851), d'ailleurs pleine de fiel et fort injuste pour Condorcet, cite une phrase d'un article de la *Chronique de Paris*, du 4 septembre 1791, signé du nom de Condorcet, qui, si cet article est réellement de lui, dénote de sa part une coupable faiblesse en face de ces scènes de boucherie. L'auteur de cet article les *explique* au lieu de les flétrir, et il tire le rideau, au lieu de l'ouvrir très grand pour en dévoiler l'horreur dans le temps même où elles s'exécutaient. Cette attitude, toute passive, fut en général — il faut le dire — celle des Girondins et de l'Assemblée législative. Mais est-ce que Condorcet, l'homme de bien et *bon* que nous connaissons, pouvait approuver de tels massacres ? L'esprit de parti aurait donc bien perverti la conscience de ce sage qui, au début de la Révolution, avait flétri les meurtres de Foulon et de Berthier et reproché à Barnave sa fameuse phrase : « le sang qui vient de couler était-il donc si pur ? ». Arago cite dans sa *Notice* un jugement de Condorcet sur ces massacres, écrit dans sa retraite en 1793, qui, tout en cherchant à expliquer plus ou moins heureusement l'attitude trop passive dont je viens de parler les flétrit au moins comme il convient.

« Les massacres du 2 septembre, dit-il, une des souillures de notre Révolution, ont été l'ouvrage de la folie, de la férocité de quelques hommes et non celui du peuple, qui, ne se croyant pas la force de les empêcher, en détourna les yeux. Le petit nombre de factieux auxquels ces déplorable événements doivent être imputés, eut l'art de paralyser la puissance publique, de tromper les citoyens et l'Assemblée nationale. On leur résista faiblement et sans direction, parce que le véritable état des choses ne fut pas connu. » On pourrait demander s'il était si difficile de le connaître et si impossible d'y résister ; mais au moins la flétrissure ne manque-t-elle pas, et la conscience est-elle soulagée en lisant ce verdict. Elle est soulagée aussi en voyant, comme dit Arago, « le peuple, le véritable peuple de Paris, dégager toute solidarité dans la plus odieuse boucherie par un homme dont les lumières, le patriotisme et la haute position sont une triple garantie de véracité. »

M^{me} de Staël et, en la citant, M. Sainte-Beuve ont reproché à Condorcet d'avoir offert au plus haut degré le caractère de l'*esprit de parti*. Que Condorcet se soit parfois laissé entraîner par cet esprit — particulièrement à l'égard de M^{me} de Staël et de Necker — on ne peut le nier : quel sujet vivant dans des temps comme ceux-là et prenant part lui-même à de pareils événements, peut résister à cet esprit ? Mais il est vrai de dire aussi qu'il ne voulut être précisément l'homme d'aucun parti, si non de ce qu'il regardait comme le drapeau de la raison et du progrès. Il se montra l'adversaire courageux et fut la victime des Jacobins, mais on ne peut dire qu'il fut Girondin ; bien qu'il ait souvent marché d'accord avec la Gironde, il combattit énergiquement leur idée d'opposer

les provinces à la capitale, cette idée qui leur a attiré cette accusation, d'ailleurs très fausse, de fédéralisme, sous laquelle ils ont succombé. Il était, en tout temps, exempt de cet esprit de personnalité, de cet esprit qui a été une des plaies de la Révolution, l'une des principales causes de ses malheurs. « Occupez-vous un peu moins de vous-mêmes, disait-il souvent aux chefs de parti, et un peu plus de la chose publique. »

Condorcet avait représenté Paris à l'Assemblée législative. Il ne fut pas reporté à la Convention par le même corps électoral, alors complètement jacobin, mais il y fut nommé par cinq départements, entre autres par celui de l'Aisne, auquel il appartenait par sa naissance et pour lequel il opta.

Elu d'abord secrétaire, puis vice-président de la Convention, comme il l'avait été à la Législative, il fut appelé à faire partie du Comité chargé de donner une Constitution à la République, dont la proclamation avait été le premier acte de la Convention. Il était l'un des esprits les plus éminents de ce comité et il en fut le rapporteur. Mais avant de parler du projet de Constitution qu'il présenta en son nom, je dois placer ici, suivant l'ordre des dates, le récit du rôle de Condorcet dans le procès de Louis XVI.

La Législative avait fait le roi prisonnier, et l'un des premiers actes de la Convention fut de discuter la question de savoir si elle s'attribuerait le droit de le juger. Condorcet prit part à cette discussion pour contester à la Convention le droit de juger le ci-devant roi. « La Convention, disait-il, serait donc à la fois législative, accusatrice et juge, et, par cette accumulation de pouvoirs ou de fonctions, les premiers principes de la juris-

prudence seraient violés. » Condorcet, d'ailleurs, ne niait pas que Louis XVI ne fût *jugeable* : il n'admettait pas que l'*inviolabilité* de la personne du roi, inscrite dans la Constitution acceptée par Louis XVI dût lui assurer une *impunité absolue* pour tous les cas, et il concluait à sa mise en jugement pour les crimes de trahison qui lui étaient imputés. Mais, refusant à la Convention le droit de le juger, il demandait que Louis XVI fût jugé par un tribunal dont les jurés et les juges fussent nommés par les corps électoraux des départements. « Ce tribunal, ajoutait-il, doit se rapprocher autant que possible des tribunaux ordinaires et n'en différer que par une plus grande solennité, exigée par la nature même de l'accusation, et par des dispositions plus favorables à l'accusé, parce que la justice veut qu'en lui enlevant le droit d'être jugé par le tribunal commun, sa situation ne puisse en être aggravée. » Condorcet demandait en outre que, dans le cas de la condamnation, on se réservât le droit d'atténuer la peine. « Pardonner au roi, disait-il, peut devenir un acte de prudence ; en conserver la possibilité sera un acte de sagesse. » Il se prononçait, en tout cas, contre la peine de mort. « Je crois la peine de mort injuste, disait-il dans ce même discours.... la suppression de la peine de mort sera un des moyens des plus efficaces de perfectionner l'espèce humaine, en détruisant le penchant à la férocité qui l'a longtemps déshonorée... Des peines qui permettent la correction et le repentir sont les seules qui puissent convenir à l'espèce humaine régénérée. »

Vous voyez que si Louis XVI fut jugé par la Convention, condamné à mort et exécuté, ce ne fut pas la faute de Condorcet. Il ne se récusa pas pourtant quand la Convention eut décrété qu'elle jugerait Louis XVI, mais ce fut

pour voter contre la peine de mort et demander l'appel au peuple.

M. Sainte-Beuve, dans la Causerie que j'ai déjà citée, qualifie d'*hypocrisie* et de *sophisme* ce vote de Condorcet: Je vote pour la peine la plus grave dans le Code pénal et qui ne soit pas la mort. Il y avait pourtant un certain courage à voter dans la Convention contre la mort, et ce courage tout le monde ne l'eut pas. Ainsi Vergniaud, après avoir prononcé un magnifique discours en faveur de l'appel au peuple, vota pour la peine de mort. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, pour Condorcet, Louis XVI était coupable, et qu'il l'était en effet, non seulement de faiblesse (ce n'eût été là qu'un défaut de caractère) mais de duplicité et de trahison.

Revenons maintenant au projet de Constitution rédigé et présenté à la Convention par Condorcet, le 15 et 16 février 1793, environ deux mois après l'exécution de Louis XVI. Je n'en donnerai pas l'analyse, non plus que du rapport qui l'accompagnait, parce que ce projet fut bientôt abandonné par la Convention et qu'il offre aujourd'hui peu d'intérêt. Il cherchait à concilier, dans une heureuse transaction, les avantages du gouvernement représentatif avec la souveraineté du peuple, en établissant un système de sanction populaire très savamment combiné, mais en revanche très peu pratique ; et il est douteux que, si cette constitution eût pu être mise à l'épreuve, l'expérience lui eût été favorable : elle était plus géométrique que politique. « Mais quels que fussent les défauts de cette constitution dite girondine, il serait injuste de ne pas reconnaître — j'emprunte cette remarque à un écrivain qui en fait une critique très sévère,

M. Duvergier de Hauranne ¹ — que, soit dans la déclaration des droits, soit dans la section intitulée *Des moyens de garantir la liberté civile*, elle contenait des choses excellentes et qui font le plus grand honneur à ses auteurs. C'étaient, en général, et avec une autre étiquette, en d'autres termes, les principes déjà consacrés par l'Assemblée constituante. Ainsi la liberté individuelle, la liberté religieuse, la liberté de la presse, l'inviolabilité de la propriété, l'admissibilité de tous les citoyens à tous les emplois, l'égalité devant la loi, étaient non seulement proclamées, mais garanties par des dispositions efficaces. » Le nouveau projet de constitution y joignait la suppression de la peine de mort, mais en y ajoutant cette malheureuse restriction : *excepté en matière politique*. Les hommes qui avaient participé à l'élaboration de ce projet, et Condorcet avec eux, devaient bientôt éprouver quelle arme funeste cette restriction mettait aux mains des partis.

Après les événements du 31 mai et du 2 juin qui eurent pour conséquence la défaite du parti girondin et le triomphe du parti jacobin, ce parti, désormais tout puissant dans la Convention, refusa de reprendre le plan de Condorcet. Cinq commissaires désignés par le Comité de salut public, en tête desquels était Héault des Séchelles, firent un plan nouveau. Le Comité l'amenda et l'accepta en une seule séance. La Convention ne se montra guère moins expéditive. La Constitution, présentée le 10 juin 1793, fut décrétée le 24 du même mois. Aux termes du décret, elle devait être sanctionnée ou

¹ DUVERGIER DE HAURANNE. *Histoire du gouvernement parlementaire*, t. I, p. 266. P. 1857.

rejetée par les Assemblées primaires dans le court délai de trois jours à partir de celui de la notification.

Ici se place un acte de Condorcet, dont on n'appréciera la hardiesse qu'en reportant ses pensées sur la terrible période des annales de la Révolution qui suivait le 31 mai. Condorcet comprenait si bien alors la portée de cet acte que, dans le même moment, il faisait chercher une retraite par ses amis et se procurait le poison dont il se servit plus tard.

Dans une lettre rendue publique, *Adresse aux citoyens français sur la nouvelle Constitution* Condorcet propose au peuple de ne pas sanctionner ce projet. « L'intégrité de la représentation nationale, disait-il, venait d'être détruite par l'arrestation de 27 membres girondins. La discussion n'avait pu s'établir librement. Une censure inquisitoriale, le pillage des imprimeries, la violation du secret des lettres, devaient être considérés comme ayant présenté des obstacles insurmontables à la manifestation du sentiment populaire. » Et il relevait très vivement quelques-uns des défauts de la nouvelle Constitution : la composition du pouvoir exécutif, partagé entre 24 personnes, « c'est vouloir jeter toutes les affaires en une incurable stagnation » ; le manque de garanties pour la liberté civile, « une Constitution qui ne donne pas des garanties à la liberté civile est radicalement défectueuse » ; enfin, « le plus grand défaut, disait-il, c'est qu'on a rendu les moyens de réforme illusoires ».

L'ex-capucin Chabot dénonça à la Convention la lettre de Condorcet dans la séance du 8 juillet 1793. Il trouvait infâme l'action de critiquer une constitution qu'il appelait une *œuvre sublime*, une action que des *scélérats* pouvaient seuls se permettre. Et il proposa de mettre

Condorcet en état d'arrestation. L'Assemblée décréta, sans autre information, que le député de l'Aisne serait arrêté et les scellés apposés sur ses papiers. Plus tard, le 3 octobre 1793, pendant qu'il était caché, comme je vais le montrer, au milieu même de Paris, son nom se trouve mêlé, avec ceux de Brissot, de Vergniaud, de Gensonné, de Valazé¹, dans la liste des conventionnels traduits devant le tribunal révolutionnaire comme coupables de conspiration contre l'*unité* de la république et condamnés à mort. Contumax, Condorcet fut mis hors la loi et inscrit sur la liste des émigrés. On confisqua ses biens.

On raconte que Malesherbes, accusé devant le tribunal révolutionnaire, d'avoir conspiré pour établir en France une république fédérative, s'écria : « Si au moins cela avait le sens commun ! » Condorcet aurait pu en dire autant. Il était contre le sens commun de condamner pour cause de conspiration contre l'*unité* de la république un homme qui s'était toujours montré un des plus fermes partisans de cette *unité*.

Manquent les pages 6 et 7 de cette leçon.

Condorcet avait trouvé un asile dans une maison de la rue Servandoni, voisine du jardin du Luxembourg, maison appartenant à une dame Vernet (parente des peintres de ce nom); femme d'un cœur admirable. — « Madame, lui dirent deux amis de Condorcet, MM. Boyer et Pinel, nous voudrions sauver un proscrit ! — Est-il honnête homme, demanda-t-elle ? — Oui, Madame. — En ce cas qu'il vienne ! — Nous allons vous confier

¹ Soit Charles-Eléonor DUFRICHE de Valazé, député de l'Orne.
— O. K.

son nom. — Vous me l'apprendrez plus tard, ne perdez pas une minute ; pendant que nous discourons votre ami peut être arrêté. » Caché dans cette maison (au commencement de juillet) et entouré des soins les plus prévenants par M^{me} Vernet, Condorcet se livra au travail comme s'il eut encore été dans son ancien appartement du palais de la Monnaie. Son premier écrit fut ce mémoire justificatif dont j'ai déjà eu occasion de parler. « Comme j'ignore, disait-il au commencement de cet écrit, si je survivrai à la crise actuelle, je crois devoir à ma femme, à ma fille, à mes amis, qui pourraient être victimes des calomnies répandues contre ma mémoire, un exposé simple de mes principes et de ma conduite pendant la Révolution. »

Il n'acheva point cet écrit. Le manuscrit porte, à la fin, cette note écrite de la main de M^{me} de Condorcet : « Quitté à ma prière pour écrire l'Esquisse des progrès de l'esprit humain. »

M^{me} Condorcet, en lui donnant ce conseil, avait voulu détourner l'esprit de son mari des convulsions horribles dont il s'entretenait inutilement, pour le reporter sur quelque grande composition qui l'occupât tout entier, et c'est d'elle qu'est venue cette grande idée (Vauvenargues n'a-t-il pas eu raison de dire que les grandes idées viennent du cœur ?) d'écrire, au milieu même des plus horribles convulsions et quand, à chaque instant, l'auteur pouvait être envoyé à l'échafaud, ce *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, qui est comme un sublime défi aux orages du temps et un magnifique témoignage de la foi du philosophe dans les progrès de l'humanité. N'est-il pas admirable de voir Condorcet écrire dans un pareil moment : « Tout nous dit que nous touchons à

l'époque d'une des grandes révolutions de l'espèce humaine..... L'état actuel des lumières nous garantit qu'elle sera heureuse. » Que l'on vienne maintenant railler certaines exagérations de cette théorie de la perfectibilité de l'espèce humaine qui, la regardant comme indéfinie, va jusqu'à l'appliquer, cette perfectibilité indéfinie, à la durée même de la vie de l'homme sur la terre — ces exagérations qui ne détruisent pas, d'ailleurs, les mérites solides du livre, ne doivent point faire oublier la sublimité de l'idée qui inspire l'auteur.

Condorcet avait terminé au commencement de mars 1794 la partie de cet ouvrage qu'il avait pu composer par un prodigieux effort d'esprit et de mémoire, sans se servir d'aucun livre. Sa pensée se reporta dès lors sur le danger auquel s'exposait M^{me} Vernet. Il résolut donc, suivant ses propres expressions, de quitter le réduit que le dévouement sans bornes de son ange tutélaire avait transformé en paradis..... Mais je ne puis mieux faire que de lire le récit d'Arago qui nous raconte d'une manière si exacte, à la fois, et si dramatique, la fuite et la mort de Condorcet.

p. CXLVIII : *Condorcet s'abusait si peu.....*
jusqu'à : *dans une bague.*

« Par cette mort, dit Michelet, après avoir résumé le précédent récit, Condorcet épargna à la République la honte du parricide, le crime de frapper le dernier des philosophes, sans qui elle n'eût pas existé. »

Mais si Condorcet prévenait par sa mort la hache de la Terreur, il n'en mourait pas moins sa victime. Ce fut, en effet, le malheur, en même temps que le crime des terroristes d'avoir frappé non seulement les ennemis,

mais les amis les plus ardents de la Révolution et de la République. Je comprendrais, sans le justifier, le système de la Terreur, s'il n'avait frappé que des ennemis ; mais quand il s'abattait sur des hommes tels que Condorcet et tant d'autres, promoteurs et défenseurs de la Révolution, je le déplore à la fois comme une révoltante iniquité et comme un dommage irréparable, qui ne profitera qu'au despotisme en écartant devant lui les plus fermes obstacles.

LE SÉJOUR DES SARRASINS

DANS NOTRE CONTRÉE

Par B. REBER.

Après mes deux mémoires sur ce sujet,^{1 2} je ne pensais pas avoir à y revenir de sitôt. Il est vrai que je ne pouvais pas alors soupçonner que bientôt les indications sur la présence des Sarrasins dans notre pays allaient à tel point se multiplier. En effet, si c'est moins le cas pour le canton de Genève, nous le remarquons surtout pour le canton de Vaud et pour la région le long du Jura, par le pays de Gex jusqu'au Fort-de-l'Ecluse, et de l'autre côté du Jura pour le Département de l'Ain. Dans ces intéressantes contrées, beaucoup d'endroits possèdent aujourd'hui leur historien local. Mais on ne trouverait guère un seul auteur qui ne consacre pas une page aux méfaits de la horde des Sarrasins. Le souvenir de ces terribles brigands du X^{me} siècle est donc resté très vif partout autour de notre pays. D'autre part, j'aurai à

¹ B. REBER. *Les Sarrasins au Salève*. Dans mon livre : « Recherches archéologiques à Genève et aux environs ». Genève, 1901.

² B. REBER. *Zur Frage des Aufenthaltes der Hunnen und Sarrazenen in den Alpen*. Mitteilungen der k. k. Geographischen Gesellschaft. Wien 1908.

ajouter quelques remarques générales ainsi qu'à compléter mes mémoires antérieurs.

On a tenté de nier la présence des Sarrasins dans les Alpes, sans le moindre succès. D'ailleurs, que ceux qui voudraient se rassurer sur les documents traitant de ces hordes de brigands, lisent les travaux de Keller¹, Gremaud², Reynaud³, et d'autres. L'invasion des Sarrasins et leur présence dans les Alpes sont historiquement prouvés. Je ne tiens pas à répéter ici les faits sur lesquels cette affirmation se base.

J'ai, du reste, suffisamment concentré les arguments dans mes deux premiers articles à ce sujet. Pour moi, comme pour tous les chercheurs sincères, la cause est claire.

En ce qui concerne la *Pierre aux Sarrasins* au Salève, au-dessus du Lac de Crevin, on en trouvera la description dans mon premier mémoire. Une figure fera surtout ressortir la forme originale de cette partie de la roche du Salève. Car il ne s'agit pas d'un bloc détaché, mais de la roche même qui forme là une crête sur une assez longue distance. La contrée se prêterait d'ailleurs fort bien au séjour d'une horde qui aurait besoin de se cacher et de se tenir dans des lieux faciles à défendre. (*Voir la planche.*)

¹ Dr Ferd. KELLER. Der Einfall der Sarazenen in die Schweiz um die Mitte des X. Jahrhunderts. Mémoires de la Société des Antiquaires, vol. XI, cahier 1, Zurich, 1856.

² L'Abbé J. GREMAUD. *Documents relatifs à l'histoire du Valais*. Tome I. Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, T. XXIX, Lausanne, 1875.

³ REYNAUD. L'Invasion des Sarrasins en France et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse. Paris, 1831.



« Pierre aux Sarrasins » au Mont Salève.

Nos historiens et archéologues n'ont pas connaissance des traces des Sarrasins dans le canton de Genève. Galiffe relate les indications « historiques et positives » sur ces pillards et leur séjour dans les Alpes et surtout dans le Valais¹. « Ce qui est certain, dit-il, c'est que le nom de Sarrasin se rencontre fréquemment dans la topographie de nos contrées — il est vrai qu'il fut ensuite appliqué aux Bohémiens ». — Je regrette que M. Galiffe n'ait pas cité les dénominations venues à sa connaissance sur ce sujet. Ce serait peut-être aujourd'hui d'une grande utilité.

Devant ajouter à présent les nouvelles observations, qui toutes, du reste, sont très sérieuses, je commencerai par le canton de Vaud. Si, tout à l'heure, j'ai insisté sur le sérieux des observations des derniers temps, c'est parce que, auparavant, on ne se basait guère que sur les légendes et les traditions. Un auteur qui ne signe que par ses initiales vient de publier un résumé de l'étude des plans cadastraux du canton de Vaud. Il s'agit-là, en effet, de documents officiels. L'auteur² cite les arguments bien connus en faveur de la preuve historique du séjour des Sarrasins dans les Alpes. Seulement il fait apparaître presque en même temps les « Hongrois », dont je crois que le séjour en Suisse, au X^{me} siècle, serait encore à prouver.

Ce qui me semble précieux dans cette notice, ce sont les indications avec des dates pour les dénominations ayant trait aux Sarrasins et à quelques nouveaux en-

¹ J.-B.-G. GALIFFE. *Genève historique et archéologique*. Genève, 1869. — Supplément, Genève, 1872, p. 50.

² *Les Sarrasins au pays de Vaud*. Archives suisses des traditions populaires, 1908, p. 275.

droits. Ce sont ces indications seules que je tiens à conserver.

En 1336 on cite la *Muraille des Sarrasins* à Avenches ; dans les plans cadastraux, déposés aux archives de l'Etat de Vaud, l'auteur en a constaté encore les suivants : A Bottens, au bord du ruisseau le Corruz, le *Rocher Sarrazin* ; à Vucherens, au bord du ruisseau le Carouge, encore un *Rocher Sarrazin* ; à Chavornay près d'Orbe un *Praz Sarrazin* ; à Concise, sur le lac de Neuchâtel, une *Combe des Sarrazins* ; à Corcelles sur Payerne un *Champ Sarrazin* ; à Ressudens la *Fontaine des Sarrazins* ; à Marnand la *Canne des Sarrasins* (canne signifie couloir, grotte, tanière, abri sous roche ; j'ai déjà mentionné une *Canne aux Sarrazins*, à Orbe en même temps que la *Vy Sarrazin*, vi, vie, via, un vieux chemin traversant la forêt de Juriens) ; Sarzens avait, en 1365, un lieu dit *Eis Pierres Sarrazins* ; Chexbres a encore un terrain *Es Sarrazines* ; Bière a son *Fossé des Sarrazins* ; Villars sous Yens une *Gollie aux Sarrasins*. Il faut ajouter qu'à Paudex, près de Lausanne, il existe une légende qui prétend qu'à cet endroit, au lieu appelé Taillepied, les Sarrasins ont livré un combat.

Du canton de Vaud nous passons au pays de Gex. Au point de vue des Sarrasins, M. Brossard¹ dépasse les frontières de ce charmant petit pays, voisin du notre, mais ses indications me semblent importantes dans la cause qui nous occupe.

« Charles Martel fit aussitôt reculer le féroce Althin,

¹ Joseph BROSSARD. Histoire politique et religieuse du Pays de Gex et lieux circonvoisins depuis César jusqu'à nos jours. Bourg-en-Bresse, 1851.

dit cet auteur, et le poursuivit à travers la Bourgogne qui fut une seconde fois pillée. Il reprit Lyon et les provinces voisines qu'occupaient les Sarrasins; tout fuyait à son approche : quelques bandes égarrées, pour échapper à sa colère, passèrent le détroit de l'Ecluse, traversèrent le bassin de Gex et de Genève ; elles ne se crurent en sûreté qu'en se cachant dans les montagnes du Jura et du Valais.

« La première invasion des Sarrasins dans le pays de Gex n'eut lieu que vers 725. La tradition rapporte que les habitants de cette contrée se retirèrent dans les hautes forêts du Jura, en suivant la petite rivière du Jornan. On dit que les Sarrasins, de peur d'être surpris la nuit par les habitants cachés dans les forêts, construisirent des portes ou des barrières à l'entrée de deux rochers d'une hauteur considérable où l'eau du Jornan se trouve resserrée ; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui les *Portes-Sarrasins*.

« Une tradition fort ancienne, et qui s'est conservée de génération en génération, cite encore aujourd'hui beaucoup d'autres ruines qui ont été faites par les Sarrasins, maîtres du département. J'emprunte ici les indications que nous a données M. de Lateyssonnère dans ses *Recherches historiques* : « Il y a près de Montmerle une colline appelée *Côtes des Sarrasins* : on y trouve encore des débris d'épées, de lames et d'autres armes. Les habitants disent que ce côté était jadis le siège d'une ville qui a été détruite par les Sarrasins. »

« Les habitants de Sandrans pensent que leur village a été plus considérable, et qu'il a été ravagé par les Sarrasins.

« Près de Pont-de-Veyle on remarquait autrefois une

chaussée qu'on appelait *Etourne-des-Sarrasins*, elle servait, dans le siècle dernier, à garantir le pays des inondations de la Saône.

« On trouve à deux kilomètres d'Ambronay les restes d'une enceinte fortifiée, connue sous le nom de *Fort-des-Sarrasins* ; elle est signalée sous cette dénomination traditionnelle dans la grande carte de la Bresse et du Bugey, par Seguin.

« A Genissiat, près du Rhône, à l'orient d'Injoux, canton de Châtillon-de-Michaille, on voit encore plusieurs cavités en forme de vase, taillées profondément dans le roc, et que les habitants appellent, par tradition, les *Crèches des Sarrasins* : c'était des silos où ces peuplades nomades cachaient leurs provisions.

« Près de Longchamp, à trois kilomètres et au nord du bourg de Lent, il y a des restes d'ouvrages militaires qui ont conservé le nom de *Sarraçinet*. Près de-là est un domaine appelé *Monmouç* ; c'est, dit l'auteur, dont j'invoque le témoignage, une altération de Mons Mortuorum, Mont-des-Morts.

« Enfin, pour dernière preuve nous rappellerons le séjour prolongé de quelques petites peuplades de Sarrasins sur les bords de la Saône, au nord-ouest du département.

« Ces nouveaux colons, quoi qu'il en soit, se répandirent sur les rives de la Saône, entre la Seille et la Veyle, notamment dans les territoires de Sermoyer, Arbigny, Saint-Bénigne, Boz, Ozan, Feillens, etc. C'est à Boz qu'ont été conservées jusqu'à nos jours, et presque sans mélange, des traces non équivoques d'origine étrangère.

« Une autre horde forma une colonie au lieu dit d'*Huchisi*, sur la rive occidentale de la Saône, à peu de

distance de Tournus ; elle a également conservé des usages particuliers qui laissent peu d'incertitude sur son origine. (Recherches sur l'origine, les mœurs et les usages de quelques communes voisines de la Saône).»

Dans le même livre, p. 82, nous lisons encore le passage suivant : « C'est à cette époque (888) qu'il faut placer la terrible invasion des Sarrasins et des Hongres ou Hongrois. Ces derniers, après avoir longtemps désolé l'Allemagne et l'Italie, passèrent les Alpes et dévastèrent, *avec les Sarrasins*, la Bourgogne dans toute sa longueur, c'est-à-dire le Valais, le pays de Gex et de Genève, le Lyonnais, le Dauphiné et la Provence.

« De leur côté, les Sarrasins sortis de l'Espagne en 889, s'étaient introduits dans le midi de la France par le golfe de Saint-Tropez (Var). Ils s'emparèrent des montagnes voisines, couvertes d'épaisses forêts, et appelèrent d'autres compatriotes pour les soutenir. Après s'être fortifiés dans ces défilés inabordables, ils s'avancèrent dans la Provence et le Dauphiné, en se rapprochant du Piémont. En 911, ils étaient maîtres des Alpes, et les chrétiens que leurs affaires appelaient en Italie ne pouvaient plus franchir ces passages sans être rançonnés ou mis à mort.

« Vers 939, les Sarrasins des Alpes poussèrent leurs excursions dans la Savoie et jusque dans le Valais, où ils détruisirent le riche monastère de Saint-Maurice ; leurs dévastations s'étendirent sur les rives du lac de Genève et dans tout le revers du Jura. »

M'attachant toujours au pays voisin du nôtre, j'aurai encore plusieurs auteurs à citer. On sera certainement surpris comme moi, de l'abondance des matériaux relatifs aux Sarrasins. Nous allons avant tout, passer en revue ces différents auteurs.

« *Invasion sarrasine*¹. Pendant que les Bourguignons, les Francs et l'Empire se disputaient le Bugey, le territoire avait été victime d'une nouvelle invasion.

« Vers 733 ou 734, Abdérame, chef des Sarrasins, s'était rendu maître de presque toute la vallée du Rhône. Il reste en Bresse beaucoup de vestiges de cette invasion ; mais si l'occupation n'a pas été aussi complète en Bugey, ce pays a néanmoins été dévasté et, plus de deux siècles après Abdérame, certains châteaux y étaient encore occupés par les Maures.

« Paradin et tous les vieux chroniqueurs savoyards nous montrent Bérold de Saxe (très controuvé aujourd'hui), l'auteur présumé de la Maison de Savoie, surprenant les Sarrasins, dans leur inexpugnable château de Cules et poursuivant les rares fugitifs jusque dans la montagne où ils furent exterminés.

« Cette légende est d'autant plus intéressante qu'il reste à Châtel-d'en-Haut, au-dessus de Culoz, quelques vestiges d'un château Sarrasin et que, près de Belmont, à l'entrée du Valromey, il existe une grotte appelée encore aujourd'hui « Goulet des Sarrazins ». Là, d'après la tradition, furent enfumés les derniers brigands maures du pays, seuls survivants d'une bataille où ils avaient été défaits sur les bords du Rhône.

« Il existe des vestiges de l'invasion Maure en divers point de notre province. Dans la « Grotte des Fées », à Virignin, on peut voir encore l'emplacement des poutres qui formaient de cette excavation une véritable maison

¹ Comte Marc de SEYSEL. *Le Bugey*. Esquisse historique dans le Bugey. (Bulletin de la Société scientifique, historique et littéraire, Belley 1909, 1^{re} année, p. 23).

à plusieurs étage, et les fouilles qui y ont été pratiquées ont amené la découverte d'armes et de bijoux sarrasins. Lavours a encore, comme Culoz, les ruines d'un château Maure et les traces de cette invasion se retrouvent aussi à Tenay, à Génissiat, à Senulas, à Bénonces, à Ordonnaz, à Arandas et à Onglas. Il est à présumer, du reste, que toutes les communes ou villages dont les noms se terminent en oz ou az ont une origine musulmane ; beaucoup de familles de notre province ont conservé des noms dont l'étymologie ne peut se retrouver que dans la langue arabe. »

« En 889, dit un autre auteur ¹, quelques corsaires arabes avaient été jetés par la tempête au golfe de Saint-Tropez, en Provence. Ils s'y établirent, se recrutèrent en Afrique, en Espagne, s'étendirent rapidement vers le Nord et se cantonnèrent dans les vallées hautes et les passes des Alpes. De là ils rançonnaient les voyageurs et faisaient dans le bas pays des expéditions de pillage brusques et heureuses (des razzias). Les seigneurs provençaux aussi exempts de scrupules qu'au VII^{me} siècle, au lieu de s'unir pour les détruire, les associèrent à leurs querelles. »

« Vingt ans après leur descente, les pirates avaient occupé deux fois et pillé Marseille et Arles. Ils étaient maîtres de Gap, d'Embrun, de Sisteron, passaient le Mont-Cenis. En 939, ils tenaient la Maurienne, le Valais, détruisaient Saint-Maurice d'Agaune, arrivaient aux bords du Léman. Notre reine, cette Berthe dont le fuseau est resté en honneur dans la Suisse romande, se

¹ Charles JARRIN. La Bresse et le Bugey, leur place dans l'histoire. Bourg 1883.

réfugiait pour leur échapper dans le château de Vufflens. Enfin de Suisse et de Savoie ils descendirent chez nous et saccagèrent une seconde fois les grands monastères du Bugey. Ils restèrent longtemps maîtres, sinon du pays, du moins d'un certain nombre de points fortifiés d'où ils le rançonnaient. Vers 965, le Dauphiné, à demi conquis par eux, conduit par l'évêque Isarn, commença à se soulever. Chez nous, vers la même date, le seigneur de Seyssel leur enlevait le château de Culoz, où la route venant de Lyon se bifurque pour monter au Nord vers Genève, à l'Est vers le Mont-Cenis. C'est un historien de Provence qui conserve la mémoire de ce fait d'armes oublié chez nous. »

Un passage de M. Léon Joly ¹ est conçu comme suit : « A l'époque de l'invasion des Sarrasins, plusieurs hordes d'envahisseurs, chassées des environs de Lyon par Charles Martel, vinrent chercher un refuge dans le massif du Jura auquel appartient Benonces. Quelques noms de villages de cette région, Arandaz, Blanaz, Ordonnaz, Seillonaz, Lompnaz, semblent, par leur désinence sarrasine, en faire foi. Benonces ne fit sans doute pas exception et reçut sa part d'étrangers. Les noms du hameau d'Onglaz, du rocher d'Arrelaz, de la vallée d'Aradin, quelques noms de famille comme Barbarin, Babolat, ne sont-ils pas un souvenir de leur passage ? Mais ils ne purent probablement pas y faire un long séjour. Poursuivis par les habitants du pays, ils durent se réfugier dans les grottes de la montagne.

« La gorge sauvage où tombe la cascade de Luiset et

¹ LÉON JOLY. La paroisse de Benonces. Dans le Bulletin de la Société Gorini, n° 1, janvier 1904. Bourg.

les rochers qui l'entourent sont désignés par la tradition comme le lieu de retraite des envahisseurs. On voit dans le rocher, à gauche de la cascade, à 80 mètres environ au-dessus du sol, une excavation assez large mais peu profonde et aujourd'hui à peu près inaccessible. Dans le pays on l'appelle la *Maison des Sarrasins*. On y aperçoit une poutre encastrée dans la paroi. A côté de cette ouverture se trouve un étroit plateau, autrefois, paraît-il, couvert de terre végétale, et maintenant laissant paraître le roc à nu : il est désigné sous le nom de *Jardins des Sarrasins*.

« Sur le versant opposé, presque au sommet de la montagne, s'ouvre une grotte véritable de 30 mètres de profondeur, appelée la *Balme à Roland*. C'est là qu'aurait été découvert, au XV^{me} siècle, le magnifique oliphant conservé jusqu'aux approches de la Révolution, à la Chartreuse de Portes, et donné alors à M. Thomas Riboud qui en a laissé une intéressante description dans l'*Annuaire de l'Ain* de 1819. Ce cor, formé d'une défense d'éléphant longue de 80 centimètres, et couvert de petits tableaux qui se déroulent tout autour en bas relief, constitue, avec son fourreau de cuir, également ornementé, un spécimen unique de l'art mauresque ¹ et prouve le séjour des Sarrasins dans les grottes voisines de Benonces. Il est regrettable que des fouilles maladroites, faites par des paysans cupides, y rendent maintenant impossible toute recherche archéologique sérieuse. N'est-il pas regrettable aussi que M. Riboud n'ait pas légué l'oliphant de Portes à quelque musée du dé-

¹ Désiré MONNIER. *Etudes archéologiques sur le Bugey*, p. 153.

partement ? En 1848, d'après l'abbé Nyd ¹, il était la propriété de M. le duc de Luynes ; il serait aujourd'hui déposé au musée d'artillerie de Paris ².

Pour ajouter une note divertissante, je cite un auteur anonyme qui s'occupe des Sarrasins dans une revue de géographie ³.

L'auteur appelle les Sarrasins une « poignée d'envahisseurs du VIII^{me} siècle » et conteste les légendes nombreuses de leur présence dans le département de l'Ain. Mais ce qui me frappe sont les deux passages suivants :

1. (page 106). « Les Sarrasins. Un problème d'ethnologie nous attend à Boz. Pour quelques coutumes singulières, un costume particulier, quelques mots patois bizarres et l'habitude, conservée jusqu'au milieu du siècle, de ne se marier qu'entre eux, les Burrhins et les Chize-rotés (habitants d'Uchizy, en Maconnais, assez voisins) étaient présumés d'origine sarrasine. »

2. (page 107). « Un officier qui a vu l'Afrique veut que les Burrhins soient des Kabyles chrétiens (il y en avait parmi les envahisseurs), reconnus pour tels et épargnés. C'est une supposition ingénieuse. »

Nous trouvons en Valais absolument les mêmes traditions, sur lesquelles on peut faire les mêmes raisonnements. Le village Sarrayer (Val de Bagnes) présente seul tout l'ensemble de ces traditions (voir mon second mémoire).

Il me semble qu'un autre village encore, Bessans,

¹ L'abbé NYD. La Chartreuse de Portes. *Annuaire de l'Ain*, 1848 et 1849.

² L'abbé TOURNIER. *Les abris de Sous-Sac*, p. 60.

³ *Géographie de l'Ain*, par la Société de géographie de l'Ain, 4^{me} fascicule, 1888, p. 106 et 107.

dans la Haute-Maurienne, fournit des analogies assez exactes avec le village valaisan de Sarrayer. Tout correspond : situation de l'endroit très sauvegardée, caractère de la population très indépendant, absence de relations avec les autres villages de la vallée, soit pour la politique, soit pour les distractions, soit surtout pour le mariage. Il faut ajouter à tout cela le maintien des anciens usages quant à l'habillement, le baptême, le mariage, l'enterrement, c'est-à-dire l'ensemble de la rude existence qui est celle des montagnards. Tout cela tranche naturellement avec les autres villages qui se modernisent lentement. Comme cette tenue est de tradition et qu'elle date de beaucoup de siècles en arrière, elle sépare toujours cette population d'avec celle du reste de la contrée. Est-ce que cet ensemble représente des vestiges des Sarrasins, y aurait-il dans cette population un mélange de sang autochtone et sarrasin ? Qui le sait ? Pour moi il n'y aurait là absolument rien d'impossible. Bien plus, presque tous les historiens rapportent que poursuivis partout pour être détruits, un certain nombre de sarrasins se sont sauvés dans la montagne où ils ont pris des femmes chrétiennes, sont devenus agriculteurs et se sont complètement noyés dans le reste de la population.

De tout temps on a fait descendre les gens de Bessans, des Sarrasins, et on en trouve des preuves jusque dans leur langage ¹. Les Sarrasins avaient la réputation d'être d'excellents armuriers. Etablis dans la plaine de Bessans, très protégée par les marais, les forêts et les montagnes, ils exploitaient les mines de fer et de cuivre de la

¹ A. CALLET. « Un village sarrasin dans la Haute-Maurienne ». *Le Savoyard de Paris*, 23 novembre 1907.

haute vallée de l'Arc, près de Bonneval, qu'on appelle aujourd'hui encore *Mines des Sarrasins*.

Par curiosité, je cite un passage d'une brochure sur Vienne ¹ ainsi conçu : « En 737, les Sarrasins incendient Vienne-la-Belle et Vienne-la-Riche. Vienne-la-Forte ne doit son salut qu'à la force de ses remparts. »

Indirectement et à propos d'une question scientifique, je trouve dans une revue médicale ² des assertions d'une certaine importance que je me fais un devoir de retenir dans ce mémoire.

L'auteur, en comparant beaucoup d'historiens et de documents en vue de sa thèse, est enclin à mettre la grande extension de la lèpre en Europe sur le compte des Sarrasins. Je ne citerais que quelques passages à ce sujet.

Près de Dax, dit l'auteur, les ruines d'un castel sarrasin se voient encore près de quelques hameaux riches en cagots, dont le type ethnique est franchement sarrasin. Il en est de même de la vallée d'Argelès dont les habitants conservent le type arabe. Cette vallée est riche en cagots et la lèpre est encore désignée dans la région sous le nom de mal arabe. Ces faits contribueraient à prouver le rôle énorme que joua l'invasion sarrasine dans l'épidémie lépreuse des VIII^{me} et IX^{me} siècles.

Henry Houssaye, dans « La Légende du Mont Saint-Michel », cite parmi les blés le *sarrasin* et entend par là

¹ *Vienne, la Rome des Gaules*. (Une brochure de renseignements sur la ville de Vienne et son histoire).

² H.-M. FAY. « Les Cagots sont-ils d'origine sémitique ? Juifs ou Sarrasins ? » (*La France médicale*, revue d'études d'histoire de la médecine. Rédacteur en chef : Dr Albert Prieur. Paris 1907, p. 44 à 48).

le blé noir (*Fagopyrum esculentum*). Il en est de même dans le Valais, à Genève, et probablement à bien d'autres endroits. Comme le blé noir donne le pain le plus noir, le plus cru, mais qui est considéré comme le plus nutritif, il était peut-être le préféré des Sarrasins et surtout cultivé par eux. En général, le blé sarrasin est cultivé à des altitudes trop élevées pour les blés fins, dans des terrains pierreux et rocheux.

D'après les travaux de la Société d'archéologie de Bruxelles en 1910 et 1911, je constate qu'en Belgique aussi on trouve des traces des Sarrasins. MM. Ch. Deus et Jean Poils citent « La villa des Sarrasins à Tourinnes-Saint-Lambert » et M. E. Hucq parle « A propos de quelques tours dites des Sarrasins ». Je ne connais pas le contenu de ces communications. Il est possible qu'il s'agisse simplement de dénominations d'endroits singuliers, et on pourrait m'objecter que les noms seuls de ces lieux ne forment pas des documents prouvant la présence des Sarrasins. Mais je réponds que ni les Belges, ni les Suisses, Français et Allemands n'ont inventé les Sarrasins. Si ces hordes n'avaient pas fait des ravages un peu partout, leur souvenir se serait effacé depuis longtemps. Ce n'est pas le cas, tant s'en faut, même jusqu'en Belgique, et c'est pour cette raison que je signale ici la mention en question.

Après cette excursion dans des contrées plus éloignées, je me rapproche de nouveau de notre pays pour ajouter encore une note sur la Bresse.

D'après une communication de M. l'abbé Ch. Jolivet, à Peron, les *cheminées sarrasines* de la commune de Marsonnas, canton de Montrevel, en Bresse, deviennent de plus en plus rares. Elles sont d'une forme singulière.

Cette cheminée tient le plafond de toute la cuisine et se prolonge en entonnoir jusque sur la toiture. Là, elle finit en clocheton ajouré, construit avec des briques.

Comme autres souvenirs des Sarrasins, M. l'abbé Jolivet me cite encore le *Fort Sarrasin*, à Tenay (Département de l'Ain); les *Balmes sarrasines*, au-dessus d'Argis, près Tenay.

Je reviens encore une fois sur la confusion regrettable entre Sarrasins et Huns. Nulle part je n'ai trouvé l'indication de documents sur une invasion des Huns, en Suisse, au X^{me} siècle. Cependant, à chaque instant, on rencontre un auteur qui parle des « Sarrasins et Huns » ou encore des « Sarrasins ou Huns », comme s'il s'agissait du même peuple. Ainsi la légende raconte que les habitants de *Nuglar*, village catholique du district de Dornach-Thierstein, canton de Soleure, descendent des Sarrasins ou des Huns. Si la légende présente un fond de vérité, il s'agirait évidemment des uns à l'exclusion des autres.

Il faut classer dans la même catégorie un passage d'un livre d'histoire ¹ qui raconte que la Sainte Wiborada a été assassinée le 1^{er} mai 925 dans son ermitage près de la chapelle de Saint-Magnus (Saint-Gall) par les Huns. Ici il s'agit visiblement des Sarrasins qui, à cette époque, dévastaient la Suisse orientale.

Pour terminer cette modeste contribution au faisceau des preuves relatives à la présence des Sarrasins dans nos contrées, au X^{me} siècle, je dois encore revenir un instant sur mes deux premiers mémoires à ce sujet. Sur-

¹ Joh. HUBER. *Die Kollaturpfarreien und Gotteshäuser des Stifts Zurich*. Klingnau 1868.

tout dans le second, en langue allemande, je me montre fort enclin à adopter l'explication des mots et dénominations d'endroits considérés comme de source arabe d'après une étymologie très simple avec le latin comme base. Il s'agit des localités de Almagell, Alalin, Balfrin, Eien, Mischabel, dans la vallée de Saas, Ayer, dans le Val d'Anniviers, Algaby, au Simplon, auxquels on a ajouté Gaby, au Salève, près Genève ¹. Keller donne les explications arabes suivantes :

Ejen, Ayer, montagne de source, *ain*, en arabe, signifie source.

Mischabel, la lionne avec ses petits.

Almagell, un endroit de séjour, une station.

Alalin, Alalain, à la source.

Pour plusieurs de ces expressions, l'origine arabe a été contestée. Mais en relatant la nouvelle signification, j'ai reçu de nombreuses protestations, exigeant le maintien de l'explication arabe. Ne connaissant pas moi-même la langue arabe, ayant cependant l'impression que ces protestations pourraient se justifier, je citerai un correspondant, très versé dans les langues orientales, M. Michel Ullmann, à Francfort-s.-M. En date des 7 et 22 octobre 1907, ce savant prouve la présence des Sarasins dans les Alpes de la France, la Suisse et le Tyrol. Dans l'impossibilité de traduire ici ces dix-sept pages, je me fais un devoir de citer un certain nombre d'expressions auxquelles M. Ullmann donne une origine arabe. Je m'attache particulièrement aux dénominations

¹ Albert NAVILLE. « Recherches sur les anciennes exploitations de fer du Mont Salève » (Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. XVI).

de lieux, qui me semblent d'un plus grand intérêt que les noms de personnes et d'animaux. Ces dénominations de lieux témoignent en faveur de l'opinion, très plausible du reste, qu'après la prise de la forteresse Fraxinet et la destruction de l'armée des Sarrasins, de nouvelles troupes ont cessé d'arriver d'Afrique, et que les Sarrasins disséminés partout dans les Alpes se sont retirés dans les vallées les plus sauvages. Peu à peu les Sarrasins se sont complètement mêlés aux habitants du pays, se sont convertis au christianisme et se sont mariés avec des chrétiennes. De cette façon, — j'ai tenu à le répéter — un grand nombre de mots, de source arabe, se sont maintenus jusqu'à nos jours. En même temps et en se basant précisément sur ces faits, il n'est pas permis non plus de nier complètement que parmi les habitants de certaines vallées il ne puisse pas se trouver, aujourd'hui encore, des types portant visiblement les traits de la race arabe. Cette question d'anthropologie pure sera, je l'espère, traitée un jour par un spécialiste. Plus je m'occupe de la question des Sarrasins, plus je crois ce mélange des races d'une certaine importance.

Parmi les expressions de source arabe, d'après M. Ullmann, se trouvent :

Engadin — ain dschadin — source des chamois, des bouquetins ; à comparer la vallée Engadi au bord de la Mer Morte, dans laquelle on trouve également des chamois et des sources minérales. Ici il est nécessaire de revenir sur le mot *Allalain* de la vallée de Saas, car *eïn* ou *aïn* est bel et bien la forme poétique pour source, qui même se trouve également dans l'hébreu (Histoire de Jacques). Il est donc certain que le Dr Ferd. Keller ne s'était pas trompé comme on l'a prétendu.

Entlebuch — ain the buaq — triple source bruyante.

Schamstal, la vallée la plus ensoleillée de la Suisse.
de — *schems*, le soleil.

Wraunkatobel. Le radical *raun* signifie chanter, psalmodier. C'est le même qui se trouve dans le mot *ranz* (des vaches).

En outre, M. Ullmann considère un grand nombre de mots comme étant de source arabe. Je vais en faire suivre ici encore quelques-uns des plus typiques, sans les explications étymologiques. Je tiens les matériaux en question à la disposition des linguistes et je serais heureux, si bientôt un chercheur en philologie pouvait s'enthousiasmer pour cette étude. Car finalement, s'il est vrai que les Sarrasins ont laissé d'aussi nombreuses traces, surtout aussi dans nos idiomes suisses, il serait non seulement stupide de vouloir les nier, mais il faudrait alors adopter la solution que j'ai soutenue depuis longtemps, à savoir que les Sarrasins, après s'être noyés dans la population du pays, sont devenus de simples bourgeois tranquilles et agriculteurs. Dans ce cas et si les preuves dans cette direction se multiplient, les Sarrasins font partie de nos ancêtres et il sera inutile de les charger d'une façon outrée de faits et de forfaits qui me semblent exagérés. Ils ont agi comme des guerriers, mais d'après tout ce qu'on voit d'eux, il est absolument certain qu'ils étaient infiniment plus intelligents et plus instruits que la population de nos pays à cette époque.

Voici cette liste de mots soupçonnés d'être de source arabe. Elle est susceptible de s'augmenter encore considérablement. Sarraz et Sarasin, Tell, Chauri, Chaib, Möhri, Dub, Dubenwald, Dubensee, Saut-du-Doubs. Gago, Gag, Schanfigg, Samaden, Madulein, Fettan.

Zuoz, Tschanuff, Nauders, Kesch (Pitz), Surenen, Gimmel, Schynige (Platte, Pass), Jaman, Rosenlauri, etc.

D'un autre côté, les démonstrations tirées des noms de lieux augmenteraient encore beaucoup, si on se donnait la peine d'étudier les archives et surtout les cadastres.

Pour aujourd'hui je termine ici mes nouvelles observations à ce sujet, en recommandant ce dernier à ceux qui connaîtraient de nouveaux documents à ajouter.

J'ai la conviction que le nombre des Sarrasins était bien plus considérable qu'on ne le suppose ordinairement. Déjà la très grande étendue de pays dans laquelle s'est manifesté leur activité, l'importance des faits mis sur leur compte, l'intensité des traditions qui les concernent, prouvent amplement en faveur de mon opinion. Celle-ci est aussi confirmée par la nouvelle série de lieux d'habitations ou celle qui leur est attribuée par le souvenir populaire. Mais l'argument incontestablement le plus puissant est — en l'absence de documents historiques — le fait qu'un si grand nombre de mots des dialectes des habitants des Alpes aurait une origine arabe. Il me semble qu'un sujet d'un si visible intérêt serait de nature à récompenser un philologue de ses peines.

La connaissance de la langue arabe est très peu répandue chez nous, et cependant la solution des problèmes que nous venons d'agiter exige qu'elle soit connue à fond en même temps que les langues du pays. Il saute aux yeux que ces exigences sont en rapport avec la façon si incomplète dont nous sommes renseignés sur le séjour des Sarrasins dans nos contrées.

NOTICE SUPPLÉMENTAIRE

Après l'impression de ce mémoire je viens de retrouver dans mes collections documentaires encore quelques notes, que je tiens beaucoup à y ajouter. Il ne se présentera, du reste, jamais une meilleure occasion de les utiliser. Elles compléteront fort heureusement, certaines assertions, sur lesquelles on ne saurait jamais trop appuyer. Je me limiterai cependant aux passages les plus importants.

Je remarque dans un mémoire de M. le Dr Lagneau (1881), sur les races humaines qui, depuis la plus haute antiquité, ont fourni des contingents à la population de la péninsule Ibérique, le passage suivant : « De nombreux immigrants orientaux, la plupart de race sémitique, Phéniciens, Carthaginois, *Sarrasins*, Maures, Juifs, sont venus à diverses époques, soit comme colons, soit comme conquérants se fixer en Espagne ; la côte sud-est a été couverte de comptoirs phéniciens. »

Une fois les Sarrasins établis en Espagne, il n'avait plus de raisons de négliger les autres pays de l'Europe. Leur invasion dans les Alpes maritimes et les Alpes suisses doit être considérée comme suite de celle en Espagne.

Déjà en 1894 la publication du Dr Ferdinand Keller a été traduite en français et l'exposé entièrement appuyé. En effet je retrouve tous ces faits, avec d'autres naturellement, dans une conférence de M. Paul Maillefer, à Lausanne. J'en retiens la remarque que Pontresina veut dire « Pont des Sarrasins. »

M. Emile Vuarnet, archéologue à Messery, me rend attentif aux deux dénominations suivantes qui ont ici bien leur place. Le Crêt-du-Maure est une magnifique forêt, dominant Annecy. — A Gap, chef lieu des Hautes-

Alpes une colline à pic d'environ 100 mètres d'élévation se dresse au-dessus des jardins de la ville, du côté du nord. On l'appelle le Mont-Maure. Or selon les chroniques locales, les Sarrasins y avaient élevé un château fort et prélevaient un impôt de guerre sur les habitants de Gap.

En 1890 la Société d'histoire de la Suisse romande tenait son assemblée d'automne à St-Maurice et dans son discours d'ouverture, M. B. van Muyden retraçait l'histoire de la célèbre abbaye de l'endroit. J'en détache seulement le passage suivant : « Plus tard, au X^e siècle, nouveaux désastres causés par les invasions des Hongrois et des *Sarrasins* ; l'abbé Burkard I, archevêque de Lyon, frère du roi Rodolphe III, releva le monastère. »

Ainsi donc les historiens reconnaissent l'invasion des Sarrasins et déclarent le fait sur un emplacement même de leurs forfaits. Il est heureux que toute une société nationale comme celle de la Suisse romande, prenne position dans la question de l'invasion des Sarrasins. Voilà un point acquis.

Je relaterai encore une dernière notice qui a ici son importance. Dans un mémoire sur Saint-Bernard ¹ je trouve le passage suivant : « L'hospice du Grand Saint-Bernard n'a point pu être fondé en 968, comme l'assure un grand nombre d'auteurs. Les *Sarrasins* maîtres de ce col et des alentours depuis 943, par la connivence de Hugues, roi de Provence, ne furent définitivement chassés de cette place que vers l'année 975. »

¹ LE CHANOINE CHEVALIER. *La date historique de la mort de Saint Bernard de Menthon* ; Dans : Congrès des Sociétés savantes savoisiennes tenu à Evian-les-Bains, en 1896. Evian-les-Bains, 1897 (p. 121 à 132).

DEUX VILLAGES "PRÉHISTORIQUES"

AU SOMMET DU RECULET

par B. REBER.

Le 5 septembre 1911, j'ai entrepris, en compagnie de M. l'abbé Ch. Jolivet, curé de Peron, qui avait constaté, au sommet du Reculet, de très singulières constructions, une excursion pour vérifier ces constatations. Arrivé sur les emplacements en question, ma surprise fut extrême. Non seulement il s'agissait de très anciennes constructions isolées, mais de véritables petits villages.

Qu'on me permette, avant d'entrer dans les détails de la description, de relater quelques impressions au point de vue topographique, climatérique, ethnologique, voire même simplement au point de vue tout pratique de la possibilité d'une agglomération d'êtres humains à cette hauteur, dans les conditions de sécheresse, de manque d'eau, de difficultés de communication avec le fond des vallées.

Prenons justement la journée du 5 septembre 1911. L'été avait été très chaud, la journée fut très belle. Nous sommes partis à 2 heures du matin de Peron. Nous avons fait une halte à la *Fontaine d'Arderens*, véritable merveille à cette altitude et un bienfait délicieux de la nature. Ensuite, nous sommes arrivés à midi précis au

Village Oriental, comme M. l'Abbé Jolivet l'a baptisé. L'impression que firent sur moi les ruines absolument inconnues, tout à fait oubliées, d'un village au milieu de cette sauvage nature jurassienne, entre ces rochers et ces précipices, et très éloigné des plus proches habitations de notre époque, cette impression fut évidemment une de celles dont on reste saisi toute sa vie.

Le premier coup d'œil suffit pour reconnaître, ici, l'emplacement de constructions régulières, coordonnées d'après un plan réfléchi et même, relativement, bien conservées. Sans la moindre difficulté, on distingue des alignements, des groupements de maisons et une place, un cirque, des puits, etc.

Par un soleil tropical, au milieu d'un essaim d'insectes, il a fallu un stimulant puissant pour nous maintenir, pendant quatre heures, la chevillière, le compas, le crayon et le papier en main. Sans m'occuper plus longuement des accessoires, je vais passer à la plus sobre description

Il sera difficile d'indiquer exactement les emplacements par des dénominations locales. Pour les villages morts, il n'en existe pas. Ce village Oriental (*fig. 1*) se trouve au Nord-Est du sommet du Reculet, dans une grande combe, abritée de tous les côtés et difficile à atteindre. Une première visite générale nous permet de reconnaître une dizaine de constructions élevées très régulièrement, de différentes grandeurs, ensuite un enfoncement circulaire, muré autour, donc un cirque régulier. Au Sud du village, du côté le moins protégé, on observe un long fossé gardé par un mur. Il semblerait que le village entier se trouve dans un enfoncement irrégulièrement carré, dont le fossé et le mur, au Sud,

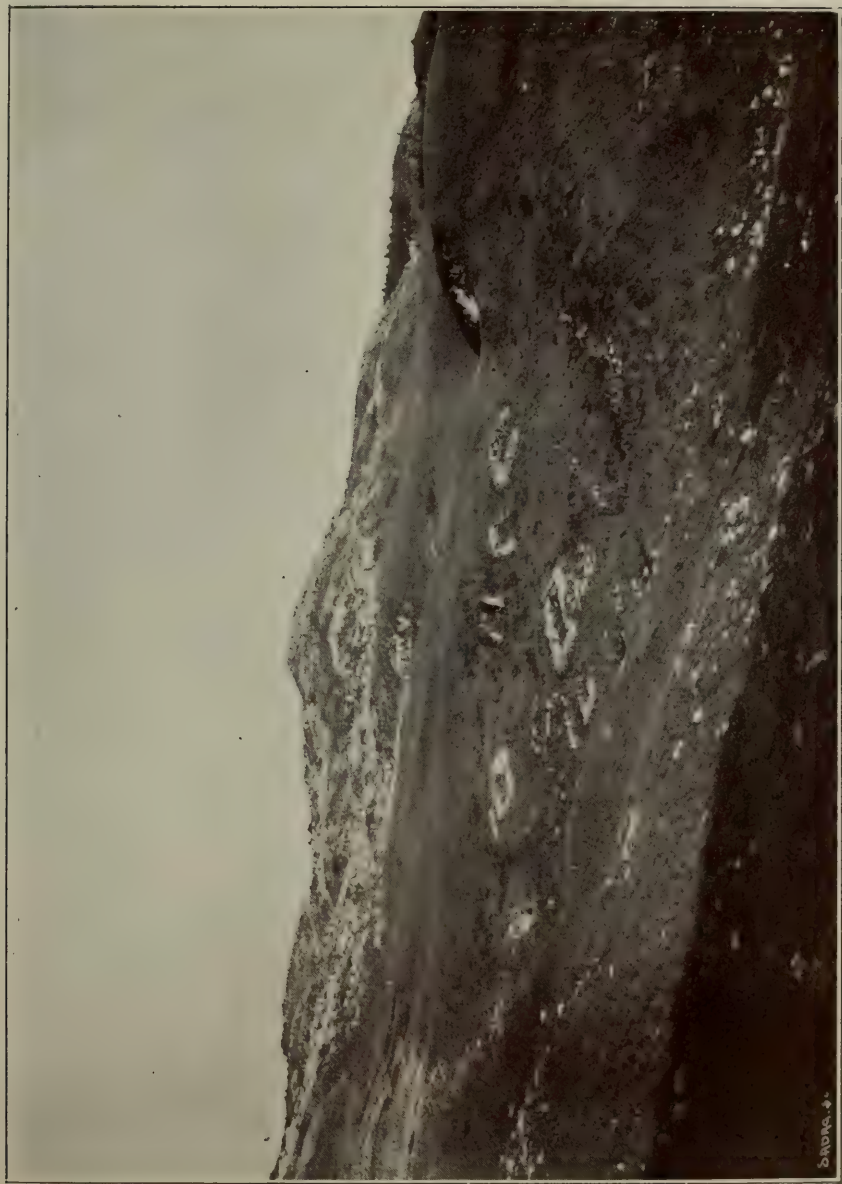


Fig. 1. — Village oriental du Reculet.

Cliché de M. l'Abbé Ch. Jolivet, Peron.

forment un côté. Les murs des maisons ont, en hauteur, depuis 0,5 m. jusqu'à 1 m. 20 ; en épaisseur, toujours 1 m. ou un peu plus, même à un endroit 1 m. 70. Le matériel consiste en pierres de l'endroit, le calcaire jurassique, sans aucune taille, plutôt en morceaux petits que grands. Les grands blocs sont toujours posés d'une façon spéciale, qui sera relatée dans la description des maisons. Celles-ci semblent extérieurement plus défaits qu'intérieurement, où généralement les formes des murs, les coins sont bien conservés. Sans l'usage de mortier, dont il n'existe pas la moindre trace, les murs sont solidement construits, les pierres sont très soigneusement adaptées les unes aux autres, de telle façon qu'ils présentent un aspect régulièrement vertical.

En venant de la direction du Reculet, on traverse le fossé et le mur de ceinture pour se trouver devant trois lignées de maisons, chacune comprenant trois ou quatre constructions. Ici, la première maison de la lignée du milieu présente les dimensions les plus considérables, de 12 m. de long, les murs y compris, dans l'intérieur 10 m. et 6 m. de largeur. Devant la maison, on marche incontestablement sur un pavé ; à l'intérieur, on remarque surtout un gros bloc plat. Les murs de 1 m. d'épaisseur sont construits avec un beau matériel, l'entrée même avec des blocs prenant toute l'épaisseur du mur (1 m.).

Du Sud au Nord, la lignée des maisons, à droite, adossées contre un tertre, s'est le mieux conservée. La première, avec son entrée au Sud, mesure 11 m. sur 8 m. ; la seconde 9 m. sur 7 ; les autres restent à peu près dans les mêmes dimensions. Une maison du centre, la seconde de la lignée du milieu, de 8 m. 50 sur 6 m. 50,

est assez bien conservée, avec entrée du côté Sud et un gros bloc à l'angle gauche de celle-ci. Mais la construction la plus curieuse est incontestablement la troisième de la lignée du milieu. Elle se compose de trois parties : 1^o le grand carré de 8 m. 50 dans une direction ; 2^o une petite construction de 2 m. 50 en largeur,

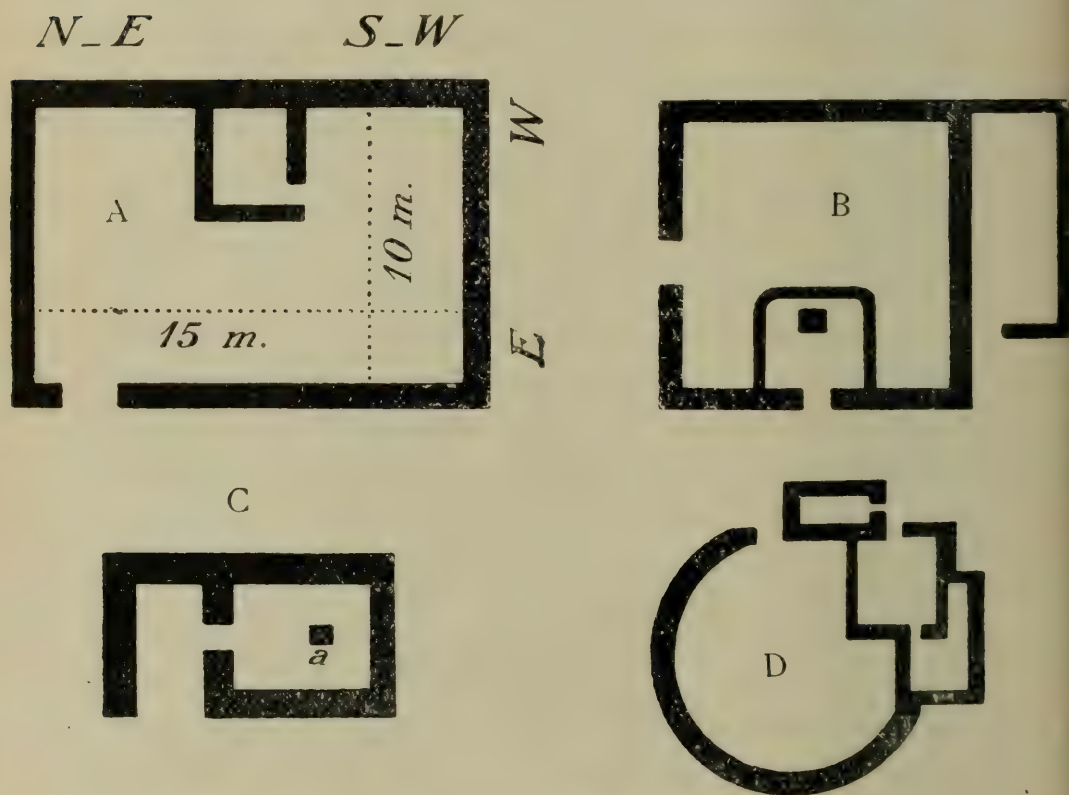


Fig. 2. — Plans de construction du village oriental du Reculet.

1 m. 20 de hauteur intérieurement, les murs de 50 cm. d'épaisseur, adossée au mur de S.-E. à l'intérieur de la maison ; 3^o un appendice de 4 m. 50 de largeur avec entrée touchant le mur de la grande construction (Fig. 2, B). Au fond du petit carré, à l'intérieur, on remarque un bloc

quadrangulaire. S'agit-il d'un siège, du milieu d'un foyer, du socle d'un autel? Impossible, pour le moment, de se prononcer à ce sujet. Nous voyons donc, ici, en opposition avec les autres maisons, qui semblent n'avoir jamais contenu qu'une seule pièce, une maison divisée en trois locaux séparés. A l'extérieur, on est également frappé par une espèce de contrefort de 1 m. de hauteur, ayant, à gauche, un bloc rond qui a pu servir soit de siège, soit de support pour placer un objet, ou destiné à un certain travail.

La supposition n'est pas exclue, naturellement, que dans ces maisons, dont il ne reste que les quatre murs, il n'ait pas existé des séparations en bois. Ces murs portaient sûrement un véritable chalet construit en bois, sans doute assez solidement, mais on n'en retrouve plus la moindre trace. Pour la destruction aussi complète du bois, il a fallu un temps très long.

A part ces maisons bien conservées, on remarque partout des traces d'autres constructions, des blocs, des pierres plates en forme de pavés et autres signes frappants qui, tous, ont eu leur importance.

Il reste à citer encore deux accessoires remarquables, tous deux situés à l'Est du village : la citerne de 4 m. de diamètre et 4 m. de profondeur, peut-être en grande partie un trou naturel, mais perfectionné par la main de l'homme. Ensuite, une construction ronde, dont l'intérieur est enfoncé dans le sol, donc pourvue de fondations creusées. Ce cirque mesure 10 m. de diamètre avec l'entrée très distinctement conservée au Sud-Ouest. Par place, le mur circulaire est passablement détruit, sans permettre de douter de son ancienne existence.

En somme, l'aspect de l'ensemble est entièrement

celui de ruines très vieilles. Pour pouvoir résister, dans un pareil climat, pendant un temps très long, il est permis d'admettre que ces constructions ont été abandonnées en relativement bon état. Pas la moindre trace n'est restée des charpentes qui surmontaient ces murs, ni des outils, probablement aussi la plupart en bois ; je n'ai pas même constaté du charbon. Il est vrai que nous n'avions pas le temps de pratiquer des fouilles. Cette disparition complète des objets en matière organique est une des meilleures preuves pour la haute antiquité de ces singulières constructions. Un fait non moins important comme indication à ce sujet, c'est de reconnaître des murs très régulièrement construits sans la moindre taille et sans mortier.

On se trouve ici au milieu d'un grandiose ensemble de formations jurassiques. Partout des rochers fantastiques, ressemblant souvent à d'immenses murs cyclopéens, le tout enveloppé d'une solitude sauvage, véritablement impressionnante. Cependant, à quelques pas de la combe, avec son village énigmatique, au Nord-Est, est situé un grand belvédère rocheux d'où on jouit de la vue la plus vaste et la plus merveilleuse, d'où l'on découvre surtout le bassin du Léman et les Alpes dans toute leur splendeur.

Une large crête rocheuse sépare le Village Oriental que nous venons de parcourir du *Village Occidental*, situé à l'Ouest du premier, dans une vaste combe, bien plus fermée de tous côtés par des hauteurs rocheuses, beaucoup plus abritée, retirée et solitaire que le premier village. Le premier coup d'œil est encore bien plus frappant, à quelque distance on se croirait devant de gigantesques inscriptions, les fondations de chalets ali-

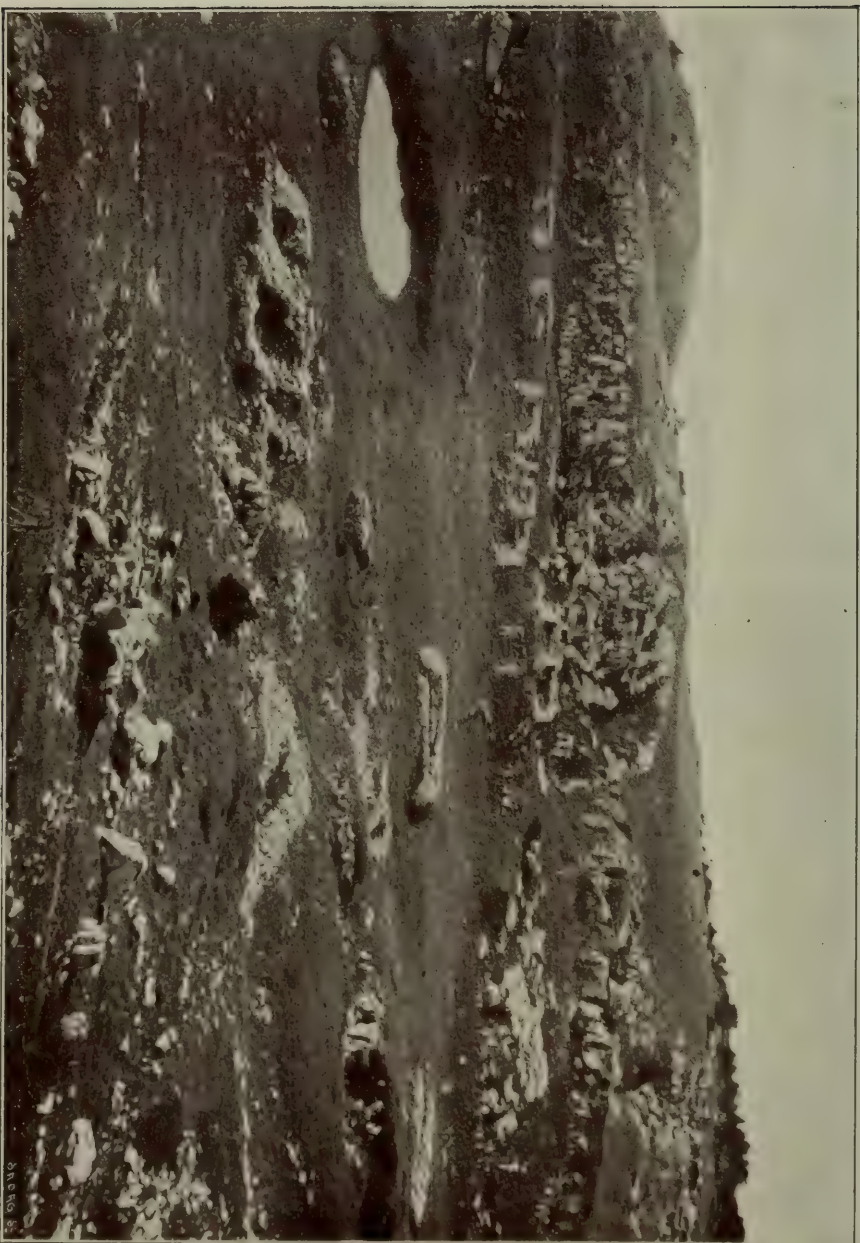


Fig. 3. — Village occidental du Reculet.

Cliché de M. l'Abbé Ch. Jolivet, Peron.

gnés, en ruines, se présentant en forme de lettres. Ce fait devient particulièrement caractéristique sur la photographie (Fig. 3).

Ce qui distingue ensuite cet ancien emplacement de demeures humaines c'est, à peu près au centre, un grand étang alimenté par des sources, comme aussi par l'eau de pluie et de la neige qui se concentre dans cet entonnoir. S'il s'agit d'un antique lieu de séjour de bergers, cet étang était de la plus grande importance pour le bétail comme pour les habitants. L'aspect général de cette combe, avec ses nombreux restes de constructions, est plus somptueux, plus imposant qu'au Village Oriental. Cependant les murs, en général, dénotent un état plus délabré encore, quoique dans l'intérieur de toutes les constructions on reconnaisse de suite la forme des pièces, la hauteur des murs et d'autres détails.

En entrant dans le Village Occidental (*fig. 3*) par le côté Sud, on passe de suite en revue un alignement de six constructions, dont l'ouverture est toujours tournée vers le centre de la combe, vers l'étang. La troisième de ces constructions possède des murs bordés de chaque côté d'un beau bloc carré, mais brut, sans la moindre taille, et à l'intérieur une petite construction défaite. On remarque à l'extrémité de cette lignée de constructions, un peu plus haut, vers les rochers, encore deux autres maisons, l'une à côté de l'autre, les deux très bien conservées. Vis-à-vis, on compte un alignement de neuf maisons, plus ou moins bien conservées. Entre ces alignements de constructions sont placés, à l'entrée, au Sud, le petit lac et du côté opposé, au Nord, un cirque. c'est-à-dire une construction identique à celle constatée sous cette forme dans le village oriental.

Près du cirque, à peu près au milieu entre les alignements de constructions, sont situés les soubassements de la plus grande maison, la mieux conservée et la plus curieuse, avec des murs de plus d'un mètre de hauteur. Dans la direction de N.-E. au S.-O., elle mesure 15 m., dans celle de S.-O. à l'E. 10 m. L'entrée se trouve à l'Est, vers le bord de gauche. A peu près au milieu du mur, à l'Ouest, on a adossé à l'intérieur une petite pièce quadrangulaire avec entrée au Nord. Elle a à l'intérieur 1 m. 50 avec des murs de 35 à 40 cm. d'épaisseur. C'est surtout dans une ruine de ce genre que des fouilles seraient tout indiquées pour obtenir des renseignements plus exacts sur l'époque et la race des habitants (Fig. 2, A).

Sur tout l'emplacement du village, on remarque, disséminées, des pierres de construction, quelquefois en amas. Il est probable que bien des petits édifices sont tombés complètement en ruine. D'autre part, on trouverait certainement encore beaucoup d'autres traces, surtout en dehors du village, de ces mystérieux habitants, par exemple des chemins, des fossés, des murs de fortification, des enceintes pour le bétail, etc.

En attendant, retenons surtout les analogies entre les deux endroits. Ce sont des constructions du même genre, simples ou avec une pièce quadrangulaire dans l'intérieur, les murs sans trace de mortier et cependant bien solidement construits, partout de la même hauteur, un mètre ou un peu plus. Ce qui frappe le plus, c'est l'édifice circulaire de chaque village. Je suis convaincu qu'avec une étude plus approfondie on trouverait certainement encore d'autres analogies.

J'arrive au bout de mes observations sur ces deux villages. Mais que d'énigmes se cachent dans ces deux

combes, lesquelles abritent chacune un joli hameau remontant à une époque non encore déterminée ! On a de suite l'impression que pour aller habiter ces hauteurs (1750 m. environ), il fallait une cause spéciale. La première idée est celle d'un refuge de toute sûreté, très éloigné des endroits habités, cas échéant facile à défendre, et où tout siège imprévu est exclu. S'il s'agissait d'habitants qui, pour se sauver des dangers, sont venus bâtir ces villages, il faudrait admettre qu'ils demeurèrent ici un certain temps et malgré les hivers épouvantables. Si ces constructions ont seulement servi à héberger des bergers avec leurs troupeaux, alors ce n'était que les quelques mois de la belle saison d'été.

Evidemment, ce que je présente ici n'est autre chose qu'une notice préliminaire. Pour tirer au clair ces énigmes, des fouilles assez étendues sont indispensables. En même temps, on pourrait établir un plan exact des deux endroits. J'ose espérer qu'on trouvera quelques objets qui permettront des conclusions sur le but de ces constructions ainsi que sur leurs habitants et l'époque où ils vivaient. Cette question me préoccupe et fera le sujet d'une de mes prochaines études.

Le plus surprenant, dans ces constatations, c'est que nulle part, jusqu'à présent, il n'a été question de ces lieux habités. Bien plus curieux encore est le fait que pas le moindre souvenir de ces habitants n'est resté dans la population du pied du Jura, tout aussi bien du côté du bassin du Léman qu'au fond de la vallée de la Valsérine. Ni légende, ni tradition, aucun nom de ces mystérieux habitants ne s'est perpétué jusqu'à nos jours. A part quelques bergers, peu de gens, du reste, ont connaissance de ces ruines.

Le grand isolement, la difficulté d'y arriver, les étés très courts, les hivers terribles, le manque total de communication, d'eau et de victuailles ont fait de ces endroits des solitudes presque inconnues. Ce sont pour moi aussi des raisons pour admettre la possibilité que des petites peuplades menacées et poursuivies par des ennemis aient pu se sauver dans ces combes perdues entre des rochers et les aient temporairement habitées.

Avant de nous occuper du but de ces demeures et de l'époque de leur habitation, nous irons à la recherche d'analogies dans d'autres contrées. Car quelque isolés qu'ils semblent au Reculet et au Crédo (où se trouve, d'après l'indication de M. l'abbé Jolivet, également un de ces villages, mais moins bien conservé) et quelque inconnus qu'ils soient restés, la littérature nous mettra sur les traces de semblables habitations ailleurs.

Des analogies concernant ces villages abandonnés au Reculet et au Crédo se trouvent, en effet, dans les Alpes des cantons primitifs de la Suisse : Unterwald, Schwyz, Glaris. En présentant ici quelques passages des auteurs relatifs à ces *huttes de païens*, comme on les appelle dans les Alpes¹, on aura immédiatement l'impression qu'à tous les points de vue les restes de maisons abandonnées dans les Alpes ressemblent à ceux du Jura.

Dans la description du canton de Glaris, le professeur Heer et le président Blumer, en 1846, parlent pour la première fois de ces *Heidenstäfeli* (huttes alpestres des païens)². En 1847, le landammann Schindler ordonna

¹ D. C. GEMSCH. *Die Heidenhäuschen auf Illgau, Cant. Schwyz*. Indicateur d'antiquités suisses, Zurich 1869, p. 11 à 15.

² Dr FERG. KELLER. *Die Heidenhüttchen im Mühlenbachthal, Canton Glarus*. Indicateur d'antiquités suisses, Zurich 1869, p. 15 à 19.

une étude approfondie de ces vieilles constructions et chargea l'ingénieur Legler et un autre de cette enquête. Je ne citerai de celle-ci que quelques passages. « Après une montée très pénible dans la vallée de la Sernft, dit ce rapport, on atteint à une grande hauteur un plateau entouré de tous côtés de précipices et n'étant que difficilement accessible que du côté Nord-Ouest. Ici, en outre, le plateau est bordé par un mur très vieux. On compte sur l'emplacement plus de vingt de ces constructions primitives, qu'on appelle *huttes des païens*. Leur forme varie entre le rectangle et l'ellipse (Fig. 2, C et D). Les murs ne renferment aucun mortier et se présentent presque partout dans un état très défectueux. Ni intérieurement, ni extérieurement, on n'a aperçu un seul témoin de l'industrie humaine. » Dans sa description, Gemsch dit entre autres : « Les constructions ne datent vraisemblablement pas des temps historiques, mais sur leur origine, leur durée et leur fin, aucune trace n'est parvenue jusqu'à nos jours. Sur l'alpe Zimmerstalden, j'ai organisé des fouilles méthodiques. Pierre par pierre, tout fut enlevé, et la terre fut remuée jusqu'à la roche. Inutile, pas le moindre objet, pas même du charbon, n'est venu nous renseigner sur la peuplade qui habitait ces maisons. Bien plus, pas la plus légère tradition d'un souvenir quelconque ne s'est maintenue dans la population actuelle. Seuls ces murs très primitifs témoignent de la présence de l'homme à une époque très lointaine. »

A Gambs, à plus de 1800 m. d'altitude, à Stelli, Uebelis, Hessibohl, Riemenstalden, dans la vallée de la Muota, etc., on a cependant constaté plusieurs centaines de ces constructions, et toujours dans les mêmes conditions, toujours à une grande hauteur, difficile à atteindre.

Du raisonnement de M. le Dr Ferdinand Keller, je tiens à retenir quelques arguments. Le manque d'objets et ces constructions légères elles-mêmes, dit le grand archéologue zurichois, nous prouvent suffisamment qu'il s'agit d'habitations temporaires. Ces villages ont servi de séjour d'été à des bergers avec leurs troupeaux. Aujourd'hui encore, dans bien des alpes, les chalets des bergers et les fromageries sont bâtis exclusivement en bois, on n'y trouverait pas même un clou en fer ; également tous les ustensiles sont en bois, excepté la chaudière en cuivre et la hache en fer, deux objets qu'on emporte après chaque saison.

Quant à l'âge de ces ruines, dit le Dr Keller, c'est la dénomination qui nous donne quelque renseignement. Tout ce que la tradition populaire attribue aux *païens* (Heiden) remonte aux temps gallo-romains, gallo-helvétiques ou préhistoriques. On ne connaît pas un seul cas que des tombeaux ou autres antiquités des Aléman, Francs ou Burgonds soient traités de « païens ». Cette remarquable observation nous prouve que dans la tradition populaire règne une éternelle conséquence. Ne sont donc « païens » que les peuples des anciennes mythologies, antérieurs au christianisme et n'ayant jamais été mêlés à celui-ci.

La population qui précède l'invasion des Aléman et autres barbares, vers les III et IV^{mes} siècles, n'est autre, dit le Dr Keller, que celle des Rhéto-romains. De très nombreuses dénominations de montagnes, rivières, vallées et endroits, témoignent aujourd'hui encore — depuis le Tyrol, à travers toutes les Alpes suisses jusqu'au lac de Genève et au-delà — de l'ancien règne de ces populations.

Encore tout dernièrement, les deux mémoires relatés tout à l'heure ont été cités comme documents dans un travail sur l'industrie laitière ¹. L'auteur se base surtout sur un passage d'Œchsli ² qui, dans un de ses livres classiques sur l'histoire suisse, avait résumé les deux mémoires de Gemsch et de Keller. Œchsli regrette également que le manque total d'objets dans ces chalets construits de murs sans mortier ne permette pas de déterminer leur âge. Seule la dénomination de *maisons des païens* nous indique qu'il s'agit de constructions préalémaniques, dit M. Œchsli. Les invasions des Aléman dans l'empire romain ont commencé en 256, donc au milieu du III^{me} siècle. Mais qui dit préalémanique dit préromain. Du reste, la méthode de construction des Romains, avec un mortier liant les pierres aussi solidement que si elles formaient une roche unique est trop connue. Les peuplades qui construisaient ces villages abandonnés dans les Alpes et le Jura ne connaissaient pas encore l'usage du mortier.

En reprenant point par point toutes les observations concernant les deux villages abandonnés du Reculet : la forme des maisons, le genre des murs, les cirques pour enfermer le bétail, la grande altitude et la situation à des endroits offrant le maximum de sécurité, le manque total d'objets et la disparition absolue de tout souvenir de ces maisons et de leurs habitants — tout vient concor-

¹ Dr Chr. LUCHSINGER. *Die schweizerische Alpenwirtschaft im Spiegel der Mundart*. «Nouvelle Gazette de Zurich», 1911 (Feuilleton 1 à 7).

² Prof. Dr W. ŒCHSLI. *Die Anfänge der Schweizerischen Eidgenossenschaft*. Zurich 1911.

der avec les données de la Suisse centrale. Les murs supportaient les chalets en bois. Les séparations intérieures et l'outillage étaient en bois également. Basé sur ces faits, nous constatons que ces villages n'ont pas été détruits par l'incendie, nulle part on ne découvre du charbon. Ces chalets abandonnés, les boiseries pourrissaient lentement. Déjà uniquement pour cette raison, il s'en suit qu'un temps très long s'est écoulé depuis ce moment, attendu qu'on n'en retrouve pas la moindre trace.

Aussi, en attendant de trouver une meilleure explication, classerons-nous les Villages Oriental et Occidental du Reculet dans la même catégorie que les « maisons des païens » (Heidenhüttchen) des Alpes de la Suisse centrale et leur attribuerons-nous le même âge.



UN ÉCRIT INÉDIT
DE
SIR FRANCIS D'IVERNOIS
contre
SIMONDE DE SISMONDI
économiste

Publié par Otto KARMIN

Adam Smith, en 1776, avait donné la théorie du libéralisme social dans un livre admirable, fondamental, et dont l'optimisme éclairé aurait dû faire l'évangile économique du 19^{me} siècle. Malheureusement, son *Enquête sur la richesse des nations* contenait un certain nombre d'erreurs matérielles et théoriques, de sorte que ses prévisions ne se réalisèrent pas ou peu au moment où ses doctrines semblaient avoir été mises en pratique.

Si, alors, des économistes désintéressés avaient repris l'étude de Smith, certainement auraient-ils découvert au moins une partie des erreurs du grand savant et auraient-ils pu apporter les rectifications nécessaires.... Mais ce travail de revision a été fait par des hommes de parti, ou plutôt de classe : le « radicalisme » anglais jetait l'or avec les crasses, et le « libéralisme » conservait soigneusement toutes les crasses, et remplaça une partie de l'or par des crasses nouvelles. C'est ce mélange dégradé, l'œuvre de Malthus et de Ricardo, qui a servi de nourriture intellectuelle à la grande majorité des économistes du 19^{me} siècle, tandis que les rêveries d'un Godwin et d'autres ont retardé la rationalisation du socialisme.

Le pseudo-libéralisme ricardo-malthusien, ses prétentions scientifiques à part, est l'apologie de l'industrialisme anglais du commencement du 19^{me} siècle; il est — que ses fondateurs s'en soient rendu compte ou non — une doctrine de classe. Cela non seulement en ce sens qu'il plaçait une certaine partie de la société au banquet de la vie, et qu'il en excluait une autre, mais encore et surtout en voulant démontrer que l'organisation sociale préconisée par lui était la meilleure de toutes les organisations possibles. Ainsi il arrivait à faire taire et les revendications des déshérités et les remords que les avantages auraient pu ressentir en présence de la misère épouvantable qui coïncidait avec la mise en pratique des théories préconisées, et qui — c'est le côté tragi-comique de la question — dépendait en bonne partie de causes indépendantes des recettes « libérales ». Seul le développement des idées d'Adam Smith sur la nature de la propriété foncière aurait pu déceler les causes véritables : les *clearing of estates*, mais nul ne songeait alors que la misère des populations industrielles n'était que la misère des fermiers chassés vers les villes, qui y faisait encore descendre les salaires, diminuant ainsi la force d'achat des masses.

C'est l'immortel mérite de notre compatriote Simonde de Sismondi, économiste connu et distingué, disciple et propagandiste d'Adam Smith, — désabusé par les crises épouvantables de 1818 et de 1825, — d'avoir attaqué le pseudo-libéralisme, surtout en le croyant, quoique à tort, l'héritier légitime du vrai libéralisme smithien.

C'est cette erreur qui a fait la faiblesse de l'attaque de Sismondi et qui même a permis, qu'en la développant, on ait produit des théories anti-libérales encore bien plus

fausses que la sienne; mais on lui doit la découverte d'un carrefour, et si le chemin que lui-même a pris ne pouvait le mener au but, d'autres, partant de cette même place ont pu s'approcher bien plus que lui du sanctuaire cherché de la vérité.

Les *Nouveaux principes d'économie politique* de Sismondi, car c'est de ce livre que nous parlons, eurent le don d'exaspérer les néo-smithiens, surtout dans leur 2^{me} édition en 1827. Sismondi, à partir de ce moment, est resté pour eux une sorte de réprouvé, ayant péché contre le saint-esprit, un traître au dogme, un hérétique d'autant plus abominable qu'il avait prêché lui-même « la vraie doctrine ». Encore en 1845, Mac Culloch ¹ le voue aux gémonies et déclare que, sans ses autres écrits. Sismondi serait aussi complètement oublié que les paradoxes anti-sociaux de Rousseau ou de Godwin ² (*sic*).

¹ J. R. MC CULLOCH. *The literature of political economy*. London, 1845, p. 24.

² William Godwin, 1756-1836, auteur de *An enquiry concerning political justice*, *Life of William Pitt*, *Life of Chaucer*, *Enquiry concerning the power of increase in the numbers of mankind* (contre Malthus), *History of the commonwealth of England*, ainsi que de nombreux romans, dont *Caleb Williams* est le plus connu, et de pièces de théâtre. Il était le mari de Mary Wollstonecraft, et le beau-père de Shelley.

Cf. C. K. PAUL. *William Godwin, his friends and contemporaries*. 2 vols. London, 1876.

LESLIE STEPHEN. *History of the English Thought in 18th. Century*. London 1896, t. II.

ANTON MENDER, *Das Recht auf den vollen Arbeitsertrag*. 3. Aufl. Stuttgart, 1904, § 3.

PAUL ELTZBACHER. *Der Anarchismus*. Berlin, 1900. Kap. III.

PIERRE RAMUS. *William Godwin, der Theoretiker des kommunistischen Anarchismus*. Leipzig, 1907.

Parmi les adversaires de Sismondi un des plus irrités était, après 1827, sir Francis d'Ivernois, son compatriote, rentré à Genève après un très long séjour en Angleterre, pendant lequel il avait non seulement étudié sérieusement la littérature économique de l'époque, mais encore fait la connaissance personnelle de Malthus, à la défense des doctrines duquel il consacrera plus tard quelques écrits.

D'Ivernois entreprit donc de réfuter Sismondi. C'est cette critique que nous avons eu la bonne fortune de retrouver à la Bibliothèque publique de notre ville ¹. Elle semble être restée inédite, probablement parce que son auteur a voulu la faire rentrer dans le corps d'un volume qui lui-même n'a jamais été publié ².

Il nous a paru intéressant de la faire connaître, non seulement comme contribution à l'histoire locale, et à l'histoire des idées économiques, mais également à cause du passage sur les agriculteurs « surnuméraires » venus dans les villes, idée qui, développée sans conception préconçue, aurait amené d'Ivernois à la racine même du problème et lui aurait fait trouver la cause de l'échec du libéralisme optimiste d'Adam Smith dans l'existence de la grande propriété foncière.

Otto KARMIN.

HELENE SIMON. *William Godwin und Mary Wollstonecraft*. München, 1909.

G. M. HARPER. *Rousseau, Godwin and Wordsworth*. Atlantic Monthly, may 1912.

¹ Papiers de sir Francis d'Ivernois, don de M. Auguste d'Ivernois. D'après le vœu du donateur ces papiers ne peuvent être consultés, et surtout publiés, que par des citoyens genevois.

² SIR FRANCIS D'IVERNOIS. *Recherches sur la mortalité moyenne des principaux peuples européens, considérée comme mesure de leur aisance respective*. Genève 1829. Troisième partie, section IV.

EXAMEN DE L'ÉCRIT INTITULÉ :

Nouveaux principes d'économie politique

C'est en Suisse, c'est à Genève, qu'après avoir débuté, il y a trente ans, par un écrit lumineux sur la *Richesse commerciale*¹, écrit qui eut le mérite de rendre les doctrines d'Adam Smith élémentaires sur le continent, M. de Sismondi a repris la plume, en 1827, pour articuler l'aveu que ces doctrines viennent d'être démenties par ce qui se passe sur les lieux mêmes où elles avaient pris naissance; pour reconnaître que les *faits* n'y ont point répondu aux *prédictions des sages*, et que si les théories d'Adam Smith tendaient à *rendre*, dans cette Ile, *le riche plus riche, elles y ont aussi rendu le pauvre plus pauvre, plus dépendant, plus dépourvu, etc.*².

Le riche *plus riche!* soit; mais le pauvre PLUS PAUVRE !!!

Encore si cet écrivain se fût borné à dire que dans un pays où la richesse déploie tout le luxe de ses jouissan-

¹ Publié en 1803.

² Avertissement sur la seconde édition des *Nouveaux Principes d'économie politique, ou De la Richesse dans ses rapports avec la population*. Paris 1827.

ces, le pauvre, fut-il moins pauvre qu'ailleurs, y PARAITRA cependant *plus pauvre* par la disparate entre les privations qu'il endure et la surabondance dont jouissent les classes favorisées de la fortune, cet inconvénient, qu'on ne saurait nier, est le cortège inséparable d'une société hautement prospère; mais avancer que le riche, en ajoutant à ses richesses, a ajouté à l'appauvrissement du pauvre, c'est dire en d'autres termes que l'enrichissement des consommateurs appauvrit leurs producteurs; c'est renverser de fond en comble l'ancienne économie politique, et la reconstituer sur des *principes*, en effet, tout *nouveaux*.

Poursuivons.

L'économiste écossais avait promis jouissances et richesses aux peuples qui, par la division du travail et par l'invention des instruments propres à l'accélérer, parviendront à créer le plus de produits en tout genre, soit bruts, soit façonnés. L'économiste genevois y oppose aujourd'hui le livre de l'expérience. On lit dans le sien — « qu'en *congédi*ant la moitié de ses cultivateurs et en remplaçant les hommes par les machines à vapeur, l'Angleterre les voit *succomber à la FAMINE*.... qu'elle s'est mise à la poursuite d'une *fausse prospérité*, et que les ouvriers *n'étant plus que* PROLÉTAIRES, n'ont pas craint d'élever des familles *toujours plus nombreuses*... Bien plus, le mot redoutable de *mortalité* s'y trouve articulé, comme pour donner à entendre qu'elle doit exercer des ravages proportionnels parmi ces familles toujours plus nombreuses quoiqu'engagées dans une *industrie perdante*. L'auteur se les représente comme aux prises avec toutes les angoisses de la misère, et ne peut voir que les *convulsions de la richesse* dans ce qui nous a paru mar-

quer ses plus solides progrès. Finalement, il prononce que la nation manufacturière est, *en même temps, privée d'aisance dans le moment présent et de sécurité pour l'avenir.*

Nous croyons avoir suffisamment écarté ces sinistres pronostics, par le fait à jamais triomphant d'une mortalité toujours décroissante à côté d'une industrie manufacturière toujours croissante.

Mais où donc M. de Sismondi a-t-il pu puiser des données si diamétralement contraires aux nôtres ?

C'est qu'au lieu de les chercher dans les Rapports parlementaires, il ne les a puisés que dans son cœur ; c'est que sa bienveillance pour les classes qui vivent de travaux manuels, l'a pénétré d'une commisération si vive en apprenant les désastres de quelques ateliers, qu'il s'est représenté la *désolation* comme *étendue sur toutes les manufactures anglaises*. Il a prêté oreille et créance à ceux des radicaux qui proclament une *détérioration progressive dans la condition physique, mentale et morale de cette intéressante portion de leurs compatriotes* ¹.

¹ Que M. de Sismondi ait été dupe de leurs assertions, le piège était d'autant plus difficile à éviter que lui-même présente ses nouveaux théorèmes *comme s'adressant au cœur aussi bien qu'à l'esprit* ; tant il a senti que sa nouvelle thèse sur l'économie politique n'était en quelque sorte qu'une thèse sur la compassion due au malheur.

[Avec * cette disposition du cœur et de l'esprit, il n'a pu découvrir ni le venin des doctrines radicales, ni surtout le but de ceux qui les propagent.

Accuser les riches lorsqu'ils se montrent oppresseurs, c'est un noble devoir ; mais c'en est un aussi de démasquer leurs

* Cette parenthèse est barrée, et surchargée du texte qui la suit ici.

Cette détérioration une fois admise par l'écrivain genevois, il a pu en inférer que les anciennes théories dont il s'était fait longtemps l'apôtre, se sont trouvées démenties par la pratique, et que les Anglais ont *sacrifié la fin aux moyens. en oubliant les hommes pour les choses.* Avec cette conviction, il a dû regarder comme un devoir d'exhorter les autres peuples à se tenir en garde contre l'agglomération des propriétés foncières, contre l'adoption des machines, contre l'emploi du papier des banques d'escompte, en un mot, contre toutes les institu-

accusateurs lorsqu'ils ne s'apitoyent sur les misères du pauvre et ne déclament contre les jouissances du riche que pour faire croire au peuple que la richesse serait mieux placée dans leurs mains.

Que ce soit là l'arrière-pensée de certains chefs radicaux, c'est ce dont nous avons trouvé plus d'un indice dans les *Recherches sur la population.....*

Leur auteur, M. Goodwin (*sic*), qu'on peut, sans offense, considérer comme l'un des Grands Prêtres du Radicalisme, y avait débuté par ces mots (p. VIII) : « Je défie mon ennemi le plus acharné de reconnaître dans l'ouvrage l'auteur de la *Recherche sur la Justice politique.* »

Le trait suivant sur le scandale de l'inégalité des fortunes en Angleterre fera juger s'il a tenu parole : « Cette *inégalité* n'est point la loi de la nature, ce n'est que la loi d'un état social *très factice* qui entasse sur une poignée d'individus une si énorme surabondance qu'elle leur produit les moyens de se livrer à toutes les folles dépenses, à toutes les jouissances du luxe, tandis que d'autres, qui *souvent les valent bien*, sont condamnés à languir dans le besoin (p. 27). »

Mais si l'*inégalité* des fortunes fait de l'Angleterre un *Etat social très factice*, il doit en être à peu près de même dans le canton de Schwytz, qui ne possède d'autres manufactures que celles des vaches et des fromages et où la *légitimité* ne connaît d'autre dogme que la volonté suprême du peuple souverain. Dans cette bourgade il arrive aussi quelquefois, comme dans les autres Etats de l'Europe, que par la concentration de

tions recommandées par Adam Smith comme les plus propres à conduire les Etats au bien-être par la richesse.

Nos lecteurs devinent aisément le prix que nous avons dû mettre à repousser de semblables doctrines lorsqu'elles semblent émaner du sein de l'Académie de Genève. Mais qu'on se garde bien d'attribuer à un jeu d'esprit les rétractations du professeur genevois : sa candeur reste aussi intacte que la pureté de ses motifs. Il s'est persuadé, tout à coup, et de très bonne foi, que l'industrie manufacturière cause chez les nations modernes un tel *EFFORT pour produire toujours plus. et toujours à plus bas prix.* que les marchandises qui sortent des ateliers

quelques héritages collatéraux sur un même pâtre, tel d'entr'eux possède cent mille verges de terre à côté de tel de ses égaux qui en possède à peine cent, et qui pourrait soutenir à son tour qu'il *vaut bien* le détenteur de la fortune colossale. A Schwytz, comme à Londres, le riche n'a qu'une réponse à faire à ses envieux :

Vous vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui.

Nous avons dû citer cet échantillon de la doctrine des radicaux anglais pour mieux montrer dans quel but et avec quelle ardeur les écrivains de ce bord saisissent à Londres toute occasion d'exagérer les souffrances de la classe manufacturière.]

Avec cette disposition du cœur et de l'esprit, il n'a point su démêler que le venin des doctrines de certains radicaux anglais est puisé dans ce mot d'un célèbre jacobin français (Broussonet) : *Le riche est celui qui est CAUSE que d'autres sont pauvres.*

La statistique anonyme..... suffit pour montrer dans quel but, et avec quelle impudeur quelques écrivains de ce bord saisissent à Londres toute occasion d'exagérer les souffrances de la classe manufacturière.

Quoique leurs exagérations produisent peu d'effet au dedans, elles n'ont pas laissé que d'égarer sur le continent

anglais *suffiraient à la consommation de l'univers*, et que l'*engorgement* qu'elles y créent, fait la DÉTRESSE du monde civilisé.

Que dirait le créateur de la science économique, s'il apprenait que les deux premiers disciples ¹ qui traduisirent son ouvrage et le présentèrent à la France comme un évangile, ont fini par l'enrichir de deux commentaires où l'on lit : — dans l'un, que la source de la dépense étant la dépense elle-même, et la production se mettant toujours et nécessairement en équilibre avec la consommation, des levées d'hommes pour la guerre doivent nécessairement aussi activer la reproduction de l'espèce humaine; — dans l'autre, que la consommation *n'est point le résultat nécessaire* de la production, que celle-ci peut fort bien *déborder* la première et que ce débordement est l'un des plus grands fléaux dont la civilisation pût être assaillie?

Ce qu'il y a de pire dans cette nouvelle doctrine, c'est que si elle était aussi vraie qu'heureusement elle est

beaucoup de lecteurs en persuadant — aux uns que ces tableaux sont des réalités, — aux autres que le radicalisme est aujourd'hui une peste aussi menaçante pour les Iles Britanniques que l'avait été le jacobinisme pour la France.

Ceux des continentaux qui verraient dans ces ébullitions des presses radicales le précurseur de quelque explosion volcanique, ne soupçonnent guère combien est formidable et serrée en Angleterre la double phalange des propriétaires territoriaux et des créanciers de la dette nationale. Peu de gens se doutent que la législature britannique est la plus *absolue* qui ait encore jamais existé, et que tout dans cette île tend à rendre la propriété inviolable, ainsi qu'à maintenir les institutions qui, en la protégeant, ont si fort contribué à son accroissement. Le maintien des propriétés y est la clef de la voûte.

¹ Garnier et Sismondi. O. K.

fausse, elle conduirait directement un peuple au PROHIBITISME pour empêcher ses voisins de déverser sur lui les produits dont ils sont encombrés.

Et l'auteur des Nouveaux Principes l'a si bien senti qu'il INVOQUE, en toutes lettres (p. 11) « l'*intervention* du pouvoir social pour RÉGLER *les progrès de la richesse*, au lieu de RÉDUIRE l'économie politique à la maxime plus simple et en APPARENCE plus libérale, de LAISSER FAIRE et de LAISSER PASSER. »

Déplorables égarements de la science !

Montrons que les nouvelles théories à l'aide desquelles M. de Sismondi se flatte d'avoir placé l'économie politique sur une *base nouvelle*, ne sauraient soutenir l'examen. Prouvons que cette crise imaginaire d'un *trop plein* n'est qu'une plénitude de santé et que le vrai moyen de la changer en maladie serait de mettre le patient au régime sous prétexte de *régler les progrès de la richesse*.

Le PROHIBITISME ! Voilà l'écueil de la civilisation moderne. Tel est l'ennemi contre lequel il est temps que les propagateurs des saines doctrines se coalisent pour sonner le tocsin d'alarme puisqu'il menace tout à la fois les populations européennes et du *trop plein* et du *vide*.

En dernière analyse, les alarmes du publiciste genevois, quant à l'*avenir* de la Grande-Bretagne, portent principalement sur ce que ses manufacturiers ne *sont plus que des prolétaires*.

Mais qu'étaient-ils donc, eux ou leurs ancêtres, avant d'avoir traversé la révolution qui, d'ouvriers des champs, les métamorphosèrent en ouvriers des villes ? Leur condition en était-elle plus enviable, il y a un siècle, lors-

qu'ils étaient employés dans l'atelier des campagnes pour exporter des grains, au lieu de l'être, dans les laboratoires des villes, pour fournir des cotonnades et des fers aux nations auxquelles ils avaient jusqu'alors fourni du froment? L'ancienne industrie exportatrice était-elle, pour les exportateurs, plus profitable que la nouvelle, et les ouvriers qui manufacturaient alors des céréales en étaient-ils moins prolétaires qu'aujourd'hui.

Si le nombre de ces prolétaires s'est réellement accru, ce n'est point, comme le répètent et le croient la plupart des écrivains continentaux, que la propriété territoriale s'y soit de plus en plus *concentrée* dans un moindre nombre de familles, car (ainsi que l'a fort bien observé M. de Staël) elle a au contraire une *tendance* à se diviser; mais c'est que la population s'est accrue dans un rapport beaucoup plus rapide que l'accroissement des propriétaires fonciers. Or, sans examiner ici si cet accroissement de population a été un bien ou un mal, personne ne disconvient que le doublement des habitants d'un pays ne soit le signe certain d'une progression dans le bien-être des classes inférieures, lorsqu'il a marché de front avec le décroissement graduel et soutenu de leur mortalité moyenne.

Si, dans ses nouvelles combinaisons, le régime industriel et agricole des Anglais réussit à nourrir le double de bouches, s'il fournit le pain de froment à ceux qui s'alimentaient de pain d'orge, de la bière forte à ceux qui s'abreuvaient de petite bière, le peuple ne saurait avoir souffert par l'adoption de la grande agriculture, pas plus qu'il n'a souffert par l'adoption des machines qui lui fournissent ses vêtements en cotonnade au tiers du prix que coûtaient les anciens.

Il est bien vrai que de tout temps le gros des Anglais a participé incomparablement moins que le gros des Français à la propriété du sol. Mais serait-ce là un motif valable pour en conclure que les premiers sont des prolétaires et non les seconds ?

Que les Anglais méritent cette épithète dans l'acceptation que lui donnait la langue romaine, on ne saurait le contester, puisque la très grande majorité d'entr'eux ne possèdent en propre ni terre, ni maisons. Mais puisque dans un Etat, comme la Hongrie, par exemple, où celles-ci sont, pour ainsi dire, la seule richesse, on considère ceux qui n'y participent pas comme gens qui ne sauraient s'intéresser au maintien de la propriété, s'ensuit-il qu'il doive en être de même en Angleterre, où il y a tant et tant d'autres propriétés que celle appelée territoriale ?

De bonne foi, pourrait-on y qualifier de *prolétaires*, épithète flétrissante, dans ce sens qu'elle accuse de ne tenir à la conservation de l'ordre public par aucun lien, les 584 mille fermiers qui, dans la Grande-Bretagne, ont meublé leurs fermes si richement que la valeur vénale des bestiaux dont ils les couvrent y est estimé à 1/6 de la valeur vénale des terres affermées¹ ? Qualifiera-t-on de *prolétaires* les innombrables co-partageants des inscriptions de la dette nationale, dette dont la valeur, tout à la foi artificielle et réelle, représente aujourd'hui une somme double ou triple de celle que représentait, il y a cent ans, la totalité des terres et des maisons ? Flétrira-t-on du nom

¹ A. Young estimait, de son temps, la valeur vénale des terres à 705 millions de livres sterling, et celle des animaux à 144. Tout porte à croire que le nombre des animaux a doublé dès lors.

de *prolétaires* cette riche bourgeoisie entre laquelle se subdivisent, de mille et mille manières, les actions de la Banque, de la Compagnie des Indes, des Compagnies d'assurances, de canaux, de chantiers, etc., etc.? Peut-on appeler *prolétaires* les possesseurs des machines à vapeur, les négociants dont les magasins regorgent de marchandises, ou les navigateurs auxquels appartiennent en propre les vaisseaux qui transportent ces marchandises aux extrémités du globe?

Si l'ensemble de ces richesses mobilières laisse les Anglais qui les possèdent dans la classe abjecte des *prolétaires*, nous n'en sommes pas moins portés à croire que l'inventaire de leur valeur dépasserait celle de toutes les terres du royaume, dût celle-ci s'élever à deux milliards sterlings!

Nous n'allons cependant pas jusqu'à dire qu'il n'y ait dans cette Ile, comme ailleurs, nombre d'ouvriers et de gens de peine qui ne possèdent rien en propre que leurs bras et qui vivent, comme ailleurs, du jour à la journée. Mais la question qu'a soulevée M. de Sismondi l'appelait à rechercher et à constater si ces *prolétaires* forment aujourd'hui une classe proportionnellement plus nombreuse et plus dépourvue que ne l'était en masse cette classe avant de s'être lancée dans l'industrie manufacturière.

Puisqu'il s'arrêtait de préférence au point de vue philanthropique, il était tenu d'établir que la grande agriculture, en rendant *surnuméraires* la moitié des ouvriers qui cultivaient les champs, et en les *congediant* pour en recruter les manufactures urbaines, a empiré leur condition. En outre, il était tenu d'établir que ceux qui travaillent à ces manufactures sont moins bien nourris,

moins bien vêtus, ou plus dépendants, plus dépourvus et plus dégradés que ceux qui ont continué à travailler à la journée dans les campagnes, et que leurs travaux éprouvent des interruptions plus fréquentes ¹.

C'est ici le nœud de la question ; mais comme il faudrait écrire un livre pour la traiter à fond, nous nous bornerons à transcrire ici l'avis en droit d'un étranger qui l'a étudiée sur les lieux mêmes, et dont nous tenons l'autorité pour hautement respectable lorsqu'il rassemble des faits, sans les rattacher à son système.

Écoutons-le.

« Quoique l'uniformité des opérations auxquelles se réduit toute l'activité des ouvriers dans une fabrique semble devoir nuire à leur intelligence, il est juste de dire cependant que, d'après les observations des meilleurs juges, en Angleterre, les ouvriers des manufactures sont *supérieurs* en intelligence, en instruction et en *moralité* aux ouvriers des champs. Ils doivent ces avantages aux moyens nombreux d'instruction qui, dans ce pays, ont été mis à la portée de toutes les classes du peuple. Vivant sans cesse ensemble, moins épuisés par la fatigue, et pouvant se livrer davantage à la conversation, les idées ont circulé plus rapidement entr'eux ; dès qu'elles ont commencé à être excités, l'émulation les a bientôt mis *fort au-dessus* des ouvriers de tout autre pays. »

¹ A la clôture de l'hiver de 1826 à 27 qui, à la vérité, a été long et sévère, nous avons fait le relevé de la perte qu'en ont éprouvé les ouvriers domiciliés dans le voisinage de notre domaine où ils sont constamment occupés les jours ouvrables. L'interruption de leurs travaux s'est prolongé six semaines et demie. Si aucun d'eux n'a songé à proférer la moindre plainte, c'est qu'en tout pays, l'éparpillement et l'isolement des ouvriers de campagne leur font contracter l'habitude de souffrir en silence.

On ne soupçonne guère quel est l'écrit dont nous empruntons ce témoignage qui, s'il est fondé, renverse sur leurs bases toutes les nouvelles théories de M. de Sismondi. C'est l'auteur des *Nouveaux Principes* qui, lui-même, et avec la candeur qui le caractérise a, par ce témoignage non moins vrai qu'il est décisif, terminé (Livre IV, chap. VII) le volume où il avait débuté par déplorer que la nation manufacturière eût *sacrifié les hommes aux choses en congédiant ses ouvriers des champs pour en faire des INDUSTRIELS réduits presque chaque année à demander l'aumône à la bourse des pauvres.*

Certes, si ces industriels sont SUPÉRIEURS *en intelligence, en instruction et en MORALITÉ* aux manœuvres des champs, s'ils sont *si fort au-dessus des ouvriers de tout autre pays*, et fort au-dessus des ouvriers qui, dans le leur, remuent la terre, ce n'est pas seulement une consolation et une jouissance pour la philanthropie, c'est tout à la fois le triomphe de la grande agriculture, celui de l'industrie manufacturière et la réfutation la plus complète des *Nouveaux Principes*.

Nous ne l'aurions point entreprise sans la certitude qu'ils ont eu une influence marquée sur les délibérations où les Pairs français ont écarté, en 1826, la demande que leur avait adressée le trône, de modifier le Titre du Code Napoléon qui ordonne le partage égal et le morcellement indéfini des successions foncières ¹.

¹ D'Ivernois fait allusion à la loi proposée aux Chambres par Peyronnet et qui avait pour objet le rétablissement du droit d'aînesse. On sait que la Chambre des Pairs refusa cette loi par 120 voix contre 94. — Nous ignorons comment un ouvrage publié en 1827 a pu influencer un corps législatif en 1826. O. K.

LA CÉLÉBRATION DU II^{me} CENTENAIRE

DE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

PAR L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

DISCOURS

prononcés le 26 juin 1912 par

MM. Henri FAZY, Alexis FRANÇOIS, John BRIQUET
et Edmond MONOD. — Vers lus par M. Nicolo ANSALDI.

AVANT-PROPOS

L'Institut National Genevois avait pris, dans son assemblée générale du 11 décembre 1911, l'initiative de la célébration à Genève du deux-centième anniversaire de naissance de Jean-Jacques Rousseau. Notre Société se devait donc, et devait à la mémoire du citoyen de Genève, de participer à cette célébration par une manifestation spéciale. Aussi, renonçant à son assemblée publique annuelle, l'Institut convoqua-t-il ses membres et le public à une séance solennelle qui eut lieu le 26 juin 1912 dans la Salle de la Réformation à huit heures et demie du soir, sous la présidence de M. Henri Fazy. La vaste salle était entièrement remplie d'une foule attentive qui fit aux orateurs un accueil sympathique ; elle témoigna à plus

d'une reprise par ses applaudissements l'intérêt pris par la population genevoise à la manifestation organisée par l'Institut, et à l'œuvre si variée, aux conséquences si profondes, de J. J. Rousseau. Il était sans doute impossible de donner un aperçu tant soit peu complet de cette œuvre en un temps aussi limité que celui dont disposaient les orateurs. Ceux-ci ont touché tantôt à quelques points saillants, tantôt à quelques côtés de l'activité de Rousseau peu connus du grand public. A ce point de vue, et sans avoir la prétention d'apporter des données nouvelles dans un sujet si souvent et tant exploré, il nous a paru utile de conserver dans notre Bulletin les discours qui suivent.

La lecture de M. Edmond Monod sur *Jean-Jacques Rousseau musicien* a été précédée et suivie par des airs de J. J. Rousseau (*Le beau rosier — Il est donc vrai, Lucile — Quand on sait bien aimer — Romance d'Alexis*) admirablement chantés par M^{lle} Sylvestre. M. le professeur Léopold Ketten, de la section des Beaux-Arts, tenait le piano avec sa maîtrise habituelle. Cette partie musicale a donné à la soirée un charme particulier, aussi tenons-nous à réitérer ici aux aimables artistes l'expression de la vive reconnaissance de l'Institut National Genevois.

Les idées politiques de Jean-Jacques Rousseau.

Discours de M. Henri FAZY.

Président de l'Institut National Genevois

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Institut genevois a estimé qu'il était de son devoir de commémorer dans une séance publique le souvenir de Jean-Jacques Rousseau. C'est avec une conviction et une joie sincères que les membres de notre Association ont décidé de se joindre à la manifestation imposante et solennelle à laquelle se prépare le peuple genevois. Les générations qui se succèdent modifient souvent leur jugement sur les hommes et sur les faits ; souvent tel écrivain qui brilla d'un vif éclat disparaît plus tard dans la pénombre, méconnu ou oublié. Pour Rousseau, c'est le phénomène contraire qui se produit. Par suite de circonstances diverses, qui mériteraient d'être étudiées, Rousseau et son œuvre bénéficient aujourd'hui d'un véritable regain de popularité. Nous ne serons pas les derniers à nous en féliciter, nous Genevois, car l'œuvre de Rousseau a contribué pour sa large part au développement intellectuel et politique de notre vieille cité et

nous ne saurions oublier, sous peine d'ingratitude et de forfaiture, que l'immortel écrivain a porté au loin le titre auquel il tenait avec toute la chaleur de son cœur, le titre de *citoyen de Genève*.

Au cours de cette séance, le génie vraiment universel de Jean-Jacques sera apprécié sous ses divers aspects. Vous me permettrez de retenir quelques instants votre attention sur sa doctrine politique, sur ce *Contrat social*, qui, au sein de l'Europe monarchique et féodale, a proclamé le principe de la souveraineté du peuple. Était-ce dans les écrits des anciens que Rousseau avait puisé les éléments de sa doctrine républicaine ; nous ne le croyons pas. Sans doute, l'esprit de Rousseau était hanté par le souvenir d'Athènes et des grands hommes de Plutarque, mais en fait c'est à Genève, c'est dans notre histoire, dans nos institutions séculaires, que l'auteur du *Contrat social* chercha les éléments et les bases de sa doctrine politique. A Genève les citoyens et bourgeois, réunis en Conseil général, étaient souverains ; non seulement ils élisaient leurs magistrats, mais ils étaient investis du pouvoir législatif. Pour Jean-Jacques Rousseau, la souveraineté populaire est inaliénable, indivisible, elle ne peut même être représentée. Il faut lire dans le *Contrat social* les pages lumineuses, d'une argumentation serrée et tranchante, dans lesquelles Rousseau établit son principe démocratique. Si l'auteur du *Contrat social* considérait la constitution de Genève comme la constitution idéale, comment expliquer que le Petit Conseil osa, le 19 juin 1762, condamner ce livre à être lacéré et brûlé par la main du bourreau, en même temps que l'*Emile* ? A cette question la réponse est aisée. Il convient de lire le passage suivant du chapitre XIII du *Contrat social* :

« Il ne suffit pas, dit Rousseau, que le peuple assemblé
« ait une fois fixé la constitution de l'Etat en donnant
« la sanction à un corps de lois ; il ne suffit pas qu'il
« ait établi un gouvernement perpétuel ou qu'il ait
« pourvu une fois pour toutes à l'élection des magistrats.

« Outre les assemblées extraordinaires que des cas
« imprévus peuvent exiger, il faut qu'il y en ait de fixes
« et de périodiques, que rien ne puisse abolir, ni
« proroger, tellement qu'au jour marqué, le peuple soit
« légitimement convoqué par la loi, sans qu'il soit
« besoin pour cela d'aucune autre convocation formelle. »

Pour qui savait lire entre les lignes, ces quelques phrases d'une concision lapidaire contenaient la condamnation la plus formelle et en même temps la plus juste de la politique du Conseil de Genève. Pendant toute la première moitié du XVIII^e siècle, l'oligarchie, qui s'était graduellement emparée des rênes du gouvernement, avait employé tour à tour la ruse et la violence pour détruire les droits populaires et pour annuler la souveraineté législative du Conseil Général. Le but que poursuivait le gouvernement, c'était de ravir au peuple genevois les droits dont il jouissait depuis des siècles, de supprimer graduellement la convocation régulière et périodique du Conseil Général, en un mot de réduire les citoyens au rang de simples sujets. A cette politique d'usurpation et d'arbitraire, Rousseau oppose le principe de la souveraineté populaire, réelle, vivante et agissante ; dans la pensée du grand écrivain, la souveraineté du peuple n'est pas une vaine abstraction ; elle doit se manifester dans des assemblées périodiques, indépendamment de l'action gouvernementale. C'était l'image du Conseil Général délibérant de la République de

Genève ; c'était encore la Landsgemeinde des cantons de la Suisse primitive. Au surplus nul ne pouvait s'y méprendre ; Rousseau avait si bien en vue Genève et sa constitution qu'il déclare lui-même dans le *Contrat social* que sa doctrine n'est applicable qu'aux petits Etats. Le Conseil comprit quels étaient la tendance et le but du livre ; il se sentit visé et frappé et il condamna le *Contrat social* à être lacéré et brûlé par la main du bourreau. Au XVI^e siècle on brûlait l'écrivain, au XVIII^e on se contentait de brûler le livre. Il y avait progrès ! Les hommes à courte vue qui siégeaient au Conseil en 1762 ne se doutaient guère qu'en brûlant le *Contrat social*, ils allumaient un incendie qui devait dévorer l'édifice vermoulu d'une société vieillie et usée ! Les magistrats qui prononcèrent l'inique sentence de 1762, sans avoir même entendu Rousseau, croyaient flétrir l'auteur et son œuvre, mais ce sont eux que la postérité a condamnés. Aujourd'hui leurs noms sont oubliés, tandis que la mémoire de leur victime a survécu à tous les outrages !

Au lendemain de l'arrêt arbitraire de 1762, le *Contrat social*, les *Lettres de la Montagne*, deviennent comme l'évangile politique de tous ceux qui à Genève luttèrent avec énergie et constance contre les usurpations de l'oligarchie gouvernementale. En France le *Contrat social* engendre le magnifique mouvement d'opinion qui aboutit à la révolution de 1789. Sans doute le vieux monde, fondé sur les préjugés, les abus et les privilèges, ne pouvait disparaître sans convulsions et il s'est trouvé, il se trouve encore des écrivains prévenus pour imputer à J. J. Rousseau les excès qui ensanglantèrent la révolution. Lui, l'ami de l'humanité, lui qui recommanda

dans ses écrits le respect des lois et la soumission aux magistrats, librement élus ! Rousseau ne peut être rendu responsable que de sa doctrine politique ; or celle-ci est conforme à la nature et au droit, puisqu'elle est basée sur la liberté humaine et sur la souveraineté nationale. Lisez attentivement le *Contrat social*, vous y trouverez la défense des principes de la démocratie moderne. mais vous y chercherez vainement des maximes de désordre ou d'anarchie.

Si aujourd'hui, comme en 1878, Genève célèbre avec amour et reconnaissance le souvenir de Jean-Jacques, c'est non-seulement par admiration pour ses œuvres merveilleuses de pensée et de couleur, le *Contrat social*, l'*Emile*, la *Nouvelle Héloïse*, c'est aussi et surtout parce qu'il a été le grand libérateur des âmes et des consciences et le véritable initiateur de la démocratie. Il s'attaqua à tous les despotismes et rêva pour nos sociétés un avenir meilleur, fondé non-seulement sur la liberté et l'égalité, mais aussi sur les vertus républicaines qui, à côté des droits, supposent des devoirs. Pour nous, Genevois, nous devons honorer sa mémoire, non-seulement pour l'œuvre d'émancipation qu'il a accomplie, mais aussi parce qu'il fut nôtre par son caractère, par ses défauts, comme par ses qualités. Avenaïre, il l'était, comme on l'a dit, mais il était capable des mouvements les plus délicats de sensibilité et de bonté ; il avait la timidité ombrageuse et mélancolique des Genevois de son temps, mais il avait aussi cette fierté républicaine qui l'empêcha toujours de devenir un vulgaire courtisan de la richesse. On raconte qu'un jour les délégués du parti des Représentants, ayant à discuter de leurs intérêts avec le plénipotentiaire français, un incident assez vif surgit :

« Savez-vous, Messieurs, dit M. de Beauteville, que je
« suis le représentant du roi, mon maître? — Savez-vous,
« Monsieur le Chevalier, répondit un des républicains,
« que nous sommes les représentants de nos égaux ». Rousseau était de cette école républicaine.

MESDAMES, MESSIEURS,
CHERS COLLÈGUES,

Si en ce jour tous les admirateurs et les disciples du grand écrivain s'unissent pour célébrer sa mémoire, nous avons un devoir particulier à remplir, un devoir de réparation. Dans sa patrie Rousseau fut victime de la calomnie et de la persécution ; il fut ainsi amené par des circonstances douloureuses à renoncer à sa qualité de citoyen, mais, malgré tout, il resta profondément attaché à la vieille et orageuse république ; il n'oublia jamais le sol natal et il ne lui arriva jamais de maudire ceux qui l'avaient outragé et proscrit ; il resta Genevois et patriote. A la veille de mourir, il reporte ses regards vers la patrie absente et ses regrets s'exhalent en un cri d'une pénétrante mélancolie.

Jugez plutôt :

« O lac, sur les bords duquel j'ai passé les douces
« heures de mon enfance ! Charmant paysage où j'ai vu
« pour la première fois le majestueux et touchant lever
« du soleil, où j'ai senti les premières émotions du cœur.
« les premiers élans du génie, devenu depuis trop im-
« périeux et trop célèbre, hélas ! je ne vous verrai plus !
« Ces clochers qui s'élèvent au milieu des chênes et des
« sapins, ces troupeaux bêlants, ces ateliers, ces fabriques,

« bizarrement épars sur des torrents, dans des précipices,
« au haut des rochers; ces arbres vénérables, ces sources,
« ces prairies, ces montagnes qui m'ont vu naître, elles
« ne me reverront plus. »

Chez l'incomparable écrivain que fut Rousseau, l'amour délicat de la nature s'alliait au patriotisme. Eloigné de son pays, il ne l'oublia jamais et nous Genevois, nous conserverons pieusement le souvenir du grand penseur qui n'accepta jamais d'autre titre que celui de *citoyen de Genève* !

II

Les Correspondants genevois de Jean-Jacques Rousseau.

Discours de M. le prof. Alexis FRANÇOIS.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Chargé par la Section de littérature de l'Institut national genevois de la représenter dans cette belle cérémonie, j'ai choisi comme sujet de ma brève communication : *J. J. Rousseau et ses correspondants genevois*. Seulement, comme les correspondants genevois de Rousseau ont été fort nombreux, que les lettres qu'ils ont échangées avec Rousseau sont innombrables, je dois me borner ce soir à ne vous en faire connaître que quelques échantillons. J'ai donc choisi trois courtes lettres adressées par Rousseau à des Genevois, et je vous demande la permission de vous les lire, en mémoire des rapports que Jean-Jacques a entretenus avec ses concitoyens.

La première de ces trois lettres est adressée à Jacob Vernes, un pasteur, qui témoigna beaucoup de sympathie à Rousseau, au moins dans les débuts, car plus tard cela changea du tout au tout. Jean-Jacques répondit à cette sympathie et traita Vernes en véritable ami. La

lettre suivante écrite à Vernes dans de douloureuses circonstances en peut faire foi. Vernes marié depuis un an à peine venait de perdre sa jeune femme, morte en couches. Le 9 février 1760, Rousseau lui écrit ces lignes où se révèlent toute la délicatesse et toute la profondeur de sa sensibilité :

« Il y a une quinzaine de jours, mon cher Vernes, que j'ai appris par M. Favre votre infortune ; il n'y en a guère moins que je suis tombé malade, et je ne suis pas rétabli. Je ne compare point mon état au vôtre ; mes maux actuels ne sont que physiques, et moi, dont la vie n'est qu'une alternative des uns et des autres, je ne sais que trop que ce n'est pas les premiers qui transpercent le cœur le plus vivement. Le mien est fait pour partager vos douleurs, et non pour vous en consoler. Je sais trop bien, par expérience, que rien ne console que le temps, et que souvent ce n'est encore qu'une affliction de plus de songer que le temps nous consolera. Cher Vernes, on n'a pas tout perdu quand on pleure encore ; le regret du bonheur passé en est un reste. Heureux qui porte encore au fond de son cœur ce qui lui fut cher. Oh ! croyez-moi, vous ne connaissez pas la manière la plus cruelle de le perdre ; c'est d'avoir à le pleurer vivant. Mon bon ami, vos peines me font songer aux miennes ; c'est un retour naturel aux malheureux. D'autres pourront montrer à vos douleurs une sensibilité plus désintéressée ; mais personne, j'en suis bien sûr, ne les partagera plus sincèrement. »

Quel dommage, Mesdames et Messieurs, quel dommage que cet épisode de la vie du pasteur Vernes ait inspiré aux deux amis autre chose que cette lettre émouvante ! Le malheureux Vernes n'a-t-il pas imaginé de

mettre la mort de sa femme en romance, et Rousseau, comme pour l'approuver, n'a-t-il pas mis cette romance en musique ? On la trouve en effet dans le recueil des *Consolations des misères de ma vie*, c'est-à-dire dans le recueil des mélodies de Rousseau publiées après sa mort. Elle avait paru auparavant dans l'*Almanach des Muses*. Elle commence ainsi :

N'est-il, Amour, dans ton empire,
Que des rigueurs ?
S'il faut prévoir quand on soupire,
Tous les malheurs,
Tes biens ne sont qu'un vain délire
Aux tendres cœurs (*bis*)

Sur quoi Vernes raconte que sa femme a commencé par avoir la petite vérole, maladie fort commune encore au XVIII^e siècle :

Un mal affreux pour une belle
Un jour la prend.
Dieu ! m'écriais-je, sauvez celle
Que j'aime tant !
Qu'elle vive laide et fidèle !
Je suis content. (*bis*)

M^{me} Vernes se remet fort heureusement de sa petite vérole, mais quelque temps après, elle meurt d'un accouchement prématuré.

Après dix mois de mariage,
Instants trop court !
Elle allait me donner un gage
De nos amours ;
La Parque cruelle et sauvage
Trancha ses jours. (*bis*)

Telles sont, Mesdames et Messieurs, les strophes les plus remarquables de la complainte conjugale de Vernes

mise en musique par Rousseau. Ce qu'on peut dire de mieux de cette poésie, c'est qu'elle suppose une forte dose de naïveté chez l'auteur et chez le compositeur. Plût au ciel que les relations de Jean-Jacques et du pasteur Vernes n'eussent rien produit de plus méchant !

La seconde lettre de Rousseau que j'ai l'intention de vous lire, est adressée à un Genevois parfaitement obscur, un certain Cartier, peut-être de Saint-Gervais. Ce Cartier, sans être lié le moins du monde avec Rousseau, lui avait écrit une lettre familière, en lui faisant des offres de service, lettre où il le tutoyait. Rousseau qui n'aimait point la familiarité, pas plus d'ailleurs qu'il n'admettait le ton de la supériorité, répond au bon Cartier du tac au tac :

« Montmorency, le 10 juillet 1759.

« Je te remercie de tout mon cœur, mon bon patriote, et de l'intérêt que tu veux bien prendre à ma santé, et des offres humaines et généreuses que cet intérêt t'engage à me faire pour la rétablir. Crois que, si la chose était faisable, j'accepterais ces offres avec autant et plus de plaisir de toi que de personne au monde ; mais, mon cher, on t'a mal exposé l'état de la maladie... Tout ce qu'il y aura donc de réel dans l'effet de tes offres, c'est la reconnaissance qu'elles m'inspirent, et le plaisir de connaître et d'estimer un de mes concitoyens de plus.

« Quant à ton style, il est bon et honorable : pourquoi veux-tu t'excuser, puisqu'il est celui de l'amitié ? Je ne peux mieux te montrer que je l'approuve qu'en m'efforçant de l'imiter, et il ne tient qu'à toi de voir que c'est de bon cœur. Ne serais-tu point par hasard un de nos frères

les quakers ? Si cela est, je m'en réjouis, car je les aime beaucoup ; et, à cela près que je ne tutoie pas tout le monde, je me crois plus quaker que toi. Cependant peut-être n'est-ce pas là ce que nous faisons de mieux l'un et l'autre ; car c'est encore une autre folie que d'être sage parmi les fous. Quoi qu'il en soit, je suis très content de toi et de ta lettre, excepté la fin où tu te dis encore plus à moi qu'à toi ; car tu mens, et ce n'est pas la peine de se mettre à tutoyer les gens pour leur dire aussi des mensonges. Adieu, cher patriote ; je te salue et t'embrasse de tout mon cœur. Tu peux compter que je ne mens pas en cela. »

Mesdames et Messieurs, cette lettre nous montre deux choses : d'abord que Rousseau savait plaisanter fort agréablement à l'occasion, que l'esprit par conséquent, quoi qu'on en ait dit, ne lui faisait point défaut. Ensuite cette lettre nous prouve, que Rousseau, tout prophète de l'égalité qu'on le proclame, tout précurseur de la Révolution qu'on le considère, n'aurait point approuvé le tutoiement jacobin. Il était pour les formes courtoises et polies de la bonne société, qui ne sont point d'ailleurs seulement des formes, mais le signe des égards qu'on se doit entre hommes civilisés.

J'arrive maintenant à la troisième et dernière lettre de Rousseau que je veux vous lire. Je ne vous en dirai préalablement ni le sujet, ni le destinataire. Vous les reconnaîtrez facilement. Elle est hélas ! gravée en traits ineffaçables dans tous les cœurs genevois. Il faut néanmoins la relire en ce jour, puisque la famille genevoise est ici réunie et que la lettre en question est un des principaux documents de nos archives de famille. La voici :

« Môtiers-Travers, le 12 mai 1763.

« Monsieur, revenu du long étonnement où m'a jeté de la part du magnifique Conseil le procédé que j'en devais le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur et la raison me prescrivent, quelque cher qu'il en coûte à mon cœur.

« Je vous déclare donc, Monsieur, et je vous prie de déclarer au magnifique Conseil que j'abdique à perpétuité mon droit de bourgeoisie et de cité dans la ville et république de Genève. Ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre sans jouir d'aucun de ses avantages, je ne crois point être en reste avec l'Etat en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom de Genevois ; j'ai tendrement aimé mes compatriotes ; je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux ; on ne sauroit plus mal réussir ; je veux leur complaire jusque dans leur haine. Le dernier sacrifice qui me reste à faire est celui d'un nom qui me fut si cher. Mais, monsieur, ma patrie, en me devenant étrangère, ne peut me devenir indifférente ; je lui reste attaché par un tendre souvenir, et je n'oublie d'elle que ses outrages. Puisse-t-elle prospérer toujours, et voir augmenter sa gloire ! Puisse-t-elle abonder en citoyens meilleurs et surtout plus heureux que moi !

« Recevez, je vous prie, monsieur, les assurances de mon profond respect. »

Mesdames et Messieurs, si j'ai tenu à relire devant vous ce soir la lettre de Rousseau au premier syndic Favre, par laquelle il renonce à son titre de citoyen de Genève, ce n'est point pour renouveler des récriminations faciles et

quelque peu déclamatoires. Il demeure après tout incertain qu'un citoyen puisse renoncer à sa patrie, de même que la théorie du *Contrat social* sur laquelle se fonde Rousseau, demeure contestable :

« Il n'y a dans l'Etat, prétend-il, aucune loi fondamentale qui ne se puisse révoquer, non pas même le pacte social ; car si tous les citoyens s'assemblaient pour rompre ce pacte d'un commun accord, on ne peut douter qu'il ne fût très légitimement rompu. Grotius pense même que chacun peut renoncer à l'Etat dont il est membre, et reprendre sa liberté naturelle et ses biens en sortant du pays. » (III, 18).

Non, Mesdames et Messieurs, vous le savez aussi bien que moi, pour l'avoir éprouvé profondément à quelque heure de votre existence, nous ne sommes pas liés à notre patrie par un simple contrat volontaire, révocable en tout temps. Nous y sommes liés par toutes sortes de causes indépendantes de notre volonté : par nos parents et par nos amis, par notre éducation, par notre race, notre langue et nos traditions, par notre attachement au sol natal, en un mot par les racines les plus profondes de notre être. Jean-Jacques Rousseau, que la critique littéraire découvre chaque jour plus genevois, en est la preuve vivante. Et j'ajoute que lui-même l'a senti. Si j'ai voulu vous relire la lettre d'abdication, c'est enfin d'en recueillir, non pas les paroles amères, mais le beau frémissement de patriotisme genevois : « Ma patrie, en me devenant étrangère, ne peut me devenir indifférente ; je lui reste attaché par un tendre souvenir. » Ce ne sont pas de vaines paroles que Jean-Jacques écrit ici, mais l'expression de la vérité vraie, plus vraie encore qu'il ne se l'imagine. Quatre ans plus tard, il en fournit un éclat-

tant témoignage. Genève alors livrée aux discordes civiles, suite des *Lettres de la Montagne*, subit la pression formidable des puissances dites médiatrices. On cherche entre autre, pour vaincre la résistance du peuple, à l'affamer. Rousseau l'apprend dans sa retraite d'Angleterre. Son cœur s'émeut et comme, à Londres, on organise une collecte entre Genevois, lui, genevois malgré tout, envoie son obole, c'est-à-dire quinze livres sterling, une très grosse somme.

« J'apprends, écrit-il à son correspondant de Londres, que l'interdiction du commerce avec la France réduit le pauvre peuple de Genève à manquer de pain, que les aisés s'y cotisent entre eux pour les aider, et qu'on fait pour cet effet une collecte entre les Genevois qui sont à Londres. Vous m'avez mis en état d'y contribuer sans m'incommoder, par la restitution des droits payés pour mes livres ; faites, de grâce, la charité tout entière, en faisant remettre cette petite somme à ceux qui sont chargés des deniers de la collecte... Je ne saurais vous dire combien je suis touché du sort de cet infortuné peuple qui se voit ôter à la fois son pain et sa liberté. »

Rousseau donc, aux heures critiques, se sent plus genevois que jamais. Cela veut dire qu'il pense et agit avec les Genevois qui souffrent. Qu'importe après cela, le geste un peu théâtral de l'abdication ? Ce qu'éprouve et ce qu'exprime Rousseau au moment même où il le fait, ce qu'il accomplit ensuite, est là pour nous prouver qu'on ne se détache pas à volonté de sa patrie, et qu'un Genevois en particulier restera partout et toujours, par le sang et par le cœur, un Genevois.

III

Jean-Jacques Rousseau botaniste

Discours de M. John BRIQUET, docteur ès sciences.

Secrétaire général de l'Institut national Genevois.

MESDAMES, MESSIEURS,

Il peut sembler, au premier abord, qu'en envisageant Rousseau comme botaniste, on se livre à l'examen d'un petit côté de la carrière du citoyen de Genève. Que sont, en effet, les quelques écrits botaniques que Rousseau a laissés, à côté du monument littéraire et philosophique qu'il a élevé ? Comment comparer l'action profonde qu'il a exercée dans le monde des idées au très modeste sillon scientifique qu'il a tracé ? Et cependant, en étudiant de plus près la vie du grand homme, on se persuade rapidement qu'en négligeant le botaniste qu'a été Rousseau, on omettrait un des facteurs essentiels de la dernière période de sa vie si intense et si variée. Et puis, ce côté de l'activité et de la vie de Rousseau est aussi le moins généralement connu. On associe sans doute la pervenche au souvenir de Rousseau et l'imagerie a, de bonne heure, tiré un parti pittoresque des herborisations, plutôt que des rêveries du promeneur solitaire. Mais il y a plus, sinon

mieux à rappeler au sujet de Jean-Jacques botaniste. Permettez donc à un des derniers venus dans la longue série des botanistes genevois, non pas de vous faire un tableau détaillé du botaniste Rousseau — le temps me manquerait pour cela — encore bien moins d'apporter ici une gerbe d'érudition prise dans un champ où il ne reste guère à glaner¹, mais de montrer en deux mots en quoi réside l'importance de l'activité botanique de Rousseau.

Notons d'abord qu'aucune trace du goût de Rousseau pour l'étude des plantes ne se montra dans son enfance, ni à Bossey, ni dans la traversée du Mont-Cenis, qui lui révélait pour la première fois, et de près, le paysage alpin. La cuisine des simples telle que la pratiquait Madame de Warens n'était pas faite pour provoquer son enthousiasme, et on ne peut appeler de la botanique les opérations de jardinage du séjour à Saint-Louis de Montmorency. C'est donc à l'âge de cinquante ans seulement que Rousseau fut pratiquement initié à la botanique. Le parlement de Paris venait, en juin 1762, de condamner l'*Emile* et son auteur. Obligé de fuir, Jean-Jacques avait trouvé un refuge dans le Val-de-Travers. Il s'y lia avec un botaniste distingué, le docteur Jean-Antoine d'Ivernois, qui lui fit connaître les chefs-d'œuvre, alors ultra-modernes, de Linné, et le mit en rapport avec quelques naturalistes neuchâtelois et jurassiens, tels que Neuhaus, Dupeyrou, Abraham Gagnebin et d'autres. A partir de cette époque, la botanique constitue pour Rousseau une étude qui tantôt le délasse,

(¹) Ce sujet a été traité d'une façon complète dans le livre classique d'Albert Jansen intitulé : *Jean-Jacques Rousseau als Botaniker*. (VI et 308 p. in-8, Berlin 1885, Georg Reimer éd.).

tantôt le console, et qu'il n'abandonne plus. Mais elle est aussi pour lui un stimulant à l'exercice physique. L'explosion de rage déchaînée par les *Lettres écrites de la Montagne* aurait très probablement agi sur les nerfs de Jean-Jacques en provoquant prématurément les manifestations malades survenues plus tard, si les herborisations n'avaient constitué pour lui un puissant dérivatif. Les ascensions du Creux-du-Van, du Chasseron et autres montagnes, l'excursion à La Ferrière chez Gagnebin, représentaient dans ce temps-là de sérieuses expéditions. Pour l'ascension au Chasseron faite avec d'Escherny et Dupeyrou, il fallut prendre un guide, et un âne chargé de bagages et de vivres. Et si l'on en juge d'après l'énumération des victuailles, réparties en pâté, rotis, veau, pain et fromage, sans oublier le vin, il faut admettre que l'appétit de Jean-Jacques et de ses compagnons se portait bien. Le rôle tonique de ces longues marches au sein d'un air pur et d'une nature sauvage doit être nettement souligné et c'est là un premier point important, bien que d'ordre matériel.

A l'île Saint-Pierre, les études de Rousseau changent de caractère. Ce ne sont plus de longues courses, ce sont de courtes promenades laissant le temps à des observations plus minutieuses. C'est l'époque où Jean-Jacques étudie le mécanisme d'explosion du fruit de la Balsamine, le mouvement des étamines de l'Ortie, où il rêve d'écrire sous le nom *Flora petrinsularis* une histoire des végétaux de l'île Saint-Pierre. Les séjours ultérieurs en Alsace, en Angleterre, au château de Trye, à Lyon, à Grenoble, à Bourgoin lui ont tous ouvert des horizons nouveaux. Des amateurs éclairés, tels que la duchesse de Portland lui apportaient des encouragements. Des botanistes tels que Clappier,

La Tourette, Gouan, et plus tard Bernard de Jussieu développaient ses connaissances scientifiques. Enfin, l'ascension du Mont-Pilate et l'excursion à la Grande-Chartreuse complétaient les notions que le Jura lui avait jadis fournies sur la vie végétale dans les montagnes. Encore que clairsemés, les récits d'excursions de Jean-Jacques sont suffisamment développés pour introduire dans la littérature botanique du XVIII^e siècle un élément nouveau. Si Rousseau a été le révélateur du sentiment de la nature, s'il a préparé des voies vulgarisatrices à des savants alpinistes tels que H.-B. de Saussure, il est aussi le père de l'armée des botanistes herborisants du XIX^{me} siècle. Avant Rousseau, les amateurs cherchaient des *simples*, après lui ces mêmes amateurs cherchaient des *plantes*. Vous ne rencontrerez guère avant Rousseau, du moins en France, des récits d'herborisations dignes de ce nom ; après lui, c'est à qui chantera le charme de ces dernières. C'est à lui que l'on doit en partie l'augmentation considérable du nombre des amateurs de Flore à la fin du XVIII^{me} et au commencement du XIX^{me} siècle.

Mais il faut convenir que l'action du philosophe de Genève, au point de vue qui nous occupe, a souvent été indirecte. Il est une autre action de Rousseau plus directe et tout aussi importante. Je veux parler ici de ses deux écrits, intitulés *Dictionnaire de Botanique* et *Lettres élémentaires sur la Botanique*. Le premier de ces ouvrages, resté inachevé, a seul été primitivement écrit en vue du public scientifique et destiné à l'impression. Or, fait curieux, c'est celui qui est de beaucoup le moins connu. Achevé et publié à part dès le début, cet ouvrage aurait constitué pour son temps une œuvre de valeur, mais caché dans le Recueil général des œuvres de Rousseau,

édité par Lefèvre, il est resté longtemps très ignoré des botanistes.

Il en est autrement des *Lettres sur la Botanique*. Jean-Jacques a donné dans ce petit livre un cours élémentaire, rédigé avec le sens pédagogique de celui qui avait longtemps réfléchi aux méthodes d'instruction. On a peine à notre époque chargée de manuels, de traités, de cours et de précis de tout genre, à se représenter l'étonnement que beaucoup ressentirent en lisant les *Lettres sur la Botanique*. Voyez plutôt. Mettre l'élève dès le début en présence des plantes vivantes, éviter tout ce qui pourrait l'amener à se contenter de mots au lieu de notions correspondant à des faits, en d'autres termes lui apprendre à voir, à une époque où les élèves apprenaient surtout dans les livres, c'était là quelque chose d'entièrement nouveau. Me taxera-t-on d'impertinence si je me permets d'ajouter que les *Lettres sur la Botanique* de Jean-Jacques mériteraient d'être encore méditées aujourd'hui par bien des maîtres, sinon au point de vue de la science qui en est vieillie, du moins au point de vue de la méthode qui est éternelle, parce que c'est la bonne. Rousseau part du simple pour aller au composé; il commence purement par le lys pour aboutir aimablement à la marguerite. Il s'arrange de façon à ce que l'élève ait le sentiment non pas d'apprendre ce que d'autres ont trouvé longtemps avant lui, mais de faire lui-même des découvertes. C'est de cette manière que l'intérêt est tenu constamment en éveil. Il serait superflu de dire que tout est présenté dans la langue gracieuse qui était celle de Jean-Jacques et avec une clarté qu'un connaisseur en cette matière, le botaniste Baillon, a pu qualifier de « toute française ». Aussi les conséquences

de la publication du petit livre de Rousseau ont-elles été considérables. Traduites en anglais, en allemand et en russe, les *Lettres* ont été rénover l'enseignement élémentaire des sciences naturelles un peu partout. On peut même avancer sans exagération qu'elles ont en partie créé cet enseignement élémentaire, car les manuels de l'époque s'adressaient plutôt aux savants qu'à ceux qui voulaient le devenir, et bien rares étaient ceux qui cherchaient à se mettre à la portée de la jeunesse.

Il y aurait bien des remarques intéressantes à faire sur le fond même de ces deux ouvrages, sur les préférences de Jean-Jacques lorsque les opinions de ses maîtres. Tournefort, Linné, Bonnet ou d'autres, étaient en désaccord, sur les principes téléologiques qui dirigent toutes ses interprétations physiologiques. Mais ce sont là des sujets un peu spéciaux. Je préfère terminer en rappelant, après bien d'autres, un détail qui intéresse très spécialement les Genevois.

Benjamin Delessert, dont le vaste herbier forme la base de nos collections botaniques, avait puisé le goût qui le portait vers l'étude des plantes dans les *Lettres sur la Botanique* de Jean-Jacques Rousseau. « Dans ces lettres charmantes, disait le botaniste Lasègue¹ en 1845, où l'aridité de la science disparaît sous les agréments du style, et qu'on croirait, tant l'auteur a su se renfermer dans les choses les plus fondamentales, écrites d'hier, quoique 70 années au moins nous séparent de l'époque

(¹) Voy. A. Lasègue. *Musée botanique de M. Benjamin Delessert*, p. 43-45 (588 p. in-8. Paris, janvier 1845. De Fortin, Masson et C^e éd.). Comp. aussi : Gaston de Lessert. *Famille de Lessert. Souvenirs et portraits*, p. 35-38. (194 p. in-folio. Genève 1902).

où elles ont été rédigées. Un motif touchant ramenait sans cesse Benjamin Delessert vers leur lecture. C'est à sa mère qu'étaient adressées ces lettres, à Madame Delessert (née Julie Boy de la Tour) que, par amitié, Jean-Jacques se plaisait à nommer sa *cousine*. La *petite*, comme il la désigne dans sa première lettre, la *petite* pour laquelle il traçait ses leçons, était la sœur de M. Benjamin Delessert. Madame Delessert avait voulu inspirer à sa fille, bien jeune encore, le goût de la botanique. » Elle y réussit si bien, que, avec le concours de Jean-Jacques, non seulement Marguerite-Madeleine, mais encore Benjamin s'en virent inoculer le virus. Jean-Jacques ne se doutait pas lorsqu'il écrivait ses *Lettres* pour Marguerite-Madeleine Delessert qu'une conséquence imprévue de son acte d'amitié et de science serait la création d'un des plus grands herbiers du monde et que cet herbier irait en fin de compte enrichir en 1869 le patrimoine des collections scientifiques de Genève.

Mesdames et Messieurs, en élevant au Jardin botanique, à l'instigation de notre illustre Augustin-Pyramus de Candolle, à la mémoire de Jean-Jacques Rousseau botaniste, un buste dû à l'habile ciseau de Pradier, les Genevois de 1821 ont anticipé sur la reconnaissance que lui doivent les botanistes genevois d'aujourd'hui et qu'ils sont heureux d'avoir l'occasion d'exprimer ce soir.

IV

Jean-Jacques Rousseau musicien.

Discours de M. Edmond MONOD

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsque, dans la Genève d'il y a deux siècles, si pauvre en manifestations artistiques et spécialement musicales, dans cette Genève où, peu d'années auparavant, les autorités n'avaient consenti qu'en vue des étrangers à l'établissement de quelques maîtres de musique, le petit Jean-Jacques se pâmait en écoutant « Tante Suzon » fredonner de vieille romances, on l'eût bien étonné sans doute en lui prédisant qu'au bicentenaire de sa naissance, nous nous réunirions pour parler de lui dans une salle où, le même jour, avait lieu la distribution des prix d'une école de musique comptant près de deux mille élèves. Si d'ailleurs son ombre erre aujourd'hui parmi nos rues, écoutant les pianos qui résonnent à tous les étages, j' imagine qu'elle goûte médiocrement le développement inouï de la musique instrumentale, qu'il ne tenait pas en très haute estime, et celui de la polyphonie savante qu'il détestait.

Quoi qu'il en soit, il n'eût pas été inutile à Rousseau

de trouver dans sa ville natale des ressources musicales moins précaires. Tout son développement ultérieur, il s'en rendait bien compte, s'est ressenti de l'insuffisance du premier enseignement. Il est resté toute sa vie, dans une large mesure, un amateur. Sans doute la défectuosité notoire de ses études n'a-t-elle pas eu que des inconvénients : elle a préservé Rousseau de la déformation professionnelle ; elle a favorisé l'éclosion en lui d'idées réformatrices qui peut-être n'auraient pas vu le jour s'il avait suivi la filière scolastique. Comme l'a observé Riemann, les réformes sont souvent l'œuvre des amateurs, des gens que la routine du métier n'a pas marqués d'une empreinte trop forte.

Dans le temps très court dont je dispose, je ne puis, Mesdames et Messieurs, parcourir avec vous, étape par étape, la carrière musicale de Rousseau. Il serait intéressant d'assister, à Annecy, aux premières leçons de chant du professeur adoré qu'il appelait « maman », puis au terrible fiasco de *M. Vaussore de Villeneuve, compositeur de Paris*, venant s'établir à Lausanne ; de suivre Rousseau à Neuchâtel, à Paris, à Chambéry, à Venise où il s'éprit de la musique italienne, enfin dans ses nombreuses pérégrinations, volontaires ou forcées, au cours desquelles il ne cessa que par intervalles de cultiver son art favori.

J'aurais aimé vous faire apprécier la modestie, non exempte de fierté, du compositeur dont la profession avouée est celle de copiste de musique — profession qu'il aime d'ailleurs et qu'il défend spirituellement dans son « Dictionnaire », — la courtoisie du polémiste qui, en butte aux injures les plus basses, ne s'en prend qu'aux idées, jamais aux hommes.

Je ne puis songer à m'y arrêter, pas plus qu'à analyser avec vous soit les compositions de Rousseau, soit ses *Ecrits sur la Musique*. J'essaierai seulement, Mesdames et Messieurs, de vous donner une idée des aptitudes musicales de Jean-Jacques, d'apprécier l'importance de l'œuvre tant du compositeur que de l'esthéticien, du théoricien, en un mot de lui assigner la place qui lui convient dans l'histoire de la musique.

. . .

Quel rang occupe Rousseau parmi les musiciens ? Posée sous cette forme, la question ne me paraît pas susceptible d'une réponse précise. Ce n'est pas qu'il soit difficile aujourd'hui d'être impartial. Au moment de la querelle des Bouffons, comme plus tard lors de la lutte entre Gluckistes et Piccinistes, les cerveaux échauffés prenaient parti, avec une âpreté non déguisée, pour ou contre les idées de Rousseau, pour ou contre sa musique. Depuis lors l'effervescence a eu le temps de se calmer ; d'autres querelles ont passionné l'opinion, et sur la figure de Rousseau musicien, contemplée de loin grâce au recul de l'histoire, les ombres et les lumières sont assez atténuées pour nous permettre un jugement exempt de toute aversion partielle, comme de tout enthousiasme irréfléchi. Si, selon l'expression employée par M. Pierre Bernus dans le *Journal de Genève* d'aujourd'hui, « on se bat autour de ce grand mort comme s'il était encore vivant parmi nous », ce n'est plus à propos de la musique. Pourquoi donc la postérité ne peut-elle — passez-moi le terme en cette époque d'examens — donner une note, une place à l'auteur du *Devin du Village*, du *Pygmalion*, du *Dictionnaire*, de la *Lettre sur la Musique française* ? Parce

que les aptitudes musicales sont multiples et très inégalement répandues ; parce que Rousseau, doué d'une sensibilité extrêmement vive pour certaines formes de la musique, était à peu près complètement privé de quelques-uns des dons qui, aujourd'hui comme au XVIII^{me} siècle, paraissent nécessaires au musicien.

Tout d'abord il n'a jamais rien compris au charme de la polyphonie. Toutes les fois qu'il le peut, il s'élève contre l'emploi simultané de plusieurs parties qui prétendent être toutes intéressantes. Il serait facile de multiplier les citations. « Quelque harmonie — dit Rousseau dans la Lettre sur la Musique française — que puissent faire ensemble plusieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit aussitôt qu'ils se font entendre à la fois, et il ne reste que celui d'une suite d'accords, qui, quoiqu'on puisse dire, est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas ; de sorte que plus on entasse des chants mal à propos, et moins la musique est agréable et chantante ; parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies, et que, l'une effaçant l'impression de l'autre, il ne résulte du tout que de la confusion et du bruit ». Dans la même lettre il reproche même à la musique française « ces fréquents renversements d'harmonie, qui donnent à la basse continue le véritable chant d'un dessus », c'est-à-dire qui en font une véritable mélodie comme celle d'un soprano. Quant aux tours de force chers aux maîtres anciens. Rousseau croit prononcer leur arrêt de mort en les comparant à l'architecture ogivale : « A l'égard des contre-fugues, double fugues, fugues renversées, basses contraintes et autres sottises difficiles que l'oreille ne peut souffrir et que la raison ne saurait justifier, ce sont évi-

demment des restes de barbarie et de mauvais goût qui ne subsistent, comme les portails de nos églises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire ». Vous pouvez, Mesdames et Messieurs, vous convaincre ce soir, en écoutant les mélodies chantées par M^{lle} Sylvestre, vous pourrez constater en assistant aux représentations du *Devin*, que l'accompagnement de Rousseau n'est jamais vraiment polyphonique. Il défend par des arguments de principe son antipathie pour cette forme si importante, si spécifique de notre art ; mais cette antipathie paraît bien avoir sa source dans l'incapacité où il était de suivre deux ou plusieurs mélodies simultanées, incapacité qu'il étend naïvement au reste du genre humain.

Si Rousseau n'aime guère la polyphonie, il comprend l'harmonie simple ; il a un sentiment juste de l'enchaînement des accords, soit dans la tonalité, soit pour produire les modulations. Il n'use d'ailleurs pas lui-même des hardiesses harmoniques — combien relatives — qu'il apprécie chez certains compositeurs italiens ; et si quelques combinaisons sonores de Gluck, exceptionnelles pour le temps, l'ont vers la fin de sa carrière, transporté d'extase à cause de leur valeur expressive, il n'est pas sûr qu'il se soit exactement rendu compte de leur valeur tonale. En effet il en construit un genre à part, le *genre pathétique* : or chez Gluck, toutes les dissonnances s'expliquent selon les lois de la grammaire musicale ; l'harmonie pathétique n'est donc pas chez lui un genre spécial, mais seulement l'un des aspects de l'harmonie courante. — Dans la pratique, l'harmonisation de Rousseau est souvent d'une gaucherie qui tait sourire. Il s'en rendait compte : dans *Les Confessions*, il raconte com-

ment Rameau, à l'audition des *Muses galantes*, criait au plagiat, et voyait dans certaines parties l'œuvre d'un artiste accompli, dans les autres celle d'un ignorant qui ne savait même pas la musique. « Il est vrai, observe-t-il, que mon travail inégal et sans règle était tantôt sublime et tantôt très plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie, et que la science ne soutient point. »

Plus qu'à l'harmonie Rousseau est sensible au timbre, à la belle qualité du son, au rythme, à la mesure, surtout à l'accentuation musicale juste. S'il a pendant longtemps dénié à la langue française toute capacité de s'allier à la musique, c'est à cause des timbres de ses voyelles nasales, et de l'indétermination qui y règne relativement à la quantité et même à l'accentuation des syllabes.

Mais le sens musical le plus développé chez lui est celui de la mélodie. C'est la mélodie qui est (avec le rythme moins spécifique) l'élément primordial de la musique. Rousseau prend nettement position contre Rameau, qui veut en faire une fille de l'harmonie. Il n'a pas de peine à prouver à son contradicteur, assez ignorant de l'histoire, que la musique a été mélodique avant d'être harmonique, que les chants des grecs et certains airs exotiques ne se laissent pas sans mutilation harmoniser selon les lois de la basse fondamentale. De son temps, il le reconnaît, personne ne peut plus se passer de l'harmonie; mais elle n'est là que pour soutenir le chant. C'est la mélodie qui domine tout, c'est à elle qu'il faut tout sacrifier, afin qu'elle soit une et souveraine. Rien ne doit détourner l'attention de cette « unité de mélodie » qui est la grande règle de l'art. C'est parce

que les Italiens l'ont compris que leur musique est à cent coudées au-dessus de la musique française. Au profit de la jolie ligne mélodique, Rousseau va jusqu'à autoriser parfois (rarement) le musicien à s'écarter des inflexions naturelles du langage parlé. C'est pour lui conserver sa rondeur proprement musicale que, par une légère inconséquence de sa théorie de l'opéra, il admet à côté du récitatif l'air, dans lequel les mêmes paroles se répètent plusieurs fois, et où la musique tient la première place. Chez Rousseau compositeur, c'est de beaucoup le mélodiste qui l'emporte. Ses mélodies, d'une simplicité qu'on peut qualifier de rustique, se déroulent avec une grâce nonchalante qu'on ne retrouve guère au même degré chez ses contemporains. Mais elles n'ont pas l'envergure des mélodies italiennes qu'il admirait, et rien dans leur contexture ne révèle le besoin de s'affranchir de l'harmonie. Aussi n'est-ce pas en tant que mélodiste que Rousseau a pu exercer une influence décisive sur le développement de l'art.

Le domaine où le citoyen de Genève s'est montré vraiment personnel et novateur, c'est celui de la musique considérée dans ses rapports, dans son union avec d'autres manifestations artistiques. La seule musique véritablement digne d'être aimée, aux yeux de Rousseau, c'est la musique qui exprime quelque chose. Il eût été un adversaire acharné d'un Chabanon, s'il l'avait connu. d'un Hanslick, s'il avait vécu de son temps. La musique qu'on a parfois appelée formelle, l'arabesque musicale qui plaît par la beauté de la ligne, la pure grâce des contours, l'union harmonieuse des lignes entre elles, tout cela ne saurait d'après lui procurer qu'un plaisir « physique » d'essence après tout inférieure. C'est ainsi que

s'explique — car tout se tient dans l'esprit de Rousseau musicien, et l'évolution qu'on peut découvrir dans ses idées est plutôt superficielle — c'est ainsi que s'explique le dédain relatif dans lequel il tenait la musique instrumentale. Sans doute il admirait les œuvres de Corelli, de Leclair, de Couperin ; il a même composé des airs pour carillon, en les accompagnant de règles judicieuses ; mais il est loin de faire à la musique pure, à la musique dépourvue d'action et de paroles, la place qui lui revient de droit en un temps où Sébastien Bach — qu'il ignorait, à vrai dire — avait composé tous ses chefs-d'œuvre, et où, tout près de lui, Gossec venait de créer la symphonie. Comme l'a remarqué Jansen, il aurait pu s'approprier le mot de Fontenelle : « Sonate, que me veux-tu ? » Pour parler à son cœur, il fallait que la musique fût jointe à une action, à des paroles, ou encore à toutes deux à la fois.

L'art musical, il ne se lasse pas de le répéter, est un art d'imitation, un art qui exprime ou représente quelque chose. Et ne croyez pas que cette imitation consiste essentiellement dans la reproduction grossière du rythme, du timbre de certains phénomènes naturels (chant des oiseaux, bruit de la mer, orage). Ecoutez la fin du chapitre XVI^e de *l'Essai sur l'origine des langues* ; Rousseau s'exprime à peu près comme un psychologue moderne parlant du ton affectif, de la coloration affective qui relie entre elles les perceptions des divers sens : « La musique agit plus intimement sur nous en excitant par un sens des affections semblables à celles qu'on peut exciter par un autre » ; et plus loin : « L'art du musicien consiste à substituer à l'image insensible de l'objet celles des mouvements que sa présence excite dans le cœur du contem-

plateur. Non seulement il agitera la mer, animera les flammes d'un incendie, fera couler les ruisseaux, tomber la pluie et grossir les torrents, mais il peindra l'horreur d'un désert affreux, rembrunira les murs d'une prison souterraine, calmera la tempête, rendra l'air tranquille et serein, et répandra de l'orchestre une fraîcheur nouvelle sur les bocages. Il ne représentera pas directement ces choses, mais *il excitera dans l'âme les mêmes sentiments qu'on éprouve en les voyant.* »

L'expression musicale étant vague par nature, c'est à l'action et surtout à la parole que le compositeur demande la précision qui fait défaut à son art. Aussi le premier devoir du musicien est-il d'assurer une concordance absolue entre les divers facteurs qui concourent à l'émotion artistique. C'est cette union intime entre la poésie, la musique et l'action que Rousseau n'a cessé de revendiquer, en véritable précurseur des idées modernes. S'il continue la lutte, commencée à Florence un siècle et demi auparavant, de la mélodie contre la polyphonie, c'est moins encore pour sauvegarder la mélodie proprement musicale que pour assurer un accord absolu entre l'art du musicien et celui du poète. Si la mélodie a toutes ses faveurs, c'est en grande partie parce qu'à l'origine elle était un chant, et parce que les inflexions du langage parlé suffisent, dans les langues musicales, à constituer un embryon de mélodie. S'il établit le fameux principe de *l'unité de la mélodie*, s'il recommande de n'user du *duo* qu'avec réserve, s'il bannit volontiers de l'opéra les chœurs, c'est que la mélodie comporte des paroles et que, pour être compris, les hommes doivent parler successivement et non tous à la fois. Aussi voit-on Rousseau, malgré son admiration fervente du théâtre italien, condam-

ner sévèrement, comme Gluck et avant lui, les ornements mélodiques exagérés, les roulades, fioritures, points d'orgue, véritable contre-sens que commettent les chanteurs pour faire valoir la souplesse ou la beauté de leur organe, et cela grâce aux complaisances coupables des compositeurs. C'est encore pour assurer l'unité d'intérêt et d'expression du drame lyrique que Rousseau est à lui-même son propre librettiste comme plus tard Wagner ; qu'il voudrait bannir de l'opéra les *divertissements*, c'est-à-dire la danse, réservant la chorégraphie aux pantomimes. En l'écoutant définir l'opéra, on croirait parfois entendre l'auteur de la Tétralogie. Voici le début de l'article qu'il lui consacre dans le Dictionnaire : « Opéra : spectacle dramatique et lyrique où l'on s'efforce de réunir *tous les charmes des beaux-arts* dans la représentation d'une action passionnée, pour exciter, à l'aide de sensations agréables, l'intérêt et l'illusion. Les parties constituées d'un opéra sont le poème, la musique et la décoration. Par la poésie on parle à l'esprit, par la musique à l'oreille, par la peinture aux yeux ; et *le tout doit se réunir pour émouvoir le cœur* ET Y PORTER A LA FOIS LA MÊME IMPRESSION PAR DIVERS ORGANES ». Mais tandis que chez Wagner la musique est dans ce trio la reine incontestée, aux yeux de Rousseau comme à ceux de Gluck, « le chef-d'œuvre de la musique est de se faire oublier elle-même. »

Certes, Rousseau devait laisser à un autre, à un musicien plus grand que lui, le soin de mettre en pratique, dans un grand opéra, ses idées réformatrices. Ni le *Devin*, ni les *Muses galantes*, ni les fragments de *Daphnis et Chloé*, encore moins les premières ébauches ne sauraient donner une idée de *l'œuvre d'art intégrale* qu'il rêvait. Mais, malgré leurs imperfections, les œuvres mu-

sicales de Rousseau accusent un progrès sensible sur beaucoup d'œuvres du temps au point de vue du naturel, de la vérité scénique de l'appropriation de la musique aux paroles. Et le *Devin du Village* a exercé à ces divers égards, même hors de France, une influence qu'on ne saurait méconnaître.

. . .

Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, les jugements qu'on peut porter sur Rousseau musicien dépendent entièrement du point de vue auquel on se place. Si l'on envisage l'histoire musicale sous l'angle de la technique, si, comme le fait par exemple M. Charles Lalo, on ne considère comme constituant la musique que les éléments lui appartenant en propre, la part qui incombe à Rousseau dans le développement de notre art est infime, pour ne pas dire nulle. Il n'a enrichi la composition musicale d'aucun accord nouveau, d'aucune dissonance, d'aucun schéma mélodique personnel ; il n'a pas créé une forme proprement musicale inconnue jusqu'à lui ; ses périodes, ses rythmes ne sortent pas de l'ordinaire ; son harmonie est moins intéressante que celle de beaucoup de ses contemporains ou prédécesseurs ; la trame polyphonique n'existe même pas chez lui. Comme théoricien de l'harmonie il n'a créé aucun système ; il a critiqué avec sagacité celui de Rameau, qu'il avait adopté d'abord, mais pour lui substituer simplement celui de Tartini, qu'il a d'ailleurs beaucoup contribué à faire connaître. La musique chiffrée, que la plupart des artistes actuels ne lui pardonnent pas d'avoir inventée, mais qui rend à coup sûr des services, ne peut avoir que la

valeur d'un système de vulgarisation musicale et ne prétend pas toucher au fond des choses.

Mais pour qui élargit son horizon, pour qui considère la musique non en elle-même, mais dans sa force expressive, dans son union avec les autres manifestations de la pensée humaine, l'importance de Rousseau musicien et surtout esthéticien croît dans des proportions insoupçonnées. Lui qui au début n'admettait pas qu'une langue moderne autre que l'italien pût jamais s'adapter à la musique, il a posé les conditions suivant lesquelles il est possible, dans n'importe quelle langue, et spécialement en français, de construire un drame lyrique musical exempt de contresens, vrai autant du moins que le comporte le genre. Il a exercé une influence décisive sur le grand réformateur de l'opéra au XVIII^e siècle, le chevalier de Gluck, qui a toujours proclamé hautement et généreusement ce qu'il devait à Rousseau. Il a été l'un des principaux champions de la lutte séculaire que n'ont cessé de livrer les défenseurs de la vérité expressive à tous les musiciens aux vues étroites constamment tentés de la sacrifier à l'étalage d'une virtuosité contrapuntique, vocale ou instrumentale. Il a créé, par son *Pygmalion*, le genre musico-littéraire du mélodrame. Il a, par sa conception de l'opéra, annoncé l'avènement de Richard Wagner ; et, en réclamant une adaptation aussi complète que possible du chant à la déclamation naturelle, en interdisant à la musique de prendre une place trop prépondérante dans l'action scénique, on peut même dire qu'il a préparé les voies à une conception plus moderne encore du drame lyrique.

Pendant plus de soixante-dix ans, il a fait la joie de nos pères grâce à la petite *Pastorale* qui, cette année

encore, éveille en nos cœurs un écho attendri ; et ce soir même nous sommes sous le charme en écoutant la jolie voix de M^{lle} Sylvestre nous redire les mélodies vieillotées dans lesquelles il cherchait, comme l'atteste le titre du recueil, une « consolation aux misères de sa vie ».

Ce sont là des mérites suffisants pour engager la Genève de nos jours, mélomane parfois jusqu'à l'hypertrophie, à commémorer avec une respectueuse émotion le souvenir du « citoyen » qui, venu au monde à une époque où sa ville natale ne pouvait lui être d'aucun secours, a, jusqu'à son dernier souffle, aimé passionnément la musique, et servi si noblement sa cause.

Salut Mondial
à Jean-Jacques Rousseau

Vers lus par M. Nicolo ANSALDI

La nuit chemine encore en sa route attardée.
Sur son balcon d'azur, une étoile accoudée
Abandonne son frond émergeant au lointain
Au baiser indiscret et pressant du matin.
Pendant qu'à ses propos elle prête l'oreille
L'aube gracile et blonde en souriant s'éveille
Et livre à l'éventail des vents capricieux
Toute la flore éclore, en le jardin des cieux.

Roses d'or, lys de feu, coquelicots de flammes
Forêt de fleurs, forêt d'oiseaux et d'oriflammes
Oiseaux qui sont des fleurs, fleurs qui sont des rayons ;
Et tout-à-coup Genève éclate en carillons ;
Toutes les voix du ciel, toutes les voix des cloches
Qui des chemins d'en haut, connaissent les approches
D'un immense concert emplissent l'horizon,
C'est la chanson d'un peuple et c'en est l'oraison.
Dans leur simplicité, toutes les deux sont belles
Et pour monter vers Dieu, toutes deux ont des ailes,
Et l'aigle au vol immense et le petit oiseau
Chantent également la gloire de Rousseau !

Rousseau, l'homme pensée, âme vaste et profonde !
Qui résuma Genève et résume le monde !
Il découvrit, le long de ce rude chemin
Ou depuis si longtemps erre le genre humain
Captif de la misère et serf de l'ignorance,
Le sentier de travail, d'amour, de délivrance
Où les deshérités trouveront à la fin
Hors des galères, du servage et de la faim
Le coin de ciel heureux, la floraison de joie,
De vie apaisée, et de soleil qui flamboie.
Que la nature et Dieu répandent sur chacun
Sans que la part de tous, appauvrisse quelqu'un !

Ah ! ce doux rêve ! ce beau rêve,
Que Rousseau poursuivit sans trêve,
Embryon d'un monde nouveau.
Qui s'ébauchait dans son cerveau,
Qu'animait son vaste génie,
Dans l'universelle harmonie
Que Jean-Jacques avait conçu.
Aujourd'hui par la terre immense
Notre époque le recommence ;
Toi Jean-Jacques, tu l'as vécu !

Et c'est pourquoi les cloches sonnent
Et pourquoi les foules frissonnent
Et clament tout haut leur émoi
Fleur d'enthousiasme et de foi
Dont leur cœur est le sanctuaire
C'est pourquoi la nature entière
Les sources, le bois rajeuni
Les oiseaux cachés dans les branches
Lancent leurs refrains des dimanches
Répercutés à l'infini !

Il n'est pas jusqu'aux violettes
Si modestes et si simplettes
D'habitude, et même toujours,
Qui, sur leur robe de velours

Ouverte en cœur à la rosée
Dans leur corolle dépliée
En l'honneur de ce jour charmant,
N'ait gardé, de l'aube idéale
La perle chaste et virginale,
Ou l'agraffe de diamant !

Et puis c'est le jour de Jean-Jacques ;
C'est comme une nouvelle Pâques
Que le monde en fêtant Rousseau
Célèbre autour de son berceau !
Lasses de haines, de querelles,
Lasses de se manger entre elles
Les nations ont rejeté
La guerre, que toutes renient
Et toutes en paix communient
Sur l'autel de la Liberté !

Et c'est la Paix seule qui règne.
Il n'est plus un peuple qui craigne
Pour sa terre ou son horizon,
Pour sa chaumière ou sa maison,
Pour sa vendange ou pour sa gerbe,
Son indépendance ou son verbe !...
Libre, il l'est, et maître en effet.
Qu'il bêche sa vigne ou sa lande,
La Loi seule, chez lui commande,
La Loi, qu'il consent et qu'il fait !

Et que cette œuvre soit la tienne
Et qu'elle vive et t'appartienne
Pour le temps et l'éternité !
O sublime persécuté !
Que cette Justice immanente
Soit l'auréole rayonnante
Que Dieu même met à ton front
Et qui te lave des injures,
Et de la boue et des souillures
Dont ton siècle te fit l'affront !

Toute gloire aujourd'hui s'efface
Devant la gloire de ta face,
Devant la splendeur de ton nom,
Quand, plus grand que le Panthéon !
L'Univers en pèlerinage,
Le verra grandir d'âge en âge
Jusqu'au fond du ciel radieux,
Parmi les astres et les flammes
Où s'envolent les grandes âmes,
Qui sont les égales des dieux !

Et pourtant tu connus les détresses amères
S'efforçant à chasser les divines chimères
Et tes divins espoirs demeurés incompris.
Tu connus les dédains et même les mépris
Les rires envieux, l'ironie et la bave
Des préjugés méchants et de la foule esclave
Et tu heurtas de près les bas fonds dangereux
Où chûtent quelquefois les rêves généreux.
Et les remords secrets pareils à des morsures
Qui font saigner en soi d'effroyables blessures.
Mais tu demeuras ferme en ton noble dessein
Cachant bien la douleur qui te rongea le sein !
Tu mis le point final à l'œuvre de ton rêve !
Et c'est ton rêve à toi que notre siècle achève,
Selon l'ordre divin, et le rythme et la loi
D'harmoniques labeurs que le temps porte en soi ;
Qui veut que le printemps après l'hiver éclore
Et que naissent les nids alors que naît la rose !
Que le soleil remonte en son palais d'azur
Reconquière son trône d'or, et régne sur
L'ardente éclosion des choses de la vie,
Sur les maternités de la terre, ravie
De sentir qu'en son flanc, meurtri par les labours
Les germes fécondés éclatent tous les jours !
Que ces déchirements, ces blessures cruelles
Font les épis plus lourds et les gerbes plus belles
Que les rudes labours font les riches moissons

Et mettent l'âme en fête et le cœur en chansons !
Il semble bien que l'heure apparaisse prochaine
Qui verra fuir le mal et s'éteindre la haine,
L'égoïsme féroce, et l'appétit brutal
De richesse, et l'orgueil homicide et fatal !
Et qu'alors succédant aux heures criminelles
Au ciel naîtront pour nous les heures fraternelles
Les heures de travail partout victorieux
Et les arts triomphants, les outils glorieux :
La lyre, le marteau, la charrue et le livre ;
Ceux qui nous font penser et ceux qui nous font vivre !
Ne feront plus qu'un seul et sublime faisceau,
Tels la mère et l'enfant, tels le nid et l'oiseau !
Et c'est pourquoi le monde, O cité fortunée !
O Genève, à jamais de gloire couronnée !
Te salue, et s'incline auprès de ce berceau
Qui vit naître et grandir l'enfant qui fut Rousseau !

Vieux-Logis, 27 mai 1912.

ESSAI SUR LES DERNIÈRES ANNÉES
DU
RÉGIME CORPORATIF
A GENÈVE (1793-1798)

par Otto KARMIN

INTRODUCTION

Il y avait des maîtrises à Genève bien avant la Réformation. Les luttes politiques qui accompagnaient les transformations religieuses dans cette cité ne semblent guère avoir modifié le caractère économique des corporations de métier. On ne changeait alors de leurs statuts que « les articles sur la papisterie »¹ soit les stipulations relatives aux messes à lire, aux fêtes des saints, patrons des métiers, etc. L'institution corporative non seulement se maintenait, mais se développait fortement, surtout pendant le XVII^e siècle, de manière qu'en 1729 on ne comptait pas moins de 33 maîtrises. Assez ouvertes, même aux étrangers, dans la première moitié du XVI^e siècle, les principales maîtrises finirent par être réservées aux seuls citoyens genevois : les natifs — soit les descendants d'étrangers qui avaient été admis au droit d'ha-

¹ Archives de Genève. Ms. hist. 59. p. 393. — Nous remercions sincèrement MM. Paul Martin et Charles Roch, des Archives de Genève, des précieuses indications qu'ils ont bien voulu nous donner.

bitation — n'avaient même pas la licence d'ouvrir la moindre boutique, sinon sous le nom d'un bourgeois ; beaucoup d'exceptions cependant furent permises ou imposées par les autorités politiques. Toujours est-il que *légalement* les natifs ne furent admis à la maîtrise, ou plutôt à certaines maîtrises que par l'Edit de médiation de 1768¹. L'Edit de 1770 leur accordait un maître-juré dans toutes les corporations où il y avait plus de deux maîtres-jurés². Ce ne fut que l'Edit du 10 février 1781 qui les plaçait sur le même pied que les citoyens au point de vue de la liberté d'industrie et de commerce et pour l'admission aux maîtrises³. On sait que cet Edit n'eût qu'une existence éphémère. Mais l'« Edit de pacification » de 1782, imposée à l'immense majorité des nationaux par le patriciat genevois, allié de Vergennes, cette constitution qui marquait la victoire de l'aristocratie sur la démocratie, ne changeait presque rien à cette concession importante aux natifs. Il est vrai que ceux-ci étaient alors les alliés des « négatifs » contre les « représentants ». Aussi cet Edit stipulait-il que « les natifs participeront à l'avenir à tous les droits, privilèges et immunités des citoyens et bourgeois relativement aux arts, aux métiers et professions, au commerce, au paiement des droits y relatifs, à la vente des vins....., en sorte que pour tous les droits utiles il n'existe aucune différence entr'eux et les citoyens et bourgeois⁴ ». Seuls les « habitants » étaient encore tenus en un état d'infériorité quant au bénéfice de ces droits utiles⁵. Il n'y a

¹ Henri FAZY. *Les constitutions de la République de Genève*. Genève 1890, p. 139.

² O. c. p. 145. — ³ O. c. p. 152. — ⁴ Titre X. Article 5.

⁵ Cf. Titre XXIV. Article 18, § 3.

donc rien d'étonnant à ce que les natifs aient été « charmés de ne rencontrer plus aucune entrave à leur industrie et de jouir sans vexations de toute leur prospérité ¹. » Lorsqu'on se rend compte du fait que presque la moitié de la population genevoise se composait alors de natifs, on comprend l'importance de cette mesure et l'on se persuade aisément qu'une conquête aussi essentielle ait été considérée pendant longtemps encore comme un avantage précieux et auquel il ne fallait pas toucher.

Et on n'y touchait pas, en effet. L'Edit du 10 février 1789, qui marquait la victoire des « représentants » sur les « négatifs » et qui fut un grand pas vers la démocratie intégrale, cet Edit ne se préoccupa pas des questions d'organisation économique. Et l'Edit du 12 décembre 1792, qui établissait l'égalité politique, n'eut de l'influence sur cette organisation qu'en naturalisant les « habitants » et en faisant disparaître ainsi les derniers privilèges des bourgeois et des natifs sur cette classe des nouveaux immigrants. Les corporations de métier, que Turgot avait essayé d'abolir en France en 1776, et que la Révolution avait définitivement abolies en 1791 ², ces corporations ne furent en rien modifiées à Genève par la victoire de la démocratie sur l'« ancien régime ».

C'est à partir de ce triomphe de l'égalité politique, que nous allons essayer de montrer les rares transformations et la fin catastrophique des corporations de métier genevoises. Mais avant de procéder à cette étude, il faudra nous rendre compte de l'organisation économique de Genève à la veille de 1793.

¹ ISAAC CORNUAUD. *Mémoires sur Genève et la Révolution de 1770 à 1795*. Genève 1912, p. 420.

² Loi « Le Chapelier », du 14 juin 1791.

I

L'organisation des Maîtrises

Ce qui caractérise la vie économique de Genève vers la fin du 18^e siècle, c'est sa nature presque exclusivement industrielle. Cette république de 120 km² possédait en 1790 une population totale de 34.719 âmes¹, sur ce nombre 18.130 habitaient la ville de Genève et 8.010 le faubourg de St-Gervais : l'agglomération urbaine comprenait donc 26.140 âmes. La banlieue était habitée par 4.104, et les « châtelainies » par 4.475 personnes : la campagne genevoise ne comptait donc que 8.579 âmes, et dans ce nombre il faut comprendre de nombreux artisans. Genève était donc dépourvue d'*hinterland* : une cité dont la production agricole était tout à fait insuffisante et dont le marché intérieur était incapable d'absorber la production industrielle urbaine. C'est ce double fait qui dominait la vie économique genevoise : il nécessite, d'une part, l'importation d'aliments et des matières premières des pays voisins ou éloignés ; il impose, d'autre part, l'exportation de produits réunissant à une haute valeur intrinsèque une résistance minime au transport, condi-

¹ Archives de Genève. B. 294. Registres du Conseil, janvier 1790.

tions remplies notamment par les produits de « la fabrique » c'est-à-dire de l'horlogerie et de la bijouterie, ce que confirme d'ailleurs la statistique professionnelle de l'agglomération urbaine genevoise ¹, dressée en 1788 :

« LA FABRIQUE »

Bijoutiers	111	Faiseurs de pignons	2
Cadraturiers.	10	» de ressorts	113
Doreurs	16	» de verges	11
Emailleurs	72	Graveurs	204
Emboîteurs	7	Guillocheurs	13
Essayeurs	3	Horlogers	1095
Faiseurs d'aiguilles	6	Joailliers.	78
» de cadrans	21	Lapidaire	22
» de charnières.	4	Marchands horlogers	31
» de clefs	1	Monteurs de boîtes	475
» de clous pour faux-étuis	1	Orfèvres	106
» de dentures	19	Penduliers	6
» de limes	53	Polisseurs	29
» de pendants	1	Vernisseurs	7
		Total.	2517

AUTRES PROFESSIONS COMPTANT 10 MEMBRES OU PLUS

Aubergistes	10	Charrons	26
Avocats	20	Chirurgiens.	39
Banquiers	21	Chocolatiers	11
Bouchers.	63	Commis	145
Boulangers	25	Confiseurs	45
Bourreliers	18	Cordonniers.	373
Brasseurs de blé	15	Coupeurs de bois	47
Cafetiers.	17	Courtiers	11
Chamoiseurs	14	Couvreurs	11
Chapeliers	29	Culottiers	12
Charpentiers	139	Domestiques	406

¹ *Journal de Genève*. 6 juin 1789.

Ebénistes	18	Musiciens	28
Ecrivains	27	Notaires	10
Epingliers	10	Pâtissiers.	29
Faiseurs de bas.	25	Peintres	77
» d'outils	14	Pelletiers.	10
Ferblantiers.	27	Perruquiers	117
Fondeurs	13	Pharmaciens	22
Forgerons	20	Polisseurs d'acier	12
Fourbisseurs	10	Porteurs de lessives	15
Fourniers	36	Régents	10
Gagne-deniers	31	Relieurs	16
Gypsiers	27	Remueurs ou porteurs	
Graveurs en bois	12	de chaises.	63
Imprimeurs.	41	Selliers	30
Indienneurs.	94	Serruriers	69
Maçons	100	Tailleurs.	198
Manœuvres	26	Tailleurs de pierre.	10
Marchands drapiers	29	Tanneurs	41
» droguistes		Teinturiers	19
ou épiciers	51	Teneurs de livres	27
» fertiers.	12	Tisserands	14
» de tabac	11	Tondeurs	26
» toiliers.	33	Tonneliers	68
Maréchaux	59	Tourneurs	31
Matelassiers.	14	Traiteurs	12
Mécaniciens.	11	Vendeurs de vin	59
Médecins	10	Vitriers	13
Menuisiers	91	Voituriers et charretiers	54
Merciers	13		
Messagers	74	Total	3516

Les professions comptant moins de 10 membres comprenaient un ensemble de 390 hommes. Or, comme plusieurs des professionnels ne faisant pas partie de « la fabrique » proprement dite, en dépendaient directement, comme beaucoup des commis, teneurs de livres, messagers, etc. ; comme d'autre part la statistique citée ne

donne que les *hommes* qui travaillent, soit au total 6423, comme enfin « la fabrique » employait beaucoup de femmes et de filles, on peut estimer que la moitié de la population active dépendait de ces industries travaillant les métaux précieux.

Une monographie étant en préparation sur « la fabrique genevoise à travers l'histoire »¹ et les faits essentiels en ayant été publiés pour l'époque révolutionnaire², nous ne nous occuperons plus qu'incidemment de ces branches d'activité. Bornons-nous à dire que le régime corporatif s'y étendait de même que sur la plupart des autres professions importantes de la ville et de quelques autres restées organisées corporativement, malgré le petit nombre de leurs membres.

Voici la liste des maîtrises que l'on rencontre vers 1793 :

Bouchers	Maçons et gypsiers
Chandeliers	Menuisiers et ébénistes
Chapeliers	Monteurs de boîtes
Charrons	Orfèvres
Chamoiseurs et pelletiers	Perruquiers
Confiseurs	Pharmaciens
Cordonniers	Serruriers
Couverturiers	Tailleurs
Epingliers	Tisserands
Horlogers	Tondeurs
Lapidaires	Voituriers

En se basant sur les chiffres de 1788, 3020 personnes étaient organisées en maîtrises, soit à peu près la moitié de tous les hommes exerçant une profession.

¹ Thèse de doctorat de M. A. Babel.

² Cf. Edouard CHAPUISAT, *De la Terreur à l'Annexion*. Genève, Atar ; Paris, Champion, 1912.

En dehors de ces maîtrises, il y avait des professions réglementées et surveillées par l'Etat, comme celles des fripiers, des bateliers et plusieurs autres.

Le régime des maîtrises, quoique datant d'époques très différentes, était assez uniforme pour les différents corps de métier. C'est toujours le monopole pour le maître, souvent la prohibition de produits fabriqués à l'étranger ; c'est l'obligation de l'ouvrier de travailler chez un maître et non pas à son propre compte ; c'est la réglementation de l'apprentissage ; l'organisation d'une caisse de secours, la « boîte » ; la répartition des travaux parmi les différentes professions ; certaines garanties contre les malfaçons — bref, le tableau typique d'une réglementation corporative dans laquelle les maîtres n'ont pas essayé, ou pas réussi à réserver à leurs seuls fils ou gendres l'accès des maîtrises.

Voici le règlement de la maîtrise des maçons et gypsiers, règlement promulgué au commencement d'octobre 1787 et qui est assez caractéristique pour les tendances régnant à Genève à la veille de la Révolution.

RÈGLEMENT

SUR LA PROFESSION DES MAÇONS ET GYPSIERS

I. — Nul ne pourra travailler comme maître-maçon ou gypsier, qu'il n'ait été admis à la maîtrise après avoir fait chef-d'œuvre satisfaisant.

II. — Défenses sont faites à tous maçons étrangers d'entreprendre aucun ouvrage dans la ville ni dans la banlieue qu'en qualité de compagnons des maîtres de la ville.

III. — Semblables défenses sont faites à tout ouvrier maçon ou gypsier de travailler dans la ville autrement qu'en qualité de compagnon de maître, à moins qu'il n'en ait obtenu la permission du Conseil, qui réglera les conditions du privilège.

IV. — Tout ouvrier maçon ou gypcier qui aspirera à la maîtrise sera tenu de faire un chef-d'œuvre, savoir : le maçon, sur le plan qui lui sera échu par le sort dans le livre des plans dressés à cet effet, qui est en main de l'un des jurés. Le gypcier devra faire une cheminée et un plafond conformes au dessin qui lui sera remis par le maître-juré gypcier ; son ouvrage sera visité par le corps des maîtres.

V. — Tout ouvrier maçon ou gypcier, habitant, de la religion réformée, qui aura travaillé au moins trois ans dans la ville en qualité de compagnon, sous la direction d'un maître, pourra être admis au chef-d'œuvre.

VI. — Pour ce qui concerne l'ordre de bâtir, il est expressément enjoint à tous les maîtres maçons et gypciers, à peine d'amende et de tous dommages et intérêts, de se conformer à tout ce qui est prescrit dans le titre XX des Edits civils, et d'observer les règles particulières suivantes :

(suivent des détails sur la construction : matériaux à employer, précautions à prendre, etc., en tout 11 paragraphes).

VII. — Tout ouvrier, soit compagnon, qui sera reçu maître, paiera à la boîte destinée au soulagement des pauvres de la profession 63 florins ; mais les natifs et fils de maîtres ne paieront que 31 florins 6 sols¹.

VIII. — Chaque compagnon paiera aussi annuellement à la boîte un florin s'il est de la ville ou domicilié, et deux florins s'il est étranger ou non-domicilié. Cette contribution sera retenue sur le prix de son travail, et rapportée à la boîte par le maître pour lequel il travaillera. Les ouvriers privilégiés qui ne travailleront pas pour le compte d'un maître rapporteront annuellement deux florins à la boîte. Chaque apprenti paiera aussi à la boîte 10 florins 6 sols le jour de son admission à l'apprentissage.

IX. — Tout ouvrier devra travailler assidûment, dès que le jour le permettra jusqu'au soir à la retraite ; il pourra faire trois repas dans la journée dès le milieu de septembre jusqu'à

¹ On voit ici le résultat de la législation de 1782 : le « natif » est l'égal du « bourgeois » ; seul l'« habitant » occupe une situation moins favorable.

Pâques, et quatre depuis Pâques jusqu'au milieu de septembre, dans lesquels repas est compris le souper, qu'ils ne feront qu'après avoir quitté le travail.

X. — Il est expressément défendu aux ouvriers et apprentis d'emporter aucuns bois ni copaux, soit bûchilles, des bâtimens où ils travaillent, à peine de 25 florins d'amende applicables au profit de celui des huissiers ou autres personnes proposées qui les surprendront ; et ce, outre les dommages auxquels ils pourront être condamnés envers les particuliers lésés.

XI. — Afin qu'il n'y ait point de difficultés entre les maçons et les gypsiers sur le droit de faire certains ouvrages qui doivent appartenir exclusivement à l'une des deux professions, les maîtres maçons et gypsiers se conformeront, suivant l'usage, aux règles suivantes :

1^o Toutes sortes de façades, murailles, escaliers de pierre, et tous autres ouvrages de maçonnerie, se feront par les maîtres maçons.

2^o Toutes sortes de cheminées en leur entier, soit qu'il s'agisse de les construire à neuf ou d'en rétablir des vieilles, les plafonds, et tous autres ouvrages de gypserie, se feront par les maîtres gypsiers.

3^o Les parois littelées, les vieux foyers, les carronnages autour des foyers, les rhabillages et blanchissages se feront par les maîtres maçons ou gypsiers indifféremment, selon la volonté des particuliers qui les emploieront.

XII. — Aucun maître ne pourra continuer l'ouvrage commencé par un autre avant que cet ouvrage ait été reconnu.

XIII. — Les ouvriers seront payés régulièrement par les maîtres tous les quinze jours, et aucun ouvrier ne pourra quitter son maître sans l'avoir averti quinze jours d'avance, et sans lui rembourser ce qu'il pourra lui devoir ; réciproquement aucun maître ne pourra renvoyer son ouvrier s'il ne l'avertit quinze jours d'avance, et ne solde son compte avec lui.

XIV. — Les forges et les fourneaux à vent destinés à la fonte des métaux ne pourront être construits que par des maîtres maçons : et défense sont faites à tout ouvrier de s'ingérer dans ladite construction, sans être sous la direction

d'un maître, à peine d'amende et même de prison, suivant l'exigence du cas.

XV. — Tous les maîtres seront obligés (sous peine de 5 florins 3 sols d'amende, à moins d'excuse légitime dont les seigneurs commis connaîtront) de se trouver à l'assemblée qui se tiendra au mois d'août de chaque année pour l'élection des maîtres-jurés, et ils apporteront la contribution que leurs ouvriers sont tenus de fournir annuellement pour l'assistance des pauvres de la profession.

XVI. — Les maîtres maçons et gypsiers travailleront fidèlement à tout ce qu'ils entreprendront, soit à prix fait, soit à la journée ; et les maîtres-jurés seront tenus de visiter tous les bâtiments nouveaux, pour voir s'il y aurait quelques défauts ou contraventions aux règles ; et si le maître se refuse à les réparer d'abord, les jurés devront en faire incontinent rapport aux seigneurs commis, qui ordonneront ce qu'il appartiendra.

XVII. — Les visites se feront d'office par les jurés, sans charger les propriétaires d'aucun frais, et ils auront le tiers des amendes auxquelles les maîtres constructeurs pourraient être condamnés.

XVIII. — Les maîtres-jurés seront tenus de visiter tous les bâtiments neufs qui se construiront dans la ville et la banlieue dès qu'ils seront couverts ; ce dont le maître chargé de l'ouvrage sera tenu de les avertir, sous peine de 25 florins d'amende. Il sera payé chaque année, de la boîte, à chacun des maîtres-jurés, 21 florins pour la totalité des visites d'office qu'ils auront faites pendant l'année, en vertu du présent article.

XIX. — Les maçons et gypsiers, soit maîtres, soit ouvriers, continueront comme par le passé, en cas d'incendie, à se rendre sur le lieu du feu avec leurs outils, pour y rendre les services qui dépendront d'eux.

Jusqu'à la révolution genevoise de fin 1792 la haute surveillance sur les maîtrises avait été exercée, comme il est dit dans le règlement ci-dessus, par des seigneurs commis faisant partie du pouvoir exécutif. L'abolition des anciens conseils fit également tomber cette institu-

tion, et dès le 14 janvier 1793 le Comité d'administration (soit le pouvoir révolutionnaire, légalisé par le vote du Conseil général du 30 décembre 1792) se préoccupait de la réorganisation de cette haute police industrielle.

On lit, en effet, dans les registres de ce comité¹, à la date indiquée :

« Il a été observé que le bon ordre exigerait que de nouveaux surveillants, revêtus d'autorité, remplacent incessamment les ci-devant seigneurs-commis sur les diverses professions, et que cette mesure est urgente à l'égard des maîtrises qui ont pour objet des matières d'or et d'argent, telles que celles des horlogers, des monteurs de boîtes et des orfèvres.

« Dont opiné, l'avis a été de commettre, dès ce moment, le citoyen Desaussure² sur les trois professions sus mentionnées. Arrêté de plus qu'il sera nommé des commissaires sur les autres professions par les deux Comités réunis. »

Et le 31 janvier 1793, ces nominations furent faites³. Des commissaires furent élus sur les professions suivantes : cardeurs de soie et mouliniers, chapeliers, confiseurs, doreurs, épingliers, faiseurs de couvertures, graveurs, horlogers, lapidaires, maquignons, maçons et charpentiers, menuisiers, potiers d'étain, selliers, luthiers, serruriers, taffetatiens et veloutiers, tanneurs et corroyeurs, chamoiseurs et pelletiers, teinturiers, tisserands, tondeurs. — La compétence de ces commissaires était la même que celle des anciens seigneurs-commis. Ils étaient même accompagnés d'un huissier lorsqu'ils faisaient leurs visites chez les ouvriers⁴.

Comme par le passé, on procédait aux élections des

¹ Archives B 301, p. 107.

² Horace-Bénédict de Saussure (?)

³ B 301, p. 186. — ⁴ B 301, p. 263.

maîtres-jurés, et ceux-ci prêtaient le serment de leur office, mais entre les mains de la nouvelle autorité, soit du Conseil d'Administration.

Au commencement de l'année 1795, à la suite des nouveaux mouvements révolutionnaires et de la création d'un Département des Arts, l'institution des commissaires est réorganisée. Dès la première séance de ce département « on propose de nommer un commissaire chargé de présenter à la prochaine assemblée un tableau des diverses branches d'industrie pour lesquelles il faudra nommer des commissaires. Le citoyen Saint-Ours¹ informe qu'il a fait un tableau des maîtrises qui se trouvent à Genève »².

Ce tableau semble perdu ; mais dans sa séance du 12 février 1795 le département vota, sur la proposition du docteur L. Odier, un *Règlement relatif aux Inspecteurs sur les professions corrélatives* :³

I. — Il y aura 12 inspecteurs sur les professions corrélatives.

II. — Ces professions seront réparties en quatre classes, selon que l'industrie s'exerce sur le règne végétal, animal, minéral ou moral.

III. — Chaque classe aura trois inspecteurs.

IV ; V ; VI ; VII. — (Indique en détail cette classification. On la trouve plus bas, dans l'*Avis* du 5 mars).

VIII. — L'office de tous les membres sera.

1° De prendre des informations exactes sur les professions soumises à leur inspection ; sur leur état actuel ; sur les moyens de les faire prospérer ; sur les prix à accorder ; sur les encouragements à donner ; sur les avances à faire dans ce but ; sur les découvertes utiles ; sur les artistes distingués ; sur les procédés employés dans d'autres pays ; etc.

¹ Le peintre.

² Archives. Procès-verbaux du Département des Arts, p. 66.

³ Ibid., p. 81-83.

2° d'avoir une copie des règlements sur ces professions ; de veiller à leur exécution ; de chercher les moyens de les perfectionner et de les compléter ; de combiner les bons et les mauvais effets qu'ils contiennent.

3° De présider aux examens, chefs-d'œuvres, réceptions et autres assemblées de corps ; d'imposer aux récipiendaires le serment de leur réception ; de leur rappeler leurs engagements, et en tenir un rôle exact.

4° De concilier les différents des artistes entr'eux relativement à leurs arts ; de maintenir entr'eux la concorde ; de recevoir leurs réquisitions et leurs plaintes ; de les protéger ; de les éclairer ; de les consulter dans les objets d'administration relatifs à leur art, etc.

IX. — Les inspecteurs devront faire tous les trois mois un rapport par écrit aux jours fixés par l'agenda, sur tous les objets confiés à leur inspection.

X. — Les inspecteurs de chaque classe se suppléeront les uns les autres en cas d'absence ou de maladie. Ils se réuniront en comité toutes les fois que cela pourra leur être utile dans l'exercice de leurs fonctions, ou que le département leur donnera conjointement quelque mission, ou quelque rapport particulier à faire. Chacun d'eux aura le droit de convoquer ses collègues ou, au besoin, les inspecteurs d'une autre classe.

Le 5 mars l'*Avis* suivant fut placardé dans les rues de Genève ¹ :

Le Département sur les Arts, l'Industrie, le Commerce et les Monnaies instruit les Citoyens des diverses professions, particulièrement les Jurés de celles qui ont maîtrise, qu'il a nommé pour Présidents

1° Des trois branches de la Faculté de Médecine.

*Les citoyens : Odier, médecin² ; Maunoir, chirurgien ;
Tingry, pharmacien.*

2° Des Perruquiers et Parfumeurs.

Le citoyen Odier, médecin.

¹ Bibliothèque de Genève. Gf. 315, 177 / 18 ter.

² Nous supprimons les adresses.

3^o Des Bouchers, Tanneurs, Chamoiseurs, Cordonniers, Pelletiers, Selliers, Carossiers, Bourreliers, Chapeliers, Chandelières, Relieurs de livres.

Le citoyen Tingry, pharmacien.

4^o Des Drapiers, Teinturiers, Tondeurs, Cardeurs, Couvertureurs, Taffetiers, Passementiers, Tailleurs d'habits, Chaussetiers, Gantiers.

Le citoyen Maunoir, chirurgien.

5^o Des Tisserands, Fabricants d'indiennes, Meuniers, Boulangers, Pâtisseries, Confiseurs, Amidonniers.

Le citoyen M. A. Pictet, professeur.

6^o Sur les objets tenant à l'Agriculture.

Le citoyen Charles Pictet, à Cartigny.¹

7^o Des Menuisiers, Ebénistes, Charpentiers, Charrons, Tonneliers, Tourneurs.

Le citoyen Veillard, médecin.

8^o Des Horlogers, Penduliers.

Les citoyens : Clavel-Coindet, Descombarz, Lechot.

9^o Des Monteurs-de-boîtes, Joailliers, Bijoutiers, Orfèvres, Graveurs, et des autres artistes qui travaillent sur les métaux précieux.

Le citoyen Isaac Cornuau.

10^o Des Essayeurs.

*Les citoyens M. A. Pictet, professeur ;
Tingry, pharmacien.*

11^o Des Forgerons, Maréchaux, Serruriers, Armuriers, Fourbisseurs, Couteliers, et autres artistes qui travaillent sur le fer ; des Chauderonniers, Potiers d'étain, Ferblantiers, Epingliers.

*Les citoyens Paul fils, à la machine hydraulique.
Vauché père, mécanicien.*

12^o Sur les Monnaies.

Le citoyen Darier fils, essayeurs des monnaies.

¹ Charles Pictet ayant refusé d'accepter cette fonction, son frère A. Pictet fut élu à sa place, le 30 mars 1795.

13^o Des Tailleurs de pierres, Maçons, Gypsiers, Faïenciers, Potiers de terre, Vitriers, Vernisseurs.

Le citoyen Clavel-Coindet.

14^o Sur les Agents-de-change, Courtiers, Voituriers et sur tous les objets de commerce.

Les citoyens Ducloux père; Jacques Odier-Chevrier.

15^o Sur les Peintres, Sculpteurs, Architectes, Imprimeurs, Libraires, Musiciens, Maîtres de danse et d'escrime, généralement sur ceux qui cultivent les beaux arts.

Les citoyens Saintours, peintre; Martin, professeur.

L'office des Présidents sur les Maîtrises et Professions ne se borne pas seulement à présider aux assemblées pour la réception des Maîtres, des Jurés, ou à connaître des objets en contravention au règlement de chaque maîtrise ; la loi leur impose de plus l'obligation de s'occuper, conjointement avec les personnes préposées pour veiller à l'intérêt de chaque corporation, de tous les moyens qui peuvent conduire à étendre ou à perfectionner les divers genres d'industrie exercés dans notre Ville.

Si quelques professions avaient été oubliées on les rangerait par la suite avec celles qui leur sont corrélatives.

Le Département invite les Citoyens Jurés de chaque Maîtrise à faire parvenir à leur Président respectif une copie exacte de leurs Règlements.

Genève ce 5 mars 1795, l'an IV de l'Egalité genevoise.

J.-F. BARDE, secrétaire.

L'effort de choisir des personnes compétentes comme inspecteurs est visible. Quelques rapports, conservés parmi les papiers du Département des Arts, démontrent d'ailleurs que plus d'un des inspecteurs prit son rôle au sérieux, et essayait de recueillir des renseignements utiles. Mais les événements politiques ne leur ont pas permis de faire œuvre positive et à résultat durable.

II

L'Esprit corporatif

LES ADMINISTRÉS

Il ne suffit pas de connaître la forme d'une institution sociale ; il faut encore — et même surtout — savoir de quel esprit elle est pénétrée, quels motifs dirigent ceux qui s'y soumettent, et quels intentions ont ceux qui l'administrent.

En posant ces questions à propos des maîtrises genevoises, on se convainc aisément que « l'esprit corporatif » — « der Zunftgeist » comme disent les Allemands — y règne sans opposition notable.

Nous avons déjà constaté que les maîtrises genevoises n'étaient pas arrivées à ce point critique où elles se ferment et se transforment en fiefs de familles. Ce phénomène doit être expliqué par un concours de circonstances. Voici celles que nous croyons en être les plus essentielles :

La principale industrie genevoise était une production pour l'exportation vers un marché très vaste et, pendant longtemps, très rémunérateur. La concurrence s'y exerçait davantage par la qualité de la marchandise que par l'organisation de la production — n'oublions pas que toutes les parties de la montre se faisaient alors à la main, sans aide de machines ou à peu près. La main d'œuvre,

aux périodes de prospérité, était relativement rare et partant bien payée : un bon horloger, vers 1786, gagnait jusqu'à 12 livres par jour¹. La plusvalue de l'entrepreneur était donc relativement maigre — nous n'avons pas à envisager ici le profit commercial — et il n'avait donc pas grand avantage à monopoliser la production. Et l'aurait-il voulu, les moyens lui en auraient manqué : les classes régnautes à Genève avant la Révolution étaient des commerçants et des banquiers et, instinctivement, ceux-ci devaient préférer des maîtres d'état nombreux et peu armés pour la lutte, à des industriels puissants et disposés à leur disputer le pouvoir dans l'Etat en même temps que l'organisation du marché.

La rareté relative de bras, qui faisait que souvent deux maîtres « courraient après un même ouvrier », provenait entre autres de la situation politico-religieuse de Genève. Cette cité était pratiquement interdite aux non-protestants, et même aux non-calvinistes. De grandes masses de calvinistes n'y venaient à la fois qu'aux époques des persécutions généralisées. En temps ordinaire, enclavée au milieu des catholiques français et savoyards, et des réformés bernois, Genève ne pouvait en recevoir une main d'œuvre à vil prix, qui seule aurait donné la possibilité matérielle et morale d'une fermeture des corporations.

Enfin, certain esprit démocratique, héritage d'autrefois et acquisition nouvelle, répandu particulièrement parmi la population horlogère — presque entièrement indigène — s'opposait à une organisation anti-démocratique des corps de métier.

¹ Cf. M. FALLET-SCHEURER. *Le Travail à domicile dans l'horlogerie suisse et ses industries annexes*. Berne, 1912, p. 224.

Et une transformation qui ne pouvait s'effectuer dans l'industrie principale du pays, aurait encore bien moins pu aboutir de la part de maîtres d'état de moindre importance.

Les maîtrises étaient donc restées relativement ouvertes, et l'ouvrier pouvait raisonnablement espérer d'arriver un jour à la tête d'une entreprise modeste mais indépendante. Il n'était pas, comme le prolétaire moderne, voué à la quasi-certitude de ne jamais pouvoir escalader un échelon social supérieur — ce qui contribue si fort aujourd'hui à exaspérer les luttes économiques.

Si les ouvriers n'ont donc pas dû être systématiquement hostiles aux corporations de métiers, les maîtres d'état leur étaient franchement favorables. Elles étaient pour eux des garanties contre la concurrence étrangère et contre celle de collègues plus fortunés.

L'opposition des consommateurs ne semble non plus s'être manifestée d'une manière tant soit peu intense. D'abord, parce que le consommateur en tant que producteur en profitait ; puis, parce que la bonne marche des affaires rendait peu sensible les inconvénients du système.

Enfin, les corporations remplissaient alors le rôle de caisses de secours et d'assurances contre les accidents, les maladies, etc.

Il ne faut pas croire, cependant, que tout se déroulait à Genève sans heurts et sans accrocs. Bien des personnes essayaient de tourner les règlements, soit en introduisant du dehors des objets dont les maîtres d'état avait un monopole de fabrication si exclusif que l'importation de marchandises concurrentes était prohibée de par la

loi ¹, soit en produisant contrairement aux règlements. Aussi une kyrielle de plaintes vient-elle s'enregistrer dans les procès-verbaux des autorités. Ces plaintes proviennent surtout des petits maîtres des professions peu lucratives qui veillent avec des yeux de lynx sur leurs droits et prérogatives, et cela d'autant plus intensivement que les affaires vont moins bien.

D'après les registres du Conseil d'Administration (C. A.) et du Département des Arts (D. A.), nous avons dressé une statistique de ces plaintes, statistique certainement incomplète, mais dont les sources d'erreurs sont probablement les mêmes pour les différentes professions et ne risquent donc de fausser trop les rapports numériques.

Maîtrises

Bouchers	-- néant.
Chandeliers	— 1 (D. A. 17 novembre 1795.)
Chapeliers	— 1 (C. A. 1 ^{er} mars 1796.)

¹ Le 21 juillet 1795 le Département des Arts établit une liste des marchandises dont l'importation est prohibée d'après les règlements en vigueur. Ce sont :

les souliers et bottes,
les objets d'ébénisterie et menuiserie,
les ouvrages faits au tour, comme chaises, rouets, etc.,
les ouvrages de serrureries faits dans les environs de Genève,
les chapeaux d'hommes et de femmes,
les habits,
les montres étrangères.

Les autres marchandises, d'après le tarif douanier révisé à la fin de 1795 étaient frappées d'un droit de douane d'environ $\frac{1}{2}$ % *ad valorem*.

Cf. *Constitution genevoise sanctionnée par le Souverain le 5 février 1794...*, modifiée et complétée..... Genève, 1798, p. 349-366.

Maîtrises.

Charrons	— néant.
Chamoisseurs	— 1 (D. A. 15 mars 1796.)
Confiseurs	— 1 (D. A. 8 décembre 1795)
Cordonniers	— 8 (C. A. 6 novembre 1793 ; D. A. 25 janvier 1795 ; C. A. 6 février 1795 ; D. A. 26 mai 1795 ; C. A. 20 janvier 1796 ; D. A. 2 février 1796 ; C. A. 1 ^{er} mars 1796 ; D. A. 21 mai 1796.)
Couverturiers	— 1 (D. A. 12 avril 1796.)
Epingliers	— 1 (D. A. 21 juillet 1795.)
Horlogers	— 1 (C. A. 13 mai 1797.) ¹
Lapidaires	— néant. ¹
Maçons et gypsiers	— 2 (D. A. 1 ^{er} mai 1795. D. A. 29 mars 1796.)
Menuisiers et ébénistes.	— (C. A. 20 juin 1795.)
Monteurs de boîtes	— néant. ¹
Orfèvres	— néant. ¹
Perruquiers	— 1 (D. A. 7 octobre 1795.)
Pharmaciens	— 1 (D. A. juin 1796.)
Serruriers	— néant.
Tailleurs	— 3 (D. A. 4 août 1795. D. A. 22 mai 1796. D. A. 23 août 1796.)
Tisserands	— 1 (D. A. 21 avril 1796.)
Tondeurs	— 1 (D. A. 12 juillet 1796.)
Voituriers	— 4 (D. A. 11 août 1795. D. A. 19 juillet 1796. D. A. 3 octobre 1796. C. A. octobre 1797.)

Il faut ajouter à ces réclamations celles de professions non organisées en maîtrises.

Bateliers	— 2.	Fromagers	— 1.
Chirurgiens	— 2.	Fripiers	— 2.
Couvreurs	— 1.	Sabotiers	— 1.
Drapiers	— 1.	Selliers	— 1.
Faiseurs de limes	— 1.	Tourneurs	— 2.
Ferblantiers	— 1.		

¹ Quelque peu encline aux réclamations qu'ait été la fabrique, l'existence de *l'établissement patriotique*, 1793-1797, destiné à lui procurer des avances et du travail, y était sûrement pour beaucoup. Cf. CHAPUISAT, o. c. p. 128, 129.

En revanche nous n'avons trouvé qu'une réclamation d'un commerçant¹ et une d'un particulier².

De quelle nature sont les doléances des maîtres d'état?

La plupart ont trait à des producteurs contrevenant aux règlements. En voici quelques-unes des plus caractéristiques :

« Les maîtres couvreuriers se plaignent que le citoyen Bourrit et le citoyen Malegre font des couvertures sans s'être fait recevoir maîtres »³.

« Le citoyen M. A. Pictet rapporte⁴ (au Département des Arts) que les maîtres jurés tisserands, s'appuyant sur leur règlement de 1580, se plaignent de ce qu'un étranger, ouvrier de leur profession, a été introduit et employé par le Département et demandent à travailler de même pour le Département ». Trois jours plus tard « le citoyen Pictet rapporte⁵ que les tisserands ont persisté à s'opposer à ce qu'un étranger travaillât des étoffes à Genève, prétendant que lors même qu'il serait reçu maître, il n'acquerrait pas ce droit, n'étant pas citoyen. » Il est vrai que le citoyen Pictet « réussit à lever cet obstacle, en obtenant pour une légère rétribution la protection du plus âgé des tisserands. »

« Le citoyen Louis. Romieux, tondeur, expose que, n'ayant pas d'inspecteur sur sa maîtrise depuis la retraite du citoyen Maunoir, il n'a pu se plaindre de ce que, contre l'article 6 de leurs règlements, le citoyen Perochin tient six ouvriers tandis qu'il n'en a qu'un seul.⁶ »

« Les jurés tailleurs se plaignent dans une pétition que,

¹ D. A. 15 septembre 1795 : « La citoyenne Vierre demande dans une pétition la restitution de 6 paires de souliers venant de Paris, qui lui ont été saisis dans la ville par les jurés cordonniers. »

² D. A. 19 juillet 1796 : « Le citoyen Lavalette réclame un habit que les jurés tailleurs ont saisi chez un ouvrier étranger auquel il l'avait donné à refaire. »

³ D. A. 12 avril 1796. — ⁴ C. A. 21 avril 1795.

⁵ D. A. 24 avril 1795. — ⁶ D. A. 12 juillet 1796.

contre la teneur des règlements, les veuves des maîtres prennent des ouvriers pour leur couper leur ouvrage. tandis qu'il est permis seulement à celles qui savent couper de prendre des ouvriers pour achever le travail¹. »

« Le citoyen Tingry rapporte que le citoyen Orange, tailleur, tient chez lui des ouvriers cordonniers, auxquels il fait faire des souliers qu'il débite malgré les réclamations des jurés de cette maîtrise². »

D'autres réclamations protestent contre l'introduction à Genève de marchandises prohibées :

« On fait lecture (au Département des Arts) d'une pétition des jurés cordonniers qui exposent que les précautions prises pour empêcher l'introduction des souliers dans la ville sont insuffisantes et qui demandent une assemblée générale de leur corps³. »

« Le Conseil administratif demande le préavis du Département sur la pétition des citoyens tourneurs qui réclament l'exécution à leur égard de la publication qui défend l'introduction d'ouvrages qui sont l'objet du travail de professions établies à Genève, et demandent qu'il soit fait une nouvelle ordonnance pour défendre aux fripiers de vendre des meubles neufs fabriqués au tour hors du territoire de la République ; offrant de payer les frais d'affiche⁴. »

« Le citoyen Voullaire fait lecture d'une pétition des tailleurs qui se plaignent que l'on vend dans la ville des habillements faits au dehors⁵. »

Parfois l'on se plaint de l'accaparement de la matière première, témoin cette adresse des maîtres cordonniers au Comité d'administration que nous reproduisons *in-extenso*⁶ :

¹ D. A. 23 août 1796. — ² D. A. 27 février 1796.

³ D. A. 19 janvier 1796. — ⁴ D. A. 11 octobre 1796. On voit que cette réclamation faite par des artisans non organisés en maîtrises, ne diffère guère de celles des corporations.

⁵ D. A. 4 août 1795.

⁶ Rapports adressés au Département des Arts. Pièces non reliées.

25 janvier 1795, l'an 4 de l'Egalité genevoise.

Citoyens Magistrats,

Tous les maîtres cordonniers, réunis en assemblée étant indignés de l'accapARATION que font les citoyens Bolomey et Cornier¹ sur les cuirs de Genève pour remettre ensuite aux pauvres maîtres avec un grand principe d'usurier qui achève de les réduire dans une profonde misère, demandent

1^o Qu'ils soient destitués du comité sur les cuirs vu qu'ils ne s'en servent que pour leur intérêt particulier et non pour le bien public ;

2^o Qu'il leur soit défendu de faire un tripot qui n'a que l'égoïsme pour partage et qui, par le fait, cherche à rendre leurs concitoyens dépendants d'eux, principe qui ne peut être joint à ceux de l'égalité et de l'humanité. En conséquence nous demandons qu'il leur soit défendu de faire de tel accapARATION, de cesser leur vendition de détail, comme ils la font, de mettre en réquisition toutes les marchandises qu'ils ont chez eux, en leur laissant la quantité nécessaire à leurs travaux : que le surplus soit vendu à ceux qui n'en ont point et de leur en tenir compte avec la bonification de 4 pour cent.

Nous demandons aussi que le citoyen Buscarlet, qui tient une fabrique de souliers, soit tenu de la cesser, vu qu'il n'est point du nombre de nos maîtres ; que les ouvrages qui se font chez lui ne sont que très mauvais et ne font que donner une mauvaise renommée à la maîtrise de Genève, et que, joint à cela, nous fait une consommation de marchandise qui ne fait que nous la rendre toujours plus rare.

Nous demandons de plus qu'il soit fait un dépôt patriotique de la Caisse nationale pour être joint à celle de notre profession pour établir un comptoir patriotique qui soit tenu d'acheter des cuirs en abondance pour les revendre ensuite au détail aux pauvres maîtres qui ne sont point dans la faculté de l'acheter en gros, et qui

¹ Dans d'autres pièces il est appelé Cornière.

sont privés par le fait de pouvoir gagner leur pain, et qu'avec le temps ne manqueront pas de charger le Département des secours publics, ressource qui ne se fait qu'avec grande douleur par des hommes vertueux. En conséquence les soussignés invitent leurs concitoyens administrateurs de prendre intérêt à leurs demandes qui ne cessent de faire des vœux sincères pour la prospérité de l'Etat et la conservation de ceux qui le gouvernent.

(Suivent les signatures du président des cordonniers, de deux anciens jurés et d'un juré).

En un cas les maîtres ont demandé l'intervention des pouvoirs publics contre leurs ouvriers. Cette affaire mérite, croyons-nous, d'être racontée avec tous les détails qui en subsistent¹ :

17 mars 1794 :

« Le citoyen Humbert a rapporté que quelques maîtres cordonniers étaient venus lui dénoncer des ouvriers qui cherchaient à exciter du mécontentement chez leurs camarades de profession pour les porter à la demande d'une augmentation dans le prix de leurs journées ; et pour arrêter le progrès de cet esprit de mécontentement dont la contagion pourrait devenir dangereuse. Le citoyen Humbert a été chargé de mander par devant lui les ouvriers dénoncés pour — après avoir vérifié les faits dont ils sont accusés — leur défendre sous les plus graves peines de continuer leurs manœuvres. »

19 mars 1794, matin.

« Le citoyen Humbert a rapporté que, malgré les mesures prises lundi dernier pour arrêter dans leur naissance les mouvements qu'on cherchait à exciter chez les garçons cordonniers, quelques-uns d'entre eux se répandaient chez leurs confrères, et s'efforçaient, sous le prétexte du haut prix des denrées, à monter leurs prétentions à l'égard de leurs maîtres qui, si l'on ne les met à

¹ Registres du Conseil. B. 303.

la raison, ne seront plus en état de les satisfaire. Les maîtres cordonniers sollicitent à cet égard des mesures promptes et efficaces. Arrêté de faire informer par l'auditeur Claparède. »

19 mars 1794, relevée.

« Vu la plainte portée par Antoine, fils de Joseph Vigne, âgé de 60 ans, agissant au nom du corps des maîtres cordonniers, contre les nommés Selemoly, L'Hongrois, Balinger, Hanau, ouvriers cordonniers. au sujet des manœuvres qu'ils emploient pour exciter tous leurs camarades de profession contre les maîtres, la dite plainte reçue le 19 crt par le citoyen auditeur Claparède, vu le verbal du dit auditeur, arrêté de suivre à l'information. »

22 mars 1794.

« Vu les déclarations de Thomas Warum, fils de Valentin, de Hongrie, âgé de 28 ans, garçon cordonnier chez le citoyen Cosson ; de J. Engel-Fried (?) de Bein (?) en Wirtemberg, âgé de 29 ans, garçon cordonnier chez maître Gret ; de Ferdinand Wingeler, de Darmstad, âgé de 29 ans, chez le citoyen Cornier ; de Jean Maurice Bolomay, fils de Claude, âgé de 55 ans, maître cordonnier ; ... (et de trois autres maîtres cordonniers)... les dites déclarations reçues le 20 crt par le citoyen auditeur Claparède ; vu le verbal¹ du dit auditeur, arrêté qu'il n'y a plus rien à faire sur la dite procédure. »

25 mars 1794.

« Le citoyen Humbert a demandé, au nom du corps des maîtres cordonniers, qu'il venait de présider, l'expulsion de huit ouvriers qui, par leur conduite inquiète et turbulente, cherchent à corrompre les autres ouvriers ; en conséquence il a été donné ordre d'intimer aux nommés L'Hongrois, Ferdinand, Jean Palingre, Choutz, Jean, Gaspard Kivil, Martin et Jean Henner, ouvriers cordonniers, de sortir de la ville et du territoire avant trois heures après midi, sous peine de châtement. »

¹ Ce procès-verbal n'existe pas aux Archives de Genève.

26 mars 1794.

« Lecture faite de la requête des citoyens P. F. Gret, J. M. Bolomay, J. F. Cosson, François Barbe, maîtres cordonniers, tendant à demander la rentrée de leurs ouvriers, mis hors la ville par notre arrêté de hier, et en étant opiné, arrêté de commettre le citoyen auditeur Claparède pour informer sur les dits ouvriers. »

8 avril 1794.

« Le citoyen Humbert a rapporté que d'après les instances faites par le citoyen Bolomay en faveur du nommé Jean, son ouvrier, mis ci-devant hors la ville avec d'autres ouvriers cordonniers, et vu que le dit Bolomay répond de sa conduite, il estimait qu'il y avait lieu de lui permettre sa rentrée; ce qui lui a été accordé. »

* * *

A quel degré les Genevois étaient pénétrés de l'esprit corporatif, nul document ne le montre mieux que les procès-verbaux du *Club des Amis de Jean-Jacques Rousseau*, une des nombreuses sociétés révolutionnaires de l'époque¹. Nous reproduisons ici les passages ayant trait à notre sujet :

7 août 1794.

« L'Assemblée appuie une adresse des *Joyeux* qui exprime leurs craintes relativement au bannissement de quelques individus qui pourraient nuire à la fabrique². »

8 août 1794.

« Sur la proposition du tribunal révolutionnaire qui demande l'opinion des sociétés sur les individus qui

¹ Nous devons la communication de ce document à la grande amabilité de M. E.-L. Burnet, auquel nous exprimons nos plus vifs remerciements.

² C'est-à-dire en exportant à Besançon ou ailleurs les secrets de la fabrication genevoise.

sont bannis et qui pourraient faire tort à la fabrique, l'Assemblée arrête à l'unanimité de 57 votants de placer Martin-Delong dans cette catégorie et demande la commutation de sa peine. »

18 août 1794.

« Les *Sans-Culottes du Bourg-de-Four* demandent que chaque club compose un comité de surveillance de trois membres pour découvrir les personnes suspectes, les pauvres, et surveiller les ouvriers étrangers que les maîtres occupent. Rejeté unanimement motivé sur ce que la surveillance demandée existe déjà. »

« Qu'il n'y ait qu'une seule commission de secours public, que toutes les bourses et même les boîtes des maîtrises soient réunies. Accepté au $\frac{2}{3}$ des suffrages, motivé sur ce que c'est conforme aux principes de l'égalité. »

20 août 1794.

« L'Hospital fait... lecture d'une adresse du *Berceau de Jean-Jacques Rousseau*¹ à ses concitoyens révolutionnaires insurgés :

« Salut et Fraternité !

« Citoyens révolutionnaires !

« L'aristocratie n'était pas le seul ennemi du peuple ;
« elle est abattue ; et le peuple sera encore malheureux
« s'il ne profite de l'instant où il est levé pour terrasser
« ceux qui mettent obstacle à son bonheur. Genève
« pauvre et faible, ne peut subsister que par son industrie.
« Sa fabrique est sa ressource. Genève doit donc
« aussi regarder comme traîtres et punir comme tels les
« monstres qui voudraient la priver de ce moyen de se
« soutenir.

« C'est d'après ces considérations, Citoyens révolutionnaires, que nous demandons :

« 1^o Que la peine de mort soit portée contre tout
« citoyen genevois ou étranger qui engagerait dans la

¹ Club situé en plein quartier d'horlogers.

« République des citoyens à abandonner leur patrie pour
« porter ailleurs leur industrie, pour établir et soutenir
« dans l'étranger quelque nouvelle fabrique.

« 2^o Que la peine de bannissement perpétuel et de
« confiscation des biens soit prononcée contre tout Gene-
« vois qui quitterait la patrie dans ce mauvais but.

« Quelles mesures, citoyens révolutionnaires, ne doit-
« on pas prendre à cet égard ? Quand on considère que
« ce sont des Genevois et des Genevois dont quelques-
« uns sont, ensuite, venus mourir à la charge des bourses
« publiques, qui ont soutenu ces nouvelles fabriques qui
« nous envoisinent ! Quand sous l'ancien régime les
« riches égoïstes laissaient moisir, si l'on peut parler
« ainsi, leurs trésors dans leurs coffres, plutôt que de
« s'en servir à occuper leurs braves et vertueux conci-
« toyens, il était permis aux malheureux d'aller loin de
« leur patrie chercher une pénible subsistance qu'elle
« leur refusait. C'était, n'en doutons pas, un des moyens
« qu'employait l'aristocratie pour tenir le peuple dans la
« pauvreté et la servitude : le travail dépendait des aristo-
« crates, à leur premier caprice les comptoirs se fermaient
« et les infortunés pères de famille pliaient sous le joug
« pour ne pas mourir de faim. Oui, dans ces siècles de
« fer, il importait peu de faire fleurir la fabrique à Ge-
« nève, il importait peu que les fabriques étrangères
« fissent avec les siennes une concurrence nuisible, une
« concurrence — nous le disons ouvertement — capable
« de ruiner notre patrie et de porter une atteinte mortelle
« à notre précieuse indépendance. Mais l'état des choses
« a changé ; le Peuple connaît enfin sa dignité ; il a
« repris l'énergie qu'il avait presque perdue ; il s'occupe
« d'établissements qui ont pour but son bonheur ! C'est
« pour les favoriser, ces établissements, que nous vous
« invitons, Citoyens révolutionnaires, à prendre nos
« demandes en sérieuse considération.

« GIRARD, dit GUERRE, *secrétaire.* »

« L'Assemblée adopte le premier article de la proposi-
tion à l'unanimité de 78 voix. Elle rejette le deuxième
article, motivé sur ce qu'il est excessivement louche, et
qu'il en pourrait résulter de grands inconvénients, même
pour la fabrique, si on l'acceptait. »

La peine de mort contre ceux qui portent préjudice à une corporation ! Il est difficile d'aller plus loin. Cependant l'esprit corporatif fait parfois place à une attitude plus libérale lorsque l'intérêt particulier s'oppose, en certains points, à l'institution corporative. Il va même exceptionnellement à l'encontre de ses intérêts. Ainsi on lit, toujours dans les procès-verbaux du *Club des Amis de Jean-Jacques* :

21 août 1794.

« III. Proposition (du Club) de la Grille : « Les Clubs « veulent-ils qu'il soit établi une pharmacie nationale « pour avoir les médicaments de meilleure qualité et à « plus bas prix ? » — Adopté à l'unanimité.

« IV. Proposition de la Grille : « Les clubs veulent-ils « que la commission révolutionnaire autorise l'adminis- « tration à faire empletter des vins dans l'étranger pour « les vendre à pot et à pinte dans les caves nationales ? » — Adopté à l'unanimité, moins une voix.

29 août 1794.

« ... Proposition du comité central sur la demande de « la Grille :

« Considérant qu'il est juste que la nation profite des « bons marchés qui résulteront des encans nationaux, « propose aux sociétés, savoir :

« 1^o Si les fripiers et fripières continueront d'avoir le « droit d'acheter aux encans nationaux.

« 2^o Qu'il n'y ait que les Genevois qui aient le droit « d'acheter dans les encans. »

« L'Assemblée répond *oui* à la première question et *non* à la seconde, motivé sur ce que c'est contraire aux droits de l'homme et aux intérêts de la nation. »

Mais ces décisions semblent être des exceptions. Le vrai esprit corporatif se manifestera généralement dans

son intégrité. Et quant aux artisans non organisés en corps de métier, ils essaieront à obtenir ce privilège : ainsi le 30 juin 1795 les ferblantiers demanderont au Département des Arts que leur profession soit érigée en maîtrise¹ et le 15 décembre 1795 les tonneliers lui adresseront une pétition dans le même sens^{2 3}.

¹ D. A. 30 juin 1795.

² D. A. 15 décembre 1795.

³ Il ne faut se laisser d'induire en erreur par le vocabulaire révolutionnaire de certaines pièces. Ainsi, le 30 août 1794 les « maîtres charrons » font une pétition concernant la coupe des bois et leur approvisionnement de bois sec. Dans cette lettre, conservée aux archives de Genève (B 304, entre p. 608 et 609), le mot « maître » est toujours rayé et surchargé du mot « citoyen », ceci de la main d'Isaac Cornuaud, qui apostille également cette pièce : « Vu au Cercle de la Grille, arrêté de l'appuyer.... J. CORNUAUD, Président. » — Mais ces « citoyens charrons » ne tenaient pas moins à leurs prérogatives que les « maîtres charrons » qu'ils avaient été la veille.

III

L'Esprit corporatif

LES AUTORITÉS

Si l'esprit des administrés ne semble guère avoir subi d'évolution pendant les années qui s'étendent entre l'établissement de l'égalité politique intégrale et la fin de l'indépendance genevoise, les autorités ont louché entre le respect du passé, avec ses inégalités économiques consacrées par les lois, et les idées égalisatrices qui triomphaient alors en France.

En étudiant ces variations il convient de distinguer entre la tendance qui tenait à conserver autant les formes anciennes que leur esprit, et celle qui, pour maintenir l'institution dans son essence, en sacrifiait volontiers les formes.

Cette seconde attitude prévalait d'abord. Ainsi, on lit dans les registres du Comité provisoire de l'Administration, du 27 mai 1793 ¹:

« Vu la requête de plusieurs maîtres horlogers tendante à ce qu'il leur soit accordé une nouvelle forme d'élire les maîtres jurés de leur profession, après avoir oui ; ce comité considérant que dans les circonstances présentes il doit éloigner de l'administration toute tendance à des privilèges qui n'auraient pas pour

¹ B. 301. I. p. 573.

but le bien de la chose pour laquelle ils ont été institués, et désirant, sans changer essentiellement la forme actuelle en laquelle s'élisent les jurés, ouvrir aux maîtres horlogers un moyen sûr de faire parvenir au dit office ceux d'entre les aspirants qui réuniraient en leur faveur le plus grand nombre de suffrages, a arrêté de substituer provisoirement l'article suivant à l'article 3 du Règlement sur les horlogers : ».

Le 6 novembre 1793, le pouvoir exécutif rendit l'arrêté suivant ¹:

« Le Comité déferant a la requisition qui lui a été faite sur l'état des cordonniers, et au nom du corps, a arrêté d'ajouter aux Règlements de cette profession les deux articles suivants :

« 1^o Tout maître, quel qu'il soit, ne pourra tenir que quatre ouvriers, et non plus, et en outre un apprenti.

« 2^o Toute association de maîtres ou maîtresses est absolument défendue, ainsi que toute protection donnée par des maîtres ou maîtresses à de simples ouvriers, sauf le cas de ceux qui pour former les susdites associations en auraient obtenu une permission expresse du gouvernement, réservant aussi les associations de père et fils ».

Mais bientôt, le gouvernement hésite sur la marche à suivre. Le 16 avril 1794 ² il prend une décision qui montre qu'il ne sait plus de quel côté il doit se diriger :

« Le citoyen Voullaire comme président sur les orfèvres, a exposé que ce corps devait s'assembler samedi (19 avril) pour l'élection de ses maîtres jurés ; mais que — comme la nomination, d'après le règlement, doit s'en faire par les jurés et anciens jurés, et que le corps pourrait faire ses réclamations contre une marche aussi contraire aux principes — il demande s'il ne pourrait pas adopter à cet égard celle dont d'autres corps de maîtrises ont déjà donné l'exemple ; dont opiné arrêté d'autoriser

¹ B. 302. — ² B. 304. p. 26.

le citoyen Voullaire à suivre la marche qu'il jugera la plus convenable, *soit en se conformant aux principes, soit en se conformant au règlement*¹ ».

Les maîtres orfèvres finirent, d'ailleurs, par procéder à la votation d'après les règlements².

La fin d'avril 1794 semble avoir été le moment où l'esprit corporatif conservateur prit le dessus parmi les autorités genevoises. Ainsi, se trouvant lui-même entre « les principes » et « les règlements », le Comité d'Administration n'hésite plus à sacrifier « les principes »³ :

« Vu la requête présentée par les citoyens J.-G. Guignard, Dd.-Jb. Gonthier, Félix Goy et Jn.-Aimé Ravv, monteurs de boîtes, dans laquelle ils exposent que le règlement exigeait d'eux à leur réception à la maîtrise une redevance de 100 florins, tandis qu'il n'en exige que 50 florins des fils de maîtres, mais qu'indépendamment des circonstances malheureuses qui leur rendent onéreux un pareil débours, ils croient, en s'y soumettant, manquer aux principes d'égalité consacré par la Nation ; lecture faite du préavis des maîtres jurés monteurs de boîtes⁴, auxquelles la dite requête a été communiquée par arrêté du Comité provisoire d'administration du 4 de ce mois ; arrêté que les requérants seront tenus de se conformer au règlement jusqu'à ce qu'il en ait été autrement statué par le corps compétent ».

C'est cet esprit qui régnera dorénavant. Le 10 juillet 1795 le Comité d'Administration, invité à cela par le Département des Arts, arrête⁵ que les présidents sur les maîtrises devront « avec soin en faire observer les règlements, veiller à leur exécution et déférer les contrevenants aux magistrats de police », et le 5 août 1795⁶ il

¹ C'est nous qui soulignons.

² Cf. B. 304. p. 47. (21 avril 1794).

³ B. 304, p. 82. — ⁴ B. 306, p. 419. — ⁵ B. 306, p. 530.

arrête de confirmer cette décision à ces derniers et de les inviter à aider les jurés sur les professions dans leur lutte contre ceux qui contreviennent aux règlements corporatifs ¹.

Ce retour ouvert et complet vers l'ancien état des choses dans le domaine économique coïncide avec le triomphe du parti modéré dans le domaine politique. Un arrêté du Département des Arts, du 29 septembre 1795 ², montre nettement cette double transformation :

« Le Département des Arts, etc, convaincu que la prospérité de la République dépend surtout des mœurs et des vertus des citoyens ; considérant que le gouvernement ne peut espérer d'établir solidement cette base sans le concours du zèle et de la surveillance de chaque citoyen envers ce qui l'entoure ; considérant que les exemple d'un funeste relachement surtout dans les mœurs des jeunes gens se sont multipliés d'une manière effrayante pendant ces temps de troubles, qui ont ôté à la jeunesse le salutaire frein d'une surveillance soutenue de la part de ceux qui étaient appelés à les diriger et à avoir l'œil sur leur conduite, pense qu'il ne peut mettre un intérêt trop vif à tout ce qui peut ramener l'exacte observation des règles prescrites par les bonnes mœurs ; en conséquence il invite les maîtres jurés de la profession des monteurs de boîtes à faire une visite générale de leur corps pour s'informer de la manière dont les apprentis y sont maintenus dans leur devoir, et pour exhorter les maîtres à employer des moyens moraux pour les former à l'assiduité au travail dans les jours ouvrables et à les habituer à observer et respecter le jour consacré au repos, ou du moins — lorsqu'un cas de nécessité absolue les forcerait à travailler le dimanche — à ne pas le troubler par des occupations bruyantes, telles que de forger, planer, etc. »

¹ Le 30 mars 1796, les Syndics et Conseil proclameront « que les règlements sur les maîtrises n'ont pas été abrogés et subsistent dans toute leur force ». Bibliothèque de Genève. Gf. 568. IV/175.

² D. A. p. 152.

Cette décision nous amène à l'attitude des autorités vis-à-vis des ouvriers. Nous avons vu plus haut que le gouvernement marchait la main dans la main avec les maîtres cordonniers : lorsque ceux-ci demandent l'expulsion de Genève de huit compagnons étrangers qui veulent organiser un mouvement pour une augmentation des salaires, tous ces ouvriers doivent quitter la ville et le territoire « avant trois heures après-midi sous peine de châtiement », et un seul d'entr'eux est autorisé à rentrer.

Lorsqu'il s'agit d'ouvriers nationaux, les autorités genevoises sont moins expéditives. On les oblige bien à obéir aux règlements, mais on leur laisse des délais pour se mettre en règle ¹.

Dans un cas, celui d'une fille de maître qui, invoquant la Déclaration des droits de l'homme, fait des biscuits en contravention aux règlements, le Département arrête de répondre que ceux-ci « sont formels contre le travail que fait la citoyenne requérante et que l'article des Droits de l'homme qu'elle cite dans sa pétition ne peut l'autoriser en aucune manière. Mais que le citoyen Pictet est chargé de chercher des moyens de transiger entre cette citoyenne et les jurés. » ^{2 3}.

¹ Cf. l'affaire Leuba. D. A. 1795. 20 juin, 26 juin, 21 juillet.

l'affaire des monteurs de boîtes. D. A. 1795. 14 et 20 juillet.

l'affaire des cordonniers. D. A. 1796. 21 et 31 mai.

² D. A. 8 décembre 1795.

³ Signalons, en passant, l'esprit de conciliation des jurés monteurs de boîtes qui décident, le 25 août 1795, lorsqu'ils sont en présence de quatre ouvriers travaillant pour leur propre compte sans avoir été reçus maîtres, qu'ils « croient devoir céder — vu les malheureuses circonstances — la portion de l'honoraire attaché en pareil cas à leurs volutions, pour engager ces citoyens à faire chef-d'œuvre », ce que ceux-ci

Dans d'autres cas lorsqu'elles se trouvent en présence d'importants intérêts contraires, les autorités hésitent longuement sur la décision à prendre, exemple l'affaire du tourneur nancéen Mangeon (ou Mangeot).

Muni de recommandations de plusieurs maîtres, cet ouvrier faiseur d'outils se présente à la « Chambre des Etrangers » le 1^{er} septembre 1795. Celle-ci fait une enquête d'où il ressort que « le dit Mangeon est très utile à nos différents artistes pour lesquels il fait divers outils de tous genres, aussi nécessaires qu'utiles et curieux. » La permission de rester à Genève lui est donc accordée le 7 septembre 1795¹. Vers le milieu de septembre on lui refuse une prolongation de sa carte de domicile « comme faisant concurrence à d'autres ouvriers genevois », point de vue qui est également représenté au sein du Département des Arts². Pendant deux mois cette affaire circule entre le Conseil administratif, le Département des Etrangers et celui des Arts, personne ne voulant prendre une décision ferme. Enfin, le 11 mars, le Conseil administratif intime l'ordre à Mangeon de quitter Genève dans un délai de deux mois³. Alors « plusieurs ouvriers » font une pétition pour demander que Mangeon « soit conservé à domicile dans la ville ». Le Département « ne juge pas convenable » de s'en occuper⁴. Mais, finalement — Mangeon ayant pétitionné contre l'arrêté du 15 mars — sur un

acceptent. (*Délibérations des Nobles Seigneurs Commis et de Messieurs les Jurés sur la profession des monteurs de boîtes et étuis de montres*. Archives de Genève : Manuscrits historiques, 26 bis).

¹ Registre de la Chambre des Etrangers. 1^{er} septembre 1795.

² D. A. 15 décembre 1795.

³ C. A. 11 mars 1796.

⁴ D. A. 15 mars 1796.

préavis favorable du Conseil administratif¹ la Chambre des Etrangers, le 17 mai 1796, l'autorise à rester à Genève².

En général, lorsqu'il s'agit de conflits d'intérêts, les autorités semblent favoriser ceux des plus forts. Rien de plus instructif à cet égard que la réponse faite aux maîtres cordonniers qui, le 25 janvier 1795, s'étaient plaint des citoyens Cornière, Bolomey et Buscarlet³.

Nous donnons ici le rapport du citoyen Tingry sur cette affaire⁴, rapport que le Département des Arts adopta à l'unanimité et que le Conseil administratif fit envoyer en réponse aux maîtres cordonniers, après avoir décidé de passer à l'ordre du jour sur leurs réclamations⁵. (6 février 1795) :

PRÉAVIS DU DÉPARTEMENT DES ARTS

SUR LA REQUÊTE DES MAÎTRES JURÉS CORDONNIERS

Communication faite au citoyen Cornière de la requête à l'Administration par les citoyens jurés cordonniers, il a répondu

1^o qu'il ne faisait pas le commerce de cuirs en usurier puisqu'il se faisait payer comptant ; qu'à la vérité, il en vendait à ses connaissances qui aimaient mieux le payer 4 l. 8^s la livre parce qu'ils étaient secs, que 4 l. 3^s chez les tanneurs qui les vendent humides.

2^o qu'il lui paraissait que les tanneurs seuls avaient droit de plainte sur cette espèce de commerce, s'il est général, et non les cordonniers.

¹ Nous ne l'avons pas retrouvé.

² Chambre des Etrangers, 17 mai 1796.

³ Cf. plus haut, p.

⁴ Rapports au Département des Arts.

⁵ B 305. p. 1221.

3° qu'il ne faisait aucun accaparement préjudiciable aux maîtres de la Ville puisqu'il tirait ses cuirs de Suisse, et qu'il n'avait même affaire ouverte avec les tanneurs de Genève.

4° que si le commerce qu'on lui reproche eut été général et non particulier, ou limité à un petit nombre de ses amis, il consentirait, par esprit de paix, à ne plus le faire, se réservant néanmoins, comme il se réserve encore, la facilité d'obliger ceux de ses confrères qui lui demandent du cuir sec.

5° que quant au Comité sur les cuirs il paraît que les maîtres plaignants ignorent qu'il n'exerce plus aucune fonction, les pouvoirs dont il était nanti ayant été remis aux Magistrats juges de paix.

Conclusion (du rapporteur). Le citoyen Cornière ne donne aucune prise aux maîtres cordonniers en ce qu'il ne vend pas à crédit, ni à un prix trop haut quand on compare les cuirs secs aux cuirs humides. D'ailleurs il n'est point en contravention avec les règlements sur le Corps, puisqu'il n'en existe aucun qui prescrive la quantité de cuirs que les cordonniers peuvent tenir chez eux. Un tel règlement, s'il subsistait, serait aussi ridicule que vexatoire.

D'un autre côté, le cit. Bolomey, inculpé dans la réquisition pour le même fait que le citoyen Cornière, a mis en avant les mêmes raisonnements pour sa défense. Il a, de plus, demandé que l'administration voulut bien prescrire une visite domiciliaire pour l'examen de la nature de ses cuirs, qu'il tient de l'Etranger, et qu'il mettrait sous les yeux des personnes désignées ses livres, ses lettres de correspondance et tout ce qui pourrait les éclairer sur un commerce qui ne regarde en rien les maîtres cordonniers.

Il objecte, de plus, que ses cuirs de veau qui sont très rares ici n'ont jamais passé le prix de 5 l. 6^s, tandis que ceux de nos tanneurs ont toujours été de 6 l. ; que s'il perdait sur les gros cuirs, les basanes qu'il tirait d'Allemagne, et les peaux de mouton qu'il faisait venir de Grenoble, faisaient une mieux value qui compensait le premier commerce.

Conclusion (du rapporteur). Il me paraît que les deux citoyens sont hors des atteintes du Corps des maîtres cordon-

niers, sans préjuger néanmoins s'il font un commerce condamné par les règlements sur la profession des tanneurs.

En jugeant comme particulier, je ne sais voir que le bien de la Ville par ces arrangements autorisés par les circonstances, pourvu toutefois que la nature de la marchandise puisse soutenir l'exhibition des connaisseurs; car les cuirs pourraient être tellement légers que l'ouvrier trouvât du bénéfice à le payer 4 ou 5 sols de plus par livre, qu'un cuir plus étoffé, mieux fourni. Dans un cas semblable le public supporterait seul le dommage d'un semblable commerce. L'objet considéré sous ce point de vue d'utilité publique semble demander que l'Administration le distingue de tout autre, que de petits intérêts particuliers font apercevoir, malgré leur peu de rapport, avec le bien général.

Le second motif de la réquisition des maîtres jurés cordonniers regarde l'entreprise du citoyen Buscarlet. La communication lui en ayant été faite, il a paru peu surpris de cette poursuite parce qu'il avait déjà des aperçus des procédés des jurés cordonniers dans la personne du maître qu'il occupe. Il est néanmoins entré dans les détails de son commerce dont le résultat lui paraît être à l'avantage de Genève. Les bases suivantes sur lesquelles il fonde son assertion me paraissent assez solides :

1° il n'emploie aucun cuir préparé à Genève. En cela il ne peut contribuer en rien à la disette de cette marchandise si elle se fait sentir un jour chez nous.

2° il n'est pas en contravention avec l'article 19 des règlements sur la maîtrise des cordonniers : *que nul maître ne pourra travailler pour aucune personne qui n'est pas de la profession pour revendre les dits souliers, à peine de confiscation dudit ouvrage, d'amende, suivant l'arrêt des Seigneurs Commis, du 16 août 1720*, parce qu'il n'est pas maître cordonnier; parce que les souliers ne sont pas vendus à Genève; qu'ils sont destinés à remplir ses engagements avec la Nation française, et qu'il serait ridicule de penser que cet article des règlements pût empêcher tel particulier de faire fabriquer des souliers à Genève par des maîtres cordonniers de la Ville, et avec des cuirs étrangers, pour la consommation des Etrangers.

3° il ne fait faire ces souliers qu'à un maître de la Ville (Maurice) chargé d'une nombreuse famille (6 enfants) et qui serait à charge aux établissements des secours publics sans cette entreprise. Ce maître cordonnier n'occupe pas plus d'ouvriers que le nombre prescrit par le règlement.

4° une des premières conditions de l'entreprise faite avec la Nation française, est d'avoir, en retour, des écorces pour l'usage des tanneries de Genève, et que sur 20 milliers, pour la fourniture desquelles ils sont d'accord, il en a déjà reçu une bonne partie déposée au moulin de la Coulouvrierie, et destinée aux citoyens Pestre et Woumard.

5° il apporte enfin pour dernière preuve qu'en pensant à ses affaires particulières il n'a rien négligé de ce qui peut contribuer au bien de ses concitoyens, c'est qu'il traite, en ce moment, pour le prix de 400 moules de bois pour Genève en retour de ce qui lui sera dû pour ses fournitures.

Les enquêtes faites auprès du citoyen Woumard ont été à l'appui des faits annoncés par le citoyen Buscarlet. Le citoyen Pestre ne s'est pas trouvé chez lui aux deux visites que je lui ai faites pour le même objet.

Conclusion (du rapporteur). Il résulte de ces diverses explications et démarches que les maîtres jurés cordonniers ne sont pas fondés dans leurs demandes, sauf nouvel avis de la part du département.

P.-F. TINGRY.

Ce 5 février 1794, l'an 4 de l'Egalité Genevoise.

A côté de cet esprit d'opportunisme ¹, allant jusqu'à la violation ouverte des règlements, les autorités genevoises font preuve, surtout à l'approche de la chute de l'ancienne république, d'une remarquable fidélité aux institutions corporatives, telles qu'elles avaient existé. Non

¹ Cf. aussi le Conseil législatif, se déjugant, à quatre mois de distance (décembre 1795-avril 1796) sur son autorisation d'importer des meubles neufs. (Bibliothèque de Genève. Gf. 568 IV/179).

seulement qu'à la fin de 1797 les jurés de nombreuses maîtrises prêtent encore le serment prescrit, mais le 3 et le 9 avril 1798 — soit au moment où l'occupation française est chose désormais inévitable — le Conseil administratif nomme encore des présidents sur les professions des perruquiers ¹ et des teinturiers ².

¹ B 312. p. 11. — ² B 312. p. 23.

IV

UN ÉPISODE :

Le mouvement anti-corporatif

A côté des tendances corporatives il y avait à Genève évidemment aussi un courant opposé aux maîtrises, soit que les intérêts de certains les aient poussés dans cette voie, soit que l'exemple de la France leur ait suggéré l'idée de l'imiter en abolissant les corporations de métier.

Chose curieuse, ce sont les autorités elles-même qui, par le projet d'une enquête, attirent l'attention publique sur cette question. En effet, le 1^{er} mai 1793, le Comité des Arts de l'Assemblée nationale publie un *Avis et Rapport*¹, dans lesquels il invite les citoyens de lui communiquer des mémoires sur certaines questions relatives à l'agriculture, aux arts et au commerce. Voici le questionnaire relatif aux arts :

« LA LIBERTÉ INDÉFINIE DU TRAVAIL CONVIENT-ELLE A GENÈVE ? »

N. B. — Cette question, (la principale, presque l'unique, celle à laquelle le Comité doit donner une attention profonde) appellera nécessairement à traiter celles-ci :

a) *Convient-il à Genève que ses petits ateliers se changent en grandes fabriques ?*

¹ Bibliothèque de Genève. Gf. 315. 59/10.

Nota. La réponse se divisera en trois points : point de vue politique, point de vue moral, point de vue financier.

b) *Si l'on rétablit la liberté indéfinie, quelles précautions permanentes serait-il indispensable de prendre pour en prévenir les abus ?*

Nota. Par exemple, des patentes payées ou non payées, etc.

c) *Dans cette même hypothèse, quelles mesures provisionnelles faudrait-il prendre pour opérer le passage tranquille de la gêne actuelle à cet état de liberté indéfinie ?*

EN ADMETTANT LA LIBERTÉ INDÉFINIE POUR LES ARTS EN GÉNÉRAL,
CONVIENT-IL DE L'ADMETTRE POUR LA FABRIQUE D'HORLOGERIE,
ET JUSQU'A QUEL POINT ?

N. B. Lorsqu'il s'agit de l'existence d'une nation, on ne peut mettre trop de maturité à discuter ses intérêts, ainsi, le Comité n'aura pas regret, au nouveau travail, que cette question lui imposera. Elle exigera qu'il prenne une connaissance approfondie de l'état de la fabrique dans toutes ses ramifications. Et quelque parti qu'il prenne sur le fond de la question, les lumières qu'il acquerra sur cet objet, le conduiront sûrement à perfectionner les lois ou les règlements qui s'y rapportent.

QUELS SONT LES MOYENS CONVENABLES DE DONNER A L'INDUSTRIE
TOUT SON ESSOR DANS NOTRE PATRIE ?

N. B. Le mot *convenable* est ici essentiel et conduira le Comité à l'examen de toutes les suites de divers genres que les moyens proposés pourraient entraîner.

Chose étrange ! Ce questionnaire ne semble avoir provoqué que deux ou trois réponses, toutes relatives à la fabrique. En tout cas, aucun manuscrit de ce genre n'existe aux Archives de Genève, et dans cette ville qui pourtant vit paraître, de 1793 à 1798, pas moins de 2,500 affiches, feuilles volantes et brochures différen-

tes¹, cette enquête ne fait sortir des presses que les plaquettes suivantes :

*Mémoire sur les maîtrises, approuvé à l'unanimité dans l'Assemblée des maîtres orfèvres, et remis au Comité des arts, le 27 mai 1793*² (32 pages).

Et

[J. J. BADOLLET]. *Réflexions sur les maîtrises, lues à l'assemblée des horlogers, le 15 juin 1793, qui les a approuvées et en a désiré l'impression*³. (16 pages).

On peut encore ajouter à ces pièces :

J. J. BADOLLET. *Rapport de la commission nommée par le corps des horlogers pour s'occuper des abus à réformer dans la maîtrise de la fabrique d'horlogerie, fait à l'assemblée des maîtres horlogers, le lundi 5 août 1793*⁴. (16 pages).

Dans leur mémoire, les maîtres orfèvres réclament hautement et sans restrictions le maintien des maîtrises. Celles-ci « ne sauraient être comparées avec celles qui existent ou qui ont existé dans d'autres pays. » Les maîtrises genevoises « sont des associations de citoyens unis par un intérêt commun ; leurs règlements tendent à faire valoir l'industrie de chaque maître, et à fixer à l'exercice de cette industrie les limites nécessaires au bien des autres associés. » Les rédacteurs de ces règlements ont poursuivi un quadruple but : « 1^o de ne reconnaître comme maître que celui qui possède les connaissances qui doivent le diriger dans son art ; 2^o d'établir

¹ Cf. E. RIVOIRE. Bibliographie historique de Genève, t. II.

^{2 3} Bibliothèque de Genève. Gf. 315. 80/19 et 19 bis.

⁴ Ibid. Gf. 315. 161/3.

une police pour le maintien et l'avancement de la branche d'industrie qui fait l'objet de la maîtrise ; 3^o de réserver aux seuls enfants de la Patrie, et sous des conditions égales pour tous, le privilège d'y être admis, et les avantages que dans les temps heureux cette admission procure aux artisans laborieux ; enfin, 4^o, de renfermer l'exercice de l'industrie dans des bornes assez resserrées, pour que tous les membres de l'association jouissent dans une proportion à peu près égale des bénéfices de la fabrication. » Pour toutes ces raisons on demande le maintien du *statu quo*. Quant à la question de transformer « les petits ateliers en grandes fabriques », ils combattent ce changement comme préjudiciable aux bonnes mœurs : il détruirait les classes moyennes, rendrait moins stables les emplois des ouvriers, diminuerait la surveillance exercée sur le travail, il nuirait au caractère national en faisant appel aux ouvriers du dehors, en grande partie « sans éducation et sans moralité », il pousserait à la division du travail et partant à la spécialisation des apprentis ; au point de vue politique, la grande fabrique ruinerait la démocratie en assujettissant la majorité à quelques-uns ; au point de vue financier, elle tarirait les sources de l'impôt.

Les deux rapports de J. J. Badollet, approuvés par les maîtres horlogers, s'inspirent à peu de chose près des mêmes idées, surtout en ce qui concerne les dangers du remplacement de l'atelier par de grands établissements. Ils conviennent cependant que les règlements auraient besoin d'être revus, afin d'augmenter l'égalité de tous les « enfants du pays » — et d'eux seuls — dans l'exercice de l'industrie horlogère.

Alors que la fabrique se montrait hostile à toute tenta-

tive d'abolir l'organisation corporative, des citoyens — en tant que consommateurs — essayaient d'y faire une brèche. Ils demandent que les privilèges des bouchers soient abolis et que le régime de la concurrence soit établi. Le « citoyen Lieutenant » demande même un préavis du pouvoir exécutif à cet égard ; mais celui-ci déclare ¹ « que dans les circonstances actuelles il n'y a pas lieu de rien changer à ce qui a été pratiqué. » (12 août 1793).

A partir de cette date, jusqu'au 12 mars 1794, nos sources sont complètement muettes sur la question de l'abolition des maîtrises. La pièce suivante ², cependant, laisse supposer que l'agitation n'avait pas cessé et même qu'elle en était arrivée à susciter des passions très vives.

Extrait des Registres du Club fraternel des Révolutionnaires de la Montagne de Genève, dans la séance du mercredi 12 mars 1794, l'an 3 de l'Egalité Genevoise, présidence du citoyen Dufour-Valentin.

L'ordre du jour est suspendu par une vive réclamation du citoyen Clerc, inculpé par Bolomay d'avoir parlé dans une séance contre les Maîtrises, et qui se trouve en cela menacé de devenir la victime de leurs plus chauds défenseurs. L'assemblée arrête qu'il sera fait une adresse aux Autorités constituées pour les engager à poursuivre cette affaire. Clerc, non satisfait de cet arrêté, demande en outre que le Président mette aux voix pour que l'assemblée déclare s'il est vrai ou faux qu'il ait parlé contre les Maîtrises, et que, dans le cas où la déclaration témoignerait pour le faux, elle soit consignée dans le Registre, et qu'il lui en soit délivré un extrait à l'effet de faire publier par

¹ B. 302. p. 838.

² Nous devons la communication de cette pièce, qui — quoique imprimée — semble être le seul exemplaire existant encore, à l'amabilité de M. le docteur Frédéric Rilliet. Qu'il reçoive ici l'expression de nos meilleurs remerciements.

la voie de l'impression que Bolomay est un fourbe, un calomniateur. L'assemblée ayant déclaré unanimement le fait faux, l'extrait du registre est accordé.

Philippe Bosson, *secrétaire*.

Plus d'une année après cet incident, en juin 1795, a lieu la première — et dernière — attaque en règle contre le régime corporatif. Le Conseil législatif reçoit « la réquisition d'un grand nombre de cordonniers tendant à obtenir, d'après diverses considérations, la suppression des maîtrises de leur profession ». Le Conseil législatif renvoie cette pétition au Conseil administratif qui, à son tour, demande un préavis au Département des Arts. (26 juin 1795).

La pétition est malheureusement perdue ; on ne peut en connaître que les points combattus par un rapport de Tingry (voir plus bas). Ce qui est particulièrement fâcheux, c'est que nous ne connaissons pas les noms des signataires de la pièce, et que nous ne pouvons donc contrôler si réellement cet effort anti-corporatif avait ses racines parmi les étrangers domiciliés à Genève, s'il y avait « *un véritable pétitionnaire*¹ » embusqué derrière des signataires séduits, ou si, chose plus probable lorsqu'on considère les alarmes provoqués, il s'agissait d'un mouvement plus profond. Quoiqu'il en soit, la question des maîtrises, mise à l'ordre du jour par la pétition, préoccupait vivement l'opinion publique, surtout au moment où l'affaire vint devant le Conseil législatif. Celui-ci devait discuter alors un nouveau règlement sur la maîtrise des cordonniers, arrêté par le Département des

¹ Parole de Tingry, voir p. 212.

Arts dans sa séance du 7 juillet¹, est complété le 17 juillet 1795².

Le 10 août 1795, le Conseil législatif décide de discuter séance tenante le projet de règlement. Il est difficile de dire ce qui se passait dans cette séance. Voici ce qu'en dit le procès-verbal³:

« La discussion ouverte sur l'article premier se porte d'abord sur cette question : y a-t-il lieu à faire des règlements sur les diverses maîtrises sans avoir, au préalable, consulté le Souverain à cet égard, et sans savoir si elles seront conservées ?

« Après une longue discussion la question des maîtrises et le projet de règlement sont ajournés indéfiniment, et l'on arrête de répondre aux pétitionnaires que cette détermination du Conseil est fondée sur ce qu'il doit s'occuper incessamment de la législation permanente, où il pourra être question des maîtrises et de leurs règlements.

« L'on demande que cette réponse soit aussi motivée sur l'existence des anciens règlements, ce qui a été adopté, puis écarté ensuite par un rapport-d'arrêté ».

La nouvelle de cette délibération, aussitôt connue dans le public y suscite « quelque fermentation⁴ » et plusieurs corps de métier, par leurs jurés, demandent « à être convoqués pour délibérer sur cet objet⁴ ». Le Conseil administratif juge nécessaire de calmer le mécontentement grandissant et, le 11 août, « le citoyen Voullaire, vice-président du Département des Arts est chargé de se procurer du secrétaire du Conseil législatif des renseignements exacts sur la discussion qui eut lieu hier sur cet objet, pour être communiqués par lui aux présidents des professions qui réclament⁴ ».

¹ Cf. B 306. p. 404. — ² Cf. B 306. p. 454.

³ C. 81. Registre du Conseil législatif. p. 24.

⁴ B 306. p. 554.

Le même jour le citoyen Voullaire fait venir les inspecteurs sur les professions et leur communique la décision du Conseil législatif d'ajourner indéfiniment la question sur les maîtrises ¹. Il évite cependant de leur parler du double vote sur « l'existence des anciens règlements ». Ainsi on espère « tranquilliser les corps qui s'étaient livrés à de fausses alarmes ² ». Pour plus de sûreté le Département demande au Conseil Administratif de faire une publication, qui annoncerait que les anciens règlements, contrairement à l'opinion répandue, restent obligatoires. Ce projet est adopté par le pouvoir exécutif dès le lendemain, 12 août 1795 ³.

Voici cet arrêté ⁴, qui est incontinent affiché dans la Ville :

ÉGALITÉ — LIBERTÉ — INDÉPENDANCE

Au nom de la Nation

Les Syndics et Conseil, informés qu'à la suite d'une discussion qui eut lieu au Conseil législatif, des citoyens par ignorance ou par d'autres motifs, répandent le bruit que les Règlements sur les différentes professions ne subsistent plus ;

Prenant en considération l'Extrait des Registres du Département des Arts, tendant à faire connaître par une publication, que les Règlements sont censés subsister jusqu'à ce qu'ils aient été ou modifiés ou abrogés ;

Croyent de leur devoir de rappeler à leurs Concitoyens que le Souverain en sanctionnant, le 30 Novembre dernier, la loi sur *l'organisation et les fonctions du Département des Arts, de l'Industrie, du Commerce et des Monnaies*, a déclaré, Art. V : Que le Département « répartit entre ses Membres

¹ Cf. D. A. 11 août 1795. p. 142. et B 306. p. 556.

² B 306. p. 557. — ³ B 306. p. 558.

⁴ Bibliothèque de Genève. Gf. 318.

« l'inspection sur les Professions corrélatives, pour être l'objet
« spécial de leurs fonctions, pour qu'ils imposent aux réci-
« piendaires l'obligation d'observer les Règlements qui les
« concernent, et pour qu'ils veillent à leur exécution. »

En conséquence les Syndics et Conseil déclarent qu'en vertu de cette loi, ils sont appelés à faire suivre et exécuter les Règlements actuellement existants, en tout ce qui n'est pas contraire aux Lois ; et ordonnent de s'y conformer, sous les peines portées par les dits Règlements.

Et afin que personne ne l'ignore, les présentes seront publiées, imprimées et affichées aux lieux accoutumés.

Donné le 12 août 1795, l'an 4 de l'Egalité Genevoise.

DIDIER.¹

Cette mesure semble avoir suffisamment apaisé l'opinion publique, pour que, le lendemain (13 août), le Conseil législatif crut pouvoir ajourner « au moment où l'on traitera des maîtrises » — c'est-à-dire *sine die* — une requisition du citoyen François Turi demandant « le rapport de l'arrêté » pris le 10 août « sur le règlement de la maîtrise des cordonniers² ».

L'opposition des corporations ne cessait cependant pas de si tôt. Elles se méfiaient visiblement de la loyauté des autorités. Ainsi, au commencement de septembre

¹ Cf. *Journal d'Ami Dunant* (Bibliothèque de Genève, M.S.) t. V, p. 104.

« Il (le Conseil) fit cette publication parce qu'il apprit que dans le Conseil législatif il avait été dit qu'il vaudrait mieux détruire les maîtrises, que chaque individu travaillât comme il voudrait, et que les 30 mille écus auxquels on évalue ce qui est possédé par les corps de maîtrise, appartenissent au Trésor national. Ces idées avaient fortement irrités les jurés et maîtres de profession qui s'assemblèrent pour s'y opposer fortement et ne furent apaisés qu'après la promesse de cette publication. »

² C 81. p. 25.

1795, les maîtres jurés des différentes maîtrises reviennent à la charge et « demandent dans une pétition l'Extrait des registres du Département qui a provoqué la publication pour l'exécution des règlements et le mémoire du citoyen Tingry sur la défense des maîtrises en général. » Le Département refusa cette communication ; il tint cependant à « assurer ses concitoyens qu'il n'ignore pas que le Souverain l'a établi pour faire exécuter les règlements et que son avis dominant est éloigné d'être celui de l'abolition des maîtrises¹ » (8 septembre 1795).

Plus heureux que les maîtres-jurés, nous avons pu prendre connaissance du rapport Tingry, que nous reproduisons intégralement² ; quoique ce soit une œuvre de parti et que plusieurs de ses affirmations soient fortement sujettes à caution, ce n'est non seulement un document précieux sur l'organisation d'une maîtrise, mais surtout un résumé excellent des prétentions corporatives à la veille de la destruction de ce régime.

RAPPORT SUR LES MAITRISES, MAIS PLUS PARTICULIÈREMENT
SUR UNE PÉTITION FAITE AU CONSEIL LÉGISLATIF,
TENDANT A LA SUPPRESSION DE LA MAITRISE DES CORDONNIERS.

Le Conseil Législatif reçoit une pétition tendant à la suppression de la maîtrise des cordonniers ; le Conseil Législatif la renvoie au Conseil administratif qui en demande, sous la date du 26 juin (1795), un préavis au Département des Arts, dont voici le rapport :

Il n'entrait pas dans l'examen de la Commission de remonter aux premières causes d'une pétition enfantée par des personnes absolument étrangères à la profession

¹ Cf. D. A. p. 145, 146.

² Rapports faits au Département des Arts, p. 119-128.

des cordonniers. Son principal soin, son premier devoir était d'éclairer l'administration sur les points exposés dans la pétition sous le titre d'*Abus* qui, multipliés gratuitement, ne présentent aucun fondement solide au principal objet, et qui n'offrent qu'un prétexte, celui d'annuler une maîtrise nombreuse et, de là, étendre le même esprit de destruction sur toutes celles qui sont connues dans notre ville. Mais enfin, examinons les bases sur lesquelles repose cette étrange pétition.

1^o Le premier abus désigné dans la requête porte sur les dépenses prononcées pour la confection des chefs-d'œuvres.

Ces dépenses ont, en effet, existé sous le régime des distinctions personnelles dans la République. Ces distinctions n'existant plus depuis le 12 de décembre 1792, les frais de réception sont fort restreints puisque leur *maximum* qui était porté autrefois à 25 écus blancs pour la boîte se trouve réduit à 98 l. 5 s 3 d, y compris la vacation des maîtres jurés.

Le projet de revision des règlements présentés à l'Administration par le corps entier, sous la signature de ses jurés et sous une date antérieure à celle de la requête parvenue au Conseil administratif, confirme la solidité de l'argument contre l'exposé des pétitionnaires. D'ailleurs les deux maîtres reçus à la maîtrise au printemps dernier, Pierre Blanc et Paul Revel, peuvent attester qu'il n'a pas été question de régal pour les jurés. On peut donc affirmer que si ces dépenses extraordinaires ont eu lieu autrefois, elles étaient absolument dépendantes de la volonté du récipiendaire et qu'il n'existe aucune condition écrite sur ce qui serait vraiment un abus s'il en était autrement.

Il est vrai que l'obligation où se trouvait l'aspirant à la maîtrise de faire des bottes fortes exigeait de grandes dépenses et à pure perte, parce que ces bottes, qui ne sont plus d'usage, restaient à leur charge. Actuellement elles sont remplacées par des bottes molles, dont le prompt débit récupère des avances nécessaires.

On a néanmoins observé dans le nouveau règlement un don à la boîte, parce qu'il sert d'aliment aux actes de bienfaisance, toujours réglés sur l'état de cette boîte destinée au soulagement des infirmes, des veuves pau-

vres, et au viatique des ouvriers étrangers qui ne trouvent pas d'ouvrage dans la ville.

Eh ! qu'on ne s'imagine pas qu'il en est de cette boîte comme du dépôt de bien d'autres maîtrises dont les fonds n'ont pas une destination réglée. Celles des maîtres cordonniers est grevée annuellement d'une charge de 12 à 15,000 florins appliqués en pensions alimentaires. Il est donc indispensable pour le corps de conserver cette précieuse institution ; il est donc glorieux pour les citoyens qui veulent être agrégés au nombre des maîtres de faire quelques efforts pour contribuer à ce fonds de bienfaisance auxquels eux et leurs descendants peuvent avoir recours dans leur infortune.

Enfin, les changements qu'on doit au bon esprit et aux sentiments de justice des jurés actuels ayant rendu plus facile l'abord de la maîtrise, plusieurs citoyens se sont fait recevoir ; plusieurs se disposent à se présenter ; presque tous conviennent que les dispositions nouvelles sont très justes, et s'il s'est trouvé quelques réclamants, c'est qu'ils ignoraient les changements opérés ; c'est que le véritable pétitionnaire a su, par l'emploi de sophismes, les amener à signer une pétition dont plusieurs n'avaient même pas fait lecture, et qui se trouve actuellement invalidée par la demande que font quelques-uns d'entr'eux de la radiation de leurs noms.

2^o Le second abus côté regarde les étrangers qui travaillent avec le titre de maîtres, parce qu'ils le sont effectivement. Mais ce fait ne met en évidence que les abus du régime de 1782, qui donnait au Conseil le droit de tirer des maîtres du sein des domiciliés. Ces abus ne peuvent pas être reprochés à la maîtrise en question. La critique ne porte donc pas à plomb sur la corporation des cordonniers puisqu'elle s'est trouvée victime de cet ordre de choses et que ses règlements n'en font pas mention.

Du reste il n'y a que *cinq* maîtres étrangers et ces cinq maîtres seraient dans la classe des citoyens s'ils avaient en possession le numéraire que les anciens domiciliés doivent compter au département des finances pour retirer leurs lettres de citoyen. Cet incident ouvre aux pétitionnaires une nouvelle carrière contre l'article de nos lois qui spécifie une somme déterminée pour la réception des étrangers à la qualité de citoyens.

3° Le troisième abus dérive de la non-maîtrise des cordonniers de la campagne. Cela est vrai sans qu'on puisse y voir un abus, et il en résulterait un s'il y avait maîtrise. Si les cordonniers de campagne étaient maîtres comme ceux de la ville, ils pourraient vendre leurs souliers dans la ville, et sous ce titre, nous regorgerions bientôt de marchandises travaillées, non pas par les maîtres de la campagne, mais par cette légion de cordonniers qui peuplent Carouge, Chêne, Versoix, Ferney, les petites villes de la Savoie. Ce titre servirait encore à couvrir la cupidité de tout citoyen brocanteur et courant après les bénéfices de tous les commerces. Alors, avec une petite rétribution par paire de souliers, payée à un maître cordonnier de la campagne, son nom aiderait à l'introduction. Faut-il s'étonner si, sous cet aperçu, neuf cordonniers de Chêne ont signé la pétition ! Les pétitionnaires ont-ils le droit, lorsqu'ils convertissent ainsi en abus une disposition que le raisonnement justifie et qu'il est impossible de changer sans opérer un mal réel qui envelopperait dans ses tristes effets tous les cordonniers de la ville, sans aucun bien pour ceux de la campagne éloignés des passages et qui, ne travaillant qu'à des ouvrages grossiers, s'interdisent (*sic*) le commerce de la ville.

4° Le quatrième abus porte sur les marchands de la ville qui peuvent vendre des souliers.

Et d'abord observons qu'il n'y a d'abus ici que contre les règlements et contre les maîtres, et non pas directement contre ceux qui aspirent à la maîtrise, parce que les bénéfices de ceux-ci sont réglés et qu'ils peuvent travailler pour les mêmes marchands. Ne serait-il pas plus grand cet abus s'il n'y avait pas de maîtrise puisque les quincaillers pourraient vendre toute espèce de souliers, étant alors dégagés des limites stipulées par les règlements qui statuent *qu'ils ne peuvent vendre que des souliers pour le premier âge jusqu'à cinq ans, ainsi que des pantoufles de maroquin, souliers fourrés et bottes de feutre* : il est donc ridicule de coter comme abus qui gêne l'homme qui se voue à la profession de cordonnier puisque, si la maîtrise n'existait pas, les marchands étendraient leur commerce en ce genre et tueraient, par

cela même, non seulement la profession des cordonniers en général, mais même encore celle de nos tanneurs.

5° Enfin nous touchons au cinquième abus qui évente un qu'on a toujours réprimé. Les pétitionnaires mettent en scène les cordonniers en vieux qui, quelquefois, travaillent sur le neuf sans aucun droit.

S'il fallait coter comme abus à la charge d'une maîtrise les contraventions que les règlements de cette maîtrise condamnent et poursuivent, il y aurait autant d'abus que d'objets de contravention. C'est donc abuser ici du sens qu'on attache au mot *abus*, puisque les règlements sont établis pour poursuivre les contraventions qui deviennent des abus quand on les tolère.

Lorsque les maîtres cordonniers en vieux font des ouvrages neufs, c'est toujours sous le manteau, parce qu'ils savent que la marchandise est saisissable et qu'ils sont eux-mêmes amendables. Ainsi, que le contrevenant soit cordonnier en vieux, ou tout autre particulier, il doit respecter ce qu'on a toujours regardé comme une propriété, et la maîtrise en est une.

Que deviennent donc ces abus que les pétitionnaires exposent avec un certain étalage en représentant la maîtrise des cordonniers comme un centre de prérogatives où le riche peut se prévaloir de sa position sur celle du pauvre ! En vérité, c'est bien faire abus du mot de *richesse* quand on l'applique aussi légèrement à des citoyens qui montrent autant de simplicité dans leurs mœurs que dans leurs prétentions pécuniaires.

L'analyse de la pétition trouverait ici son terme, si les auteurs ne laissaient entrevoir une extension de vues dont eux seuls paraissent ignorer les conséquences, quoique les suites fâcheuses puissent en être facilement calculées même par les myopes en politique. Nous croyons donc devoir exposer quelques observations que le département ne peut pas trouver déplacées, puisque son institution est directement appliquée au maintien des corporations qu'on voudrait anéantir, dans les vues de compléter le système de destruction qui ne fait que trop de ravages chez nous.

Une Nation dont la force physique est nulle, dont l'indépendance ne tient qu'à des considérations compo-

sées de sa faiblesse et de son local, dont le sol est trop resserré, j'ose dire, pour contenir le génie de ses habitants, et qui s'est acquise une célébrité devenue la base de sa gloire comme elle pourrait devenir celle de sa destruction, si la politique la détourne plus longtemps des Arts et des Sciences qui sont le principe de son existence ; une Nation dont le gouvernement à l'abri, faute de moyens, de tout projet ambitieux d'agrandissement, ne peut avoir d'autre objet en vue que le soutien de l'ordre public, le respect des propriétés, la tranquillité des familles ; oui, une Nation dans cette position physique et morale ne doit admettre pour règles de son existence civile que celles que lui prescrivent les circonstances qui la dominent.

Les principes par lesquels un grand peuple vivifie ses ressources intérieures, et développe sa puissance extérieure, ne peuvent pas lui servir de guide, ni la détourner de sa marche naturelle sans un inconvénient majeur. La destruction des maîtrises en France était une de ces opérations à laquelle un peuple nombreux aspirait depuis longtemps, à cause des dépenses considérables qu'il fallait faire pour atteindre au droit de maître, dépenses qui étaient une espèce de remboursement pour les avances faites, en diverses circonstances, au gouvernement. Le gouvernement devait d'autant mieux adopter cette nouvelle mesure qu'elle lui présentait une nouvelle branche de revenus publics, par l'établissement des lettres patentes, offertes indistinctement aux étrangers comme aux nationaux.

Quelle étonnante différence n'existe-t-il pas entre ce qui convient à ce colosse de Puissance et un aperçu de République comme la nôtre ! Le régime qui convient à l'une, qui en vivifie les parties, anéantirait infailliblement l'autre. L'affluence libre des étrangers, de tout ordre, de tout métier, s'adapte parfaitement à la prospérité particulière, et par un effet inévitable à la prospérité publique.

Mais voudrait-on un exemple de l'avantage qui résulte du rapport qui peut exister entre les petites corporations et le gouvernement d'une République comme la nôtre ? Examinons la constitution des petits cantons suisses. C'est là que ces corporations deviennent le lien le plus solide de l'existence politique de ces Etats cir-

conscrits. Est-il un peuple qui tienne davantage à son indépendance ? Ne nous démontre-t-il pas, d'une manière évidente, que l'organisation des maîtrises peut devenir le soutien de l'organisation politique quand le gouvernement sait leur donner le ton de considération qu'elles méritent ?

Le canton qui nous avoisine, et qui est le premier en étendue, ne présente pas d'exemple de ces associations réservées en quelque sorte aux Etats démocratiques. Mais c'est précisément dans ce dernier, où l'homme isolé des premiers mobiles de l'administration, et où par conséquent il est moins frappé de l'intérêt immédiat de conserver et de défendre la constitution de son pays, présenterait des comparaisons qui tourneraient à l'avantage des corporations dans un petit Etat et avec un gouvernement comme le nôtre.

Mais laissons toutes les vues générales, qui pourraient devenir le sujet d'un mémoire plus étendu pour faire observer qu'il est vraiment malheureux que l'état de tourmente dont nous ne sommes pas encore sorti n'ait pas agi assez profondément sur certains esprits vacillants, féconds en contradictions, et qui — toujours à la recherche des nouveautés politiques qui peuvent nous replonger dans l'amertume et le désespoir — ne paraissent frappés que de cette exclamation infernale : *Péris-sent les colonies plutôt que de manquer à un principe !* N'a-t-il donc pas encore été assez dévastateur ce cruel sophisme pour que nous trouvions dans le cœur de quelques Genevois l'écho qui l'applique à leur Patrie !

Il est des projets que l'on conçoit par présomption. Nous croyons que la précipitation avec laquelle on a conçu celui-ci a empêché les signataires de calculer la puissance sur (*sic*) les résistances qui seraient infaillibles lorsqu'il faudrait soumettre un si grand nombre de pères de famille — qui regardent les droits de leur maîtrise comme une propriété sacrée, comme le vrai *palladium* de leur existence — à un nouveau régime qu'ils ne pourraient considérer que comme le destructeur de leur bien-être.

La commission, justement frappée de toutes ces considérations, estime que le Département sur les arts, créé par la Constitution pour être le protecteur des arts, le défenseur des réglemens établis sur les diverses maî-

trises, manquerait le but de son institution si le Conseil législatif donnait à la pétition plus d'importance qu'elle ne mérite, ainsi que toutes celles qui pourraient lui être présentées dans le même sens. Elle devient enfin l'organe du Département en reconnaissant que les diverses corporations, loin d'être incompatibles avec la liberté politique, disposent, au contraire, les membres qui y sont attachés à entretenir des rapports plus directs avec l'administration et à y être plus étroitement dévoués, et qu'en plaçant ainsi toutes les professions sur la même ligne, celle de l'utilité et de l'intérêt publics, l'on renverse le mur de séparation qu'une opinion orgueilleuse avait élevé entr'elles sous la distinction déplacée de hautes et basses professions, distinction qui sert d'aliment à l'amour-propre et qui a souvent détourné les citoyens des occupations qui conviennent le mieux à leur position.

En effet, les citoyens destinés aux arts et non à l'agriculture n'étant pas tous doués d'une même énergie, d'une même force de conception, la certitude d'un bénéfice honnête, garanti par une sage administration, présente à tous les citoyens d'une même profession l'image d'une perspective d'autant plus consolante, qu'elle est à l'abri des entreprises de l'ambition. C'est le premier effet que nous devons attendre des corporations dans un pays dont les ressources sont limitées.

Entraîné par ces diverses vues, qui sont d'ailleurs appuyées d'une longue expérience, le Département sur les arts insiste plus que jamais auprès de l'Administration pour qu'elle veuille bien prendre cet objet en considération, l'appuyer dans le même sens auprès du Conseil législatif, et employer l'influence qui dérive de sa fonction pour ramener à des principes plus sages et plus conformes à notre position ceux qui, sous diverses vues, ont donné appui à la pétition par leurs signatures.

TINGRY.

P. S. Il n'est peut-être pas inutile de donner à l'administration un aperçu de l'opinion publique au sujet des maîtrises. Tandis qu'on présentait au Conseil législatif une demande contre l'existence de ces maîtrises, on priait le Département de régler en corporation des professions qui n'ont jamais eu de règlement, dans les vues de faciliter le travail de révision du Conseil législatif.

V

La fin du régime corporatif

Une fois calmée l'émotion causée par la propagande anti-corporative de l'année 1795, aucune nouvelle tentative abolitionniste ne semble avoir eu lieu à Genève. Tout marchait à nouveau comme par le passé, quant à l'organisation et à l'administration des maîtrises, ainsi quant à l'attitude des pouvoirs publics à leur égard.

Les maîtres-jurés continuent à se plaindre des infractions contre les règlements, à protester contre l'introduction à Genève de souliers, d'habits, de meubles, etc.; le Département des arts continue à donner des préavis sur la police des métiers, et les Conseils continuent à légiférer¹ comme si la situation politique et économique de la République devait à tout jamais rester inchangée.

Pour se rendre compte combien peu les événements extérieurs ont influencé la politique corporative genevoise, il faut voir les principaux articles du *Règlement sur la profession des maîtres confiseurs, fait et arrêté par le Conseil législatif le 20 de novembre 1797*²

¹ Cf. Plus particulièrement l'article 45 de la loi provisoire, sanctionnée le 17 octobre 1796 : « Les règlements actuels sur les professions et les maîtrises seront observés en tout ce qui n'est pas contraire aux lois, jusqu'à ce qu'ils aient été revus par le Conseil législatif.

² Bibliothèque de Genève. Gf. 797/3/16.

ART. I. — Le corps des maîtres confiseurs est présidé par un membre du Conseil Administratif.

ART. II, III, IV. — *Election et compétence des jurés.*

ART. V, VI, VII — *Administration de la Boîte.*

ART. VIII. — Nul ne peut travailler de confitureries qu'il n'ait été reçu maître; sans préjudice aux droits des Pharmaciens.

ART. IX. — Pour parvenir à la maîtrise il faut avoir vingt-un ans accomplis, avoir fait quatre ans d'apprentissage et fait chef-d'œuvre.

ART. X. — Lorsqu'on aura obtenu la permission de faire chef-d'œuvre pour être admis à la maîtrise, on devra le faire tel qu'il aura été fixé par les maîtres jurés, d'après l'autorisation du président, et sous l'inspection des jurés, dans l'espace de temps qui sera prescrit. Le chef-d'œuvre achevé sera soumis à l'inspection de tous les maîtres, qui, à cet effet, seront convoqués en assemblée. On passera à haute voix aux suffrages, afin d'admettre ou de rejeter le chef-d'œuvre.

ART. XI. — Le chef-d'œuvre accepté, l'aspirant prête, entre les mains du président le serment d'observer le Règlement, il satisfait aux frais de maîtrise, qui sont de huitante-quatre florins, soit huit écus, répartis comme suit : deux écus aux maîtres jurés et six écus à la boîte.

ART. XII. — Ceux des aspirants à la maîtrise, dont le chef-d'œuvre n'aurait pas été reçu, ne pourront sous aucun prétexte ouvrir boutique, ni former établissement de confiseur qu'après leur admission à la maîtrise.

ART. XIII et XIV. — *Sur la qualité des produits et la salubrité de la fabrication. Ils sont contrôlés par les jurés.*

ART. XV. — Pour prévenir les abus ou monopoles, aucun étranger, traiteur, pâtissier ou autres personnages ne pourront faire de confitures, ni ouvrages de confiseurs pour les vendre, devant s'en pourvoir chez les maîtres, sous peine aux contrevenants de confiscation ou d'amende.

ART. XVI. — Nul maître ne pourra tenir plus d'un apprenti; il n'en pourra prendre un second qu'après l'expiration de deux années du premier apprentissage. L'apprentissage sera de quatre années.

ART. XVII. — *L'apprenti, comme le compagnon, doivent être enregistrés.*

ART. XVIII. — Nul apprenti ne pourra quitter son maître pour travailler chez un autre maître qu'il n'ait accompli ses quatre années d'apprentissage, à moins que le maître n'y

consente ; bien entendu que l'apprentissage sera censé devoir toujours se finir, malgré ce changement consenti.

ART. XIX. — De même aucun compagnon engagé avec un maître ne peut quitter avant l'expiration du terme de son engagement, à moins que le maître n'y consente, ou pour des causes légitimes ; il ne pourra sans le consentement dudit maître passer chez un autre maître, s'il est étranger, qu'il n'ait absenté la ville pendant trois mois, à peine pour le maître contrevenant d'un écu d'amende au profit de la boîte.

ART. XX, XXI, XXII. — *D'ordre administratif.*

ART. XXIII. — Les veuves de maîtres continueront à jouir des privilèges de la maîtrise, sous la condition expresse qu'elles gèreront elles-mêmes leur établissement et y seront assidues. Mais elles ne pourront former aucune société relative à la profession, ni prendre d'apprenti, qu'en s'associant à un maître confiseur. Lesdites veuves ne pourront faire travailler chez elles aucun compagnon, qu'il n'ait été présenté par les jurés au président, entre les mains duquel il prêtera l'engagement par écrit de travailler conformément au Règlement dont alors on lui donnera connaissance.

ART. XXV. — Les jurés exerceront une surveillance particulière sur les sociétés contractées par les veuves de maîtres pour parer aux abus qui pourraient en résulter. Ils inscriront sur le registre du corps les noms des contractants.

ART. XXIV, XXV, XXVI, XXVII, XXVIII. — *D'ordre administratif.*

La seule modification du régime à signaler, c'est la décision prise que le casuel des réceptions aux maîtrises, retiré autrefois par les Seigneurs-commis, ainsi que leur part des amendes, devront être versés « dans la boîte » des professions intéressées. (Décision du Conseil administratif, du 30 septembre 1797.¹)

Un changement plus essentiel — pour une maîtrise du moins — faillit cependant avoir lieu en octobre 1797.

Les maîtres voituriers venaient alors de protester con-

¹ Cf. B 310. p. 591.

tre l'établissement d'une diligence pour la France¹. Le Conseil administratif s'en émût : dans sa séance du 7 octobre 1797², il émit l'avis « que le règlement sur la profession des maîtres voituriers et maquignons offre quelques dispositions dont l'exécution est en ce moment des plus difficiles, et pourrait donner lieu à des discussions délicates que, vu nos rapports extérieurs, il importe infiniment de prévenir ». Il arrêta en conséquence « d'inviter le Conseil législatif à s'occuper incessamment de la revision du dit Règlement, comme étant de la plus grande urgence ».

Le Conseil législatif, il est vrai, ne semble pas avoir été de cet avis et ne pas s'être occupé de l'affaire.

L'année 1798 vint, et avec elle elle la certitude grandissante de l'annexion de Genève par la France. Le 15 avril, après l'entrevue du résident Desportes avec un des syndics, nul doute n'était plus possible. La Commission extraordinaire qui s'était réunie le 20 mars ne pouvait plus que préparer la réunion sous des conditions aussi favorables que possibles. Mais avant même que l'occupation militaire de Genève ne précipitât cette solution — et probablement par crainte de cet événement — les maîtrises commencèrent à procéder à leur liquidation. Les documents pouvant éclairer cette dernière phase sont malheureusement des plus clairsemés. Les Archives en possèdent cependant quelques-uns, dont le plus carac-

¹ Déjà en 1795-96, un conflit assez grave avait éclaté entre le Directoire de la République française et les Autorités genevoises qui avaient voulu empêcher le citoyen français Nachon (de Ferney) de « faire des voyages comme maître voiturier ». Cf. D. A. 11 août 1795 ; 19 juillet 1796 ; 4 octobre 1796.

² B 311. p. 627.

téristique est celui de la dissolution de la maîtrise des cordonniers ¹ :

« L'an mille sept cent nonante huit et le trente mars à la maison de ville. Le corps des maîtres cordonniers assemblés d'après ses ordonnances et statuts, arrête et conclue ce qui suit. Les circonstances actuelles ayant fait dans Genève un changement considérable et la maîtrise ne pouvant plus subsister sous les nouvelles lois auxquelles nous sommes appelés à vivre, nous avons de notre propre aveu formé une commission pour réaliser et partager l'argent qu'il pouvait y avoir dans notre boîte ; en conséquence avons nommé pour la dite commission nos quatre jurés, savoir Antoine Cornier, Gabriel Genoux, Pierre Daumas et Gabriel Davel, auxquels nous avons joint les citoyens Moyse Bolomey, Jacob Boissonaz et Antoine Vigne, leur avons donné le pouvoir de réaliser les obligations, tel qu'il est porté au compte d'autre part, et de faire le dénombrement des maîtres, veuves de maîtres, maîtres et veuves de maîtres en vieux, lequel est monté au nombre de cent cinquante sept maîtres ou veuves, et trente-trois maîtres ou veuves de maîtres en vieux, sans préjudice aux oubliés ou absents, et de livrer à chacun sa part ; ce qu'ils ont fait en donnant aux maîtres ou veuves de maîtres quarante florins, et aux maîtres ou veuves de maîtres en vieux vingt florins, ce qui produit six mille neuf cent quarante florins ; il restera donc en main du citoyen Cornier, lequel est nommé pour cet effet, la somme de quatre cent vingt-neuf florins, trois sols, trois deniers pour ceux oubliés ou absents, outre une obligation de Jonas Peridier de la date du 5 juillet 1777 de la somme de quatre cent soixante florins et un billet du citoyen Goy, comme il est porté sur la rendition des ci-devant comptes ². En foi de quoi nous avons signés. »

« Genève, le 30 mars 1798. »

(Suivent les signatures)

¹ Manuscrits historiques, 24. *Règlements des cordonniers*. p. 216-217.

² O. c. p. 215 : 204 florins.

Le 9 floréal an VI — 29 avril 1798 — fut signé le « Traité de réunion de la République de Genève à la République Française ». Par ce pacte, Genève perdait ses codes et adoptait la législation française : le régime corporatif était donc condamné. Il fallait prévoir la situation légale des biens appartenant aux maîtrises. Ceci fut fait par l'article 6, qui, proposé au sein de la Commission extraordinaire, n'y donnait lieu à aucune discussion¹. En voici la teneur :

Les biens appartenant aux corporations et sociétés d'art et métiers ou autres quelconques actuellement existantes sont reconnus propres aux citoyens composant ces corporations et sociétés et ils pourront en disposer selon leur volonté.

La plupart des corporations liquidèrent alors leurs biens en peu de temps. Chez quelques-unes ce fut chose simple, leur caisse étant vide². Chez d'autres, ce furent d'assez importantes transactions ; ainsi, lors de la liquidation de la « boîte » des orfèvres, il fallait faire rentrer des créances, faire fondre une coupe en or et 36 médailles, afin de réaliser un total de 15,575 florins 2 sols, à partager entre 230 ayants-droits, ce qui donnait à chacun la somme de 67 florins, 8 sols, 6 deniers³.

D'autres associations tardèrent à répartir leur avoir. Ainsi ce ne fut que le 8 juin 1807 -- alors que la puissance de la France semblait assurée à jamais — que les « ci-devant maîtres graveurs privilégiés à Genève », au

¹ Cf. Archives. Manuscrits historiques, 313. Procès-verbaux de la Commission extraordinaire.

² Ainsi celle des maçons, (Cf. Ms. hist. XXIII, fin) et celle des lapidaires (Cf. D. A. p. 169).

³ Cf. Ms. Hist. XXVI ter, fin. Voir aussi GUILLAUMET-VAUCHER, *Notice historique sur l'orfèvrerie de Genève*. Zurich 1884, p. 12.

nombre de 42, donnèrent procuration à six d'entr'eux, « leurs commissaires précédemment nommés pour gérer et administrer les fonds qui appartiennent au ci-devant corps des graveurs ». Ceux-ci devaient procéder à la liquidation de ces fonds et « à la rentrée des fonds et effets qui appartiennent au dit corps ». Après quoi ils étaient chargés de « faire en faveur des dits maîtres graveurs la répartition des sommes qu'ils auront en leurs mains appartenant à la dite maîtrise »¹.

Le mot de la fin qui résume, avec les faits historiques, le côté patriotique comme le côté professionnel, du régime corporatif, qui laisse deviner ses bienfaits comme ses étroitesse, c'est la note du 10 août 1798, inscrite dans le *Livre d'ordonnances pour Messieurs les Maîtres Pharmaciens de la République de Genève, 1750-1833*² : « Genève ayant été réunie à la République Française le 15 avril de cette année, les heureuses institutions tombèrent en dessuétude, et chaque branche de l'administration de notre petite République fut atteint d'abus et de changements plus ou moins nuisibles, au nombre desquels se présente pour le Corps des Pharmaciens l'ouverture d'une nouvelle pharmacie... »

Mais tous ces regrets étaient stériles. Lorsque vint la Restauration de 1814, malgré l'intention avouée d'en revenir à la situation d'avant la Révolution, aucune tentative ne fut faite de rétablir le régime corporatif³.

¹ Cf. Archives de Genève. Minutaires de Jacob Vignier, notaire. N° 21. — 1807, p. 614-616.

² Ibid. Ms. Hist. XXVIII quater.

³ Cf. Alfred MARTIN. Une commission des édits civils en 1814. Genève 1912.







MICHAEL SERVETVS *ALSE* DE ARAGONIA

C. G. 1577. *Reproduction of the original by the artist.*

MICHEL SERVET

*Communication faite à la Section des Sciences naturelles et
mathématiques de l'Institut National Genevois*

le 9 janvier et le 13 février 1912

par le Dr P.-L. LADAME

I

Michel Servet et sa réhabilitation historique.

Le Comité de l'Institut National genevois m'avait fait le grand honneur de me déléguer à l'inauguration du monument que la ville de Vienne, en Dauphiné, a élevé le 15 octobre 1911, à Michel Servet¹. Le président de notre section, M. le professeur Yung avait pensé qu'un rapport succinct de cette cérémonie pourrait vous intéresser. En réfléchissant au sujet que je devais traiter et à l'auditoire habituel de nos séances, j'ai compris que je ne pouvais pas me borner à un simple compte rendu du mandat qui m'avait été confié, mais que je devais à l'Institut genevois autre chose qu'un procès-verbal.

J'ai donc repris dans son ensemble la « Question de Michel Servet » qui est loin d'être épuisée, et je m'atta-

¹ Voir *Annexe A* le discours que j'ai prononcé à cette occasion.

cherai surtout dans cette étude, cela va sans dire, à tout ce qui est de nature à nous faire mieux connaître le caractère et la vie du savant médecin espagnol.

* * *

Le 19 juin 1870, j'entendais à la Chaux-de-Fonds un sermon remarquable prononcé au temple national sur *le Père, le Fils et le Saint-Esprit*, par le pasteur Athanase Coquerel, fils. L'impression qui m'était restée de ce beau discours devint l'origine du vif intérêt que m'inspira plus tard le procès de Michel Servet, le précurseur des unitaires modernes, lorsque je m'occupai de ce savant médecin, au moment des conférences publiques que je fis en février 1877, au Locle, sur l'histoire de la découverte de la circulation sanguine. Voilà comment j'ai été amené il y a une quarantaine d'années à étudier de plus près le drame de Champel.

Le tome IV^{me} de *l'Histoire du Peuple de Genève*, d'Amédée Roget, consacré au **Procès** de Michel Servet, venait de paraître chez l'éditeur John Jullien.

Nul n'ignore le triste rôle d'inquisiteur implacable joué par Calvin dans cette déplorable affaire, qui est restée comme une tache sanglante sur sa mémoire, et qui fut exploitée dès lors sans relâche contre la Réforme protestante. On eut beau jeu pour en conclure que l'intolérance cruelle, la fureur et la haine théologiques étaient l'apanage de toutes les églises et de toutes les religions. Je sais bien qu'on a souvent prétendu que si Calvin n'avait pas brûlé Servet, c'en était fait de son autorité à Genève. Cependant, un écrivain catholique, *P. Charpenne*, dans son livre sur « l'Histoire de la Réforme et des réformateurs à Genève » dit que, au moment de

quitter la terre, l'âme orgueilleuse de Calvin dut avoir aussi sa part de souffrance ; car son œuvre était en péril ? Le professeur Fritz Barth, qui enseigne l'Histoire de l'Eglise à l'Université de Berne, cite, dans une intéressante brochure publiée en 1909, l'opinion de Kawerau, auteur d'une « Reformationsgeschichte », qui affirme aussi que « le bûcher de Servet a sauvé l'œuvre de Calvin ». Barth fait observer judicieusement à ce propos que Calvin en était sans doute lui-même persuadé, mais que si, pour sauver son œuvre, il était vraiment nécessaire de commettre une pareille action, cette œuvre méritait plutôt de sombrer. En réalité, ajoute Barth, le supplice de Servet a singulièrement compromis le calvinisme et fourni aux catholiques, auxquels Calvin voulait précisément prouver par là l'orthodoxie de sa doctrine chrétienne, la meilleure arme pour la persécution des huguenots, qui n'étaient rien d'autre à leurs yeux que d'affreux hérétiques. « Et quand les calvinistes se plaignent des rigueurs, dont ils sont victimes, dit un autre auteur catholique, Claude Bouvier (La Question Michel Servet, Paris, 1908. 2^e édit., p. 47), c'est toujours cette thèse qu'on leur oppose. »

On sait que Calvin avait fait envoyer à Vienne 17 lettres autographes que Servet lui avait écrites confidentiellement, *sub sigillo secreti*¹, comme celui-ci l'a dit lui-même aux inquisiteurs dans son second interrogatoire du 6 avril 1553, qui eut lieu au Palais Delphinal, à Vienne en Dauphiné. Or, ces lettres ont été, hélas ! un des arguments les plus décisifs invoqués par le tribunal

¹ Voir l'Abbé d'Artigny, Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique et de Littérature, Paris 1749, tome II, page 107.

laïque de Vienne, qui condamna le malheureux trahi par Calvin « à estre bruslé tout vif à petit feu, tellement que son corps soit mys en cendres ». Calvin a prétendu, il est vrai, qu'il avait d'abord refusé de communiquer ces lettres à Guillaume Trie, qui les lui demandait instantamment pour les envoyer à son cousin Antoine Arneys de Lyon, avec lequel il était en correspondance ; mais il n'en est pas moins vrai que le Réformateur a fini par s'en dessaisir et qu'il connaissait l'importance péremptoire qu'elles auraient pour la condamnation de Michel Servet.

L'exécution de la sentence dont nous venons de parler eut lieu en effigie, sur la place de Charnève, le 19 juin 1553 ; une seconde sentence, prononcée par le Tribunal ecclésiastique de Vienne, le 23 décembre suivant, près de deux mois après la mort ignominieuse de Servet, fait aussi grand cas des lettres dont nous parlons et mentionne expressément leur nombre de 17. Cette sentence qu'on trouve dans les Nouveaux Mémoires de D'Artigny¹ est reproduite *in-extenso* dans le tome VIII^e des *Opera Calvini* publiés par les professeurs de Strasbourg².

Sans vouloir atténuer donc le moins du moindre la responsabilité de Calvin dans la genèse des procès et de la fin tragique du martyr espagnol, je rappellerai cependant le jugement d'Albert Rilliet de Candolle, qui est resté l'expression la plus équitable de la vérité historique sur l'arrêt du Conseil de Genève, rendu le 26 octobre 1553, qui condamnait Michel Servet « convaincu d'hérésie et de blasphèmes, à estre mené en Champel, et là « bruslé tout vifz, et soit exécuté à demain et ses livres « bruslés. »

¹ Op. cit. p. 123. — ² Opera Calvini, T. VIII, p. 854.

« Devant nos consciences, qu'ont éclairées les fautes mêmes du passé, dit Rilliet¹, cet arrêt est odieux ; il fut juste devant la loi. En le rendant les juges crurent remplir un devoir, aussi n'est-ce pas à eux, c'est à leur siècle qu'il faut demander compte de cette lamentable erreur. »

Comme la ciguë de Socrate et la Croix du Golgotha, le bûcher de Champel a été un crime légal. Le supplice de Servet a été salué comme une œuvre glorieuse par les autorités ecclésiastiques et séculières de l'époque, et les félicitations arrivèrent en foule de tous côtés aux théologiens et aux magistrats genevois. On raconte qu'un pasteur de Coire alla même jusqu'à écrire : « Cet empesté Cacus a été consumé avec sa fumée, c'est bien fait. » N'est-ce pas le comble de l'injure et de la cruauté ? Le malheureux Servet, homme de foi et de piété, fervent chrétien, comparé à Cacus, cet horrible monstre, fils de Vulcain, qui fut étranglé par Hercule !

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il y ait eu, comme on l'a dit souvent, une parfaite unanimité chez les protestants, pour congratuler Calvin. Il est vrai que toutes les églises et les gouvernements des cantons réformés, et à Genève tous les partis, entre autres celui qui était hostile à Calvin, de même que les représentants les plus illustres de la Réformation en Allemagne et en France, tous ont applaudi au supplice de Servet. On a donc pu écrire avec vérité : « Ce n'est pas Calvin qui est coupable de cette action, c'est le protestantisme de son temps. »

¹ *Albert Rilliet*. Relation du Procès criminel intenté à Genève en 1553 contre Michel Servet, rédigée d'après les documents originaux. Genève 1844, p. 110.

Ferdinand Buisson, dans sa belle étude sur Sébastien Castellion n'a pas de peine à montrer que l'état réel de l'opinion du monde protestant contemporain du drame n'est point du tout celle qui paraît dominer au premier abord.¹

« Il ne faut pas s'étonner, dit-il, que pendant cette première période nous n'entendions parler que de protestations isolées se produisant exclusivement dans la société lettrée et dans le clergé. Pour le grand public, Servet était absolument un inconnu ; il n'avait aucune relation personnelle en Suisse ; on n'y avait à peine connu ses premiers ouvrages théologiques, vieux déjà de vingt ans ; on ne connut pas du tout le nouveau, qui avait été presque aussitôt saisi qu'imprimé. »

Buisson cite de nombreux exemples de personnes qui ont blâmé Calvin et le Sénat de Genève. Il mentionne spécialement l'avis de deux pasteurs, de Coire, fort différent de celui dont nous venons de parler, et complètement opposés à la peine capitale contre les hérétiques. Toutefois ce fut surtout le lendemain de la mort de Servet qu'éclatèrent de toutes parts les protestations et les violentes récriminations.

. . .

¹ On apprendra avec plaisir que la réimpression de l'édition rarissime de 1554 du *Traité des hérétiques* par S. CASTELLION vient de paraître chez l'éditeur A. Jullien, précédé d'une notice sur l'auteur par M. Eug. Choisy, Dr théol. et professeur à la faculté de théologie de l'Université de Genève. — Ce petit volume, qui est aussi une importante contribution à la réhabilitation de Servet, est publié par les soins de M. Albert Olivet, pasteur de l'Eglise de Genève. — Rappelons que Sébastien Castellion a été l'un des premiers et des plus nobles défenseurs de la liberté de conscience.

Mais qui était donc ce Michel Servet que toutes les églises jugeaient si dangereux pour leur existence ?

Servet était compatriote et contemporain d'Ignace de Loyola le fondateur de l'ordre des jésuites qui mourut en 1556, trois ans après lui. Ainsi il était réservé à deux Espagnols, enfants du pays où l'inquisition fit rage plus que partout ailleurs, de créer au sortir du moyen-âge, les deux grands courants d'idées qui n'ont cessé dès lors d'entrer en lutte dans l'évolution des sociétés modernes, le principe d'autorité qui réduit l'homme à l'automatisme machinal, inconscient et irresponsable, et le principe de la liberté individuelle qui tend à son affranchissement et à la conscience de sa responsabilité. Car Servet était un libre croyant, et depuis qu'il avait trouvé une Bible à Toulouse, où son père l'avait envoyé étudier le droit, en 1528 (il était âgé de 17 ans), il fut dès lors « angoissé au sujet de la vérité, qu'il entrevoyait pour la première fois. » Il proclame encore devant ses juges de Genève, dans son cinquième interrogatoire, le 23 août 1553, qu'il a toujours « esté estudieux de la sainte escripture, ayant zèle de « vérité, et pense avoir vescu comme ung chrestien ¹ ».

On l'accusait en effet, à l'instigation de Calvin, d'avoir mené une vie dissolue « et qu'il n'a heu zèle ny grâce de vivre chastement et en vray chrestien ».

De noble race, Servet avait reçu une éducation très soignée. Il avait appris de bonne heure le latin, le grec et l'hébreu ; puis il fréquenta à 15 ans la célèbre université de Saragosse où il s'instruisit dans les sciences naturelles,

¹ Calvini Opera. Volume VIII (1870), fol. 769, réponse à la 19^{me} question.

les mathématiques, l'astronomie et surtout la géographie, qui venait de s'enrichir des grandes découvertes de Christophe Colomb et de Vasco de Gama. Servet eut alors l'occasion d'entendre un des esprits les plus libéraux du XVI^e siècle, le professeur Pierre Martyr d'Anghiera, qui était membre du Conseil des Indes et qui a raconté l'histoire de ces premières découvertes géographiques dans plusieurs ouvrages très estimés.

A Toulouse le jeune étudiant avait fondé avec quelques amis une sorte de « Cercle biblique » où on lisait et commentait avidement la Bible et diverses communications qui s'y rapportaient, entre autres les « Lieux communs théologiques » de Mélanchton, parus en 1521, où la nouvelle doctrine luthérienne était clairement exposée, le Concile de Nicée qui décréta le dogme de la Trinité fortement critiqué, le Saint-Esprit considéré, non comme la troisième personne d'un Dieu métaphysique composé de trois hypostases distinctes, mais bien simplement comme l'Esprit de Dieu en mouvement. L'écrit de Mélanchton était une protestation contre les falsifications du texte biblique par les arguties scolastiques aristotéliennes. « Tu le dis toi-même », écrit Servet parlant à Mélanchton, qui se rétracta formellement plus tard à la diète d'Augsbourg, « tu le dis toi-même, tous ces débats obscurcissent l'Evangile du Christ ». Dès ce moment Servet est un ardent antitrinitaire. C'est à Toulouse qu'il écrit le premier chapitre de son fameux livre *De Trinitatis erroribus*, qui paraîtra à Haguenau, en 1531, tout imprégné des idées de Mélanchton avant sa palinodie.

Du reste Servet ne pensait pas à se faire luthérien. Il n'aimait pas Luther. Il n'eut même jamais l'intention de sortir de l'Eglise catholique où il avait été élevé. En bon

Espagnol qu'il était, il voulait conserver l'unité de l'Eglise, mais il se flattait de l'amener à accepter ses réformes, comme l'espéraient du reste les premiers réformateurs qui étaient opposés au schisme, et qui se déclaraient prêts à signer un compromis avec les catholiques pour l'éviter à tout prix.

Servet, qui avait formé lui-même sa croyance par l'étude incessante, attentive et approfondie de la Bible, était fermement attaché à sa foi. Mais il est à remarquer que son esprit reste toujours ouvert au progrès et ne se fige jamais dans une doctrine dogmatique *ne varietur*, absolument et définitivement arrêtée. Sa devise était comme nous venons de le rappeler : « Ma vie appartient à la vérité », et il poursuivait sans se lasser la recherche de cette vérité.

Le pasteur Tollin a pu suivre l'évolution de sa pensée depuis ses premières publications jusqu'à son dernier livre, la « Restitution du Christianisme ». On peut distinguer quatre et même cinq phases successives dans ses conceptions théologiques, qu'il modifie suivant les nouvelles lumières acquises. Mais sa foi au Christ est toujours restée inébranlable. « Avec toute la ferveur dont je suis capable, » lit-on dans la « Restitution » (dont l'édition toute entière a été brûlée à Vienne, à Genève et à Francfort, sauf trois exemplaires dont nous reparlerons), « avec toute la ferveur dont je suis capable, j'ai sollicité instamment la connaissance de la vérité de la parole du Dieu éternel, par l'Oint du Seigneur, le seul qui nous a été donné comme signe ; et j'en ai obtenu quelque peu par sa grâce, bien que je ne sois point parfait et que je ne l'aie point parfaitement saisi. Le Fils de l'homme, le Christ vivant est le but de toute la Bible, et aussi de

l'ancienne alliance... En Christ seul est la vérité, l'éternité ; en lui seul est toute la plénitude et notre salut tout entier. Que lui seul soit toujours le Dieu béni au-dessus de toutes choses ! Amen. »

Servet vivait de la Bible. Tous ses écrits, même ses traités thérapeutiques, sont entremêlés de citations bibliques, d'invocations et de prières, et voilà l'homme qui a été honni et condamné au feu comme hérétique et blasphémateur ! Sa réhabilitation s'imposait devant la conscience de l'humanité.

Elle fut lente à venir. Après un siècle et demi de profond silence, qui paraissait avoir rejeté définitivement dans un oubli éternel la personne et les ouvrages de Michel Servet, quelques voix isolées et timides se firent entendre, qui appelaient une révision de son procès devant l'opinion publique.

Le premier en 1709, Jean-Antoine Gautier, Secrétaire d'Etat et professeur à l'Académie de Genève, qui avait eu entre les mains toutes les pièces du procès de Servet, prend sa défense dans son *Histoire de Genève*, qui a été récemment publiée. Il répètera quelques années plus tard dans les annotations copieuses dont il a enrichi l'*Histoire de Genève* de Spon que « si l'on juge des sentiments de Servet, par les réponses qu'il fit aux questions qui lui furent proposées, ils n'étaient pas si détestables que M. Spon les représente ici. ¹ »

Cependant l'histoire de la réhabilitation de Michel Servet est intimement liée à la publicité de son livre « La Restitution du Christianisme » qui attend encore sa

¹ *Histoire de Genève* par M. Spon, rectifiée et augmentée par d'amples notes t. I. p. 294 (en note) à Genève 1730.

traduction française ¹. On se flattait d'avoir détruit l'édition toute entière, car les inquisiteurs protestants et catholiques ont poursuivi partout, avec une terrible ardeur fanatique, la chasse aux exemplaires qui avaient pu rester entre les mains de personnes suspectes. Aussitôt que Calvin eut appris que l'éditeur en avait envoyé un ballot à Francfort, il s'empressa d'écrire à l'Eglise de cette ville pour qu'on détruisit avant leur mise en vente tous les exemplaires de cet envoi. Ce qui fut fait en conscience par un commis de Robert Estienne chargé de veiller rigoureusement à cette exécution. De son côté Arnollet, l'imprimeur de Vienne, avait envoyé déjà auparavant un fondé de pouvoir à Francfort, comme il nous l'apprend par une lettre conservée dans nos archives parmi les *pièces justificatives* du procès de Servet, pour « faire perdre secrettement les livres, et qu'il ne s'en trouve jamais feuillet ny demy ». C'est ainsi que tous les exemplaires de Francfort furent détruits. Il en fut de même des cinq ballots de cent exemplaires chacun expédiés « comme papier blanc » à Pierre Merrin, fondeur de caractères, demeurant à Lyon près Notre-Dame de Confort, que l'inquisiteur Ory et le Grand Vicaire firent enlever et ramener à Vienne pour y être brûlés. Voilà comment les mille exemplaires de la *Christianismi Resstitutio* furent anéantis.

Il en reste cependant trois qui ont échappé par miracle aux fureurs ecclésiastiques, et dont la destinée a été vraiment bizarre. L'un d'eux est à la Bibliothèque impériale

¹ Une traduction allemande en trois volumes, par le Dr Bernhard Spiess a paru à Wiesbaden en 1892 (2^{me} édition 1895) *Michaël Servet's Wiederherstellung des Christentums*.

et royale de Vienne en Autriche. L'empereur Joseph II, bien connu par ses réformes libérales, le reçut en don du comte Samuel Peleki de Szek qui en fut récompensé par un splendide diamant, comme l'aconté le bibliothécaire de Vienne à Achille Chéreau, le bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, auquel nous empruntons ces renseignements bibliographiques, Chéreau croyait qu'il n'existait plus que deux exemplaires de la *Restitutio*, ceux de Vienne et de Paris. Mais un troisième a été découvert il y a quelques années par le professeur sir William Turner à la bibliothèque de l'Université d'Edimbourg.

Nous empruntons les renseignements suivants au livre intéressant que vient de publier sur ce sujet David Cuthbertson, sous-bibliothécaire de l'Université d'Edimbourg ¹.

Un an après la publication de son ouvrage sur Servet et Calvin le Dr. Willis faisait paraître le 27 avril 1878 dans l'*Atheneum* (p. 541) une lettre où il disait avoir reçu du professeur (alors principal) sir William Turner l'avis que ce dernier avait consulté le bibliothécaire de l'Université d'Edimbourg, M. John Small, auquel il avait demandé s'il existait quelque écrit de Servet sur les rayons de sa bibliothèque. M. Small lui répondit qu'en effet il y en avait deux, dont l'un était un exemplaire de

¹ *David Cuthbertson*. A Tragedy of the Reformation being the authentic narrative of the history and burning of the *Christianismi Restitutio* 1553, with a succinct account of the theological controversy between Michaël Servetus, its author, and the Reformer, John Calvin with eight Facsimiles. Oliphant, Anderson et Ferrier, Edinburgh and London 1912 in-8° 66 pages.

l'ouvrage original du *Christianismi Restitutio*, donné à la bibliothèque il y a deux siècles environ. Cet exemplaire, ajoute Turner, qui l'a eu entre les mains, est incomplet. Le titre et la table des matières manquent, de même que les 16 premières pages. Rien n'indique l'auteur, sauf à la fin du volume les lettres M. S. 1553. C'est un petit in-quarto, relié en veau gris. Une image illustrée de cet exemplaire se trouve en frontispice du livre de Cuthbertson. On y lit sur le dos et la couverture : « *Michaelis Reves Serveti Arragonia Ispani Opera*. Donata Bibl. Edinb. A Domino D. Georgio Dowglasio filio illustriss. ducis de Queenberrie, A. D. 1695. »

Cuthbertson dit que l'exemplaire d'Edimbourg est certainement le plus rare des trois qui ont échappé au bûcher, car ce serait l'exemplaire original ayant appartenu à Calvin lui-même. Au lieu des 16 premières pages qui manquent, il y a des pages manuscrites qui ne sont autres, d'après Gordon, le principal du collège des missions unitaires intérieures de Manchester, que le brouillon primitif envoyé par Servet au réformateur de Genève¹. On sait, en effet, par les pièces du procès, que Calvin, pour confondre l'hérétique, fit envoyer à Lyon les premiers feuillets (16 pages) du livre de la « *Christianismi Restitutio* », avec son titre et son index. Ce sont précisément celles qui manquent de l'exemplaire d'Edimbourg. Ceci est confirmé par la lettre, en date du 26 février 1553 que Guillaume de Trie écrivait à son cousin de Lyon. Antoine Arneys « Je vous ai envoyé la première feuille », — ce qui veut bien dire 16 pages ! — En mars 1553 de

¹ Gordon. The Personality of Michaël Servetus. Manchester 1910.

Trie écrit encore qu'il a envoyé à Lyon le titre, l'index et les premières pages du livre. Pour Cuthbertson il ne saurait y avoir de doute que l'exemplaire d'Edimbourg est bien celui de Calvin.

Le Dr Willis, qui ignore, comme Chéreau, l'existence de ce troisième exemplaire donne une version un peu différente du sort de celui de Vienne. Ce dernier appartenait, dit-il, à un noble Transylvanien, Markos Szent Yvanayi, de croyance unitaire, qui demeurait à Londres en 1665. Rentré dans son pays il présenta son livre de la *Restitution* à la congrégation de Claudiopolis, dont il faisait partie. C'est le supérieur de cette communauté, Stephan Agh, qui en fit don au comte Teleki de Jzek (et non pas Peleki de Szek comme l'écrit Chéreau), en reconnaissance d'une faveur accordée à sa Société par les magnats. Le comte informé de la grande rareté de ce livre, et estimant que c'était un présent qu'un sujet pouvait offrir à son souverain, en fit hommage à l'empereur Joseph II, qui le plaça dans la Bibliothèque de Vienne, où il se trouve encore. C'est l'exemplaire le mieux conservé des trois que l'on connaît. Ces renseignements se trouvent dans une publication du Dr Gottlieb von Murz, qui fut autorisé à prendre une copie très exacte, page par page, de la *Christianismi Restitutio* et qui la fit imprimer en 1791 à Nuremberg. Cette édition n'a été tirée qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Nous en possédons un à la Bibliothèque publique. C'est ainsi qu'après deux siècles et demi d'oubli la « *Restitution du Christianisme* » renaissait de ses cendres, semblable au phénix de la mythologie antique.

L'histoire de l'exemplaire de Paris est plus étrange encore. Au commencement du XVII^e siècle, en 1613, on en a constaté la présence à Cassel, dans la bibliothèque de Landgrave de la Hesse électorale. D'où était-il venu ? Personne n'en dit rien. Personne n'en sait rien. Je vous ferai part tout à l'heure de mes suppositions sur son origine. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il avait disparu de Cassel en 1720 et que, lorsque le Landgrave voulut le montrer au prince François-Eugène de Savoie-Carignan qui lui rendait visite, il fut impossible de le retrouver. Il est probable qu'il avait été volé et vendu en Angleterre, car nous le retrouvons quelques années plus tard dans la bibliothèque d'un riche médecin anglais, très libéral en politique et en religion, amateur éclairé de livres rares et d'antiquités, le docteur Richard Mead, célèbre par son «*Traité des poisons*», (qui vivait sous le règne de la reine Anne (1665-1714). En 1723 Mead était en train de réimprimer la *Restitution* en une jolie édition in-4^o, lorsque l'évêque de Londres, Gibson, qui avait eu vent de ce projet, dit Willis, fit saisir et brûler ce livre exécrationnable et maudit. Quelques exemplaires échappèrent aux flammes, dont un se trouve aujourd'hui encore dans la bibliothèque de la Société médicale de Londres. Coïncidence surprenante : c'est de cette époque que datent les essais sérieux de réhabilitation de Michel Servet, et je suis de plus en plus convaincu que le signal de cette réhabilitation est parti de Genève, comme nous allons le voir.

Le premier avis de l'existence du livre de Servet, qu'on croyait irrémédiablement perdu, fut publié en 1694 par le Dr William Wotton qui signala le fameux passage de la *Restitution* où se trouve la description de la petite circulation.

Cependant Richard Mead, dégoûté de la bigoterie de Gibson, et voulant mettre son livre précieux à l'abri d'une confiscation et du feu, l'envoya à un de ses amis de Paris, M. Claude de Boze, un numismate, membre de l'Académie des Beaux-Arts, qui lui donna en échange une série de belles médailles. Après la mort de Boze, sa bibliothèque fut vendue. Le président de Cotte se rendit acquéreur du livre de la Restitution, en le payant 1200 livres. Il le revendit à un bibliophile, nommé Gaignat qui l'offrit au duc de La Vallière pour la somme de 3810 livres. On sait que le duc employait sa fortune à monter une immense bibliothèque qui remplissait son château de Montrouge, et dont la vente aux enchères produisit en 1784 près de 500,000 livres. Le conservateur de la Bibliothèque royale, craignant que le livre de Servet échappe à la France, le fit acheter pour le prix de 4121 livres, somme que l'on pourrait quintupler en considérant la valeur actuelle de l'argent, disait le docteur Chéreau à l'Académie de médecine le 15 juillet 1879.

On répète partout que l'exemplaire de Paris porte des taches de brûlures. Son irrécusable authenticité, dit Flourens, est attestée par les pages de ce malheureux exemplaire en partie roussies et consumées par le feu. « Il ne fut sauvé du bûcher où l'on brûlait à la fois le livre et l'auteur que lorsque l'incendie avait déjà commencé ». Achille Chéreau, qui l'a eu entre les mains, dit que les 64 premiers feuillets ont été brûlés sur les bords par les flammes, et ont été « *roussis* ». Il écrit, contrairement à Flourens, qu'il s'agit de l'un des exemplaires « qui faisaient partie des cinq balles en feuilles qu'à Vienne, sur la place la Charnève, le bourreau jeta dans

« les flammes avec l'effigie de l'auteur, le 17 juin 1553,
« et qu'une main inconnue arracha à la destruction. »

Toutefois, Charles Dardier croit qu'il s'agit ici d'une légende, datant de Michelet et que ce dernier a inventée
« lorsque à la fin d'une éloquente leçon sur le martyr de
« Champel, il sortit tout à coup de dessous la chaire le
« volume que le bibliothécaire lui avait prêté et le mon-
« tra à ses auditeurs émus comme ayant été arraché au
« bucher ¹. »

Deux paléographes émérites, auxquels on peut avoir pleine confiance, ont affirmé à Charles Dardier que ces prétendues brûlures sont des taches d'humidité, des mouillures qui datent du jour où ce trésor était caché dans quelque cave obscure pour le mettre à l'abri de la triple inquisition des catholiques, des calvinistes et des luthériens.

Mais ce qui est infiniment plus intéressant pour nous, Genevois, et ce qui me donne à croire que l'exemplaire de Paris est sorti de nos archives avant d'aller en Allemagne, c'est qu'il est démontré que ce livre est bien celui dont Colladon s'était servi pour baser ses accusations dans le procès criminel intenté à Genève contre Michel Servet. En effet, sur la page du Titre se trouve écrit le nom de Germain Colladon. Puis plusieurs passages ont été soulignés, peut-être par Calvin. Enfin le volume se termine par deux feuillets de papier blanc sur lesquels Colladon, qui y a mis sa signature, a écrit de sa propre main un *index* signalant les passages les plus compromettants du livre.

Il ne peut donc y avoir aucun doute sur la provenance

¹ Voir aussi Tollin (*Revue scientifique*, 1880, 12 juin).

de cet exemplaire qui a dû être annexé, ainsi que cela se faisait d'habitude, au dossier de la procédure, comme pièce de conviction, avec les autres lettres et requêtes de Servet qui y sont encore. Quand le précieux volume a-t-il disparu de nos archives pour aller en Allemagne ? Il est impossible de le dire. Cet ouvrage n'y était déjà plus lorsque Jean-Antoine Gautier écrivait son Histoire de Genève, car le Secrétaire d'Etat, fort bien informé du contenu des pièces du procès, dit formellement que De la Fontaine, qui faisait partie criminelle à Servet et dont Germain Colladon était l'avocat, « produisit aussi le livre intitulé *Christianismi Restitutio* », tandis que quelques pages auparavant Gautier affirme que « le livre intitulé *Les Erreurs touchant la Trinité* est le seul des écrits de Servet qui lui soit tombé entre les mains. »

. * .

Avant d'aller plus loin je voudrais mettre sous vos yeux la reproduction d'un spécimen de l'écriture de Michel Servet, qui nous permettra d'analyser certains traits de son caractère. J'ai fait photographier dans ce but par M. Molly la dernière requête du malheureux prisonnier du Conseil.

Cette page d'écriture, la dernière tracée par la main de Servet 17 jours avant sa mort affreuse, a été publiée pour la première fois en 1711 dans un mémoire du pasteur De la Roche dont nous parlerons dans un instant. Il y avait deux mois que le pauvre Servet était incarcéré à l'Evêché lorsqu'il écrivit cette requête ; il avait beaucoup souffert moralement et matériellement, comme on en peut juger par ses plaintes, et cependant son écriture

Magnifiques seigneurs

Il y a bien trois femmes, que je desire et demande avoir
audiance, et nay jamais pens l'avoir. Je vous supplie pour
l'amour de Iesu Christ, ne me refusez ce que vous ne
refuseries a un tuc, en vous demandant justice. J'ay a
vous dire choses d'importance, et bien necessaires.

Quant a ce que vous comande, qu'on me fit quelque chose
pour me tenir net rien a rien este fait, et j'ay plus pietee
que jamais. Et davantage le frout me tomanne grandement
a cause de ma colique et rompure, la quelle m'engendre doultes
pauvres que ay honte vous escrire. C'est grand exaulte, que
je n'aye songe de parler seulement pour remedier a mes
necessites. Pour l'amour de Dieu m'esaignez bon y. ordre.
ou pour pitie, ou pour le denoyr. Fait en bons prisons de
Geneve le dixieme doctobre. 1563.

Michel Servet



DERNIÈRE REQUÊTE DE MICHEL SERVET

au Conseil de Genève (fac-similé du Document original déposé aux Archives cantonales de Genève).

calligraphiée est restée parfaitement nette et régulière. Elle est exactement la même que celle de la lettre écrite six ans auparavant par Servet à Abel Poupin, dont j'ai soumis un échantillon à M. le professeur Paul Moriaud, qui a bien voulu me donner la consultation graphologique suivante, dont vous apprécierez l'importance. Je saisis cette occasion pour exprimer publiquement à M. Paul Moriaud mes meilleurs remerciements.

SERVET

Résumé

Lettre à Mons. Mre ABEL,
1548. (Henry Leben Calvins.
p. 134).

Energique, obstiné, convaincu (mais voir ci-dessous les qualités intellectuelles). Un courageux. Un indépendant.

Haute supériorité.

Tout d'une pièce.

Esprit calme, lucide, réfléchi, réaliste (observateur des faits). Haute supériorité intellectuelle. (Artiste).

Raison et sens de la réalité.

Froid, réservé, pas commode (coups de boutoir). Donc ni douceur, ni abandon. Fier, non orgueilleux, ni vaniteux, ni vantard.

Consultation graphologique sur Michel Servet par M. le professeur *Paul Moriaud*.

Genève, 27 décembre 1911.

Voici comment Jean-Antoine Gautier parle de la requête que nous avons sous les yeux. Après avoir rappelé qu'on avait envoyé aux Eglises des cantons protestants une copie des actes principaux du procès, le Conseil avait « résolu que Servet ne serait plus admis à rien dire de « nouveau pour sa justification, arrêt dont il se plaignit « d'une manière fort amère par une requête qu'il pré-

« senta encore au Conseil le 10 octobre. Il marquait
« par cette requête qu'il y avait trois semaines qu'il avait
« demandé audience, sans avoir pu l'obtenir, qu'il priait
« le Conseil pour l'amour de Jésus-Christ de ne lui pas
« refuser ce qu'il accorderait à un Turc, surtout puisqu'il
« avait des choses de grande importance et très nécessai-
« res à sa cause à représenter. Il ajoutait après cela qu'en-
« core que le magistrat eût ordonné (le 15 septembre pré-
« cédent) qu'on le tint plus propre, on n'en avait rien
« fait, et qu'il se trouvait dans un état encore plus pi-
« toyable qu'il n'avait été. Que d'ailleurs il souffrait beau-
« coup du froid, ce qui réveillait certains maux très dou-
« loureux auxquels il était sujet, enfin qu'on en usait
« avec lui avec une terrible cruauté puisqu'on lui ôtait
« même la liberté de demander les choses qui lui étaient
« absolument nécessaires. Qu'ainsi il conjurait le Conseil
« d'ordonner, ou par des principes d'équité, ou par des
« mouvements de pitié, que l'on cessât de le traiter d'une
« manière si indigne et si barbare. »

Après avoir dit que le jugement « si extraordinaire de Michel Servet, qui a fait tant de bruit dans le monde et *si peu d'honneur à ceux qui en furent les auteurs* », Jean-Antoine Gautier ajoute ;

« Mais la cause d'un aveuglement si grand venait sans
« doute, comme nous l'avons dit ailleurs, de ce que
« Calvin, qui était sorti de l'Eglise romaine et qui avait
« épuré la religion d'un si grand nombre d'erreurs, ne
« s'était pas encore défait de l'esprit d'intolérance et de
« persécution qui est un des caractères les plus odieux
« du papisme, et peut-être une de ses erreurs les plus ca-
« pitales. »

Je disais, il y a un instant, que les premiers essais de réhabilitation de Michel Servet coïncidaient avec la nouvelle qui se répandit de l'existence inexpérée d'un exemplaire de la « Restitutio » en possession du Dr Richard Wead : l'exemplaire de Colladon dont nous avons déjà suivi l'odyssée. Le pasteur MICHEL DE LA ROCHE en eut certainement connaissance. Mosheim¹ raconte que De la Roche eut l'occasion de consulter à Genève les pièces du procès et qu'il lui écrivit de Londres à la date du 10 janvier 1718, répondant à une demande du professeur allemand : « Je n'ai aucune copie du procès de Michel Servet, mais j'ai lu ce procès et j'en ai tiré ce qui m'a paru curieux et important. » La première publication de De la Roche parut en 1711 et 1712 (*Historical account of the life and trial of Michael Servetus*, dans les *Memoirs of Literature* de Londres). En 1717 elle fut imprimée en français dans la *Bibliothèque anglaise* d'Amsterdam.

J'ai pu prendre connaissance de cette dernière à la Bibliothèque universitaire. L'auteur ne dit pas où ni comment il a réussi à se procurer la copie des actes du *Procès* de Servet, qu'il reproduit littéralement. Je donnerai bientôt la clef de ce mystère. De la Roche commence par s'excuser en disant « qu'il n'aurait garde de publier ces pièces, quelques curieuses qu'elles puissent être si la religion des *Protestans* dépendait de la doctrine et de la conduite

¹ *Joseph Lorenz von Mosheim*. *Anderweitiger Versuch einer vollständigen und unpartheyischen Ketzergeschichte*. Helmstadt 1748. Préface p. 21

Le même. *Neue Nachrichten von dem berühmten spanischen Arzte Michael Serveto, der zu Geneve verbrannt*. Helmstadt 1750, in-4°.

(A la Bibliothèque publique en un même volume Ba 1469 et 1469*.)

de leurs Réformateurs : mais comme cette Religion est uniquement fondée sur l'Écriture sainte, les défauts d'un Réformateur ne sauraient lui nuire en aucune manière. Le dogme de l'intolérance qui a régné dans le XVI^e siècle parmi quelques *Protestans* était une erreur pernicieuse qu'ils avaient puisée dans l'Eglise *romaine*... Souvenons-nous que *Calvin* et tous les magistrats de *Genève* en l'an 1553, étaient nés, et avaient été élevés dans le sein de l'Eglise *romaine*. C'est la meilleure apologie que l'on puisse faire pour eux. » Il me paraît certain que De la Roche a emprunté cette pensée à Jean-Ant. Gautier, dont je viens de citer l'opinion. Dès lors elle a souvent été reproduite (Mosheim, Friese, etc.).

Dans son mémoire sur « Michel Servet comme géographe », le pasteur Tollin dit aussi : « Nous comprenons et excusons aujourd'hui les réformateurs qui trop souvent sont retombés dans leur enfance catholique. Ce n'est pas le protestantisme qui a supplicié Servet, mais l'antique catholicisme romain qui était puissant chez les réformateurs, baptisés, élevés et instruits dans le catholicisme. Mais on ne peut plus excuser l'intolérance chez ceux qui sont nés protestants. »

M. le professeur Eugène Choisy, dans sa savante étude sur la *Théocratie à Genève au temps de Calvin*, arrive à la même conclusion. « Le supplice de Servet, dit-il, est la conséquence du principe de la théocratie médiévale, laquelle s'est prolongée sous une forme nouvelle dans la cité réformée calviniste. »

Nous avons dit que De la Roche s'était rendu à Genève où il avait pu consulter les documents du procès de Michel Servet. Je n'ai trouvé nulle part dans les Registres du Conseil de cette époque, que j'ai consultés avec attention

depuis 1708, le nom du pasteur De la Roche, qui n'aurait du reste pas été autorisé par le Conseil à prendre connaissance du procès de Servet s'il en avait fait la demande. Mais il me paraît certain que De la Roche a lu ces pièces chez Jean-Antoine Gautier, qui lui, avait été autorisé par le Conseil à les transporter à domicile pour travailler à son Histoire de Genève. Nous lisons en effet dans le Registre du Conseil de 1710 (p. 129), *Séance du samedi 3 mai* : « ... qu'on ne voyait aucune difficulté de donner au dit noble Gautier tous les secours par lui demandés et de l'exhorter à continuer (son Histoire de Genève) surtout puisqu'il leur (aux commissaires délégués pour s'entendre avec lui) avait réitéré qu'il rapporterait en mains du Conseil non seulement tout l'ouvrage, mais aussi tous les mémoires et notes qu'il aura pris, et s'engagera à cela par serment; a été dit qu'on pourra lui donner les pièces par lui demandées et recevoir ce serment, et l'exhorter de veiller sur les copistes qu'il pourrait employer pour qu'ils ne prennent des copies ou extraits des pièces qu'ils copieront. » Remarquons qu'on ne lui a pas fait jurer de ne pas donner connaissance de ces pièces à des tiers, et qu'on l'autorisait à en faire usage pour son histoire.

Nous sommes certain que J.-Ant. Gautier a été fidèle à son serment et a surveillé de près ses copistes. Il n'en est pas moins vrai qu'il n'a pu empêcher une fuite qui a permis à De la Roche de se procurer une copie des documents du procès de Servet. Nous avons dit que le pasteur de Londres écrivait à Mosheim qu'il n'avait point de copie de ce procès mais qu'il l'avait lu, et nous comprenons qu'il n'aurait pas voulu compromettre J.-Ant. Gautier, chez lequel il avait réussi à prendre copie clan-

destinement de ces pièces, car il les reproduit si textuellement qu'il est impossible de croire qu'il les a tirées de sa mémoire ; et il ne pouvait pas les avoir consultées autre part que chez Gautier.

Nous savons ce que Jean-Antoine Gautier pensait de Servet. Je le considère comme le véritable initiateur de sa réhabilitation. C'est à Genève que De la Roche a trouvé les éléments qui l'ont engagé à y travailler. C'est donc de Genève, on peut l'affirmer hautement aujourd'hui, qu'est parti le signal de la réhabilitation de Michel Servet, et c'est avant tout à Jean-Antoine Gautier qu'on la doit.

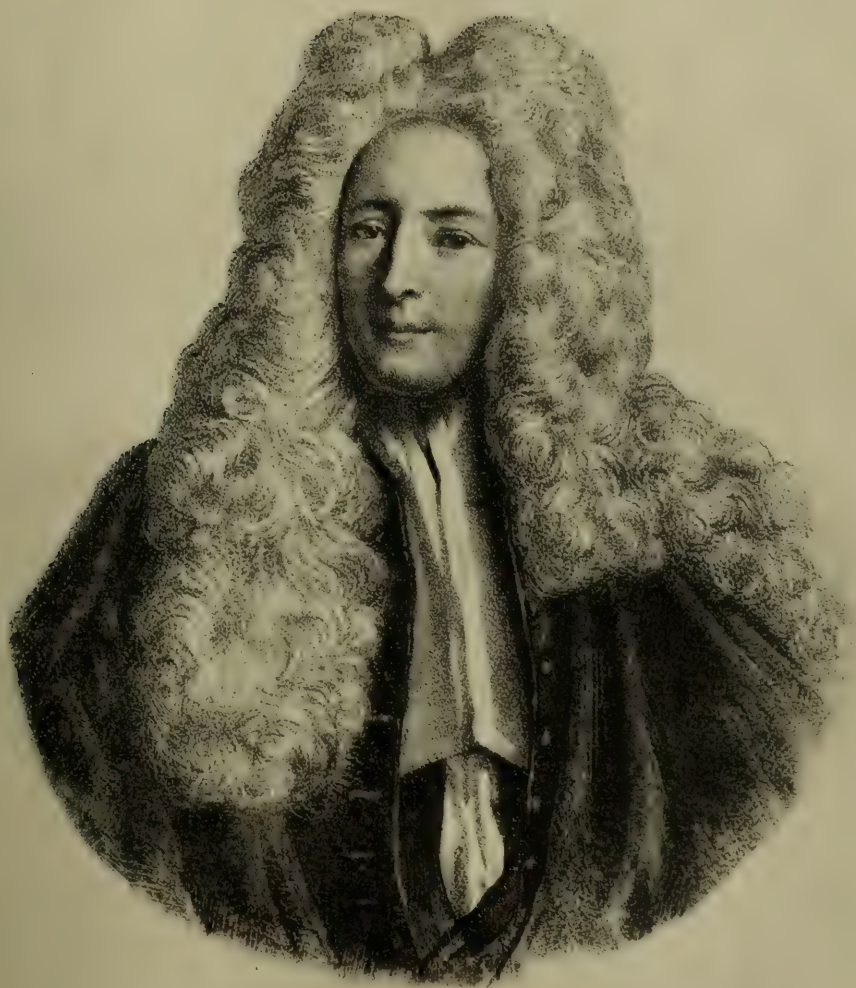
Les éditeurs de son *Histoire de Genève* relèvent dans la note suivante le rôle important qu'a joué ici J.-Ant. Gautier :

« Gautier est le premier qui ait étudié, dans les pièces originales, le procès du malheureux espagnol, et nulle part il n'a été plus fidèle à l'intention qu'il manifeste ici *de dire la vérité toute nue*. »

Voici comment s'exprimait J.-Ant. Gautier :

«... Comme l'église de Genève et Calvin en particulier, ont été extrêmement blâmés sur cette affaire (le supplice de Servet) et que la religion protestante en général est encore exposée tous les jours à des reproches très vifs à ce sujet (il y a deux siècles que Gautier parlait ainsi et nous entendons toujours les mêmes reproches), j'en rapporterai avec exactitude toutes les circonstances, quelque tort qu'une condamnation si contraire à l'esprit du christianisme puisse faire à ceux qui en furent les auteurs. » ¹

¹ *Jean-Antoine Gautier. Histoire de Genève des origines à l'année 1691. T. III. Genève 1898, p. 474 et la note.*



JEAN ANTOINE

Professeur Conseiller -



CAUTIER

Secrétaire d'Etat

Il fallait un certain courage à cette époque pour parler de la procédure et du jugement de Michel Servet comme l'a fait Jean-Antoine Gautier, quelque douloureux que dût être un pareil aveu pour son cœur de patriote genevois. Honneur à lui.

Je reprends l'histoire de la réhabilitation du supplicié de Champel.

En 1715, le Dr *James Douglas*, de Londres, reproduisait le passage de la *Restitutio* cité par Wotton sur la petite circulation, dans ses *Bibliographiae Anatomicae specimen*.

Je dois à l'obligeance de M. le prof. Lucien Gautier un curieux petit volume, sans nom d'auteur, imprimé à Londres en 1724, dans lequel se trouvent d'abondants passages reproduits littéralement du livre de De la Roche (*An Impartial History of Michael Servetus burnt alive at Geneva for Heresie. London-Printed for Aaron Ward, at the King's Arms in Little Britain 1724*). (in - 12°, 216 pages).

A la fin de son volume l'auteur cite un article de la confession de foi de Calvin ainsi conçu :

« Nous détestons toutes les hérésies qui ont anciennement troublé les églises, et spécialement les imaginations diaboliques de Servet qui attribue au Seigneur Jésus une divinité fantastique... »

L'auteur anglais anonyme affirme que jusqu'à ce jour tous les candidats au saint ministère, en Suisse et dans les autres églises réformées sont obligés de souscrire de confiance à cet article avant leur ordination, sans avoir jamais lu un traitre mot du livre de Servet !

Il ajoute qu'on trouve dans le *Traité théologique* de

Calvin une espèce de confession de foi que tous les élèves de l'école publique de Genève doivent faire au recteur, et dans laquelle on lit : « Quoique Dieu soit une simple essence, il y a cependant en lui trois personnes distinctes ; je déteste donc toutes les hérésies condamnées par le 1^{er} Concile de Nicée, aussi bien que celles qui ont été condamnées par les Conciles d'Ephèse et de Calcédoine, de même que toutes les erreurs qui ont été ranimées par Servet et ses successeurs. »

J'en arrive à une thèse célèbre, soutenue le 19 décembre 1727, par *Henri de Allwoerden*, pour obtenir le grade de docteur en théologie à l'Université de Helmstadt (Duché de Brunswick), jadis renommée, mais qui fut supprimée en 1809 par Napoléon.

L'ouvrage de Allwörden est un in-4^o de 238 pages (Tollin et Charles Dardier ont eu entre les mains une autre édition un peu différente qui n'a que 212 pages, et dont un exemplaire se trouve dans la bibliothèque de notre Université). Il est orné d'un portrait de Servet, reproduit dès lors plus ou moins modifié dans plusieurs publications, entre autres dans celle de *E. J. Savigné*, qui a été distribuée à tous ceux qui ont assisté à la cérémonie d'inauguration du monument de Vienne. L'agrandissement de ce portrait que vous avez sous les yeux est un dessin à la plume dû à mon gendre M. Emmanuel Grivel, qui a eu l'obligeance de mettre tous ses soins et son talent à cette reproduction. Il s'est inspiré aussi de l'eau forte qu'on trouve en tête de l'ouvrage du Dr Willis : *Servetus and Calvin* (1877), gravé par sa fille et qui reproduit, comme le dit Charles Dardier, le type espagnol dans toute sa distinction. Au bas de la gravure

sont inscrits ces mots : *Michael Servetus, hispanus de Aragonia*. Servet, dont on ne voit que le buste¹, est debout derrière l'entablement d'une chaire du haut de laquelle il semble parler au public. Sa main gauche est appuyée sur un livre dont elle cache un des fermoirs. Dardier se demande si c'est une Bible ou une Restitutio ; en tout cas ce n'est pas cette dernière dont le format, petit in-8° sans fermoir, ne répond pas à la gravure. Ce ne peut donc être que la Bible ; on sait en effet que Servet en portait toujours une avec lui. La physionomie de Servet est très sympathique, son regard est franc, doux, profond, sombre et même douloureux. Les yeux bien ouverts, les sourcils fortement dessinés, le front est élevé, à peine marqué de quelques rides transversales ; le visage est amaigri ; les pommettes légèrement saillantes ; le nez droit et allongé, même effilé ; la bouche, de grandeur moyenne, esquisse par l'avancement de la lèvre inférieure une moue un peu dédaigneuse et désenchantée ; elle est ombragée d'une épaisse moustache tombante qui renforce l'expression générale de mélancolie de toute la figure. Les joues sont rasées ; une forte impériale ondulée descend jusque sur la poitrine. La chevelure est noire et abondante ; sur le front les cheveux sont frisés ; ils commencent à blanchir, de même que sur les tempes.

L'ensemble de la physionomie est plein de dignité et impose le respect. La main droite est placée sur la région précordiale dans un noble geste, attestant, comme Dardier le fait remarquer, une ardente conviction.

Le costume est caractéristique de l'époque. Servet est

¹ Voir la reproduction de ce portrait en tête de notre notice.

revêtu d'un pourpoint suivant l'usage du XVI^e siècle ; les manches y sont rattachées au moyen d'aiguillettes ; son manteau est drapé à l'espagnole sur l'épaule gauche. Il porte le col plat rabattu, dit col Henri II.

Dans le même cadre, en haut de la gravure, se trouve une vignette qui représente à droite la porte St-Antoine, flanquée d'une tour crénelée. C'est par cette porte que sortit de la ville le funèbre cortège venant de l'Hôtel de Ville, par le Bourg de Four et la rue Saint-Antoine ou des Peyroliers, qui porte aujourd'hui le nom de rue des Chaudronniers.

A gauche de la vignette on voit le malheureux, rivé au poteau, déjà enveloppé par les flammes du bûcher dressé à Champel ; le bourreau, aux bras nus, repousse les tisons dans le foyer avec un long rateau de fer. A l'arrière plan un petit groupe de hallebardiers se dégage des épais nuages de fumée qui montent du bûcher ; l'un d'entre eux, attiré par l'horreur du spectacle, se penche pour mieux voir l'agonie du martyr. Devant le groupe se tient Farel, impassible, coiffé d'une toque et portant le petit manteau très à la mode au XVI^e siècle.

La gravure sur bois de l'ouvrage de Henri de Allwoerden est signée C. Fritzsck, à Hambourg. On ne sait d'où cet artiste a tiré les documents de son portrait. Personne n'a encore songé à faire une étude iconographique de Servet. Peut-être trouvera-t-on l'origine de cette image lorsqu'on aura entrepris des recherches dans cette direction ?

La soutenance de thèse du candidat Allwoerden avait été présidée par le professeur qui lui avait fourni le sujet et les notes qu'il possédait sur Servet — le professeur de théologie à l'Université de Helmstadt, Jean Laurent

von Mosheim, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

Dans une lettre annexée à la thèse, Mosheim ne tarit pas d'éloges et de félicitations à son élève très excellent et très brillant pour son beau travail, dont il vante l'érudition, l'exactitude et la perfection (*Diligentiae, Virtutis et eruditionis laude florentissimo et clarissimo Henr. ab Allwoerden s. d. p. Jo. Lawr. Moshemius*).

Cependant 20 ans après, en 1748, Mosheim publia lui-même un épais volume grand in-4^o, sous le titre un peu pompeux : *Autre essai d'une histoire complète et impartiale des hérétiques*¹, dans l'introduction de laquelle il soumet à une verte censure la thèse de Allwoerden, qu'il juge maintenant avec une ironie dédaigneuse et qu'il trouve indigne de porter le nom de recherche historique. Jean Laurent von Mosheim, devenu dès lors conseiller ecclésiastique de l'église de Grande-Bretagne et du Hanovre, chancelier de l'Université royale Georges-Auguste, à Göttingue, se repent aujourd'hui amèrement des louanges outrées dont il avait autrefois comblé l'œuvre de son élève, en a honte et se soulage évidemment en l'accablant de ses critiques, et en l'accusant d'avoir manqué d'impartialité, parce qu'il n'a pas assez ménagé Calvin.

L'étude de Mosheim sur Michel Servet est vraiment très approfondie et bien supérieure à toutes les précédentes, quoique souvent obscure et prolix.

¹ *Johann Laurenz von Mosheim. Anderweitiger Versuch einer vollstaendigen und unpartheyischen Ketzergeschichte. Geschichtedes berühmten Spanischen Arztes Michaels Serveto. (3 livres, 386 pages) suivi de : Beylagen und Urkunden zu der Geschichte des spanischen Arztes Michael Serveto, in-4^o, 108 pages.*

Une contribution beaucoup plus importante pour l'histoire du martyr espagnol fut publiée l'année suivante, par l'abbé d'Artigny, chanoine de l'église de Vienne en Dauphiné, qui reproduit les pièces du procès intenté contre Servet dans cette ville sur la dénonciation de Calvin. C'est actuellement la seule source d'information qui nous reste sur le procès de Vienne, dont les documents ont été certainement brûlés au Champ de Mars le 21 novembre 1793 (comme le rapporte Savigné), en même temps que les archives et les titres de l'archevêché « papiers de servitude, restes impurs de la féodalité », ainsi qu'on les dénommait alors.

N'oublions pas de mentionner Voltaire au XVIII^e siècle comme un des apôtres de la tolérance. Dans son *Essai sur les mœurs*, il y a un article intitulé *Calvin et Servet* où le philosophe des *Délices* stigmatise l'intolérance protestante au même titre que celles de l'Eglise catholique et noircit Calvin tant qu'il peut. Roget rapporte à ce propos une anecdote caractéristique :

L'ouvrage de Voltaire avait été imprimé à Genève en 1756. On conçoit l'émotion qu'il souleva surtout dans le monde ecclésiastique. La compagnie des pasteurs alarmée, chargea le professeur Jacob Vernet de réfuter les affirmations de Voltaire qu'on considérait comme des calomnies contre Calvin. Le pasteur Vernet demanda au Conseil l'autorisation de pouvoir consulter les pièces du procès Servet conservées dans les archives. Le Conseil refusa cette demande, ajoutant qu'il désirait formellement « qu'on n'écrive plus sur cette matière. » Le Syndic de Calandrini écrivit même au professeur Vernet, qui insistait pour être renseigné, la lettre suivante, publiée par Galiffe dans ses *Notes Générales* (III.

p. 441) et qui devait arrêter net la plume indiscrete du zélé pasteur :

« Le Conseil, disait le Syndic, se trouvant intéressé à ce que la procédure criminelle contre Servet ne soit pas rendue publique, *ne veut pas qu'elle soit communiquée à qui que ce soit, ni en tout, ni en partie*. La conduite de Calvin et du Conseil est telle que l'on veut que tout soit enseveli dans un profond oubli ; Calvin n'est pas excusable. »

Néanmoins, comme nous l'avons dit, les actes les plus importants de la procédure étaient déjà tombés cinquante ans auparavant dans le domaine public, grâce aux indiscretions courageuses de Jean-Ant. Gautier, et rien ne pouvait plus arrêter désormais la vérité en marche.

Les magistrats genevois du XIX^e siècle en sont revenus aux principes libéraux de Gautier et n'ont plus redouté que la lumière soit faite complètement dans cette affaire, de telle sorte que la procédure qui *devait rester ensevelie dans un profond oubli* a été dès lors maintes fois étalée au grand jour.

Au XIX^e siècle la réhabilitation du martyr a fait de très grands progrès. En 1806 Richard Wright publie à Wisbech, comté de Cambridge, une *Apology for Dr Michael Servetus* qui utilise surtout le mémoire de De la Roche. le livre anonyme dont nous avons parlé et dont il donne d'abondants extraits, enfin une vie de Servet par Jacques-George de Chauffepié, pasteur hollandais, d'origine française, dont le travail n'était, paraît-il, qu'une mauvaise compilation. C'est encore à l'obligeance de M. le professeur Lucien Gautier que je dois le volume intéressant de Richard Wright, un plaidoyer éloquent pour la tolérance.

J'ai trouvé à la Bibliothèque du Musée de la Réformation que M. le professeur Choisy a bien voulu m'ouvrir libéralement, de nombreux documents sur Michel Servet, entre autres les papiers de Tollin légués par sa veuve.

La publication du pasteur F. Trechsel, de Berne, en 1839, que je tiens aussi de ce Musée, eut un très grand retentissement, bien mérité. Trechsel croyait que les actes originaux du procès avaient disparu des Archives de Genève, comme l'annonçaient les biographes de Calvin, de même qu'une lettre du Syndic Callandrini à Jacob Vernet, publiée par Galiffe. Il s'agit probablement de la lettre dont nous venons de parler. C'est pourquoi Trechsel reproduit la copie du procès qui se trouvait dans les Archives de l'Eglise de Berne. Cette copie a dû être faite vers 1730.

Les documents originaux de nos Archives genevoises furent compulsés de nouveau en 1842 par de Valayre, qui s'en est servi, comme Rilliet le fait remarquer, sans signaler leur existence, par la publication d'un *Fragment historique sur Michel Servet*, dans les « Légendes et Chroniques suisses », imprimées à Paris. Cet article, dont je n'ai pu prendre connaissance, n'aurait pas une grande valeur, au dire de Charles Dardier.

Il n'en est pas de même de l'œuvre magistrale d'Albert Rilliet de Candolle parue en 1844 dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie* de Genève (t. III), qui reste, aujourd'hui encore, un travail original de très grande importance. Pour la première fois les circonstances locales et l'état des esprits à Genève au moment du procès Servet étaient étudiées avec soin ; toutes les pièces justificatives de la procédure étaient reproduites en annexe et l'auteur, conscient de ses efforts pour rechercher

la vérité, dit lui-même qu'il espère être arrivé à présenter l'affaire Servet « sous un aspect aussi vrai que le permet l'emploi consciencieux des documents historiques ».

Une nouvelle contribution intéressante à l'œuvre géniale de Servet fut publiée en 1848 dans la *Revue des Deux Mondes* par le professeur Emile Saisset, qui mit bien en relief la haute portée philosophique des écrits de Servet. Il affirme que ce dernier est *enivré* de panthéisme¹ L'accusation de panthéisme, on s'en souvient, remonte à Calvin qui l'a articulé lors du procès de Genève, et développée dans sa *Defensio Orthodoxæ fidei*. L'étude approfondie qu'a faite le pasteur Tollin des doctrines de Servet démontre clairement que c'est là une erreur. Servet n'a pas été panthéiste, il a été « panchrétien » ; pour lui c'est le Christ qui est l'âme du monde. Il serait à désirer qu'un auteur de langue française abordât à son tour ce sujet, à l'aide des documents que nous possédons aujourd'hui. Il me semble qu'un semblable travail pourrait être utilement entrepris dans l'une des facultés de notre Université.

Henri Tollin, pasteur à Magdebourg, a consacré sa vie, on peut le dire, à l'étude de Michel Servet. Il a fouillé toutes les archives, a voyagé dans tous les pays ; il a suivi les traces de son héros pas à pas, et a fait ainsi de merveilleuses découvertes, inconnues auparavant, touchant la vie et les publications de Servet. Il a publié une quarantaine d'ouvrages et de brochures qui révèlent, dit Dardier, avec une érudition de premier ordre et une indiscutable autorité, l'universalité de génie et la profondeur de foi chrétienne du supplicié de Champel. Tollin a com-

¹ Op. cit. p. 597.

mis des erreurs de détails qui ont été minutieusement et impitoyablement relevées par le professeur v. Linde¹. Il s'est laissé entraîner parfois aussi par son imagination et son enthousiasme pour son héros, mais il n'en a pas moins élevé par ses travaux et ses infatigables recherches un monument qui restera comme le témoignage le plus sincère et le plus sérieux de la réhabilitation historique de Michel Servet. Tollin a certainement, malgré ses erreurs, beaucoup mieux saisi l'esprit de Michel Servet, compris et pénétré sa personnalité que v. Linde qui, en revanche, possède mieux la littérature du sujet et a plutôt étudié Servet, pour ainsi dire de l'extérieur.

Dans la préface du second volume de son étude sur la Doctrine de Michel Servet, Tollin raconte comment il en est venu à s'intéresser au martyr espagnol :

« Calviniste de naissance, dit-il, et par nature partisan décidé de la tolérance, mon attention fut saisie de très bonne heure par l'épisode de la vie de Calvin, faisant époque dans l'histoire de l'intolérance, et qui menaçait de jeter une ombre sur le caractère de ce grand homme. C'est Calvin qui m'attacha si fortement à Servet. Je ne doutais pas un instant que Servet fut un homme plongé dans l'erreur, mais je ne pouvais admettre qu'on ait dû lui ôter la vie prématurément. Je tenais pour suspect l'opinion de *Gottfried Arnold* (Frankfurt a/M 1729. I, p. 871 et suivantes) qui prétendait que Servet avait été un fidèle enfant de Dieu, qui avait servi le Père à sa manière, avec un cœur loyal et sincère... Mais depuis que

¹ Professeur Dr A. van der Linde. *Michael Servet. Een brand-offer der gereformeerde Inquisitie*, Groningen 1891, in 8°, 326 pages, avec une bibliographie très complète.

j'ai été initié aux mystères de la théologie biblique, j'ai senti vibrer chez l'Espagnol bien des cordes que j'avais appris à entendre chez mes maîtres, Schleiermacher, Rothe, Nitsch, etc. Servet commença à me devenir sympathique et je compris qu'il avait non seulement un droit dans l'histoire des dogmes, mais qu'on devait lui donner voix délibérative dans le Conseil des théologiens bibliques. Je fus saisi par la merveilleuse doctrine du martyr... Je me mis il y a 19 ans à étudier la *Restitutio* et je m'aperçus bientôt qu'on ne pouvait comprendre ce livre sans avoir une connaissance approfondie de la vie de Servet.

« Exempt de toute passion haineuse, catholique, luthérienne ou libertinienne contre la figure héroïque de Calvin, consacrée par l'histoire, devant la piété énergique duquel tout mon être se prosterne, n'appartenant à aucun parti politique de l'Eglise, sincère ami de Jésus et théologien biblique, j'entrepris de suivre les traces de Servet partout où il a vécu.... » Tollin est aussi venu à Genève, et se loue de l'accueil qu'il a reçu de l'archiviste Heyer.

D'autres publications importantes relatives à Servet datent de cette même époque.

En 1870 paraissait à Brunswick le tome VIII des Œuvres de Calvin (Johannis Calvini Opera), dans le *Corpus Reformatorum* des professeurs Baum, Cunitz et Reuss, de Strasbourg. Ce volume, grand in-4°, renferme le dossier presque au grand complet (à l'exception de 2 ou 3 petites pièces signalées à Ch. Dardier par M. Théophile Dufour) de toutes les lettres, actes et documents des procès de Vienne et de Genève. Il forme une mine inépuisable.

sable de renseignements pour les chercheurs qui s'intéresseront à Servet.

Mentionnons encore le beau travail d'Amédé Roget, paru en 1877, qui forme le tome IV de son *Histoire du peuple de Genève*, dont j'ai déjà parlé. Contrairement à plusieurs auteurs Roget pense que Michel Servet n'a eu aucune accointance avec les adversaires de Calvin, les perrinistes, ni avant son emprisonnement, ni pendant son procès. Il en donne des preuves qui nous paraissent assez convaincantes.

En 1877, également, parut à Londres un volume de 541 pages, intitulé *Servetus and Calvin*, par le docteur R. Willis, qui traite entre autres avec beaucoup de détails les publications scientifiques de Michel Servet, sur la géographie, l'astrologie, la médecine et surtout sur sa découverte de la circulation pulmonaire, dont la description se trouve dans la « Restitution du Christianisme ». La narration de Willis laisse à désirer, paraît-il, au point de vue historique, en particulier pour ce qui concerne la jeunesse du docteur espagnol. « Son dédain peu déguisé pour la théologie, dit Ch. Dardier, le rend inhabile à comprendre un homme qui a été avant tout théologien. (?) Au reste le portrait de Calvin n'est pas mieux esquissé que celui de Servet. Willis les a rapetissés tous les deux : il a méconnu le génie divers mais également profond qui les caractérisait l'un et l'autre. »

Charles Dardier, pasteur réformé de Nîmes, a consacré lui-même une étude très suggestive sur « Michel Servet d'après ses plus récents biographes » dans la *Revue historique de Paris* en 1879, et deux ans plus tard il écrivait l'article « Servet » dans le t. XI de l'*Encyclopédie des Sciences religieuses* de Lichtenberger.

L'intérêt pour la « Question Michel Servet » n'a cessé dès lors de s'accroître, au fur et à mesure qu'on apprenait à mieux connaître sa vie, son caractère et ses œuvres. Le XIX^e siècle a accompli la complète réhabilitation du martyr; il était réservé à notre XX^e siècle, à son début, de travailler à sa glorification.

Ainsi la noble figure de Michel Servet grandit de siècle en siècle, à mesure qu'elle apparaît mieux dégagée des traits envenimés par les passions et le fanatisme religieux ou antireligieux, par la haine et la calomnie qui l'avaient complètement déformée.

Aujourd'hui même encore cependant on ne peut pas l'évoquer sans soulever les colères des fanatiques de toutes les doctrines absolues. La faute de Calvin ne cesse d'être exploitée contre le protestantisme, et les sectaires de toute nature continuent à lui jeter à la face les cendres, toujours chaudes, du cadavre de Servet pour en tirer victorieusement, s'imaginent-ils, la condamnation de la Réforme.

Un triste échantillon de cette prose venimeuse nous est donné par un écrivain catholique, *J. Rouquette*, qui publie dans les « Questions Historiques » une petite brochure sur les *Victimes de Calvin* et *l'Inquisition protestante* (3^e édition 1908) dans laquelle nous lisons :

« Le sang de Michel Servet pèse sur la mémoire de Calvin, et aussi sur la Réforme....

« Le protestantisme a cru se réhabiliter en faisant élever un monument expiatoire à la mémoire de Servet. Il s'est suicidé.... Pour porter le dernier coup à la mémoire et à l'œuvre de Calvin, il ne manquait plus que ce monument expiatoire.

« Et je me demande pourquoi, ajoute Rouquette avec une ironie macabre, pourquoi les disciples de Calvin ne continueraient pas dans cette voie, et n'associeraient pas à Servet, Gruet et les patriotes. »

Ce même auteur réédite l'inepte calomnie qui représente Calvin, venu pour se repaître de l'agonie de son ennemi, assistant de sa fenêtre à son atroce supplice. Quand Servet eut rendu le dernier soupir, « Calvin, dit Rouquette, ferma la fenêtre d'où il était venu le voir expirer ». Laissons la responsabilité de ces horribles inventions calomnieuses à ceux qui prêchent la haine et attisent les mauvaises passions religieuses. Citons plutôt la bienveillante appréciation de Th. Schneider, Oberlehrer à Wiesbaden, qui, dans une conférence très documentée qu'il fit dans cette ville le 28 octobre 1903, demande qu'on ne jette pas la pierre à Calvin, mais qu'on applique à son sujet le mot de Jésus : « Père pardonne lui, car il ne savait ce qu'il faisait »

Le moment est arrivé où la glorification du martyr de Champel peut être entreprise par les protestants, avec celle des héros de la Réformation, dont on verra bientôt se dresser les sévères images sur le mur des Bastions.

En attendant cette tardive reconnaissance pour leurs grands mérites, c'est vers Michel Servet que les hommages de nos contemporains se sont d'abord tournés.

Quatre monuments ont été inaugurés depuis quelques années à la mémoire du médecin espagnol. C'est Genève, ici encore, qui se met à la tête du mouvement. Le premier novembre 1903, le jour de la fête de la Réformation, les protestants genevois de toute nuance se réunissaient au pied de la colline de Champel, sous la prési-

dence de M. le pasteur Eugène Choisy, pour la cérémonie d'inauguration du monument expiatoire dédié à la mémoire de Servet, près du lieu même où il fut supplicié. On a vainement cherché à dénaturer le sens de cette manifestation, qui n'a pu être autre chose que la condamnation de l'erreur criminelle de Calvin, et la protestation de notre génération contre l'intolérance des premiers réformateurs.

Cependant en répudiant le bûcher de Servet les protestants n'ont eu nullement l'intention de répudier en même temps l'héritage religieux de leurs ancêtres. Comme l'a très bien dit M. Choisy, dans son discours présidentiel : « En dressant cette pierre, nous avons voulu témoigner publiquement et hautement notre inviolable attachement à la liberté de conscience selon les vrais principes de la Réformation et de l'Évangile. »

Un second monument dû à l'initiative de Henri Rochefort fut élevé le 5 juillet 1908 sur la place de Montrouge à Paris, en face la Mairie du 14^e arrondissement, où Michel Servet est représenté debout, la tête nue ; il est enchaîné à son bûcher, les bras croisés sur la poitrine et chargé de chaînes ; celles-ci entourent un livre fermé qui pend à gauche de la statue.¹

Autant sont abondantes les longues inscriptions sur le socle du monument d'Annemasse, dont nous allons parler, autant est brève celle qui se lit au-dessous de la statue de Paris. « A Michel Servet, brûlé vif... MDLIII », et un peu plus bas : « A la garde du peuple, 1908 ». Huit

¹ Voir une brochure de Charles ACHARD, Paris, 1908, *Bibliothèque du Réveil de la Gaule*, 6 bis, rue Lebovis, 15 pages. Le monument de Paris, a été fait par le sculpteur Jean Baffier.

pilônes de granit, couronnés de torchères de bronze patiné et doré, autour desquelles s'enroulent des vipères en fureur, portant des chaînes en fer forgé dans leurs anneaux contractés, forment l'entourage de ce monument.

Le troisième monument a été inauguré sur la place d'Annemasse le 25 octobre 1908. Il semble que l'artiste, M^{lle} Clotilde Roch, dont le cœur a dû saigner en face des souffrances de Servet, se soit inspiré des suppliques de cet infortuné qui criait sa misère du fond de son cachot, demandait une chemise et se plaignait d'être mangé par la vermine, car elle a représenté Servet, couché dans sa prison, horriblement amaigri et déguenillé, brisé par les angoisses de l'attente de son jugement. La vue de cette détresse est bien propre à inspirer une profonde pitié pour le malheureux martyr et à exciter la colère et la haine contre ses bourreaux.

L'inauguration du quatrième monument, dont les initiateurs ont dit que ce serait « une œuvre de réparation et de justice, de fraternité et d'amour », a eu lieu le 15 octobre 1911, dans l'antique cité de Vienne, en Dauphiné, la plus ancienne ville de France, la Rome des Gaules, dont les relations avec Genève remontent à bien des siècles, comme l'a rappelé avec beaucoup d'à propos M. le pasteur Gaillard, délégué des protestants libéraux de Genève, dans le charmant toast qu'il a porté au banquet de la fête d'inauguration.

Le monument, qui n'a pas moins de 8 mètres de hauteur, est l'œuvre d'un enfant du pays, le sculpteur Joseph Bernard, de Vienne, élève de Rodin. Michel Servet est debout sur un haut fût de pierre, attaché au poteau, les mains liées derrière le dos, son livre enchaîné à ses

flancs, se tordant sur le bûcher dans une attitude douloureuse. Il porte sur la tête une couronne de feuillage enduite de soufre.

Au bas du piédestal, une femme, représentant la *Science* devenue libre, soulève devant la Jeunesse nouvelle le voile qui dérobait à la conscience et à l'intelligence humaines les secrets de la nature. La *Jeunesse* est représentée par deux figures symboliques, un jeune homme et une jeune fille, synthétisant la foi en la liberté et l'amour de la vérité, qui écoutent les enseignements de la science leur parlant de tolérance et de liberté de conscience.

Derrière le piédestal, à droite, un homme, d'âge mûr, s'enfuit, baissant la tête et se voilant la face. C'est le *Remords* des bourreaux, symbole de l'intolérance cruelle d'autrefois.

Aucune inscription n'a été gravée sur ce monument. Le groupe est vraiment superbe, d'une allure puissante et d'une exécution parfaite.

Le premier discours, prononcé par le président du Comité de patronage du monument, le sénateur Camille Jouffroy, célébrait en termes enthousiastes l'œuvre de Joseph Bernard. Il disait aux applaudissements de l'assemblée :

« C'est tout un poème de pierre qui est sorti de son ciseau. Son œuvre grandiose proclame les droits de la pensée libre, les droits souverains de la conscience humaine et la nécessité de la tolérance.

« Quoi de plus éloquent que l'expression de douleur résignée de Michel Servet, de plus tragique que l'attitude du bourreau qu'accable déjà le remords, à peine sa torche a-t-elle été jetée !

« Que de promesses de radieux avenir dans le groupe harmonieux du génie de la Science et de la Jeunesse ? Qui n'est charmé par l'eurythmie des proportions et des lignes de cet ensemble à la fois puissant et gracieux.

« Tout a été combiné avec un talent extrême, afin que la nature des lieux elle-même concoure à la magnificence du poème.

« La noble figure du martyr s'illumine des feux de l'aurore, l'aurore des temps où la pensée humaine s'épanouira dans la paix.

« Derrière est ce rameau des Cévennes, cadre superbe de notre beau fleuve, de ces Cévennes dont les vallons lointains ont retenti de tant de cris de souffrance et d'horreur.

« La verte fraîcheur de la pelouse, le ton chaud de la pierre employée, l'éclat des fleurs heureusement choisies, le mouvant décor des grands arbres, le contraste de lumière et d'ombre, voilà les auxiliaires dont s'est servi Bernard pour donner la vie à son ouvrage... Vienne alors la patine du temps et ce monument sera comparable à la sculpture antique, mais animée par le sentiment le plus intense et le plus vrai. »

La tribune des orateurs était placée en face du monument. Une foule attentive remplissait l'enceinte réservée, autour de laquelle se pressait encore un nombreux public qui a écouté sans broncher les quatorze discours inscrits au programme. Vous n'attendez certes pas que je vous en donne un résumé, d'autant plus que vous aurez pu en prendre connaissance, en octobre dernier, dans les comptes-rendus plus ou moins détaillés de tous les journaux. Genève a été fort bien représentée par M. le recteur Montet, qui a rappelé le rôle bienfaisant de Cal-

vin, fondant le Collège et l'Académie; par le professeur Fulliquet, doyen de la Faculté de théologie, qui a fait un très joli toast au banquet, et relevé avec esprit et courtoisie l'assertion du professeur Richet qui, dans un élan d'enthousiasme, avait prédit que la science remplacerait bientôt les religions pour le plus grand bien de l'humanité; par le pasteur Gaillard, dont j'ai déjà parlé; M. Karmin, privat-docent à l'Université, un des initiateurs du monument d'Annemasse, et enfin le délégué de l'Institut national genevois, qui fut reçu très aimablement par les autorités et put constater avec plaisir combien notre Institut est apprécié et honoré en France.

La manifestation de Vienne a été en somme une excellente journée et l'impression que nous en avons rapportée est restée sans aucun mauvais mélange. Nulle parole choquante n'a été prononcée; chaque orateur a exprimé librement ses convictions, témoignant son respect pour celles des autres. Tous ont proclamé la tolérance. Pas un mot injurieux n'a été dit contre Calvin dont la dureté et l'intolérance ont été franchement condamnées, mais dont les orateurs genevois, en particulier, tout en déplorant sa faute, ont pu mettre en relief la bienfaisante activité et les heureux résultats de son œuvre réformatrice pour l'épanouissement des libertés modernes. Si la réforme calviniste, malgré tous les efforts de son fondateur pour en arrêter le cours et en fixer irrévocablement les limites, a été le point de départ de notre émancipation politique et religieuse, le martyr de Servet, d'autre part, a ouvert les yeux de nos ancêtres sur les funestes conséquences de l'intolérance qui a failli compromettre la Réforme et a détourné d'elle beaucoup de bons esprits.

Dans son article sur les Antitrinitaires de l'Encyclopé-

die de Lichtenberger Albert Réville a dit que « le supplice de Servet était peut-être le plus funeste des démentis que la Réforme se soit infligée à elle-même. »

Servet, comme le Christ, a été condamné à une mort cruelle et ignominieuse parce qu'il a proclamé hardiment sa foi. Ce grand savant s'est dressé contre toutes les puissances ténébreuses du moyen-âge et, en succombant sous leurs coups, les a définitivement vaincues. Calvin et Servet ont été tous deux, par des voies différentes, des précurseurs de la pensée moderne. C'est à ce titre que j'ai pu dire, devant le monument de Vienne :

« C'est ici que la paix doit être faite entre les mânes de Calvin et celles de Servet, au nom de la tolérance que nous célébrons dans ce jour mémorable. »

Mémorable il restera, car il a vu se grouper autour du monument viennois une foule d'hommes aux opinions les plus diverses, réunis dans une même pensée pour rendre hommage au noble martyr espagnol qui, à l'aube des temps modernes, comme l'a rappelé avec éloquence M. Ferdinand Buisson, « porta dans la religion toutes les audaces de la pensée libre, et dans la libre pensée, toute la ferveur d'une foi pour laquelle on meurt. »

II

Michel Servet

*Son caractère, son œuvre comme savant et sa découverte
de la circulation pulmonaire.*

Dans l'article qui précède j'ai parlé de la personne de Michel Servet, de l'histoire de ses livres qui sont parmi les plus rares, presque introuvables dans les Bibliothèques ; j'ai décrit sa réhabilitation historique et sa glorification au début du XX^{me} siècle.

Je vais maintenant parler du savant, dont Carl Vogt disait qu'il était le plus grand savant de son siècle. Elisée Reclus, qui rend hommage à Servet en tant que géographe, disait aussi que c'était « un de ces hommes de divination scientifique, comme on en compte à peine dix ou douze dans l'histoire de l'humanité toute entière ». Je discuterai surtout les titres de Michel Servet à la découverte de la circulation pulmonaire, ou petite circulation, découverte qui lui a été âprement contestée. Mais comme il n'est pas possible de comprendre et de juger ses ouvrages sans connaître son caractère et les circonstances essentielles de sa vie je dirai encore quelques mots de sa personnalité. Il me paraît intéressant dans ce but de le mettre en parallèle avec un autre grand persécuté, notre

illustre concitoyen, Jean-Jacques Rousseau, dont on s'occupe beaucoup aujourd'hui, à l'occasion du deuxième centenaire de sa naissance, que nous fêtons cette année même.

Au XVIII^{me} siècle, en effet, Rousseau continua l'œuvre redoutable inaugurée par Servet, d'épurer les doctrines régnantes, philosophiques et religieuses, de faire une guerre sans merci à la scolastique traditionnelle moyen-âgeuse, que défendait la puissance formidable des autorités coalisées de l'Eglise et de l'Etat.

Les analogies sont grandes entre Servet et Rousseau.

Tout ce que M. le professeur Bernard Bouvier a dit récemment de Jean-Jacques dans ses belles conférences de l'Aula, pourrait s'appliquer mot pour mot à Servet, en transposant seulement ce qui concerne les temps, les lieux et les personnes.

Il est malaisé de parler impartialement de l'un ou de l'autre de ces grands initiateurs révolutionnaires. Si Rousseau fut l'aïeul intellectuel et sentimental de tout le XIX^{me} siècle, Servet en fut l'ancêtre spirituel, scientifique et religieux.

Les questions de parti et les passions politiques et religieuses surgissent avec violence aussitôt qu'on prononce les noms de ces deux puissants esprits. Leurs ouvrages, à tous deux, ont été condamnés au feu et brûlés publiquement par la main du bourreau. Si Rousseau ne subit pas le sort de l'infortuné Servet (les bûchers étaient éteints partout au XVIII^{me} siècle) il n'en fut pas moins bafoué, méprisé, poursuivi, excommunié, honni et calomnié comme lui. Tous deux, Servet et Rousseau, ont été des autodidactes indépendants. Tous deux enfin ont consacré leur vie à la recherche de la vérité. Si Jean-Jac-

ques a pris pour devise : « *Vitam impendere vero* », Servet disait : « *Ma vie appartient à la vérité* » ; ce qui ne les a pas empêchés, ni l'un ni l'autre, de mentir à l'occasion, inconsciemment peut-être, le plus souvent.

Pour bien comprendre l'œuvre de Rousseau, disait M. Bouvier, il faut bien connaître sa vie. A plus forte raison en est-il de même pour Servet, car le martyr du XVI^{me} siècle a été plus méconnu et plus exécré que le persécuté du XVIII^{me}.

Il est plus facile d'apprendre à connaître Rousseau que Servet, dont la correspondance très intense, avec tous les réformateurs, avec de nombreux savants et médecins ¹, a été presque entièrement détruite. Les rares lettres de Michel Servet qui ont été publiées, à Œcolampade, à Abel Poupin, à Calvin, nous font regretter d'autant plus la disparition de sa correspondance, qui aurait jeté un jour nouveau sur son caractère, sur ses idées et sur divers incidents de sa vie, restés obscurs et contestés.

Comme Jean-Jacques Rousseau, Michel Servet, autodidacte acharné, a substitué l'étude des choses et des faits aux théories et aux abstractions, l'observation directe à la parole des maîtres, la méthode scientifique aux subtilités scolastiques. Tous deux prennent la défense de la conscience individuelle, qui se forme à elle-même sa croyance, en révolte contre l'opinion vulgaire régnante, contre le troupeau qui adopte aveuglement le dogme et les idées qu'on lui impose.

M. Bouvier nous disait qu'au XVIII^{me} siècle toutes les puissances du temps rendaient un culte à la Société et

¹ Jean de la Vau, Rivoire, Champié, Montanus, Santos Pagnini, le comte Charles de l'Etang, etc.

semblaient conjurées contre l'individu. Il en était de même plus impérieusement encore à l'époque de Servet. Comme le philosophe de Genève, ce dernier cherche à s'affranchir de toute dépendance et de tout préjugé. L'un et l'autre condamnent ce que leurs contemporains adorent, non par amour du paradoxe, mais en toute sincérité, à la suite d'expériences personnelles et d'une crise mentale révélatrice.

Les phrases suivantes, que l'éminent professeur appliquait à Rousseau, ne semblent-elles pas écrites directement pour Servet ? « Son ambition est de ramener parmi les hommes le sens et le goût des biens véritables, et de restaurer l'ordre et l'harmonie dont Dieu est la source, non pas le Dieu métaphysique, mais le Dieu révélé au cœur de l'individu », par la parole du Christ et par la lecture de la Bible pour Servet, par la contemplation de la nature et l'émotion religieuse pour Rousseau.

Jean-Jacques n'a pas craint d'affirmer devant un siècle sceptique son admiration pour l'Évangile, « pour ce livre sacré qu'on ne lit jamais sans se sentir meilleur ». Servet, dans un siècle de grossière superstition et de furieuse intolérance, n'a pas craint de proclamer hautement sa foi, la Bible à la main, ce livre, descendu du ciel, où il a trouvé « toute science et toute philosophie ». En lutte avec tous les pouvoirs de leur époque, ils ont eu tous deux la passion de la vérité, et par l'audace de leurs revendications ils se sont sentis capables de renverser les idoles traditionnelles, devenues caduques, et de préparer les temps nouveaux.

Tous deux enfin ont été regardés comme aliénés. Jean-Jacques Rousseau a passé assurément pendant quelques années, vers la fin de sa vie, depuis son séjour en An-

gleterre, par une crise du délire des persécutions. Servet de son vivant a souvent été traité de fou. Et il s'est trouvé des médecins modernes qui ont affirmé que Michel Servet était effectivement aliéné. Flourens l'appelle lui-même « un homme étrange, qui eut du génie ».

Jean Laurent von Mosheim, le célèbre professeur de Goettingue, dont nous avons déjà parlé, a publié comme annexe, dans son grand ouvrage sur Michel Servet, l'apologie écrite en 1555 par Guillaume Postel (1510-1581), un véritable aliéné celui-là, qui se croyait immortel, dans laquelle apologie cet auteur se montre très favorable à Servet. Or Mosheim suppose que l'amitié formée *entre ces deux aliénés*, Postel et Servet (ce sont ses propres paroles), a dû être conclue en 1552. Remarquons que Mosheim parle de la folie de Servet comme si c'était une chose connue et admise sans contestation.

Avant lui, en effet, un pasteur luthérien, Jean-Georges Schelhorn, qui était bibliothécaire de l'académie de Memmingen, ville libre impériale de Souabe, rattachée à la Bavière depuis 1902, a publié de 1725 à 1731 des *Amœnitates literariæ*, dans le tome XIV et dernier desquelles se trouve un curieux discours académique ou « oraison panégyrique » sur Coelius Secundus Curion, prononcé à Bâle en 1570 par le professeur Dr J. N. Stupanus, né à Pontrésinâ en 1542.

Ce Curion, professeur d'éloquence à l'Université de Bâle, avait fait ses études à Padoue, où les ouvrages de Servet étaient bien connus et admirés. Coelius Secundus était le père de Coelius Horatius Curion, libraire à Bâle, qui possédait un manuscrit de Servet (ayant appartenu sans doute à son père), écrit probablement avant 1546, soit de 7 ans au moins antérieur au livre de la *Restitutio*

imprimé en 1553. Or ce précieux manuscrit que le pasteur Tollin a vu et examiné avec soin en 1859 ; que MM. Alex. Gordon, de Belfast et Steinthal, de Manchester, ont vu et collationné à Paris (ce qui réduit à néant la suspicion que Chéreau laisse planer sur son existence lorsqu'il annonce l'avoir cherché en vain), ce précieux manuscrit est conservé actuellement, dit Ch. Dardier « parmi les incomparables trésors de la Bibliothèque nationale de Paris ». Il renferme en entier les pages relatives à la circulation du sang, qui se trouvent dans le livre V de la « Restitution » intitulé *De Trinitate Divina Liber quintus, in quo agitur de Spiritu Sancto* (p. 163 et suivantes) au commencement du manuscrit, dont les chapitres sont autrement placés que dans le livre imprimé. Soit dit en passant, voilà un témoignage qui tranche définitivement en faveur de Servet la question controversée de priorité touchant la découverte de la circulation pulmonaire, qui lui a été injustement déniée. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Voici comment s'exprime Stupanus en parlant de Servet. (Je dois la traduction de ce singulier morceau à l'obligeance de M. le professeur Paul Oltramare qui m'a fait observer que, d'une manière générale, le latin de notre confédéré grison n'est pas de première qualité) :

« Que l'illustre Allwörden (dont nous avons déjà parlé) prouve donc, tant qu'il voudra, que C. S. Curion a compté aussi parmi les amis de son cher Servet, il n'en résultera pas encore cependant qu'il faille le mettre au nombre de ses adhérents. Assurément, à quelque point qu'on doive considérer ce malheureux comme ayant été malade de folie, et comme ayant eu besoin de la main des médecins plutôt que de celle des bourreaux, il

n'était pourtant pas tellement dénué de charme ni de toute espèce de talent, qu'il n'ait pu être loué et estimé par un homme suspect d'un grain de folie. En tout cas, Sébastien Munster, l'éditeur de Ptolémée, a trouvé digne d'éloge ce que Servet a fait pour l'explication de cet auteur.¹ »

Achille Chéreau, attribue au pasteur Schelhorn ce jugement du docteur Stupanus (ce que fait de même Ch. Dardier après lui) et termine son Mémoire sur Servet par ces mots : ²

« Après avoir étudié cette personnalité extraordinaire, après avoir suivi le martyr dans son existence si mouvementée et dans l'enfantement de ses subtilités théologiques, on est entraîné vers l'opinion de Schelhorn, et l'on n'est pas loin de dire avec le savant bibliographe : « Servet peut être rangé parmi les aliénés. » Si cette appréciation est vraie, répète Chéreau après Stupanus qu'il ne nomme pas, ce n'est pas le bourreau qu'il fallait à Servet, mais bien le médecin. »

Ce n'était pas la première fois que Servet passait pour fou. On avait déjà répandu le bruit de sa mort dans un cabanon à la suite d'un accès de folie furieuse, lorsqu'il disparut pendant plusieurs années après ses premières publications. On sait qu'il avait passé en France sous le nom de Michel de Villeneuve.

Convient-il vraiment de ranger Michel Servet parmi ces milliers de malheureux aliénés qui périrent dans les flammes comme sorciers au bon vieux temps ?

¹ Voir aussi Annexe B, page 316.

² *Achille Chéreau*. Histoire d'un livre. Michel Servet et la circulation pulmonaire. Lecture faite à l'Académie de médecine de Paris dans sa séance annuelle et publique du 15 juillet 1879. Paris 1879. p. 41.

Il vaut la peine de s'arrêter un instant à examiner cette opinion et à discuter ce diagnostic.

En guise d'« Aménité » on a souvent traité Servet de *fou*. Voltaire écrivant au président de Brosses s'écriait : « C'est ce brigand de Calvin qui fit brûler ce fou de Servet au sujet de l'Omoousios. » Le mot de « fou » est injurieux. Cette insulte est la rançon du génie. Tous les hommes supérieurs y ont été exposés. Ce n'est pas de cette basse injure que nous nous occupons ici. Nous n'avons d'autre but que de rechercher sans parti pris, autant que cela est possible dans un cas semblable, si les manifestations psychiques de Michel Servet appartiennent réellement, comme plusieurs l'ont affirmé, aux symptômes de l'aliénation mentale.

C'est une simple consultation psychologique et psychiatrique que nous donnons sur le cas Michel Servet, d'après ses écrits et les renseignements que nous possédons sur son caractère et sur sa vie. Il est bien entendu que nous ne formulons nos conclusions que sous réserve, comme on doit toujours le faire lorsqu'il s'agit d'un personnage historique, qu'on ne peut juger que par ses ouvrages et les circonstances connues de son existence.

Voyons d'abord ce que l'on sait de son caractère, de ses mœurs et de la conduite de sa vie. On aurait tort, évidemment, d'en juger d'après la hideuse caricature qu'en ont faite ses ennemis, acharnés à le perdre devant l'opinion, même après sa mort, et à le déshonorer aux yeux des générations futures.

Il ne faudrait pas non plus en juger par les panégyriques outrés de certains libres penseurs qui en font un portrait de fantaisie, n'ayant rien de commun avec le véritable Servet, dont la piété sincère et même exaltée, a

été méconnue par les gens d'église comme par les adversaires de toute religion.

On a dit que Servet était *sans caractère*, et pour le prouver on allègue le fait qu'en prenant la défense de son maître le médecin Champier, de Lyon, contre le docteur luthérien Fuchs, de Tubingue, qui l'avait attaqué. Servet l'hérétique impénitent, accuse Fuchs d'avoir outragé l'église catholique et cherché à séduire d'autres personnages en les entraînant dans son hérésie ! On lui a reproché aussi d'être allé à la messe à Vienne et d'avoir suivi en France toutes les pratiques extérieures d'un fidèle catholique, tandis qu'en Suisse et en Allemagne il se serait rattaché à l'église protestante. Ceci n'est pas exact. Jamais Servet n'a passé au protestantisme. Comme Tollin l'a fait remarquer, à côté de la Réformation de Luther, du Serf-arbitre, et de celle du Concile de Trente et de la prédestination, Servet en a inauguré une troisième, celle de la libre croyance, puisée dans la Bible, la Réformation de la conscience religieuse avec toutes les conséquences de ses principes fondamentaux de libre recherche et de libre interprétation, plutôt que la réformation de l'Eglise soucieuse de conserver la continuité de la tradition depuis le Concile de Nicée, avec tous ses compromis, toutes ses infidélités et toutes ses inconséquences.

Ce qui distingue encore la Réformation de Servet : ¹

¹ Pour *Santos Pagnini* (élève de Savonarole) la Réformation servétienne se relie directement à Savonarole (note de la page 435. Article de *H. Tollin*. XX. Michael Servet's Brevissima Apologia pro Symphoriano Campegio in Leonardum Fuch-sium. *Archiv f. Geschichte der Medicin und medicinische Geographie* v. *Hrich Rohlf's*. Janvier 1884, p. 409.

c'est qu'elle est progressive, qu'elle reste ouverte aux nouvelles acquisitions de la science et capable de s'adapter aux nouveaux besoins religieux qui se font sentir avec le développement de la civilisation.

Tandis que les autres réformateurs, effrayés des résultats de leur audace primitive, s'arrêtent et reculent devant leur œuvre, Servet ne connaît aucune compromission, tire logiquement toutes les conséquences de ses principes et ne se préoccupe point des troubles qu'ils pourront susciter. Comme on l'a dit, Servet est le radical de la Bible. Il repousse énergiquement tout ce qui lui paraît en désaccord avec l'Écriture Sainte, sans s'inquiéter de ce qui peut en résulter.

Après la guerre des paysans et les horreurs du mouvement anabaptiste, Luther, épouvanté, fit tous ses efforts pour suspendre la marche progressive de l'Eglise. Mélanchton, en rédigeant la confession d'Augsbourg, cherche à montrer dans la Réforme la continuité de la tradition apostolique depuis le concile de Nicée, et fait les plus grandes concessions aux catholiques ; Calvin, dans son « Institution du Christianisme », publiée en 1536, donne la formule définitive de sa foi, désormais cristallisée ; tandis que Servet est toujours prêt à modifier ses opinions dogmatiques suivant ses lectures et ses méditations, les expériences et les épreuves de sa vie, ainsi que les objections de ses adversaires. Il n'a jamais dit son dernier mot. C'est là sa force, mais aussi sa faiblesse. Voilà pourquoi on l'a accusé de manquer de caractère.

On a voulu prouver encore l'indécision du caractère de Servet en disant que son esprit inquiet et exalté l'a poussé à étudier successivement sans ordre et sans méthode tantôt le droit, la théologie, les mathématiques, l'astrologie,

la géographie ; tantôt la médecine, la philosophie, les sciences naturelles, etc. Parce que Servet était un savant autodidacte encyclopédique, comme Rabelais et Pic de la Mirandole, par exemple, de même que plusieurs autres hommes de génie qu'ont enfantés les temps héroïques de la Renaissance et de la Réformation, on l'a représenté comme une sorte de « touche-à-tout », brouillon, fiévreux, inconstant, frivole, qui s'est fourvoyé et perdu dans les fondrières d'une érudition fantaisiste, indigeste et incohérente.

On l'a accusé, en outre, d'être entêté, obstiné, sournois, arrogant, irritable, orgueilleux et agressif. Toutes ces accusations sont contradictoires, ne reposent le plus souvent que sur des impressions passionnées et n'indiqueraient du reste pas encore la folie, tout au plus le « grain » dont personne n'est exempt.

On a dit aussi que Servet était un *vagabond*. Nous distinguons, en anthropologie criminelle, une catégorie spéciale de vagabonds que nous classons comme « pathologiques ». Parce que Servet a été errant et pourchassé pendant une partie de sa vie tourmentée, faut-il pour ce motif voir vraiment en lui un vagabond de cette catégorie ?

Il suffit de rappeler, pour affirmer le contraire, qu'il est resté douze ans à Vienne, pratiquant paisiblement la médecine, lorsqu'il trouva une retraite sûre et tranquille chez l'archevêque Paulmier.

Un mot encore sur ses mœurs. Il est certain que Servet, resté célibataire, a toujours été chaste. A Charlieu, où il pratiqua la médecine pendant deux ans, il fut peut-être sur le point de se fiancer, mais il dit lui-même qu'il y renonça parce qu'il se croyait impuissant. Quant à la « gaudisserie » qu'il se permit avec l'hôtesse de l'au-

berge de la Rose, au Molard, chez Antoine Revilliod, on se demande comment on a pu la prendre au sérieux et lui en faire un grief.

Ce n'est donc pas dans les travers de son caractère, ni dans la mauvaise direction de sa vie, ni dans ses mœurs qui ont toujours été pures, qu'il faudrait chercher les traces d'une maladie mentale chez Michel Servet.

Serrons de plus près son problème psychologique.¹ Voyons s'il existe peut-être chez lui des troubles dans la sphère intellectuelle proprement dite, dans l'idéation. On pourrait les trouver dans deux directions différentes : ses conceptions astrologiques et ses imaginations apocalyptiques.

L'astrologie, comme l'alchimie, a fait partie pendant longtemps des études médicales. On sait avec quelle ardeur les plus grands esprits s'y sont adonnés. Servet y avait été initié par son maître Champier. Il trouva des ressources pécuniaires à Paris, en tirant des horoscopes et en donnant un cours public sur la matière, qui lui attira un procès avec la faculté de médecine. L'inquisition s'en mêla. Il était accusé de faire de l'astrologie *judiciaire*, crime qui était alors puni de mort. Mais le Parlement, convaincu de sa stricte orthodoxie, au lieu de l'envoyer au bûcher, se borna à lui faire défense de s'occuper davantage de cette branche réprouvée de l'astrologie et à supprimer l'apologie de cette science qu'il avait fait imprimer et dans laquelle il traitait irrévérencieusement d'ignares les médecins de la faculté.

Dans le premier volume de son bel ouvrage sur *Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps* M. E.

¹ Voir aussi ci-dessus page 243 la consultation graphologique de M. P. Moriaud.

Doumergue, qui parle de ce procès, fait remarquer à quel point la question de l'astrologie judiciaire était confuse. Il cite à ce propos l'*Histoire universelle parisienne* de Du Boulay et rappelle que Marguerite de Navarre, cette princesse si sage et si éclairée, partageait aussi les superstitions relatives à l'astrologie judiciaire dont on sent bien, disait-elle, les effets sur le corps humain.

On sait aussi que Mélanchton s'occupait d'astrologie et y croyait fermement.

Selon Larousse le XVI^e siècle marque du reste l'apogée de l'astrologie ; tous les princes ont leurs astrologues, les rois eux-mêmes ne dédaignent pas de se faire initier, et Catherine de Médicis amena d'Italie une suite nombreuse d'astrologues, dont le plus célèbre fut Michel Nostradamus, contemporain de Servet. Fernel, lui-même, le Galien moderne, dont Guy Patin dit « qu'il était le premier médecin de son temps et peut-être le plus grand « qui sera jamais », l'illustre Fernel croyait aux qualités occultes en médecine et à l'astrologie. François Rabelais, médecin et professeur d'anatomie à Lyon, mort à Paris en 1553, l'année même où Servet fut brûlé à Genève, le fameux écrivain, le joyeux curé de Meudon, a publié pendant bien des années des almanachs, où il s'intitule « professeur en astrologie ».

William Harwey, enfin, le grand Harwey, témoigne aussi de superstitions astrologiques dans son livre *De generatione animalium*, publié en 1651.

Concluons que la croyance superstitieuse de Servet aux vertus de l'astrologie ne prouve nullement un dérangement mental. Il en avait puisé les germes dans la Bible, comme il le dit lui-même, ce livre « si plein de sagesse », qui lui est venu du ciel, « où il a trouvé toute science et toute philosophie ».

C'est aussi dans la Bible qu'il découvrit les prophéties se rapportant à sa personne, et ici nous touchons à la limite de l'organisation normale de ce cerveau génial. Comme la plupart de ceux qui ont approfondi les arcanes de l'apocalypse, cet écueil où tant d'esprits déséquilibrés ont lamentablement sombré, Servet a failli verser ici dans un mysticisme frisant la folie.

Il avait lu dans l'apocalypse que le temps de la désolation, la fuite de l'Eglise au désert, dont le Christ avait déjà parlé d'après Daniel, devait durer trois années et demie, ou 1260 jours, ce qui signifie suivant le mode prophétique, 1260 « jours d'années ». Alors devait recommencer la lutte de saint Michel et de ses anges contre le dragon, la bête, c'est-à-dire le pape. Or lui-même avait été baptisé du nom de *Michel*. Depuis le règne de Constantin jusqu'à l'époque où il vivait plus de 1200 ans s'étaient écoulés. Certainement, dit-il, la pleine révélation de la victoire décisive de la vérité ne commencera que dans l'année 1585, car la fuite de l'Eglise commence en 325, avec le concile de Nicée, quand l'empereur Constantin se fit moine, Sylvestre pape-roi, et que Dieu fut partagé en trois parties... Le temps de la restitution du Christianisme par Michel était donc sur le point d'arriver.

Lui-même Micaël Servetus était clairement désigné pour cette mission providentielle. Voilà pourquoi il devait, sous peine de forfaire à la volonté divine, publier sa *Restitutio*, dont il fit commencer l'impression le jour même de la Saint-Michel, le 29 septembre 1552, afin de se conformer à la date prophétique. Voilà pourquoi il écrivait aussi à Abel Poupin, dans la lettre conservée comme pièce justificative au dossier de son procès :

« Vous avez lu l'apocalypse de saint Jean. Vous y trou-
« verez qu'il est question des hommes qui dirigent la
« lutte, qui versent leur sang pour rendre témoignage au
« Seigneur. Je sais avec certitude que je dois mourir pour
« cette cause. »

Un triste pressentiment n'est pas le symptôme de l'aliénation mentale. On a parlé des *idées fixes* de Servet. Il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'elles sont de nature superstitieuse, mais on ne saurait les nommer des *idées délirantes*. Elles appartiennent à la psychologie religieuse courante de l'époque. Si de semblables idées étaient soudain manifestées par un savant de nos jours, un Carl Vogt, par exemple, on n'hésiterait pas à y reconnaître un délire et à poser le diagnostic d'une psychose aiguë ; mais chez Servet et chez ses contemporains les croyances à l'influence des astres sur la destinée humaine et à la réalisation des prophéties apocalyptiques ne faisaient de doute pour personne, ou à peu près personne ; elles faisaient partie pour ainsi dire de la mentalité commune, et ne sauraient par conséquent être considérées comme des manifestations psycho-pathologiques.

Dans un excellent article de l'encyclopédie des sciences religieuses de Lichtenberger, le doyen de la faculté de théologie de Paris, Auguste Sabatier, compare l'apocalypse à une de ces vieilles cathédrales gothiques « contemporaines elles aussi d'une théologie scolastique raffinée, œuvre d'une inspiration religieuse très puissante, mais où, malgré la multiplicité des colonnes, des chapelles et des sculptures, malgré la bizarrerie des formes symboliques qui se détachent de toutes parts, monstrueuses et mêlées comme dans un chaos, règne au fond

cependant l'architecture la plus savante et la symétrie la plus soutenue. «... Sans doute les calculs de l'auteur de l'apocalypse se sont trouvés erronés. Mais les pensées religieuses qui sont à la base du livre sont éternelles. » Et Sabatier ajoute : « L'apocalypse a été précieuse à tous les persécutés, parce que c'est un livre de consolation et d'espérance : c'est la protestation triomphante des martyrs contre les bourreaux, du bien et de la vérité contre le mensonge, de la foi contre les peines de la vie présente et contre la mort ».

Nous comprenons maintenant pourquoi le pauvre Servet a tant apprécié l'apocalypse. Sur le titre de la *Restitutio* il a inscrit deux épigraphes ; l'une en grec tirée de l'apocalypse 12.7 « alors il y eut un combat dans le ciel » ; on lit immédiatement après : « Michel et ses anges s'avancèrent pour combattre le dragon », c'est-à-dire le pape, suivant l'interprétation de Servet. Quant à l'épigraphie hébraïque, elle est tirée de Daniel 12, 1 et se rapporte directement à la mission prophétique à laquelle Servet se croyait appelé : « En ce temps là se lèvera Micaël, le grand chef, le défenseur des enfants de ton peuple. »

Servet a-t-il été halluciné, a-t-il eu des visions ? On pourrait le croire d'après ce qu'il raconte dans son livre sur les *Erreurs touchant la Trinité*.

« Dès que je lève les regards en haut, dit-il, je vois avec la vision de Jean ce mystère caché de toute éternité qui vient à nous ; je vois, dans les spéculations de Daniel, J. C. qui descend sur les nuées du ciel ; je le vois qui s'avance sur le char d'Ezéchiel et au milieu des myrtes de Zacharie, et qui s'assied sur le trône d'Esaïe. Et comme ces visions, qui sont maintenant évanouies,

étaient l'œuvre de la sagesse divine, je suis forcé de dire avec l'Écriture que la Parole était en elles : Moi-même qui parlais alors, me voici (Esaïe LII). Celui que tu vois de tes yeux et touche de tes mains, c'est cette image divine qui a pris corps maintenant ; celui que tu vois agir, parler et souffrir, c'était autrefois l'homme historique, Jésus de Nazareth... »

Tollin, qui cite ces passages dans son *Portrait-caractère* dit ce que sont des visions divines de prophète dont Servet fut gratifié pendant qu'il lisait la Bible. Or, ajoute-t-il, ces moments d'extase, Servet ne se les attribue pas à lui-même, mais à Dieu, car, dit-il avec Luther « les puissances surhumaines se disputent la domination de l'esprit de l'homme, l'esprit de Dieu quelquefois ne cessant de nous avertir dans les moments même où nous souffrons sous l'action du mauvais esprit. »

Esquirol disait déjà qu'entre l'extase et l'hallucination il n'y avait qu'une différence de degré. Il est difficile, pour ne pas dire impossible de se faire ici une idée exacte de la nature psychiatrique des visions de Servet. On peut conclure néanmoins que si elles fournissent la preuve que Michel Servet est un *mystique*, elles ne démontrent certes pas qu'il soit aliéné.

En résumé, si l'on trouve dans les écrits de Servet des idées qui paraissent confuses et embrouillées, une absence apparente d'ordre et de méthode, une polémique véhémence, une imagination enflammée, un esprit vif et pénétrant, des superstitions, des erreurs, un enthousiasme passionné, du mysticisme, de l'exaltation religieuse, une foi ardente d'où jaillissent de fréquentes prières, une piété quelque peu illuminée, allant jusqu'à

l'extase, on n'est pas autorisé pour cela à en conclure qu'il fut aliéné d'esprit. Tout nous fait supposer au contraire que ses puissantes facultés psychiques, toujours bouillonnantes comme la lave dans le cratère d'un volcan, étaient somme toute normales, saines et suffisamment équilibrées.

Servet, qui voulait qu'on s'en tienne au sens littéral de la Bible, croyait à l'existence des esprits, des anges et des démons. Il y a dans la seconde partie du Livre I^{er} de la *Restitutio*¹ un passage bien remarquable sur l'origine démoniaque des maladies en général et leur traitement par la prière que je reproduis intégralement (traduit du latin), tant il me paraît significatif.

« Les maladies, dit Servet, sont donc l'action du démon. Hippocrate enseigne qu'il y a quelque chose de démoniaque dans les maladies. Il y a dans les maladies quelque chose du démon ; c'est un esprit de faiblesse. De même que la mort elle-même est le démon, au témoignage de Saint-Jean, la maladie qui conduit à la mort est elle-même aussi le démon. Par l'opération du démon l'harmonie du corps humain est troublée, les vaisseaux sont obstrués ; surviennent les pourritures, les vents, les excréments nuisibles, les flux, la chaleur de la fièvre et la paralysie. Voilà pourquoi Christ a blâmé la fièvre comme étant un démon, et a commandé de sortir à l'esprit de l'infirmité. Ce n'est pas sans motif que le médecin Luc l'appelle un esprit de faiblesse. Luc 13 (10 et 12). *Christ appelle en cet endroit un lien de Satan la contraction des nerfs* (v. 16) comme Saint-Paul dit que son infirmité est un ange de Satan (2 cor. 12. 7). *Voilà pourquoi*

¹ p. 357.

notre prière peut chasser parfois un mauvais esprit et éloigner une maladie. Des médicaments naturels peuvent aussi en triompher en « chassant la matière que l'esprit du démon a infecté et en modifiant l'espèce nuisible. Cependant cette méthode de traitement est moins bonne et d'autre part parfois nuisible, puisque c'est un poison qui chasse le poison. »

La contraction des nerfs, voilà la maladie des possédés. Servet croit à l'influence du démon, du mauvais esprit, c'est-à-dire à ce que nous appelons aujourd'hui l'influence de l'âme sur le corps, et l'on voit par les paroles que nous venons de rapporter, qu'il a manifestement l'intuition de la véritable nature des maladies nerveuses qui tourmentaient les démoniaques. D'autre part, bien qu'il fasse ses réserves quant à l'efficacité de la thérapeutique médicamenteuse, à laquelle il a recours journellement comme médecin praticien, et dont il a vanté les vertus dans son excellent « *Traité rationnel des Sirops purgatifs* ¹ », d'autre part, disons-nous, Servet s'affirme nettement, dans le passage ci-dessus, comme un précurseur de la psychothérapie moderne, dont Mistress Eddy et les « Scientistes » contemporains n'ont retenu que l'idée mystique, étroite et sectaire, qui menace de se propager comme une dangereuse épidémie mentale.

Avant de continuer l'histoire de la vie de Michel Servet et de discuter celle de sa grande découverte, je voudrais vous parler d'un monument dont l'existence nous a été révélée tout récemment.

Un médecin de Barcelone, le Dr Benet R. Barrios, a

¹ *Siruporum universa ratio ad Galeni censuram diligenter exposita caet. 1537.*

fait une trouvaille extrêmement curieuse et intéressante il y a peu d'années à Villeneuve de Sixena, dans l'ancien royaume d'Aragon¹. Il a découvert un vieux retable, premier monument expiatoire (mais d'une signification bien différente du nôtre), touchant témoignage de candeur et de foi naïve, dédié à la Trinité et élevé en 1558 par les parents terrifiés de Michel Servet, pour expier la publication de son livre damnable et maudit « *De Trinitatis erroribus* ». Le docteur Benet R. Barrios donne la description de ce retable, illustré d'une gravure qui représente assez confusément le monument.

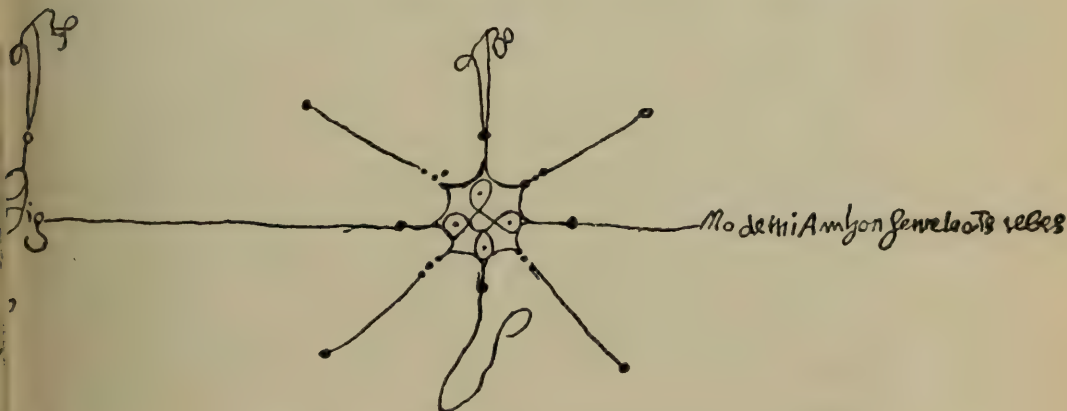
A Villanueva de Sixena, dit-il, existe un autel fort original, avec un retable très intéressant. A gauche et en bas se voient deux figures : au premier plan un homme barbu, vêtu en prêtre, qui semble être en prière ; et derrière lui s'aperçoit la tête d'une dame d'un certain âge. Ces deux figures représentent la mère et le frère de Michel. Dans l'encadrement du retable il y a 3 écussons... chacun divisé en 2 quartiers. Dans un de ces écussons se voit un cerisier (servera), l'arbre *totem* de la famille, duquel elle a tiré son nom. Au milieu de la corniche en haut, une inscription rappelle que le retable a été élevé par Catalina Conesa, infançona, veuve, et son fils Juan Serveto de Reves, prêtre, infançon, curé de Polinino...

¹ Voir la *Chronique médicale* du 15 août 1905. L'auteur dit à ce propos qu'on aurait dû inscrire sur le monument funéraire de Genève Villanuova de Sixena en non Villanuova d'Aragon.

TOLLIN, Zur Servet's ? — Kritik (*Zeitschrift f. wissenschaft. Theol.* d. Hilgenfeld, 25^e année. 4^e fasc. XV, p. 425) est manifestement indécis sur le lieu d'origine de la famille Servet. Il remarque qu'il y a trois Villanuova dans le diocèse d'Aragon, et ne sait lequel choisir.

Le docteur Benet reproduit aussi la signature du père de Michel, le notaire Servet, d'après un document daté de 1521.

Cette signature nous fournit l'explication de la forme bizarre de celle de Michel Servet, dans laquelle vous vous souvenez que M. le prof. Paul Moriaud voyait le signe d'un homme « retors ». Le fils a imité la signature de son père, en la simplifiant. Il est évident que c'est le notaire qui était lui « l'homme retors », car rien ne laisse soupçonner cette qualité chez Michel Servet. Le diagnostic de M. Moriaud reste donc exact, mais il faut



Signature del notari Servet

Arxiu del monastir de Sixena (Osca)

remonter à la génération précédente pour en trouver l'application. On pourrait citer assurément d'autres exemples de cette hérédité du paraphe paternel. J'en connais un pareil précisément chez le fils d'un notaire.

J'en reviens à Michel Servet. Après avoir quitté le service de Quintana, confesseur de Charles-Quint, qu'il avait accompagné à Bologne, pour le couronnement de

l'empereur, puis à la diète d'Augsbourg, au Reichstag, Servet fut à Strasbourg et à Bâle où il entra en discussion avec les réformateurs Œcolampade, Bucer et Capiton.

Son livre sur les « Erreurs de la Trinité » l'avait fait mettre à l'index chez les catholiques et les protestants. Répudié aussi par sa famille et par la noblesse espagnole pour ses hérésies qui passaient pour monstrueuses, Servet se trouva sans ressources.

Lorsqu'il s'enfuit de Bâle et de l'Alsace il était pauvre et devait chercher un gagne-pain.

Nous le rencontrerons bientôt (en 1534) à Lyon, chez les frères Trechsel, célèbres éditeurs de l'époque, où il avait trouvé une occupation lucrative, celle de correcteur d'imprimerie. Mais il avait dû changer de nom pour échapper aux poursuites de l'inquisition, et il s'appellera désormais *Michel de Villeneuve*. Il conservera ce nom pendant tout le temps de son séjour en France, jusqu'au moment où Calvin le dénoncera à Vienne, comme étant bien le même Michel Servet, l'affreux antitrinitaire, mis au ban de la société civile et religieuse, depuis ses premières publications.

Servet se trouvait heureux dans sa nouvelle situation. Il s'instruisait avidement en corrigeant et imprimant les ouvrages qu'on lui confiait. Dans l'introduction qu'il écrivit pour la *Géographie de Ptolémée*, il s'écrie : « Le travail est ma volupté ». Cette Géographie était considérée jusqu'alors, pendant tout le moyen-âge, comme l'autorité indiscutable de toute la science géographique. Mais ses éditions successives avaient été surchargées de récits fantastiques et de monstrueuses merveilles qui en avaient complètement dénaturé le texte primitif. Les frères

Trechsel, qui avaient reconnu la profonde érudition et l'amour du travail de leur correcteur, le chargèrent d'entreprendre une édition expurgée de l'ouvrage de Ptolémée. Servet s'y consacra avec zèle. Il dit lui-même qu'il y passa « les jours et les nuits ». Il se met à étudier sérieusement les mathématiques et l'astronomie, l'histoire, la météorologie. Il se perfectionna dans l'étude des classiques grecs et latins. Il compulse les textes, fait de nombreuses recherches et cite une foule d'auteurs. Aux noms anciens il ajoute les modernes. Ne nous étonnons donc pas trop si Tollin, enthousiasmé par un si grand labeur, fait de Servet le fondateur de la Géographie comparée et le précurseur des Alexandre de Humbolt et des Carl Ritter.

C'est en corrigeant les publications du célèbre docteur lyonnais Symphorin Champier que Michel Servet se décida à étudier la médecine. Désormais à l'abri du besoin il part pour Paris, où il succède à Vésale comme professeur de Gauthier d'Andernach, professeur d'anatomie. Il compte aussi parmi ses maîtres Sylvius et Jean Fernel.

Je ne puis que mentionner en passant sa dissertation thérapeutique sur les *Sirops*, qui eut cinq éditions en peu d'années (1537, 1545, 1546, 1547 et 1548), et qui apporta un précieux concours aux partisans d'Hippocrate et de Galien, contre les médecins qui juraient par Averrhoës et les Arabes. C'était la grande querelle du temps entre les membres de la Faculté.

Je passe sous silence les autres publications plus ou moins polémiques de Servet, pour en arriver à la description de la circulation pulmonaire, à laquelle il doit surtout sa gloire. Dans une conférence publique faite à

l'Aula de l'Université, le 29 février 1909, sur les Anatomistes-Biologistes et l'école genevoise, M. le professeur Eternod disait avec raison que la démonstration de Servet était « une des plus grandes découvertes de la médecine ».

Une légende, datant de Flourens, a cours présentement chez les physiologistes, au sujet de cette découverte.

« Comment Servet, dit Flourens, ailleurs si confus, a-t-il pu rencontrer cette lucidité admirable de quelques pages?... Comment Servet a-t-il imaginé d'aller fourrer la description de la *circulation pulmonaire*, une découverte de physiologie, de pure et profonde physiologie, dans un livre qui a pour titre : *De la Restitution du Christianisme*? »

Achille Chéreau disait en 1879 à l'Académie de Médecine de Paris : « Loin de moi la pensée de chercher à analyser ce livre (la *Restitutio*), amas bizarre, confus, indigeste et extraordinaire d'élucubrations théologiques et scolastiques, qui étaient fort en vogue au milieu du XVI^{me} siècle, qui n'ont plus cours aujourd'hui, qui nous font hausser les épaules...

« J'ai hâte d'arriver aux quatre ou cinq pages dans lesquelles le martyr *du Champel*, noyant l'élément scientifique dans un océan de spéculations métaphysiques, expose d'une manière assez précise la circulation pulmonaire ou petite circulation. »

Enfin, M. le professeur Charles Richet, dans son beau discours devant le monument de Vienne, nous disait : « Par quel miracle Servet, qui n'avait pas, comme Harwey, fait de vivisection, qui n'avait pas, comme Vésale, largement et méthodiquement disséqué, qui

n'avait pas enseigné l'anatomie comme R. Colombo, qui n'avait pas dessiné une iconographie du corps humain comme Estienne, par quel miracle a-t-il pu deviner, concevoir, expliquer que le sang part du ventricule droit pour revenir au ventricule gauche par un long détour, en traversant les poumons, afin de s'y mélanger avec l'air, changer de couleur, devenir rutilant, perdre ses fuliginosités et apporter au ventricule gauche, qui doit le distribuer aux tissus, l'esprit — c'est-à-dire l'air — qui l'a vivifié ? »

Et dans sa réponse au docteur espagnol Léon Corral, de Valladolid, qui lui demandait quelques explications au sujet de son affirmation que Servet n'avait pas disséqué, le professeur Richet ajoute :

« Servet ne parle jamais de ses dissections... il indique la circulation pulmonaire sans s'en référer à des études personnelles et il se contente d'affirmer sans preuves...

« Voilà le miracle ! Et j'insiste. C'est que ce jeune homme, secrétaire de Charles-Quint, théologien, hébraïsant, imprimeur, géographe, astrologue, arrive à Paris, et en moins d'un an, après quelques dissections probablement sommaires, à l'âge de 27 ans, fait une des plus grandes découvertes de la physiologie.

« Au lieu de diminuer sa gloire, c'est pour en rehausser l'éclat. Mais c'est un miracle. »

En réalité, cependant, la découverte de Servet est un trait de génie, mais ce n'est point du tout un miracle inexplicable. Tollin, qui a fait une étude approfondie de Michel Servet, qui a lu et relu ses ouvrages, qui a médité longuement sa « *Restitution* », a fini par en trouver la clef et en distinguer clairement la pensée. Il faut pour

cela se pénétrer du milieu intellectuel où a vécu le grand espagnol et se débarrasser des préventions inconscientes qui nous sont nécessairement imposées par les circonstances ambiantes dans lesquelles nous vivons nous-mêmes. Si quelque chose paraît étrange de nos jours, où nous poussons la division du travail à ses extrêmes limites, et où nous n'admettons pas qu'on sorte de sa spécialité, c'est ce mélange d'arguments puisés dans tous les domaines et spécialement dans la théologie et dans la Bible, pour la défense d'une thèse scientifique. La théologie était à la mode au XVI^e siècle (voyez Césalpin). Nous comprenons que les savants d'aujourd'hui soient rebutés par la prose de Michel Servet et, s'il est vrai, comme le dit Tollin, que certains médecins et naturalistes qualifient toujours d'élucubrations confuses et de rêveries métaphysiques les écrits théologiques, il n'en est pas moins certain que ces naturalistes et ces médecins sont incapables de comprendre la psychologie des mystiques et la véritable portée des recherches de la science théologique. Souvenons-nous qu'en écrivant sa « *Restitution* » Michel Servet était convaincu qu'il obéissait à un ordre de Dieu et qu'il ne pouvait se soustraire à la mission providentielle à laquelle Dieu lui-même l'avait appelé. Pour atteindre son but Servet utilise toutes les connaissances qu'il a acquises et qui doivent servir à la proclamation de la vérité. Il fait appel dans son livre à toutes les sciences pour justifier ses croyances religieuses, qu'il met au service de la Bible. Dans cet ouvrage de théologie il y a de la jurisprudence, de l'astronomie, de la géographie, de la chimie, de la physique, de la météorologie, de la philosophie, mais surtout de l'anatomie, et de la physiologie, autant que ces connaissances scientifiques

pouvaient servir à étayer et à éclairer la foi. Servet veut prouver par la physiologie la vérité de la Bible. Il n'avance une proposition anatomique qu'en l'appuyant sur un passage biblique et réciproquement il soutient d'une citation de l'Ecriture sainte ses descriptions physiologiques.

Pour Servet le corps humain est le plus grand miracle de la création, car Dieu l'a choisi pour être le réceptacle de l'âme de l'homme, complément de l'esprit divin, qui lui est communiqué par le saint-Esprit ; or l'âme est dans le sang, l'Ecriture le dit et Galien aussi. William Harwey le répète encore au XVII^e siècle — en 1651 ¹.

C'est donc dans le V^e livre de la « Restitution du Christianisme » qui traite de la *Trinité*, au chapitre du *Saint-Esprit*, que se placera tout naturellement le morceau célèbre où se trouve la description de la circulation pulmonaire. « Pour que tu comprennes bien, cher lecteur, dit Servet, le rapport complet de l'âme et de l'esprit, je veux joindre ici une divine philosophie que tu saisisras facilement pour peu que tu sois instruit en anatomie. »

On admettait depuis Galien trois sortes d'*esprits* dans le sang : le *naturel*, celui du sang veineux, préparé dans le foie et qui servait à la nutrition des organes ; car on croyait que ce sang partait du cœur droit pour se distribuer dans le corps ; l'*esprit vital*, charrié par le sang artériel, provenant du cœur gauche ; et l'*esprit animal* ou *pneuma psychique*, qui se formait du précédent, en se mélangeant avec l'air inspiré par les narines, puis en pénétrant dans les ventricules du cerveau, à travers la

¹ Dans son livre sur la génération des animaux, où se trouve son célèbre aphorisme : *Omne vivum ex ovo*.

lame criblée de l'os ethmoïde. C'est aussi par ces trous, croyait-on, que le diable, l'esprit malin, dont la nature tient de celle de l'air, peut s'introduire dans les ventricules cérébraux¹. Servet partageait cette superstition.

Le pneuma psychique, d'après Galien, n'était pas renfermé seulement dans les ventricules comme on le croyait avant lui, mais bien dans toute la masse encéphalique et dans les nerfs.

Cependant, selon Servet, il n'y a en réalité que deux sortes d'esprits, le vital et l'animal, car « l'esprit naturel » du sang veineux, dit-il, n'est pas autre chose que le vital, qui passe des artères par des anastomoses dans les veines, où on lui a donné le nom d'*esprit naturel*.

Vous avez déjà compris que l'esprit vital des anciens c'est l'*oxygène du sang*.

Il n'est pas possible de se rendre compte du grand progrès accompli par la découverte de Servet, si on ne connaît pas les idées des anciens sur la structure anatomique du cœur et des vaisseaux. Aussi me permettez-vous de vous en donner un aperçu succinct.

La première expérience ayant quelque rapport avec la circulation, et qui devint le point de départ d'une erreur

¹ De là vient l'antique coutume de dire à ceux qui éternuent : « Dieu vous bénisse », ou « à vos souhaits », parce qu'on croyait qu'un diable était expulsé par l'éternuement. De même on risquait d'introduire un ou plusieurs diables dans son corps en baillant. « Dieu aime l'éternuement et déteste le bâillement », disent les *H'adîth* du Prophète. C'est pourquoi on jugeait nécessaire de mettre la main devant sa bouche pour empêcher les diables d'entrer avec l'air inspiré. — Les commentateurs du Coran examinent très sérieusement cette question. — Certains disent expressément que le bâillement vient du diable. Ils déclarent qu'il faut retenir le bâillement le plus possible et mettre la main devant sa bouche pour arrêter les mauvais esprits.

extraordinaire et opiniâtre, a été faite par *Aristote*. Ayant lié la trachée artère d'un animal mort, le célèbre stagirite, muni d'un soufflet, insufflait violemment de l'air dans ce canal. Il vit alors, ou crut voir, par ce moyen brutal, que l'air pénétrait dans le cœur, après avoir traversé l'artère veineuse ou veine pulmonaire, c'est-à-dire, suivant notre nomenclature, l'oreillette gauche. Dès lors on avait l'explication de la fonction des artères, qui étaient les canaux de l'air. Lorsqu'on les ouvrait sur le cadavre on voyait en effet qu'elles étaient vides et renfermaient de l'air. Le mot d'*Aorte* a été primitivement employé par Hippocrate pour désigner les bronches. C'est Aristote qui l'appliqua plus tard à la *grande artère*. Le nom de la trachée-artère qui a été conservé, date de cette époque. C'est par ce canal que l'air pénétrait donc dans le cœur et dans l'arbre artériel. Pour les anciens les veines seules, conduisant le sang du cœur aux extrémités, constituaient le système sanguin. Un siècle environ après Aristote, *Erasistrate*, qui disséqua, dit-on, le premier des cadavres humains, qui fit des vivisections sur les criminels condamnés à mort, et qui occupe pour cette raison une place considérable dans l'histoire de la physiologie, comme le dit Jules Soury, Erasistrate, le chef de l'école d'Alexandrie, enseignait comme Aristote, que l'air ou *pneuma*, introduit dans le corps par la respiration, passait dans l'*artère veineuse* (la veine pulmonaire), depuis la trachée-artère, et de là dans le ventricule gauche du cœur, où il devenait l'*air vital*, distribué par les voies aériennes, le système artériel, qui donnait naissance dans le cerveau à l'air psychique ou *pneuma psychique*.

Rappelons que les anciens regardaient les oreillettes

comme une sorte d'antichambre des vaisseaux ; l'oreillette droite formant la dilatation de la veine cave ; l'oreillette gauche, le tronc des veines pulmonaires ou artères veineuses. Voilà pourquoi ils ne parlent jamais que d'une seule *artère-veineuse*, tandis que nous comptons quatre veines pulmonaires qui s'ouvrent dans l'oreillette gauche. La veine cave et l'artère veineuse débouchaient ainsi directement dans les ventricules qui formaient seuls le cœur.

Galien reconnut que les artères contenaient du sang, mais il croit cependant toujours avec Aristote que la veine pulmonaire (artère veineuse) qui ramène le sang des poumons au cœur renferme de l'air. Pour Galien le ventricule gauche ne contient pas de sang, mais du *pneuma*, la portion vitale et nutritive de l'air que lui amène l'artère veineuse. Galien n'a donc pas deviné la *petite circulation*, comme l'ont prétendu des auteurs modernes, entre autres Ceradini, de Gênes, en 1875, et Huxley, en 1878. Ces savants ont un parti pris contre Servet qui leur est antipathique et qu'ils regardent comme une tête confuse, un cerveau fumeux. Ils n'en jugent que par ouï-dire. Ils ont toutes les préventions de ceux qui ne connaissent pas Servet. Robert Willis en pensait de même avant de l'avoir lu. Et Mélancton aussi disait que Servet était une « tête confuse » avant de le connaître. Mais il changea complètement d'avis après l'avoir étudié.

Une autre erreur de Galien qui a duré jusqu'à Servet, c'est-à-dire pendant plus de treize siècles, c'est la croyance à la perforation de la cloison des ventricules, perforation nécessaire pour le mélange du *pneuma* avec le sang veineux, puisque ce mélange ne se fait pas dans les

poumons. Phénomène extraordinaire de suggestion séculaire, d'aveugle idolatrie pour Aristote et Galien ; tous les médecins ont admis cette perforation, alors qu'il leur eût été si facile de constater *de visu* qu'elle n'existait pas. Mais Galien avait dit que la cloison était perforée. On y voyait des fossettes il est vrai, et si on n'y distinguait pas des trous c'est qu'ils étaient très petits et qu'assurément on ne savait pas les découvrir. Personne n'aurait osé douter de l'infailibilité du maître.

Jusqu'au début du XVI^e siècle, tous les anatomistes, Mondino (1478-1482-1484-1540), Levasseur (1541), Vésale lui-même (1543), le grand Vésale, le père de l'anatomie moderne ; tous ont vu les trous de la cloison. Bérenger de Carpi (1521, *Commentaria cum amplissimis additionibus super anatomiam* Mundini, p. 341), cependant, qui professait à Bologne, est comme le dindon de la fable : Il ne sait pas pour quelle cause il ne les distingue pas très bien, chez l'homme ; mais il n'hésite pas à les reconnaître chez les animaux de grande taille, les bœufs par exemple. Trente ans après, en 1551, Léonard Fuchs, de Tubingue, qu'on a appelé l'anatomiste de la Réforme, dont j'ai déjà parlé, dans un manuel destiné aux étudiants, disait : « Ces fossettes ne nous paraissent pas perforées, afin sans doute que nous soyons forcé d'admirer l'ouvrier de toutes choses qui fait passer par des trous inaccessibles à notre vue le sang du ventricule droit dans le ventricule gauche ».

Je viens de dire que Vésale lui-même admettait la perforation du septum ventriculaire. Beaucoup d'auteurs cependant ont affirmé et affirment encore aujourd'hui que c'est lui qui a le premier découvert l'imperforation de cette cloison. Leur erreur provient de ce qu'ils n'ont

connu que les éditions parues depuis 1555. Dans celle qui a été imprimée à Bâle chez Jo. Oporin, en juin 1543, Vésale dit positivement que le septum des ventricules est perforé et que le sang passe copieusement du ventricule droit dans le gauche par ces trous de la cloison. Même en 1555, on remarque combien Vésale, qui n'est pas physiologiste et ne saisit pas la portée de la découverte de Servet, accepte avec méfiance une innovation qui démolit si complètement la doctrine de Galien. Cela résulte de la comparaison des textes de l'édition de 1555 avec celle de 1533 que Tollin publie *in-extenso* dans un mémoire, paru en 1884 dans les *Archives de Pflüger*. (Vol. 33, p. 482. Ein italienisches Urteil über den ersten Entdecker des Blutkreislaufs). Si Flourens affirme que Vésale est le premier anatomiste qui a osé dire « Les trous de la cloison n'existent pas », c'est qu'il n'a connu que l'édition d'Albinus parue en 1725 des *Opera anatomica*.

Le professeur Paul Heger, de Bruxelles, dont on trouvera l'intéressante lettre en appendice,¹ a publié en décembre 1903, dans la *Revue de l'Université* de Bruxelles, des « Notes sur André Vésale »² dans lesquelles il raconte que ce dernier fit une conférence à Bologne en janvier 1544 pour démontrer sur le cadavre la non-existence de perforations dans la cloison interventriculaire du cœur. M. Heger en conclut que Vésale n'a pas pu être influencé sur ce point par Servet, puisque sa conférence de Bologne est antérieure de deux ans au manuscrit de la *Christianismi Restitutio*.

¹ Voir Annexe D page 318.

² *Paul Heger*, professeur à l'Université libre de Bruxelles. Notes sur André Vésale. Extrait de la *Revue de l'Université*. Décembre 1903. Bruxelles 1903. Brochure in-8°. 44 pag., p. 33.

Cependant Charles Richet reste convaincu que Michel Servet a été l'inspireur de Vésale¹, en se basant sur la date de ses publications. M. Heger dit lui-même que Vésale n'admit l'imperforation de la cloison « qu'après beaucoup d'hésitations, dont on trouve la trace dans son texte ». Où est la preuve qu'il l'admettait déjà en 1544 ? Nous avons vu que ses hésitations se manifestent encore dans son édition de 1555, de telle sorte qu'il nous paraît bien improbable que Vésale ait réellement admis avant Servet que les trous de la cloison n'existaient pas.

Servet s'exprime ainsi : « La communication entre les deux ventricules se fait, non par la paroi du milieu du cœur, *comme on le croit vulgairement*, mais avec un art infini depuis le ventricule droit du cœur, après que le sang subtil a été poussé par un long circuit au travers des poumons. Dans les poumons il est préparé, rendu de couleur vermeille ; et de la veine artérielle (artère pulmonaire) passe dans l'artère veineuse (la veine pulmonaire), où il s'est mélangé avec l'air inspiré, tandis qu'il se purifie de ses fuliginosités (l'acide carbonique) par l'expiration. Il est enfin attiré par la diastole dans le cœur gauche où il devient l'air vital ». Servet ajoute plus loin : « La cloison mitoyenne n'est pas propre à cette communication, ni à cette élaboration du sang, car elle ne possède pas de vaisseaux et n'est pas apte à cette fonction, *quoique un suintement soit possible* (licet aliquid resudari possit). » On a voulu expliquer cette réserve comme une politesse à l'égard de Galien. Elle nous

¹ Charles Richet. Harvey, la circulation du sang. Traduction française par Ch. R. Paris-Masson 1879, p. 25. (Voir aussi Annexe C page 318.)

paraît toute naturelle chez un savant consciencieux, et prouve avec quelle prudence et quelle modestie Servet annonce sa grande découverte. Ce n'est pas ainsi que parle *Realdo Colombo*, en 1559, six ans après Servet. Colombo se glorifie d'avoir été le premier à découvrir la circulation pulmonaire : « C'est moi, prétend-t-il emphatiquement, qui ai découvert que le sang, parti du ventricule droit pour se rendre au ventricule gauche, passe, avant d'arriver là, par les poumons où il se mélange avec l'air.... Cela était facile à constater ; néanmoins personne avant moi ne l'a marqué par écrit. »

Achille Chéreau qui revendique pour Colombo la découverte dont nous parlons, voit dans ce langage prétentieux qu'il nomme une « fière déclaration » la preuve que c'est bien Colombo qui eut le premier l'idée de cette « magnifique conception ».

Chéreau fait remarquer que Servet est loin de s'attribuer la théorie (*sic*) qu'il formule au milieu de ses expositions théologiques, « Comprend-on Servet, s'écrie-t-il, l'orgueilleux, le passionné Servet ne se déclarant pas *urbi et orbi*, l'auteur d'une des plus grandes découvertes physiologiques !.. »

N'en déplaise à Chéreau, qui méconnaît absolument d'ailleurs le caractère de Servet, sa prosopopée porte à faux. Ce n'est pas à Servet qu'elle s'applique, mais bien plutôt à Colombo, qui critique avec dédain, anciens et modernes, se croit supérieur à tout le monde, ne flatte ses prédécesseurs que s'il pense les surpasser, blâme Hippocrate, se moque d'Aristote et de Galien, plastronne et se vante à tout propos d'avoir été le premier à découvrir une foule de choses, sue la vanité à tel point que son ancien maître Vésale l'appelait un rustre, manant,

lourdaud, hâbleur et fanfaron ! N'est-ce pas ce fameux anatomiste Colombo qui se fait gloire d'avoir examiné 600.000 crânes pour réfuter une erreur de Galien sur les sutures osseuses ?

Achille Chéreau fait grand cas contre Servet du mot *flavus* (dont *Césalpin* s'est aussi servi plus tard), dont ce dernier s'est servi pour désigner la coloration du sang à son retour des poumons. « Par une aberration inconcevable, dit Chéreau, Servet colore en jaune le sang qui a passé à travers le poumon pour revenir au cœur ; Colombo, en trois mots, dépeint ses véritables caractères : *Floridus, tenuis, pulcher* (brillant-subtil-beau). Evidemment Servet n'a pas vu, comme l'a fait cent fois Colombo, le sang artériel circulant tout vivant dans ces canaux ; sans cela il n'eut pas écrit ce mot *jaune* (*flavus*) qui n'exprime qu'une grossière erreur ». L'erreur grossière c'est Chéreau qui la commet ici, car le mot latin *flavus* signifie aussi « rougeâtre », « rouge-clair » et a été souvent employé dans la langue classique pour indiquer la couleur *vermeille*. Virgile, dans l'*Enéïde* (I. 592) parle du *flavum aurum*, l'or vermeil. Sénèque (Hippol. 652) appelle *flavus pudor*, le « pudique incarnat », la rougeur qui monte si facilement au visage des personnes timides. Cicéron employa le mot *flavus* dans le sens de « rutilant. »

Par ce seul mot de *flavus* Servet donne une image colorée beaucoup plus juste et plus frappante du sang revenant au cœur gauche que Colombo avec ses trois grands mots, que Chéreau traduit : « éclatant, léger et beau » et ces expressions, devant lesquelles il s'extasie, ne laissent rien soupçonner de la couleur rose-vif du sang artériel. L'inculpation de Chéreau retombe donc sur

son auteur, et ne prouve qu'une chose c'est que Servet savait mieux son latin que lui.

Pour dépouiller plus sûrement Servet au profit de Colombo, Achille Chéreau entasse hypothèses sur hypothèses. En premier lieu répète-t-il après Flourens, Colombo n'a pas pu connaître le livre de Servet dont toute l'édition avait été brûlée. Mais Servet a certainement communiqué à ses amis italiens de Vienne, Padoue et Vicence, des copies de son livre comme il l'a fait pour des adversaires ; on sait qu'il en a envoyés à Calvin et à Mélanchton, dès 1546, où se trouve le célèbre passage sur la circulation pulmonaire.

Il est évident que ceux qui possédaient des exemplaires du livre le plus maudit de tous, celui de la Restitution, n'osaient pas s'en vanter, par peur de l'Inquisition. Soit dit en passant, c'est là l'explication du silence qui se fit si longtemps, sur l'œuvre de Servet, même encore aux temps de Harwey, où florissait l'intolérance religieuse sous le règne de Charles I^{er} (1). Personne n'aurait eu l'audace de citer Servet. Il faut arriver au médecin anglais Wotton, en 1694 ², pour en entendre parler, comme je le rappelais dans la première partie de cette étude. Mais, en Italie, à Venise et à Padoue particulièrement, Servet était lu, connu et admiré. Il ne serait donc pas croyable que Colombo n'en ait rien su.

Cependant insiste Chéreau, si Colombo, « bien certainement (?) n'a pas connu le livre de Servet, Servet, lui.

¹ *William Harwey*. Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus. Frankfort-s/M. 1628-40.

² *Dr W. Wotton*. Reflections upon Learning, Ancient and Modern London 1694. — (in *Willis*. Servetus and Calvin. Appendix p. 539).

a puisé la théorie de la petite circulation, soit directement, dans les leçons faites par l'anatomiste italien, soit indirectement, par les Italiens, ses amis, presque ses compatriotes, qui ont dû le mettre au courant des enseignements si remarquables, si féconds, que l'école italienne répandait dans le monde. »

Afin de donner un semblant de vérité à son hypothèse, Chéreau suppose que Servet est revenu en Italie vers 1540 et qu'il a fait son doctorat à Padoue. Malheureusement pour cette supposition, il est prouvé que Servet n'est jamais retourné en Italie. Il était alors à Charlieu où il pratiquait la médecine, puis s'établit à Vienne en Dauphiné. Et quant aux amis italiens de Servet ce sont eux bien plutôt, pourrait-on supposer, qui auraient pu faire connaître à Colombo la découverte de Servet.

A. Dastre (Les trois époques d'une découverte scientifique. La circulation du sang. *Revue des Deux-Mondes* 54^e année t. 64. Paris 1884 p. 641) a été gagné par les arguments de Chéreau. « Poussé par les circonstances vers l'observation de la nature, attiré par ses goûts vers la scolastique et le commentaire, Servet, dit-il, constitue une figure indécise et les historiens des sciences doivent hésiter avant d'attribuer l'une des plus importantes découvertes de la physiologie naissante à un esprit imbu de tant de chimères. » (op. cit. p. 647).

Et plus loin (p. 653) : « Il n'y aurait pas d'autre exemple dans l'histoire qu'un esprit de cette trempe, imbu de chimères (M. Dastre y tient), entiché de scolastique et de théorie, sans recherches approfondies, eût fait, d'un air indifférent et comme en se jouant, l'une des découvertes qui sont le salaire d'une longue patience et du véritable génie expérimental. Cet homme restera

comme l'un des rares exemplaires de ces esprits ardents mais en même temps inquiets, dont une seule étude ne saurait apaiser la curiosité et qui se dépensent à mille travaux, perdant ainsi en profondeur ce qu'ils gagnent en étendue. »

Dastre oppose ensuite à cette caricature de Servet le portrait enjolivé de Realdo Colombo « cette fine figure de savant, cet homme de bonne foi, cet anatomiste célèbre, ce précurseur de la méthode expérimentale (qu'il appelle le Claude Bernard du XVI^e siècle), que tout préparait à la découverte de la circulation pulmonaire et qui la fit en effet. » (p. 656).

Ce qui a échappé aux lecteurs de Colombo, dit quelque part Tollin, ce qu'ils n'ont pas remarqué, c'est que celui-ci ne dit pas que *tous* les anatomistes ont ignoré avant lui le passage du sang du ventricule droit au gauche à travers les poumons, mais *presque* tous. Or, ce *presque* ne peut se rapporter à personne d'autre qu'à Servet, puisque c'est le seul auteur qui en ait parlé avant Colombo. Ce *presque* montre bien que celui-ci le savait; c'est le bout de l'oreille qui le trahit et le met en contradiction avec lui-même lorsqu'il affirme que personne avant lui n'avait observé ni mentionné par écrit cette découverte.

Du reste il y a longtemps qu'on a démasqué le plagiat de Colombo. En 1727 Joseph Friend dans son « Histoire de la Médecine » dit que le langage de Colombo était très semblable à celui de Servet, quoique plus étendu, et G. Stollen (Anleitung zur Historie des medicin. Gelahrtheit Jena 1731) dit catégoriquement qu'il partage ici l'avis de Douglas lorsque ce dernier écrit : « la même opinion est si clairement exprimée par Servet

qu'il est à supposer que Colombo l'a copié. » Le grand Haller dans ses *Elementa physiologiae*. Lausanne 1757. (Vol. I p. 412) dit aussi : c'est Michel Servet qui a découvert le premier la circulation pulmonaire ; Colombo l'a apprise de lui.

Au XIX^e siècle Zecchinelli (Padoue 1838) écrivait : « Rudio, se voyant cruellement persiflé pour ses plagats, aura probablement examiné, cherché, et enfin *trouvé*, et tout aussitôt publié que ce Colombo, qu'on lui opposait avec tant d'emphase, était lui-même un plagiaire, le *plagiaire de Michel Servet*, duquel, ainsi que de son trop fameux ouvrage, la *Christianismi Restitutio*, il avait été beaucoup parlé en Italie quelques années auparavant, à cause du célèbre et funeste supplice consommé à Genève au mois d'octobre 1553 ».

Nous lisons dans la « Galerie des célébrités médicales de la Renaissance » de *Michéa*, parue en 1844 :

« Michel Servet fut presque un double martyr. Six ans après le jour où Calvin lui enlevait l'existence, un médecin italien le dépouillait de ses idées. Colombus, qui dans la découverte de la petite circulation n'a d'autres mérites que celui de faire revenir des veines pulmonaires un sang dégagé d'esprit vital, Colombus eut l'audace de se décerner les palmes du génie. Mais le temps a rendu justice à Michel Servet : ce malheureux savant restera toujours le point de départ de la chaîne, dont Césalpin et Harwey sont les derniers anneaux. »

Valentin aussi, le professeur de Physiologie à l'Université de Berne, accordait à Servet la priorité de la découverte de la circulation pulmonaire, dans son « Essai d'une pathologie physiologique du cœur. » Leipzig et Heidelberg 1866.

Enfin le célèbre physiologiste de l'Université d'Iéna, William Preyer, dans un fascicule de ses *Sammlung physiologischer Abhandlungen*, paru en 1876, a constaté que Colombo s'est inspiré de Servet, non seulement dans le passage dont nous parlons, mais qu'il l'a copié aussi dans maints autres endroits de son livre, ce qui ne permet pas de douter qu'il l'ait lu. Alors Preyer indigné et écœuré, accuse Colombo d'avoir été « den ruhenredigen anmaassenden Plagiator Servet's » — le plagiaire prétentieux et vaniteux de Servet.

Tous les biographes de Servet, dit Chéreau, assurent qu'il obtint le diplôme de docteur dans les écoles de la rue de la Bûcherie ; « cela est faux, absolument faux. Servet n'y a jamais été qu'écolier ; il n'a jamais été ni bachelier, ni licencié, ni docteur. Il y a un monument qui en fait foi : ce sont les registres même de la vénérable école, qui dévoilent un fait bien curieux : à savoir que Servet, adonné à l'astrologie judiciaire, livré à toutes les superstitions de cette science fausse et dangereuse, au nom de laquelle il publia même une *Apologie*, fut rejeté du sein de la compagnie de la rue de la Bûcherie, traîné au parlement et exclu pour toujours de la Faculté. » Malheureusement la narration officielle du doyen Tagault, reproduite par Chéreau, ne dit pas un mot de cette exclusion. S'appuyant sur les déclarations de Chéreau, Van der Linde ne craint pas d'avancer que si Servet possédait un diplôme il l'avait fabriqué lui-même ! « Mais je préfère croire simplement, ajoute-t-il, qu'il en a menti lors de son interrogatoire à Genève. »

Cependant l'affirmation catégorique de Chéreau que Servet n'a pu être ni licencié, ni docteur de la Faculté de médecine de Paris est contestée par Turner, qui dé-

molit pièce à pièce dans le *Progrès médical* du 9 août 1879 toute l'argumentation du bibliothécaire de la Faculté, après avoir commencé son article par ces mots, qui ne sont peut-être qu'une cinglante ironie :

« Oui, je suis aussi de cet avis. Servet n'a rien inventé et Flourens a eu tort de lui attribuer la découverte de la circulation pulmonaire... »

Turner, qui réduit à leur juste valeur les rares vivisections tant pronées de Colombo, relève entre autres l'accusation ridicule de Chéreau qui prétend que Servet n'a été que le « copiste parfois maladroit, toujours mystique » de l'anatomiste italien. « Je ferai remarquer tout d'abord, dit Turner, qu'en 1553 Servet n'a pas pu copier le *De re anatomica* de 1559 qui n'était pas, je suppose, en manuscrit. »

Chéreau n'est pas plus heureux lorsqu'il fait dire à Colombo que les veines sont chargées de conduire dans toutes les parties du corps le sang mêlé au *principe vital*. Il n'était pas question à cette époque de « principe vital ». Pour tous les médecins, y compris Colombo, le sang veineux renfermait l'*esprit naturel* ou nutritif, venu du foie. Du reste l'anatomiste Colombo, qu'on a beaucoup trop grandi, selon Turner, aux dépens de Servet et de Vésale, Colombo enseignait encore comme les anciens que l'artère pulmonaire ne formait qu'une branche de la veine cave !

« Pourquoi dire encore de Servet, continue Turner : « Licencié, il eût été présenté comme ses collègues au « chancelier de l'Université ; docteur, il eût approuvé de « sa signature les comptes, etc. » M. Chéreau sait bien qu'on était présenté au chancelier pour obtenir la licence, et qu'on n'était *licencié* qu'après la bénédiction aposto-

lique, et que pour signer aux fameux registres de la Faculté, il ne fallait pas seulement être docteur, mais docteur *régent*. Il n'en coûte pas plus de dire les choses comme elles sont. »

Le doyen Tagault, et après lui Chéreau, passent sous silence tout ce qui est favorable à Servet dans l'arrêt du Parlement. En effet, la Cour suprême autorisait Servet à continuer « si bon luy semble, de faire profession de l'astrologie en tant que touche la connaissance de l'influence des corps célestes, pour le regard de la disposition des temps et des autres choses par lesquelles on puisse juger *particulares influxus* des corps célestes » — en d'autres termes on lui défendait de professer l'astrologie judiciaire, mais on lui permettait, à cette condition, de continuer ses leçons. Le jugement concluait en lui enjoignant « de porter révérence et obéyssance, tel que un bon et notable disciple doit à ses maistres et précepteurs », mais la cour « enjoint aussi à la dite Faculté et docteurs en icelle traitter doucement et amiablement ledit Villanovanus, comme les parens leurs enfans. »

Il n'est question nulle part de l'expulsion de Servet de la Faculté de Paris. On n'a pas prouvé non plus qu'il aît dû renoncer à y prendre ses grades.

Nous possédons du reste un témoignage en faveur de Servet qui suffit à nous démontrer combien il était apprécié de ses professeurs. Gonthier d'Andernach, bien connu comme le restaurateur de l'anatomie dans l'Université de Paris, rend hommage à l'habileté et au zèle de ses préparateurs André Vésale et Michel Servet, dans l'introduction du grand ouvrage d'anatomie, imprimé à Bâle en 1538. Il dit spécialement de Servet que celui-ci « l'avait assisté habituellement pour ses dissections, qu'il

était très distingué dans tous les genres de littérature et qu'il ne le cédait à personne pour la connaissance de la doctrine de Galien. »

Ceci nous amène à dire un mot de la brochure du professeur Ceradini, le physiologiste estimé de l'Université de Gênes, qui publia en 1875 « *Qualche appunto storico-critico intorno alla scoperta della circolazione del sangue* », dans laquelle il malmène assez rudement le pauvre Servet. Il l'accuse d'abord d'avoir dit que Galien n'avait pas observé la petite circulation, qu'on ne trouve pas dans ses livres *de usu partium*, « un sophisme » ajoute sévèrement Ceradini, qui est peu convenable dans la bouche d'un théologien et d'un martyr. » Cependant le physiologiste de Gênes est resté seul de son avis. Personne n'a admis jusqu'ici que Galien ait fait la découverte de la circulation pulmonaire. Galien admet, il est vrai, dans certains cas pathologiques, les crachements du sang, par exemple, qu'une petite partie du sang, se trompant de chemin, peut passer exceptionnellement par les poumons. Mais chez les personnes en santé, à l'état normal, tout le sang du cœur droit passe par les trous profonds de la cloison dans l'autre ventricule. Tollin a écrit en 1876 une réfutation en règle des publications de Ceradini et il y est revenu en 1884 dans les *Archives de Pfluger*. Il a montré que ce physiologiste méconnaissait complètement Servet. Tous ceux qui s'intéressent à cette polémique devront consulter les travaux de Tollin. Je ne puis m'y arrêter plus longtemps.

Ce qui donne toute sa valeur à la description que fait Servet de la circulation pulmonaire, c'est qu'il l'appuie sur des considérations judicieuses tirées de la structure des organes de l'adulte et de celle du fœtus.

« Que la communication et la préparation du sang, dit-il, se fasse ainsi que je viens de le dire, par les poumons, cela est enseigné par la conjonction multiple et la communication de la veine artérielle (artère pulmonaire) avec l'artère veineuse (la veine pulmonaire) dans les poumons. Ceci est confirmé par l'amplitude remarquable de l'artère pulmonaire, laquelle n'eut pas été faite de si grand calibre, et ne porterait une telle quantité de sang très pur aux poumons s'il ne s'agissait que de le nourrir, car le cœur ne sert pas seulement à la nourriture du poumon, d'autant plus (et ceci est une remarque très fine, ajoute Flourens), d'autant plus que dans l'embryon les poumons tirent leur nourriture d'ailleurs, puisque, comme l'enseigne Galien, les membranes ou valvules du cœur ne s'ouvrent qu'à la naissance. Donc, c'est pour un autre usage qu'au moment de la naissance le sang passe, en si grande abondance, du cœur dans les poumons. De plus ce n'est pas de l'air simple qui revient au cœur depuis les poumons par l'artère veineuse (veine pulmonaire), mais bien de l'air mélangé de sang ; donc le mélange se fait dans les poumons. La couleur rutilante est donnée au sang spiritueux, non par le cœur, mais par les poumons. »

Nous concluons, comme Flourens, que cette belle page est pleine de sagacité, de finesse et de pénétration. Non seulement Servet a découvert la véritable circulation du sang du cœur droit au cœur gauche, à travers les poumons ; mais il a nettement indiqué l'organe de la *sanguinification*, de la transformation du sang noir, veineux, en sang rouge artériel. Nous n'aurions rien à ajouter aujourd'hui à cette description classique, après y avoir remplacé par l'acide carbonique les fuliginosités

dont le sang se dépouille pendant son passage dans les poumons, et par l'oxygène, l'esprit vital qu'il emprunte à l'air inspiré.

Michel Servet a-t-il eu, comme quelques-uns l'affirment, l'intuition de la grande circulation, que Harwey a eu la gloire de découvrir ? Nous avons vu que le savant Espagnol avait catégoriquement mentionné le passage du sang des artères dans les veines « par des anastomoses » ; mais on ne peut pas se baser sur une indication anatomique aussi vague pour prétendre que Servet a entrevu la grande circulation, d'autant plus qu'il ne dit nulle part que le sang du corps revient au cœur par les veines.

En découvrant la circulation pulmonaire Michel Servet a jeté les bases de la physiologie moderne. La description si claire, si lumineuse et si précise qu'il en a donnée en 1553 dans son livre de la *Restitution du Christianisme*, est sans contestation possible, la première en date qui ait été imprimée. C'est là un fait indiscutable, contre lequel toutes les hypothèses imaginables viennent se briser. C'est bien à Servet que nous devons la grande découverte.

Reconnaître les droits de Servet et rendre hommage à son génie ne veut pas dire que l'on rabaisse les grands mérites de la brillante école italienne de Padoue. Rappelons que c'est le 3 janvier 1553 que la *Restitution du Christianisme* sortait de presse. Avant cette date personne ne parlait de la circulation pulmonaire. Mais après, de nombreux travaux surgissent soudain de la faculté de médecine de Padoue, où Servet était bien connu, où Vésale, son condisciple avait professé.

Les auteurs de ces travaux s'occupent tous de la circu-

lation sanguine, que le martyr de Champel venait de décrire; mais aucun n'ose prononcer son nom, ni mentionner son ouvrage (qu'ils ont certainement connu), tant régnait alors le régime de terreur déchaîné par la vigilante intolérance de l'Inquisition qui aurait immédiatement poursuivi et condamné impitoyablement comme blasphémateur, l'audacieux qui aurait été assez imprudent pour citer le plus abominable des livres, frappé de la malédiction de toutes les Eglises.

Realdo Colombo, Juan Valverde de Amusco, Andrea Césalpino, Carlo Ruini, Rudio, Paolo Scarpi, Fabrice d'Aquapendente, et enfin son élève qui les dépasse tous, William Harwey, voilà les noms illustres de l'école de Padoue, de cette petite phalange d'hommes de science qui ont vaillamment travaillé au développement de la découverte de Servet.

La circulation du sang a été finalement établie par l'observation directe qui a confirmé définitivement la découverte de Harwey, lorsque Malpighi, après la mort du grand anglais, en eut démontré, en 1661, sous le microscope, le merveilleux spectacle, devant lequel dès lors, tous ceux qui l'ont contemplé, sont restés saisis d'admiration.

ANNEXES

A

*Discours prononcé le 15 octobre 1911 à l'inauguration du
monument de Michel Servet à Vienne en Dauphiné*

par le D^r PAUL-LOUIS LADAME

délégué de l'Institut national genevois

Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

Au nom de l'Institut national genevois, je remercie le Comité qui a bien voulu nous inviter à l'inauguration de ce monument et, comme citoyen suisse, je salue joyeusement la France, notre grande sœur républicaine, à laquelle nous rattachent tant de liens séculaires.

La voix de Genève devait se faire entendre dans cette belle cérémonie, dont Vienne a pris généreusement l'initiative, pour la glorification de Michel Servet.

M. Debierre vient de rappeler que c'est nous, protestants genevois du XX^e siècle, qui avons élevé le premier monument à la mémoire du martyr, sur le lieu même de son supplice. Ce monument ne pouvait être hélas ! qu'un acte expiatoire, condamnant le crime de Calvin. Bien plutôt que ce dernier qui avait conservé l'empreinte ineffaçable de sa mentalité romaine, scolastique, inquisitoriale, théocratique et autoritaire, Servet, homme de science avant d'être théologien, demeure notre véritable ancêtre spirituel.

Et cependant, nous serons toujours les « fils reconnaissants » de notre grand réformateur », car c'est à lui que nous devons, bien malgré lui il faut le dire, cet élément de libre

croyance et de pensée libre qui s'est développé progressivement dès lors, conséquence imprévue et forcée de sa Réforme : tant il est vrai que l'**Idée** renferme en elle-même, comme un potentiel, sa puissance d'évolution émancipatrice, et qu'elle brise tous les obstacles accumulés devant elle par ceux qui l'ont trahie, l'utilisant comme un instrument de domination et d'asservissement.

La réforme calviniste, en plaçant tous les hommes, quelle que soit leur naissance et leur situation sociale, sur un pied d'égalité devant Dieu, portait dans ses flancs le germe des libertés modernes.

La force intime de cette réforme a fait de notre cité un foyer de démocratie qui s'est propagé au loin, en France, en Hollande, en Ecosse, en Angleterre et en Amérique.

Voilà ce qu'enseignera aux générations futures le monument historique que nous bâtissons sur le mur de la Réformation.

Mais avant de le bâtir, nous devons protester contre l'intolérance de nos réformateurs et répudier le bûcher de Servet. Ce cri de protestation, nous l'avons gravé sur le granit de Champel.

Dans la pensée de ceux qui l'ont créé, le monument de Vienne restera « une œuvre de réparation et de justice, de fraternité et d'amour. »

C'est ici que la paix doit être faite entre les mânes de Calvin et de Servet, au nom de la tolérance que nous célébrons en ce jour mémorable.

B

Amœnitates literariæ, Quibus variæ observationes, Scripta item quædam anecdota et rariora Opuscula exhibentur. Tomus decimus quartus et ultimus. — Frankofurti et Lipsiæ 1731. — Oratio panegyrica de Coeli secundi Curionis vita atque Obitu... a Johan-Nicolao Stupano Med. Doctore et Professore. p. 395.

Au reste, je ne puis me rappeler ni l'ill. Alwörden, ni le *Ptolémée* édité par Servet, sans que ma pensée se porte vers le passage

de la Bibliothèque Raisonnée, t. II, p. 120, qui éclaire à merveille l'histoire de Servet telle que l'a racontée Alw., et qui reproduit les paroles à propos desquelles le malheureux médecin fut accusé d'avoir odieusement calomnié l'Ecriture Sainte. Après avoir rendu en français le début de ce passage, l'ill. auteur de cette Bibliothèque s'est abstenu de traduire la fin, parce qu'il n'a pas été capable d'en saisir le sens. Et assurément, à moins d'être allemand ou de savoir à fond la langue allemande, il est peu probable qu'on le comprenne tout à fait. Voici ce qu'on lit à la fin de cette note : « par *terra promissa*, on comprendra donc *Terre promise*, — et non, comme notre langue (la langue du pays) pourrait le suggérer *Terre louée* ». Que la terre de Canaan dans le langage courant de notre pays reçoive le nom de *das gelobte Land*, c'est une chose connue même des chassieux et des barbiers. Comme cette épithète peut en tout cas être entendue de deux façons, — car si on la fait dériver du simple « loben », elle signifie *loué, louable*, et si on la rattache au composé « geloben », elle a le sens de *promis, stipulé*, — le scholiaste affirme que seule la seconde interprétation et non la première, doit être admise ici. S'il n'avait pas eu l'intention de prendre en faute l'Ecriture Sainte, s'il avait voulu simplement qu'on pensât à l'étymologie, on pourrait passer là-dessus. Il est tout à fait vraisemblable, en effet, que ce nom a été donné en notre langue à la Terre Sainte, parce qu'elle est la Terre de la promesse, conquise par la nation juive en vertu des promesses faites à ses pères. Et à ce propos, en vérité, je ne puis disconvenir que ces mots ont fait naître puissamment en moi le soupçon que Servet a dit la vérité quand, au premier moment il répondit qu'il n'était pas l'auteur de ces annotations. Il m'est impossible de croire en effet qu'un Espagnol ait regardé l'allemand comme sa langue maternelle, ou qu'il ait, sur le bout du doigt, su l'allemand avec ses idiotismes, son usage, ses homonymes. Pour peu qu'on y réfléchisse on reconnaîtra un allemand dans le misérable, quelqu'il ait été, qui a rédigé cette remarque ou qui du moins l'a traduite de sa langue maternelle. Qui ne rirait pas, d'autre part, de voir qu'un nouvel Atlas, sorti de la faculté de médecine, permette qu'on lui mette sur les épaules un monde que portaient des étrangers ? et qui ne s'indignerait de la stupide

obstruction de cet homme bizarre qui apparemment s'est réjoui de voir figurer dans le nombre des accusations portées contre lui de mauvaises chicanes qui ne le concernaient point, sans doute dans l'idée qu'il n'aurait pas de peine, pourvu que les dieux de Genève l'eussent bien voulu, à les dissiper du souffle de ses huées et de ses éclats de rire.

C

Mercredi 13 décembre 1911

Mon cher confrère,

Je vous envoie mon discours sur M. Servet. Il a paru dans la Revue Médicale d'avant-hier. (11 déc.).

Je ne crois pas du tout que Colombo ait montré quelque chose à Servet. Il me paraît plus vraisemblable — étant donné les modifications que R. Colombo a fait subir aux éditions successives de sa Revue anatomique que c'est Colombo qui a copié Servet. — D'ailleurs la question a été magistralement traitée en divers mémoires par H. Tollin (de Magdebourg).

Croyez moi, mon cher confrère, votre bien dévoué.

Charles RICHET.

D

Berne, 8 février 1912.

Très honoré confrère,

Je ne sais si vous vous souvenez de moi ! le Congrès d'Anthropologie criminelle qui se tint à Bruxelles en 1892 est si loin ! Pour ma part j'ai suivi vos travaux avec grand intérêt notamment en ce qui concerne la localisation de Broca.

Passant ici quelques heures je lis dans le *Journal de Genève* du 7 que vous avez représenté l'Institut de Genève à l'inauguration du monument de Michel Servet. Et voilà ce qui m'amène à vous écrire.

L'article du journal se termine par la promesse « que vous étudierez dans une prochaine séance l'œuvre scientifique de

Michel Servet ». Sans avoir la prétention de compléter votre documentation je voudrais attirer votre attention sur certains rapports possibles entre une conférence donnée par Vésale, à Bologne, en février ou mars vers 1544 et les idées de Servet qui je pense fit un voyage à Bologne vers 1546. Je vous cite ces dates sans trop de garantie — étant ici à attendre l'heure du train et ne me fiant pas trop à ma mémoire.

J'ai fait quelques recherches sur Vésale et aussi sur Servet ; notre excellent ami Richet attribue à Servet un grand rôle dans la « découverte de la circulation du sang. » Il est hors de doute que la célèbre phrase : *Longo per pulmones ductu Sanguis... flavus efficitur* » démontre que Servet s'est représenté la circulation pulmonaire. Mais à Padoue Realdo Columbo n'avait-il pas énoncé la chose précisément vers l'époque où Servet s'y trouvait ? Je le crois, mais c'est un point à vérifier. Quoi qu'il en soit, le point de départ de la circulation pulmonaire me paraît être dans la négation de la doctrine galénique qui faisait passer le *sang* (et non pas seulement les *esprits animaux*) du ventricule dr. au ventri. g. par les *trous de la cloison interventriculaire*. Vésale a démontré lors de la conférence de Bologne que ces trous n'existaient pas ; ce fut même un grand scandale et il dut quitter aussitôt la ville tant on était excité contre lui.

Négation des trous de la cloison (Vésale).

Démonstration anatomique du trajet des vaisseaux pulmonaires et peut-être affirmation de la circulation ou plutôt du *passage* du sang du V. droit à l'ar. gauche. (Columbo).

Affirmation nette de Servet. Tels sont je pense les stades de la découverte.

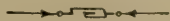
Excusez-moi d'avoir songé à vous écrire à ce sujet ; j'ai parfois moins agréablement occupé mon temps en attendant un train et ce sera mon excuse à vos yeux.

Je rentre à Bruxelles cette nuit même et vous enverrai une petite brochure sur Vésale.

Veuillez agréer, mes meilleurs souvenirs.

Dr Paul HEGER.

Vésale quitta Padoue en 1542 pour surveiller l'impression de son *Anatomie* à Bâle ; il revint en Italie en 1546 et 1554.



RECHERCHES

SUR LE

ROLE DES ÉCAILLES DANS LA COLORATION ET LA VARIATION DES PAPILLONS

par ARNOLD PICTET, Dr ès sciences

Privat-docent à l'Université de Genève

De tous les animaux, ce sont les insectes qui offrent le plus grand nombre de variations individuelles et, parmi les Lépidoptères, on rencontre certaines espèces dont les individus sont à ce point dissemblables les uns des autres en ce qui concerne leurs dessins et leurs couleurs, que l'on a peine à croire qu'ils appartiennent à une même espèce. La variation des Papillons a été étudiée avec soin par une multitude de naturalistes et le premier résultat de leurs recherches est de nous montrer avec quelle facilité les Lépidoptères modifient les dessins et les couleurs de leurs ailes, dès qu'ils sont exposés, à un moment propice de leur ontogénie, à des influences expérimentales anormales, dont l'élévation et l'abaissement de la température ambiante sont les principales.

Nous avons entrepris, depuis plusieurs années, à l'Institut de zoologie de notre Université, une série d'expériences et de recherches en vue de déterminer les *mécanismes* qui interviennent pour modifier la couleur des Papillons et nous exposerons ici, en résumé, les principaux résultats de ces recherches.

Couleurs pigmentaires et couleurs optiques

Nous savons que les couleurs des Papillons sont de deux sortes, *pigmentaires* et *optiques*. Les couleurs dues au phénomène optique sont produites par des écailles vides, ou remplies de gaz et possédant une structure striée ; le résultat de cette conformation est de décomposer les radiations lumineuses et c'est ainsi que sont produites les magnifiques couleurs bleues, violettes, des *Morpho*, les teintes irisées et les reflets chatoyants des *Limenitis* et autres Papillons. Les écailles optiques, à elles seules, ne sont pas susceptibles de produire les couleurs dont il est fait mention, mais elles sont généralement placées au dessus d'écailles contenant du pigment foncé et qui fonctionnent comme un écran propre à mettre en valeur les irisations de la surface.

Les couleurs pigmentaires sont dues au fait qu'une matière colorante a été injectée dans les écailles et leur donne ainsi leur couleur. Le pigment est le plus souvent diffus ; cependant, dans quelques cas, il semble être granuleux. Il est généralement réparti en plus grande abondance à la partie distale de l'écaille qu'à sa partie proximale.

Nos recherches ont établi que ce sont les stries multiples, microscopiques et parallèles les unes aux autres, tapissant la surface des écailles optiques, qui sont le siège du phénomène de décomposition des radiations lumineuses. En effet, si au moyen de l'acide sulfurique fort on attaque ces écailles de façon à les rendre lisses

comme du verre en faisant disparaître les stries, elles cessent de reproduire le phénomène physique.

Les écailles pigmentaires sont construites absolument sur le même schéma que les optiques ; de même que ces dernières, leur surface est ornée de stries microscopiques en relief, parallèles les unes aux autres ; elles sont en conséquence susceptibles de décomposer les vibrations de la lumière. Cependant, ce qui empêche la production du phénomène optique, c'est précisément le pigment dont sont colorées les écailles pigmentaires, qui les rend opaques ; cette opacité constitue le principal obstacle à la décomposition de la lumière.

Dès lors, il y a lieu de tenir compte du degré de pigmentation des écailles. En effet, une écaille pauvre en pigment, c'est-à-dire légèrement transparente, décomposera un peu les radiations lumineuses, tandis qu'une autre, abondamment chargée de matière colorante, restera réfractaire à ce phénomène bien que possédant les stries qui en sont le siège. Or, ainsi que le démontrent nos expériences, les Lépidoptères, dans leurs variations, peuvent perdre un peu de leurs pigments ou en acquérir une dose plus forte. Dans le premier cas, certaines écailles qui, normalement, sont trop opaques pour décomposer les radiations lumineuses, les décomposent chez les individus dès qu'ils ont perdu leur pigmentation ce qui est suffisant pour modifier la couleur des dessins où cette dépigmentation s'est produite. Dans le second cas, ce sont certaines écailles jouissant normalement de la propriété en question qui, devenant opaques par surcharge pigmentaire, perdent cette propriété à la suite de l'expérience. De là provient une autre source de modification dans la couleur des dessins.

Pour mettre en évidence l'importance de ce qui précède, il nous suffira de signaler un exemple, entre plusieurs.

Le dessous des ailes inférieures des Piérides du groupe d'*Anthocharis cardamines* est marbré de taches *vertes* ; or, l'examen microscopique des écailles de ces taches nous révèle qu'il n'y en a aucune qui soit *verte* ; on ne trouve que des écailles *jaunes*, des *blanches* et des *noires*. Ces dernières contiennent bien du pigment noir, et, si nous les détachons de l'aile et que nous les examinons au microscope, à la lumière directe, nous remarquerons que, par suite d'un curieux phénomène d'optique, elles présentent des reflets *bleus* très marqués. Dès lors, l'origine de la couleur verte, malgré l'absence de ce pigment, nous apparaît nettement comme provenant de la combinaison des écailles noires à reflets *bleus* et des écailles *jaunes*. Quant aux écailles *blanches*, l'examen microscopique montre qu'en réalité elles contiennent du pigment jaune, mais en trop petite quantité pour être appréciable ; leur présence au milieu des noires et des jaunes n'a d'autre résultat que d'atténuer ou de renforcer, suivant leur nombre, la couleur verte.

On rencontre, à l'état naturel, des individus d'*Anthocharis cardamines* chez lesquels le vert est remplacé par du *gris*. Cette modification de couleur n'est pas le fait, comme on pourrait le croire, de la formation d'un pigment pris remplaçant les autres couleurs ; elle provient de ce que les écailles noires se sont surpigmentées et, étant devenues trop opaques, ne donnent plus lieu au phénomène optique qui produit les reflets bleus. En outre, les écailles blanches sont en plus grand nombre que normalement par suite de la dépigmentation des

jaunes, et la combinaison d'écailles noires, sans reflets bleus, et de blanches, constitue la couleur grise.

Dans d'autres cas, le dessous des ailes est parsemé de taches grises, de jaunes et de blanches, distinctes les unes des autres ; on conçoit que l'organisation de ces taches résulte de la répartition des pigments à des places localisées de l'aile.

Nous pourrions citer encore un grand nombre d'exemples qui mettent en évidence le rôle que joue, dans la coloration et la variation des Papillons, la combinaison d'écailles pigmentaires et d'écailles optiques. Cette combinaison est très fréquente parmi les Lépidoptères et, ainsi que nous venons de le voir, elle peut être la cause des plus grandes modifications dans les couleurs des Papillons. Nous ajouterons que les dessins *bleus* (par exemple les ocelles de *Vanessa io*) dont la couleur est due à une combinaison d'écailles optiques et de pigmentaires, deviendront *verts* ou *gris* grâce à un mécanisme analogue à celui que nous venons de signaler à propos des Piérides du groupe d'*Anthocharis cardamines*.

Le rôle du pigment dans la variation des Papillons.

Les recherches de M. von Linden ont démontré que, en s'oxydant, les pigments des Lépidoptères peuvent modifier leur coloration, s'assombrir ou s'éclaircir. Nos expériences montrent que la *surcoloration pigmentaire* par augmentation de la dose de matière colorante normale et la *décoloration* par diminution de la quantité de la même matière colorante, sont les principaux facteurs

de la variation des couleurs. Dans le premier cas, les tons jaunes et rouges deviennent bruns, les bruns deviennent si foncés qu'ils paraissent noirs ; dans le second cas, les tons noirs deviennent gris ou bruns, les bruns, fauves, les fauves, jaunes et les jaunes, blancs. Lorsque, chez une espèce donnée, tous les dessins sont surcolorés à l'extrême, les ailes de cet insecte deviennent uniformément de la couleur la plus foncée qu'il possède ; c'est ainsi que se créent les cas les plus frappants de mélanisme. Par décoloration excessive l'inverse se produit et les dessins deviennent tous ou presque tous d'une paleur telle, que le Papillon nous paraît, parfois, blanc. Ainsi l'aile peut devenir uniformément *décolorée*, cette décoloration pouvant amener à la transparence si elle se présente aux deux faces de l'aile, ou uniformément de la couleur la plus claire que possède le Papillon. De cette façon se forment certains cas frappants d'albinisme. Il va sans dire qu'entre ces deux extrêmes tous les intermédiaires peuvent se produire.

Nous citerons, comme exemple de ce que nous venons de dire, le cas des espèces du genre *Melitaea*, chez lesquelles il n'existe qu'un seul pigment pour former les dessins ; ceux-ci comprennent cependant du blanc, du fauve-pâle, du fauve, du brun-fauve, du brun et du noir. Cet unique pigment est *fauve* ; réparti en infime quantité dans les écailles, il les colore à peine (couleur blanche) ; en plus grande quantité, il leur donne une teinte fauve ; en plus grande quantité encore, une teinte brune, et plus ce pigment s'amasse avec abondance, plus l'écaille atteint une coloration foncée, qui peut devenir, dans les cas d'extrême surcharge pigmentaire, d'un brun si intense qu'il semble noir.

Beaucoup de *Melitaea* ont des taches qui, au lieu d'être noires, sont brunes ; cela provient de ce que les écailles qui composent ces taches n'ont pas acquis une dose suffisante de matière colorante. Chez d'autres individus de ce genre, le blanc est remplacé par du fauve ; c'est à une surpigmentation qu'est due cette variation.

Les espèces du genre *Melitaea* comportent un certain nombre de variétés dont les unes sont presque uniformément *brun-foncé*. Or, si l'on examine ces individus au microscope, on constate que la grande majorité des écailles ont acquis une surpigmentation considérable du pigment normal *fauve* ; l'opacité qu'elles ont acquis de cette façon contribue aussi à la production de la couleur brun foncé. Il suffit du reste de placer 3 écailles *fauves* les unes sur les autres pour se rendre compte qu'elles produisent une image *brune*. D'autres individus sont presque uniformément fauves ; dans ce cas, la dépigmentation des écailles brunes est la seule cause de cette variation.

Dans les expériences qui ont pour but l'action de la température sur les chrysalides, les Papillons qui en proviennent présentent fréquemment des cas de mélanisme ou d'albinisme plus ou moins parfaits. Sans entrer dans les détails de celles de nos expériences qui ont eu pour étude l'influence de l'élévation ou de l'abaissement de la température, nous nous bornerons à indiquer que les modifications de couleur ainsi produites sont principalement le résultat de l'augmentation ou de la diminution de la dose normale de pigment.

La variation quantitative du pigment se produit aussi bien sous l'influence de l'élévation de la température que sous l'influence de l'abaissement de celle-ci et elle

concourt à la production de trois sortes de variations. En effet, si des chrysalides de diverses espèces sont placées dans une étuve à 40-42°, les Papillons qui proviennent de ces chrysalides sont modifiés soit dans le sens du mélanisme, soit dans celui de l'albinisme ; en outre certaines aberrations obtenues de cette façon sont à la fois mélanisantes et albinisantes. Par contre, des chrysalides de ces mêmes espèces soumises à l'influence du froid donnent naissance à des Papillons qui sont semblablement modifiés que ceux obtenus par la chaleur. Cependant la production de l'albinisme tend à devenir plus générale lorsque l'incubation a été plus prolongée.

Le rôle des écailles optiques dans la coloration des Papillons.

En outre du phénomène de décomposition des radiations lumineuses dont sont le siège les écailles optiques, nos recherches mettent en évidence d'autres phénomènes curieux qui jouent un rôle marqué dans les modifications des couleurs des Lépidoptères. Nous signalerons deux d'entre eux qui nous paraissent avoir de l'importance.

Il arrive fréquemment, dans les expériences, que des Papillons présentent, sur leurs ailes, des taches anormales *grises*, brillantes. Les écailles qui composent ces taches, au lieu d'être *planes* comme c'est le cas habituel, ont pris une forme *bombée*, convexe ; si on en détache quelques-unes pour les examiner au microscope on est surpris de constater qu'elles contiennent du pigment *coloré*, et cependant, en place sur l'aile, elles donnent réellement l'illusion de la blancheur. Celle-ci doit donc

être le résultat d'un phénomène optique et sans que nous puissions l'expliquer nous nous bornerons à faire remarquer que sur une surface bombée, les stries des écailles se présentent aux rayons lumineux sous un angle différent que sur une surface plane et c'est vraisemblablement à ce dispositif — qui, pensons-nous, réfléchit l'ensemble des rayons lumineux, c'est-à-dire la *lumière blanche* — qu'est due la production de la couleur grise malgré la présence du pigment coloré.

La déformation des écailles planes en écailles bombées se rencontre fréquemment; elle intervient aussi pour éclaircir notablement la couleur normale de toute ou partie de l'aile; elle constitue donc un des mécanismes de l'albinisme. Elle existe parfois, à l'état naturel, chez certaines espèces, ainsi chez *Selenia tetralunaria*.

Les ailes des Papillons, même des plus colorés, sont fréquemment ornées de reflets métalliques bleutés ou violacés. Les espèces du genre *Erebia*, par exemple, qui toutes sont noires ou d'un brun foncé, présentent à la surface de leurs ailes une irisation qui devient plus ou moins accentuée suivant l'angle d'incidence sous lequel on examine le Papillon. Or, ces reflets ou cette irisation sont dus au fait qu'un certain nombre d'écailles, disséminées dans le champ de l'aile, sont peu pigmentées et décomposent les radiations lumineuses, ce phénomène s'alliant ainsi à la couleur produite par le pigment.

Nous pourrions citer plusieurs exemples qui montrent que le phénomène de décomposition de la lumière produit par des écailles optiques, en s'alliant avec la couleur des écailles pigmentaires avoisinantes, ou sous-jacentes, change complètement la couleur de ces dernières. Ainsi, pour former les parties *bleues* des ocelles de *Vanessa io*,

il n'existe pas de pigment *bleu*. Cette couleur est produite par des écailles *blanches* peu pigmentées et par conséquent susceptibles de décomposer la lumière et qui sont placées au-dessus d'écailles noires, ces dernières tenant lieu d'écran. Les parties *violettes* sont formées par des écailles blanches à *reflets bleus* placées au-dessus d'écailles *rouges*. Et, chez certains *Vanessa io* modifiés par la température, où les ocelles sont devenus *verts*, cela provient de ce que les écailles blanches (bleues) sont placées sur des *jaunes*. Chez *Vanessa urticae* certaines modifications de la couleur des lunules bleues proviennent de mécanismes analogues.

LES FOUILLES SUR L'EMPLACEMENT

DE LA

MADELEINE-LONGEMALLE, A GENÈVE

PAR B. REBER

PREMIÈRE PARTIE

Les travaux de creusement des fondations de la grande maison neuve entre l'église de la Madeleine et la place Longemalle ont duré depuis le commencement de l'année 1910 jusqu'au mois de juin de cette même année. Je les ai suivis presque journellement, parce que j'avais fondé de grandes espérances sur cet emplacement et supposé que le sol, laissé intact depuis de nombreux siècles, pourrait contenir des documents importants, appartenant à différentes époques. Le résultat n'a pas entièrement répondu à mon attente. Sans doute, les objets nombreux que j'ai relevés à cet endroit, pour la plupart des débris de l'époque romaine, constituent autant de documents qui témoignent de l'industrie et de la vie sur l'emplacement de la ville de Genève, il y aura bientôt 2000 ans, si ce n'est plus. Et à ce point de vue le moindre morceau gardera toujours son importance. Car il ne faut pas se faire d'illusions : il viendra bientôt un temps, où tout le sol aura été entièrement remué, et où l'on ne trouvera plus d'antiquités, ou tout au moins beaucoup plus rarement que ce n'est encore le cas aujourd'hui. Heureux alors les villes et les pays qui auront pris à temps leurs précautions !

Il me semble une fois de plus nécessaire de rendre attentif à l'intérêt que présentent les objets trouvés dans le sol de Genève. Combien regrettons-nous, aujourd'hui déjà, les gaspillages du passé et combien serions-nous satisfait de voir maintenant dans nos collections les objets perdus ou transportés hors du pays ?

Je vais commencer par un coup d'œil général sur ces vastes fouilles de l'emplacement entre l'église de la Madeleine et la place de Longemalle. Le groupe de vieilles maisons qu'on voyait ici pouvait remonter au moyen-âge. Les murs des fondations n'avaient pas une grande profondeur, mais ils se croisaient dans toutes les directions.

Toutes ces maisons ne contenaient donc que des caves très faiblement enfoncées sous terre. Le dessus du sol se composait de remblais de toutes les époques et avait de un à deux mètres d'épaisseur. Ensuite venait un terrain morainique, contenant des blocs erratiques mesurant jusqu'à 1 m. 50 de diamètre, tandis que d'autres atteignaient toutes les grosseurs jusqu'à de simples cailloux. Les matériaux sont chez nous toujours de la même composition ; on y remarque surtout des granits, gneiss, quartzites, grès des Alpes, serpentine, poudingues, etc. Au dessous suivaient des couches de gravier et ensuite un dépôt très épais de sable fin et argileux.

A peu de profondeur, environ 1 m. au dessous du niveau de la place de Longemalle, l'aspect des fouilles devenait fort singulier et tel que je n'en ai pas encore observé depuis une trentaine d'années sur l'ancien terrain du lac. En effet, ici on comptait par plusieurs centaines des pilotis en chêne et en sapin, de 1 m. 50 à 2 m. de long et 20 à 35 cm. de diamètre, debout et très

bien conservés. J'ai tâché d'en faire un plan, mais celui-ci est allé se compliquant toujours davantage à cause des innombrables pilotis disséminés en dehors des simples ou des doubles lignées. Citons, pour commencer, plusieurs de ces lignées à 4, 6 et 10 m. de distance de la rue de la Croix-d'Or et à peu près parallèles avec celle-ci, prenant toute la largeur des fondations. D'autres lignées de ces gros pilotis croisaient les précédentes à angle droit ou à angle aigu. A plusieurs endroits et sur bien des mètres de longueur se trouvaient des doubles rangées de ces troncs d'arbres placés dans la vase du lac, contenant entre les deux rangées de gros blocs erratiques, entassés les uns sur les autres, et encore très solidement ajustés au moment de leur destruction. On se trouve là en présence de barrages très anciens et formant une défense efficace contre la violence des grosses vagues du lac.

Ces barrages et ces brise-lames — ceux-ci un peu plus dans l'intérieur et s'approchant jusqu'à 15 m. de l'église de la Madeleine — résultent de travaux absolument méthodiques, qui prouvent qu'on se trouve ici sur l'emplacement d'un port dont le mouvement devait être considérable.

Les observations qui précèdent — à savoir ces blocs entassés entre deux rangées de pilotis solides, à plusieurs endroits sur bien des mètres de longueur, et ces lignées de pilotis établies à plusieurs reprises et à une certaine distance — nous prouvent un grand travail, qui a certainement été entretenu soigneusement pendant des siècles. Il s'agit tout simplement d'un des ports de Genève.

Comme nous l'avons vu plus haut, on n'était aucunement embarrassé pour les matériaux de solidification

des barrages et des brise-lames. Ici comme ailleurs, les moraines des anciens glaciers vont jusqu'au bord du lac ; et de même que dans les fondations de la maison de la Croix-d'Or, occupant un angle de la place Longemalle¹, j'ai constaté ici aussi un véritable chaos de blocs, charrié sur le dos des glaciers, et présentant toutes les variétés de roches alpestres de la vallée du Haut-Rhône, aujourd'hui canton du Valais.

J'ai fait encore une autre observation, unique dans son genre, c'est la présence de nombreux piquets taillés et pointus à l'extrémité inférieure, triangulaires ou quadrangulaire, mesurant jusqu'à un mètre de longueur. Au sommet ces piquets étaient entaillés horizontalement, le milieu se prolongeant par une longue tige. J'en ai compté plus de 1200 et un grand nombre a disparu pendant mon absence. Quel était le but de ces pilotis taillés, extrêmement nombreux, à pointe supérieure allant à peu près jusqu'au milieu des grands pilotis et remplissant presque entièrement tout l'emplacement ? Quelques restes de planches pourraient indiquer qu'originellement ces piquets supportaient un plancher. Mais alors dans quel but ces longues tiges minces du sommet ? J'ai pensé que les prolongements de ces piquets auraient pu être encore beaucoup plus longs et reliés les uns avec les autres en des claies tressées en osier et auraient pu servir ainsi encore plus efficacement comme brise-lames pour atténuer l'effet des vagues. Pour le moment, je me contente de cette hypothèse sur ce phénomène bien curieux. Pour ne pas en perdre le souvenir, j'en ai conservé trois

¹ B. REBER. Esquisses archéologiques sur Genève et les environs. Genève 1905. Une station intermédiaire à Genève, p. 31 à 39.

pièces (Fig. 1), remises au Musée avec tous les autres objets. Ces trois exemplaires, en bois de chêne, mesurent : le premier 57 cm. de long, dont la tige du haut a 9 cm., le piquet lui-même mesure au sommet 6 cm.



Fig. 1.

d'épaisseur, la tige 2 à 2 1/2 cm ; le second 62 cm. de long, dont la tige à elle seule, 20 cm. ; le troisième 80 cm., dont le corps du piquet 45, la tige 35 cm.

L'emploi de ces piquets, très pointus à la partie inférieure a d'autant moins pu être déterminé qu'il ne m'a pas été possible de distinguer un arrangement régulier ou intentionnel, lequel cependant a certainement précédé ce singulier travail. Il est donc probable que malgré les 1200 exemplaires environ que j'ai constatés, on ne saura jamais leur vrai but.

Avant de commencer l'inventaire des objets trouvés sur cet emplacement, il faut ajouter que si les murs des maisons du moyen-âge n'allaient pas profondément dans le sol et se montraient, en général, d'une épaisseur modérée, j'ai constaté, à quelques mètres de la Madeleine, un tronçon de mur exceptionnel. Il

allait parallèlement à l'église, puis tournait à angle droit. Il mesurait 1 m. 50 d'épaisseur, construit exclusivement avec des cailloux ronds, reliés par un ciment blanc, les deux formant ensemble une masse d'une dureté excessive. Il s'agit très probablement de l'angle d'une construction romaine, à en juger par l'épaisseur de cette fondation, d'un édifice d'une certaine importance, peut-être d'un temple qui aurait précédé les édifices chrétiens.

Avant de parler des objets de l'industrie humaine il convient également de mentionner la très grande quan-

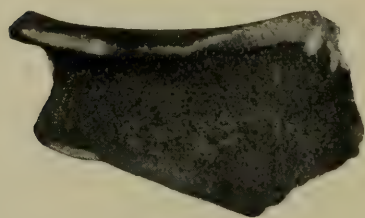


Fig. 2.

tité d'ossements relevés partout, entre les blocs et les pilotis, du haut jusqu'en bas, et provenant sans aucun doute, des époques les plus anciennes jusqu'au moyen-âge. Parmi les animaux,

j'ai constaté le sanglier, en grand nombre, le cheval, le bœuf, le mouton, la chèvre, le chien, etc. Beaucoup de ces ossements sont de couleur noire, donc très anciens, probablement lacustres; les os longs, à moëlle, ont été brisés pour en sortir le contenu, dont les plus anciennes peuplades se montraient déjà si friandes, comme le prouvent les ossements des stations de l'époque paléolithique.



Fig. 3

De l'homme j'ai trouvé la partie frontale de trois crânes, trois mâchoires inférieures et en outre quelques os longs. De couleur noire, ces ossements humains

peuvent remonter à nos ancêtres lacustres. En tout cas, ils datent d'une époque très reculée. J'ai remis tous ces ossements au Musée d'Histoire naturelle.

Je me hâte à présent de mentionner brièvement les autres trouvailles que je classerai chronologiquement. S'il ne s'agit pas là de trésors, il s'agit sans contestation de documents des temps passés, aussi ai-je cru devoir les remettre au Musée d'archéologie et d'histoire.

A ma très grande surprise je n'ai constaté de l'époque préhistorique que quelques morceaux de poteries très typiques. J'avais supposé que les lacustres auraient trouvé ce golfe un peu à l'abri, propice pour des habitations. Il n'en était rien.

Une douzaine de débris de poterie, vases, pots, tasses, cruches, etc., d'un gris-noir, affirment typiquement la période transitoire, gauloise, si l'on veut. (Fig. 2 à 5). Ces



Fig. 5.

poteries sont déjà fabriquées au tour et affectent souvent de fort jolies formes. Un de ces morceaux représente environ la moitié d'un pot ; le fragment d'un plat mesure 1 cm. en épaisseur. Les pièces ornées de lignes parallèles appartiennent à une période un peu plus ancienne. C'est de la poterie fabriquée avec de la terre grossière contenant beaucoup de grains de sable.



Fig. 4.

Rien d'étonnant ensuite que l'époque romaine soit représentée très largement. Tous les débris allaient comme remblais au lac. Les objets légers étaient emportés par les vagues. Seuls les objets lourds restaient sur place.

Commençons par les anses, les pointes d'en bas ou d'autres morceaux d'une douzaine d'amphores, la plupart provenant de pièces très volumineuses.

Les amphores de très grand volume exigent une construction massive et solide. De plusieurs de ces pièces j'ai trouvé les anses rondes et très fortes. Les anses plates proviennent d'amphores déjà beaucoup mieux soignées et de moindre volume. Il s'en trouve une de 8 cm. de large, une autre de 22 cm. de long. Ces anses font naturellement supposer des amphores d'un certain volume. Ces récipients pour liquide (eau, vin, vinaigre,

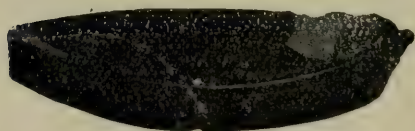


Fig. 6.

huile, etc.) sont munis en bas d'un prolongement finissant en pointe, souvent arrondie ; d'autres amphores finissent par

une longue pièce cylindrique. Ces prolongements ont pour but de fixer la pièce dans la terre. On en voit dans notre musée qui en montrent ayant jusqu'à 25 cm. de long. Du reste il en est avec les amphores-récipients de grande utilité — remplaçant les tonneaux et tonnelets — comme de toutes les autres catégories d'objets de l'intérieur et du ménage ; il règne une grande fantaisie chez les artistes et une intention marquée de décoration. J'ai relevé non seulement des pointes pour la pose, mais aussi de goulots de plusieurs pièces de 10 à 15 cm. de diamètre. Toutes ces ouvertures étaient couvertes ou

fermées par un couvercle rond, souvent avec inscription ou ornement.

En fait d'autres poteries j'ai compté des restes de plus de vingt plats, vases, caraffes, assiettes, etc., ensuite d'une demi-douzaine de pièces en terra sigillata de très élégantes poteries enduites d'un vernis rouge magnifique.

Citons dans cette dernière catégorie un morceau de 12 cm. d'une belle tasse (Fig. 6), dont le bord n'a que 12 mm. de hauteur. Il reste à mentionner deux anses de pots rouges, sans vernis, mais certainement de forme élégante, et assez volumineux puisque une de ces anses mesure 9 cm. de longueur. (Fig. 7). Le goulot d'un pot rouge, sans vernis, de 8 cm., de haut, mesure sur le bord, en largeur 65 mm., l'ouverture seule 4 cm., ce qui



Fig. 7.

fait supposer un beau pot assez volumineux.

Le cou d'une cruche en terre cuite, long de 12 cm., s'amincissant vers le haut, avec une anse seulement d'un côté, couvert antérieurement d'un vernis rouge pâle, ressemble à la poterie romaine cypriote, dont une belle pièce se trouve dans notre musée. Notre fragment provient en tout cas d'une pièce curieuse et intéressante. (Fig. 8).

Un morceau de poterie romaine pourvue d'un vernis vert foncé qui, sous l'influence de l'humidité de la terre se transforme en une couche brillante métallique irisante dorée et argentée. On en conserve le morceau d'un

vase de ce genre au Musée de Genève, mais en général cette poterie est très rare.

Notre fragment appartient à un vase volumineux, en terre ordinaire. Il a été jeté à cet endroit lorsque la grève s'étendait jusque là, ce que les incrustations de sable et de limon du lac prouvent clairement. Il s'agirait donc, en attendant, de l'unique spécimen de ce genre trouvé à Genève jusqu'à présent.

Trois poids quadrangulaires et coniques en terre cuite, de 10 à 13 cm. de haut et un petit cruchon constituent les seules pièces entières en poterie. Ce dernier est d'une très faible contenance, et affecte une forme élégante. On déposait les pièces de ce genre dans les tombeaux. J'ai en effet constaté cette sorte de poterie dans un grand nombre de sépultures de notre contrée. (Fig. 9).



Fig. 9.



Fig. 8.

Je considère comme très intéressant un morceau de granit magnifique, exactement taillé et poli, et formant environ un tiers d'une meule de moulin (Fig. 10). Surtout le trou du milieu et les bords sont bien polis. Il mesure à la circonférence extérieure 30 cm., ce qui indique pour la meule entière primitive environ 1 m. La base est plate et polie, le dessus marque un enfoncement circulaire. Au bord extérieur cette meule présente la moitié d'un trou rond de 6 cm. de profondeur. Un second trou semblable correspondait probablement

de l'autre côté de la pièce, dans le but de la fixer solidement. Nous ajoutons donc aux établissements romains des environs de la Madeleine et de la Haute-Ville un moulin.

La garniture en os d'un manche de couteau avec sa décoration de petits cercles mérite une mention plus

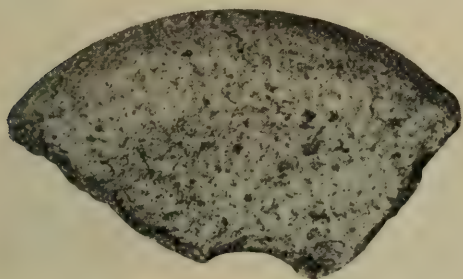


Fig. 10.

spéciale. M. Cartier, directeur général des Musées, me communique à ce sujet ce qui suit : « C'est un morceau très intéressant qui apparaît dans l'art romain

vers le IV^e siècle, sous l'influence grandissante des anciennes traditions dont les populations gauloises et germaniques n'avaient jamais perdu le souvenir, et qui reparurent triomphante après l'époque des grandes invasions. » (Fig. 11).

Cet ornement consistant en cercles simple ou double, avec une pointe au centre, se trouve déjà à l'époque du bronze. Je l'ai anciennement signalé comme étant spécial au Valais. Mais aujourd'hui on en connaît pour un très grand

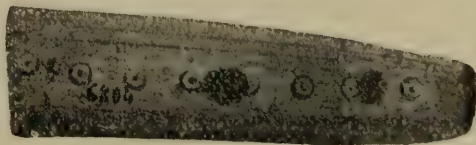


Fig. 11.

rayon et à travers les époques depuis le bronze jusqu'au IV^e siècle de notre ère. Ainsi on le constate sur des objets de la période hallstattienne ; ensuite les Gaulois et Romains l'appliquaient volontiers. Primitivement ce signe représentait incontestablement le soleil, dont le culte était généralisé, plus tard il a perdu sa signi-

fication mais servait comme ornement. Notre Musée contient de nombreux objets munis d'un certain nombre de ces cercles. Citons une hache à talon, en bronze estampé, provenant de l'Italie et datant du VIII^e siècle avant notre ère. De chaque côté on remarque six lignées de doubles cercles avec la pointe concentrique, excessivement typique et très bien conservée.



Fig. 12.

D'en haut vers le bord tranchant, on compte deux lignées de trois, deux de quatre et deux de cinq de ces cercles. (Fig. 12).

Un autre objet orné de mêmes cercles se trouve dans le trésor trouvé en 1875 à Cruseilles et datant du III^e siècle. C'est un pendant, peut-être une amulette triangulaire, en argent. Le côté tourné aux regards présente un arrangement de 22 de ces cercles, de petite dimension, mais également typique.

Mentionnons aussi deux morceaux de graphite (mine de plomb), noir, d'un éclat métallique brillant, provenant probablement de creusets ; ils ont été trouvés tout à fait à la base des fondations dans le gravier. On dirait même que ces deux morceaux ont été roulés longtemps dans l'eau et se sont frottés contre les cailloux. Chacun des deux morceaux mesure de 10 sur 11 cm. dans les

deux directions. Nous nous trouvons là encore en présence de témoins d'industrie métallurgique.

Ajoutons de suite un certain nombre de résidus de fonte métallique (d'après l'analyse chimique, il s'agit de fonte de fer) ayant conservé la forme du creuset et la pesanteur métallique. Ces résidus datent d'une époque de connaissances assez primitives en fonderie. Outre des morceaux de charbon, ils contiennent surtout encore beaucoup de métal. Un de ces morceaux arrondis à la base se trouve solidement réuni avec un morceau de poterie assez primitif. Il s'agit peut-être d'un reste de creuset.

Les objets en verre se montraient très rare. Une belle anse et une partie d'un vase, les deux probablement romains se trouvaient parmi mes objets.

Très nombreux étaient les restes d'objets en fer, la plupart rouillés et informes. Je n'en ai conservé que quatre crochets fortement fusés, entourés du sable où ils gisaient.

Si j'ajoute encore quelques morceaux de poterie du moyen-âge, mais aucune pièce entière, je crois avoir tenu compte des principales trouvailles faites sur l'emplacement de la Madeleine, excepté le morceau capital, une inscription romaine dont la description suit.

Cette inscription romaine a été encastree dans un mur de cave et d'une façon déjà souvent observée, c'est-à-dire qu'elle est tournée vers l'intérieur, de sorte que l'observateur placé à l'extérieur du mur ne pouvait pas supposer l'intérêt que présentait le côté opposé.

Ce fut le 23 mars 1910, en démolissant ce vieux mur presque au centre du groupe des vieilles maisons qu'on découvrit ce bloc taillé, en calcaire du Jura, très résistant.

L'entreprise me l'a cédé avec beaucoup de complaisance et le lendemain (le 24 mars 1910) je l'ai ajouté à nos documents du Musée épigraphique. Ce bloc mesure en hauteur 0 m. 61, en largeur 1 m. 20 et en épaisseur 0 m. 47. De l'inscription les lettres de la ligne du haut mesurent 0 m. 12, celles de la ligne du bas 0 m. 11.

L'exécution de cette inscription, très exactement sculptée et bien proportionnée nous indique la fin du premier ou le commencement du second siècle de notre ère.



Fig. 13.

Elle nous dit qu'un fils, dont le nom manque, a fait élever à son père Trebonius ou Trebonianus le monument dont nous avons une partie devant nous. (Fig. 13).

La figure représente ce curieux monument, tel qu'il se trouve maintenant au Musée épigraphique. D'après M. Alfred Cartier il faudrait lire :

[S] EX (ti) FIL (ius ou io) TREBO (nianus ou niano)
[P] ATRI GENIS

Ce père auquel un de ses fils a dédié ce monument avait pour prénom Sextus, le gentilice qui précède

manque et le surnom est Trebonius ou Trebonianus (on sait qu'entre 251 et 253 il existait un empereur romain de ce nom). Ce que cette inscription nous prouve de positif, c'est la présence d'une famille jusqu'à présent inconnue à Genève et l'existence de leur monument commémoratif.

Cette inscription est trop incomplète pour que l'on puisse en donner l'explication entière. Ensuite se pose la question : A quelle sorte de monument cette pièce a-t-elle appartenu ? S'agit-il d'un simple monument funéraire ou d'une inscription sur une construction (un temple) plus monumentale ? Je peux bien ajouter que les proportions du bloc tout aussi bien que celle des lettres nous indiquent un édifice assez considérable et comme on n'en a pas souvent constaté à Genève.

Jusqu'à présent je n'ai pas connaissance d'un Trebonius ou Trebonianus à Genève. Il est vrai que le temps et les circonstances ne m'ont pas permis toutes les recherches indispensables. On cite un Trebonius Rufinus comme étant l'auteur d'une description très détaillée de la construction des remparts de Vienne (en Dauphiné, Isère), remontant au premier siècle de notre ère. Les étroites relations des deux villes, au temps des Romains nous suggèrent la supposition qu'un des deux Trebonius de notre inscription, le père ou le fils, pourrait se confondre avec l'historien de Vienne.

Les résultats de ces fouilles se résument brièvement par les constatations suivantes. Les objets trouvés nous ont prouvé la présence des peuples préhistoriques, gaulois et romain. De cette dernière période nous avons constaté un moulin, une fonderie, un édifice monumental considérable, un citoyen romain d'un nom de

famille de plus pour Genève et d'innombrables preuves de la vie journalière. Du moyen-âge, nous avons vu un port du lac avec ses solides barrages et brise-lames, établis au moyen de travaux considérables en pose de piquets, de blocs erratiques et de murs.

SUPPLÉMENT

Les mêmes travaux exigeaient un abaissement considérable de la rue du Purgatoire, au Nord-Est de la Madeleine, entre celle-ci et les fondations qui ont fourni les objets dont il vient d'être question. A cette occasion, la voirie a mis au jour un mur contenant une dalle de marbre fin. Sur la face tournée vers l'intérieur du mur, on remarquait une inscription latine bien conservée et entière. Cette trouvaille du plus haut intérêt pour Genève fut adressée au Musée d'art et d'histoire. Son directeur général, M. Alfred Cartier a étudié cette inscription et a communiqué le résultat à la Société d'histoire et d'archéologie, séance du 23 mars 1911¹. Si ce monument n'est pas tout à fait de la même époque que le premier, il ne doit être que fort peu plus récent. M. Cartier l'attribue au milieu du second siècle de notre ère. La signification en est la suivante : « A Maia, Quintus Servilius Severus a dédié aussi ce temple et les portiques. » Cette inscription nous prouve que Q. Servilius avait fait élever encore d'autres monuments à la déesse Maia, dont on n'a pas connaissance jusqu'à présent et dont seule une inscription pourrait nous donner l'explication. (Voir le mémoire de M. Alfred Cartier.)

¹ *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. III, p. 216.

SECONDE PARTIE

Les fouilles dont il est question dans les pages précédentes se trouvent au Nord-Est de l'église de la Madeleine. En 1913 ce fut le tour de l'angle du Nord. J'ai observé la démolition d'une vieille maison et le creusement des nouvelles fondations, depuis le mois de janvier jusqu'à fin de mars. Encore ici j'ai constaté de nombreuses antiquités, dont je vais présenter un bref résumé.

Ce nouvel emplacement se trouvait dans les mêmes conditions que le premier, c'est-à-dire qu'à un moment donné le lac allait jusqu'à l'église de la Madeleine. Là encore on rencontrait de nombreux pilotis noircis par le long séjour dans l'eau et, plus tard, dans la terre humide. Le remblai formait une couche épaisse, contenant en haut des débris du moyen-âge ; venaient ensuite les poteries et objets de l'époque romaine et, un peu au-dessous, la poterie noire des Gaulois. A la profondeur de 2 m. gisaient de nombreux blocs erratiques ; ensuite on voyait une couche de gravier de 75 cm. à 1 m. d'épaisseur et, au-dessous, le sable fin.



Fig. 14.

C'est surtout dans le gravier qu'on trouva les restes des anciens temps ; beaucoup d'ossements d'animaux, ceux du fond de la couche en couleur noire et cassés à la



Fig. 15.



Fig. 16.

façon des préhistoriques. Je n'ai pas constaté autrement des restes de ces époques éloignées.

On a aussi observé de nombreux crânes et autres ossements humains. Je suppose qu'ils proviennent de l'ancien cimetière entourant l'église de la Madeleine.

La poterie noire appartient à la *population gauloise*, autochtone du pays, qui a conservé les anciennes formes



Fig. 17.

simples mais quelquefois très élégantes, et en tout cas toujours originales. Pour presque chaque espèce représentée ici par des fragments, nous trouvons dans notre Musée des pièces entières ou restaurées. (Fig. 14 à

17). J'ai jugé d'une grande utilité de faire figurer quelques spécimens entiers pour mieux expliquer ces fragments trouvés dans les débris. Dans cet état, ils ne sont

pas de nature à frapper l'observateur qui ne s'y intéresse pas spécialement. (Fig. 18 à 25). Une partie de la poterie gauloise est constituée de terre un peu grossière, contenant du sable fin, c'est certainement la plus ancienne. Ensuite on remarque des pièces un peu plus pâles,

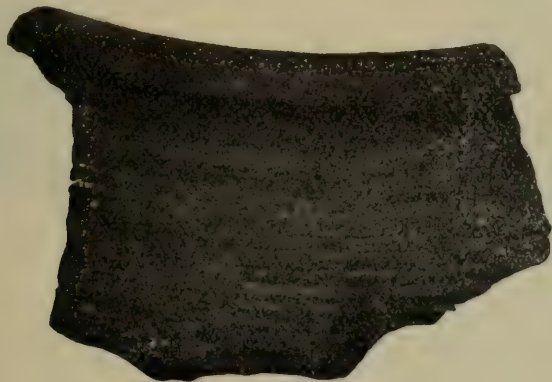


Fig. 18.

plutôt grises de couleur, faites avec de la terre très fine, sans sable. Cette dernière poterie semble déjà plus développée, mais elle est moins cuite que celle des Romains. J'ai conservé les fragments d'une trentaine de pièces de

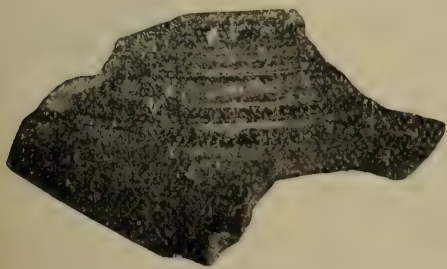


Fig. 19.



Fig. 20.

peu de volume, mais d'autant de formes et de grandeurs. Parmi elles, se trouvent aussi les anses tordues de deux grandes cruches. La décoration simple, mais originale, se manifeste en lignes de forme géométrique, verticales,

horizontales et ondulées. Par leur irrégularité on remarque que ces ornements sont appliqués librement à la main de potiers plus ou moins habiles.

Grâce à la grande amabilité de M. Alfred Cartier, directeur général des Musées, il a été possible d'ajouter



Fig. 21.

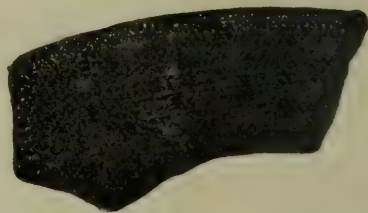


Fig. 22.

les figures des pièces de nos collections, ainsi que les photographies des pièces des deux trouvailles, dont il est question dans ce mémoire. Qu'il en reçoive l'expression de notre sincère gratitude.

Nous passons aux *antiquités romaines*. Sur ce nouvel emplacement les amphores et autres pièces volumineuses

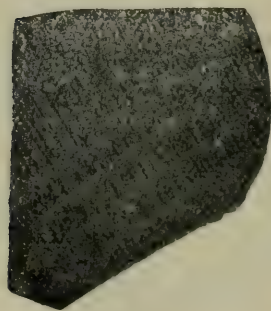


Fig. 23.

en terre cuite sont très nombreuses.

J'ai conservé des bords, anses, fonds

et autres mor-

ceaux, d'au moins quinze exemplaires. Il s'agit de poterie aussi épaisse que les tuiles, sans vernis et généralement sans ornements.

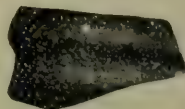


Fig. 24.

Six anses d'amphores affectent la forme ronde et épaisse. Elles proviennent donc de pièces très volumineuses. Les trois bouts du bas, cylindriques et de couleur bien rouge, ce qui prouve que ces amphores appartenaient à la

catégorie de poteries bien cuites. J'ajoute de suite six poids et pesons, dont quatre de forme quadrangulaire, deux ronds, tous coniques. (Fig. 26 et 27).

La poterie fine en terra sigillata n'est représentée que

par trois fragments, provenant de trois tasses très élégantes.

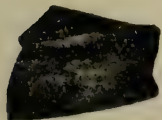


Fig. 25.

La poterie ordinaire de ménage : tasses, cruchons, vases, etc., est représentée par les fragments d'une trentaine d'exemplaires. Je n'en citerai qu'une anse cannelée d'un grand pot, le goulot de 75 mm. de diamètre d'une cruche, la moitié d'un autre encore beaucoup plus large, une partie d'un plat à parois épaisses, tous sans vernis. Je tiens à faire remarquer



Fig. 26.

spécialement le fragment d'un plat solide, rouge, sans vernis, qui portait extérieurement autour de la pièce, en guise d'ornement, une lignée de dépressions produites simplement avec le doigt. (Fig. 28).



Fig. 27.

J'ai conservé aussi un fragment du bord d'en haut d'une pièce très volumineuse et solide, dont le goulot s'élargissait en forme d'entonnoir. Cette pièce a dû servir à un but déterminé et spécial.

Un morceau en poterie rouge-pâle, sans vernis, muni d'un goulot plat, pour décanter un liquide, semble avoir eu une destination très spéciale. (Fig. 29). Il s'en trouve plusieurs entiers au musée, provenant d'Avenches, dont un exemplaire correspond exactement au nôtre, comme forme, disposition et grandeur. C'est une pièce ronde de



Fig. 28.

plus de 40 cm. de diamètre, pas profonde, mais très évasée. (Fig. 30)

Il est permis de supposer que ces grands plats ont servi pour le lavage de graines, poids, fruits, légumes, dont on devait décanter l'eau

plusieurs fois. Il est possible aussi que nous soyons en présence d'un récipient pour la fabrication du fromage qu'on laissait déposer et dont on décantait le petit lait. Peut-être aussi quelqu'un connaît-il déjà positivement l'emploi de cette singulière poterie et aurons-nous le plaisir de l'apprendre tôt ou tard.

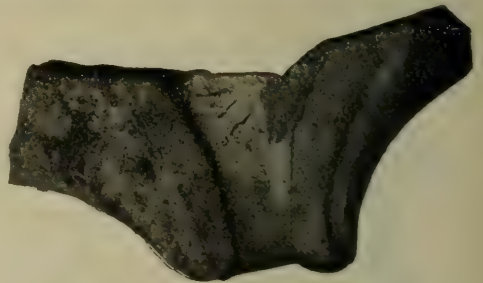


Fig. 29.

La seule monnaie romaine trouvée sur cet emplacement est un denier en argent de l'empereur Vitellius. Comme en l'an 69 de notre ère il n'a régné que quelques mois, toutes les pièces de monnaies de cet empereur sont rares.

Il faut considérer comme une curiosité un objet en

pierre (chloritoschiste grenatifère, une roche des Alpes pennines) brun-noir, contenant des grenats. Ce morceau forme environ le tiers d'une pièce plate, de 3 cm. d'épaisseur, originalement ronde. (Fig. 31). Elle a été, malgré sa grande dureté, et comme les cercles concen-



Fig. 30

triques au dos le prouvent, exécutée au tour, à la machine. (Fig. 32). Le dessus marque vers le bord, en guise d'embellissement, une moulure circulaire. Tel que ce fragment se présente, il mesure 36 cm. sur 17. Il s'agit

évidemment du couvercle d'un vase de grande dimension et d'un emploi spécial.

En passant je citerai de nombreux restes de toutes

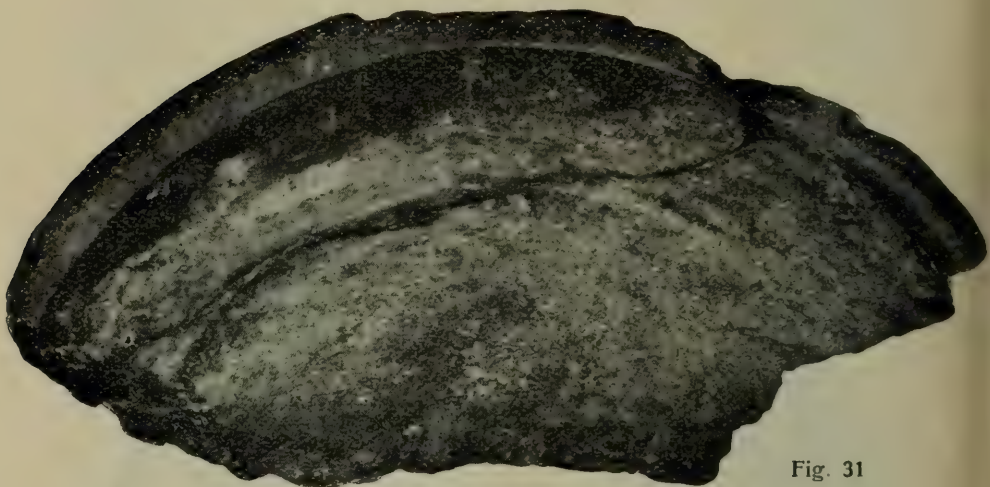


Fig. 31

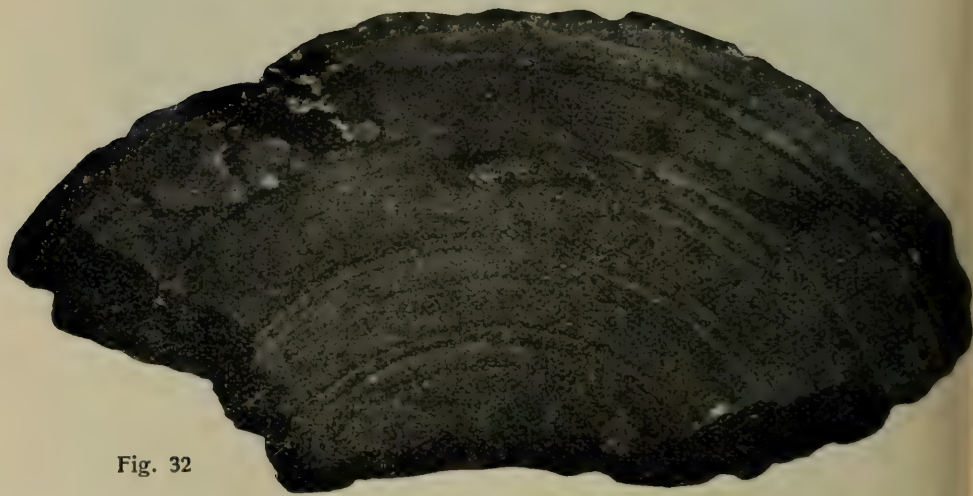


Fig. 32

sortes d'objets, des morceaux de fer, des clous, toujours beaucoup de tuiles romaines, etc., et des morceaux informes provenant de constructions.

Nombreuses se présentent également les poteries du moyen-âge. L'ensemble des objets prouve que depuis les temps préhistoriques jusqu'au moyen-âge le lac venait briser ses lames à la place de la Madeleine. Beaucoup d'objets y tombaient par hasard, plus tard on repoussait le lac en entassant sur le bord un remblai contenant de nombreux débris de toutes sortes.

Bien qu'il ne s'agisse que de fragments, ils font pourtant passer les anciennes époques devant nos yeux et nous fournissent de multiples renseignements utiles et intéressants. C'est pour ces raisons que je continue à remettre au Musée de Genève toutes les pièces typiques, afin de les conserver pour une étude d'ensemble et pour la statistique.



LE GOUVERNEMENT ANGLAIS

ET LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

PRÉFACE

Aujourd'hui encore la thèse que l'Angleterre ait fomenté la Révolution française et organisé ses différentes phases n'a pas disparu de certaines têtes peu au courant de la critique historique¹.

L'étude que nous faisons connaître ici a été — croyons-nous — le premier essai systématique de répondre à ces accusations qui, vraies peut-être pour quelques détails, sont absurdes dans leur ensemble.

Sir Francis D'Ivernois a écrit ces pages probablement encore du vivant de Pitt ; il les a revues dans la suite, et le manuscrit que nous avons eu entre les mains² a dû subir sa rédaction finale vers 1811.

¹ Citons, comme le plus récent de ces auteurs, M. Gabriel Paulhac avec ses articles sur *l'Angleterre et la Révolution* parus dans *l'Action française mensuelle* des 15 août et 15 novembre 1912.

² Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Papiers de sir Francis D'Ivernois. VIII (cahier relié de 130 pages).

L'étude est inédite : conçue comme suite aux *Cinq Promesses* de l'auteur, parues à la fin de 1802, l'auteur l'a probablement laissée inachevée à la mort de Pitt, son grand protecteur. Il l'a remaniée quelques années plus tard, mais les événements marchaient alors plus vite que leurs commentateurs, et d'autres tâches devaient sembler plus urgentes à sir Francis — ou aux ministres qui le faisaient écrire et lui fournissaient même certains renseignements — et le travail resta à l'état fragmentaire.

En effet, en examinant les arguments de sir Francis, il ne faut jamais oublier qu'il fut le porte-parole stipendié du gouvernement anglais dont, depuis 1786 ou 87, il touchait une pension. Mais il y a des arguments qui ne perdent guère de leur valeur, quelque soit la personne qui les présente ; et la majeure partie des démonstrations de D'Ivernois sont telles qu'il est difficile, sinon impossible, de les négliger : quel que soit l'esprit de parti de cet auteur et les erreurs qu'il a commises, tous les partisans de la thèse de « l'Angleterre conspiratrice » et de « l'ordre de Pitt » devront s'expliquer avec son argumentation.

Le travail de D'Ivernois nous semble posséder encore un autre mérite : celui de montrer l'hypothèse anglophobe à sa naissance et dans les premières années de son existence. L'étude de la question du « Comment on écrit l'histoire » possède rarement des matériaux aussi complets et aussi contemporains des événements.

Pour ces deux raisons nous croyons faire œuvre d'historien en publiant ce qui subsiste des « Cinq accusations » de sir Francis D'Ivernois.

OTTO KARMIN.

“ LES CINQ ACCUSATIONS ”

pour faire suite aux

CINQ PROMESSES

par Sir Francis d'Ivernois ¹

publié et annoté d'après le manuscrit inédit par Otto Karmin

PREMIÈRE QUESTION ²

M. Pitt a-t-il conspiré en pleine paix pour la Révolution Française ? A-t-il désiré, alimenté, fomenté les premiers troubles de ce Royaume ? En a-t-il stipendié les auteurs ?

Il importe de bien séparer deux époques très distinctes que les accusateurs de l'Angleterre confondent toujours. L'une finit à l'ouverture des hostilités, en février 1793, et l'autre y commence.

Si avant la rupture, le Cabinet de Saint-James à abusé des relations de paix, pour *exciter*, directement ou indirectement, des troubles en France ; s'il les a favorisés,

¹ Note d'Auguste D'Ivernois : « Cet ouvrage de mon père ne paraît pas avoir été imprimé. Genève le 24/3. 69 A. d'Iv. »

² L'orthographe du manuscrit a été conservé ; seule la ponctuation a été modernisée. O. K.

fomentés, encouragés et à plus forte raison, s'il en a *payé* les auteurs, il a commis un grand crime international.

Mais tout change, sous ce rapport, après la rupture ; car tel qu'il est entendu et pratiqué entre les nations européennes, le droit de la guerre les autorise pleinement à intervenir dans les affaires domestiques de leur ennemi, pour susciter chez lui une diversion favorable à leurs intérêts. Lorsqu'en pleine guerre, Louis XIV fit débarquer une armée en Irlande pour replacer Jacques II sur le trône, ou lorsqu'un demi siècle après, Louis XV renouvella sa même tentative afin d'exciter dans le nord de l'Ecosse une insurrection en faveur du Prince Edouard. aucun publiciste, aucun historien Anglais, ne leur reprocha d'avoir outrepassé le droit de la guerre.

Il n'est que trop vrai néanmoins, que pendant la dernière moitié du siècle passé, on a beaucoup abusé de ce droit, surtout dans le nord de l'Europe. Pour que de pareilles entreprises pussent se justifier aux yeux de la morale et de la politique, elles devraient, toujours, ce me semble, réunir les trois conditions suivantes :

1° Que la puissance qui vient au secours des insurgés, n'ait point à se reprocher d'avoir abusé de la paix pour les pousser à une insurrection dont elle espérait profiter pendant la guerre.

2° Que les insurgés auxquels elle accorde ses secours, aient des griefs assez graves pour légitimer leur résistance, et des probabilités de succès assez grandes pour qu'on ne puisse point lui reprocher d'avoir favorisé un soulèvement dont elle devait s'attendre à les voir victimes.

3^o Qu'après les avoir pris sous la protection, elle n'abandonne leur parti que lorsqu'il n'y a plus d'espoir de le servir efficacement.

C'est aux historiens futurs à prononcer si ces trois conditions ne se trouvent pas éminemment réunies dans les secours que tendit Georges III aux Royalistes Français, et qu'il annonça à toute l'Europe, dans sa Déclaration, datée de White-Hall, le 29 octobre 1793.

Voici une autre différence capitale entre cette intervention du roi d'Angleterre et toutes celles du même genre que ce sont permises les Rois de France pendant les deux derniers siècles. En Portugal, en Catalogne, à Naples, en Ecosse, mais plus récemment en Amérique, le Cabinet de Versailles s'était lié avec des sujets rebelles à leur souverain, tandis qu'en se liant avec des contrerévolutionnaires Français, le Cabinet de Saint-James, accorda son appui à des sujets fidèles, qui l'invoquaient, non point pour renverser un Gouvernement anciennement établi, mais pour rétablir un Gouvernement ancien et tout récemment renversé. Ceux-ci se représentaient comme le parti le plus nombreux. Ils formaient l'élite de la nation ; ils étaient depuis longtemps en armes et y avaient eu recours pour défendre leurs vies, pour rentrer dans leurs propriétés, pour relever les autels et le trône, pour se délivrer du Gouvernement le plus inique, le plus sanguinaire et le plus dévastateur qui ait jamais déshonoré l'espèce humaine ; enfin, pour extirper une doctrine qui menaçait tous les propriétaires, tous les Souverains, et tous les Gouvernements. Le droit public, la morale, la justice, la religion, l'humanité, les intérêts de la France, ceux de l'Europe entière, tout autorisait la Grande-Bretagne à accorder aux Royalistes Français les secours qu'ils

imploreraient. Loin d'avoir violé par là l'ordre social, le maintien de l'ordre lui en faisait un devoir strict. Quoiqu'on puisse reprocher à M. Pitt de s'être exagéré leurs forces, leurs talens et leur union, ainsi que d'avoir échoué dans le grand objet qu'il avait en vue ; à tout prendre, c'est un grand bonheur pour lui qu'il n'hésita point à embrasser leur cause. On lui a souvent reproché de n'avoir pas médité sur cet avis de Machiavel : *quanto sia pericoloso di credere agli sbanditi*. Si par timidité, ou par prudence, ce Ministre leur eut refusé son aide, une accusation beaucoup plus terrible pèserait aujourd'hui sur sa mémoire : — « Il n'eut tenu qu'à lui, dirait-on, d'avoir étouffé la révolution Française en 1793. A peine les hostilités eurent-elles éclaté que les Royalistes du midi, ceux de la Bretagne et de la Vendée lui tendirent les bras et lui demandèrent des armes. Leur cause était juste, leur nombre immense et leur valeur éprouvée. S'il leur eut alors tendu une main protectrice, l'issue n'était pas douteuse, l'acclamation des peuples aurait reporté les Bourbons sur le trône, et cette belle contrée serait depuis longtems redevenue pacifique et prospère. Certes, puisque M. Pitt refusa impitoyablement tout secours aux Royalistes, ce refus n'autorise que trop à croire que, loin de viser de mettre un terme aux troubles de la France, il visait à les prolonger. »

Tel serait infailliblement aujourd'hui le langage de l'histoire, si le Gouvernement Britannique n'eut pas soutenu en France la cause des partisans de la Royauté.

Ce que je viens de dire n'est qu'incidentel ; car il ne s'agit pas de savoir si M. Pitt fit bien ou mal, en s'alliant publiquement aux Royalistes après la rupture ; mais si,

avant cette rupture, et en pleine paix, il avait secrètement encouragé les Républicains. Toutes contradictoires que paraissent ces deux accusations, la plupart des écrivains Français les accolent l'une à l'autre, afin de les appuyer l'une par l'autre. Ils ne font presque jamais mention de la part qu'eut ce Ministre aux affaires de Toulon ou de Quiberon, sans citer celle qu'il avait eue aux *premières émeutes* de la Capitale. Les secours qu'il n'a point nié avoir tendus au parti Royaliste et qui devraient faire présumer qu'il n'en avait jamais tendus de semblables au parti Républicain, sont aux yeux de ses accusateurs une présomption toute contraire. On verra ci-après avec quel art ils confondent toujours ces deux actes qu'il est indispensable de séparer, afin de mieux constater l'existence de l'un et la fausseté de l'autre.

Avant d'entrer en matière, il importe de jeter un coup d'œil retrograde sur ce qui se passait, soit en Angleterre, soit en France, pendant les quatre premières années de la révolution. Ce que je vais en dire doit être encore présent au souvenir des contemporains.

Les Isles Britanniques furent, sans contredit, le pays où la grande réforme qui se préparait en France trouva d'abord le plus d'approbateurs chez les classes élevées ; soit parce qu'elles n'avaient ni droits féodaux à défendre, ni exemption d'impôts ou autres privilèges qu'on leur enviât et dont elles dussent craindre d'être dépouillées, soit surtout par leur attachement ancien et bien connu aux principes de liberté politique et de justice distributive. Aussi lorsque le Parlement de Paris se déclara incompétent pour enrégistrer les lois bursales, et que par un dévouement tout semblable, Louis XVI en prenant

le titre de *premier ami de son peuple*, reconnu aux Etats Généraux le droit exclusif de décréter les subsides, toute l'Angleterre applaudit à ce noble essor des Français vers la liberté. Quoiqu'on en puisse dire, aucun souvenir de leur conduite récente en Amérique, aucun sentiment de crainte ni de jalousie ne vinrent empoisonner ce vœu universel d'une nation rivale en faveur de l'autre. Je tiens de l'un des amis intimes de M. Pitt qu'à cette première scène du premier acte du drame, il vit avec plaisir une entreprise qui semblait devoir rendre la liberté à un grand peuple, placé au centre des peuples les plus civilisés. La même personne m'a assuré que ce Ministre, alors jeune encore, en augurait également bien pour l'Angleterre et pour la France. Outre qu'il regardait les Constitutions représentatives comme les mieux adoptées au bonheur et à la dignité de l'espèce humaine, il était fortement imbu de l'idée que les Ministres de Versailles deviendraient plus circonspects dans leurs relations au dehors, et les guerres d'ambition ou d'intrigue beaucoup moins fréquentes, lorsqu'à l'instar du Ministère Britannique, ils devraient, pour leurs subsides, recourir à un Conseil national composé des principaux propriétaires du Royaume.

Mais M. Pitt fut aussi l'un des premiers à s'apercevoir que le caractère des Français les rendait impropres à la liberté. Lorsqu'ils se disaient encore à l'entrée de la carrière qui devait les y conduire, il observa qu'ils l'avaient déjà traversée : *They had passed through it.*

Ce mot qui blessa les chefs de l'assemblée Constituante, lui valut de leur part l'épithète de *contempteur* de leur révolution ; et très certainement M. Pitt mérita

cette épithète, même avant la prise de la Bastille. Mais comme son objet principal, on peut même dire son objet unique, était la conservation de la paix, il s'imposa une neutralité des plus strictes. Pour qu'aucun parti ne put prendre l'alarme ou concevoir des espérances sur sa conduite, il poussa les égards jusqu'à s'abstenir d'émettre en public aucune opinion sur ce qui se passait en France ¹. Du reste, et quoiqu'il ne cacha point à ses amis l'inquiétude que lui causaient les nouvelles doctrines, toute idée de les détruire en leur faisant la guerre lui

¹ M. Burke nous apprend que M. Pitt l'exhortait à déployer plutôt son éloquence en développant aux Anglais l'excellence de leur constitution, qu'en faisant la satire de celle des Français, ce qui ne pouvait qu'aigrir ces derniers et leur inspirer des alarmes sur les dispositions de la Grande-Bretagne. La circonspection de ce Ministre à cet égard fut telle qu'il reprocha à ses amis d'avoir répété le mot sévère que j'ai cité et qu'il ne se serait point permis de proférer en public. Ce ne fut qu'en avril 1792, qu'il s'expliqua publiquement sur la révolution Française. Encore n'aurait-il point rompu de sitôt le silence, si l'opposition n'eut remis sur le tapis la réforme parlementaire dont il s'était montré jusqu'alors le partisan, mais toujours en se prononçant contre l'universalité du droit de suffrage. Ici son embarras fut extrême : ce qui venait de se passer en France, l'avait décidément fait changer d'opinion, non sur l'inégalité de la représentation Anglaise, mais sur l'impossibilité de l'égaliser sans courir des risques plus grands que les avantages qu'il s'était promis de cette réforme. La franchise était pour lui l'unique moyen de revenir sur ses pas. Il déclara sans détour que ce qui se passait dans *un pays voisin* et l'esprit d'innovation qui se manifestait déjà dans les Isles Britanniques, ne permettaient plus d'entamer une réforme que beaucoup de gens voudraient étendre, comme ailleurs, jusqu'à l'universalité du droit de suffrage. Il préférerait, dit-il, y renoncer pour toujours que de la tenter dans des circonstances si critiques. Ce fut alors, qu'en conjurant les réformateurs anglais de rester à l'ancre et de ne point exposer le

paraissait également absurde et funeste. A ses yeux, le plus sur moyen de salut pour les voisins de la France, était de donner à ses habitans le tems de se désenchanter. Aussi n'est-ce pas contre l'invasion de leurs doctrines en Angleterre (toute alarmante qu'elle fut), mais contre l'invasion de leurs troupes en Hollande qu'il eut recours aux armes en 1793. Tout ce qu'on a dit et écrit sur sa coopération au traité de Pilnitz ne sont que des fables grossières. Ce prétendu traité n'exista jamais. Si M. Pitt

vaisseau de l'Etat sur une mer si orageuse, qu'il s'expliqua pour la première fois sur l'œuvre des réformateurs Français :

« This is not a time to make hazardous experiments. Could we forget what lessons had been given to the world within a few years?... It would be to follow a *madness* which had been called *liberty* in another country — a condition at war with true freedom and good order — a state to which despotism itself was preferable — a state in which liberty could not exist for a day if it appeared in the morning, it must perish before sun set. He begged leave to assure the house that he thought it is duty to the last hour of his life to oppose, to the utmost of his power, attempts of this nature. So much did he disapprove of the present attempt, thal if he was called to chuse either to hazard this, or for ever abandon all hopes or desire to have any reform at all, he should say he should have no reform wathewer. » (*Parl. Reg.*, vol. XXXII, p. 464.)

Ce discours et sa date sont dignes d'attention sous deux rapports : 1^o En ce que la première fois où M. Pitt s'expliqua publiquement sur les principes révolutionnaires de la France, ce fut pour annoncer qu'au péril de sa vie, et jusqu'à son dernier soupir, il s'opposerait à toute tentative pour les introduire en Angleterre. 2^o En ce que, s'il faut en croire l'accusation intentée contre lui, ce fut précisément à l'époque où ce ministre venait de leur déclarer une guerre à mort (en avril 1792) qu'il fit passer, en secret, des encouragements et même des subsides à ceux qui faisaient triompher ces principes en France, en se vantant de les propager dans tout l'univers.

avait envoyé un ministre aux conférences qui eurent lieu à Pilnitz, ce n'aurait été qu'afin de tenir les Allemands en garde contre les sollicitations des Princes Français et pour déconseiller la guerre aux uns et aux autres¹. Même après que l'Autriche et la Prusse s'y furent engagés contre son avis, il essaya quelques démarches pour empêcher les petits Etats d'y prendre part. Les archives de Ratisbonne, de Munich et de Berne en fourniront plus d'une preuve à l'historien curieux de les recueillir. Durant tout le cours des années 1789, 1790, 1791 et même pendant les six premiers mois de l'année suivante, la politique de M. Pitt

¹ Consultez sur ce point l'excellent ouvrage historique de M. Herbert Marsh : *Politique dévoilée de la France et de l'Angleterre, depuis l'époque de la conférence de Pilnitz, etc.* Londres 1799.

Voyez aussi les *Mémoires* où M. de Bouillé déclare que l'empereur Léopold lui dit que : « ...l'Angleterre refusait sa coopération et était déterminée à observer *la plus stricte neutralité.* »

Mais sur toutes choses, lisez le discours du 12 février 1793, où M. Pitt nia formellement toute participation à ce prétendu traité : « The fact thus alledged was *false* and entirely destitute of foundation. No accession to any such treaty had ever taken place on the part of His Majesty, and not only had he entered into no such treaty, but no step had been taken and no engagement formed on the part of our Government, to interfere in the internal affairs of France, or attempts to dictate to them any form of Constitution ».

Les Français n'en sont pas moins restés convaincus de l'influence de M. Pitt sur ce fameux traité de Pilnitz qui n'a jamais existé que dans leur imagination. Même depuis qu'ils n'en ont pu découvrir aucune trace en fouillant les archives de Vienne et de Berlin, ce traité reste toujours, à leurs yeux, un fait aussi avéré que le manifeste du Duc de Brunswick, et ils ne le citent jamais sans y associer le nom de Pitt. — M. Lacré-telle lui-même affirme que « l'Angleterre négociait depuis

fut celle d'un observateur circonspect, qui évitait avec un soin particulier tout ce qui aurait pu compromettre la paix avec la France. Du reste, et quoiqu'il s'abstint de proclamer ses opinions sur ce qui se passait à Paris, elles étaient si bien connues pour être en tout opposées à celles de M. Fox, que plusieurs des amis les plus intimes de ce dernier abandonnèrent son parti pour se réunir à celui du Ministre. Personne n'ignore que cette coalition fut préparée par l'immortel ouvrage¹ où M. Burke dénonça le propagandisme des doctrines Françaises dans la Grande Bretagne, où leurs sectataires s'organisaient déjà en sociétés correspondantes, tournaient la prérogative Royale en dérision, élevaient des doutes sur l'utilité d'une noblesse héréditaire, enviaient au clergé ses domaines et surtout la dixme, reclamaient l'universalité du droit de suffrage, et marchaient ouvertement à la démocratie. L'écrit de M. Burke fut le tocsin qui rallia à tems les propriétaires Anglais. Convaincus des périls que courait la Monarchie et de ceux qui les menaçaient

longtems avec mystère, mais avec activité, une alliance entre l'Autriche et la Prusse ».

D'Ivernois était parfaitement bien informé sur ce point, comme sur bien d'autres. C'est même la neutralité de l'Angleterre qui rendit nuls les résultats de la conférence de Pilnitz; les Autrichiens en sortaient furieux contre le roi de Prusse. « *Um so weniger ist an die tausendmal wiederholte Angabe zu denken, dass in Pillnitz die erste Koalition zum Angriffe auf die französische Revolution gestiftet worden sei* », d'après la remarque de Sybel dans sa *Geschichte der Revolutionszeit*. Stuttgart 1897, t. I, p. 394. — Cf. aussi Stanhope, *Life of William Pitt*. London, 1861, t. II, p. 134-136 et Emile Bourgeois, *Manuel historique de politique étrangère*, 5^e édit. Paris, 1913, t. II, p. 45-46. — O. K.

¹ *Reflections on the revolution in France*. London 1790. — O. K.

eux-mêmes, ils vinrent se ranger et se serrer autour du trône, en promettant à M. Pitt l'appui de tous leurs moyens pour repousser ce torrent d'innovations. Rien de plus urgent que cette ligue défensive, car l'ouvrage¹ où T. Payne prêchait la nouvelle théorie des *droits de l'homme* en avait déjà tellement répandu l'attrait dans les classes inférieures, qu'il serait difficile de dire lequel de ces deux écrits fit le plus d'impression, en sens opposé, sur la classe des propriétaires et celle des non-propriétaires. Je ne crois point exagérer en disant que les principes républicains eurent alors dans les trois Royaumes beaucoup plus de partisans qu'ils n'en avaient eu au commencement de la guerre civile sous Charles I^{er}. Or, voici qui est digne d'attention. S'il faut en croire aujourd'hui ceux des Français qui se portent pour accusateur de M. Pitt, c'est précisément à cette époque, vers la fin de 1791, ou plutôt vers le milieu de 1792, qu'il changea de marche, renonça à son rôle de *témoin inactif* de leurs troubles, et commença à y intervenir secrètement. Mais dans quelles vues, et pour quel objet ? Pour faire triompher en France ces mêmes principes républicains dont il se montrait tellement alarmé en Angleterre, qu'on l'y désignait déjà, lui et son parti, sous le non d'*Allarmistes* ! Certes, s'il a travaillé volontairement à leur triomphe au dehors, ce ministre peut se vanter d'avoir admirablement joué, au dedans, amis et ennemis ; car je défie qu'on découvre dans les Isles Britanniques un seul de ces derniers qui en ait encore conçu le moindre soupçon.

¹ *Rights of man*. London, 1790. Une traduction française en parut, en mai 1791, avec une nouvelle préface de l'auteur. — O. K.

Voyons maintenant comment on jugeait alors M. Pitt à Paris et quelles furent les relations de la France et de l'Angleterre jusqu'à l'emprisonnement de Louis XVI et de la famille Royale.

Dans la foule d'écrits publiés en France durant les quatre premières années de la révolution, le nom de Pitt ne se trouve mentionné que de deux manières. Quelques républicains le signalaient comme le *froid contempteur* de leur révolution. Quelques Royalistes, au contraire, qui lui voyaient neutraliser les Puissances dont ils sollicitaient le secours, l'accusaient de vues étroites, d'une économie déplacée et d'un caractère timide. Ces deux accusations percent plus ou moins dans quelques-uns des écrits du tems. Mais je n'en connais aucun antérieur à 1794 ou même à 1795, où l'on ait seulement insinué que ce ministre eut des relations secrètes avec le parti révolutionnaire ¹. Immédiatement après les hostilités, on commença bien à entendre parler d'*agens de Pitt*. Mais c'étaient des Français *contempteurs* de la révolution, c'étaient ceux qui disaient, comme lui, qu'elle allait trop loin, qu'on désigna d'abord par

¹ On y trouve plutôt l'accusation contraire, car l'ambassadeur Anglais, Duc de Dorset, fut dénoncé dans quelques journaux de Paris comme assistant aux Comités de la Reine. Vu les relations particulières de ce seigneur avec la famille Royale, ceci pourrait être vrai sans qu'on fut en droit d'en conclure qu'il avait des instructions de sa Cour pour faire passer à celle de France des conseils et surtout des encouragemens. Encore moins ces encouragemens seraient-ils de nature à prouver que le Cabinet de Saint-James en faisait passer de tout semblables aux persécuteurs de la famille Royale. Or c'est la seule accusation que nous ayons à examiner; car c'était pour lui faire place que les écrivains Français ont laissé tomber l'autre.

cette épithète. Chacun sait qu'elle devint, peu à peu, une accusation bannale, un cri de mort contre tout individu qu'on voulait envoyer à l'échaffaud sans savoir quel crime lui imputer. Ni Malesherbes, ni Robes-pierre lui-même n'y ont échappé ¹, et si l'on devait en croire les sentences qui déclarèrent tant de Français atteints et convaincus d'avoir été les *agents de Pitt*, il s'en suivrait que ce Ministre a successivement encouragé et soudoyé Royalistes,

¹ « Malesherbes s'entendit faire cet *étrange reproche* de n'avoir été accepté pour défenseur de Louis que par l'effet d'une *intrigue* du Ministère Britannique. » *Histoire de France, etc., par le cit. E. Toulougeon.*

Il en est de ce reproche comme de celui qu'on avait intenté une année auparavant contre le Duc de Dorset. Quoiqu'également faux l'un et l'autre, ils prouvent du moins que jusqu'à la mort de Louis XVI, et par conséquent jusqu'à la rupture des relations de paix, ceux des Parisiens qui soupçonnaient le Ministère britannique d'*intriguer* en France, l'accusaient toujours de malveillance pour le parti républicain. L'accusation contraire ne s'éleva que longtems après, lorsque pour rendre plus odieuse la mémoire de Robespierre, ses successeurs imaginèrent d'ajouter au catalogue de ses forfaits le plus grand de tous, celui d'avoir été l'*agent de Pitt*.

Observez que le même M. Toulougeon qui vient de citer comme étrange le reproche fait à M. Malesherbes, trouve le reproche adressé à Robes-pierre beaucoup plus fondé et le prouve de son mieux.

Cet historien affirme que M. Pitt ayant envisagé la *république* comme un moyen de *subversion* pour la France, y avait envoyé une foule d'émissaires chargé d'*encourager l'enthousiasme* et d'*influencer les élections*. Il ajoute que vers l'année 1793 « deux ou trois cent personnages nouveaux et jusque-là inconnus, s'étaient présentés aux séances des Jacobins de Paris et avaient été admis. Ces hommes parlent peu, mais donnaient le signal des *applaudissemens* lorsque Robespierre avait parlé. C'était l'*unique* mission de ces hommes venus *du dehors*, soumis à l'influence étrangère, et *employés par la po-*

républicains, constitutionnels, feuillants, Montagnards, Jacobins, Girondins, fédéralistes, etc., etc.

Rappelons-nous que dans l'origine de cette Révolution, qu'ils attribuent aujourd'hui d'une commune voix aux *menées de l'étranger*, tous les Français se glorifiaient de l'avoir servie. Depuis le Monarque et son frère aîné, jusqu'au plus obscur de leurs sujets : Princes du sang, Ministres, Courtisans, Haut et Bas clergé, gens de robe et d'épée, noblesse, tiers Etat, habitans des villes et des campagnes, hommes, femmes, vieillards, enfans — à peine pourrait-on citer un habitant de ce Royaume qui ne l'eût secondée de manière ou d'autre. Elle était déjà

litique anglaise. Ce fut par ce moyen SIMPLE, mais SUR, que Robespierre acquit par là cette toute puissante popularité, cette *dictature* qu'il exerça souverainement, etc., etc., etc. »

Voilà en effet la *dictature* de Robespierre expliquée d'une manière très SIMPLE !

M. Félix Faulcon y est cependant revenu dans ses *Mélanges législatifs, historiques et politiques*. « C'est l'or de l'Angleterre, affirme aussi celui-ci, qui en alimentant les aboyeurs des Clubs, a fait tomber les têtes les plus vénérées et suscité ce funeste esprit d'immoralité et de destruction qui, depuis, a multiplié les échaffauds, les proscriptions et les brigandages... Ce Gouvernement perfide s'est toujours *réjoui* du sang Français qu'il voyait couler, n'importe de quelles veines il émanât, etc. »

Observez que l'*Histoire* du cit. Toulangeon, les *Mémoires* de l'abbé Soulavie, les *Mélanges* du législateur Félix Faulcon, et la plupart des écrits de ce genre que je serai appelé à citer, sont postérieurs au Consulat. Il ne fallut pas moins de huit à neuf ans pour déterrer tous les faits qu'ils contiennent, et pour oser les présenter aux Français comme devant leur être bien connus.

Pendant l'intervalle, Jean de Bry et autres orateurs de cette classe se permirent bien à la Tribune, dans les clubs, et dans leurs feuilles, quelques traits tendant à faire croire que Robespierre, Marat, Brissot, etc., avaient toujours été à la solde de

si bien dans toutes les têtes et dans tous les cœurs, que non contents de défier l'univers d'arrêter le beau mouvement qui les emportait vers la liberté, la plupart des Français publiaient et croyaient que l'Angleterre elle-même y serait irrésistiblement entraînée, en dépit de M. Pitt. Selon eux, si ce Ministre en parlait avec réserve et donnait à entendre qu'ils allaient trop loin, c'est qu'il en calculait mieux qu'un autre les grands résultats, c'est qu'il en était jaloux, c'est qu'il s'effrayait, et non sans raison, du haut degré de splendeur où elle devait infailliblement élever leur pays. Peu d'années après ils changent de langage. Cette révolution, prédite par tant de bons esprits, appelée par tant de vœux, accélérée par tant d'erreurs, favorisée par tant de fautes, et préparée par tant de causes — cette révolution dont ils ont tous été plus ou moins les complices, ne peut plus s'expliquer à leurs yeux que par des causes occultes. C'est une main étrangère qui l'avait préparée. C'est M. Pitt qui la dirigea. C'est lui, lui seul, qui en fut l'auteur. A les en croire, l'homme qu'ils avaient signalé, dénoncé pendant

l'Angleterre; mais personne n'y prêta alors la moindre créance, pas même ceux qui l'affirmaient. Dans ses violentes diatribes contre les Ministres Anglais, le Directoire leur imputa souvent de profiter de l'état de guerre pour prolonger les troubles de la France et faire avorter la révolution. Mais jamais il ne leur imputa d'avoir profité de l'état de paix pour favoriser les premiers mouvemens révolutionnaires et en solder les auteurs.

Cette seconde imputation ne fut accueillie par la généralité des Français que lorsqu'ils commencèrent à se dégoûter de leur révolution et à la flétrir du nom de *malheureuse*. C'est alors seulement, mais surtout après en avoir fait le sacrifice à Bonaparte, qu'ils se réunirent, comme par instinct, pour la rejeter sur Pitt.

six ans, d'abord pour en être le *contempteur*, puis pour l'avoir jalousée et traversée, le même homme qu'ils avaient proclamé, que dis-je ! qu'ils avaient décrété à cette occasion l'*ennemi du genre humain*, est précisément l'homme qui en a été l'unique instrument, le principal moteur et le grand Trésorier. *L'or de Pitt* a tout fait !

Essayons de suivre la marche de cette étrange accusation et de remonter à sa source.

Ce fut vers l'année 1795 ou 1796, qu'elle commença à sortir de terre et à être mise en avant, dans les clubs, par la lie des Jacobins. Tant qu'ils furent les seuls à la colporter, tout Français raisonnable la regarda comme une des plus grandes extravagances qu'eut enfanté l'esprit de parti. Peu à peu, lorsqu'ils virent leur pays se couvrir de ruines, lorsqu'ils entendirent M. Pitt en faire l'éloquent tableau et le contraster avec celui de la prospérité croissante des Isles Britanniques, quelques-uns d'entr'eux se demandèrent si ce Ministre n'aurait point travaillé sous main à pervertir une révolution toute pure dans son origine et dont l'Angleterre profitait si bien ? A mesure que ce peuple devint plus malheureux, à mesure qu'il éprouva le juste châtiment de ses excès, on le vit plus disposé à prêter l'oreille à ceux qui lui dirent que ces excès n'étaient peut-être point son ouvrage, mais celui de rivaux perfides qui en recueillaient déjà les fruits dans la destruction de sa marine, de ses manufactures, de son commerce et de ses Colonies. Chaque nouveau budget où M. Pitt mettait en évidence la supériorité des moyens réguliers sur les moyens révolutionnaires, chaque discours où, pour mieux empêcher ses compatriotes de se livrer au découragement, il s'ap-

pliqua à leur montrer qu'ils continuaient à s'enrichir tandis que la France s'appauvriissait et que son fisc touchait au terme de ses ressources, furent travestis à Paris en autant d'aveux que ce Ministre avait lui-même *désiré* les discordes d'un pays d'ont (*sic*) l'appauvrissement avait enrichi le sien. Delà à lui imputer d'avoir *suscité, organisé, alimenté* ces discordes, il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut surtout franchi au 18 Brumaire.

On verra ci-après à quels moyens eut recours le Premier Consul pour reprendre cette accusation sous œuvre, la faire surnager et lui donner une grande consistance. Presque d'abord après son retour de Saint-Cloud, les divers partis et jusqu'aux victimes des Jacobins embrassèrent avec zèle une idée qui facilitait un acte d'oubli entre les oppresseurs et les opprimés. On peut même l'envisager comme le premier moyen de rapprochement et d'absolution que leur offrit le Premier Consul. — Jamais, dirent ses partisans, jamais un peuple aussi doux, aussi civilisé que le nôtre n'eut renversé, de son propre mouvement, une Monarchie de onze siècles. Jamais il ne se fut porté à de pareils écarts sans l'influence corruptrice d'un Gouvernement étranger, profondément haineux et qui avait une injure récente à venger, etc., etc.

Du reste, le Chef suprême se garda bien de prêter ouvertement son appui à cette imposture, et surtout de s'en rendre l'organe, avant qu'elle eut été relevée et propagée par quelques écrivains dont les talents et la réputation étaient propres à lui donner du poids en France. Je vais transcrire les deux plus distingués d'entr'eux.

« L'Angleterre qui devait donner l'impulsion aux

émigrés ne montrait encore (en 1792) qu'une opposition *timide* au système Français. M. Pitt n'avait paru d'abord qu'un *froid contempteur* de nos mouvemens révolutionnaires. Mais il s'aperçevait que nos principes acquéraient chaque jour dans son pays beaucoup de prosélytes et quelques-uns de recommandables. IL VOILA SES DÉMARCHES. IL NE FUT PAS UN TÉMOIN INACTIF *de nos premiers troubles*. Il a exercé avec une *longue cruauté* les REPRÉSAILLES de notre conduite en Amérique. » ¹

Ainsi écrivait M. Lacrételle en 1801, et il devait avoir conçu une bien pauvre idée ou du jugement de ses lecteurs, ou de la politique de M. Pitt, pour la leur expliquer de cette manière. S'il se fut borné à lui reprocher d'avoir montré trop de *timidité* ou trop d'indifférence, et même du *mépris* sur les premiers troubles de la France, avant d'en avoir entrevu les résultats, un pareil reproche pourrait être plus ou moins fondé ; mais que fait-il en s'apercevant que les doctrines Françaises acquéraient en Angleterre des *prosélytes* actifs et *distingués* ? Selon son accusateur, cet homme d'Etat profite avec prestesse du droit de *représailles*, afin d'encourager en France les mouvemens insurrectionnels dont il redoutait l'exemple pour son pays ! En vérité, il faut plus que des preuves ordinaires pour faire croire à une accusation présentée d'une manière si extraordinaire ! ²

¹ *Précis historique de la Révolution française. Assemblée législative.* Paris, 1801. 1^{re} édition, p. 57.

² On pourrait, à la rigueur, donner une autre interprétation à son passage ; savoir que M. Pitt *s'opposa* d'abord *timidement* aux doctrines Françaises, tant qu'elles n'eurent pas de partisans recommandables en Angleterre ; puisqu'il *résolut*

D'après le ton affirmatif de cet historien, et d'après la réputation dont il jouit, au moins devrait-on croire qu'il avait eu soin de recueillir ses pièces justificatives, et serait prêt à les produire au besoin. Rien de semblable ; avant même d'en être sommé, M. Lacrételle a eu l'art de de se donner un grand relief de candeur en reconnaissant qu'il avait avancé tout cela *sans preuves*. L'aveu est singulier, mais on va voir que les écrivains consu-

hardiment d'aider la faction qui les prêchait en France, dans l'espoir que les excès auxquels elle ne manquerait point de se livrer, en dégoûterait leurs sectateurs dans les Isles Britanniques. J'ai entendu des Français donner cette explication qu'ils trouvent toute simple, et sous laquelle le rôle actif qu'ils font jouer à M. Pitt dans leurs *premiers troubles* ne pourrait, en effet, s'expliquer que par une haine aveugle, par le plaisir de faire le mal pour le mal même. C'est bien aussi peut-être ce que M. Lacrételle a voulu donner à entendre, mais l'obscurité dans laquelle il s'enveloppa prouve assez son embarras. Ce qui la prouve mieux encore, c'est que dans sa seconde édition, publiée en 1804, il a pris sur lui de retrancher les deux dernières lignes de cet odieux passage, écrit peu après l'affaire de St-Cloud, et selon toute apparence, pour plaire au vainqueur.

Au surplus, l'accusation que cet historien s'était borné à insinuer et qu'il a ensuite jugé convenable de supprimer, du moins en partie, Jean de Bry l'avait expressément articulée à la tribune, en décembre 1797 : « Les désordres dont nous nous plaignons, et dont tous les citoyens gémissent, sont l'effet du grand plan *organisé* par nos ennemis, exercé *depuis le commencement de la révolution* et dont le *but* est de rendre le régime républicain *odieux*, et le gouvernement représentatif *impraticable*. Assurément, ce n'est point accuser à faux des hommes qui se sont vantés d'avoir établi chez nous des ateliers de fausse monnaie..... d'avoir attisé toutes les discordes, fomenté toutes les intrigues, encouragé, payé toutes les calomnies et caressé tous les vices, uniquement pour arriver au but favori de l'*extermination* de la France. Je me sers de leurs *propres expressions*... Ils se sont fait gloire

lares ont inventé un genre de rétraction, pire, s'il est possible, que la calomnie.

« La lecture des débats de cet étrange procès (celui d'Hebert, Chaumette, Anarchasis (*sic*) Cloots, accusés d'être les agens de l'étranger) ne donne *aucune preuve* de cette imputation. Elle a été souvent répétée lorsque nos ressentimens contre le Ministre Anglais étaient dans toute leur violence. Elle doit aujourd'hui être examinée avec plus de calme. On ne saurait imaginer un plus cruel, un plus *lache attentat* contre le genre humain que d'avoir *provoqué*, d'avoir *salaridé* de telles fureurs. L'*utilité* d'une semblable manœuvre était si *équivoque*.

d'être indifférents sur le choix des moyens : celui-là peut les servir ; ils l'ont donc employé.

« Le Gouvernement Anglais a violé tous les traités, foulé aux pieds les convenances, les actes et les droits des nations. Sa main, sa main dévastatrice a brisé les superbes métiers de Lyon, comme elle a traîné dans les cachots ou à l'échaffaud, sous les plus légers prétextes, tous les chefs de nos manufactures nationales, les chefs des ateliers de Rouen, de Sedan, de St-Quentin, de Cambrai..... Représentans ! que du haut de cette tribune le *tocsin soit donné* contre l'éternel ennemi de la France..... que tous les Français se serrent dans la haine de l'artisan de leurs maux et du tyran des mers, etc., etc. »

Observez toujours que dans cette longue série d'attentats — vrais ou faux, n'importe — il n'en est pas un qui ne soit postérieur au commencement de la guerre. Cependant la conspiration qu'il s'agissait de prouver, doit avoir été *organisée et exécutée* par les Ministres Anglais *depuis le commencement de la révolution !*

Ainsi, afin de mieux démontrer que M. Pitt avait abusé des relations de paix pour introduire en France le régime républicain, on cite une foule de faits, tous postérieurs à la guerre ! Mais s'ils sont vrais, que prouvent-ils ? rien, si ce n'est que d'abord après la guerre, ce même Ministre fit tout ce qu'il put pour rendre le régime républicain *odieux* et détruire ainsi son propre ouvrage !

L'atrocité en était si manifeste, que pour moi, je ne puis concevoir qu'elle ait été suivie par un homme tel que M. Pitt. PEUT-ÊTRE sa politique a-t-elle souvent été impitoyable envers nous. PEUT-ÊTRE ne s'est-il point abstenu d'abord de quelques *représailles* de nôtre conduite en Amérique. Mais de telles efforts ont dû cesser quand le bouleversement de l'ordre social en était les suites possibles et chaque jour plus prochaines. Non les agens de destruction n'étaient point les agens de M. Pitt. Quelques révélations obscures, et *suspectes pour mille motifs*, persuaderont moins à cet égard, que le génie du fils du Grand Chatham, son *noble caractère* et le calme glorieux qu'il a cherché et dont il jouit ¹ ».

¹ *Précis Historique de la révolution Française. Convention Nationale.* Paris 1803. — Ce qu'il y a de byzard dans cette seconde accusation, c'est qu'elle est en tout point, opposée à la première : dans celle-ci, l'accusateur avait affirmé que M. Pitt s'était *d'abord abstenu* de prendre part aux mouvemens révolutionnaires de la France, et qu'il ne les favorisa qu'après qu'ils eurent acquis de prosélytes recommandables en Angleterre. — Dans la seconde, ce même accusateur dit que *peut-être ce ministre ne s'était point d'abord abstenu d'y prendre part, à titre de représailles* ; mais qu'on doit présumer qu'il *cessa de tels efforts* quand le bouleversement de l'ordre social lui en parut les suites possibles et chaque jour plus prochaines.

La quelle croire de ces deux versions ? Ni l'une, ni l'autre, puisqu'elles se détruisent l'une par l'autre.

J'aurai cependant souvent occasion de citer M. Lacrételle : d'abord, parce que les Français impartiaux l'envisagent comme le seul de leurs écrivains qui ait parlé avec ménagement de l'Angleterre et de ses Ministres ; en second lieu parce qu'il possède le talent du style à un degré qui me fait croire que ses écrits resteront ; mais surtout, parce que son histoire de la révolution étant la plus récente, je la considère comme le dépôt des opinions aujourd'hui généralement adoptées en France sur les causes premières de ce grand événement.

Toute cette page sentimentale ne signifie autre chose, si ce n'est qu'il est toujours permis de présumer le crime, lors même qu'on en a *aucune preuve*, et que l'accusation est *suspecte par mille motifs*. Cet écrivain a eu l'art de s'y rattacher à un *Peut-être*, afin de ne point abandonner sa diffamation sans qu'on puisse, néanmoins lui reprocher de l'avoir soutenue. On dirait que son âme bienveillante craint d'approfondir ce procès mystérieux, de peur d'être obligé de se ranger de nouveau, et malgré lui, parmi les accusateurs de Pitt. S'il le disculpe de la *longue cruauté* qu'il lui avait imputée, ce n'est point en raison de son *noble caractère*; ce n'est point non plus parce qu'il était le Ministre d'un Monarque honnête homme, qui l'aurait chassé pour jamais de sa place et de sa présence s'il lui eut proposé de s'allier avec les factieux qui sappaient le trône de Louis XVI. M. Lacrételle consent à révoquer en doute cette criminelle alliance; mais c'est uniquement parce que M. Pitt était fils du *Grand Chatham*. Du reste, ce défenseur officieux ne quitte la plume qu'après avoir trouvé le double secret de s'acquitter comme historien en reconnaissant qu'il avait avancé un fait *sans preuves* et comme bon Français en continuant à s'en faire l'écho. Ecrivains Consulaires; il n'y a rien à vous apprendre dans l'art de flatter les passions du Maître! Pour mieux diffamer ses ennemis, vous vous annoncez comme leurs défenseurs. Non contents d'accréditer la calomnie par l'éloge, vous feignez de l'abandonner pour la convertir en insinuations, et le coup perfide est porté avec un poignard entouré de soie.

Lorsque j'en viendrai à la seconde accusation contre M. Pitt, celle d'avoir allumé l'incendie des Colonies Française, on verra que ce même M. Lacrételle l'avait égale-

ment, sinon accueilli, du moins insinuée, et qu'il a encore trouvé l'art de se rétracter en laissant le trait dans la blessure ¹.

Aussi ses lecteurs n'ont-ils tenu aucun compte des doutes si tardifs et si timidement exprimés. La plupart répètent encore avec lui, que M. Pitt *voilà ses démarches*, et quoiqu'ils conviennent que ce Ministre fut assez adroit pour en étouffer les traces en France même, c'est encore à Paris une opinion générale que le Gouvernement Anglais y fit passer de fortes sommes en 1791, ou en 1792, et que les preuves de ce fait existent à Londres ².

Ces preuves se trouvent déposées dans le dernier ouvrage de M. d'Anquetil ³, auteur de l'*Esprit de la Ligue*, écrivain non moins connu par son discernement que par ses savantes recherches historiques, qui n'a pris part à la révolution de son pays que pour la déplorer et dont le caractère moral ne permet pas de croire qu'il eut

¹ C'est encore ainsi que dans son troisième Précis historique après avoir introduit un éloge très bien fait du désintéressement de M. Pitt et de sa *probité*, il s'est amusé à l'effacer par les six derniers mots : « C'était un ami sincère, un homme fidèle à toutes ses promesses *qu'il ne faisait pas à un Gouvernement*. ».

Voilà donc ce que les écrivains consulaires appellent de la *PROBITÉ* chez un homme d'Etat !

² Le premier écrit où elle fut citée comme un fait avéré, est l'*Histoire secrète de la révolution* par F. Pagès, publiée en 1797. On y lit : « Dès les premiers jours de la révolution, les guinées étaient la monnaie courante dans Paris. Pitt, interrogé sur l'emploi de 40 millions, promit d'en rendre compte dans quatre années. »

³ Louis-Pierre Anquetil, 1723-1806. Son dernier ouvrage fut l'*Histoire de France depuis les Gaules jusqu'à la fin de la Monarchie*. Paris, 1805. — Mais D'Ivernois ici, fait allusion à son *Histoire universelle*. Paris 1797. — O. K.

avancé le fait grave que je vais transcrire, s'il ne se fut tenu pour sur qu'il révélait un fait avéré. Aussi l'a-t-il consigné, non comme M. Lacrételle dans un écrit de parti, mais dans une *Histoire universelle* où il conduit celle de son pays jusqu'au premières émeutes révolutionnaires, afin d'en constater les véritables causes, les voici :

« On a cherché quel avait été le principe des *premières émeutes révolutionnaires* de Paris et comment elles s'organisaient. Ce principe a été, à ce qu'on croit, le duc d'Orléans mécontent de la Cour... On dit qu'il y consacra la plus grande partie de ses biens qui étaient immenses. On se *doute* aussi qu'il fut aidé de l'*argent* de l'Angleterre pour soudoyer la populace, et ce DOUTE se change en CERTITUDE quand on se *rappelle* qu'au *commencement de nos troubles*, le ministre Pitt demanda au parlement qui (*sic*) lui fut accordé UN MILLION STERLING *dont il ne serait pas tenu de rendre compte*... Ici, l'historien Français cite, sur la foi de Plutarque, l'anecdote (*sic*), vraisemblablement fabuleuse, d'une proposition semblable faite par Thémistocle aux Athéniens, qui la repoussèrent en apprenant d'Aristide, que quoique très utile elle était très injuste. Puis il ajoute : « Le Parlement d'Angleterre n'a point eu cette *délicatesse*. Sa nation entraînée dans une guerre désastreuse pour toute l'Europe, est-elle plus heureuse de nos troubles ? »

Que diront les lecteurs de M. D'Anquetil, si je prouve que pendant les quatre années qui précédèrent la guerre de la révolution, et durant lesquelles ce qu'on appelait *l'or de Pitt* doit avoir mis tant de ressorts en jeu à Paris, les sommes demandées et votées à Londres, pour *service secret*, furent infiniment plus faibles qu'à toute autre

époque, antérieure ou postérieure ? On aura peine à le croire ; elles ne s'élèvent en totalité qu'à £ 135.6 18. 9. 7d st. !

En voici le relevé officiel pendant sept ans :

	Aux Bureaux de l'Intérieur et Affaires étrangères.		Au Bureau de la Trésorerie	TOTAL	
1787	98,050	1.—	10,000	108,050	1.—
1788	212,251	1.—	10,000	212,261	1.— (sic)

Total pour les deux années **£ 320.311 2.—¹**

1789	32,154	1.6	10,000	42,154	1.6
1790	26,221	10.6	10,000	36,221	10.6
1791	22,244	4.9	10,000	32,244	4.9
1792	14,998	12.10	10,900	24,998	12.10

Total des quatre années qui précédèrent la guerre
£ 135.618 9.7

Ainsi, chose remarquable ! ces sommes ont été toujours en diminuant à mesure que M. Pitt doit en avoir versé de plus fortes en France ! Il avait demandé en 1789, au-delà d'un million de livres tournois, et se contente d'un peu moins de six cent mille francs pour l'année 1792, où il répandit à pleines mains l'or de l'Angleterre à Paris. Certes, si après avoir pourvu aux dépenses

¹ L'excès (sic) de la dépense secrète pendant ces deux années sur celle des quatre suivantes, s'explique par l'obligation où se vit le Cabinet de Saint-James, de faire passer au Stadthouder des secours pécuniaires pour l'aider à faire échouer les *mouvemens insurrectionnels* que le Cabinet de Versailles organisait, excitait et salariait en Hollande, dans le but d'y renverser la maison d'Orange, contre laquelle il n'avait certainement à exercer aucun *droit de représailles*. N'importe, il voulait à tout prix y établir, quoi?... la Démocratie ! et en quelle année ?... En 1787 !

secrètes des Ambassades et à celles de la grande Police des trois Royaumes, le Gouvernement a pu épargner sur ces £ 22,998, un *surplus* suffisant pour acheter l'un des partis en France et *salarier* toutes ses *fureurs*, il faut convenir que la Grande Nation s'est laissée acheter à bien vil prix.

Et cependant le fameux *vote d'un million de sterling* sur lequel M. Danquetil avait fondé la *certitude* de ce grand acte de vénalité, n'est point un fait gratuitement inventé, mais tout simplement un fait travesti. Il est très vrai qu'en mai 1790, lors de la controverse qui s'éleva avec l'Espagne à l'occasion de Nootka Sound, M. Pitt demanda et obtint un *vote de crédit* de £ 1,000,000.

Je n'en fais aucun doute; c'est ce *vote de crédit*, que par malignité, ou peut-être aussi par pure ignorance, les historiens français ont pris, après coup, pour une somme destinée à des *dépenses secrètes*. Ils ne savent point encore qu'en Angleterre un *vote de crédit* correspond exactement à l'article de leurs Budgets, intitulé *fond de reserve*, quoiqu'à la vérité le Parlement Britannique ne consent à l'introduire dans les siens que pendant la guerre, où (*sic*) lorsqu'on a des raisons de craindre qu'elle ne survienne avant qu'il soit rassemblé.

Si M. Danquetil vivait encore, quelle ne serait pas sa douleur en apprenant qu'il a propagé cette calomnie nationale, en l'appuyant sur un fait dont il lui eut été si facile de constater la fausseté. S'il se fut donné la peine d'ouvrir les débats Parlementaires, il y aurait vu que loin de demander qu'on les dispensât, soit d'indiquer d'avance l'objet, soit de rendre ensuite compte de ce million de sterling, les Ministres Britanniques expo-

sèrent qu'il était destiné à des préparatifs contre l'Espagne, et qu'on était en droit de se flatter que ces préparatifs, faits à temps, dispenseraient d'en venir à une rupture ouverte ¹. M. Danquetil y aurait vu de même que dès l'année suivante, le Chancelier de l'Echiquier rendit, sur l'emploi de cette somme, un compte détaillé, dont voici le sommaire :

A la marine.	£ 621,000	} £ 1,000,000
A l'armée	£ 229,000	
A l'artillerie	£ 150,000	

D'où l'on a la preuve que cette découverte tardive du *vote de crédit* de 1790, découverte, qui, à entendre les historiens Français, avait mis enfin le corps même du délit sous les yeux, repose toute entière sur ce, qu'en relisant après coup l'histoire du tems pour y découvrir un moyen quelconque de rejeter leurs crimes sur l'Angleterre, ils ont pris un *vote de crédit*, que le Gouvernement Anglais était tenu de dépenser au dedans, et dont il a rendu compte par sous, mailles et deniers, pour une somme destinée à être versée secrètement au dehors.

Poursuivons dans leurs derniers retranchemens les diffamateurs de M. Pitt, et après avoir anéanti leur seule preuve, celle qui avait enfin *changé leurs* DOUTES en CERTITUDES, examinons les trois *présomptions* sur lesquelles ils s'étaient appuyés avant d'avoir découvert ce vote de crédit.

¹ Voici ce vote de la Chambre des Communes en date du 10 mai 1790 : « That is the opinion of this Comittee, that a sum, not exceeding one million, be granted to his Majesty, to enable his Majesty to take such measures, and to make such augmentations by sea and land as the exigencies of affairs may require ». *Parl. Reg.*, vol. XXVII, p. 579.

Première Présomption. — L'Angleterre a tiré tant d'avantages pour son commerce de la révolution qui a anéanti celui de ses rivaux, que ses administrateurs ont pu se croire intéressés à favoriser et à attiser des discordes dont leur Isle a si éminemment profité.

Quand il serait aussi vrai qu'il est faux qu'elle eut gagné au bouleversement de la France, encore s'agirait-il de constater si M. Pitt aurait pu en avoir le pressentiment. Neantmoins, et comme c'est une opinion universellement répandue en Europe que ses compatriotes sont devenus plus riches de tout ce dont les Français sont plus pauvres, je me propose d'examiner à fond cette thèse qui, si elle était fondée, serait l'une des plus fatales au repos du monde. Mais afin de mieux mettre en évidence que l'appauvrissement de la France n'a point contribué à l'enrichissement des Anglais, et qu'il y a même nui, je serai appelé à en développer avant tout les véritables causes; développement très compliqué et qui me détournerait beaucoup trop du sujet que nous traitons ici. Je dois donc me borner à prendre envers mes lecteurs l'engagement de les convaincre d'une vérité de fait dont M. Pitt était plus convaincu que personne : savoir, que loin d'avoir favorisé l'élan rapide des Anglais vers les richesses, la révolution Française la (*sic*) entravé de plusieurs manières, et que bien qu'ils aient continué à s'enrichir, malgré cette révolution, et en dépit de la guerre, ils seraient encore plus *riches*, plus heureux et plus prospères, si la France était restée riche, heureuse et prospère.

Les Américains sont le seul peuple qui se soit enrichi de l'appauvrissement de la France. Or, en admettant la Logique de ceux qui présument le crime là où il y a eu un

grand intérêt à le commettre, l'illustre Washington et ses successeurs pourraient être, beaucoup plus justement que M. Pitt, soupçonnés d'avoir, sinon salarié, du moins encouragé les premiers auteurs du bouleversement de la France.

Seconde Présomption. — A tout prendre, disent les écrivains Français, il est d'autant plus probable que le Gouvernement Anglais n'est point resté *témoin inactif* de nos premiers troubles que la conduite récente de notre Gouvernement en Amérique lui donnait le droit de l'imiter. On ne saurait croire avec quelle adresse les accusateurs de M. Pitt ont manié et ramené cet argument pour mieux colorer leur calomnie. Jamais ils ne la mettent en avant sans reconnaître qu'en faisant passer des subsides aux insurgés de Paris, comme le comte de Vergennes en avait fait passer en pleine paix à ceux de Boston, M. Pitt n'a fait après tout qu'user du *droit de représailles*. Ce dont ils se plaignent, c'est qu'il ait poussé l'usage de ce droit jusqu'à l'abus, et se soit *vengé* avec une *longue cruauté*.

Je nie sans balancer ce prétendu *droit de représailles*, qui suppose toujours l'état de guerre. Un grand crime politique ne saurait jamais en justifier de semblables, pas plus que l'usage de poison n'autorise l'emploi de poison. S'appuyer sur un acte commis treize ans auparavant, et dont l'Angleterre s'était plainte avec éclat, pour s'en permettre un toute (*sic*) semblable après qu'un traité solennel de paix venait d'y passer l'éponge de l'oubli, n'en serait pas moins une perfidie. Pour y faire croire, il ne suffit pas de convenir que les *représailles* auraient été permises ; il faut les prouver.

Ajoutons qu'il n'y aurait aucune comparaison à établir entre l'acte d'avoir encouragé treize Colonies Américaines à se déclarer indépendantes de la métropole et celui d'avoir allumé ou attisé, au centre du Continent Européen, le feu d'un incendie qui, dès sa naissance, menaça d'embraser toute la Chrétienté.

Ces deux crimes politiques seraient incommensurables. S'il se fut simplement agi d'aider les habitans de l'Alsace ou de la Lorraine à secouer la domination française pour se replacer sous la tutelle du Corps Germanique, la Cour de Londres, en leur donnant sous main des encouragemens, aurait pu, jusqu'à un certain point, alléguer les secours qu'avait fait passer celle de France aux Américains. Cependant les Ministres Britanniques n'en auraient pas moins commis un acte très immoral et dont le Parlement les eut certainement rendus responsables, si leur intrigue avait été découverte et surtout si elle eut provoqué la guerre. Mais outre qu'il est bien connu que Louis XVI avait toujours reprouvé les menées du comte de Vergennes comme une perfidie; était-ce contre la personne même de ce Monarque qu'il eût été permis à l'Angleterre de se venger en *INFLUANT sur les mouvemens qui l'ont conduit à l'échaffaud* ? Ceux des Français qui, pour rendre cette *influence* plus vraisemblable, mettent toujours en avant un prétendu droit de *représailles*, ne prouvent autre chose si ce n'est que dans leur façon de voir, et s'ils se fussent trouvés à la place de M. Pitt, ils n'auraient point hésité à se venger de la révolution d'Amérique en *salariant les fureurs* de la révolution Française.

Qui soupçonne le crime en paraît trop capable.

Troisième présomption. — Si M. Pitt ne s'était pas senti plus ou moins compromis dans les premiers mouvemens insurrectionnels de la France, il ne serait point resté sous le réat jusqu'à sa mort. Son silence à ce sujet l'accuse plus que tout le reste, et supplée aux preuves qu'il aura réussi à détruire.

Quoi ! ce Ministre aurait dû se justifier d'un crime qu'aucun de ses compatriotes ne lui a jamais imputé, et que ses accusateurs eux-mêmes appellent un *lache attentat* ! Et après tout, comment s'y prendre pour se justifier d'un crime dont ils conviennent qu'il n'existe *aucune preuve* ? Quelle créance eussent trouvé ses dénégations auprès de ceux qui l'avaient supposé capable de l'avoir commis ?

Ainsi donc la marine Anglaise doit rester atteinte et convaincue d'une *atrocité, sans exemple jusqu'ici entre les nations*, pour avoir, comme M. Pitt, gardé le silence du mépris sur l'ordre du jour que je vais transcrire :

« Etat major général. Ordre du jour.

« 30 Ventose (avril 1804).

« Le Général en Chef, Soult, vient d'annoncer au Gé-
« néral commandant en chef le camp de Bruges, que les
« Anglais avaient enfin commencé à mettre en exécution
« leur infernal projet de jeter sur nos côtes des balles de
« coton *infectées de la peste* qu'ils ont été *chercher dans*
« *le Levant*. Cinq de ces balles ont été échouées dans la
« baie d'Etaples, par des embarcations Anglaises, sous la
« protection d'une frégate et de deux corvettes. Toutes

« les précautions avaient été prises pour empêcher qu'on
« ne communiquât avec ces objets. On a *constaté* qu'ils
« renfermaient des *miasmes pestilentiels* et on y a mis
« le feu. Que le Gouvernement Anglais, qui a *imaginé la*
« *machine infernale* du 3 nivose, et tous les assassinats
« tentés contre le premier Consul, ait *conçu* une pareille
« *atrocité, sans exemple jusqu'ici entre les Nations*, rien
« n'étonne de sa part. Mais qu'il ait trouvé pour l'exécu-
« tion des soldats, des officiers anglais, voilà ce qui sur-
« prendra tous ceux qui ne sont pas étrangers à toute
« idée d'honneur. Le moment approche où nous tirerons
« une vengeance complète de tant d'atrocités et de per-
« fidies, etc. »

Cet ordre du jour qui se termine en invitant les
curés à le lire au *prône* était signé :

« *Le Chef de l'Etat Major,*

« *Mathieu DUMAS* ¹ »

Il faut cependant rendre ici justice aux Français. Soit
qu'il n'aient pas compris comment cette flotille aurait
pu aller chercher la peste dans le Levant sans la prendre,
ou la débarquer en France sans craindre qu'elle se pro-
pageât en Angleterre, toujours est-il certain que bien
qu'attesté par une foule de témoins oculaires, le récit
vidimée de cette nouvelle nouvelle *machine infernale*
manqua complètement son effet, puisqu'aucun écrivain
n'a osé la remettre sur le tapis ². Entre toutes accusations

¹ Le comte Mathieu Dumas, 1753-1837. — O. K.

² Peut-être n'est-il pas inutile d'ajouter que cette seconde *machine infernale* fut dévoilée aux Français, le jour même, et dans les mêmes papiers, où l'on mit sous leurs yeux la sentence du duc d'Enghien !!!

élevées par le Gouvernement Consulaire contre les ministres Britanniques, celle-ci est la seule qui soit morte en naissant.

Il n'en sera point ainsi. Je veux qu'elle lui survive, ne fut-ce que pour servir de pendant à cette (*sic*) intentée contre M. Pitt d'avoir excité, alimenté, *salarie* toutes les fureurs de la révolution Française. Que cette nouvelle fiction, vraiment digne du non d'*infernal* (*sic*) qu'on lui donna, ait pu entrer dans une tête ¹, que des folliculaires français n'aient eu ni le courage ni les moyens de refuser leurs journaux à en propager le récit officiel ; tout cela se conçoit. Mais que des militaires, dont le premier devoir est d'être vrai, et de porter la franchise aussi loin que la bravoure, aient consenti à affirmer — qu'ils avaient vu *débarquer* la peste, sous la protection d'une frégate et de deux corvettes Anglaises, - qu'elles l'avaient été *chercher* dans le Levant, — qu'ils avaient saisi cinq de ces balles *infectées*, et *constaté* qu'elles *renfermaient* des miasmes pestilentiels ² ! qu'ils aient osé prendre toute l'armée des côtes à témoin de la vérité de ce rapport ! que pour mieux faire leur cour au Chef Suprême, deux de ses Capitaines les plus distingués se soient prêtés à

¹ Le texte portait d'abord : tête Italienne. — O. K.

² Le Maréchal Soult, ou à son défaut, le Chef de l'état-major auraient bien dû faire connaître par quels moyens chimiques ils procédèrent. On ose les sommer ici, au nom de l'humanité, de publier une découverte non moins intéressante qu'utile, dans un siècle surtout où (*sic*) les tyrans des mers commettent tant d'*atrocités*, *sans exemple jusqu'ici entre les nations*.

Espérons que tôt ou tard, le chef suprême mettra cette heureuse découverte chimique au jour. Comment s'y refuser, lui qui a dit ce beau mot : « Les conquêtes, *les seules qui ne donnent aucun regret*, sont celles qu'on fait sur l'ignorance. »

mettre leur sceau à une imposture aussi effrénée ; qu'ils aient envisagé cet *ordre du jour* comme un stratagème très permis par les lois de la guerre, et que cette lacheté, d'un genre si nouveau, ne leur ait pas nui le moins du monde dans l'esprit de leurs frères d'armes. Voilà de quoi caractériser éminemment les Français du nouveau régime, et ce qu'ils appellent le *Siècle de Bonaparte* !

Par la même raison, si le silence d'un accusé sert de preuve contre lui, le brave Amiral Warren passera à la postérité couvert d'un crime bien propre à faire croire qu'il se sera aussi chargé de débarquer la peste en France. Une foule d'écrivains Consulaires l'accusent d'avoir tiré à *mitraille* sur ceux des émigrés Français qu'il avait conduits et déposés à Quiberon... Je le demande. Un militaire pouvait-il, devait-il se justifier d'une pareille atrocité ¹ ?

¹ Cette complicité que Bonaparte paraît avoir sincèrement tenue pour avérée, et dont il soutint à M. Fox qu'il avait en mains les *preuves*, était fondée sur les deux présomptions suivantes :

D'un côté, le nommé Saint-Régent, véritable auteur de cette machine, était connu pour avoir été en relations et même en correspondance avec le Général George. De l'autre, ce Général comme les autres chefs de la Vendée, était connu pour avoir eu des conférences avec M. Windham. — Donc Saint-Régent n'avait fait que de mettre le feu à la machine infernale. — Donc le Général George en avait conduit tout le plan ; — donc c'étaient les Ministres Anglais qui l'avaient inventée et qui l'ont *payée*, etc., etc.

Chacun sait que ce Général George est tombé vivant dans les mains de Bonaparte et qu'en lui déclarant, même dans les fers, une guerre à mort, il a protesté jusqu'au dernier soupir n'avoir eu aucune part quelconque à la machine infernale. Ceux qui ont été témoins de l'héroïsme avec le quel il marcha au supplice ne le supposeront point capable d'avoir cherché à sauver sa vie par la dénégation suivante : « J'avais dit à Saint-

Ainsi, et pour s'être imposé le même silence, M. Wilberforce, dont le nom seul rappelle en Angleterre la réunion la plus rare d'un esprit éclairé, d'une âme religieuse et d'un cœur profondément sensible ; M. Wilberforce, cet homme pur, dont la vie entière a été employée à faire triompher partout cette belle maxime du Christianisme : *Paix sur la terre et bienveillance entre tous les hommes* ; M. Wilberforce, contre lequel je transcrirai, ci-après, l'acte d'accusation le plus atroce que l'esprit le plus atroce eut encore inventé, devra donc être présumé *atteint et convaincu*, pour avoir cru, comme MM. Pitt et Windham, que sa vie entière était la seule dénégation digne de lui ! Eh ! qui pourrait entreprendre de se justifier de tous les projets que la féconde imagination du peuple Français prête à ses ennemis, sitôt que l'esprit de parti ou les haines nationales sont en jeu ? Qui ne sait que depuis dix-huit ans, chaque faction s'est mise l'esprit à la torture pour prêter des crimes à quiconque lui faisait ombrage ? Qui ne sait qu'elles ont eu toujours à leur aide, si je puis parler ainsi, une machine drama-

Régent de réunir des moyens à Paris. *Mais je ne lui avais point dit de faire l'affaire du 3 nivose.* »

Les Parisiens ont beau eu lire cette solennelle dénégation dans son interrogatoire, il n'en ont pas moins répété, avec le grand Juge l'article suivant de l'acte d'accusation :

« C'est le Gouvernement Anglais ; oui, c'est lui qui *médita* la journée du 3 Nivose. C'est lui, qui par l'intermédiaire de ses agens principaux, bien digne de toute la confiance, fit *mettre le feu* à la machine infernale.... La devise écrite en caractère ineffaçables (*sic*) dans les annales de toutes les nations doit être : RIEN N'EST SACRÉ POUR LUI QUE LE CRIME. »

Afin que le souvenir de cet attentat se perpétue d'âge en âge le Préfet de Besançon a exhorté les jeunes gens de son Lycée à ne jamais oublier « cette inimitié sans frein qui n'a point reculé devant la conception d'une *machine infernale*. »

tique pour expliquer chaque événement, non par des causes naturelles, mais par des ressorts étrangers ?

Certes, il faudrait avoir le cœur bien fermé aux sentimens de l'honneur, pour ne pas sentir qu'il est des crimes dont il n'est pas même permis à un honnête homme de se justifier, de peur de donner à penser qu'il s'en croit atteint et que son caractère ne suffit point pour les repousser. Rien de plus immoral que cet axiome des Parisiens : *Qui ne se défend pas s'accuse*. Loin d'être une *présomption* contre MM. Wilberforce, Windham et Pitt, leur silence est tout à la fois la preuve de leur innocence et le plus sévère châtiment qu'ils pussent infliger à leurs diffamateurs. Quel triomphe pour ces derniers, s'ils avaient réussi à citer de pareils hommes à la barre de leurs Tribunaux révolutionnaires, s'ils les avaient forcés à se trainer dans la lice fangeuse de leurs accusations et contre accusations !

Au surplus, c'est une grande erreur de croire que le Cabinet de St-James ait gardé le silence sur sa prétendue participation aux troubles de la France. Il l'a niée trois fois, et chaque fois d'une manière plus formelle. Mais heureusement pour lui, il la nia à une époque où il pouvait le faire avec dignité.

Dans la dépêche du 17 août 1792, où la Cour de Londres exprima sa *sollicitude* sur le sort de Louis XVI (ce qui était bien, à la vérité, une espèce d'intervention dans les affaires domestiques de la France) les Ministres Anglais eurent grand soin de prendre acte que jusqu'alors ils s'étaient religieusement abstenus d'y intervenir. Ils ajoutèrent même qu'on ne devait point envisager cette démarche comme un abandon de la *neutralité* qu'ils s'étaient prescrite et dont ils ne se départiraient point.

Pour rendre cette profession de foi plus solennelle, ils la placèrent dans la bouche même du Monarque, lors du discours qu'il prononça le 13 décembre 1792, en annonçant à son peuple les approches de la guerre : « *Je me suis invariablement abstenu de toute intervention dans les affaires intérieures de la France.* (I have uniformly abstained from any interference with respect to the internal affairs of France). Mais il m'est impossible de voir, sans la plus vive alarme, les tentatives ouvertes et multipliées qui se font dans ce pays-là pour exciter des troubles chez les autres peuples. »

Ceci avait surtout rapport au Décret du 19 novembre 1792, dont Lord Grenville s'était plaint à l'ambassadeur Français, en se plaignant également des *explications* que le Cabinet des Thuilleries y avait données : « *explications (sic)* qui annoncent aux séditeux de toutes les nations, quels sont les cas où ils peuvent compter d'avance sur l'appui et le secours de la France ; et qui réservent à la France le droit de s'ingérer dans nos affaires intérieures au moment qu'elle le jugera à propos. » — Ici, le Cabinet de St-James ne manqua pas de saisir cette occasion, et rien n'était plus en place, pour opposer à un procédé si hostile, les *principes* que l'Angleterre avait suivis de son côté, en *s'abstenant* toujours de se mêler, de quelque manière que ce fut, de l'intérieur de la France. — La note, ou Lord Greuville appuyait sur ce *contraste*, est du 31 décembre 1792.

Voilà donc trois dénégations successives, toutes préférées à une époque où l'on aurait eu tant de moyens pour les démentir si cela eut été possible.

Loin de s'y hasarder, les Français de tous les partis reconnurent alors, sans détour comme sans réserve, que

l'Angleterre s'était en effet abstenue de prendre part à leurs troubles. Lisez entr'autres la réponse du Ministre Le Brun à la Dépêche du 17 août 1792, où les Ministres Anglais avaient renouvelé l'assurance de ne pas se départir de cette conduite impartiale. « Cette assurance paraît être le résultat de l'intention sagement réfléchie et formellement exprimée par S. M. B. de ne point se mêler de l'arrangement intérieur des affaires de la France... La nation Française a lieu désespérer (*sic*) que le Cabinet Britannique *ne se départira point* en ce moment (celui où l'on allait mettre Louis XVI en cause) de la justice, de la modération et de *l'impartialité* qu'il a montrées JUSQU'À PRÉSENT. Dans cette confiance intime *fondée sur les FAITS*, le soussigné renouvelle à S. E., etc., etc. »

Certes, ces FAITS étaient alors si notoires, que dans les manifestes et contre-manifestes qui précédèrent ou suivirent la rupture, ni le Conseil Exécutif, ni aucun Orateur de la Convention ou même des Clubs, ne se permirent d'insinuer que l'Angleterre eût pris part à leur révolution, autrement que pour la croiser : au dehors, par ses intrigues auprès des têtes couronnées, et au dedans, par ses intrigues pour sauver Louis XVI. Loin que l'imputation d'avoir *favorisé* le parti républicain figure parmi les dix huit griefs énoncés dans leur décret du 1^{er} février 1793, on y reproche au Roi de la Grande Bretagne « d'avoir manifesté son attachement à la cause du *traître* ; d'avoir accueilli (*sic*) et accordé sa protection aux Royalistes..... de n'avoir cessé, *principalement depuis la révolution du 10 Aoust*, de donner au peuple Français des preuves de sa *malveillance*, en attirant sur la république l'*exécration* de la nation Anglaise et de l'Europe entière, etc., etc. »

Se peut-il un aveu plus formel, plus national, que loin d'être alors soupçonné (*sic*) d'avoir eu des liaisons secrètes avec les fondateurs de la république Française ou d'avoir coopéré à leur entreprise, le Cabinet Britannique était au contraire accusé par eux de l'avoir croisée ? Ils le taxent de *malveillance* ; ils lui reprochent son exécration pour leurs principes, et cependant leurs reproches ne remontent pas plus loin qu'à la révolution du 10 Aoust, qui le détermina enfin à exprimer ses *sollicitudes* pour les Bourbon. C'est à cette époque, et de cette époque seulement, qu'ils datent le changement de sa conduite, jusqu'alors impartiale. ¹

Il est vrai que lors qu'on eut perdu la mémoire de ces aveux, Jean de Bry, Felix Faulcon, Pagès, Soulavie et autres écrivains de cette trempe affirmèrent que Mirabeau, Brissot, Marat et Robespierre avaient eu des relations intimes et suivies avec le Ministère britannique. Il est également vrai que ni M. Pitt, ni Lord Grenville n'ont jamais daigné nier ces liaisons, pas même depuis que le Gouvernement Consulaire eut pris sur lui de les citer comme un fait au-dessus de toutes contradictions. Mais on ne doit jamais oublier que plusieurs années s'étaient écoulées pendant l'intervalle, et qu'avant de

¹ Le rapport fait par Brissot à la Convention, en janvier 1793, contenait ces propres mots : « Le Cabinet de St-James a plusieurs fois protesté d'observer scrupuleusement la neutralité envers la France, *et en effet, elle l'a été jusqu'à l'immortelle journée du 10 Aoust.* »

De la part d'un membre du Comité diplomatique et proféré par le Chef du parti alors dominant, ce témoignage ne laisserait rien à désirer, si les accusateurs des Ministres Anglais n'avaient imaginé de le discréditer : Mais comment ?... en certifiant que Brissot était *l'allié de l'Angleterre !*

mettre ces deux Ministres en scène et de les prendre à partie, Bonaparte eut grand soin d'attendre qu'ils ne fussent plus en places.

Chacun peut prononcer maintenant si ce sont les accusés ou les accusateurs qui s'étaient imposés silence sur cette accusation. Après avoir rappelé que le Cabinet de St-James alla, de lui-même, au-devant d'elle, lorsque les événements encore tous récents facilitaient la découverte des preuves; après avoir constaté qu'il arracha à ceux qui gouvernaient alors la France l'aveu formel que jusqu'au 10 Aoust il n'avait pris aucune part à leurs troubles, je demande si le *silence* que s'est imposé dès lors M. Pitt ¹ peut servir de PRÉSUMPTION contre lui ?

Je viens d'examiner les PRÉSUMPTIONS. Passons aux INVRAISEMBLANCES.

¹ Il l'a cependant rompu une quatrième fois; mais toujours avant que les Français eussent avancé qu'il eut été l'artisan de leurs troubles et l'auxiliaire du parti républicain. En Juin 1793, et d'abord après que M. Pitt et ses collègues eurent annoncé l'intention de s'allier aux Royalistes Français pour les aider à rétablir la Monarchie, M. Fox proposa une Adresse au Roi, tendant à blâmer cette alliance, ainsi qu'à réprover toute idée de mettre à profit l'état de guerre pour s'immiscer dans les affaires intérieures de la France. Voici la réponse de M. Pitt :

« I DECLARE that on the part of this Government there was *no intention*, if the country had not been attacked, to *interfere in the internal affairs of France*. This was clearly *proved* by the system of *neutrality* on our part so *strictly observed*. But having been attacked, I affirm that there is nothing in the addresses to his Majesty or the declarations of his servants, which pledges us not to take advantage of any interference in the internal affairs of France, that may be necessary, etc. » Parl. vol. XXXV, p. 675.

Cette *déclaration*, qui était un appel à M. Fox pour la démentir s'il l'eut pu, resta sans réplique.

Première invraisemblance. — Est-il vraisemblable que M. Pitt eut voulu prodiguer, à des intrigues étrangères, des sommes plus ou moins considérables, dans un tems où il plaçait toute sa gloire à accélérer l'amortissement de la dette nationale ; dans un tems où il redoublait d'économie et faisait des efforts, qu'on peut appeler surnaturels, pour se procurer le second surplus de £ 400,000 qu'il mit, en 1792, à la disposition du Parlement ? En outre, et même en supposant qu'il l'eut voulu et qu'il eut consacré à cette entreprise non moins insensée que criminelle, je ne dis pas un million sterling, mais seulement un million tournois ; est-il vraisemblable que l'opposition ne s'en fut jamais doutée, elle, dont l'œil perçant a découvert, plusieurs années après, qu'une somme de £ 40,000 avait été momentanément détournée de l'usage auquel elle était appropriée ¹ ?

¹ Cet acte, pour lequel le Chancelier de l'Echiquier subit des interrogatoires et fut obligé de se soumettre à un bill d'indemnité, par cela même qu'il était contraire à l'acte d'appropriation, se bornait à avoir avancé secrètement, mais sous bonne caution, et pour trois mois seulement, £ 40,000 à MM. Boyd et Benfield qui venaient de contracter l'emprunt de 1798. Cette maison informa M. Pitt qu'une gêne imprévue et temporaire allait la forcer où (*sic*) à suspendre ses payemens à la Trésorerie ; ce qui aurait arrêté le service courant, ou à revendre l'emprunt à tout prix, ce qui n'eut pas manqué de faire baisser les fonds et de nuire au prochain emprunt.

M. Pitt prit sur lui de l'assister de £ 40,000 en tirant secrètement cette somme des fonds de la marine, où elle se trouvait alors dormante, et où elle rentra toute entière au bout de quelques mois.

Observez que cette découverte eut lieu en compulsant les comptes d'une année de guerre où le revirement momentané d'une somme aussi insignifiante semblait si facile à cacher,

Deuxième invraisemblance. — Si, avant les hostilités, le Cabinet de St-James eut fourni le moindre subsidé à l'un des partis, ou aux deux partis (car l'accusation va jusques là), comment arrive-t-il que parmi tant de républicains et de Royalistes qui ont acheté leur amnistie en révélant tous les secrets dont ils étaient dépositaires, aucun d'eux ne se soit encore levé pour dire : C'est moi qui fut l'émissaire et le stipendié de Pitt. Je suis l'un de ceux auquel il fit passer des encouragemens, C'est moi qui reçus et distribuai de sa part les sommes consacrées à *exciter les premières émeutes* de la capitale. Tel en fut le montant, et en voilà les preuves.

Troisième invraisemblance. — A qui fera-t-on croire que les Anglais ennemis de M. Pitt, et certes ils étaient nombreux pendant sa vie, se fussent tous donné le mot pour s'imposer silence sur un pareil grief s'il avait eu l'ombre de fondement ? Personne n'ignore que la lutte excitée dans les murs de Westminster par la révolution Française y prit un caractère d'acrimonie, on peut même dire d'hostilité, jusqu'alors inconnu entre les

dans un mouvement d'environ trois milliards tournois de recettes et de dépenses.

Observez, en outre, que les dépenses annuelles ne s'élevaient qu'à 5 ou 6 millions sterling à l'époque où les Français imputent à M. Pitt d'avoir versé secrètement 24 à 30 millions tournois chez eux. S'il l'a fait, comment arrive-t-il que les Comités de finance, où siégeaient plusieurs de ses adversaires, n'aient jamais pu découvrir, ni le moindre vide, ni la plus légère trace de toutes ces sommes *soustraites* pour un usage étranger ? Je dis *soustraites*, car en supposant qu'elles eussent été prêtées aux révolutionnaires de Paris, elles ne seront très certainement jamais rentrées dans l'Echiquier de Londres. Ce n'eut point été ici un simple revirement de fonds.

partis. Quelle ne fut pas sa violence, puisqu'elle enleva à M. Fox plusieurs de ses intimes amis, qui, en l'entendant défendre les doctrines Françaises, abjurèrent toutes les liaisons avec lui ? Quiconque sait combien son âme expansive était ouverte aux affections de l'amitié, combien elles étaient un besoin pour lui, s'explique aisément, je ne dis point la haine (ce sentiment ne l'aborda jamais), mais les angoisses et l'irritation que lui causa ce nouveau triomphe de son rival. Aussi, que n'a-t-il pas reproché à celui-ci pendant les treize dernières années de sa vie ? — d'avoir précipité ses compatriotes dans une guerre imprudente et injuste ; — d'avoir mal choisi ses alliances ; — d'avoir échoué dans toutes ses mesures ; — de s'être exagéré les forces des Royalistes Français ; — de ne leur avoir jamais tendu que des secours intempestifs ; — d'avoir épuisé les ressources financières de la Grande-Bretagne et de s'être trompé sur celles de la république Française ; — de n'avoir su, ni faire la guerre avec vigueur, ni négocier la paix à propos..... On l'a accusé, tour à tour, d'endurcissement de cœur, de mépris pour ses semblables, d'effroi pour les idées libérales, d'arrogance, de présomption. Que dis-je ! Ne lui ai-je pas entendu reprocher en face ses inepties, son *imbécillité* ! Dans ce vaste catalogue de reproches il n'en manque, pour ainsi dire, qu'un seul : celui d'être intervenu en pleine paix dans les troubles de la France, celui d'avoir aidé les républicains avant d'avoir aidé les Royalistes.... Là du moins s'est arrêté l'esprit de parti ; car jamais rien de pareil n'a été articulé ni même insinué, soit dans les débats Parlementaires, soit dans aucun des Clubs où ce Ministre était journellement déchiré. Bien plus, entre le petit nombre d'individus qu'il crut devoir tenir en charte

privée pendant la guerre, et qui se sont plaints et se plaignent encore d'avoir été persécutés, en haine pour leurs principes, aucun d'eux ne paraît jusqu'ici s'être douté qu'il eut travaillé à faire triompher au dehors ces mêmes principes qu'ils l'accusaient de vouloir détruire au dedans. Entre tous les folliculaires de Londres qui ont décrié, censuré, déchiré son administration, il ne s'en est pas encore trouvé un seul assez effronté pour relever ce fait que tous les folliculaires de Paris leur signalaient comme un fait avéré.

Ce n'est pas tout. Quiconque a lu les débats Parlementaires doit se rappeler que M. Pitt et ses amis reprochèrent plus d'une fois à M. Fox d'avoir, en quelque façon, encouragé la révolution Française, en l'appelant *le plus bel édifice qui fut encore sorti de la main des hommes pour le bonheur de leurs semblables*. Pense-t-on qu'après une telle provocation, M. Fox n'eut pas récriminé s'il l'avait pu ? Croit-on qu'il eut balancé à déchirer le voile en répliquant : Vous me reprochez d'avoir aimé la révolution Française, et moi je vous reproche bien plus que de l'avoir haïe. Je vous accuse d'une horrible complicité. Je vous accuse de l'avoir suscitée par vos émissaires et soldée par nos trésors avant d'avoir inutilement versé le sang de nos guerriers pour la combattre. Je vous accuse d'avoir enfanté le monstre dont vous vous glorifiez de nous avoir préservés. Je vais mettre au jour une perfidie sans exemple dans les annales du Machiavélisme. Vous ne vous êtes pas contenté d'abuser des relations de paix pour intervenir dans les troubles de la France ; vous y avez alternativement encouragé tous les partis. C'est vous, vous-même, qui les avez façonnés au crime. Voici mes témoins. Répondez-leur. Expliquez cette dépêche. Rendez compte de telles et telles sommes, etc., etc.

Quelle prise les adversaires de M. Pitt n'auraient-ils pas eue contre lui, en mettant au jour le moindre fait, ou l'apparence d'un fait qui autorisa une récrimination si fulminante ! S'ils s'en sont tous abstenus ¹, si aucun de ces ennemis les plus acharnés ne s'est jamais permis d'élever le moindre soupçon à cet égard ; si je puis défier d'en citer un seul dans les trois Royaumes, qui ne rie de pitié ou n'éclate de colère chaque fois que les Français reviennent sur cette absurde accusation, en faudra-t-il davantage pour la faire rentrer dans le néant ?

Comment donc arrive-t-il que les Français qui ont un tact si fin, lorsqu'il s'agit de distinguer les invraisemblances sur le théâtre dramatique s'en montrent si dépourvus dès qu'on les transporte sur le théâtre politique et qu'on réussit à mettre leurs haines nationales en jeu ?

¹ M. Fox a cependant articulé un reproche qui semble y toucher de près. Lors du discours du Roi, cité p. 395, et quand on en vint à l'adresse qui remerciait le monarque pour avoir observé la *neutralité* sur le Continent, M. Fox soutint que les Ministres avaient violé cette neutralité en n'empêchant pas l'Autriche et la Prusse de se liguier contre la France.

« That part of the address which praised the Executive for its *neutrality* could not possibly be applauded by any man in that House. So far was he from thinking that Ministers deserved praise in that respect, that he thought the House of Commons was to impeach them. His opinion was, that the moment they knew a league was formed against France, this country ought to have interfered. France had completely justice on her side, and we, by a prudent negociation with the other powers might have prevented the horrid scenes which were afterwards exhibited, etc. etc. ». *Parl. Reg.*, vol. XXXIV, p. 75.

Ainsi, selon lui, M. Pitt avait violé la neutralité pour l'avoir poussée trop loin, en restant témoin inactif de l'alliance des Cours de Vienne et de Berlin. Je me crois certain que, même encore ici, M. Pitt aurait eu les moyens de s'en défendre, s'il

Quatrième invraisemblance. — A quel homme impartial fera-t-on croire que M. Pitt, premier Ministre de Georges III, honoré de toute sa confiance, partisan d'une sage liberté, attaché par cela même aux principes de la Monarchie héréditaire et tempérée, ait pu faire, je ne dirai pas des efforts publics, mais seulement des vœux secrets pour voir triompher en France les principes républicains, à une époque où ils venaient de triompher en Amérique et avaient en Angleterre plus de sectateurs que jamais ? Que lors de la convocation des Etats Généraux il en eut bien auguré, cette méprise lui serait commune avec beaucoup de bons esprits et ferait plutôt l'éloge que la satire de son cœur. Qu'il se soit étrangement déçu sur la possibilité de maintenir les relations de paix avec la France révolutionnée ; qu'il ait trop tardé à lui déclarer la guerre ¹ ; et qu'il ne se soit pas

avait pu le faire sans compromettre jusqu'à un certain point les deux Cabinets auxquels il avait déconseillé la guerre. Mais plus ce reproche est singulier, plus il prouve que l'opposition n'en put découvrir aucun autre, car du reste elle donna son plein assentiment au paragraphe de l'adresse qui remerciait S. M. de *s'être uniformément abstenu de toute intervention dans les affaires intérieures de la France.*

¹ Ce reproche, que je crois fondé, exigerait cependant d'examiner si ses compatriotes auraient été disposés à le séconder au cas qu'il eut voulu, dès l'année 1792, se réunir à la Prusse et à l'Autriche. En supposant que M. Pitt y eut été disposé (et je suis presque certain du contraire), encore faudrait-il savoir jusqu'à quel point un Ministre Anglais peut s'engager dans une guerre, sans s'être assuré l'appui de l'opinion publique, par où j'entends celle des propriétaires. Or il s'en fallait de beaucoup que ceux-ci fussent portés à la guerre, avant le Décret du 19 novembre où la Convention Nationale proclama si ouvertement l'intention de s'immiscer dans les affaires intérieures de tous les peuples.

moins trompé sur les résultats de cette guerre que sur sa durée, tout cela est possible et même vraisemblable. Mais comment se figurer qu'il ait visé à alimenter en France des troubles qui tendaient si évidemment à faire de ce Royaume un vaste camp et de ses habitans une nation armée ? Comment se figurer que de gaieté de cœur il ait cherché à entretenir ce volcan qui avait tant de soupiriaux dans les Isles Britanniques ? Comment croire qu'il ait tendu secrètement des secours à une secte qui prêchait publiquement l'*insurrection* comme *le plus saint des devoirs*, qui menaçait de démocratiser les républiques et de renverser les trônes, qui jurait *haine* aux Rois, les déclarait tous en forfaiture et érigeait le tyrannicide en vertu ? En admettant un tel excès d'aveuglement chez ce ministre, au moins devrait-on supposer qu'il aura suspendu ses représailles et cessé ses subsides vers le milieu de l'année 1792, lorsque les factieux qu'il avait soudoyés commencèrent à menacer Louis XVI et sa famille, époque où M. Pitt rompit le silence, et peignit les malheurs de cette illustre famille avec une *sensibilité* si touchante que les Français ont été eux-mêmes forcés d'y rendre hommage ¹. Rien de pareil ; c'est précisément à cette époque que la plupart d'entr'eux commencent à le mettre en scène. — Jusqu'en 1792, disent-ils, ce Ministre était resté *témoin inactif* de nos troubles ; mais c'est alors qu'il avisa aux moyens les plus sûrs de faire trainer Louis XVI à l'échafaud. Selon eux, rien ne peut calmer la haine qu'il lui vouait pour avoir fomenté la révolte des Américains : ni les horribles persécutions

¹ M. Lacrételle convient qu'il se surpassa dans cette occasion, et parla *avec une SENSIBILITÉ qui n'était point le caractère de son éloquence*.

auxquelles ce malheureux Monarque était en butte, ni les angoisses de son innocente famille, ni les dangers qui menaçaient toutes les dynasties régnantes en Europe, et la maison de Hanovre autant que toute autre. Que dis-je ? Les implacables vengeances de ce Ministre s'étendirent jusque sur le clergé catholique ; car il est expressément accusé d'avoir fourni d'une main des poignards aux buveurs de sang qui égorgeaient les Prêtres, tandis que de l'autre il indiquait un asile et tendaient des secours aux Ecclésiastiques échappés à cette nouvelle Saint-Barthélemi. Certes, s'il en est ainsi, M. Pitt n'est plus un homme, c'est un monstre. Son nom mérite de passer à la postérité chargé de la malédiction de ses contemporains et des générations futures. Il n'y a qu'un Dieu vengeur qui puisse suffisamment faire justice de tant d'abominations.

Mais aussi n'est-il aucun châtiment humain, aucun supplice, que ne méritent ceux qui pour exhumer les haines nationales et rallumer le feu de la guerre, ont inventé, et promulgué, en pleine paix, ces deux dernières calomnies, sans même prendre la peine de les soutenir d'aucune preuve, comme pour mieux montrer qu'elles n'en avaient pas besoin.

C'est néanmoins ce que fit, en 1802, le Gouvernement Consulaire dans un paragraphe de sa gazette officielle, où tout Paris reconnut la main du Chef suprême. Ecoutez-le :

« On dit que Richelieu, sous Louis XIII, aida la révolution d'Angleterre et contribua à précipiter Charles I sur l'échaffaud. M. de Choiseul, et après lui les ministres de Louis XVI *excitèrent sans doute* l'insurrection de l'Amérique. L'ancien Ministère Anglais a *bien su s'en venger*. IL EXCITA LES MASSACRES DE SEPTEMBRE ET INFLUA,

DE PLUS D'UNE MANIÈRE, SUR LES MOUVEMENS QUI FIRENT
PÉRIR LOUIS XVI SUR L'ÉCHAFFAUD. » ¹

Ainsi promulgué par le Gouvernement Consulaire, et en pleine paix, cet article officiel était une véritable déclaration de guerre, dirigée contre la personne même du Roi d'Angleterre, qui neuf ans auparavant, et du haut de son trône, avait pris l'Europe à témoin qu'il s'était religieusement *abstenu* de toute intervention dans les discordes de la France. Quoiqu'à la vérité les Ministres dénoncés ne fussent plus en place, on savait fort bien à Paris que ni M. Pitt, ni ses collègues n'auraient pu adopter et poursuivre aucune mesure semblable sans prendre les ordres du Monarque, et qu'ainsi les accuser d'avoir *excité* le massacre du 2 septembre et fait *périr* Louis XVI, c'était en accuser personnellement George III.

C'est la première et la dernière fois que la boucherie des Prêtres a été imputée à M. Pitt ². Il faut bien que

¹ Ce *Moniteur* du 10 août 1802, contenait en outre l'insinuation que le Roi d'Angleterre aurait décoré de l'ordre de la jarretière le Français qui alluma la machine infernale, si cet attentat avait réussi. « George porte ouvertement à Londres son cordon rouge, en récompense de la *machine infernale* qui a détruit un quartier de Paris et donné la mort à trente femmes, enfans ou paisibles citadins. Cette protection spéciale n'autorise-t-elle pas à penser que *s'il eut réussi*, on lui aurait donné l'Ordre de la jarretière ? »

* D'Ivernois avait déjà relevé cet article du *Moniteur* dans la préface de ses *Cinq promesses*. Londres, 1803. p. XXXI. note. — O. K.

² Il est vrai que tous ceux des septembriseurs qui furent entraînés devant les Tribunaux révolutionnaires s'y virent accusés à leur tour d'avoir été *les agens de Pitt* ; mais du moins leurs accusateurs n'osèrent-ils point articuler que ce fut lui qui leur eut conseillé l'exploit du 2 septembre.

Au surplus, et lors même qu'on l'aurait accusé même avant le Consulat d'avoir *excité ce massacre*, j'invite les lecteurs à

cette imputation ait paru trop incroyable aux Français, puisqu'aucun historien de Tribune, aucun historien, ni même aucun mandement n'ont osé la reproduire.

Quant à la seconde, elle avait déjà été mise au jour, mais depuis le 18 Brumaire, et avec cette différence essentielle qu'on s'en était tenu à reprocher aux Ministres Anglais d'avoir pu prévenir le régicide et de n'avoir rien fait pour cela, tandis que le Gouvernement Consulaire les accuse expressément d'en avoir été les complices.

« L'Anglais a tué le Roi parce qu'il l'a voulu mort *et parce qu'il a pu le sauver et ne l'a pas voulu*. Pour commettre en France un délit tel qu'un régicide faussement juridique, *tous les Français* ne suffisaient pas, il a fallu *le concours* de l'Angleterre. »

Ainsi s'était exprimé, en 1801, l'auteur d'un écrit anonyme, intitulé : *Essai sur l'art de rendre les révolutions utiles*. D'après ce logicien, l'Angleterre a donc *concouru* à ce régicide, commis par *tous les Français*, par cela seul qu'elle ne leur a pas offert son *concours* pour l'empêcher ! En partant de là, on ne conçoit guères comment il pouvait absoudre la Russie, le Dannemark, la Suède, la Hollande et tous les autres Gouvernemens neutres qui restèrent spectateurs muets et consternés du procès de Louis XVI.

Il n'en est pas moins vrai que le Cabinet de Saint-

ne jamais perdre de vue cette observation historique de M. Lacrételle : « Les chefs de la révolution avaient appliqué particulièrement à M. Pitt la haine qu'ils voulaient entretenir contre les Anglais. Parmi tant de milliers de Français conduits à l'échaffaud, il n'y en a eu aucun, sans en excepter ceux qui ont porté le plus loin les extravagances de la démagogie, qui ne fut accusé d'être *un agent de Pitt*. » *Précis hist. Dir. Ex.* Paris 1806.

James est le seul (avec celui de Madrid) qui fit des démarches pour l'empêcher. La preuve de ce fait exige une anecdote peu connue, quoique digne de l'être, et à laquelle l'écrivain ci-dessus faisait allusion, tout en se gardant bien de la citer.

Lorsqu'on apprit à Londres les préparatifs du jugement de Louis XVI, cette nouvelle fit frémir d'horreur les Anglais, et M. Fox plus que personne, soit parce que son cœur était singulièrement accessible à la pitié, soit parce qu'il s'était fait jusqu'alors l'avocat de ces mêmes philanthropes Français qui allaient punir le *Roi-citoyen* d'avoir favorisé leur entreprise. Il prononça dans cette occasion un discours mémorable, dont l'objet était d'engager le Parlement à quelque démarche éclatante, à quelque Déclaration propre à faire rentrer les Français en eux-mêmes, ou tout au moins à constater la profonde indignation avec laquelle le peuple Anglais les voyait procéder à cet unique jugement.

M. Pitt lui apprit que les ministres avaient déjà été au devant de ses vœux dans une dépêche où ils exprimaient, au nom du Roi, sa *sollicitude* pour la sûreté personnelle de LL. MM. T. C. en annonçant aux Français que tout acte de *violence* qu'ils se permettraient contre elles ne manquerait pas d'*exciter une indignation générale en Europe*¹.

¹ Voici la teneur de ces instructions, en date du 17 août, et que lord Gower eut ordre de communiquer avant de quitter Paris :

« You will take especial care not to neglect any opportunity
« of declaring, that at same time His Majesty means to *observe*
« *the principles of neutrality in every thing which regards*
« *the arrangement of the internal government of France*, he
« does not conceive that he departs from those principles in

Après avoir communiqué cette démarche, il observa qu'elle était loin d'avoir produit l'effet désiré, mais que l'objet qu'on avait en vue était d'une si haute importance qu'il fallait se donner tout le tems d'y réfléchir. La discussion fut ajournée au lendemain.

Le jour suivant, 21 décembre 1792, M. Pitt exposa qu'il avait de grands doutes sur la convenance de hasarder aucun nouveau message en faveur de l'infortuné Monarque : « Non point, dit-il, que mes doutes portent sur la crainte que nous ne fussions unanimes pour exprimer notre indignation d'un attentat qui réunirait le comble de la barbarie à celui de la démence. D'après la manière dont on s'est exprimé hier, il est évident que nous n'avons tous qu'un même sentiment, une seule manière de voir. Mais voici la réflexion qui me suggère des doutes. D'un côté, je ne conçois pas comment nous pourrions rédiger un vote ou une remontrance quelconque sans avoir recours aux termes les plus énergiques et les plus tranchans. De l'autre, combien n'est-il pas à craindre que la vanité nationale et les jalousies de ceux qu'il s'agirait d'adoucir, ne s'exaltent par notre message et qu'il ne leur serve même de prétexte pour accélérer la catastrophe que nous désirons prévenir ! Vu l'accès de frénésie où ils sont arrivés, je tremble que nous ne leur

« manifesting, by every possible means in his power, his *solicitude* for the personal safety of their most Christian
« Majesties, and the Royal Family. He most earnestly hopes
« that his wishes in that respect will not be deceived, that
« the Royal Family will be preserved from every act of violence ; the commission of which would not fail to *excite*
« sentiments of universal indignation throughout all Europe.

Henry DUNDAS. »

fournissions un moyen de masquer leur atrocité, etc. ¹ »

Ceci faisait évidemment allusion au manifeste du duc de Brunswick dont le ton menaçant avait en effet exaspéré les régicides.

D'après ces considérations, auxquelles M. Burke, entre autres, donna son plein assentiment, en conjurant la Chambre de ne point faire un pas de plus ; les Membres des deux partis résolurent de s'en tenir à mettre officiellement la dépêche du 17 Aoust sous les yeux de la Chambre, ce qui était un triple moyen — de donner son assentiment à ce message, — de l'imprimer, — et par conséquent de le faire connaître à tous les Français. Ceux-ci purent donc y voir, non des menaces, mais l'avertissement salulaire que toute *violence* commise contre leur Roi les exposerait à l'*indignation* des Anglais et à celle de toute l'*Europe*.

Cette mesure fut adoptée *nemine* CONTRADICENTE.

Telle est la mesure qui a fait dire aux accusateurs de M. Pitt qu'il avait *concouru* au supplice de Louis XVI, et qu'il le *voulait mort*, par cela seul qu'il eut pu le sauver et *ne le voulut point*. Tel fut ce débat qui, selon M. Burke, devait faire un immortel honneur à l'Angleterre et qui, dix ans après, fournit au Gouvernement Consulaire l'occasion d'affirmer que le Gouvernement

¹ « As that House in giving their vote would feel themselves bound to adopt termes the most strong and indignant, whether by this circumstance, national pride and jealousy might not be alarmed, whether these might not have an effect in that state of fury to which the minds of the people were worked up, to mask and disguise the atrocity of their conduct and hurry them on to the commission of that very crime which it would be the intention of that House by giving a vote to prevent, etc., etc. » *Parl. Reg.* Vol. XXXIV, p. 192.

anglais avait INFLUÉ DE PLUS D'UNE MANIÈRE *sur les mouvemens qui firent périr Louis XVI sur l'échaffaud!*

Ce qui, en d'autres termes, revient à dire que M. Pitt y avait INFLUÉ pour s'être abstenu d'y influencer, ou pour s'être borné à employer les exhortations, au lieu d'avoir recours à la *menace* ¹.

Observez que ce papier officiel, ou plutôt ce manifeste de guerre fut publié quatre mois après la paix d'Amiens.

On ne saurait trop déplorer que les successeurs de M. Pitt eussent pu s'aveugler au point de ne pas voir que l'objet de cette publication était de rallumer à tout prix les haines du peuple Français afin de lui remettre les armes en mains. Après un pareil avis, mais surtout après un pareil outrage, c'était à eux à aller au devant de la guerre qu'ils eussent dû regarder dès lors comme inévitable et déjà résolue. L'une des fautes qui se commirent à cette époque, fut de ne pas avoir ordonné à l'Ambassadeur Anglais de quitter Paris dans vingt-quatre heures, à moins que le Cabinet des Thuilleries ne se rétractât ou n'exhibât ses preuves que les anciens Ministres de Georges III avaient *influé, de manière ou d'autre*, dans les affaires intérieures de la France, avant l'emprisonnement du Roi.

Tout eut garanti le succès d'une pareille démarche.

¹ M. Lacrételle n'est pour rien dans cette accusation. Bien au contraire; il a eu la franchise de reconnaître : « 1° que l'orgueil de la Convention eut joui de *recevoir* et de *REJETER* les prières des Rois et que sa fureur se fut *accrue* par leurs *MENACES*. » — « 2° Que la mort de Louis XVI fut pour les Anglais un *deuil national*, et que M. Pitt l'annonça à la Chambre des Communes, sans mettre des bornes, ni à sa *douleur*, ni à son *indignation*. »

Cependant cet historien se tait sur l'office passé, le 10 Aoust, et pose en fait « *qu'à l'exception de l'Espagne*, les puissances neutres ne firent *rien* pour empêcher le coup fatal. »

Les Français en étaient encore dans les premiers transports de joye que leur causait le traité d'Amiens, et s'ils se fussent vus appelés à en faire le sacrifice, ou à abandonner cette calomnie, cent mille voix se seraient élevées pour reconnaître que le Cabinet de Saint-James avait toute raison de la repousser avec horreur ¹.

Il n'en fut plus ainsi lorsqu'on lui vit garder le silence du mépris. Peut-être était-ce le parti le plus digne ; mais il fut certainement le plus funeste, car beaucoup de Français prirent ce silence pour un aveu, et le Premier Consul en profita avec art en revenant à la charge sur chacune des accusations précédentes, afin de mieux montrer qu'on devait s'attendre à tout de la part d'un Gouvernement capable de tant d'atrocités, et qui en tirait gloire, puisqu'il n'essayait pas même les nier ². Dès que

¹ Au bas de cette page l'auteur a collé la note suivante qui certainement devait se rapporter à cet alinéa : « Je crois cependant de mon devoir d'observer que si les successeurs de M. Pitt avaient pris sa défense et demandé des explications cathégoriques sur les accusations meme officielles du Gouvernement Français, il s'en faut de beaucoup que l'opinion publique les eut approuvés et secondés en Angleterre. J'étais sur les lieux et il n'a pas dépendu de moi d'y ramener l'attention. On me répondait de toutes parts que j'étais le seul qui y mit la moindre importance ; qu'elles étaient par trop absurdes pour produire de l'effet ; qu'en y répondant on s'engageait dans une guerre de plume inextricable et que Bonaparte y renoncerait tot ou tard en voyant qu'on ne les lisait pas. Il prit ce silence pour de l'embarras ou de l'effroi. Ce n'était que du mépris. Mais malheur à quiconque méprise la calomnie, surtout lorsqu'elle est maniée par un Italien et qu'il travaille sur des têtes Françaises. »

² Le *Moniteur* du 9 janvier 1803 (antérieur à la renaissance de la guerre) trouva le moyen de renchérir sur ces atrocités en les récapitulant.

« Les anciens ministres anglais, ces hommes atroces, qui

Bonaparte eut dessiné la route en annonçant aux Français que c'était le Cabinet de Saint-James qui avait *organisé* leur révolution, stipendié ses Chefs, *soldé* tous leurs crimes, *excité* tous les massacres, et *influé* sur la mort de Louis XVI ; dès qu'il eut assuré qu'il en avait les preuves et qu'ils les révélerait un jour, les têtes se trouvèrent tellement montées et les esprits si bien préparés pour la guerre, qu'en apprenant la rupture du traité d'Amiens et la nécessité d'aller à Londres détruire un Gouvernement mille fois plus fourbe que celui de l'ancienne Carthage, un cabinet *instigateur* de tant de crimes, *régulateur* de tant de machines infernales, il n'y eut, pour ainsi dire en France ni département, ni district, ni ville, ni village qui, en offrant de construire son bateau plat pour aller conquérir et punir la *perfide Albion*, ne prit acte contre elle de la plupart des *atro-*

jettèrent à Quiberon *l'élite* de nos anciens officiers de marine *pour les faire égorger*, n'ont cessé d'avoir à leurs gages des assassins secrets toujours prêts à frapper dans l'ombre, comme les assassins du vieux de la montagne du temps de Saint Louis... Ils sont voués au mépris de l'Europe, ces hommes qui ont SOLDÉ TOUS LES CRIMES... Lorsque les Chefs qui ont été à la tête de la guerre civile, mais qui ont toujours conservé un caractère Français tel que Châtillon, d'Autichamp, etc., auront ÉCRIT toutes les *atrocités*, qui sont à leur connaissance, la postérité mettra les Grenville, les Windham au rang des personnages qui ont *déshonoré* l'Europe moderne. C'est en vain que ces hommes affreux *reverseraient de l'or*, ils ne pourront plus nous diviser. Les Français de tous les partis, de toutes les opinions, ralliés et unis, soutiendront la gloire et la grandeur de leur patrie ; car tous restent aujourd'hui *persuadés que c'est la destruction et le malheur de la France que l'on a voulu*... Ils (les ministres anglais) pourront trâmer quelques crimes. Ils pourront essayer le *poignard* et le *poison*, armes des lâches... Le premier effet du crime est toujours de retomber sur celui qui le médite. » etc., etc.

cités de la vie que nous venons de passer en revue ¹ L'une de ces adresses alla même jusqu'à rappeler que les Ministres Anglais s'en étaient *vantés*. Mais entre toutes les pièces de cette espèce que reçut alors le Régénérateur de la France, aucune ne dut le flatter d'avantage que celle qui lui rendait de solennelles actions de grâces pour avoir *terminé* une révolution *commencée* par l'Angleterre.

Donnons nous ici le spectacle, dirai-je de la crédulité

¹ Il faut cependant toujours en excepter la double accusation d'avoir *excité* les massacres de septembre, et *influé* sur la mort de Louis XVI. Je n'ai rencontré jusqu'ici aucun écrit où l'on ait osé revenir sur ces deux crimes, non plus que sur celui d'avoir *débarqué la peste* à Etaples ; à moins qu'ils ne soient compris en masse dans cette adresse du Maire de Quimper : « depuis plus de douze ans, il ne s'est pas commis de *crime* en France qui n'ait été celui de ce cabinet. »

Quiconque aura la patience de relire ceux des écrits de ce temps, où l'on passe en revue les brigandages commis alors, soit en France, soit ailleurs, sera fort embarrassé à en distinguer un seul dont M. Pitt n'ait pas été le complice. A l'exception des trois *atrocités* mentionnées ci-dessus, ils lui imputent généralement ou individuellement toutes les autres ; l'insurrection des petits Cantons Suisses ; l'assassinat des Ministres Français à Rastadt ; le meurtre du Général Duphot à Rome ; les insultes qu'éprouva l'Ambassadeur Bernadotte à Vienne ; la mort de l'empereur Paul, etc., etc. — il n'est aucun événement de ce genre que les presses de Paris n'aient rejetée sur Pitt, et presque toujours en ajoutant qu'il s'en est lui-même *vanté*, et qu'on se sert de *ses propres expressions*. Voulez-vous mieux juger la part libérale que lui ont fait les révolutionnaires Français dans celles de leurs barbaries dont ils rougissent le plus ? Ouvrez l'*histoire secrète* de leur révolution, par M. Pages ; vous y lirez p. 128 :

« N'est-ce pas *encore* Pitt qui a fait nationaliser la guerre par le décret barbare *surpris* à la Convention, de massacrer tous les prisonniers Anglais ? »

En vérité, j'en suis à m'étonner qu'ils ne l'ait point aussi accusé d'avoir *surpris* au général Bonaparte ce décret bien autre-

ou de la malignité des hommes ! Citons encore quelques traits des écrits furibonds qui sortirent à cette époque des presses de Paris pour aller infecter la France entière de toutes ces accusations contre M. Pitt. Non contents d'appeler son caractère *pourri* et sa réputation *cadavéreuse*, plusieurs écrivains se livrèrent un véritable assaut patriotique à qui ferait le mieux d'après nature le portrait de ce Ministre. *Brigand, bourreau, incendiaire, démon, athée, homme boucher, homme requin*, sont des épithètes qui fourmillent dans les écrits de ce troisième acte de la révolution Française. Mais une invective plus grave encore est celle de *Républicain* ; car quelques-uns des accusateurs de M. Pitt la réserve pour la dernière. C'est là leur grande et unique preuve qu'il *fonda* la République Française en s'alliant à Robespierre et en *soudoyant* la populace de Paris ¹.

ment *barbare* mis à l'ordre du jour en entrant dans le Tyrol :

« Les Communes dont les Compagnies de Tyroliens ne seront pas rentrées à notre arrivée, seront incendiées. »

« Tout Tyrolien faisant partie des Compagnies Franches, pris les armes à la main, sera sur le champ fusillé ». *Moniteur* du 19 octobre 1796.

Que dans un moment de vertige, la Convention eut défendu de faire quartier aux troupes qui envahissaient la France ; un pareil arrêt se conçoit d'autant mieux qu'il fut proposé par Robespierre et sanctionner par une assemblée de lâches régicides. Mais envahir un pays en ordonnant froidement d'*incendier* les villes qui s'armeront, et de *fusillier* ceux des habitants qui seront pris les armes à la main en défendant leurs foyers et leur souverain ! Certes un crime si nouveau mériterait bien de figurer dans le catalogue, à jamais épouvantable, des *atrocités* de... Pitt.

¹ Voyez l'écrit d'un Comte Montgaillard, et celui intitulé *La statue de Pitt ou le Charlatan du XVIII^{me} siècle terrassé par l'homme du dix-neuvième*. Paris 1804.

Voyez aussi l'écrit d'un Genevois, M. Saladin, qui paraît

Etrange aberration de la raison humaine ! Scandaleux raffinement d'hypocrisie !... Insensés ! Ne voyez-vous pas que les forfaits que vous commitez dans la fièvre révolutionnaire, et dont vous espérez ainsi l'absolution, s'aggravent, loin de s'atténuer, lorsque vous osez de sang-froid les rejeter sur l'homme qui en témoigna le plus d'horreur, lorsque vous mentez à votre propre conscience pour lui faire un crime de vos crimes, en attestant le ciel que vous fûtes la victime de ses machinations, que sa main invisible conduisit la votre et que tous vos excès vous avaient été *inspirés par le génie infernal de l'étranger*.

Pour l'honneur de l'espèce humaine, il faut cependant espérer que le plus grand nombre des Français qui se firent ainsi l'écho de cette imposture, la croyaient plus ou moins fondée. Ils avaient commencé par la répéter sans y croire. Ils finirent par y croire à force de l'avoir répétée. L'extrême mobilité de leur imagination explique en partie ce singulier phénomène ; car ils sont à la fois le plus crédule et le plus incrédule de tous les peuples. Il n'en existe aucun auquel on puisse mieux appliquer ce mot de Tacite : *Fingunt et credunt simul*¹

s'être donné à la Cour des Thuilleries pour avoir été dans les confidences de celle de St-James. C'est lui qui, dans deux volumes anonymes, publiés en 1802, affirme que l'Angleterre *avait fourni des subsides à la populace de Paris et à certains de ses Chefs*, subsides dont il fixe le premier paiement à l'arrivée de Lord Auckland à la Haye. Bien entendu qu'il s'entient, comme tous ceux qui l'ont précédé ou suivi, à cette simple assertion, sans dire qu'il (*sic*) ait été le fournisseur de ces *subsides*, ni qu'il connaisse aucun des *Chefs* qui les reçurent.

¹ C'est surtout depuis l'année 1789 que les Français se sont livrés à leur indomptable penchant de parler sans idées, d'ad-

Mais je n'ai point encore achevé le catalogue de tous les crimes que dans le débordement de leur imagination les Français ont prêté à M. Pitt. Il me reste à en citer un, pire s'il est possible, que tous ceux qui précèdent, et dont on va voir que la découverte appartient au Premier Consul.

mettre sans examen des faits qui n'en sont pas, et de les répéter sans conviction. L'un d'entr'eux nous a laissé sur les Parisiens révolutionnaires le portrait suivant qui mérite de rester : « Ils n'offrent plus qu'un peuple dégénéré, dénué de ses anciennes grâces et incapable de vertus nouvelles, devenu cupide sans être plus économe, agissant sans être laborieux, triste sans être plus solide, sérieux sans être plus gai, toujours vil jouet des modes, toujours indigne du lien des mœurs, toujours *parlant sans idées*, toujours SE RÉPÉTANT SANS CONVICTION *et sans principes*, toujours ridicule pour l'homme de sens et méprisable pour l'homme de bien. »

Ce portrait fait par un observateur national est de la main de M. Rœderer.

DEUXIÈME QUESTION

*M. Pitt avait-il préparé l'incendie de Saint-Domingue ?
A-t-il inspiré aux Français les mesures qui bouleversèrent
leurs Colonies ?*

Cette nouvelle accusation est encore postérieure au Consulat, et autant que j'en puis juger, M. Lacretelle fut l'un des premiers à la mettre en avant. « On prétend, dit-il, que des émissaires partirent de France pour aller *exciter* les troubles de St-Domingue; d'autres *disent* que l'Angleterre, qui avait *dès longtems préparé* le désastre d'une Colonie dont elle était jalouse, INSPIRA, même parmi nous, les discours et les écrits qui devaient amener cette catastrophe, etc. » ¹

Jusqu'ici, on pourrait déjà reprocher à M. Lacrételle d'avoir recueilli ces *on dit*, sans ajouter qu'ils n'avaient *aucune vraisemblance*, comme il l'a fait ensuite quand il a vu citer comme documens historiques ce qu'il n'avait voulu donner que comme des rapports vagues, propres à faire connaître l'esprit du tems. Du reste, cette réticence est bien plus pardonnable que le trait par lequel il terminait son éloquent tableau de l'embrassement de Saint-Domingue : «... L'Africain déchaîné marque sa fureur par des inventions de nouveaux supplices (tant les hommes savent inventer en ce genre !)

¹ *Précis historique, etc. Assemblée législative. Paris, 1801.*

Un malheureux Colon est scié entre deux planches..... Des femmes..... Non, je ne puis achever..... Bientôt la campagne n'offre plus qu'un monceau de cendres ; déjà il ne reste plus rien de douze cent cafétérias. *Le bruit de ce désastre va porter la JOYE parmi les POLITIQUES et les spéculateurs de Londres.* »

Si cet historien s'était donné la peine d'interroger des témoins oculaires, il aurait pu s'assurer que cette prétendu *joye* ne se manifesta à Londres que par une compassion universelle pour les blancs, par une allarme générale chez tous les Anglais qui avaient des propriétés ou faisaient des spéculations aux Isles à sucre¹, et chez les POLITIQUES, c'est-à-dire chez les Ministres Britanniques, par un effroi dont ils ne sont point encore revenus.

D'abord après le 18 Brumaire, et avant même que M. Lacrételle eut lancé ce trait, M. Hauterive y avait préludé en jettant, comme en passant, l'observation suivante : « *Les doctrines qui ont désorganisé les Isles Françaises ont pris leur source en Angleterre. Ces doctrines ont été propagées par ses agens.* »²

¹ Les Anglais, habitans de la métropole, possédaient alors dans l'archipel Américain un capital d'environ 80 millions sterling. Qu'on juge d'après cela quelle dut être leur JOYE et celle du Gouvernement Britannique en apprenant que dans les isles voisines des leurs, les Nègres s'étaient armés et affranchis, qu'ils avaient massacré tous leurs maîtres, scié plusieurs blancs, violé les femmes, réduit la campagne en cendres, et détruit (*sic*) toutes les cafétérias !

² M. Hauterive ajoutait ces mots : « des secours d'armes et d'argent ont été fournis partout où ces doctrines avaient besoin d'être encouragées. »

Si je laisse de côté cette seconde partie de l'assertion, c'est qu'elle n'a jamais été répétée. Cet écrivain est jusqu'ici le seul

Ceci fait allusion aux longs efforts de MM. Wilberforce et Pitt pour mettre fin à l'achat des esclaves sur la côte d'Afrique, efforts qui très certainement n'ont eu aucune part au soulèvement des créoles de Saint-Domingue. Pour constater, où *prirent* leur *source* les doctrines qui désorganisèrent cette superbe colonie, on n'a qu'à ouvrir l'écrit de l'abbé Raynal, qui, plus qu'aucun autre, fut répandu aux Isles Françaises et lu par les créoles. Voici les doctrines qu'on y trouve : Quiconque justifie un si odieux système (l'esclavage), mérite du philosophe un profond mépris et du nègre un *coup de poignard*..... Il ne manque aux nègres qu'un Chef assez courageux pour les conduire à la *vengeance*, au *carnage*. Où est-il ce grand homme que la nature doit peut-être à l'honneur

qui ait avancé que l'Angleterre *fournit* aux noirs des *armes* et des *subsides* pour les ENCOURAGER à la destruction des blancs. Le cit. Toulangeon lui-même n'en fait aucune mention dans son histoire, publiée en 1803, quoique du reste il y ait marché de son mieux sur les traces de M. Hauterive pour attribuer exclusivement aux Anglais la subversion des Isles Françaises

Cet historien pose en fait que le but de l'Angleterre était de *conserver exclusivement le commerce de l'extraction des nègres d'Afrique*; et voici comment il le prouve :

« Sans doute aussi, l'étranger habile à saisir tous les moyens d'action, n'omit pas de s'assurer des relations dans le Club Massiac, comme il en avait avec une autre société purement philanthropique, connue sous le nom d'*ami des noirs*. Le Cabinet de Londres sut tirer un grand parti de ces deux sociétés, pour faire *suggérer* ou exécuter tout ce dont sa politique avait besoin, soit pour *se conserver exclusivement le commerce de l'extraction des nègres d'Afrique*, soit pour forcer les Colonies Françaises en Amérique à désirer ou leur indépendance, ou un changement de domination. »

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de faits mis à la charge de l'Angleterre pour servir de *preuves* que la subversion des Colonies Françaises fut son *ouvrage*, et qu'elle s'en *réjouit*.

de l'espèce humaine ? Où est-il ce Spartacus nouveau, qui ne trouvera point de Crassus ? Alors disparaîtra le Code noir ; et que le Code blanc sera terrible, si le vainqueur ne consulte que le droit de *représailles* ! »

Si, comme on n'en saurait douter, Toussaint a lu, dans le tems, cette invocation à la *vengeance*, au *carnage*, au *poignard* et au *droit de représailles* ; si cette apostrophe ¹ à l'*honneur* excita chez lui le désir très naturel de s'affranchir et d'être un Spartacus ; est-ce l'Angleterre, est-ce MM. Wilberforce et Pitt qui en sont responsables ? Malheureux Toussaint ! ² lui aussi a trouvé son *Crassus*, mais peut-être vivrait-il encore, peut-être ce *grand homme* serait-il encore le chef de Saint-Domingue, peut-être eut-il échappé aux perfidies Consulaires s'il eut suivi le conseil atroce d'établir un *Code blanc aussi terrible que le Code noir* !

Je le demande maintenant. Qui aurait pu s'attendre que ces mêmes philanthropes Français qui lui envoyèrent de Paris leur diplôme des *droits de l'homme*, et qui, pour la plupart savaient par cœur l'écrit de l'abbé Raynal, publié en 1774, imagineraient un jour de se laver du sang versé dans leurs Colonies en disant que les *doctrines* qui les mirent à feu et à sang *avaient pris leur source en Angleterre* ?

Cette première imposture n'avait été mise en avant que pour préparer par degrés les crédules Parisiens à la découverte d'une trame tellement profonde et si bien prouvée, que le Premier Consul n'hésita point à la leur

¹ Le mot apostrophe était précédé du mot *éloquent*, barré dans la suite. — O. K.

² Le texte portait d'abord : Illustre et malheureux T. — O. K.

dévoiler dans un rapport officiel porté en pompe au Corps Législatif par l'un de ses Conseillers d'Etat.

« Régnault de Saint-Jean d'Angely, Orateur du Gouvernement :

« A l'époque, il est vrai, où toutes les *idées (sic) libérales* se manifestaient, s'exagéraient au sein de l'assemblée Constituante, où les amis de la France pouvaient craindre jusqu'aux *égaremens d'un honorable délire*, où ses ennemis pouvaient se flatter d'induire les esprits en erreur, en faisant parler le sentiment, on parla de la suppression de la traite et de la liberté des noirs.

« Wilberforce, trop lié avec le Chancelier de l'Echiquier pour qu'on ne put pas raisonnablement regarder leurs pensées comme communes, Wilberforce, bien sur sans doute du succès de sa proposition avant de la faire, jeta au sein du Parlement d'Angleterre la proposition de supprimer la traite des noirs.

« *Monument de l'habileté avec laquelle le génie qui l'inspirait marchait vers son but*, la discussion fut assez *chaloureuse* pour être remarquée, assez *sage* pour ne pas amener d'*entraînement*, assez *bien conduite* pour n'aboutir qu'à un ajournement à l'an 1800, ajournement renouvelé et dont la postérité seule est, sans doute, destinée à connaître le terme.

« Un tel débat pouvait, devait animer, *électriser* des esprits ardents, et pour peu que son effet fut secondé dans l'intérieur par des *hommes habiles à créer une chaleur factice*, il n'était pas impossible d'*amener* l'assemblée Constituante à un *résultat funeste pour nos Colonies*, etc. »

Observez que ce ne sont plus ici des *on dit*, comme ceux qu'avaient recueillis M. Lacrételle. C'est une révé-

lation toute pleine de détails et articulée d'un ton si positif qu'on doit croire que celui qui la fit, avait assisté au conciliabule de MM. Wilberforce et Pitt où il entendit ce dernier dire à son ami : « Le moment est venu de nous *venger* de la conduite de la France en Amérique en *préparant* à notre tour l'indépendance de ses Colonies et en lui *inspirant* des démarches propres à ce but. Jettez au sein du Parlement la proposition d'interdire à nos Colons tout nouvel achat de nègres en Afrique. Exprimez-vous en philanthrope... Faites *parler le sentiment*, faites même valoir les saints préceptes d'une religion à laquelle on vous croit sincèrement attachée. Je montrerai de mon côté qu'ils sont en parfait accord avec les calculs de l'économie politique... Nous parlerons à Westminster, mais pour n'être entendu qu'à Paris ; car cette discussion nous fournira des traits d'éloquence très propres à faire effet sur les révolutionnaires Français, tout occupés aujourd'hui de nos débats. Avec leur passion pour nous enlever l'initiative des *idées libérales*, soyez sur que dans l'*égarement d'un honorable délire*, ils se laisseront arracher d'emblée l'affranchissement de tous leurs esclaves. Ou s'ils n'étaient pas suffisamment *électrisés* par nos harangues, j'ai des moyens surs pour faire féconder cette idée *dans l'intérieur* par des Jacobins habiles à créer une *chaleur factice*. Fiez-vous à moi pour les amener à *quelque résultat funeste à leurs Colonies*. Attendez-vous à voir bientôt celles-ci à feu et à sang et soyez sur que le bruit de ce désastre portera la *joye* parmi nos spéculateurs, puisque rien ne me sera si facile que d'empêcher la Jamaïque d'être atteinte par l'embrasement de Saint-Domingue. Avant peu, et sans coup férir, nous nous trouverons en possession du riche mo-

nopole des denrées Coloniales. Le plan est utile, la conception profonde et le succès infaillible ; car j'ai donné le mot à nos amis pour qu'ils applaudissent à nos discours sans adhérer à vôtre motion. Tel est le service éminent que nous pouvons rendre à nôtre pays, pourvu que le débat qui va s'ouvrir soit *assez chaleureux pour être remarqué* des Parisiens, assez sage pour ne point amener ici d'*entraînement* et ASSEZ BIEN CONDUIT POUR N'ABOUTIR QU'A UN AJOURNEMENT DONT LA POSTÉRITÉ SEULE CONNAÎTRA LE TERME, etc, etc.

Tout ce complot, dont l'exécrable noirceur aurait fait pâlir le génie même du Satan de Milton, parut si naturel au Gouvernement Consulaire, qu'il ne voulut point laisser à d'autres le soin de le dérouler aux Français, comme un *monument de l'habileté avec laquelle le génie* de Pitt avait *marché* vers le double but de révolutionner leur métropole et d'embraser leurs Colonies.

Ce qui doit le plus frapper dans cette pièce, ce qui en fait le trait caractéristique, c'est la modération qui y règne. Si le Premier Consul y révèle aux Français tout ce qui s'était passé dans ce conciliabule vraiment digne des enfers, c'est uniquement pour que la Grande nation ne se laisse plus prendre à l'avenir dans des pièges si bien tendus. Du reste, il n'en fait point un grief. A la manière dont il en rend compte, sans se permettre d'y ajouter la moindre plainte, on voit clairement qu'il ne l'envisage que comme une de ces petites finesses diplomatiques très permises entre Gouvernemens qui se font des professions de paix. Ce n'est point les Anglais qui sont à blâmer pour avoir tendus le piège ; mais uniquement les Français pour s'y être laissés prendre. Que dis-je ! Bien loin de le reprouver il l'admire ! A la justice

qu'il se plaît à lui rendre en l'appelant *sage, habile et bien conduit*, on ne peut se refuser à l'idée qu'il se serait glorifié d'en avoir fait tout autant s'il eut dirigé le Cabinet de St-James.

N'oublions pas que le but secondaire de ce rapport était de rétablir la traite des nègres à laquelle un Décrêt des législatures précédentes avait mis fin. Et le rapporteur Consulaire y réussit pleinement, car à peine eut-il développé au Corps Législatif la manœuvre employée pour leur *inspirer* ce décrêt, elle parut si savamment ourdie, les rôles si bien distribués et les pièces justificatives si convaincantes, que pour mieux en déjouer les auteurs, on rétablit à une pluralité de 211 voix contre 65 le trafic de chaire humaine appelé traite des nègres.

J'invite les historiens futurs à prendre note que cet acte d'accusation contre MM. Wilberforce et Pitt fut dressé dans le Conseil d'Etat Consulaire, sanctionné par les autorités législatives et officiellement affiché dans toute la France, le 16 mai 1802, six semaines seulement après le traité d'Amiens ! Comme si son auteur eut cherché à mieux montrer au monde dans quel esprit de paix il venait de la ratifier ¹ !

N'oublions pas non plus que précisément à la suite de

¹ Cette date est précieuse pour l'histoire de la rupture du traité d'Amiens, en ce que jusqu'à l'époque où nous arrivons, les journalistes Anglais s'étaient abstenus de toute récriminations sur le passé, et ne s'étaient point encore permis de traits propres à blesser le Premier Consul. Ceux de leurs écrits dont il fit un grief sont postérieurs à ce rapport officiel. La Note où il les dénonça comme l'effet *d'un système profond et suivi de diffamation* est du 17 Aoust 1802.

Tant il est vrai que son acte solennel d'accusation contre M. Pitt lui paraissait bien moins un acte de *diffamation* que l'éloge de ce Ministre !

ce lumineux Rapport, la plupart des Français furent si émerveillés de la sagacité, de l'impartialité, et surtout de la modération avec laquelle le Premier Consul venait de faire aux Anglais leur *part* dans les crimes commis à St-Domingue, qu'ils lui donnèrent par acclamation le titre de GRAND JUGE DE PAIX DE L'UNIVERS¹, titre dont il se montra digne dans ce discours à jamais mémorable : « Content d'avoir été appelé, par l'ordre de celui de qui tout émane, à ramener sur la terre la JUSTICE, l'ordre et l'égalité, j'entendrai sonner ma dernière heure sans regret et sans inquiétude sur l'opinion des générations futures ».

Ajoutons ici quelques faits et citons quelques dates très propres à jeter un nouveau jour sur le Rapport du 16 mai 1802.

¹ Je dois cependant rendre ici à M. Lacrételle la justice de dire que loin de partager l'admiration universelle pour le rapport du 16 mai, il eut des scrupules en voyant l'usage ou plutôt l'abus qu'on y faisait des *on dit* enregistré dans son premier Précis-Historique. Voici comment il y est revenu dans le troisième, publié en 1806 :

« Quelle fut la *part des Anglais* dans la longue série de crimes qui amena et completa le désastre de St-Domingue ? Cette recherche serait trop longue pour la tâche que j'ai entreprise, et d'ailleurs ne peut être faite que par un homme qui aurait eu le malheur d'être témoin de tant de déplorables événemens. Beaucoup de personnes ont cru que la révolte des nègres de St-Domingue avait été *dès longtems préparée par M. Pitt*, comme une vengeance de la perte de l'Amérique septentrionale. C'est à cette *exécrable* pensée qu'elles attribuent les motions que M. Pitt appuya si souvent dans le Parlement pour l'abolition de la traite d'Angleterre. Elles n'y voient qu'une *hypocrite philanthropie* de la part d'un homme qui affichait et même exagérait son mépris pour les vains projets de perfectibilité, et qu'une *provocation* faite à la France d'allumer dans St-Domingue un incendie qu'il saurait bien prévenir

En premier lieu ; ce furent les Quakers qui, les premiers et dès l'année 1783, présentèrent une pétition au Parlement pour le prier d'interdire le commerce de la traite d'Afrique. Peu après, l'université de Cambridge se joignit à eux et présenta une pétition semblable. Est-il à présumer que ces Quakers et les Professeurs de Cambridge aient été mis en avant, en 1783, par l'espoir de tendre un piège à la sensibilité des révolutionnaires Français ?

En second lieu ; quoique les débats Parlementaires que firent naître ces adresses ne commencèrent qu'en 1789, M. Wilberforce avait annoncé sa motion en 1787. Son conciliabule avec M. Pitt doit donc remonter à une époque où il n'existait encore à Paris ni *honorable délyre*, ni *assemblée Constituante*, ni *Jacobins* à mettre en jeu pour y créer une *chaleur factice*. D'où l'on voit que ces deux hommes d'état devaient avoir beaucoup d'avenir dans l'esprit pour concerter alors le plan qui ne devait s'exécuter que six ans après, où (*sic*) pour avoir tenu à Londres, en 1787, le discours relevé et publié à Paris en

à la Jamaïque. Cette accusation n'est *nullement vraisemblable*. L'histoire ne sait point juger de l'authenticité de ces crimes d'Etat dont la *conscience* d'un seul homme reste le juge et le vengeur ».

C'est la première fois qu'un accusé, sur le quel pesait un crime de cette noirceur, s'est vu renvoyer à un plus amplement informé et au Jugement de Dieu et de sa *conscience*, par un écrivain qui reconnaît qu'il n'en existe *aucune preuve*, que l'accusation n'est *nullement vraisemblable*, et que la seule pensée d'un pareil crime est une *exécrable pensée*.

N'importe ; peut-être y a-t-il eu chez M. Lacrételle plus de courage qu'on ne pense à être ainsi revenu sur une accusation dont le premier germe se trouvait dans les propres écrits, et d'avoir osé la revoquer en doute lorsqu'elle venait d'être appuyée sur un rapport fortifié de toute l'autorité Consulaire.

1802, comme un *monument de l'habileté avec laquelle marchait vers son but le génie qui* INSPIRA aux Français de briser tout à coup en éclats les fers de leurs esclaves¹.

En troisième lieu ; MM. Fox et Burke ayant pris dans les premiers débats relatifs à la traite des nègres tout autant de part que MM. Wilberforce et Pitt, il est presque impossible qu'ils n'aient pas plus ou moins trempé dans cette conspiration si *sage*, si *bien conduite* pour faire marcher l'embrasement des Colonies Françaises de front avec l'embrasement de la métropole.

En quatrième lieu ; quiconque relira les discours que prononcèrent MM. Pitt et Fox, le 18 avril 1791, sera en effet tenté de croire qu'ils avaient le pressentiment que la France les écoutait et l'instinct qu'elle leur reprocherait un jour de lui avoir *inspiré* le décret qui, en émancipant ses esclaves, acheva la désorganisation de ses Colonies. Ces deux Orateurs s'appliquèrent à mettre en évidence que tout affranchissement pareil serait moins un acte d'humanité qu'une conduite irréfléchie, bienveillante

¹ Entre les écrivains Français qui se sont occupés à éclaircir ce point historique, M. Vaublanc, que j'aurai occasion de citer est le seul, à moi connu, qui ait eu le courage de relever cette date :

« On répète tous les jours que M. Pitt a fait agiter dans le Parlement la question de l'abolition de la traite des noirs, dans la *certitude* que les Français ne manqueraient pas de s'enflammer par les débats Anglais, et de porter à l'excès leurs délibérations sur cet important objet ; que sans doute ils passeraient ensuite à la *liberté des noirs*, et *détruiraient ainsi leurs Colonies*, ce grand motif de la jalousie des Anglais. D'abord, *on ne se rappelle pas* que cette question a été présentée par M. Wilberforce *plusieurs années* avant la révolution, etc., etc. »

Qu'auront dit le Chef suprême et son Conseil d'Etat en se voyant ainsi *rappeler* ce fait, le seul qui se trouve oublié dans leur lumineux Rapport ?

dans son motif, cruelle dans ses effets : « Vu l'état de dégradation où nôtre conduite destructive (our baneful conduct) a réduit ces tristes victimes de l'avarice Européenne, dit M. Pitt, gardons-nous bien d'ajouter à leur malheur par une émancipation inconsidérée (a rash emancipation). Les nègres déjà importés dans nos Isles sont absolument impropres à la liberté. Tout ce qu'on peut faire pour eux est d'améliorer par degrés la situation abjecte où ils se trouvent, en les plaçant sous la protection des lois. Peut-être pourra-t-on aller plus loin dans la suite ; mais parler aujourd'hui d'AFFRANCHISSEMENT serait le comble de la cruauté. Ce serait un acte de *démence* (it would be *insanity*) ;

M. Fox tint le même langage. Pour mieux écarter cette idée désastreuse, il compara l'effet de l'affranchissement des esclaves à celui que produirait la vue du soleil ardent sur les yeux d'un homme auquel on viendrait d'enlever la cataracte ¹.

Tels furent leurs avertissemens ! Tels sont les pièces du procès dans la revision duquel le *Grand Juge de Paix*

¹ Ces deux discours auxquels Robespierre répondit : *Périssent nos colonies pourvu que les principes restent*, se trouvent dans le Reg. Parl. vol. XXIX, p. 293 et 305.

Les Français y prêtèrent si peu d'attention que le décret qui donna la liberté à leurs nègres fut rendu à l'unanimité, et presque sans aucune discussion contradictoire.

Ce décret est du 5 mars 1793, et par conséquent postérieur aux hostilités. Une fête populaire le solennisa dans la métropole qui l'envisageait alors comme une victoire sur les mêmes Anglais qu'elle a accusés ensuite de l'avoir *inspiré* à ses législateurs.

Certes, ce n'est pas ainsi qu'en pensait Danton, lui qui s'écria ce jour-là : « *C'est aujourd'hui que l'Anglais est mort. L'Anglais voit anéantir son commerce !* »

de l'univers a découvert, onze ans après, chez les membres du Parlement Britannique, un projet profondément conçu et *sagement conduit* pour inspirer aux Français la funeste idée de *donner la liberté aux noirs !*

En cinquième lieu ; bien qu'à l'en croire MM. Wilberforce et Pitt n'eussent pris en mains la cause des Africains qu'à dessein de la perdre en la faisant *ajourner* indéfiniment, M. Wilberforce n'a cessé de revenir sur cet ajournement et a plaidé de nouveau leur cause, en mars 1807, avec une telle chaleur (*factice* ou réelle, n'importe) que la Chambre Basse, la Chambre Haute et le Roi se sont enfin réunis pour interdire l'achat et l'importation de nouveaux esclaves. Ce Bill a deux objets en vue :

1^o De ne plus traverser ou compromettre la civilisation de l'Afrique en y entretenant le feu des guerres perpétuelles que se livraient les petits Princes, afin d'avoir toujours des prisonniers à vendre aux Européens ;

2^o De forcer le Colon Anglais, par le plus puissant des motifs, par la crainte de manquer de bras pour sa culture, à améliorer le sort de ses esclaves, en ménageant leurs forces, en veillant sur leur mœurs, en favorisant leurs mariages et en soignant leurs enfans en bas âge. Le Sénat Britannique s'est flatté que ces bienfaits seraient tôt ou tard le résultat de ce Bill, et que leur réunion augmenterait tout autant le nombre des cultivateurs acclimatés qu'un recrutement annuel d'Africains, victimes dévouées dont un grand nombre périssait ou avant de mettre à la voile, ou pendant le trajet, ou d'abord après être arrivées au lieu de leur éternel exil. Du reste, l'accusation intentée contre M. Wilberforce par le Gouvernement Consulaire a si peu influé sur ce Bill,

que dans le cours des longs débats à la suite desquels il a passé, aucun orateur Anglais n'a daigné y faire la moindre allusion. Je doute même si au moment où j'écris, M. Wilberforce est encore informé qu'il eut été dénoncé aux Français et à toute l'Europe comme ayant *préparé, allumé, excité* l'incendie de St-Domingue. L'indifférence des Anglais sur tout ce qui se dit à la tribune de Paris ne peut se comparer qu'à l'adresse avec laquelle leurs accusateurs en ont profité pour revenir sans cesse à la charge, avec la double certitude qu'aucun accusé ne prendra la peine de se défendre et qu'aucun Français n'aura la témérité de les démentir.

Ils se sont trompés néanmoins. Voici un trait de justice et de courage digne d'être consigné dans l'histoire. Au milieu de ce débordement universel de calomnies et de haine, il s'est déjà trouvé, à Paris même, un homme assez hardi pour repousser en masse les accusations intentées contre les Ministres Anglais, et cet écrivain (M. Vaublanc) ne l'a point fait, comme M. Lacrételle, en donnant à entendre que le crime peut être vrai, quoiqu'il ne soit point vraisemblable. Celui-ci s'est exprimé avec franchise et s'est attaché à faire comprendre à ses compatriotes que ces laches calomnies les flétrissent mille fois d'avantage que tous les crimes dont ils cherchent vraiment à se disculper ¹. Le seul trait de son

¹ M. Vaublanc a déployé entr'autres beaucoup de discernement et de connaissance du cœur humain dans la manière dont il en a appelé à l'amour propre de ses compatriotes pour les faire revenir à des sentimens plus juste envers M. Pitt : « Je suis étonné surtout, leur dit-il, que les Français partisans de cette opinion ne s'aperçoivent pas de la *honte* dont elle couvre le nom Français. En effet, qu'un peuple entraîné par mille causes au renversement de ses lois, en proie à l'anarchie

plaidoyer où l'on reconnaisse l'esprit du tems, c'est qu'il se plaint de ce que la prétendue participation des Ministres Britanniques aux troubles de la France et à l'embrasement de St-Domingue, a été inventée par les *partisans* de M. Pitt, et POUR SA GLOIRE.

Dans quel siècle vivons-nous donc ! et quelle idée doit-on se faire en France de la *gloire*, si tous les forfaits que nous venons de passer en revue y paraissent *glorieux* pour le Ministre qui les eut fait commettre, si les accusateurs méritent d'être confondus parmi ses *partisans* ¹ !

dévorante, voie commettre dans son sein des assassinats juridiques et d'autres crimes multipliés dont le récit porte avec lui l'épouvante ; sans doute c'est le dernier excès du malheur auquel les hommes puissent être condamnés par la destinée. Mais qu'un peuple soit conduit à ces crimes par *une main étrangère qui le façonne aux forfaits*, le pousse vers les résolutions insensées, le précipite à la fois dans un abyme de maux et d'horreurs, ce n'est plus le comble de l'infortune humaine, mais de la *dégradation* et de l'*infamie*. Et si c'était le peuple Français qu'eut ainsi conduit la main d'un Anglais, il n'y aurait plus de terme pour exprimer un semblable avilissement. Les entrailles se bouleversent à cette idée. L'esprit et le cœur la rejettent également. »

¹ J'entrevois un moyen d'expliquer cette singulière fiction. Selon toute apparence le Censeur Impérial n'aurait jamais mis son *imprimatur* à ce plaidoyer, si l'auteur ne s'était mis d'avance en mesure de lui montrer, papiers sur table, qu'il l'avait exclusivement dirigé contre les *partisans* de Pitt.

Ce plaidoyer est intitulé *Rivalité de la France et de l'Angleterre depuis le commencement de la révolution jusqu'à nos jours*, par Vienot Vaublanc, membre du Corps Législatif. Paris 1804. Son écrit est peu connu et ne mérite guères de l'être que par la chaleur avec le (*sic*) quel ce Français y a justifié les Ministres Britanniques d'avoir influé *directement* ou *indirectement*, sur les troubles de sa patrie.

Croirait-on, par exemple, que ce qu'on vient de lire était

N'importe ; je dois citer la seule page qu'on ait encore osé écrire pour le défendre.

Après être remonté aux *causes* de la révolution et avoir rappelé les plus frappantes : « Je le demande maintenant, ajoute M. Vaublanc, quelle part a pu prendre M. Pitt, ou le Mininistère Britannique, a tant de causes variées autant que nombreuses, les une secretes, les autres publiques et si terribles ? Quel homme, quel gouvernement eut pu diriger un tel mouvement, insensible d'abord et tout à coup d'une rapidité qui étonne l'imagination ? La Cour de Versailles fut-elle *inspirée* par lui quand elle prit la résolution de convoquer les Etats Généraux. Est-ce lui qui l'a *portée* à ce doublement du tiers

précédé des lignes qui suivent, où l'auteur s'emblait (*sic*) avoir fait de son mieux pour se retracter d'avance ?

« Lorsque l'Europe vit naître la Révolution Française, le gouvernement Anglais s'aperçut d'abord que bientôt il pourrait s'occuper de ce grand mouvement, *augmenter des troubles* faciles à prévoir, et armer l'Europe contre la France. Dès lors, sans doute, il *prépara ses ressorts* dans les cabinets des différentes Puissances, et le traité de Pilnitz, conclu par son influence en 1791, annonçait ce despotisme exercé sur l'Europe pendant dix années par le Ministre Britannique. Mais n'est-il pas *singulier* de voir en M. Pitt le grand moteur de la révolution Française. Ses partisans veulent qu'il l'ait *fait naître*, qu'il l'ait *excitée*, *accrue à son gré*, dès le commencement, et un grand nombre de ses ennemis partagent cette opinion *renouvelée* tous les jours et consignée dans plus d'un ouvrage imprimé. »

Certes, s'il est vrai, comme l'affirme cet historien, que M. Pitt se fut promis de s'occuper des troubles de la France pour les *augmenter*, et qu'il eut déjà, à cet effet, *préparé ses ressorts*, on ne saurait trouver *singulier* qu'il ait été soupçonné d'avoir *excité et accru à son gré* la révolution Française. Ce qui est beaucoup plus *singulier*, c'est qu'en soutenant que ce Ministre n'y prit aucune part, son apologiste soutient aussi qu'il s'était *préparé* à y prendre part.

Etat dont dépendait la marche de la révolution ? Est-ce lui qui *inspira* à l'assemblée Constituante ce décret qui abandonnait les destinées de l'état à des mains inexpérimentées ? Aurait-il enfin, au milieu de ce mouvement terrible, du tems des élections de la Convention, *influencé* les opérations des assemblées Electorales plus agitées que les flots de la mer après la plus terrible tempête ? Personne n'oserait répondre que M. Pitt ait été *l'auteur* de ces résolutions et de ces mouvements. C'est donc SANS AUCUN FONDEMENT que ses *partisans*, pour sa gloire, et des Français même, par un faux raisonnement, le regardent comme le *grand moteur de la révolution*... Mais il est une triste gloire qu'on ne peut lui contester, c'est d'avoir été le *nœud constant et ferme* de la Coalition contre la France, de l'avoir soutenue, ranimée par l'argent de l'Angleterre et d'avoir prolongé l'opposition de l'Autriche aussi longtems qu'il lui fut possible, etc., etc. »

Pour ce dernier fait, personne n'essayera de le contester. Je laisse volontiers aux historiens futurs le soin de décider s'il fit la gloire ou la honte de M. Pitt, pourvu qu'on ne se permette plus d'y associer celui d'avoir *façonné* les Français au crime, d'avoir conspiré en pleine paix pour leur révolution, d'en avoir *salariné* les fureurs, et d'avoir *préparé* l'embrasement de leurs Colonies.

Que reste-t-il maintenant de cette masse d'accusations ? Rien, absolument rien que l'éternel opprobre de ceux qui l'avaient élevée. Et observez que pour mieux en renverser l'échaffaudage, j'ai tout fouillé, tout cité et suis remonté à toutes les sources ¹. Si j'ai omis la moindre

¹ L'écrit de Soulavie est le seul que je me sois abstenu de citer, parce qu'on m'assure que tous les Français le signalent

preuve ou si l'on en découvre de nouvelles, j'adjure, je somme les accusateurs de les produire ; mais je les défie de rompre le silence ; et c'est bien ce silence qui devra être considéré comme l'aveu de leurs impostures.

Peut être la refutation que je viens d'en faire paraîtra-t-elle encore, sous quelques rapports, incomplète. Mais comment s'y prendre pour démontrer la fausseté

comme le recueil le plus impudent d'impostures qu'ait enfanté leur révolution.

Il ne sera pourtant pas déplacé d'en transcrire ici quelques-unes.

« Depuis le traité de 1783, et même depuis la paix de 1763, l'Angleterre n'a pas cessé de *préparer* la révolution de 1789 contre l'ancienne Monarchie Française, et celle des Jacobins contre la Monarchie Constitutionnelle. »

« Elle avait des mémoires politiques et géographiques sur le caractère des différentes provinces susceptibles de soulèvements. »

« La Cour de Londres essaya de soulever les Cévennes sous le Ministère de M. Amelot. »

« Elle ne fut point étrangère à l'insurrection de la Magistrature de Bretagne. ».

« Elle eut part à l'émeute des grains sous le ministère de M. Turgot. »

« M. Turgot était d'accord avec les Anglais pour *bouleverser* la France, et humilier les Grands de l'Etat, éternels ennemis de l'Angleterre. »

« Le Duc de Dorset soufflait à Versailles dans le sein de la Cour et de l'Etat, le feu de la discorde, et accélérail par ses menées la révolution. »

« L'Angleterre qui avait commencé la révolution avec Mirabeau, la continua par Brissot avec les mêmes agens. »

« Sa main *invisible* conduisit tous les événemens. »

C'en est assez pour faire comprendre qu'en fait d'imagination, ce digne accusateur des Anglais aurait mérité la palme sur tous ses confrères, sans le fameux *Moniteur* du 10 août 1802, ou sans les deux Rapports sur la débarcation de la peste à Etaples et sur le conciliabule de MM. Wilberforce et Pitt.

Puisque j'ai été conduit à faire mention de ses *Mémoires*,

d'un complot qu'on dit avoir été dirigé par *une main invisible* ? J'ai nécessairement dû me borner à mettre en évidence que ceux qui l'ont mis au jour se contredisent mutuellement, que tout ce qu'ils allèguent pour soutenir leur système de diffamation sont autant d'allégués qui le démentent et exposent leur propre turpitude. Si en géométrie, science susceptible de preuves, la réduction à l'absurde équivaut à la démonstration directe, ne puis-je pas me flatter d'avoir historiquement rempli mon but, celui d'établir qu'avant l'emprisonnement de

il ne m'est guères permis de taire que j'y suis personnellement inculpé comme ayant été le principal *instrument* dont se servit M. Pitt pour mettre en œuvre la révolution Française. L'abbé Soulavie s'amuse même à faire de moi un *fonctionnaire public* de la Grande-Bretagne. A l'en croire, ce fut *D'Ivernois qui conçut, organisa et excita les différentes scènes et proscriptions du 14 juillet, 20 juin, 10 août, 21 janvier etc. Ce fut D'Ivernois qui, depuis 1789, dirigea l'élévation et la chute de cette variété de Gouvernemens qui se sont formés et détruits en France, en si peu de tems, etc.*

Pour le rendre plus vraisemblable, cet historien me place dans les *Bureaux* de la Cour de Londres où je n'ai jamais eu d'emploi, et me met en relations journalières, intimes, avec Robespierre et Marat, que, grâces au ciel, je n'ai jamais vus. Ce n'est pas tout ; il m'établit à Paris même, pendant toutes les *Proscriptions* qu'il m'attribue et durant lesquelles je me suis heureusement trouvé à deux ou trois cent lieues de la France, sans avoir eu la moindre correspondance, directe ou indirecte, avec aucun des individus qui l'habitaient. Voyez les preuves de cet alibi dans mon *Appendice aux recettes extérieures*, p. 83.

Après tout, et fut-il aussi vrai qu'il est faux, que j'eusse joué un rôle dans la révolution Française, je ne serai point le seul étranger qui eut figuré sur ce théâtre, et il resterait encore à examiner si j'étais l'*agent de Pitt* *.

* On conserve, à la Bibliothèque de Genève, parmi les papiers de D'Ivernois, une « Réponse (inérite) aux Mémoires de Soulavie » et une lettre de Chauvet s'y rapportant. — O. K.

Louis XVI, ni M. Pitt, ni ses collègues ne prirent aucune part, directe ou indirecte, dans les troubles de la France ?

Mais l'accusation contraire restera, parce que celle-ci du moins repose sur un document irréfragable. Les mêmes Français qui reprochent à l'Angleterre de s'être mêlée dans leurs troubles pour les prolonger et même pour *les faire naître*, les mêmes hommes qui signalent avec raison toute immiscion (*sic*) pareille comme un grand crime international, avaient fait tout ce qui était en eux pour le commettre, en invitant le peuple Anglais au soulèvement et en lui promettant *fraternité et secours*. Leur décret du 19 novembre 1792 fut promulgué en pleine paix ; et c'est en partie pour effacer le scandale de cet acte qu'ils y ont ensuite ajouté l'acte plus scandaleux encore de dire que l'Angleterre les avait devancés en faisant secrètement ce qu'ils firent ouvertement ¹.

¹ Ce Décret, qui fut imprimé en plusieurs langues, portait : « La Convention Nationale déclare, au nom de la Nation Française, qu'elle accordera *fraternité et secours* à tous les peuples qui voudront recouvrer leur liberté. Elle charge le Pouvoir Exécutif de donner aux Généraux les ordres nécessaires pour porter secours à ces peuples, et *défendre* les citoyens qui auraient été *vexés* ou qui pourraient l'être pour la cause de la liberté. »

Cet appel aux séditions de tous les pays, et cet engagement de les *défendre*, sont sans contredit la cause la plus légitime de guerre qui ait jamais existé. Cependant il ne faut pas perdre de vue que la plupart de ceux qui promulguèrent (*sic*) ce décret croyaient peut-être offrir aux autres Nations un bienfait, puisqu'eux-mêmes se précipitaient alors dans les bras de l'anarchie.

Ce décret doit donc s'envisager comme un acte de frénésie et à ce titre on peut le leur pardonner plus ou moins. Mais l'acte postérieur d'accusation contre M. Pitt ! Cette accusation inventée de sang froid, appuyée sur tant de mensonges et

Leur imposture a trouvé cependant une telle créance sur le continent, que si mon écrit y parvient je suis presque sur qu'il n'y fera d'abord que peu d'impression. Comment supposer, diront certains journeaux, que tous ces rapports multipliés sur les intrigues et la duplicité de Pitt fussent devenus une clameur universelle ? Comment croire qu'ils se fussent accrédités et si longtems soutenus, s'ils n'avaient eu plus ou moins de fondement ? Telles personnes diront que les écrivains que j'ai réfutés m'ont donné de grands avantages par leurs exagérations, leurs contradictions et leurs désaveux ; mais qu'il ne s'ensuit pas que le fond de leurs rapports ne puisse être vrai jusqu'à un certain point. Celles-là soutiendront qu'il est permis d'en croire quelque chose, quoiqu'à la vérité très peu de chose ; et ne sauront pas mieux spécifier ce qu'elles en croient, que sur quoi elles se fondent pour y croire.

répétée par des hommes qui en connaissaient la fausseté, mais qui, à force de la présenter sous des couleurs naturelles, ont fini par y croire ! cette accusation amplifiée par le Chef suprême de la France et accueillie avec tant de transports par ses sujets régénérés ! Certes, la tâche en est ineffaçable. Ici (*sic*) du moins le crime peut s'appeler *National*. Rien ne prouve mieux l'entraînement avec lequel cette Nation s'abandonne à toutes les impressions qu'on veut lui donner sur les hommes qu'elle a commencés à aimer, à haïr ou à craindre.

Que dans un accès de fièvre révolutionnaire les Français se soient baignés dans le sang ; l'histoire des autres peuples offre plus d'un exemple de fureurs semblables. Qu'ils aient ensuite prêté l'oreille à tout ce qui pouvait atténuer des crimes dont ils rougissent, cela se conçoit et s'excuse. Mais qu'ils aient hypocritement essayé de les rejeter sur un Gouvernement étranger qu'ils en savaient innocent, et auquel ils avaient reproché d'en avoir montré trop d'horreur ! Ce dernier crime est, s'il est possible, plus grand que tous les autres ensemble, par cela seul qu'il a été médité, exécuté et poursuivi de sang-froid.

D'autres enfin se retrancheront, comme M. Lacrételle, derrière des *peut-être* et diront : Peut-être en effet M. Pitt ne se mêla-t-il point des troubles de la France, mais qui sait s'il ne s'en réjouit pas intérieurement ? Qui sait s'il ne les envisagea point comme utiles à son pays ? Qui sait s'il ne fut point retenu par la conviction qu'il y avait assez de matières inflammables sans qu'on eu besoin d'y en verser de nouvelles pour entretenir ce vaste incendie ? Et après tout, qui sait s'il ne s'en est pas plus ou moins mêlé ? Qui sait s'il n'a point réussi à cacher sa main ? Qui sait ? Qui sait ?... Ni eux, ni personne ne *savent* rien de semblable ; et quant à moi, il me suffit de savoir que la morale, le droit public, les traités et les intérêts bien entendus de l'Angleterre lui défendaient également d'intervenir en pleine paix dans les troubles de France. Il me suffit de savoir que M. Pitt, ses collègues et le Roi lui-même ont solennellement nié cette prétendue intervention. Il me suffit de savoir que les preuves sur lesquelles on l'étayait reposent toutes sur des faits faux, absolument faux, et tellement faux que les écrivains qui les ont allégués devaient avoir la conscience intime de leur fausseté. Ces faits sont faux où ils sont vrais ; et dès lors il n'y a pas de milieu ; on doit admettre l'accusation en entier ou la rejeter en entier.

Quels fruits en a recueilli le Gouvernement qui les inventa ?... Il a réussi à répandre la créance de cette odieuse intrigue dans le nord de l'Europe, où la diplomatie moderne s'en est permises de non moins odieuses... Il a réussi à y rendre le nom Anglais impopulaire... Il a surtout réussi à former en France un vaste ravitaillement de haines nationales, à y faire élever un cri momentané de guerre, et à y obtenir une espèce d'assentiment au

gigantesque projet qu'il méditait déjà en signant le traité d'Amiens, celui de conquérir la paix en marchant à la conquête des Isles Britanniques. Jamais, jamais les Français n'auraient donné les mains à cette entreprise périlleuse, si leur Chef ne les y avait préparés en leur persuadant qu'avec une nation rivale, susceptible de tant de haine et capable de tant de crimes, ils devaient, ou se préparer à une guerre éternelle, ou se résoudre à un grand effort pour y mettre fin en allant détruire, dans Londres même, ce vaste atelier de conspirations, de poignards, de poisons, etc. Il n'est pas une seule des accusations ci-dessus, à commencer par celle inventée contre M. Wilberforce, dont le but principal ne fut de faire répéter en chorus aux Français : *Le moment approche où nous tirerons une vengeance complète de tant d'atrocités et de perfidies*. Ces dernières lignes de l'ordre du jour sur la débarcation de la peste à Etaples ont été le refrain perpétuel de toutes les impostures. Le projet d'envahir l'Angleterre en était l'unique but ¹.

¹ Je dois pourtant convenir que le Directoire avait eu précisément la même tactique. Chaque fois qu'il invita les Français à *marcher à Londres*, il y préluda pour quelque découverte du même genre. Un jour entr'autres l'un des membres des Cinq Cents monte tout consterné à la Tribune et y fait la révélation suivante : « Le Gouvernement Britannique, dont le génie fécond en crimes semble inépuisable, non content de refuser même la nourriture à nos frères prisonniers, pousse l'*atrocité* au point de les faire *fusiller en masse* dans leurs cachots ».

A cette nouvelle, qu'aucun des assistants ne crut et qu'ils firent tous semblant de croire, Jean de Bry et les siens de s'écrier comme le Maréchal Soult : « Il faut que l'expédition contre l'Angleterre ait lieu. Il le faut, sous peine, non seulement d'être *déshonorés*, ce qui est beaucoup pour une nation sensible et victorieuse ; mais sous peine de voir éternellement se

Après le relevé que je viens d'en faire, la génération présente peut déjà prononcer si l'accusateur en chef *entendra sonner sa dernière heure sans regrets et sans inquiétudes sur l'opinion des générations futures.*

Graces au ciel ! le cri de guerre éphémère qu'il avait réussi à exciter et à propager en France, s'y change déjà

renouveler les scènes etc... Il ne nous reste qu'à prendre notre dernier ennemi *corps à corps*. La lutte ne peut être incertaine et le Gouvernement Anglais doit tomber... Il ne connaît pas l'audace de la guerre. Il n'excelle que dans l'art de broyer des poisons et d'aiguiser des poignards ». — « Oui, oui, tournez vos armes contre lui, leur répondit le Directoire. Que le Palais de St-James s'écroule : la patrie le veut, l'humanité l'exige, votre vengeance l'ordonne... Unissez-vous, *marchez à Londres*... Le pouvoir de l'enthousiasme n'a point de limites en France... Que chacun pour sa part s'empresse de contribuer au *Grand Œuvre National*... sans doute avant que la septième année de la République éclaire le retour de cette solennité (la fête des Vainqueurs de la Bastille) le jour de la vengeance aura lui et la *providence sera justifiée* ».

On voit que Bonaparte lui-même n'a jamais rien dit de plus éloquent ni même de plus prophétique, si ce n'est peut-être lorsqu'il annonça que la *fin du XVIII^e siècle ne devait ressembler en rien aux siècles qui l'ont précédé.*

J'ai cru devoir citer ces harangues pour mieux mettre en évidence que chaque fois qu'il s'est agi ou s'agira d'engager les Français à *marcher à Londres* leur Gouvernement, Directorial, Consulaire ou Impérial, n'importe, a toujours eu et aura toujours quelque grandes découvertes en réserve, à commencer par la *fusillade en masse* de leurs frères prisonniers dans les cachots de l'Angleterre, et à finir par la *débarcation de la peste* à Etaples.

Cette découverte ne sera point la dernière. On peut s'en fier à l'œil perçant du génie qui s'est chargé des destinées de l'univers en proférant ces belles paroles : « *Ma gloire, mon bonheur, je les ai placé dans le bonheur de la génération actuelle. Je veux autant que je pourrai, influencer que le règne des idées PHILANTHROPIQUES ET GÉNÉREUSES soit le caractère du siècle.* »

en vœux de paix ! Graces au ciel ! l'époque s'approche où chacune de ces accusations tournera à la honte et à l'éternel opprobre de l'homme qui s'en était rendu l'organe et le garant, comme pour mieux montrer au monde que la crédulité de ses sujets est une mine inépuisable. Graces au ciel ! les plus honnêtes d'entr'eux commencèrent à rougir d'avoir prêté l'oreille à l'épouvantable liste de crimes qu'il avait mis à la charge de M. Pitt, pour souiller la réputation de l'homme d'état le plus pur, le plus intégrè qu'ait vu le XVIII^e siècle. J'ose pronostiquer que plutôôt ou plus tard, il feront d'une commune voix à ce grand Ministre l'unique reproche que lui prépare peut-être l'histoire, et qu'ils ne manqueront point d'exagérer à leur manière : celui d'avoir été trop honnête et trop fidèle à ses promesses, celui d'avoir trop respecté les relations de paix, celui d'être resté trop longtems le témoin inactif de leur révolution, celui de n'avoir pas senti, dès l'année 1792, qu'il importait aux Anglais d'aider Louis XVI à l'étouffer, en lui conseillant la résistance, et en lui offrant sous mains des subsides.

Peut-être me suis-je trop étendu sur ce grossier ramas d'impostures. Mais étant le premier qui eut pris la peine de les relever, j'ai cru que les historiens futurs me sauraient gré de les avoir aidés à sortir de ce dégoutant labyrinthe. Ma vénération pour M. Pitt ne me permettait pas, d'ailleurs, d'en entammer l'examen sans le traiter à fond. Si quelques-uns de ses compatriotes regardent cette apologie comme superflue ou comme une espèce de flétrissure à sa mémoire (et ce sera, je m'y attens, l'opinion de la plupart d'entreux) je leur reprocherai à mon tour d'avoir accrédité par leur silence des calomnies qui, toutes absurdes qu'elles leur parussent, n'ont pas laissé

que de contribuer éminemment à la renaissance de la guerre. Comment un écrivain pourrait-il se rendre plus utile à ses semblables qu'en travaillant à détruire des bruits si propres à éterniser les haines de deux nations qui ont tant de moyens de se nuire et d'envelopper les autres nations dans leurs querelles?

TROISIÈME QUESTION

Le Gouvernement Britannique a-t-il aidé trop tard les Royalistes de la Vendée ? — Ne leur a-t-il tendu que des demi-seours ? — N'avait-il donné les mains à l'expédition de Quiberon que pour y faire périr les derniers restes de l'ancienne marine Française ? — L'Amiral Warren repoussa-t-il, à coup de canons, ceux des Royalistes qui après leur déroute cherchèrent un abri vers sa flotte ?

S'il y eut dans tout le cours de la révolution Française un moment propre pour l'étouffer et rétablir les Bourbons, ce fut sans doute lorsque les Vendéens coururent aux armes et se montrèrent si dignes d'être les vengeurs de l'autel et du trône. On ne saura jamais trop admirer l'intrépidité de ces héroriques (*sic*) paysans, ni assez déplorer que la Monarchie Française n'ait point recueilli le fruit de tant de sang versé pour elle.

Mais le Gouvernement Britannique aurait-il à se reprocher de s'être fait illusion sur l'importance de leur alliance, de leur avoir fourni trop tard les armes qu'ils demandaient, ou d'avoir plutôt visé à prolonger cette guerre civile qu'à y réunir les élémens de quelque grande diversion propre à sauver d'emblée et la France et l'Europe ?

M. le Cte de Puisaye, qui, le premier, vint au nom des Royalistes de l'Ouest, solliciter l'armement de Quiberon, et qui l'obtint, même avant que ses frères d'armes

se fussent emparés d'un pont, s'occupe — dit-on — à éclaircir ces trois points historiques. Personne mieux que lui ne sera à portée de dire s'il est vrai, comme on l'a tant répété, que les Ministres Anglais lui refusèrent longtems de sauver la France en Bretagne, afin de pouvoir mieux la dépouiller dans l'Archipel Américain.

Ici du moins ce ne sont point les républicains Français, ce sont de prétendus Royalistes, qui à leur retour de la malheureuse expédition de Quiberon, et pour se ménager un titre expiatoire auprès du parti vainqueur, dont ils méditaient peut-être déjà de joindre les drapeaux, furent les premiers à répandre à demi voix qu'il y avait dans cette affaire bien des dessous de carte, et que si le Ministère Britannique eut voulu sincèrement qu'elle réussit, il ne s'en fut pas tenu à des demi-mesures.

Cet armement qu'ils ont appelé une demi-mesure, portait aux Bretons 80 mille fusils, des vêtemens pour 60 mille hommes, assez d'artillerie pour toutes les armées Royalistes et des munitions de guerre en suffisance pour deux ans. Il ne couta pas moins de 1200 mille Livres Sterling à la Grande Bretagne, qui promit des secours semblables s'ils pouvaient arriver à leur destination et qui les avait déjà préparés, malgré la capture du premier, lors que Charette et les autres Chefs annoncèrent au Comte d'Artois ne pouvoir protéger son débarquement sur aucun point du territoire qu'ils occupaient. Personne n'ignore que le premier secours, après avoir été mis à terre en toute sureté par l'Amiral Warren, au lieu convenu avec les Royalistes, devint après leur défaite la proie des armées républicaines. Et bien, à en croire les diffamateurs de l'Angleterre, elle ne s'était déterminée à toutes ces dépenses que pour envoyer en masse à la mort

une centaine de Bretons, officiers de l'ancienne marine Française, qui faisaient encore ombrage à la marine Anglaise. Peu à peu on alla jusqu'à dire que celle-ci avait tiré sur eux, lorsque dans leur affreuse déroute ils se jetèrent à la mer en conjurant l'Amiral Warren de les sauver.

Rien de plus commun que de voir les Chefs d'un parti vaincu s'exagérer leurs fautes et se déchirer mutuellement. Mais la double calomnie à la quelle nous arrivons est unique en son genre : si elle ne dépasse pas celle du parti vainqueur, elle les égale et c'est beaucoup.

Aussi l'orsqu'elle fut importée en France par quelques émigrés qui s'en servirent de passeports, personne ne daigna d'abord l'y accueillir, à l'exception peut-être de Tallien, qui dut trouver commode d'entendre accuser la marine Anglaise d'avoir *mitraillé*, sur les bords de la mer, *l'élite* des marins français, que lui et ses coadjuteurs avaient fait judiciairement fusiller dans l'intérieur des terres le surlendemain du combat.

Mais peu après le 18 Brumaire et surtout après l'acte d'amnistie, cette accusation fut colportée dans toute l'Europe par quelques émigrés qui disaient avoir été à Quiberon, et fut reproduite en France, avec éclat, par des hommes bien faits pour l'accréditer.

M. Boissy d'Anglas qui avait traversé la révolution avec le caractère d'un homme honnête et courageux, consentit alors à réchauffer cette calomnie, sur la quelle il avait gardé le silence pendant huit ans : « La plus grande partie des malheurs de la révolution furent l'ouvrage du *Machiavélique* Cabinet de St-James, dit-il à la tribune en 1803... Nous nous souviendrons de Quiberon où les Anglais se dédommagèrent avec tant de per-

fidie et de cruauté de la défaite de ceux dont ils avaient armé le bras, en les empêchant de suivre leurs vainqueurs, en *les repoussant à coups de canon* des mêmes vaisseaux qui les avaient débarqués. »

« Qu'as-tu fait à Quiberon (disait à Turin le Général Menou dans une apostrophe oratoire contre l'Angleterre) qu'as-tu fait à Quiberon, lorsqu'après avoir abusé d'hommes qui n'étaient qu'égarés, et qui, rappelés à eux mêmes et à leurs devoirs, auraient un jour honorablement servi leur patrie?... *Tu les as fait mitrailler* par les vaisseaux qui les avaient portés sur nos rivages ! »

Quand le Gouvernement Consulaire a pu trouver parmi ses tribuns et ses guerriers des hommes capables de croire à une pareille lacheté, ou ce qui pire encore, capables de la proclamer ainsi sans y croire, on ne s'étonnera plus qu'il ait aussi trouvé des Prélats assez dévoués pour la consigner dans leurs mandemens. Lisez celui de l'Evêque de Saint-Brieux : « Qu'importe au Ministère Anglais par quel moyen il parvient à la destruction de la France ? Champs de Quiberon ! Déposez ici contre notre ennemi. La voix du sang de nos frères crie de la terre jusqu'au ciel et *demande vengeance* contre lui... Si l'Angleterre a conduit la jeunesse Française sur nos rivages, ce n'a été que *pour la faire périr* ; si elle lui a promis des secours, ce n'a été que pour entretenir son ardeur, et pour qu'elle en *devint ensuite la victime*, bien plus jalouse de *détruire l'élite* de nos marins que de remplir les engagements qu'elle avait pris, craignant bien plus leur attachement à leur patrie que l'*infamie* dont elle se couvrait. »

Tels ont été les fruits du Concordat ! Tel est l'usage pour le quel on avait rendu à l'Eglise Gallicane

ses anciennes libertés ! Telles sont les pastorales instructions que quelques uns des nouveaux Evêques débitent aujourd'hui dans les temples du Dieu de paix où ils expliquent aux fidèles ce commandement de sa loi : *Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain !*

Si tout autre que ce Prélat écrit jamais l'histoire de la malheureuse entreprise de Quiberon, elle fournira le tableau de trois perfidies dont la réunion est unique dans les annales de la guerre :

1^o Plusieurs soldats Royalistes rentrèrent en faveur auprès du parti républicain en égorgeant leurs propres officiers aux quels ils venaient de juger (*sic*) fidélité.

2^o Dès le surlendemain de la victoire, le vainqueur fit fusiller de sang-froid cinq-cent soixante Royalistes dont il avait reçu les armes comme prisonniers par capitulation ; ce qui, même dans le droit de la guerre civile, exclut toute idée de pouvoir de vie et de mort.

3^o Pour faire cesser le feu de l'Escadre Anglaise qui foudroyait les républicains et les empêchait d'avancer, ceux-ci eurent recours à un officier Royaliste qui alla à la nage leur annoncer la capitulation. Le feu cesse. Cet officier, M. de Gery revient à terre où il est fusillé pour prix de ce service.

Afin de rejeter sur l'Angleterre l'opprobre de ces trois perfidies, les Ecrivains Consulaires abandonnant cette fois M. Pitt pour prendre à partie le Ministre Windham et l'Amiral Warren, ont accusé celui-ci d'avoir exécuté de sang froid les ordres atroces que lui avait donné l'autre de sang froid. M. Windham, accusé de n'avoir dirigé l'expédition de Quiberon que pour mieux livrer aux vengeances républicaines les Royalistes Français dont,

plus qu'aucun de ses collègues, il admirait la loyauté et plaignait les malheurs ! M. Windham capable d'une si noire perfidie ! lui qui dans le Sénat Britannique a proclamé que l'honneur doit être plus cher aux Nations que le commerce, les richesses et la Puissance ! lui qui refusa son assentiment au traité d'Amiens parce qu'il n'y vit aucune stipulation pour les Royalistes de l'Ouest ! lui qui aurait voulu leur continuer l'appui de la Grande Bretagne même après que leurs Chefs y avaient renoncé en faisant leur paix séparées !

Ce Ministre est le plus inculpé de tous dans les différentes Calomnies dont la catastrophe de Quiberon a été la source. On vient de voir comment elles sont peu à peu devenues en France l'un des dogmes que le pieux clergé de l'Empereur Napoléon prêche dans chaire du Dieu de vérité.

Et cependant la vérité a enfin commencé à transpirer par un singulier canal. On doit se rappeler que dans son fameux manifeste, cité p. 413 etc. qui commençait par ces mots : *Les anciens Ministres Anglais, ces hommes atroces qui jettèrent à Quiberon l'élite de nos anciens officiers de marine pour les FAIRE ÉGORGER, etc.* », on doit se rappeler, dis-je, que Bonaparte y avait annoncé que les Chefs de la Vendée, entr'autres MM. d'Autichamp et Chatillon, *écrivaient* l'histoire de toutes les *atrocités* à leur connaissance, et que quand elles seront connues, *la postérité mettra les Grenville, les Windham, au nombre des personnes qui ont le plus déshonoré l'Europe moderne.*

Il est bon de savoir que ces *écrits*, si solennellement promis, en 1803, par le Gouvernement Consulaire, n'ont point encore vu le jour et ne le verront vraisemblablement jamais. Ni les Chatillon (*sic*), ni les D'Autichamp

n'ont voulu mettre leur sceau à aucune des *atrocités* sur l'existence des quelles on osait en appeler à eux. Mais M. le Comte de Vauban qui se trouvait détenu, en 1806, dans les prisons de Paris, a réussi à s'en faire ouvrir les portes, en publiant son journal de l'expédition de Quiberon, où il avait accompagné l'Amiral Anglais pour commander en chef les Royalistes de l'intérieur qui devaient couvrir ce débarquement.

Voyons s'il impute au Ministère Britannique de l'avoir jeté à Quiberon, lui et les siens, pour *les y faire périr*, de ne leur avoir promis des secours que pour *entretenir leur ardeur* ou afin qu'ils *en devinssent ensuite la victime*. Voyons surtout si l'Amiral Warren les *repoussa à coups de canon* des vaisseaux qui les avaient débarqués.

Je ne puis me dispenser de transcrire plusieurs pages de ce journal parce que toutes les accusations ci-dessus y sont traitées à fond et qu'il est sorti des mêmes presses de Paris qui les avaient propagées si longtems sans contradicteurs ¹. Le Comte de Vauban y présente d'abord le tableau détaillé des dépenses en tout genre que fit l'Angleterre pour que cet armement fut complet. Il pose en fait que l'expédition de Quiberon, *tant blâmée, tant décriée, aurait décidé le sort de la France* si l'on n'eut pas renoncé à l'unique système de guerre au quel les paysans Royalistes étaient propres, ou si le commandement des troupes soldées eut été dévolu au Comte de Puisaye au quel seul il décerne le mérite d'avoir conçu et déterminé le plan de cette expédition. Puis il ajoute :

¹ Cet écrit est intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire de la Guerre de la Vendée* par M. le Comte de..., Paris 1806. — D'après Quérard les notes de Vauban auraient été arrangées, sur l'ordre de Napoléon, par Alph. de Beauchamps. — O. K.

« M. le Comte de Puisaye a été ensuite transformé en *lache*, et les Anglais en *assassins*. On oubliait de dire que nous étions des imbécilles qui, à force de nous mal conduire et d'entasser fautes sur fautes, avions tout détruit. »

Quand il en vient au reproche d'*assassinat* intenté contre l'Amiral Warren, voici le portrait qu'il fait de l'assassin : « Franc, ouvert, aussi vrai que valeureux, prêt à tout pour opérer le bien, d'une activité inimaginable... Ayant disputé de zèle et de dévouement pour servir nôtre cause et l'ayant constamment servie d'une manière au dessus de tout éloge. Tout pays doit s'honorer d'avoir un homme qui, à un courage héroïque, réunit autant de loyauté, de noblesse et de moralité. Il n'y a personne qui en particulier n'ait eu à se louer de lui... Avec tous les batimens portant du canon il se placa près du rivage et par le feu le plus vif et le mieux dirigé, arrêta les Colonnes républicaines... Il se dépêcha d'envoyer des chaloupes pour emporter ce que la défense et la retraite de M. de Sombreuil pourraient sauver... Une grande quantité de chasses marées sauvèrent tout le monde, à l'exception de ceux qui arrivèrent trop tard ou qui se crurent obligés de rester jusqu'à la dernière extrémité... Les embarcations de l'Escadre arrivaient avec beaucoup de peine, ayant à lutter contre la marée et le vent qui était très fort et absolument contraire. Nous leur apprimes que l'on s'était rendu, qu'il n'était plus tems. Elles retournèrent à l'escadre. Mais si M. le Comte de Sombreuil eut différé d'une demi heure sa fatale reddition, lui et tout ce qui a été pris était sauvé... Le lendemain l'Amiral envoya un de ses Capitaines de vaisseaux pour demander et solliciter l'échange des prison-

niers ou offrir telle rançon et condition qu'il plairait à l'ennemi de proposer. Ce Capitaine avait ordre d'accepter toute condition qui serait faite... Tout fut rejeté. On niait toute espèce de capitulation et on le renvoya en lui disant qu'il n'en avait jamais existé ¹. »

Voyons maintenant si cet historien impute aux Ministres Britanniques, soit d'avoir *trahi* la cause de son parti, soit d'avoir fait trop ou trop peu pour elle.

« Les Ministres Anglais ont fait dans la proportion juste tout ce qu'il fallait. Nous ne pouvions espérer rien de plus, rien de mieux. Nous en avons posé nous même les bases... Ce Gouvernement nous a grandement secourus ; mais une fois à terre nous étions livrés à nous mêmes. Il ne dirigeait, ni ne pouvait diriger nos opérations... Nous Français, nous avons tout détruit, tout perdu et nous avons l'ingénérrosité de nous plaindre, de

¹ Le nombre des Français, officiers de marine, que l'Amiral Warren offrait de racheter à tout prix, et qui furent fusillés le lendemain à Vannes ne doit pas avoir été aussi considérable qu'on le dit. M. de Vauban assure que sur soixante et douze officiers, le régiment de la marine en laissa soixante trois tués ou blessés sur le champ de bataille dans l'affaire du 16. Le reste ne périt point en entier ; car plusieurs atteignirent, ainsi que M. de Vauban, les bateaux que leur amenèrent les Anglais jusque sur la rive, malgré le feu très vif des Chasseurs républicains.

Ce fut dans l'armée de Condé, dans les Corps de Béon, et en Hollande que périrent la plupart des officiers de marine qui s'étaient armés pour leur Roi. Un grand nombre, incapables de servir par leurs infirmités ou aux quels l'âge ne permettait plus de faire une campagne active, vinrent se réfugier à Londres, où le Gouvernement leur accorda et leur continue des secours proportionnés à leur grade. Tant il était jaloux des restes de l'ancienne marine Française !

Ces secours lui ont du moins valu de n'être accusé d'avoir fait *périr* que l'*élite* des marins Français.

crier à la *trahison*. Nous demandons, on nous donne et nous nous plaignons. Nous faisons toutes les sottises imaginables ; nous en accusons les autres, et ces autres ont constamment la noblesse, humiliante pour nous, de ne pas nous répondre... Qui est-ce qui accuse, parle, juge ? Des gens qui ne connaissent en rien la chose, qui, de l'expédition, de ces détails et de son but ne connaissent que le nom de Quiberon... Nous crions à la *trahison* contre un Gouvernement qui donne ce qu'on lui demande, qui emploie les moyens qu'on lui indique, et qui en soutenant la cause Royaliste soutenait la sienne ; car quelle plus puissante et plus forte diversion pouvait-il y avoir pour l'Angleterre que celle des pays Royalistes ; que cette guerre qui paralysait toutes les côtes de l'Ouest ? Elle emploie donc *les plus grands moyens* : Mais on dit que c'était pour *nous faire périr*, que c'était pour se *débarrasser des officiers de la marine Française*. Mais où ont été tués les officiers de la marine ? N'est-ce pas à la bataille du 16, et par suite de la bataille du 16 ? Qui est-ce qui commandait ? N'était-ce pas des Français ? En quoi les Anglais y étaient-ils pour quelque chose ? Nous ont-ils demandé de la donner ? Un seul Anglais pouvait parler, et il fait ce qu'il peut pour en détourner M. le Comte d'Hervilly. Il ne peut empêcher la faute, au moins il la pallie ; enfin il fait tout ce qui dépend de lui, il arrête l'ennemi. Quel est cet Anglais ? C'est l'Amiral Warren. Or pour faire croire à la *trahison* il n'y a qu'un moyen, qu'une manière de poser la question, c'est de dire que M. le Comte d'Hervilly, *gagné* par le Gouvernement d'Angleterre, était convenu en partant et avait arrêté, avec lui Gouvernement, de faire tuer les troupes à ses ordres, troupes composées de ses compa-

tristes, de ses amis, enfin de se faire tuer lui-même. Non. Depuis que l'on ne dit plus que par malice les aristocrates mettent le feu à leurs châteaux pour faire niche à leurs ennemis, je n'ai pas entendu de pareilles sottises.

« Cependant les Français qui habitaient Londres, profitant du droit qu'on a de parler dans ce pays là, faisaient des cris épouvantables, ne cessaient de dire qu'il était affreux que le Gouvernement mit tant de parcimonie pour aider une si noble cause, qu'il ne donnait aux Royalistes que ce qui était nécessaire pour les compromettre, mais pas assez pour les défendre ; qu'enfin c'était vouloir les sacrifier et faire périr les Français les uns par les autres ¹. Alors les voix de cette nuée de crieurs jetaient feu et flamme contre la conduite d'un Gouvernement qui, dans le silence, suivait sa politique, s'embarassant fort peu de ce qu'on disait, ce qui, suivant sa manière ordinaire, ne se donnait pas la peine de répondre *et n'avait pas même l'air d'entendre...* Tout en plaignant le malheur arrivé et en gardant le silence sur les fausses inculpations dont ils étaient l'objet, les Anglais songeaient à réparer cet échec, préparaient de nouveaux moyens, enfin une grande expédition ; et sans se plaindre du mauvais emploi des secours qu'ils avaient donnés, n'étaient occupés qu'à en fournir de nouveaux, en leur donnant une consistance capable de décider le sort des Pays Royalistes et la cause des Bourbons... Comment la malignité pouvait-elle chercher à ternir la *pureté* de ces vues bienfaisantes !

¹ Il n'est peut-être pas inutile de prévenir ici le lecteur que l'intention presque évidente de M. de Vauban est de rejeter plutôt ces calomnies sur les Français qui *habitent* encore Londres, que sur ceux d'entr'eux qui, à son exemple, ont

« Au milieu de tout cela, ce qui m'étonnait le plus, était le silence Anglais qui était imperturbable, au point de dédaigner *de faire connaître la vérité*, et qui, en ne cessant de faire le bien, accablait de générosité ceux dont l'injuste et calomnieuse indiscretion les traitait ainsi. Cela m'a toujours paru le *nec plus ultra* de la *grandeur* et de la *générosité*, car un seul article de gazette eut

déserté la cause de leur Roi* pour épouser celle de l'usurpateur. Les émigrés qui ont répandu ces laches calomnies, d'abord à Londres, puis à Hambourg, à Madrid et à Paris, sont précisément ceux qui cherchaient un prétexte pour colorer leur prochaine désertion. Or le plus plausible de tout était de dire que l'Angleterre avait voulu les *sacrifier et faire périr les Français les uns par les autres*.

Encore ne faut-il pas croire que tous les amnistiés aient tenu ce langage. J'en ai connu qui en rougissaient et qui très certainement, à leur rentrée en France, auront contribué à y mettre l'expédition de Quiberon sous son vrai jour et à faire tomber ces infames propos.

Le digne Evêque de Saint Pol de Léon, qui en était plus indigné que personne et auquel j'avais annoncé l'intention d'en faire justice, me remit à cet effet un manuscrit où j'ai trouvé l'anecdote de M. de Gery, et dont voici les dernières lignes**.

« Les frais considérables que le Gouvernement Anglais a fait pour cette expédition, les pertes de tout genre qu'il a souffert, réduisent pour tous les gens sensés à une pure et gratuite calomnie les reproches de trahison que les papiers Français prodiguent au Cabinet de St-James. Il n'en sera pas de même du reproche fondé, et mérité par le Gouvernement Français, d'avoir traîtreusement violé une capitulation pour se donner l'atroce et barbare jouissance de massacrer des milliers d'individus, dont un grand nombre déjà blessés et sans défense, et d'autres qui, comme le respectable Evêque de Dol, n'avaient jamais porté les armes ».

* Ce texte portait d'abord : leurs Princes. — O. K.

** Cette note, conservée à la Bibliothèque de Genève, parmi les papiers de D'Ivernois, a été publiée intégralement par nous dans la *Revue historique de la Révolution française et de l'Empire*, t. V. janvier-mars 1914. — O. K.

remis chacun à sa place, c'est-à-dire, *dans la boue*. Mais ils (les Ministres Anglais) ne se sont *jamais abaissés* jusque-là. »

Je crois inutile d'en transcrire d'avantage pour montrer que ce rapport d'un témoin oculaire et auriculaire est le document le plus précieux qu'on possède encore sur les causes de la catastrophe de Quiberon, si horriblement défigurée par cela seul que les Ministres Britanniques ne se sont *jamais abaissés* jusqu'à faire *connaître la vérité*. Quant à moi, j'ai toujours trouvé leur généreux silence beaucoup plus digne de blâme que d'éloge ; et cependant, ici du moins peut-être ont-ils eu quelque raison de s'en féliciter, puisque c'est de Paris même qu'est enfin sorti, en 1806, cet éclatant hommage à la loyauté de leur conduite.

Les lecteurs s'étonneront sans doute que la Police de Paris y ait laissé publier un démenti si formel aux manifestes de Bonaparte, aux mandemens de ces Evêques, et à toutes les diatribes de son papier officiel contre MM. Windham et Warren. Voici pourquoi : l'un des Princes Français est personnellement inculpé dans le récit du Comte de Vaubran, à peu près de la même manière que l'avaient été MM. Windham et Warren dans les *Moniteurs* de l'année 1803. Apparemment que le Censeur Impérial aura trouvé cette attaque contre les Bourbons préférable à l'autre et jugé qu'il pouvait sans risques l'aisser (*sic*) tomber l'ancienne dont on n'avait pu se promettre qu'un effet momentané. Si l'on a blanchi un ennemi, ce n'est que pour mieux noircir l'autre. Plus M. de Vauban a déployé de candeur et de courage en repoussant les calomnies élevées contre le Ministère Anglais, moins ses lecteurs le soupçonneront d'avoir

calomnié le Comte d'Artois. Or cette calomnie vaut bien l'autre. Et qui sait si l'on n'a pas en réserve quelque moyen pour les remplacer par une troisième ?

Mais que penser d'un Chevalier Français qui, après avoir été admis dans la société intime du Premier Prince du sang, prend la plume à Paris pour l'insulter à Londres dans l'infortune, en publiant des communications confidentielles qu'il assure avoir eues avec lui ? La profonde indécatesse d'un semblable procédé suffirait presque pour tenir un (*sic*) garde contre tout l'écrit de M. de Vauban, si la seconde partie, celle où il déchire le Prince d'Artois avait rien à démêler avec le journal que contient la première, et où il enrégistrait journellement ce qu'il vit à Quiberon et entendit à son retour. On peut bien lui supposer l'espoir de couvrir par cet acte de justice envers des étrangers, le scandale de ses délations contre son Prince. Mais cela même n'infirme, ni n'invalide en rien le témoignage glorieux qu'il rend aux Anglais, surtout si l'on considère que le Gouvernement Impérial a laissé imprimer ce témoignage à Paris, sans l'y faire démentir.

Aussi ne l'aurait-on point permis si, à l'époque où nous arrivons, la vérité n'eut déjà été suffisamment connue en France, par les rapports de beaucoup d'autres émigrés rentrés qui s'était fait un devoir de ne point prêter leurs voix aux calomnies si bien réfutées par M. de Vauban.

Et il faut bien qu'elle touchâssent déjà à leur terme, puisque dans son troisième *Précis Historique*, où M. Lacrételle rend compte de l'expédition de Quiberon, il s'est abstenu de remettre sur le tapis aucune des accusations banales aux quelles les Anglais avaient été jus-

qu'alors en butte. Mais veut-on savoir comment il y supplée ?... en reprochant à l'Amiral Warren et à ses matelots de n'être point descendus à terre pour partager la défaite de leurs alliés !... « *Pas un Anglais ne sort des vaisseaux pour venir mêler ses armes à celles des émigrés. On s'indigne, on s'effraye de leur perfide immobilité* ».

Il n'a pas tenu à M. de Vauban de faire encore justice de cette méchante et plate observation :

« Une fois tout débarqué, dit-il p. 144, la mission de l'Amiral Warren n'était-elle pas finie ? Avait-il des ordres à donner ? Chaque portion d'autorité n'était-elle pas répartie ? Confiée à des chefs, n'en a-t-il pas attendu les résultats ? Ne nous a-t-il pas constamment aidé, soutenu ? N'est-il pas constamment resté près de nous et autour de nous ? Pouvait-il opérer tout à la fois et sur mer et sur terre ? Personne ne me dira que oui. Or tout ce que la marine pouvait faire était donc fait ; il nous restait à nous d'en faire un bon usage. »

Je ne saurai terminer son apologie des Ministres Britanniques sans leur faire un reproche mérité, celui d'avoir trop négligé, ou pour me servir du terme propre, d'avoir beaucoup trop méprisé l'opinion du Continent. Quoiqu'on en puisse dire, cette faute est la plus grande qu'ils aient commise pendant tout le cours de la révolution Française. Comme hommes publics, il n'aurait point dû leur suffire d'avoir le sentiment intime de leur rectitude et que le gros du peuple Anglais y rendit pleine justice. Le témoignage de leurs alliés n'était pas

* Ici un renvoi pour une note, et un large espace blanc. — O. K.

moins indispensable au triomphe de la Coalition. Si le Cabinet de Saint-James se fut bien pénétré qu'il lui importait d'avantage encore de cultiver l'opinion des peuples continentaux que d'accorder des subsides à leurs Princes ; s'il se fut appliqué à empêcher cette opinion de s'égarer, il eut pu y trouver l'allié le moins couteux et le plus fidelle. Mais il s'est laissé diffamer avec indifférence par le Cabinet des Thuileries qui, de diffamations en diffamations et d'impostures en impostures, quoique toutes plus effrénées les unes que les autres, n'a pas laissé que de marcher à son but, celui de décrier plus ou moins la nation Anglaise et ses Ministres. Si ces derniers eussent pris seulement au dehors la centième partie des peines qu'ils prennent au dedans pour éclairer et se concilier l'approbation de leurs compatriotes, je suis porté à croire qu'ils auraient évité la neutralité armée de 1800 ; peut-être même auraient-ils réussi à sauver l'Europe. M. Pitt est grandement blâmable de n'avoir pas, au moins une fois, employé son éloquence à reprendre en masse les principales accusations dont il était l'objet et dont le premier Consul s'était rendu l'organe et le garant. Personne n'était plus digne d'élever une statue immortelle à Bonaparte LE VÉRIDIQUE.

Au reste, cette faute n'est pas seulement celle de M. Pitt et de ses Collègues : tous ses devanciers la commirent et tous leurs successeurs la commettront. Elle tient en partie à la situation topographique du peuple Anglais qui le porte à s'isoler et lui en cache les risques ; en partie à une certaine fierté déplacée qui le rend insouciant sur l'opinion des autres peuples. Mais elle tient surtout à sa Constitution politique qui n'y laisse point aux Ministres le tems de s'occuper des affaires extérieures

avec assez de détails. Ils croient toujours avoir rempli leur tâche, quand dans le Parlement ils ont réduit l'opposition au silence ou satisfait le gros de la Nation.

On en aura un exemple frappant l'orsque j'en viendrai à la controverse sur les droits maritimes. Après avoir défendu et fait défendre la cause en Angleterre par une foule d'excellens ouvrages, le Gouvernement Britannique n'a pas même pris la peine d'en faire traduire un seul pour l'instruction des autres peuples. Or c'était eux cependant qu'il s'agissait surtout d'éclairer et de convaincre.

Le manuscrit s'arrête là. La fin — si elle a existé — semble perdue. On peut cependant juger de son contenu d'après la table des matières :

QUATRIÈME QUESTION

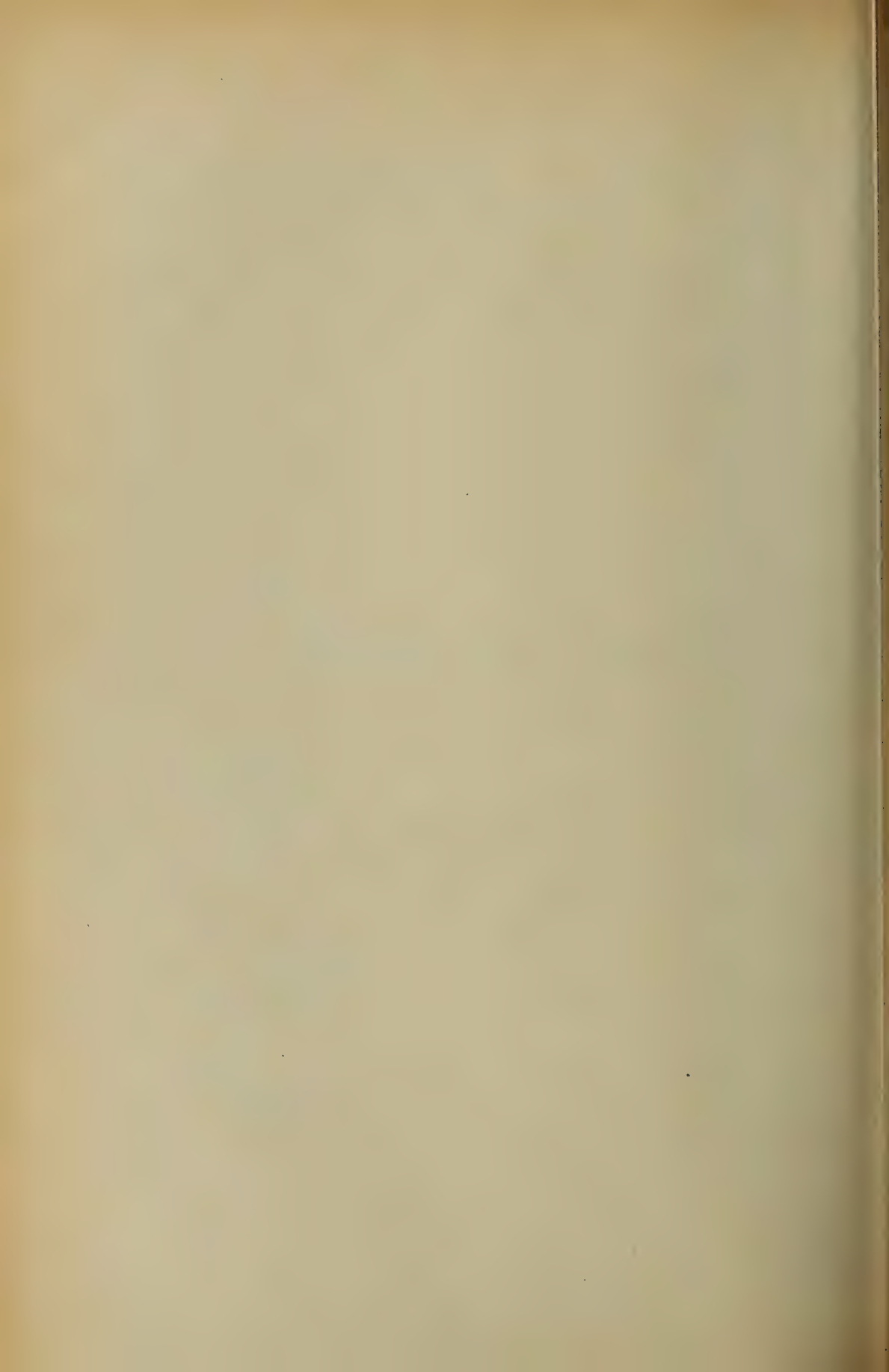
Le Peuple Anglais s'est-il enrichi par l'appauvrissement des autres peuples ? — A-t-il gagné à la révolution Française ? — Son commerce profite-t-il des guerres qui s'élèvent sur le Continent ? — Est-il intéressé à les exciter et à les prolonger ?

CINQUIÈME QUESTION

L'Angleterre prétend-elle à la souveraineté des Mers ? — S'arroge-t-elle des droits qu'elle refuse de reconnaître aux autres peuples ? — Le code marin actuel est-il son ouvrage ? — Convierait-il d'accorder en temps de guerre aux Puissances Neutres une liberté illimitée de navigation avec les Puissances belligérantes ? — Eût-il été préjudiciable ou avantageux au commerce Neutre de faire établir en principe que le pavillon neutre neutralise la cargaison ?

II

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS



COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE L'INSTITUT
PENDANT L'ANNÉE 1912

L'Institut national genevois s'est associé à la célébration du II^{me} centenaire de Jean-Jacques Rousseau en convoquant ses membres et le public de Genève à une séance solennelle tenue le 26 juin 1912 à la Salle de la Réformation. Des discours y ont été prononcés par MM. Henri FAZY, Alexis FRANÇOIS, John BRIQUET et Edmond MONOD. M. le prof. L. KETTEN et M^{lle} SYLVESTRE ont apporté leur concours à la partie musicale. Des vers de circonstances ont été lus par M. Nicolo ANSALDI.

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles et mathématiques

Au cours des six séances de l'année 1912, les communications suivantes ont été présentées :

M. le D^r BRIQUET. Les limites géobotaniques du Jura méridional.

M. le Dr Frank BROCHER. La respiration des insectes aquatiques.

IDEM. Le mécanisme respiratoire des petits Coléoptères du genre *Elmis*.

M. le Dr CARL. Présentation de plusieurs spécimens d'un crustacé fort rare, l'*Apus cancriformis*.

M. le Dr GANDOLFI-HORNYOLD. La reviviscence des Rotifères.

IDEM. La vie des Spatangues dans le sable.

M. le prof. Ch.-Eug. GUYE. Pierre-Prévost et la notion de l'équilibre mobile dans les sciences physico-chimiques.

M. le Dr HUGUENIN. La stéatose des fibres musculaires lisses.

IDEM. L'enchevêtrement des éléments maternels et fœtaux dans le placenta de la matrice gravide.

M. le Dr P. LADAME. Michel Servet et la découverte de la circulation pulmonaire.

M. le Dr Arnold PICTET. La couleur des papillons.

M. SCHÆR, astronome. Un nouveau spectroscopé à prismes objectifs.

M. le prof. Emile YUNG. Les effets anatomiques de l'inanition prolongée chez les animaux à température variable.

La Section a reçu dix membres honoraires et élu cinq membres correspondants. Elle a subventionné le Congrès international d'anthropologie de Genève et pris part à la souscription pour l'érection d'un buste de Pierre Prévost à l'Université de Genève.

II

Section des Sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire

Les travaux suivants ont été présentés :

M. le Dr O. KARMIN. Fragments inédits de Jules Barni sur Condorcet.

IDEM. D'Ivernois contre Sismondi économiste, pages inédites.

M. le prof. Edgard MILHAUD. L'action des communes suisses contre la cherté de la vie.

M. B. REBER. Le séjour des Sarasins dans nos contrées.

IDEM. Deux villages préhistoriques au sommet du Reculet.

IDEM. Recherches archéologiques à Genève et aux environs.

La Section a eu à déplorer la perte de son président, M. le prof. Paul DUPROIX. M. le prof. L. WUARIN, vice-président a été élu président, et M. Georges FAZY, vice-président.

III

Section de Littérature

La Section s'est augmentée de cinq nouveaux membres honoraires; elle a tenu trois séances de membres effectifs et une séance publique à l'ordre du jour de laquelle figuraient des poésies de M. Henry MUGNIER et de M. Raymond FÉVRIER, une communication de M. Alexis FRANÇOIS sur les privilèges du génie et les privilèges de la langue poétique au XVIII^{me} siècle, et la lecture de frag-

ments du nouveau drame en cinq actes et en vers de M^{me} Berthe VADIER, intitulé *Déjanire* (adapté des *Trachiniennes* de Sophocle).

IV

Section des Beaux-Arts

Les communications suivantes ont été faites :

M. J. DOMPMARTIN. Compte rendu de l'excursion à l'Abbaye d'Hauterive (Fribourg).

IDEM. Compte rendu de l'excursion à Bonne-sur-Menoge.

M. Antoine DUFAUX. Quelques villes allemandes vues entre deux trains.

Une partie des sept séances tenues par la Section a été consacrée à des discussions relatives à la célébration du bi-centenaire de J. J. Rousseau; trois de nos membres ont fait partie du comité de décoration et, par les soins d'un de ses membres, M. L'Huillier, il a été posé à Bossey (Haute-Savoie) une plaque commémorative du séjour de J. J. Rousseau dans ce village. Deux excursions à Hauterive et à Bonne ont été faites, la première au printemps, la seconde en automne. Nous avons admis trois nouveaux membres honoraires et élu un nouveau membre correspondant, M. Arnaldo BONAVENTURA, professeur à l'Institut musical de Florence. Enfin, deux délégués pour la commission du Musée des Beaux-Arts ont été présentés au Conseil administratif en la personne de MM. DE BEAUMONT et Ant. DUFAUX.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture

Cette Section a entendu au cours de huit séances les communications suivantes :

M. COENDOZ, ex-officier-marinier attaché à la commission de télégraphie sans fil du port de Brest. La télégraphie sans fil.

M^{me} DESQUARTIERS. Rapport sur les résultats donnés par les graines distribuées en 1911.

M. DUMUID. Les sociétés et moulins agricoles du canton de Vaud.

M. DURAND. Les progrès de l'aviculture en Suisse.

M. ELMER. Règlements et tarifs relatifs à l'éclairage électrique à Genève.

M. le prof. LENDNER. Les champignons comestibles et vénéneux.

M. E. NEURY. Présentation de moulages de fruits; qualités et défauts des variétés présentées.

M. Raymond ROBERT. L'élevage et la culture de l'huître et de la moule.

M. SCHOCH. L'élevage du canard.

Outre les assemblées ordinaires, la Section a tenu trois séances de membres effectifs; elle a admis six nouveaux membres ordinaires; elle a chargé M. VULLIÉTY de la représenter au sein du comité de gestion, en remplacement de M. NICODET, empêché par son éloignement de la ville d'assister régulièrement aux séances.

Comme les années précédentes, des prix ont été remis à plusieurs expositions locales.

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1912, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
1 ^{er} janvier 1912. Solde disponible .	Fr. 2,744 70	Indemnité du Secrétaire général .	» 300 —
16 février. Reçu de la librairie Kündig pour publications vendues . . .	» 423 50	» du Bibliothécaire . . .	» 300 —
Solde du compte Amacher . . .	» 27 50	Allocation de la Section d'Industrie et d'Agriculture	Fr. 400 —
Mai. Allocation annuelle de la Ville de Genève pour la Bibliothèque .	» 200 —	Alloc. de la Section des Beaux-Arts .	» 400 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Alloc. de la Section de Littérature .	» 400 —
Intérêts sur dépôts à la Banque de Genève.	» 70 75	Frais d'impression (<i>Mémoires et Bulletin</i>)	» 3,200 —
		Prime d'assurance	» 42 —
		Au Comité du Centen. de J. J. Rousseau	» 100 —
Total des recettes.	Fr. 8,466 45	Frais divers de la Bibliothèque et autres	» 309 75
A déduire dépenses de l'exercice	» 5,451 75	Total des dépenses.	Fr. 5,451 75
Excédent des recettes	Fr. 3,014 70		

ÉTAT DES MEMBRES
DE
L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

AU
31 DÉCEMBRE 1913

COMITÉ DE GESTION

Président de l'Institut : M. Henri FAZY.

Vice-président : M. Emile YUNG.

Secrétaire général : M. John BRIQUET.

MM. Bernard BOUVIER.

Henri LE GRAND ROY.

Eugène RITTER.

C. VULLIÉTY.

Bibliothécaire : M. Joseph DUVILLARD.

**Section des sciences naturelles
et mathématiques**

MEMBRES EFFECTIFS :

Bard, Louis, docteur en médecine, professeur à l'Université, Boulevard des Tranchées, 44.

Bertrand, Louis, directeur du Collège, Petit-Lancy.

Briquet, John, Dr ès sc., directeur du Conservatoire et du Jardin botaniques, 33, chemin des Clos, Pâquis.

Cordès, Auguste, docteur en médecine, Chemin du Square, 13.

Frey-Gessner, Dr ès sc., conservateur au Muséum d'histoire naturelle, chemin de la Roseraie, 23

Hochreutiner, B.-P.-G., Dr ès sc., conservateur au Conservatoire botanique, avenue Wendt, 49, *secrétaire*.

Ladame, Paul, docteur en médecine, Rond-Point de Plainpalais, 5.

Oltramare, Hugues, docteur en médecine, professeur à l'Université, *secrétaire adjoint*, Corraterie, 11.

Yung, Emile, D^r ès sc., professeur à l'Université, rue St-Léger, 2, *président*.

MEMBRES ÉMÉRITES :

Prévost, Jean-Louis, docteur en médecine, professeur honoraire à l'Université, rue Eynard, 6.

Reverdin, Jacques-Louis, docteur en médecine, professeur honoraire à l'Université, Lapoussière, Rives de Pregny.

MEMBRES HONORAIRES :

Albaret, John, ingénieur, rue d'Arve, 30, Carouge

André, Emile, D^r ès sc., professeur à l'Université, Délices, 10.

Askanazy, Max, docteur en médecine, professeur à l'Université, rue de Candolle, 6.

Audéoud, Georges, docteur en médecine, Chêne-Bourg.

Bader, Charles, pharmacien, chemin Dumas, 11.

Barde, Auguste, docteur en médecine, rue du Mont-de-Sion, 8.

Batelli, Frédéric, docteur en médecine, rue Eynard, 6.

Bernoud, Alphonse, D^r ès sc., quai des Eaux-Vives, 32.

Brocher, Frank, docteur en médecine, Vandœuvres.

Carl, J., D^r ès sc., assistant au Muséum d'histoire naturelle, Bastions.

Cellérier, Gustave, quai des Eaux-Vives, 32.

Chaix, Emile, professeur au Collège, avenue du Mail, 23.

Chavannes, professeur au Technicum, boulevard Helvétique, 4.

Chenevard, Paul, rue de la Cloche, 8.

Chodat, Robert, D^r ès sc., professeur à l'Université, Pinchat, près Carouge.

Claparède, Edouard, docteur en médecine, professeur à l'Université, chemin de Champel, 11.

D'Espine, Adolphe, docteur en médecine, professeur à l'Université, rue Beauregard, 6.

Dordu de Borre, docteur en médecine, Bruxelles.

Dubois, docteur en médecine, rue St-Léger, 4.

Duboule, Emile, maître au Collège, avenue des Volandes, 3.

Dunant, Pierre-Louis, docteur en médecine, professeur honoraire à l'Université, rue Daniel-Colladon, 3.

Duparc, Louis, D^r ès sc., professeur à l'Université, chemin des Caroubiers, 22, Carouge.

Fehr, Henri, D^r ès sc., professeur à l'Université, route de Florissant, 72.

Gandolfi-Hornyold, von, D^r ès sc., Villa Beaulieu, Champel.

Grintzesko, Jean, D^r ès sc., Bucarest.

Grintzesko, Alice, D^r es sc., Bucarest.

Guye, Charles-Eugène, D^r ès sc., professeur à l'Université, Florissant, 4.

Guye, Philippe-Auguste, D^r ès sc., professeur à l'Université, chemin Bizot, 3, Florissant.

Haltenhoff, Georges, docteur en médecine, professeur à l'Université, chemin Krieg, 9, Florissant.

Huguenin, B., docteur en médecine, rue du Port, 11.

Jacquerod, David, mécanicien, rue du Commerce, 6.

Juge, Marc, D^r es sc., maître à l'Ecole professionnelle, rue Pierre-Fatio, 14.

Jullien, John, libraire, avenue du Mail, 18.

Kennel, Pierre, docteur en médecine, rue de Lausanne, 14.

Ladame, Charles, docteur en médecine, médecin adjoint à l'Asile de Bel-Air, Chêne.

Lagotala, arsenal de Genève.

- Le Coultre, Fridtjof, rue Etienne-Dumont, 14.
- Lendner, Alfred, D^r ès sc., professeur à l'Université, rue du Nant, 3, Eaux-Vives.
- Marcelin, D^r ès sc., chemin de la Gradelle, 10, Chêne-Bougeries.
- Margot, Charles, préparateur à l'Université, chemin Liotard.
- Mazel, Antoine, D^r ès sc., chemin Liotard, 2.
- Mégevand, Jules, docteur en médecine, professeur à l'Université, Rond-Point de Plainpalais, 7.
- Messerly, Oscar, géomètre, avenue de la Gare des Eaux-Vives, 16.
- Métral, Ernest, méd.-dentiste, professeur à l'Ecole dentaire, quai de l'Ile, 15.
- Monnier, Alfred, D^r ès sc., professeur à l'Université, 3, rue du Conseil-général.
- Müller, docteur en médecine, Nyon, Vaud.
- Odier, Robert, docteur en médecine, avenue du Mail.
- Pictet, Arnold, D^r ès sc., château Banquet, Sécheron.
- Pittard, Eugène, D^r ès sc., maître au Collège, chemin de Florissant, 30.
- Pugnat, Amédée, docteur en médecine, place du Molard, 15.
- Reber, Burkhardt, privat-docent à l'Université, cour St-Pierre, 3.
- Reutter, D^r ès sc., privat docent à l'Université, Genève.
- Reverdin, Frédéric, D^r ès sc., avenue de la gare des Eaux-Vives, 44.
- Rosier, William, D^r ès sc., conseiller d'Etat, Petit-Saconnex.
- Rudhardt, Paul, publiciste, Grand-Pré, Les Sapins, 30.
- Sabot, René, assistant à l'Université, rue du Rhône, 54.
- Sandoz, Louis, électro-technicien, boulevard des Philosophes, 8.
- Schær, H., astronome adjoint à l'Observatoire.

Schidloff, Dr ès sc., assistant à l'Université, chemin des Grands-Philosophes, 8.

Steinmann, Emile, Dr ès sc., maître au Collège, 1, rue du Belvédère.

Stern, M^{lle} Lina, docteur en médecine, Avenue du Mail, 15.

Tcherniavsky, A., assistant au labor. de physique, rue Bernard-Dussaud, 1.

Tecon, Henri, docteur en médecine, Leysin.

Tommasina, Thomas, Dr ès sc., Mon Ermitage, Champel.

Vulliét, Marc, dentiste, rue de Hesse, 16.

Weber, Edmond, Dr ès sc., 1^{er} assistant au Muséum d'histoire naturelle, rue de Malagnou, 31.

Wunder, Max, assistant de minéralogie, rue Plantamour, 24.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

Andrade, Jules, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Besançon.

Blanchard, R., professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Paris, boulevard St-Germain, 226.

Bonnier, Gaston, membre de l'Institut de France, professeur à la Sorbonne, Paris.

Bouvier, Eugène, professeur au Muséum d'histoire naturelle, Paris.

Britton, N.-L., directeur du Jardin botanique de New-York, Bronx Park.

Burnat, Emile, Dr ès sc., botaniste, Nant-sur-Corsier, Vaud.

Capellini, professeur à l'Université de Bologne.

Darwin, Francis, professeur à l'Université de Cambridge, Angleterre.

Delage, Yves, membre de l'Institut de France, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Paris.

Engler, Adolphe, membre de l'Académie des sciences de Prusse, professeur à l'Université, directeur du Musée et du Jardin botaniques de Berlin, Dahlem.

- Fabre, J.-H., entomologiste, Sérignan (Var).
- Ficheur, E., professeur à l'Ecole supérieure des sciences d'Alger.
- Francotte, professeur à l'Université de Bruxelles, rue Gillon, 72.
- Frédéricq, Léon, professeur à l'Université de Liège.
- Garrigou, Joseph-Louis-Félix, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Toulouse.
- Gravier, Charles, professeur adjoint au Muséum d'histoire naturelle, Paris
- Haeckel, Heinrich-Ernst, professeur à l'Université de Jena.
- Hervé, professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris, 8, rue de Berlin.
- Joubin, Louis, professeur au Muséum d'histoire naturelle, Paris.
- Julin, professeur à l'Université de Liège, 159, rue de Fragnée.
- Laisant, Charles-Ange, D^r, ancien examinateur à l'Ecole polytechnique, 5, rue du Conseil, Asnières (Seine).
- Lametz, Pierre-Victor, ancien président de l'Académie de Metz, 76, rue Sainte-Marie, Metz.
- Maiden, J.-H., directeur du Musée et du Jardin botanique de Sydney, Australie.
- Manouvrier, Léonce, professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine.
- Marchal, Paul, professeur à l'Institut national d'agriculture de Paris, Villa du Cèdre, Fontenay-aux-Roses (Seine).
- Minet, Adolphe, directeur du journal *L'Electrochimie*, 37, rue de Berne, Paris.
- Perrier, Edmond, membre de l'Institut de France, professeur au Muséum d'histoire naturelle, Paris.
- Plateau, Félix-Auguste-Joseph, professeur à l'Université de Gand, 148, Chaussée de Courtray, Gand.
- Prain, sir David, directeur des Jardins botaniques de Kew (Angleterre).

- Ranke, John, professeur à l'Université, directeur du Musée anthropologique et préhistorique, Brienverstrasse, 125, Munich.
- Ramwetz, Fernand, professeur à l'Université de Louvain, rue de Tirlemont, 56.
- Ræb, Emile, ancien professeur à l'Ecole de Pharmacie, rue Ste-Odile, 6, Strasbourg.
- Retzius, Gustav-Magnus, professeur émérite à l'Université de Stockholm.
- Schlagdenhauffen, Charles-Frédéric, directeur honoraire de l'Ecole supérieure de pharmacie de Nancy.
- Schwendener, Simon, membre de l'Académie des sciences de Prusse, associé étranger de l'Institut de France, Matthäikirchstrasse, 28, Berlin.
- Tichomirow, Wladimir, professeur à l'Université de Moscou.
- Vallot, Joseph, directeur de l'Observatoire du Mont-Blanc, avenue des Champs-Élysées, 114, Paris.
- Van Bambeke, Charles, professeur émérite à l'Université de Gand, rue Haute, 7.
- Vogl von Fernheim, August, professeur à l'Université de Vienne, Josefstädlerstrasse, 37.
- Vulpus, Gustav, Dr conseiller médical, 5, Sophienstrasse, Heidelberg.
- Walden, Paul, professeur à l'Institut polytechnique de Riga.
- Wiesner, Julius, membre de l'Académie des sciences de Vienne, Liechtensteinstrasse, 12.
- Zogref, Nicolas, professeur à l'Université de Moscou.
-

**Section des sciences morales et politiques,
d'archéologie et d'histoire**

MEMBRES EFFECTIFS :

Borgeaud, Charles, professeur à l'Université, Onex, près Genève.

Combothecra, X.-S., Dr en droit, rue des Allobroges, 16.
secrétaire.

Fazy, Georges, avocat, rue des Moulins, 1, *vice-président.*

Fazy, Henri, Conseiller d'Etat, 24, boulevard Helvétique, *président honoraire.*

Milhaud, Edgar, professeur à l'Université, rue St-Victor, *vice-secrétaire.*

Nicole, Jules, professeur à l'Université, chemin de Roches, 9, Terrassière.

Ritter, Eugène, professeur honoraire de l'Université, chemin des Cottages, 3, Florissant.

Verchère, Antoine, professeur honoraire de l'Université, 13, quai des Bergues.

Wuarin, Louis, professeur à l'Université, avenue de l'Ermitage, route de Chêne, *président.*

MEMBRES HONORAIRES :

Amstein, Hermann, avocat, rue du Marché, 40.

Æschimann, Daniel, professeur, Versoix.

Art-Guigon, chemin de Beaulieu, 8, Grange-Canal.

Auvergne, Antoine, ancien maître au Collège, 4, Puits-St-Pierre.

Babel, Antony, licencié ès science sociales, route de St-Julien à Carouge.

- Bard, pasteur, Carouge.
Barde, Charles, architecte, boulevard Helvétique.
Basset, J., directeur du bureau central de l'Etat-Civil,
Palais de Justice.
Bersot, Daniel, privat-docent, rue Caroline, 44.
Burkhardt, libraire, Molard, 2.
Candolle (de), Lucien, cour St-Pierre, 1.
Cellerier, L., rue Massot.
Chaix, Emile, professeur, avenue du Mail.
Chalumeau, Lucien, quai des Eaux-Vives.
Choisy, Albert, avocat, cours des Bastions, 15.
Choisy, Eugène, professeur à l'Université, boulevard de
la Tour, 4.
Claparède, Ed., Champel.
Contat, Jean, graveur, Croix-d'Or, 18.
Cuchet, Albert, Conches.
Denkinger, Henri, pasteur, rue Carteret, 20.
Deonna, Waldemar. Dr ès lettres, 1, chemin de Mala-
gnou.
Dunant, Albert, ancien conseiller d'Etat, Grand-Mézel.
Dunant, P.-L.-Maurice, rue Daniel-Colladon, 3.
Duvillard, Joseph, professeur, Bourg-de-Four, 24.
Erni, avocat, rue des Moulins, 1.
Falk, Félix, Dr en philosophie, route de Chêne, 28.
Fatio, Guillaume, 7, promenade du Pin.
Favas, Louis, régent, rue Dancet, 15.
Fazy, Robert, juge, quai des Eaux-Vives.
Ferrière, Louis, pasteur, rue Tœpfer.
Ferrière, docteur, Florissant.
Fivaz, directeur de l'Ecole de Commerce, boulevard
des Philosophes.
Frutiger, G., Dr ès sciences, rue Général-Dufour, 3.

Gentet, Ferdinand, professeur à l'Université, avocat, Molard, 4.

Ghidionesco, Vladimir, rue de Villereuse, 18.

Gomberg, Léon, ancien professeur à l'Académie de commerce de St-Gall, rue de la Croix-d'Or, 17.

Goth, Charles, pasteur, quai des Eaux-Vives.

Hersch, L., privat-docent à l'Université, rue de la Cluse, 13.

Jacques, Henri, régent à la division supérieure de la Servette.

Jamin, Philippe, rue du Mont-Blanc, 21.

Karmin, Otto, Dr en philosophie, privat-docent, 11, avenue des Arpillières, Chêne.

Kling, Henri, professeur de musique, 27, boulevard Georges-Favon.

Kühne, Emmanuel, rédacteur à la *Tribune*, Grange-Canal.

Lombard, Frank, Florissant.

Maday (de), André, professeur extraordinaire à l'Université de Neuchâtel.

Masson, Edgard, docteur, rue du Marché, 61, Carouge.

Mereinier, Edgar, quai du Léman, 4.

Milleret, Joseph, ingénieur-mécanicien à Chambésy.

Mönch, Auguste, graveur, 6, rue Tronchin.

Moriaud, Paul, professeur à l'Université, place Claparède, 7, *trésorier*.

Naville, Adrien, prof. à l'Université, chemin Dumas.

Plan, Danielle, rue Beauregard, 1.

Reber, ancien député, Cour St-Pierre, 3.

Reverchon, Isaac, maître au Collège, av. de Florissant.

Riaz (de), H., Vaud, Chésenex-sur-Nyon, Le Fief.

Richard, Eugène, Conseiller aux Etats, quai des Eaux-Vives, 4.

Rosier, W., professeur à l'Université, Conseiller d'Etat,

président du Département de l'Instruction publique,
Petit-Saconnex.

Schæffer, secrétaire de la Chambre de Travail, rue du
Temple.

Scheffler, Hans, avenue de la Harpe, 2, Lausanne.

Schütz, Alfred, régent, rue Argand, 3.

Seitz, Charles, professeur à l'Université, rue de Mala-
gnou, 20.

Senglet, J.-M., rue Verdaine, 7.

Stœssel, Marius, promenade St-Antoine, 16.

Terrisse, Jules, Florissant, 5.

Ullmo, Louis, rue de Lyon, 2.

Vincent, F., Longemalle, 2.

Viollier, W., Villereuse, 35.

Vuagnat, Eugène, avocat, rue des Moulins, 1.

Weber, G., docteur, route de Chêne.

Werner, Charles, professeur à l'Université, 4, route de
Florissant.

Werner, Georges, avocat, 29, rue du Rhône.

Willemin, Louis, professeur à l'Ecole dentaire, 1, rue
Pradier.

Wilmot, Em., privat-docent à l'Université, boulevard
des Philosophes, 23.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

Aars, Christian, B.-R., membre de l'Académie des sciences
et lettres, Jacob Aalsgate, 19, Christiana, Norwège.

Adriani, Giovanni-Battista, membre de la députation
royale pour l'histoire du royaume d'Italie, Cherasco.

Bergson, Henri, professeur au Collège de France, villa
Montmorency, 18, avenue des Tilleuls, Paris.

Biaudet, Henry, docteur ès lettres, 10, via Alessandro-
Farnese, Rome.

Boutroux, Emile, professeur à la Sorbonne, directeur de
la fondation Thiers, Rond-Point Bugeaud, 5, Paris.

- Bridel, Philippe, professeur à l'Université de Lausanne.
- Buisson, Ferdinand, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue Bobillot, 30, Paris.
- Calderoni, professeur de philosophie, via Solferino, 3, Florence.
- Capellini, Giovanni, directeur de l'Institut géologique de Bologne, via Zamboni, 65, Bologne.
- Cart, Jacques, Cully, Vaud.
- Carutti di Cantogno, baron, sénateur, président de la députation royale pour l'histoire du royaume d'Italie, via della Zecca, 7, Turin.
- Chevallier, Ulysse, correspondant de l'Institut de France, professeur d'histoire à l'Institut catholique de Lyon, Romans (Drôme).
- Clay, Brutus, ministre des Etats-Unis, Richmond, Kentucky, Etats-Unis.
- Cogels, baron Fridégand, sénateur, Belgique.
- Collebille, MÉRIL de, ancien pasteur, Chathamplace, 24, Brighton, Angleterre.
- Coquiel, Charles de, chevalier, professeur honoraire à l'Institut supérieur de commerce, place du Main, 48, Anvers.
- Darlu, A., inspecteur général au ministère de l'Instruction publique, rue de Grenelle-St-Germain, Paris.
- Doblhoff, baron Joseph de, Wühburggasse, 18, Vienne.
- Dognée, Eugène, docteur en droit, rue des Rémontrés, 4, Liège.
- Dorner, Dr, recteur de l'Université de Kœnigsberg.
- Doumergue, doyen de la Faculté de théologie protestante de Montauban.
- Dunant, Camille, rue Providence, 22, Annecy.
- Emerton, professeur à l'Université Harvard, Cambridge, Etats-Unis.
- Gheorgor, professeur de philosophie à l'Université de Sofia.
- Grand-Carteret, John, publiciste, rue de Rome, 1, Paris.

Greppi, comte J., sénateur du royaume, rue Saint-Antoine, 12, Milan.

Headlam, rev. Coyley, président du King's College, Londres.

Howard, Dr L. O., secrétaire permanent de l'Association pour l'avancement des sciences, Washington.

Jacoub Artim Pacha, président de l'Institut Egyptien, Le Caire.

Kaiser, Jacques, archiviste en chef de la Confédération, Berne.

Kasasis, Néocles, professeur à l'Université d'Athènes.

Kirkpatrick, John, professeur à l'Université d'Edimbourg.

Kummer, Jean-Jacques, docteur, directeur du Bureau fédéral des assurances, Berne.

Lacroix, abbé, ancien professeur à l'Ecole militaire, Modène.

Lallemand, Léon, correspondant de l'Institut de France, rue Bonaparte, 29, Paris.

Lasson, A., professeur honoraire à l'Université de Berlin, Friedenau près Berlin.

Leonhard, professeur de droit romain à l'Université de Breslau.

Liebenau, Th. de, archiviste de l'Etat, Lucerne,

Manno, baron D.-Ant., secrétaire de la Députation royale d'histoire nationale, via dell'Ospedale, 19, Turin.

Milkowsky, Zygmund, homme de lettres, Streulistrasse 31, Zurich.

Millioud, professeur à l'Université de Lausanne.

Molinari, Gustave de, rue Verneuil, 7, Paris.

Montet, Albert de, Corseaux-sur-Vevey.

Münsterberg, Hugo, professeur à l'Université Harvard, Cambridge, Etats-Unis.

Newcomb, Simon, associé étranger de l'Institut de France, Washington.

Pantaleoni, Maffei, professeur d'économie politique à l'Université de Rome, via del Babuino 169.

Peano, G., professeur à l'Université de Turin, villa Barbaroux, 4.

Perrin, éditeur, Chambéry.

Pingaud, Léonce, professeur d'histoire à l'Université de Besançon, rue St-Vincent, 17.

Reay, Lord, président de la British Academy, Londres.

Revon, Michel, professeur à la Sorbonne, place du Panthéon, 5 *bis*, Paris.

Roosevelt, ancien président des Etats-Unis.

Schubert, Rodolphe, professeur d'histoire à l'Université de Königsberg, Löbenstrasse 143.

Stein, Ludwig, ancien professeur à l'Université de Berne, Berlin.

Strickler, Jean, ancien archiviste, Kirchgasse 22, Berne.

Strong, professeur à l'Université Columbia, New-York.

Vaihinger, H., professeur à l'Université, Reichardstrasse, 15, Halle a S.

Van der Brœck, Ernest, place de l'Industrie, Bruxelles,

Vincent, J.-M., professeur à John Hopkins University, Baltimore.

Vruland, Williamson up Dike, professeur à l'Université de Princeton, New-Jersey, Etats-Unis.

Wagner, Charles pasteur, Paris,

Wartmann, Hermann, Dr, secrétaire du Directoire du Commerce, Notkerstrasse 15, St-Gall.

Wendell, Barrett, professeur à l'Université Harvard, Cambridge, Etats-Unis.

Windelband, professeur à l'Université de Heidelberg.

Wirth, Max, ancien directeur du Bureau fédéral de statistique, Vienne, Autriche.

Wolff, Ch.-Joseph, général en retraite, Pont-de-Vaux, Ain

Zitelmann, professeur de droit romain à l'Université de Bonn.

Zolla, Daniel, professeur à l'Ecole des sciences politiques, rue de Siam 16, Paris.

Section de littérature

MEMBRES EFFECTIFS :

- Blanchard, J., docteur en médecine, rue d'Italie, 11.
Bonifas, Charles, Versoix.
Bouvier, Bernard, professeur à l'Université, rue Charles-Bonnet, 4, *président*.
Chapuisat, Edouard, avocat, route de Malagnou, 39, Le Nant.
Cougnaud, Jules, Vert-Logis, Grange-Canal, ou rue des Allemands, 5, *trésorier*.
Dufour, Alfred, avenue de Lancy, 20, Plainpalais.
Malsch, Albert, professeur à l'Université, route de Frontenex, 66, *secrétaire*.
Nicole, Jules, professeur à l'Université, chemin de Roches, Eaux-Vives.
Oltremare, Paul, professeur à l'Université, avenue des Bosquets, Servette.
Spiess, Henri, Florissant, 6.

MEMBRES ÉMÉRITES :

- Blondel, Auguste, rue Sénebier, 14.
Duvillard, Joseph, professeur honoraire de l'Université, 24, Bourg-de-Four.
Maystre, Henri, ancien pasteur, Métropole, 2.
Ritter, Eugène, professeur honoraire de l'Université, chemin des Cottages, 3, Florissant.
Tavan, Edouard, professeur honoraire de l'Université, Hauts-Grêts de Champel, 6.

MEMBRES HONORAIRES :

- Ansaldi, Nicolo, chemin des Battoirs, 3, Plainpalais.
Ansaldi, M^{me}, chemin des Battoirs, 3, Plainpalais.
Aubert, Théodore, avocat, Taconnerie, 7.
Auvergne, Antoine, Puits-St-Pierre, 4.
Avennier, Louis, maître à l'Ecole Ferrer, Lausanne.
Barde, Edouard, rue Tœpffer, 17.
Baud-Boyy, Daniel, rue des Granges, 14.
Baudin, H., rue St-Léger, 5.
Bogey, Louis, rue des Alpes, 10.
Bonnard, Albert, rédacteur du *Journal de Genève*, rue
Général-Dufour.
Bovy, Adrien, Florissant, 72.
Bressler, Jules, rue du Stand, 54.
Brunet, Paul, boulevard du Pont-d'Arve, 14.
Carrara, Jules, 5, Rond-Point de Plainpalais.
Chantre, Ami, Paris.
Choisy, Louis-Frédéric, Taconnerie, 7.
Choux, Jean, rue de l'Ecole-de-Médecine, 6.
Copponex, John, rue des Vollandes, 13.
Courthion, Louis, homme de lettres, rue Necker, 17
Courtois, Louis-J., maître au collège, rue de l'Ecole-de-
Médecine, 16.
Cuchet-Albaret, M^{me}, Emilia, avenue de la Garance,
Grange-Canal.
Cuendet, Henri, maître à l'Ecole professionnelle, rue
Liotard, 1.
Debarge, Louis, Crêts-de-Champel, 12.
Debrit, Jean, chemin de la Montagne, Chêne.
De la Harpe, André, Malombré, 14.
Deonna, Waldemar, La Gradelle, Chêne.

- Duboin, Ch.-G., rue Ami-Lullin, 11.
Duchosal, directeur de l'Ecole secondaire des jeunes filles, 13, route de Chêne.
Dunand, Ed., rue Jacques-Grosselin, 6, Carouge.
Fazy, Henri, Conseiller d'Etat, boulevard Helvétique, 24.
François, Alexis, professeur à l'Université, rue Bellot, 5.
Gautier, M^{me}, Emilie, Bourg-de-Four, 24.
Gottarge, Amédée de, Malombré, 14.
Grandjean, Frank, maître au Collège, rue de l'Ecole-de-Chimie, 4.
Graz, Alfred, maître au Collège, avenue de la Grenade, 5.
Guillermet, M^{lle}, Fanny, rue de la Prairie, 1,
Guinand, Marcel, avocat, rue Petitot, 10.
Guinchard, Fernand, 13, rue de Veyrier, Carouge.
Jullien, Alexandre, Bourg-de-Four, 32.
Jörimann, Planta, Genève.
Kahn-Cartier, M^{me}, Julia, avenue Gambetta, 95, Paris, XX.
Kauffmann, John, maître au Collège, place de la Métropole, 2.
Kircheisen, Friedrich, rue des Charmilles, 15.
Lambert-Brand, M^{me}, villa de la Béroche, Chêne.
Lemaître, Auguste, maître au Collège, chemin des Caroubiers, Carouge.
Loriol, Lucien de, promenade du Pin, 1.
Massé, Arthur, rue Imbert-Galloix.
Maystre, Louis, pasteur, avenue de la Servette, 3.
Mercier, Henri, maître au Collège, cours de Rive, 20.
Mobbs, Robert, Taconnerie, 3.
Müller, Charles, pasteur, chemin Désiré, 1, Petit-Saconnex.
Mugnier, Henry, rue des Peupliers, 15.
Nicole, Georges, Dr ès-lettres, chemin de Roches, 9.
Odier, Henri, chemin de Champel, 23.

- Oppel, baronne d', boulevard des Tranchées, 8.
Pilorget-Villibourg, M^{me}, rue Dancet, 10.
Pittard, Eugène, D^r ès-sciences, maître au Collège, chemin de Florissant, 72.
Pittard, Eugène, M^{me} (M^{me} Noëlle Roger), Florissant, 72.
Pommier, M^{me}, Lily, route de Chêne, 8.
Raisin, Frédéric, rue Senebier, 8.
Rosen-Dufaure, M^{me}, rue de Lyon, 31.
Roussy, Albert, route de Chêne, 105.
Roy, rue de Berne, 13.
Rudhardt, Paul, Grand-Pré, 30, Les Sapins.
Rueff, M^{lle} (M^{lle} Marcelle Eyris), rue du Mont-Blanc, 14.
Schenker, Manfred, rue Bonivard, 6.
Schneegans, A., maître au Collège, rue de l'Ouest, 2.
Séchehay, Albert, avenue des Charmilles, 39.
Tissot-Cerutti, M^{me} (Hautesource), rue de la Prairie, 25.
Tonneau, Alfred, Corraterie, 14.
Traz, Robert de, rue des Granges, 8.
Vadier, M^{me}, Berthe, rue Verdaine, 13.
Vincent, Fr., rue du Mont-Blanc, 7.
Von Ziegler, Henri, maître au Collège, rue du Vieux-Billard, 6.
Vulliét, Henri, privat-docent à l'Université, chemin du Colombier, 11, Servette.
Wuarin, Albert, chemin Désiré, Servette.
Zbinden, Louis, chemin des Voirons, Grange-Falquet.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

- Barthélemy, Antonin, Consulat général de France à Southampton.
Bourgeois, Emile, professeur à la Faculté des Lettres, Sorbonne, Paris.

Bordeaux, H.-J., homme de lettres, rue de Ranelagh, 44, Paris.

Bovet, Ernest, professeur au Polytechnicum, Bergstrasse, 29, Zurich.

Buffenoir, Hippolyte, homme de lettres, rue des Apenins, 15, Paris.

Carrance, Evariste, homme de lettres, rue du Saumon, 6, Agen.

Cérésolle, Alfred-Louis, ancien pasteur à La Chiésaz-sur-Vevvey, Vaud.

Chenevière, Adolphe, rue de Téhéran, 21, Paris.

Chenevière, Jacques, rue de Téhéran, 21, Paris.

Cingria-Vaneyre, A., Rolle.

Clément-Rochat, Adrien, ancien professeur, boulevard de Grancy, 25, Lausanne.

Cornu, Jules, professeur de philologie romane à l'Université de Graz, Leimburggasse, 11.

Cornut, Samuel, place des Batignolles, 12, Paris.

Desjardins, Paul, rue de Boulainvilliers, 27, Paris XVI.

Ducloz, François-Victor, Moûtiers en Tarentaise.

Dumur, Louis, rue Condé, 5, Paris (VI^{me}).

Février, Raymond, pasteur à Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard).

Fontaine, Léon, rue Molière, 53, Lyon.

Fuster, Charles, homme de lettres, rue St-Jacques, 161, Paris.

Gielly, Louis, homme de lettres, Sienne, Italie.

Giraud, Victor-J., boulevard du Roi, 17, Versailles.

Godet, Philippe, professeur à l'Université de Neuchâtel, faubourg du Château, 7.

Gross, Jules, chanoine du Grand-Saint-Bernard, Lens, Valais.

Jaques-Dalcroze, Emile, Hellerau, près Dresde, Saxe.

Le Coultre, Jules, professeur à l'Université de Neuchâtel, avenue de la Gare, 4, Neuchâtel,

- Loyson, Paul-Hyacinthe, rue du Bac, 110, Paris.
- Masson, Pierre-Maurice, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), avenue de Peyrolles, Fribourg.
- Michaud, Eugène, professeur à l'Université de Berne, rue d'Erlach, 17, Berne.
- Millien, Achille, Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).
- Morax, René, homme de lettres, Morges.
- Morel, Louis, Leonhardstrasse, 15, auf der Mauer, Zurich.
- Peschier, Eugène, 10, Schützenstrasse, Constance.
- Platzhoff-Lejeune, Lugano, Viganello.
- Ramuz, C.-F., rue Boissonade, 14, Paris.
- Relave, chanoine, Sury-le-Contat, Loire.
- Reynold, Gonzague, comte de, Château de Vinzel, Vaud.
- Rossel, Virgile, Palais du Tribunal fédéral, Lausanne.
- Schuré, Edouard, homme de lettres, rue d'Assas, 90, Paris.
- Secrétan, Eugène, homme de lettres, Le Mélèze, Lausanne.
- Seippel, Paul, professeur au Polytechnicum, Zürichbergstrasse, 4, Zurich.
- Sigogne, Emile, professeur à l'Université de Liège, avenue de la Toison-d'Or, 72, Bruxelles.
- Société italienne pour l'avancement des sciences, via del Collegio romano, Rome.
- Tissot, Ernest, homme de lettres, rue de Rannelagh, 129, Paris.
- Troubat, Jules, rue de Rennes, 171, Paris.
- Vaillat, Léandre, rue César Franck, Paris.
- Vallotton, Benjamin, Lausanne.
- Weck, de, René, Jolimont, 22, Fribourg.
- Wittmer, Louis, Freiestrasse, 58, Zurich,
-

Section des Beaux-Arts

MEMBRES EFFECTIFS :

- Dériaz, Louis, architecte, cours de Rive, 6, *président*.
Ravel, Edouard, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, quai de l'Île, 15, *vice-président*.
Domp martin, Jules, maître de dessin à l'Ecole professionnelle, quai des Eaux-Vives, 10, *secrétaire-archiviste*.
Hébert, Henri, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, boulevard de la Cluse, 101, Plainpalais, *trésorier*.
Dériaz, Gédéon, architecte, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, rue de la Cité, 24.
Dufaux, Frédéric, peintre-sculpteur, rue de Lausanne, 58.
Furet, Francis, peintre, chemin l'Evêque, avenue d'Aire, 401.
Le Grand Roy, Henri, peintre en émail, professeur à l'Ecole des Arts industriels, rue du Conseil-Général, 6.
Mittey, Joseph, peintre, chemin du Gué, Petit-Lancy.

MEMBRES ÉMÉRITES :

- Becker, Georges, compositeur de musique, Lancy, Genève.
Darier, Albert, peintre, rue de Malagnou, 29.
Pautex, Louis, peintre en émail, quai des Eaux-Vives, 18.
Reymond, Henri, professeur au Conservatoire de musique, boulevard de Plainpalais, 41.

MEMBRES HONORAIRES :

- Artus, Emile, peintre, rue de la Monnaie, 3.
Baudin, Henry, architecte, rue St-Ours, 6.
Bauquis, Charles, maître de dessin à l'Ecole professionnelle, rue du Léman, 4.
Beaumont de, Gustave, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, cour St-Pierre, 1.
Bolle, Alphonse, sculpteur, avenue Wendt, 66.
Bouët, Marc-Louis, architecte, Kær-Melly, Champel.
Caniez, Barthélemy, sculpteur, professeur à l'Ecole des Arts industriels, rue de la Prairie, 27.
Chappuis, François, graveur, professeur à l'Ecole des Arts industriels, rue de la Servette, 47.
Charrey, René, compositeur de musique, boulevard Helvétique, 34.
Châtillon, Louis, maître de dessin à l'Ecole ménagère, route de Chêne, clos Belmont, 4.
Chovin, Louis, peintre, rue du Mont-Blanc, 26, chez M^{me} Thioly.
Crosnier, Jules, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, place Claparède, 4.
Dauer, W., dessinateur, rue Pradier, 9.
Demole, Henri, peintre en émail, rue du Rhône, 11.
Divorne, Th., dessinateur, route de Chêne, 57.
Dufaux, Antoine, peintre en émail, rue du Mont-Blanc, 4.
Dufaux, Gabriel, peintre en émail, rue du Mont-Blanc, 4.
Dunki, Louis, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, Aux Grangettes, Chêne-Bougeries.
Durouvenoz, Marc, graveur-dessinateur, rue de Cornavin, 4.

- Dumont, Emile, professeur à l'Ecole des Arts industriels, rue du Conseil-Général, 11.
- Droguet, Maurice, professeur à l'Ecole des Arts industriels.
- Gallay, Henri, architecte, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, Pinchat.
- Garcin, Henri, architecte, avenue de Frontenex, 3, Eaux-Vives.
- Gianoli, Louis, peintre, rue Maurice, 2.
- Gillard, Eugène, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, Bernex.
- Gos, Albert, peintre, à Tavel s/Clarens, Vaud.
- Hainard, Philippe, sculpteur, rue Charles-Galland, 13.
- Hébert, Auguste, peintre en émail, boulevard de la Cluse, 101, Plainpalais.
- Hébert, Charles, peintre, boulevard de la Cluse, 101, Plainpalais.
- Huguet, Almire, sculpteur, boulevard du Pont-d'Arve, 51.
- Huguet, Charles, dessinateur-sculpteur, boulevard du Pont-d'Arve, 51.
- Jacot-Guillarmod, A., professeur de ciselure, Ecole des Arts Industriels.
- Jeanmaire, Edouard, peintre, Cour St-Pierre, 5.
- Ketten, Léopold, professeur de chant, rue du Stand, 58.
- Lanz, Jean, lithographe, rue Bonivard, 4.
- Lanz, Walther, dessinateur-lithographe, rue Bonivard, 4.
- L'Huillier, Eugène, peintre, rue Etienne-Dumont, 16.
- Longuinow (de), Pierre, peintre, Genthod.
- Martin, François, maître de dessin à l'Ecole professionnelle, rue Petitot, 2.
- Mason, Hammond, peintre, Studio, 14, boulevard des Tranchées.
- Matthey, Jules, peintre en émail, boulev. Carl-Vogt, 83.
- Mayor, Elisée, céramiste, Paris.
- Mégard, Joseph, peintre-graveur, rue de Carouge, 114.

- Mingot, Alexandre, peintre, chemin des Verjus, Grand-Lancy.
- Molina, Louis, peintre, chemin de la Roseraie, 47.
- Morérod, Albert, peintre, quai des Bergues, 25.
- Moriaud, Eugène, peintre, rue du Rhône, 19.
- Périnet, H.-C., peintre-sculpteur, chemin des Clos, 34, Pâquis.
- Piantoni, Louis, professeur de musique, 116, rue de Carouge.
- Portier, Francis, maître de dessin à l'Ecole professionnelle, Sécheron.
- Rey, Louis, professeur de musique, Rond-Point de Plainpalais, 1.
- Ruegger, Henri, professeur de dessin, rue de l'Université, 6.
- Sabon, Laurent, peintre, chemin de la Roseraie, 62.
- Suppo, Jules, sculpteur, Pinchat.
- Séchehay, Félix, peintre, rue du Cloître, 1.
- Silvestre, Albert, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, boulevard des Philosophes, 18.
- Sordet, Eugène, peintre, chemin Sautter, Plainpalais.
- Trachsel, A., peintre, rue Petitot, 2.
- Uldry, Louis, peintre, route de St-Julien, 20, Carouge.
- Vibert, James, sculpteur, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, chemin de la Chapelle, sur Carouge.
- Voizard, Emile, dessinateur-architecte, boulevard de la Cluse, 26.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

- Arrigo, Giuseppe (chevalier), compositeur de musique, Turin, via Barolo, 29.
- Bonaventura, Arnaldo, professeur à l'Institut musical de Florence, à Florence.

- M. le chanoine Bourban, Pierre, vicaire capitulaire, abbaye de St-Maurice, Valais,
- Camuzat, Claude, architecte en chef du département de la Nièvre, Nevers, avenue St-Just, 4.
- Charvet, Léon, architecte, inspecteur de l'enseignement du dessin et des musées, Paris.
- Cozlan, Louis-Léon, compositeur de musique, Marseille, rue de la République, 16.
- Eitner, Robert, critique musical, Templin, en Brandebourg.
- Grand-Carteret, John, publiciste, Paris, rue de Rome, 48.
- Kraus, Alexandre, professeur de musique, Florence, via dei Terretani, 10.
- Meerens, Charles, critique musical, Bruxelles, rue Dupont, 6.
- Milliet, Paul, peintre, Paris, boulevard St-Michel, 95.
- Muzzi, Gioachino, professeur de musique, Rome, via Leon IV, 38.
- Rahn, Adolphe, docteur, professeur d'histoire de l'art à l'Université et au Polytechnicum, Zurich, Thalacker 23.
- Stadler, Jules, ancien professeur d'architecture à l'Ecole polytechnique, Zurich.
- Weckerlin, J.-B., bibliothécaire en chef du Conservatoire national de musique, Paris, rue Rougemont, 8.
-

Section d'Industrie et d'Agriculture

MEMBRES EFFECTIFS :

Nicodet, Jean, Troinex, *président*.

Vulliétty, Charles, rue des Terreaux-du-Temple, 4, *vice-président*.

Galé, Jules, rue Petitot, 7, *trésorier*.

Chatelan, Emile, rue des Eaux-Vives, 67, *secrétaire*.

Dériaz, Gédéon, professeur d'architecture, Cité, 24.

Graizier, Jean, directeur du Service électrique, rue du Commerce.

Lachenal, F., Plan-les-Ouates.

Monnard, Henri, vétérinaire, rue du Pont-Neuf, Carouge.

Neury, Elie, arboriculteur, rue des Promenades, Carouge.

Rambal, Joseph, régleur, Grand-Pré, 18.

MEMBRES ÉMÉRITES :

Dériaz, Ami, Peney (Satigny).

Dufour, Auguste, rue Dancet, 12, Plainpalais.

Dumur, Gustave, agence agricole, Longemalle, 16.

Guillaumet-Vaucher, quai des Eaux-Vives, 10.

Paschoud, Charles, chemin Evêque, Charmilles.

Romieux, Henri, Florissant, 5.

MEMBRES HONORAIRES :

Æschbach, électricien, station centrale, en l'Île.

Alméras, propriétaire, Conches.

- Béatrix, François, route de Chêne, 89.
Bel, Frédéric, rue Sénebier, 4.
Bergin, Antoine-E., rue Lissignol, 1.
Blanc, Henri, horloger, Grand-Quai, 18.
Blanc, Jean, Petit-Lancy.
Bonnet, Jacques, Charmettes, Chêne-Bourg.
Borel, Ch., propriétaire, Collex-Bossy.
Bovet, M^{me}, Auguste, rue Etienne-Dumont, 14.
Bovet, M^{me}, Julie, rue Etienne-Dumont.
Bret, Théodore, quai des Eaux-Vives, 12.
Buisson, Marc, graveur, rue du Cendrier, 26.
Burkhardt, libraire, Molard, 2.
Champendal, brasserie, rue Jacques-Dalphin, 29, Carouge.
Chaponnière, C., rue des Pitons, 3, Plainpalais.
Charvot, Maurice, route de Chêne, 13.
Chevallaz, Charles, avenue Pictet-de-Rochemont, 2.
Christin, Jules, Florissant, 55.
Claus, Charles, pharmacien, place St-Gervais, 5.
Corbet, Marc-Louis, marchand grainier, Croix-d'Or, 1.
Courvoisier, Eugène, chemin Sautter, 13.
Dalphin, E., avenue Industrielle, 12, Acacias.
Dégallier-Deshusses, Louis, confiserie, Versoix.
Dérobert, Jean, fabrique de boîtes de montres, Coulouvrenière, 22.
Desquartiers, L., M^{me}, rue Plantamour, 24, Pâquis.
Dompmartin, Suzanne, inspectrice des Ecoles enfantines, campagne Richemont, route de Chêne, 43.
Dunand, Denis, géomètre, rue Jacques-Dalphin, 31, Carouge.
Durouvenoz, Marc-Auguste, rue Jacques-Dalphin, 52, Carouge.
Dukszta (de), Miécislas, avenue de la gare des Eaux-Vives, 18.

- Ehrensperg, Charles, armurier, Corratierie,
Elmer, Charles, électricien, station Centrale, en l'Ile.
Enneveux, Marius, fabricant de vitraux, place du Temple, 9, Carouge.
Fabre, Jules, rue du Mont-Blanc, 12.
Favre, Jules-W., électricien, chemin de la Chevillarde, 4, Grange-Canal.
Fazy, Georges, avocat, rue des Moulins, 1.
Fol, Jaques, campagne les Colombettes, Servette.
Fuchs, J., ferblantier, rue Lissignol, 10.
Furet, L., graveur, rue de l'Arquebuse.
Gay, Charles, fabricant de chaînes d'or, Glacis de Rive, 5.
Gay, Henri, ingénieur, Rond-Point de Plainpalais, 2.
Gignoux, Charles, négociant, chemin Furet, St-Jean.
Golay, Henri, agriculteur, Châtelaine.
Gonin, Emile, pépiniériste, Onex.
Grunholzer, Otto, rue de Monthoux, 40.
Henchoz, Paul-Alfred, vétérinaire, Moillesulaz (canton).
Hofmann, F., fondeur en cuivre, rue de Richemont, 25.
Hoiler, Léon, abbé, église St-Joseph, rue Petit-Senn.
Hugon, E., viticulteur-pépiniériste, Veyrier.
Keller, M^{me}, Aglaé, rue de Lyon, 23.
Kündig, Albert, imprimeur, rue du Vieux-Collège, 3.
Künzler-Mayer, Auguste, rue de Lyon, 84.
Leclerc, Joseph, rue de Carouge, 91.
Lehmann, Auguste, propriétaire, Troinex.
Lemaître, Louis, Acacias.
Lombard, Frank, chemin de Contamine, 7.
Manz, Arnold, teinturier, place du Marché, 19, Carouge.
Matthey, denrées coloniales, Coutance.
Meier, Henri, chef au Service des Eaux, 2, quai de la Coulouvrenière.
Millieret-Gex, F., ingénieur, Chambésy-Pregny.

- Montilliet, rue Jean-Charles, 1, Eaux-Vives.
Natermann, John, Ecole d'horlogerie, rue Necker.
Olivier, Louis, 9, rue de la Pépinière.
Peillex, Henri, Département du Commerce, Hôtel de Ville.
Perrelet, M^{me}, Lina, place des Alpes, 2.
Pochon, Germain, graveur, Coulouvrenière, 29.
Pouille, Charles-Désiré, ingénieur, Versoix.
Pourrat, Camille, fabricant d'horlogerie, route de Lyon.
Rey, Ch.-Emile, Rond-Point de Plainpalais, 1.
Reymann, Ernest, Caisse d'Epargne de Genève.
Richard, Frédéric, libraire, rue du Rhône, 80.
Richter, Paul, imprimeur, rue des Voirons, 10.
Robert, Raymond, place de l'Île, 2.
Roch, Antoine, secrétaire de la municipalité de Carouge, rue Ancienne, 64.
Roussy, John, mécanicien, rue du Prince, 11.
Ruff, Guillaume, rue des Rois, 1.
Schæfer, Charles, entrepreneur, Montbrillant, 34.
Schæfer, M^{me}, Hélène, Montbrillant, 34.
Schautz, directeur de l'Asile de Loëx, Bernex.
Schoch, aviculteur, chemin de la Montagne, 57, Chêne-Bougeries.
Scholl, F. fabricant de balances, rue du Cendrier 13.
Secrétan, Gustave, aviculteur, Crête, près Vandœuvres.
Stèche, M^{me}, boulevard des Tranchées, 14.
Stucker, M^{me}, Chambésy.
Studer, Jean, imprimeur, Rond-Point de Plainpalais, 3.
Tagini, école des Pervenches, Carouge.
Térond, Arnold, régisseur, rue du Stand, 60.
Thurig, M., chemin des Bouchets, 15, Châtelaine.
Tourelle, John, rue de St-Jean, 25.
Triebel, M. et M^{me}, Corraterie, 17.

Vairant, A.-J., boulevard Helvétique, 19.

Vettiner, Antoine, Chef de la Sûreté.

Weinhardt, Eug., chemin de la Combette, 4, route de Troinex.

Yung, S.-L., boulevard du Pont d'Arve.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

Baumann, Napoléon, pépiniériste, Bollwiller (Alsace).

Belot, Jean-Baptiste, Ecole nationale professionnelle de Voiron (Isère).

Bruzetto, Aloïs, Uccle, Belgique.

De Vevey, E., directeur de la Station laitière, Fribourg.

Exner, Guillaume-Fr., directeur du musée technologique de Vienne.

Grandeau, Louis-Nicolas, inspecteur-général des stations agronomiques, 4, avenue de la Bourdonnais, Paris.

Hæck, Ministère des finances, Belgique.

Laquierrière, Ansbert, vétérinaire de la Seine, 11, rue du Lac, St-Mandé (Seine),

Low, Hugh, horticulteur, Bush Hill Park, Enfield, Angleterre.

Messikommer, directeur d'une exploitation de tourbe à Wetzikon, Zurich.

Nourrisson Bey, Albert, secrétaire de la Société d'agriculture, à Belbeïs, Egypte.

Oberty-Plasse, J.-A., photographe, 9, rue Crudère, Marseille.

Renoud, Jean, 18, rue Lalande, Bourg-en-Bresse.

Tournachon, Félix, photographe, 21, rue de Mailles, Marseille.

Van Geert, Charles, horticulteur, 77, rue de la Province, Anvers.

Vibert, Pierre-Eugène, xylographe, St-Nicolas, Montfort-Samaury (Seine et Oise).

SOCIÉTÉS et INSTITUTIONS CORRESPONDANTES

de l'Institut National Genevois

1. — SUISSE

- AARAU. — Historische Gesellschaft.
- BALE. — Naturforschende Gesellschaft.
- * » — Allgemeine geschichtsforschende Gesellschaft der Schweiz (*Quellen zur Schweizerischen Geschichte; Jahrbuch für Schweizerische Geschichte*).
- BERNE. — Société jurassienne d'Emulation, Porrentruy.
- » — Naturforschende Gesellschaft in Bern.
- » — Antiquarische Gesellschaft.
- » — Historischer Verein.
- * » — Société helvétique des sciences naturelles.
- FRIBOURG. — Société d'histoire du canton de Fribourg.
- * » — Société fribourgeoise des sciences naturelles.
- * GENÈVE — Société des Arts. (*Moniteur de l'industrie et de la construction; Revue polytechnique; Bulletin*).
- » — Société d'utilité publique.

(*) Toutes les sociétés et institutions reçoivent le *Bulletin*; celles désignées par une astérisque reçoivent, en outre, les *Mémoires*.

- GENÈVE. — Société suisse de Numismatique.
» — Société d'histoire et d'archéologie.
» — Société d'hygiène.
» — Société d'horticulture et de viticulture.
GLARIS. — Historicher Verein.
GRISONS. — Naturforschende Gesellschaft, Coire.
» — Historisch - antiquarische Gesellschaft, Coire.
* NEUCHÂTEL. — Société neuchâteloise des Sciences naturelles.
» — Société d'Histoire.
SAINT-GALL. — Historischer Verein.
» — Naturforschende Gesellschaft.
SCHWYTZ. — Historischer Verein des Kantons Schwytz.
STANZ. — Historischer Verein der V Orte (Der Geschichtsfreund).
VALAIS. — Société Murithienne. Sion.
* VAUD. — Société vaudoise des sciences naturelles.
» — Société d'agriculture de la Suisse romande.
* » — Société d'Histoire vaudoise.
* » — Société d'Histoire de la Suisse romande. (*Mémoires et documents*).
» — *Revue suisse de photographie*, Lausanne.
» — *Archives de l'Imprimerie*, Lausanne.
» — *Chronique agricole*, Lausanne.
* ZÜRICH. — Antiquarische Gesellschaft.
* » — Naturforschende Gesellschaft.

2. — FRANCE

Savoie :

- AIX-LES-BAINS. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

- ANNECY. — Société florimontane.
» — Académie Salésienne.
CHAMBÉRY. — Société savoisienne d'Histoire et d'Archéologie.
» — Société d'Histoire nationale de la Savoie
THONON — Académie chablaisienne.
-

- ABBEVILLE. — Société d'Emulation de la Somme.
AUTUN. — Société éduenne des Sciences et Arts
BELFORT. — Société d'Emulation.
BESANÇON. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
» — Société d'Emulation du Doubs.
* BORDEAUX — Société Linnéenne.
» — Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux : Bibliothèque des Universités du Midi et Bulletin italien. (M. Radet, rue de Cheveau, 9 bis).
BOURG. — Société d'Emulation et d'Agriculture de l'Ain.
BREST. — Société académique.
CHERBOURG. — Société nationale des sciences naturelles et mathématiques.
* CONCARNEAU. — Travaux scientifiques du laboratoire de zoologie et physiologie maritime. Concarneau. Finistère.
GAP — Société d'Etudes des Hautes-Alpes.
* LYON — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.
» — Société d'Agriculture, Sciences et Industrie.
* » — Bibliothèque de l'Université de Lyon, quai Claude-Bernard, 18. (*Annales de l'Université de Lyon.*)

- MONTAUBAN. — *Bulletin archéologique et historique de Tarn-et-Garonne.*
- ORLÉANS — Société historique et archéologique de l'Orléanais.
- * PARIS — Musée Guimet (*Annales du Musée Guimet; Revue de l'histoire des Religions.*)
- * » — Société d'Histoire du Protestantisme français.
- * » — Société de biologie.
- * » — Société philomathique (Grands-Augustins, 7).
- » — Société d'Hygiène.
- » — *Journal d'Agriculture pratique.*
- RENNES. — Société scientifique et médicale.
- ROUEN — Société d'Emulation commerciale et industrielle.
- * TOULOUSE. — Société d'Histoire naturelle.
- TOURS. — Société d'Agriculture d'Indre-et-Loir.
- » — Société nationale d'Horticulture de France.

3. — ITALIE

- * BOLOGNE — Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna,
- CATANÈ. — Accademia Gioenia di Scienze naturali.
- FLORENCE. — *Bollettino delle Pubblicazioni italiane.*
- » — Société italienne pour l'encouragement et la diffusion des études classiques.
- » — Musée académique de Florence. (Prof. Milani).
- MANTOUE. — Accademia Virgiliana di Scienze naturali e del Museo di Storia naturale.
- * MILAN. — Società italiana di Scienze naturali e del Museo di Storia naturale.

- * MILAN. — Regio istituto lombardo delle Scienze e lettere.
MODÈNE. — Regia accademia di Scienze, lettere ed arti.
* NAPLES. — Accademia delle Scienze fisiche e matematiche.
* » — Società reale di Napoli.
* PALERME. — Accademia reale.
* PISE. — Società toscana di Scienze naturali.
* ROME. — Regia accademia dei Lincei.
* » — Société italienne pour l'avancement des Sciences, via del Collegio romano, 26.
TURIN. — Société d'archéologie et des beaux-arts de la Province de Turin.
* » — Accademia delle Scienze di Torino.

4. — ALLEMAGNE

- COLMAR. — Société d'histoire naturelle.
DANZIG. — Naturforschende Gesellschaft.
FRIEDRICHSHAFEN. — Verein für Geschichte des Bodensees und Lindau.
GIESSEN. — Oberhessischer Geschichtsverein.
* GÖTTINGEN. — Königliche Gesellschaft der Wissenschaften (Nachrichten).
* HALLE. — Kais. Leop.-Carol. deutsche Akademie der Naturforscher.
* HAMBURG. — Naturhistorisches Museum.
* HEIDELBERG. — Naturhistor.-medizin. Verein.
IÉNA. — Verein für thüring. Geschichte und Altertumskunde.
* » — Ienaische Zeitschrift für Naturwissenschaft.
* LEIPZIG. — K. Sächsische Gesellschaft der Wissenschaften.

- * MÜNICH. — Académie royale des sciences et des lettres.
NUREMBERG. — Germanisches Nationalmuseum.
POSEN. — Historische Gesellschaft für die Provinz Posen.
STRASBOURG. -- Historisch - litterarischer Verein des Vogesenklubs.
STUTTGART. — Württembergische Vierteljahrhefte für Landesgeschichte.
» — Württembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde.

5. — LUXEMBOURG

LUXEMBOURG.— Société des naturalistes.

6. — BELGIQUE

- * BRUXELLES. — Académie des Sciences, Arts et Lettres.
* » — Société malacologique de Bruxelles.
» — Société royale de Botanique de Belgique.
LOUVAIN. — Musée belge.

7. — HOLLANDE

- * LA HAYE. — Archives néerlandaises,
* HAARLEM. — Archives du Musée Teyler.

8. — AUTRICHE-HONGRIE

- VIENNE. — Gewerbe-Museum.
* » — Académie impériale des Sciences.
* » — Jahreshefte des österr. archäologischen Institutes.

- BUDAPEST. — Officium ornithologicum.
CRACOVIE. — *Bulletin international de l'Académie des Sciences.*
IGLÓ. — Ungarischer Karpathenverein.

9. — SUÈDE

- * STOCKHOLM. — Académie royale d'Histoire et Antiquités.
* » — Académie royale des Sciences, Lettres et Arts.
UPSALA. — Eranos, acta philologica suecana.

10. — NORVÈGE

- * BERGEN. — Bergens Museum.
* CHRISTIANA. — Université royale de Norvège.

11. — GRANDE-BRETAGNE

- * LONDRES. — Société royale de Londres.
* » — Society for the promotion of Hellenic Studies (22, Albermarbstreet, London W.).
MANCHESTER. — Société littéraire et philologique.
* DUBLIN. — Société royale de Dublin.

12. — RUSSIE

- KIEW. — Société des naturalistes.
* MOSCOU. — Société impériale des naturalistes de Moscou.
ODESSA. — Société impériale russe d'Histoire et Antiquités.

* ST-PÉTERSBOURG. — Société impériale russe classique et orientale.

* » — Société impériale russe d'Archéologie (rue Liteinaja, 44).

13. — ESPAGNE ET PORTUGAL

* BARCELONE. — Institut d'études catalan.

» — Institucio catalana d'història natural.

LISBONNE. — Commission du service géologique.

» — Real Instituto bacteriologico Camara Pestana.

* » — Museo ethnologico, Belem (*O archeologo portuguer*o).

SARAGOSSE. — Société arragonaise des sciences naturelles.

14. — ROUMANIE

BUCHAREST. — Académie de Roumanie.

15. — TURQUIE

* CONSTANTINOPLE. — Institut archéologique russe de Constantinople.

» — Syllaque hellénique, Péra, au Topsilav.

SMYRNE. — Muséum et bibliothèque de l'Ecole Evangélique.

16. — GRÈCE

* ATHÈNES. — Société archéologique.

17. — ETATS-UNIS

ALBANY. — University State New-York Library.

* BALTIMORE. — American Journal of Philology (J. Hopkins).

- * BOSTON. — Société d'Histoire naturelle.
- * CAMBRIDGE. — Museum of comparative zoology at
Harvard College.
- CHAPEL-HILL. — Elisha Mitchell Scientific Society,
N. Car.
- CHARLOTTEVILLE (Virg.). — University of Virginia.
Publications
- * CHICAGO. — Université de Chicago, Classical
Philology.
- * CONNECTICUT. — Académie des Arts et des Sciences.
(Yale University, New-Haven).
- NEW-ORLEANS. — Académie des Sciences.
- * NEW-YORK. — Académie des Sciences.
- * NORWOOD. — Archaeological Institute of America
(Mass.).
- PHILADELPHIE. — Académie des Sciences naturelles.
- ROCHESTER. — Académie des Sciences.
- * SAINT-LOUIS. — Missouri botanical garden.
» — Académie des Sciences.
- * SAN-FRANCISCO. — California Academy of Sciences.
- * WASHINGTON. — Smithsonian Institution.
- * » — Geological Survey.

18. — CANADA

- MONTREAL. — *Canadian Antiq. and Numismatics
Journal.*
- * OTTAWA. — Société royale du Canada.
- * » — Geological survey of Canada.
- TORONTO. — Canadian Institute.

19. — MEXIQUE

- MEXICO. — Instituto geologico de Mexico.

20. AMÉRIQUE DU SUD

- * CORDOBA (Argentine). — Académie nationale des Sciences.
* MONTEVIDEO (Uruguay). — *Annales du Musée National*.

21. — CEYLAN

COLOMBO. — Ceylon marine biological reports.

22. — AUSTRALIE

- * ADELAÏDE. — Royal Society of South-Australia.
* SYDNEY. — Royal Society of New-South-Wales.

23. — JAPON

- KYOTO. — College of science and engeneering,
Kyoto imperial University.
* TOKYO. — Imperial University.





BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

BULLETIN
DE
L'INSTITUT
NATIONAL GENEVOIS

TRAVAUX DES CINQ SECTIONS

1° DES SCIENCES NATURELLES ET MATHÉMATIQUES; 2° DES SCIENCES
MORALES ET POLITIQUES, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE; 3° DE
LITTÉRATURE; 4° DES BEAUX-ARTS; 5° D'INDUSTRIE ET D'AGRI-
CULTURE.

TOME XLII

GENÈVE

KÜNDIG, LIBRAIRIE DE L'INSTITUT, RUE DU RHÔNE
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

1917

BUREAUX
DE
L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comité de gestion

Président de l'Institut : M. Henri FAZY.

Vice-Président : M. Emile YUNG.

Secrétaire général : M. John BRIQUET.

MM. Bernard BOUVIER, Louis DÉRIAZ, Eugène RITTER,
C. VULLIÉTY.

Section des Sciences naturelles et mathématiques

Président : M. Emile YUNG. — *Secrétaire* : M. B.-P.-G.
HOCHREUTINER. — *Secrétaire-Adjoint* : M. H. OLTRA-
MARE.

**Section des Sciences morales et politiques,
d'Archéologie et d'Histoire**

Président honoraire : M. Henri FAZY. — *Président* : M. Georges FAZY. — *Vice-Président* : M. X. COMBOTHÉCRA. —
Secrétaire : M. Otto KARMIN. — *Vice-Secrétaire* : M. B.
REBER.

Section de Littérature

Président : M. Bernard BOUVIER. — *Secrétaire* : M. Albert
MALCHE. — *Trésorier* : M. Jules COUGNARD.

Section des Beaux-Arts

Président : M. Jules DOMPMARTIN. — *Vice-Président* : M. Ed.
RAVEL. — *Secrétaire-Archiviste* : M. Th. DIVORNE. —
Trésorier : M. Louis DÉRIAZ.

Section d'Industrie et d'Agriculture

Président : M. Jean NICODET. — *Vice-Président* : M. Ch.
VULLIÉTY. — *Secrétaire* : M. Emile CHATELAN. — *Tré-
sorier* : M. Jules GALÉ.

Siège de l'Institut genevois : Palais électoral, rue de la
Plaine, N° 2, Genève.

TABLE DES MATIÈRES

I. — TRAVAUX ORIGINAUX

BROCHER, Frank. — <i>La respiration des insectes aquatiques imagos</i> (tiré à part en janvier 1916)	175
DEONNA, W. — <i>Les croyances religieuses et superstitieuses de la Genève antérieure au christianisme</i> (104 fig. ; tiré à part en décembre 1917)	209
Table spéciale des matières.	507
Table analytique	510
Table des localités	517
Numéros d'inventaire des objets conservés au Musée d'Art et d'Histoire et au Musée épigraphique de Genève	521
<i>Inauguration d'une plaque commémorative en l'honneur de SISMONDI. Discours de M. Georges FAZY, Président de la section des sciences morales et politiques, et de M. Arnold TÉRON, Maire de Chêne-Bougeries</i> (tiré à part en octobre 1917)	563
HERSCH, L. — <i>La mortalité chez les neutres en temps de guerre</i> (4 diagrammes hors texte ; tiré à part en mai 1915)	39
KARMIN, Otto. — <i>Une lettre inédite de Sir Francis d'Ivernois sur Madame de Staël</i> (tiré à part en juin 1915)	71
KARMIN, Otto. — <i>Un mémoire inédit de Francis d'Ivernois sur la situation politique à Genève au début de 1791 et sur les moyens d'y établir un gouvernement stable</i> (tiré à part en juin 1915)	73
KARMIN, Otto. — <i>L'Etablissement genevois de Novoï-Lancy, 1807-1813, d'après des documents inédits</i> (tiré à part en octobre 1917).	551
PICTET, Arnold. — <i>Les réactions des insectes vis-à-vis de la lumière</i> (tiré à part en juillet 1917)	107

RAPPARD, William. — <i>Albert Gallatin, citoyen de Genève, Ministre des Etats-Unis</i> (tiré à part en juillet 1917)	527
REBER, B. — <i>Un aperçu sur les anneaux légendaires du déluge et les gravures préhistoriques en forme de cercles de grandes dimensions</i> (5 fig. ; tiré à part en juin 1915)	1
REBER, B. — <i>Remarques sur l'ancien culte du soleil, surtout dans les pays de Genève, Vaud et Valais</i> (11 fig. ; tiré à part en septembre 1915)	131
REUTTER, Louis. — <i>De l'embaumement chez les Anciens</i> (1 tableau hors texte ; tiré à part en janvier 1916)	167
RITTER, Eugène. — <i>Les années climatiques des Eglises protestante et catholique de Genève, 1535-1907</i> (tiré à part en juillet 1915)	97
TRACHSEL, Albert. — <i>A propos de l'Evêché</i> (tiré à part en février 1916)	191

II. — DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

Compte rendu des travaux de l'Institut pendant l'année 1913	575
Compte rendu des travaux de l'Institut pendant l'année 1914	581
Compte rendu des travaux de l'Institut pendant l'année 1915	585
Comptes des exercices 1913, 1914 et 1915, approuvés par l'assemblée générale	590

I

TRAVAUX ORIGINAUX

UN APERÇU SUR

LES ANNEAUX LÉGENDAIRES DU DÉLUGE

ET LES

GRAVURES PRÉHISTORIQUES EN FORME DE CERCLE

DE GRANDE DIMENSION

par B. REBER

I. — Les anneaux du déluge

A l'époque où nous vivons il ne faut pas manquer de retenir les légendes, les traditions populaires, jusqu'au moindre trait, car les occasions se présentent rarement. Depuis 30 ou 40 ans la vie a entièrement changé, la mentalité n'est plus la même. L'existence est beaucoup trop agitée, le combat de la vie beaucoup plus intense, on ne tient plus guère compte que des choses utilisables. En outre, on a discrédité les traditions et elles sont tombées promptement dans le mépris et l'oubli. A la campagne les gens refusent de les raconter de crainte qu'on ne se moque d'eux. C'est pourquoi il faut tâcher de retenir tout ce qui existe encore. Ce sont généralement des documents infiniment plus précieux qu'on ne l'a supposé pendant longtemps. Précisément à propos des légendes

des qui nous occupent ici, il me semblait que les gens se retenaient encore davantage qu'à l'ordinaire. C'est que jusque dans les sphères des montagnards retirés du monde, le déluge a beaucoup perdu de son ancien crédit.

Depuis plus de 25 ans, je me suis souvent occupé des Anneaux du Déluge et j'ai même fourni un mémoire spécial à ce sujet.² Un journal de l'époque s'est emparé de mon travail sur ces « Sindflutringe », et depuis ce moment on s'est souvent adressé à moi pour obtenir des renseignements à ce sujet, preuve qu'il a éveillé l'intérêt général.

On trouve cette légende dans les Alpes suisses et de la Savoie, dans le Jura, dans les Vosges, et probablement dans un rayon beaucoup plus étendu.

Pour éviter toute confusion, je dois dire de suite, que tous les anneaux du Déluge dont j'ai connaissance jusqu'à présent, sont légendaires et n'existent pas en réalité. Je reviendrai à ce sujet dans mes conclusions. Cela n'empêche pas les gens des contrées respectives de vous soutenir qu'on les a vus et on vous cite même des personnes qui sont allées les constater. Presque tous les emplacements qu'on m'a indiqués jusqu'à présent se trouvent sur des parois de rochers inaccessibles. On se les figure souvent de grande dimension et toujours très solides. Comme matière de la composition des anneaux du Déluge, on m'a nommé le fer, le bronze et l'argent.

Quant à la légende elle-même, elle ne varie pas beaucoup. Partout, dans les montagnes, on vous indique, même souvent, sans l'existence d'anneaux pour attacher les bateaux, les endroits du niveau de la mer, c'est-à-dire du déluge. Comme il s'agit ici d'un premier résumé, sans doute très bref, j'indiquerai pour chaque emplace-

ment les variantes. On peut, à ce sujet, consulter aussi mon premier travail de 1901, cité plus haut, et auquel j'emprunte ici, bien entendu, quelques passages.

Par curiosité, j'ai examiné un grand nombre de livres et les meilleurs sur les légendes, mythes, traditions traitant de la France, la Suisse et l'Allemagne, mais dans aucun je n'ai eu la chance de rencontrer la moindre indication au sujet des anneaux du Déluge. J'en déduis que ce chapitre s'occupe d'un genre de traditions populaires spéciales, rares et, probablement, incomprises. Nous y voyons autant de raisons pour nous y vouer aussi attentivement que possible.

* * *

A ma grande satisfaction, je vois que l'intérêt scientifique pour les cercles du Déluge (d'autres disent anneaux, mais les deux expressions sont équivalentes) commence à s'étendre. En effet, en 1914 la Société préhistorique française a introduit ce sujet dans ses séances⁸⁴. Le Bulletin en parle sur les pages 263 et 323. Au premier endroit M. le Dr Marcel Baudouin, après avoir rappelé que dans le Folklore ces anneaux sont censés avoir été faits pour attacher les bateaux aux montagnes, lors du Déluge, ajoute : « De là au *Bateau solaire* il n'y a peut-être pas loin ». Dès le début j'ai déclaré ces légendes sur les anneaux du Déluge très anciennes, très singulières, remontant très haut dans l'antiquité, probablement dans celle qui nous a laissé les plus anciennes survivances¹. En tout cas, de toutes les traditions populaires, celle sur les anneaux du Déluge est incontestablement une des plus frappantes.

* * *

Je débute avec les anneaux du Déluge des environs de Genève, au Mont Salève, situé dans la Haute-Savoie. Je tiens une de ces légendes des bûcherons de Collonges-sous-Salève, qui me racontaient avoir vu l'anneau eux-mêmes. Il se trouve sur une haute paroi rocheuse, à l'endroit appelé « Chevarda », sur le territoire de la commune de Collonge. Il serait presque impossible d'y arriver.

Un second emplacement est situé aux environs de la grotte d'Archamps, une des plus remarquables du Salève. Anciennement, me racontait-on, on voyait, à l'entrée de la grotte, des anneaux auxquels on attachait les bateaux, lorsque la vallée était encore couverte d'un lac. La même légende se dit de celui de Collonge.

Nous passons un peu plus loin dans la Savoie, jusqu'à cette magnifique montagne des Voirons qui complète si merveilleusement la silhouette vue depuis le lac de Genève⁸. Au sommet de la montagne on arrive droit devant les précipices perpendiculaires des Roches du Calvaire. Sur ces parois verticales se trouve, solidement enchâssé dans la roche, un grand cercle en fer. Il servait autrefois, lorsque l'eau montait jusqu'ici, à attacher les bateaux. Du reste, me disait-on, il en est de même comme avec ceux du Salève, ce qui prouve que ces légendes sont connues à de grandes distances.

Une autre preuve de cette croyance au Déluge et des cercles pour attacher les bateaux à cette époque fabuleuse, me vient des montagnards de Monnetier et en général du Salève, même de Veyrier, au pied de la montagne. Ils racontent la légende et connaissent les cercles de Chevarda, Archamps et des Voirons.

Il faut que j'ajoute ici une observation de l'excellent chercheur qu'était Blavignac. Dans un de ses nombreux livres⁴ on trouve les indications suivantes : « Un acte de 1110 indique que l'église de Sainte-Marie-Madeleine⁵ était située près du lac et on ajoute que les organaux existaient au-dessus de la rue Traversière, contre les murs soutenant les terrasses de la rue des Chanoines. » Page 51, Blavignac objecte encore : « Quant aux organaux, personne n'a jamais pu constater l'existence de ces boucles destinées à l'amarre des bateaux ; c'est d'ailleurs une tradition qu'on retrouve au pied du Salève, à la base des Voirons et dans plusieurs localités du Chablais, où elle est universellement reçue et fort accréditée dans cette région. » Ainsi, nos anneaux du Déluge sont confirmés déjà par un savant du passé.

* * *

Dans mes nombreux mémoires sur le Valais⁶, je mentionne une demi-douzaine de ces anneaux du Déluge. Ainsi, en entrant dans la pittoresque vallée d'Anniviers, on aperçoit, après le passage du pont du Rhône, à Sierre, à gauche, surmontant grandiosement une vieille forêt de sapins, une haute cime de rochers. C'est la montagne de Beauregard, portant les ruines du château du même nom. Au-dessous du château, mais sur une paroi verticale doit se trouver un grand anneau fixé au rocher. La légende raconte qu'à une époque reculée la vallée du Rhône était barrée par des rochers et par des chutes de montagnes, de sorte que les environs de Sierre ne formaient qu'un lac assez étendu. Ses eaux atteignaient même les rochers de Beauregard et le cercle en question,

qu'on dit en bronze, servait à attacher les bateaux navigant sur ce lac légendaire.

Un autre de ces anneaux du Déluge se trouve solidement fixé, dit-on, dans le rocher aux environs de Lanna⁷, à 1,600 mètres d'altitude, dans le Val d'Hérens, un peu plus bas qu'Evolène, à gauche de la Borgne. Les gens du pays m'affirmaient que l'anna signifie l'anneau. La dénomination du hameau, perché très haut, provient de la présence de cet anneau du Déluge. Plus spécialement encore appelle-t-on le terrain d'alentour « Champ de l'anneau ». Ici on retrouve exactement la même légende. Le Val d'Hérens formait autrefois un lac qui atteignait la hauteur de cet anneau et, pour les gens du pays, il en est la preuve la plus concluante. Les bateliers de l'époque attachaient ici leurs barques. Du côté droit de la vallée, au milieu du village montagnard de Villa, à plus de 1,700 mètres d'altitude, sur le passage du Col de Torrent, j'ai trouvé et étudié⁷ une pierre très remarquable. Elle portait cinq cupules, qui la désignaient comme monument préhistorique. Elle s'appelait Pierre de la Riva et, d'après la légende, elle marquait le niveau de l'ancien lac. Malheureusement, sans la moindre utilité, brutalement, on l'a détruite depuis.

Les mêmes anneaux se retrouvent dans le Val de Bagnes¹¹. Sur la rive droite de la Dranse, un peu au-dessous du village de Bagnes, encore dans le bas de la vallée, on voit d'abord la Pierre de Riva, un immense bloc erratique, dont le dessus, un tiers environ de la masse entière, a été employé pour la construction. D'après la légende, cette pierre se trouvait anciennement au niveau et au bord du lac qui couvrait le Val de Bagnes.

Ensuite, beaucoup plus haut, environ à 1,600 mètres

d'altitude, vers le haut-plateau de Verbier, dans les rochers de Saint-Christophe, on place un de ces anneaux du Déluge pour attacher les bateaux.

Comme ces cercles ou anneaux du Déluge, en Valais, se trouvent tous au milieu ou dans le voisinage de grandes séries de monuments préhistoriques remarquables, j'y reviendrai encore un instant plus loin.

Je tiens à reproduire ici une notice que j'ai écrite le 6 août 1898, dans les Mayens de Sion. On raconte ici, à Vex, et dans toute la contrée, que lorsque la vallée du Rhône et celle d'Hérens étaient encore de grands lacs, on attachait les bateaux à la Crête de Veigy et de l'autre côté du Val d'Hérens à la Crête de Nax. Et on ajoutait qu'à ce dernier endroit, on observait les mêmes trous ronds comme sur la Crête de Veigy, mais on parle aussi d'un grand cercle pour attacher les bateaux. Cela me fait supposer que les cercles du Déluge ne sont pas autre chose que des signes taillés dans la roche et c'est pour cette raison qu'on n'a jamais pu en découvrir un exemplaire, parce qu'on cherchait des anneaux métalliques. Ces signes taillés dans la roche ont échappés aux yeux des gens inexpérimentés.

Infiniment plus important à savoir est encore que la Pointe de Veigy, le sommet d'une colline rocheuse à droite et au-dessus du village de Vex, à environ 1,000 mètres d'altitude est couverte de plus de 30 magnifiques cupules, dont deux groupes de deux et un de trois, liés par des rainures. Où toute la contrée est remplie de monuments et de traces préhistoriques, il fallait bien que le point culminant en soit marqué aussi. Je n'ai pas remarqué de grand cercle et, pour Vex, je n'ai pas entendu parler d'anneaux du Déluge. Mais il suffit de

constater que la Pointe de Veigy compte parmi les emplacements remarquables portant des gravures préhistoriques des plus typiques et qu'on y attache la légende bien connue des bateaux amarrés sur un lac disparu pour que nous soyons autorisé à supposer des relations entre les deux.

La tradition nous apprend qu'à la Pointe de Nax, donc simplement de l'autre côté de la vallée creusée par la Borgne, on remarque les mêmes cupules et la même légende qui s'y rattache. Vu les faits constatés sur la Pointe de Veigy il n'y a pas de raison d'en douter. A la prochaine occasion j'irai vérifier ces indications. En attendant, ces observations nous ont fait faire un pas de plus vers des conclusions satisfaisantes.

Nous quittons le Valais avec la conviction que nous ne l'avons, et de beaucoup, pas épuisé, ni au point de vue des monuments préhistoriques, ni à celui des traditions s'y rattachant.

* * *

Le chantre Hermann (1717-1786) cite, dans ses manuscrits, conservés à Soleure, le Balstal et le Hammer comme possédant de pareils anneaux pour attacher les bateaux. Il s'en sert pour prouver que le Balstal était, du temps des Romains, encore un lac¹³.

* * *

Du canton de Soleure, nous passons dans celui de Berne. Iahn¹⁴ relate deux passages des hautes vallées, l'un vers la frontière de Fribourg, l'autre vers celle du Valais et du canton de Vaud, avec des anneaux du Déluge et la légende connue. Ici nous lisons que lorsque

les contrées en question étaient encore couvertes d'eau (le lac ou la mer pendant et après le Déluge) les habitants des montagnes attachaient leurs bateaux à ces cercles de bronze ou de fer.

Sur la partie orientale du Jura Bernois, nous trouvons dans la Topographie de Quiquerez, l'indication suivante : « C'est plus haut encore que le *Vorbourg* (col étroit entre des rochers, près Delémont) que la tradition fixe au rocher trois de ces anneaux du Déluge, où l'on attachait les bateaux quand la roche de Courroux, digue de l'ancien monde, retenait les eaux dans le bassin de Delémont. Cette tradition vague se retrouve plusieurs fois dans notre contrée montagnaise. »

* * *

Il y a seulement quelques années j'ai encore eu connaissance d'une nouvelle catégorie d'anneaux, en argent cette fois, mais autrement aussi légendaires que tous ceux que je viens de citer¹⁵. Entre Hermetschwiel et Rottenschwiel, au bord de la Reuss (Argovie), on remarque de grandes terrasses superposées, de forme tellement régulière qu'on les dirait artificielles. La plus haute de ces terrasses est littéralement couverte de blocs erratiques qui atteignent souvent un volume énorme. Il est évident que de tout temps un pareil phénomène était de nature à frapper l'esprit humain. La légende qui s'y rattache raconte que le chevalier Hermann, toutes les fois qu'il passait par là avec sa suite, s'arrêtait ici et tous attachaient leurs chevaux à de grandes boucles en argent.

* * *

En dehors des frontières suisses nous trouvons de ces cercles du Déluge dans les Vosges. M. Forrer¹² rapporte qu'on prétend qu'au Mennelstein on voyait autrefois, solidement fixés dans la roche, des anneaux servant à attacher des bateaux, au temps où l'Alsace n'était encore qu'un lac, d'où émergeaient à peine les hautes cimes des Vosges.

L'auteur accompagne sa constatation de la remarque suivante : « On a essayé d'expliquer ces anneaux en disant qu'ils auraient servi à y attacher des échelles de cordes. D'autres auteurs ne croient pas à leur existence. Il serait possible qu'à l'origine il se trouvât, aux endroits en question, de ces cercles gravés dans la roche, comme d'autres sculptures préhistoriques, et qu'à travers les temps, l'érosion les ait fait disparaître, tandis que la tradition en a maintenu le souvenir. Finalement, l'imagination les a transformés en véritables anneaux. »

En parlant des cercles de grandes dimensions, j'ai moi-même relaté une hypothèse semblable. J'y reviendrai dans la seconde partie, en traitant, non pas des anneaux du Déluge et autres, tous légendaires, mais de véritables cercles gravés, c'est-à-dire de remarquables antiquités préhistoriques.

* * *

Je tiens à ajouter ici une notice sur des cercles existant réellement, mais auxquels s'attache la même légende qu'aux cercles légendaires. Je la tiens du fameux rocailleur Lecardeur, mort depuis, un observateur qui méritait la plus entière confiance.

A *Montivillier*, près du Hâvre, à trois lieues environ de la mer, se trouve un coteau qui peut s'élever à 50 mètres

de hauteur. Ici on remarque de très anciennes constructions entre autres des murs de plusieurs mètres d'épaisseur. On dirait les fondations d'anciennes forteresses. A un de ces murs sont attachés de solides cercles en fer, de 20 à 30 centimètres de diamètre. On en compte encore 5 ou 6 entiers et un certain nombre d'emplacements avec des marques très visibles de leur existence de jadis. Malgré que les cercles, cassés et emportés, manquent peut-être déjà depuis bien longtemps, les traces restent visibles.

Dans le pays, la légende veut que ce soit des cercles auxquels on attachait les navires du temps où la mer montait jusque-là et que ces murs formaient les limites d'un port.

* * *

Dans la première partie de ce mémoire nous avons traité des anneaux du Déluge, des cercles légendaires, mais encreés solidement seulement dans les croyances populaires, aussi solidement que s'ils existaient réellement. Souvent je me suis demandé comment les traditions pouvaient arriver à de pareils résultats. Car, il n'y a pas de doute, les légendes sur les anneaux du Déluge forment une classe remarquable de très anciennes traditions et les gens soutiennent l'existence réelle de cercles en fer, bronze et argent. Nous avons vu aussi que l'archéologue Dr R. Forrer, objecte très judicieusement¹² qu'originellement, à la place des anneaux du Déluge, légendaires aujourd'hui, il aurait pu s'y trouver de véritables cercles de grandes dimensions, se classant parmi les sculptures ou gravures préhistoriques, opinion avec laquelle j'étais déjà depuis longtemps d'accord, avant de connaître ce livre.

Parmi les gravures préhistoriques, ces grands cercles existent. Ils se trouvent mentionnés et décrits dans mes mémoires sur le préhistorique du Valais. Souvent déjà j'ai pensé à un rapprochement avec les anneaux du Déluge que j'ai entrepris ici. Cependant, à aucun de ces cercles de grandes dimensions, appartenant tous, sans exception, aux gravures préhistoriques (néolithiques), s'attache la légende, bien connue, du Déluge, mais d'autres non moins intéressantes. Un peu plus loin on va faire leur connaissance.

II. — Gravures préhistoriques en forme de cercle de grande dimension

Parmi les gravures préhistoriques, on distingue très facilement ces cercles, dont le diamètre peut atteindre un mètre et plus. Étant donné que les premiers que je vis se trouvent sur le rocher du Planet, à Salvan, en compagnie de gravures préhistoriques remarquables, je ne pouvais douter un instant de leur authenticité et leur donner, en général, le même âge qu'à ces gravures. Bientôt, du reste, je fis la connaissance d'autres cercles de grande dimension, de sorte qu'aujourd'hui, je tiens à les traiter dans un chapitre spécial. Ils le méritent bien, car jusqu'à présent je ne connais pas d'autre mention de pareilles gravures. Il y a cependant plus de vingt-cinq ans que j'en ai produit des descriptions. Peut-être en les groupant en une seule publication, les chercheurs qui auraient constaté de semblables gravures, s'en souviendront-ils et viendront-ils en augmenter la série. Ceci sera d'une certaine importance dans l'explication du but de ces gravures frappantes par leur forme exceptionnelle. Je suppose que ces cercles ont une importance spéciale, complètement oubliée. Le moment est venu d'attirer sur eux l'attention générale.

Dès la première découverte de ce genre, en 1889, à

Salvan, je l'ai déclarée exceptionnelle et bientôt aussi j'ai trouvé une explication plausible. Il ne s'agit pas de grandes cupules rondes ou ovales, mais de gravures de 1 à 2 centimètres ou un peu plus de largeur et dont la profondeur va de $\frac{1}{2}$ à 2 centimètres. Dans la technique, ces gravures ne diffèrent pas des rainures qui relient les cupules en figures si variées. Elles font donc partie de nos gravures préhistoriques de l'époque néolithique. M. le Dr Marcel Baudouin cite comme anneaux apparentés aux anneaux du Déluge des gravures qu'on voit sur un pilier de l'Allée couverte de Gavrinis³⁴. Mais ni chez de Mortillet¹⁰, ni chez de Bonstetten⁸, ni chez Carthailac⁹, où les gravures de ce monument se trouvent figurées, je n'ai constaté des cercles, surtout volumineux, par contre des groupes de rainures parallèles et courbées et formant de très singulières figures.

Pour faciliter le groupement scientifique, j'utilise l'expression de « grands cercles ». Mais tous ne sont pas exactement ronds; chez d'autres il manque une portion. Cependant on voit chez tous, de suite, qu'il s'agit de la même catégorie de gravures préhistoriques. Je me suis souvent occupé de la signification de ces cercles de grande dimension. Comme je les ai constatés surtout sur différents hauts passages alpestres dans le Valais, j'ai cru devoir les considérer comme des indicateurs du chemin²² dans ces hauts et souvent dangereux parages. Il suffit ici d'indiquer les mémoires en question. Je le ferai dans la mention suivante, de quelques-unes de ces découvertes. Je ne citerai, du reste, que les principales publications.

SALVAN. — J'ai découvert les plus remarquables gravures préhistoriques de la Suisse, à Salvan, en 1889. Des descriptions que j'ai publiées à ce sujet, je ne citerai que celles parues dans l'*Indicateur d'antiquités Suisse*, en 1890²⁷, dans les *Excursions archéologiques*²⁴, dans les *Archives d'anthropologie*²³, dans la *Revue de l'Ecole d'anthropologie de Paris*²⁵ et dans le *Compte rendu du Congrès de Genève*²⁶. Sur le rocher du Planet, j'ai constaté, sur trois terrasses superposées, plus de 600 différents signes gravés dans la roche dure. Sur la seconde terrasse, au fond, en haut, au bord, on remarque deux cercles, se touchant presque, d'environ 80 centimètres de diamètre. Très bien conservés, ils sont visibles pour chacun. Leur situation, en haut d'un rocher, n'a pas permis de les reproduire. Ils figurent sur le plan publié dans les *Archives d'anthropologie* présentant tout l'emplacement avec treize groupements spéciaux composés chacun de très nombreuses gravures. Placés au milieu de ces groupes de gravures préhistoriques, il n'y a pas de doute possible, ces deux cercles de grande dimension en font partie.

Comme Salvan est la première station à l'altitude de 925 mètres d'un des plus antiques passages alpestres entre la vallée du Rhône et celle de l'Arve (Chamonix), l'emplacement, avec de si nombreuses gravures préhistoriques gagne de suite extraordinairement en intérêt.

Avant d'entrer au village de Salvan on remarque, du côté gauche de la route, sur le rocher, de très curieux groupements d'entailles plus ou moins rondes. Le morceau de roche isolé partiellement se présente comme un fromage. A cet endroit j'en ai compté 35. Notre figure 1 reproduit une partie de ce curieux emplacement. Environ une douzaine de ces mêmes sculptures se trouvent

disséminées le long du vieux sentier, toutes taillées dans la roche, à gauche, en montant depuis Vernayaz. L'ancien passage des préhistoriques a été beaucoup amélioré par les Romains²⁸. Les traces de ces colonisateurs par excellence se trouvent nombreuses, non seulement ici mais sur tous les passages alpestres. Sur l'espace d'une demi heure de chemin, nous voyons donc ici environ

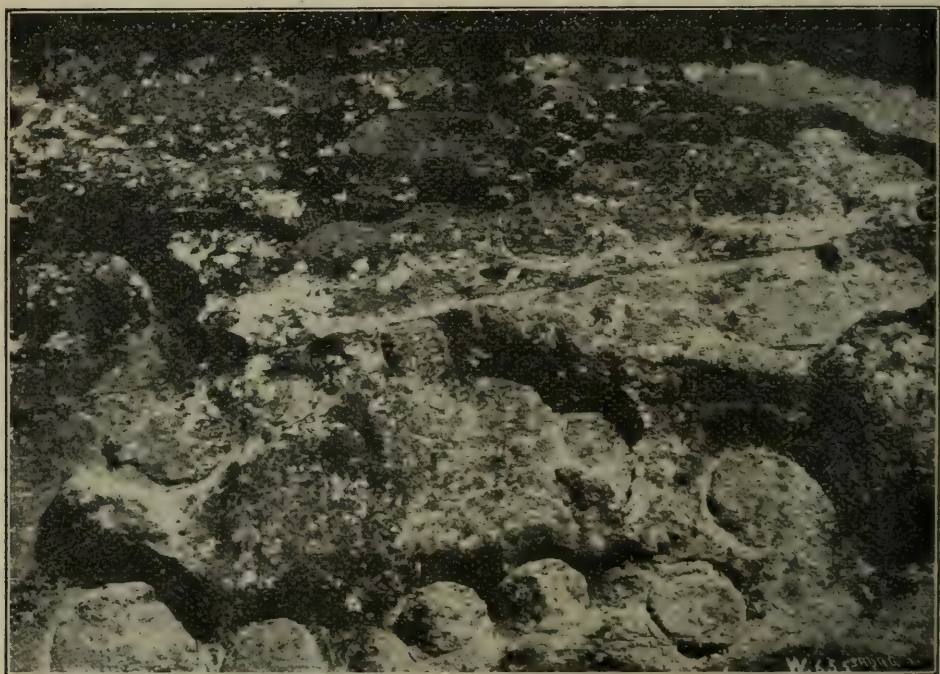


Fig. 1.

50 cercles de grandes dimensions provenant de l'époque gauloise ou romaine. Les deux beaucoup plus anciens remontant au néolithique, placés au milieu d'autres gravures préhistoriques même, font exception. En effet, les techniques sont très différentes. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la figure.

BAGNES. — Il aurait semblé étonnant que dans le Val de Bagnes, si riche en monuments préhistoriques, de ne pas constater la variété de cercles que nous traitons dans ce moment. Je reproduirai donc un passage d'un mémoire publié il y a bientôt vingt ans¹⁶.

De Lourtier à Fionnin, dans le Val de Bagnes, le chemin mène à travers une contrée appelée « Au Cléty »; à un endroit il passe sur un bloc erratique de très grande dimension. Anciennement, beaucoup plus haut et gênant les passants, surtout le bétail, on fit sauter une grande partie de la surface pour aplanir le chemin. Cette opération est beaucoup à regretter parce que ce bloc, portant le nom de Pierre Tallemottaz, montrait à sa surface un cercle gravé d'environ 85 centimètres de diamètre. Malgré que le chemin y passait peut-être depuis des milliers d'années, la gravure avait conservé sa forme. Il ne faut jamais oublier que dans le Valais il s'agit des roches quartzitiques les plus dures.

Une curieuse légende s'y rattache. Deux bergers descendaient de l'alpage avec un gros fromage. Une querelle se produisit à propos du partage. Furieux, le porteur jeta le fromage violemment et en jurant sur ce bloc. La disgrâce divine se manifesta de suite. La forme du fromage resta imprégnée sur le granit. Malheureusement l'empreinte a disparu, mais la légende nous en a conservé le souvenir.

Dans les légendes et les traditions populaires des contrées alpestres, non seulement dans le Valais, mais à travers toutes les Alpes, le gaspillage ou un traitement irrévérencieux des « dons de Dieu » aussi précieux que le fromage et le beurre jouent un rôle prépondérant. Il s'agit là, du reste, de produits connus déjà des Romains et

même des préhistoriques. Maints objets de stations lacustres prouvent que ces habitants de nos lacs de 3 à 4,000 ans en arrière connaissaient l'industrie laitière. Les légendes traitant ce sujet peuvent parfaitement remonter au-delà de notre ère.

NENDAZ. — Il y a bientôt 25 ans que je fis ma première visite dans la vallée de Nendaz : on me regardait comme une curiosité tellement cette sauvage contrée était restée inconnue. Grande fut ma surprise devant les beautés pittoresques de cette contrée alpestre. Habitants, habitations, usages, comme la contrée elle-même, tout s'était conservé dans son état primitif. Quelle moisson de légendes, traditions populaires, antiques usages et observations sur la vie primitive étaient encore possibles à cette époque ! Et maintenant, depuis quelques années, tout en ayant conservé l'ancienne forme, les villages, les routes, l'église, les chalets jusqu'au dernier raccard et les écuries sont éclairés par la lumière électrique. Jamais de ma vie je n'ai assisté à un pareil contraste. Sur mes études dans cette vallée je possède un volumineux dossier qui attend sa rédaction définitive.

Allons trouver notre bloc avec le grand cercle, le plus typique observé jusqu'à présent¹⁷. Bien haut dans les montagnes, les Alpes de Siviez, une majestueuse solitude, est située la Pierre Pénitente, au milieu d'un pâturage en forme de combe. Ce bloc ne sort de la terre que jusqu'à une hauteur de 65 centimètres, en s'inclinant dans la direction de l'Est à l'Ouest. Vers le sommet on remarque le cercle de 1 mètre 10 de diamètre, avec un petit trou au centre, un autre encore à 17

centimètres de distance du premier, au Nord. ¹ Ces trous sont ronds, ont 2 centimètres de largeur, et 1 centimètre de profondeur. La gravure du grand cercle a 15 mm de largeur, 8 à 10 mm de profondeur et se montre partout



Fig. 2.

d'une grande régularité. Aucun outil métallique n'a été utilisé pour sa confection. C'est le produit d'un outil primitif, en pierre (silex, quartz). Du reste, la figure démontrera tout cela mieux que de longues phrases. (Fig. 2.)

¹ Le cercle, quoique rehaussé par la craie, n'est pas très visible. Il faut s'appliquer spécialement pour l'observer. Et, cependant il s'agit d'une gravure préhistorique des plus typique. Ce fait me présente l'occasion de dire un mot sur les

Depuis ce temps j'ai parcouru plusieurs fois la vallée de Nendaz et constaté une douzaine de pierres à gravures, toutes très typiques, plusieurs remarquables, dont je prépare la publication. On a trouvé aussi des tombeaux contenant des objets en bronze, notamment un beau poignard.

Le 30 juillet 1898, venant des Mayens de Sion et suivant le Bisse jusqu'en haut de la vallée de Nendaz, traversant ici la Printze, la rivière de la vallée, je suis allé de nouveau vérifier la Pierre Pénitente et la photographier. Il y a tout au plus à ajouter qu'au Sud-Est le cercle touche le bord du sommet du bloc, celui-ci en forme de losange. La gravure forme un cercle exact, excepté du côté Nord-Est, où il manque peut-être un centimètre. Il

difficultés de reproduire les gravures sur pierres et rochers. A propos de Salvan (1889) et d'autres groupes de signes néolithiques, j'ai, à ce point de vue, déjà insisté à l'époque de leur publication. Aujourd'hui je tiens à faire une remarque générale et déclarer, une fois pour toutes, quels obstacles on peut rencontrer en voulant reproduire les gravures préhistoriques.

La photographie est rarement applicable : quoique toujours exacte elle est illisible pour ceux qui ne sont pas initiés; et ils sont très nombreux. Ces gravures, sont souvent peu profondes, de la même couleur que la roche, l'image ne frappe pas. Les cupules rondes deviennent ovales dans la perspective. Quand les gravures se trouvent sur un haut bloc ou sur une pointe de montagne il n'est pas question de photographier. Il en est de même sur les pentes de rochers élevées de plusieurs mètres, sans compter que même dans des cas favorables comme position, il faudrait beaucoup de patience pour étudier le moment propice pour l'éclairage. Pour mieux voir, j'entoure alors toutes les gravures d'un trait de craie blanche ou en couleurs, ce qui les fait mieux ressortir. Nulle part, je n'ai plus éprouvé ces difficultés qu'à Salvan, Veigy, Grimentze.

J'ai donc adopté le dessin, malgré ses inconvénients. En

est certain que la plus grande partie de la pierre reste dans le sol. Ce qui en sort avec la forme de losange mesure d'un côté 2 mètres 15, de l'autre 1 mètre 90. Du côté Sud-Ouest, au bord, on remarque une croix, irrégulièrement taillée.

Les passages alpestres, sans doute très peu fréquentés, qui traversent par ici sont ceux se dirigeant vers le Val de Bagnes et le Val d'Hérens.

Ce qui nous intéresse ici le plus ce sont les légendes qui entourent la Pierre Pénitente. Je fais remarquer que du côté droit de la vallée de Nendaz, environ à 3 lieues de marche, dans les Mayens de Sion, est située une autre Pierre Pénitente, un monument préhistorique très important. (Voir dans le compte rendu du Congrès de Genève, en 1912, le mémoire « *Quelques séries de gravures préhistoriques* »). On y aperçoit une étoile à huit rayons et deux croix-swastikas. Cette Pierre Pénitente se trouve également dans une contrée avec de nombreuses pierres à gravures et d'autres traces préhistoriques de la plus haute importance. Notons surtout encore un grand cercle au-dessus de Vex, dont la description va suivre bientôt.

effet, on exagère facilement la grandeur des gravures en proportion de la surface du bloc ou du rocher. Mais ce fait est infiniment moins grave que de ne rien voir du tout.

Cette situation est bien plus sérieuse qu'on ne le croit. Des ignorants de tous calibres ont critiqué des reproductions parfaitement bien lisibles pour les initiés. Prétentieusement et sans le moindre égard on a contesté même l'existence de certaines gravures, parce que ces individus se mêlent de choses qu'ils ne connaissent pas. Heureusement que nous ne sommes plus aux temps où une haineuse remarque suffit pour compromettre une découverte de ce genre. Je m'arrête là. On trouvera sur ma méthode d'étude une explication détaillée dans le rapport de la Société suisse de Préhistoire pour 1914.³⁵

Pourquoi Pierre Pénitente ? La légende raconte qu'un homme mort d'une malédiction se trouve sous ce bloc et que son âme n'ira au Paradis que quand le cercle se sera élargi dans toutes les directions en dehors des bords de la pierre. Singulière croyance, dira-t-on. Mais ce n'est pas tout. On m'affirme que le cercle est déjà beaucoup



Fig. 3.

plus étendu qu'anciennement. Il existe des gens qui l'ont vu plus petit. Exactement la même légende d'un autre monument préhistorique à grand cercle existe dans la vallée de Louèche. Cette analogie suivra plus loin.

Une autre légende s'attache à ce singulier centre d'un culte incontestablement antique. Un habitant de la val-

lée se retira sur ces hauteurs pour vivre en ermite. Il s'établit d'abord dans la grotte des eaux, environ à 2,000 mètres d'altitude. Mais il se plaignait qu'il entendait chanter les coqs de Nendaz et n'était donc pas assez éloigné du monde. C'est une façon de parler, parce que depuis Nendaz jusqu'à la Grotte des eaux il y a plusieurs heures de marche. L'ermite monta jusqu'à la Pierre Pénitente, encore passablement plus haut. Ici se trouve à l'Ouest, non loin de la Pierre, une petite grotte, sous un rocher, qu'il choisit comme habitation. Devant la grotte on voit encore aujourd'hui les restes d'une construction, des murs sans mortier, sans doute très anciens. Mais pour se rendre compte plus exactement, il faudrait pratiquer des fouilles, ce qui, dans ces hauteurs, serait très compliqué. En attendant, je présente ici cette grotte telle qu'elle était le 30 juillet 1898. (Fig. 3). A trois, nous nous sommes très commodément installés pour un pique-nique dans la Cabane du Saint, comme le peuple l'appelle généralement. L'ermite visita tous les jours la Pierre Pénitente et remplissait les deux cupules avec ses larmes. Pendant ce temps il pendait son manteau à un rayon de soleil. A sa mort les cloches de Nendaz sonnaient toutes seules.

Une belle source, couverte d'une dalle, jaillit dans le voisinage. Elle s'appelle « La Fontaine bénite ». Tous les passants, sans exception, (ils ne sont, naturellement, pas nombreux) boivent à cette source d'une grande réputation comme bienfaisante. Elle faisait le bonheur de l'ermite.

VEX. — Le 30 octobre 1910, en venant de ma dernière visite dans la Vallée de Nendaz, je passai par Vex, pour

visiter quelques-uns de mes monuments à gravures préhistoriques. Je poussai jusqu'à Villars où je connaissais déjà un bloc avec une belle cupule, encastré dans le mur d'une maison et la dalle d'un escalier, couverte, sur la face tournée en bas, de grandes et belles cupules. De là la route va rejoindre celle menant à Hérémente. A cet endroit s'est produite une petite place, marquée par un bloc erratique de très singulière forme et qui m'a toujours surpris à bien des points de vue. Cette fois j'ai examiné de nouveau l'entourage et, un peu au-dessus, j'ai constaté, sur un tas de pierres, un bloc avec la moitié d'un grand cercle, mais superbement exécuté et conservé. J'y retournerai prochainement pour l'étudier à fond. Il suffit, pour aujourd'hui, de constater un exemplaire de plus de ces gravures, auxquelles j'attache une importance particulière parmi les signes préhistoriques. Cette constatation est cependant d'une grande importance pour soutenir la théorie que les légendes de cercles du Déluge se basent sur des faits et que ces cercles ont existés sous une forme ou sous une autre. Je mets donc ce cercle de grande dimension en relation directe avec les découvertes et les légendes sur la Pointe de Veigy, déjà mentionnées dans ce mémoire.

CHEZAL-DU-REY. — De Vex, nous montons dans le Val d'Hérens par Useigne, avec ses curieuses pyramides, passons encore par Evolène et prenons le sentier pour le Col de Torrent. Déjà dans la pointe du premier grand zig-zag, droit au bord du chemin, on remarque un bloc¹⁷ que chacun considère de suite comme siège, o m. 75 en hauteur, la surface 1 m. 10 dans la direction S.-N. et o m. 95 dans celle E.-O.

Sur la surface plate on remarque une rainure anguleuse au fond et de forme plus ou moins carrée, mais à coins largement arrondis. L'espace entouré ainsi par la rainure mesure dans le sens S.-N. 0 m. 77 à 0 m 83 et dans le sens E.-O. 0 m. 79. Du côté ouest le bord du bloc ferme le quatrième côté de ce rectangle. Je reconnus immédiatement que j'étais en présence d'un monument préhistorique, car cette incision ressemble à celles que j'ai trouvées à Salvan, dans les Alpes de Nendaz et à Louèche.

Une légende fort curieuse, que j'ai recueillie plus tard, s'attache à ce bloc. On raconte qu'autrefois habitait au Mont-Miney un roi fort riche et très gai. Cependant un souci secret le tourmentait. On lui avait prédit que, s'il trouvait un jour de la glace dans le bassin de la fontaine du château, il devait s'enfuir au plus vite, car ce serait là le signe que toute la contrée serait transformée en glacier. Depuis quelque temps la fille du roi avait aperçu quelques glaçons dans la fontaine, mais sans rien dire à son père. Un matin, à la vue du bassin complètement gelé, elle alla, saisie de terreur, l'annoncer au roi. Celui-ci quittant immédiatement son château et ses terres se dirigea du côté du Val d'Hérens. Après une longue marche, et sans avoir osé regarder une seule fois en arrière, il s'assit fatigué sur cette pierre. Plein d'inquiétude, il regarda alors dans la direction de son petit royaume. Mais quelle ne fut pas sa douleur en le voyant couvert d'un immense glacier qu'on nomme aujourd'hui glacier de Ferpècle et glacier de Mont-Miney. Dès ce moment le roi habita avec sa fille auprès de cette pierre sur laquelle il venait chaque jour s'asseoir pour pleurer ses terres couvertes de glaces éternelles.

C'est, dit-on, pour ce roi qu'on a tracé sur cette pierre la rainure qui nous occupe ; elle indique le dos et les deux côtés du corps, qui était tourné vers l'ouest. Visiblement rien de l'habitation ne s'est conservé, mais la pierre porte le nom significatif de « Chésal du Rey », ce qui veut dire maison (*casale*) du roi.

A une visite ultérieure et en examinant les alentours du Chésal du Rey il me semblait bien reconnaître des formes géométriques du terrain, qui pourraient être produites par des fondations couvertes de terre. En tout cas, j'ai toujours eu l'impression qu'à cet endroit des fouilles s'imposaient.

LOUECHE. — Dans la vallée de Louèche, entre Bodmen et Loèche-les-Bains, un peu au-dessous de l'ancien chemin à mulets, là où il passe sous le roc de Bodmen (Bodmenfluh) et à quelques pas de la borne, entre le territoire d'Inden et celui de Loèche-les-Bains, se trouve, sur un petit plateau de 15 mètres de large, presque au bord du précipice au-dessus de la Dala, un roc plat, sortant à peine de 10 centimètres de hauteur au-dessus du gazon. Ce roc présente à la surface une rainure en cercle assez régulier, absolument typique comme grand cercle et identique à tous ceux que je viens de mentionner. Il n'est cependant pas tout à fait rond. Dans une direction le diamètre mesure 0,75 cent., dans l'autre 0.80 cent. La gravure n'est pas très régulière non plus. Elle indique depuis 3 jusqu'à 6 cent. de largeur. Le travail se présente comme dans toutes les gravures préhistoriques du même genre.

Voici maintenant une notice que j'extrais du livre sur Louèche-les-Bains du Dr J.-H. Grillet, 2^{me} édition de 1866. Elle est conçue comme suit :

« Ce qui rend cette pierre curieuse, ce sont les traditions qui s'y rattachent. Selon les uns, elle recouvrirait la tombe d'un guerrier; selon les autres, celle d'un homme mort sous le poids d'une malédiction, dont il ne sera délivré que quand le cercle, qui s'étend lentement, aura débordé la pierre. D'autres prétendent qu'il y a un trésor caché dessous; enfin, j'ai entendu dire à des enfants que s'étant placés sur cette pierre, ils s'étaient sentis secouer. Serait-ce peut-être une pierre anciennement sacrée, et où l'on voyait dans cette forme circulaire que sais-je, l'image du soleil ! »

Le docteur Grillet, avec sa supposition, ne tombait certainement pas trop à côté de la vérité. Lire aussi à ce sujet mes « Excursions de 1891 », déjà citées⁶. Comme ce très curieux monument se trouve sur le passage alpestre fort vieux de la vallée de Louèche à la Gemmi, j'ai classé ce cercle parmi les indicateurs du chemin à une certaine époque préhistorique. Les légendes racontées sont connues dans toute la contrée. Celle-ci est riche en tombeaux et antiquités préhistoriques, surtout de l'époque du bronze.

SAVOIE. — Près du village de Saint-André, au pied du Mont-Vouant, dans la vallée de Boège, on remarque sur un rocher des cercles taillés de grande dimension. Depuis Bonne, en Savoie, il y a trois lieues de marche sur la grande route pour arriver à l'endroit. Voilà une indication que je relate simplement. Il ne m'a pas été possible de vérifier les faits.

Un autre bloc singulier me semble présenter de la parenté avec nos grands cercles. J'emprunte à un auteur²⁰ connu pour ses observations scrupuleuses, le passage suivant :

« Sur la limite de Bonne et de Lucinge, à la Feuilleuse, un rocher granitique, long de 8 mètres, large de 5, présente une particularité intéressante. A la partie supérieure est une rigole circulaire et horizontale, large de 10 à 15 centimètres, limitant un disque ou bouton de 1 mètre 20 de diamètre. Les campagnards y voient une tentative pour tailler une meule. En vérité on aurait pu mieux choisir les matériaux, car les tables en protogine abondent sur la pente voisine, et il est difficile de comprendre comment des ouvriers auraient eu l'idée de se jucher au sommet d'un roc dont l'arête à pic est élevée de 4 mètres. Il faut voir là un travail beaucoup plus ancien, pour lequel je n'ai pas encore trouvé d'éléments de comparaison avec d'autres mégalithes. La légende veut que les fées aient apporté ce rocher du haut de la montagne, aussi l'appelle-t-on quelquefois la « Pierre aux Fées ».

La ressemblance de ce travail avec nos grands cercles saute aux yeux de chacun. Je ne suis pas surpris que les paysans croient à l'intention d'en avoir voulu tailler une meule. On trouve identiquement la même opinion à Salvan. Il m'était facile de répondre à cette erreur. Pour quelle raison irait-on se créer des difficultés sur une pente perpendiculaire alors que l'on trouve des blocs de la même roche plus près et partout ? Mais pour nous cette identité de supposition, quoique fausse, présente un intérêt : elle nous prouve directement la grande ressemblance des deux produits. Il est bien naturel que Revon n'ait pas trouvé d'éléments de comparaison, sa découverte restant unique jusqu'au moment des mien-nes à Salvan en 1889, lesquelles furent suivies de près par celles de Louèche, Nendaz, Chésal de Rey, Dallmot-

taz et Vex. Il est bien heureux que l'extension des gravures préhistoriques aille déjà jusqu'à dans les Alpes savoisiennes. Nul doute qu'on en constatera encore ailleurs.

* * *



Fig. 4.

Sculptures préhistoriques à Saizia, au Grand Salève. — Pour tous les détails de cette description, je renvoie le lecteur à mes « Esquisses²¹ ». Au-dessus de Bossey, dans la direction de la Grande Gorge, au pied du camp retranché préhistorique qui porte le nom de « Château », à l'endroit qu'on appelle « Sur Saizia », au

bord du chemin, on remarque un bloc ou une partie de roche sortant de terre et portant une lignée de trous ronds d'environ 10 centimètres de diamètre. (Fig. 4.) Juste 50 mètres plus loin, en ligne directe avec la rangée de ces trous très anciens et gravés avec des outils primitifs, sur un mamelon sont gravés, de la même façon, des fragments considérables de deux cercles, ayant chacun 1 m. 25 de diamètre. L'un est situé un peu plus haut que l'autre, à 22 centimètres de distance. Du centre de l'un à celui de l'autre il y a 1 m. 65. Quoique la forme ronde ait très visiblement été dans l'intention des exécuteurs de ce travail, la rondeur laisse à désirer. Mais j'envisage ce fait comme n'ayant pas la moindre importance. La position, la forme, l'exécution, tout milite en faveur de gravures fort anciennes et tout à fait remarquables. (Voir la fig. 5.)

Sans doute la roche du Salève n'est pas celle des Alpes. Mais il s'agit d'un calcaire très dur, très résistant, comme, du reste, toute la surface de cette montagne le prouve. Je n'hésite donc pas un instant à classer ces deux cercles dans la catégorie des gravures préhistoriques que nous traitons justement dans ce mémoire.

On se trouve ici au milieu d'antiquités de la plus haute importance. Outre celles déjà citées, nommons les trois grottes du Sablon, du Saillon et de l'Ours. Cette dernière a fourni un grand nombre d'objets de l'époque néolithique. Nombreux sont aussi les abris sous roche et d'autres stations. La belle station quaternaire du renne (Magdaléinien) de Veyrier se trouve à proximité. Ce serait aller contre le bon sens que de se refuser à mettre les cercles en question en relation avec tous ces faits.

Il faut surtout les considérer en relation avec la

« Meule » de la Feuilleuse, que je viens de citer. Les deux endroits se trouvent dans la vallée de l'Arve. J'en attribue l'exécution au même peuple.

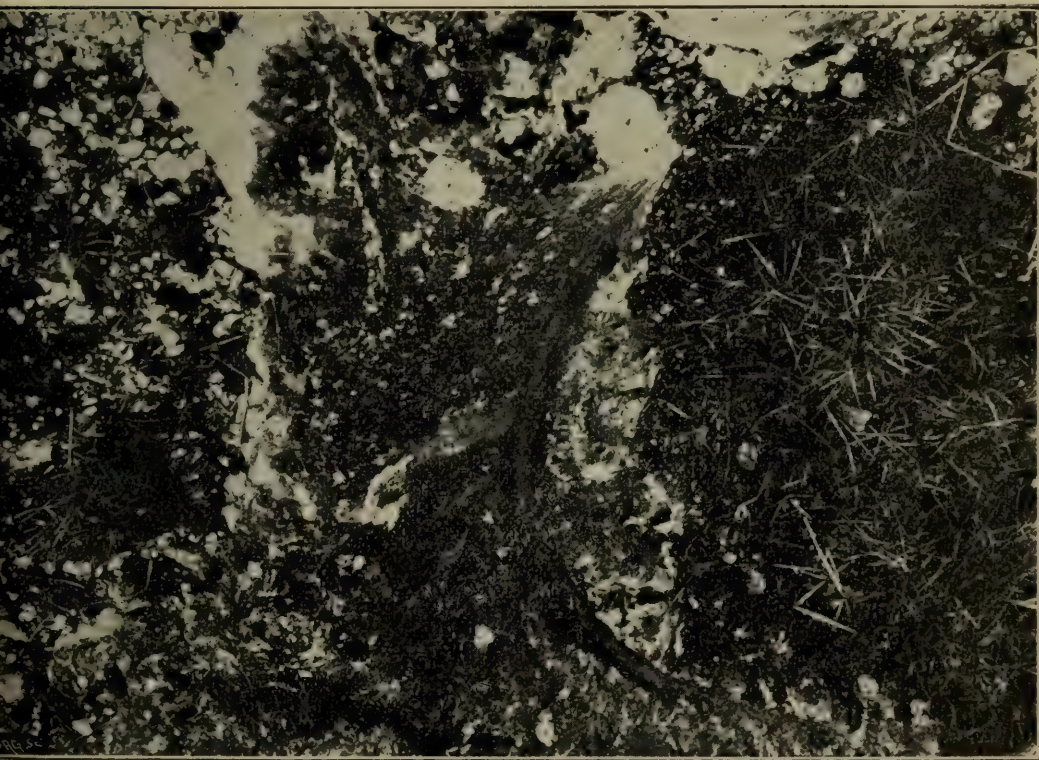


Fig. 5.

*
* *
*

Il est quelquefois très curieux de constater comment une longue série d'observations sur différents objets finissent par s'entrelacer. Ainsi, après les anneaux du Déluge, parfaitement légendaires, nous avons traité les grands cercles, une catégorie exceptionnelle de gravures préhistoriques qu'à deux endroits (Salvan et Feuilleuse), les habitants

du pays considèrent comme étant destinés à servir de meule. Et ce dernier fait nous amène à présent à dire encore un mot sur des pierres légendaires qu'on traitait positivement de « meules ». Commençons avec une de ces « meules » qui se trouvait sur le territoire du canton de Genève et qui a été détruite il y a peu d'années.

Voici un passage que j'emprunte à un livre fort intéressant sur le Salève³⁰

« Un grand nombre de pierres isolées, dit l'auteur, auxquelles s'attachent des légendes ou qui portent des noms caractéristiques étaient sans doute des lieux de culte. Ainsi, la Pierre-à-Bochet, près d'Ambilly, a la forme d'une grande meule. Suivant la légende, elle avait l'habitude de faire, la nuit de Noël, un saut de carpe et de se retourner sur elle-même. Son dernier saut l'a projetée dans un champ où elle gît, à demi-enterrée, à côté de la route. C'est à elle que l'on attribue l'origine du nom de Moëllesulaz (Meule seule) ».

Je citerai également le passage d'un autre savant sur la Moëlle-seule, Meule solitaire, Mola sola, Salverte³¹, qui, en 1819, a vu ce monument sur l'emplacement original. Il en dit entre autre :

« La forme de cette pierre, que le ciseau n'a point arrondie, rappelle, au premier coup d'œil, la forme d'une meule de moulin. De cette apparence et de cette position est dérivé son nom Moëlle-seule. Pour communiquer ce nom à un village, ne faut-il pas que cette pierre l'occupe depuis une époque reculée et que, jadis, de puissants motifs aient fixé sur elle l'attention des habitants de cette contrée ?

« Au milieu de la pierre est un trou carré qui ne pénètre pas jusqu'à la moitié de sa profondeur et où, pendant

longtemps, a été plantée une croix, aujourd'hui détruite. La croix n'aurait-elle pas donné son nom à ce lieu, bien plutôt que la pierre qui lui servait de support, si celle-ci n'eût pas été connue et même vénérée avant l'érection du monument chrétien ? »

Un second monument du même genre se trouve dans le Bugey, en France. Voici un passage³² à ce sujet :

« La pierre qui vire de Dortan, de la grosseur et de la forme d'une meule de moulin, était sur la montagne de Saint-Jacques, près de Dortan, vers le confluent de l'Ain et de la Bienne. Les habitants racontent que cette pierre tournait sur elle-même tous les ans, à minuit de Noël. Au commencement du XIX^e siècle, cette pierre a été déplacée et brisée. »

En présence de pareilles traditions positives, avec l'indication du solstice d'hiver et ses fêtes solsticiales, le monument lui-même en forme de soleil, cette pierre tournant sur elle-même à Noël, la fête païenne du solstice christianisée, cette pierre, dis-je, représentait tout justement le soleil lui-même comme suprême divinité de nos contrées. Il est bien heureux que nous trouvions encore de pareilles solides preuves en faveur du culte du soleil.

* * *

Un grand nombre de faits cités dans ce mémoire se prêteraient, demanderaient même une explication un peu plus approfondie. Il s'en trouve même qui ne sont pas encore ou très peu connus. Pour certaines dénominations, il faudrait trouver les parallèles ou semblables dans d'autres contrées, également pour les légendes. Mais un pareil développement nous mènerait loin. Il

faut pour cette fois se contenter d'avoir rassemblé des matériaux qui touchent à ce sujet très intéressant à tous les points de vue. Je tiens simplement à relever quelques passages un peu mieux que ce ne fut le cas dans le texte qui précède.

Ainsi la christianisation des monuments préhistoriques était le plus sérieux souci des prêtres du christianisme. A d'innombrables endroits déjà je l'ai constaté. Ne citons en passant que les Pierres de Niton (Genève), la Pierre-à-Bochet (Ambilly), la Pierre des Servageois (Luc, Valais), la Pierre des Morts (Vex), etc. Dans plusieurs de mes derniers mémoires, j'en ai parlé et je ne tiens pas à y revenir plus particulièrement dans ce moment.

Très remarquable, et jusqu'à présent unique, est le Chésal du Rey, ce siège d'un roi chassé de son royaume parce que celui-ci se couvre de glace. Je connais bien des sièges légendaires, par exemple celui de Samson, parmi les monuments à gravures préhistoriques du Jura³³. Mais comme gravure néolithique qui se rapporte à la glaciation d'une contrée, je ne connais que celle-ci.

Une attention plus spéciale devrait être également réservée aux Pierres de Riva, de la Rive, à des altitudes considérables ; aux Pierres Pénitentes, aux Meules et autres. Pour le peu de temps que j'ai eu à m'en occuper je me suis aperçu qu'elles s'attachent à des périodes très reculées, et aussi à des cultes antiques (du Soleil, par exemple).

Comme nous avons pu nous en convaincre, ces anneaux ne sont pas tous légendaires. La légende se raconte sur de véritables cercles. Le sujet est loin d'être suffisamment connu. Il faut espérer que ce mémoire éveillera l'attention générale et que bientôt nous connaîtrons un

nombre bien plus considérable de documents. De cette façon s'établira le trait d'union, si ce n'est pas celle-ci elle-même, entre les anneaux du Déluge, jusqu'à présent légendaires et les cercles de grande dimension, des œuvres réelles de la population néolithique. Théoriquement, c'est déjà le cas. Telle qu'elle est, cette étude ne permet pas des conclusions définitives. Je ne la considère pas comme autre chose qu'une contribution à un sujet à développer.

Nulle part, jusqu'à présent, je n'ai vu mentionnés parmi les gravures préhistoriques, des cercles de grande dimension. Malgré que ma première découverte de ce genre ait été publiée il y a plus de 25 ans déjà, personne n'a fait connaître des analogies. Depuis ce temps j'en ai constaté toute une série que je viens d'énumérer. Il s'agit là d'une manifestation sans aucun doute, très importante de la population néolithique, qui mérite d'attirer l'attention des savants. J'ai, du reste, la conviction que nous trouverons une explication plausible.

BIBLIOGRAPHIE

1. LEO FROBENIUS. — *Das Zeitalter des Sonnengottes*. Berlin, 1904.
2. B. REBER. — *Les Anneaux du Déluge*. Dans : *Recherches archéologiques à Genève et aux environs*, 1901, p. 83 à 93.
3. B. REBER. — *Excursion aux Voirons*., Genève, 1908.
4. BLAVIGNAC. — *Etudes sur Genève depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, Genève, 1874.
5. B. REBER. — *Les fouilles sur l'emplacement de la Madeleine-Longemalle à Genève*. Bulletin de l'Institut national genevois. Tirage à part de 27 p. avec 32 fig.
6. B. REBER. — *Excursions archéologiques dans le Valais*. Genève, 1891, p. 40.
7. B. REBER. — *Recherches archéologiques dans les vallées d'Evolène et de Binn, en Valais*. Genève, 1892, p. 14 et 15. — Id. *Monuments à gravures préhistoriques dans le canton du Valais*. Archives d'anthropologie, Brunswic, 1896.
8. A. DE BONSTETTEN. — *Essai sur les dolmens, accompagné d'une carte, de planches et de dessins*. Genève, 1865.
9. EMILE CARTAILHAC. — *La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments*. Paris, 1889.
10. GABRIEL DE MORTILLET. — *Formation de la nation française*. Paris, 1897.
11. B. REBER. — *Antiquités et légendes du Valais*. Genève, 1898, p. 48.

12. Dr R. FORRER. — *Die Heidenmauer von St-Odilien, ihre prähistorischen Steinbrüche und Besiedlungsreste*. Strasbourg, 1899.
13. MEISTERHANS. — *Sündfluth-Ringe (Anneaux du Déluge)*. Indicateur d'antiquités suisses. Zurich, 1890, p. 367.
14. ALBERT IAHN. — *Description du canton de Berne*, p. 302.
15. B. REBER. — *Das Freiamt vor der Geschichte*. Wohlen, 1912 (brochure de 63 pages in-8).
16. B. REBER. — *Weiteres aus dem Bagnes-Thal*. Indicateur d'antiquités suisses. Zurich, 1895.
17. B. REBER. — *Vorhistorisches aus dem Eringerthal und den Nendaz-Alpen*. Indicat. d'antiquités suisses. Zurich, 1891.
18. B. REBER. — *Vorhistorische Sculpturendenkmäler im Canton Wallis*. Archiv für Anthropologie, vol, XXVI. Brunswic, 1896.
19. B. REBER. — *Recherches archéologiques dans les vallées d'Evolène et de Binn, en Valais*. Genève, 1892.
20. LOUIS REVON. — *La Haute-Savoie avant les Romains*. Annecy et Paris, 1878.
21. B. REBER. — *Sculptures préhistoriques à Saizia, au-dessus de Bossey*. Dans mes « Esquisses archéologiques sur Genève et les environs ». Genève, 1905 (p. 154 à 170).
22. B. REBER. — *Zur Frage des Aufenthaltes der Hunnen und Sarazenen in den Alpen*. Mitt. d. k. k. Geogr. Gesellschaft in Wien. 1907.
23. B. REBER. — *Die vorhistorischen Sculpturen in Salvan, Kanton Wallis*. Archiv. für Anthropologie, vol. xx. Brunswic, 1891.
24. B. REBER. — *Excursions archéologiques dans le Valais*. Genève, 1891, (p. 7 à 23).
25. B. REBER. — *Les sculptures préhistoriques à Salvan (Valais)*. Revue de l'Ecole d'anthropologie de Paris, 13^e année. Paris, 1903.
26. B. REBER. — *Quelques séries de gravures préhistoriques*. Compte rendu de la XIV^e session du Congrès international d'Anthrop. et d'Archéolog. préhist. Genève, 1912.

27. B. REBER. — *Zusammenstellung meiner archäologischen Beobachtungen im Kanton Wallis*. Indicat. d'antiquités suisses. Zurich, 1890.
28. L'ABBÉ C. A. DUCIS. — *Les camps celtiques du Châtelard, Etude sur les Allobroges et les Centrons dans le Haut-Faucigny*. Annecy, 1880.
29. B. REBER. — *Les pierres légendaires*. Dans : *Recherches archéologiques à Genève et aux environs*. Genève, 1901, (p. 118 à 140).
30. E. THURY. — *Le Salève préhistorique*. Dans le livre : *Le Salève, description scientifique et pittoresque*, publié par la Section genevoise du Club Alpin Suisse. Genève, 1899.
31. EUSÈBE SALVERTE. — *Notice sur quelques monuments anciens, situés dans les environs de Genève*. Genève et Paris, 1819.
32. GUILLEMOT. — *Monographie historique du Bugey*. 1852.
33. B. REBER. — *Les pierres à sculptures préhistoriques du Jura français, Département de l'Ain*. (Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris), Paris, 1903.
34. D^r MARCEL BAUDOUIN. — *Découverte d'un Anneau du Déluge dans la vallée de la Sèvre-Nantaise*. Bulletin de la Société Préhistorique Française. Paris, 1914.
35. B. REBER. — *Méthode d'étudier les gravures sur les monuments préhistoriques*. Siebenter Jahresbericht der Schweiz. Gesellschaft für Urgeschichte (Société Suisse de préhistoire). 1914. Zurich 1915.



LA MORTALITÉ CHEZ LES NEUTRES EN TEMPS DE GUERRE

*Communication faite le 6 avril 1915 à la Section des sciences
morales et politiques, d'archéologie et d'histoire*

par le Dr L. HERSCH
privat-docent à l'Université de Genève

CHAPITRE PREMIER

Effets démographiques des guerres modernes

La guerre est certainement de tous les phénomènes sociaux celui qui a le plus tôt et le plus vivement frappé l'imagination des collectivités humaines. Elle a pénétré la religion primitive, elle a inspiré les poètes, elle a absorbé l'attention de l'observateur social, de l'historien, depuis la plus haute antiquité.

En notre siècle, la création artistique et scientifique n'est naturellement pas bornée au cercle étroit des exploits guerriers. Mais les œuvres de l'esprit humain consacrées à la guerre sont, sans aucun doute, infiniment plus nombreuses qu'à n'importe quelle époque précédente de l'histoire. La guerre n'est pas encore entièrement séparée même de la religion. Elle occupe encore

une large place dans la littérature. Quant à l'historiographie, elle est restée, en tout premier lieu et jusqu'à nos jours, une description et une analyse des guerres. — Nous avons, en plus, toute une série de sciences militaires qui tendent à faire de la guerre moderne l'objet d'études positives et relativement exactes. Car à côté des études purement militaires, telles que la stratégie ou la tactique, les sciences les plus exactes, les mathématiques, la mécanique, la physique et la chimie, ont été appliquées à la guerre. D'autre part, on a entrepris un très grand nombre de recherches qui envisagent la guerre moderne à divers points de vue d'ordre sociologique : au point de vue de l'économie nationale, tant agricole qu'industrielle et commerciale et au point de vue de la consommation aussi bien qu'à celui de la production ; au point de vue des finances, publiques et privées ; au point de vue du chômage et du mouvement ouvrier en général ; au point de vue du droit, privé et public, national et international ; au point de vue de la psychologie, individuelle et collective, de la morale, etc., etc.

Il est d'autant plus curieux de signaler qu'à un point de vue, la guerre n'a jamais été étudiée jusqu'ici. En effet, si je ne me trompe, la guerre n'a été l'objet spécial d'aucune recherche d'ordre proprement *démographique*.

Et cependant, dans les phénomènes démographiques, dans la mortalité, la nuptialité, la natalité, c'est de la vie même de la population qu'il s'agit ; on ne saurait donc affirmer que leur étude a été négligée à cause du peu d'intérêt qu'elle présente. On ne peut dire non plus que le lien entre la guerre et le mouvement démographique de la population soit trop faible, trop lointain, trop difficile à entrevoir et qu'il ait échappé pour cette raison

à l'œil attentif des investigateurs. Il est vrai que certains effets démographiques de la guerre moderne n'ont pu être dégagés qu'après un examen analytique des données statistiques concernant le mouvement naturel de la population : certains autres, par contre, sautent pour ainsi dire aux yeux ; une simple réflexion aurait suffi pour les entrevoir. Ainsi, il est évident, même *a priori*, sans consulter les registres de l'état-civil, que pendant la guerre, lorsque la grande majorité de la jeunesse de sexe masculin se trouve sous les drapeaux, le nombre des *mariages* doit baisser. Il est de même évident *a priori* que, à partir du 10^{me} mois qui suit la mobilisation, le nombre des *naissances* doit être en baisse ou, en d'autres termes, que l'année qui suit la déclaration de la guerre doit avoir une natalité beaucoup inférieure au taux normal. Point n'est donc besoin d'être prophète ou même statisticien, pour affirmer, par exemple, que pour la Suisse — qui n'a pas participé à la guerre actuelle, mais qui a été obligée de mobiliser — l'année 1914 a dû être une année de baisse de mariages et que l'année 1915 marquera nécessairement une baisse considérable de la natalité.

De même, quiconque sait que les crises économiques augmentent la *mortalité*, peut supposer *a priori* que l'action meurtrière de la guerre n'est nullement limitée aux champs de bataille, mais qu'elle fait des ravages également parmi la population civile, puisque les grandes guerres modernes, comme nous le sentons malheureusement trop vivement aujourd'hui, provoquent des perturbations et des stagnations industrielles et commerciales beaucoup plus fortes que les plus grandes crises d'origine purement économique.

Voilà déjà un certain nombre de rapports entre la guerre et le mouvement démographique de la population qu'on aurait pu entrevoir par un raisonnement extrêmement simple et qui auraient dû engager les statisticiens à entreprendre des recherches dans cette voie afin de vérifier, de préciser et de compléter, par l'observation de la réalité, ces déductions du raisonnement *a priori*. Et malgré tout, à ma connaissance, le problème même de l'influence de la guerre sur les phénomènes démographiques n'a jamais été posé d'une façon spéciale ¹.

L'auteur de ces lignes s'est précisément posé ce problème et, dans le but de l'élucider dans la mesure du possible, il a entrepris une étude systématique du mouvement démographique de la population dans divers pays, tel qu'il se présente d'après les registres de l'état-

¹ Ce fait m'a paru toutefois tellement étrange que j'ai dû envisager aussi l'autre hypothèse, à savoir que quelques études existent dans ce domaine, mais que mes connaissances bibliographiques sont trop restreintes. Je me suis donc adressé à des personnes très compétentes en leur demandant des renseignements supplémentaires. Je me suis ainsi adressé, entre autres, à M. A. Barriol, secrétaire général de la Société de Statistique de Paris, qui, de plus, a demandé à la Statistique générale de France, de faire les recherches bibliographiques de son côté ; pour les langues slaves, je me suis adressé à M. N. Roubakine, qui est incontestablement le premier bibliographe et bibliologue des littératures slaves de notre époque. Mais toutes ces recherches bibliographiques n'ont découvert aucune étude sur les effets démographiques des guerres modernes. — Vu la conclusion pratique à laquelle aboutit la présente communication, je n'ai pas cru pouvoir retarder plus longtemps sa publication. D'autant plus que, si quelques recherches de ce genre existaient, cette publication contribuera elle-même à les faire connaître. Dans ce cas, j'exprime d'avance ma reconnaissance à tous ceux qui voudraient bien me les signaler, soit personnellement, soit par la voie de la presse.

civil. Très prochainement, les résultats de ces recherches seront publiés. Cependant, dans la présente publication, il ne saurait évidemment être question de reproduire toutes les péripéties de cette investigation. J'ai donc choisi, pour l'exposer ici, un point très particulier, mais d'un intérêt théorique et pratique immédiat, surtout pour un pays comme la Suisse, à savoir : *l'influence de la guerre moderne sur la mortalité dans les pays neutres*. — J'espère pourtant que vous ne m'en voudrez pas si, d'abord, je passe brièvement en revue devant vous, sans même en apporter les démonstrations statistiques, quelques-unes des conclusions générales auxquelles mes recherches m'ont amené, — d'autant plus que la connaissance de certaines d'entre elles est indispensable pour nous faire une idée juste du point particulier qui nous occupe en ce moment.

Les *propositions générales*, que je vais esquisser devant vous, peuvent être rangées en deux séries : I, propositions qui formulent certains caractères généraux de l'action démographique de la guerre ; II, propositions qui montrent l'influence de la guerre spécialement sur la mortalité.

I. — Parmi les *effets généraux* des grandes guerres modernes sur le mouvement démographique des pays en guerre, signalons les phénomènes suivants :

1^o Les perturbations démographiques provoquées par la guerre se font sentir non seulement durant les hostilités, mais encore pendant un certain nombre d'années après la conclusion de la paix. L'espace de temps durant lequel le mouvement démographique se trouve ainsi écarté de son niveau normal, est appelé par moi « pé-

riode démographique de la guerre ». La période démographique de la guerre est donc toujours plus longue que la guerre même.

2° *La période démographique de toute guerre moderne se compose de deux phases successives ; elle commence par une phase « destructive », caractérisée par une hausse brusque de la mortalité et une baisse également brusque de la nuptialité et de la natalité ; elle passe ensuite par une phase à laquelle j'ai donné, très conventionnellement, le nom de « réparatrice » et dont la caractéristique est la baisse brusque de la mortalité au-dessous du taux normal et la hausse brusque de la nuptialité et de la natalité beaucoup au-dessus de leur niveau normal.* — Ainsi, par exemple, le taux des mariages en Autriche, en 1866, a été le plus bas observé dans ce pays depuis 1855 et jusqu'à nos jours ; par contre, les taux maxima, jamais atteints en Autriche, ont été enregistrés en 1867 et 1869. On invoquerait ici, peut-être, le proverbe « *Bella gerant ali ; tu, felix Austria, nube* », — si tel n'était pas le cas également pour les autres pays dans des circonstances analogues. Ainsi, la plus faible nuptialité, le minimum absolu enregistré aussi bien en France qu'en Prusse — avant 1914 — a été constaté en 1870. Par contre, les taux de nuptialité les plus élevés, depuis un siècle, ont été observés en 1872 et 1873 pour la France et en 1872-74 pour la Prusse.

3° En définitive, en considérant le résultat des deux phases de la période démographique de la guerre, on remarque que la mortalité aussi bien que la nuptialité et que la natalité se soldent par des *excédents positifs* (positifs dans le sens mathématique du terme), c'est-à-

dire qu'en fin de compte, *on constate, pendant une période démographique de guerre, plus de décès, plus de mariages et aussi plus de naissances qu'en temps normal.*

4° La période démographique de la guerre (et chacune de ses phases prises séparément) *ne commence pas et ne se termine pas en même temps pour toutes les trois catégories de phénomènes démographiques* : la période démographique commence pour les décès et les mariages un an (plus exactement neuf mois) plus tôt que pour les naissances ; elle se termine généralement d'abord pour les décès, ensuite pour les mariages et à la fin pour les naissances. *La phase destructive ne finit jamais avant la cessation des hostilités, mais elle peut durer encore un temps plus ou moins long même après la conclusion de la paix.* (Je n'entre pas ici dans les détails de ce phénomène).

5° D'une façon générale, *la phase destructive se fait sentir le plus fortement sur le mouvement des décès tandis que la phase réparatrice n'exerce sur cette catégorie de phénomènes démographiques qu'une action très réduite* ; par contre, les mariages et les naissances sont relativement moins éprouvés pendant la phase destructive et sont beaucoup plus favorisés par la phase réparatrice.

II. — Pour ce qui concerne spécialement *l'excès de la mortalité* causé par la guerre moderne (je laisse de côté les effets de la phase réparatrice parce que, comme je viens de le dire, les effets de cette phase sur la mortalité sont très minimes), on peut constater les régularités constantes suivantes :

1° Les grandes guerres modernes causent un excès de mortalité de deux façons différentes : *directement*, parmi les combattants, et *indirectement* parmi la population civile.

2° Tandis que l'excès de mortalité directement causé par la guerre n'atteint que les hommes appartenant aux groupes d'âge où l'on est combattant, *l'action indirectement meurtrière de la guerre s'étend sur les personnes des deux sexes et de tous les âges.*

3° *L'excès de mortalité indirectement causé par la guerre est beaucoup plus fort que celui qu'elle cause directement.* — Ainsi, en Autriche, dans la guerre de 1866, le nombre des combattants tués, blessés et disparus réunis (sans compter, naturellement, les prisonniers) a été de 53,000, d'après les calculs du colonel autrichien Otto Berndt¹, tandis que l'excès de mortalité de la population civile doit être évalué, d'après les registres de l'état-civil, à 200,000. En 1870-71, le nombre des soldats allemands tués, *décédés* dans les hôpitaux par suite de blessures ou de maladies et disparus, s'est élevé, d'après le même auteur, à 41,000 tandis que, d'après les registres de l'état-civil, le total des *décédés* par suite de la situation créée par la guerre a atteint 270,000 rien qu'en Prusse. En France, dans la même guerre, l'excès de mortalité directement causé par la guerre doit être évalué, d'après les données de l'état-civil, à un peu moins de 100,000 tandis que, au total, l'excès de mortalité en France pendant les années 1870-71 a été d'environ 600,000. Les sol-

¹ *Die Zahl im Kriege.* Statistische Daten aus der neueren Kriegsgeschichte in graphischen Darstellung. Wien, 1897.

dats tués à l'ennemi ne constituaient ainsi qu'un sixième de l'ensemble des décédés par suite de la guerre. — Le phénomène pourrait paraître incroyable, mais les registres de l'état-civil le démontrent d'une façon incontestable.

4° L'excès de mortalité *indirectement* provoqué par la guerre se fait sentir *chez les deux sexes d'une façon presque égale*. C'est donc une erreur de prétendre que les femmes sont entièrement exemptes de l'impôt du sang puisque la partie indirecte de cet impôt, de beaucoup la plus lourde, est répartie d'une façon presque égale entre les deux sexes. — Presque égale, mais pas tout-à-fait égale ; car dans tous les pays et lors de toutes les grandes guerres modernes, l'excès de mortalité, même indirectement causé par la guerre, est *légèrement supérieur chez les hommes que chez les femmes*.

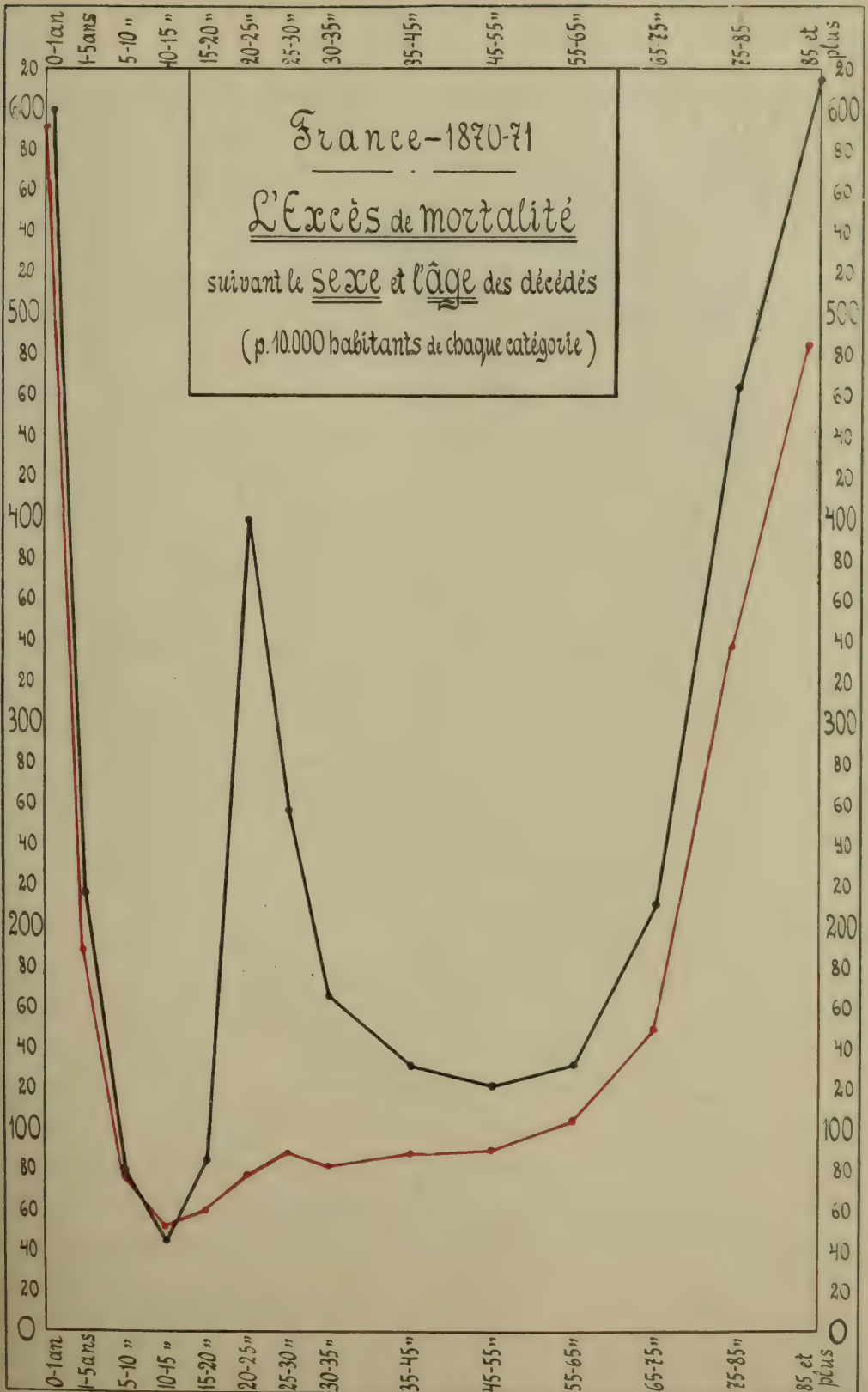
5° *C'est aux deux extrémités de la vie, chez les petits enfants (au-dessous de 5 ans) et chez les individus tout vieux, que les ravages indirects de la guerre sont les plus forts ; c'est, par contre, chez les personnes de 10 à 15 ans et des âges voisins, surtout des âges voisins suivants, que l'excès de mortalité est le plus faible*. A tout prendre, on peut dire : extrêmement élevé chez les enfants de moins d'un an, très fort encore chez les enfants de 1-5 ans, l'excès de mortalité indirectement causé par la guerre décroît très rapidement chez les groupes d'âge suivants jusqu'à l'âge de 10 ans et plus ; depuis l'âge de 20 ans il remonte légèrement et graduellement jusqu'à l'âge de 55-65 ans ; il monte, enfin, brusquement pour les groupes d'âges plus avancés, surtout pour les personnes de 75 ans et plus. (Voir, à titre d'exemple, notre dia-

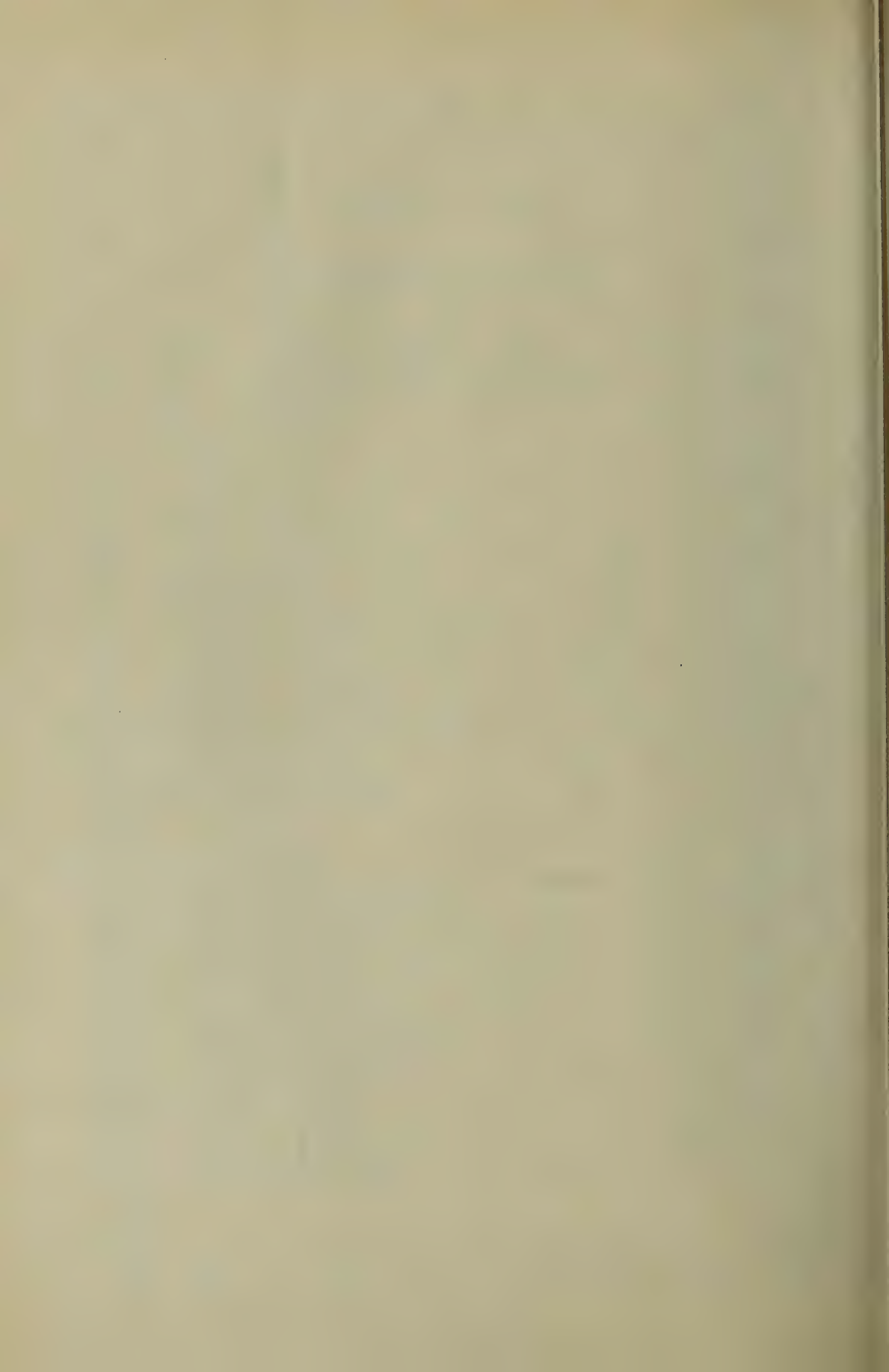
gramme n° 1 qui représente l'excès de mortalité en France en 1870-71, suivant le sexe et l'âge des décédés et pour 10,000 habitants de chaque catégorie. La ligne rouge représente l'excès de la mortalité féminine, qui est naturellement le résultat de la seule action indirecte de la guerre; la ligne noire représente l'excès de mortalité pour le sexe masculin, civils et militaires réunis, et traduit ainsi l'action aussi bien directe qu'indirecte de la guerre).

Cependant, le nombre des personnes ayant atteint un âge très avancé étant nécessairement fort restreint, les *chiffres absolus* des vieillards décédés par suite de la guerre demeurent également restreints malgré la mortalité extrêmement forte qui sévit dans leurs rangs. *Ce sont donc les enfants, surtout les tout petits, qui fournissent le gros de l'excès de mortalité indirectement causé par la guerre.* On arrive ainsi à la conclusion, aussi poignante que paradoxale, que les grands se font la guerre et que ce sont les tout petits qui en sont les principales victimes.

* * *

Je ne puis m'arrêter ici sur les autres régularités constantes qu'on peut constater dans les effets démographiques des guerres modernes quoique certaines d'entre elles (notamment celles qui se rapportent au mouvement des mariages) présentent un vif intérêt. Je n'essayerai pas non plus d'expliquer la raison de tous les phénomènes généraux que je viens de signaler. Il faut pourtant que j'indique la *raison* de cette singulière répartition de l'excès de mortalité entre les deux sexes et les divers groupes d'âge; car cela nous rendra plus com-





préhensibles les phénomènes que nous allons voir dans les pays neutres.

Comment donc nous expliquer le fait que la guerre, même en dehors des champs de batailles, tue quelque peu plus d'hommes que de femmes ? et quelle est la raison de cette répartition de l'excès de la mortalité (indirectement causée par la guerre) entre les divers groupes d'âge ?

Rappelons-nous la fameuse règle, du domaine des finances publiques, d'après laquelle les impôts indirects, quelle qu'en soit l'assiette, ont la tendance de tomber surtout sur les éléments de la population qui sont économiquement les plus faibles, le moins capables de résister aux pressions économiques. Un phénomène tout-à-fait analogue se produit avec l'impôt indirect du sang : ce sont les éléments de la population, en général les plus faibles au point de vue de la vitalité, qui succombent aussi dans une plus forte mesure aux effets indirectement meurtriers de la guerre.

En effet, entre la mortalité *normale* des deux sexes, la différence n'est pas très grande, elle existe néanmoins. Et contrairement à l'opinion universellement admise par le public, la statistique de presque tous les pays (excepté l'Irlande) nous montre qu'au point de vue de la vitalité, ce sont les hommes qui constituent le sexe faible. La plus grande mortalité masculine (en temps normal) constitue une loi démographique incontestable qui se vérifie chaque année dans presque tous les pays. Cela ne veut pas dire que l'homme soit nécessairement plus faible que la femme par sa constitution physique. La raison de la plus grande mortalité masculine doit être cherchée, en partie du moins, dans la nature des fonctions sociales

des deux sexes. La vie de l'homme est plus agitée, il a plus d'inquiétudes à supporter, il travaille davantage hors de la maison, il est plus exposé aux dangers et aux accidents, il mène aussi une existence moins modérée, moins réglée que la femme ; son organisme s'use ainsi dans une mesure plus forte et, tout en étant plus exposé à la mort, il devient moins capable d'y résister.¹ Sous la faux de la mort, les hommes tombent ainsi plus nombreux que les femmes. Ils succombent aussi en plus grand nombre aux conséquences meurtrières de la guerre.

Somme toute, cependant, la différence entre la vitalité des deux sexes n'est pas grande. C'est pourquoi l'excès de mortalité indirectement causé par la guerre chez le sexe masculin n'est que légèrement supérieur à celui constaté chez le sexe féminin. Par contre, comme tout le monde le sait, la différence entre la vitalité des divers groupes d'âge est énorme. Elle revêt, en outre, les mêmes caractères généraux dans tous les pays. Voici, à titre d'exemple, les taux annuels moyens de la mortalité des divers groupes d'âge en Suisse, pour les 5 dernières années du XIX^e siècle, et en France, pour les 5 premières années du présent siècle. (Tableau I, p. 51).

C'est aux deux extrémités de la vie que la mortalité est normalement de beaucoup la plus forte (ou que la vitalité est de beaucoup la plus précaire) ; c'est chez les personnes appartenant à l'âge de 10-15 ans et aux âges voisins que la mortalité est normalement la plus faible

¹ Pourtant, le même phénomène peut être observé également chez les tout petits enfants (et même chez les morts-nés) pour lesquels il ne peut encore être question d'une différence de « fonctions sociales ».

(c'est-à dire que la vitalité est la plus forte). La mortalité du temps normal, extrêmement élevée à la naissance, baisse brusquement à mesure que l'âge augmente, jusqu'à 10-15 ans ; depuis l'âge de 15-20 ans, elle se met à monter légèrement et graduellement jusqu'à l'âge de 55-65 ans pour remonter très brusquement chez les

TABLEAU I.

Taux annuel moyen de la mortalité

(p. 10.000 habitants de chaque groupe)

AGE	En Suisse (1896-1900)	En France (1901-1900)
0 — 1 an	1.712	1.588
1 — 5 ans	123	157
5 — 10 »	38	43
10 — 15 »	25	36
15 — 20 »	44	50
20 — 25 »	54	70
25 — 35 »	64	77
35 — 45 »	90	99
45 — 55 »	158	144
55 — 65 »	298	266
65 — 75 »	678	615
75 — 85 »	1.400	1.510
85 et plus	2.800	3.233

groupes d'âge plus avancés. — C'est exactement ce que nous avons vu aussi pour l'excès de mortalité causé indirectement par la guerre. Il est donc démontré que plus un élément de la population est faible (au point de vue vitalité), plus lourd aussi est l'impôt du sang qu'il a indirectement à supporter.

CHAPITRE II

Les effets de la guerre sur la mortalité chez les neutres

Les faits généraux résumés et commentés jusqu'ici nous permettent d'entrevoir facilement quels doivent être *les effets des grandes guerres modernes sur la mortalité des pays neutres*.

Notons tout de suite qu'il ne s'agit pas des grands pays neutres qui, même en étant limitrophes, par une partie de leur territoire, des pays belligérants, sont cependant trop étendus pour ressentir partout l'effet de la guerre de la puissance voisine : les phénomènes sont alors plus compliqués et demandent un examen spécial. Je parle des *petits* pays neutres et limitrophes des pays en guerre, tels que la Suisse, la Belgique et les Pays-Bas pendant les grandes guerres européennes du dernier demi-siècle.

Si la guerre tue non seulement sur les champs de bataille, mais aussi et surtout indirectement, par suite des perturbations — économiques et autres — qu'elle provoque, il est évident que son action meurtrière, tout comme son action destructive au point de vue économique, doit s'étendre au-delà des frontières des Etats en guerre ; elle doit donc provoquer un excès de mortalité

aussi dans les pays voisins, intimement liés avec les pays belligérants par leur situation géographique, par d'innombrables relations d'affaires, etc. — Certes, la mortalité, même indirectement causée par la guerre, peut être, dans les pays belligérants, plus forte que dans un pays neutre ; mais étant donné les énormes dimen-

TABLEAU II.

Les décès en Belgique et aux Pays-Bas en 1865-66 et en 1869-72.

		BELGIQUE						PAYS-BAS					
		Chiffres absolus				Répartition %		Chiffres absolus				Répartition %	
		Total	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes		Total	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	
Excès en 1866	1866	151.116	77.152	73.964	51	49		101.854	51.738	50.116	51	49	
	1865	122.341	62.313	60.028	51	49		91.074	46.231	44.843	51	49	
	chiffres abs.	28.775	14.839	13.936	52	48		10.780	5.507	5.273	51	49	
	% décédés de 1865	24	24	23	—	—		12	12	12	—	—	
Excès en 1870-72	1870	118.359	60.572	57.787	51	49		93.066	47.175	45.891	51	49	
	1871	145.746	75.070	70.676	52	48		106.978	54.303	52.675	51	49	
	1872	120.129	62.041	58.088	52	48		94.594	48.550	46.044	51	49	
	1869	109.607	55.768	53.839	51	49		82.553	41.751	40.802	51	49	
	chiffres abs.	55.413	30.279	25.034	55	45		46.979	24.775	22.204	53	47	
	% décédés de 1869	51	54	47	—	—		57	59	55	—	—	

tions de l'action indirectement meurtrière de la guerre (qui lors des grandes guerres de la seconde moitié du XIX^e siècle, a été, comme nous l'avons déjà signalé, environ 5 fois plus forte que celles des canons sur les champs de bataille !) elle doit cependant se faire sentir douloureusement aussi dans les pays limitrophes neutres. C'est ce que nous montre aussi l'observation de la réalité. (Tableau II, p. 53.)

Ainsi, l'augmentation de la mortalité en 1866, par rapport à celle de l'année précédente, a été égale dans les *Pays-Bas* à près de 11,000 décès (10,780), ce qui constituait une hausse de 12 %, c'est-à-dire que sur 100 personnes qui seraient décédées sans la guerre, 12 décès se sont produits par suite de la guerre à laquelle le pays n'a pas participé. Pour la *Belgique*, qui était plus rapprochée du théâtre des hostilités et qui est un pays plus industriel, l'excès de mortalité indirectement causé par la guerre a été encore beaucoup plus considérable : il s'est élevé, en 1866, à près de 29,000 décès (28,775), ce qui signifie une hausse de 24 %, c'est-à-dire de près d'un quart, par rapport à la mortalité de l'année précédente ¹. — Notons, à titre de comparaison, que l'excès de mortalité indirectement causé par la même guerre dans les pays belligérants a été de 130,000 pour la Prusse et 200,000 pour l'Autriche, ce qui constituait respectivement 25 et 34 % de leur mortalité en 1865.

¹ Et encore, faut-il noter que l'année 1865 était une année de mortalité exceptionnellement élevée aussi bien en Belgique qu'aux Pays-Bas. Le chiffre des décès enregistré en Belgique en 1865 n'a même jamais été atteint dans ce pays avant cette date. Par rapport à la mortalité *normale*, celle de 1866 accuse donc un excédent encore plus élevé.

La guerre de 1870-71 a été pour les neutres encore plus meurtrière. La phase destructive a duré trois ans (1870-1872) aussi bien en Belgique qu'aux Pays-Bas. Le total de l'excès de mortalité constaté pendant ces 3 années s'élève, aux Pays-Bas, à 47,000 décès (46,979), ce qui constitue 57 % de la mortalité de 1869. En Belgique, on constate pendant ces mêmes 3 années un accroissement de mortalité égal à 55,000 (55,413) décès, soit à la moitié de la mortalité de 1869, mortalité d'une année normale.

En Suisse, la statistique fédérale du mouvement de la population commence seulement avec l'année 1867. Nous n'avons donc pas les données nécessaires concernant la période de la guerre de 1866. Et même pour ce qui concerne la période de 1870-71, nous nous trouvons dans des conditions de recherche très désavantageuses. D'abord, il n'est possible de discerner exactement les *morts-nés* et les décédés proprement dits qu'à partir de 1870 (et ce sont les décédés proprement dits que nous envisageons partout dans la présente étude); une comparaison exacte entre le nombre des décédés (prop. dits) enregistrés en 1870-71 et celui observé avant la guerre est ainsi impossible. La division des décédés d'après leur *âge* n'a pu être établie, pour toute la Suisse, même pour 1870 (Le canton de Genève a été le dernier à fournir les données concernant l'âge des décédés). Pour déterminer l'excès de mortalité en Suisse lors de la guerre de 1870-71, il faut donc ou bien faire entrer en ligne de compte les mort-nés aussi bien avant que pendant la guerre ou encore comparer la mortalité pendant les années 1870-71 avec celle de 1872. Cette dernière méthode me paraît préférable pour la raison suivante: l'année 1869 a été une année de très forte mortalité en Suisse et,

par conséquent, ne peut guère servir d'expression de la mortalité *normale* du pays ; il faudrait donc tenir compte aussi des années 1868 et 1867 ce qui compliquerait un peu le calcul et aboutirait, en somme, presque au même résultat que si on prenait pour terme de comparaison la mortalité de 1872 ¹.

¹ Voici, en effet, un résumé de la statistique de décès en Suisse depuis 1867 jusqu'en 1874.

TABLEAU III.

Les décès en Suisse (1867-1874)

		1867	1868	1869	1870	1871	1872	1873	1874
Décès morts-nés compris	Masculins	—	—	34.918	37.625	41.866	33.469	34.074	33.523
	Féminins	—	—	32.231	35.213	36.132	30.273	31.525	31.189
	TOTAL	62.634	62.146	67.149	72.838	77.998	63.742	65.599	64.712
Morts-nés	Masculins	—	—	—	2.338	2.267	2.299	2.255	2.198
	Féminins	—	—	—	1.754	1.729	1.685	1.668	1.669
	TOTAL	3.690	3.545	3.725	4.092	3.996	3.984	3.923	3.867
Sur les morts-nés les données manquent		Valais et Tessin	Valais et Tessin	Valais	—	—	—	—	—
Décès morts-nés non compris	Masculins	—	—	—	35.287	39.599	31.170	31.819	31.325
	Féminins	—	—	—	33.459	34.403	28.588	29.857	29.520
	TOTAL	58.944	58.601	63.424	68.746	74.002	59.758	61.676	60.845
(*) A déduire de ce chiffre environ 100 morts-nés dont environ 70 pour le Valais et autour de 30 pour le Tessin.									
(**) A déduire de ce chiffre environ 70 morts-nés pour le canton du Valais.									

Si nous n'éliminons pas les morts-nés et si, malgré tout,

Comparée à la mortalité de 1872, celle de 1870 et de 1871 accuse une hausse de plus de 23,000 décès ($8,988 + 14,244 = 23,232$), c'est-à-dire un excès de mortalité égal à environ 40 % de la mortalité d'une année normale, proportion énorme quoique un peu moins élevée que dans les pays plus industriels et commerciaux comme la Belgique ou la Hollande. La guerre de 1870-71, à laquelle la Suisse n'a pas participé, lui a ainsi coûté la vie d'environ 20,000 de ses habitants ! Les chiffres des décès enregistrés en Suisse en 1870 et en 1871 (resp. 68,746 et 74,002) dépassent de beaucoup les nombres annuels de décès les plus élevés qui ont été constatés en Suisse.¹ Et en général, *les chiffres de décès les plus élevés qu'on a jamais enregistrés aussi bien en Belgique qu'aux Pays-Bas et qu'en Suisse sont précisément ceux de 1871 ou de 1866*².

nous prenons comme terme de comparaison la mortalité de 1869, nous obtenons pour les années 1870 et 1871 un excès de mortalité égal à près de 17,000 décès

$$[(72,838 - 67,149) + (77,998 - 67,149) = 16,538]$$

Si comme terme de comparaison, c'est-à-dire comme expression de la mortalité d'une année normale (morts-nés compris) nous prenons la moyenne des 3 années qui ont précédées la guerre (1867-69), nous obtenons alors un chiffre de décès

$$\frac{62,634 + 62,146 + 67,149}{3} = 63,776$$

presque égal à celui de 1872 (également morts-nés compris) : l'excès de mortalité en 1870 et 1871 sera alors de plus de 23,000 ($72,838 + 77,998 - 63,776 \times 2 = 23,284$).

¹ Les plus forts chiffres de décès qui, depuis, ont été enregistrés en Suisse sont ceux des années 1875-78 et varient entre 66,819 (en 1876) et 65,353 (en 1878) ; cette mortalité extrêmement élevée (mais de beaucoup inférieure à celle de 1870-71) doit être attribuée à la grande crise économique qui a sévi alors en Europe.

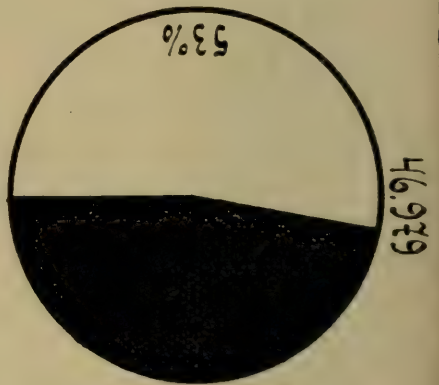
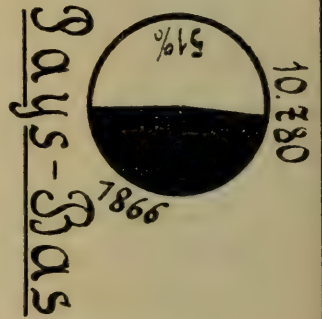
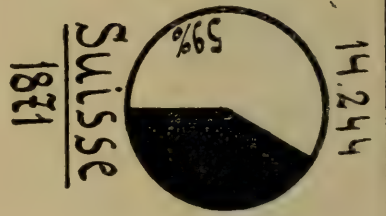
² La Belgique possède une statistique mortuaire générale

Remarquons encore que l'excès de mortalité indirectement causé par la guerre de 1870-71 dans les pays *belligérants* doit être évalué à environ 230,000 pour la Prusse et à près de 500,000 pour la France, ce qui constitue respectivement environ 40 et 60 % de la mortalité d'une année normale dans ces pays à cette époque-là. *L'excès de mortalité indirectement causé par la guerre de 1870-1871 a donc été dans les pays neutres plus faible qu'en France, mais, d'une façon générale, relativement plus fort qu'en Prusse.*

* * *

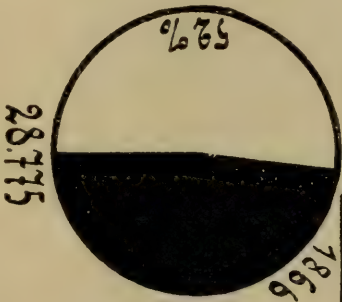
L'excès de mortalité observé dans les pays neutres étant un effet *indirect* de la guerre, il faut donc admettre que sa *répartition par sexe et par âge* doit être soumise aux lois *générales* d'après lesquelles l'excès de mortalité indirectement causé par la guerre se répartit entre les deux sexes et les divers groupes d'âge, lois qui ont été déduites de l'observation de cet excès de mortalité dans les pays belligérants et que nous avons formulées plus haut. Certes, puisqu'il s'agit maintenant de *petits* pays et puisque dans les nombres des décès de chacun d'eux nous introduisons une série de divisions et de subdivisions suivant le sexe et l'âge des décédés, nous arrivons

depuis 1830 et les Pays-Bas depuis 1839. — Les nombres annuels de décès les plus élevés qui ont été enregistrés en *Belgique*, sont les suivants : 151,116 en 1866 et 145,746 en 1871 ; viennent ensuite : 133,693 en 1892 et 129,046 en 1900. — Les plus hauts chiffres de décès enregistrés dans les Pays-Bas sont : 106,978 en 1871, 103,067 en 1859 et 101,854 en 1866 (tous les trois en années de grande guerre) ; viennent ensuite : 97,530 en 1892 et 96,834 en 1875.



1870-72

Belgique
1866



Excès de mortalité

suivant le sexe des décedés.

à une série de nombres relativement petits ; certains de ces petits nombres, précisément parce qu'ils sont petits, peuvent alors facilement être influencés par des causes locales et s'écarter ainsi plus ou moins de la loi générale qui, comme toute loi statistique, suppose avant tout le grand nombre. Cependant, abstraction faite de détails plus ou moins importants, le caractère général de cette répartition de l'excès de mortalité par sexe et par âge doit être identique à celui que nous avons établi plus haut.

C'est ce que nous voyons aussi dans la réalité.

Nos tableaux II et III nous permettent, en effet, de constater que presque la moitié de l'excès de mortalité revient au sexe féminin. Cependant le sexe masculin a été partout un peu plus éprouvé que le sexe féminin. Ainsi, aux Pays-Bas, les décédés de sexe masculin forment 51 % de l'excès de la mortalité en 1866 et 53 % en 1870-72. En Belgique, ils en constituent 52 % en 1866 et 55 % en 1870-72. En Suisse, nous n'avons pour l'an 1870 que le chiffre global des décédés (morts-nés non compris!) sans répartition par sexe ; nous devons ainsi nous contenter des chiffres de la seule année 1871 ; dans l'excès de mortalité de cette année, les décédés de sexe masculin forment le 59 % ¹. La répartition par sexe se fait donc exactement de la façon que nous avons indiquée dans le premier chapitre de cette communication. (Voir aussi notre diagramme N° 2.)

¹ Si nous n'éliminons pas les morts-nés, le résultat demeure sensiblement le même. On peut, en effet, se convaincre d'après notre tableau III que dans l'excès de mortalité (morts-nés compris) des années 1870-71, la part du sexe masculin est de 58 % ou de 56 % selon que l'on compare la mortalité des années 1870-71 à celle de 1872 ou à celle de 1869.

La répartition de l'excès de mortalité suivant l'âge des décédés doit être examinée de deux façons : 1. Il faut envisager le nombre *absolu* des décédés de chaque groupe d'âge ; 2. Vu que le nombre d'habitants diffère excessivement d'un groupe d'âge à l'autre, il faut prendre en considération aussi les chiffres *relatifs*, le nombre des décédés de chaque groupe d'âge par rapport au nombre d'habitants du même âge.

TABLEAU IV.

Excès de mortalité suivant le sexe et l'âge des décédés.
pour 10.000 habitants de chaque catégorie

AGE	BELGIQUE (1870-72)		PAYS-BAS (1870-72)		SUISSE (1871)	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
0 — 1 an	1.066	900	1.642	1.444	424	360
1 — 5 ans	262	230	340	373	74	72
5 — 10 »	95	90	114	105	36	26
10 — 15 »	38	43	47	49	11	10
15 — 20 »	39	41	45	41	13	12
20 — 25 »	51	51	74	56	65	8
25 — 30 »	55	45	47	47	69	24
30 — 35 »	69	73	46	40	38	24
35 — 45 »	68	56	49	34	40	22
45 — 55 »	87	48	54	22	51	21
55 — 65 »	56	45	95	41	70	53
65 — 75 »	157	111	50	23	132	117
75 — 85 »	373	125	131	67	252	165
85 et plus	860	215	340	1.223		

L'excès de mortalité *relatif* qu'on a pu constater chez les personnes des deux sexes et des divers groupes d'âge, par suite de la guerre de 1870-71, est représenté sur le

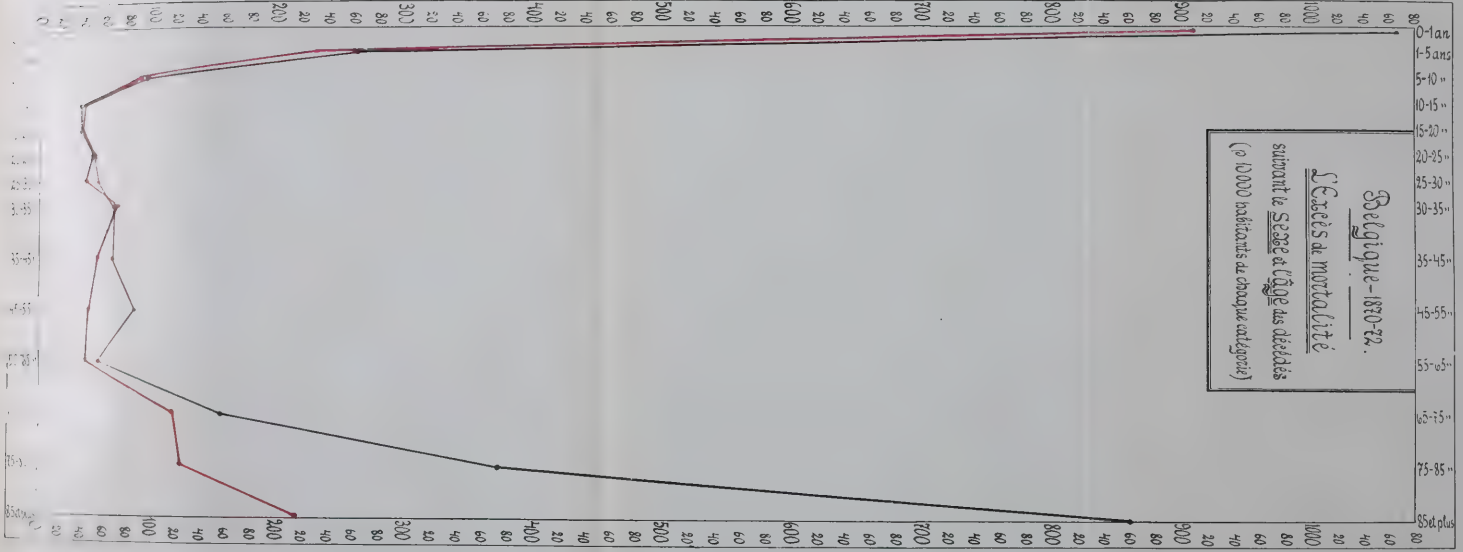
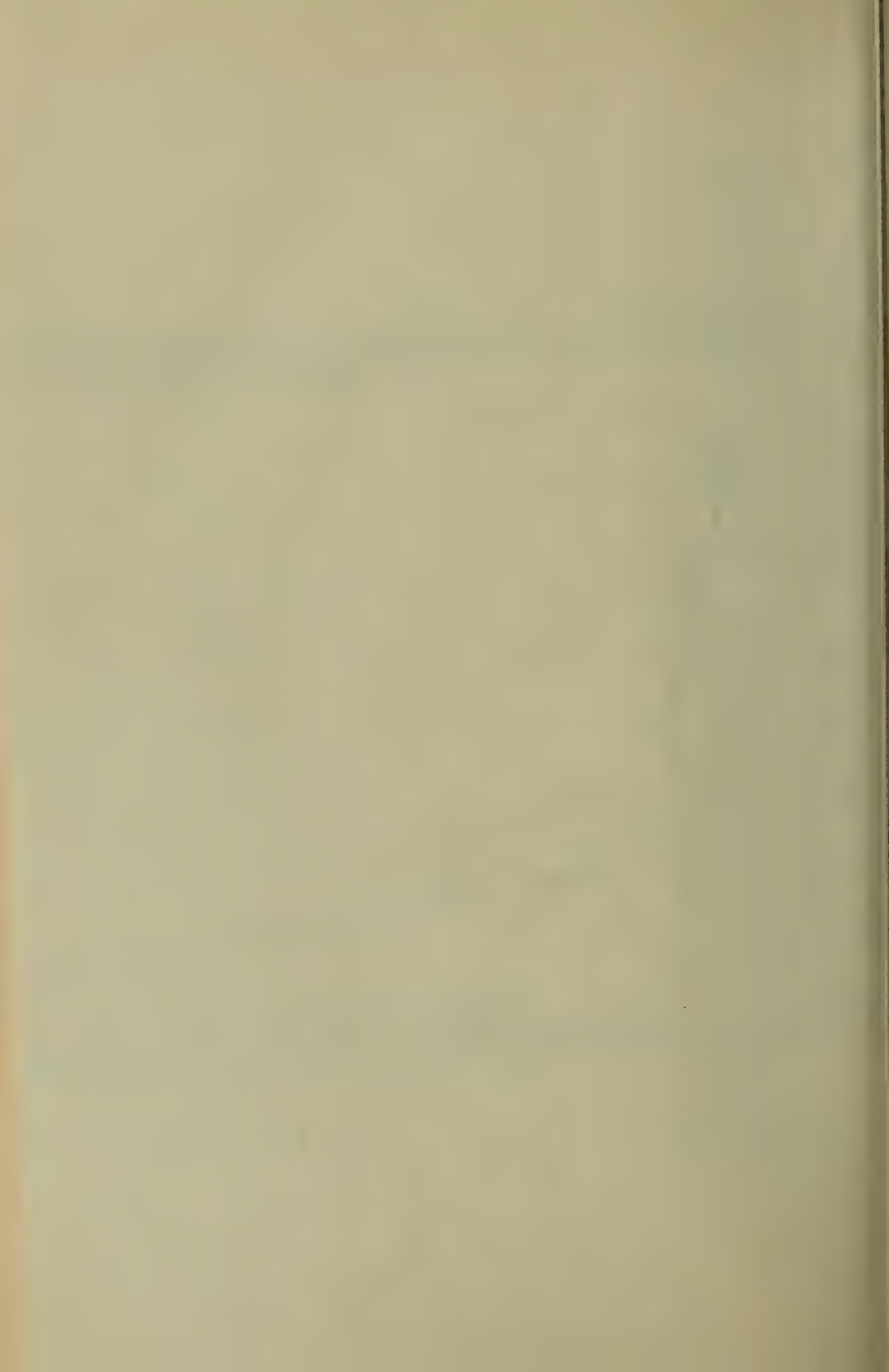


Diagramme N° 3.



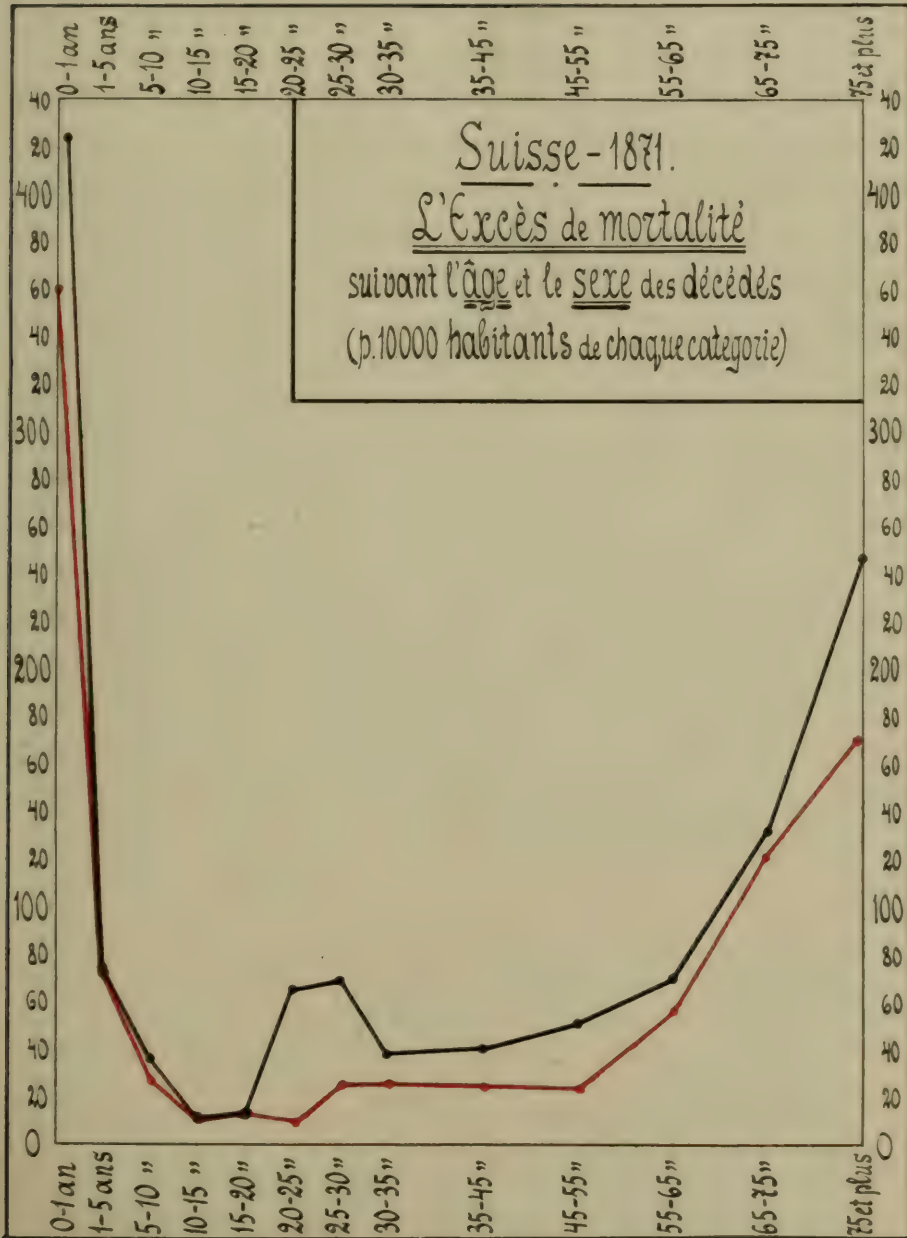


Diagramme N° 4.

tableau IV [p. 60] ¹. (Voir aussi nos diagrammes 3 et 4.)

On voit ainsi que l'excès de mortalité causé par la guerre est extrêmement élevé chez les petits enfants de 0-5 ans, surtout chez ceux de moins d'un an, et qu'il décroît rapidement à mesure que l'on passe aux âges plus élevés; il est relativement le plus bas chez les personnes de 15 ans et des âges voisins; avec certaines fluctuations, l'excès de mortalité augmente très légèrement à mesure que l'on passe aux groupes d'âges plus avancés jusqu'à l'âge d'environ 55 ans; il redevient relativement très fort chez les personnes plus âgées, surtout chez les groupes de 75 ans et plus. Ce phénomène se répète lors de la période de la guerre de 1870-71, quoique dans des proportions différentes, aussi bien en Belgique qu'aux Pays-Bas ou qu'en Suisse.

Seulement, les groupes d'âges très avancés ne comptent qu'un très petit nombre d'habitants. C'est pourquoi, malgré la forte mortalité que la guerre provoque dans leurs rangs, les nombres *absolus* de leurs morts demeurent restreints. Il en est autrement avec les *enfants*: leur nombre étant des plus élevés et ayant aussi l'excès de mortalité relatif le plus fort, les chiffres absolus de leurs décédés sont énormes.

¹ Les chiffres de la *population*, divisée par sexes et groupes d'âge, qui ont servi de base au tableau IV, ont été obtenus de la façon suivante: pour la Suisse, ont été pris les chiffres du premier recensement fédéral (1^{er} décembre 1880); pour la Belgique, ont été pris les chiffres du recensement de 1866 auxquels fut additionné un tiers de l'accroissement de la population respective pendant la période 1866-1880 (en d'autres termes, la population de 1866, plus $\frac{1}{3}$ de la différence entre celle de 1880, date du recensement suivant, et celle de 1866); pour les Pays-Bas, ont été pris les chiffres du recensement du 31 décembre 1869.

TABLEAU V.
Excès de mortalité

en BELGIQUE en 1870-72				
	Hommes	Femmes	Ensemble	% du total
Au total	30.379	25.034	55.413	100
dont à l'âge { de 0 à 1 an	7.405	6.229	13.634	25
» 1 à 5 ans	6.254	5.458	11.712	21
» 5 à 10 »	2.438	2.308	4.746	9
aux PAYS-BAS en 1870-72				
Au total	24.775	22.204	46.979	100
dont à l'âge { de 0 à 1 an	8.797	7.591	16.388	35
» 1 à 5 ans	6 156	6.689	12.845	27
» 5 à 10 »	2.100	1.890	3 990	8,5
en SUISSE en 1871				
Au total	8.429	5.815	14.244	100
dont à l'âge { de 0 à 1 ans	1.399	1.176	2.575	18
» 1 à 5 ans	990	966	1.956	14
» 5 à 10 »	513	377	890	6

C'est ainsi qu'en Belgique, les enfants de moins de 5 ans ont fourni le 46 %, presque la moitié, de l'excès de mortalité de 1870-72. Aux Pays-Bas, ce même groupe a fourni presque les $\frac{2}{3}$ (62 %) du total des décédés par suite

de la guerre. En Suisse, la proportion a été moindre ; néanmoins, ici encore, les enfants de moins de 5 ans ont fourni le tiers (32 %) de l'excès de mortalité constaté en 1871.

L'excès de mortalité observé dans les pays neutres présente ainsi tous les caractères essentiels qui sont propres aussi à l'excès de mortalité indirectement causé par la guerre dans les pays belligérants mêmes. *Ce n'est que par la mortalité directement causée par la guerre, par la mortalité des combattants, par la mortalité des hommes à l'âge adulte et jeune, que le mouvement des décès des pays belligérants diffère de celui des pays neutres.* La différence est plutôt qualitative que quantitative.

* * *

Ajoutons encore les deux remarques suivantes :

1^o Toutes les années de la phase destructive de la guerre ne se montrent pas également meurtrières. Ainsi, lors de la guerre de 1870-71, dans les pays belligérants aussi bien que dans tous les pays neutres qu'elle a indirectement affectés, *c'est la seconde année (1871) qui fut de beaucoup la plus meurtrière.* Il n'est pas impossible que nous ayons à faire ici avec un phénomène *général*. Car à mesure que la guerre continue et que la crise qu'elle provoque se prolonge à son tour, les provisions et les épargnes s'épuisent de plus en plus, la misère s'étend et s'aggrave et la mortalité qu'elle entraîne doit, par suite, considérablement monter. Il faut ajouter encore que les bébés nés dans la seconde année de la phase destructive et dont les mères, lors de la période de grossesse, ont dû souvent traverser les dures épreuves du temps de guerre, naissent sans doute très souvent plus

chétifs, moins viables qu'en temps ordinaire ; il y a donc ici une raison de plus pour que la mortalité infantile soit souvent plus grande dans la seconde année que dans la première.¹

2° La phase destructive, sous le rapport de la mortalité, ne se termine pas pour tous les groupes d'âge en même temps. C'est pour le groupe d'enfants, surtout de moins d'un an, qu'elle dure généralement le plus longtemps ; c'est par contre pour les groupes d'âges avancés, pour les vieilles personnes (et notamment de sexe féminin) qu'elle cesse le plus tôt. C'est ainsi, par exemple, qu'aux Pays-Bas, chez les femmes âgées de 45 ans et plus, l'année de 1872 a déjà été une année de « réparation », leur mortalité étant inférieure à celle d'avant la guerre, tandis que la mortalité des autres groupes d'âges, surtout celle des petits enfants, était encore en pleine phase destructive. Sans insister sur les détails du phénomène, notons qu'il n'a rien d'extraordinaire. Car les personnes âgées qui ont survécu aux moments les plus durs de la guerre, forment, par ce fait même, un élément ayant en quelque sorte passé par une sélection naturelle tandis que le groupe d'enfants de moins d'un an se compose chaque année des nouveaux venus au monde qui, par conséquent, ont encore à subir cette sélection ; et encore, faut-il tenir compte du fait déjà signalé que bon nombre d'entre eux naissent plus faibles. Il n'y a donc rien d'étonnant que la phase destructive dure pour les enfants plus longtemps que pour les autres groupes d'âge.

¹ D'ailleurs, la mortalité de 1870 n'a pu être influencée par la guerre que durant 5 mois (août-décembre) tandis que celle de 1871 était influencée par les conséquences de la guerre durant toute l'année.

CHAPITRE III

La guerre actuelle et la mortalité chez les neutres

La guerre actuelle est beaucoup plus vaste que toutes les guerres de la seconde moitié du siècle précédent. De plus, les relations internationales et, par suite, aussi l'interdépendance économique des divers pays sont aujourd'hui beaucoup plus étroites que jamais. Et, en effet, la crise économique déchaînée par la guerre actuelle, même dans un pays neutre comme la Suisse, est infiniment plus intense que celle provoquée même par la guerre de 1870. Par suite de la guerre actuelle, *la mortalité doit donc nécessairement augmenter dans les pays neutres.*

Etant donné les dimensions de la crise actuelle et l'étendue des relations internationales de nos jours, il faut même croire que les petits pays neutres de l'Europe ne seront pas seuls à souffrir ainsi de la guerre, mais que son action meurtrière se fera douloureusement sentir aussi au-delà des océans. En Europe même, l'excès de mortalité peut être plus ou moins atténué grâce au progrès de l'hygiène publique et de la prévoyance sociale depuis un demi-siècle ; il restera néanmoins énorme vu l'extrême intensité de la crise que nous traversons.

Cet excès de mortalité doit frapper les hommes un peu plus que les femmes et les personnes se trouvant aux deux extrémités de la vie, les tout petits et les vieux, beaucoup plus que les personnes adultes jeunes ou celles de l'âge mûr. Au début de la guerre, c'est probablement surtout le tour des vieux, mais dans la suite, ce sera surtout, dans une mesure absolument et relativement plus forte et d'une durée sensiblement plus longue, le tour des enfants.

L'année 1914 est déjà écoulée. Mais pour aucun pays, les statistiques de la mortalité pendant cette première année de la phase destructive de la guerre, ne sont encore réunies. Nous n'avons pas encore, en particulier, les statistiques des décès pour la Suisse, ni même pour les principaux cantons suisses, tels que Berne, Zurich, Vaud, etc.

Pour le *canton de Genève*, cette statistique est déjà établie ; elle a été mise à ma disposition grâce à l'amabilité de M. le directeur du bureau cantonal de statistique. Seulement, notre canton est très petit ; les données le concernant n'ont donc, tout au plus, qu'une importance symptomatique. Et ce qui est peut-être encore plus important, c'est la très forte fraction de population étrangère qui habite le canton ¹ ; or, il est certain qu'une partie notable de cette population a quitté Genève dès les débuts des hostilités ; les uns parce qu'ils étaient mobilisables ; les autres parce que la personne qui est leur gagne-pain a dû quitter le canton, et ainsi de suite. Le

¹ Le canton de Genève comptait, en 1913, 170,702 habitants dont 53,265 Genevois, 45,593 Confédérés et 71,844 étrangers ; les Genevois constituaient ainsi 31,2 % de la population du canton, les Confédérés 26,7 % et les étrangers 42,1 %.

nombre des habitants étrangers a ainsi diminué, leur composition a changé en comparaison avec l'année 1913 sans qu'il soit possible de s'en rendre un compte exact et surtout d'établir l'âge de ceux qui sont partis. La diminution du chiffre d'habitants a dû, d'autre part, réduire le nombre absolu des décès survenus à Genève ; mais les décès de quelle catégorie ? — impossible à établir. Les données du canton de Genève ont donc une valeur très limitée pour déterminer les effets de la guerre sur la mortalité, surtout si l'on veut, d'après ces données, se faire une image de la mortalité dans l'ensemble de la Suisse en 1914. Elles n'en demeurent pas moins intéressantes à défaut d'autres données plus étendues.

TABLEAU VI.

La mortalité dans le canton de Genève en 1914 et en 1913

A. *Suivant le sexe.*

	Sexe	1914	1913	Excès en 1914
Population totale	Masculin	1.249	1.163	86
	Féminin	1.237	1.182	55
	(Inconnu)	(6)	(8)	(-2)
	Au total	2.492	2.353	139
Genevois	Masculin	460	415	45
	Féminin	471	433	38
	Ensemble	931	848	83

B. *Suivant l'âge*

Age	1914	1913	Plus (+) Moins (-) qu'en 1913
0 — 5 ans	322	299	+ 23
6 — 10 »	27	30	— 3
11 — 15 »	28	35	— 7
16 — 20 »	53	73	— 20
21 — 30 »	149	158	— 9
31 — 40 »	210	209	+ 1
41 — 50 »	257	226	+ 31
51 — 60 »	376	334	+ 42
61 — 70 »	437	430	+ 7
71 et plus	627	551	+ 76
(Inconnu)	(6)	(8)	(-2)
Total . . .	2.492	2.853	+ 139

Malgré tout, ces statistiques accusent, en comparaison avec 1913, une hausse de mortalité relativement forte : sur un total de 2,353 décès enregistrés en 1913, l'augmentation a été de 139 ; sur 848 Genevois décédés, la hausse a été de 83. — Cet excès de mortalité comprend 86 hommes et 55 femmes (pour 8 personnes en 1913 et 6 en 1914, de nationalité inconnue, le sexe et l'âge ne sont pas indiqués) ; les hommes sont donc représentés par une proportion trop forte. Cependant, chez les Genevois, l'excès de mortalité comprend 45 personnes de sexe masculin et 38 de sexe féminin, soit respectivement 54 % et 46 % (ce qui correspond tout à fait à la formule générale). — Au point de vue de l'âge, la statistique genevoise de l'année 1914, n'accuse guère d'augmentation du chiffre absolu du décès des enfants de moins d'un an. Nous voyons cependant que seuls les enfants âgés de 5 ans et au-dessous, d'une part, et les adultes âgés de plus de 31 ans, de l'autre, accusent une mortalité plus forte qu'en 1913. Chez les personnes âgées de plus de 31 ans, l'excès de mortalité s'accroît à mesure que l'on passe aux groupes d'âges plus avancés. Le plus fort excès de mortalité est enregistré pour les personnes de 71 ans et plus (76 décès de plus qu'en 1913, soit plus de la moitié du total de l'excès de mortalité constaté en 1914). — Même dans la statistique genevoise, nous pouvons donc discerner les grandes lignes des phénomènes que nous avons précédemment établies.

CONCLUSIONS

Les faits que nous avons analysés et les régularités constantes que nous sommes arrivés à dégager peuvent donner lieu à des considérations d'ordres différents. Mais je dois terminer ; je n'attirerai donc l'attention que sur deux points ; l'un est d'ordre pratique et, en un certain sens, local ; l'autre appartient au domaine de la justice internationale.

Nous sommes, en effet, en Suisse aussi bien qu'ailleurs, au seuil d'une période de grande mortalité. Cet excès de mortalité va frapper surtout les petits enfants qui par centaines, et même par milliers, vont tomber victimes indirectes et innocentes de la guerre que se font les grands. Empêcher ce malheur n'est pas dans le pouvoir humain puisque nous ne pouvons pas faire disparaître la terrible crise qui en est la cause. L'effort de l'initiative privée et des corps publics pourraient cependant atténuer dans une certaine mesure la gravité du mal. *Combattre, par des mesures préventives, l'imminente recrudescence de la mortalité, surtout de la mortalité infantile*, — voilà le point pratique sur lequel j'ai voulu attirer l'attention publique.

Et voici le second. Nous avons vu que la guerre ne tue pas seulement directement, mais aussi et surtout indi-

rectement. Nous avons vu également que l'excès de mortalité indirectement causé par la guerre, n'est pas le triste apanage des pays belligérants seuls, mais qu'il se fait douloureusement sentir aussi dans des *pays neutres*. Ces pays neutres, qui voient ainsi une partie de leur population fauchée, quoique indirectement, par la guerre, n'ont-ils pas le droit de demander qu'au moment de la liquidation de la guerre, au moment de l'élaboration des conditions de la paix, *leur voix soit également prise en considération* ? Si la justice internationale est déjà réellement de ce monde, ce droit leur doit être reconnu.



UNE LETTRE INÉDITE DE SIR FRANCIS D'IVERNOIS

SUR

M^{me} DE STAËL

PUBLIÉE PAR

OTTO KARMIN

A plusieurs reprises Sir Francis D'Ivernois a pris position vis-à-vis de M^{me} de Staël. La première fois ces deux auteurs politiques genevois montrèrent leur antagonisme en 1795, lorsque D'Ivernois répondit aux *Réflexions sur la paix adressée à M. Pitt et aux Français* par un volume intitulé *Réflexions sur la guerre*. Leur opposition se manifesta encore en 1812 à St-Pétersbourg.

La lettre suivante, conservée dans une des collections d'autographes du *British Museum* (n^o 18204, fol. 108), nous montre un nouvel aspect des sentiments que nourrissait D'Ivernois pour — ou contre — son illustre compatriote.

« Madame ¹,

« J'espère que vous m'avez rendu la justice d'attribuer
« mon silence à la seule cause qui put l'expliquer, à ce
« que j'avais quitté Londres lorsque votre lettre m'y fut
« adressée. Ce n'est que depuis deux jours qu'elle m'est
« parvenue ici, et je suis charmé pour M^{de} de Staël que
« son dernier ouvrage vous ait paru mériter l'honneur

¹ Cette lettre est adressée à une dame Cockle. C'est probablement Mrs. Cockle, gouvernante des enfants du Duc de Clarence (plus tard Guillaume IV). Elle était l'auteur de beaucoup de pièces de vers (entre autre sur la mort de Georges III) et de livres de piété pour jeunes filles.

« que vous lui destinez. Je trouverai sûrement, plus tôt
« ou plus tard, l'occasion de lui faire passer l'extrait ¹ que
« vous m'annoncez. Elle y sera d'autant plus sensible
« que j'ai vu une lettre où elle parle de son dernier
« roman comme de sa production favorite et exprime
« une anxiété toute particulière d'apprendre l'accueil que
« recevra sa Corinne dans ce pays. Quant aux vers que
« vous me demandez, ceux que je puis avoir cités chez
« Sir F. Eden ² étaient contre M^{de} de Staël et elle y
« répondit par d'autres, dont je ne me rappelle que les
« deux premiers :

« Etre méchant sans être craint,
« Etre enfermé sans être plaint,
« etc., etc.

« Si je les savais tous, M^{de} de Staël me saurait vrai-
« semblablement mauvais gré de les livrer à la presse,
« car ils étaient très malins. Or, sans avoir l'honneur
« d'être particulièrement lié avec elle, comme vous pa-
« raissez le croire, je tiens de ceux qui la connaissent
« qu'elle brille encore plus par la bonté de son cœur que
« par l'éclat de ses talents. C'est même à un excès de
« bienveillance que ses amis attribuent certains écarts
« que lui reproche le public. On prétend qu'elle s'est
« peinte elle-même dans son avant-dernier roman dont
« elle disait : « J'ai donné à ma Delphine la plupart de
« mes travers et plusieurs qualités que je n'ai pas. »

« J'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et
« très obéissant serviteur. F. D'IVERNOS. »

« Exeter, ce 18 septembre 1807. »

¹ C. a. d. le compte-rendu.

² Il s'agit vraisemblablement de Sir Frederick Morton Eden, 1766-1809, de la famille Auckland, économiste smithien très distingué et auteur, entre autres, de *The State of the Poor, or an History of the labouring classes in England from the conquest to the present period* (3 vol., 1797) ; un des ouvrages les plus importants pour l'histoire économique et encore aujourd'hui consulté avec fruit.

UN MÉMOIRE INÉDIT
DE
FRANCIS D'IVERNOIS

**sur la situation politique à Genève au début de 1791
et sur les moyens d'y établir un gouvernement stable**

publié et annoté par

OTTO KARMIN

Après un exil de près de huit ans, François D'Ivernois était rentré dans sa patrie, le 5 février 1790.

Ses idées avaient évolué : la question politique n'était plus seule à le préoccuper ; les problèmes économiques avaient captivé son attention sous l'influence de ce qu'il avait vu lors de ses voyages à travers l'Europe et surtout de ce qu'il avait constaté en Angleterre, dont la prospérité et le rang politique, malgré une guerre perdue, étaient plus brillants que jamais.

Ses conceptions politiques elles-mêmes n'étaient plus du tout celles qu'il avait professées lors de la révolution genevoise de 1782. Il recherchera davantage, en 1791, la stabilité que la liberté, et les événements qui se passaient alors au-delà du Jura avaient fait naître chez lui la conviction que seule une Genève très unie intérieurement pouvait espérer résister à l'orage qui ne tarderait pas à dépasser les frontières de la France.

C'est là l'atmosphère dans laquelle D'Ivernois écrivit un mémoire sur la réorganisation de Genève, mémoire

inachevé ou incomplet, mais dont ce qui subsiste nous a paru un document assez intéressant non seulement pour la connaissance des idées de D'Ivernois à cette époque, mais encore et surtout pour celle de la situation de Genève au début de 1791 et du mouvement des idées qui s'y produisit.

On ne connaît pas encore suffisamment l'histoire de Genève entre l'édit du 20 février 1789 et celui du 22 mars 1791. Puissent les pages de D'Ivernois, témoignage précieux de la mentalité « représentant » lorsqu'elle se rapprochait des principes « constitutionnaires » faciliter la compréhension de cette courte période, relativement pauvre en événements marquants, mais déjà grosse des bouleversements de 1794.

Le manuscrit en question, conservé à la bibliothèque de Genève parmi les papiers de D'Ivernois, se compose de 21 pages du format $22\frac{1}{2}$ c. $\times$ 32 c., qui, sur un peu plus de la moitié gauche, sont couvertes d'une écriture assez lisible, mais contenant de très nombreuses ratures, surcharges, adjonctions, etc.

L'écriture de la pièce est incontestablement celle de D'Ivernois, ainsi que l'orthographe et les abréviations employées.

Le manuscrit s'arrête presque en bas d'une page, mais sans terminer la ligne, ni la phrase. L'auteur ne semble donc pas avoir terminé ce mémoire. Le vote de l'édit du 22 mars 1791 intervint-il en ce moment ? D'Ivernois pensa-t-il ne pouvoir montrer son étude à qui que ce soit sans se compromettre et ne la poursuivit-il pas plus loin ? D'autres raisons se présentèrent-elles ? Ou bien reprit-il la phrase interrompue sur une nouvelle feuille qu'il n'aurait pas conservée ? — Il n'y a pas moyen de répondre à ces questions.



Le charme¹ qui couvrait les imperfections de Genève se dissipe tous les jours, et depuis que ses ministres eux-mêmes se permettent publiquement à ce sujet des aveux que la conviction leur arrache, il n'y a peut-être pas cent Genevois qui croient sincèrement que leurs lois politiques dureront encore un lustre. Cependant, il existe encore des magistrats qui, tout en confessant qu'on ne peut point les défendre théoriquement, se flattent d'en prolonger la durée par une administration qui, non seulement n'abusera point, mais n'usera pas même de toutes ses prérogatives.

Genève éprouve déjà la triste expérience de ces ménagements arbitraires. Tandis que le Gouvernement est jaloué par tous les ordres pour l'énormité de ses pouvoirs politiques, il se trouve en quelque manière dans l'incapacité de remplir ses devoirs les plus indispensables : la crainte d'ouvrir les yeux sur l'excès de son autorité l'empêche d'exercer ses attributions les plus innocentes. En sorte qu'on peut soutenir aujourd'hui à Genève ce paradoxe que le gouvernement y est faible par l'excès de sa force et que ce n'est qu'en renonçant à une partie de ces forces imaginaires qu'il sortira de sa faiblesse réelle. Ce spectacle vraiment affligeant pour les amis de l'ordre, parce qu'il empêche de contenir ceux qui ne le

¹ Orthographe et ponctuation modernisées.

sont pas, ne peut tarder d'être instructif pour les administrateurs. Ils sentiront qu'une autorité arbitraire, sans être redoutable, n'offre que des pièges à ceux qui l'exercent, et qu'il faut qu'elle soit limitée s'ils veulent se remuer librement dans son enceinte. Ils sentiront que depuis que les magistrats du peuple genevois conviennent qu'ils doivent être ses démagogues, et depuis que la France nous a dépassés en fait de démocratie, il n'y a qu'un seul moyen d'en arrêter le courant, c'est de lui creuser un lit bien garni de digues, c'est-à-dire d'assurer tellement au peuple ce qu'il doit désirer, qu'il n'existe aucun moyen de lui enlever ses prérogatives, et que le gouvernement puisse exercer les siennes sans pouvoir être soupçonné de les augmenter aux dépens de celles des autres. En un mot, ils sentiront que dans un petit Etat comme Genève où il n'existe aucun moyen de gêner l'opinion publique par la force, lorsque cette opinion y a pris son équilibre, les ressources du gouvernement pour faire prévaloir sa propre opinion sont précisément en raison inverse de l'étendue des ressources qu'il a pour braver l'opinion de la masse. Quand la magistrature de Genève sera convaincue de ce principe, quand elle l'envisagera comme un axiome, le moment sera arrivé d'établir un congrès de paix. Si ce congrès peut être établi par la force de la conviction et non par celle des choses, si ses délibérations sont conduites avec le même calme que dans la délégation à qui les Américains confièrent la régénération de leur constitution ¹, on peut en espérer les mêmes succès.

¹ Allusion au premier congrès fédéral des Etats-Unis, réuni en 1789, qui votera, après de longues discussions, la première revision constitutionnelle, le 15 décembre 1791.

Rien ne pourrait y concourir davantage que de se préparer d'avance à ce grand travail afin que, lorsque des circonstances impérieuses en presseront la conclusion, on ne se trouve plus pris à l'improviste, comme on l'a toujours été. — Tel est le désir qui a dicté ce mémoire, destiné pour les commissaires du congrès pacificateur, qui ne peuvent tarder à entrer en fonction. L'auteur se gardera bien, au reste, de proclamer ses idées au dehors. Le seul système qu'il désire fortement de faire prévaloir aujourd'hui est celui de la paix, mais d'une paix durable, assise sur une constitution populaire et tellement combinée que les Genevois puissent la comparer sans envie à celle de leurs voisins.

Ici se présente d'entrée la première comme aussi la plus importante des questions qui s'offriront au congrès conciliateur, savoir si pour atteindre la paix il sera convenable de renverser l'édifice pour en construire un autre absolument neuf; rebâtir sur les fondements de l'ancien; ou se contenter de recrépir ou d'appuyer les parties qui menacent ruine.

Le premier de ces partis paraît si généralement désapprouvé qu'il n'en reste à choisir qu'entre les deux autres.

S'il n'est question que de remédier à la piqure du moment, il sera vraisemblablement très facile d'y atteindre, mais le mal restera et reparaitra tôt au tard avec des symptômes d'autant plus alarmants qu'on aura perdu la dernière occasion de faire une cure radicale.

Aussi plus j'y pense et plus je me persuade qu'il vaut mieux ne rien faire du tout que de ne faire qu'un peu, et qu'il y a beaucoup à faire même en voulant se borner au nécessaire. En lisant l'Edit de 1782, avec l'intention

d'y découvrir les modifications qu'il exige, on est confondu de l'ouvrage qui se présente. La partie des impôts est presque la seule qui puisse subsister. La moitié du reste est déjà supprimée ou altérée et l'autre moitié exige une refonte complète, car jusque dans les détails en apparence les plus indifférents, elle tend directement ou indirectement, à étayer et à affirmer un système militaire qui n'existe déjà plus et auquel on a sincèrement renoncé. Il y manque une foule de sanctions nécessaires pour éviter le retour des questions de compétence.

Avant de tenter cette grande entreprise, il faut donc se faire une juste idée de son étendue, comme de son importance. Il ne faut point perdre de vue qu'on aura des censeurs très éclairés et que la constitution française servira d'échelle à celle qu'il s'agit de perfectionner, et que toute constitution à demi populaire, ne rallierait qu'une partie des Genevois, ou ne les rallierait que pour un temps très court. On en appelle ici sur la rapidité avec laquelle s'est dissipée l'illusion sur le traité de 1789.

Malgré ses nombreuses imperfections, ce traité pouvait du moins être justifié par l'urgence des circonstances, par l'ivresse d'un premier rapprochement et surtout par l'espoir légitime qu'il amènerait promptement l'époque d'une régénération complète. Mais si, après avoir atteint cette époque, si après les mesures éclairées qui l'ont anticipée, on n'accouchait encore que d'une nouvelle ébauche qui sollicitât encore de nouveaux amendements, si ce nouvel essai de législation n'est pas le dernier — c'en est fait de Genève. Ses habitants seront déclarés, à juste titre, incapables d'atteindre jamais la liberté et à la paix, et comme ils avaient au commencement de ce siècle des Conseils généraux périodiques

qu'ils ne virent jamais, ils auront vers la fin des espèces de constitutions quinquenniales qu'ils n'auront pas même le temps d'essayer avant de les voir renverser. Leur moralité politique, pervertie sans retour par cette perpétuelle mobilité, ne leur laissera de remède que dans la verge ou le joug de leurs voisins. Enfin, ce qu'il est très nécessaire de dire ici aux coopérateurs de tout traité nouveau, c'est que si, par défaut de caractère, par impatience de succès, ils ne profitaient qu'à demi du moment unique que présentera dans peu la révolution étonnante survenue dans les cœurs et dans les esprits, s'ils laissent échapper une occasion aussi précieuse que rare, ils s'exposeront au reproche durable d'avoir étouffé la liberté lorsqu'ils pouvaient la résusciter et d'avoir, pour jamais peut-être, éloigné la paix en n'ayant osé faire que des demi-efforts pour l'atteindre. En entrant dans cette carrière aussi honorable que difficile, ils doivent se dire d'avance qu'il n'y aura point de milieu pour eux entre une honte aussi prompte qu'ineffaçable et la jouissance inappréciable de bénédictions méritées et répétées.

Il faut bien se garder, cependant, de se livrer au découragement. Les matières qu'il s'agit de discuter sont devenues si familières et les opinions opposées se sont si heureusement rapprochées qu'avec le désir de n'accéder à rien que par conviction, en prenant tout le temps nécessaire pour y arriver, en n'y portant que des procédés dictés par la confiance, enfin, en entrant dans cette carrière qu'après s'être fait un courage proportionné aux obstacles, on peut les surmonter, surtout en apportant des deux côtés la ferme résolution de perdre son crédit ou de le faire servir à sauver la République des nouvelles révolutions qui la menacent. — Et combien le succès de

cette entreprise ne serait-il pas assuré, si l'on pouvait parvenir à faire abjuration d'inimitiés et à tenter une coalition sincère et honorable avec les personnes les plus familiarisées avec ces matières, avec les personnes les plus fortes pour renverser une pareille transaction, si elle est vicieuse, comme aussi les plus propres à la faire réussir, si elle doit porter sur une base solide, c'est-à-dire si elle a pour but de donner à l'opinion publique, une fois éclairée, une puissance suffisante, mais surtout légale et par conséquent inattaquable.

Et si l'on persistait imprudemment à écarter ces personnes de tout congrès, auxquels leurs anciens travaux les rendaient si propres, du moins faut-il espérer que cet anathème impolitique ne portera pas jusque sur le projet de code¹, travail si complet et si peu connu, fruit précieux des veilles de deux magistrats infiniment éclairés et dont le plus âgé² était d'autant mieux à même d'écrire l'ancienne constitution qu'il en avait été longtemps le premier ministre.

Dès qu'il s'agira de proposer les nouveaux appuis qu'il convient de donner à cette ancienne constitution, à la place de ceux qui n'existent plus, je m'attends bien que tous les suffrages se réuniront vers des élections croisées et combinées de manière que nul ne parvienne dans les Conseils administrateurs sans avoir été agréable à ces deux corps et sans avoir été élu par le Conseil général.

C'est précisément ici que commencent les grandes difficultés, car, j'ose affirmer que ces élections seront insuf-

¹ Projet d'édit, soumis à la votation du Conseil général le 22 mars 1791.

² Duroveray, l'ancien Procureur général.

fisantes, qu'elles deviendront promptement indifférentes au peuple et qu'elles n'assureront jamais sa pleine confiance aux conseillers élus, si ceux-ci restent inamovibles. Des élections politiques qui ne sont assujetties à aucune confirmation ne sont que des jeux d'enfants. En introduire de pareils dans la constitution genevoise, ce ne serait faire qu'une demi-tentative, ce serait préparer l'introduction de l'amovibilité par des crises violentes qu'il est temps de prévoir et de prévenir.

Il serait absurde d'espérer que les Genevois puissent voir sans envie autour d'eux des conseils municipaux librement choisis et amovibles tous les... ans, sans être tentés d'essayer à leur tour d'un pareil régime, et ce régime sera réclamé à grands cris au premier mécontentement qui s'élèvera contre une décision quelconque du Conseil des Deux Cents.

J'invite de la manière la plus pressante les personnes qui seront appelées à décider cette grande question à ne point prononcer avant d'avoir lu avec méditation une brochure polémique publiée, il y a dix ans, sous le titre de *Médiateur sans importance*¹. Je ne m'étendrai point

¹ *Idées soumises à l'examen de tous les conciliateurs par un médiateur sans conséquence*, (Cf. RIVOIRE N° 2021). Par MALLET DU PAN, paru le 15 décembre 1780. L'auteur y prévoit une nouvelle Constitution dont voici les bases :

« Le Petit Conseil réduit à 24 membres, divisés en 4 groupes de 6 conseillers, amovible chacun par ancienneté tous les quatre ans et rééligible après le même temps d'exclusion.

« L'élection des conseillers attribuée au Conseil général sur la désignation faite par le Grand Conseil.

« La création d'un conseiller-préconsulteur pris dans les anciens syndics, élu par le Conseil général, inamovible et chargé de rappeler la suite et les errements des affaires, comme les pensionnaires des Provinces-Unies ».

avec l'auteur sur les avantages innombrables de l'amovibilité et je me bornerai à examiner les deux seules questions que j'ai entendu faire à ceux qui la repoussaient.

On craignait d'abord qu'en changeant trop fréquemment les membres du Petit Conseil elle n'y détruisit ce qu'on appelle l'esprit des affaires, leur routine et une certaine marche qu'on représente comme nécessaire à un corps chargé d'une administration plus compliquée et plus épineuse, dit-on, qu'elle ne le paraît. Nous sommes dispensés de combattre ici cette objection parce que, depuis qu'on a réussi à faire passer les pouvoirs les plus importants du Petit Conseil dans celui des Deux-Cents, c'est ce dernier corps qu'il doit être question de rendre amovible, et ce choix concourt avec les législations modernes qui établissent un corps inspecteur amovible et un sénat moins nombreux, mais à vie, destiné à conserver et à transmettre certaines maximes d'Etat et les fonctions du pouvoir exécutif pour lesquelles il faut une longue habitude.

La seconde objection se tirait de ce que l'incertitude attachée à l'amovibilité de places ajouterait encore à l'indifférence croissante que la classe des riches témoigne à Genève pour la carrière de la magistrature, indifférence qui deviendrait invincible si les jeunes gens qui s'y vouent encore, se voyaient exposés à être tout à coup arrêtés au milieu d'une carrière vers laquelle ils auraient cependant dirigé toutes leurs vues et toutes leurs..... et qui n'offrant déjà à leurs yeux ni un très grand lustre, ni émoluments, ne leur offrirait même plus à l'avenir la stabilité qui jusqu'alors avait fait une espèce de compensation.

S'il était possible de combiner l'amovibilité du Conseil des Deux-Cents de manière à ce que, loin d'écarter de la carrière des magistratures par la crainte d'en être éloigné, elle y ramenât au contraire par l'obligation de les remplir pour échapper à l'amovibilité qui ne frapperait que ceux-là seuls qui n'auraient point exercé d'emplois, il en résulterait que le nombre de ceux qui postuleraient ceux-ci serait considérablement augmenté par l'effet de cette même institution qui, au premier aspect, paraissait devoir le diminuer.

Je suppose donc que tout membre du Conseil des Deux-Cents qui, dans le terme de 10 ans, n'aurait géré aucune des places que confère le Conseil général, serait amovible au bout de ce terme et devrait rester deux ans avant d'être élu de nouveau.

Quelqu'étonnante que puisse paraître au premier coup d'œil une pareille institution on verra que, bien qu'elle doive avoir la plus grande influence sur l'imagination des citoyens, ses effets seront cependant presque imaginaires relativement à la mutation des membres du Grand Conseil. On verra que la partie amovible qui sortira chaque dixième année s'élèverait à environ 6 ou 7 membres et qu'en adoptant l'opinion extrême des personnes qui ne manqueront pas de craindre que plusieurs membres ne puissent pas rentrer, et en portant leur nombre à 3, ce qui ne ferait cependant que les $\frac{3}{250}$ parties du corps, on voit combien il y aurait peu d'inconvénients à le soumettre à une amovibilité aussi douce.

Et cependant, quelque douce qu'elle fût, elle serait suffisante pour persuader au peuple qu'elle existe ; elle serait assez bien réglée pour que chaque nouveau membre du Grand Conseil entrevît la possibilité de ne pas en

rester membre et dût se tenir en garde contre l'esprit qui pourrait y régner ; et enfin, comme la rentrée dans ce corps serait, comme les autres élections, une élection croisée où il faudrait réunir les suffrages des trois Conseils, cette espèce d'amovibilité croisée concourrait, pour ainsi dire, comme des stations qui lui servent de base, à former des esprits conciliateurs par la certitude de ne pouvoir être confirmé que par le concours des différents ordres, soit des différents partis.

Quelques personnes diront-elles que cette constitution ramènerait Genève à tous les inconvénients de la réélection ? — Mais l'amovibilité s'exercerait nécessairement et chaque année, et la réélection ne s'exerçait que dans des moments de crise et l'augmentait au lieu de la terminer. Celle-ci frappait des victimes choisies tout exprès par un parti ; avec l'amovibilité dont il est question, ce serait la loi qui déterminerait les membres amovibles et ce seraient les suffrages seuls du Petit, du Grand Conseil et du Conseil général qui les auraient rendus inamovibles, en leur conférant quelque emploi. En supposant la permanence des partis, une semblable réélection n'entraînerait point à des brigues de parti, parce que chaque ordre pourrait se venger sur les favoris de l'autre des affronts qu'on aurait fait éprouver aux siens. Ce serait donc au contraire une nouvelle source de ménagements réciproques entre les personnes les plus capables d'influencer. Et si l'on veut supposer à toute force que l'un des partis pourrait s'acharner avec succès contre un individu d'abord en lui refusant des emplois pour le rendre amovible, et ensuite en faisant échouer sa réélection, il semble qu'un pareil ressentiment, s'il était prolongé à ce point, devrait avoir un essor quelconque. J'observerai

que les personnes qui craindraient un pareil échec et qui y verraient de l'humiliation en seraient quittes pour ne point se présenter et faire place à d'autres. J'observerai que ce serait une nouvelle élection et non un grabeau, qu'il ne s'agirait point de destituer un membre existant d'un corps, mais de ne point l'y replacer de nouveau après qu'il en aurait été deux ans absent. J'observerai que le désir de cette confirmation fera rechercher et gérer avec zèle certaines places fatigantes dans les Chambres¹, auxquelles jusqu'ici on a beaucoup de peine à pourvoir. Ceux qui les auront gérées d'une manière satisfaisante auront un titre de préférence assuré après leurs deux années d'absence, et pendant cet intervalle ils pourront continuer à exercer leur activité dans la Chambre des tutelles, dans le Consistoire, dans les Diaconats, emplois dont on pourrait faire répondre la durée à celle de l'inactivité pour les membres inamovibles², et cela avec la même facilité qu'on pourrait calculer la sortie de chaque membre et leur introduction dans les diverses Chambres de manière que l'amovibilité ne leur enlevât pas les membres les plus utiles lorsque ceux-ci seraient rompus à cette gestion. Sans doute qu'après une ou deux élections, c'est-à-dire au bout de 22 ans de service, quelques personnes âgées feraient place à d'autres, qui augmenteraient le nombre des candidats aux places de magistrature. Et il y a grande apparence que cela ne privera pas le corps que de gens âgés qui ne pourront plus être activement utiles au gouvernement ou d'hom-

¹ Chambres des blés, des comptes, des fiefs, des tutelles et curatelles, du commerce, du vin, de la santé, etc.

² C'est apparemment un *lapsus calami* et il faut lire : amovibles.

mes à peu près nuls à qui des égards qu'on doit peut-être à la fortune auront obtenu une séance de dix ans dont ils ne demanderont pas la confirmation.

Et si l'on alléguait enfin que cette introduction annuelle de 3 ou 4 personnes de plus dans le corps inspecteur, en faisant participer au gouvernement un plus grand nombre d'individus, empêcherait de faire un choix convenable ? — Cette objection, qui n'est plus fondée depuis l'accroissement des richesses et le perfectionnement de l'éducation, pourrait d'ailleurs se résoudre en en revenant au régime de 1738 et en stipulant que dans dix ans on ne remplirait chaque année que la moitié des places vacantes jusqu'à ce que le nombre du Grand Conseil fut réduit à 200 membres.

Plus on médite sur cette combinaison, et plus on trouve qu'elle abonde en heureux effets. Ces membres amovibles fournissent un tribunal tout formé pour juger les représentations, et présentent un nombre considérable de jurés pour prononcer dans tous les jugements où il s'agit de délits politiques, de sédition et de tous autres où le Petit Conseil peut être envisagé comme juge et parti.

Enfin cette institution suppléerait à celle des adjoints, institution viciée à tous égards parce que l'invention en est dûe au régime de 1782 et qu'elle lui sera toujours associée dans l'opinion, parce que ces prétendus surveillants sont choisis au hasard et non par les suffrages de ceux dont ils doivent surveiller les intérêts, parce qu'on exige d'eux une condition qui tiendrait à introduire la mesure des propriétés pour celle du patriotisme, système absurde à Genève, quelque convenance qu'il puisse avoir partout ailleurs, parce que ces prétendus surveillants ont

besoin pour le devenir de se faire inscrire et de se mettre en montre comme les plus capables, ce qui en éloigne les plus modestes ; enfin parce que ces adjoints ne seront jamais que des automates sous un gouvernement aristocratique et que, sous un gouvernement contraire, ils risqueront de devenir ce qu'on appelle avec effroi des démagogues.

L'auteur de ce mémoire s'est étendu sur cette combinaison d'amovibilité, parce qu'elle est à ses yeux l'unique base sur laquelle puisse porter une véritable régénération, et, loin d'y voir des inconvénients, s'il ne la fait revenir que tous les dix ans, c'est uniquement afin de ne point effrayer ceux qu'une amovibilité quinquennale aurait absolument repoussés.

La ténorisation des chapitres dont il présente l'essai développera d'elle-même les principes qui l'on dictée. Il se bornera à énoncer les principaux.

Le sort des classes étrangères à celles de la Bourgeoisie exige des améliorations promptes et considérables. En vain croirait-on les pouvoir contenir longtemps avec des caresses intéressées. La seule qui aura un effet durable sera la sage politique qui les préparera et leur assurera de jouir très promptement dans leur patrie de tous les droits de l'homme et du citoyen. Or, cette entreprise exige un bouleversement complet du système de 1782. En effet, ce système établissait les gradations de manière qu'il y eut le moins possible de Bourgeois, beaucoup de Natifs, peu d'Habitants et une grande masse de Domiciliés et de Sujets. Le nouveau système exige, tout au contraire, pour se maintenir, qu'il n'y ait plus de Sujets, presque plus de Domiciliés, un assez grand nombre d'Habitants, mais choisis, le moins possible de Natifs et

autant de Bourgeois qu'on en pourra faire sans cependant avilir ce corps.

Un système pareil sera déjà infiniment propre à empêcher le retour de ces prises d'armes dont les bruits sourds, pour être sans fondement, n'en flétrissent pas moins l'imagination et le bonheur de ceux qui y croient. Mais on n'en tarira jamais [la source] qu'en donnant à la masse une constitution qui lui soit chère et en déposant entre les mains de ses ministres des pouvoirs réprimants de la plus grande force, mais aussi d'une telle nature qu'ils ne puissent jamais en user que pour la défense et non pour l'attaque de cette constitution. Or, ces pouvoirs ne peuvent exister que dans une milice nationale constituée d'une manière légale et permanente, et liée par serment à mettre en exécution la loi martiale lorsque le gouvernement la proclamerait et lorsque les magistrats conduiraient la troupe chargée de dissiper les insurgents. Bien entendu qu'il faudrait en même temps déterminer les fonctions de la garnison, leur imposer le serment de s'y réduire et les borner à la défense extérieure d'une manière si solennelle et si expresse qu'il y eut de quoi tranquilliser les imaginations les plus faciles à s'alarmer.

Et pour rassurer d'autant plus sur l'emploi des forces militaires, peut-être serait-ce dans les nouveaux corps qui ont pris naissance qu'on pourrait trouver les tribus(?) et les moyens de fréquentation qui manquent depuis si longtemps à Genève. Pour multiplier ces moyens de fréquentation et le nombre de ceux qui seraient tentés d'en profiter, il conviendrait de leur donner certains droits dont l'exercice habituel resserrera les liens fraternels et redoublera cette correspondance et ce besoin d'égards qu'il est si utile d'entretenir entre les diverses

classes. Ces liens, outre les fêtes militaires, seraient une participation à l'indication de l'élection du Grand Conseil, de celle des Bourgeois et de tous les officiers militaires.

La discussion de l'article des impôts présentera sans doute encore des difficultés non moins grandes que les trois grands objets qu'on vient de passer en revue, mais elle doit être inévitablement précédée de la revision de la Chambre des blés, dont le trésor, jusqu'ici, a été confondu avec celui de l'Etat, et qu'il est essentiel d'en séparer si l'on veut assurer sa résurrection. Et cette régénération tient de plus près qu'on ne pense à celle des lois politiques, car à quoi la liberté est-elle bonne quand on a faim ? Que n'abandonne-t-on pas alors pour avoir du pain ? Et à quoi servirait-il aux Genevois d'être si jaloux de toute indépendance extérieure, si leur imprévoyance à l'égard des subsistances les exposait incessamment aux caprices de ses voisins, à ses ressentiments, aux effets de son inconduite, au premier fléau passager qui peut l'assaillir ? Faut-il s'exposer à ne pouvoir se passer de leur secours dans un besoin pressant ? Dire que Genève ne peut pourvoir qu'à la subsistance de la 10^{me} partie de ses habitants, n'est-ce pas dire que cette espèce d'existence contre nature ne peut être soutenue que par une prévoyance bien calculée, applaudie de tous les individus, à laquelle chacun d'eux s'empresserait de concourir, et qui préviendrait non seulement le danger réel des disettes, mais encore jusqu'aux fréquentes alarmes que cause le plus léger aperçu de ces disettes.

Sont-ce là les caractères de l'organisation de la Chambre des blés ? Quelque justice qu'on soit disposé à rendre au but de cet établissement et surtout à l'intégrité de

ses directeurs, il serait impossible et impolitique de se dissimuler qu'il repose sur des bases fragiles et ruineuses.

1^o Et d'abord l'organisation de ce bel établissement est encore soumise à des règlements, tandis qu'elle devrait être fixée par des lois. On ne saurait trop se presser de lui donner jusque dans ses détails un caractère de solennité et de légalité qui, en le faisant respecter de tout le monde, le mette au-dessus de toute atteinte, même de toute critique, et qui donne au gouvernement toute la force nécessaire pour assurer sa marche.

2^o Le mystère, jusqu'ici impénétrable et impolitique de ses opérations l'a exposé à juste titre à la jalousie du public, jalousie naturelle à tout établissement fondé sur l'accaparement d'une denrée indispensable, dont les pauvres consomment plus que les riches, opération délicate dont le public s'exagérera toujours les profits et ne croira pas les sacrifices, tant qu'on jettera un voile sur ses opérations.

3^o Cet ombrage ne peut point, d'ailleurs, être taxé d'aveuglement, puisque le gouvernement s'est fait de ce trésor particulier une ressource qui l'a rendu parfaitement indépendant du Conseil Général. Il est avéré que c'est du puissant crédit de ce sage établissement que les Conseils se sont servis pour emprunter et trouver les sommes immenses destinées à la folle entreprise des fortifications¹. En vain dirait-on après cela qu'une pareille association est nécessaire pour entr'aider les finances des

¹ Cf. J.-E. MASSÉ. *Essai historique sur les diverses enceintes et fortifications de la ville de Genève*. Genève, 1846, p. 42-62.

deux caisses ; les partisans de la liberté politique ne l'envisageront jamais que comme destinée à rendre le gouvernement indépendant sur l'article des finances.

4° Cet établissement, si utile aux riches dont il fonde la sécurité et préserve les propriétés, s'est cependant enrichi et se soutient encore par les sacrifices journaliers de la classe pauvre que les règlements, mais surtout la misère, obligent à acheter le pain en détail. Je défie d'indiquer comment la classe riche, et même la classe aisée concourent le moins du monde à ses succès. Cependant elles sont appelées à en profiter en cas de calamité. Non seulement cet établissement leur sauve les terreurs d'imagination et les sacrifices pécuniaires qu'impose l'approche de pareils moments, mais elles en retirent même, sans s'en douter, un avantage pécuniaire considérable, non seulement lorsque la Chambre fait exposer ses blés en perte dans les marchés publics, mais parce que l'effet de toutes ses opérations est de maintenir les prix dans une juste proportion et d'en arrêter le surhaussement excessif, ce que l'on suppose sauver annuellement aux acheteurs une somme de 100,000 florins.

5° Vu l'accroissement de la population de la ville, cet établissement est des deux tiers trop pauvre pour faire les approvisionnements suffisants pour parer à une disette de deux années qui est presque toujours la durée de cette calamité. Au reste ce reproche ne peut pas être adressé à nos pères, puisqu'il y a cent ans la population de la ville n'était que de 16,000 âmes, et que l'art de conserver le blé n'était pas découvert. Les approvisionnements, en cas de cherté, ne devaient pas outrepasser le débit de 4 ou 5 années ordinaires. Mais tout a changé dès lors.

6° Enfin cette pauvreté même de l'établissement l'expose à devenir constamment plus pauvre, car ne pouvant se procurer que des approvisionnements insuffisants, et étant appelé par son institution à vider ses magasins à un prix modéré, la crainte d'une famine prochaine l'oblige de les remplir immédiatement, quelque haut que soit le prix qui l'a forcé à les ouvrir. Ce qui n'arriverait plus, sans doute, s'il était assez opulent pour avoir des approvisionnements considérables, qui le missent à même d'attendre patiemment pour ses achats que le prix fut retombé à son terme moyen. Tant il est vrai qu'en tout genre de grandes entreprises, il n'y a que les grands fonds qui puissent les soutenir.

Mais ici, comme partout ailleurs, le mal est plus facile [à faire] qu'à guérir; aussi ne sera-ce qu'avec la plus grande défiance qu'on indiquera les remèdes suivants:

1° D'autoriser la Chambre des blés à faire dès à présent un emprunt de 2 ou 300,000 écus, aux intérêts et au rembourss desquels serait appliqué jusqu'à complète extinction tout l'excédent des revenus de l'Etat; ou verser cet excédent dans le capital de la Chambre pendant un nombre d'années déterminé.

2° De séparer absolument l'administration de ses finances de celles de l'Etat, de rendre chaque année l'une et l'autre publique, et que le gouvernement ne put recourir à l'aide de la Chambre des blés que sous certaines conditions.

3° Soit pour subvenir aux frais de la manutention, soit pour lui assurer un débit annuel qui entretienne le cours de son commerce et de ses correspondances, et prévienne la détérioration de ses blés, enfin pour que tous

les individus y concourussent tout au moins dans une égale proportion, il faudrait astreindre à prendre chaque année trois coupes pour chaque domestique. Bien entendu qu'on devrait les payer à la Chambre quelque chose de plus que le plus haut prix qu'elle en aurait elle-même donné, ou un prix quelconque au-dessus de celui des marchés publics, avec faculté cependant de s'acquitter en payant la différence en argent.

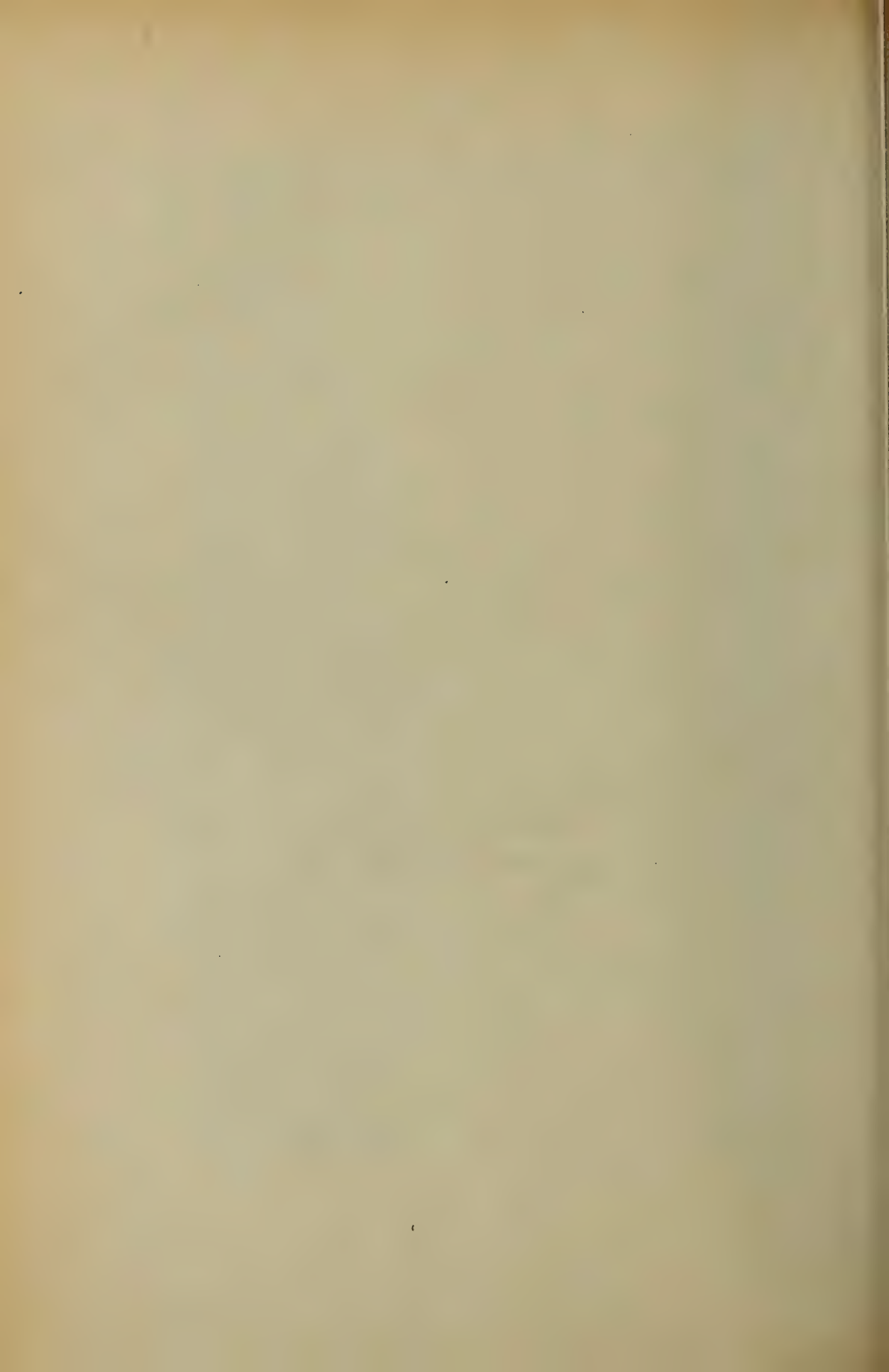
A quelqu'arrangement de ce genre on en pourrait joindre d'autres, destinés à borner d'avance les gains de la Chambre dans les temps d'abondance et sa perte dans ceux de disette, enfin à lui donner une indépendance qui la mette à l'abri des événements et des défiances. Cette indépendance ne peut s'obtenir que par la publicité de ses opérations, et par l'accroissement de ses capitaux, ce qui ne peut s'opérer qu'en faisant marcher de front les perfectionnements qui la regardent avec les autres perfectionnements politiques.

Au reste, cette application de l'excédent des revenus publics, durât-elle, reculerait sans la résoudre les difficultés qui s'élèvent déjà sur les impôts. L'excédent ordinaire des revenus de Genève, en ne le supposant qu'à $1/6$, forme un surplus qu'aucun peuple libre ne verra sans jalousie à la discrétion de ses administrateurs. Aussi, lorsque ceux de Genève rétabliraient dans sa première intégrité le droit du Conseil Général sur les impôts, en renonçant aux loteries et à tout emprunt ; quand il s'engagerait à publier annuellement le bilan de ses finances — comme la quotité des anciens impôts a presque doublé et offre un excédent qui augmentera avec les richesses — il serait absurde de se flatter que le Gouvernement puisse s'attribuer à perpétuité la propriété de ce surplus.

En vain, dirait-on, que ce n'est qu'aux Corps représentatifs qu'on peut, sans des dangers sans cesse renaissants, soumettre chaque année la prorogation des impôts, mais que ce droit si délicat ne peut point être [de-] légué à une peuplade qui se représente elle-même à moins de vouloir l'exposer à des convulsions périodiques. — Il y a une grande différence à accorder au Conseil général de Genève le droit de retirer ou de consentir chaque année la perception des impôts nécessaires à l'entretien du Gouvernement, ou [à] lui conférer uniquement le droit de prononcer tous les 5 ou tous les 10 ans s'il est convenable ou non de proroger pour un égal nombre d'années certains impôts reconnus d'avance pour former l'excédent, et en pareil cas de fixer l'application que le Gouvernement proposerait d'en faire. C'est à cette faible attribution qu'on propose ici de borner l'autorité du Conseil général sur l'excédent de ses subsides. On pourrait même éloigner les craintes, en laissant dans tous les cas au Gouvernement un petit trésor et un léger surplus qui fussent constamment à sa disposition, en cas d'excès dans les dépenses courantes. Bien entendu, qu'il faudrait en même temps lier les Conseils à ne pas excéder l'état actuel des dépenses courantes et périodiques au-delà d'une certaine somme sans l'approbation spéciale du Conseil national.

Si cette combinaison était adoptée, non seulement le peuple de Genève aurait consenti ses impôts, non seulement lui seul pourrait les augmenter, mais il aurait en apparence celui de les confirmer, et quoique ce droit ne put s'exercer que sur la durée et l'application de ceux qui forment l'excédent des revenus ordinaires, ce droit suffirait pour qu'on ne put point supposer au Gouvernement

une force pécuniaire qui sans cela tendrait sans cesse à faire jalouser ses opérations et frauder ses revenus. Si l'on ajoute à cela des élections croisées réunies à une amovibilité croisée dans le Grand Conseil, on verrait le peuple jouir du droit d'élire, quoique ce fussent ses magistrats qui l'exerceraient dans le fait. Tout au moins ce genre d'élection préviendrait-il les ligues, en empêchant de conférer les emplois soit aux favoris d'un parti, soit aux adversaires de l'autre. Ajoutons que le parti populaire serait tranquille sur [le] Corps inspecteur, parce que la loi le déclarerait amovible et quoique cette amovibilité n'existerait réellement bien moins dans le fait que dans l'imagination des gouvernants et des gouvernés. Il y aurait enfin entre ceux-ci des moyens de rapprochement et des motifs de fréquentation qui solliciteraient le support, conduiraient à l'indulgence et effaceraient les fâcheuses traces de l'inégalité des richesses. Sans doute qu'il y aurait encore quelques distinctions entre les différentes classes, mais elles ne seraient plus ni choquantes, ni si nombreuses. Le terme en serait si prochain pour tous les individus qu'il leur serait toujours plus facile de l'attendre que de renverser l'institution. Enfin elles s'engraineraient si bien les unes dans les autres qu'elles seraient, pour ainsi dire, inaperçues et ne formeraient qu'un faisceau. Genève présenterait enfin l'image d'une démocratie parfaitement tempérée, de la seule espèce de démocratie qui puisse convenir à un peuple éclairé, celle dont le peuple paraît jouir de toute l'autorité et où il a consenti à en enchaîner lui même l'exercice de manière à s'éviter l'obligation d'y avoir recours, celle où les égards du peuple sont obtenus et non exigés et où l'on bride les ligues de parti en empêchant les emplois d'être conférés soit à l'un.....



LES ANNÉES CLIMATÉRIQUES

DES

ÉGLISES PROTESTANTE et CATHOLIQUE de GENÈVE

1535-1907

ÉTUDE CHRONOLOGIQUE

par

EUGÈNE RITTER

Le mot grec κλιμακτήρ, qui vient de κλίμαξ, échelle, signifie échelon, degré ; au figuré, crise, épreuve, danger ; — et par extension, année climatérique ou critique, celle qui passe pour décider de la vie des hommes.

Climacter, en latin, ne paraît avoir que ce dernier sens. Son dérivé, l'adjectif *climactericus*, se rencontre dans une des lettres de Pline le jeune¹.

¹ C'est la dernière du second livre. Je résume le récit que Pline fait à Calvisius, son correspondant :

« Véranie, la veuve de Pison, était gravement malade. Regulus vient la voir ; il s'assied près de son lit, et lui demande le jour et l'heure de sa naissance. Quand elle eut répondu, le voilà qui prend un visage grave, remue les lèvres, compte sur ses doigts : avec toutes ces simagrées, il n'avait en vue que d'impressionner la pauvre malade. Enfin il se décide à parler : « Vous êtes, lui dit-il, dans une époque climatérique : *Habes climactericum tempus* ; mais vous guérirez ». — Cette femme crédule ajoute alors un codicille à son testament, pour faire un legs à Regulus.

« Mais bientôt son état s'aggrave, et elle meurt en pestant contre celui qui l'avait abusée. »

De *climactericus*, on a fait en français *climatérique*. Cet adjectif, comme celui dont il dérive, a souvent un sens défavorable ; mais il ne l'a pas toujours, puisqu'on lit dans le dictionnaire de l'Académie : *L'époque de la puberté est une époque climatérique*.

Il semble donc qu'on peut employer le mot *climatérique* dans son sens exactement étymologique, pour qualifier *une année où se franchit un échelon, dans le cours d'une existence*, une année qui marque le commencement ou la fin d'une période, où se passe un événement qui change ou qui arrête la marche des choses.

I. — L'Eglise protestante

Nous appellerons donc *années climatériques* de l'Eglise protestante de Genève, celles qui ont ouvert ou fermé une des périodes de son histoire. En 1535, 1694, 1754, 1814, 1847, 1864, il y a eu un commencement ou une arrivée ; — en 1564, 1598, 1778, 1880, 1907, une mort, un départ, ou une fin. Nous obtenons ainsi un tableau chronologique qui comprend dix périodes.

I. — 1535 à 1564. — Première période, de la Réformation à la mort de Calvin. Grâce au génie de Calvin et à l'énergie persévérante des Genevois qui ont su maintenir l'indépendance de leur ville, celle-ci a joué au XVI^e siècle un rôle historique que rien ne faisait prévoir au moment où il a commencé. Et quand une fois on a joué un pareil rôle, il en demeure toujours de beaux restes.

II. — 1564 à 1598. — Période de Théodore de Bèze. Genève demeure ce qu'elle était devenue au temps de Calvin : le centre intellectuel du protestantisme de langue

française. Mais ce privilège ne dure que jusqu'à l'Edit de Nantes, après lequel le protestantisme put se développer librement en France. Les derniers écrits de Bèze sont de 1597. Casaubon avait quitté Genève en 1596.

III. — 1598 à 1694. — C'est un *intérim*, une période que ne caractérise, ni l'unique ascendant d'une personnalité éminente, ni une lutte qui commencerait ou finirait avec cette période. L'Eglise de Genève vit de son passé, et ne joue plus qu'un rôle honoraire. Le mouvement intellectuel du protestantisme s'est transporté en France. Paris a des prédicateurs, Saumur et Sedan ont des professeurs, plus célèbres que leurs collègues genevois. A la Révocation de l'Edit de Nantes, c'est en Hollande que les écrivains protestants allèrent s'établir.

Les seuls épisodes remarquables de l'histoire ecclésiastique de cette époque sont deux exploits de l'orthodoxie : l'un qui força le savant Jean Le Clerc à s'exiler en Hollande ; je l'ai raconté ailleurs¹ ; l'autre, dont Bossuet a parlé à la fin du 14^{me} livre de l'*Histoire des variations* :

« Genève, toujours attachée aux rigoureuses propositions de Calvin, fut fort ennemie de l'universalité (de la grâce) qui cependant fut portée jusque dans son sein par des ministres français. Déjà elle partageait toutes les familles, lorsque le magistrat y mit la main. Du Conseil des XXV, la question fut portée à celui des CC. Ces magistrats ne rougirent point de faire disputer leurs pasteurs et leurs professeurs devant eux. et s'érigèrent en juges d'une question de la plus fine théologie..... »

¹ *Alliance libérale*, 5 mars 1881.

IV. — 1694 à 1754. — J. A. Turrettini fonde en théologie une nouvelle école, discrète, prudente, qui s'est toujours tenue à mi-chemin entre l'orthodoxie et la libre pensée. Elle a subsisté à Genève pendant deux siècles ; elle a compté six ou sept générations. J'indique les représentants les plus distingués de chacune d'elles, avec la date de leur consécration au saint Ministère :

1694. Alphonse Turrettini.

1722. Jacob Vernet.

1752. Jacob Vernes.

. ¹

1806. J. J. Chenevière. 1819. David Munier.

1838. Hugues Oltramare.

Au mois d'août 1861, la déclaration publiée par «les 22», alors que l'Alliance évangélique allait tenir à Genève une de ses sessions, a été le dernier acte public où se montra, rangé en bataille, le personnel de cette ancienne école. Quelques années plus tard, les survivants se partagèrent en deux groupes, l'un qui se rallia à l'évangélisme, l'autre qui accepta les idées de l'école critique. L'école ancienne ne fut plus guères représentée que par Hugues Oltramare, et elle mourut avec lui (1891).

V. — 1754 à 1778. — Au milieu du XVIII^e siècle, les écrivains protestants qui s'étaient, en 1685, réfugiés en

¹ Si l'on veut combler cette lacune qui va de la mort de Vernes (1791) jusqu'à l'entrée en scène de J. J. Chenevière, j'indiquerai, non pas quelqu'un des ecclésiastiques sans relief qui vivaient à Genève en 1800, mais Jacques Necker, l'auteur des sermons laïques que sa fille, M^{me} de Staël, a cités dans *Corinne*, et surtout de *l'Importance des opinions religieuses* (1788), le premier livre protestant qui ait été publié en France depuis la Révocation de l'Edit de Nantes.

Hollande, étaient morts depuis longtemps, et n'avaient pas eu de successeurs, en sorte que Genève se retrouva — faute de mieux, pourrait-on dire — à la tête du protestantisme français. J. J. Rousseau et Voltaire viennent à Genève en 1754, et ce dernier fixe pendant plus de vingt ans sa demeure dans le voisinage de cette ville. Leurs livres et leurs pamphlets y sont lus avec avidité. Les pasteurs genevois y opposent des publications estimables ; mais les deux grands rivaux sont des écrivains incomparables, et ils planent pendant toute cette période sur le mouvement intellectuel du protestantisme genevois.

VI. — 1778 à 1814. — Second *intérim*, rempli d'ailleurs de grands événements.

Lors du couronnement de Napoléon en 1804, c'est un pasteur genevois qui avait présidé la députation de l'Eglise protestante de France, et harangué l'Empereur en cette qualité. Mais à la paix de 1814, Genève perdit, et pour toujours, semble-t-il, cette situation éminente qu'elle avait deux fois possédée, de centre intellectuel du protestantisme français. Paris devint alors et il est demeuré, il demeurera la capitale du protestantisme français.

On peut remarquer néanmoins que c'est à Genève que se sont manifestés, à la Restauration, les premiers symptômes du Réveil, et qu'ont été publiés, en 1849, les premiers écrits de l'Ecole critique. Il faut noter encore que ce sont des savants genevois : Riliet, Oltramare, Segond, qui ont les premiers donné des traductions des saintes Ecritures, meilleures que celles du XVIII^e siècle.

VII. — 1814 à 1847. — Le Réveil éclate, et ses idées prennent bientôt le dessus. Ce qu'on a appelé le Réveil est un des mouvements religieux dont l'histoire est le plus

facile à connaître, tant sont abondants les témoignages et les récits.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, les orthodoxes, pour résister aux idées qui étaient plus larges que les leurs, s'appuyaient sur des confessions de foi. La réaction orthodoxe, amenée par le Réveil, s'est aussi servie de confessions de foi ; mais son principal rempart a été l'idée de l'inspiration plénière et littérale de la Bible. *L'Introduction à l'ancien Testament*, de M. Lucien Gautier (1906) marque l'abandon de cette idée, et le terme de cette défiance qui a longtemps régné, et qui était hostile à toute recherche dont le résultat pouvait s'écarter des idées religieuses tenues pour intangibles par les hommes du Réveil.

VIII. — 1847 à 1864. — La Constitution genevoise de 1847 introduit dans l'Eglise le laïcisme. Depuis sa fondation et pendant plus de 300 ans, l'Eglise protestante de Genève avait eu à sa tête la Compagnie des pasteurs. Ceux-ci se recrutaient par cooptation, et étaient nommés à vie. Le Conseil des XXV ou le Conseil des CC pouvaient seuls être les organes des idées laïques.

La Constitution de 1847 a mis à la tête de l'Eglise un Consistoire nommé par le suffrage universel, et dans lequel les ecclésiastiques ne forment plus qu'une minorité ; le suffrage universel des membres de chaque paroisse fut appelé aussi à nommer les pasteurs. Le succès de ces innovations a été complet.

Un groupe de laïques distingués, MM. Cramer, Colladon, Trembley, Des Gouttes, Sarasin, écartés des affaires politiques par la Révolution de 1846, mirent leurs talents à diriger dans le Consistoire les affaires ecclésiastiques. Dès lors, et pour toujours, semble-t-il, les laïques ont pris une grande influence sur la marche de l'Eglise.

A cette époque, au milieu d'une génération nouvelle, l'enthousiasme des premiers temps du Réveil se trouvait naturellement apaisé ; mais les idées qui l'avaient inspiré, avaient gagné beaucoup de partisans au sein de l'Eglise et dans le jeune clergé. La majorité du Consistoire leur demeura fidèle de 1847 à 1872.

IX. — 1864 à 1880. — Une école critique s'était formée parmi les théologiens protestants de langue française. Ses premiers pas avaient été marqués par la brochure d'Edmond Scherer : *La Critique et la Foi* (1849), et par la fondation de la *Revue de Théologie*, de Strasbourg (1850). Parmi les membres du clergé genevois, cette école ne comptait pas encore d'adhérents déclarés, lorsque le Consistoire, en 1864, refusa d'autoriser un de ses coryphées, Albert Réville, pasteur de l'Eglise wallonne de Rotterdam, à se faire entendre dans les chaires de Genève. Cette mesure malheureuse déclancha un mouvement d'opinion à la suite duquel, comme je l'ai dit plus haut, le parti libéral se scinda. Un groupe actif et résolu se forma, qui entraîna l'Eglise dans des voies nouvelles ; toute barrière doctrinale fut enlevée. Les conférences de M. Ferdinand Buisson en 1869, les élections consistoriales de 1871 et 1872, et l'affaire Barde, en 1877, ont été les principaux épisodes de cette période de luttes ; elle s'est terminée par la votation du 4 juillet 1880, qui maintenait l'Eglise nationale, ébranlée par tant de secousses.

X. — 1880 à 1907. — Troisième *intérim*. Période de tassement, à la fin de laquelle, pour sortir de la situation anormale créée par la loi de 1873 sur le Culte catholique, la séparation de l'Eglise et de l'Etat est apparue comme la seule solution qui pût à la fois être acceptée par la majorité du peuple, et avoir un lendemain acceptable pour tout le monde.

* * *

J'ai esquissé ailleurs¹ l'histoire du mouvement piétiste, originaire des pays de langue allemande, qui s'est manifesté à Genève dans les premières années du XVIII^e siècle, et qui s'est prolongé sans interruption jusqu'au moment où il a donné au Réveil quelques-uns de ses premiers apôtres. Mais ce mouvement, dans notre ville, est toujours resté *latéral*, pour ainsi dire; et depuis le milieu du XVIII^e siècle, il a même été *souterrain*. Il est remarquable, par exemple, que Voltaire, si attentif à tout, ne se soit jamais douté de lui. — Il n'y avait donc pas lieu de mêler les dates relatives à ce mouvement (1700 : premiers symptômes; 1740 : séjour à Genève du comte de Zinzendorf), avec celles qui concernent l'Eglise de Genève, considérée dans la grande majorité de ses membres.

II. — L'Eglise catholique

On peut mettre le tableau chronologique que nous venons d'esquisser, en regard d'un tableau semblable, pour l'Eglise catholique de Genève; la comparaison ne sera pas sans intérêt.

Les années climatériques à déterminer, se présentent d'elles-mêmes et se distinguent au premier regard.

Première période, 1535 à 1679. Le culte catholique est absolument interdit à Genève.

Seconde période, 1679 à 1793. Le culte catholique recommença à être célébré dans cette ville, aussitôt que la

¹ *Etrennes chrétiennes*. Genève, 1889.

France y eut un Résident. M. Albert Rilliet¹ a raconté quelle émotion excitèrent les premières messes qui furent célébrées à Genève, après une interruption de près de cent cinquante ans.

Le clergé de France étant un des plus lettrés de la catholicité, il est remarquable que parmi tous les aumôniers qui se sont succédé à l'hôtel de la Résidence, il n'y en ait pas un seul qui avant, pendant, ou après son séjour à Genève, se soit fait connaître par ses écrits.

Quand les Résidents furent les envoyés de la Convention, et non plus du Roi de France, il va de soi que la messe dut cesser d'être célébrée à la chapelle de la Résidence. Quant à la date de la dernière messe, on peut hésiter entre 1792 et 1793 : je ne sais si la correspondance conservée à Paris, au Ministère des Affaires étrangères, permettrait de fixer cette date intéressante.

Troisième période, 1793 à 1806. C'est un temps de cahotement.

En 1798, Genève ayant cessé d'être une République indépendante, la situation changea du tout au tout pour le culte catholique. Il était plus ou moins toléré en France à cette époque; il put donc être célébré alors à Genève, non pas sans rencontrer quelques obstacles, comme l'ont raconté MM. Martin et Fleury.²

Le Concordat ayant été conclu en 1802, Genève eut un curé officiel, et l'église de Saint-Germain fut rendue au culte catholique.

Quatrième période, 1806 à 1843. M. Vuarin fut nom-

¹ *Le rétablissement du catholicisme à Genève il y a deux siècles, étude historique.* Genève, 1880.

² *Histoire de M. Vuarin et du rétablissement du catholicisme à Genève.* Genève, 1861.

mé curé de Genève en 1806; et jusqu'à sa mort en 1843, son éminente personnalité domina tout. L'intéressant ouvrage que nous venons d'indiquer est la principale source d'information sur cette époque. Les écrivains protestants n'ont pas encore jugé à propos de raconter à leur manière, en s'aidant des registres du Conseil d'Etat, les luttes que M. Vuarin eut à soutenir, et où il s'est toujours manifestement complu.

Cinquième période, 1843 à 1864. Comme la troisième, c'est une espèce d'*intérim*, qui est d'ailleurs rempli d'événements; mais ceux-ci n'ont pas encore trouvé leur historien.

Sixième période, 1864 à 1891. Mgr Mermillod, en 1864, fut nommé évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. Jusqu'au moment où il quitta la Suisse en 1891, sa personnalité domina tout, comme avait fait en son temps celle de M. Vuarin.

Septième période, 1891 à 1907. Ce fut un temps d'apaisement et de développement.

A vrai dire, celui qui portera son regard sur le ménage intérieur des paroisses catholiques du canton de Genève, préférera sans doute, pour l'époque qui va de 1843 à 1907, une autre division chronologique : 1843-1873, l'Eglise demeurerait unie à l'Etat; — 1873-1907, l'Eglise ne vivait plus que de ses propres ressources.

Mais le jalonnement que j'ai indiqué a l'avantage de mettre en saillie une période de lutte ardente, encadrée entre deux autres, d'un caractère plus pacifique. Quand Mgr Déruaz fut appelé à succéder à Mgr Mermillod, il prit pour devise : *In viam pacis*.



LES RÉACTIONS DES INSECTES

VIS-A-VIS DE LA LUMIÈRE

par

ARNOLD PICTET

D'ès sciences

Privat docent à l'Université de Genève

La notion des tropismes

Dès qu'un animal se trouve dans un champ lumineux, il réagit contre l'excitation produite par la lumière de deux façons différentes : ou bien il se dirige vers la source qui produit cette excitation ou bien il la fuit ; parfois il reste indifférent à l'action de la lumière et ne réagit pas ; d'autres fois il suit une direction qui n'est pas en rapport avec le centre lumineux.

Dans les deux premiers cas, l'orientation que prend l'animal pour gagner l'excitant ou pour s'en écarter nécessite qu'il déplace son corps de façon à l'amener dans le sens des radiations lumineuses. Or, aujourd'hui, que la tendance de la science est de ramener tous les phénomènes biologiques aux lois qui régissent la matière inorganique, on envisage ce déplacement et cette orientation comme étant le résultat d'une action mécanique exercée par la force lumineuse, indépendamment de toute réaction volontaire ou de nature psychologique ; et l'ont dit alors que l'animal présente un *héliotropisme* (ou *photo-*

tropisme) positif, lorsqu'il se dirige vers la source lumineuse et *néгатif* lorsqu'il s'en éloigne.

Cette conception de l'origine de certains mouvements des animaux ne cadre guère avec celle que l'on avait d'eux jadis, où l'on jugeait des actions des êtres quelque peu comme de celles de l'homme. Alors, tel animal se dirigeant vers la lumière était considéré comme *recherchant* la clarté, comme ayant le *désir* de s'y rendre, ou comme n'en ayant pas *envie* lorsqu'il préférait s'en écarter; maintenant on dénie à l'animal tout acte conscient, ses mouvements et ses orientations étant le résultat de l'action des forces extérieures agissant directement sur le système musculaire, sans impressionner l'encéphale ou les ganglions cérébroïdes. Nos anciens étaient plus disposés qu'aujourd'hui à élever les animaux inférieurs à un niveau les rapprochant de l'homme et il a fallu les découvertes récentes de l'influence qu'exercent les forces physico-chimiques de l'ambiance sur le développement et le comportement des êtres organisés pour qu'on soit tenté d'abaisser les animaux au niveau des végétaux.

Ce sont, du reste, les données acquises par les botanistes concernant les réactions des plantes vis-à-vis des forces extérieures qui ont amené certains zoologistes à concevoir que des réactions de même nature pouvaient provoquer des mouvements et des orientations déterminés chez les animaux; ces zoologistes, et en particulier LOEB et BOHN, se basant sur le fait qu'une plante éclairée unilatéralement croît dans la direction d'où provient la lumière, ont pensé que la direction prise par tel animal vers un centre lumineux avait également pour origine un éclaircissement unilatéral de son corps.

Nous avons donné, précédemment, un historique de

la notion des tropismes appliquée aux animaux assez étendu pour qu'il ne soit nécessaire d'y revenir¹. Nous nous bornerons en conséquence à dire brièvement en quoi consiste la théorie de LOEB et de BOHN², en prenant comme exemple l'héliotropisme :

Lorsqu'un animal s'approche d'un champ lumineux il arrive un moment où il se trouve placé de telle façon que les deux moitiés de son corps ne sont pas éclairées également ; par exemple, si la source lumineuse se présente à sa droite, son côté gauche sera dans l'ombre. Admettant que les radiations lumineuses aient une action directe sur le système musculaire pour en provoquer une excitation, ou sur le système visuel pour être transmise aux muscles par l'intermédiaire de l'œil, on conçoit que le côté éclairé de l'animal — être construit selon un plan de symétrie longitudinale — sera seul à réagir, tandis que le côté dans l'ombre restera inactif. Il résultera en conséquence de cette réaction unilatérale que le corps de l'animal effectuera une courbure qui l'amènera à se placer dans le sens des lignes de force physico-chimiques de la lumière. Nous nous trouvons là en présence d'un mécanisme comparable à celui qui fait tourner un bateau

¹ ARNOLD PICTET. A propos des tropismes. Recherches expérimentales sur le comportement des Insectes vis-à-vis des facteurs de l'ambiance. *Bull. Soc. Vaud. Sciences naturelles*, 1915, n° 186.

Voir aussi ; Dr K. LALOY. La théorie des tropismes et les manifestations vitales des organismes inférieurs. *Revue scien.* 1906, 2^{me} semestre, p. 490-497.

² J. LOEB. La Dynamique des phénomènes de la vie. Paris, 1908.

Voir aussi : C. R. VI^e Congrès Intern. Psychol. Genève, 1909.

sur lui-même lorsque le rameur n'actionne qu'un seul de ses avirons.

Une fois orienté dans la direction des radiations lumineuses, l'animal en est alors impressionné des deux côtés de façon égale et force lui est, s'il veut cheminer, de suivre cette direction, car, chaque fois qu'il voudra en dévier, un de ses côtés, devenant de nouveau plus éclairé que l'autre, l'inégalité d'action de la lumière le ramènera, d'après le même mécanisme, dans le sens de cette direction.

Suivant la constitution physiologique des organismes, il y en a pour qui l'action de la lumière est positive et les oriente, la tête dirigée vers la source lumineuse ; ceux-ci, s'ils viennent à cheminer, seront forcés de gagner cette source. Pour d'autres, au contraire, l'action est négative, et les incurve du côté opposé ; ceux-là, s'ils viennent à progresser, seront forcément écartés de l'excitant.

Maintenant, il peut se faire que l'organisme, au moment où il subit l'action des forces lumineuses, soit en progression ; dans ce cas, la force acquise, jointe à l'attraction tropique, l'amènera à décrire un arc de cercle qui, en définitive, le dirigera vers le centre lumineux, s'il s'agit d'un individu pour lequel l'action est positive, ou à l'opposé de la lumière, si nous considérons un animal constitué pour réagir négativement contre cette action. C'est un arc de cercle de même nature que décrira le bateau s'il est déjà en marche lorsque le rameur cessera d'actionner un de ses avirons.

La théorie des tropismes, comme bien l'on pense, a été étendue à toutes les forces physico-chimiques qui peuvent se présenter dans l'ambiance des organismes et l'on a désigné l'action de ces forces par les termes de

thermotropisme, chimiotropisme, géotropisme, hydrotropisme, etc.

Comme on le voit, la conception de LOEB et de BOHN relativement au mouvement des êtres admet que les forces extérieures puissent produire une excitation musculaire, ou une dilatation ou contraction du protoplasma dans le cas des animaux inférieurs, au côté du corps qui est seul impressionné par cette force, ou bien qui en est impressionné plus vivement que de l'autre côté; mais il n'est pas prouvé que cette action, bien qu'unilatérale, ait les effets que lui attribue la théorie des tropismes et nos connaissances de la physiologie animale restent muettes à ce sujet.

Au contraire, lorsqu'on soumet certains animaux et notamment des Insectes, ainsi que nous nous sommes appliqué à le faire, à une série d'expériences en vue d'étudier leurs réactions vis-à-vis d'un excitant déterminé — la lumière, dans le cas que nous traiterons dans cette étude — on constate presque toujours que leurs mouvements et leurs orientations en rapport avec cet excitant se font selon des lois qui ne satisfont nullement aux exigences requises par la théorie des tropismes.

Placez un Papillon en présence d'une lampe et vous le verrez se comporter à son égard d'une façon qui démontre qu'il n'est pas *assujetti* à la force lumineuse de cette lampe et qu'il agit en rapport avec elle, quelle que soit la position de son corps, qu'il soit éclairé unilatéralement ou bilatéralement. Observez un Insecte, dans son comportement en relation avec la lumière solaire et vous constaterez, de même, que ses mouvements et son vol ne sont pas régis par une action directe des radiations de l'astre. Et si l'on pousse assez loin les expériences en

envisageant que l'animal puisse avoir un *intérêt* à se conduire comme il le fait et si l'on multiplie les observations en laissant de côté toute notion d'action mécanique, on se rendra compte assez exactement que le mobile qui dirige l'individu a pour origine des sensations, des actes conscients et d'instinct, dépendant de ses fonctions mentales.

Le vol des Insectes en rapport avec la lumière artificielle

L'étude expérimentale du vol des Insectes autour des lampes nous apporte une preuve sérieuse de la conscience et de la volonté d'action dont font preuve ces animaux dans leur comportement en rapport avec la lumière artificielle.

Certains auteurs, du reste, ne sont pas loin d'y voir des cas de *phototropisme*, et que c'est une attraction forcée qui dirige les Insectes contre leur gré vers tel centre lumineux qui se trouve dans leur voisinage. D'ailleurs, lorsqu'on voyait jadis un Papillon de nuit venir se brûler les ailes à la flamme d'une bougie, et revenir plusieurs fois à celle-ci jusqu'à ce que la mort s'ensuive, on pensait de même que l'attraction exercée par la lumière devait être bien puissante pour que même la douleur ressentie soit incapable de lutter contre cette attraction.

Nous ferons tout d'abord remarquer que la notion de douleur doit être écartée, car les ailes des Lépidoptères sont si pauvrement innervées qu'une brûlure à cette partie de leur corps ne doit pas produire de sensation : on s'en rend compte en coupant les ailes à l'un de ces Insec-

tes : c'est à peine s'il effectue une réaction pouvant indiquer qu'il en ressent une douleur. Ensuite il y a lieu d'observer que ces animaux viennent et reviennent aux lampes électriques, où l'absence de flamme supprime toute chance de douleur, de la même façon qu'aux bougies.

Il convient encore de faire remarquer, avant d'entreprendre l'énoncé des expériences que nous avons pratiquées à ce sujet, que les Insectes nocturnes, dans leur généralité, ne viennent pas visiter les lampes ; ceux qui s'en approchent et qui volent autour d'elles constituent une infime minorité par rapport au nombre de ceux qui vivent dans le voisinage des habitations et qui restent indifférents à leurs lumières.

Pour s'en convaincre, il suffit d'inspecter, par exemple, un phare électrique dans un jardin public. Autour du globe, nous verrons voler quelques individus ; mais combien davantage n'en trouverons-nous pas dans les bosquets et dans les prairies avoisinantes, qui se meuvent sans s'inquiéter de la lumière ? Et si nous attrapons ceux qui volent autour du phare et ceux qui en restent éloignés, nous verrons que les uns et les autres appartiennent aux mêmes espèces.

Plaçons-nous dans le jardin et regardons une fenêtre éclairée au premier étage d'une maison voisine et nous remarquerons que peu d'individus, parmi ceux qui volent au travers du faisceau lumineux émergeant de la fenêtre, pénètrent par celle-ci à l'intérieur de la chambre. Il nous sera donné de constater encore la même chose dans bien des occasions.

Ainsi donc, le vol des Insectes vers les lampes n'est pas général et *constitue une exception* qui est suffisante

à elle seule pour laisser subsister un doute au sujet de l'efficacité tropique de la lumière pour attirer vers elle les Insectes : on doit en effet admettre que pour être réel, un phénomène ne peut souffrir autant d'exceptions que dans le cas qui nous occupe.

Lorsqu'un Papillon s'approche d'une lampe en plein air pour la visiter, la plupart du temps il n'y vient pas directement, mais il commence par se poser un instant sur quelque support du voisinage, notamment contre un mur s'il s'en trouve un à proximité et c'est après cette pause préalable qu'il gagne l'excitant lumineux ; celui-ci n'exerce donc pas toujours une attraction directe. Or, pour se rendre à l'endroit où s'effectuera la station préliminaire, il arrive que l'Insecte, suivant d'où il vient, côtoie la lampe, ce qui le place, par rapport à celle-ci, dans une position telle que *son corps en est éclairé unilatéralement* ; d'après la théorie des tropismes il devrait alors être dévié de sa direction et orienté vers la lumière ; mais il passe outre.

Nous avons examiné à plusieurs reprises le cas où c'est un mur blanchi à la chaux qui constitue le point d'appui intermédiaire avant le vol direct vers le centre lumineux. Trois alternatives peuvent alors se présenter. Certains individus, et ce sont les plus nombreux, volent vers les arbres et les bosquets avoisinants ou se dirigent partout ailleurs que vers la lampe. D'autres contournent la source lumineuse, décrivent autour d'elle de grands cercles, s'en éloignent, puis reviennent, mais pour voler dans l'autre sens. Enfin quelques-uns seulement se dirigent directement du mur vers la lampe, sur le globe de laquelle ils se posent.

Etudions plus spécialement cette dernière alternative.

Il peut arriver alors que l'Insecte, au moment de son départ du mur, soit, sur celui-ci, exactement sur la ligne d'intersection tracée par un plan perpendiculaire passant par la lampe ; dans cette position, il reçoit, par derrière, une somme égale de radiations lumineuses à chacun de ses côtés et chacun de ses yeux se trouve également éclairé. Nous avons très exactement observé un ou deux cas de ce genre. Or, malgré cette égalité rigoureuse d'éclairément, rien n'empêche l'Insecte de faire volte face et de se diriger vers la lumière.

Ainsi, dans son vol préalable vers le mur, l'animal se trouve soumis aux exigences requises par la loi des tropismes... mais il n'est pas dirigé vers l'excitant. Tandis que dans son vol depuis le mur jusque vers la source lumineuse il n'est pas soumis à ces exigences... et c'est précisément alors qu'il se dirige vers le phare.

Il y a lieu de tenir compte, il est vrai, que le mur lui-même, par le fait de sa blancheur et de sa position à proximité du phare, reflète une certaine quantité de lumière qui pourrait exercer un pouvoir attractif plus étendu que celui de la lampe. Mais, dans plusieurs cas, nous avons pu observer que les Insectes choisissent, comme station intermédiaire, un substratum placé dans l'ombre, ou peu éclairé, et que leur comportement, en utilisant ce substratum, est le même qu'en utilisant le mur.

Pour se rendre, au travers de la fenêtre ouverte, vers une lampe placée à l'intérieur d'une chambre, les Insectes effectuent le plus souvent, de même qu'en plein air, une station préliminaire contre une des parois ou au plafond, ce qui confirme ce que nous venons de voir.

Nous devons encore faire remarquer que la question

spécifique n'est pas à considérer et que ce sont les mêmes espèces qui observent, chacune, les trois modes que nous venons d'exposer.

Passons en revue, maintenant, les résultats des nombreuses expériences que nous avons entreprises, principalement avec des Lépidoptères, pour étudier leur vol en rapport avec la lumière artificielle.

Il n'est personne qui n'ait observé des Papillons de nuit venant évoluer autour d'une lampe. La première chose que l'on constate, c'est que leur vol est très capricieux et ne semble pas être soumis à des lois déterminées. C'est, du reste, un des premiers résultats de nos expériences, à savoir que la méthode employée par les Lépidoptères nocturnes pour se rendre à la source lumineuse et ensuite pour visiter celle-ci, varie dans une large mesure, non seulement suivant les espèces considérées, mais aussi suivant les individus d'une même espèce.

Un autre résultat, et celui-ci s'est vérifié d'une façon absolument générale, est que le Papillon expérimenté, à quelle espèce qu'il appartienne et quel que soit le mode employé pour se rendre à la lumière, finit toujours par quitter celle-ci au bout d'un instant pour aller se cacher dans quelque recoin obscur. Le temps pendant lequel l'animal visite la lampe varie passablement, mais il n'est jamais bien long. En agissant de cette façon, l'Insecte montre suffisamment qu'il aurait tout au moins la faculté d'échapper à l'action mécanique du tropisme, si c'était une pareille action qui eut motivé son vol vers la lumière.

Lorsqu'un Papillon, préalablement enfermé dans une boîte obscure, est lâché, dans une chambre, exactement

en face d'une lampe de 10 bougies dont le reflecteur projette les rayons lumineux contre lui, — et dans ce cas il y a lieu de remarquer que l'éclairement est égal aux deux côtés du corps de l'Insecte — il arrive qu'il se dirige vers la lampe ou qu'il la fuit d'emblée.

Dans la première alternative, le vol direct se fait le plus souvent selon une ligne légèrement sinueuse, mais il arrive parfois que le trajet effectué depuis le point de départ jusque vers la source lumineuse soit entrecoupé de 4 ou 5 arrêts d'hésitation pendant lesquels l'animal vole sur place, avant de poursuivre son chemin. Ces arrêts sont caractéristiques et méritent de retenir notre attention. En effet, chacun d'eux constitue une lutte contre l'action tropique de la lumière — s'il y en a réellement une. En conséquence, cette lutte montre déjà la force de résistance volontaire et, dans bien des cas mis en évidence par nos expériences, cette résistance prime l'attraction, car, souvent, l'Insecte quitte, en cours de route, après avoir hésité 3 ou 4 fois, le trajet vers la lumière pour s'enfuir ailleurs. Nous mettons ainsi en évidence une action qui n'est pas compatible avec la notion des tropismes¹.

¹ Ces arrêts d'hésitation peuvent être comparés aux « essais et erreurs » dont les travaux de JENNINGS ont fait connaître l'existence dans l'orientation que prennent les animaux en rapport avec un excitant quelconque. Cet auteur a en effet remarqué, chez des organismes inférieurs, que ceux-ci ne s'orientent pas directement vers l'excitant, mais qu'ils y vont par une série d'essais successifs, dont chacun d'eux les place, par rapport aux lignes de force de cet excitant, dans une position acceptable. On constate, pour ce qui est du vol des Insectes autour des lampes, des quantités d'essais successifs de ce genre, et on peut les envisager, avec JENNINGS, comme autant d'états de conscience.

La seconde alternative est celle où l'Insecte, dès que lâché en face de la lumière, la fuit pour aller se cacher dans l'ombre.

Nous voyons ainsi que deux organismes, de même espèce, placés dans les mêmes conditions vis-à-vis d'un excitant lumineux, observent chacun deux modes contraires, c'est-à-dire deux réactions différentes. Il semble évident que ces deux réactions doivent avoir chacune leur cause spéciale et qu'il faut chercher, pour les expliquer, une autre action que celle du tropisme, qui, lui, ne constitue qu'une seule et unique cause.

D'autre part, nous avons vu que pour être réelle, une action tropique exigerait que les animaux soient atteints unilatéralement par l'excitant, ou tout au moins, qu'un des côtés du corps fût soumis à l'influence d'une plus grande quantité de la force physico-chimique que l'autre côté; c'est cette inégalité d'action qui provoque la courbure d'où dépend ensuite l'orientation.

Il s'agit en conséquence de placer l'Insecte à son point de départ, non plus de face par rapport à la lampe, mais de côté. Comment se comporte-t-il dans ce cas? La plupart du temps il part droit devant lui, manifestant nettement son indifférence et si, dans sa fuite, il effectue une *courbure* qui le fasse dévier de la ligne droite, on constate que cette déviation est bien plus motivée par la présence d'un obstacle (chaise, table, armoire, etc.) que par une action de l'excitant lumineux.

Dans d'autres cas, l'Insecte, à son point de départ et avant de prendre son vol, effectue sur lui-même une rotation de 90° , qui le place face à la lumière, qu'il gagne ensuite. Cette rotation peut-elle être envisagée comme un tropisme? Elle répond du moins aux conditions re-

quises par la théorie. Mais alors pourquoi les autres individus — appartenant aux mêmes espèces — ont-ils volé droit devant eux, sans effectuer cette rotation ? Là encore, pour expliquer deux modes différents, il faut deux causes et non pas une seule qui est le tropisme.

Du reste, nous n'avons pour ainsi dire pas remarqué que l'éclairement unilatéral ait des effets généraux pour provoquer une direction déterminée. Tandis qu'au contraire, l'orientation vers l'excitant se fait tout aussi bien lorsque l'éclairement est bilatéral.

Il nous faut encore étudier le cas où le Papillon est placé entre deux centres lumineux d'égale force, ou bien en face, exactement, de ces deux centres. En application de la théorie, un Insecte se trouvant dans ces conditions, attiré de chaque côté par une force égale, serait nécessairement orienté selon une ligne médiane passant entre les deux sources de lumières. Or, sur une quinzaine d'expériences, ce cas ne s'est présenté que deux fois ; autrement l'Insecte se dirige d'abord vers une des lampes, qu'il contourne plusieurs fois dans tous les sens, puis se rend ensuite vers la seconde, qu'il contourne à son tour. Avec trois centres lumineux les résultats sont les mêmes.

Ainsi donc, une seule action, telle le tropisme, est insuffisante pour expliquer des modes de comportement aussi divers et aussi contraires les uns aux autres, que ceux que nous avons observés relativement au vol des Insectes en rapport avec un seul et même centre lumineux. Au contraire, il est préférable d'envisager, comme déterminant la direction prise, que chaque individu d'une même espèce puisse avoir son état de conscience personnel dirigeant son vol. Et c'est ce que plusieurs de nos expériences ont mis en évidence.

C'est, tout d'abord, lorsque l'Insecte est placé entre un centre lumineux et ses conditions naturelles; dans la grande majorité des cas, ce sont ces dernières qui exercent une attraction sur lui.

Voici, par exemple, un Papillon qui est lâché du fond d'une chambre au milieu de laquelle une lampe est suspendue et qui projette ses rayons droit sur l'Insecte; la paroi opposée comporte une fenêtre ouverte sur la campagne; cette expérience est pratiquée de nuit, un grand nombre de fois, avec diverses espèces, et nous voyons le Papillon voler par dessous ou par dessus la lampe, à droite ou à gauche de celle-ci, et gagner d'emblée la fenêtre par où il s'échappe.

Nous avons varié la position donnée à la lampe, ainsi que celle donnée au Papillon au moment de son départ; nous avons effectué les mêmes expériences, mais en plein jour, également avec des Hétérocères; dans la majorité des cas, l'Insecte n'hésite pas à profiter de la liberté qui lui est offerte bien que, pour gagner la campagne, il doive passer à proximité de la lampe, sans être soumis à l'action tropique de ses rayons.

Nous sommes ainsi amené à envisager que l'animal *recherche* les conditions favorables, indépendamment de celles qui lui sont offertes expérimentalement et qu'il dirige ses mouvements volontairement, de son plein gré.

C'est ce que l'on observe d'ailleurs dans d'autres expériences. Signalons encore un exemple :

Du dehors, un Papillon se dirige en droite ligne à travers la fenêtre ouverte, vers une lampe située dans la chambre. Au moment où il va franchir la fenêtre, nous nous y montrons, mais de façon que notre ombre n'atteigne pas le Papillon. Dès qu'il nous a aperçu, celui-ci

fait demi-tour et retourne vers les arbres, et pourtant ce changement de direction se fait en plein éclaircissement ; il ne peut, en conséquence, être motivé que par une action volontaire, d'ordre mental, vraisemblablement par la frayeur.

Un dernier résultat de nos expériences est de montrer que les Insectes finissent par s'*accoutumer* à la lumière lorsqu'ils sont amenés à la visiter plusieurs fois de suite dans la même soirée, ou plusieurs soirs consécutivement et qu'ils refusent alors de s'y rendre, même lorsqu'on les y contraint. Si l'on rapproche cette observation de celle qu'une grande partie des Insectes nocturnes sont indifférents à la lumière, on arrive à trouver dans cette accoutumance une preuve évidente de l'inefficacité de l'héliotropisme dans les cas que nous venons d'étudier.

Il faut envisager d'ailleurs que les Insectes que nous observons journellement autour de nos lampes, de même que ceux avec lesquels nous avons entrepris nos expériences, ont toujours vécu, ainsi que leurs parents et leurs ascendants, dans le voisinage de lieux habités. Les lumières artificielles font donc partie des choses habituelles à l'existence de ces Insectes, qui peuvent s'y accoutumer, soit individuellement pour les avoir côtoyées à plusieurs reprises depuis leur métamorphose, soit par suite d'une accoutumance héréditaire progressive.

Nous avons du reste tenu à nous rendre compte de la réalité de cette accoutumance et, pour cela, nous sommes allé à diverses reprises chercher des Lépidoptères dans les hautes montagnes, là où l'on peut être sûr que ni eux ni leurs ascendants, n'ont jamais été en contact avec la lumière artificielle, et cela dans le but de refaire avec eux les mêmes expériences que nous avons pratiquées avec

des individus capturés dans le voisinage des habitations. Or, il est manifeste que ceux de la montagne, dès que mis en présence d'une source lumineuse, se comportent vis-à-vis d'elle avec beaucoup plus de régularité et lui manifestent beaucoup moins d'indifférence que les autres.

Dès lors l'hypothèse que les Insectes finissent par s'habituer à la lumière lorsqu'ils vivent dans son voisinage, et par lui devenir ensuite indifférents, est confirmée et elle montre que le comportement de ces animaux en rapport avec elle a pour mobile des actes volontaires, des actes conscients, d'instinct même, que nous comparerions volontiers à une simple curiosité, si nous étions autorisé à aller aussi loin dans une comparaison entre ces animaux et l'homme.

Quoi qu'il en soit, rien ne motive, pour expliquer ces actes, une action héliotropique quelconque au sens de la conception de LOEB et de BOHN, car, non seulement une notion d'accoutumance et d'indifférence, ainsi que de la multiplicité des modes de comportement est contraire à cette théorie, mais aussi la différence d'action entre les individus de la montagne et ceux de la plaine ne s'y adapte pas. Au contraire, nos expériences mettent en évidence que le mobile qui dirige ces animaux vers une source lumineuse est d'ordre psychologique.

Le vol des Insectes en rapport avec la lumière solaire

De même que pour la lumière artificielle, le comportement des Insectes en rapport avec la lumière solaire varie souvent d'un individu à l'autre d'une même espèce. On a encore voulu voir dans la direction du vol des In-

sectes au soleil une action héliotropique. Nous verrons qu'il n'en est rien.

On sait que les Insectes — comme tous les animaux, du reste — organisent leur vie en rapport avec l'alternance entre le jour et la nuit, qui, avec un retour périodique et régulier de besoin de repos, a créé des Insectes diurnes et nocturnes.

Les premiers vivent le plus souvent en pleine lumière et beaucoup d'entre eux, et notamment les Lépidoptères Rhopalocères, sont connus pour mener une vie active seulement lorsque le soleil luit, disparaissant de la circulation lorsque cet astre est caché.

D'un certain nombre d'expériences et d'observations que nous avons effectuées, il ressort que le vol de ces Papillons en relation avec la direction des rayons solaires n'est pas davantage le résultat d'une action héliotropique que dans les cas que nous avons étudiés au chapitre précédent.

Sous ce rapport, un exemple est tout-à-fait caractéristique ; c'est celui du comportement en relation avec la lumière solaire des Lépidoptères qui ont deux ou trois générations estivales, où ils recherchent la lumière, et une génération d'hiver où ils la fuient au contraire, pour aller se réfugier dans quelque recoin obscur, en vue de l'hibernation.

Etudions ce cas avec des Papillons de *Vanessa io* et de *Vanessa urticae*.

Si on lâche quelques individus des générations d'été dans le fond d'une chambre, ils se dirigent immédiatement vers la fenêtre, ou vers toute partie de la pièce qui reçoive un rayon de soleil ; si la fenêtre est ouverte, ils s'échappent et gagnent la pleine lumière au dehors.

Répetons maintenant la même expérience avec les mêmes espèces, mais avec des individus de la génération hivernante, qui, eux, passeront toute la mauvaise saison à l'état parfait, cachés quelque part dans l'ombre, pour reprendre leur vie active au printemps. Dans ce cas, nous constatons deux modes distincts :

1° Lorsque ces Insectes sont expérimentés en automne, alors qu'il fait encore beau, ou au printemps, c'est-à-dire aux époques où ils mènent normalement une vie active, ils se comportent comme ceux d'été et gagnent les parties éclairées par le soleil.

2° Lorsqu'ils sont expérimentés au début de l'hiver, (c'est-à-dire à l'époque où ils vont se cacher) ils fuient la lumière solaire et recherchent les endroits sombres de la chambre où a eu lieu l'expérience¹.

Ce dernier mode est l'opposé de celui observé avec les individus des générations d'été.

Nous retiendrons tout d'abord de ce qui précède que des individus d'une même espèce, suivant l'époque de l'année à laquelle ils apparaissent comme Insectes parfaits, se comportent de deux manières différentes vis-à-vis de la lumière solaire. En second lieu, nous remarquerons que les individus de la génération hivernante recherchent le soleil pendant la première et la troisième partie de

¹ La chaleur solaire est aussi ce que recherche l'Insecte d'été et ce que fuit l'Insecte d'hiver. Si l'on place des Papillons d'été en présence d'une source de chaleur, ils se maintiennent dans la zone chauffée. Au contraire, dans les mêmes conditions, les Papillons d'hiver (sauf s'ils sont déjà en sommeil léthargique) fuient la source thermique. Il y a, respectivement pour chaque génération, corrélation entre les réactions de ces Insectes, vis-à-vis de la lumière et de la température.

leur vie et qu'ils le fuient pendant la seconde partie ; les mêmes individus, au point de vue héliotropique, observent donc deux modes différents.

Il est évident que ces divergences, surtout la dernière, ne peuvent s'expliquer par une action tropique de la lumière.

Admettons cependant qu'il en soit ainsi et que les espèces dont nous nous occupons soient positivement héliotropiques, c'est-à-dire que leur comportement par rapport aux rayons du soleil soit le résultat d'une action directe de ceux-ci sur le système musculaire, provoquant une orientation forcée de ces animaux dans la dépendance de ces rayons. Pour ce qui est des générations d'été, ce mécanisme s'adapte, il est vrai, parfaitement aux exigences requises par la biologie des Vanesses ; il leur faut du soleil et de la lumière et c'est précisément là qu'elles se trouvent orientées ; tout est donc pour le mieux.

Mais les individus de la génération d'hiver, qui sont soumis forcément aux mêmes lois que les autres, puisque appartenant à la même espèce, vont être également orientés dans la dépendance des rayons du soleil et dirigés vers ceux-ci ; cela ne manquera pas de leur être fatal et d'entraîner leur mort, par le fait de l'activité qu'ils devront mener au soleil sans contre-partie nutritive, puisque cela se passerait à une époque de l'année où les fleurs ont disparu.

Une action tropique sur des individus de même espèce constitue une cause devant produire les mêmes réactions ; or, nous constatons deux réactions différentes pour l'explication desquelles il faut deux causes. Quelles sont-elles ?

Pour les connaître, envisageons la question au point de vue de l'intérêt vital que présente, pour chaque génération, le mode qui lui est particulier et adressons-nous encore à l'expérimentation :

Des Papillons d'été sont introduits dans une caisse spacieuse, imperméable à la lumière, et placée elle-même dans une armoire. Au bout de 24 heures nous constatons que le plancher de la boîte est parsemé de débris d'ailes et de parcelles chitineuses et que les Papillons eux-mêmes ont leurs ailes déchirées; cela nous montre qu'ils ont volé, *malgré l'obscurité*, avec une violence telle quelle ne laisse aucun doute sur la tentative faite pour s'évader. Dans ce cas les Papillons se sont comportés comme dans leurs conditions normales qui résident dans une recherche du soleil, de la nourriture et, dans le cas particulier, de la liberté.

Plaçons maintenant des Papillons de la génération hivernale dans les mêmes conditions d'obscurité, et nous constatons la parfaite immobilité de ces Insectes, d'après l'état d'absolue conservation de leurs ailes et l'absence de débris chitineux au fond de la caisse. Ici, les Papillons hivernants ont accepté les conditions expérimentales d'obscurité parce qu'elles étaient *conformes* à ce qu'ils ont coutume de rechercher au début de l'hiver.

Ainsi donc, indépendamment des conditions de lumière, des Papillons de même espèce recherchent la condition spéciale à chacune des générations; cela semble donc une nouvelle preuve que cette recherche ne saurait être le résultat d'une action tropique de la lumière, puisqu'elle a lieu dans l'obscurité et il nous paraît plus juste de voir là le résultat d'une adaptation aux conditions vitales nécessaires, en corrélation avec la périodicité

des saisons et guidée par des actes instinctifs et conscients.

D'autres expériences illustrent encore la volonté d'action comme mobile dirigeant les Insectes en rapport avec la direction des rayons lumineux. Ce sont celles que nous avons entreprises avec des Lépidoptères en état de sommeil hivernal.

Ceux-ci, dès qu'ils ont subi un certain abaissement de la température, en automne, acquièrent un état d'apathie et d'insensibilité caractéristiques. Qu'on les pique au moyen d'une aiguille, qu'on sectionne une de leurs antennes, qu'on coupe l'extrémité d'une de leurs ailes, c'est à peine s'ils manifestent une réaction qui indique qu'ils perçoivent une douleur. Dans cet état de diapause hivernale on peut donc les considérer comme privés de la plénitude de leurs fonctions mentales.

Or, des Papillons d'hiver non encore soumis à l'influence du sommeil hivernal et placés dans un rayon de soleil fuient la lumière pour se diriger vers l'ombre, en abaissant leurs ailes horizontalement, et en marchant droit devant eux, quelle que soit la position qu'ils occupent par rapport à la direction des rayons lumineux. Il est important de constater qu'ils marchent droit devant eux, aussi bien s'ils sont éclairés unilatéralement que bilatéralement et que la direction suivie est indépendante de celle de la lumière.

Les mêmes Papillons une fois en état de sommeil hivernal, *restent en plein soleil*, dès que placés dans les mêmes conditions d'éclairement que précédemment; ils se contentent d'abaisser leur ailes, sans chercher à fuir la lumière, ni à gagner l'ombre.

A supposer que la direction vers l'ombre que prennent

les Papillons hivernants, lorsqu'ils sont encore éveillés, soit le résultat d'un phénomène d'héliotropisme négatif, ce même phénomène devrait les forcer à suivre la même direction, lorsqu'ils sont en sommeil léthargique, cet état n'étant pas suffisant pour empêcher une action directe de la lumière sur le système musculaire. Or, tel n'est pas le cas, et ces derniers restent immobiles au soleil.

Là encore, deux comportements contraires doivent avoir deux causes originelles et non pas une seule, le tropisme.

Quelles sont ces deux causes ? Elles ne sont pas difficiles à soupçonner. Les Papillons éveillés jouissent encore de la plénitude de leurs facultés et ils la mettent à profit pour rechercher les conditions nécessaires au maintien de leur existence. A l'état naturel, c'est du reste *avant l'apparition des froids* qu'ils gagnent l'ombre de l'abri où ils passeront l'hiver ; une fois cet abri trouvé, et une fois qu'ils s'y sentent en sécurité, ils s'immobilisent et perdent l'usage de leurs facultés, par suite du sommeil hivernal qui s'empare d'eux ; mais cela n'a pas d'importance puisqu'ils sont à l'abri. Dans les conditions naturelles l'immobilité est nécessaire pendant tout l'hiver ; aussi placez de ces Papillons endormis en plein soleil, ils resteront immobiles — ou à peu près — puisque tel est le mode habituel de l'espèce pour attendre le printemps.

Ainsi donc, malgré que les pratiques expérimentales modifient les conditions de lumière spéciales à chacune des générations, les individus se comportent quand même de la même façon que l'ont toujours fait leurs ascendants dans leur milieu normal, et de la même manière qu'ils se comporteraient s'ils étaient eux-mêmes en liberté.

Il s'agit donc là d'habitudes héréditaires où l'action des forces extérieures est nulle.

En résumé, nous voyons que les Insectes, dans leurs relations avec la lumière artificielle et avec la lumière solaire, ne sont pas soumis à une action directe des rayons lumineux pour provoquer leur orientation, en un mot *qu'ils ne sont pas héliotropiques*, mais, qu'au contraire, la direction qu'ils suivent en rapport avec la lumière est le résultat d'actes conscients, volontaires, de nature purement psychologique dans le cas de la lumière artificielle, et de nature adaptative, instinctive, héréditaire, dans le cas de la lumière solaire.



REMARQUES

SUR

L'ANCIEN CULTÉ DU SOLEIL

surtout dans les pays de Genève, Vaud et Valais

par

B. REBER

Ce sujet, au point de vue général, se rencontre aujourd'hui à chaque instant dans les revues anthropologiques et archéologiques. Mais jamais on ne viendra au bout des constatations et découvertes ayant trait à la persistance du culte du soleil. C'est qu'une énorme quantité de faits, autrefois ignorés, se font valoir seulement à présent ou depuis peu de temps. Il fallait d'abord découvrir et étudier les monuments à gravures préhistoriques, les mégalithes, il fallait collectionner et publier les légendes se basant sur l'adoration des montagnes, hauteurs, cimes, rochers, jusqu'au simple bloc. Aussi sait-on aujourd'hui que dans les temps préhistoriques le culte du soleil et des astres était le plus étendu. Il n'a jamais cessé. L'Orient, comme l'Égypte, la Grèce et Rome l'ont adopté, continué et transmis aux successeurs. Au moyen-âge les conciles et le clergé ont inutilement lutté contre l'adoration du soleil, il a pénétré jusqu'à nos jours.

Malheureusement le clergé, voyant son impuissance,

a requis la force civile et a fait détruire les constructions mégalithiques, les blocs à gravures et tous les objets rappelant ce maudit culte du soleil. C'est ainsi que de milliers de vénérables monuments, et certainement les plus intéressants, ont disparu. C'est pour la science et l'histoire de la culture une perte autrement plus déplorable que l'iconoclasie des idoles pendant la Réformation au XVI^e siècle. Mais il n'existe rien de plus tenace que les antiques croyances. Les traces sont ineffaçables. Le clergé s'en est aperçu déjà dans les premiers siècles de notre ère. Au lieu d'entreprendre une lutte interminable il a, là où il ne pouvait arriver autrement, carrément transformé le lieu du culte du soleil en lieu voué au christianisme. C'était très habile. Mais, sans le vouloir et certes loin de son intention, le clergé chrétien nous a, de cette façon, sauvé un certain nombre de monuments préhistoriques.

Beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit ordinairement sont les églises ou simples sanctuaires qui contiennent un dolmen, une pierre à cupules ou autres objets de l'ancien culte du soleil. A tous ces endroits il s'agissait de monuments de telle importance, de lieux si vénérés par le peuple que le clergé n'a pas osé y mettre la main destructive. Il fallait se contenter d'ajouter au paganisme, les pratiques du christianisme et de les laisser aller parallèlement. Les confusions du paganisme et du christianisme constatées aujourd'hui encore partout ont pris naissance de cette façon. Sans doute, à un moment donné, les prêtres hasardaient les baptêmes. Mais il fallait qu'ils soient du goût de la population, encore fortement trempée dans ces anciennes croyances et traditions. De là les noms si singuliers d'un grand nombre de saints

de l'Eglise chrétienne. Sur la question de la christianisation des monuments préhistoriques il existe déjà beaucoup de publications. De France¹, je n'en cite particulièrement qu'une. Dans le Valais, à de nombreux endroits j'ai constaté que les Pierres à gravures préhistoriques portaient des croix, (la pierre des Servageois, à Luc⁴; la pierre des Morts, à Vex¹⁶, etc.); il en était, avant la Réformation, de même avec les Pierres de Nyton⁵, dans le port de Genève. D'après un auteur², les restes d'un dolmen ont été retrouvés dans la crypte de l'église de Saint-Gervais et Prothais de Genève. Je me suis assez longuement occupé de ce sujet très intéressant³.

Dans la règle, partout où une église chrétienne a été bâtie sur l'emplacement d'un temple de Mythras ou d'Apollon on peut être certain que l'endroit et la contrée conservent aujourd'hui encore des traditions du culte du soleil⁶. C'est précisément le cas pour Genève où la cathédrale de Saint-Pierre remplace, d'après les traditions, le temple d'Apollon. Et celui-ci s'était, à la soumission du pays par les Romains, dans les mêmes conditions, mis à la place d'un temple de Mythras. Sur ces données, il nous est permis de supposer que beaucoup plus anciennement déjà se trouvait sur cette colline, dominant aujourd'hui toute la ville, un autel, un bloc gravé, en un mot un endroit du culte du soleil. Comme dans les temps les plus reculés déjà ce magnifique port du lac de Genève, rempli d'une véritable ville lacustre depuis le commencement de la période néolithique, à travers celles du bronze, était dominé par cette hauteur, l'endroit du culte du soleil semblait tout indiqué. De fait, pour n'importe qui, meublé d'un peu de logique, il ne manque, dans ces données, pas un seul chaînon. Un développement sur ce

sujet me mènerait trop loin ; du reste, il a été traité déjà par différents auteurs. Je ne citerai, à côté de ma brochure que je viens d'indiquer⁸ que Blavignac⁷, Gosse² (l. c.), Fazy⁸, Morel⁹ et bien d'autres. De cette façon les deux élévations qui dominent la ville, portaient, depuis les plus anciens temps, des emplacements de culte, du côté droit ou helvète un dolmen, plus tard le temple de Saint-Gervais ; du côté gauche ou allobroge le temple de Mythras, transformé peu à peu en temple d'Apollon et finalement en église chrétienne.

Il ne faut pas oublier que Genève, si admirablement située au bord de ce majestueux lac Léman, entre les Alpes et le Jura, et toute la contrée ont fourni d'innombrables antiquités de toutes les époques. A la porte de Genève, nous avons la remarquable station du renne¹⁰ (paléolithique, magdalénien), des stations de transition (azilien)¹¹, ensuite au bord du lac et dans l'intérieur du pays une abondance extraordinaire de stations néolithiques¹⁷, du bronze et du fer¹⁸ (Hallstatt et La Tène). Il s'agit donc d'un très vieux coin de terre, comme on dit volontiers. A tous ces points de vue on trouvera une foule d'indications dans mon premier recueil¹⁷, ainsi que dans un volume que j'ai publié un peu plus tard¹⁸ en adoptant la chronologie scientifique.

Puisque des voix isolées se sont fait entendre, il y a quelque temps, disant que jamais un temple d'Apollon ne se trouvait à la place de Saint-Pierre actuel³⁰, je vais citer un auteur, dont le savoir autant que l'impartialité sont hors de doute¹⁷. Il s'agit de Léonard Baulacre, né en 1670, mort en 1761, pasteur et bibliothécaire. Il s'engage dans une explication sur l'âge et la signification du grand visage circulaire en bas-relief au-dessus de la porte

du sud de la cathédrale de Saint-Pierre. Je me suis également expliqué à ce sujet⁶ et sans connaître alors les œuvres de Baulacre, nous tombons d'accord. Cette sculpture très singulière, représente indiscutablement le soleil. Est-ce que pareilles choses se voient dans les temples chrétiens ? Nulle part. Alors, pourquoi cela se voit-il sur le temple de Saint-Pierre à Genève ? Parce que à la place de Saint-Pierre on voyait depuis longtemps avant, toujours l'image d'Apollon-Soleil. Ainsi depuis le néolithique jusqu'à la fin de l'époque du bronze, probablement de simples cercles gravés sur un bloc ; sous les Gaulois s'élevait à la place un petit temple de Mithras avec la figure de la divinité sur l'autel ; pendant l'occupation des Romains ce fut Apollon qui fit son entrée. Profonde et pénétrante fut la vénération du soleil et la croyance s'ancra de telle façon que le christianisme n'avait aucune prise là-dessus. Au commencement du XV^e siècle le culte du soleil florissait si généralement que l'évêque, se sentant impuissant, implorait le plus célèbre prédicateur de l'époque, Vincent Ferrier, de venir en aide pour déraciner le paganisme. J'ai raconté tout cela dans une seconde brochure sur le culte du soleil à Genève¹⁸ et je n'y reviendrai plus. Après avoir pris connaissance de tous les documents que je viens d'indiquer, est-ce que quelqu'un s'étonnera encore qu'au X^e ou XII^e siècle lorsqu'on renouvella le temple, tout naturellement le visage d'Apollon y ait été maintenu ? Il faut maintenant dire que cette figure représente un singulier Apollon. Pourquoi ? Parce que d'une construction à l'autre (et elles sont nombreuses) le clergé défigurait cette image toujours davantage. Et cependant, aujourd'hui encore tout le monde y reconnaît de suite le soleil. C'est tout ce qu'il nous faut.

Je tiens à relever maintenant quelques passages de l'œuvre de Baulacre. A propos d'un autel, avec une importante inscription, trouvée sous la grande porte de Saint-Pierre même, je ne retiens que ses conclusions. « Je reviens, dit-il, après une explication détaillée, à notre suscription primitive. Elle est faite *au Dieu invincible, génie du lieu*, c'est-à-dire au lieu tutélaire de Genève, où l'autel s'est trouvé, au même endroit où la tradition met un temple dédié à Apollon, comme protecteur de cette ville.

« Mais comment témoignerait-elle une chose que Séverin (le fondateur de l'autel) paraît avoir ignorée ? Du moins, on pourrait se demander pourquoi il n'a pas désigné le dieu. C'est qu'il aurait suivi l'usage romain de ne pas nommer les dieux tutélaires, *arcana urbis Præsidia*, de peur que l'ennemi, venant à les connaître, ne tâchât de les gagner par des présents. Les initiés savaient le mot ; ils se le disaient à l'oreille.

« Depuis notre Séverin, l'*Invincible* devint aux III^e et IV^e siècles, le propre attribut d'Apollon, ou du soleil ; on lit *Apollini invincto*, *Soli invincto* dans les monuments de toutes espèces, oraisons, inscriptions, médailles jusqu'aux calendriers, au 25 décembre, jour du solstice, *natalis invincti* où l'on sous-entendait le soleil qui renaît, pour ainsi dire, en retournant vers nous. Le paganisme reprochait alors au culte chrétien d'avoir substitué la fête de Noël à celle de la naissance de l'*Invincible*. »

Baulacre, à travers différents chapitres relate encore bien des preuves pour la présence à Genève et même à la place de Saint-Pierre actuel d'un temple d'Apollon. Il considère la tête d'Apollon, plutôt le soleil directement, comme dernier vestige du culte du soleil en même temps

que l'indication la plus positive qu'à cette place se trouvait le temple d'Apollon.

Sur l'emplacement de la figure du soleil, à l'extérieur de la chapelle du transept sud, de la cathédrale de Saint-Pierre, il existe des renseignements exacts²⁰. L'ancienne figure me semble différer de la nouvelle. Cette variation n'est cependant pas intentionnelle comme celles de l'épo-



Fig. 1

que de la lutte contre le paganisme. Il s'agit ici d'une licence du sculpteur. Le déplacement de la porte au-dessous du soleil, pratiqué au cours de la dernière restauration, enlève, à mon avis, à l'ensemble de son originalité. (Comparer la page 18 avec la planche page 52 du livre²², ainsi que la page 10 de l'œuvre³⁰).

Dans la fig. 1, on voit l'ancienne sculpture restée à sa place sur le côté oriental de la cathédrale peut-être depuis

le X^e, en tout cas depuis le XII^e jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La fig. 2 représente le moulage exécuté de suite après avoir enlevé l'ancienne sculpture du mur. Celle-ci a été placée, en plein air, dans le petit musée de la cathédrale et continue à s'effriter. Qu'on veuille bien comparer son état en 1884, sur moulage, avec l'original



Fig. 2

dans son état actuel. La différence est bien visible. Heureusement que j'ai retrouvé, par hasard, ce moulage perdu dans un grenier. Je l'ai acquis pour le Musée épigraphique dans le but de conserver un document que je taxe d'une réelle importance. La fig. 3 représente la sculpture moderne, mise à la place de la précédente, en 1884. Elle fournit bien la preuve de la grande difficulté

d'une reproduction exacte d'une sculpture antique. Il est certain que l'artiste s'est appliqué pour obtenir la plus grande ressemblance. Il n'a pas réussi. Les formes sont devenues dures et l'expression n'est plus la même. Extrêmement fine, mystérieuse qu'elle était sur l'original elle est aujourd'hui insignifiante.



Fig. 3

L'ancien soleil se trouve particulièrement bien figuré par Blavignac¹, qui, ici encore, rassemble dans un chapitre magistral les documents qui prouvent le culte du soleil à Genève, depuis l'antiquité, à travers le moyen-âge et jusqu'à dans les temps modernes.

Voilà encore un autre important témoignage en faveur

de la même question. Blavignac²⁰, après avoir raconté que les Pierres du Niton avaient servi aux sacrifices offerts au Dieu des eaux, continue comme suit : « Sur le sommet des deux collines où la ville de Genève s'élève aujourd'hui, des bois sacrés voyaient les hommages des premiers habitants de la cité s'adresser à Bel ou Belenus, le soleil des Gaulois. Ce culte antique paraît avoir laissé des traces : sans établir de rapport entre le nom de la rue du Soleil-levant qui aboutit sur la grande colline, je ferai observer que sur l'éminence opposée on trouve une rue portant le nom de Chante-Poulet, nom qui rappelle ceux de *Pierre-au-Coq*, *Pierre de Chante-Coq* ou de *Chante-Poulet*, donnés à plusieurs *men-hirs* ou pierres droites consacrées au soleil et qui, suivant d'anciennes traditions, faisaient entendre au lever de cet astre des sons pleins d'harmonie, ou bien sur lesquelles un coq mystérieux venait se percher pour annoncer l'aurore par son chant. Il est assez probable que sur l'emplacement occupé aujourd'hui par cette rue, s'éleva jadis une de ces pierres consacrées, car près de là sourd encore une source, rappelant le ruisseau sacré qui accompagnait presque toujours les monuments religieux de cette époque. »

Ensuite Blavignac rappelle que non loin de là, dans la crypte de l'église de St-Gervais³ un bloc granitique paraît être un débris du monument druidique renversé par les chrétiens. Bien qu'abattu, ce monument était encore vénéré ; pour le soustraire aux regards on l'enfouissait.

Le concile de Tours en 567, celui de Nantes au septième siècle condamnaient sévèrement le culte des monuments mégalithiques, mais inutilement. Dans ses capitulaires Charlemagne lutte encore contre ce culte et ordonne de faire disparaître ces blocs ou groupes de blocs servant de

lieu de culte. Malgré les supplices, de véritables martyres ceux-là, l'ancienne croyance et le culte persistaient. Les peuples se sentaient dans le vrai, car rien, comme divinité, ne saurait égaler le soleil.

Les Romains se conduisaient infiniment plus intelligemment que les chrétiens. Ils ne tâchaient pas de détruire les anciennes religions, mais de les neutraliser. Ainsi, à Genève, ils laissaient les anciennes divinités tranquilles et ajoutaient au Neith des Gaulois leur Neptune. Ils respectaient aussi les dolmens où autres monuments mégalithiques, mais pour leurs besoins ils construisaient des temples célébrant le culte d'Apollon. Un temple dédié à ce dieu, que la tradition a toujours placé à l'endroit de St-Pierre d'aujourd'hui, paraît avoir été détruit par un incendie avec la ville entière sous le règne de Marc-Aurèle.

A propos de l'autel dédié par Firmidius Séverinus « *au Dieu invincible, génie du lieu* », trouvé sous la grande porte de la cathédrale même, un auteur, M. Henri Fazy⁸, déclare que cette inscription remonte au consulat de Mucien et de Fabien (201 de notre ère) et que cette pierre votive est adressée à Mithras, appelé dieu invincible, génie du lieu, montrant ainsi le culte du soleil à Genève avant l'époque romaine.

Blavignac poursuivit ainsi son exposé : « Peu après (l'incendie citée plus haut) un nouveau temple, dont nous possédons peut-être encore des fragments, s'éleva sur le même emplacement. Cet édifice vit le culte païen s'anéantir. Fronze, grand-prêtre d'Apollon, déserta ses autels se rangeant sous la bannière chrétienne. Durant l'épiscopat d'Eleuthère, dont on place la mort en 334, le préfet Emilius fut baptisé, le paganisme entièrement

aboli et le temple d'Apollon converti en église chrétienne. Une réaction sanglante devait s'opérer contre le nouveau culte : Julien l'apostat, proclamé empereur à Paris en 361, voulut rétablir partout les dieux de l'empire. Dans ce but il envoya à Genève le préfet Agesilaüs, qui fit abattre les autels chrétiens et ordonna, sous des peines sévères, de sacrifier aux idoles. Cette persécution dura jusqu'en 364 ».

« Le paganisme fut entièrement aboli » — sur le papier, car j'ai prouvé qu'à Genève, dans le canton de Vaud et en Savoie, qu'encore en 1403 le culte du soleil florissait mieux que jamais avant. ⁶ et ¹⁸. Sans doute Blavignac ne connaissait pas les documents cités dans ces derniers mémoires. Il en aurait probablement déduit des conclusions bien plus catégoriques.

Que le culte du Soleil ait été général, il ne reste plus de doute. Pour la période néolithique tous les monuments à gravures préhistoriques (cupules, cercles simples, doubles et triples, croix, swastikas) témoignent en faveur du culte du Soleil. J'en ai, à moi seul, fixé environ 200 endroits dans les Alpes suisses, les Alpes savoisiennes et le Jura. Dans le Valais les anciennes traditions se trouvent peut-être le mieux conservées. J'ai remarqué à Villa, à 1800 mètres d'altitude, sur le passage du col de Torrent (3000 m.) de singuliers usages observés à la naissance, au mariage et à l'enterrement. On se sert de gobelets et de plats en bois destinés exclusivement à cet usage ¹⁹. J'y ai découvert un gobelet en bois avec les gravures du soleil et de la lune. A Villa, nous nous trouvons dans une contrée remarquable au point de vue des gravures préhistoriques, à ne citer que la Pierre de Riva, dans le village même, ensuite la Pierre aux Fées et son emplace-

ment avec les gravures les plus typiques et significatives pour le culte du soleil. Dans le mémoire cité tout à l'heure je me demande, si depuis cette haute antiquité le culte du soleil se serait maintenu jusque dans le moyen-âge, c'est-à-dire que ce culte n'a plus jamais cessé depuis le néolithique. Je réponds affirmativement.

Avec ou sans temple, ou simple autel, plus anciennement même un simple bloc erratique, toutes les hauteurs à proximité d'habitations ont servi d'endroits de culte du soleil. Un nombre considérable de ces points bien exposés portent aujourd'hui encore la preuve de ce culte à l'époque néolithique, en forme de bloc à gravures. Souvent ces gravures forment des groupes assez compliqués de signes distincts, dont plusieurs reconnus comme symboles du soleil. Parmi ceux-ci on compte le simple creux rond, la manifestation la moins compliquée pour un peuple rudimentairement outillé, ensuite les cercles (simples, doubles et triples), roues, croix, swastikas et autres. Je connais des sommets de montagnes ou de hauteurs où des groupes de ces signes sont exécutés directement sur la roche (Veigy, Orseval, Valère, Col des Cœurs, tous en Valais), le sommet de la montagne de Ballaison (Savoie) porte le superbe bloc appelé Pierre Martin, marqué de gravures préhistoriques. Rien ne se prête naturellement pour le culte du soleil comme le sommet d'une montagne ou d'une colline. Ne les ayant pas toujours à la disposition on s'est contenté d'une place bien exposée. Parmi celles-ci j'en ai vu d'incomparables comme vue et beauté de la nature. Je ne citerai que la Pierre aux Fées sur le passage du Col de Torrent, le haut plateau de Verbier, les pentes du Gabelhorn, en vue du Mont-Cervin, Luc dans le Val d'Anniviers (tous dans le Valais); mais

certaines monuments préhistoriques du canton de Vaud, de la Savoie et du Jura français ne le cèdent en rien au point de vue de la beauté de la situation.

J'ai jugé, non seulement opportun, mais nécessaire, ce bref exposé pour prouver péremptoirement le culte du soleil à Genève, en Suisse et en général. C'est la réponse à une tentative²¹ de ridiculiser cette opinion et tous ceux qui la défendaient et qui la soutiennent encore. J'abandonne le jugement sur cette tentative, échouée du reste, aux lecteurs. Il ne saurait varier de celui de tous les auteurs sérieux qui sont, pour Genève, les Spon, J.-B. de la Corbière, Baulacre, Calandrini, H. Mallet, Pictet de Sergy, Senebier, Blavignac, H. Fazy, Dr Gosse et d'autres². Le culte du soleil et le temple d'Apollon sur l'emplacement de la cathédrale de St-Pierre resteront debout. On ne renverse pas ainsi par un caprice les traditions et les croyances populaires les plus anciennes et les plus respectables, l'existence de documents (inscriptions, antiquités), les déductions et affirmations de tous les historiens et archéologues d'un pays et le bon sens de tout un peuple. Serait-ce par hasard par pure fantaisie que les sceaux, toutes les armoiries, petites et grandes, sculptées et posées sur les établissements publics, les monnaies, médailles et jetons, n'importe quel timbre armoirie, les armes et bannières, les plaques de la police et des huis-siers, tous, sans exception portent le soleil ? Non, pas du tout. Au contraire, toutes les générations, depuis les Allobroges et les Helvètes jusqu'à nos jours, fiers de leur noble insigne et reconnaissants au soleil, auquel la terre doit la vie, ont jalousement respecté les traditions de leurs ancêtres. Et il n'y a pas de danger que jamais on oubliera cet héritage.

Il n'existait pas d'armoiries dans l'antiquité. La forme des armoiries actuelles de Genève date du XV^e siècle, elle est donc relativement jeune. Par contre le culte du soleil s'est maintenu excessivement longtemps, avec toute sa vigueur encore au XV^e siècle. Evidemment le symbole de l'astre-dieu se trouvait à tous les endroits du culte. Ces circonstances font facilement comprendre l'entrée du soleil dans les armoiries de Genève. Qu'après la Réformation on y ait remplacé la figure humaine contre le monogramme du Christ, cela n'étonne personne. Il suffit de connaître la filiation chronologique de ces faits. Il existe cependant des exceptions. On conserve au médailler de notre musée des jetons ou marques du XV^e et commencement du XVI^e siècle avec le monogramme du Christ.

Personne ne sera surpris que de ces pièces, dont l'emploi n'est pas expliqué, on n'ait retrouvé qu'un très petit nombre. Si, du reste, on ne connaissait qu'une pièce, elle suffirait comme preuve.

Il me semble indiqué de reproduire quelques-uns de ces soleils. Mieux que de longues explications ces pièces prouveront la généralisation de l'idée du soleil dans tout ce qui est genevois.

Déjà le plus ancien thaler de Genève, de 1554, porte un soleil simple, mais magnifique. Je présente celui de 1561 (fig. 4), qui n'en diffère pas notablement ³⁴.

Peut-être encore mieux se présente le soleil sur l'écu d'or, sans date (fig. 5), dont la première ordonnance date de 1540. Ces soleils se sont maintenus sur les monnaies genevoises plus de trois siècles, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monnayage genevois.

Encore sur une pièce un peu plus ancienne on remarque

un soleil singulier et que je n'ai observé que précisément ici. Elle est figurée par M. Demole³³. Il s'agit d'un jeton en cuivre de 1536. D'un côté on voit l'écu de Genève et de l'autre le soleil en haut, d'où s'échappent des flammes, remplissant l'univers. C'est une conception poétique et d'un esprit très élevé.

Particulièrement nombreux se trouvent les soleils toujours avec le même monogramme appliqué dans l'architecture, surtout comme clef de voûte. Nous en conservons plusieurs au Musée épigraphique, entre autres celui du



Fig. 4



Fig. 5

rez-de-chaussée de l'ancien collège de Genève, partie sud, qu'on a restauré en 1888. On en remarque de très beaux exemplaires aussi dans l'intérieur de l'Hôtel de Ville, comme clef de voûte dans la rampe³². On peut dire que sur chaque édifice public, sans exception les armoiries genevoises avec le soleil se reproduisent.

Un fait bien curieux s'observe sur la médaille du premier jubilé de la Réformation à Genève, en 1635³¹. Un génie assis tient dans sa main droite le soleil rayonnant représenté par une figure humaine, dans sa gauche, posé

par terre, l'écusson de Genève. Cette médaille porte la légende VERITAS MENDACIUM LUX TENEBRAS EXPELLIT (la vérité chasse le mensonge, comme la lumière chasse les ténèbres, fig. 6). C'est donc éternellement et partout à Genève, le soleil qu'on indique à toutes les occasions. Si déjà avant la Réformation, donc du temps du catholicisme, le clergé remplaçait la figure de l'astre de la lumière et de la vie par un monogramme chrétien, je constate avec la plus grande satisfaction que le clergé protestant réintroduisait la figure entourée de rayons. Il



Fig. 6

est bien certain qu'il ne s'agit plus d'Apollon. Mais il ne faut pas oublier qu'il se trouve cependant à la base, à l'origine de cette représentation traditionnelle et généralisée.

Un exemple de ce genre réapparaît encore beaucoup plus tard. On voit sur le bouton d'uniforme de volontaires de 1789 le soleil à face humaine, au milieu d'un magnifique rayonnement ⁷.

Comme de juste la Société genevoise des arts présente sur sa médaille de prix (1813) un temple d'Apollon,

éclairé par les flots lumineux d'un lever du soleil (fig. 7). J'ai tenu à faire figurer cette belle médaille, parce qu'elle prouve de nouveau jusqu'à quel point la mentalité genevoise est inséparable du soleil. Involontairement et partout il apparaît et égaie les pièces officielles (monnaies, médailles, documents, bannières, etc.)

Les figures de monnaies et de médailles qu'on voit dans le texte ont été reproduites d'après des empreintes en gypse que je dois à la grande amabilité du très distingué conservateur de notre Cabinet de Numismatique, M.



Fig. 7

le Dr Eug. Demole. Je lui en exprime ici ma profonde reconnaissance.

Encore à notre époque nous constatons des manifestations typiques qui prouvent que la population actuelle de Genève entend continuer l'héritage des ancêtres et vénérer l'emblème de la ville et du pays, le soleil. Nous trouvons la démonstration, admirablement exécutée, sur chaque piédestal des lions du monument Brunswick. En contemplant ces deux sculptures, véritablement rayonnantes, on se dit involontairement que pour aucun autre emblème on ne trouverait une pareille pénétration, un pa-

reil enthousiasme. Il s'agit-là incontestablement des deux plus beaux soleils de Genève. Si dans quelques milliers d'années et sous une couche de plusieurs mètres de poussière et de débris les témoins de notre civilisation seront, comme ceux des anciens peuples, retrouvés, comment pensez-vous qu'on expliquera ces sculptures ? Evidemment tout le monde connaîtra l'image du soleil et on supposera un culte, une divinisation, parce qu'autrement on n'aurait pas eu besoin d'imiter le soleil. Il n'y a rien de plus juste. (Fig. 8).



Fig. 8

Qu'après tout un auteur conteste qu'à la place de Saint-Pierre se trouvait anciennement un temple d'Apollon³⁰ ne change absolument rien au fond de la question, même s'il avait raison. Des inscriptions prouvent le culte du soleil du temps des Romains. Un de ces autels se trouvait sous le portique même de Saint-Pierre. Que les documents sur le culte de Jupiter, Mars, Mercure, etc. ont été constatés en plus grand nombre ne prouvent encore rien contre le culte du soleil et son emplacement. Du reste, Saint-Pierre ne fut plus dès l'introduction du

christianisme la principale église, mais une secondaire. La première en rang fut Saint-Victor. Mais les principes élémentaires du culte du soleil s'opposent à l'admettre dans la plaine où se trouve Saint-Victor. Le culte du soleil se pratiquait toujours sur des hauteurs. A Genève ce fut incontestablement sur celle où se trouve aujourd'hui la cathédrale de Saint-Pierre.

* * *

Ces lignes étaient imprimées lorsque, à une visite au Musée, l'occasion se présenta d'étudier, grâce à l'exquise bienveillance de M. Alfred Cartier, directeur, une statuette en bronze, un dispater, trouvée sur l'emplacement du faubourg de St-Victor à Genève. (Fig. 9).

« On sait que Dispater, dit M. W. Deonna ⁴⁰, porte plusieurs emblèmes célestes : le maillet du tonnerre qui est parfois entouré de rayons, comme le Dispater de Vienne, et qui équivaut alors la roue solaire ; les croix gammées ou simples qui constellent souvent sa tunique. » Tous ces signes se trouvent en étroite relation avec le culte du soleil. Bien entendu, il en reste un plus important, j'entends le signe du soleil, par excellence, le cercle, double et triple cercle. C'est la plus ancienne et la plus simple représentation du soleil. Or, qu'est-ce que je viens d'apercevoir sur la tunique du Dispater de St-Victor ? Elle est entièrement constellée de cercles, dont une partie avec un point central. On ne saurait donc trouver un objet qui affirmerait plus clairement sa destination au service du culte du soleil. Abstraction faite de l'emplacement de sa trouvaille, nous tenons là un objet précieux comme témoin du culte du soleil, à Genève.

Sur Saint-Victor comme église métropolitaine de Genève on peut comparer « Les Chroniques de Bonnivard. »



Fig. 9.

Sur le Disputer, Baulacre¹⁷ contient un chapitre et une planche (œuvres I, p. 139 et pl. V). Il prend cette sta-

tuette en bronze pour un « Sacrificateur gaulois », ce qui est compréhensible en présence du vase que l'homme barbu tient à la main. D'un autre côté il est important que Baulacre ait si exactement reconnu qu'il s'agit d'une figure du sacerdoce purement gaulois et non pas romain.

Ce prêtre porte, dit-il, un habillement tout gaulois, une tunique courte et serrée par une ceinture, qui paraît avoir été assez ornée. Ainsi il a bien observé les cercles sur la tunique et en tient compte sur la figure, mais ne les considèrent que comme ornement. Autrement nous ne suivrons pas l'auteur dans ses déductions. S'il n'a pas mieux compris la signification de cette statuette il est cependant bien heureux de constater son zèle pour les antiquités trouvées à Genève (les bronzes trouvés au pied d'une des pierres du Niton, du masque en bronze, le disputer, l'Apollon de la cathédrale et d'autres).

Cette statuette a été trouvée, en 1690, du côté de l'ancien faubourg de Saint-Victor, à Genève, en travaillant aux fortifications.

* * *

On sait l'importance qu'il faut toujours attribuer aux analogies, surtout à grande distance et entre différents pays. Je désespérais d'en trouver une pour la singulière image sur la cathédrale de Genève, appelée Apollon par les archéologues et historiens genevois. Mais cette image analogue je viens de la trouver³⁵. Il s'agit d'une très vieille chapelle de Saint-Gall, dont la tour est bâtie sur une base romaine. Le médaillon rond, dans un cadre, placée au-dessus d'une porte en pur style romand, ressemble tellement à tous les points de vue à celui de Genève, qu'on peut les traiter d'identiques. Voilà comment l'auteur

s'exprime : « Sur le côté ouest de la chapelle se trouvait une fort jolie porte en style romand. Au-dessus était placée une tête sculptée sur pierre, image du soleil, ressemblant tout à fait à la curieuse (merkwürdig) image qu'on aperçoit au-dessus d'une porte de l'église de Saint-Pierre de Genève ». Ainsi la cause est entendue. Nous tenons les preuves de l'ancien culte du soleil pour les contrées de Saint-Gall.

Mais j'insiste particulièrement sur la presque identité des deux sculptures d'un Apollon-soleil sur des églises chrétiennes. Ce fait mérite, en effet, d'être infiniment mieux connu. Ainsi et quoique le soleil de la cathédrale de Genève ait trouvé de nombreuses descriptions, aucune ne mentionne la remarquable analogie avec la sculpture de Schännis. Ce sujet pourra donner lieu à une recherche spéciale pour laquelle le temps me manque actuellement. Retenons que l'auteur fait remarquer la ressemblance des deux sculptures, celle de Schännis avec celle de Genève.

* * *

Un autre endroit, Sierre (Siders en allemand), haut déjà dans la vallée du Rhône (Valais) porte dans ses armoiries un soleil rayonnant dans toute sa splendeur, un soleil tout en or dans un champ rouge. Déjà au point de vue climatérique le soleil convient à Sierre comme armoirie. La contrée formant une vaste combe, protégée par les montagnes, est des mieux ensoleillée et produit une végétation méridionale. Inutile d'ajouter qu'ici la chaleur mûrit les vins les plus chauds de la Suisse.

Mais à cette heureuse situation géographique seule ne se limitent point les arguments qui nous font comprendre la logique dans le fait que Sierre porte le soleil dans

ses armoiries. Je n'ai pas de documents à ma disposition pour m'apprendre depuis quand existent ces armoiries. Dans la règle elles sont presque aussi anciennes que le lieu. Et aussi sûrement elles se motivent ou se basent directement sur les plus anciennes traditions des habitants. Eh bien, cet heureux coin de terre à été, sans interruption, peuplé depuis l'époque néolithique, à travers le bronze, le fer, l'invasion romaine et barbare jusqu'à nos jours²⁵. Toutes ces phases du passé ont laissé de très nombreux témoins. Sierre même, aussi bien que les localités voisines, La Géronde, Villa, Murraz ont fourni d'innombrables antiquités, surtout des tombeaux. Les ruines romaines ne font pas défaut. Pourrait-on, dans ces conditions, s'étonner de la trouvaille, non loin d'ici, à Viège, d'une statuette, en bronze, d'une divinité gauloise? Cette statuette, très remarquable, se trouve dans le musée de Genève. Certains auteurs²⁶ croient y voir le dieu gaulois Taranis. J'ai remarqué sur la jambe gauche de cette statuette, un swastika, signe des plus caractéristiques, indiquant le culte du soleil. Ce document est d'autant plus important qu'il constitue un chaînon positif entre les temps préhistoriques et l'époque romaine.

* * *

Au dernier moment, je reçois à ce sujet une notice de M. Deonna⁴⁰ qui m'apprend qu'il ne s'agit pas d'un swastika, mais d'un signe en forme de Z, ce qui m'avait été impossible de distinguer à travers la vitrine. Je me suis décidé de m'adresser à M. Alfred Cartier, directeur général des Musées de Genève, où j'ai été comme d'habitude, du reste, reçu avec la plus grande amabilité. Nous avons fait ensemble les constatations que je vais signaler.

Il ne s'agit, en effet, pas de swastika mais non plus d'un Z.
Ce signe se compose de six traits, dont trois plus ou



Fig. 10

moins horizontaux et trois autres montant sous différents angles. Le trait montant supérieur se présente sous

la même patine vert foncé que la statuette, et provient probablement du modelage de la jambe. Les autres traits sont rouges à l'intérieur et semblent avoir été ajoutés après l'exécution de la statuette. Cependant ces traits peuvent remonter à l'antiquité. Ajoutons aussi que les trois traits censés former le Z se présentent d'une façon disloquée, sans cohésion, ce qui enlève l'intention d'avoir voulu produire une lettre. Il faudra donc trouver une autre explication* (Fig. 10).

Une figure en bronze de la collection J. Gréau³⁶ ressemble beaucoup à ces deux statuettes. Dans la main gauche cette statuette tenait un marteau à très longue tige, le *mallens Jovialis* et dans la main droite elle tient encore un gobelet. L'auteur déclare que cette figure représente le Pluton gaulois. On voit par la différente dénomination de ces divinités que les savants ne sont pas d'accord pour cette partie de la mythologie.

Encore dans les premiers siècles de notre ère et sur les églises chrétiennes nous trouvons, dans le Valais, des indications de l'existence du culte du soleil, c'est-à-dire

* L'occasion se présente de corriger les erreurs d'indication de la provenance des deux statuettes, dont il est question dans ce mémoire. La plus grande a été trouvée à Viège en Valais, l'autre, d'environ 13 cm. de hauteur provient du faubourg de Saint-Victor à Genève.

Dans sa « Préhistoire du Valais »²⁴ Heierli indique les deux statuettes comme provenant de la Géronde, près Sierre, Valais. Il répète la même erreur dans son livre « La Suisse préhistorique »²³. Du reste déjà un auteur plus ancien se trouve dans la même erreur²⁵.

Mais ni l'un, ni l'autre ne tiennent compte des signes du soleil, les cercles qui couvrent la tunique du Dispaten, trouvé sur l'emplacement de Saint-Victor, à Genève, en 1690, d'après l'indication de Baulacre¹⁷, Œuvres, I, p. 139 et pl. V.

d'Apollon et de Bacchus, qui du reste sont inséparables. Voilà une remarque sur une sculpture trouvée à Saint-Maurice ³⁷.

A première inspection, dit l'auteur, la pierre de Saint-Maurice suggère l'idée d'un autel à Bacchus, et comme nous savons que l'Eglise chrétienne, dans le but de faciliter la conversion des barbares, adopta beaucoup des idées et des coutumes du paganisme, le cep chargé des fruits (type commun du culte de Bacchus), ne pourrait-il pas avoir été pris par l'Eglise chrétienne, où il aurait symbolisé la vérité contenue dans l'expression : « Je suis le cep et vous êtes les sarments ? » Voilà donc encore un auteur qui constate la présence dans les églises chrétiennes des symboles de l'ancienne mythologie, par complaisance autant que par calcul, à l'époque de la conversion.

Il n'est pas exclu que dans ce pays si riche en antiquités romaines on ne découvrira pas des traces directes du culte d'Apollon. En attendant, ces quelques considérations nous suffiront pour mieux comprendre la présence du soleil dans les armoiries de Sierre. Ai-je besoin d'ajouter que le Valais, en général, le Val d'Anniviers, dont Sierre se trouve à l'entrée, en particulier, sont les pays du culte du soleil depuis les temps préhistoriques et dont les monuments se sont conservés jusqu'à nos jours.

* * *

Répetons encore une fois que le culte du soleil était universel. Vouloir nier sa présence à un endroit quelconque serait ridicule. Retenons ici un court article encyclopédique, ainsi conçu ³⁸.

« Le soleil a été l'objet de l'adoration de la plupart des

peuples primitifs. C'était le Bel ou Baal des Chaldéens, le Moloch des Chanéens, l'Osiris des Egyptiens, le Mithra des Perses, l'Adonis des Phéniciens, le Phœbus ou Apollon des Grecs et des Romains, le Patchacamak des Péruviens ».

Un autre auteur indique à propos de *Bel* ou *El* la remarque suivante :

« Tous les peuples Aryens ont aussi vénéré comme emblème du Dieu suprême Bel ou El, le sommet des montagnes, les pics élevés, les rochers coniques ou pyramydaux. C'est de là que tant de sommets de montagnes dans les gaules et en Germanie ont cette racine bel dans leur nom ».

Citons au hasard Belalpe (Valais), Belchen (Argovie), Belveau (Savoie), Beldone, près Grenoble, Bêlon ou Bâlon de Giromagny (Vosges). On trouverait de nombreux autres. Vel, El ou Bel était représenté sous la figure d'un taureau.

* * *

Je me suis informé si en Suisse d'autres communes que Genève et Sierre portaient encore le soleil dans leurs armoiries. Une première consultation restait négative. Il existe bien dans le pays de Vaud un nom de famille *du Soleil* ou *du Soley* avec une armoirie d'azur mais sans soleil.

M'adressant ensuite à M. Jean Grellet, président de la Société suisse de Héraldique j'ai reçu l'aimable réponse que voici : « A Genève et Sierre, il y a lieu d'ajouter les armes de Grandson qui sont d'azur au soleil d'or soutenu d'un croissant de même. A part cela je ne connais en Suisse, aucune localité ayant le soleil pour emblème ».

J'en ai cependant trouvé encore une, c'est Cornaux dans le canton de Neuchâtel qui tient dans ses armoiries le soleil en or, sur un fond bleu-azur. Dans les coins en haut, de chaque côté, on aperçoit une feuille de trèfle.

* * *

Pour revenir encore un instant à Genève, je suis convaincu qu'on trouverait, outre celles que j'ai relevées^{3, 6, 18}, encore de bien nombreuses preuves de l'ancien culte du soleil. Insistons encore une fois sur les dénominations, *rue du Soleil-Levant*, qui depuis la rue du Puits de Saint-Pierre conduit directement vers la Tour du Midi et du côté oriental de la cathédrale où se trouve l'image du Soleil-Apollon ; *rue de Chante-Poulet* (ou Chante-Coq) directement en correspondance avec des monuments élevés pour le culte du soleil, sur lequel le coq mythologique annonce l'aurore, le jour, le soleil levé.

Encore au XV^{me} siècle, il existait à Genève une corporation religieuse du Saint-Orient. J'ai supposé¹⁸ qu'il s'agissait des adorateurs du soleil. Aujourd'hui j'en suis absolument convaincu.

Il n'est pas besoin non plus d'une imagination extraordinaire pour penser que la tête d'Apollon, sculptée sur la cathédrale, aujourd'hui bien défigurée, christianisée, si on veut, à la longue, était dès son origine entourée de rayons. Les exemples à l'appui ne manquent pas en Suisse et à l'étranger. J'ai cité le monument classique, témoin du culte du soleil dans l'ancienne Helvétie, par la tête d'Apollon toute juvénile et rayonnée trouvée dans sa capitale, Avenches, la célèbre Aventicum. Il est simplement touchant de constater que le souvenir de cette belle et élégante capitale est resté ineffaçable, et qu'au

XV^{me} siècle les Vaudois et leurs voisins vers la Savoie et vers la Suisse allemande ¹⁸ sont restés fidèles au culte de ce qu'il y a de plus noble, de plus divin dans l'Univers, le soleil.

On trouve la description de ce monument chez plusieurs auteurs, entre autres chez Blavignac ²⁶. En comparant les deux figures, celle de la cathédrale de Genève et celle du Musée d'Avenche, on est frappé de la parenté dans l'expression, la forme du nez, de la bouche et des cheveux bouclés. Evidemment il en ressort péremptoirement que lorsque les chrétiens se voyaient moralement forcés de maintenir Apollon à leur temple, ils supprimaient l'auréole. Ce n'était plus son adage, mais celui de son successeur, — tout simplement, — auquel la même église était ensuite dédiée à l'époque et encore aujourd'hui.

Ces têtes d'Apollon auréolées se trouvent partout. Je n'en cite que deux autres que j'ai justement dans ma mémoire. Entre 1863 et 1873, sur la place de l'ancien temple neuf, à Strasbourg, en construisant le Gymnase on a découvert un buste magnifique d'Apollon avec une riche auréole de rayons.

Dans ma collection se trouve la partie supérieure d'une lampe avec le buste d'Apollon, muni d'une auréole à treize rayons. Au-dessus de cette divinité on remarque un croissant (Fig. 11.). L'objet provient des ruines d'Ascalon. Ce document nous prouve que déjà les Romains accompagnaient volontiers le soleil du croissant comme nous le remarquons encore aujourd'hui dans les armoiries de Grandson.

J'ai entrepris ce mémoire pour défendre certains points de vue et présenter quelques nouveaux faits. Le monde est rempli de témoins pour prouver le culte du soleil depuis les temps les plus reculés. Il me serait excessivement facile de citer pour chaque pays, rien qu'en Europe, des centaines de preuves. Je m'en abstiens. Il suffit de



Fig. 11.

constater que partout où il est question de Mythras, Apollon, Bel ou Bélénus, etc., il s'agit du culte du soleil. Que le lecteur se donne la peine de consulter, pour la France, seulement un volume ¹⁴ pour se rendre compte de l'extension de ce culte. A bien des endroits, encore aujourd'hui, on manifeste par des fêtes populaires la descendance du peuple qui adorait le soleil. A ce sujet je

recommande un autre livre qui montrera la grande extension et la sublime beauté du culte du soleil dans l'univers entier ²⁹.

Est-ce qu'à ce sujet, on ne saurait mieux répondre que le simple paysan de la Savoie qui, à la question de l'existence de Dieu vous dit : « Pe me le bon dieu y e le féleu » (pour moi le bon dieu c'est le soleil) ? Certes non. C'est réconfortant pour chacun de constater une si grande vérité sous une forme si simple. Et de fait, le soleil éternel continuera à être pour certains peuples le seul et l'unique vrai Dieu.

BIBLIOGRAPHIE

1. ADRIEN DE MORTILLET. — *Les monuments mégalithiques christianisés*. Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris. Paris, 1897.
2. Dr H.-J. GOSSE. — *Contributions à l'étude des édifices qui ont précédé l'église de Saint-Pierre-ès-liens à Genève*. Dans : *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*. 1893.
3. B. REBER. — *Observations archéologiques sur l'emplacement de l'église de Saint-Gervais avant le christianisme et pendant les premiers siècles de celui-ci*. Genève, 1905. (Brochure de 32 pages avec 10 figures).
4. B. REBER. — *Die vorhistorischen Denkmäler im Einfischthal (Wallis)*. Archiv für Anthropologie, vol. XXI (1892).
5. B. REBER. — *Recherches archéologiques dans le territoire de l'ancien Evêché de Genève*. Mémoires et documents de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, t. XXIII. Tirage à part, Genève 1892.
6. B. REBER. — *Pourquoi voit-on le soleil dans les armoiries genevoises ?* Genève, 1903 (Brochure de 24 pages).
7. J.-D. BLAVIGNAC. — *Armorial genevois*. Genève, 1849.
8. Henri FAZY. — *Genève sous la domination romaine*.
9. Charles MOREL. — *Genève et la Colonie de Vienne sous les Romains*. Mém. et docum. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève, t. XX.
10. B. REBER. — *La station paléolithique de Veyrier*. Bulletin de la Soc. préhist. de France, t. V. En brochure de 24 pages avec 10 figures. Paris, 1909.

11. B. REBER. — *Une nouvelle station préhistorique à Veyrier (Haute-Savoie)*. Revue de l'Ecole d'anthrop. de Paris, 1904. — *Une station azilienne au Salève, près Veyrier*. Compte rendu du Congrès intern. d'anthrop. et d'archéol. préhistorique. Genève, 1912.
12. B. REBER. — *Recherches archéologiques à Genève et aux environs*. Genève, 1901. (in-8°, 218 pages).
13. B. REBER. — *Esquisses archéologiques sur Genève et les environs*. Genève, 1905, (in-8°, 286 pages).
14. Alexandre BERTRAND. — *Nos origines. La religion des Gaulois. Les druides et le druidisme*. Paris, 1897.
15. Désiré MONNIER et VINGTRINIER. — *Croyances et traditions populaires recueillies dans la Franche-Comté, le Lyonnais, la Bresse et le Bugey*. Lyon, 1874.
16. B. REBER. — *Vorhistorisches aus dem Eringerthal und den Nenda-Alpen*. Indicat. d'antiquités suisses. Zurich, 1891.
17. Léonard BAULACRE. — *Œuvres historiques et littéraires de —*, par Edouard MALLET. Genève, 1857.
18. B. REBER. — *Le culte du soleil à Genève au moyen-âge*. Genève, 1904.
19. B. REBER. — *Hochzeits-und Totengebräuche im Wallis*. Archives suisses des traditions populaires. Bâle, 1915.
20. BLAVIGNAC. — *Notes historiques sur l'église de Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*. (Genève, 1846).
21. B. REBER. — Matériaux d'anthropologie et d'archéologie, manuscrit in-4°, vol. I et IV. — Le *Journal de Genève* du 21 avril 1908.
22. David ART. — *La chapelle et le mausolée du duc Henri de Rohan*. Dans : Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève, 1872.
23. Jakob HEIERLI. — *Urgeschichte der Schweiz*. Zurich, 1901.
24. J. HEIERLI und W. ŒCHSLI. — *Urgeschichte des Wallis*. Zurich, 1896.
25. K. DILTHEY. — *Eine gallo-römische Gottheit*. Indicateur d'antiquités suisses. Zurich, 1875, p. 634 et 576.
26. J.-D. BLAVIGNAC. — *Histoire de l'architecture sacrée du quatrième au dixième siècle dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne et Sion*. Genève-Bâle-Lyon, 1853.

27. Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.
28. Ernest BOSC. *Dictionnaire général de l'archéologie et des antiquités chez les divers peuples*. Paris, 1881.
29. Ferd. baron d'ANDRIAN. — *Der Höhencultus asiatischer und europäischer Völker*. Wien. 1891.
30. Camille MARTIN. — *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*. (sans date. In-folio).
31. Eugène DEMOLE. — *Visite au Cabinet de numismatique ou coup d'œil sur l'histoire de Genève*. Genève, 1914.
32. Camille MARTIN. — *La Maison de ville de Genève*. Mémoires et documents publiés par la Société d'hist. et d'archéol. de Genève. Série in-4^o. Genève, 1906.
33. Eugène DEMOLE. — *Jetons inédits de Savoie, de Genève, de l'évêché de Genève et de Vaud*. Brochure. Thonon, 1886.
34. Eugène DEMOLE. — *Histoire monétaire de Genève de 1535 à 1792*. Genève, 1887.
35. R. R. — *Die St-Gallus-Kapelle bei Schännis, canton St-Gallen*. Anzeiger für schweizerische Geschichte und Altertumskunde. Zurich 1861, p. 70, avec 2 planches.
36. W. FRÖHNER. Collection J. Gréau. Catalogue des bronzes antiques. Paris 1885.
37. J.-H. SHARMAN. Pierre sculptée à St-Maurice en Valais. Anzeiger für schweizerische Geschichte und Altertumskunde. Zurich 1862, p. 73.
38. M.-N. BOLLET. Dictionnaire universel des Sciences, des Lettres et des Arts. Paris 1877.
39. J.-B. RIETSTAP. — *Armorial général, précédé d'un dictionnaire des termes du blason* Gouda, 1887.
40. W. DEONNA. *A propos du dieu de Viège*. Revue des études anciennes. Tome XVII, p. 145. Paris 1915.



DE L'EMBAUMEMENT CHEZ LES ANCIENS

par

Louis REUTTER

Dr ès-sciences. Privat-docent à l'Université

Les plus vieilles momies que nous connaissions remontent au temps des Pharaons, qui considéraient la vie de l'Au-Delà comme la continuation de leur vie terrestre, à condition d'avoir été trouvés parfaits par le Tribunal suprême ; leur âme ou leur Bi devant, avant de comparaître devant ses juges, avoir traversé l'Ament, protégée qu'elle était par les quatre génies de la mort et retrouver en parfait état de conservation la demeure mortelle, c'est-à-dire le corps, qu'elle avait habité de son vivant. Cette raison nous permet de comprendre pourquoi les Egyptiens embaumaient leurs corps, et d'entrevoir les raisons qui présidèrent à l'édification de leurs Mastabas et de leurs Pyramides célèbres, qui font encore, de nos jours, notre émerveillement.

Sans entrer dans tous les détails religieux, qui présidèrent à la conception de la vie future de l'Egyptien, relatés dans notre livre « de l'Embaumement avant et après Jésus-Christ », dédié à MM. Maspéro et Delattre,

membres de l'Institut de France, il est toutefois nécessaire de faire remarquer que cette coutume de conserver les morts, ne fut pas la loi primordiale des croyances Egyptiennes, mais qu'elle ne s'établit que petit à petit, sous l'influence et la direction de leurs prêtres, qui y virent une source de revenus, comme l'enseigne M. Maspéro. Ils ne livraient pour commencer à leurs morts, et cela comme tous les peuples primitifs, que des vivres. Ayant constaté que ces cadavres couchés pour la plupart sur le côté, et entourés parfois d'une peau d'animal, se conservaient très longtemps de par la sécheresse du climat et du sol, ils s'ingénierent à déceler les moyens pouvant les conserver à l'infini, en les soumettant à des préparations diverses, comme Hérodote nous le rapporte dans la maison dite de l'embaumement, véritable caravansérail réservé aux pompes funèbres.

Cette maison, se trouvant sous la direction de certains prêtres, se divisait en trois parties principales, mais distinctes. La première était accessible aux parents du défunt, où ils choisissaient l'un des trois modèles de cercueils qui leur étaient présentés, car le plus riche valait un talent d'argent ou 4,500 francs, le second revenait à 20 mines ou 1,500 francs de notre monnaie, et le troisième 93 francs : voir les relations de Diodore de Sicile.

La seconde pièce de cette maison était le lieu, où se pratiquait l'embaumement, et la troisième celle qui servait aux prêtres de magasins et d'entrepôts. C'est dans ce local que les parents venaient prendre, après un certain laps de temps, livraison de leurs morts. On y trouvait à côté des ateliers de menuiserie, des rouleaux de cordes, des bandelettes, des amulettes, des scarabées, des statuettes funéraires, des onguents, des huiles aromati-

ques, des parfums, qui se préparaient dans des laboratoires spéciaux attendant au temple, et placés eux aussi sous la direction de certains prêtres-médecins, comme je l'ai décrit dans mon livre « des parfums Egyptiens » dédié à M. Heron de Ville-fosse, membre de l'Institut de France.

Sitôt que la mort entraînait dans une famille, les femmes se voilaient la face et parcouraient les cheveux en désordre les rues de la ville, en se lamentant, en criant et en pleurant, tandis que les hommes portaient le cadavre à la maison de l'embaumeur. Ils y choisissaient sans prononcer une parole le cercueil qui déterminait, selon son prix, le mode d'embaumement à parfaire ; puis ils se retiraient après avoir remis le corps aux mains du Coachyte, la seule personne connaissant les secrets de la momification. Des pleureuses, costumées en Isis et en Nephtys, se plaçaient au pied et à la tête de la table d'opération, des enfants pleuraient, tandis que le parachyste pratiquait les incisions réglementaires en fracturant l'os ethmoïde et une partie du sphénoïde, à l'aide d'un petit maillet en bois, d'un stylet en métal et d'un petit ciseau. Il retirait par cette ouverture le cerveau, puis il pratiquait sur le flanc gauche l'incision nécessaire pour retirer les parties molles du corps et les viscères, c'est-à-dire qu'il faisait les 17 incisions réglementaires. Sitôt son travail accompli, il se retirait aussi vite que possible, poursuivi par les assistants qui le maudissaient, lui jetaient des pierres, car il avait profané un cadavre. Pendant ce temps, des hommes de peine apportaient continuellement des outres pleines d'eau, de baumes, tandis que d'autres lavaient avec du vin de palmier les plaies et les cavités ainsi mises à nu. On les remplissait ensuite de masses résineuses

constituées, selon Hérodote, par un mélange d'asphalte, de casse, de myrrhe et d'aromates, puis on déposait le cadavre pendant 70 jours dans un bain de natrone.

Les personnes, devant être embaumées selon le second mode d'embaumement, n'étaient pas incisées, mais on leur injectait par l'anús une liqueur onctueuse de résine de cèdre, de bitume de Judée, qu'on y laissait pendant 70 jours en fermant l'orifice à l'aide d'un tampon; puis on les déposait ainsi que les personnes devant être embaumées selon le troisième mode, dans un bain de natrone, celui-ci étant un deshydratant par excellence qui, selon les rapports du Dr Fouquet, desséchait les chairs ne laissant que les muscles, les os et la peau intacts. Notons encore que le natrone et la résine de cèdre injectés par l'anús dissolvaient les viscères, qui après 70 jours étaient entraînés lors de l'enlèvement du tampon, et qu'il était interdit au parachyste d'enlever le cœur et les reins des cadavres soumis au mode d'embaumement N° I.

Ces cadavres, ainsi préparés, étaient alors entourés de bandelettes, après avoir été oints d'essences, de baumes non déterminés par les écrivains de l'Antiquité; on suivait à cet effet divers rites plaçant les bras des hommes et des nouveaux-nés le long du corps, tandis que les femmes les avaient croisés sur la poitrine, et que les jeunes filles avaient les avant-bras repliés et les mains jointes sur le ventre comme signe de chasteté; mais toutes les momies de la classe riche portaient les 17 cicatrices prescrites par le papyrus Rhind, qui dit : On t'a fait 7 portes à la tête, 4 à la poitrine, 2 aux jambes, 2 aux bras, 1 au ventre et 1 au dos. La peau de toutes les momies mises à nu est lisse, absolument rasée à l'exception

de la barbe, des cheveux, des sourcils et des cils. Leur bouche, leurs yeux et leurs narines sont recouverts d'une couche de cire vierge hermétiquement close, saupoudrée de résine de cèdre. Sous les paupières mi closes et bombées, comme si les yeux existaient encore, se trouve une boulette de chiffons, sur laquelle on a dessiné un iris grossièrement représenté. Les narines débouchées laissent voir le chemin par lequel le cerveau fut extrait. La plaie classique du flanc gauche, souvent recouverte par un oudja, laisse voir à l'intérieur une poudre gris brunâtre mélangée à des tissus et à des fragments de linge. Notons encore que les bandelettes déroulées mesurent parfois 70 mètres de long, et qu'elles sont généralement recouvertes d'une couche de matières résineuses et ornées de dessins.

Je ne puis entrer ici dans les détails concernant l'enterrement de ces corps ainsi préparés, qui étaient toujours conduits à leur dernière demeure par des pleureuses, par des danseuses, par des prêtres et par des prêtresses, portant des habits représentant Anubis et d'autres divinités égyptiennes. Tout le long du parcours on chantait les hauts faits d'armes du cher disparu, ses vertus, etc., puis on le déposait dans son sarcophage disposé dans la Mastaba, qu'il s'était fait construire de son vivant. On déposait en outre dans la chambre funéraire les vivres nécessaires à la subsistance de son Bi, puis on fermait par des herses, par de grosses pierres le couloir reliant cette chambre souterraine avec la chapelle, qui était ornée d'héroglyphes et de dessins relatant les faits de la vie du cher disparu, et qui généralement représentaient le mort à la chasse ou à la guerre, aux champs ou dans ses vignes, etc.; une stèle spéciale étant toutefois réservée où

l'on inscrivait la sentence rappelant que les dons, offerts lors des cérémonies religieuses dans le temple, devaient aussi subvenir à apaiser la soif et la faim de X. ; car c'est l'horreur de Teti que la soif, c'est l'horreur de Teti que la faim, et il ne l'a point bue et il ne l'a point mangée.

Notons que tous les sarcophages retrouvés jusqu'ici varient quant à leur forme et à leur luxe, et que de simples caisses équarries ils devinrent anthropoïdes, c'est-à-dire ornés de sculptures représentant la tête et le corps de la momie. On y retrouve sur leurs côtés des dessins relatant les hauts faits de la momie, des versets du livre des morts. On trouve aussi à l'intérieur des papyrus indiquant la filiation, la parenté du mort, des phylactères ou tablettes d'ivoire, de bois ou de métal, qui portent sur une de leurs faces un uta ou yeux, oreilles, doigts ; les yeux devant servir au Bi à reconnaître son chemin, les oreilles à renforcer son ouïe pour mieux entendre la réponse des dieux, les doigts son toucher, la plante des pieds devant le soutenir dans sa marche et le conduire dans le chemin qui conduit au Ciel égyptien.

Les Carthaginois en relations commerciales avec les Egyptiens introduisirent aussi les méthodes d'embaumement si appréciées par les habitants des rives du Nil, comme le prouvent leurs momies disposées dans des chambres funéraires, creusées dans le roc et les sarcophages anthropoïdes mis à jour par le Révérend Père Delattre, membre de l'Institut. On rencontre dans leurs nécropoles, disposées par files dans le roc, et communiquant avec l'extérieur par des cheminées presque perpendiculaires, des canopes à doubles oreillons, des miroirs, des colliers, etc. Il suffit, dit le célèbre archéologue qu'est ce moine blanc, d'avoir vu un cimetière arabe

pour comprendre la disposition de ces puits funéraires, creusés à 13 mètres de profondeur. En ce qui concerne leur mode d'embaumement il ne nous est pas possible de certifier si les prêtres Carthaginois pratiquaient aussi des incisions avant d'entreprendre la momification des cadavres, qui devaient être embaumés. En tout cas, d'après le tableau suivant, on peut se rendre compte, comme je suis parvenu à le démontrer chimiquement à l'aide de plus de 7 analyses et de 10 années de patientes recherches, qu'ils utilisaient aussi le storax ou le styrax, baumes riches en acide cinnamique, qui est un antiseptique, un antiputride par excellence; puis des résines à essence, mastic, térébenthine, qui devaient, ainsi que le thymol et le menthol provenant des parties aériennes de divers thyms et menthes, éloigner les insectes et les empêcher de déposer leurs larves sur les corps ainsi préparés. Ces diverses résines avaient au préalable été macérées dans du vin, qui selon les données anciennes dissout les parties résineuses solubles dans l'alcool; puis elles avaient été additionnées de bitume de Judée, qui devait fermer hermétiquement les pores des corps et empêcher l'air de passer. Ces diverses drogues étaient aussi utilisées par les anciens Egyptiens, qui eux avaient en outre à leur disposition le natrone, le déshydratant par excellence. Celui-ci fut remplacé par les Incas de l'Amérique du Sud par le sel marin, car les peuples de ce continent embaumaient aussi leurs morts, comme je suis parvenu à le démontrer en analysant deux masses résineuses, qui renferment soit du baume de Tolu, soit du baume du Pérou, ceux-ci contenant aussi de l'acide cinnamique et de la vanilline. Ces peuples primitifs — peu connus encore de nos ethnographes, qui admettaient jusqu'ici qu'ils ne

recouraient pas à l'embaumement pour conserver leurs morts, le sol et le climat devant seuls y pourvoir — mélangeaient ces baumes avec des parties végétales riches en tannin et en essences telles que l'essence de menthe et de canelle, celle-ci provenant du *Dicypellium cariophyllum*, seule Laurinée américaine donnant une essence possédant l'arome de la canelle de Chine. Notons aussi que les anciens Egyptiens remplaçaient l'essence de thym ou de menthe préconisée par les Carthaginois par de l'essence de cèdre. Il est curieux de constater que des peuples pour ainsi dire inconnus les uns des autres, et n'ayant aucune relation entr'eux, soient parvenus à conserver leurs morts à l'aide de l'embaumement, en utilisant dans ses grandes lignes les mêmes principes, c'est-à-dire en ayant recours à des baumes riches en acide cinnamique et qu'ils soient parvenus avec leurs données rudimentaires à de meilleurs résultats de conservation que nos Esculapes modernes.



	RÉSINES CARTHAGINOISE				
	C ¹	Y ²	A ³	B ⁴	X ⁵
Mastic.....	—	—	—	—	—
Asphalte.....	oui	oui	oui	oui	—
Encens.....	oui	oui ?	—	—	—
Térébenthine.....	<i>Pistacia terebinthus</i>	P T*	P T	P T	P
Résine de Cèdre.....	oui	—	oui	—	—
Storax.....	oui	oui	oui	oui	—
Styrax.....	—	—	—	—	ou
Henné.....	oui	—	oui	oui	—
Menthol.....	oui	oui	oui	oui	ou
Thymol.....	oui	oui	oui	oui	ou
Essence de canelle.....	—	—	—	—	—
Miel ou sucre.....	oui	oui	oui	oui	—
Vin.....	oui	oui	oui	oui	—
Baume de Tolu.....	—	—	—	—	—
Baume du Pérou.....	—	—	—	—	—
Résines non déterminées.	oui	oui	oui	oui	—
Natrone.....	—	—	—	—	—
Sel.....	—	—	—	—	—
Opoponax.....	—	—	oui	oui	—
Sandaraque.....	—	—	—	—	—
Tannin.....	—	—	—	—	—

¹) *Bulletin de la Société d'Histoire de la Médecine*, 1914, n° 15.

² et ³) *Revue d'Anthropologie*, 1914 et 1915.

⁴ et ⁵) *Homme Préhistorique*, 1913, n° X et XII.

⁶ et ⁷) Dr L. Reutter : *De l'embaumement avant et après J.-C.*, Paris 1912, Vigd.

⁶ et ⁷) *Compte rendu de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 3 XI 1911.

	MASSES ÉGYPTIENNES				MASSES AMÉRICAINES	
	Heckan M Sa ⁸	Vase funéraire ⁹	Ibis ¹⁰	Oiseaux ¹¹	I ¹²	II ¹³
II ⁷						
oui	oui	—	—	—	—	—
oui	oui	oui	oui	oui	—	—
—	—	—	oui	—	—	—
—	Alepp	—	—	oui	—	—
—	oui	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—
oui	oui	—	oui	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—
oui	—	—	—	—	Coumarine	—
oui	—	—	—	—	—	—
—	Essence de cèdre	—	—	—	oui	—
—	—	—	—	—	—	—
—	—	oui	oui	oui	—	—
—	—	—	—	—	oui	—
—	—	Goudron	—	—	—	oui
oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui
—	oui	oui	oui	oui	—	—
—	—	—	—	—	oui	oui
oui	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	oui	oui

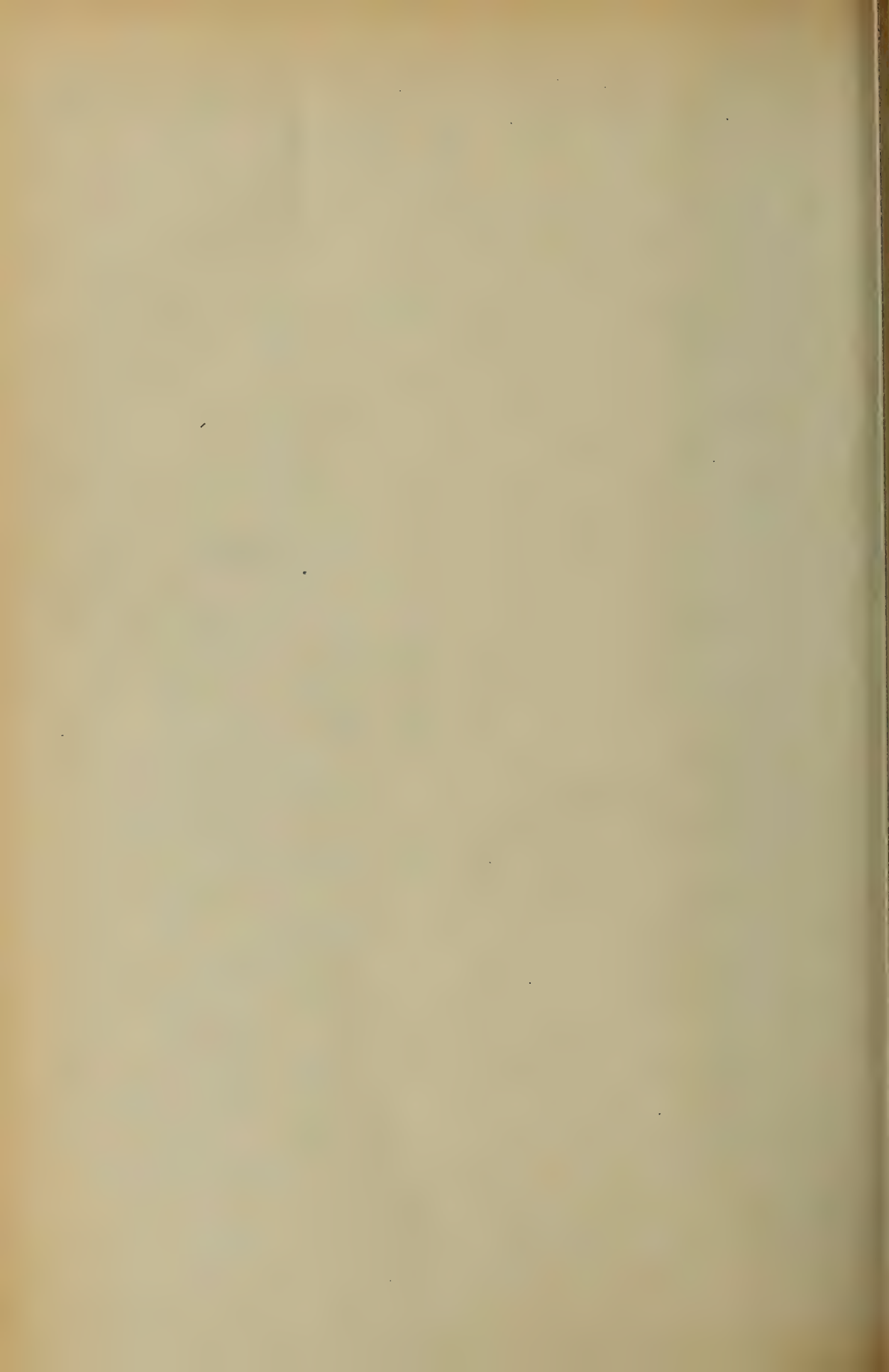
u de l'Académie des Sciences, 1911, Sept. 25.

Reutter : *De l'Embaumement*.

V. XVII, p. 110.

r l de pharmacie et de chimie, Paris, 1915.

* Pistacia terebinthus.



La Respiration des Insectes aquatiques imagos

Mouvements respiratoires, muscles respirateurs.

Spécialisation fonctionnelle des stigmates.

*Circulation de l'air dans le système trachéen et à l'extérieur
du corps. Utilité de la provision d'air sous-élytrale.*

Revue critique par Franck BROCHER

Vandœuvres (Genève)

Ces dernières années, je me suis occupé de la respiration des insectes aquatiques ; particulièrement en ce qui concerne les mouvements respiratoires et la circulation de l'air. Cela m'a amené à étudier les stigmates, ainsi que l'anatomie du système trachéen et celle des muscles respirateurs ; en revanche, je ne me suis pas occupé de la chimie respiratoire.

J'ai successivement étudié la Notonecte (2, 6), les Dytiques (3), l'Hæmonia (4), les Elmides (5), l'Hydrophile (1, 7) ; puis, de nouveau, j'ai publié deux articles (10, 11) sur la respiration des Dytiques avec des notices complémentaires sur celle de l'Hydrophile. Enfin, mon dernier travail (achevé, mais pas encore publié) concerne la Nèpe (12, voir aussi 1).

J'ai commencé mes recherches en 1908. Les connaissances que l'on avait, à cette époque, au sujet de la respiration des insectes aquatiques sont résumées en ces lignes, dans le livre de HENNEGUY, qui venait de paraître (1904) :

« Les Coléoptères aquatiques emportent généralement sous l'eau une provision d'air, sous forme d'une couche étendue entre les élytres et le dos, ou retenue, sur la face ventrale, par un revêtement de poils très fins; c'est dans cette couche d'air que s'ouvrent les stigmates et l'animal respire alors *comme il le ferait à l'air libre.* » Et il était bien entendu que, lorsque l'insecte est à la surface de l'eau, il s'approvisionne d'air en faisant passer directement sous ses élytres de l'air atmosphérique. C'est, du reste, l'opinion de HOPPE, ainsi que nous le verrons plus loin; c'est aussi celle de EGE ¹.

Or, les observations que j'ai faites m'ont montré que les choses ne se passent pas ainsi.

Voici, en résumé, les conclusions de mes différents travaux. Je laisse, pour le moment, de côté, ceux qui concernent les Elmidés (5) et l'Hæmonia (4), dont la respiration se fait d'une manière toute particulière — nous en dirons quelques mots, à la fin.

La **Notonecte** (2, 6). Lorsque la Notonecte respire à la surface de l'eau, elle ventile son système trachéen, en n'utilisant que les stigmates du dernier segment abdominal (6). Elle remplace ainsi, par de l'air neuf, l'air vicié qui est dans ses trachées. Puis, au moment où elle plonge, elle fait une expiration brusque et elle expire

¹ Page 98. The air in the store is mamely atmospheric.

par ses stigmates — mais principalement par ceux du thorax — une certaine quantité d'air. Celui-ci arrive sous les élytres ; il se répand aussi autour du corps, auquel il adhère par capillarité.

Les **Dytiques** (3, 10, 11). Chez ces insectes, les choses se passent d'une manière à peu près semblable. L'inspiration se fait par les stigmates abdominaux — particulièrement par ceux des dernières paires et non pas par ceux de la dernière paire seulement. L'expiration (au moment où l'insecte plonge) se fait, pour ainsi dire exclusivement, par les stigmates métathoraciques sous-épimériens (10, 11), qui communiquent directement avec la grande chambre aérienne mésothoracique, dans laquelle aboutissent beaucoup de trachées et de sacs aériens (10). L'air, ainsi expiré, s'accumule dans l'espace abdomino-dorsal sous-élytral ¹.

J'ai constaté, en outre, que, chez ces insectes, les mouvements respiratoires sont thoraciques (10, 11) et non pas abdominaux, comme on l'admet généralement.

Chez l'**Hydrophile**, l'inspiration se fait exclusivement par les stigmates pro-mésothoraciques. L'air, ainsi inspiré, est, au fur et à mesure, expiré sous les élytres par les stigmates abdominaux ; de là, il gagne la face ventrale de l'abdomen (1, 7).

Chez l'**Hydrophile** aussi, les mouvements respiratoires sont thoraciques (10, 11).

Chez la **Nèpe** (1, 12), l'inspiration se fait exclusivement, par les stigmates abdominaux de la dernière

¹ WESENBERG-LUND est arrivé à des conclusions à peu près semblables.

paire, situés à la base du siphon respiratoire. L'air est ensuite expiré sous les élytres, par l'intermédiaire des stigmates thoraciques. Chez la Nèpe, la respiration est abdominale (12).

Ainsi donc, j'ai constaté que, contrairement aux idées généralement admises :

1° La provision d'air que les insectes aquatiques (ceux, du moins, que j'ai étudiés) ont sous leurs élytres, n'a pas été puisée directement dans l'atmosphère. Elle est constituée d'air expiré ; c'est-à-dire d'air qui a passé par une partie au moins du système trachéen. Mais cela ne signifie pas que cet air soit absolument vicié et irrespirable.

2° Il y a, chez ces insectes, une certaine spécialisation fonctionnelle des stigmates ; les uns servent (particulièrement, mais pas exclusivement) à l'entrée de l'air et les autres à la sortie de l'air.

Cette spécialisation fonctionnelle n'a pas été comprise de plusieurs personnes ; aussi je désire préciser ma pensée.

J'admets parfaitement que les stigmates qui servent à l'expiration, lorsque l'insecte est dans l'eau, peuvent, à l'occasion, dans d'autres circonstances, fonctionner pour l'inspiration.

Je dis seulement ceci : j'ai constaté, chez divers insectes aquatiques, que, *lorsque ceux-ci sont à l'eau et dans des conditions normales*, l'air est inspiré par certains stigmates et est expiré par d'autres ; mais cela ne signifie pas que l'insecte soit fatalement obligé de respirer, toujours et dans toutes les circonstances, d'une manière identique.

En outre, mis dans une situation anormale, l'insecte peut respirer d'une manière anormale, sans que cela entraîne nécessairement la mort.

3° L'expiration et l'inspiration résultent, chez certains insectes, de mouvements abdominaux et, chez d'autres, de mouvements thoraciques. Dans ce dernier cas, l'inspiration aussi est active (10, 11).

4° Chez certains insectes, par exemple chez les Dytiques et chez l'Hydrophile, les mouvements abdominaux — qui sont considérés, par beaucoup d'auteurs, comme étant ceux de la respiration — n'ont qu'un rapport secondaire, ou même n'ont aucun rapport, avec cette fonction. Ce sont souvent des mouvements d'effroi, d'efforts ou de défense.

5° J'ai été amené, en outre, à admettre que la provision d'air sous-élytrale a un triple usage.

a) Le plus important, à mon idée, c'est qu'elle facilite la natation, en allégeant le corps, en l'équilibrant et en tendant à le ramener continuellement vers la surface de l'eau, dans une position favorable pour la respiration.

b) Elle conserve les ailes à l'abri de l'humidité.

c) Enfin, actuellement, j'admets — ce que j'ai d'abord nié — c'est qu'il est possible que cet air soit utilisé pour les besoins respiratoires. Mais, à mon idée, c'est là un usage accessoire et *de peu d'importance*.

L'insecte respire (physiquement). lorsqu'il est à la surface de l'eau ; à ce moment, il ventile son système trachéen, en faisant des mouvements d'inspiration et d'expiration, qui caractérisent l'acte physique et mécanique de la respiration. Mais, lorsqu'il est au sein de l'eau — *dans*

un état physiologique normal — il ne continue pas à faire des mouvements respiratoires.

A mon idée, l'insecte se comporte comme le font les mammifères amphibies. Il respire (physiquement), quand il est à la surface de l'eau, et il s'abstient de respirer (physiquement), lorsqu'il est au fond de l'eau.

Il est, cependant, évident que, pendant toute la durée de son immersion, l'insecte continue à respirer chimiquement; il consomme l'oxygène de l'air contenu dans ses trachées.

Or, cet air communique, par l'intermédiaire des nombreux stigmates abdominaux, avec celui qui est accumulé sous les élytres; il est possible qu'il se fasse un mélange entre eux, par diffusion. Il se peut donc que, de cette manière, cet air soit utilisé pour la respiration.

Mais, ce que je n'admets pas, c'est l'explication classique: que, lorsque l'insecte est dans l'eau, il respire « comme il le ferait à l'air libre (HENNEGUY) », en faisant des mouvements d'inspiration et d'expiration, pour faire circuler dans son système trachéen l'air (pur!? atmosphérique!?) qu'il a accumulé dans ce but sous ses élytres.

Cette manière de voir, qui est en opposition avec les idées qui ont cours, n'a, en général — et pour des raisons théoriques — pas été admise.

Cependant, à l'exception de HOPPE, personne n'a cherché à réfuter mes expériences. HOPPE seul a cherché à le faire, au sujet de la Notonecte. Mais il n'a refait que quelques-unes de mes expériences; il a laissé de côté précisément les plus importantes. Les objections qu'il oppose à ma manière de voir sont purement théoriques; elles ne reposent sur aucun fait.

Or, il ne suffit pas de formuler des objections théoriques ; il faut prouver, par des faits, qu'il y a erreur et en quoi cette erreur consiste. On ne répond à des expériences physiologiques que par d'autres expériences physiologiques. C'est, du reste, ce que j'ai fait dans ma réponse (6) au travail de HÖPPE.

Ces derniers temps — indépendamment l'un de l'autre, quoique employant le même procédé — EGE et ELSA KREUGER ont fait des recherches dans le but d'élucider la question de savoir si la provision d'air sous-élytrale est, ou n'est pas, utilisée pour la respiration.

Pour cela, ils ont — selon la méthode de KROGH — analysé l'air accumulé sous les élytres des Dytiques ou celui qui adhère au corps des Notonectes, soit quand l'insecte quitte la surface, après y avoir renouvelé sa provision d'air ; soit après qu'il a fait un séjour plus ou moins prolongé au fond de l'eau.

Ils ont constaté que l'oxygène de cet air diminue et que l'acide carbonique augmente, au fur et à mesure que le séjour de l'insecte, au fond de l'eau, se prolonge.

Ils en concluent que la provision d'air, que l'insecte emporte avec lui, est utilisée pour la respiration.

Cela est possible ; mais cela n'est pas absolument certain.

L'air qui est sous les élytres peut se vicier, non pas parce qu'il est utilisé pour la respiration (EGE), mais parce qu'il reçoit de l'air expiré qui le souille de plus en plus (BROCHER).

EGE admet, en outre :

1^o que la provision d'air sous-élytrale est constituée d'air pur, puisé directement dans l'atmosphère, et non d'air, expiré par l'insecte ;

2° qu'une fois au sein de l'eau, l'insecte ventile son système trachéen (ventilate pg. 89, 96), en faisant des mouvements d'inspiration et d'expiration (inspire and expire, pg. 89).

A mon avis, sur le premier point, EGE se trompe. Et, sur le second, il n'a probablement pas raison non plus ; sans avoir, cependant, complètement tort.

Nous allons examiner ces deux propositions :

EGE se base sur l'analyse d'une bulle d'air, recueillie à la face ventrale d'une Notonecte, pour infirmer mon opinion et se ranger à celle de HOPPE.

« BROCHER declares that it is expired air ; HOPPE, on the other hand, that it is atmospheric air, which has been accumulated in the cavities. The analysis shows that the air is mainly atmospheric. »

Je fais d'abord les plus expresses réserves sur ce que l'on peut conclure au sujet de la provenance de l'air ainsi recueilli.

A la suite des nombreuses expériences que j'ai faites sur les insectes aquatiques, j'ai constaté qu'il n'est pas possible de recueillir séparément l'air sous-élytral, l'air trachéen ou celui qui est à la face ventrale.

La couche gazeuse qui occupe ces régions constitue un tout continu ; et, en prenant de l'air à l'une quelconque de ces régions, il en vient du corps entier.

Il résulte de cela que la plupart des conclusions qu'EGE et ELSA KREUGER ont cru pouvoir tirer de leurs expériences, me paraissent être de peu de valeur.

En outre, en admettant même l'exactitude des observations et des conclusions d'EGE, il me semble que l'analyse en question prouve précisément le bien fondé de mon opinion.

Suivant ma manière de voir : la Notonecte, après avoir ventilé son système trachéen et après l'avoir rempli d'air pur, expire une certaine quantité de cet air, par ses stigmates thoraciques, et le conserve autour de son corps.

Suivant HOPPE, lorsque la Notonecte respire à la surface de l'eau, elle éloigne les élytres de la face dorsale de l'abdomen. L'air atmosphérique, pur, vierge de toute souillure respiratoire, pénètre dans l'espace ainsi formé. La Notonecte, alors, rapplique ses élytres contre son abdomen et l'air atmosphérique est chassé autour du corps ¹.

Or, voici ce que donne l'analyse, sur laquelle EGE se base :

Acide carbonique	1.3 %
Oxygène	15.4 %

Etant donné que la composition de l'air atmosphérique est :

Azote	79.00 %
Acide carbonique	0.003 %
Oxygène	21.00 %

il me semble que l'analyse en question montre, précisément que cette bulle est de l'air qui n'est plus pur. Il me paraît, en tout cas, impossible de se baser sur cette analyse pour affirmer que cet air n'a pas passé par les trachées de la Notonecte.

Les conclusions d'ELSA KREUGER sont, en général, à peu près semblables à celles de EGE. Cependant, en ce

¹ C'est la théorie classique; c'est celle que les naturalistes acceptent aussi pour les Dyticidés. EGE admet cette explication « the air in the store, écrit-il, is namely atmospheric. »

qui concerne la composition de l'air sous-élytral des Dyticidés, ELSA KREUGER reconnaît qu'il n'est pas possible de le considérer comme de l'air atmosphérique pur ; elle admet que c'est un mélange (eine mischung) d'air expiré et d'air atmosphérique.

Je partage l'opinion d'ELSA KREUGER — en tant qu'elle concerne les gros Dytiques du genre *Dyticus*. Chez ces insectes, l'espace abdomino-dorsal sous-élytral communique si largement avec l'atmosphère, lorsque l'insecte respire à la surface de l'eau, que, nécessairement, de l'air atmosphérique doit s'y introduire, lorsque le Dytique inspire. Mais je doute que cela puisse se produire, chez le Cybister et chez les autres Dyticidés à pygidium étroit et proéminent.

Du reste, il n'y a pas besoin d'analyser chimiquement l'air de la provision sous-élytrale pour savoir comment celle-ci a été constituée.

Les expériences que j'ai faites sur la Notonecte (2, 6), sur les Dytiques (10, 11), sur l'Hydrophile (1, 7) et sur la Nèpe (1, 12) démontrent que cet air a été expiré, principalement par l'intermédiaire des stigmates thoraciques.

Je reconnais que cela est difficile à constater chez la Notonecte ; mais, chez les Dytiques du genre *Dyticus* et, surtout, chez la Nèpe et chez l'Hydrophile, le fait est tellement évident qu'il n'est pas possible de le nier.

EGE, admettant que l'air de la provision sous-élytrale est utilisé pour la respiration, conclut que, pendant qu'il est au fond de l'eau, le Dytique ventile (ventilate, pg. 89, 96) son système trachéen, en faisant des mouvements d'inspiration et d'expiration (inspire and expire, pg. 89).

J'ai, dernièrement, repris l'étude de cette question. chez l'Hydrophile et chez les Dytiques.

Il ne m'est pas possible de relater ici les expériences que j'ai faites; je ne puis qu'indiquer les résultats auxquels je suis arrivé (11).

L'Hydrophile vient respirer à la surface de l'eau à intervalles variables; l'intervalle entre deux prises d'air peut être de 5 à 30 minutes — ou même davantage (1 heure).

Quand l'Hydrophile respire à la surface de l'eau, il fait des mouvements respiratoires rapprochés (toutes les 3 secondes), énergiques et bien apparents.

Lorsque l'Hydrophile est au sein de l'eau, il peut rester 10 ou 15 minutes (parfois 30) sans faire aucun mouvement respiratoire; puis, il commence à faire quelques mouvements respiratoires espacés qui, peu à peu, se rapprochent, sans dépasser le nombre de 4 à 5 par minute (soit un toutes les 12 ou 15 secondes).

Il arrive, parfois, que l'Hydrophile ne fasse aucun mouvement respiratoire, pendant tout le temps que dure son immersion. D'autres fois — surtout si l'Hydrophile n'a fait qu'une ou deux respirations à la surface de l'eau — on observe des mouvements respiratoires, pendant tout le temps que l'insecte reste au sein de l'eau.

Chez les Dytiques, vu la nature craintive de ces insectes, les phénomènes sont plus difficiles à observer; toutefois, j'ai constaté que, chez eux, les choses se passent d'une manière à peu près semblable.

Cependant je dois reconnaître que, sauf quelques rares exceptions, je n'ai observé des mouvements respiratoires, lorsque le Dytique est au fond de l'eau, que chez des sujets qui n'étaient pas dans un état physiologique

absolument normal (sujets essoufflés, effrayés, opérés ou malades).

EGE et moi nous aurions donc, peut-être, tous les deux en partie raison.

On pourrait admettre que l'Hydrophile et les Dytiques se comportent *habituellement* comme le font les animaux amphibies; ils ne font des mouvements respiratoires que lorsqu'ils sont à la surface de l'eau. Cependant, quelquefois (je serai tenté de dire « *par exception* »), on observe, surtout chez l'Hydrophile, des mouvements respiratoires, pendant le séjour de l'insecte au fond de l'eau. Et, il est évident que, dans ce cas, l'air qui est utilisé est celui de la provision sous-élytrale..... ou péri-corporelle.

Il ne faut pas oublier, qu'outre leur provision d'air sous-élytrale, les Hydrophiles en ont une autre : c'est la mince couche d'air, qui revêt la face ventrale de leur corps et qui est en contact direct avec l'eau. Ce fait, qui n'existe pas chez les Dytiques, peut avoir une influence sur la respiration de l'Hydrophile; quoique, à notre idée, elle ne puisse être que minime.

Quelques auteurs, en effet, admettent que la couche d'air, qui entoure le corps de certains insectes, fonctionne, lorsque ceux-ci sont au fond de l'eau, comme le fait une trachéo-branchie.

Par suite de la diffusion gazeuse, il se ferait un échange continu entre les gaz contenu dans l'air (de l'insecte) et ceux qui sont dissous dans l'eau.

L'acide carbonique de l'air (de l'insecte) diffuserait dans l'eau et l'oxygène dissous dans ce liquide viendrait prendre sa place dans la couche d'air qui enveloppe l'insecte, la purifiant ainsi constamment.

Théoriquement, il est évident que ce phénomène doit se produire. J'ai même admis qu'il a une importance capitale pour le fonctionnement de la respiration chez l'Hæmonia et chez les Elmidés (4, 5) — étant donné les mœurs de ces insectes et *la conformation spéciale qu'a le revêtement aérien de leur corps*.

En revanche, je ne l'ai jamais pris en considération, pour ce qui concerne les Dyticidés, la Notonecte et l'Hydrophile; parce que j'ai toujours pensé que, chez ces insectes-là, son influence est si faible qu'elle est négligeable.

EGE et ELSA KREUGER ont cherché à se rendre compte de l'importance que peut avoir ce phénomène, chez les Dytiques et chez la Notonecte.

Leurs conclusions confirment ce que j'ai supposé : que l'influence de ce phénomène sur la respiration de ces insectes est si minime — au moins en été — qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte.

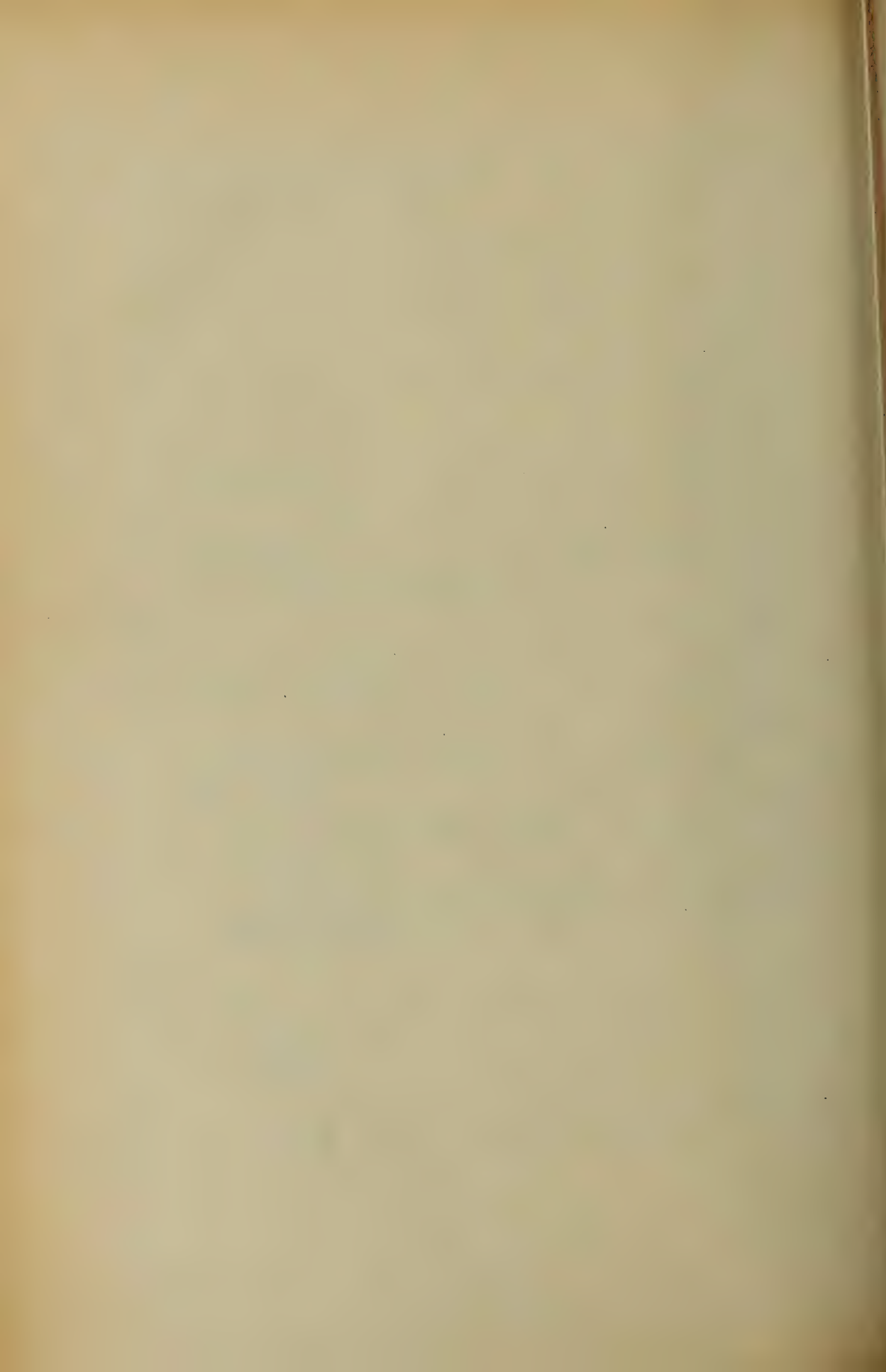
Novembre 1915.

BIBLIOGRAPHIE

BROCHER. — Recherches sur la Respiration des Insectes aquatiques.

1. — La Nèpe et l'Hydrophile. *Bull. Soc. Zoologique de Genève*, 1908. 12 p., 3 fig.
2. — La Notonecte, *Annales de Biologie lacustre*. Tome IV. Bruxelles, 1909, 22 p., 24 fig.
3. — Les Dyticidés. *Annales de Biologie lacustre*. Tome IV. Bruxelles. 1911, 16 p., 5 fig.
4. — Les Hæmonia. *Annales de Biologie lacustre*. Tome V. Bruxelles, 1911. 22 p., 7 fig.
5. — Les Elmidés. *Annales de Biologie lacustre*. Tome V. Bruxelles 1911, 42 p., 20 fig.
6. — La Notonecte. (2^{me} article. Réponse à Hoppe). *Zoologischen Jahrbüchern (Abteilung für Zoologie und Physiologie)*. Vol. XXXIII. Iena. 1913. 10 p., 1 fig.
7. — L'Hydrophile. Etude physiologique et anatomique du système respiratoire. *Annales de Biologie lacustre*, Tome V. Bruxelles, 1913. 40 p. 22 fig.
8. — Etude anatomique et physiologique du système respiratoire chez les larves du genre Dyticus. *Annales de Biologie lacustre*. Tome VI. Bruxelles 1913. 28 p., 11 figures.
9. — Physiologie de la respiration chez les insectes imago. *Archives de Zoologie expérimentale et générale*. Notes et Revue n° 3. Paris, 1914. 16 p., 3 fig.

10. — Les Dyticidés (second article, 32 p., 12 fig.) suivi d'une notice sur les mouvements respiratoires de l'Hydrophile. *Annales de Biologie lacustre*. Tome VII. Bruxelles, 1914.
 11. — Nouvelles observations sur les Dytiques et sur l'Hydrophile (troisième article). Mouvements respiratoires et muscles respirateurs thoraciques de ces insectes. *Revue suisse de Zoologie*. Tome XXIII, 1915. 38 p., 8 fig.
 12. — La Nêpe cendrée. Etude anatomique et physiologique du système respiratoire, chez l'imago et chez la larve, (pas encore paru).
 13. — Les phénomènes capillaires. Leur importance dans la Biologie aquatique. *Annales de Biologie lacustre*. Tome IV. Bruxelles, 1910. 50 p., 44 fig.
- EGE. — On the respiratory function of the air stores carried by some aquatic insects. *Zeitschrift für allgemeine Physiologie*. Siebzehnter Band, Iena, 1915.
- HENNEGUY. — Les Insectes. Paris, 1904.
- HOPPE. — Die Atmung von Notonecta glauca. *Zoologischen Jahrbüchern. Abteilung f. allg. Zoologie*. Band, 31. Iena, 1912.
- KREUGER. — Über die Bedeutung der Luft des Elytralraumes bei Dytiscus. *Lund Universitets Arskrift N. F.* Bd. 10. Nr 13. Lund. 1914.
- KROGH, A. — On micro-Analysis of Gases. *Skand. Arch. Physiol.* 1908. Bd. XX.
- WESENBERG-LUND. — Biologische Studien über Dytisciden. *Internat. Revue der gesamten Hydrobiologie*. Leipzig, 1912.
-



A PROPOS DE L'ÉVÊCHÉ

par Albert TRACHSEL .

Nous attirons l'attention des citoyens genevois soucieux de la Beauté de leur ville, sur une nouvelle erreur d'esthétique qui pourrait se commettre, si on donnait suite à certain projet, dont il a été question ces temps derniers. Ce serait une faute, qui s'ajouterait à tant d'autres, hélas ! Mais il est permis d'espérer que le peuple genevois, ayant à cœur les intérêts bien entendus de la collectivité genevoise, mettant ces intérêts au-dessus de toute influence particulière, de tout intérêt particulier quel qu'il soit, de toute suggestion d'où qu'elle vienne, saura discerner ce qu'il y a de « mieux » à faire. D'autant plus qu'il s'agit ici du quartier de St-Pierre, un des rares coins de notre vieille cité, qui ait échappé jusqu'à présent à la banalisation architecturale moderne, à l'irrémédiable enlaidissement, dont furent victimes, la plupart des autres quartiers de notre ville.

Nous allons maintenant faire ci-dessous, un petit exposé de certains faits, qu'il est bon que le public genevois connaisse.

*
* *

A la date du samedi 25 décembre 1915, et sous le titre de : *Musée du Vieux-Genève*, la *Tribune de Genève* publia les principaux passages d'une lettre de M. Walde-mar Déonna, concernant l'utilisation de l'Evêché. et

rappelant des projets antérieurs, où il fut question de cet édifice.

En effet, dans une séance du 27 février 1915 de la Section des Beaux-Arts de l'Institut national genevois, nous avons fait la proposition d'un *Monument dédié aux Héros de la Liberté genevoise*, devant s'édifier, sur l'emplacement de l'Evêché démoli. Ce projet fut appuyé par la section, et communiqué à nos autorités, ainsi qu'à diverses sociétés, et à la Presse.

Sur ces entrefaites, la *Suisse*, à la date du 24 octobre 1915, ayant parlé de l'installation éventuelle du Bureau cantonal d'état civil, des offices de poursuite et de faillite, ainsi que des archives de l'Etat, dans le bâtiment de l'Evêché désaffecté, nous fîmes une nouvelle proposition à la section des Beaux-Arts de l'Institut, dans sa séance du 30 octobre 1915. Cette proposition combattait de nouveau l'utilisation de l'Evêché, et concluait à raser purement et simplement l'ancienne prison, pour convertir l'emplacement en esplanade, comme celle des cathédrales de Lausanne et de Berne, en attendant qu'un jour, si les circonstances le permettaient, on y édifiât un monument commémoratif. Ce projet fut également communiqué aux Autorités, à la Presse, et à diverses sociétés. Voici les noms des sociétés, qui jusqu'à présent ont approuvé le rasement de l'Evêché, et l'aménagement de son emplacement en esplanade :

Section des Beaux-Arts de l'Institut national genevois, Association des Artistes genevois, Société des Vieux-Grenadiers, Association des Intérêts de Genève.

..
A la suite de cela, la Classe des Beaux-Arts de la Société des Arts, laquelle avait été tenue au courant de

nos propositions, se réunit dans une séance le vendredi 17 décembre 1915, pour discuter cette question. Nous n'avons pas assisté à cette séance, où divers sociétaires prirent la parole et où M. W. Déonna émit le vœu de conserver l'Evêché en le transformant, et d'y installer les Archives, et le Musée du Vieux-Genève auquel il fait allusion, dans la lettre à la *Tribune de Genève*, dont il est question ici. Puisque dans cette lettre, il est parlé de notre projet, nous répondrons à M. W. Déonna que nous persistons à défendre le dit projet, et cela pour les raisons suivantes :

1° Le bâtiment de l'Evêché aussi habilement transformé que possible, restera toujours une prison et évoquera toujours de mauvais souvenirs. Car transformer une prison, et vouloir lui donner une autre destination, est aussi hasardé et peu logique, que de vouloir transformer par exemple un théâtre en hôpital, ou réciproquement.

2° Ce bâtiment de l'Evêché qui est laid actuellement, le sera encore davantage une fois transformé. Car les surfaces simples et les fenêtres exigües, qui lui donnent un certain caractère sinistre et fruste, auront disparu, par le fait de ces transformations. Et cela, même « si on ouvrait avec tact des fenêtres du côté de l'Est », ou « si on revêtait ses façades d'un autre crépissage », ainsi que s'exprime M. W. Déonna.

3° Un bâtiment destiné à abriter des Archives et un Musée, doit être éclairé largement, et il ne suffit pas d'y ouvrir des fenêtres avec « tact ». Les baies doivent être grandes, afin que les objets exposés soient bien visibles, bien mis en valeur, et les salles contenant les archives doivent avoir une très bonne lumière, afin que les

savants, les chercheurs qui y travaillent, puissent le faire confortablement, sans se fatiguer la vue. Tout cela demande donc de larges fenêtres. Or d'une part, le bâtiment de l'Evêché étant donné sa destination, sa structure, n'a nullement été fait pour y créer des fenêtres de ce genre. Et d'autre part, en admettant même qu'un architecte habile arrive à éclairer largement ce sinistre édifice, le bâtiment de l'ancienne prison ainsi péniblement transformé sera, comme nous le disions, encore plus laid qu'auparavant. Non seulement il sera plus laid par lui-même, mais son voisinage, pour une autre raison, nuira encore davantage à St-Pierre que maintenant.

En effet, l'Evêché actuel nuit à St-Pierre, enlève par son volume de l'échelle à la cathédrale. Il lui enlève de l'échelle non seulement vu depuis le lac, par l'énorme verrue qu'il constitue et qui masque une partie de l'abside, mais encore il lui enlève de l'échelle, quand on se trouve dans la rue de l'Evêché même. Or tous ces inconvénients seront considérablement augmentés, une fois que l'ancienne prison sera transformée, et garnie de ses larges baies. Et à ce moment, le voisinage de l'Evêché, sera encore bien plus dangereux pour St-Pierre, auquel il enlèvera beaucoup plus d'échelle, que maintenant. Car de hautes surfaces architecturales, percées de larges baies, sont beaucoup plus redoutables pour le voisinage d'une cathédrale, que des surfaces telles qu'en offre l'Evêché actuel, dont la laideur comme nous le disions, est moins en évidence, grâce à leur simplicité, à la discrétion, à l'exiguïté des jours, qui y sont percés.

4° On sait du reste, ce que coûtent ces transformations, ces ressemelages. Ils coûtent toujours très cher, surtout lorsqu'il s'agit d'une chose aussi spéciale qu'une

prison, laquelle offre une distribution, une structure, absolument en dehors de ce que l'on fait communément. Messieurs les architectes et entrepreneurs sont certes très intéressants, mais il vaut mieux à notre avis, pour les occuper, leur donner d'autres besognes que celle-là,

* * *

En revanche, la démolition pure et simple de l'Evêché, et la transformation de son emplacement en esplanade, auraient les avantages suivants :

1^o Une fois l'Evêché démoli et l'esplanade créée, la partie orientale de St-Pierre, la partie de l'abside, gagnerait en beauté, puisque d'une part on n'aurait plus l'ancienne prison, qui par sa masse lui enlève de l'échelle et empêche l'architecture de la cathédrale de produire tout son effet de ce côté-là. D'autre part, une fois l'esplanade aménagée, on aurait grâce à elle, un recul suffisant, pour bien voir l'architecture de St-Pierre, du côté de l'abside. Et le coup d'œil de la cathédrale vue depuis l'esplanade, serait ainsi fort intéressant. Et tout cela constituerait un ensemble architectural, très harmonieux. Avec un Evêché conservé et transformé, on perdrait au contraire, tous les avantages ci-dessus.

2^o La démolition de l'Evêché, dégagerait l'aspect de St-Pierre vu du haut de la rue Verdaine, vers l'Eglise luthérienne. La tour Nord serait ainsi mieux visible, et le coup d'œil des remparts, débarrassés des maisons qui les masquent dans la rue de la Fontaine, avec la silhouette de la cathédrale dans le haut, serait ainsi très beau. Toutes choses qui n'existeraient pas, avec le maintien de l'Evêché transformé.

3^o En outre, pour la silhouette de Genève vue de la

rade, le bâtiment de l'Evêché, transformé aussi bien que possible, constituerait toujours une affreuse verrue. D'autant plus qu'on a de si fâcheux précédents, concernant ces transformations, que cela vous donne fortement à réfléchir. Les « embellissements » de la tour Nord de St-Pierre par exemple, resteront toujours le regret, de ceux qui déplorent les massacres et enlaidissements de toute espèce, dont la Ville de Genève fut la victime, dans les temps contemporains. En revanche, l'Evêché une fois rasé complètement comme nous le proposons, l'abside de St-Pierre serait dégagée, et l'aspect de la cathédrale et la silhouette de la ville vus du lac, gagneront en netteté et en simplicité, et seront ainsi fort embellis. Et non seulement l'Evêché conservé et transformé constituerait toujours une verrue vue depuis la rade, mais la laideur de cette verrue et la tache qu'elle fait dans la silhouette de St-Pierre vu du lac, risqueront donc ainsi d'être augmentées, par le fait de la transformation de l'architecture de l'ancienne prison.

II

Pour toutes les raisons que nous venons d'énumérer, nous ne sommes donc nullement partisan du projet de M. W. Déonna, consistant à transformer l'Evêché, pour y installer, entre autres, un Musée du Vieux-Genève. Ce n'est pas que nous ne trouvions excellente en soi, l'idée d'un Musée de ce genre. Car nous estimons, au contraire, que ce Musée pourra avoir sa très grande utilité, en réunissant dans un seul local, toutes les collections éparses, concernant l'Histoire de notre antique cité. Et l'on comprend fort bien que M. Cartier, directeur du Musée d'Art et d'Histoire, donne son adhésion à

ce projet. M. Cartier ne demande naturellement pas mieux que de voir le trop plein de son Musée s'installer ailleurs. A son point de vue, plus vite ce sera fait, mieux cela vaudra. M. W. Déonna et M. Cartier, sont donc deux archéologues qui voudraient déjà voir ce Musée du Vieux-Genève organisé. Ils aiment tous deux l'archéologie avant tout, ceci est très compréhensible, et nul ne songe du reste à leur en faire un reproche.

Mais pourquoi vouloir à toute force caser ces collections dans l'ancienne prison transformée ? Si l'Evêché n'avait pas été désaffecté, il faudrait pourtant bien construire un édifice neuf pour les loger, ainsi que les archives. Tout cela tient à ce que l'on commit une erreur, en voulant avec le Nouveau Musée d'Art et d'Histoire, rassembler toutes nos collections dans un seul édifice, lequel depuis longtemps, est devenu par ce fait insuffisant. En effet, on ne trouve plus de place dans ce bâtiment, ni pour les nouvelles acquisitions de peinture ou de sculpture, ni pour les collections archéologiques ou historiques.

En outre, on reconnaît bien, dans ce projet de transformation de l'Evêché, ce désastreux système qui fleurit à Genève, et qui consiste, au lieu de faire bien tout de suite, de prévoir, d'avoir un plan d'ensemble, qui consiste, disons-nous, à procéder à la diable, par petits paquets, par petits retapages et ressemelages, sans vues générales, sans idées coordonnées. Cette méthode néfaste, fait qu'à Genève, à l'encontre de certaines villes soucieuses de leur esthétique, et qui ont de l'unité dans leur plan d'action, on a des quartiers de la ville irrémédiablement enlaidis, on a des rues et des maisons neuves construites en dépit des règles les plus élémentaires de l'hygiène, on a des artères manquant d'harmonie, et

qu'enfin, malgré d'incessantes réclamations de diverses sociétés d'Art, on n'a pas encore pu arriver dans notre ville, à obtenir des lois du bâtiment, mettant une fois pour toutes, un frein aux fantaisies bizarres de certains architectes, entrepreneurs ou brasseurs d'affaires divers.

*
* *

M. W. Déonna, prétend pour combattre l'idée de l'esplanade, que l'on ne verrait pas le lac depuis là. Nous ferons remarquer en premier lieu à M. W. Déonna, que nous n'avons jamais parlé dans nos projets, d'une esplanade « qui offrirait au promeneur une admirable vue sur la ville et le lac ». Car nous estimons qu'une esplanade peut être belle en soi, simplement par le charme de son aménagement, la beauté de ses arbres, la grâce de ses parterres fleuris, l'harmonie de ses dispositions architecturales, alors même qu'on n'aurait simplement comme silhouette, comme fond, que les maisons pittoresques de la vieille Genève.

En second lieu, nous ferons observer à M. W. Déonna, que son affirmation consistant à dire qu'il faudrait élever l'esplanade jusqu'à la hauteur du deuxième étage de l'Evêché, pour avoir quelque vue, est absolument inexacte. Pour nous assurer de la chose, nous avons rendu visite à M. Frédéric Le Coultre, avocat, demeurant au numéro 7 de la rue de l'Evêché, lequel, très obligeamment, nous permit de contempler la vue qu'on a depuis ses fenêtres Nord. Or le lac est parfaitement visible, et le plancher de l'appartement de M. F. Le Coultre, sis dans la maison contigüe à l'Evêché, est à peu près au même niveau que le chemin de ronde de l'ancienne prison. Une fois donc que le mur de ce chemin de ronde

serait ramené à la hauteur d'un parapet, le lac serait parfaitement visible de ce côté-là. D'autant plus que, étant donné que la rue de l'Evêché descend en pente à partir de la rue Farel, on nivellerait cette pente sur l'esplanade, laquelle, vers la partie nivelée, pourrait être séparée de la rue par un arrangement architectural : mur bas avec balustres, ou quelques marches, par exemple. Et cette esplanade, ainsi nivelée, gagnerait en hauteur vers la face Nord, serait surélevée de ce côté, et le point de vue serait, de la sorte, exhaussé.

Enfin, la démolition que nous préconisons, du pâté de maisons se trouvant entre la rue de la Fontaine, de Toutes-Ames, la place de la Madeleine et la rue des Barrières, pourrait augmenter encore la beauté de cette vue, tout en dégagant les anciens remparts et en donnant, ainsi que ce que l'on voit pour les cathédrales de Lausanne et de Berne, un puissant soubassement à l'esplanade projetée. Au bas de ce soubassement, on aménagerait une pelouse de gazon, ornée de fleurs et d'arbres. Et la démolition de ce pâté de maisons, aurait non seulement l'avantage d'embellir considérablement ce coin de la ville, de lui donner un caractère de grandeur monumentale avec ces murs d'enceinte ainsi mis en évidence, mais encore cette démolition donnerait de l'air à cette partie du quartier de la Madeleine, l'assainirait considérablement. Ce quartier en a besoin d'une façon urgente, car l'on sait que, à cause de ce manque d'air, à cause de ce tassement des constructions à cet endroit, ce coin de la ville est celui où la terrible tuberculose fait le plus de ravages.

Les frais que fait une ville pour assurer une bonne

hygiène, une bonne santé à ses habitants, sont toujours de l'argent bien placé, bien employé. Et la somme qui serait dépensée pour la démolition que nous préconisons, serait compensée au bout d'un certain nombre d'années, par les économies qui seraient réalisées par la Ville ou par la collectivité genevoise, sur le budget considérable que l'on consacre chaque année pour soigner les malheureuses victimes, que fait ce terrible fléau de la tuberculose.

..

Quant à la conclusion de M. W. Déonna, tendant à prouver que le Musée du Vieux-Genève serait plus « utile » que le Monument dédié aux Héros de la Liberté genevoise, elle nous étonne beaucoup, de la part d'un archéologue. Car chaque chose a son utilité, et il ne viendrait certes pas à l'idée de M. W. Déonna, qui entre autres travaux s'est occupé d'archéologie grecque, de soutenir que telle épicerie bien achalandée, ou telle grandiose gare de chemin de fer, est plus utile à l'Humanité que la Vénus de Milo, le Parthénon, la Victoire de Samothrace, ou tout autre immortel chef-d'œuvre de l'Art hellénique. Il ne faut donc pas déplacer la question et embrouiller la discussion. Et nous répéterons ici que si nous trouvons la création d'un Musée du Vieux-Genève très bonne, très « utile », nous ne trouvons pas en revanche « utile » de le créer dans l'Evêché, plus ou moins bien transformé, ressemelé, rapetassé. Et qu'en revanche nous trouvons plus « utile » pour la collectivité genevoise, pour les intérêts esthétiques bien compris de Genève, de raser purement et simplement l'Evêché, pour aménager son emplacement, comme nous l'avions pro-

posé. Même en admettant qu'on n'y édifie pas de monument, ou qu'on ne démolisse pas le pâté de maisons qui se trouve au bas.

III

Pour ce qui concerne plus spécialement le transfert des Archives de l'Etat dans le bâtiment de l'Evêché transformé, il en fut question comme nous l'avons dit, à la séance de la Classe des Beaux-Arts de la Société des Arts, et dans la lettre de M. W. Déonna, dont la *Tribune de Genève*, fit paraître les principaux extraits,

En outre, à la date du mercredi 29 décembre 1915, le *Journal de Genève* sous le titre : *Les Archives d'Etat à l'Evêché*, fit paraître une lettre adressée au Conseil d'Etat, et signée par des personnalités genevoises diverses. Dans cette lettre, on préconise le transfert des Archives de l'Etat dans l'ancienne prison, au cas où le projet de l'esplanade, serait reconnu irréalisable. Or nous avons vu que sa réalisation était parfaitement possible.

Dans cette lettre dont nous parlons ici, les signataires parmi lesquels se trouvent des savants et des érudits que la question intéresse plus particulièrement, se plaignent avec raison des fâcheuses conditions dans lesquelles se trouvent logées les Archives d'Etat. Ainsi que ces savants le disent très justement, les Archives d'Etat constituent en fait un véritable laboratoire pour les recherches sur l'histoire nationale. Or ces archives sont dispersées en plusieurs locaux, des documents sont entassés pêle mêle dans des caves et des greniers, et de la sorte leur conservation court de très grands risques. D'autre part, à cause de ce fâcheux état de choses, les recherches des érudits.

des historiens, sont rendues très difficiles, et parfois même impossibles. Ces savants divers ont donc parfaitement raison de se plaindre de cette regrettable et anormale situation, et nous les approuvons pleinement, sous ce rapport-là.

Cependant, nous ne sommes pas de leur avis, lorsqu'ils préconisent le transfert de ces archives, dans le Bâtiment de l'Evêché transformé. Et cela en premier lieu, pour toutes les raisons d'esthétique, citées plus haut.

En outre, il y a d'autres raisons qui sont les suivantes :

1^o De même qu'il est absolument illogique de transformer une prison pour en faire un Musée du Vieux-Genève, il est pareillement très peu rationnel de transformer l'Evêché pour y loger des Archives. Comme nous le disions, ces transformations de bâtiments en vue d'une autre destination sont toujours des opérations très coûteuses ; ce sont des ressemelages qui reviennent fort cher. Ces transformations ne donnent jamais de résultats satisfaisants, et surtout, comme nous le répéterons ici, lorsque il s'agit de transformer un édifice d'une destination aussi particulière, d'une distribution aussi spéciale, d'une structure aussi peu commune, que l'est une prison, avec ses petites cellules, ses petites fenêtres, ses corridors facilitant la surveillance, etc. Ainsi que nous l'avons déjà dit, transformer une prison pour y loger des archives est aussi peu logique que de transformer par exemple un théâtre en hôpital, ou réciproquement.

2^o Dans leur lettre adressée au Conseil d'Etat, les signataires disent entre autres ceci :

« Il nous semble en effet que l'Evêché, de par la
« nature de sa construction, présente des garanties de
« sécurité qu'on rencontrerait difficilement ailleurs.
« L'important serait d'aménager dans ce bâtiment, à côté
« des salles de consultation et de travail, spacieuses et
« claires, des magasins servant de dépôts, selon le sys-
« tème récemment suivi à la Bibliothèque publique.
« Pour l'avenir, il faudrait également prévoir un accrois-
« sement rationnel des archives par des versements
« périodiques de papiers administratifs, et réserver de ce
« fait la place nécessaire à la création de nouveaux
« dépôts. »

Or l'Evêché, aussi bien transformé que possible, ne répondra jamais à ces très justes desideratas. Nous estimons que jamais une restauration, aussi habile qu'elle pourra l'être, ne nous offrira « des salles de consultation et de travail, spacieuses et claires », « des magasins servant de dépôts ». Nous croyons qu'on ne pourra prévoir sur cet emplacement forcément limité qu'occupe l'Evêché et ses chemins de ronde, « un accroissement rationnel des archives, par des versements périodiques de papiers administratifs », et qu'on n'y pourra réserver la place nécessaire à la création de nouveaux dépôts.

Car ce terrain de l'Evêché ne peut s'agrandir. Il est délimité d'un côté par le passage des Degrés de Poules, de l'autre par la rue de l'Evêché, et enfin par le vieux mur d'enceinte, les anciens remparts. Or comment concilier cet accroissement rationnel des archives, que prévoient les historiens et érudits, signataires de la lettre adressée au Conseil d'Etat, avec l'irréremédiable situation d'un terrain, qui ne peut absolument pas s'agrandir, et qui ne peut par conséquent se prêter à des constructions

d'annexes du bâtiment de l'Evêché transformé au cas où dans l'avenir, le besoin s'en ferait sentir ? C'est vouloir dans ce cas, résoudre la quadrature du cercle, c'est poser un problème d'arithmétique qui ne peut pas être résolu. Cet agrandissement se ferait-il alors au détriment du Musée du Vieux-Genève, ou le Musée du Vieux-Genève, logé dans le même bâtiment, voudra-t-il s'agrandir aux dépens des Archives ? Cruelle énigme, comme on dit. Mais en tout cas, ce seront de nouveau les citoyens, les contribuables, qui paieront les frais d'une nouvelle boulette, d'une nouvelle erreur, ajoutée à tant d'autres, commises dans le passé.

Et on aura donc ainsi dans cette situation, de nouveau un bâtiment ressemelé à grands frais pour y loger le Musée du Vieux-Genève ainsi que les Archives, lesquels au bout d'un certain temps, n'auront plus suffisamment de place, ni l'un ni l'autre. Ils seront à l'étroit dans ce dur corset de pierre que sera l'Evêché transformé, sur un terrain qui ne peut matériellement pas s'agrandir. Ce sera la répétition de ce qui s'est passé pour le Musée d'Art et d'Histoire, dont les locaux sont devenus notoirement insuffisants, aussi bien pour l'Archéologie que pour les Beaux-Arts. Or, nous avons à Genève trop fait de coûteuses gaffes sous ce rapport-là, pour en ajouter encore une nouvelle, à la collection déjà fort complète.

IV

En résumé, il est à souhaiter que les citoyens genevois s'opposent énergiquement à cette nouvelle boulette qui se prépare. Il faut raser l'Evêché, pour créer sur son emplacement, une belle esplanade, laquelle aura tous les

avantages, que nous avons signalés plus haut. Car un bâtiment de l'Evêché transformé serait non seulement une faute d'esthétique, empêchant la réalisation d'un projet qui embellirait considérablement ce coin de la vieille Genève, mais encore, la prison transformée, répondrait fort mal à sa nouvelle destination. On aurait là une solution insuffisante, une cote mal taillée, un mauvais ressemelage. Au bout de peu de temps, les services installés, ne seraient plus à leur aise, dans un bâtiment retapé, se trouvant sur un terrain qui est dans l'impossibilité absolue de pouvoir être agrandi.

Il faut donc, pour conclure, créer l'esplanade, même en admettant, ainsi que nous le disions, qu'on n'y construise pas de monument, même en supposant qu'on ne détruise pas le mas de maisons se trouvant au pied des remparts.

Et il faut construire un nouvel édifice, où le Musée du Vieux-Genève ainsi que les Archives, seront à leur aise. Et choisir pour le bâtiment où logeront ces archives, un endroit de la ville ne se trouvant pas trop entouré d'édifices, comme le serait l'Evêché transformé; un bâtiment isolé, afin de diminuer fortement les chances d'incendie, ainsi qu'on l'a fait notamment à Berne, pour le nouveau bâtiment des Archives nationales.

Cet édifice contenant le Musée du Vieux-Genève ainsi que les Archives, devra donc être construit sur un terrain pouvant se prêter à un agrandissement éventuel des services, ainsi que le désirent les érudits signataires, de la lettre adressée au Conseil d'Etat. Il sera construit en matériaux incombustibles, fer, pierre, etc., avec tous les perfectionnements techniques, toutes les sécurités qu'offrent les bâtiments d'Archives édifiés récemment.

dans d'autres villes. Il sera largement éclairé, bien aménagé, afin de permettre un travail facile, aux savants qui y feront des recherches. Autrement, on aurait avec la solution boîteuse de l'Evêché transformé, non seulement enlaidi un des plus beaux coins de l'ancienne Genève, mais encore on n'aurait pas, avec cette demi-mesure, un édifice se prêtant parfaitement à sa nouvelle destination, c'est-à-dire bien éclairé, construit avec tous les perfectionnements techniques modernes, et bien isolé, afin de diminuer le plus possible les dangers de l'incendie, pour les archives. On aurait de nouveau là un fâcheux replâtrage, et l'on sait combien coûtent cher certaines solutions, soi-disant bon marché.

. . .

On nous objectera, que ce bâtiment destiné à abriter à la fois le Musée du Vieux-Genève ainsi que les Archives, coûtera de l'argent. C'est évident, qu'il coûtera de l'argent. Et tout le monde sait qu'on ne fait rien sans de l'argent : il faut de l'argent pour se loger, pour se vêtir, pour se nourrir. Il est aussi singulier de s'étonner qu'il faille de l'argent, pour construire un bâtiment destiné à loger ces choses si importantes que constituent les archives d'une ville, qu'il le serait de s'étonner qu'il faille de l'argent pour construire un hôtel des postes, une mairie, ou une université par exemple.

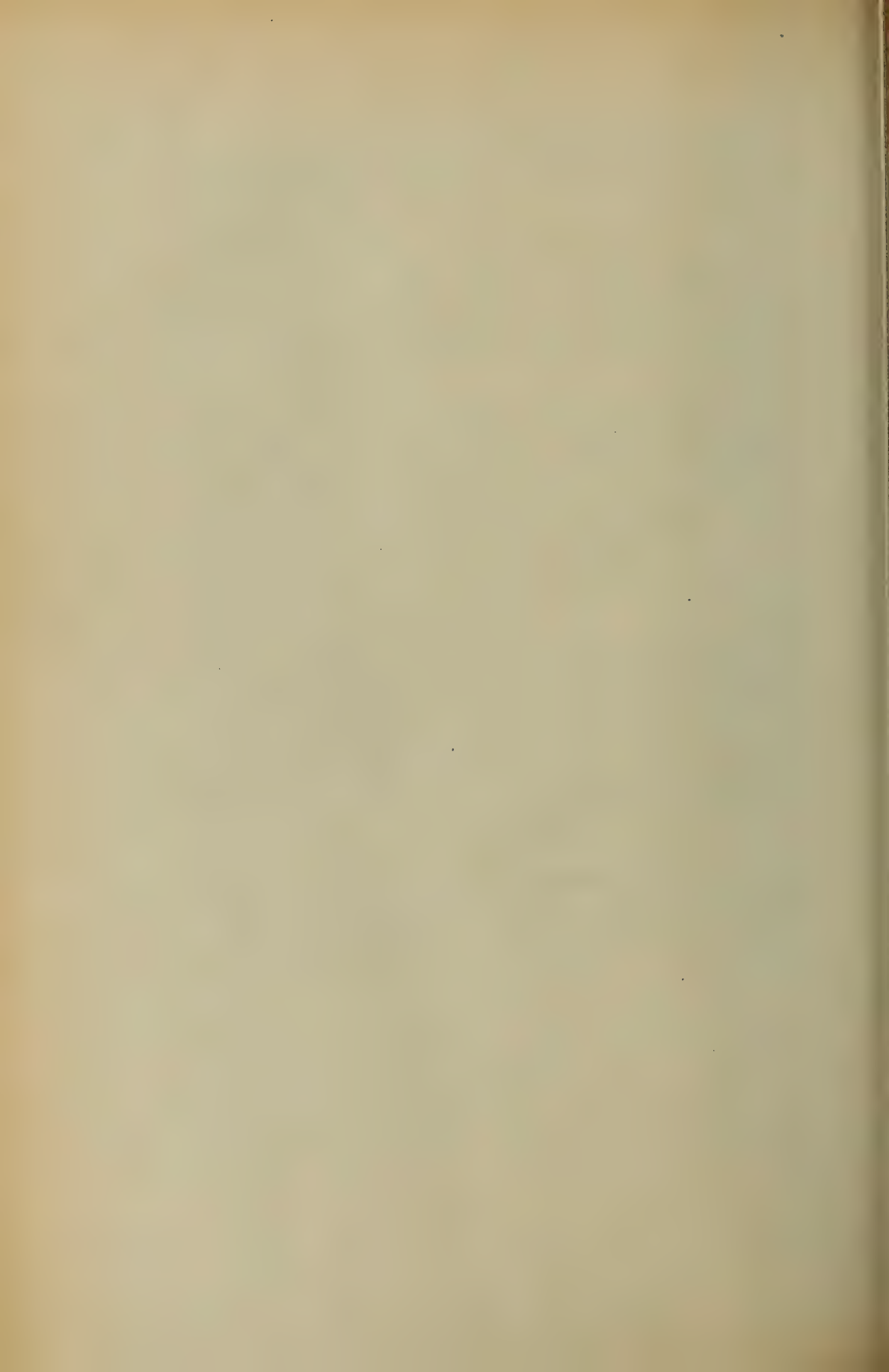
En outre, il est permis de trouver étrange, que certaines villes qui n'ont pourtant pas les ressources financières de Genève, trouvent toujours de l'argent pour faire bien, pour assurer de la Beauté chez elles, alors qu'à Genève avec un budget pourtant considérable, agrémenté

de nombreux et importants héritages, on lésine toujours, pour des choses utiles, ou contribuant à embellir la cité.

Pour terminer, nous attirons encore une fois sur cette importante question l'attention des citoyens genevois, soucieux de la beauté de leur ville et de ses réels intérêts.

Et nous sommes persuadé aussi que nos Autorités, lorsque elles étudieront la dite question, et prendront des décisions à son sujet, ne se laisseront influencer par aucun intérêt particulier, aucun intérêt de groupe, aucunes considérations personnelles. Elles ne permettront pas que n'importe lequel de ces intérêts particuliers prenne le pas sur l'intérêt collectif des citoyens genevois, lequel seul importe. Elles auront le seul souci de cet intérêt collectif, de la beauté, de l'harmonie de ce quartier de St-Pierre si riche en émouvants souvenirs, où les libertés de la vieille cité prirent naissance, et qui a fort heureusement conservé toute sa poésie, tout son charme pittoresque.

NOTE ADDITIONNELLE. — Dans l'exposé de notre projet, nous avons oublié de spécifier que nous supposons la conservation du très intéressant bâtiment des anciennes dépendances de l'Hôpital.



LES CROYANCES RELIGIEUSES ET SUPERSTITIEUSES

DE LA
GENÈVE ANTÉRIEURE AU CHRISTIANISME

PAR
W. DEONNA ¹

Avant-propos

Il y a des milliers d'années, les glaciers recouvraient tout notre pays, et c'était la désolation et l'absence de vie. Lentement, ils se retirèrent, et le Salève émergea. C'est là, dans ces grottes et sous ces abris, que l'homme trouva sa première demeure, à l'âge du renne, à l'époque dite « magdalénienne ».

Pendant les longues décades de siècles qui séparent cet ancêtre de son descendant chrétien, le Salève ne cessa d'être habité par les aziliens, les néolithiques, les hommes des âges du bronze et du fer, les Gallo-romains. Mais déjà, quittant la montagne qui avait vu paraître chez nous l'humanité, les néolithiques avaient construit aux bords du lac leurs habitations sur pilotis, qu'à l'âge du bronze, l'homme continua d'habiter, bien qu'il connût

¹ La plupart des documents cités dans ce mémoire sont exposés au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, dont ils portent le numéro d'inventaire.

aussi les établissements sur terre ferme. A l'âge du fer, il préfère décidément ces derniers, et les vieilles palafittes déclinent. Et c'est la Genève allobroge qui s'élève ; puis, après la venue de César, en 58 avant J.-C., la Genève romaine, jusqu'au moment où le christianisme triomphant renverse le paganisme, et ouvre une ère nouvelle.

* * *

L'archéologie ne se contente pas de reconstituer l'antique topographie, de reconstruire les édifices disparus, et, dans ce cadre, de faire évoluer les hommes, avec leurs parures et leurs armes, en décrivant leurs mœurs, leurs institutions.

Elle s'efforce de pénétrer dans l'intimité de leur être, elle veut scruter leurs pensées. La matière n'est que le vêtement de l'idée. Est-il recherche plus passionnante que de retrouver, sous la forme inerte, souvent bizarre, du monument figuré, l'idée parfois étrangement semblable à la nôtre, qui l'a déterminée ? Est-il problème plus attachant que de sonder le cœur de nos ancêtres, de reconnaître dans ces objets devant lesquels on passe aujourd'hui indifférent, l'expression de leurs croyances religieuses, de la conception qu'ils eurent du divin, de cette force surhumaine et supraterrrestre à laquelle l'homme croit depuis les milliers de siècles qu'il est au monde ? N'est-il pas captivant de rechercher les formes variables que cette force a revêtues dans l'esprit de nos ancêtres, et de suivre ses avatars sous les aspects aniconiques, végétaux, animaux, humains, avant qu'elle soit devenue le Dieu que vénèrent les chrétiens ? Comprendre la mentalité religieuse et superstitieuse des générations disparues, c'est un problème plein d'attrait pour l'archéologue

qui ne veut pas limiter ses efforts à l'érudition stérile, pour qui la reconstitution matérielle du passé n'est pas le seul but, mais qui veut, à l'aide des documents de l'art et de l'industrie, à l'aide des objets morts en apparence, écrire l'histoire des idées toujours vivantes, et celles de leurs évolutions.

. . .

Une telle étude n'est pas sans présenter de notables difficultés ; toutes les fois qu'il s'agit, non plus seulement de constater l'existence d'une forme et son aspect extérieur, mais d'en comprendre le sens, les hypothèses sont nécessaires, et s'il en est qui sont quasi certaines, il en est d'autres qui sont encore chancelantes, toutes vraisemblables qu'elles soient.

. . .

La vie du symbole religieux passe d'ordinaire par trois phases. Il est tout d'abord l'*expression d'une force bien définie* à laquelle s'adressent les hommages des croyants. Le disque, le croissant furent à l'origine, et pendant longtemps, l'image exacte des luminaires divinisés, et les symboles des cultes du Soleil et de la Lune, tout comme la croix chrétienne fut aux débuts, et est encore, le symbole du Dieu crucifié. Mais avec le temps ce sens précis s'efface, et l'image n'est plus qu'un vague emblème de protection divine, qu'une *amulette* dont la vertu prophylactique est toujours puissante, si l'on ne songe plus guère au dieu qu'elle représentait. Ainsi, la vieille croix solaire de l'âge du bronze survit à travers les âges du fer et l'époque romaine, mais semble bien n'avoir plus, aux derniers temps du paganisme, qu'un sens très général

d'amulette, que l'on donne aussi à la croix chrétienne de notre temps encore, dans les formules conjuratrices. De plus en plus usé par le temps, et ne répondant plus aux idées religieuses évoluées, le symbole se vide de tout sens, et n'a dès lors qu'une *valeur ornementale*. On aura l'occasion, en suivant l'histoire d'un emblème, de constater ce phénomène, qui est une loi générale de l'art. Si donc l'on peut, à l'aide de certains indices, affirmer l'origine sacrée de tel ou tel motif, il est souvent difficile de déterminer à quel stade de son évolution il est parvenu, et de préciser s'il est encore *emblème de culte*, ou s'il est devenu *amulette*, ou *simple ornement*.

* . *

Les religions changent, et changeront toujours. A la religion des chasseurs paléolithiques succèdent celle des néolithiques, différente, parce qu'elle exprime une civilisation d'agriculteurs et de pasteurs, celle des âges du bronze et du fer, celle des conquérants romains, apportant chacune des conceptions nouvelles. Mais les dernières venues n'ont point entièrement annihilé les anciennes. Elles ont en partie adopté tels quels leurs symboles ; elles ont modifié, d'autres fois, l'apparence ou la dénomination de ceux-ci. Certains traits ont traversé les siècles à l'état de survivances incomprises, de légendes obscures. Ainsi les dieux celtiques se romanisent. Ainsi le christianisme, au lieu de faire table rase de toutes les croyances païennes, se les assimile, et, souvent à l'aide de confusions graphiques, adopte les motifs du culte de la croix solaire, devenue chrétienne, ou dénomme Daniel dans la fosse aux lions celui qui était jadis le Soleil accompagné de son symbole igné. Et maintes su-

perstitutions, maintes légendes de nos campagnes, sont les héritières méconnues du paganisme.

Dans cette longue vie des croyances, il ne se produit pas seulement des changements de nom, des mutations ou des affaiblissements de sens, il y a parfois aussi des renversements complets de valeurs, et ce qui était bon et propice jadis devient mauvais et néfaste. En triomphant du paganisme, dont il a cependant adopté consciemment ou inconsciemment certains aspects, le christianisme a ravalé les antiques divinités au rang de démons, et c'est dans la magie noire, la sorcellerie, que l'on retrouve aujourd'hui encore leur souvenir.

* * *

Ces considérations générales, tout insuffisantes qu'elles soient, montrent combien est délicate cette recherche, mais aussi combien nombreux et de réel intérêt sont les problèmes psychologiques qu'elle soulève.

* * *

La magie paléolithique

A l'entrée de la salle préhistorique du musée de Genève, une vitrine consacrée aux découvertes magdaléniennes de Veyrier, contient, parmi les outils en silex et en os de formes diverses, de curieux bâtons en bois de renne, sculptés et forés d'un trou. Leur destination, longuement discutée par les archéologues¹, est encore incertaine. Les uns leur donnent un rôle pratique.

¹ Les hypothèses sont très variées, cf. CARTAILHAC, *L'Anthropologie*, 1903, 14, p. 143; S. REINACH, *ibid.*, 1903, 14, p. 264; DÉCHELETTE, *Manuel*, 1, p. 157 sq.; SCHENK, *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 115, etc.

celui de chevêtres¹, de redresseurs de flèches², d'instruments servant au vannier à plier les osiers³, de fibules attachant les vêtements⁴. D'autres en font des emblèmes de pouvoir et de dignité, les comparent aux sceptres des rois, aux bâtons des hérauts, ou à ces baguettes mystérieuses dont font usage les sorciers de tous les temps et de tous les pays⁵. Cette dernière hypothèse paraît la plus vraisemblable, confirmée qu'elle semble être par le sens des gravures.

Sur un de ces bois, ce sont quelques *angles gravés*⁶; sur un autre, la *partie postérieure d'un animal aquatique*, loutre⁷ ou poisson⁸, et la *région antérieure du corps d'un herbivore*⁹, cervidé ou cheval, au cou duquel on a cru voir pendre des rênes ou le lasso qui servait à capturer l'animal; toutefois, le dessin est si incertain que cette hypothèse n'a guère de valeur, surtout si l'on songe que la domestication du cheval à cette époque

¹ PIETTE, cf. *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1902, p. 54.

² *L'Anthropologie*, 1909, 20, p. 68, note 3, référ.; 1910, 21, p. 646.

³ *Ibid.*, 1911, p. 695.

⁴ SCHOETENSACK, *Indicateur d'antiquités suisses*, III, 1901, p. 1 sq.; *L'Anthropologie*, 1901, 12, p. 140 sq., p. 252; 1903, 14, p. 535; 1904, 15, p. 64; 1905, 16, p. 616; WILSER, *Globus*, 1900, LXXIX, n° 5.

⁵ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 159-60.

⁶ SCHENK, *La Suisse préhistorique*, p. 119, fig. 39, 3; SCHOETENSACK, *op. l.*, p. 11, fig. 21.

⁷ SCHENK, *op. l.*, p. 119, fig. 39 1 b; SCHOETENSACK, *op. l.*, fig. 19 b.

⁸ REINACH, *Répert. de l'Art quaternaire*, p. 187, 4.

⁹ SCHENK, *op. l.*, p. 119, fig. 39, 1 a; SCHOETENSACK, *op. l.*, fig. 19 a.

n'est nullement prouvée¹. D'autres bâtons de commandement montrent encore un *animal indécis*², ou sont vierges de tout ornement³.

Mais la pièce la plus connue⁴, que reproduise sans cesse les manuels d'art, porte *sur une de ses faces un*



Fig. 1. — Musée de Genève. Bâton de commandement de Veyrier, avec bouquetin et végétal. (Dessin de M. H. Breuil.)

bouquetin, sur l'autre un végétal, fougère ou prêle, à moins qu'on ne veuille y reconnaître un trophée de

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 337.

² SCHENK, *op. l.*, p. 119, fig. 39, 4; SCHOETENSACK. *op. l.*, fig. 20.

³ *Ibid.*, p. 119, fig. 39, 2, 5; SCHOETENSACK, *op. l.*, fig. 22, 23.

⁴ A. 8816. DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 228, fig. 90, 2; REINACH, *Répert. de l'Art quaternaire*, p. 187; BREUIL, *Compte rendu du XIV^e Congrès international d'anthropo-*

chasse, composé de canines et d'incisives de cervidés que rattachent des tendons d'animaux (*fig. 1*)¹.

* * *

Pourquoi le paléolithique gravait-il sur ces bois de renne l'image des animaux qu'il voyait autour de lui et dont les ossements retrouvés au Salève nous ont confirmé l'existence² ? pourquoi reproduisait-il le végétal³ ?

Jadis la réponse à ces questions était simple : le plaisir esthétique seul avait guidé la main de l'artiste. Certes, à voir le réalisme, la sûreté de trait de quelques-unes de ces gravures et peintures, qu'envierait maint artiste moderne, on ne saurait prétendre que le paléolithique n'ait pas éprouvé une jouissance esthétique à créer. Mais aujourd'hui que nous connaissons mieux, grâce à la comparaison avec les mœurs des primitifs actuels, les origines de l'art, nous savons que l'artiste a cherché avant tout à atteindre un but à la fois pratique et religieux ou plutôt magique. Le primitif croit que l'image se confond avec la réalité ; que la représentation de l'être ou de l'objet assure à son possesseur leur propriété réelle, et que, multipliés par la peinture, la gravure ou la

logie et d'arch. de Genève, I, 1914, p. 228, fig. 41 ; THIOLY, *Bull. Inst. national genevois*, XV, 1869, p. 364 sq. pl. ; SCHENK, *op. l.*, p. 114, fig. 37 ; SCHOETENSACK, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1901, III, p. 8-10, fig. 11 ; THIOLY, *ibid.*, 1868, pl. II, etc.

¹ SCHOETENSACK, SCHENK, *op. l.*, p. 114, 118.

² SCHENK, *op. l.*, p. 121-2 (d'après Rutimeyer).

³ DÉCHELETTE, sur les motifs végétaux dans l'art de l'âge du renne, *op. l.*, p. 228 sq. Cf. J. BRIQUET, *Les réimmigrations postglaciaires des Flores en Suisse*, Soc. helv. des Sciences naturelles, 90^e session, Fribourg, 1901, I, p. 112 sq.

ronde-bosse, l'animal ou la femme féconde sont forcés, par les vertus du pouvoir magique, de se reproduire en réalité ¹. Ces notions de magie sympathique, qu'on voit surgir dès l'enfance de l'humanité, sont communes à tous les peuples et ont persisté à travers les siècles, dans les civilisations les plus avancées, avec les pratiques magiques d'envoûtement et de sorcellerie.

L'habitant magdalénien de Veyrier voulait donc s'assurer, par la vertu de l'image, la possession de l'animal comestible, bouquetin, cheval, qu'il allait chasser autour de ses abris; de l'animal aquatique, loutre, poisson ², qu'il allait harponner ou pêcher dans les fleuves et le lac; du végétal qui entraît dans son alimentation ³.

. * .

Les monuments à étudier

Avec la présence de l'homme sur le sol genevois, la religion, ou la magie, cette forme antique de la religion, fait son apparition, et ce sont ses manifestations très variées qu'on veut rechercher parmi la multitude des documents exposés dans les salles que notre Musée consacre à l'antiquité.

On ne peut faire un choix défini et n'étudier que les objets dont le rôle religieux est bien précis, par exemple, pour ce qui concerne l'époque romaine, le matériel de culte, les dédicaces à des divinités, les statues ou les

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 268 sq. Totémisme et magie, etc.

² Représentations de poissons dans l'art de l'âge du renne. DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 225.

³ *Ibid.*, p. 229.

statuettes qui en reproduisent les traits. L'homme antique n'établit pas, comme nous le faisons, une distinction très nette entre les objets divins ou consacrés à la vie religieuse, et ceux qui sont usités dans la vie journalière et privée. Le dieu ne réside pas seulement dans l'image de culte, dans l'enceinte sacrée ou le temple, il est présent partout, pour protéger son adepte. Son symbole couvre celui-ci comme d'un bouclier, puisqu'il orne les objets de parure ; il l'aide à triompher de ses ennemis, puisqu'il décore les armes ¹, haches, lances, boucliers, ceinturons ; dans la demeure, il est figuré sur les objets usuels, lampes, couteaux, chenets, broches, écartant les influences surnaturelles. Sur les édifices, les antéfixes et les acrotères forment comme une ceinture magique, impénétrable au mal ², car leur ornementation fut à l'origine prophylactique, si avec le temps elle est devenue simplement décorative ³.

. * .

La forme de l'objet, ou son ornementation, ne doivent pas seuls attirer l'attention.

¹ *Rev. hist. des relig.*, LXXII, 1915, p. 64, 94, réf.; WEGELI, *Symbolische Darstellungen auf mittelalterlichen Schwertklingen*, Indicat. antiq. suisses, V, 1903-4, p. 24 sq.; id., *Inschriften auf mittelalterlichen Schwertklingen*, Zeitschr. f. historische Waffenkunde, III, 1904, etc.

² S. REINACH, *Aetos-Prometheus*, Cultes, III, p. 68 sq. : A. REINACH, *Le Klapperstein*, p. 39 sq; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 19-20.

³ Cf. antéfixes de *Versoix*, C 850; des *Tranchées*, C 164, 1639; acrotère de *Saint-Pierre*, ci-dessous. Mentionnons ici encore une antéfixe romaine en marbre, trouvée à la *Porte Neuve*, montrant le masque comique si fréquent dans l'art gréco-romain. C 1232; VULLIÉTY, *La Suisse à travers les âges*, p. 53, fig. 109.

La matière employée n'est elle-même pas indifférente, puisqu'elle constitue souvent à elle seule la puissance de l'amulette. Il en est ainsi pour certaines pierres ¹, comme le jayet ; pour les concrétions naturelles, comme l'ambre ; pour les pierres extraites du corps de l'homme et des animaux ² ; pour des métaux, comme le plomb, matière favorite de l'ancienne magie ³, ou le fer ⁴, etc.

. * .

Le bronze avait une vertu puissante ⁵ ; la voix de ce métal, que faisaient retentir les gongs, les grelots, les clochettes ⁶, écartait les maléfices, et ces objets jouaient un grand rôle dans la vie religieuse ⁷ et privée des anciens, comme dans celle des modernes. Pythagore disait : « Le

¹ *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 252 ; *Mélusine*, VII, p. 212 sq., 231 sq., etc.

² La croyance à la vertu prophylactique et thérapeutique de ces pierres est encore très vivace dans les temps modernes, cf. *A propos d'un cas de magie sympathique*, Archives de psychologie, 1913, p. 104 sq., etc.

³ *Rev. ét. grecques*, 1907, p. 368, réf. ; CLERC, *Les théories relatives au culte des images chez les auteurs grecs du II^e s. av. J.-C.*, 1915, p. 79.

⁴ Cf. à propos du fer à cheval, ci-dessous ; *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 253.

⁵ *Rev. ét. grecques*, 1907, p. 368, référ.

⁶ *Dict. des ant.*, s. v. Tintinnabulum, p. 341 sq., nombreux ex. ; EISLER, *Weltenmantel und Himmelszelt*, I, p. 28 sq., etc.

⁷ par ex. le gong de Dodone, COOK, *The Gong at Dodona*, Journal of hellenic Studies, 1902, p. 5 sq. ; à Eleusis, FOU-CART, *Les mystères d'Eleusis*, 1914, p. 462. Des clochettes étaient peut-être agitées dans l'office mithriaque, comme dans l'office chrétien, CUMONT, *Textes et monuments relatifs au mystère de Mithra*, I, p. 68.

son produit quand on frappe l'airain n'est que la voix d'un certain démon enfermé dans cet airain ¹».

La Genève romaine a livré plusieurs *clochettes de bronze* ². Peut-être servaient-elles aux mêmes usages pratiques que les nôtres ; peut-être aussi étaient-elles destinées à conjurer les sorts, ou, suspendues au cou des animaux domestiques et des troupeaux, comme de nos jours ³, les protégeaient-elles contre le mal. En l'absence de tout indice, on ne saurait se prononcer.

Pendant tout le moyen âge, on continua à croire que le son des cloches écartait les maux, la tempête et le démon, et les Genevois ne furent pas affranchis de cette superstition, qui subsiste encore en certaines campagnes. En 1442, le Conseil ordonne de sonner les grosses cloches en temps chaud et orageux ⁴. En 1490, on paie huit florins au guet pour avoir sonné la grosse cloche *in tempore dubioso tempestatis*, à l'approche de l'orage ⁵; en 1515, on le paie « selon la coutume, pour sonner la grosse cloche en temps couvert et nuageux, pour éviter les tempêtes et grêles qui gâtent les biens de la terre ⁶ ». Cette grosse cloche, c'était *la Clémence*, suspendue dès 1407 dans la tour nord de Saint-Pierre ; sur son cercle

¹ TYLOR, *Civilisation primitive*, II, p. 237.

² Tranchées, C 1, C 2, C 2111 ; rue Etienne-Dumont, C 1749 ; Plainpalais, C 825 ; Corsier, 4329, avec estampille de bronzier, DYSΓ...

³ Divers ex. dans l'antiquité, *Dict. des ant.*, s., v. Tintinnabulum, p. 342-3.

⁴ *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 2^e fasc., 1891, p. 39 (Guillot).

⁵ GRENUS, *Fragments historiques sur Genève avant la Réformation*, 1823, p. 68.

⁶ GRENUS, *op. l.*, p. 103.

supérieur, elle portait inscrites ses diverses fonctions : elle devait convoquer le peuple (*plebem voco*) et le clergé (*congrego clerum*), pleurer les morts (*defunctos ploro*), mais aussi écarter la calamité (*pestem fugo*), et par sa voix, terrifier les démons (*vox mea cunctorum fit terror demoniorum*)¹. On connaît des inscriptions campanaires analogues, où l'on retrouve l'antique invocation au dieu maître des tempêtes, Jupiter auctor bonarum tempestatum : « A fulgure et tempestate libera nos, Domine »².

Les sifflements, les bruissements que produisent certains objets, sont pour les anciens, comme pour les pri-

¹ sur la Clémence, fondue en 1407, refondue en 1867 et entièrement refaite en 1902, cf. SAVYON, *Annales de la Cité de Genève*, éd. 1858, p. 15 ; BONIVARD, *Chroniques de Genève*, éd. 1831, I, p. 372, note ; BESSON, *Mém. pour l'hist. ecclésiastique*, 1759, p. 41 ; GODARD, *Cours d'arch. sacrée*, Paris, 1851, II, p. 341 sq. ; PICOT, *Hist. de Genève*, 1811, p. 112 ; PICTET, *Hist. de Genève*, 1841, p. 431 ; Obituaire de Saint-Pierre, *Mém. Soc. hist.*, XXI, p. 298, note 1 ; MALLET, *Description de Genève ancienne et moderne*, 1807, p. 144 ; BAULACRE, *Journal helvétique*, 1746, mars ; 1750, août ; ARCHINARD, *Les édifices religieux de la vieille Genève*, p. 244, n° 1 ; PERRIN, *Vieux quartiers de Genève*, 1904, p. 91 ; H. GOSSE, *Note sur la Clémence*, com. Soc. hist., 1866 ; *Mémorial*, p. 152 ; *Mém. Soc. Hist.*, XVI, 1867, p. 428 sq. ; BLAVIGNAC, *Mém. Soc. hist.*, IV, 1845, 1^{re} part., p. 104-5 ; VI, 1849, p. 118 ; Dr BAUMGARTNER, *La Clémence*, Almanach de la Suisse romande, 14, 1872, p. 128-9 ; A. BOUVIER, *Etrennes chrétiennes*, II, 1875, p. 255 sq. ; *Patrie Suisse*, IX, 1902, p. 312, 322-3 ; MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 185-6 ; DES GOUTTES, *Le carillon et les cloches de Saint-Pierre, Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 4^e fasc. 1899 ; 1^{er} fasc. 1891, p. 38-9 (GUILLOT).

² DÉCHELETTE, *Rev. des ét. anciennes*, 1910, p. 83 ; 1909, p. 362.

mitifs modernes, le langage des esprits ¹, et c'est pour-
quoi le rhombe ², la toupie ³, les sifflets ⁴, ont une valeur
magique. Ces derniers instruments, dont il est impossi-
ble toutefois de discerner le rôle magique plutôt qu'usuel,
sont connus dès l'âge du renne, taillés dans des phalanges
de renne ⁵ ou dans des noyaux de fruits ⁶; l'un d'eux, en
bois de cerf néolithique, a été trouvé sous la *voûte des*
Bourdons au Salève ⁷.

. * .

¹ LANG, *Mythes, cultes et religions*, p. 102; TYLOR, *Civilisation primitive*, I, trad. BRUNET, p. 595 sq.; E. RECLUS, *Les croyances populaires*, I, p. 147. Cf. ci-dessous, à propos des coquillages, p. 225.

² Aussi bien dans la Grèce antique (*Dict. des ant.*, s. v. RHOMBUS, p. 863; GOBLET D'ALVIELLA, *Croyances, rites, institutions*, I, p. 27 sq.; HARRISON, *Themis*, p. 61); qu'en Italie (cf. survivance du rhombe en Italie, PETTAZONI, *Lares*, 1913); que chez les primitifs de l'Australie ou d'ailleurs (LANG, *op. l.*, p. 262 sq.; E. RECLUS, *Les primitifs de l'Australie*, p. 206; CAPART, *Les débuts de l'art en Egypte*, p. 265, référ., 270; PETTAZONI, *Mythologie australienne du rhombe*, *Rev. hist. des religions*, n° 65, 1912, p. 149 sq.; id., *Un rombo australiano*, *Archivio per l'antropologia e la ethnologia*, XLI, 1911, n° 3; VAN GENNEP, *Mythes et légendes d'Australie*, p. LXVIII sq.; FRAZER, *Golden Bough* (2), III, p. 424, note; MATHEWS, *The journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, XXVII, 1897, n° 1; MARETT, *Savage supreme beings and the Bull-roarer*, *Hibbert Journal*, janv. 1910.

³ *Dict des ant.*, s. v. TURBEN, TURBO, p. 541.

⁴ On sait que dans la superstition moderne, siffler porte souvent malheur. *Mélusine*, II, p. 186, 188; *Rev. hist. des religions*, 1902, 45, p. 169.

⁵ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 211, fig. 82, I.

⁶ *L'Anthropologie*, 1911, p. 371; LETOURNEAU, *Evolution littéraire*, p. 308; E. RECLUS, *L'homme et la terre*, I, p. 226.

⁷ *Mém. Soc. Hist.*, XVI, 1867, p. 391, pl. I, 4.

Dans le rhombe et la toupie, l'effet magique n'est pas seulement produit par le ronflement de l'air, mais aussi par la giration de l'objet ¹. Pour le même motif, les totons, sortes de dés en os percés d'un trou dans lequel on insérerait une tige, pouvaient servir, comme les dés ordinaires ², non seulement à des jeux de hasard, mais aussi à la divination, à des sortilèges ³. Était-ce le cas pour ce *toton* à six faces, trouvé dans les fouilles romaines des Tranchées (fig. 2) ⁴?

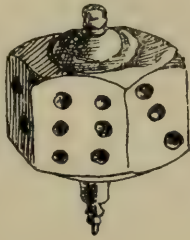


Fig. 2. — Musée de Genève, C 172. Toton en os.
Genève, Tranchées. Époque romaine.

* * *

On voit donc que les objets les plus ordinaires en apparence ont pu revêtir une signification religieuse ou superstitieuse ; mais il est impossible souvent de l'affirmer, en l'absence d'indices accessoires.

Parmi ces documents si variés, il est une catégorie spéciale, où abondent les amulettes et les motifs religieux et superstitieux :

¹ Cf. GOBLET D'ALVIELLA, *Moulins à prières, roues magiques et circumambulations*, Croyances, rites, institutions, p. 1 sq.

² *Dict. des ant.*, s. v. TESSERA, p. 125 ; DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 1396 sq.

³ *Dict. des ant.*, s. v. TURBEN, p. 541.

⁴ C. 172.

*
* * *

La parure corporelle

Tous les peuples antiques, comme le font encore aujourd'hui les populations primitives et même civilisées, aimaient à porter sur leur corps des colliers ¹, des pendeloques, des bagues, des bracelets, des épingles, qui n'avaient pas seulement un rôle pratique ou esthétique, mais servaient par leur forme, leur ornementation, à protéger le possesseur contre tout mal ².

*
* * *

La parure : Colliers et pendeloques en coquillages

Le port de coquilles isolées, de colliers et de chaînettes en coquillages, fort répandu chez les paléolithiques ³, s'est maintenu dans toute l'antiquité ⁴ et même jusqu'à nos jours ⁵, en conservant souvent sa valeur prophylactique ⁶. Ce sont en général des coquilles marines de genres divers, mais surtout les cyprées de la Méditerranée, que

¹ Bel exemplaire en bronze datant de l'âge du fer II, avec diverses pendeloques, provenant de *La Roche* (Haute-Savoie), au musée de Genève (vitrine 19).

² GROSSE, *Les débuts de l'art*, p. 40 sq., La parure.

³ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 207 sq.

⁴ *Ibid.*, II, p. 1295.

⁵ SÉBILLOT, *Le folklore des pêcheurs*, p. 37; AVENEAU DE LA GRACIÈRE, *Les parures préhistoriques et les colliers talismans celto-armoricains*, 1897; cf. *L'Anthropologie*, IX, 1898, p. 72.

⁶ *Mélusine*, VIII, p. 19 sq.; SÉBILLOT, *Les coquilles de mer*, *Revue d'ethnographie*, 1886, p. 499; id., *Les coquilles de mer*, 1900 (cf. *L'Anthropologie*, 1901, p. 206); *Matériaux pour*

leur forme curieuse fit spécialement rechercher ¹ à toutes les époques et transporter fort loin de leur lieu d'origine. La station magdalénienne de Veyrier a livré un beau *collier* de « *Pectunculus violacescens* » ², et l'on a trouvé d'autres coquilles sous les abris du Salève préhistorique ³.

Des *coquilles perforées* proviennent des stations lacustres de Genève remontant à l'âge du bronze ⁴, et des tombes d'Hermance appartenant à la période de transition de la pierre au bronze ⁵. D'autres encore étaient incrustées sur des plaques de ceinturons découvertes dans des tombes mérovingiennes des environs de Genève ⁶.

l'histoire primitive et naturelle de l'homme, 1887, 21, p. 291 ; DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 579.

Coquillages sacrés dans la Crète minoenne, A. REINACH, *Rev. hist. des religions*, 1909, 60, p. 329, note 2. Déjà, dans la religion minoenne, on souffle dans les coquillages, sans doute pour évoquer les dieux (*Journal of hellenic Studies*, 1901, p. 142, fig. 25), comme chez les Lacandons du Yucatan (*L'Anthropologie*, 1907, 18, p. 458. référ.), au Congo Français (*ibid.*, 1905, 16, p. 293), ou chez les Huichols (LUMHOLTZ, *Symbolism of the Huichol Indians*, p. 185), voulant sans doute imiter le sifflement des esprits (ci-dessus, p. 221-2).

LOCARD, *Les coquilles sacrées dans les religions hindoues*, Annales Musée Guimet, VII, 1884, p. 289.

¹ DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 207 (déjà à l'époque paléolithique); *Dict. des ant.*, s. v. AMULÉTUM, p. 256 ; BELLUCCI, *Parallèles ethnographiques, Amulettes*, 1915, p. 25-27 (Italie ancienne et Lybie actuelle).

² A 2373-4; 8881-95; 9035. Veyrier. THIOLY, *Bull. Inst. nat. genevois*, XV, 1869, p. 363 ; SCHENK, *op. l.*, p. 121.

³ Coquilles trouvées dans la caverne de Bossey, THIOLY, *Mém. Soc. d'Hist.*, XV, 1865, pl. VI, 6.

⁴ Coquille de « *Pectunculus violacescens* », perforée, B. 2351.

⁵ REBER, *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 284-7 ; FONTAINE-BORGEL, *Hermance dès les anciens temps à nos jours*, 1888, p. 6-7 ; SCHENK *op. l.*, p. 486-7.

⁶ GOSSE, *Mém. Soc. Hist.*, XI, 1859, p. 93-9, pl. IV, p. 100 ;

Un tombeau barbare de la Balme a livré une de ces coquilles percées, dans laquelle Blavignac reconnaissait à tort une coquille de pèlerin : C'est une preuve sans réplique, dit-il, de l'antiquité de la sainte coutume des pèlerinages ¹ !

Bien qu'il ne soit pas de provenance locale, on ne saurait passer sous silence le beau collier de *Corneto*, de l'âge du fer, où des cyprées alternent avec de longues perles de bronze ². Rappelons encore que la villa romaine de *Corsier* a livré un fragment de frise où des empreintes de coquilles, faites quand le stuc était encore frais, forment un des éléments de la décoration ³.

Dents d'animaux

S'il est peu probable que l'une des gravures du fameux « bâton de commandement » de Veyrier soit un trophée de chasse composé de dents de Cervidés, il est cependant bien connu que dès l'âge du renne ⁴, puis aux âges de la pierre polie ⁵, du bronze et du fer ⁶, comme aujourd'hui encore chez maint peuple primitif ou même civilisé, l'homme aima à se parer de dents d'animaux ou

on a discuté s'il s'agit de véritables coquilles ou d'oxydations, cf. BARRIÈRE-FLAVY, *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule*, I.

¹ *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 243.

² *I.* 798.

³ *C.* 1634; CAGNAT-CHAPOT, *Manuel d'archéol. romaine*, I, 1917, p. 693, note 7.

⁴ DÉCHELETTE, *op. l.*, p. 208 sq.

⁵ *Ibid.*, p. 574 sq.

⁶ *Ibid.*, II, p. 1295, 1297.

d'humains perforées, en les employant seules, ou en grand nombre, et parfois mêlées à des coquillages et à d'autres amulettes ayant la même vertu protectrice qu'elles ¹.

Voici (fig. 3-4) des incisives et des canines de Cervidés de la station magdalénienne de *Veyrier* ²; des dents animales de la *grotte néolithique de l'Ours*, au Salève ³;

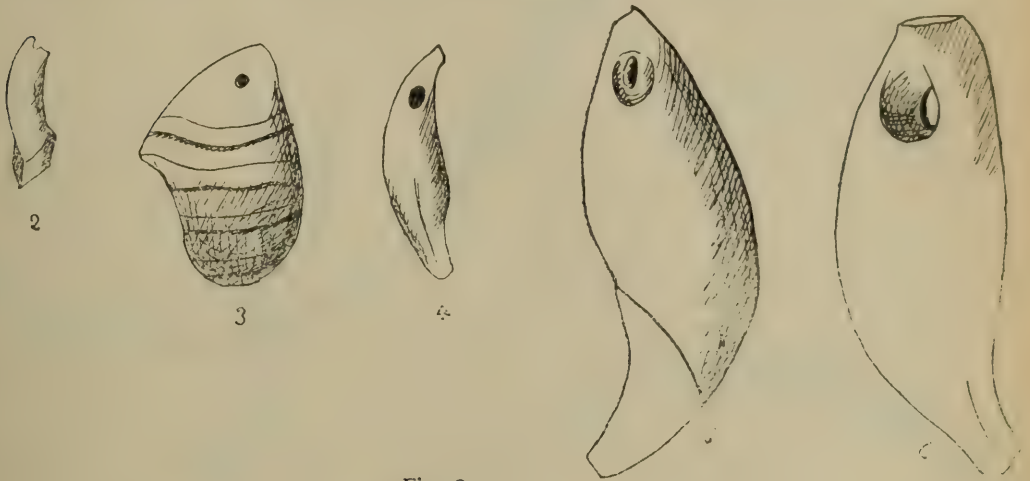


Fig. 3.

- | | |
|-----------------------------|------------|
| 1. Veyrier, paléolithique, | A 8966 |
| 2. » » » | A 8965 |
| 3. Salève, néolithique, | A 6463 |
| 4. » » » | A 6466 |
| 5. Eaux-Vives, néolithique, | A 2105 |
| 6. » » » | A 2105 bis |

¹ Dents d'animaux employées comme amulettes, DÉCHELETTE, *Collection Millon*, p. 84-5; SÉBILLOT, *Les dents de lait*, L'Homme, III, 1886, p. 429 sq. (dents dans les superstitions); HARTLAND, *The Legend of Perseus*, II, p. 77 sq. (en magie sympathique; E. RECLUS, *Les primitifs*, p. 95; *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, éd. 1752, Lyon, p. 132, 142; *Dict. des Ant.*, s. v. Amuletum, p. 254.

² A 8965, 8966.

³ Caverne dite de Bossey, A 6463, 6466.

des défenses de sangliers¹; des canines d'ours², trouvées dans les *stations néolithiques des Eaux-Vives*. et des dents de sanglier (*fig. 5*) provenant des *stations lacustres de Genève de l'âge du bronze*³.

Les dents-amulettes ont été parfois reproduites en une matière différente. Peut-être qu'une pendeloque de l'âge



Fig. 4.

1. Veyrier, paléolithique, A 2243 (moulage).
2. Saint-Prex, néolithique, bois de cerf, A 4834.

du fer, d'*Habère-Lullin* (*fig. 6*), qui rappelle par sa forme incurvée une défense d'animal, en est une imitation en bronze⁴.

¹ A 545, A 4208. La forme incurvée des défenses de sanglier les a fait souvent assimiler au *croissant lunaire*. DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 576 sq.

² A 2105, 2105 bis.

³ B 5796, 5800, anc. 1601, vitrine II. Une dent de sanglier perforée, provenant d'Arles, date de l'époque romaine, C 618.

⁴ C 834.

Pendeloques diverses

Ces amulettes sont très variées comme forme et comme matière. car les primitifs, anciens et modernes. convertissent en pendeloques tout ce qui, souvent pour une raison futile. a attiré leur attention ¹. Des pendeloques en bois de renne ², en jayet ou ambre noir ³, proviennent



Fig. 5.

- | | |
|------------------------------|--|
| 1. Genève, Eaux-Vives, A 545 | |
| 2. " " B 5796 | |
| 3. " " B 5800 | |

de Veyrier magdalénien : un simple galet, perforé à l'une de ses extrémités ⁴, est une amulette néolithique de la route des Bourdons, au Salève ⁵ (fig. 7).

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 210 sq. (paléol.), p. 570 sq. (néol.).

² A 2243 (moulage). Fig. 4, 1.

³ A 2377 (fig. 7, 1), 8981, 8982. Cf. encore, de Veyrier. *Bull. Inst. nat. genevois*, XV, 1869, p. 366.

⁴ DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 210; ELWORTHY, *On perforated stone Amulets*, Man, 1903, n° 8. Cf. *Rev. hist. des relig.*, 1905, 52, p. 87.

⁵ A 8813. *Mém. Soc. d'Hist.* XVI, 1867, p. 390, pl. II, 5; sur les pendeloques-amulettes néolithiques. DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 574 sq.

Souvent, si le rôle d'amulette semble bien défini, le sens de la forme est indécis. Quelle est l'origine de ce type de pendeloque en bronze provenant de la station



Fig. 6.

Pendeloque en bronze, Habère-Lullin (Hte-Sav.)
1^o âge du fer;
C 834.

lacustre des *Eaux-Vives* et des *Pâquis*, rectangle muni d'un œil de suspension¹? Comme elle ressemble à ces prétendus aiguisoirs en pierre de la même époque, perforés à une de leurs extrémités, il se pourrait bien que ces derniers aient eu, eux aussi, une destination ta-

lismanique plutôt que pratique² (fig. 8).

Ce sont des pendeloques à extrémité renflée, de l'âge du fer, provenant d'*Habère-Lullin*, en Haute-Savoie³, ou de *Gérone*, en Valais⁴ (fig. 9).



Fig. 7.

1. Veyrier, paléolithique, A 2377
2. Salève, voûte des Bourdons néolithique, A 8813.

¹ B. 980.

² Ex. Tougues, âge du bronze, A 865, B 2143, B 4021. Versoix, B 1790. Céligny, B 2794.

Palafittes de Genève, B 1403, 1414, 1417, 1607, 4023 (un de ces « aiguisoirs », B 1417, affecte quelque peu l'apparence triangulaire de la hache).

³ M. 836, 837; C. 835, 838; cf. pendeloques étrusques M. 1010, galerie Fol.

⁴ M. 1236, pâte de verre, faisant partie d'un collier en perles de verre.

Une *monnaie romaine* du trésor de Saint-Genis, percée d'un trou¹, était sans doute aussi une amulette. En effet, les monnaies percées ont souvent été utilisées dans ce but², à toute époque³.

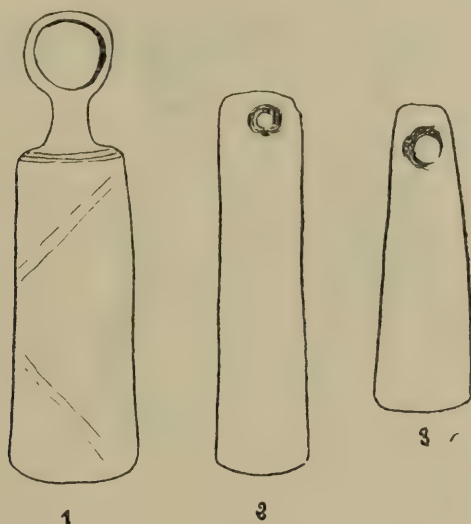


Fig. 8.

1. Âge du bronze, stations lacustres des Eaux-Vives et des Pâquis, B 980. — 2. « Aiguiseur » en pierre, âge du bronze, même provenance, B 1403.
3. Id., B 1417.

¹ C. 477.

² Monnaies percées, portées comme talismans : tombe punique de Carthage, *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1900, p. 503, note 1 ; COCHET, *Le tombeau de Childéric I*, p. 337 sq. ; en Lusitanie, Leite de Vasconcellos, *O Archeologo Português*, IX-X, 1904-5 ; cf. *L'Anthropologie*, 1907, 18, p. 184 ; *Mélusine*, VII, p. 206 sq. ; on sait que dans l'antiquité, les monnaies d'Alexandre étaient de précieux talismans, BABELON, *Traité des monnaies grecques et romaines*, I, p. 681 ; et qu'on montait les monnaies en bijoux, en vases, en patères, *ibid.*, I, p. 70 ; 653 sq. ; GUSMAN, *L'art décoratif de Rome*, II, pl. 61.

³ Cf. encore au Musée de Genève : monnaies romaines percées, suspendues comme pendeloques à des colliers de

Mais on ne saurait énumérer ici toutes les variétés de pendeloques-amulettes que possède le Musée de Genève, dont beaucoup, nées aux âges de la pierre et du bronze¹, ont survécu à travers l'âge du fer, l'époque romaine², et

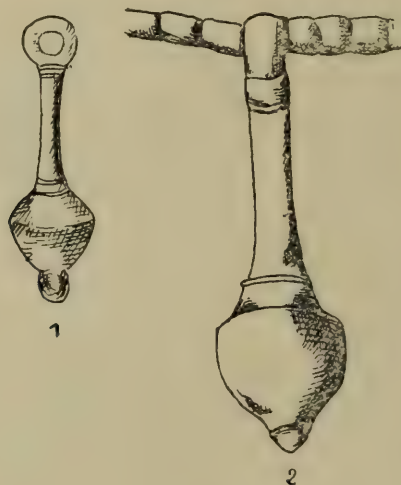


Fig. 9.

1. Pendeloque en bronze, I^{er} âge du fer, Habère-Lullin, M 835, 836, 837, C 838. — 2. Époque étrusque. Détail d'un collier en bronze. M 1010.

ont encore été utilisées en plein christianisme. En étudiant, dans les pages qui vont suivre, les symboles divins ou prophylactiques, on en verra un grand nombre dont les formes très diverses sont celles de la hache, du croissant lunaire, du disque solaire, de l'ovale, etc.

perles de verre, de l'époque barbare, provenant d'Ander-nach a. R., (n^o 1740, tombe de femme; E 347), et de Kreuz-nach a. R. (E 377, tombe d'homme), VII-VIII s.

¹ Ex. vitrine des dolmens, n^o 10 (transition de la pierre au bronze), etc.

² DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1292 sq., 1294 sq. Survivance des amulettes anciennes.

Perles d'ambre

Rencontré déjà dans quelques stations de l'âge du renne ¹, fort recherché dès les temps néolithiques ², puis à l'âge du bronze ³, mais surtout abondant à partir de la Tène I ⁴, l'ambre est une matière que ses propriétés prophylactiques ⁵ ont fréquemment fait employer pour la parure. Le sol genevois a livré quelques-uns de ces grains qui composaient surtout des colliers ou des bracelets. Des perles d'ambre ont été trouvées dans des *tombes de Douvaine*, de l'âge du bronze ⁶, et un anneau fragmenté en cette matière, à *Tougues* ⁷. Un collier en perles de verre bleu et en grains d'ambre provient d'une *sépulture de jeune fille de Corsier*, datant de la Tène I ⁸.

¹ DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 210.

² *Ibid.*, p. 623 sq.

³ *Ibid.*, II, p. 19-21.

⁴ *Ibid.*, II, 3, p. 1327 sq.; II, p. 870 sq.

⁵ *Dict. des Ant.*, s. v. Amuletum, p. 253; WALDMAMN, *Der Bernstein im Altertum*, 1883; GLOTZ, *Les animaux inclus dans l'ambre et la littérature ancienne*, Bull. Soc. d'Anthropol. de Paris, VI, 1895, n° 4; VAN BASTELAER, *L'ambre taillé ou véritable et l'ambre coulé ou faux dans l'antiquité; recherches chimiques et archéologiques*, Bruxelles, 1876; DE CESSAC, *L'ambre en France aux temps préhistoriques*, Tours, 1874; cf. Rev. d'Anthropol., 1875, 4, p. 306; *L'ambre dans les dolmens et les grottes sépulcrales du Midi*, Bull. Soc. arch. du Midi de la France, 1906, p. 373; ZABOROWSKI, *Le commerce et le nom de l'ambre, anciennement*, Rev. Ecole d'Anthropologie de Paris, 1905, p. 204 sq., etc.

⁶ Vitrine 14. 6966, 6978, 6981, 6993; *Mém. Soc. d'Hist.* XXIII, p. 288; CARTIER, *Archives suisses d'Anthropologie générale*, I, 1914, p. 71 b, 76 b, 81; SCHENK, *op. l.*, p. 487.

⁷ B 2158.

⁸ M 95, M 109.

et dans une *tombe de Chêne-Bourg*, de la même époque, un bouton d'ambre est incisé de quatre cercles ponctués dont on précisera plus loin le sens ¹.

Le Musée de Genève possède encore de nombreux objets de parure en ambre trouvés hors de Genève et des environs immédiats, et appartenant à diverses époques : perle d'*Auvernier* ², de l'âge du bronze ; beau collier en grains d'ambre de *Reckingen* en Valais, de l'âge du fer ³ ; quatre boucles d'oreilles en bronze, avec perles d'ambre ⁴, et de grands colliers en grains de cette matière ⁵, qui alternent parfois avec des perles de verre ⁶, provenant de *Giubiasco* (Tessin), de l'âge du fer ; ce sont encore d'autres ornements des époques étrusque ⁷ et barbare ⁸, etc.

*
*
*

Perles de verre

Dès l'âge du bronze, des tubes et des perles de verre importés du sud servent à confectionner des objets de parure, spécialement des colliers ⁹. Rares encore à l'époque de Halstatt ¹⁰, ces verroteries deviennent surtout abondantes à partir de l'époque de la Tène ¹¹. On en a

¹ M 257, vitrine 18.

² B 4790.

³ M 603, avec deux perles de verre.

⁴ N° 2828, 2829, 2837, 2839.

⁵ 2854.

⁶ N° 2842.

⁷ I 792, galerie Fol, vitrine 13.

⁸ Salle gréco-romaine, vitrine 7.

⁹ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 368 sq.

¹⁰ *Ibid.*, II, p. 870 sq.

¹¹ *Ibid.*, p. 1314 sq.

trouvé dans les *tombes de Douvaine*, de l'âge du bronze ¹, dans celles de l'âge du fer *des Arpillières* ², *de Corsier* ³, et de *Passeiry* ⁴. Ces dernières présentent le décor oculé ⁵ si fréquent, qui devait, par la puissance prophylactique de l'œil, renforcer la vertu talismanique que possédait la perle ⁶. Les *Tranchées* romaines ont livré des perles de verre bleues et blanches ⁷, dont l'emploi a persisté à l'époque chrétienne ⁸.

. . .

¹ Vitrine 14. CARTIER, *Archives suisses d'anthropologie générale*, 1914, I, p. 81. On a trouvé aussi à Douvaine une perle en terre cuite, *ibid.*, p. 81.

² Vitrine 17, M 639.

³ Vitrine 18, M. 95, 109. Collier en perles de verre bleu alternant avec des grains d'ambres, ci-dessus p. 234.

⁴ Vitrine 19. 1849. M. 692, 694 et 106.

⁵ EX. DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 870, fig. 364 ; p. 1315, fig. 573.

⁶ *Ibid.*, II, p. 579, 1321 : « La perle était à la fois une amulette et un objet de parure ». Sur ces perles de verre, cf. encore : ANDRÉE, *Aggri-Perlen*, Verhandl. d. Berlin. Gesell. f. Anthropologie, Ethnol. und Urgeschichte, 1885 ; REINECKE, *Glasperlen vorörmischer Zeiten aus Funden nördlich der Alpen*, Altertümer unserer heidnischen Vorzeit, V, Mayence, 1904, p. 60 sq. ; DÉCHELETTE, *Les perles de verre*, L'anthropologie, 1915, 16, p. 173 sq. ; SIRET, *Questions de chronologie et d'ethnographie ibériques*, p. 121 sq. ; NIEUVENHUIS, *Les perles artificielles et leur valeur documentaire au point de vue de l'histoire et de la civilisation*, Internationales Archiv. f. Ethnographie, XVI, 1903, n° 4-5 ; *Rev. d'Anthropologie*, 1886, 15, p. 334 sq. ; AVENEAU DE LA GARANCIÈRE, *Les parures préhistoriques en grains d'enfilage et les colliers talismans celto-armoricains*, 1897, etc.

⁷ C 173.

⁸ BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 152 sq. ; cf. entre autres deux beaux colliers en perles de pâte de verre, de Marchélepot (Somme), nos E 558, 559.

**La parure : bracelets, anneaux de jambe, bagues,
boucles d'oreille**

Les vitrines du Musée de Genève montrent une profusion d'autres objets de parure, bracelets, anneaux de jambes, bagues, boucles d'oreille, de diverses époques. Ce sont des bracelets et des bagues néolithiques, tels ces bracelets en lignite¹ et en terre cuite² de la station lacustre des *Eaux-Vives* et ces anneaux en pierre de la station lacustre de *Tougues*³. Ce sont les petits anneaux de bronze, si fréquents dans les palafittes et dans les tombes de *Douvaine* de l'âge du bronze, qui ne servaient peut-être pas seulement d'objets de parure, mais aussi de monnaie d'échange⁴; les anneaux de jambe et de bras, que les stations lacustres du bronze, aux *Eaux-Vives* et aux *Pâquis*⁵, le *Rhône*⁶, et les tombes de *Douvaine*⁷, ont livrés en abondance. Puis les mêmes objets, de l'âge du fer⁸ et de l'époque romaine. Ce sont des boucles d'oreilles⁹, provenant des palafittes des *Eaux-Vives* et des *Pâquis*¹⁰, en bronze ou en or¹¹, ce

¹ A 62.

² A 542.

³ A 4205, 4379.

⁴ CARTIER, *Archives suisses d'Anthropologie générale*, 1914, I, p. 68.

⁵ Vitrine 11.

⁶ B 5092. CARTIER, *op. l.*, p. 71.

⁷ *Ibid.*, p. 70, fig. Vitrine 14.

⁸ DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 832 sq., 1218, 1263.

⁹ *Ibid.*, II, p. 332 sq., âge du bronze.

¹⁰ B 4654, 1604, 5434, 3226.

¹¹ Vitrine 11.

dernier métal étant fort abondant aux âges du bronze ¹ et du fer ², et ayant un emploi souvent symbolique ³.

* * *

Il ne s'agit point ici de dénombrer ces divers objets de parure, mais seulement d'en signaler les origines magiques et prophylactiques. Il semble qu'en effet ils ne servaient pas seulement à orner les bras, les jambes, les doigts des mains, les oreilles, mais aussi à protéger ces endroits vitaux, à empêcher l'âme de sortir par un de ces points vulnérables ⁴, ou à défendre ceux-ci contre les mauvaises influences. Tel est le sens que ces ornements ont eu parfois en Inde ⁵, dans l'Égypte primitive ⁶, dans la Grèce antique, où les liens qui ornent les chevilles des personnages, sur des peintures de vases et sur des statues, sont de véritables amulettes ⁷. La bague constituait souvent une sauvegarde contre les dangers et la maladie et intervenait dans des opérations magiques ⁸.

¹ DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 345 sq. (entre autres, croissants en or, p. 353 ; boucles d'oreilles, p. 359).

² Époque de Halstatt, *ibid.*, II, p. 867 sq. ; de la Tène, p. 1332 sq.

³ Le sens lumineux et solaire de l'or est connu.

⁴ FRAZER, *Rameau d'or*, I, p. 187, 328, 329.

⁵ Signification magique des bracelets, des bagues, en Inde. *Revue hist. des relig.*, 1899, XXXIX, p. 325, référer.

⁶ CAPART, *Les débuts de l'art en Égypte*, p. 51, remarque que les bracelets et les bagues sont ornés des mêmes figures d'oiseaux que les têtes d'épingles, et que cette analogie confirme leur même destination talismanique.

⁷ POTTIER, *Catalogue des vases peints*, III, p. 941, référer. ; *Dict. des Ant.*, s. v. Nodus, Periscelis ; *Monuments Piot*, 16, 1907, p. 126 ; *Rev. arch.*, 1915, II, p. 337.

⁸ JONES, *Finger-ring Lore*, Londres, 1877 ; SÉBILLOT, *Le Folk-lore*, p. 331.

Placée au doigt de la momie égyptienne, elle la protégeait contre les méchants esprits¹. Si l'on glissait l'anneau au quatrième doigt, à « l'annulaire », c'est qu'une vieille croyance y faisait aboutir une veine influant sur le cœur². Les boucles d'oreilles, signes de sujétion, de dépendance, d'adoption³, de consécration à la divinité⁴, ont parfois aussi la même valeur prophylactique⁵. En Chine, les boucles d'oreilles des petits enfants sont destinées à les préserver d'être emportés par les mauvais esprits qui, les voyant avec cet ornement, les prennent pour des filles⁶.

On ne saurait oublier le rôle talismanique de ces objets, que vient confirmer l'ornementation chargée d'assurer la prospérité de celui qui la porte, si en d'autres cas on préfère confier à l'écriture les vœux de bonheur⁷, tels que *vivas dium* (vivas diu mihi)⁸.

* *

¹ MASPERO, *Guide du visiteur au Musée du Caire*³, 1914, p. 513.

² COLLIN DE PLANCY, *Dict. infernal* (6), 1863, p. 218.

³ Percer les oreilles des enfants, rite d'adoption chez les Todas de l'Inde. E. RECLUS, *Les primitifs*, p. 243.

⁴ En Orient, REINAUD, *Description des monuments musulmans du Cabinet de M. le Duc de Blacas*, 1828, I, p. 32, note, p. 48; au Mexique, on perçait les oreilles des enfants, pour que le sang coulât en offrande à la divinité, et celles des jeunes Incas, qui, après ce rite d'initiation, entraient dans l'ordre viril. DE LA GRASSERIE, *De la psychologie des religions*, 1899, p. 147, 151-2.

⁵ BELLUCCI, *Parallèles ethnographiques, Amulettes*, 1915, p. 63.

⁶ SÉBILLOT, *Le Folk-lore*, p. 331.

⁷ HENKEL, *Die römischen Fingerringe des Rheinlandes*, 1913, p. 308 sq.; sur la formule *vivas*, p. 325.

⁸ Bague romaine en or de Courtilles (Vaud), au Musée de Genève, vitrine 6. BESSON, *op. l.*, p. 165.

Veut-on quelques exemples ? Le *serpent*, dont les enroulements constitue le corps des bagues ¹, le serpent à deux têtes opposées ² des bracelets ³, le serpent qui décrit un cercle, et dont la tête rejoint la queue ⁴ (*fig. 10-1*), avaient assurément une valeur symbolique et talismanique.

¹ Type extrêmement fréquent dans l'antiquité, *Dict. des ant.*, s. v. Anulus, p. 294, fig. 345 ; HENKEL, *Die römischen Fingerringe des Rheinlandes*, 1913, p. 76-7, 231-4, pl. XVII.

Au Musée de Genève :

Bague romaine trouvée au *Salève*, voûte des Bourdons, *Mém. Soc. Hist.*, XVI, 1867, p. 391.

Bague provenant du trésor de Saint-Genis, C. 1357. HENKEL, *op. l.*, p. 173, n° 1919.

Bague de même provenance, C. 1358 ; *ibid.*, p. 173, n° 1918.

Plusieurs bagues en argent, du trésor de Cruseilles, C. 459 469, 1078, 1079, 1080, 1081. On remarquera, sur le corps du serpent, C 1078, l'ornementation en traits verticaux alternant avec des croix, motif très fréquent aux époques gallo-romaine et barbare, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 70, fig. 31, 1.

Bague en argent du trésor des Fins d'Annecy, 1271.

Bague en argent de Bons-Saint-Didier, C. 1382.

Bague du pré Bonvard, près Vandœuvres, C 1989.

² Sur le serpent à deux têtes, l'amphisbène, DEONNA, *Etudes d'arch. et d'art*, 1914, p. 30 sq.

³ Bracelets romains en bronze : gravières du cimetière de Carouge, C. 868 ; maison Bourdillon, place de la Madeleine, C. 908 ; cf. bague avec même motif, *Dict. des ant.*, s. v. Anulus, p. 294, fig. 346.

⁴ Cf. bague romaine, HENKEL, *op. l.*, pl. LX, 1618. C'est le serpent *ouroboros*, le serpent cosmique qui entoure le monde, si fréquent dans la mythologie antique. EISLER, *Weltenmantel und Himmelszelt*, II, p. 389 ; BERTSCH, *Weltanschauung. Volksage und Volksbrauch*, 1910 ; *Année sociologique*, XII, 1913, p. 291 sq. ; *Bull. Corresp. hellénique*, 1913, p. 262, etc. Les exemples en sont très fréquents : dans l'enfer égyptien, *Rev. hist. des religions*, XVIII, 1888, p. 55 ; sur des monu-

Le *nœud*, amulette bien connue¹, constitue le seul ornement de bagues², boucles d'oreilles, et bracelets (*fig. 12*). Le Musée de Genève possède plusieurs de ces derniers, de l'époque romaine, provenant d'un tombeau du *Crêt d'Anières* (Bernex)³, de *Cruseilles*⁴, et de *Saint-Genis*⁵.

ments phéniciens, *Journal asiatique*, 1895, 5, p. 151, référ.; entre autre sur la coupe de Palestrine, *ibid.*, 1878, 11, p. 239, référ.; tenu dans le bec de l'aigle, bronze romain de Bruxelles, *Revue hist. des religions*, 1910, 61, p. 149, pl. I, 1; sur des reliefs mithriaques, CUMONT, *Textes et documents relatifs aux mystères de Mithra*, II, p. 208, I, p. 177, note 9; sens gnostique de ce symbole, dont l'alchimie a fait un grand usage, BERTHELOT, *Les origines de l'alchimie*, p. 58, 62, 114; on le retrouve chez certaines peuplades africaines, RECLUS, *L'homme et la terre*, I, p. 289, etc. — Au Musée de Genève, il orne le rebord de la belle patère romaine en argent des Fins d'Annecy, n° 6787; *Rev. arch.*, 1915, I, p. 324 (*fig. 11*). Bracelet en argent de Cruseilles, C 472.

¹ *Dict. des ant.*, s.v. Nodus, p. 87 sq.; WOLTERS, *Faden und Knoten als Amulett*, Arch. f. religionswiss., 8, 1905, Beiheft, p. 1 sq.; SCHEFTELOWITZ, *Das Schlingen und Netzmotiv im Glauben und Brauch der Völker*, Giessen, 1912; FRAZER, *Rameau d'Or*, I, p. 321; chez les musulmans, *Journal asiatique*, 1903, I, p. 365, note 1, référ.; 1909, 13, p. 416, référ.; VON BISSING, *Aegyptische Knotenamulette*, Arch. f. religionswiss., 1905, 8, p. 23 sq., Beiheft; relations des nœuds avec le mariage, la grossesse, etc., DELATTE, *Etudes sur la Magie grecque*, Musée belge, 1914, p. 84 sq.; *L'Anthropologie*, 1891, II, p. 580, note 2; ex. chez les Javanais, *ibid.*, 1893, IV, p. 234, référ.; chez les Dayaks, *ibid.*, 1894, V, p. 354; au Maroc, *Rev. arch.*, 1913, I, p. 131, etc. La croyance à la valeur magique du nœud est universelle.

² Ex. HENKEL, *op. l.*, p. 225-231, pl. II, XVI, XVIII, XXVIII, XXIX, LXVIII. Au Musée de Genève, bague romaine en bronze, d'Yverdon, vitrine 6.

³ C 2013, bronze.

⁴ C 471, argent.

⁵ C 1379, argent. Cf. à l'époque barbare, BESSON, *op. l.*, p. 159, fig. 101.

Rappelons que sur une plaque romaine en marbre, de *Corsier*, deux dauphins entrelacent leurs queues¹ et que, sur un chapiteau roman de *Saint-Pierre*, un homme noue ensemble les queues de deux griffons². On a signalé ailleurs le sens primitivement symbolique de ces motifs décoratifs³.

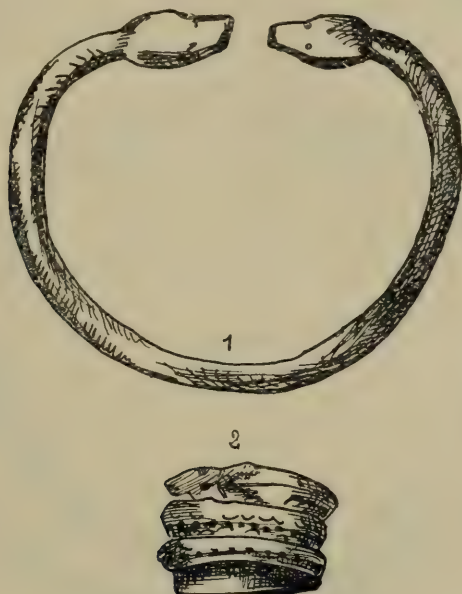


Fig. 10.

1. Bracelet en bronze, Carouge, époque rom., C 868.
2. Bague en argent, Cruseilles, époque rom., C 459.

Sur les bagues et les bracelets, on voit aussi le *losange*, souvent accompagné de signes accessoires qui en précisent le sens, la *palme* ou le vieux motif en *arête de poisson*, que prodigua déjà l'ornementation de l'âge du

¹ *Nos Anciens*, 1915, p. 90, fig. 26, n° 7283.

² *Ibid.*, p. 89, fig. 25, n° 69.

³ *Ibid.*, p. 89.

bronze ¹ (fig. 13), la clef, ayant un rôle tantôt pratique ², tantôt symbolique, les *maines jointes* en symbole d'union ³.

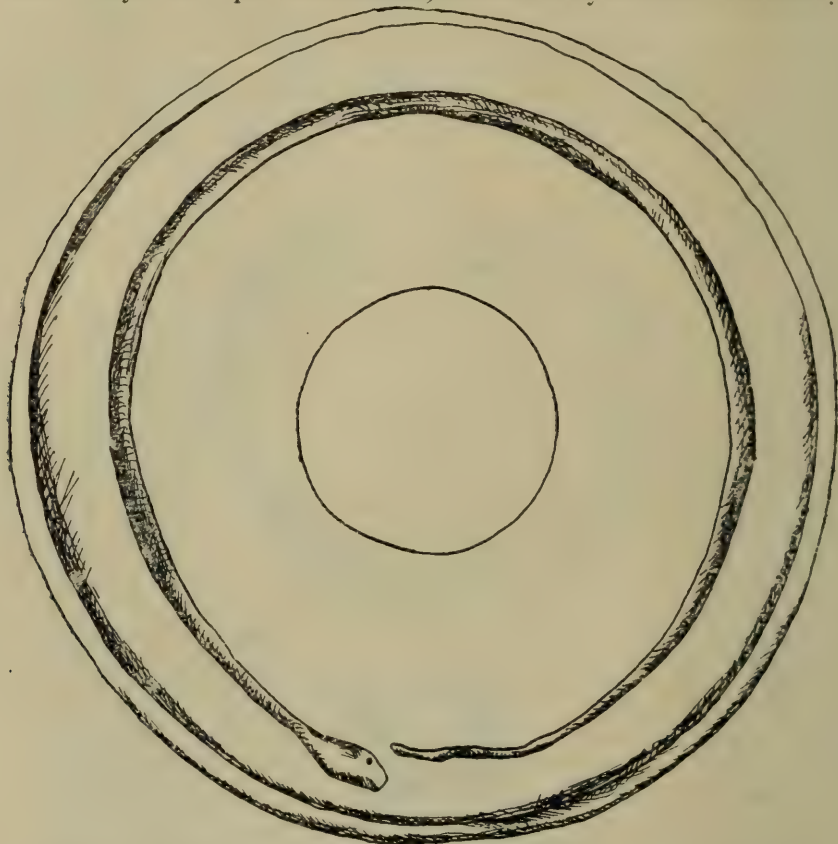


Fig. 11.

Détail de la patère en argent des Fins d'Annecy, époque romaine, n° 6787.

* * *

¹ Bagues romaines en argent, de Cruseilles, 1275, C. 460, 467, 468; du pré Bonvard, près de Vandœuvres, C 1710, 1711.

² Les clefs montées en bagues sont très nombreuses à l'époque romaine. *Dict. des Ant.*, s. v. Sera; HENKEL, *op. l.*, p. 183 sq., pl. LXXII. Au Musée de Genève, exemples romains de Brugg, vitrine 6 (clef à platine, cf. *Dict. des ant.*, s. v. Sera, p. 1247, fig. 6386), d'Arles, C 613. Sur le symbolisme des bagues à clef, cf. *Encore le Dieu de Viège*, Rev. des ét. anciennes, 1916.

³ Pâte verte, *Tranchées*, C. 198. Ce motif est fréquent sur les bagues romaines. HENKEL, *op. l.*, 1913, pl. IV, 75; V. 86, 87; XI, 222; LXX, 1869, 1870.

L'ouverture de suspension, au sommet de la rouelle crucifère qui décore une épingle en bronze de Frankengrab, près de Worms ¹ (*fig. 14*), au lieu d'être circulaire ou ovale, ressemble quelque peu à un cœur. N'attachons toutefois point trop d'importance à ce détail qui peut être fortuit.

Mais chaque extrémité d'un gros bracelet romain en argent, de *Reignier*, constitué par une torsade, est ornée

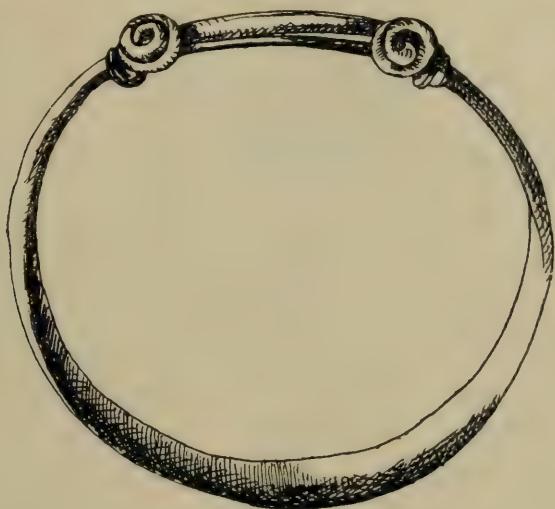


Fig. 12.

Bracelet en argent, de Saint-Genis, C 1379.

d'une petite plaque en forme de cœur ² (*fig. 15*). Ce motif alterne avec des triangles sur une lampe chrétienne trouvée à la rue Calvin, à Genève ³, comme sur une lampe de même époque, de Paris ⁴, où l'on relève de plus

¹ B 1661.

² C 184.

³ C 177; *Mém. Soc. Hist.*, éd. 4^e, I, pl. I, 3.

⁴ C 1479.

d'autres ornements, le quatrefeuille, le disque accosté de trois points placés en triangle. Or ces derniers emblèmes semblent se rattacher au symbolisme solaire¹, et, à voir cette association, on peut se demander si le christianisme n'a pas conservé sur ces lampes de vieux signes païens.

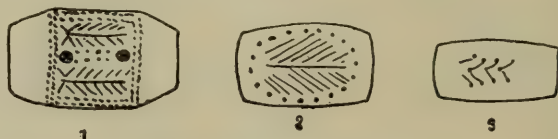


Fig. 13.

1. Epoque rom. (III^e s. apr. J.-C.). Bague en argent, du trésor de Cruseilles, C 460.
2. Id., Bague en argent, de Bonvard, C 1710.
3. Id., Bague en argent, de Bonvard, C 1711.

le triangle déjà si usité dans le décor de l'âge du bronze², les trois disques solaires, le cœur, dont le bracelet de Reignier nous atteste l'origine préchrétienne ?

Un relief gallo-romain de Dôle, malheureusement suspect, groupe un cœur avec divers emblèmes solaires³; dans l'épingle de Frankengrab. déjà citée, l'ouverture en forme de cœur s'unit à la rouelle crucifère; le cœur accompagne le disque rayonnant et le symbole de Tanit, sur un coffret de Carthage⁴, et le quatrefeuille, le disque, sur des œuvres gallo-romaines⁵.

¹ Voir ci-dessous.

² Ci-dessous.

³ FEUVRIER, *Monuments gaulois du Musée de Dôle*, 9^e Congrès préhistorique de France, Lons-le-Saulnier, 1913, p. 544 sq., fig. 3. J'essaie de démontrer l'authenticité de ces reliefs, *Rev. hist. des religions*, 1917, pour paraître.

⁴ *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1899, p. 98, pl.

⁵ TUDOT, *Collection de figurines*, pl. 51; BLANCHET, *Mém. Soc. Antiquaires de France*, LI, 1890, pl. I, 2, p. 159, n^o 8.

L'amulette en cœur ¹ remonte en effet à une très haute antiquité, puisqu'elle apparaît peut-être déjà dans l'art paléolithique ², en tout cas dans la Grèce égéenne, à Haghia Triada ³, et en Egypte, où, placée sur le sein de la

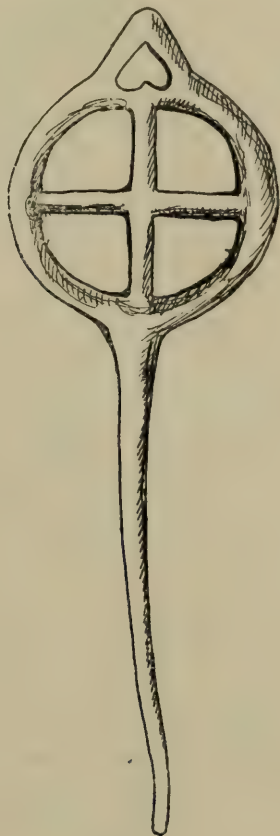


Fig. 14.

Epingle à rouelle, âge du bronze,
Frankengrab, près Worms, B 1661.

¹ Une pendeloque en pierre trouvée près d'Yverdon affecte l'apparence cordiforme. Age du bronze. B 5160.

² DE NADAILLAC, *Les premiers hommes*, I, p. 114; *Revue d'anthrop.*, 1879. 8, p. 158, référ.

³ WEINREICH, *Antike Heilungswunder*, p. 17, note 3; DUS-SAUD, *Les civilisations préhelléniques* (2), p. 398, fig. 294.

momie ou de la statue ¹, elle oblige, par la vertu de sa formule ², le cœur du défunt posé dans la balance ³, à ne déclarer que ses vertus et à taire ses vices. Le rôle du cœur, cet abrégé de la personne et de toutes ses qualités, ce siège de vie, est très considérable dans les religions et dans les croyances populaires de tous les temps et de tous les pays. Les Mexicains arrachaient le cœur de la victime ⁴; en Grèce, on offrait en substitution des pâtisseries de cette forme ⁵, usage dont on connaît maints parallèles ethnographiques. Aujourd'hui encore, on porte en Vendée des bijoux en forme de cœur ⁶, et les cœurs divins de Jésus,

¹ En disant : « Je t'ai apporté ton cœur dans ton ventre pour le mettre à sa place, de même Horus a apporté son cœur à sa mère, de même Isis a apporté son cœur à son fils », MORET, *Du caractère religieux de la religion pharaonique*, p. 160; *Rev. arch.*, 1860, I, p. 79; MASPERO, *Guide du visiteur au Musée du Caire* (3), 1914, p. 317; *Rev. hist. des religions*, 1887, XV, p. 293; FOUCART, *Les mystères d'Eleusis*, 1914, p. 84; SOURDILLE, *Hérodote et la religion de l'Égypte*, 1910, p. 347, note 3.

² « O mon cœur, qui me viens de ma mère, mon cœur de quand j'étais sur la terre, ne te dresse pas contre moi en témoin, ne t'oppose pas à moi en juge, ne querelle point contre moi en présence du dieu grand, maître de l'Hadès, ni en face du gardien de la balance », FOUCART, *l. c.*

³ La pesée du cœur, dans le rituel funéraire, MORET, *Au temps des Pharaons*; JÉQUIER, *Le livre de ce qu'il y a dans l'Hadès*, p. 29; NAVILLE, *La religion des anciens Égyptiens*, p. 150. Cf. dans un conte égyptien, le cœur, en forme de graine, avalé par le mort qui ressuscite, MASPERO, *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne* (3), 1905, p. 15; *Rev. hist. des religions*, 1906, 53, p. 316.

⁴ RÉVILLE, *Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou*, p. 50; CAPITAN, *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles Lettres*, 1910, p. 116 sq.

⁵ HÖFLER, *Archiv für Religionswiss.*, XV, n. 3-4, 1912.

⁶ BONNEMÈRE, *A propos des cœurs vendéens*, Bull. Mém.

de la Vierge, ne reçoivent-ils pas dans le catholicisme un culte spécial et n'opèrent-ils pas des miracles ¹ ?



Fig. 15.

1. Pendeloque en pierre, des environs d'Yverdon, âge du bronze, B 5160.
2. Bracelet en argent, de Reignier (Haute-Savoie), époque romaine, C 184.
3. Lampe chrétienne, trouvée à Genève, rue Calvin, C 177.
4. Cœur, au revers de la lampe précédente.
5. Lampe chrétienne, de Paris, C 1479.

Soc. Anthropol. de Paris, IV, 1903, n° 1 ; BAUDOUIN, *Les bijoux en forme d'organes humains, le cœur vendéen*, *ibid.*, n° 5. Cf. encore sur le cœur amulette, *Rev. hist. des religions*, 1905, 51, p. 21, note 1 ; *Cordate ornament*, *American Naturalist*, 1877, janvier, description d'un ornement en cœur humain, trouvé en Pensylvanie.

¹ CABANÈS-BARRAUD, *Remèdes de bonne femme*, p. 291 ; P. PARFAIT, *L'arsenal de la dévotion* (8), p. 46 sq. ; MALE,

La parure : les épingles

Le Musée de Genève possède une riche série locale d'épingles qui servaient à fixer le vêtement, à retenir et à orner les chevelures. Elles proviennent surtout des *stations lacustres des Eaux-Vives*, d'une *tombe de Douvaine*¹, et présentent la variété des formes habituelles à l'âge du bronze² : tête en anneau circulaire³, seul ou double⁴, tête cylindro-conique, « vasisforme » ou en « tête de pavot »⁵, en crosse⁶, sphérique et ajourée⁷, en rouelle⁸, etc.

Tout pratique qu'il était, leur rôle était aussi prophylactique et rituel⁹. En Chine, les grandes épingles à

L'art religieux de la fin du moyen âge, p. 101. Cf. encore le cœur des saints et des mystiques, portant gravé le nom de Jésus, l'image de la Trinité, les instruments de la Passion, etc. CAHIER, *Caractéristiques des Saints*, I, p. 235; MAURY, *La magie et l'astrologie* (4), p. 370; Id., *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, p. 93-4; COLLIN DE PLANCY, *Dict. critique des reliques*, 1821, I, p. 418; comparer avec le cœur de Râ, en Egypte, qui cachait son nom mystérieux, NAVILLE, *La religion des anciens Egyptiens*, p. 196.

¹ Eaux-Vives, vitrine 11; Douvaine, vitrine 14; CARTIER, *Archives suisses d'Anthropologie générale*, 1914, I, p. 68-9, fig. 3-4 (à tête cylindro-conique).

² DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 316 sq.; épingles de l'époque de Halstatt, *ibid.*, II, p. 843 sq.

³ *Ibid.*, p. 318, fig. 123.

⁴ *Ibid.*, fig. 318, 7.

⁵ *Ibid.*, p. 325, fig. 129.

⁶ *Ibid.*, fig. 128.

⁷ *Ibid.*, p. 324, fig. 127.

⁸ *Ibid.*, p. 323, fig. 126; BELLUCCI, *Parallèles Ethnographiques Amulettes*, 1915, p. 60.

⁹ M. JULLIAN admet le caractère rituel des longues épingles de l'âge du bronze, *Rev. des ét. anciennes*, 1913, p. 77.

cheveux ont leur tête ornée d'animaux, cerf, tortue. qui sont des emblèmes de longévité. On suppose que l'épingle ainsi décorée absorbera un peu de leur pouvoir et fera vivre plus longtemps la femme¹. L'ornementation animale des nombreuses épingles en os qu'a livrées l'Egypte préhistorique, peut être expliquée de la même façon². Si l'on examine dans ce sens les épingles de l'âge du bronze, on reconnaît en elles les motifs dont on signalera plus loin la valeur symbolique et prophylactique : *disque seul ou double, sphère ajourée* dont les trous sont entourés de cercles concentriques incisés, *rouelle double spirale*³, *trois sphères superposées* : autant de talismans qui devaient protéger le porteur de ces objets.

La *tête de pavot*⁴ qui surmonte un grand nombre d'exemplaires, ressemble quelque peu à un *vase*, d'où encore le nom d'épingles à « tête vasiforme ». On sait que celui-ci, sous des formes spéciales, comme celles de l'amphore⁵, de l'œnochoé⁶, ou sous des formes moins nettes, apparaît souvent parmi les amulettes gréco-romaines et étrusques. Il se pourrait qu'à l'âge du bronze déjà il ait eu même emploi (*fig. 16.*)

Plus tard encore, l'ornementation des épingles a con-

¹ FRAZER, *Rameau d'Or*, I, p. 48, note 1.

² CAPART, *Les débuts de l'art en Egypte*, p. 41-2.

³ B 1769 (Eaux-Vives), BELLUCCI, *Parallèles ethnographiques, Amulettes*, 1915, p. 75 sq. Ornaments spiraliformes.

⁴ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 325, fig. 129.

⁵ *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 256, fig. 306.

⁶ *Ibid.* cf. au Musée de Genève, collier étrusque en bronze, auquel sont suspendues des œnochoés, I, 776, et *Catal. Fol.*, I, p. 511, n° 968, 969, 970. Deux boucles d'oreilles en or, d'Arles, du début du christianisme, ont des pendants constitués par des vases, C 711.

servé ces motifs prophylactiques. Si l'on ne saurait donner nécessairement ce sens à la *Vénus*¹, au *gland*², à l'*Isis*³, à la *Fortune*, qui terminent des épingles romaines (fig. 17, 18), on sait cependant que l'*hermès*⁴, le *coq*⁵, le *caducée*⁶, la *pomme de pin*⁷, appartiennent à l'arsenal des amulettes antiques⁸.

. . .

La parure : la peinture corporelle

Les peuples primitifs ont presque tous coutume de peindre leurs corps, même celui des défunts, et cet usage, qui répond à diverses idées religieuses, magiques, prophylactiques, comme aussi au désir de parure, a été

¹ Sur ces épingles de toilette avec figure de Vénus, Caetani LOVATELLI, *Röm. Mitt.*, 16, 1901, p. 382 sq., Di un ago crinale in bronzo. — N° 1794, sans provenance, épingle romaine en os avec buste d'Aphrodite diadémée.

² N° 6790, des Fins d'Annecy; *Rev. arch.*, 1915, I, p. 324. En argent.

³ En os. *Genève*, Tranchées, C. 26.

⁴ 6788, épingle romaine en argent des Fins d'Annecy.

⁵ C 27, *Genève*, Tranchées; intaille des Tranchées, coq sur autel, C. 151.

C 1282, épingle romaine en bronze, de provenance inconnue.

⁶ M F 936.

⁷ Épingle en argent, des Fins d'Annecy; sur le symbolisme de la pomme de pin, *Indic. d'Ant. suisses*, 1914, p. 278.

⁸ Hermès, tête de coq, caducée, *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 256-7, fig. 310-11, 306. Mentionnons encore quelques épingles en os, de l'époque romaine, à tête ornée, provenant du Salève, caverne de Bossey, A 6461, 6462, et caverne de la Table, 5934 (tête sphérique); provenant d'Italie, quelques exemplaires en bronze, Galerie Fol, vitrine 11, *Catal. Fol.*, I, p. 205 sq.

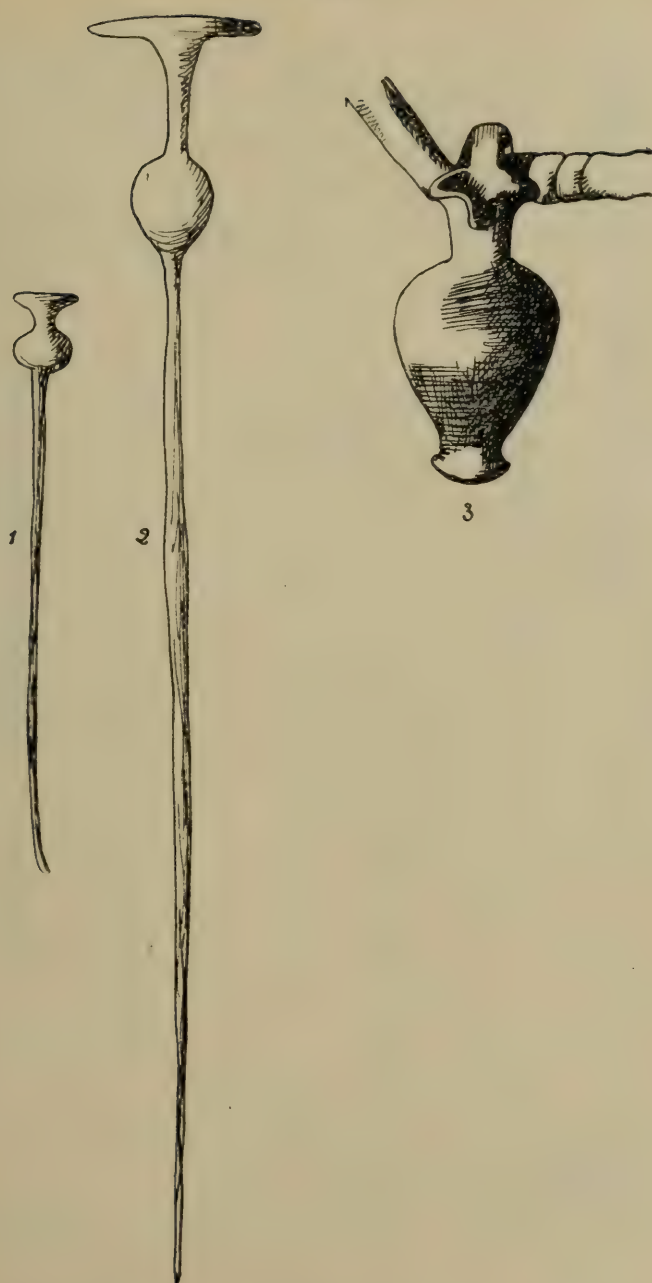


Fig. 16.

Epingles de l'âge du bronze, stations lacustres de Genève.

1. N° 2162. — 2. Anc. 2396.

3. Epoque étrusque ; détail d'un collier en bronze,
avec vases-amulettes, I 776.

connu par les populations paléolithiques¹, néolithiques², mais semble avoir été abandonné à partir de l'âge du bronze³, bien qu'on en trouve des survivances nombreuses dans les pays classiques.

On a constaté la présence, dans des tombes de l'âge du bronze de *Douvaine*, de petits morceaux d'ocre jaune et

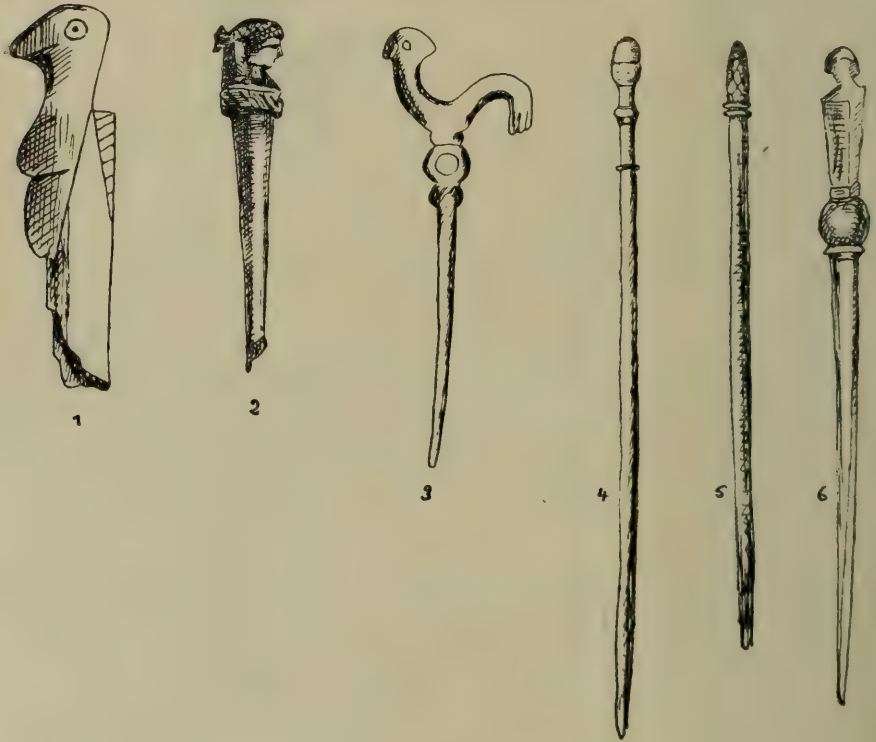


Fig. 17. — Epingles.

1. Epoque romaine. Tranchées (Genève), os, C 27, oiseau.
2. Id., même provenance, os, C 26, tête isiaque.
3. Id., Paris, bronze, C 1282, coq.
- 4-6. Id., Fins d'Annecy, argent, 6788-90, pomme de pin, gland, herme.

¹ DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 202 sq.

² *Ibid.*, p. 565 sq.

³ *Ibid.*, p. 567 sq.

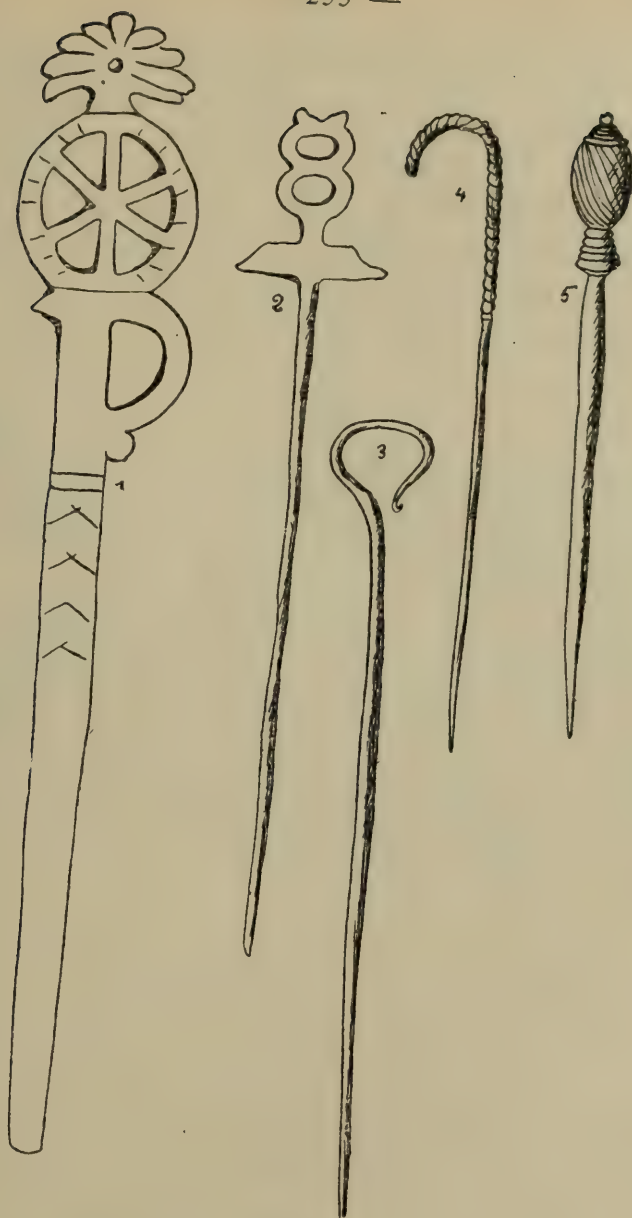


Fig. 18. — Epingles.

1. Bronze, Rouelle, palmette et P. ; époque chrét., *Signum Christi*, C 1280.
2. Bronze, Caducée ; époque romaine, MF 936.
3. Bronze, Crosse ; âge du bronze, stations lacustres des Eaux-Vives, B 1158 (nombreux autres exemplaires).
4. Bronze, Crosse ; époque romaine, MF 1001 (3 exempl.).
5. Os ; vase. MF 3734.

d'autres matières colorantes¹. Faut-il croire que les habitants de notre contrée, à cette époque, conservaient encore l'usage de la peinture corporelle ? M. A. Cartier pense plutôt à une survivance rituelle : on aurait continué à déposer auprès du mort l'ocre dont nos ancêtres aimaient à se barbouiller le corps, mais sans plus en pratiquer l'emploi tombé en désuétude².

* * *

Ces quelques exemples, empruntés jusqu'à présent à la seule parure corporelle, attestent déjà combien sont variés les usages prophylactiques et les signes protecteurs qui couvrent les monuments.

Dans les pages suivantes, amplifiant le sujet, on veut relever systématiquement les diverses pratiques religieuses de nos ancêtres, noter les symboles indépendamment des monuments qui les portent, et en suivre l'évolution sur le territoire genevois, depuis les temps les plus anciens jusqu'à leur fin.

* * *

Le culte des pierres

Dès l'époque néolithique, alors que l'homme a quitté ses grottes, de chasseur est devenu agriculteur et sédentaire, que la vie sociale s'est organisée, on voit paraître ces monuments de pierres brutes ou sommairement taillées, seules ou assemblées, qui servirent souvent de

¹ *Archives suisses d'anthropologie générale*, 1914, I, p. 71-2, 76 k, 77 e. Vitrine 14, 6967, 6982, 6984-7.

² *Ibid.*, p. 81-2.

demeure funéraire et furent l'objet d'un culte jusqu'à une époque très récente, parfois même jusqu'en plein christianisme¹.

Le sol genevois et les environs immédiats de notre canton en ont conservé plusieurs, comme le souvenir de ceux qui ont disparu². De nombreuses légendes s'attachent, comme en toute contrée³, à ces grands blocs que la naïveté et la crainte populaires attribuèrent à des géants, aux fées, au diable. C'est Gargantua, qui remplit, au *Salève*, sa hotte de pierre et de terre, déterminant ainsi la coupure entre le petit et le grand Salève. Il veut combler le port de Genève, en ancêtre fabuleux de nos édiles de 1915. Mais maladroit ou fatigué, il sème son fardeau en route. La terre tombe, et c'est le coteau de Monthoux. Furieux, il saisit un volumineux bloc et le lance contre Genève, où on le voit encore : c'est la plus grosse des *Pierres à Niton*. Un second essai est encore plus malheureux, car la pierre ne dépasse pas Annemasse : c'est la *Pierre à Bochet*, qui a donné son nom à la localité de Moillesullaz (*Mola sola*)⁴.

¹ DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 373 sq.; S. REINACH, *Les monuments de pierre brute dans le langage et la croyance populaires*. Cultes, III, p. 364 sq. Sur le culte des pierres en Suisse, cf. entre autres, TROYON, *Monuments de l'antiquité dans l'Europe barbare*, Mém. doc. soc. suisse d'Hist. romande, XXV, 1868, p. 255 sq.; SCHENK, *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 398 sq.; VIOLLET, *Les monuments préhistoriques de la Suisse occidentale et de la Savoie*, 1872.

² Pour la Suisse, TROYON, *op. l.*; SCHENK, *op. l.*, p. 52; hors de Suisse, DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 378 sq.

³ Cf. entre autres, BLAVIGNAC, *Description de quelques monuments celtiques situés dans les environs de Genève*, Mém. Soc. d'Hist., V, 1847, p. 491 sq.

⁴ REBER, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1915, p. 108; GAUDY LEFORT, *Promenades histor.* (2), 1849, II, p. 55, note 1.

Cette Pierre à Bochet, le diable vient la retourner chaque année, la veille de Noël ¹; c'était sans doute une de ces nombreuses pierres placée en équilibre sur d'autres masses, connues sous le nom de « pierres qui tournent », « pierres mouvantes » ², etc.

Un bloc erratique du *Petit Salève*, autour duquel Gosse réunit les membres de la Société des Sciences naturelles, possédait lui aussi sa légende : entre minuit et une heure, la pierre se soulevait et il en sortait un mouton rouge qui faisait plusieurs fois le tour du rocher ³.

La superstition populaire a reconnu aussi, dans ces grands blocs, les autels sur lesquels les anciens Druides sacrifiaient leurs victimes humaines, et la science moderne, à l'époque où elle était hantée par le souvenir des

Légende analogue : la terre tombée de la hotte de Gargantua a formé le Mont Riond près de Lausanne, *Mém. Doc. Soc. Hist. suisse romande*, XXV, 1868, p. 209. On sait que Gargantua apparaît souvent dans les légendes qui se rattachent au culte des pierres, DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 378, note 2; S. REINACH, *l. c.* Le nom de Moillesullaz se retrouve en plusieurs lieux de l'Allobrogie, BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 94.

¹ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. d'Hist.*, V, 1847, p. 504.

² DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 377.

³ *Bull. Institut national genevois*, XXXIX, 1909, p. 517. Le rouge est la couleur du feu, de l'élément igné, par conséquent du soleil; le mouton serait-il le bélier que les populations gauloises et d'autres peuples ont vénéré comme le symbole du soleil? DÉCHELETTE, *op. l.*, II, 3, p. 1401 sq. La légende conserverait-elle le souvenir déformé du culte du bélier? A Bonne, la tradition populaire prétend que l'on voit parfois dans les ruines du château, la nuit, un bouc noir, et que ceux qui s'amuse à le regarder en prennent les yeux rouges. GAUDY LE FORT, *Promenades historiques* (2), 1849, II, p. 35.

cultes druidiques, a cru trop souvent devoir confirmer cette croyance ¹.

Mais nul ne saurait douter qu'ils ont été vénérés par nos ancêtres.

* * *

Les découvertes d'objets antiques, sous ces pierres, ou tout près d'elles, en sont la confirmation. Fréquemment on a trouvé des instruments de l'âge du bronze sous des blocs erratiques ². Les haches et le couteau de bronze recueillis au XVII^e siècle au pied d'une des *Pierres à Niton*, constituaient assurément un ex-voto. La *Pierre aux Dames*, de Troinex, abritait une sépulture. A *Choisy*, dans la commune de Sciez (Haute-Savoie), les tombes formées de dalles étaient placées auprès d'un grand bloc erratique ³. Dans le champ avoisinant la *Pierre aux Fées*, près de Reignier, on a mis au jour des haches en pierre, en bronze et une poignée d'épée ⁴. Une pierre creusée de cupules a été remployée dans une tombe de l'âge du bronze d'*Hermance* ⁵. Dans celles de *Bernex*, une dalle erratique était placée sous la tête du squelette ⁶, et à *Aire-la-Ville*, « parfois la tête du mort repose sur une pierre choisie avec soin parmi les produits erratiques de l'endroit ⁷. »

¹ Cf. pour la Pierre à Peny, SCHENK, *op. l.*, p. 405, 408.

² TROYON, *Indicateur d'ant. suisses*, 1856, p. 45 ; *Mém. Doc. Soc. Hist. suisse romande*, XXV, 1868, p. 466-7.

³ REBER, *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 298, 300.

⁴ SCHENK, *op. l.*, p. 426-7. Vitrine 14.

⁵ REBER, *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 289, pl. I
SCHENK, *op. l.*, p. 487-9.

⁶ REBER, *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 312.

⁷ *Ibid.*, p. 314.

Ne voulait-on pas que le défunt reposât avec confiance sur le symbole de son culte, comme plus tard les chanoines de Saint-Pierre, étendus mains jointes sur leur dalle funéraire, attendent la résurrection finale, la tête soutenue par la Bible chrétienne¹ ?

On racontait que, dans sa tombe de Ripaille, Félix V posait la tête sur une vieille bible en parchemin, à la fin de laquelle on pouvait lire ces mots concernant la ville de Genève : *Geneva civitas situata inter montes, arenosa, parva, gentes semper petentes aliqua nova*². Légende ou fait réel ? Il se peut que l'habitude de graver ce motif sur la dalle funéraire ait inspiré cette tradition.

* * *

Beaucoup de ces pierres n'existent plus aujourd'hui, et seules d'anciennes mentions, ou certaines appellations locales en attestent l'existence. Blavignac suppose qu'un menhir s'élevait à *Chantepoulet*, car des noms analogues sont fréquemment donnés à ces pierres levées³. Une sentence arbitrale de 1266 mentionne à Troinex, comme limite d'un champ, la *Petra Magna*, la *Pierre-Grand*.⁴ A Cranves, en Haute-Savoie, un lieu est dit *vers Pierre*

¹ Ex. dalle tombale de Philibert de Bonne, mort en 1517, Musée épigraphique, cour de la Bibliothèque publique, n° 170.

² SPON ; GRENUS, *Fragments historiques sur Genève avant la Réformation*, 1823, p. 22, note d ; BLAVIGNAC, *l'Empre genevois* (2), 1875, p. 296 ; id., *Etudes sur Genève* (2), 1872, I, p. 99-100.

³ Pierre au coq ; Pierre de Chantecocq, etc. REBER, *Remarques sur l'ancien culte du soleil*, Bull. Institut national genevois, XLII, 1915 p. 12, 34 (tirage à part).

⁴ *Régeste genevois*, n° 1001 ; BLAVIGNAC, *Mém. Soc. d'Hist.*, V, 1847, p. 505 ; SALVERTE, *Notice sur quelques monuments*, 1819, p. 12 ; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl. p. 11.

Grosse¹, et autour de Troinex d'autres noms conservent le souvenir des pierres qui s'y trouvaient jadis : au *marais de la pierre*, la *Piraz-Marin*, la *Piraz-Mournex*, etc.²

* * *

Ce sont les énormes blocs erratiques³, laissés çà et là par le retrait des glaciers, qui, par leurs dimensions, par leur situation insolite au milieu des champs et des eaux, ont attiré de bonne heure l'attention de nos ancêtres, et leur ont inspiré leurs pensées religieuses et superstitieuses. Dans les récentes *fouilles de la Madeleine*, à *Longemalle*, on a mis au jour plusieurs de ces rochers, témoins des anciennes moraines glaciaires⁴. Ils sont nombreux au *Salève*, et assurément plusieurs d'entre eux, sur lesquels les légendes sont muettes, ont dû être vénérés jadis⁵.

C'est la *Pierre des Suisses*, près des Voirons; la *Pierre de Champ-Moré*, dite aussi « Pierre à voir », au-dessus d'Esery, près du pont du Viaisson⁶; la *Pierre à Popée*, près du Salève et au-dessus de Crevin⁷; la *Pierre*

¹ GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 11.

² BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 505; GALIFFE, *op. l.*, p. 3 et note 2 (suppl.).

³ A. FAVRE, *De la conservation des blocs erratiques*, comm. Soc. d'Hist., 1872; *Mémorial*, p. 175.

⁴ REBER, *Bull. Inst. national genevois*, XLI, 1914, p. 334, 347; id., *Esquisses archéologiques*, 1905, p. 31-9.

⁵ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. d'Hist.*, V, 1847, p. 505; REBER, *Notice sur un bloc erratique appelé « La Plate », situé au Mont Salève*, *Revue savoisiennne*, 1890, p. 195, 198.

⁶ *Patrie Suisse*, XIII, 1906, p. 204.

⁷ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 505; GALIFFE, *op. l.*, suppl. p. 11.

à *Bochet*¹, table circulaire comme une meule, qui a donné son nom à la localité de *Moillesulla*², et qui est fréquemment mentionnée dans les anciens actes.

* * *

De tous ces blocs erratiques, les plus connus des Genevois sont assurément les deux *Pierres à Niton*³, qui émergent des eaux du lac, en face du quai des Eaux-Vives, comme le font la pierre « Mas Niton », dans la

¹ Cf. p. 255. Le nom de Bochet est souvent donné aux blocs erratiques, cf. FONTAINE-BORGEL, *Hermance dès les anciens temps à nos jours*, 1888, p. 13.

² Elle est citée dans la Chronique de Saint-Victor de 1317, à l'occasion du meurtre de Miet Tavel, *Mém. Soc. Hist.*, IX, 1855, p. 304, n° 31 (Molliez Solaz); dans un acte de 1476 : « In territorio apelato de Mollisolaz », *Mém. Inst. nat. genevois*, XII, 1867-8, p. 43, n° XV (Vuy).

Mém. Soc. Hist., V, 1847, p. 495, 504; SALVERTE, *Notice sur quelques monuments*, 1819; REBER, *Anneaux du déluge*, Bull. Inst. national genevois, XLII, 1915, p. 36 (tirage à part).

³ Pierres à Niton : FATIO, *Remarques sur l'histoire naturelle des eaux du Lac*; MALLET, *Hist. de Danemark*, 1787, II, p. 135; MALLET, *Description de Genève ancienne et moderne*, 1807, p. 12-3; BAULACRE, *Œuvres*, I, p. 44 sq., pl. I (les instruments de bronze); BLAVIGNAC, *Mém. Soc. d'Hist. de Genève*, V, 1847, p. 503; id., *Etudes sur Genève* (2), 1872, I, p. 84; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, p. 7, note 1, 43; suppl. p. 10 et note 3; GAUDY LE FORT, *Promenades hist.* (2), 1849, p. 8-9; TROYON, *Mém. Doc. soc. hist. suisse romande*, XXV, 1868, p. 267, 279, 466, fig. 151 (haches et couteau); id., *Habitations lacustres des temps anciens et modernes*, ibid., XVII, 1860, p. 123 sq., 125, 383, pl. X, 17. pl. XI, 5 (haches et couteau), p. 445 (analyse chimique du couteau); KELLER, 7° *Pfahlbautenbericht*, pl. XXIV, n° 24; *Indicat. d'antiquités suisses*, 1882, p. 262; 1881, p. 263; FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 300-2; PERRIN, *Les communes genevoises*, 1905, p. 17; VULLIÉTY, *La Suisse à travers les âges*, p. 17, fig. 36 bis (couteau); SCHENK, *La Suisse préhis-*

baie de Coudrée¹, la « Pierre Equarroz », à Yvoire², et la « Pierre de Cour », sous Lausanne³. Au XIV^e siècle, elles étaient nommées les *pierres Dyolin*⁴, mot que l'on vou-

torique, 1912, p. 112; *Revue arch.*, 1910, II, p. 405, note 5 (réf.); REBER, *Recherches archéologiques dans le territoire de l'ancien évêché de Genève*, Mém. Soc. d'Hist., 1888-95, p. 289-91; id., tirage à part, 1901, p. 122 sq.; id., *Quelques remarques à propos des Pierres à Niton à Genève et des objets en bronze trouvés sur leur emplacement*, Bull. Soc. préhist. franç., 1915; id., *Zwei Bronzemeser von Mellingen und Genf*, Indicateur ant. suisses, IV, 1880-3, p. 262-4; id., *Eine merkwürdige Sorte von Messern aus der Bronzezeit*, Indic. d'ant. suisses, 1915, p. 108 sq.; id., *Remarques sur l'ancien culte du soleil*, Bull. Inst. nat. genevois, XLII, 1915, p. 5 (tirage à part); *Archives suisses des traditions populaires*, 1903, p. 67; DOUMERGUE, *La Genève calviniste*, p. 211 (réf.); TROYON, *Indicateur d'Antiquités suisses*, 1856, p. 45; *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, XIX, 1876, pl. XXIV, 24 (couteau). VIONNET, *Les monuments préhistoriques de la Suisse occidentale et de la Savoie*, 1872, p. XXXIV; F. SORET, *De l'opportunité d'un dragage autour de la pierre de Niton*, comm. Soc. d'Hist., 1838; *Mémorial*, p. 30; sur des couteaux analogues, cf. encore: *Indic. d'ant. suisses*, VII, 1892-5, pl. XXX, 2 (1894, n° 4); V, 1903-4, p. 5, fig. 2; 1915, p. 108 sq. Une vieille formulette rapportée par Blavignac, *L'Empro genevois* (2), 1875, p. 130:

« Où trouve-t-on cela ? »

« Va en chercher sur la Pierre à Niton ! »

On exposait jadis la tête des suppliciés sur la Pierre à Niton, par ex. celle de Francois Espaulaz, peneysan, en 1535, BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1874, II, p. 200.

¹ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1842, I, p. 143. REVON; REBER, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1915, p. 111.

² REBER, *l. c.*

³ Ces blocs erratiques sont à découvert lors des eaux basses du lac; tout près, on a trouvé des pilotis de l'âge du bronze. TROYON, *Mém. Doc. Soc. hist. suisse romande*, 1860, XVII, p. 107.

⁴ 1305, *Régeste*, n° 1543.

drait faire dériver d'Eole, l'antique dieu des vents¹, et la plus grande s'appelait *Petra Conchia*. Mais que signifie le terme de Niton ? Au dire d'un ancien auteur : « A cause de la pierre dicte Neyton, qui se voit au milieu du lac de Genève, on appelle aussi Neytons les Genevois² ». Il se trompe assurément. En qualifiant ainsi les Genevois, on ne songeait nullement à la pierre lacustre, mais on leur appliquait un terme courant signifiant « diable, lutin », que l'on retrouve en vieux français (netun, neton)³, et qui est encore usité dans quelques-unes de nos contrées, par exemple en Gruyère, dans le canton de Vaud, pour désigner un enfant rusé (niton)⁴. Voltaire a exprimé la même idée dans son apostrophe bien connue :

« Genevois, quand je te vois,
je crois voir le diable devant moi ! »

Quant à l'étymologie du mot, elle est fort claire. Il est inutile d'évoquer, avec les antiquaires d'autrefois hantés par les souvenirs druidiques, Neith, déesse gauloise des eaux⁵ ; c'est une corruption du latin *Neptunus*, la divinité devenue démon, suivant un processus déjà signalé.

Une cavité creusée sur la plus grande de ces pierres a jadis été interprétée comme un autel où l'on offrait des

¹ FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 300-2.

² BOREL, *Préface du trésor des antiquités celtiques* ; GAUDY-LE FORT, *Promenades hist.* (2), 1849, p. 8-9 ; *Nos centenaires*, 1914, p. 29 ; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1872, I, p. 61.

³ *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 503 ; ENLART, *Manuel d'arch. française*, III, Le costume, p. 179.

⁴ *Archives suisses des traditions populaires*, XIII, 1909, p. 93.

⁵ MALLET, *Hist. de Danemark*, etc.

sacrifices à Neptune. Il est plus vraisemblable de penser qu'avant la Réforme une croix y avait été plantée, comme ce fut souvent le cas pour ces pierres vénérées des païens, que le christianisme crut purifier en y mettant son emblème¹, ou qu'un poteau y supportait un fanal ou les têtes des suppliciés. Toutefois, le bloc qui est le plus près du bord montre aussi deux petites écuelles, dont le sens symbolique ne saurait prêter au doute, et qui durent être l'objet du culte antique². Celui-ci est irréfutablement attesté par la découverte faite au XVII^e siècle, au pied de la pierre la plus grande, de trois haches et d'un couteau datant de l'âge du bronze³. Ce n'était sans doute point, comme on le crut, des instruments de sacrifice, mais un ex-voto déposé près de la pierre sacrée, par nos ancêtres lacustres.

* * *

La *Pierre aux Dames*⁴, transportée en 1872 de Troinex sous Salève au Jardin des Bastions, en face du David

¹ MALLET, GALIFFE, TROYON, REBER.

² REBER, *Mém. Soc. d'Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 289-91.

³ Vitrine 11, anc. 64 (couteau); B 1394-6 (haches).

⁴ Les Dames sont les fées, en langage populaire. Deux pièces de terre voisines portaient les noms de « Crêts aux Dames », et « Pré aux Dames » (GAUDY LE FORT, *Promenades historiques* (2), 1849, I, p. 112). Près de Mègeve, il y avait un tumulus dit le « Plan des Dames », sur lequel chaque passant devait jeter une pierre pour honorer les deux mortes qu'on y disait ensevelies (BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1872, I, p. 91). — Bibliogr. de la Pierre aux Dames : SALVERTE, *Notice sur quelques monuments anciens situés dans les environs de Genève*, 1819; BLAVIGNAC, *comm. Soc. d'Hist.*, 1847; *Mémorial*, p. 70; *Mém. Soc. d'Hist.*, V, 1847, p. 492 sq. pl.; id., *De la Pierre aux Dames et des démarches à faire pour conserver ce monument dans le pays*, *comm. Soc. d'Hist.*, 1849; *Mémorial*, p. 75; id., *Des fouilles*

en bronze de Chaponnière¹, tient son nom des quatre grossières figures qui y sont sculptées côte à côte, dans la même attitude. Une légende prétend qu'elle recouvrait

à faire autour de la Pierre aux Dames près Troinex, comm. Soc. d'Hist., 1847; *Mémorial*, p. 69; id., *De l'origine celtique de la Pierre aux Dames près Troinex*, réponse à des critiques de Gobineau, comm. Soc. d'Hist., 1853; *Mémorial*, p. 94; id., *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 168; A. FAVRE, *Description géologique du Canton de Genève*, 1880, II, par. 51, p. 65-6; *Journal de Genève*, 9 décembre 1877; Lettre du propriétaire de la Pierre aux Dames, offrant de la vendre à la Société d'Hist. de Genève, 1848; *Mémorial*, p. 72; Lettre de feu Ch. Clavel sur la Pierre aux Dames de Troinex, comm. de Gosse, Soc. d'Hist., 1868; *Mém. Soc. d'Hist.*, XVII, 1872, p. 114; H. GOSSE, *Analogie des monuments d'origine scythe, trouvés en Crimée par M. de Gilles, et de la Pierre aux Dames*, com. Soc. d'Hist., 1868; *Mémorial*, p. 159; RIGAUD, *Mém. Soc. d'Hist.*, IV, 1845, p. 18-9; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 11-2, fig.; TROYON, *Mém. et Doc. Soc. Hist. Suisse romande*, XXV, 1868, p. 273-80, 368-9; VIONNET, *Les monuments préhistoriques de la Suisse occidentale et de la Savoie*, 1872, pl. XXX et XXXI; PERRIN, *Les communes genevoises*, 1905, p. 69; VULLIÉTY, *La Suisse à travers les âges*, p. 32, fig. 79; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, p. 168; id., *Architecture sacrée*, p. 45, pl. VI; RIGAUD, *Renseignements sur les Beaux-Arts à Genève* (2), 1876, p. 4 sq.; REBER, *Recherches archéologiques*, 1901, p. 125 (référ.); id., *La Pierre aux Dames de Troinex sous Salève*, *Revue savoissienne*, 1891, p. 209-18; *Indicateur d'antiquités suisses*, 1871, p. 213; DENKINGER, *Hist. de Genève*, p. 12, fig.; ROMANG, *Die Druidensteine bei Genf*, *Das Schweizerhaus*, 1873, p. 72 sq.; *Rev. Arch.*, 1910, II, p. 404, note 2 (référ.); 1915, I, p. 318; *L'Anthropologie*, 1894, V, p. 102; SCHENK, *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 321-3, fig. 77; KELLER, *Der Matronenstein, Pierre aux Dames, bei Genf*, *Ind. d'antiquités suisses*, 1872, p. 336-8, pl. XXXI, 3; KOLLMANN, *Schädel aus jenem Hugel bei Genf auf dem einst der Matronenstein Pierre aux Dames gestanden hat*, *Verhandl. des Naturalistes de Bâle*, VIII, 1886, p. 204; *Rev. d'Anthropologie*, 1887, 16, p. 107; *Revue Ecole d'Anthropologie*, 1892, p. 45, fig. 6.

¹ *Bull. Soc. d'Hist.*, 1892-7, I, p. 8.

la sépulture de quatre infortunées : éprises d'un même amant infidèle, elles en furent tour à tour délaissées et en moururent de douleur ; l'amant volage lui-même reposait à côté de ses victimes, et la place de son tombeau était marquée par un second bloc en arrière du premier. Dans cette légende, on a voulu reconnaître ¹, avec quelque vraisemblance, puisque de tels contes ont ailleurs ce sens, une allégorie astronomique : les amantes seraient les quatre saisons, et l'amant serait le soleil, qui les abandonne successivement. A Louèche, dit-on, une pierre sur laquelle est sculpté un cercle, recouvre un mort qui sera délivré de sa malédiction quand le cercle, s'étendant lentement, aura débordé la pierre : on a vu avec raison dans ce disque le symbole préhistorique du soleil ², et l'on aura l'occasion de signaler plus loin diverses pierres qui sont les témoins irréfutables de ce culte héliaque, très répandu dans nos contrées. Il n'est pas sans intérêt de rappeler, en faveur de l'hypothèse solaire, que le jour de la fête des Brandons, on allumait auprès de la Pierre aux Dames le premier feu, chef de file des feux de la contrée.

Quoiqu'il en soit, la pierre recouvrait plusieurs tombeaux, et, confirmation curieuse de la légende, les ossements recueillis étaient ceux de quatre femmes et d'un homme.

Des hypothèses très diverses ont été émises au sujet de ce monument, dont quelques-uns ont contesté l'antiquité. Galiffe y voit l'œuvre de « quelque dilettante ou apprenti tailleur de pierres » ³; Blavignac reconnaît dans

¹ SALVERTE.

² *Indicateur d'antiquités suisses*, 1857, p. 46.

³ *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 11-2, fig.

ces figures les images des fées, taillées à une époque peu reculée¹. Mais ce scepticisme n'est point fondé, car on possède des monuments analogues dont l'authenticité ne saurait prêter au doute. Schenk évoque le souvenir de la déesse néolithique² et date la sculpture de cette époque³. Troyon identifie l'attribut indistinct que portent les « dames » à la coupe des images des Kourganés⁴, et songe au temps des invasions des Huns⁵ et des Hongrois. Keller rappelle les « matres » celtiques, et Bonstetten ne veut pas reculer cette pierre avant la conquête romaine, puisque le tertre sur lequel elle était placée contenait des débris de tuiles romaines. Ces deux dernières opinions, les plus vraisemblables, ne sont pas contradictoires. Les Matres, on le verra, ont été adorées à Genève, et la conquête romaine n'en a pas supprimé le culte, pas plus que dans le reste de la Gaule. Mais il est fort vraisemblable que la pierre était déjà sacrée pour les habitants des âges néolithiques et des époques ultérieures, comme tant d'autres du canton, avant qu'elle ait reçu des images anthropomorphiques.

* * *

Rencontre-t-on, sur le territoire genevois et aux alentours immédiats, outre ces blocs isolés, abandonnés par le retrait des glaciers, ceux que l'homme a dressés lui-

¹ *Mém. Soc. d'Hist.*, V, 1847, p. 495, 497.

² Sur l'idole néolithique, DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 583 sq.

³ *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 321-2.

⁴ Il est plus vraisemblable qu'il s'agit d'une coupe que d'une bourse (BLAVIGNAC, SCHENK, etc.).

⁵ Blavignac pense aussi aux Huns, *Etudes sur Genève*(2), I, 1872, p. 168.

même, les *menhirs*¹, et ceux qu'il a assemblés par plusieurs, les *dolmens*², les *cromlechs*³ ?

S'il n'existe plus aucun menhir, le type du dolmen est représenté par la *Pierre aux fées*, de Reignier⁴, dite aussi *Pierre des morts*, terme qui confirme la destination funéraire de ce monument, près duquel, du reste, on a découvert divers objets de l'âge du bronze ; par la *Cabane aux Fées*, ou *Cave aux Fées*, de Saint-Cergues⁵. Mais les dolmens que l'on a pensé retrouver dans la *crypte de Saint-Gervais*⁶ et sur l'emplacement de Saint-

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 431 sq., destination, p. 438 sq.

² *Ibid.*, p. 381 sq.

³ *Ibid.*, p. 444 sq.

⁴ VIONNET, *op. l.*, pl. I-II ; *Indicateur d'antiquités suisses*, 1859, p. 42-43 ; BLAVIGNAC, *Mém. Soc. d'Hist.*, V, 1847, p. 498 sq., pl., fig. A ; id., *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 91 ; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl. p. 10, fig. 11 ; H. GOSSE, *Fouilles faites à la Pierre aux Fées près Reignier*, Comm. Soc. hist., 1853 ; *Mémorial*, p. 94 ; *Album de la Suisse romande*, 3^e volume (dessin de Burdallet) ; LAMPMANN, *Der Feenstein bei Reignier in Savoyen*, *Illustrierte Zeitung*, 12 septembre 1868 ; *Mém. et Doc. Soc. Hist. suisse romande*, XXV, 1868, p. 79 ; SCHENK, *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 426-7, pl. XV, 1 ; VULLIÉTY, *La Suisse à travers les âges*, p. 32, fig. 80

⁵ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 500, pl., fig. A ; id., *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 90 ; VIONNET, *op. l.*, pl. III ; SCHENK, *op. l.*, p. 427-8, pl. XV, 2 ; VULLIÉTY, *op. l.*, p. 32, fig. 78 ; *Mém. Doc. Soc. Hist. suisse romande*, XXV, 1868, p. 80.

⁶ BLAVIGNAC ; REBER, *Les anciens tombeaux trouvés dans l'église de Saint-Gervais*, Bull. Soc. Hist., III, 1907, p. 11 ; id., *Remarques sur l'ancien culte du soleil*, Bull. Inst. national genevois, XLII, 1915, p. 5-6, 12 (tirage à part) ; *Rev. arch.*, 1910, II, p. 404 ; BAULACRE, *Journal helvétique*, 1745, p. 153 ; 1750, p. 510 ; *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 3, 1893, p. 15, note 4 (GOSSE).

*Pierre*¹, ne sont qu'hypothétiques². Je ne sais ce que fut le dolmen de la *Pierre à cache de Mandrin*, à l'entrée du bois de la Perrière, que mentionne Blavignac.

Quant aux cromlechs, Salverte a signalé un prétendu cercle druidique à droite de la route qui conduit de Douvaine à Thonon, Blavignac a en effet remarqué, dans un champ à la hauteur du village d'Anthy, une douzaine de pierres rangées en cercles, avec deux grands blocs au milieu³.

. . .

On l'a déjà remarqué, certaines de ces pierres sont vierges de tout ornement, alors que d'autres montrent à leur surface des sculptures. La *Pierre aux Dames* porte quatre figures humaines. Mais le plus souvent ce décor est aniconique, et ce sont des cupules (*Pierres à Niton*), parfois réunies par des rainures en des dessins variables, comme sur la *Pierre à Peny*, près de Mies, dont on déterminera plus loin le nom significatif⁴. Une de ces pierres à cupules avait été remployée dans une *tombe d'Hermance*, à l'âge du bronze⁵.

¹ BLAVIGNAC, *Notes historiques*, p. 25; MALLET, *Description de Genève ancienne et moderne*, 1807, p. 132; ARCHINARD, *Les édifices religieux de la Vieille Genève*, p. 208-9; *Indicateur d'antiquités suisses*, 1908, X, p. 225; *Revue histoire des religions*, 1915, LXXII p. 5; C. MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 7; *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, fasc. 3, 1893, p. 15 (GOSSE).

² BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 91.

³ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. d'Hist.*, V, 1847, p. 505; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 11.

⁴ FONTAINE-BORGEL, *Antiquités genevoises*, *La Pierre à Peny*, *La Suisse radicale*, 8 janvier 1871; REBER, *Esquisses sur Genève et les environs*, 1902, p. 146 sq., 154; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 12, note 1; SCHENK, *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 52, 404, 408.

⁵ Ci-dessus, p. 257.

Elles appartiennent à la catégorie très nombreuse des pierres sculptées préhistoriques, que M. Reber a signalées en grand nombre en Suisse et en Savoie, qui existent du reste en des contrées diverses et qui peuvent remonter à l'âge néolithique déjà, si la plupart toutefois ne semblent pas antérieures à l'âge du bronze ou même descendent jusqu'à l'âge du fer. Les hypothèses aventurées par lesquelles on a voulu souvent interpréter le sens de ces gravures, cupules, rainures, croix, disques, etc., ont jeté sur ces monuments un fâcheux discrédit¹. Mais on ne saurait mettre en doute l'authenticité de la plupart d'entre eux, et la valeur religieuse de leurs symboles², que l'on précisera plus loin³.

* * *

Aujourd'hui que l'antique vénération pour les pierres est éteinte, elles disparaissent par des actes de vandalisme contre lesquels on s'est insurgé à bon droit, mais

¹ La littérature sur ce sujet est énorme à l'heure qu'il est. On consultera avec intérêt les travaux de M. B. Reber, qui s'est spécialement occupé de cette question en notre pays. Cf. *L'âge et la signification des gravures préhistoriques*, Compte rendu du XIV^e Congrès international d'Anthropologie et d'Arch. préhistoriques, Genève, 1914, II, p. 231 sq., avec bibliographie, p. 259 sq.; L. SCHAUDEL, *L'origine et la signification des pierres à cupules, écuellenes ou bassins*, ibid., p. 263 sq.; SCHENK, *op. l.*, p. 398 sq., etc.

² DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 615 sq. « Ce qui semble hors de doute, c'est leur caractère religieux et symbolique. »

³ Cf. encore, au Musée de Genève : bloc de schiste quartzeux, creusé sur trois points de sa surface pour former une écuellenne, provenant de Salvan, Musée épigraphique, n° 516, don de M. Reber, 1902. REBER, *Arch. f. Anthropol.*, XXVII, 1896, Vorhistorische Sculpturen Denkmäler im Canton Wallis. Pierre à cupules et rainures, provenant de Saint-Aubin (Neuchâtel), de l'âge du bronze (moulage, n° 3315).

sans grand succès ¹. Parfois aussi ces grands blocs erratiques, après avoir reçu les ex-votos et abrité les sépultures de nos ancêtres, retrouvent une destination analogue, puisqu'on aime maintenant à encastrier sur leur paroi le médaillon de bronze de quelque homme illustre ². Au *jardin des Bastions*, c'est celui de H.-A. Gosse, fondateur de la Société helvétique des Sciences naturelles ³; au *cimetière de Saint-Georges*, celui de Carl Vogt est inséré dans le bloc erratique provenant du Mont Gosse, qui avait servi à une démonstration scientifique du savant ⁴.

*
* * *

Le culte des eaux

Dès une époque très reculée, dès l'âge du bronze en tout cas, nos ancêtres adoraient les sources, les cours d'eau et les lacs ⁵, car cette religion est une des formes les plus répandues chez les peuples de culture encore

¹ Cf. en particulier REBER, *La question de la conservation des monuments préhistoriques*, Compte rendu du XIV^e Congrès international d'Anthropologie et d'Arch. préhistoriques, Genève, 1914, II, p. 515 sq.

² Ex. le monument de Juste Olivier à Gryon, *Patrie suisse*, XIII, 1906, p. 294 sq.; la « Pierre à Bot », près de Chaumont (Neuchâtel), avec les noms d'Agassiz, Desor et Du Pasquier, *ibid.*, IX, 1902, p. 171, fig.; le monument commémoratif de Schybi et Emmenegger, à Escholzmatt, Lucerne, 1903, *ibid.*, X, 1913, p. 220, fig.; le bloc en granit du Valais, avec médaillon de H.-F. Sandoz, à Tavannes, *ibid.*, 1916, p. 168, fig.

³ *Bull. Inst. national genevois*, XXXIX, 1909, p. 521-2, fig.

⁴ *Patrie suisse*, IV, 1897, p. 34, fig.

⁵ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 451-3.

inférieure¹. En pays celtiques, elle a laissé de nombreuses traces² et a survécu sous forme chrétienne jusqu'à nos jours³.

Si l'on n'a pas découvert, sur notre canton, des ex-votos et des canalisations attestant avec toute évidence l'existence de ce culte, comme ce fut le cas à Saint-Moritz dès l'âge du bronze III⁴, il est cependant vraisemblable que les anciens habitants de Genève ne l'ont pas ignoré⁵.

* * *

La situation topographique elle-même le nécessitait. Partout de l'eau en abondance. Le lac Léman, dont le nom vient peut-être d'un radical celtique *lim*, signifiant

¹ TYLOR, *Civilisation primitive*, trad. BARBIER, II, p. 271 ; HARTLAND, *The legend of Perseus*, II, p. 175 sq. ; SAINTYVES, *Les vierges mères*, p. 39 sq. ; LAGRANGE, *Etudes sur les religions sémitiques* (2), p. 158 sq. ; USENER, *Archiv f. Religionswissenschaft*, 1905, 8, p. 559 sq.

² GUÉNIN, *La déesse gallo-romaine des eaux*, Soc. Acad. de Brest, XXXIV, 1910 ; RODET, *Le culte des sources thermales à l'époque gallo-romaine*, Paris, 1908 ; BONNARD, *La Gaule thermale*, 1908 (en Suisse, p. 488 sq.) ; BERTRAND, *La religion des Gaulois*, p. 191 sq. ; RENEL, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, p. 166 sq. ; BEAULIEU, *Antiquités des eaux minérales de Vichy, Plombières, etc.*, 1851 ; MALLET. CORNILLON, *Histoire des eaux minérales de Vichy*, 1909 ; A. REINACH, *Le Klapperstein*, p. 96, note 2, référ.

³ BERTRAND, *l. c.* ; RENEL, *op. l.*, p. 379, etc.

⁴ DÉCHELETTE, *op. l.*, p. 452-3, référ. ; *L'Anthropologie*, 19, 1908, p. 502-3, référ. ; *V^e Rapport de la Société suisse de pré-histoire*, 1912, p. 126, référ. ; HEIERLI, *Ind. Antiq. suisses*, IX, 1907, p. 265 sq. ; ROBBI, *Die Heilquellen von StMoritz* (2), 1913.

⁵ C'est l'avis de M. A. CARTIER, *Archives suisses d'Anthropologie générale*, 1914, I, p. 63, note 2.

marais¹, donnait naissance² au grand fleuve qui s'en échappait impétueux, le Rhône³. L'Arve, qui se jetait dans le Rhône beaucoup plus près du lac que maintenant, avait un cours vagabond, creusait profondément son lit, formait de hautes moraines, puis les rongea et les entraînait⁴; débordant souvent, elle causait maints ravages⁵. Vers ces deux fleuves, sur tout le territoire, des rivières et des ruisseaux se frayaient passage, ces « nants » que les pluies gonflent et font dévastateurs : la Sayma⁶,

¹ A rapprocher du grec *λίμνη* ; se retrouve dans les noms Limagne, etc.; JULLIAN, *Rev. des ét. anciennes*, 1911, p. 344-5.

² C'était du moins l'opinion des anciens ; LUBKERS, *Reallexicon der klass. Altertums*, 8^e éd., 1914, p. 587, s. v. *Lemanus Lacus*; FOREL, *Le Léman*.

³ Erosions du Rhône, GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 17 sq.

⁴ *Ibid.*, p. 19; les « ruinae », les falaises, en particulier celles de Champel, *Mém. Soc. d'Hist.*, VII, 1849, p. 249.

⁵ D. COLLADON, *Description de la terrasse d'alluvions sur laquelle est bâtie la ville de Genève*, Archives des sciences physiques et naturelles de la Bibliothèque universelle, 1870, XXXIX, p. 37 sq. ; id., *Note sur les dépôts de la rivière d'Arve aux environs de la ville de Genève*, Bibliothèque Universelle, 1874, LI, p. 139 sq.

Les débordements de l'Arve étaient fréquents à Genève. En 1483, on travaille pour en préserver Plainpalais : GRENUS, *Fragments hist. sur Genève avant la Réformation*, 1823, p. 57; inondations à Plainpalais et à Carouge, en 1733, PERRIN, *Les communes genevoises*, 1905, p. 52.

⁶ La Sayma, qui sort des marais de Compois (commune de Meinier), passe à Chêne et se jette dans l'Arve à Villette. Elle est mentionnée dans des actes de 1227 (*Régeste*, n° 635), de 1301 (*Régeste*, n° 1484; *Mém. Soc. d'Hist.*, XIV, 1862, p. 293, n° 277).

l'Alondon¹, le nant de Saint-Gervais², Trainant³, Jargonant⁴, le nant d'Entrenans, entre Genève et Vandœuvres⁵, le nant de Braille, près de Versoix⁶. Ça et là de vastes marécages croupissaient⁷, dont les noms

¹ La London ou Alondon se jette dans le Rhône entre Russin et Dardagny; plusieurs rivières de l'ancien diocèse de Genève portent ce nom. Elle est citée dans des actes de 1292, 1305, *Régeste*, n° 1360, 1549. Ses érosions : GALIFFE, *op. l.*, suppl., p. 19-20; vue de sa jonction avec le Rhône, PERRIN, *Les communes genevoises*, 1905, p. 138, pl.

² Cité dans un acte de 1265, *Régeste*, n° 982. Ravages du petit nant des Grottes, appelé « Pissevache », qu'on dut canaliser pour préserver Saint-Gervais : GALIFFE, *op. l.*, suppl., p. 21; *Mém. Soc. Hist.*, III, p. 210, note.

³ Ce nant est fréquemment mentionné dans les anciens actes : dès le XII^e siècle, GALIFFE, *op. l.*, suppl. p. 74; 1188 (*Régeste*, n° 449); 1309 (*Régeste*, n° 1640; *Mém. Soc. d'Hist.*, VIII, 1852, p. 252, n° 27); 1368 (*Mém. Soc. d'Hist.*, XVIII, 1872, p. 298, n° 173); 1442 (à l'occasion de l'entrée de Frédéric III d'Autriche à Genève; on va à sa rencontre jusqu'à Trainant); GAUDY LE FORT, *Promen. hist.* (2), 1849, I, p. 9-10; GRENUS, *Fragments hist. sur Genève avant la Réformation*, 1823, p. 21, note; *Nos Centenaires*, 1914, p. 31. Cf. encore : FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 283-4; *Nos Centenaires*, 1914, p. 32 sq. Sur les ravages de ce torrent, GALIFFE, *op. l.*, suppl. p. 21.

⁴ Nant de Jargonant, dit aussi « Hurtebise », « de la Scie », mentionné dans l'état matériel de 1475, *Mém. Soc. d'Hist.*, VIII, 1852, p. 372, 395, 401; en 1495, on y construit un pont; en 1534, les Savoyards, ayant échoué leur attaque contre Genève, exécutent leur « retraite de Jargonant ». Ses inondations étaient violentes. GALIFFE, *op. l.*, suppl., p. 21; PERRIN, *Les communes genevoises*, 1905, p. 20, 22-3; *Nos Centenaires*, 1914, p. 38; FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 328-332.

⁵ Cité en 1475, *Mém. Soc. d'Hist.*, VIII, 1852, p. 397.

⁶ Fort mal famé jusqu'au début du XIX^e siècle, *Mém. Soc. d'Hist.*, XX, 1879-88, p. 306, note 2.

⁷ Cf. encore les marais de Bossey et le projet de leur drai-

de Plainpalais¹, de Palais à Rive², de Semine³, ont gardé le souvenir ; ce n'est point à tort que dans la *Capitatio de nominibus regionum Galliæ*, Genève est désignée sous le nom de *Civitas Genevensium idem et Palustria*, c'est-à-dire « marécageuse »⁴. Ces vastes espaces de pâturages fangeux, entrecoupés de bois et d'arbustes, s'appelaient jadis des « Bougeries », nom que la commune de Chêne-Bougeries a conservé⁵.

* * *

L'étymologie de certaines localités de notre pays rappelle le culte des eaux. Le suffixe celtique *ona* sert très souvent à former les noms de rivières et de sources, et les Romains ont cru, semble dire Ausone, qu'il signifiait lui-même source. Il se retrouve dans les noms de Lausanne (Lousona), Divonne (Divona), ce dernier,

nage, *Bull. Institut national genevois*, VI, 1857, p. 42, 46, 52 ; les marais des environs de Jussy ; ceux d'Etrembières, etc.

¹ On a discuté l'origine du nom de Plainpalais, qui rappellerait, soit les pieux fichés en terre pour préserver contre les inondations du fleuve, soit, ce qui est plus vraisemblable, l'état marécageux du lieu (palus).

² Paluays, ou Palays, nom d'une localité au bord du lac, du côté de Rive, dont l'étymologie est la même que celle de Plainpalais : *Régeste*, n° 1522 (1303), 1543 (1305), 1592 (1306). L'étymologie proposée par Fontaine-Borgel, « endroit plat, grève », est fantaisiste, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 304 ; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1872, I, p. 61.

³ Territoire entre le Vuache et le Rhône, de « sedimen », sédiment, dépôt, *Régeste*, table, s. v.

⁴ *Régeste genevois*, n° 293 ; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 61.

⁵ *Mém. Soc. Hist.*, VIII, 1852, p. 371, n° 2 (1475) ; IX, 1855, p. 99 et note 18 ; PERRIN, *Les communes genevoises*, 1905, p. 49 ; *Régeste*, n° 1554.

très fréquent en pays celtique, tirant son radical de *divo* ou *devo*, synonyme du latin *divus*, divin ¹. Epona (de *epos*, cheval, et *ona*, source), serait la déesse chevaline des sources, comme Damona serait la fontaine du daim divin.

* * *

Genève possède diverses sources, plus ou moins anciennement connues. Le nom des *Eaux-Vives* n'est-il pas caractéristique ? Il existe des eaux minérales à *Drize* ²; celles de *Cologny* furent visitées en 1620 par cinq médecins, sur l'ordre de la Seigneurie de Genève ³.

La tradition leur rattache parfois des souvenirs antiques. On dit qu'une source au pied du *Mont Gosse*, au Salève, aurait été connue du temps des Gaulois, d'où le nom de « Fontaine d'Esculape » ⁴; que les sources sulfureuses d'*Etrembières* étaient exploitées par les Romains, dont la route passait non loin de là ⁵, ainsi que les eaux ferrugineuses de *Tougues* ⁶. La légende de la *fontaine*

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 452; S. REINACH, *Rev. arch.*, 1915, II, p. 162; 1903, II, p. 349; *Rev. des ét. anciennes*, 1903, p. 36, n° 2; *Mélanges Boissier*, p. 308.

² TINGRY, *Analyse des eaux minérales de Derize*, près Carouge, 1785.

³ Th. DUFOUR, *Rapport médical sur des sources d'eaux minérales à Cologny* (1620), comm. Soc. d'Hist., 1879; *Mém. Soc. d'Hist.*, XX, 1879-88, p. 156; *Mémorial*, p. 206; FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 183.

⁴ Cette source a été rétablie par H.-A. GOSSE, *Bull. Inst. nat. genevois*, XXXIX, 1909, p. 478; rappelons que Gosse avait essayé, en 1790, de fabriquer chimiquement des eaux minérales, *ibid.*, p. 212-3.

⁵ Cette source est aujourd'hui débitée par une buvette, appelée « Buvette des Eaux Minérales », *ibid.*, p. 481.

⁶ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1872, p. 139.

de César, sur la route de Veyrier à Etrembières¹, conserve assurément les traces du vieux culte des eaux. La procession d'Hérode y passe à minuit : le vieux monarque, à cheval, galope dans la direction de Bossey, et sa tête roule devant lui. Or, on l'a dit en mentionnant la déesse Epona, le cheval divin celtique est souvent mis en relation avec les sources, qu'il fait jaillir, tel en Grèce Pégase, en frappant le sol de son sabot, car les hommes, ignorants des causes physiques, ont souvent assimilé les sources jaillissantes à des animaux rapides, comme la biche et le cheval². Le cheval d'Hérode ne serait autre que la vieille divinité³. Ces cavaliers acéphales⁴, poursuivant leur tête ou la brandissant comme une lanterne, qui sont fréquents dans les légendes de la chasse infernale⁵, rappellent à l'esprit certains monuments de l'art celtique, où le cheval, seul ou monté par un personnage, porte devant lui ou au-dessus de sa croupe des têtes humaines (*fig. 19*), motif qui s'est perpétué dans les arts gallo-romain et barbare, et qu'on a mis en relation avec le vieux culte du cheval et du cavalier solaire⁶.

¹ PERRIN, *Les communes genevoises*, 1905, p. 70-1 ; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 141-2.

² *Rev. arch.*, 1915, II, p. 162, etc.

³ Rapprochement analogue, A. REINACH, *Le Klapperstein*, p. 100 (à propos de la chasse infernale).

⁴ Ces types acéphales, assez fréquents dans le folklore, remontent au vieux dieu acéphale païen, toujours de sens solaire, ainsi que l'a montré M. DELATTE, *Etudes sur la magie grecque*, v. Ἀκεφαλὸς Θεός, Bulletin de Correspondance hellénique, XXXVIII, 1914, p. 189.

⁵ Sur l'acéphalie, cf. BAUBO, *Rev. hist. des religions*, 1914, LXIX, p. 193 sq.

⁶ *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 35 sq. Dans la mythologie grecque, le cavalier céleste est aussi en relation avec les sources, *Rev. des études anciennes*, 1912, p. 149.

On ne s'étonnera pas de voir surgir le soleil à propos du culte des eaux, puisque les sources thermales furent de bonne heure consacrées, chez les Celtes comme chez les Grecs, au dieu du feu céleste, dont un des emblèmes

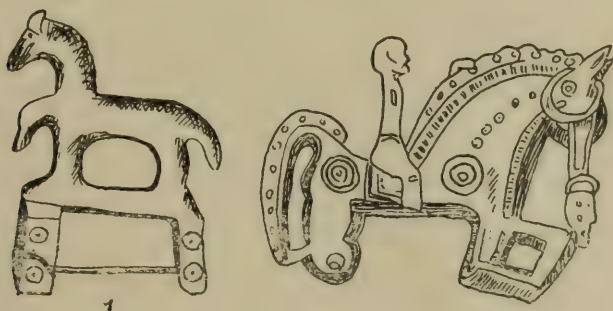


Fig. 19.

1. Fibule de bronze, sans provenance, du IV^e siècle après J.-C., M 838. Cf. Besson, *L'art barbare*, p. 147, pl. XXIV (Châinette de Fétigny).
2. Fibule ibérique, âge du fer ; *Rev. arch.*, 1909, I, p. 323, fig. 11.

était le cheval, et puisque cette attribution s'étendit dans la suite même aux fontaines froides possédant des vertus curatives ¹.

* * *

Le Rhône a dû être adoré, à Genève ² comme ailleurs. Quant au culte des eaux du lac, le dépôt votif de l'âge du bronze, trouvé au pied d'une des *Pierres à Niton*, permettrait de songer que nos ancêtres lacustres vénérèrent les esprits du Léman.

* * *

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 451, note 1.

² BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1872, I, p. 82-3.

Le culte des arbres

Certes, le canton est aujourd'hui fort déboisé, car depuis des siècles l'homme, pour des motifs divers¹, en abat les beaux arbres. La sûreté de la ville le nécessita parfois : en 1534, 1541, on ordonne de couper, tout autour des murailles, les arbres qui empêchent de voir l'ennemi s'approcher²; même destruction en 1814 lors de la mise en état de défense de la ville³. La misère et le manque de combustible y contribuent : en 1535, le charbon faisant défaut, on coupe les arbres du pré de Palais⁴, et en 1793 le Club de la Comédie décide de regarder comme ennemis du bien public le conseiller Naville-Gallatin et le citoyen De la Rive-Tronchin, qui se sont opposés à ce que l'on abatte les arbres de Plainpalais pour en faire du charbon⁵. Aujourd'hui, l'esthétique de nos édiles commet les mêmes ravages, car ce n'est plus pour se procurer du combustible qu'un de nos magistrats, au nom prédestiné, a mis à terre les vieux arbres de nos promenades⁶.

¹ Le déboisement du Salève est antérieur à la Révolution, quoi qu'on ait dit, *Mém. Soc. Hist.*, XVI, 1867, p. 364, note 1.

² GRENUS, *Fragments hist. sur Genève avant la Réformation*, 1823, p. 193; *Fragments hist. et biogr.*, 1535-1792, p. 8.

³ On abat tous les arbres de Châtelaine, de la Porte de Cornavin, des Pâquis, du Pré-l'Evêque, de Plainpalais, des Bastions, etc. Lettres de Charles de Constant, L. Achard et Ed. Favre, *La Restauration de la république de Genève*, 1813-4, I, 1913, p. 109, 144.

⁴ GRENUS, *Fragments hist. sur Genève avant la Réformation*, p. 215.

⁵ *Nos Centenaires*, 1914, p. 509.

⁶ Ce vandalisme, sous prétexte d'esthétique et d'amélioration, se poursuit encore. En décembre 1915, on a coupé, de

Disparus, les tilleuls du Molard, dont il subsistait encore un en 1546¹, et les saules qui donnèrent leur nom au quai du Seujet²! Sans doute de sévères ordonnances furent promulguées à diverses époques pour arrêter ce déboisement³; à plusieurs reprises aussi, on décréta de planter des arbres à Genève: en 1577, autour de la ville⁴; en 1637, à la plaine de Plainpalais⁵; en 1794, à la demande du Club des Egaux, hors de la Porte de Rive⁶.

Les essences indigènes ont eu à lutter contre les produits exotiques. Genève a beau s'enorgueillir des cèdres de Beaulieu⁷, du marronnier de Satigny, un des premiers qui aient été plantés dans le pays⁸, du jujubier

nuît, pour éviter les récriminations, les tilleuls devant le Bâtiment Electoral (*Journal de Genève*, 23, XII, 1915) et les arbres du quai Pierre-Fatio, les remplaçant par une rangée médiane de maigres arbrisseaux.

¹ *La Place du Molard ancienne et moderne*, brochure publiée sous les auspices de l'Association des intérêts du Molard, Burkhard, s. d., p. 28.

² MALLET, *Description de Genève ancienne et moderne*, 1807, p. 124; PERRIN, *Vieux quartiers de Genève*, 1904, p. 81-2; FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 280.

³ Ordonnances du XVIII^e siècle, *Mém. Soc. Hist.*, XXVI, 1897, p. 102, n° 644; XXVII, 1897, p. 35, n° 3914; p. 271, n° 5299; p. 171, n° 4698; p. 145, n° 4568, etc., cf. la table.

⁴ GRENUS, *Fragments hist. et biogr.*, 1535-1792, p. 50.

⁵ P. MARTIN, *Les arbres de la Plaine de Plainpalais*, *Journal de Genève*, octobre 1911; MALLET, *op. l.*, p. 220; PERRIN, *Vieux quartiers de Genève*, 1904, p. 108-110; id., *Les communes genevoises*, 1905, p. 50 sq. Les arbres de l'Avenue de Lancy furent plantés en 1748.

⁶ PERRIN, *Les communes genevoises*, 1905, p. 14; FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 236-7.

⁷ *Patrie suisse*, VII, 1900, p. 87-8, fig. Semés en 1735.

⁸ Dans la cour qui sépare le presbytère du temple, PERRIN, *Les communes genevoises*, 1905, p. 134.

de la Treille ¹, ce sont des étrangers chez nous, comme aussi les sapins qui assombrissent de leur triste feuillage tant de propriétés privées.

*
* * *

Avant le christianisme, d'immenses forêts couvraient le pays, s'étendant jusqu'aux bords du lac :

Il fut un temps

Où, sans dorer tes bords, s'enfuyaient les printemps,
Où de sombres forêts, descendant les collines,
Jusqu'en tes profondeurs plongeaient par leurs racines ².

Elles devaient être surtout composées de *chênes*, l'essence indigène, l'arbre par excellence de nos pays celtiques. D'anciennes chartes du moyen âge les mentionnent parfois ³, et aujourd'hui encore, la campagne genevoise, surtout du côté de Vandœuvres et de Jussy, montre au promeneur quelques chênes séculaires. Celui de Merlinge, que la tradition attribuait à Louis le Débonnaire, avait 33 mètres de haut et fut brisé pendant l'hiver de 1896, après une existence de cinq à six siècles ⁴. Le nom de *Chêne* ⁵, que l'on retrouve en d'autres locali-

¹ Planté en 1818 par A.-P. de Candolle, *Patrie suisse*, décembre 1905, p. 172, fig.

² DE BONS, *Divicon*, Bull. Inst. nat. genevois, II, 1855, p. 325-6.

³ Ex. chartes de Chésery, près de Bellegarde, du XII^e siècle, VUY, *Mém. Inst. nat. genevois*, XII, 1867-8, p. 7.

⁴ *Patrie suisse*, III, 1896, p. 22-3, fig. p. 21.

⁵ QUERCUS, cf. *Régeste genevois*; « versus Quercum », 1410, RIVOIRE, *Registres des Conseils*, I, p. 21.

tés¹, ne perpétue-t-il pas le souvenir de l'arbre vénéré des Celtes? Une étymologie fantaisiste prétend que la Derise est l'antique eau des druides qui baignait un bois de chênes sacrés².

On sait en effet que le chêne a joué un grand rôle dans la religion gauloise, et que maintes superstitions modernes conservent le souvenir de ce culte³. Rien n'empêche de croire que les habitants de la Genève préchrétienne, eux aussi, lui ont rendu le même hommage que leurs parents du reste de la Gaule.

Mais le *gland* qui termine la tête d'une *épingle romaine en argent*, trouvée aux Fins d'Annecy⁴, n'a rien de religieux: ce n'est qu'un motif très fréquent de la parure féminine, que les Grecs ont transmis aux Romains⁵.

* * *

Certaines coutumes du peuple genevois, qui se sont conservées jusqu'à nos jours, rappellent la dendrolâtrie

¹ Chêne en Semine, actes de 1273 (*Mém. Soc. hist.*, XIV, 1862, p. 401, n° 349; *Régeste*, n° 103); 1303 (*Mém. Soc. Hist.*, XIV, 1862, p. 307, n° 286); 1329 (*Mém. Inst. national genev.*, XII, documents n° 5; *Mém. Soc. Hist.*, XVIII, 1872, p. 377).

² BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1874, II, p. 58; GAUDY LE FORT, *Promenades histor.* (2), 1849, I, p. 112, note 2 (*der*, chêne, et *is*, ruisseau !)

³ La littérature sur le culte des arbres, répandu dans toutes les contrées de l'antiquité, est énorme. Pour la Gaule spécialement : JULLIAN, *Recherches sur la religion gauloise*, 1903, p. 40 sq.; RENEL, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, p. 155 sq.; p. 370 (survivances); sur le chêne, WAGLER, *Die Eiche in alter und neuer Zeit*, Diss. Wurzburg, 1891; FOWLER, *Le chêne et le dieu du tonnerre*, Arch. f. Religionswiss., 1913, XVI; S. REINACH, *Le chêne dans la médecine populaire*, L'Anthropologie, 1893, IV, p. 32 sq.

⁴ *Rev. arch.*, 1915, I, p. 324; ci-dessus, p. 252, fig. 17, 4.

⁵ MILLIET, *Monuments grecs*, II, 1895, p. 1 sq., 21-3; REINACH, *Rev. arch.*, 1895, 27, p. 222. Cf. fibule romaine de Fainingen,

et les rites agraires de la végétation. Ce sont les *arbres de mai*¹, la promenade de l'*homme foillu*². Ne sait-on pas que les *arbres de la liberté*, que les révolutionnaires genevois plantèrent à l'imitation de ceux de France³, sont eux aussi une lointaine survivance du culte des arbres, et, surmontés du bonnet phrygien, emblème d'affranchissement, s'apparentent à des siècles de distance à de très vieux rites orientaux⁴?

*
* * *

ornée d'un gland, HENKEL, *Die römischen Fingerringe der Rheinlande*, 1913, p. 277, n° 2011, fig. 124; p. 125, fig. 227.

¹ H. MERCIER, *Nos Centenaires*, 1914, p. 452.

² « Le Foillu, tel que nous l'avons vu dans notre jeunesse (et il y en avait alors au moins un par village), consistait en une sorte de pavillon conique formé de branches vertes entrelacées et garni de fleurs et de rubans; un homme muni d'une sonnette, caché à l'intérieur, portait aisément cette cage fleurie qu'on croyait voir marcher toute seule », GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 15, note 3; *Nos Centenaires*, 1914, p. 452; *Patrie Suisse*, IX, 1902, p. 127-8, fig.; BLAVIGNAC, *L'Empre genevois* (2), 1875, p. 173.

³ On en a planté un peu partout à Genève : sur la place de Coutance, en 1792, à l'occasion duquel le citoyen Anspach prononça un discours (*Patrie Suisse*, XI, 1904, p. 653; *Mém. Soc. Hist.*, XXVII, 1897, p. 19-20, n° 3818-9, p. 20, n° 3820-2); à Cologny, aux Eaux-Vives, sur la place de Rive, ce dernier fortement ébranlé pendant l'orage de 1795 (FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 236, 237-8); à Jussy, où le citoyen Duboule fut blessé d'un coup de feu pendant son érection, et reçut de ce fait une pension gouvernementale, *Mém. Soc. Hist.*, XXVII, 1897, p. 144, n° 4558. Cf. encore, *Nos Centenaires*, 1914, p. 252. Sur les arbres de liberté dans le canton de Vaud, MOGEON, *Les arbres de la liberté en 1798*, *Revue hist. vaudoise*, 1915, mai.

⁴ *Rev. suisse d'ethnographie et d'art comparé*, I, 1914, p. 12.

Le culte des animaux

Jadis, la faune de notre canton était bien plus variée que de nos jours, et les ossements paléolithiques du Salève¹ renferment des espèces que les changements du climat, la chasse, ont fait disparaître depuis longtemps. Si le renne a quitté Genève dès la fin du paléolithique, les cervidés, les ours, les sangliers, ont fourni leurs bois, dents et défenses à la parure des habitants néolithiques et de l'âge du bronze², et l'on a trouvé de nombreuses défenses de sanglier dans les tombes de la contregarde du Bastion du Pin aux *Tranchées*, datant des débuts du christianisme³. Le vieux dieu païen des *Voirons*, dépossédé par le christianisme, vagabondait sur la montagne, sous les traits d'un sanglier dévastateur, jusqu'à ce qu'on eut fondé en ce lieu une chapelle de la Vierge. Y aurait-il dans la légende le souvenir d'un culte de cet animal⁴?

Les loups erraient et causèrent maints dégâts jusqu'à une époque très avancée⁵.

¹ SCHENK, *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 121 sq., d'après Rutimeyer et Studer; VOGT, *Bull. Inst. national genevois*, XV, 1869, p. 346 sq.; THIOLY, *ibid.*, p. 368 sq.; DE MORTILLET, *ibid.*, p. 371 sq.; *Indicateur d'antiquités suisses*, 1868, p. 119. etc.

² Ci-dessus, p. 226.

³ *Bull. Inst. nat. genevois*, VIII, 1858, p. 163-4. C. f. lampe romaine des *Tranchées* avec sanglier.

⁴ GAUDY LE FORT, *Promenades historiques* (2), 1849, II, p. 17-18. Souvent, à l'origine des fondations chrétiennes, se trouve quelque légende animale; cf. la fondation du Fraumünster de Zurich, BOISSIER, le *Culte de Diane en Suisse*, 1916, et mon analyse, *Rev. hist. des religions*, 1916, LXXIV, p. 101 sq.

⁵ La *Chronique de Savoie* (éd. de Tournes, 1602, p. 94) mentionne les ravages des loups en 1148, aux environs de Genève, dont l'un, énorme, dévora plus de trente personnes.

De même qu'ils vénéraient les pierres et les arbres, nos ancêtres, qui dès l'âge du renne gravaient l'image des animaux pour s'assurer la possession de ce gibier, ont adoré quelques-uns d'entre eux.

*
*
*

Le cheval

Les magdaléniens de *Veyrier*, qui ont peut-être gravé, sur un de leurs bâtons de commandement, l'image d'un cheval¹, ont assurément connu cet animal, dont les ossements retrouvés au Salève² leur ont servi à fabriquer des stylets³, des poinçons⁴.

Mais on ne saurait dire qu'ils lui rendaient déjà un culte. C'est à l'âge néolithique, semble-t-il⁵, et surtout à l'âge du bronze, que s'est développé le culte du cheval, symbole du soleil dont il traîne souvent le char et le disque⁶, comme en Grèce il emporte le quadrigé

Mém. Inst. nat. genevois, XII, 1867-8, p. 8 (VUY); Ch. LEFORT, *Dévastations faites par les loups dans les environs de Genève au siècle dernier*, comm. Soc. Hist., 1883; *Mém. Soc. Hist.*, XXII, 1886, p. 339; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 60; en 1371, on capture un sanglier sur le pont du Rhône, *ibid.*

¹ Ci-dessus, p. 214.

² Ci-dessus, p. 216; dents de cheval, TROYON, *Mém. Doc. Soc. hist. Suisse romande*, XVII, 1860, p. 400.

³ A 8661.

⁴ A 2281.

⁵ M. BAUDOUIN, *Le cheval solaire néolithique*, L'homme préhistorique, 1913, p. 258 sq., et ses nombreux travaux sur les empreintes de sabot d'équidés, ci-dessous, p. 290.

⁶ DÉCHELETTE, *Le culte du soleil et la roue solaire conduite par un cheval*, *Manuel*, II, p. 413 sq., 420, 425.

d'Hélios¹. Ce culte n'a point cessé à l'âge du fer, et l'art celtique montre, sur de nombreux monuments, le cheval divin, souvent accompagné de signes équivalents, disques, globules, disques crucifères, croix, signes en S, tête humaine, etc., dont on précisera plus loin le sens solaire. Les noms propres gaulois dans lesquels entrent en composition le mot cheval, « epo » et « marca », ou un autre radical de même sens correspondant à celui du latin « caballus », sont très fréquents ; ils n'indiquent pas, comme le supposait Pictet, que les Gaulois étaient de bons cavaliers, mais qu'ils adoraient le cheval, et ce sont des noms théophores². La déesse chevaline Epona a laissé de nombreux monuments gallo-romains³.

On peut donc s'attendre à rencontrer, sur le territoire de l'antique Genève, des souvenirs de ce culte.

* * *

Blavignac prétendait que notre répulsion à manger de la viande du cheval est une survivance du culte de Bélénus, dieu solaire vénéré en Suisse, dont l'animal sacré était le cheval⁴. Les partisans du totémisme animal admettent en effet que l'interdiction de manger la viande d'un être déterminé, considéré comme comestible dans d'autres contrées, rappelle le temps où cet être était

¹ S. REINACH, *Phaëton*, *Rev. hist. des religions*, 1908, 58, p. 1 sq. ; *Cultes*, IV, p. 45.

² A. PICTET, *Etudes sur les noms d'hommes gaulois empruntés aux animaux*, *Rev. arch.*

³ En Suisse : à Lunnern (Zurich), *Mitth. Antiquar. Gesell.*, Zurich, XV, 1864, p. 103 ; inscriptions de Bâle, *Indicateur d'antiquités suisses*, II, 1900, p. 77-8 ; de Soleure, *ibid.*, 1886, p. 329.

⁴ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1872, I, 239.

divin. M. S. Reinach, qui a étudié ces tabous alimentaires, en cite divers exemples en pays celtique¹. Toutefois, cette constatation problématique ne nous est pas d'un grand secours.

On a trouvé, dans les *tombes gallo-romaines de Vézenaz*, plusieurs corps humains accompagnés d'un *squelette de cheval*². Faudrait-il reconnaître la victime du sacrifice funéraire où intervenait le cheval, animal du soleil, puisque ce rite, qui a laissé de nombreuses survivances³, est attesté chez les Gaulois et chez les Germains⁴, comme chez d'autres peuples de l'antiquité pour qui le cheval était divin ?

On ne saurait attribuer plus qu'une valeur décorative aux chevaux de divers *monuments romains*⁵, mais on reconnaîtra sans hésitation l'antique cheval divin, aimé

¹ Cf. *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 4.

² REBER, *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 291-3.; ci-dessous, p. 292.

³ DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 417; S. REINACH, *Cultes*, III, p. 132 sq. (Vercingétorix à Alésia); id., *Le sacrifice de Tyndare*, *Rev. hist. des religions*, 1913, n° 68, p. 133 sq.; JULLIAN, *Recherches sur la religion gauloise*, 1903, p. 57; RENEL, *op. l.*, p. 190 sq.

⁴ COCHET, *Le tombeau de Childéric I.*, p. 167 sq.; TYLOR, *Civilisation primitive*, trad. Brunet, I, p. 550 sq.; ANDREE, *Votive und Weihegaben d. kath. Volkes Süddeutschlands*, p. 148 (Allemagne moderne).

⁵ Tranchées, intaille romaine d'une bague, cheval près d'un vase, *C.* 196.

Tranchées, poignée moulurée, ornée d'un côté d'une tête de cheval, de l'autre d'une tête de béliet, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1915, p. 297, n° 97. *C.* 1757. Notons toutefois que le béliet, dont le sens igné et solaire est connu dans l'antiquité classique, est lui aussi animal sacré des Gaulois: il orne, pour ce motif, les chenets gallo-romains, comme la tête de cheval, et celle du taureau cosmique (DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1399 sq.; *Rev. arch.*, 1898, II, p. 63 sq.; *Collection Millon*, p. 234

des Celtes, dans ces équidés qui ornent fréquemment les plaques de ceinturons de l'*art barbare*, celui des débuts du christianisme en nos pays, encore tout imprégné de motifs païens ¹. Leur union, comme jadis, avec les symboles aniconiques de même sens, croix, svastika, rouelle, etc. ², qui les entourent ou qui sont gravés sur leur pelage, témoigne de leur origine ³ (*fig. 20*). Le cimetièrre mérovingien de *la Balme*, près de Reignier, a livré des plaques de ceinturon où le cheval, qui semble ailé, tel Pégase, porte sur sa croupe une étoile à 6 rais ⁴; le même animal est timbré du svastika sur d'autres agrafes barbares ⁵, d'une rouelle sur une inscription chrétienne d'Arles, sur une lampe romaine ⁶, sur des vases italo-grecs ⁷.

Une plaque de ceinturon de *Pérignier* (Haute-Savoie) ⁸, de même type que celle d'Ursins ⁹, montre l'animal

sq.; MARTEAUX et LE ROUX, *Boutae*, p. 232 sq. (tête de cheval, DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1406; de bovidé, p. 1407 sq.).

Tranchées, lampe, cheval au galop. *Mém. Soc. Hist.*, XII, 1868, p. 318.

¹ Sur les survivances de nombreux motifs païens dans l'art barbare, *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 54 sq.

² Cf. en particulier sur les monnaies gauloises trouvées en Suisse, *Mittheil. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1863, pl.

³ Sur les survivances du cheval solaire dans l'art barbare, *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 31 sq. (La tête du soleil et le cheval solaire); *Les prototypes de quelques motifs ornementaux dans l'art barbare*, *ibid.*, 1916, LXXIII, p. 185 sq.

⁴ *Mém. Soc. Hist.*, XI, 1859, p. 90, 100, pl. II, 3, 5, 7.

⁵ *Rev. hist. religions*, 1915, LXXII, p. 34, fig. 18,4.

⁶ LE BLANT, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, p. 204.

⁷ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 436, fig. 179.

⁸ E 222.

⁹ BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 87, fig. 35

fantastique qui semble dériver du vieux cheval celtique, accompagnant la croix et la tête humaine, et l'on retrouve ainsi, en plein christianisme, l'union de trois symboles équivalents, que savaient déjà grouper les artisans de l'époque gauloise ¹.

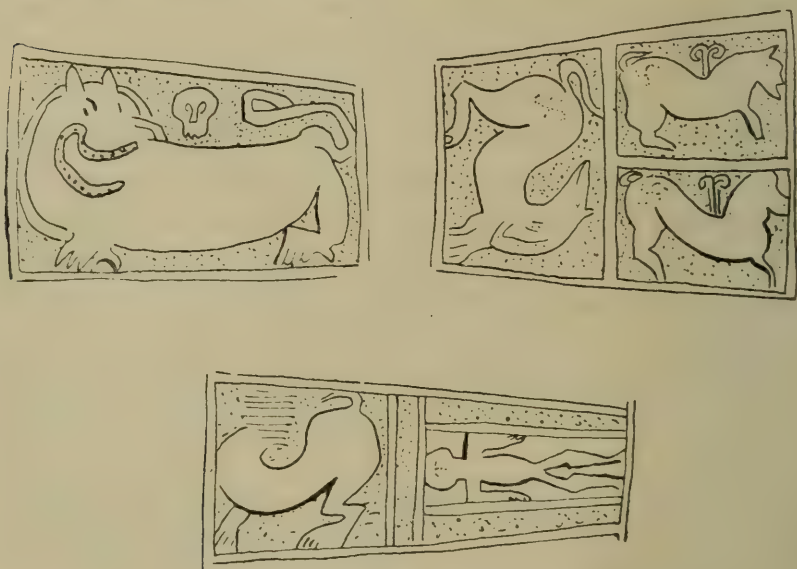


Fig. 20.

Le cheval celtique dans l'ornementation barbare
(cf. *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 34, fig. 18).

* . .

Le cheval solaire de l'art celtique retourne souvent la tête sur sa croupe de façon caractéristique²; ce détail survit dans l'art barbare (*fig. 20-21*): l'animal y est accompagné ou non de symboles aniconiques, et même

¹ Sur cette filiation, cf. p. 287, note 3.

² DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1532, fig. 704; pierre gravée de Robernier, Var (le cheval est accompagné d'un svastika et de cercles concentriques).

de la tête du soleil (*fig. 20*)¹. Le voici au Musée de Genève, sur une *plaque de châtelaine* de Marchélepot (Somme) des VII-VIII^e siècles², et encore aux XI-XII^e siècles, sur des *chapiteaux romans de Saint-Pierre*³.

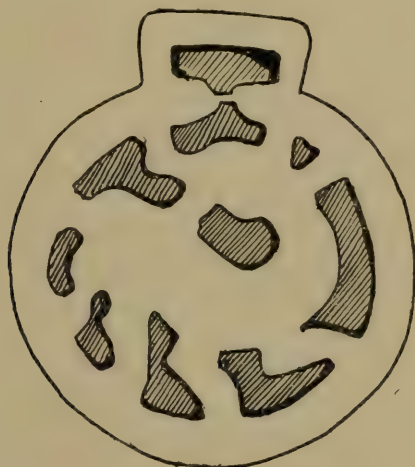


Fig. 21.

Art barbare. Plaque de châtelaine,
de Marchélepot (Somme), E 557.

Les rochers gravés à leur surface de cavités en forme de sabots d'équidés, extrêmement nombreux, ont été rattachés avec raison au culte du cheval solaire, qui

¹ *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 34, fig. 18, n° 3-5.

² E 557.

³ *Nos Anciens*, 1915, p. 86, fig. 22; p. 87, fig. 23; Musée épigraphique, n° 354 et 355 (ce dernier numéro, qui est celui du registre d'entrée, est effacé sur la pierre).

aurait laissé sur eux l'empreinte de son sabot ¹, attribuée par la tradition aux montures des saints et des personnages légendaires. On voit ces marques sur la pierre de *Passa diable*, près de Reignier, où elles sont censées être celles des sabots de la mule infernale et de la griffe du démon ²; sur la *Pierre au cheval*, entre Evire, Groisy et Menthonnex, en Haute-Savoie, où, suivant la légende, le cheval ailé qui se serait élancé du Salève pour atteindre le Grand Bornand, aurait laissé l'empreinte de ses sabots ³. La *Pierre à Roland*, près de Burtigny dans le canton de Vaud, montre des sabots de cheval et des pieds humains ⁴. La gravure du pied humain, qui est celui du dieu solaire sous sa forme anthropomorphique, est en effet souvent associée, sur ces monuments, à la gravure du sabot d'équidé, de même que celui-ci, on l'a vu, peut être accompagné de divers motifs aniconiques; tous ces éléments ont le même sens et se complètent les uns les autres.

* * *

C'est à ce culte du cheval, et plus spécialement de son sabot, très ancien puisqu'on veut le faire remonter jus-

¹ Cf. les nombreux travaux de M. M. BAUDOUIN, entre autres *Les rochers à sabots d'équidés et la théorie de leurs légendes*, Compte rendu du XIV^e Congrès international d'Anthropologie et d'Arch. préhistoriques, II, 1914, p. 158 sq.

² *Indicateur d'antiquités suisses*, 1867, p. 34 sq., pl. III.

³ *Mém. Soc. Hist. de Genève*, XI, 1859, p. 90, note 1; en fouillant au pied de cette pierre, on a trouvé un bracelet en bronze de la Tène III, 2^{me} moitié du 1^{er} siècle avant J.-C., anc. A 841.

⁴ *Mém. Doc. Soc. Hist. Suisse romande*, XV, 1868, p. 377; SCHENK, *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 413.

qu'à l'époque néolithique, que se rattache la superstition du *fer à cheval*¹, encore répandue dans de nombreuses contrées. Nul n'ignore que le fer à cheval est un porte-bonheur, et qu'en trouver un sur la route est une garantie de prospérité, comme de découvrir un trèfle à quatre dans un champ². Le métal dont il est fait n'est pas un élément à dédaigner, puisque le fer a une valeur prophylactique puissante³. Aujourd'hui même, pour détourner le malheur, ne se hâte-t-on pas de toucher un objet en fer ?

Bien des détails confirment l'origine religieuse et cosmique de cette superstition. En Allemagne, on prétend reconnaître les carreaux de la foudre dans ces fers⁴; et on consacre encore ceux-ci comme ex-voto dans les églises⁵.

* * *

¹ Elle est très ancienne; déjà Pline prétend que le fer à cheval est un remède contre le hoquet, *Hist. nat.*, XXVIII, 81.

² Sur la prophylaxie du fer à cheval: TYLOR, *Civilisation primitive*, I, trad. Brunet, p. 166; LAWRENCE, *The magic of the Horse-Shoe*, Boston, 1899; *Mélusine*, VII, p. 177; IX, 1898-9, p. 215; SÉBILLOT, *Le folklore de France*, III, p. 125; RIVIÈRE, *Congrès préhistorique de France*, Tours, 1910, p. 851 sq.; p. 905, référ.; BÆCHTOLD, *Zum Hufeisenaberglauben und Quellenkultus*, Archives suisses trad. populaires, 1913, p. 119 sq.; VOULOT, *Le pied humain, le pied et le fer à cheval et la croix à travers le monde et les âges*, Saint-Dié, 1897, etc.

³ TYLOR, *l. c.*; *Mélusine*, VII, p. 176; FRAZER, *Rameau d'Or*, I, p. 276, 271; *L'Anthropologie*, 1906, 17, p. 235.

⁴ A. REINACH, *Le Klapperstein*, p. 100.

⁵ ANDREE, *Votive und Weihegaben d. kathol. Volkes in Süddeutschland*, p. 74 sq.; VAN GENNEP, *Religions, mœurs et légendes*, I, p. 8, note 2; *Mélusine*, VII, p. 77. Au moyen âge, le chevalier, avant de partir pour un long voyage, clouait à la porte de l'église un fer à cheval en l'honneur de Saint-Martin,

Les tombes antiques de diverses époques ont livré de ces fers¹, mais il est difficile de dire s'ils sont le symbole réduit du cheval qui devait accompagner le défunt dans l'autre vie, et, comme les vases, les armes, font partie du mobilier funéraire ; s'ils sont les restes de sacrifices chevalins² ; ou si ils avaient déjà une valeur supers-

car la mule du saint avait laissé sur le rocher, disait-on, l'empreinte de ses sabots, à laquelle on rendait un culte, MALE, *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, p. 309, 374.

¹ Fers trouvés dans les nécropoles halstattiennes, en Espagne, DE CERRALBO, *Comptes rendus du XIV^e Congrès international d'Anthropologie et d'Arch. préhistoriques*, Genève, 1914, I, p. 608 sq. ; observations de Saint-Venant, p. 627 sq. ; DÉCHELETTE, *Comptes rendus Acad. Incr. et Belles-Lettres*, 1912, p. 437 ; 1914, p. 187 ; *Manuel*, II, p. 690 ; p. 794, note 5 ; fers trouvés dans des gisements halstattiens de Meurthe-et-Moselle, *Bull. Arch. comité des travaux hist.*, 1912, 2, p. XCIII, CV, p. 525 ; BOYARD, *A propos de la ferrure à clous des chevaux à l'époque halstattienne*, *ibid.*, p. 734 ; dans des tombes barbares : COCHET, *Le tombeau de Childéric I*, p. 149 sq. ; BARRIÈRE-FLAVY, *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule*, I, 1901, p. 268.

L'ancienneté de la ferrure des chevaux, que l'on attribuait généralement aux Romains, est très discutée ; les découvertes récentes semblent autoriser à la dater déjà de l'âge du fer. Toutefois on ne saurait négliger ce fait que ces fers, comme les monnaies, entraînés par les infiltrations et les mouvements des terres, appartiennent souvent à d'autres époques que les milieux où ils ont été exhumés.

Sur la ferrure, cf. encore : *Dict. des ant.*, s. v. Mulomedicus ; CORNEVIN, *Etude sur la ferrure des animaux domestiques chez les anciens*, *Bull. Soc. d'Anthropologie de Lyon*, 1885 ; MATTHIEU, *Rev. d'Anthropologie*, 1877, 6, p. 377 ; SAINT-VENANT, *Anciens fers de chevaux à double traverse*, *Mém. Soc. Antiq. du Centre*, Bourges, XXXV, 1902 ; *Rev. arch.*, 1900, 36, p. 296 ; 1903, I, p. 284-5 ; 1904, IV, p. 428 sq. ; 1906, 7, p. 346 ; 1908, 12, p. 138, où l'on trouvera diverses références.

² Cf. p. 286.

titieuse, rentrant dans la catégorie de ces amulettes qu'on déposait fréquemment auprès du mort pour le protéger.

Mentionnons donc, sans l'interpréter, le fer à cheval trouvé dans une *tombe romaine de Conignon*¹.

* * *

Ce porte-bonheur, que les paysans clouent encore aux portes de leurs granges en ignorant son origine, l'art genevois l'a sculpté sur pierre. Le Musée épigraphique possède le bas-relief qui était jadis encastré dans la façade de la *maison Favre*, construite au XVI^e siècle, dans la rue du Rhône (n^o 52), et démolie en 1894. Les deux bustes affrontés sont ceux de Gaspard Favre et de sa femme Louise Mestrezat; une banderolle portant la date de 1551 et un motif les sépare², ce dernier composé d'une croix fichée dans un cœur et d'un fer à cheval sur les branches allongées duquel sont posés deux bucrânes. La croix à simple ou à double traverse, plantée dans un cœur, surmontant un triangle, un carré, un hexagramme, un pentagramme, ou d'autres figures géométriques, apparaît très-fréquemment dans les marques de maison et de propriété, et semble avoir été ici la mar-

¹ REBER, *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 304 sq.; sur les fers à cheval à l'époque gallo-romaine, cf. encore : QUICHERAT, *La question du ferrage des chevaux en Gaule*, *Mém. d'arch. et d'hist.*, I, Antiquités celtiques, romaines et gallo-romaines, p. 167 sq.; 388-9; SCHIERENBERG, *Funde römischer Hufeisen bei Horn, Detmold*, *Verhandl. d. Berlin. Gesell. f. Anthropol. Ethn. und Urgesch.*, 1886, IV; JOLY, *Autour des chevaux d'Alesia*, *Pro Alesia*, III, p. 449, 476, 511, 537; *Rev. arch.*, 1909, II, p. 291.

² En dernier lieu, *Nos Anciens*, 1915, p. 106-7.

que commerciale de la maison Favre ¹. Mais ces figures étaient en même temps, comme la croix seule, des talismans contre le mal, dont plusieurs ont une origine très reculée. L'hexagramme et le pentagramme, qu'on note parmi les marques de tâcherons sur les murs de Saint-Pierre ², l'hexagramme seul sur les armoiries Martine ³, ou surmonté de la croix à double traverse sur les armoiries Lullin ⁴, la croix cantonnée de quatre points sur la dalle funéraire d'Aymonet Probi et de Jean Gilbelli, au Musée épigraphique des Bastions (n° 39), sont des amulettes très anciennes ⁵. Le bucrâne du relief Favre, posé sur les branches du fer à cheval, a la même valeur, et nous reconnaitrons en lui la survivance ornementale d'un talisman qui sera étudié plus loin, celui du taureau sacré. Le fer à cheval est la principale pièce des armoiries de la famille Favre, originaire d'Echallens ⁶. Il se peut que ce soit un emblème parlant, qui rappelle la profession des Favre (*faber*); il se peut aussi que le rôle talismanique du fer à cheval ait déterminé en par-

¹ Sur diverses marques de propriétés genevoises, cf. mon mémoire sur le Musée épigraphique aux Bastions, *Nos Anciens* (pour paraître).

² C. MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, pl. XLV; cathédrale de Zurich, *Mitth. Antiquar. Gesell.*, V, 1852, pl. XXIII.

³ Sceau de 1556, GALIFFE, *Armorial genevois* (1^{re} éd.), pl. 18.

⁴ Sceau de 1526-40, *ibid.* (1^{re} éd.), pl. 17.

⁵ EISLER, *Weltenmantel und Himmelzelt*, II, p. 332 sq., I, p. 302 sq.; RÖCK, *Das Vorkommen des Pentagramms in der alten und neuen Welt*, Globus, 1909, p. 7 sq.

⁶ GALIFFE, *op. l.* (1^{re} éd.), pl. 13; MAYOR, *Bull. Soc. d'Hist.*, I, 1892-7, p. 513; *Archives héraldiques suisses*, 1901, XV, p. 123.

tie ce choix. Les symboles religieux du paganisme, qui petit à petit et dans l'antiquité même, avaient perdu leur sens précis pour ne conserver qu'une valeur générale d'amulette, ont souvent survécu dans les marques de propriété, héraldisées ou non ¹.

*
*
*

On a déjà mentionné, à propos du culte des eaux, les liens qui unissent les sources et le cheval divin ² ou ses empreintes ³, et rappelé la légende de la procession d'Hérode galopant près de la *fontaine de Veyrier* ⁴; ils expliquent pourquoi, aujourd'hui encore, la superstition populaire dédie des fers à chevaux en ex-voto auprès des antiques sources sacrées dont le christianisme a détourné à son profit la vénération.

*
*
*

L'aigle ⁵

Les populations celtiques qui pratiquaient des cultes thériomorphiques ont-elles vénéré dans notre pays l'aigle,

¹ DENIKER, *Les races et les peuples de la terre*, p. 293; VAN GENNEP, *Notes sur l'héraldisation de la marque de propriété et les origines du blason*, Bull. Mém. Soc. d'Anthrop. de Paris, 1905, p. 103 sq.; id., *De l'héraldisation de la marque de propriété et de l'origine du blason*, Revue héraldique, Paris, 1906.

² A. REINACH, *Le Klapperstein*, p. 100; BÆCHTOLD, *Zum Hufeisenabergglauben und Quellenkultus*, Archives suisses des traditions populaires, 1913, p. 119 sq., etc.

³ Association des sources sacrées et des empreintes de pieds humains ou de sabots d'équidès, rite christianisé, HÉBERT, *Rev. des études anciennes*, 1916, p. 138.

⁴ Cf. p. 276.

⁵ Cf. *Rev. hist. des religions*, 1915, p. 110 sq.

cet animal qui figure aujourd'hui encore dans le blason genevois ? Le fait n'aurait rien d'impossible, et M. S. Reinach semble l'admettre, puisqu'en citant des exemples d'animaux totémiques nourris par des peuples anciens ou modernes, il rapproche les *aigles genevois* de ceux qu'entretiennent quelques villages Moquis. Genève, en effet, a jadis nourri des aigles vivants. En 1714, on arrête de les conserver et de les mieux entretenir à l'avenir¹; en 1742, on payait 35 florins par an pour leur pâture; en 1798, ils faillirent être envoyés à Paris, puis après 1813, ils furent replacés dans leurs cages à Longemalle. En 1815, un individu propose de vendre un aigle; mais le gouvernement trouvant le prix trop élevé, on ouvre dans chaque cercle une souscription pour l'acquérir². Toutefois cet usage de nourrir les emblèmes vivants des armoiries n'implique pas nécessairement des survivances totémiques, et il serait très hardi de prétendre que les Genevois continuaient un vieux rite, peut-être négligé pendant des siècles, dont la tradition aurait cependant conservé le souvenir.

Si l'origine de l'aigle genevoise est autre et assez récente³, notre blason officiel a cependant conservé un vestige lointain des cultes totémiques. Jadis le dieu animal assiste vivant au combat; on le lance sur les ennemis épouvantés. Il foule aux pieds ses adversaires, et sur les palettes de l'Égypte primitive, le roi, sous la

¹ GRENUS, *Fragments biogr. et hist.*, 1535-1792, 1815, p. 250.

² *Journal de Marc Suès pendant la Restauration genevoise*, 1913, p. 15-6.

³ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 116 sq. L'aigle genevoise.

forme du taureau, triomphe parmi les cadavres amoncelés ; dans la Tripolitaine du commencement du VI^e siècle, on lâche le taureau divin au début de la bataille. Puis l'image remplace l'animal vivant, portée en ronde bosse ou en relief au haut d'une hampe, comme sur les enseignes romaines et gauloises, ou peinte ou tissée sur le drapeau. Or c'est une règle du blason que les animaux des drapeaux militaires regardent toujours l'ennemi, par conséquent sont tournés du côté de la hampe. Si, aujourd'hui encore, notre aigle genevoise doit être placée la tête du côté de la hampe¹, contre laquelle est cloué le parti jaune, c'est afin que l'animal puisse fixer l'ennemi quand le drapeau flotte au vent de la marche, et c'est une survivance inconsciente du temps où l'animal divin faisait face à l'ennemi sur lequel il fonçait.

* * *

L'ours

C'est aussi d'une façon détournée que Genève a vénéré l'ours ; du moins aucun indice ne permet de croire à l'existence de ce culte chez nos ancêtres, qui n'aurait toutefois rien d'invraisemblable. Les ossements trouvés au Salève, les amulettes en dents d'ours perforées, attestent l'existence de cet animal dès les temps les plus reculés². De même que le cheval divin a fourni des noms

¹ GAUTIER, *Mém. Soc. Hist.*, XV, 1865, p. 25, note 1 ; BLAVIGNAC, *Armorial genevois*, p. 183.

² DUBOIS, *Les ours en Suisse*, Rameau de sapin, 45, 1911, p. 1-19 ; BRETSCHER, *Zur Geschichte der Bären in d. Schweiz*. Neue Zürcher Zeit., 1910, 36, 39, 43, 50, 57 ; ITHEN, *Notizen über das letzte Vorkommen von Bären, Steinböcken, etc. im Kanton Zug*, Indicat. Ant. suisses, 1874, p. 522-3.

théophores d'individus, de même l'ours : une inscription du Cannet porte la dédicace faite aux mânes d'Ursa par sa mère Lupa¹.

Le culte de l'ours est attesté chez les Celtes², comme chez d'autres peuples anciens³. Diverses localités de la Suisse en conservent le souvenir dans leurs noms, Ursins (Vaud)⁴, Orsières (Valais), Ursern, etc., et montrent sur leurs bannières, leurs sceaux et leurs monnaies, l'image de l'animal⁵. On les a rapprochés avec raison de mots romains, tels que *Ursari*, *statio Ursariorum*, station de chasseurs d'ours⁶, que conserve entre autres une inscription de Zurich, dédiée à Diane et à Silvain⁷.

¹ HÉRON DE VILLEFOSSE, *Bulletin archéol.*, 1913, p. VII, nov. 1913 ; *Rev. des études anciennes*, 1914, p. 97.

² REINACH, *Cultes*, I, p. 55 sq. ; RENEL, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, p. 199 sq. ; ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1904, p. 368.

³ BACHOFEN, *Der Bär in den Religionen d. Altertums*, Bâle, 1865.

⁴ Acte de 1009, « in Ursingio », *Régeste genevois*, n° 1009. On a voulu reconnaître un ours dans l'animal figuré sur une agrafe barbare de cette provenance, mais il s'agit plutôt du cheval, survivant de l'antique cheval solaire de l'art celtique, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1873, p. 474-5, fig. 7 ; *Rev. hist. des religions*, 1916, LXXIII, p. 185 sq.

⁵ Orsières, *Mitth. antiquar. Gesell. Zurich*, XIII, 1859, p. 77, pl. II, 17 ; Ursern, *Archives héraldiques suisses*, XV, 1901, p. 124, fig. ; HOPPELER, *Siegel und Wappen von Ursern*, ibid., XXV, 1911, p. 140 sq., pl. ; Saint-Gall, *Archives héraldiques suisses*, XVI, 1907, p. 68 sq. ; 72, fig. 78 ; p. 74, fig. 9 ; *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, XIII, 1868, pl. I, p. 1 sq.

⁶ *Indicateur d'antiquités suisses*, VII, 1892-5, p. 382.

⁷ *Ibid.*, 1868, p. 65 ; A. BOISSIER, *Le culte de Diane en Suisse*, 1916, p. 14.

Les monnaies des Helvètes l'attestent ; le plantigrade apparaît sur celles d'Orcitirix, et on a voulu le considérer comme le symbole national, les armoiries naturelles des montagnes de l'Helvétie ¹.

La ville de Berne maintient le souvenir de l'ours dans son nom ² et dans ses armes, et nourrit cet animal au Bärengraben. Déjà les monnaies gauloises trouvées dans le canton de Berne sont ornées parfois d'une tête de taureau d'un côté, d'un ours de l'autre ³. Le précieux groupe découvert à Muri témoigne de façon certaine de l'existence du culte de l'ours à Berne à l'époque gallo-romaine. La déesse Artio, son nom l'indique, est la divinité ourse, et l'ours qui s'approche d'elle pour manger les fruits qu'elle tient dans sa main, n'est autre que la même divinité thériomorphique. Berthold V de Zæhringen, dit la légende, fondateur de la ville de Berne, l'aurait ainsi nommée en souvenir d'un ours gigantesque tué près de là. Ce n'est qu'une légende étiologique ; si Berne nourrit encore aujourd'hui les emblèmes vivants de la cité, c'est qu'ils sont les survivants oubliés d'un vieux culte totémique antérieur de plusieurs siècles au duc de Zæringen ⁴.

¹ *Indicateur d'antiquités suisses*, 1863, p. 48 sq. ; *Mittheil. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1863, p. 16, pl. II ; *Bull. Inst. national genevois*, I, 1853-5, p. 244, note 1 ; *Mém. Soc. éduenne*, Autun, 1884.

² Le nom primitif de Berne serait, dit-on, Verona, et l'influence des armoiries où figure l'ours aurait effacé cette dénomination, WELTI, *Der Name Bern*, *Indic. d'Hist. suisse*, VII, 1894-7, p. 450 ; Sandbach, *The heroic saga of Dietrich of Bern*, Londres, 1906 (confusion de Vérone avec Berne).

³ *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1863, pl. III, 130, p. 24, n° 130.

⁴ S. REINACH, *Cultes*, I, p. 55 sq. ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 110, référ.

Les alliés de Berne ont parfois nourri chez eux ce signe de l'alliance. Le duc de Lorraine, René II de Vaudemont, pour reconnaître les services que lui avaient rendus les Bernois par la défaite de Charles le Téméraire, gardait dans une fosse à Nancy l'ours symbolique, qu'on retrouve encore au XVIII^e siècle ¹. A Genève, l'engouement pour les alliés porta les Eidgenots à nourrir des ours vivants dans un fossé de la ville, hors du faubourg Saint-Gervais ². En 1527, on ordonna de tuer l'ourse, afin d'éviter des malheurs, et « de faire une chambre à l'ours en quelque lieu propre » ³. L'année suivante, en 1528, on tue l'ours lui-même, « à cause des maux qu'il a faits » ⁴. Lors du complot ourdi contre Genève en 1558, Nycod de Chesne avoua que certains de ses complices nourrissaient à Collonges un ours, que l'on aurait amené à Genève en cas de réussite, en même temps que l'on aurait remplacé les armes de Genève par celles de Berne ⁵. Tels sont les seuls souvenirs que conserve Genève du culte totémique de l'ours, d'une façon fort indirecte, on le voit ⁶.

* * *

¹ LOISEL, *Hist. des ménagerise*, I, p. 242 ; II, p. 91.

² GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, p. 258, note 1 ; *Mém. Soc. Hist.*, XI, 1859, p. 286, note 1.

³ GRENU, *Fragments hist. sur Genève avant la Réformation*, 1823, p. 147.

⁴ *Ibid.*, p. 152.

⁵ *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 464.

⁶ On a prétendu que le nom primitif du Carre était Ursel, « retraite d'ours », PERRIN, *Communes genevoises*, 1905, p. 35. BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1874 II, p. 61.

Le griffon

Si l'on mentionne ici cet animal fantastique d'origine gréco-orientale¹, c'est qu'il apparaît aussi dans l'art celtique, avec la valeur d'amulette, par exemple sur des agrafes de ceinturons, où l'ouvrier, pour renforcer sa puissance talismanique, en a démesurément agrandi les yeux².

Est-ce à la tradition celtique, ou directement à l'influence de l'art romain, que se rattachent les griffons qui décorent le *tombeau des Flavii*, dont les fragments étaient jadis encastrés dans l'arcade du Bourg de Four³? ils devaient assurément, comme le font ailleurs les lions, protéger le défunt. N'oublions toutefois pas que ce thème,

¹ Sur l'origine et l'histoire de ce motif, DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques* (2), p. 314 sq.; *Fouilles de Delphes*, V, p. 84 sq.; POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, p. 49, note 4, référ.; *Rev. arch.*, 1853, IX, p. 461; *L'Anthropologie*, 1900, II, p. 280, référ.; ROSCHER, *Lexikon*, s. v. Gryps, etc.

² DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1236, fig. 524. Sur cette exagération des dimensions de l'organe important, cf. mon article, *La monstruosité de puissance*, *Rev. des ét. grecques*, 1915. Le griffon, animal solaire, a, pour cette raison, été facilement accueilli par les populations celtiques, si attachées à l'antique héliolâtrie. *Bull. archéol. Comité trav. histor.*, 1914, p. 171-2 (plaque ajourée, cimetière gaulois des Ardennes).

³ DUNANT, *Catalogue des séries gallo-romaines*; p. 48, 51, n° XVII (8-9), p. 41.

Divers fragments, montrant la même ornementation, devaient faire partie du même ensemble, et rien n'empêche de les attribuer à l'époque gallo-romaine, plutôt qu'à l'époque burgonde, comme on a voulu le faire; *ibid.*, p. 187, n° 41 (60); 187; *Nos Anciens*, 1915, p. 71, fig. 10; BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, V, p. 92, note; *id.*, *Hist. de l'architecture sacrée*, pl. IX, 5.

banalisé par l'art antique, a de bonne heure perdu son sens symbolique et n'a plus conservé qu'une valeur décorative.

C'est cependant le griffon talismanique que l'on reconnaîtra dans l'art barbare, qui, fidèle héritier des vieux motifs celtiques, a continué comme jadis à en orner les ceinturons¹. Ce sont deux griffons, ces animaux étranges, qui boivent à un vase d'aspect vague-



Fig. 22.

Peigne en argent incrusté, des provinces danubiennes
Art barbare. E 223.

ment humain, sur une *agrafe de la Balme*², comme sur d'autres exemplaires analogues³. Bien qu'il soit d'origine étrangère, citons un *peigne en argent* de

¹ BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 64 sq. Le cycle des monstres affrontés.

² E 405; *Mém. Soc. Hist.*, IX, 1855, pl. III, 5, p. 9.

³ BESSON, *op. l.*, p. 68 sq., pl. XI, 3, 4, pl. XII, 1.

même époque, provenant des provinces danubiennes ¹ (fig. 22), qui est orné de deux griffons stylisés, dans la même attitude que leur donnait déjà l'art celtique ².

Cet animal apparaît plus tard encore dans le décor des cathédrales, par exemple sur des chapiteaux de *Saint-Pierre* ³, et sa persistance dans l'art décoratif jusqu'à une époque très basse est attestée au Musée de Genève par un *curieux coffret reliquaire du XV^e siècle*, provenant de Vannes en Bretagne, où sont sculptés des griffons, affrontés comme ils l'étaient jadis dans l'ornementation celtique et barbare ⁴.

*
*
*

Le bovidé, les cornes sacrées et le croissant lunaire

Le culte des bovidés est un des aspects les plus répandues de la zoûlatrie en Europe, à partir du néolithique ⁵. Les cornes de l'animal, qui, semble-t-il, symbolisent le croissant lunaire et confondent souvent leur forme avec celui-ci ⁶, sont fréquemment associées à des motifs célestes, tels que rosace, rouelle, croix, svastika, hache, etc ⁷.

¹ E 223, avec ornements incrustés.

² Comparer avec DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 1236, fig. 524, 1-2.

³ Ex. personnage masculin tenant de ses bras étendus les ailes de deux griffons; opposés par leur arrière-train, et dont les queues sont entrelacées (sur ce détail, cf. p. 241), *Nos Anciens*, 1915, p. 88-9, fig. 25, Musée épigraphique, n° 69; chapiteau avec griffon, *ibid.*, p. 88, fig. 24.

⁴ E 566, galerie des porcelaines.

⁵ DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 611.

⁶ Croissants néolithiques, *ibid.*, I, p. 577.

⁷ *Ibid.*, II, p. 470, 1310; casques gaulois avec rouelle entre les cornes, p. 1156.

On peut suivre l'histoire de ce thème sans interruption depuis ses origines, à travers les âges du bronze, du fer, l'époque romaine, jusque dans l'ornementation barbare¹, et plus tard encore.

Le territoire genevois et ses environs immédiats ont livré plusieurs exemples de ce symbolisme. Des *cornes sacrées* ou des *croissants*, en terre cuite et en pierre, proviennent des stations lacustres de l'âge du bronze, de Genève même² et de Versoix³ (fig. 23-24).

Ce motif se fusionne souvent avec d'autres symboles cosmiques, et l'on verra son union avec la hache⁴. Un croissant en terre cuite d'Hauterive (fig. 25) est couvert

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 470 sq. Le taureau et les cornes sacrées ; II, p. 1308, 1310 ; TSCHUMI, *Vorgeschichtliche Mondbilder und Feuerböcke*, 1912 (cf. *Rev. arch.*, 1913, I, p. 122 ; DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1406, note 1) ; Croissants : COFFEY, *The distribution of gold lunulae in Ireland and North Western Europa*, Proceedings of the royal Academy, XXVII, 1909 ; JULIAN, *Journal des Savants*, 1911, p. 153 sq. ; *Rev. des ét. anciennes*, 1911, p. 195 sq. ; DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 353 ; id., *Collection Millon*, p. 269 ; sur les amulettes en forme de croissant, cf. encore, RIDGEWAY, *The origin of the turkish crescent*, Journal of the royal Anthropological Institute of Great Britain, 1908, p. 241 sq. ; JÉQUIER, *Notes et remarques*, VIII, *Rôle protecteur de l'hippopotame*, Recueil de travaux, XXX, 1908, p. 40 sq. (amulettes égyptiennes en forme de croissants, découpées dans des dents d'hippopotame) ; BELLUCCI, *Parallèles ethnographiques, Amulettes*, 1915, p. 35 sq. Croissants, etc.

² B. 2540 ; B. 79 ; *Rev. hist. religions*, LXXII, 1915, p. 55, note 3 ; *Mittheil. Antiq. Gesell. Zurich*, XIX, 1876, pl. XXIV, 19-20.

³ FONTAINE-BORGEL, *Bull. Inst. nat. genevois*, XVI, 1870, p. 252.

D'autres exemplaires au Musée proviennent de Möringen (B 1349, 1388) et d'Hauterive (B 3230, fig. 25), *Rev. hist. des religions*, l. c.

⁴ P. 314.

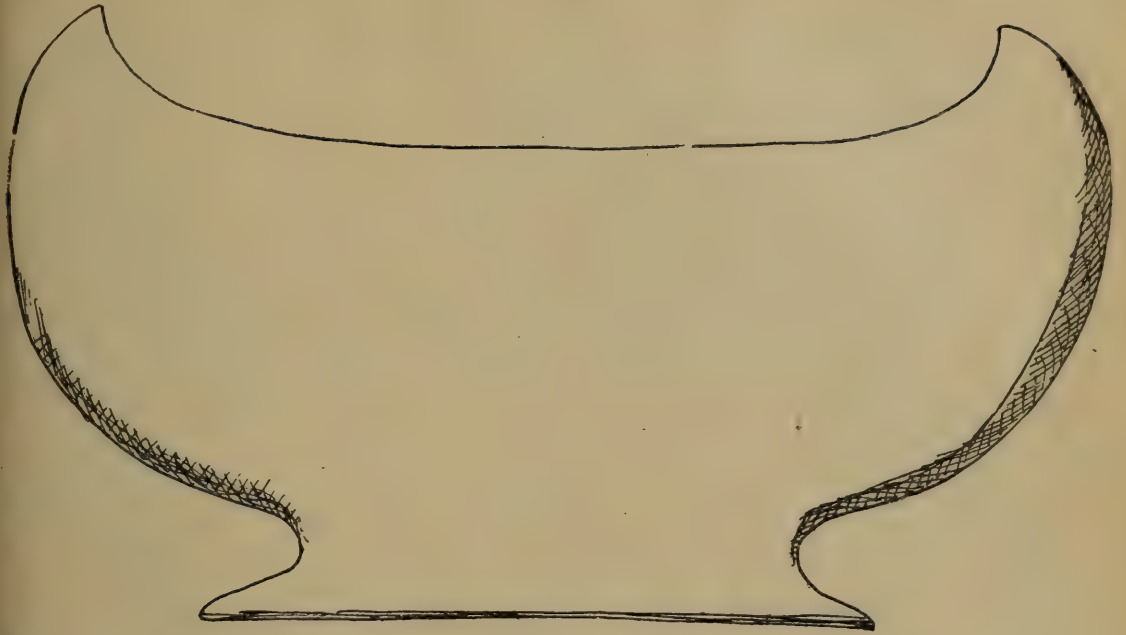


Fig. 23
Croissant de l'âge du bronze, Lac de Genève, B 2540.

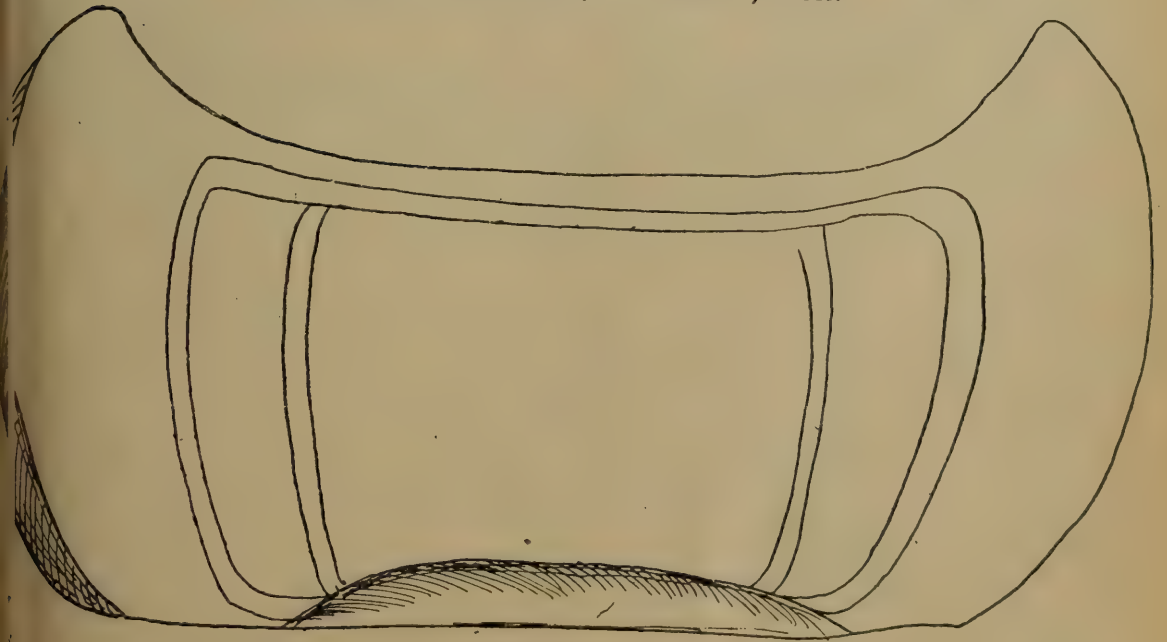


Fig. 24.
Croissant de l'âge du bronze, Genève, B 79.

de cercles concentriques, et sur un *rasoir* italique de l'âge du fer, le manche combine le disque solaire et les cornes lunaires¹ (fig. 26).

Plusieurs *pendeloques-amulettes* en bronze, de même époque, proviennent des stations lacustres des *Eaux-Vives*, des *Pâquis*², de *Tougues*³, et d'autres contrées suisses⁴; elles se composent d'un anneau de suspension et de deux cornes ou d'un croissant renversé⁵ (fig. 27).



Fig. 25.

Croissant en terre cuite, âge du bronze, Hauterive, B 3230.

¹ M F. 934; union du croissant et du disque solaire, DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 892 sq., etc., ci-dessous, p. 314.

² B 981; 2508; 3629; 5599.

³ B 6898.

⁴ Estavayer, B 5252; Corcelette, B 2897.

⁵ M. A. CARTIER reconnaît dans ces pendeloques des croissants, *Archives suisses d'Anthropologie générale*, I, 1914, p. 63, note 2.

Fig. 26.

Rasoir en bronze,
I^{er} âge du fer italique.
M F 934

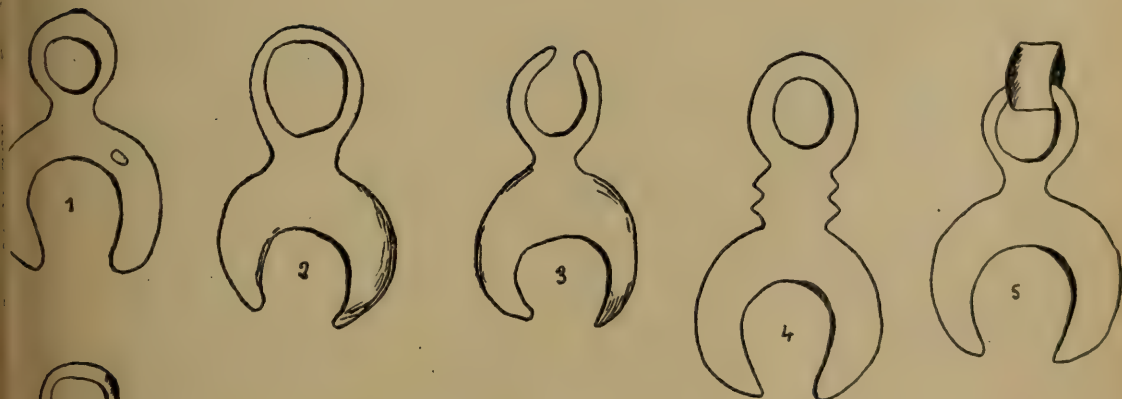


Fig. 27.

Pendeloques de l'âge du bronze.

1. B. 981 ; stations lacustres des Eaux-Vives et des Pâquis.
2. B. 3629 ; id.
3. B. 2508 ; id.
4. B. 2897 ; Corcelette.
5. B. 5252 ; Estavayer.
6. 6898 ; Tougues, lac de Genève.



Bien des siècles plus tard¹, le possesseur de la *bague romaine* trouvée dans la station lacustre des *Eaux-Vives*, avait-il choisi la sardoine ornée d'un taureau passant² parce qu'elle lui rappelait le vieux culte ancestral? Il est permis d'en douter. Mais une *pendeloque des Tran-*

¹ Rappelons que le culte du taureau celtique à trois cornes a été connu en Suisse, témoin la belle tête de bronze trouvée à Sion dont le Musée de Genève possède le moulage. *Indicateur d'ant. suisses*, 1915, p. 196, 197. Des monnaies gauloises de Suisse montrent la tête du taureau sacré, parfois entre deux S de sens cosmique, *Mittheil. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1863, pl. III, n° 120 p. 24; le nom et les armes d'Uri peuvent dériver d'un culte du taureau, *Revue suisse d'Ethnographie et d'art comparé*, I, 1914, p. 13-4.

On a trouvé, dans les fouilles de la Grange du Dime, à Avenches, un beau relief qui ornait un temple gallo-romain (*Indicat. d'ant. suisses*, IX, 1907, p. 299 sq., pl. XXI), montrant dans un médaillon une tête humaine, imberbe, sur le front de laquelle s'élèvent des cornes. Est-ce un médaillon purement décoratif? Est-ce l'image d'Achélous, ou du dieu gaulois Cernunnos, comme le pensent Furtwaengle et Cart? On remarquera que la forme circulaire du médaillon est celle du disque solaire, apparaissant fréquemment dans le fronton des édifices et sur les stèles funéraires gallo-romaines; que les feuilles d'acanthé le bordent comme autant de petites flammes ou rayons; et que la tête occupant le centre de ces médaillons, dont on a trouvé d'autres exemples à Avenches (*ibid.*, p. 301), à Genève (*Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 9), est également celle d'une divinité solaire: Jupiter Ammon, Hélios. Le personnage cornu et imberbe du relief de la Grange du Dime comme celui, barbu, provenant antérieurement déjà d'Avenches (*Indicateur*, p. 301, n° 3), dérivent des divinités celtiques à cornes, dont on a signalé le sens cosmique, et qui apparaissent fréquemment sur les antéfixes gallo-romaines, sous l'aspect entièrement animal (tête de taureau), à demi-humain (tête humaine à cornes), ou entièrement humain; cf. mon article *Antéfixes gallo-romaines*, *Rev. arch.*, 1916, I, p. 260 sq.

² C 847. HENKEL, *Die römischen Fingerringe der Rheinlande*, 1913, p. 133, n° 1439.

chées (fig. 28), en bronze émaillé, affecte la forme du croissant¹, et les petites boules qui terminent ses pointes rappellent les boules surmontant les cornes des bovidés dans l'art celtique; le sens de ces deux motifs est le même : c'est l'union du croissant lunaire avec la sphère solaire².



Fig. 28.
Pendeloque en bronze émaillé,
de l'époque romaine. Genève,
Tranchées, C 207



Fig. 29.
Bouclette de courroie de
chaussure, époque carlovin-
gienne, E 106.

* * *

L'ornementation barbare, parmi les nombreux symboles antiques qu'elle a conservés, n'a eu garde d'oublier les cornes et le croissant. Sur une agrafe de ceinturon provenant du tombeau de Childéric I^{er}, une tête de bovidé porte sur le front la rouelle³, qui apparaissait déjà entre les cornes des casques gaulois. Unies comme jadis à d'autres symboles, la rouelle, la croix, qui en précisent le sens cosmique, les cornes décorent les agrafes suisses de Bofflens, d'Ursins⁴, et, au Musée de Genève, les deux

¹ C 207. Cf. amulette analogue, de Pettau, *Wiener Jahreshefte*, 1914, XVII, Beiblatt, p. 119, fig. 103.

² Cf. mon explication de ce détail, *Les cornes bouletées des bovidés dans l'art celtique*, *Rev. arch.*, 1917. Une lampe romaine montre le buste de Jupiter dans un croissant bouleté, *Arch. Anzeiger*, 1915, p. 27-8, fig. 6.

³ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1308, fig. 570, 2 ; 1310.

⁴ BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 97, pl. XVI.

plaques de ceinturons provenant du cimetière de *la Balme*, près de Reignier¹. Mentionnons encore une bouclette de courroie de chaussure, datant de l'époque carlovingienne, en forme de tête de bovidé² (*fig. 29*).

Le souvenir des cornes sacrées n'est point entièrement éteint dans nos contrées. La tête de bœuf dépouillée de sa chair, le *bucrâne*, dont le rôle comme apotropaion a été si grand dans l'antiquité, est encore usité en Savoie et en Suisse, et on aime à le fixer au-dessus des portes des demeures, comme ailleurs, dans la même intention, on surmonte l'édifice d'une tête de cheval, ou on y fixe le fer à cheval³. En rattachant le fer à cheval du *relief Favre* à la croyance superstitieuse connue, on a fait remarquer les bucrânes placés sur les longues branches du fer, et destinés comme lui à protéger la demeure et à en écarter les mauvaises influences.⁴

La hache

La hache, simple ou double (bipenne), est le symbole matérialisé de l'éclair ou de la foudre, qui, entre les mains du dieu, comme l'instrument entre les mains du laboureur ou du bûcheron antiques, fend la terre et abat les arbres. Et comme les primitifs attribuent une com-

¹ *Mém. Soc. d'Hist.*, IX, 1855, pl. III, 4; p. 9; XI, 1859, p. 89, pl. I, 1; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 12, fig. 5; p. 13.

² *E* 106.

³ *Nos Anciens*, 1915, p. 107.

⁴ Ci-dessus, p. 293.

mune origine aux éclairs et aux rayons du soleil, la hache sacrée a été fréquemment associée à des symboles héliques, cheval, cygne, roue, croix, svastika, etc., comme aussi aux cornes lunaires du bovidé. Le culte de la hache, qui apparaît, sinon au paléolithique¹, du moins dès l'époque néolithique², se développe surtout à l'âge du bronze, aussi bien en Europe centrale que dans les pays méditerranéens, et survit à travers diverses vicissitudes jusqu'à nos jours, dans ces croyances superstitieuses relatives aux haches de pierre, aux *céraunies*, que le vulgaire considère comme tombées du ciel et produites par la foudre³.

La Genève préchrétienne l'a connu. Peut-être que parmi tant de nos *haches en pierre de l'époque néolithique*, quelques-unes avaient une valeur sacrée et votive,

¹ M. RUTOT a voulu le faire remonter jusqu'au paléolithique, *De l'existence d'un culte de la hache pendant le paléolithique inférieur*, Congrès préhist. de France, 1910, Tours, p. 152 sq.; thèse contestée par DUBUS, Note sur les traces de l'existence d'un culte de la hache pendant le paléolithique inférieur, *Bull. Soc. préhist. franç.*, 1911.

² DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 575, petites haches votives néolithiques, p. 606, 608.

³ La littérature sur le culte antique de la hache est formidable, cf. entre autres DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 479 sq.; id., *Collection Millon*, p. 146, 267; BLINKENBERG, *The Thunder-weapon in religion and folklore*, 1911; A. REINACH, *Rev. hist. des religions*, 1912, 66, p. 269 sq. (p. 272, référ.); RENEL, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, p. 102 sq.; MONTELIUS, *The Sun-God Axe and Thor's Hammer*, *Folklore*, 1910, p. 61; COOK, *Cretan axe-culte outside Crete*, 1908, Congrès internat. des religions, Oxford; *Dict. des ant.*, s. v. SECURIS, p. 1168 sq., etc.; dans les superstitions, cf. encore CARTAILHAC, *L'âge de la pierre dans les souvenirs et superstitions populaires*, p. 50 sq.; SEBILLOT, *Le Folklore de France*, IV, p. 69 sq.

mais aucun indice ne permet de le certifier. En revanche, le dépôt de haches en bronze recueillies au pied d'une des *pierres à Niton* a bien ce caractère votif¹, et c'est le sens qu'on doit donner à bon nombre de dépôts analogues trouvés en d'autres contrées², comme à ces haches minuscules de diverses époques³, dont la Suisse a livré plusieurs exemplaires⁴.

* * *

La hache sacrée était une amulette puissante, et les lacustres de l'âge du bronze n'ont eu garde de la négliger. C'est elle que l'on peut reconnaître dans ces *pendeloques* triangulaires (*fig. 30-1*) munies d'un anneau de suspension et fréquemment incisées de dessins géométriques, que l'on a trouvées dans les *stations des Eaux-Vives et des Pâquis*⁵, comme dans d'autres stations lacustres de la Suisse⁶, et qui ornaient les colliers et les ceintures⁷.

¹ Ci-dessus, p. 260.

² DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 483 ; p. 554, note 3. Ex. âge du bronze : petites haches votives en bronze, Sierre, B 5866, Thoune, B 1831 ; âge du fer italique : I 372, 373, 374, 375 (période I) ; hache ornée de cercles ponctués, I 148 (période II).

³ *Ibid.*, p. 484, etc.

⁴ Haches votives en bronze, avec dédicace à Jupiter, *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1864, p. 216, n° 551, référ.

⁵ B 156, 979, 3225, 3623, 3624, 3625, 3626, 3627, 5346, 5363, 5364, 5367, 5474, 5564.

⁶ AUVERNIER, n° 4796, gravée ; Corcelette, B 2896, 2986, 5628 ; Estavayer, B 5251.

⁷ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 334, fig. 131, 1 ; p. 335, note 1, référ. ; HÖERNES, *Urgesch. d. bild. Kunst in Europa*, p. 440, pl. X, 19.

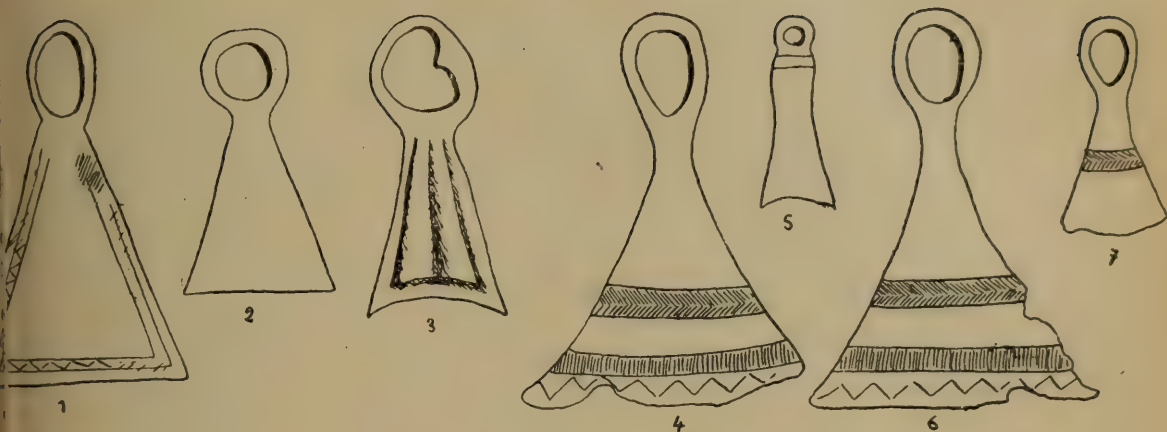


Fig. 30.

Pendeloques en forme de hache.

Age du bronze, stations lacustres des Eaux-Vives et des Pâquis.

1. B 5564; 2. B 3625; 3. B 3623;
4. B 5474; 5. B 306; 6. B 5363-4;
7. B 5367.

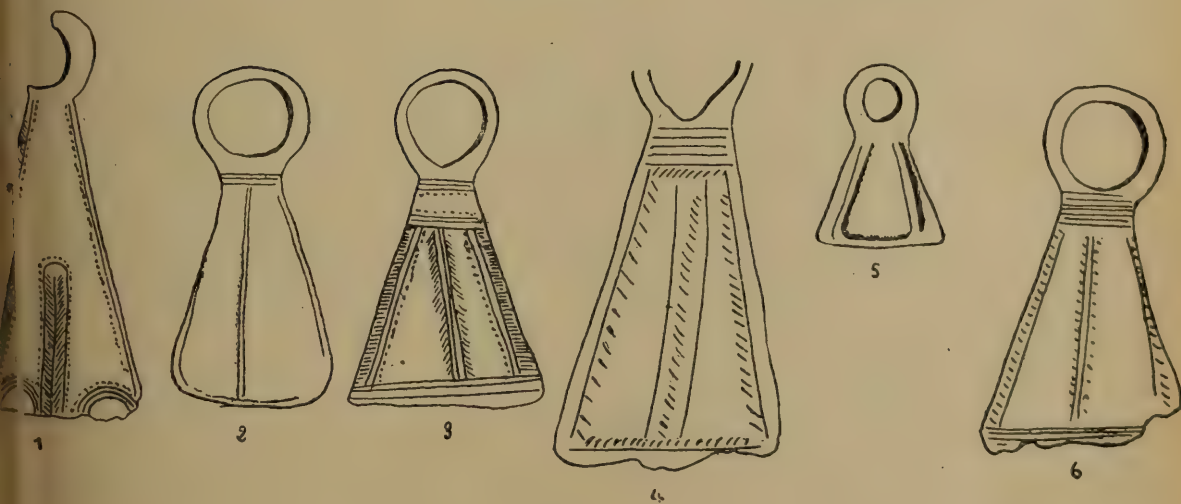


Fig. 31.

Pendeloques en forme de hache.

Age du bronze.

1. B 3225, Genève, stations lacustres; 2. B 3626, id.;
3. B 4796, Auvernier; 4. B 2986, Corcelette;
5. B 5628, id.; 6. B 5251, Estavayer.

Quelques-unes sont échancrées à leur partie inférieure ¹, et l'on peut se demander s'il ne faut pas voir dans cette courbure le rappel du croissant lunaire ou des cornes sacrées. L'union de la hache et des cornes est fréquente, on le sait, et l'art égéen en a donné des exemples caractéristiques. C'est par ce syncrétisme que l'on a cherché à expliquer l'évidement en lunule pratiqué au sommet de nombreuses haches de bronze trouvées en Europe, où ce détail ne peut avoir eu un but pratique ², pas plus que l'anse lunulée de maints vases et instruments italiques. On a déjà cité des exemples où les symboles du soleil et de la lune se combinent ³.

A l'époque romaine, une pendeloque du trésor de *Cruseilles*, couverte de cercles ponctués ⁴, plus tard encore, au X^{me} siècle, des pendeloques du trésor d'Augst ⁵, attestent la persistance de ce talisman (*fig. 32*).

*
* *
*

La hache divine, sculptée sur les monuments mégalithiques funéraires, sur les statues-menhirs, protège le mort qu'ils recouvrent ⁶; bien plus, dans la Cnossos égéenne, le défunt est placé dans une ciste funéraire taillée dans le roc en forme de double hache, et re-

¹ Stations lacustres des Eaux-Vives et des Pâquis, *B* 3623, *B* 306 (*fig. 30, 3, 5*.)

² CARTIER, *Un cimetière de l'âge du bronze à Douvaine*, Archives suisses d'Anthropol. générale, I, 1914, p. 63, note 2.

³ P. 306; cf. mon article, *Les cornes boucletées des bovidés dans l'art celtique*, *Rev. arch.* 1917, I, p. 141.

⁴ *C* 475, argent, III^e siècle après J.-C., sur le sens de ces cercles ponctués, ci-dessous.

⁵ *E* 32-5, argent.

⁶ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 589, 606, 608 sq.

pose dans le sein même de la divinité¹. A l'époque romaine, la formule *sub ascia dedicavit* (S. A. D.) apparaît fréquemment sur les tombes. On la voit au Musée de Genève, sur les *cippes de Sabina Titiola* (d'Anglefort²), de *Gemina* (d'Annemasse³), de *Verna Verula* (de

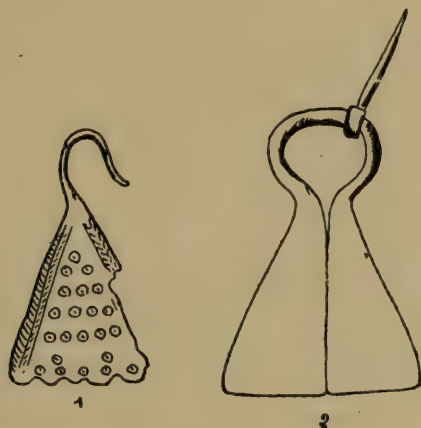


Fig. 32.

Pendeloques en forme de hache.

1. Trésor de Cruseilles, époque romaine (III^e s. après J.-C.). Argent, C 473.
2. Trésor d'Augst (X^e s. après J.-C.). E 32, 33, 34, 35.

Genève⁴), de *Cal. Verna* (de Genève⁵). La hache est figurée sur le *sarcophage de Tiberia Maxsima* (d'Annemasse⁶), sur le *cippe de Philetius Britta* (de Versoix⁷),

¹ EVANS, *Athenaeum*, 1913, II, p. 708; *Rev. arch.*, 1913, II, p. 402; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 63.

² DUNANT, *Catal. des séries gallo-romaines*, p. 83, n° XXXIX (248).

³ Conservé à Mornex, *ibid.*, p. 131.

⁴ *Ibid.*, p. 88, n° XLIV (23).

⁵ *Ibid.*, p. 144.

⁶ *Ascia et fil à plomb*, conservé à Mornex, *ibid.*, p. 127, fig.

⁷ *Ibid.*, p. 82, n° XXXVIII (26).

et sur un *bloc anépigraphe*¹. Bien qu'on ait à maintes reprises discuté le sens de cet ornement, il semble que l'hypothèse la plus vraisemblable est celle qui reconnaît en lui un emblème prophylactique, et le souvenir de la hache sacrée dont le rôle protecteur du tombeau est très ancien². On a remarqué avec raison que la plupart des symboles divins employés comme amulettes sont figurés également sur les tombes; que par conséquent la plupart des représentations sépulcrales sont des emblèmes de protection³. En plein christianisme, qui, on l'a dit, a conservé le motif de la hache, on reconnaîtra volontiers encore celle-ci dans des *marques de tâcherons de Saint-Pierre*⁴, et dans certains emblèmes gravés sur des *dalles funéraires des XV^{me}-XVI^{me} siècles*⁵, composés de triangles simples ou opposés par leur pointe, et ressemblant ainsi à la hache simple ou à la bipenne.

*
* * *

¹ DUNANT, *op. l.*, n° 56 (391); *Nos Anciens*, 1915, p. 76, fig. et référ.

² *Rev. hist. des relig.*, l. c.; DE NADAILLAC, *Les premiers hommes*, I, p. 341, etc.; relief de Sens, ascia tenue en main et prête à frapper, *Rev. des ét. anciennes*, 1912, p. 197, fig.

³ JULLIAN, *Rev. des études anciennes*, 1911, p. 198.

⁴ MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, pl. XV. Cf. hexagrammes et pentagrammes à Chillon, NAEF, *Chillon*, I, 1908, p. 109, fig. 99; sur ce motif si fréquent comme amulette, BELLUCCI, *Parallèles ethnographiques*, 1915, p. 48 sq., fig. 56; cf. les marques de tâcherons, ou symboles sacrés, gravés sur les murs de Cnossos.

⁵ Dalles funéraires de Genève au Musée épigraphique des Bastions.

La clef

Les couches romaines de Genève et des environs ont livré plusieurs *clefs*¹, dont on ne saurait contester la destination pratique. L'usage des serrures et des clefs remonte toutefois bien plus haut, dès l'époque de la Tène III, sinon antérieurement déjà. Les types habituels que l'on trouve fréquemment dans nos contrées sont au nombre de trois : la clef dite « clef de temple » est une tige de fer, recourbée un peu comme une faucille²; la clef dite « laconienne » est munie, comme les nôtres, d'un pène à dents en nombre variable ; la clef en forme de T, ou « ancrée », comme son nom l'indique, ressemble à la lettre T ou à l'ancre du navire³ (*fig. 33*).

¹ Clefs en fer, des Tranchées, *Mém. Soc. Hist.*, XII, 1859, p. 529; 1860, p. 310; clefs trouvées sous la voûte dite du Serpent, au-dessus du Coin, au Salève, *ibid.*, XVI, 1867, p. 385, pl. I, 3.

Voici quelques clefs romaines, conservées au Musée de Genève, du type « laconien » :

Tranchées, en fer, *C* 20, 255, 256, 257, 999; en bronze : *C* 3, 2066, 2091.

Eaux-Vives : *C* 1037.

Rue Etienne-Dumont, serrure en bronze, *C* 2100.

De Suisse, entrées de serrures en fer, 5913, 5914.

De France et de l'étranger, vitrine 3 : *C* 1251, 1252, 2076, 451, etc.

² La clef de temple serait figurée sur une monnaie gauloise, *Rev. des ét. anciennes*, 1912, p. 306-7.

³ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1390 sq. ; *Dict. des ant.*, s. v. Sera. Au Musée de Genève : clef « ancrée » romaine, d'Avenches, 5912 ; clefs de l'époque barbare, de Vaud, *E* 296, et de Morigny (Seine-et-Oise), *E* 166, 167, 168. Clef ancrée d'une tombe alamane de Zurich, *Indicat. antiq. suisses*, II, 1900, p. 178, fig. 44 a, p. 173-5.



Fig. 33.

Clefs « ancrées » en fer.

1. Epoque romaine. Avenches 5912.
2. Epoque barbare. Vaud. E 296.

On ne cherchera pas ici à expliquer le curieux fonctionnement de ces instruments, dont on pourra se rendre compte en examinant les reproductions de serrures en bois exposées dans une des vitrines du Musée ¹.

Mais on ne saurait omettre de signaler dans cette étude le rôle symbolique de la clef et son emploi comme amulette ². La statuette bien connue trouvée à Viège en Valais ³ est celle d'une divinité celtique, Sucellus, que les Romains ont identifié à Dispatér; l'ornement en forme d'ancre qu'il porte sur son vêtement a longtemps intrigué les archéologues. On l'a dernièrement identifié à la clef en T, que connaissaient les populations de l'âge du fer, et dont l'emploi s'est maintenu à l'époque romaine ⁴ et au début du christia-

¹ Sur le fonctionnement des serrures antiques, cf. encore : DÉCHELETTE, *Collection Millon*, p. 184 sq. (serrures gallo-romaines); DIELS, *Der Schlüssel des Artemistempels von Lusoï*, Sitzungsber. Berlin. Akad., 1908, I, p. 127 sq.; les serrures, souvent identiques aux types antiques, de certaines populations modernes : VAN GENNEP, *Etudes d'Ethnographie algérienne*, XII, *Les systèmes de fermeture*, Rev. d'Ethnogr. et de Sociol., 1914, p. 4 sq.; id., *Etudes d'Ethnographie sud-américaine*, Journal de la Soc. des Américanistes de Paris, 1914, p. 131 sq.; BERTHOLON-CHANTRE, *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale*, 1913, I, p. 431 sq., Delachaux, *Divers types de serrures en bois des Alpes*, Archives suisses des trad. populaires, XXI, 1917.

² Sur ce sens de la clef, cf. *A propos du Dieu de Viège*, Rev. des ét. anciennes, 1915, p. 145; *Encore le Dieu de Viège*, ibid., 1916, p. 193, sq., où l'on trouvera divers détails; Rev. hist. des religions, LXXII, 1915, p. 62-3; BELLUCCI, *Parallèles ethnographiques, Amulettes*, 1915, p. 41 sq. (en Italie ancienne et en Lybie actuelle).

³ *Indicateur d'ant. suisses*, 1915, p. 200, n° 4, M 49, et planche.

⁴ Clef romaine de cette forme trouvée dans une station lacustre de Suisse, *Mittheil. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1864, p. VII, n° 38, p. 320. Ci-dessus p. 317, note 3.

nisme¹. C'est la clef mystique qui ouvre les portes du ciel ou celles du monde souterrain, et cet attribut apparente le dieu gaulois aux diverses divinités clavigères de l'antiquité, dont le rôle est analogue.

Or le culte de Sucellus a été connu à Genève, preuve en soit la statuette de ce dieu, trouvée à *Saint-Victor* en 1690, qui, il est vrai, ne porte pas cet attribut. Mithra, autre divinité cosmique d'origine orientale, dont le Kronos léontocéphale porte la clef, y a été de même vénéré. Si le nom de Genève, qui est celui d'une déesse celtique, est en relation avec sa situation topographique, et signifie « coude, port, sortie, passage de l'eau », on sait aussi que diverses divinités antiques, gardiennes des portes terrestres ou célestes, gardiennes des ports, ont reçu la clef comme attribut de leur fonction. Et plusieurs siècles après, quand le christianisme triomphe à Genève, c'est Saint Pierre² qui devient le patron de la ville, ce Saint Pierre tenant en main la clef dont nos armoiries ont hérité par l'intermédiaire du chapitre ; or, Saint Pierre n'a fait que déposséder de leur emblème les vieux dieux païens, peut-être spécialement le Kronos mithriaque. S'il a été choisi comme patron de la ville, serait-ce qu'il s'est substitué à une antique divinité locale qui, tel le Dispaten de Viège, portait la clef ? Un tel phénomène s'est produit fréquemment. Ce ne sont au reste qu'hypothèses³ dont on ne dissimule pas la fragilité.

. * .

¹ BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 190, fig. 135. Ci-dessus p. 317, note 3.

² LIETZMANN, *Petrus und Paulus, liturgische und archeologische Studien*, Bonne.

³ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 122 sq.

Le signe dentelé

Ce signe a l'apparence d'un peigne avec des dents au nombre de trois ou en nombre supérieur¹. Son rôle talismanique est assuré par sa présence, sur la poitrine de certains personnages, à une place souvent occupée par des amulettes surtout cosmiques, croix, disque radié, etc.². Il peut aussi, comme la rouelle, la croix, être gravé sur le pelage des animaux. Plusieurs *agrafes* de l'ornementation barbare de nos contrées en offrent des exemples. On l'aperçoit sur l'animal d'une agrafe provenant de *la Balme*, près de Reignier³, sur le vêtement et sur l'animal d'une agrafe sans provenance connue⁴ (*fig. 34*).

Les *bagues* de cette époque sont souvent ornées d'un E, accompagnant le S barré⁵, ou entourant la croix⁶. (*fig. 84*). Mais, pas plus que le S, ce n'est une lettre ; c'est le symbole prophylactique qui vient d'être signalé.

¹ *Rev. des ét. anciennes*, 1915, p. 145 sq. ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 59 sq. ; *Encore le dieu de Viège*, *Rev. des ét. anciennes*, 1916, p. 195.

² Sur cette disposition et son sens talismanique, *Indicateur d'ant. suisses*, 1914, p. 284 sq. ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 94 sq. ; *Rev. des ét. anciennes*, 1916, p. 195-6

³ *Mém. Soc. Hist.*, XI, 1859, pl. II, 6, p. 87, 100 (adoration de la croix).

⁴ *E 396* ; *Rev. hist. rel.*, LXXII, 1915, p. 60, note 6.

⁵ Bague des environs de Genève, *E 332* ; bague en or, de Pérignier, *E 316*.

⁶ Bague trouvée dans le lit du Rhône, 1884, *E 276*. Quatre E entourent la croix. Sur les symboles païens cantonnant la croix, encore au moyen âge, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 80, fig. ; cf. ci-dessous

Quelle est son origine ? Il est difficile de la préciser. On a songé à le rattacher au trident cosmique¹ qui a été lui aussi employé comme amulette; puis on y a reconnu la clef de type laconien, réduite à son panneton, dont on a vu le sens mystique.

On peut aussi le rapprocher des agrafes de ceinturons de la Tène, dérivant de modèles classiques ou gréco-italiques², et de celles des Celtibères que l'on voit portées par le guerrier gréco-ibérique découvert à Grézan³ (Gard). Comme on y retrouve divers motifs symboliques, rouelles, rosaces, etc.⁴, comme on sait que les populations de l'âge du fer aimaient à couvrir leurs ceintures



Fig. 34.

Détail d'une plaque de ceinturon, sans provenance connue, époque carlovingienne. E 396.

et leurs armes d'apotropaïa, usage qu'ils ont transmis à l'art barbare, on peut supposer que cette forme dentelée avait elle aussi dès cette époque un sens talismanique, et l'on ne sera pas étonné que ces dents soient le plus souvent au nombre de trois ou de quatre, puisque ces chiffres ont une valeur sacrée⁵. Antérieurement déjà, les appliques en bronze qui ornent les *ceinturons* de l'âge du bronze sont dentelées des deux côtés, et généra-

¹ *Rev. des ét. anciennes*, 1915, p. 146; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 61.

² DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1242, fig. 529, p. 1243.

³ *Ibid.*, p. 1535, fig. 706; id., *Agrafes de ceinturons ibériques d'origine hellénique*, *Opuscula archeologica* offerts à Montélius, 1913, p. 233 sq.

⁴ *Ibid.*, p. 1243.

⁵ Ci-dessous.

lement avec quatre dents ¹; plusieurs proviennent des *stations lacustres des Eaux-Vives et des Pâquis* ²; or la gravure de cet ornement, sur une agrafe de ceinturon de Larnaud ³ (Jura), semble indiquer que sa forme n'était pas déterminée par des raisons pratiques, mais avait sa valeur en elle-même, peut-être talismanique ⁴ (fig. 35).

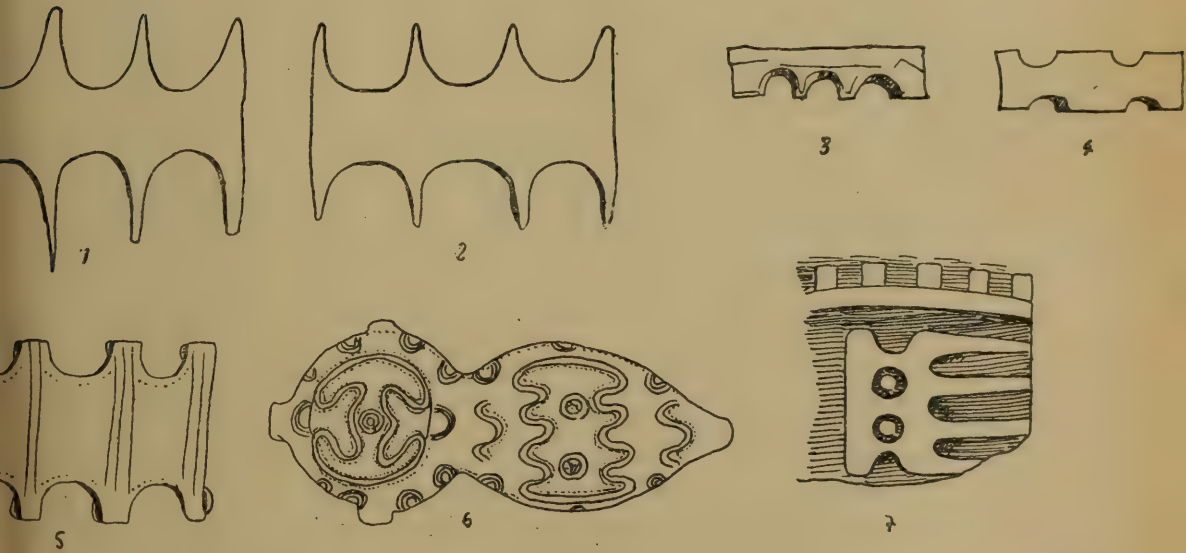


Fig. 35.

- 1-4. Stations lacustres de Genève, âge du bronze. B 5703, B 2438, B 2432, B 25.
5. Mœringen, âge du bronze, B 734-8.
6. Larnaud, Jura, agrafe de ceinturon de l'âge du bronze. Déchelette, *Manuel*, II, p. 336, fig. 133, 1.
7. Détail de la statue de Grézan (Gard), V^e s. avant J.-C.. Déchelette, *ibid.*, II, p. 1535, fig. 706.

¹ DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 337, fig. 134,4; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 61.

² Bronze : B 2438, 5703; en défense de sanglier, B 25, 2432. Quelques exemplaires en bronze proviennent d'autres lacs suisses, B 734, 735, 736, 737, 738.

³ DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 336, fig. 133, 1.

⁴ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 61.

On peut aussi signaler de curieuses lamelles, ressemblant à des chevalets d'instruments de musique à corde, parfois couvertes de caractères puniques, qui ont été trouvées dans des tombes de Carthage et qui portent des encoches ¹.

Ce sens n'a rien d'étonnant, puisque tous les motifs pointus, dents ², tridents, cornes, clous ³, peignes ⁴, l'ont possédé dès une époque très reculée, et peut-être ne faut-il rechercher d'autre origine aux amulettes dentelées qu'on vient de signaler, que leur parenté avec les pointes de toute sorte, si puissantes jadis pour écarter les démons ⁵, et aujourd'hui encore dans les superstitions et l'occultisme ⁶.

* * *

¹ *Comptes rendus Acad. Inser. et Belles lettres*, 1899, p. 317, 318, fig.

² Ci-dessus, p. 226.

³ Cf. à propos du clou sur la poitrine du dieu de Viège au Musée de Genève, *Rev. des ét. anciennes*, 1916, p. 196.

⁴ Amulettes en forme de peigne, dès l'époque néolithique, HOERNES, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa*, p. 400; SCHMIDT, *Zeitschr. f. Ethnologie*, 1911; OLSHAUSEN, *Beitrag. zur Geschichte des Haar-Kammes*, *Zeitschrift f. Ethnologie*, XXXI, 1899, p. 169; WINTER, *Die Kämme aller Zeiten und Völker von der Steinzeit bis zur Gegenwart*, 1907; à l'époque chrétienne, le peigne liturgique, FOURDRIGNIER, *Le peigne liturgique*, Bull. Mém. Soc. d'Anthropol. de Paris, 1900.

⁵ Prophylaxie du couteau et de tous les objets piquants et tranchants, *Mélusine*, VII, p. 181; os pointu, amulette soudanaise contre le mauvais œil, *Rev. hist. des relig.*, 63, 1911, p. 313; pointe magique en Chaldée, DE SARZEC-HEUZEY, *Découvertes en Chaldée*, p. 241.

⁶ Le pouvoir des pointes contre les larves et les esprits est

Le disque solaire et ses symboles aniconiques

Le culte rendu au Soleil, principe de toute fécondité terrestre, l'héliolâtrie, a eu dans l'antiquité et chez les peuples les plus divers une vogue immense. De chasseur devenu agriculteur, l'homme ne pouvait qu'adorer ce globe de lumière dont les rayons fécondent les semences de la terre et s'efforcer d'interpréter par des fables naïves son voyage diurne et nocturne. Les âges néolithique et du bronze témoignent de son importance, et nombreux sont les monuments dans lesquels on doit reconnaître l'image du disque solaire ou de ses symboles, la roue et ses dérivés, croix, rosace, svastika, signe en S, etc.¹

Ce sont ces diverses formes que l'on veut retrouver dans l'antique territoire de Genève.

Quelle que soit l'opposition que certains érudits genevois aient formulée, on ne saurait nier que l'héliolâtrie y ait été pratiquée, et non seulement aux temps préhistoriques, mais sans discontinuer jusqu'à l'époque romaine, car les documents abondent, grâce auxquels on peut en suivre l'histoire. N'avons-nous pas déjà constaté son existence à propos du cheval, symbole solaire, du chêne et de la hache, symboles de la foudre, des cornes et du croissant, symboles lunaires, qui sont fréquemment associés aux signes héliaques ? Les pierres vénérées par nos ancêtres étaient souvent parsemées d'emblèmes

bien connu en sorcellerie et en magie noire, REGNAULT, *La sorcellerie*, 1897, p. 303 sq.; PAPUS, *La magie et l'hypnose*, 1897, p. 370 sq.

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 411 sq.

célestes, cupules, rouelles, croix, etc., et leur nom, comme les légendes qui s'y rattachent, gardent le souvenir de leur étroite relation avec le soleil. C'est, par exemple, près de Burtigny (Vaud), un bloc erratique couvert de cupules, dit « Pierre à Phébou » (Phébus, Apollon, le soleil)¹. Si l'interprétation solaire de la *Pierre aux Dames* n'est pas prouvée², il n'en est pas moins vrai que les rites lumineux de Mai s'exécutaient encore de nos jours auprès d'elle : « C'est encore vers cette pierre que le soir des Brandons, on allume le premier feu, chef de file des feux de la contrée³ ». Négligeons les exégèses hardies qui ont voulu retrouver sur la colline de *Saint-Pierre*, comme dans la crypte de *Saint-Gervais*, des dolmens consacrés au Soleil⁴; dans le nom de *Chantepoulet*, le souvenir d'un menhir du soleil⁵, comme dans celui de la rue du *Soleil-Levant*, lequel vient tout simplement d'une enseigne d'hôtellerie⁶. Mais le *disque radié de nos armoiries* semble bien se rattacher, quoi qu'on ait dit, au soleil du paganisme, par une série d'intermédiaires insoupçonnés⁷ et devenus purs ornements. Et

¹ *Mém. Soc. Hist. Suisse romande*, XXV, 1868, p. 375 ; SCHENCK, *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 412.

² Ci-dessus, p. 265 ; SCHENCK, *op. l.*, p. 323.

³ *Mém. Soc. Hist. Suisse romande*, XXV, 1868, p. 279.

⁴ Cf. p. 267.

⁵ Cf. p. 258.

⁶ BLAVIGNAC ; REBER, *Remarques sur l'ancien culte du soleil*, Bull. Inst. nat. genevois, XLII, 1915, p. 12, 44 (tirage à part).

La rue du Soleil-Levant s'appelait jadis « Rue vers l'église de Sainte Marie la Neuve » ; au XVIII^e siècle, « Rue de la Neuve » ou de la « Nouve ». Le nom de Soleil Levant, postérieur, vient d'une hôtellerie. PERRIN, *Vieux quartiers de Genève*, 1904, p. 61-2.

⁷ *Le soleil dans les armoiries de Genève*, Rev. hist. des

les monuments figurés sont des témoins irrécusables de ce culte que les érudits genevois ont trop souvent méconnu, parce qu'ils ont ignoré les formes multiples qu'il pouvait revêtir, et ne l'ont recherché que sous les traits d'Apollon, de Sol, de Mithra, ou du disque radié anthropomorphe.

Aujourd'hui encore, sur le territoire genevois, comme en d'autres pays, de vieilles coutumes qui disparaissent rapidement sont des survivances du culte solaire et des fêtes de printemps¹: feux de la Saint-Jean, fête des Brandons², «épouses du mois de Mai», procession du «foillu»³, rites que les églises catholique et réformée s'efforcèrent en vain d'extirper⁴. Certaines légendes aussi ne sont que la déformation d'antiques rites solaires.

* * *

religions, LXXII, 1915, p. 1 sq.; les critiques de M. E. Demole, qui sont faites au point de vue exclusivement numismatique et qui trahissent une curieuse méconnaissance des principes de l'archéologie générale, n'infirmement cette théorie, *Le culte préhistorique du soleil et le cimier des armes de Genève*, Revue suisse de numismatique, XX, 1917.

¹ KESSLER, *Maibräuche in der Schweiz*, Alte und Neue Welt, 1909-10, n° 16; HOFFMANN-KRAYER, *Schweizerische Mai- und Pfingstenbrauche*, Die Schweiz, 1913, p. 196 sq.; id., *Feste und Brauche des Schweizervolkes*, 1913.

² *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 3-5, référ.; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 15; BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 496, note 1; MERCIER, *Traditions populaires genevoises*, Nos Centenaires, 1914, p. 446 sq.; *Patrie suisse*, IX, 1982, p. 127-8.

³ Cf. p. 282.

⁴ GALIFFE, *l. c.*; MERCIER, *op. l.*, p. 452.

En 1487, on défend les menches et les danses publiques.

La sphère, le disque, l'anneau

Sous sa forme la plus simple et la plus naturelle, le soleil est représenté par une sphère, un disque ou un anneau, qui abondent parmi les monuments des âges néolithiques, du bronze et du fer.

Négligeons les *anneaux en pierre de l'époque néolithique*, dont le Musée de Genève possède divers exemplaires locaux, car leur sens est discuté, et si d'aucuns ont voulu reconnaître en eux des objets symboliques, d'autres les ont identifiés à des armes de jet, ou à des objets de parure¹.

Au *Grand Salève*, au lieu dit « Sur Saizia », un bloc de pierre montre deux cercles gravés, dans lesquels M. Reber a reconnu avec beaucoup de vraisemblance les

Les menches étaient ce divertissement de jeunes filles, appelé les « épouses du mois de Mai », GRENUS, *Fragments hist. sur Genève avant la Réformation*, 1823, p. 64; en 1614, sur la remontrance du Consistoire, on renouvelle la défense de faire des épouses du mois de mai, GRENUS, *Fragments hist. et biogr.*, 1535-1792, p. 815, 106.

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 520 sq.; BUTTIN, *Les anneaux disques préhistoriques et les tchakras de l'Inde*, Rev. savoisienne, 1903; CARTAILHAC, *Les anneaux-disques préhistoriques*, L'Anthropologie, 1904, 15, p. 359 sq., 615; CAPITAN, *Sur les grands anneaux en pierre de l'époque néolithique*, L'Anthropologie, 1901, 12, p. 556; id., *Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, X, 1900; cette arme apparaît encore à l'époque gallo-romaine sur des reliefs, DÉCHELETTE, *Sur deux monuments gallo-romains*, Rev. arch., 1915, I, p. 1 sq. Rappelons qu'elle est donnée aux divinités indoues et symbolise la foudre.

disques solaires si fréquents sur les pierres à gravures préhistoriques ¹.

C'est bien le disque solaire que l'on reconnaît dans ces *pendeloques* en bronze des *stations lacustres de Genève* de l'âge du bronze, composées d'un anneau avec un œil de suspension ²; leur sens talismanique, pas moins que celui des *pendeloques* de même provenance en forme de hache ou de croissant ³, ne saurait prêter au doute ⁴ (*fig. 36-8*). C'est encore lui qui orne ces *épingles* de la même période, *surmontée d'un anneau* (*fig. 39*) ⁵, *d'une* ⁶ ou de *deux* ⁷ *sphères pleines* (*fig. 40*), d'une *sphère percée* de trous circulaires qu'entourent des cercles incisés (*fig. 41*) ⁸, rappelant le décor oculé des perles de verre talismaniques ⁹.

A l'époque romaine, une *pendeloque* de Saint-Genis, en or, métal lumineux, répète la forme de celles de l'âge du bronze ¹⁰ (*fig. 37-3*). Le disque solaire, laissant échapper à droite et à gauche des flèches qui sont les éclairs ou

¹ REBER, *Esquisses archéologiques*, Genève, 1905, p. 154 sq.; id., *Les anneaux légendaires du déluge*, Bull. Inst. nat. genevois, XLII, 1915, p. 33 sq. (tirage à part).

² B 1222, 580 (Eaux-Vives et Pâquis); B 2386, 3204 (Tougues); 2231 (Nernier).

³ Cf. *fig. 27, 30, 31*.

⁴ C'est l'opinion de M. DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 303-4, *fig. 117*.

⁵ Stations lacustres des Eaux-Vives; DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 318.

⁶ Ibid.

⁷ Ibid., B 1214; cf. DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 318, 7.

⁸ Ibid.; DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 324, *fig. 127*.

⁹ Cf. p. 234. Sur le sens prophylactique des ornements des *épingles* de tête, cf. p. 248.

¹⁰ C 1285.

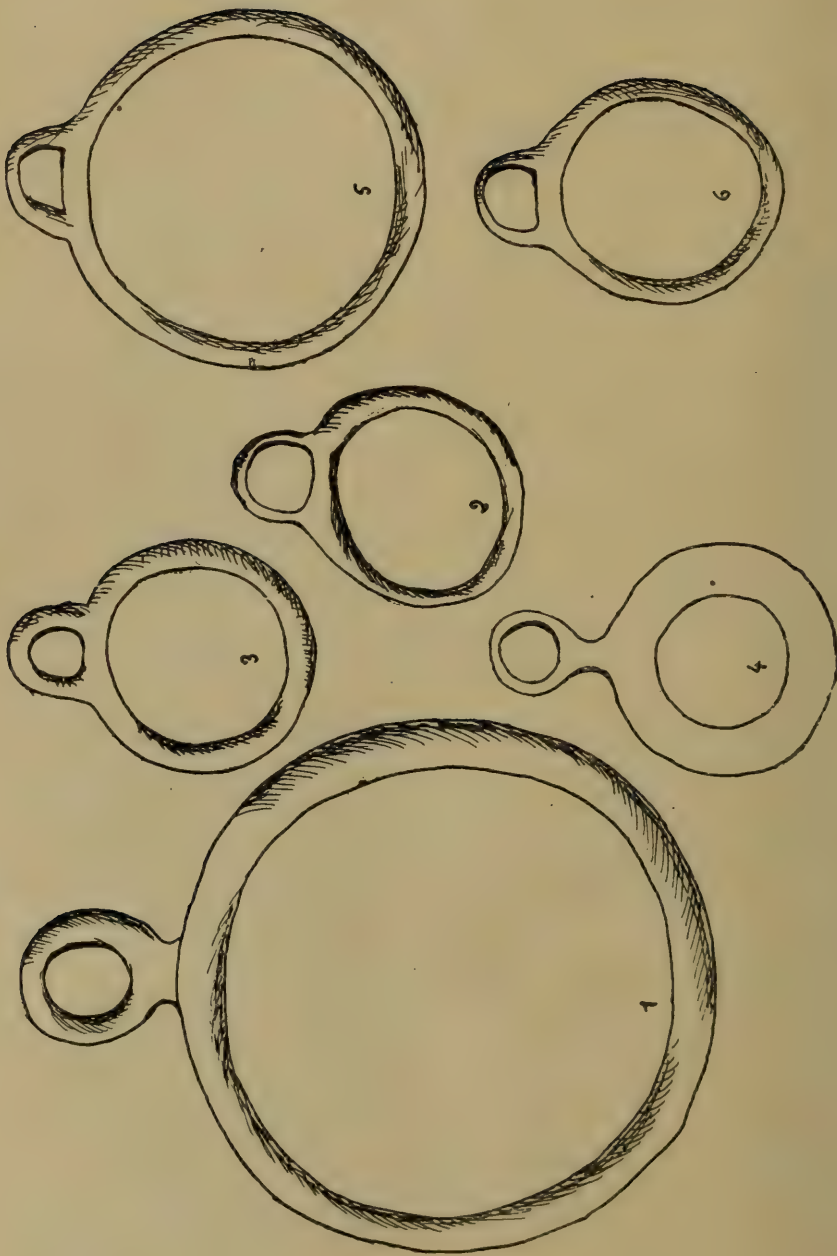


Fig. 36.

Pendeloques en forme d'anneau, bronze.

1. Genève, stations lacustres, âge du bronze, B 1222 ; 2. id., B 580 ;

3. Auvernier, B 4608 ; 4. Moeringen, B 1035, 1036 ;

5. Champveveyres, B 2686 ; 6. Hauteville, B 3264 ; cf. encore

Auvernier, B 4781 ; La Tènevière, Concise, 4800.

les rayons, orne le fronton funéraire des monuments de *Carantius Macrinus*, à Carouge¹, de *Julius Capito Bassianus* de Versoix², et ce fut une erreur, du reste fréquemment commise, que d'y reconnaître un bouclier et des lances³. Ce soleil, qui rayonne sa force fécondante

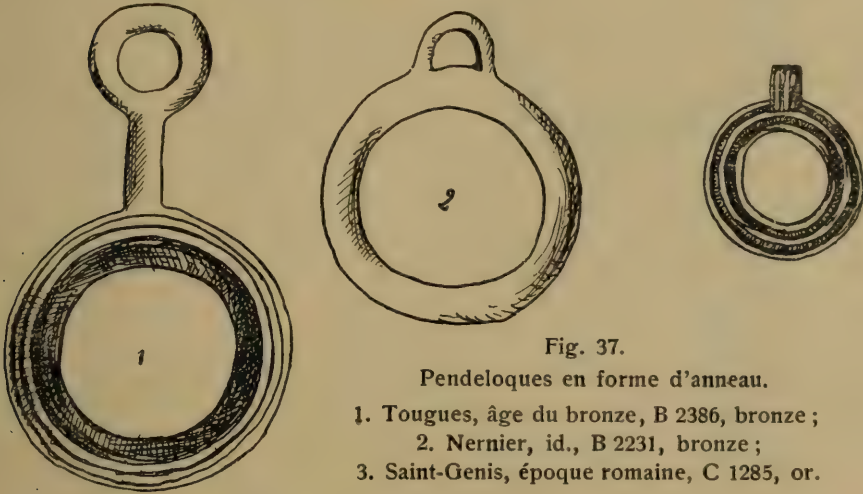


Fig. 37.

Pendeloques en forme d'anneau.

1. Tougues, âge du bronze, B 2386, bronze ;
2. Nernier, id., B 2231, bronze ;
3. Saint-Genis, époque romaine, C 1285, or.

dans l'espace, de curieuses pendeloques de l'âge du bronze le montrent déjà sous un autre aspect, qu'on signale ici, bien qu'il ne provienne pas du sol genevois, parce que le Musée de Genève en possède un bel exem-

¹ DUNANT, *Catalogue des séries gallo-romaines*, p. 118, fig. ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 49, fig. 25, 1. Une flèche de chaque côté.

² DUNANT, *op. l.*, p. 54, n° XIX (77). Deux flèches de chaque côté.

On aperçoit encore, sur la stèle de *Bilicca et de Matusius Rotalus*, provenant d'Anglefort, le reste du disque solaire ou du croissant lunaire, motif également fréquent dans l'ornementation funéraire gallo-romaine, DUNANT, *op. l.*, p. 80 ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 501.

³ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 50, note 2 ; *Nos Anciens*, 1915, p. 76-7.



Fig. 38.
Tougues, pendeloque de l'âge
du bronze, B 3204.



Fig. 39.
Epingle de l'âge
du bronze,
stations lacustres
des
Eaux-Vives.



Fig. 40.
Epingles de l'âge
du bronze.
1. Genève, Eaux-
Vives, B 1214.
2. id., B 1769.

plaire de Bologne, datant de l'âge du fer¹ (fig. 42).

Le disque solaire est très fréquent dans l'ornementation barbare, où il voisine avec d'autres symboles de même sens². On l'aperçoit entre autres sur les agrafes de ceinturons de *la Balme*, près de Reignier, alternant avec la croix, les cornes, la dégénérescence du bateau solaire³ et la tête humaine du soleil⁴ (fig. 43).



Fig. 41.

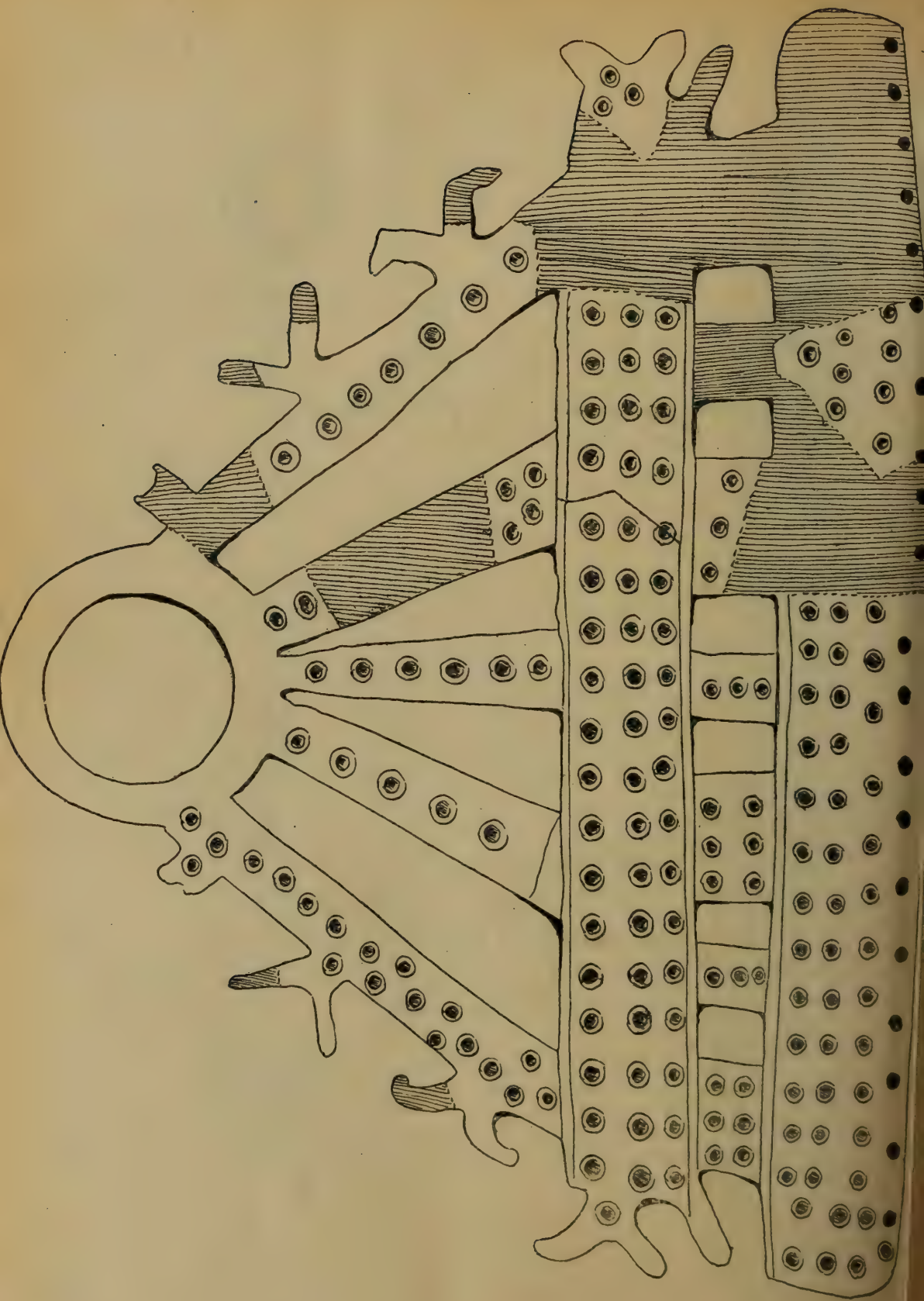
Epingle de l'âge du bronze, stations lacustres de Genève, B 5164.

¹ M 1765. En haut, le disque solaire, d'où s'échappent des rayons qui sont dirigés vers le bas et sur lesquels se tiennent des oiseaux (cf. DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 426 sq. Les cygnes et les symboles solaires en Italie). Les rayons et les bandes horizontales de la partie inférieure sont couverts de cercles ponctués (ci-dessous). Comparer avec les amulettes reproduites par DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 442, fig. 184, et avec la figuration égyptienne du soleil, dont les rayons divergents, munis parfois à leurs extrémités de mains, s'épandent sur la terre, ROSCHER, *Lexikon*, s. v. Sonnenkult, p. 1163. Sur la forme pyramidale de la lumière solaire, MASPERO, *Hist. ancienne des peuples de l'Orient*, I, p. 86 ; BRUGSCH, *Δ ou la lumière zodiacale*, *Proceed. Soc. Bibl. archeol.*, 1892-3, XV, p. 233 sq.

² *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 65.

³ Sur ce motif, ci-dessous.

⁴ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 12, fig. 5.



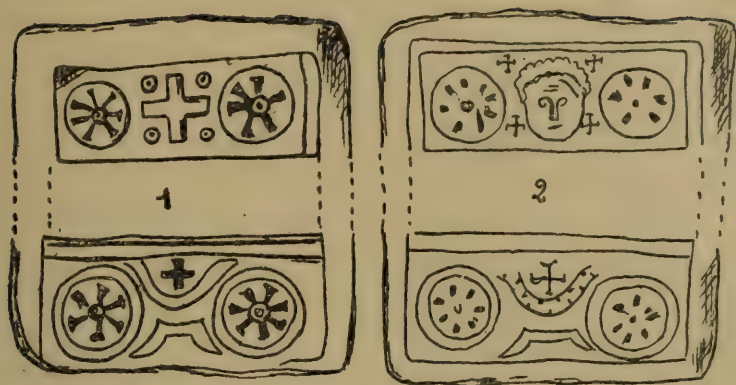


Fig. 43.

Détails des agrafes de ceinturons de la Balme,
époque barbare, E 400-1.

*
* *

Les trois soleils

Le nombre 3 possède une vertu mystique que presque tous les peuples de l'antiquité ont admise, déterminant ces trinités divines qui survivent encore dans la Trinité chrétienne. La prédilection des Celtes pour les propriétés magiques du nombre trois, à partir de la Tène I, est bien connue ¹, et les documents figurés sont nombreux, où les éléments ornementaux sont triplés. Mais il semble cependant qu'elle a dans nos contrées une origine plus ancienne encore.

Ce sont particulièrement les anneaux, les disques, les sphères, ou les symboles dérivés de la roue solaire, rouelles, rosaces, etc., que l'on rencontre groupés par

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1527 sq. La croyance aux vertus magiques du nombre trois et ses influences sur l'art celtique.

trois ¹. On a montré que cette triade symboliquement les trois moments de la journée, le soleil, le lever, le zénith, le coucher, les trois emblèmes sont souvent disposés sur une ligne *verticale* ou *horizontale*, ils sont généralement disposés *en triangle*, de manière que le soleil occupe une place plus haute que le lever et le coucher, le soleil de midi est plus haut que ceux de lever et de coucher. Une gravure hindoue, reproduite par la Revue de la viella, illustre cette position, en même temps qu'elle précise le sens lumineux. Fort nombreux sont les monuments de diverses provenances et de diverses époques qui se rattachent à ce symbolisme ², par exemple les *italo-grecs*, où un satyre approche la main d'un autel encadré par les trois boules, et le soleil rayonne au-dessus de lui ³, p.

¹ Les exemples sont extrêmement nombreux, dès l'âge du fer, avec trois disques accolés, voir Revue de la viella, p. 1191, fig. 506, etc. Cf. *La croyance au trèfle à trois feuilles*, d'art, 1917, p. 234.

² On trouvera plus de détails et divers exemples dans les travaux : *Les trois points solaires*, Revue de la viella, 1915, p. 1 sq ; 1916, p. 372-3 ; *Rev. hist. de la viella*, 1915, p. 14 ; *La croyance au trèfle à trois feuilles*, d'art, Genève, 1917, p. 235 ; *Notes archéologiques sur les bouletées des bovidés celtiques*, Revue de la viella, 1915, p. 14 ; *Les trois points isolés ou dessinant un trèfle*, dans l'ornementation des étoffes carolingiennes, jusqu'au XII^e siècle. La chasuble

ceinturons barbares, où les trois disques solaires vent radiés, peuvent encadrer la tête radiée¹ d anthropomorphe (*fig. 44*). Parfois seuls, les tr ques sont aussi associés à divers symboles q mettent de mieux préciser leur sens², parce q

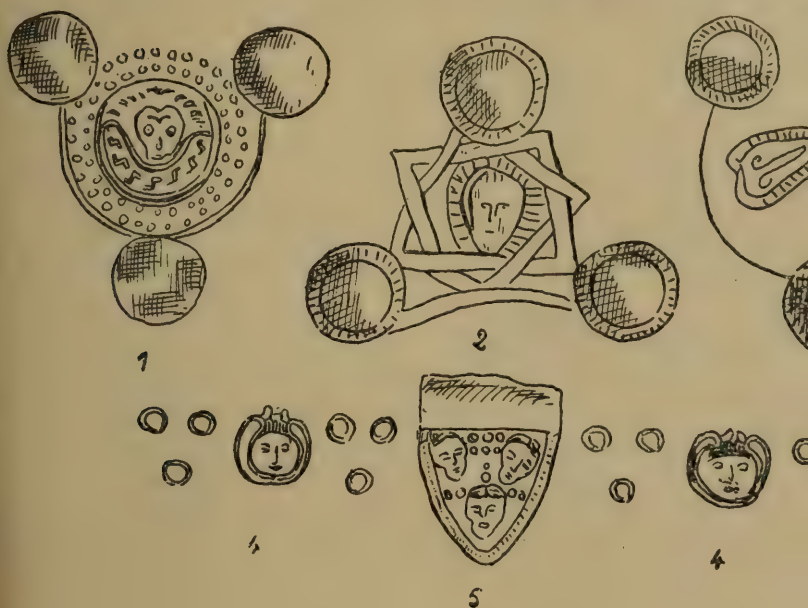


Fig. 44.

La tête du soleil et les trois disques

1-3. Détails de plaques de ceinturons, époque barbare, Barrière
Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule,
3, 5, 9.

4. Plaque de Bohême, âge du fer, Déchelette, *Manuel*, II, 3,
fig. 590.

5. Ecusson de bronze d'une épée de la Tène I, *ibid.*, p. 1539, fig.

sont les équivalents¹. Les trois disques ou sphères, les trois S², les triscèles, les trois chevaux³, les trois têtes humaines radiées ou non⁴, éléments qui sont, comme les disques, rangés sur une ligne ou disposés en triangle⁵, sont des variantes d'une même idée.

Les monuments de notre Musée offrent quelques exemples de ce symbolisme. Des *épingles de l'âge du bronze*, extraites des stations lacustres des Eaux-Vives, ont *trois renflements* superposés⁶ (*fig. 45*); d'autres exemplaires du Valais⁷ et de Thoune⁸ ont une *tête trifide* ornée de trois boules sur une rangée horizontale (*fig. 46*); d'autres encore terminent par une *boule*⁹, ou par un *trèfle*.

¹ Inutile de rappeler que le cheval, le triscèle, le svastika, le signe en S, le disque, la rouelle crucifère ou à plusieurs rais supplémentaires, le cygne, la barque, etc., sont des symboles solaires équivalents. Cf. entre autres DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 413 sq.

² Fourreau d'épée, époque de la Tène II, DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 1119, fig. 463, 7. C'est, on le sait, un motif extrêmement fréquent dans l'art celtique.

³ *Ibid.*, p. 1119, fig. 463, 5. Sur le sens solaire du cheval, ci-dessus, p. 284 sq.

⁴ Dans l'ornementation celtique, comme dans celle de l'art barbare, où ce motif a survécu comme tant d'autres, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 14, fig. 5.

⁵ Parmi les amulettes d'un collier de Kertsch, en Crimée, trois masques humains côte à côte, *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 257, fig. 310.

⁶ Vitrine 11. Cf. épingles halstattiennes, DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 844, fig. 346, 1-2.

⁷ Age du bronze, B 3672.

⁸ B 4931.

⁹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 47, fig. 23; DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 318, fig. 123, 4, 5, etc. Sur la croix bouletée, qui apparaît fréquemment déjà dans l'âge du bronze, et sur son sens solaire (croix solaire terminée par les disques du soleil), *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 44, 72.



Fig. 45.
Epingles de l'âge du
bronze, stations lac.
des Eaux-Vives.

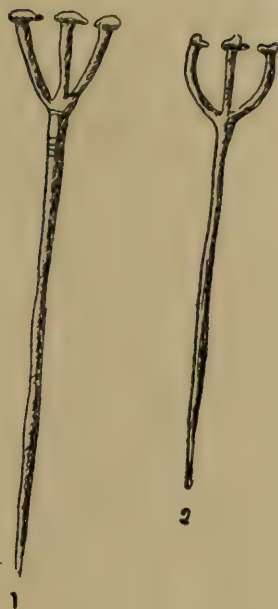


Fig. 46.
Epingles de l'âge du bronze.

1. Sierre, B 3672.
2. Thoun, B 49 1.

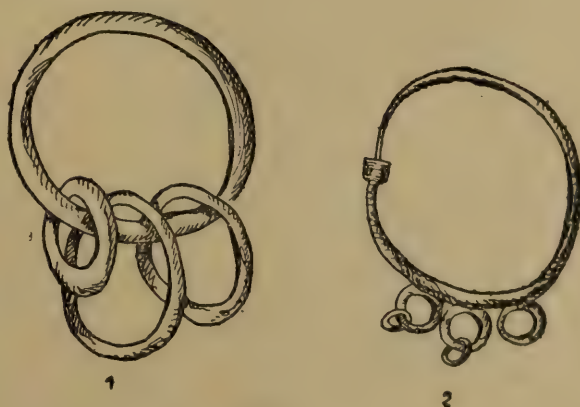


Fig. 47.

1. Lac de Zurich, B 5349; Mœringen, B 741,
âge du bronze.
2. Riddes (Valais), M 1126; boucle d'oreille
en bronze, La Tène I.

qui est la réunion des trois disques¹, chaque branche de la croix solaire. De l'âge du bronze suisse proviennent encore *des anneaux, des pendeloques, auxquels sont suspendus les trois disques*² (fig. 47-8).

Un couteau du Maine (France), de même époque, a son manche décoré de trois disques en relief³ (fig. 49).

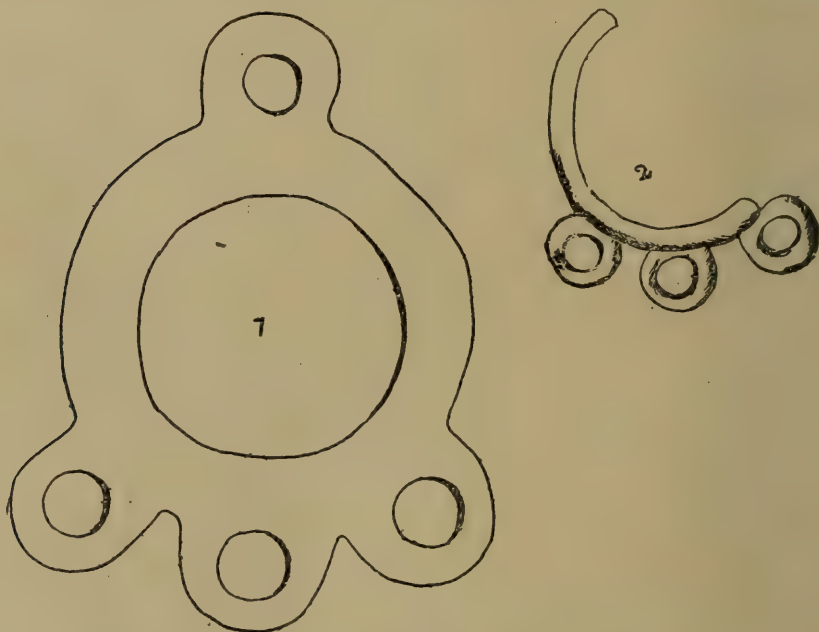


Fig. 48.

1. Auvernier, B 4780; âge du bronze.

2. Moeringen, B 740; id.

¹ Sur l'origine celtique de l'ornement tréflé et de la croix tréflée, prototype de la croix dite de Saint-Maurice, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 83.

² B 740, 741, Moeringen; B 5349, lac de Zurich; Auvernier, avec œil de suspension. B 4780; cf. DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 442, fig. 184, 1, où le motif du disque principal et des trois disques secondaires se complique par l'adjonction de la croix et de la barque à protomés de cygnes schématisés, etc.

³ B 5725.

A l'âge du fer appartient une *boucle d'oreille à trois anneaux*, de Riddes en Valais¹ (fig. 47, 2).

Une *pendeloque romaine* en bronze, trouvée dans la Seine, à Paris (fig. 49, 2), de forme incurvée (croissant ?), porte elle aussi les trois anneaux solaires², et sur une *lampe chrétienne* de Paris, on retrouve encore le disque central accosté des trois disques plus petits³.

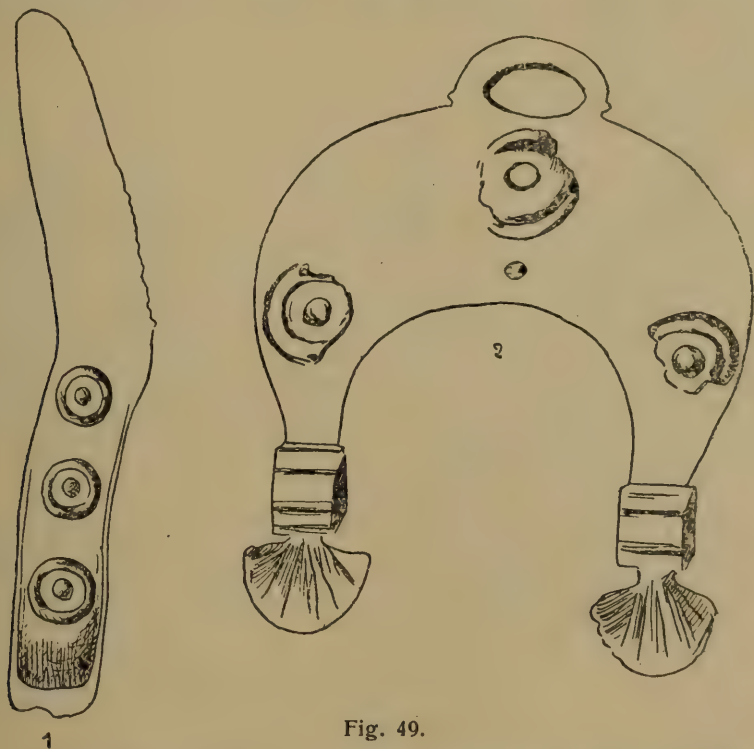


Fig. 49.

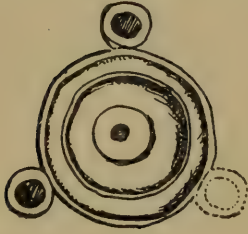
1. Couteau en bronze, du Maine (France), âge du bronze. B 5725.
2. Pendeloque en bronze, trouvée dans la Seine à Paris, époque romaine, C 178.

¹ M 1126 ; cf. perles et anneaux de verre, suspendus par séries de trois à des torques de la Tène I, DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 1322, fig. 578.

² C 178 ; cf. *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 257, fig. 309.

³ C 1479. Ce motif ornemental est fréquent sur les lampes de cette époque.

Si les monuments précédemment cités ne sont pas d'origine locale, du moins voici une *broche romaine en bronze*, trouvée à la rue Etienne-Dumont ¹ (fig. 50), où le disque central est entouré de trois disques plus petits, disposés de manière à former le triangle ; on ne saurait manquer d'évoquer l'aspect analogue des torques celtiques ².



1
Fig. 50.

Broche en bronze, trouvée à la rue Et.-Dumont, Genève, époque rom. (I-II^e s. apr. J.-C.) C 2034.

Bien des siècles plus tard, il semble que la superstition du nombre trois ait laissé des traces dans le nom des *Treize Arbres*, au Salève ³, primitivement *Trois Arbres* (Tres arbores) ; dans celui des *Trois pierres blanches*, au-dessus de la « Pierre à Popée ⁴ », contre le flanc du Grand Salève, dont l'éclat fournissait aux paysans ⁵ des indications barométriques ; dans certains usages que mentionnent les vieux actes locaux. En 1383, les syndics défendent à Jean Picolier de continuer

¹ C 2034.

² DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 1216, fig. 516, 4, 5, 6 (cf. surtout n° 6). Voir les trois disques amulettes pendus au cou d'une figure étrusque, *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 255, fig. 302.

³ Le chiffre trois entre également dans la composition du mot *Trainant*, formé par trois nants, cf. p. 273 ; dans celui de *Troinex*, au pied du Salève.

⁴ Cf. p. 259.

⁵ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. d'Hist.*, V, 1847, p. 506 ; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 11. Cf. entre Meillerie et Saint-Gingolph, la « Pierre blanche », où Hannibal aurait passé, BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 123-4.

une construction commencée sur le terrain public, en dehors de la porte des Frères Mineurs, et dénoncent cet empiètement en jetant *trois pierres* sur ce lieu¹; c'est de façon analogue que les Chartreux de Vallon signalent l'usurpation commise par les religieux d'Aulps sur leurs pâturages, soit par le jet de trois pierres, «suivant la coutume²».

* * *

Les anneaux du déluge et la barque solaire

De curieuses légendes, répandues non seulement dans notre canton, mais dans le reste de la Suisse, et en d'autres contrées³, prétendent qu'on aperçoit encore contre les parois rocheuses des montagnes des anneaux auxquels on attachait les barques⁴, alors qu'au temps du déluge les eaux submergeaient la terre.

C'est à la « Pierre Lente », contre un rocher vertical,

¹ GALIFFE, *Matériaux pour l'hist. de Genève*, 1829, I, p. 93.

² 1308, *Régeste genevois*, n° 1622; 1310, *ibid.*, n° 1654. Sur le jet d'une pierre pour prévenir ou interrompre une usurpation, dans les droits romain, germanique, du moyen âge, arabe, cf. HUVELIN, *Magie et droit individuel*, Année sociologique, X, 1905-6, p. 20, notes 2-3, référ., p. 33.

³ La même croyance se retrouve en Chine; on prétend qu'on attachait les barques à des croix de fer en forme d'X, tombées du ciel; ce sont des croix cosmiques, en relation avec la foudre et les pluies. SAINTYVES, *Le culte de la croix dans le Bouddhisme*, Rev. hist. des religions, LXXV, 1917, p. 3, 5, 9, 30. L'analogie avec les légendes européennes est frappante.

⁴ MEISTERHANS, *Sintfluth Ringe*, Indicat. d'ant. suisses, 1890, p. 367-8; REBER, *Les anneaux du déluge*, Recherches archéol. à Genève et aux environs, 1901, p. 83; id., *Un aperçu sur les anneaux légendaires du déluge et les gravures préhistoriques en forme de cercles de grandes dimensions*, Bull. Institut national genevois, XLII, 1915.

au-dessus de Saint-Cergues dans le Jura, que Noé avait amarré son arche, et c'est tout près de là, sur une partie saillante de la montagne, le « Molard de Noé », que l'arche avait atterri ¹.

Aux *Voirons*², au *Salève* (près de Collonge, à l'endroit dit *Chavardon*³, comme à l'entrée de la *grotte d'Archamps*⁴), il existerait, au dire des paysans, de ces anneaux qui auraient servi à amarrer les barques. A Genève même, des anneaux fixés *contre le mur soutenant les terrasses de la rue Calvin*, l'ancienne rue des Chanoines, auraient eu, suivant la tradition, la même destination. Blavignac, qui rapporte ce dernier fait, avoue que jamais on n'a retrouvé ces anneaux de fer, et reconnaît une légende analogue à celles du Salève et des Voirons ⁵.

* * *

C'est avec raison que M. Reber, faisant remarquer le caractère légendaire de ces anneaux, les met en relation avec les disques solaires, si fréquemment gravés sur les pierres préhistoriques, souvent à de hautes altitudes ⁶. Pourquoi la tradition suppose-t-elle qu'on y attachait les bateaux ?

Pour les populations de l'âge du bronze déjà, le soleil disparaissant le soir sur les eaux du fleuve Océan qui

¹ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 506.

² *Ibid.*, p. 506 ; REBER, *Un aperçu sur les anneaux légendaires du déluge*, p. 8 (tirage à part).

³ REBER, *ibid.*, p. 8.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Etudes sur Genève* (2), 1874, II, p. 50-1 ; MALLET, *Description de Genève ancienne et moderne*, 1807, p. 183 ; REBER, *op. l.*, p. 9.

⁶ Cf. au Salève, cercles gravés, p. 328.

entoure la terre, vogue durant ce parcours sur un navire, jusqu'à ce qu'il regagne son point de départ, et, au matin, s'élève radieux de l'Orient ¹. La barque du soleil, parfois pilotée par les cygnes, parfois terminée à l'avant et à l'arrière par des protomés de cet animal, porte en son milieu l'image du dieu, sous la forme du disque, du personnage radié, ou d'un emblème équivalent, signe en S, etc. ¹. Ce motif, plus ou moins stylisé, et souvent difficile à reconnaître, est très fréquent dans l'art ornemental des âges du bronze et du fer, dans l'Europe centrale et dans les pays méditerranéens, et survit dans certains monuments gallo-romains, comme dans les légendes des anneaux du déluge ².

* * *

Les stations lacustres de Suisse ont livré des amulettes dans lesquelles on a voulu reconnaître des *peignes*, à cause de leur partie inférieure dentelée, ou des *ornements anthropomorphes*, à cause de leur aspect général qui éveille l'idée de la forme humaine. La *station lacustre de Genève*, de l'âge du bronze, en a fourni un exemplaire ³ (*fig. 51*). M. Déchelette a montré que l'apparence

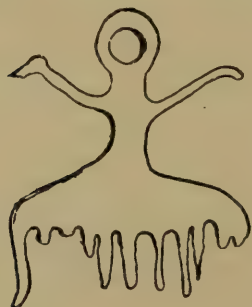
¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 418 sq. La barque solaire et les cygnes hyperboréens; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 22. La barque portant la tête du soleil.

² M. M. BAUDOUIN a déjà rattaché ces légendes au bateau solaire, *Découverte d'un anneau du déluge dans la vallée de la Sèvre-Nantaise*, Bull. de la Soc. préhist. française, 1914; cf. REBER, *op. l.*, p. 7.

Parfois c'est un cavalier qui attache sa monture à ces anneaux, REBER, *op. l.*, p. 13; or on sait le rôle du cavalier solaire dans les croyances préhistoriques, cf. p. 276 et ci-dessous.

³ B 574; *Mith. Antiquar. Gesell. Zurich*, XIX, 1876, pl. XXIV, 18.

humaine, si elle a pu être accentuée volontairement dans la suite, fut à l'origine fortuite ; que les appendices latéraux qui répondraient aux bras sont la dégénérescence des protomés du cygne solaire, que la tête est le disque,



1

Fig. 51.

Pendeloque de l'âge du bronze ;
stations lacustres des Eaux-Vives,
B 574.



1

Fig. 52.

Fibule en bronze, de l'époque
romaine, trouvée à Genève,
Tranchées, C 10.

et que l'amulette est celle de *la barque portant le symbole du soleil*¹ à laquelle on a ajouté le talisman dentelé dont il a été question².

*
* * *

On peut reconnaître la survivance de ce motif dans l'ornementation d'un *bol gallo-romain* en terre cuite, trouvé aux Tranchées³, où la courbure dégénérée de la barque entoure le disque contenant l'aigle du soleil, que deux rosaces accostent symétriquement ; dans des *antéfixes* de même date, de Versoix et des Tranchées⁴, où la

¹ Manuel, II, p. 339, 443, fig. 185, 4, 5.

² Cf. p. 321.

³ Rev. hist. des religions, LXXII, 1915, p. 24, fig. 12 ; Rev. arch. , 1916, I, p. 269, fig. 7.

⁴ Ibid., p. 20, fig. 9 ; Antéfixes gallo-romaines, Rev. arch. 1916, I, p. 260 sq.

barque, qui se confond avec des volutes végétales, supporte la tête humaine du soleil, qui est accostée ou non de deux rosaces et de laquelle s'élance l'étincellement des rayons d'une palmette¹; dans une *fibule romaine en bronze* des Tranchées² (fig. 52); enfin, très reconnaissable encore, dans l'*art barbare*³.

* * *

Les cercles multiples

Ces disques solaires, au lieu d'être seuls ou en nombre défini, peuvent être multipliés sans limite, car la répétition du symbole augmente d'autant sa valeur protectrice⁴. Tel est le sens que l'on peut, dans certain cas, donner à ces cercles généralement ponctués, qui parsèment le champ de divers monuments, si d'autres fois ils n'ont plus conservé qu'une valeur décorative. Ils ont assurément un sens talismanique, ceux qui sont incisés sur un fragment de crâne, de la fin de l'époque gauloise⁵, le crâne humain étant considéré comme une amulette puissante⁶; sur des *haches votives*⁷ (fig. 53); sur des *pende-*

¹ Sur ce thème et le sens des divers éléments qui y figurent, *Antéfixes gallo-romaines*, Rev. arch., 1916, I, p. 260 sq.

² C 10; comparer avec le motif barbare, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 25, fig. 13, 4.

³ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 24-7; entre autres sur l'agrafe de La Balme, fig. 13, 7; p. 12, fig. 5, 1-2.

⁴ *Rev. des ét. grecques*, 1916, La monstruosité de puissance, p. 316 sq. (répétition d'intensité).

⁵ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 480, fig. 167.

⁶ *Ibid.*, p. 474 sq. Trépanation et amulettes craniennes.

⁷ Hache de bronze, âge du fer italique, I 148; REBER, *Bull. Inst. nat. genevois*, XII, 1914, p. 342, fig. 12.

loques en forme de hache, de l'âge du bronze¹, et même de l'époque romaine² (*fig. 32, 1*), etc. On les rapprochera des nombreuses cupules creusées sur les pierres préhistoriques, où elles sont souvent associées à d'autres symboles dont le sens céleste, s'il ne peut être précisé sans hardiesse, est évident³; des bossettes qui ornent le beau bol en or de Zurich, concurremment avec le soleil, la lune et les animaux planétaires⁴. Ces cercles ponctués couvrent le pelage du cheval que monte le cavalier solaire, dans des fibules de l'âge du fer⁵; les globules forment les articulations ou entourent de leur nuée le cheval divin des monnaies gauloises; ils accompagnent la tête isolée du soleil sur une pendeloque du Tyrol de l'âge du fer⁶, sur une amulette de Kertsch⁷, sur une dalle gravée de Saverne, que l'on croit préhistorique⁸. A l'époque romaine, le globe du monde, sous les pieds de Sol et d'Aphrodite, dans les bronzes de Sierre, montre ces cercles⁹, qui, quelques siècles plus tard, constellent les plaques de ceinturons de l'art barbare où ils sont

¹ HOERNES, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa*, pl. X, 19. Sur ces pendeloques, cf. ci-dessus, p. 312.

² Pendeloque de Cruseilles, cf. p. 314.

³ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 44.

⁴ *Ibid.*, p. 46; DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 792, fig. 312 (époque de Halstatt).

⁵ *Rev. hist. des religions*, LXXII, p. 35; ci-dessus, p. 277, fig. 1, 2; le sens solaire des cercles ponctués a été relevé par M. Déchelette sur ces monuments.

⁶ HOERNES, *op. l.*, pl. XIII, I, p. 486.

⁷ *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 257, fig. 310.

⁸ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 11.

⁹ *Indicateur d'antiquités suisses*, 1874, pl. I; 1909, p. 221, 226.

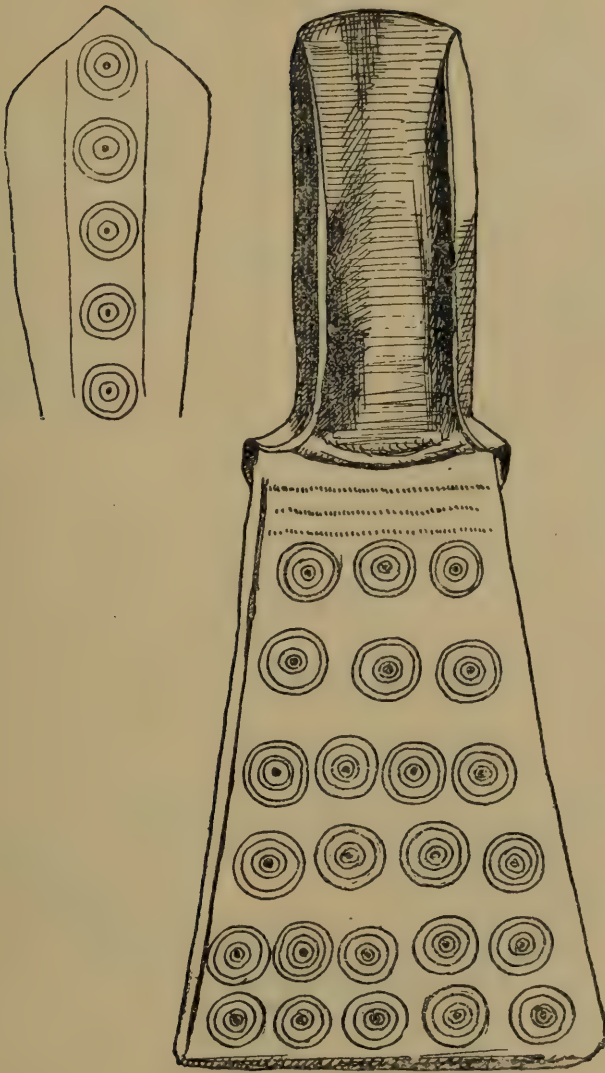


Fig. 53.

Hache en bronze, incisée de cercles ponctués.
I^{er} âge du fer italique, I 148.

associés comme jadis à la croix, au cheval et à tous les autres symboles cosmiques des âges antérieurs ¹.

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 33. Qu'on feuillette le recueil de planches de BARRIÈRE-FLAVY, *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule*.

Citons quelques exemples de cette ornementation au Musée de Genève :

Elle apparaît sur des *phalères* en bronze (*fig. 54*), de l'âge du bronze, provenant des *stations lacustres de Genève*¹ et comparables à ces disques couverts de cercles,

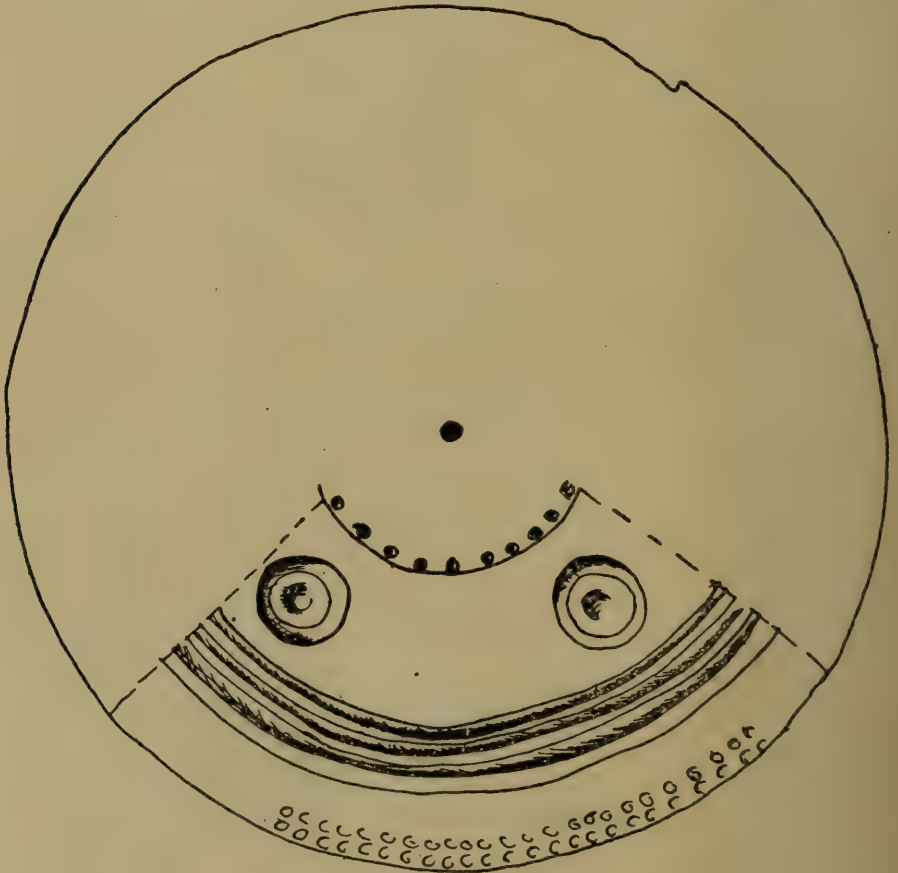


Fig. 54.

Phalère en bronze, stations lacustres de Genève, âge du bronze, anc. 2303.

¹ Cercles en relief autour d'un point central en relief, anc. 2303 ; points en relief, B 5968, 5469 ; cercles concentriques incisés autour d'évidements circulaires, analogues à ceux des épingles à tête sphérique de la même époque (cf. p. 329), ou à ceux des dodécaèdres gallo-romains, qui semblent bien

dont le sens symbolique a été nettement établi ¹. A l'âge du fer, elle forme volontiers l'unique décor des objets de parure, *anneaux de jambes*, *bracelets*, *bagues*², *boutons d'ambre*, dont l'un provient d'une tombe de *Chêne-Bourg*³.

Dans l'art gallo-romain, les cercles ponctués décorent un *vase en bronze* à parfums des environs de Genève ⁴; un *manche de couteau* en os, trouvé dans les fouilles de la Madeleine-Longemalle ⁵ (*fig. 55*); les *bracelets* en argent du trésor de Saint-Genis ⁶ (*fig. 91*); la tunique du *Dispater de Genève*, dieu cosmique indigène⁷, où ils ont le même sens céleste que plus tard dans l'iconographie chrétienne les étoiles du manteau de Marie⁸;

avoir eu un sens symbolique, cf. *Les cornes bouletées des bovidés dans l'art celtique*, *Rev. arch.*, 1917. Le Musée de Genève ne possède pas de dodécaèdre, comme le prétend par erreur VULLIÉTY, *La Suisse à travers les âges*, p. 60, fig. 146.

¹ DÉCHELETTE. *op. l.*, II, p. 414-5, fig.

² Divers exemples, du Valais, vitrines 18 et 19; bague de Vétroz, Valais (âge du fer II), M 826 (cf. HENKEL, *op. l.*, pl. LXVII, 1788).

³ Tène I, M 257. Sur le sens talismanique de l'ambre, p. 233.

⁴ C 1737; BONSTETTEN, pl. XV, 13; *Rev. arch.*, 1910, II, p. 411, note 1.

⁵ 6804; *Bull. Inst. nat. genevois*, XLII, 1914, p. 60, fig. 146; cf. les manches de couteau en os, de la nécropole de Halstatt, avec même décor, DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 795, fig. 315.

⁶ C 1370 et 1373; unis au losange, dont le sens sera précisé plus loin.

⁷ REINACH, *Bronzes figurés*, p. 150, 154, 155, 171; cf. p. 204; REBER, *Remarques sur l'ancien culte du soleil*, *Bull. Inst. nat. genevois*, XLII, 1915, p. 22-3, fig. 9 (tirage à part). Sur ce dieu, ci-dessous.

⁸ Sur le manteau étoilé, symbole de la voûte céleste, EISLER, *Weltenmantel und Himmelszelt*.

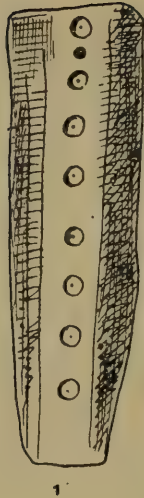


Fig. 55.

Manche de couteau en os,
trouvé à Genève,
12, rue de la Croix-d'Or,
époque romaine.
6804.

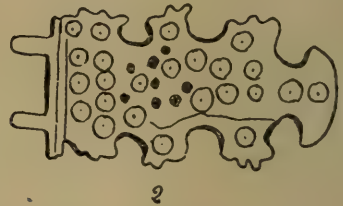


Fig. 56.

1. Fibule en bronze, trouvée à Genève, Tranchées.
Epoque carolingienne. C 2050.

2 Agrafe de ceinturon en bronze, du Valais. Art barbare. M 1112.

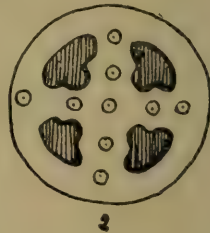
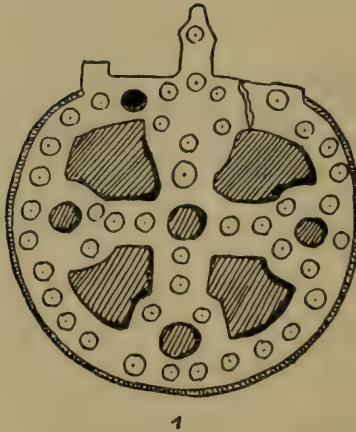


Fig. 57.

Rouelles crucifères de l'art barbare.

1. Château d'Hermeranges (Marne). E 341. — 2. Kärlich a/Rh. 1931.

la *pendeloque-hache* du trésor de Cruseilles¹ (*fig. 32, 1*), etc.

Les cercles ponctués pullulent dans l'ornementation barbare : signalons une *fibule en bronze* de l'époque carolingienne, provenant des Tranchées² (*fig. 56*), et, parmi les objets de provenance étrangère, les *rouelles crucifères* qui en sont couvertes³ (*fig. 57*).

On ne saurait prétendre que le sens mystique de ce signe s'est conservé sur tous les monuments qui le portent ; il est vraisemblable que souvent il n'avait plus qu'une valeur décorative ; mais il semble cependant qu'on peut le considérer comme un talisman, quand on le voit associé, encore dans l'art du début du christianisme, aux vieux symboles cosmiques antérieurs, tels que la croix, la rouelle, etc.

* * *

La rouelle

La roue à quatre, six, sept, huit rais ; la roue avec un ou deux cercles concentriques supplémentaires ; la roue aux extrémités des rais trilobées, ou à rais en zigzags⁴ ; la roue nettement crucifère, sont d'autres aspects bien connus du culte héliaque dès l'âge du bronze⁵ (*fig. 58*), et l'on suit dans toute l'antiquité jusque dans l'ornementa-

¹ Cf. p. 314.

² C 2050 ; cf. BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 146, fig. 89.

³ Cf. p. 360.

⁴ Le zigzag est l'éclair ou la foudre, p. 387.

⁵ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 297, fig. 112, 318, 323, 420 ; p. 423 sq., Le svastika ou croix gammée et les symboles dérivés de la roue. Dieu à la roue de Nérès, PROU, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1915, p. 101, etc.

tion barbare ¹ du haut moyen âge, où il est christianisé, plus tard encore, ce symbole du soleil, comparé à une roue enflammée.

Ce talisman a été souvent employé comme pendeloque ², tête d'épingle ³ ou de couteau ⁴.

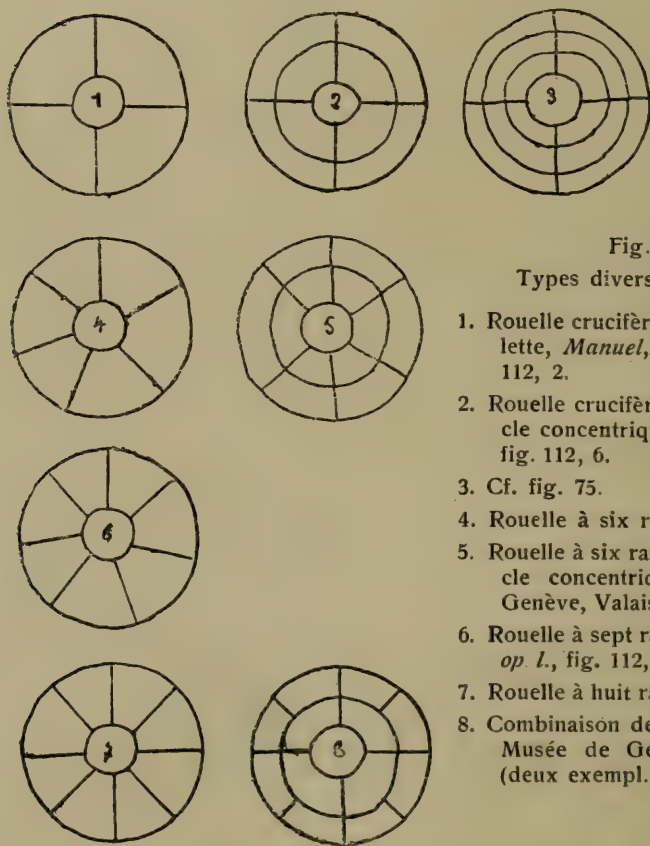


Fig. 58.

Types divers de rouelles.

1. Rouelle crucifère simple. Déchelette, *Manuel*, II, p. 297, fig. 112, 2.
2. Rouelle crucifère à second cercle concentrique, *ibid.*, p. 297, fig. 112, 6.
3. Cf. fig. 75.
4. Rouelle à six rais.
5. Rouelle à six rais et second cercle concentrique. Musée de Genève, Valais, M 740.
6. Rouelle à sept rais. Déchelette, *op. l.*, fig. 112, 3.
7. Rouelle à huit rais, cf fig. 59.
8. Combinaison des types 2 et 5. Musée de Genève, MF 967 (deux exempl.)

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 67.

² DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 297.

³ *Ibid.*, p. 318, 323. Ex. au Musée de Genève, épingle dont la tête est une rouelle à quatre rais, provenant de Frankengrab, près Worms, B 1661. Age du bronze. Cf. p. 245, fig. 14.

⁴ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 420, fig. 169, 1.

Si quelques-unes de ces *pendeloques* proviennent de diverses localités de la Suisse ¹ (*fig. 59-61*) et de l'étranger ² (*fig. 62*), plusieurs, de types différents, ont été trouvées dans les *stations lacustres de l'âge du bronze* de Genève ³, Tougues ⁴, la Belotte ⁵ (*fig. 63-64*) ; elles décorent aussi de belles épingles en bronze du Valais ⁶, semblables à celles du dolmen de la Liquisse (Aveyron) ⁷ (*fig. 65*).

*
.

La rouelle prophylactique est fréquente pendant l'âge du fer, aux périodes de Halstatt et de la Tène ⁸

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 46, fig. 22. Age du bronze : Auvernier, *B* 4799 ; Hauterive, *B* 4311 ; Valais, *B* 738 ; *M* 739, *M* 780 ; en terre cuite, Wollishofen, *B* 5350. Age du fer : Sion, *M* 1085, 1085 bis, 1086.

² Age du fer : Paris, *A* 5614 ; Bohême, *M* 1004 et 1221 ; Italie, *M F* 967 (2 ex.).

³ *Ibid.*, p. 47, fig. 24. *B* 154 ; 974 ; 4769 ; 5568.

⁴ *B* 2294 ; 2797 ; 3116.

⁵ *B* 4668.

⁶ Age du bronze I, *M* 757, 758, 952 ; *Rev. hist. des relig.*, LXXII, 1915, p. 47, fig. 23, 3.

⁷ 3884, 3885 ; *Rev. arch.*, 1910, II, p. 405, référ. ; DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 138-9, fig. 39, 40 ; CARTIER, *Mobilier funéraire de quelques dolmens de la région des Cévennes*, *Rev. des ét. anciennes*, 1911, p. 430 sq.

⁸ DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 885 sq. Les représentations de la rouelle et des signes similaires ; p. 1296, fig. 560, 9 ; p. 1297, 1298, fig. 561-2, 1300, fig. 564. Elle est très fréquente sur les monnaies gauloises, où elle accompagne souvent, comme d'autres symboles de même sens, le cheval solaire (cf. DÉCHELETTE, *Le culte du Soleil et la roue solaire conduite par un cheval*, *Manuel*, II, p. 413 sq. ; ci-dessus, p. 284 sq.) ;

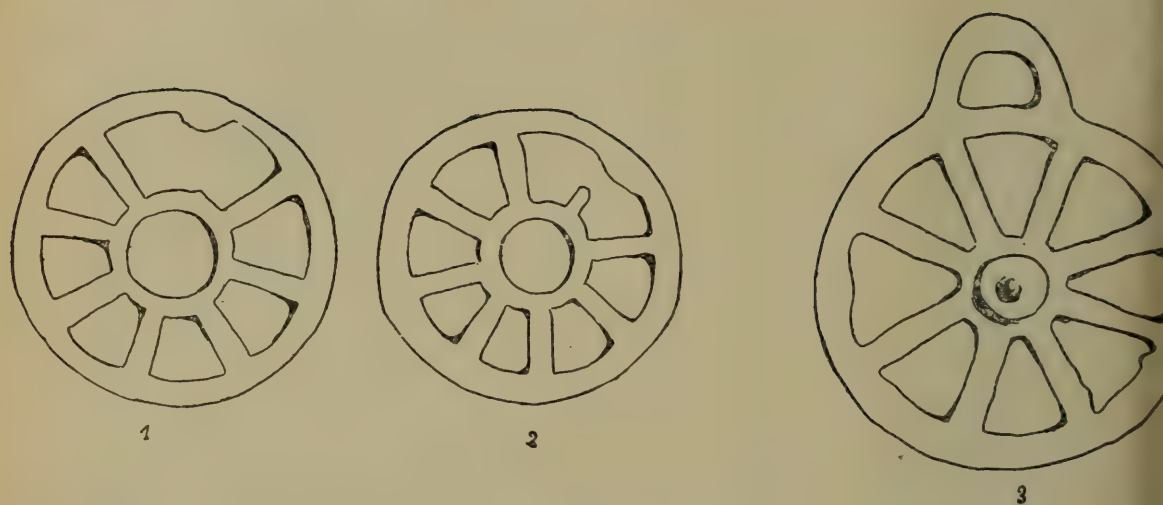


Fig. 59.

Rouelles à huit rais, de l'âge du bronze.

1. Hauterive, B 4311.
2. Auvernier, B 4799.
3. Valais, M 739.

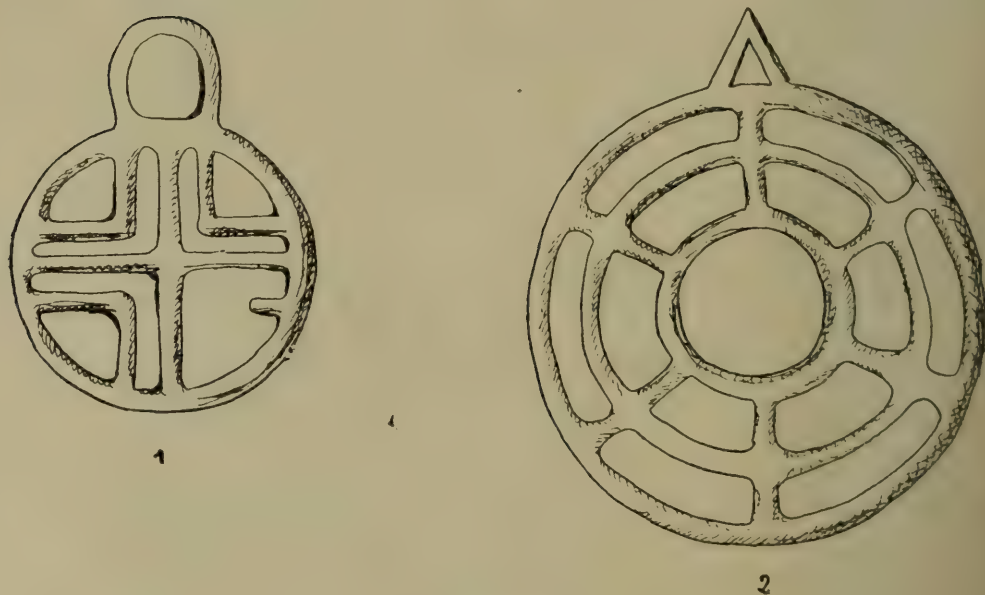


Fig. 60.

Rouelles de l'âge du bronze.

1. Valais, B 738.
2. id., M 740.

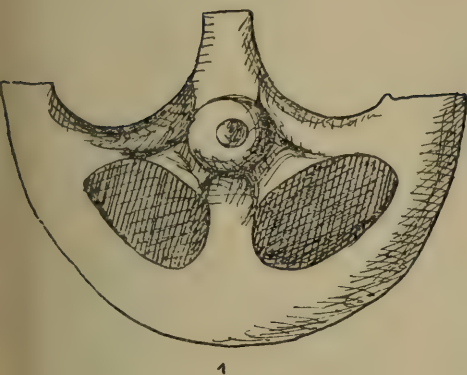
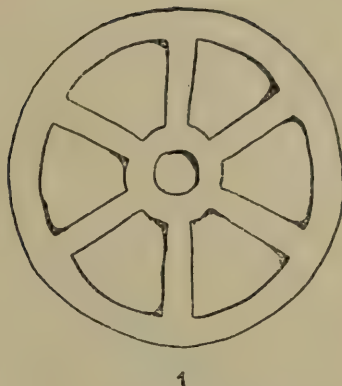


Fig. 61.

Fragment de rouelle en terre cuite,
de l'âge du bronze. Wollishofen, B 5350.
Indicateur d'ant. suisses, 1884,
pl. I, 6, p. 4.



1

Fig. 62.



2

Rouelles de l'âge du fer.

1. Bords de la Seine, Paris ; âge du fer II. A 5614.
2. Hradischt de Stradonic, Bohême ; âge du fer. M 1004 et M 1221.



1



2



3



4

Fig. 63.

Rouelles de l'âge du bronze, provenant des stations lacustres de Genève.

1. B 4769 ; 2. B 154 ; 3. B 984 ; 4. B 5568.



1



2



3



4

Fig. 64.

Rouelles de l'âge du bronze, provenant des stations lacustres des environs de Genève.

- 1-3. Tougues, B 2294, B 3116, B 2798. — 4. La Belotte, B 4668.

(fig. 62, 66), mais Genève n'en a pas encore livré d'exemplaires¹.

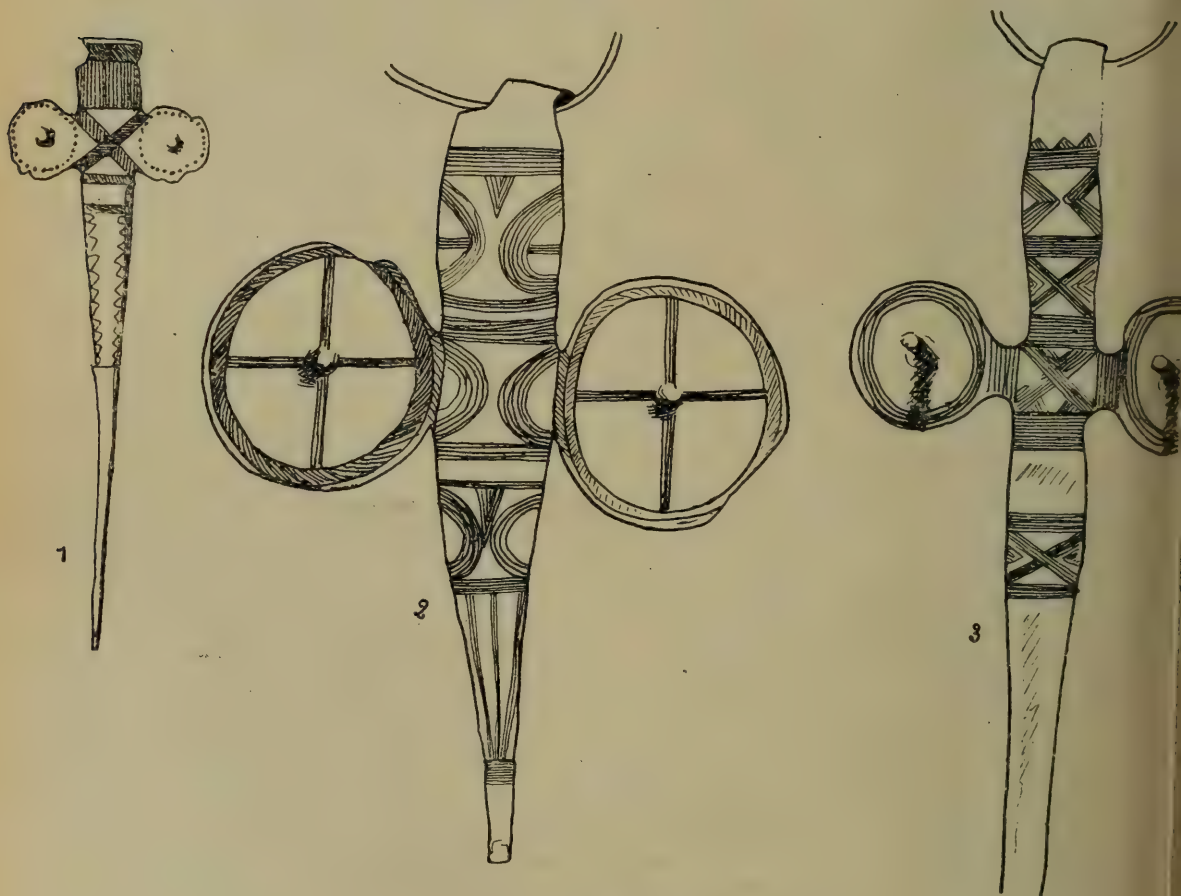


Fig. 65.

Épingles à rouelles de l'âge du bronze.

1. Dolmen de la Liquisse, Aveyron, début de l'âge du bronze, n° 3884, *Rev. arch.*, 1910, II, p. 405, référ.; Déchelette, *Manuel*, II, p. 138, fig. 39; p. 139, fig. 40, 2.
2. Chamoson, Valais, âge du bronze I, M 757. *Rev. hist. des rel.*, LXXII, 1915, 7, p. 47, fig. 23, 3.
3. Même provenance. M 758.

ex. sur des monnaies gauloises de provenance suisse, *Mitteil. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1863, pl.

¹ Ci-dessus, p. 355, note 2, quelques exemplaires de provenance étrangère, au Musée de Genève.

Voici la rouelle crucifère, servant de pendeloque à un collier romain en argent des Fins d'Annecy (III^es.), dont le fermoir est orné d'autres signes prophylactiques, signes en S et en C¹ (fig. 83); elle devait pendre sur la poitrine, à la place habituelle des amulettes², protégeant

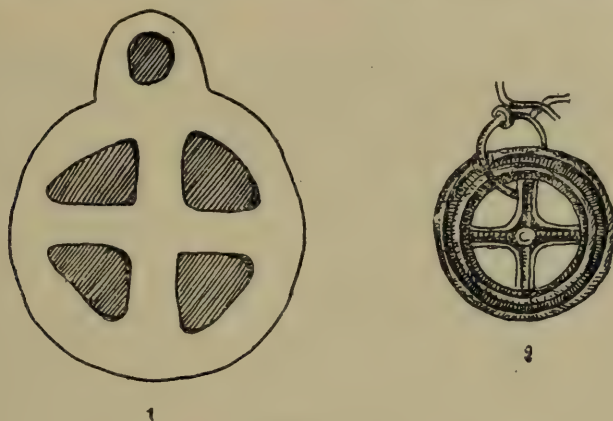


Fig. 66.

Rouelles crucifères.

1. Sion, Valais ; I^{er} âge du fer (époque de Halstatt), en bronze. M 1085, 1085 bis, 1086.
2. Pendeloque du collier en argent des Fins d'Annecy, époque romaine (III^es. apr. J.-C.), 1268. Cf. fig. 83.

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 49, fig. 25,3, note 1, référ.; ajouter MOREL, *Mém. Soc. d'Hist.*, XX, 1879-88, p. 275, 281; HENKEL, *Die römischen Fingerringe der Rheinlande*, 1913, p. 203-4, pl. LXXIX.

² *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 94 sq.
Cf. les poils formant une rosace sur la poitrine du Silène romain en bronze d'Edliswyl (Saint-Gall), peson de balance, *Mitteil. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1864, pl. III, 4 a, p. 156; VULLIÉTY, *La Suisse à travers les âges*, p. 59, fig. 141; *Rev. hist. des religions*, 1916, LXXIII, p. 185, note 2; rosace sur l'épaule d'une panthère de bronze dont la robe est de plus semée de cercles ponctués (sur ce détail, p. 351), servant de manche de couteau romain et provenant d'Alstetten, *Mitteil. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1864, pl. IV, n° 29, p. 157; *Rev. hist. des religions*, l. c. Sur les relations des êtres dionysiaques avec le soleil, cf. mon article, *Les trois points solaires*, *Rev. des ét. grecques*, 1916, p. 1 sq.

cet endroit vital. Le *trésor de Cruseilles*, de même époque, a livré une pendeloque identique¹, dont on connaît d'autres exemples encore² (*fig. 66*).

*
*
*

Dans l'art du haut moyen âge, la rouelle persiste, seule ou accompagnant d'autres signes célestes (*fig. 57*). On la retrouve sur les plaques de ceinturons de *La Balme*, près de Reignier³ (*fig. 43*) ; le disque crucifère est gravé, répété huit fois sur l'un des grands côtés d'une *auge tombale* du VI^e siècle, qui a été découverte dans la cathédrale de *Saint-Pierre*⁴ (*fig. 67*). A cette époque encore, elle conservait son très vieux pouvoir talismanique : ciselée sur les ceinturons, comme bien des siècles auparavant, et à la même place⁵, elle protégeait une partie tout aussi vitale que la poitrine, l'abdomen ; gravée sur

¹ Communication de Gosse, Soc. d'Histoire, 1877; *Mémorial*, p. 198; *Bull. Inst. national genevois*, XLI, 1914, p. 342. *Rev. savoisienne*, 1908, p. 178-9; *Rev. arch.*, 1910, II, p. 410.

² DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 887, fig. 374.

³ Cf. p. 333.

⁴ N^o 180. Cf. sur ce sarcophage, la note annexée à la fin de ce mémoire.

Autre sarcophage de même époque, provenant aussi de Saint-Pierre, mais sans décor, *Nos Anciens*, 1915, p. 63, n^o 181.

⁵ La place habituelle des amulettes est la poitrine, l'abdomen, les parties sexuelles. C'est ce qui explique l'abondance, dès l'âge du bronze et pendant tout l'âge du fer, de ces pendeloques de poitrine et de ces talismans de ceinturons. L'ornementation barbare n'a fait que continuer cette antique pratique. Cf. *Rev. des ét. anciennes*, 1916, Encore le dieu de Viège, p. 196.

la tombe, elle défendait le mort contre les mauvaises influences.

Revêtant un sens chrétien, sous son apparence païenne, elle devient le *signum christi* et s'unit aux symboles du culte nouveau ; Jésus, dans l'iconographie chrétienne,

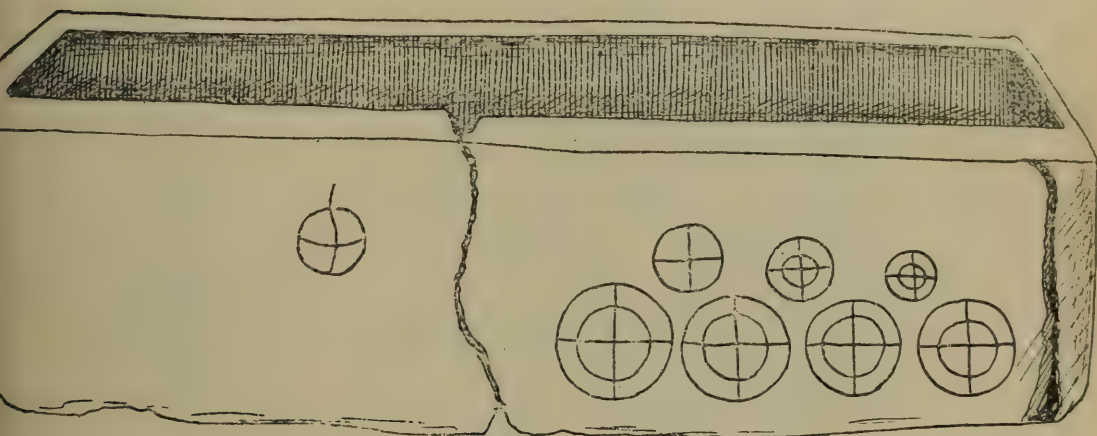


Fig. 67.

Sarcophage du VI^e siècle apr. J.-C., orné de rouelles crucifères christianisées.
Trouvé dans la cathédrale de Saint-Pierre, Genève ; Musée épigraph. n° 180.

est parfois attaché sur l'antique roue solaire¹ qu'une épingle de bronze d'Italie montre combinée avec le monogramme du Christ² (*fig. 18, 1*).

* * *

Son souvenir semble avoir persisté dans les blasons de plusieurs villes et familles, qui sont des « armes parlantes ». La roue des armoiries de Mulhouse, une roue

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 52.

² Galerie Fol, C 1280.

de moulin¹, qui fait allusion au moulin à eau auquel la ville doit son nom, lui a été rattachée². Celle de la famille de Mülinen³, celle de Rue, dénommée « castrum Rote », château de la Roue, dès 1155⁴, pourraient bien avoir quelque relation avec l'antique roue solaire; et l'on ne s'étonnera pas que la roue des *de Roll*, dont le blason orne encore l'intérieur de l'église de la Madeleine à Genève, soit posée sur des copeaux de montagne⁵, comme jadis la roue solaire couronnait les montagnes. L'origine des emblèmes héraldiques peut être en effet souvent recherchée au delà du moyen-âge chrétien, dans les symboles et les amulettes, qui ont survécu au naufrage du paganisme⁶ et qui sont devenus de simples ornements, comme aussi dans les figurations des anciens cultes totémiques⁷.

* * *

La rosace

Un des dérivés de la roue solaire, c'est la rosace, à nombre variable de pétales, inscrite dans le cercle, ou

¹ Ed. BRENNER, *Sceaux et armoiries de la ville de Mulhouse*, Bull. du Musée hist. de Mulhouse, 1911.

² A. REINACH, *Le Klapperstein*, p. 99, note 1.

³ *Archives héraldiques suisses*, XXVIII, 1914, p. 136, fig. 134.

⁴ *Ibid.*, XXV, 1911, p. 14 sq.

⁵ GALIFFE et DE MANDROT, *Armor. hist. genevois*, 1859, pl. 22.

⁶ Ci-dessus, p. 293, amulettes conservées comme marques de propriétés, amulettes héraldisées.

⁷ Ci-dessus, p. 298-9, 308, note 1, à propos des armoiries de Berne, d'Uri, etc.

indépendante¹. L'art gallo-romain de nos contrées en offre de fréquents exemples. Parfois son sens cosmique demeure évident : elle orne un autel de Nyon², que l'on a rapproché avec raison des autels domestiques dédiés au Jupiter à la roue³; le fronton d'une stèle funéraire du Valais⁴; celui de la stèle de Marcus Alpinus Virilis d'Avenches⁵, où



Fig. 68.

Coulant en bronze, avec rosace, de l'époque rom. Genève, Tranchées, C 1074.

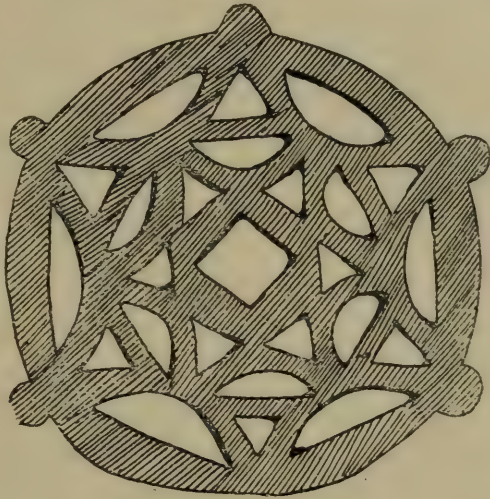


Fig. 69.

Rosace ajourée, en bronze, de l'époque rom., provenant de Vevey, M 70.

elle s'associe au croissant lunaire. Parfois elle forme sur les chatons des bagues⁶ et sur d'autres monuments un décor dont on ne peut plus affirmer le sens mystique.

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 458, fig. 190, 10-12 ; p. 434, fig. 177, 3, 4.

² *Indicateur d'ant. suisses*, VII, 1892-5, p. 299, pl. XXIII, 5.

³ *Rev. arch.*, 1884, 4, pl. XIV ; DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 466-7.

⁴ *Indicateur d'antiquités suisses*, 1856, p. 11, fig.

⁵ DUNANT, *Guide illustré du Musée d'Avenches*, p. 113, fig. n° 21 ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 49-50, fig. 25, 4. La rosace se répète un peu différente sur l'architrave.

⁶ HENKEL, *Die römischen Fingerringe der Rheinlande*, 1913, pl. XXXVIII, n° 975, 977 ; pl. XLIII, 1082 ; pl. LXXII, 1966.

Voici cette rosace sur un *coulant en bronze des Tranchées*¹ (fig. 68); sur une rouelle de *Vevey*² (fig. 69); sur le manche d'une *casserole en argent du trésor de Saint-Genis*³, à la même place que l'art celtique aimait à orner de disques, de cercles concentriques⁴. Puisque les épingles, les manches de couteaux, dès l'âge du bronze, sont couverts de signes prophylactiques, rouelles, disques, tête de cheval, tête humaine, etc., on ne s'étonnera pas que l'art gallo-romain ait continué à en décorer la poignée des objets usuels, en attachant peut-être encore à ce motif un vague sens talismanique.

* * *

La rosace, qui revêt des formes très variées, mais dont le prototype est cependant toujours le disque, la roue⁵, la fleur solaire, est un ornement banal de l'art chrétien du haut moyen âge⁶ (fig. 70). On la voit sur les sarcophages du christianisme primitif, par exemple sur un

¹ C 1074.

² M 70.

³ *Rev. arch.*, 1915, I, p. 315, fig. 8; 1910, II, p. 410, référ.: 1915, I, p. 314, référ.; ajouter : H. Gosse, *Le trésor de Saint-Genis*, comm. Soc. Hist., 1869; *Mémorial*, p. 164; *Mém. Soc. Hist.*, I, 1 partie, p. 236-7, 257; XVII, 1872, p. 115; XX, 187-9 88, p. 559; HENKEL, *op. l.*, p. 202-3, pl.; MARTEAUX, *Revue savoisienne*, 1916, p. 40. — Voir plus bas, la reproduction de cette pièce d'argenterie.

⁴ DÉCHELETIE, *Manuel*, II, p. 1276, fig. 551.

⁵ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 66, fig. 28; 68, fig. 29; BESSON, *op. l.*, p. 59, fig. 26; 60, fig. 28.

⁶ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 66-7, fig. 28; MARTEAUX-LEROUX, *Boutae*, p. 6-7, référ.

fragment du *Musée épigraphique*, qui provient de Saint-Pierre des Mouillères, à Arles¹; sur des fragments de même époque qui ont été employés dans les reconstructions de *Saint-Gervais*² et de *Saint-Pierre*³; sur des *agrafes* et des *plaques de ceinturons*, entre autres sur celles de la Balme, près de Reignier⁴, où elle peut être entourée, comme la croix et la tête du soleil, de quelques traits simulant les rayons⁵. Il semble qu'elle ait conservé parfois, si dans bien des cas elle n'avait plus qu'une valeur ornementale, un sens talismanique, puisqu'on la voit encore au XIII^e siècle accompagner l'hexagramme mystique, sur des briques suisses à reliefs⁶.



Fig. 70.

Détail d'une plaque de ceinturon de l'art barbare (au type de Daniel portant le disque radié sur la poitrine), E 404.

On peut suivre très loin dans le temps l'histoire traditionnelle de ces rosaces devenues purs ornements; par exemple dans la numismatique de la Suisse anté-

¹ N^o 312. *Nos anciens*, 1915, p. 81.

² *Indicat. antiq. suisses*, VII, 1905-6, p. 32.

³ GOSSE, *Saint-Pierre*, p. 36; *Indicat. d'ant. suisses*, VII, 1905-6, p. 32, note 4.

⁴ E 404. Sur cette forme de rosace, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 101, fig. 39, 6.

⁵ Sur les disques, rosaces, croix rayonnants, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 14-6, fig. 6-7; p. 66, fig. 28, 5, 6, 27-32; p. 68, fig. 29; p. 52, 74; 101 sq.; on sait que la croix étincelante reparait dans la numismatique genevoise après la Réforme, p. 102 sq., avant de se muer de nouveau en disque rayonnant, le soleil de nos armoiries.

⁶ *Mém. Inst. nat. genevois*, XII, pl.. La forme de cette rosace est du type reproduit dans la *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 68, fig. 29, 11.

rière et postérieure à la Réforme¹; dans le décor du mobilier, jusqu'à nos jours, où leurs formes persistent sur des bahuts, des coffrets en bois à épices pro-

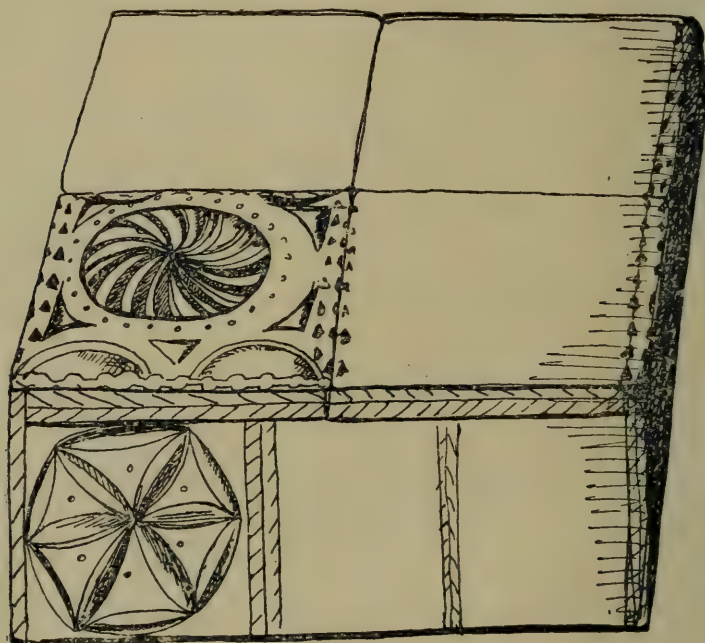


Fig. 71.

Boîte à épices des Grisons, de la fin du XVIII^e siècle, en bois sculpté. Disques à rayons incurvés, sur le dessus; rosaces à extrémités des pétales réunies par des arcs de cercles, sur les côtés. 3406. Un autre exemplaire, 3405, offre une ornementation semblable, à ceci près que les rosaces sont groupées deux par deux.

venant des Grisons, datant de la fin du XVIII^e siècle², ou d'Interlaken³ de la première moitié du XIX^e

¹ Cf. dans la numismatique genevoise, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 100.

² *Rapport de la Société auxiliaire du Musée de Genève*, 1904, p. 17 sq., pl.; au Musée d'Art et d'Histoire, salle des porcelaines, n° 3405-6; disque fulgurant et rosace à pétales reliés par des arcs de cercle à leurs extrémités.

³ Musée de Genève, salle des porcelaines, n° 6226, avec disque fulgurant. Cf. encore 4997, 299 (avec date 1778).

siècle, même sur des bois sculptés contemporains¹ (fig. 71).

La rosace, qui est inscrite dans le disque, et dont les pétales sont reliées à leur extrémité par des arcs de cercles, fréquente dans l'art barbare², n'est-elle pas déjà connue de tout l'art méditerranéen antique³ où son sens cosmique est évident ?

Ce disque fulgurant, aux rayons incurvés, fréquent lui aussi dans l'art barbare⁴, n'est-il pas banal dans tout l'art antique, où il a le même sens solaire, par exemple dans le décor des âges du fer⁵ et du bronze⁶ ? (fig. 72.)

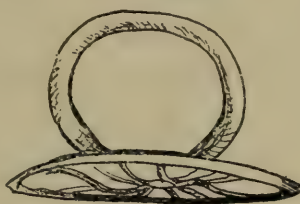


Fig. 72.

Bague de bronze avec traces d'émail, provenant de Pest.
Période de la Tène III
(2^e moitié du I^{er} s. av. J.-C.)
M 1205.

¹ Cf. mon article, *Archives suisses des traditions populaires*, pour paraître.

² *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 66, fig. 28, 23-5.

³ PERROT, *Hist. de l'Art*, VI, p. 638, fig. 285 (Mycènes); POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, p. 87, fig. 86 (coupe rhodienne en bronze), etc.

⁴ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 79, fig. 30; relief d'Esserts, derrière le Salève, avec la croix équilatérale à chaque branche ancrée (*ibid.*, p. 72), la rosace à six branches, le disque fulgurant, *ibid.*, p. 69, fig. 30.

⁵ Au Musée de Genève, bague en bronze avec traces d'émail, Pest, Tène III (2^{me} moitié du I^{er} siècle av. J.-C.), M 1205.

⁶ DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 458, fig. 190, 15.

La croix

La croix équilatérale n'est autre que la rouelle crucifère déjà mentionnée, qui est dépourvue de son bord extérieur, de sa jante. Ce puissant talisman¹, comme tous les autres dérivés de la roue, a eu une vogue immense dans l'antiquité païenne, et les exemples en sont très nombreux. Les rouelles crucifères de l'âge du bronze, de l'âge du fer, de l'époque gallo-romaine (*fig. 57, 58, 60, 61, 62, 64, 65, 66, 67*), en attestent l'existence en pays genevois, que d'autres monuments confirment pour le reste de la Suisse² (*fig. 73*).

Si la croix chrétienne fut insérée comme un talisman dans le texte des formules prophylactiques écrites³, il semble qu'un procédé analogue ait déjà été en usage dans l'antiquité, et que l'on ait parfois voulu, dans les inscriptions, mêler les lettres au symbole.

Sur des monnaies, le nom de la ville de Mesembria est écrit mi-partie en lettres, mi-partie graphiquement à

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 441, a dit : « Toutefois, c'est sans fondement que quelques auteurs ont parlé de la connaissance de la croix comme symbole religieux avant le christianisme sur le sol de la Gaule. Le signe cruciforme..... ne se rencontre pas avec le caractère précis d'un symbole sur les monuments préhistoriques de l'Europe occidentale ». Il semble que, dans la suite de son ouvrage, M. Déchelette ait atténué cette affirmation, puisqu'il montre que la croix païenne est un symbole héliaque, qui fut une amulette puissante.

² *Rev. hist. des relig.*, LXXII, 1915, p. 42 sq. La croix dans la Suisse préhistorique. En particulier sur les pierres à gravures préhistoriques.

³ Les exemples sont fréquents.

l'aide de la croix gammée, prouvant ainsi l'identité de cette dernière avec la notion de lumière et de jour ¹. Sur l'inscription dédiée à *Mars Caturix*, de Chougnny, provenant sans doute d'Yverdon ², sur celle de *Macrinus*, de Carouge ³, les lettres T et I sont liées de façon à for-

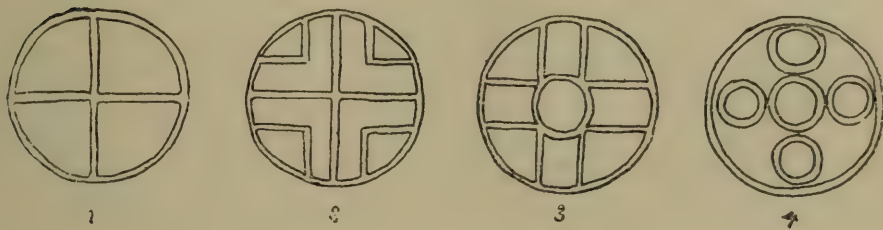


Fig. 73.

Divers types de rouelles crucifères.

1. Déchelette, *op. l.*, II, p. 297, fig. 112, 1.
2. *Ibid.*, p. 323, fig. 126, 2.
3. *Ibid.*, p. 297, fig. 112, 5 ; p. 323, fig. 126, 1.
4. *Ibid.*, p. 308, fig. 123, 9.

mer une croix, et l'on peut se demander s'il n'y a pas dans ce détail, du reste fréquent dans l'épigraphie romaine, une intention bien définie. Plus tard, sur les *monnaies épiscopales de Genève* et d'autres localités du moyen âge, où survivent comme ornements tant de symboles antiques, croix, disques, signes en S, les S de la légende sont souvent couchés, et l'on peut supposer une survivance du même principe ⁴. Car il est souvent difficile de dire s'il s'agit de la lettre ou du symbole ⁵.

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 58, référ.

² DUNANT, *Catal. des séries gallo-romaines*, p. 113.

³ *Ibid.*, p. 118.

⁴ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 59.

⁵ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 59, note 5, référ.

L'ornementation barbare a continué à employer l'antique croix-amulette, mais en lui donnant un sens nouveau, celui de la croix chrétienne (*fig. 43, 57, 67, 74*). On la voit groupée avec les mêmes symboles que jadis, cercles ponctués, S, signes en C, etc., sur les plaques et les agrafes de ceinturons, par exemple sur celles de *la Balme* (*fig. 43*), près de Reignier¹, comme sur les rouelles de suspension (*fig. 57*). Et l'on peut suivre son histoire pendant tout le moyen âge et les temps modernes, en particulier dans la *numismatique* des évêques de Genève, puis dans celle de la communauté genevoise depuis 1535, jusqu'au moment où elle cède la place au disque radié dont elle était il y a bien des siècles la transcription, et qui aujourd'hui encore brille en cimier sur l'écu de notre ville².

Comme les Suisses, les soldats genevois portaient sur leurs habits la croix « répétée sur l'estomac et derrière les épaules ». Dans cet usage, on ne peut méconnaître la survivance du port antique des amulettes le plus souvent solaires (disque radié³, svastika, roue, croix, etc.), qui protégeaient non seulement la poitrine, mais aussi le dos⁴.

*
*
*

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 12, fig. 5.

² Je renvoie, pour le détail de cette histoire, à mon mémoire, *Le soleil dans les armoiries de Genève*, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 1 sq.; spécialement p. 75 sq. La croix et les monnaies.

³ Cf. plaque barbare de la Balme, Daniel portant sur la poitrine le disque radié, *ibid.*, p. 96, fig. 37, 1; p. 95, note 6, p. 13, note 2. *E 404*, fig. 96.

⁴ *Indicateur d'ant. suisses*, 1914, p. 286, ex.; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 94-6.

La croix cantonnée de symboles

La croix porte souvent dans ses cantons des symboles divers de même valeur qu'elle, ou de sens voisin, et cette association, dont il existe des exemples très nombreux¹, qui remontent à une fort haute antiquité, a survécu dans l'ornementation chrétienne qui n'en comprenait plus le sens ni l'origine.

Ce sont surtout des disques, des cercles, des signes en S, qui entourent ainsi la croix². Sur une *monnaie gauloise trouvée à Soral*³, les deux cantons de gauche renferment chacun un disque; les deux de droite chacun un signe en S. Cette pièce a une grande importance pour l'histoire de la numismatique genevoise, puisque les *deniers épiscopaux* du moyen-âge, qui continuent les types carolingiens et mérovingiens, sont encore ornés de la croix cantonnée de globules et de signes en S.⁴; ils perpétuent les groupements antiques qu'ils transmettent à la numismatique genevoise postérieure à la Réforme⁵.

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 80 sq., ex.

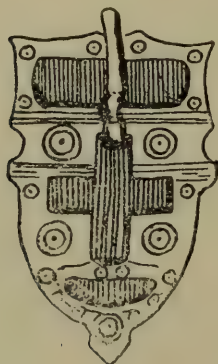
² *Ibid.*, p. 77-9. Cf. encore : épingle en bronze du Valais, de l'âge du bronze, avec croix cantonnée de cercles, *Mittheil. Antiquar. Gesell. Zurich*, XXIV, 1896, pl. II, 1.

³ REBER, comm. Soc. Hist., 1888; *Bull. Soc. Hist.*, I, 1892-7, p. 15; *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 214; *Indicateur d'antiquités suisses*, II, 1900, p. 161, n° 10, pl. V, 10. Cf. monnaies gauloises trouvées en Suisse, à la croix cantonnée, *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1863, pl.

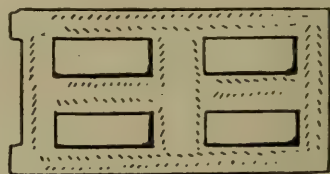
⁴ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p., 75 sq. 82 sq. Les monnaies épiscopales de Genève.

⁵ On y retrouve par ex. la croix cantonnée de globules, *ibid.*, p. 100.

Voici cette croix cantonnée de quatre cercles sur une plaque de ceinturon de *la Balme*¹ (fig. 43) ; sur une boucle de *Savoie*² (fig. 74). Notons encore que si elle survit dans la numismatique moderne, on la retrouve, à la fin du XV^e siècle, dans l'écusson gravé sur la *Pierre tombale d'Aymonet Probi et de Jean Gilbelli*³.



1



2

Fig. 74.

1. Boucle de ceinturon, de l'époque mérovingienne, Savoie, E 69
2. Id., de Cessy, près Gex (Ain), 4626.

Enfin une *bague barbare*, trouvée dans le lit du Rhône à Genève, montre la croix entourée de quatre E, qui sont les signes dentelés plutôt que des lettres⁴.

* * *

La croix tréflée

La croix dont les branches sont terminées par trois globules⁵, qui, en se fusionnant, donnent un trèfle, a

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 12, fig. 5, E 400-1.

² E 69. La croix est ajourée.

³ Musée épigraphique au Jardin des Bastions, n° 39.

⁴ Cf. p. 321, p. 379, fig. 84. *Rev. arch.*, 1893, I, p. 271.

⁵ Sur le sens des trois disques solaires, cf. p. 335 sq.

une origine fort ancienne¹ (fig. 75), et la croix tréflée, dite de Saint-Maurice, n'en est que la continuation christianisée. Elle mérite une mention ici, puisqu'au



Fig. 75.

Rouelle en bronze provenant de Salerne
I^{er} âge du fer, I 425.

dire de certains érudits, ce serait la forme revêtue par les plus anciennes *armoiries de Genève*, et qu'on en rencontre plusieurs exemples dans l'ornementation chré-

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 83. Cf. les épingles tréflées de l'âge du bronze, DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 137, fig. 38, 1, 2 ; p. 138, fig. 39 ; p. 139, fig. 40 (du dolmen de la Liquisse, Aveyron, au Musée de Genève) ; CARTIER, *Mobilier funéraire de quelques dolmens de la région des Cévennes*, au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, *Rev. des ét. anciennes*, 1911, p. 430 sq. ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 47, fig. 23 (épingles tréflées du Valais, au Musée de Genève). — Ci-dessus, p. 357, fig. 65.

tienne de notre ville. La *dalle funéraire de Perceval Peyrolier*, mort en 1505, la montre dans l'angle supérieur de gauche ¹.

. * .

La double spirale et le signe en S ou double spirale récurrente

La double spirale, dont les deux volutes sont dirigées dans le même sens (*fig. 76*), orne, au Musée de Genève, une *épingle de l'âge du bronze*, trouvée dans les stations

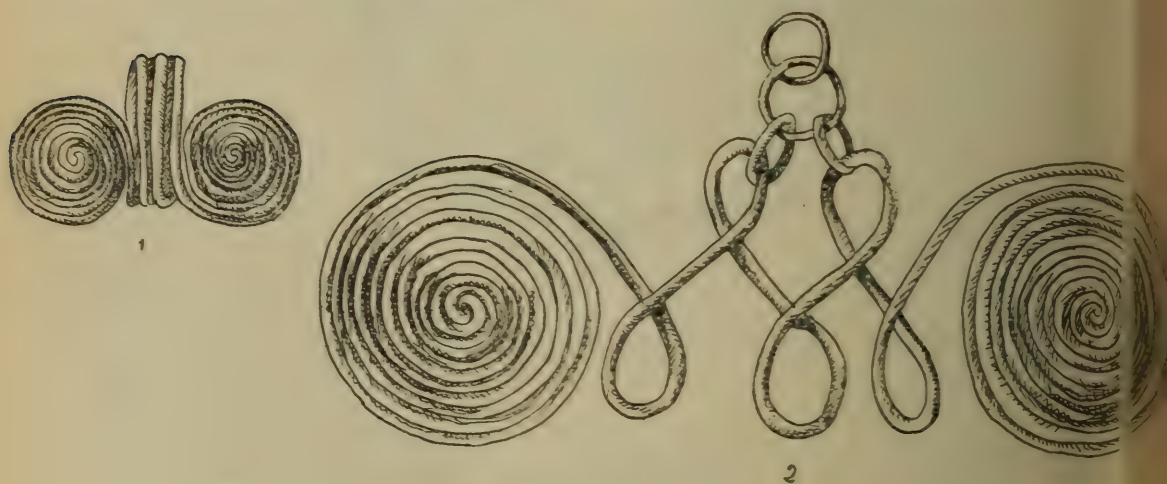


Fig. 76.

1. Bague en bronze, de Hongrie, âge du bronze, M 144
2. Hongrie, M 788.

lacustres des Eaux-Vives² (*fig. 40. 2*), un *vase gallo-romain* des Tranchées³ (*fig. 77*), un fragment d'archi-

¹ Musée épigraphique, Jardin des Bastions, n° 38.

² P. 240. 332.

³ C 361.

tecture prétendu burgonde de Genève¹, mais qui peut être gallo-romain, alterne avec des cercles concentriques sur des *lampes chrétiennes*² (fig. 78). On la voit encore, hors de nos contrées, sur une *bague en bronze*³ (fig. 79) et sur un *collier étrusques*⁴.

Cette spirale, et celle dont les deux volutes sont opposées l'une à l'autre (fig. 80), autrement dit décrivent un tracé en S, apparaissent déjà dans l'ornementation géométrique de l'âge du renne⁵, puis dans l'art néolithique⁶, et l'on sait l'immense vogue dont elles ont joui dans tout le monde antique, aussi bien dans le monde méditerranéen, chez les Egyptiens, les Chaldéens et les Assyriens, les Egéens, puis dans l'art classique de la Grèce et de Rome, que dans les pays de l'Europe centrale et septentrionale depuis l'âge du bronze⁷. D'innombrables travaux ont cherché à préciser l'origine et le point de départ d'un motif qui peut fort bien être né indépendamment en des pays divers, et les hypothèses les plus contradictoires ont été émises. Ce n'est pas le lieu de les signaler ici, puisqu'on ne veut tenir compte que des documents livrés par le sol genevois.

¹ DUNANT, *Catalogue des séries gallo-romaines*, p. 193, n° 47; *Nos anciens*, p. 83, n° 56.

² C 1488.

³ I 418.

⁴ I 801.

⁵ DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 232.

⁶ *Ibid.*, p. 612 sq.

⁷ Mentionnons au Musée de Genève :

Age du bronze : M 58, M 788, M 144 (bague en bronze ornée de la double spirale).

Age du fer : deux fibules en bronze, italiques (période II), I 574 et I 150 ; Basses-Alpes (époque de Halstatt), M 683 ; Mayence, M 125, etc.

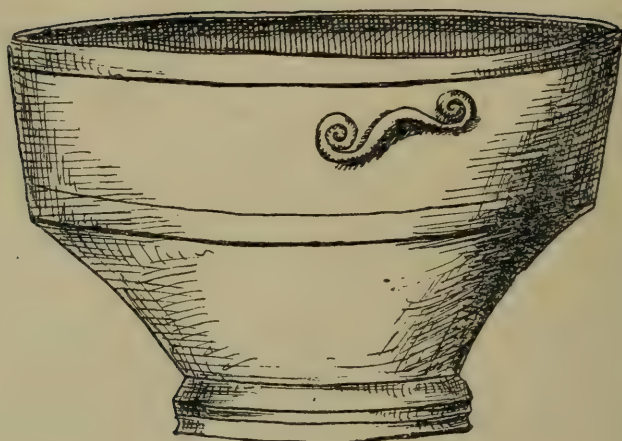


Fig. 77.

Vase gallo-romain en terre cuite,
de Genève (Tranchées), C 361.



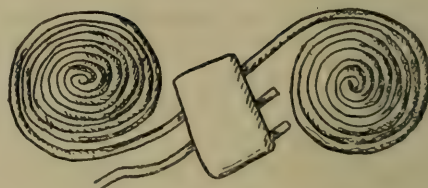
Fig. 78.

Détail d'une lampe chré-
tienne, sans provenance
connue (IV-V^e s. ap. J.-C.),
C 1488.



Fig. 79.

Bague étrusque
en bronze,
I 418.



1

Fig. 80.

Age du bronze, Hongrie,
M 58.

Le signe en S serait, pour M. Déchelette, un demi-svastika curviligne, et dériverait de la rouelle solaire¹, à laquelle il est fréquemment associé. Le Jupiter du Chatelet ne s'appuie-t-il pas d'une main sur la rouelle, alors qu'il porte à son épaule un faisceau de S ?². La prophylaxie antique a fait un très grand usage de ce symbole, soit seul, soit multiplié, et groupé par triade, en triscèle³ (fig. 81), dans la Grèce, à Rome⁴, et surtout dans les pays celtiques⁵.

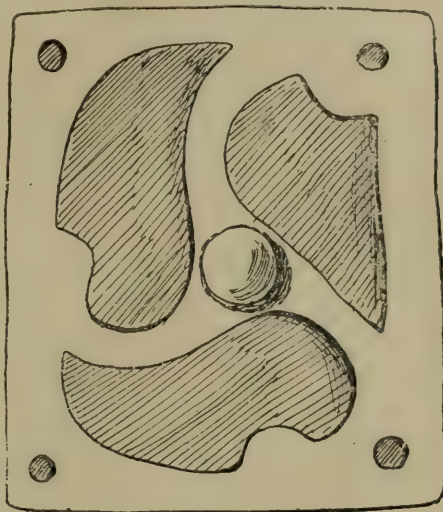


Fig. 81.

Plaque en bronze, découpée, avec triscèle.
Epoque de la Tène, provenant de la
Tène, M 584.

Il cantonne la croix, sur une *monnaie gauloise de Soral*⁶; il décore une fibule de bronze

trouvée dans une *sépulture de Corsier*, de la Tène I⁷ (fig. 82), et une bague en or d'*Etoy* (Vaud), de la même époque⁸; à l'époque romaine, il alterne avec

¹ DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 459.

² *Ibid.*, p. 466, fig. 196; roue et S, p. 891, fig. 378.

³ Cf. au Musée de Genève, applique de bronze, provenant de la Tène, ajourée en triscèle, M 584.

⁴ DELATTE, *Etudes sur la magie grecque*, Musée belge, 1914, p. 62.

⁵ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 22, note 3; 58-9, référ.

⁶ Cf. p. 371.

⁷ M 5. VIOLLIER, *Les sépultures du second âge du fer sur le plateau suisse*, 1916, p. 123, tombe n° 1, pl. 3, 98.

⁸ C 1249.

des C sur une rondelle du *collier* en argent des Fins d'Annecy, dont la pendeloque est une rouelle crucifère¹ (*fig. 83, 66, 2*); il rampe sur un *fronton* gallo-romain, provenant des démolitions de l'*arcade du Bourg-de-Four*².

L'art du haut moyen âge chrétien a docilement hérité de ce motif, comme de tant d'autres. Il orne fréquemment le chaton des *bagues* barbares³, où cet S barré, déjà usité dans la prophylaxie gréco-romaine, qui se maintient avec la même valeur talismanique jusque dans les temps modernes⁴, n'est pas, comme on l'a pensé, une lettre, initiale des mots « *signum, sigillum* », mais le vieux symbole mystique (*fig. 84*).

¹ Cf. p. 359; l'union du signe en S et de la croix est fréquente, cf. p. 377.

² Musée épigraphique, n° 91; DUNANT, *op. l.*, p. 164, n° 6; *Nos Anciens*, 1915, p. 77, *fig. 15*, référ.

³ Bague en or, de Pérignier, Haute-Savoie, époque mérovingienne, *E 316*. Elle porterait en monogramme l'inscription « *signum juliane* », ou « *signum Faustine* », *Rev. arch.*, 1893, I, p. 273; en réalité, elle unit le S barré, le motif dentelé, et l'A surmonté d'une croix, peut être dérivé de l'ancien niveau avec fil-à-plomb si fréquent dans la décoration funéraire de la Gaule romaine (sur l'*AL Celtarum* et cette dérivation, JULLIAN, *Rev. des ét. anciennes*, 1914, p. 44). Ce dernier emblème se retrouve encore, dans un écusson, sur la dalle d'Aymonet Probi et de Jean Gilbelli, de la fin du XV^e siècle, au Musée épigraphique, n° 39.

Bague en bronze, trouvée aux environs de Genève, époque carolingienne; *E 332*. *Rev. arch.*, 1893, I, p. 272. On y lirait « S (*ignum*) Savine ».

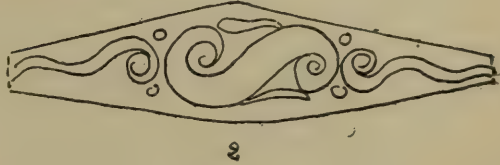
Bague en bronze, de Savoie, époque carolingienne, *E 43*. *Rev. arch.*, 1893, I, p. 275. « S (*ignum*) Savini ».

⁴ DELATTE, *l. c.*; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 59, référ.; *De la signification des mots Pax et Honor sur les monnaies béarnaises, et du S barré sur des jetons des souverains du Béarn*, *Mém. Acad. Inscr. et Belles Lettres*, XXXIV, 1893, n° 179 sq.; *Semaine littéraire*, 6 déc. 1916.



Fig. 82.

1. Fibule en bronze, de Corsier, période de la Tène I (400-200 av. J.-C.), M 5.
2. Bague en or, d'Etoy (Vaud), même époque, C 1249.



1

Fig. 83.

Détail d'un collier en argent des Fins d'Annecy
époque romaine (III^e s. apr. J.-C.), 1268. Cf. fig. 66, 2.

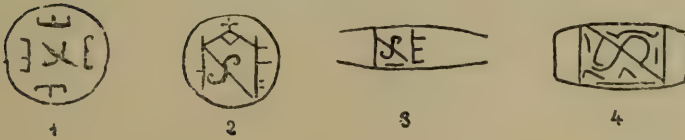


Fig. 84.

1. Bague en étain, trouvée dans le lit du Rhône, à Genève, époque carolingienne, E 276.
2. Bague en or, de Pérignier Haute-Savoie), époque mérovingienne, E 316.
3. Bague en bronze, trouvée aux environs de Genève, époque carolingienne, E 332.
4. Bague en bronze, de Savoie, époque carolingienne, E 43.

Le S qui cantonne avec les cercles la croix de la *monnaie gauloise de Soral*, reparaît, avons-nous dit, dans la

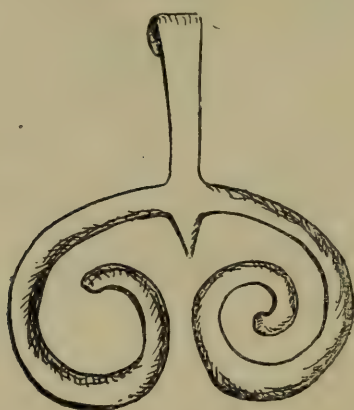


Fig. 85.

Pendeloques de l'âge du bronze,
de Hongrie, M 175, 183, 184, 188.

numismatique épiscopale de Genève, où il ne signifie nullement « signum sedes, sanctissima sedes »; on ne peut hésiter à reconnaître en lui la survivance ornementale du symbole qui continue à être associé traditionnellement aux signes ayant eu jadis le même sens que lui, croix et disques¹.

La volute en C

Ce motif est connu dès l'âge du bronze² (fig. 85); il est fréquemment associé à l'âge du fer avec la croix, le S³; il paraît du reste avoir la même valeur qu'eux. Le *collier* en argent des Fins d'Annecy le mêle aux S⁴ (fig. 83); plus tard, ce motif pullule dans l'ornementation barbare⁵.

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 88.

² Ex. au Musée de Genève, pendeloques de Hongrie, de l'âge du bronze, M 175, 183, 184, 188.

³ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 57, référ.

⁴ Cf. p. 377-8. On le voit aussi sur l'orfèvrerie romaine du IV^e siècle apr. J.-C., trouvée à Lungern (Zurich), *Mitt. Antiquar. Gesell. Zurich*, III, 1846-7, p. 126 sq., pl.

⁵ *Rev. hist. des religions*, l. c. Cf. sur les miniatures car-

Le demi-cercle

Il est difficile de préciser le sens de cet ornement qui apparaît à l'âge du bronze, et qui s'unit à d'autres signes sur une pendeloque des *stations lacustres de Genève*¹ (fig. 92), sur les *épingles à rouelles* du Valais² (fig. 65, 2), sur un *croissant en terre cuite* de *Hauterive*³ (fig. 25), sur une *pointe de lance* trouvée au Salève⁴ (fig. 86). Est-ce un demi-disque solaire ? A-t-il quelque rapport avec le croissant, ou avec la courbure de la barque du soleil ? On notera que sur l'épingle à rouelles de Chamoson, une barre le partage en son milieu et lui donne l'apparence d'un E lunaire. Or cette même forme apparaît dans l'*ornementation barbare*⁵, puis, au moyen âge, dans le fronton du tem-

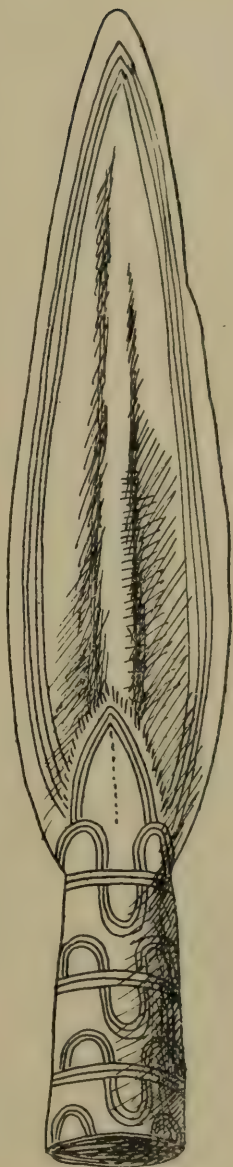


Fig. 86.

Pointe de lance,
de l'âge du bronze,
provenant du Salève,
B 5189.

lingiennes irlandaises, qui offrent tant de survivances de l'art celtique (DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 1525), ex. *Mitt. Antiquar. Gesell. Zurich*, VII, 1853, pl. IV, etc.

¹ Anc. 2356.

² Chamoson, Valais, M 757.

³ B 3230, uni au cercle solaire.

⁴ B 5189.

⁵ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 25, fig. 13.

ple de certains *deniers épiscopaux genevois*, où on l'a faussement expliquée par les deux lettres C et I, initiales de Conradus Imperator¹, alors qu'il faut la rattacher plutôt aux symboles préchrétiens, dont ces monnaies offrent d'autres exemples.

Il semble en tout cas qu'il a un sens talismanique sur certains monuments de l'âge du bronze; puisqu'il y est associé au croissant lunaire et à la croix solaire.

* * *

Le triangle

Le triangle est très fréquent dans l'ornementation néolithique², dans celle des âges du bronze³ et du fer⁴. Le voici, à l'âge du bronze, sur une *épingle* à tête renflée, de la Balme⁵, sur des *haches*⁶ (*fig. 87-88*), des *gorgerins* et des *brassards*⁷ (*fig. 89*), des *épingles cruciformes*⁸ (*fig. 65, 90*). Sa présence sur ces objets de parure et sur ces armes, que protègent d'ordinaire des thèmes talismaniques, comme son association avec des motifs qui possè-

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 90.

² DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 557, 560, 561, etc.

³ *Ibid.*, II, p. 379, 380.

⁴ *Ibid.*, p. 813.

⁵ *B* 397.

⁶ Hache en bronze des environs de Martigny, *B* 5163 (âge du bronze II).

⁷ Âge du bronze : Gorgerin de Saillon, Valais, *B* 5735; hache en bronze, de Haute-Savoie, *B* 3335 (âge du bronze III); brassards de Villeneuve, 1821, 1822, 1823, 1824.

⁸ Cf. épingles à tête triflée du Valais, p. 358.

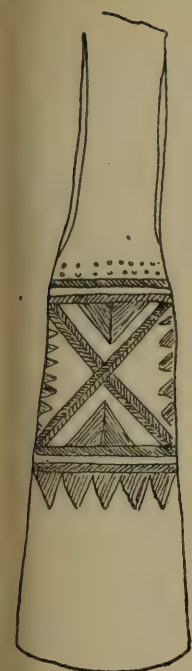


Fig. 87.

che en bronze gravée, pro-
nant des env. de Martigny;
re du bronze, II, B 5163.

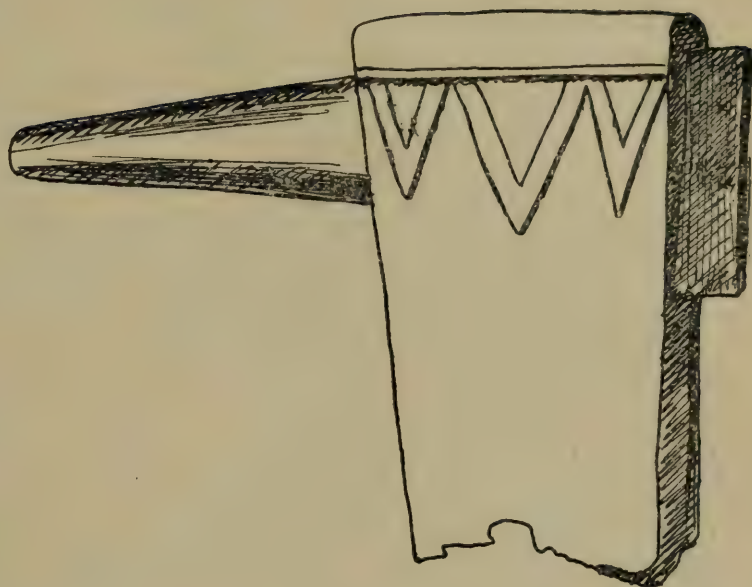


Fig. 88.

Hache en bronze, de la Haute-Savoie, âge du bronze III
(1550-1300 av. J.-C.), B 3335.

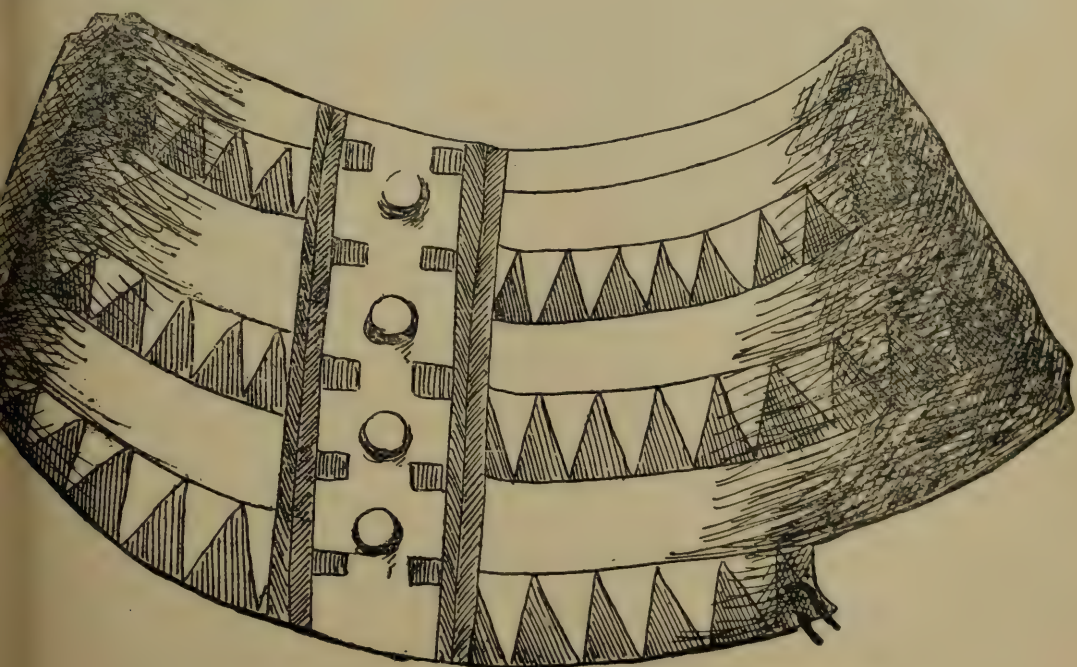


Fig. 89. — Gorgerin en bronze, de Saillon (Valais), âge du bronze, B 5735.

dent assurément ce sens (hache, croix), engagent à lui attribuer une vertu prophylactique. Bien des siècles après, les *lampes chrétiennes* ornent encore leur pourtour de triangles, alternant avec d'autres motifs d'origine très ancienne eux aussi : cœurs¹, disques concentriques avec parfois trois disques plus petits disposés en triangle² (cf. *fig. 50*), rosaces³, spirales⁴ (*fig. 78*), etc. Telles sont, au Musée de Genève, des lampes provenant de Genève, rue Calvin⁵, et de Paris⁶ (*fig. 15*).

* * *

Le losange

Le losange, qu'il faut peut-être apparenter aux triangles, aux dents de loups, aux losanges si fréquents aux âges néolithique, du bronze et du fer, semble avoir, lui aussi, une valeur prophylactique qu'on a déterminée ailleurs⁷ (*fig. 91*). Il est difficile de dire si tel est le sens de l'évasement losangiforme qui termine une *épingle en bronze* de Vétroz (Valais), datant de l'âge du bronze⁸ (*fig. 90, 1*). Mais à l'époque romaine, on le voit souvent associé à des signes déjà étudiés. Si le triangle, les cercles ponctués, sont gravés sur des

¹ Sur le cœur, p. 243.

² Sur les trois disques en triangle, p. 335.

³ Sur la rosace, p. 362.

⁴ Sur la spirale, p. 374.

⁵ C 177; *Mém. Soc. hist. de Genève*, 4^e, I, pl. I, 3.

⁶ C 1479; *Mém. Soc. hist. de Genève*, 4^e, I, pl. II, 6.

⁷ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 63-5, p. 56, fig. 27.

⁸ M 830.

haches de l'âge du bronze ¹, le losange s'unit à l'ascia sur un *cippe* du Musée épigraphique ²; aux cercles multiples, sur deux *bracelets en argent*, de Saint-Genis ³ (*fig. 91, 3*). Bien plus; sur des *bagues* en argent, de Cruseilles ⁴ et des Fins d'Annecy ⁵ (*fig. 91, 2*), il est entouré de petits traits semblables à des rayons, signifiant peut-être, si l'on admet le sens cosmique de cet emblème ⁶, les rayons lumineux qui en émanent, comme ils émanent du disque radié, ou de la tête humaine du soleil ⁷.

Fréquent dans l'art barbare ⁸, le losange y est souvent

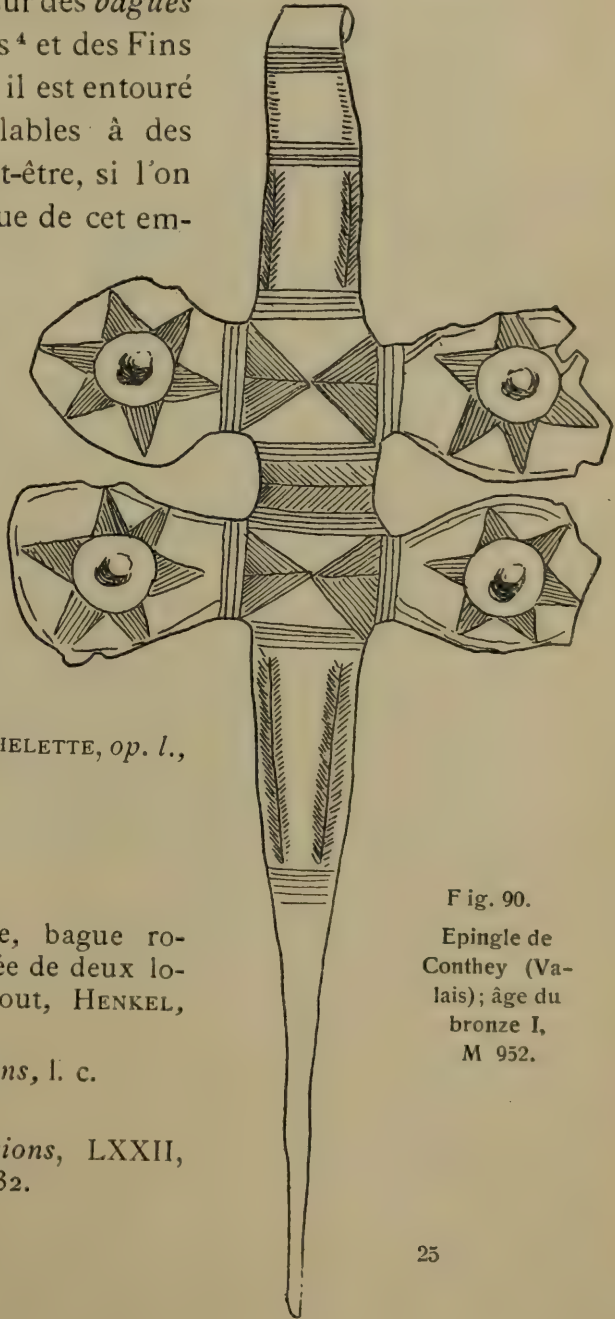


Fig. 90.
Epingles de
Conthey (Valais); âge du
bronze I,
M 952.

¹ Cf. fig. 32, 87-8; DÉCHELETTE, *op. l.*, p. 257, fig. 90, 3.

² Cf. p. 316.

³ C 1370 et 1373.

⁴ C 468.

⁵ C 1275. Cf. encore, bague romaine de Mayence, ornée de deux losanges placés bout à bout, HENKEL, *op. l.*, p. 70, n° 635.

⁶ *Rev. hist. des religions*, l. c.

⁷ Cf. p. 337, fig. 44.

⁸ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 56, fig. 27, n° 29-32.

accompagné de signes en S ou d'autres symboles. On le voit sur des bracelets en argent, de *Bonvard*¹ et de *Reignier*² (*fig. 91, 4*), de l'époque mérovingienne, où il est entouré de cercles ponctués, comme il l'était déjà sur les bracelets romains de Saint-Genis.

* * *

L'ovale allongé

La valeur prophylactique de ce motif est attestée dès l'âge du bronze par une *pendeloque* de la station lacustre des Eaux-Vives³ (*fig. 92, 1*); plus tard, par des *pendeloques étrusques* en bronze⁴ (*fig. 92, 2*) et, bien des siècles après, par un fer de lance de Belgique, de l'époque barbare, couvert, comme c'était souvent le cas pour les armes dès l'époque du bronze, de symptômes talismaniques qui sont le losange, la croix bouletée, l'ovale allongé⁵. Il est fréquent dans l'ornementation barbare⁶. On ne saurait émettre de supposition précise sur son origine : est-ce l'imitation des flèches et des fers de lance, ou celle des traits incisés qui suivent leurs contours extérieurs et déterminent un tracé de cette apparence ?

* * *

¹ C 1704-5.

² C 1712-3.

³ *Anc. n° 2356.*

⁴ Galerie Fol, *M F 1152.*

⁵ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 27, n° 35, p. 63.

⁶ *Ibid.*

Le zigzag

L'éclair est souvent représenté par un trait brisé, un zigzag, un Z. Il forme les rayons de la rouelle¹ dans des exemplaires de l'âge du fer² (fig. 93), et

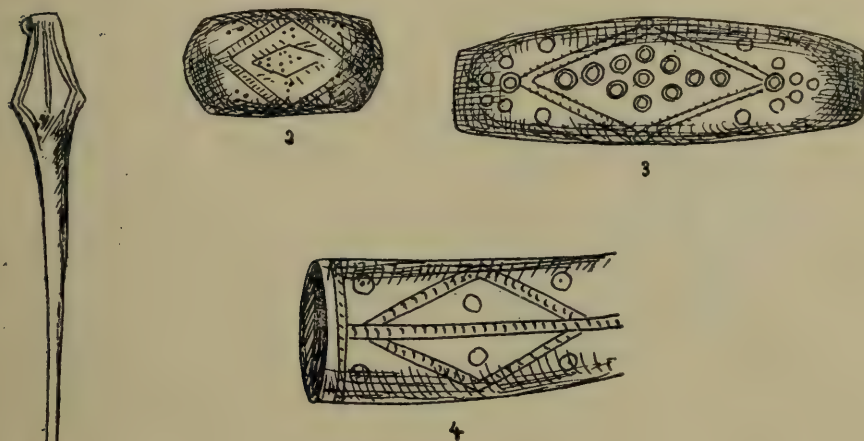


Fig. 91.

Le losange.

1. Epingle en bronze, de l'âge du bronze, provenant de Vétroz (Valais), M 830.
2. Bague en argent de l'époque romaine, provenant du trésor des Fins d'Annecy (III^e s. ap. J.-C.), C 1275.
3. Bracelets en argent, de l'époque romaine, provenant de Saint-Genis, C 1370 et C 1373.
4. Deux bracelets en argent de Bonvard (Genève), C 1704-5, et deux bracelets en argent de Reignier (Haute-Savoie), C 1712-3; époque mérovingienne. Il n'y a que de légères différences dans l'ornementation des bracelets de Bonvard et de Reignier.

¹ Où il symbolise soit les rayons solaires, soit la foudre, les primitifs attribuant une commune origine à ces deux éléments.

² Age du fer italique, I 573; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 46, fig. 22, 5.



1

Fig. 92.

1. Pendeloque provenant des stations lacustres de Genève. Age du bronze. Anc. 2356.

2. Pendeloques étrusques en bronze,

MF 1152.



2

encore de l'époque barbare¹ (fig. 94). Le *Sucellus* de Viège, au Musée de Genève, le montre incisé sur sa jambegauche². Sur une bague romaine en argent, des Fins d'Annécly, la ligne brisée qui entoure l'anneau est sans doute ce symbole.

Enfin l'ornementation barbare en fait un très fréquent emploi³ et l'associe à divers symboles cosmiques ; si le zigzag remplace sur les rouelles les rais droits, il remplace aussi les rayons habituels qui entourent la tête lunaire et celle du soleil⁴.

* *

¹ Rouelle d'Yverdon, BESSON, *op. l.*, p. 126, fig. 63. Au Musée de Genève, plaque de châtelainé en bronze, de Waben, Pas-de-Calais, E 252.

² *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, fig. 27, 26; *Rev. des ét. anciennes*, 1915, p. 47; M. Reber conteste à tort cette identification, *Remarques sur l'ancien culte du soleil*, Bull. Inst. nat. genevois, XLII, 1915, p. 26 sq. (tirage à part).

³ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 63, ex. divers.

⁴ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 11, fig. 4, 8.

Les types anthropomorphes

Jusqu'à présent, aucune image humaine ne s'est offerte à nos yeux, si ce n'est sur la « Pierre aux Dames » (p. 263, 268), alors que les formes animales, végétales et géométriques se sont pré-

sentées en abondance. Aucune figure humaine parmi les objets paléolithiques de Veyrier¹; aucune parmi ceux des âges néolithiques² et du bronze³, qui cependant l'ont parfois grossièrement repro-

duite. Aux époques de Hals-

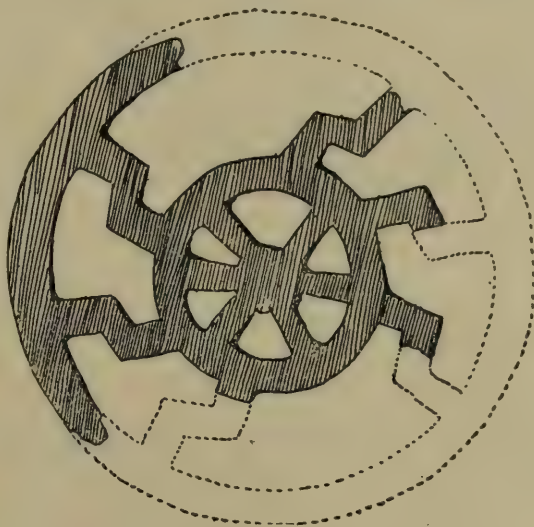


Fig. 93.

Rouelle avec zigzags-éclairs, de l'âge du fer italique, I 573.

¹ On sait que l'art paléolithique a cependant représenté souvent la figure humaine, quoique de façon fort malhabile. Cf. REINACH, *Répert. de l'art quaternaire*.

² DÉCHELETTE, *op. l.*, I, p. 583 sq. L'idole néolithique.

³ *Ibid.*, II, p. 485 sq. Rareté des ouvrages plastiques et des représentations figurées.

⁴ Les situles historiées de l'industrie vénète sont de style gréco-oriental, *ibid.*, II, p. 764 sq.

⁵ *Ibid.*, II, p. 1507 sq. L'art à l'époque de la Tène. Rareté des représentations figurées.

la figure humaine le caractérise, jusqu'à ce qu'il ait subi l'influence de Rome. On a cherché à donner diverses explications de cette lacune dans nos antiquités nationa-

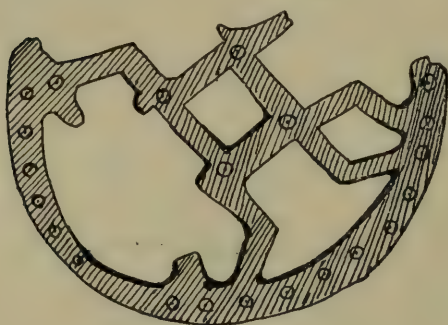


Fig. 94.

Plaque de châtelaine en bronze,
de Waben (Pas-de-Calais)
VII-VIII^e s. ap. J.-C., E 252

les entre l'art du renne et l'époque romaine; on a pensé que cette répugnance à l'anthropomorphisme provenait d'une interdiction religieuse que l'on retrouve chez d'autres peuples¹; on a évoqué d'autres causes encore².

La tête du soleil

Parfois cependant, ce sont, dans l'art industriel de l'âge du fer, des têtes humaines isolées, dont on a reconnu le caractère apotropaïque³ (*fig. 44*). Peut-être est-il possible d'en préciser davantage le sens. Sur une plaque de Bohême (*fig. 44, 4*), le masque humain, entouré d'une sorte de volute, alterne avec trois disques en relief⁴; sur

¹ S. REINACH, *L'art plastique en Gaule et le druidisme*, Cultes, mythes et religions, I, p. 146 sq.

² HOERNES, *Les âges et les régions de l'art préhistorique en Europe*, Compte rendu du XIV^e Congrès international d'Anthropologie et d'Arch. préhistoriques, Genève, 1914, II, p. 33 sq., etc.

³ DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 1508, 1511.

⁴ *Ibid.*, II, p. 1510, fig. 690.

une pendeloque-amulette du Tyrol, il se détache sur un champ de cercles ponctués¹; sur une dalle de Saverne, que l'on croit préhistorique, il est incisé au milieu de cupules²; il apparaît, avec les globules, sur une amulette de Kertch, en Crimée³. Le sens des cupules, des cercles ponctués et des trois disques est maintenant connu⁴, et leur union avec la tête humaine permet de supposer que celle-ci en est l'équivalent anthropomorphique, soit le soleil lui-même réduit à une tête. Quant à la courbure qui l'entoure sur la plaque de Bohême, et que l'on doit rapprocher des étranges ornements l'accompagnant sur le monolithe de Saint-Goar, on a montré qu'elle peut être la stylisation du motif de la barque solaire portant en son milieu la tête du soleil⁵.

L'ornementation barbare répète ce thème avec prédilection, en l'unissant à des signes connus qui permettent d'en préciser souvent le sens. Deux plaques de ceinturons trouvées à *la Balme*, près de Reignier, sont presque identiques (*fig. 43*); sur l'une, la croix cantonnée de globules⁶, sur l'autre, le masque humain cantonné de croisettes⁷, sont accostés par deux rouelles, et l'on peut déduire de cette disposition similaire que la tête humaine

¹ HOERNES, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa*, pl. XIII, 1, p. 486.

² A. REINACH, *Le Klapperstein*, p. 25, note 2.

³ *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 257, fig. 310.

⁴ Cf. p. 325 sq.

⁵ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 11 sq. La tête isolée du soleil, radiée ou non.

⁶ Sur son sens, p. 371.

⁷ Tout comme on rencontre dans l'antiquité la croix gammée cantonnée de croisettes.

est l'équivalent de la croix solaire¹. Elle apparaît encore sur une *agrafe trouvée à Saint-Antoine*² (fig. 95), et sur une *plaque de ceinture de Pérignier*³, analogue à



Fig. 95.

Agrafe barbare, provenant d'une tombe découverte à Genève, promenade Saint-Antoine, E 3.

celle d'Ursins⁴. Le masque humain, radié ou non, parfois placé sur la courbure stylisée de l'antique barque solaire, les trois masques humains qui décorent déjà une épée de la Tène (fig. 44, 5), comme une amulette gréco-romaine⁵, sont souvent encadrés, dans l'art barbare, par trois boutons en relief disposés en triangle et radiés (fig. 44, 1-3), qui sont leurs équivalents, c'est-à-dire les trois disques solaires dont le sens a été précisé plus haut (p. 335). Il est difficile de ne pas rattacher ce motif barbare au thème celtique de la tête isolée, et de ne pas reconnaître, dans l'une comme dans l'autre, la tête même du soleil⁶.

Puisque le masque du soleil remonte, en nos contrées, à une très haute antiquité, et qu'il a survécu dans l'art

¹ *Ibid.*, p. 12, fig. 5.

² E 3.

³ E 222, croix, cheval (ou animal indéterminé), et tête humaine accostée de deux bustes de personnages dont les bras sont levés. Sur ce motif et sur son sens solaire très ancien, imité par les orants du christianisme, cf. mon article, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1916, p. 185 sq., Daniel dans la fosse aux lions.

⁴ BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 87, fig. 35.

⁵ *Dict. des ant.*, s. v. Amuletum, p. 257, fig. 310.

⁶ Cf. *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 14, fig. 6.

du haut moyen âge, il n'y a plus de raison pour ne pas vouloir le reconnaître dans le *médailion en relief de Saint-Pierre*, si souvent discuté, qui n'est que de peu postérieur, puisqu'il est sculpté sur un chapiteau du XI^e ou du XII^e siècle¹.

* *

La tête à la chevelure en palmette

Il semble que la tête du soleil a été connue à Genève sous une autre forme encore. Les acrotères, les antéfixes, monuments destinés à détourner les mauvaises influences du faite des édifices, sont souvent ornées de symboles

¹ Cf. mon étude, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 8 sq. *Le soleil et le relief de la cathédrale Saint-Pierre*. Ajouter aux références données, note 2 : FAZY, *Genève*, p. 11 ; *Mém. Soc. Hist.*, IV, p. 27, 104 (RIGAUD); VI, p. 175 (BLAVIGNAC); XX, 1879-88, p. 539, note 2 ; *Indicateur d'antiquités suisses*, 1886, p. 250 ; REBER, *Remarques sur l'ancien culte du soleil*, Bull. Inst. nat. genevois, XLII, 1915, p. 7 sq. (fig. 1-3), tirage à part ; *Nos Anciens*, 1915, p. 79-80, fig.

Cf. sa disposition, au-dessus de la porte, MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 10, fig. 1 (état avant 1884) ; G. FATIO, *Genève à travers les siècles*, 1900, p. 33, fig. Comparer avec un masque analogue, encastré au-dessus d'une porte romane, de la chapelle de Saint-Gall, à Schännis, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1861, pl. IV bis ; p. 70-1 (XII^e siècle) ; REBER, *op. l.*, p. 24-5 (tirage à part) ; sur Schännis, FRAEFEL et GAUDY, *Baugeschichte der Stiftkirche in Schennis und ihrer Kapellen*, Gossen, 1913.

L'*original* a été déposé en 1886 au Musée épigraphique (Musée de la cathédrale, rue du Cloître) ; un *moulage*, dans la cour du Musée d'Art et d'Histoire, et une *copie en pierre* a été encastrée à la place qu'il occupait primitivement dans la construction.

prophylactiques solaires. Les fouilles des *Tranchées* ont livré *deux antéfixes gallo-romaines* identiques¹ en terre cuite; d'un objet indistinct que l'on peut prendre pour un vase, sort une grande palmette rayonnante. Mais un *troisième exemplaire*, provenant de *Versoix*², certifie que le dit vase est bien une tête humaine de face, et que la palmette semble sortir de son crâne. Pour comprendre ce que signifie ce motif, il faut s'adresser à un monument plus complet, à une antéfixe de même époque, de Pfaffenhofen : ici encore, c'est une tête humaine surmontée de la palmette. Cependant le motif se complique : à droite et à gauche du masque humain, ce sont deux rosaces à huit pétales, et masque et rosaces sont encadrés par une volute végétale. On a rattaché cette disposition à celle que montrent de nombreuses antéfixes et plaques de revêtement en terre cuite gréco-romaines. On y voit une tête ou un personnage entier posés sur une volute végétale plus ou moins riche, souvent accostée symétriquement de deux rosaces, et portant sur le haut du crâne une palmette ou une fleur de lotus. Ce motif, fréquent à cette époque, dérive d'un thème égyptien fort ancien, celui d'Horus solaire naissant de la fleur du lotus, et, divers détails en font foi, il a conservé à cette époque tardive une valeur solaire analogue.

Toutefois, en pays gaulois, il rencontre un autre thème, très ancien lui aussi dans les contrées celtiques, avec lequel il se fusionne, parce qu'il lui ressemble d'appa-

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 20, fig. 9, 2; *Nos Anciens*, 1915, p. 79, fig. 16. C 164 et C 1639.

² *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 20, fig. 9, 1; *Nos Anciens*, 1915, p. 79, fig. 16. C 850.

rence comme de sens, celui de la tête isolée du soleil¹ et de la barque portant le soleil², qui vogue sur les flots de l'Océan. La double volute végétale, telle qu'on la voit sur l'antéfixe de Pfaffenhofen, a facilement pu être assimilée à la courbure de la barque, dont la proue et la poupe se redressent de façon analogue; quant à la tête humaine et à la palmette qui en jaillit, quant aux deux rosaces, ce sont là des éléments qu'on a vus sur les antéfixes gréco-romaines, où la palmette, comme le lotus, signifie les rayons vivifiants du soleil³.

. * .

Rappelons que les fouilles faites à *Saint-Pierre* ont livré une belle palmette en pierre, qui servait d'*acrotère*⁴.

Puisqu'on a signalé le motif, très fréquent dans l'art gréco-romain, du personnage humain, entier, ou réduit au buste ou à la tête, qui émerge d'une collerette végétale, mentionnons ici un *buste féminin, sortant d'un bouquet de feuilles*, et appliqué contre un tube rectangulaire en bronze, qui provient de Genève. Ornement de quelque ustensile, il n'avait qu'une simple valeur décorative⁵.

. * .

¹ Cf. p. 390.

² Cf. p. 343.

³ Pour plus de détails sur ce thème, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 19 sq. La chevelure en palmette; *Nos Anciens*, 1915, p. 88-9; et mon article, *Antéfixes gallo-romaines*, *Rev. arch.*, 1916, I, p. 260.

⁴ N° 402. Musée épigraphique. *Nos Anciens*, 1915, p. 74, 78.

⁵ C 1091. *Indic. d'ant. suisses*, 1915, p. 295, n° 88, fig.; DEONNA, *Catalogue des bronzes figurés antiques*, 1916, p. 34, n° 88, fig.

Le soleil humain et Daniel

Le personnage levant les bras au ciel est un motif de prédilection sur les plaques de ceinturons de l'art barbare. Il est seul, accompagné d'un ou de deux compagnons, entouré de deux lions qui lèchent ses pieds. Pour le chrétien de ce temps, il représente Daniel dans la fosse aux lions, Daniel et Habacuc, les trois jeunes gens dans la fournaise. Mais, pour ceux qui restaient encore attachés aux croyances déchues, il pouvait aussi bien figurer le vieux dieu de l'héliolâtrie¹. Si Daniel lève les bras au ciel, comme un orant, Sol dans l'art gallo-romain bénit de son bras levé²; si le prophète est entouré par les lions, Sol l'est aussi par les lions ignés³; et si les fauves lèchent humblement les pieds de celui qu'ils n'osent dévorer⁴, ils attirent l'attention sur une partie du corps qui fut l'objet d'un culte païen, le culte du pied solaire⁵. Le type du Sol gallo-romain, aux deux

¹ Cf. aussi l'identification du soleil païen à Jésus, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 51 sq.; JULLIAN, *Rev. des ét. anciennes*, 1910, p. 16 et note 4.

² Bronze de Sierre, *Indicateur d'ant. suisses*, 1909, p. 221; un moulage est au Musée de Genève.

³ Deux appliques de Sierré, avec lions, faisaient partie du même ensemble que Sol. Il semble que l'art de la Tène I connaît déjà ce motif, puisque la tête humaine, portant dans ses cheveux les S solaires, est encadrée par deux paires de lions ailés, sur une agrafe de ceinturon de Weisskirchen, DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 1238, fig. 525, 4.

Le rôle igné du lion est bien connu.

⁴ Ex. agrafe de la Balme, au Musée de Genève, E 48. Cf. une intaille romaine des Tranchées, homme entre deux lions, C 195.

⁵ Cf. p. 399.

gestes caractéristiques, une main à la hanche, l'autre levée, tel que le connaît le bronze de Sierre, a été conservé intégralement par l'art barbare; des agrafes, dont le Musée de Genève possède un exemplaire des bagues, le répètent, parfois détaché sur un champ de cercles ponctués¹ et entourés de pieds et de mains isolés, symboles solaires².

Plusieurs agrafes de ceinturons provenant de *La Balme* montrent Daniel-Sol : sur trois exemplaires³, le personnage, bras levés, est seul; sur l'un d'eux, il porte sur sa poitrine en amulette un disque radié⁴ qui trahit son origine (*fig. 96*); sur

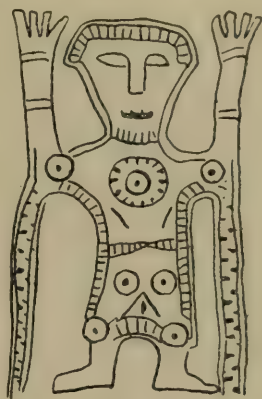


Fig. 96.

Détail d'une agrafe de la Balme, Musée de Genève, E 404. Barrière-Flavy, *op.*, I, pl. XL, 2.

les deux plaques déjà citées à plusieurs reprises, Daniel et Habacuc, sont entourés de divers symboles d'origine antique eux aussi⁵. On a étudié ailleurs avec plus de détail cette christianisation d'un thème païen, et l'équivoque auquel il se prêtait⁶.

* * *

¹ Sur le sens des cercles ponctués, p. 347.

² *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 15, fig. 7, 1, p. 16. Lourdes, E 335; cf. BARRIÈRE-FLAVY, *op. l.*, III, pl. XXVI, 2; sur une bague, *Rev. arch.*, 1896, I, p. 286.

³ E 402, 403, 404.

⁴ E 404. Sur ces amulettes placées sur la poitrine, p. 359, 360.

⁵ Cf. p. 335, 372.

⁶ *Rev. hist. des religions*, 1916, LXXII, p. 185 sq. Daniel dans la fosse aux lions; *De quelques gestes d'Aphrodite et d'Apollon*, *Rev. hist. des religions*, pour paraître.

Le cavalier solaire

Dès l'âge du fer, le soleil est conçu comme un cavalier¹. On l'a reconnu dans celui de la procession infernale qui passe près de la *fontaine de Veyrier*, faisant rouler sa tête devant lui², et on a rattaché ce curieux motif au cavalier solaire des fibules de l'âge du fer, dont la monture porte souvent une tête suspendue à son poitrail, et à d'autres monuments de même époque, où le cheval solaire est entouré de têtes humaines³.

Ce thème a persisté dans l'art barbare, où le cavalier solaire a pu devenir Saint-Georges et Saint-Martin. On est tenté de le reconnaître encore dans cette belle plaque de ceinturon trouvée à *la Balme*⁴; Jésus fait son entrée à Jérusalem monté sur l'âne; il lève la main pour bénir, accueilli respectueusement par plusieurs personnages; derrière, on aperçoit les murs de la ville et, entre les créneaux, des têtes isolées qui pourraient être celles des spectateurs. Ne retrouve-t-on pas dans cette scène, sous l'aspect chrétien, des éléments païens connus : le cavalier solaire, le geste de bénédiction de Daniel-Sol et les têtes humaines qui accompagnent le cheval celtique⁵?

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 35 sq.; JULLIAN, *Rev. des ét. anciennes*, 1910, p. 89.

² Cf. p. 276, 295.

³ *Rev. hist. des religions*, l. c.

⁴ E 321; BARRIÈRE-FLAVY, *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule*, III, pl. XL, I.

⁵ Signalons une *lampe romaine* des Tranchées, ornée d'un cavalier qui n'a rien de symbolique, C 1463, et une lampe avec un quadrigé, de la rue Etienne-Dumont, C 1400.

Le pied humain

On connaît un grand nombre de pierres qui montrent, souvent parmi d'autres signes, la gravure d'un pied humain ; on connaît nombre de légendes attribuant cette soi-disant empreinte à quelque dieu, saint ou démon. L'hypothèse la plus vraisemblable voit dans ces dites empreintes l'image du pied du soleil¹ ; en effet, l'assimilation, en plusieurs pays, des rayons lumineux à des pieds et à des mains, l'association sur les pierres à gravures, des pieds et de divers symboles solaires, cupules, croix, sabots d'équidés², confirment cette théorie.

La Suisse fournit plusieurs exemples de ces empreintes rupestres, qui, à Grimentz (Valais)³, sont unies à des cupules, et, sur la « Pierre à Roland », près de Burtigny (Vaud), à des sabots d'équidés⁴. Le rocher aux pieds de Lans-le-Villard, en Savoie, est bien connu⁵.

Plus près de Genève, la *Pierre au Diable*, de Rei-

¹ Sur le sens du sabot d'équidé, cf. p. 289.

² Pour plus de détails, cf. le mémoire de M. BAUDOUIN, *Les sculptures et gravures de pieds humains sur rochers*. Comptes rendus de l'Association française pour l'avancement des Sciences, Tunis, 1913, mémoire hors volume, 1914 ; et mon compte rendu de ce travail, *Rev. hist. des religions*, 1915.

DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1304-5, tend avec raison à rattacher les amulettes en forme de pieds, de l'âge du fer, aux empreintes sur rochers (p. 1306, fig. 567).

³ REBER, *Compte rendu du XIV^e Congrès international d'Anthropol. et d'Archéol. préhistor.*, II, 1914, p. 73, fig. 8.

⁴ SCHENCK, *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 413 ; *Mém. Soc. Hist. Suisse romande*, XXV, 1868, p. 377.

⁵ SCHENCK, *op. l.*, p. 399.

gnier, conserve l'empreinte des jambes du diable, au dire de la tradition¹; et la *Pierre Passa-diable*, aux alentours de la même localité, garde celles des sabôts de la mule infernale et des griffes du diable²; les cavités artificielles qui y sont creusées ressemblent en effet à des pieds humains.

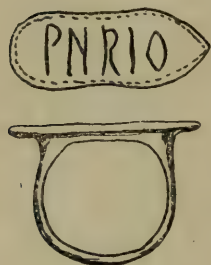


Fig. 97.
Bague romaine en
bronze, avec chaton
en forme de sandale
et l'inscription
PNRIO. 1926.

On a vu ceux-ci entourer, avec des cercles ponctués, l'image anthropomorphique du Soleil bénissant, sur des *agrafes barbares*³. Et la filiation déjà signalée du dit Daniel levant le bras en geste de bénédiction, est encore attestée par une plaque de ceinturon de *la Balme*, où l'image du prophète est accostée de deux sandales⁴ (fig. 97).

La prophylaxie de l'obscène

Pour les anciens, les gestes que nous considérons maintenant comme inconvenants⁵, les figurations obscènes, repoussantes, ou simplement grotesques, sont des talis-

¹ VIONNET, *Les monuments préhistoriques de la Suisse occidentale et de la Savoie*, 1872, pl. XXIX; DE SAUSSURE, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1867, p. 13-4, pl.

² VIONNET, *op. l.*, pl. XXVIII; DE SAUSSURE, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1867, n° 2, p. 34 sq. pl.

³ Cf. p. 397.

⁴ *Mém. Soc. Hist. de Genève*, XI, 1859, pl. II, n° 2, p. 100, 89. Cf. *Rev. hist. des religions*, LXXIII, 1916, *Les prototypes de quelques motifs ornementaux de l'art barbare*, Daniel dans la fosse aux lions, p. 185 sq.

⁵ REINACH, *Cultes*, IV, p. 118 sq.; cf. mon article, *Le dévoilement prophylactique du corps*, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1913, p. 293 sq.

mans efficaces contre le mauvais œil, dont ils détournent le regard funeste¹; c'est ce qui explique leur présence sur des monuments où l'on ne s'attend guère à les trouver, par exemple sur les reliefs funéraires et sur les sarcophages, où ils doivent protéger le mort contre la violation du tombeau, contre les magiciens qui voudraient troubler son repos². Ce sont aussi des emblèmes de fécondité, destinés à déterminer celle-ci dans la réalité, par la vertu magique de l'image.

C'est à cette catégorie de représentations qu'appartient un *figurine en bronze de Bardonnex*³, personnage masculin nu, tenant dans la main droite un anneau ou une couronne, et approchant la main gauche de son sexe. Il rentre dans la série de ces amulettes ityphalliques dont on a trouvé plusieurs exemplaires dans des sépultures de la Tène I⁴. Les fouilles romaines des *Tranchées* ont fourni un *phallus de bronze*, avec œil de suspension⁵. Les images obscènes ne sont pas rares parmi

¹ *Mélusine*, IX, 1898-9, p. 154; DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1303; *Dict. des ant.*, s. v. Fascinum, p. 986.

² LE BLANT, *Mém. Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 34, 1895, p. 357 sq.

³ M 708; *Indicateur d'antiquités suisses*, 1915, n° 60, p. 288; DEONNA, *Catalogue des bronzes figurés antiques*, p. 27, n° 60.

⁴ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1301-3, fig. 565. Le Musée de Genève possède une châtelaine italique en bronze, à laquelle sont suspendues par des chaînettes 2 de ces figurines et d'autres pendeloques. Noter aussi les 3 disques rapprochés en triangle, qui ornent cette châtelaine, I 413 (fig. 97).

⁵ C 11. *Indicateur d'antiquités suisses*, 1915, n° 93, p. 296; DEONNA, *op. l.*, p. 35, n° 93; est-ce l'« amulette ronde avec phallus », signalée comme provenant des Tranchées, dans *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 542-3, note 1 ? Autres phallus-amulettes en bronze, romains, sans provenance, C 2029, C 2105, ce dernier avec la main faisant le geste de la *fica*, cf. DEONNA, p. 35.

les fragments de *vases à reliefs* de même provenance¹,
comme sur les *lampes en terre cuite* trouvées à Genève
même ou dans le canton.

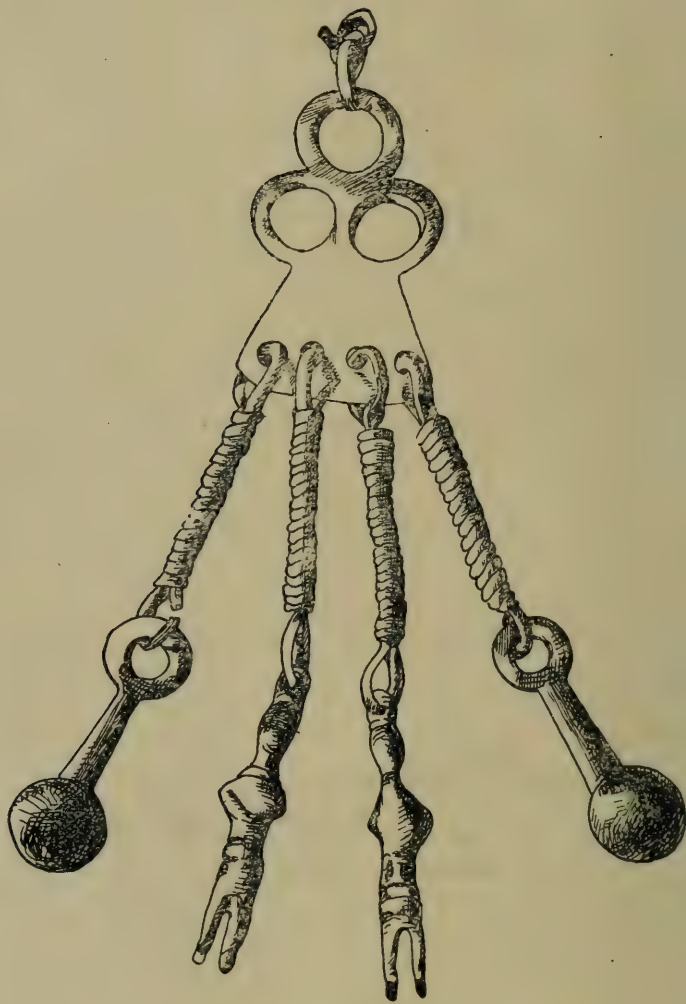


Fig. 98.

Châtelaîne en bronze, de l'époque étrusque,
avec divers talismans : trois disques, figurines humaines,
pendeloques renflées (cf. *fig. 9*). I 413.

¹ Fragment qui appartenait au Dr Bizot, trouvé en 1853,
Mém. Soc. Hist., XI, 1859, p. 527, 531.

On sait combien nombreuses sont ces scènes triviales sur les lampes romaines, où l'on aperçoit toutes les attitudes des accouplements amoureux¹. Ce serait assurément une erreur que d'en rendre seul responsable l'esprit débauché des potiers, ou d'admettre que ces lampes ainsi décorées étaient spécialement destinées à éclairer les débats érotiques. Ici encore, l'obscénité ne semble avoir eu d'autre raison que la prophylaxie, hypothèse que semble confirmer les sujets de deux lampes genevoises.

. * .

Sur le *fragment* d'une d'elles² (*fig. 99*), un jeune homme nu est couché sur un lit, la main gauche à la hanche ; de la droite, il enlace une jeune femme assise à califourchon sur lui. A leur attitude on ne saurait éprouver de doute sur leurs intentions. Mais quelques détails curieux laissent croire qu'il s'agit plus que d'une vulgaire scène d'alcove.

S'apprête-t-elle au plaisir, cette femme qui brandit au bout de son bras gauche un bouclier, et dont la main droite rejetée en arrière tient un poignard ? Elle est

¹ Provenant de Genève :

C 1476. Fragment trouvé dans les fouilles de la maison Brolliet, rue Etienne-Dumont.

C 1430.

C 1439.

² C 1464, provenant de Landecy. Type romain du I^{er} siècle après J.-C. ; le récipient n'avait pas d'anse ; comme il ne subsiste qu'une partie du couvercle, on ne peut savoir si le bec était à angle obtus ou arrondi (cf. sur ces variantes, *Les lampes antiques trouvées à Délos*, Bull. de Correspondance hellénique, 1910, p. 170-1, B. C., fig. 35-6).

armée comme le sont les gladiateurs thraces, dont le bouclier carré et la sica sont caractéristiques¹. Est-ce une allusion aux combats de l'amour auxquels vont se livrer les amants ? Rapprochera-t-on ce motif des



Fig. 99.

Fragment de lampe romaine trouvée
à Landecy, C 1464.

Eros déguisés en thraces qui luttent entre eux² ? Qu'il y ait une relation entre la femme et le gladiateur, c'est ce dont témoignent plusieurs superstitions antiques : la jeune mariée assurait son bonheur en partageant ses cheveux avec une aiguille trempée dans le sang d'un gladiateur, ou mieux encore, avec l'arme qui l'avait tué dans l'arène³. Songera-t-on à ces danseuses, à ces

acrobates qui exécutaient dans les festins la pyrrhique, la danse des épées, ou qui luttaient entre elles, en attendant de se livrer avec les convives échauffés par le vin, à des luttes plus intimes⁴ ? Enfin, on se rappellera

¹ *Dict. des ant.*, s. v. Gladiator, p. 1587, n° 4.

² *Ibid.*, p. 1587, fig. 3584.

³ *Ibid.*, p. 1592.

⁴ *Ibid.*, s. v. Cernuus. Cf. peinture de vase suspecte, S. REINHACH, *Répert. de vases*, II, p. 293, 1.

que le gladiateur, si fréquent sur les lampes romaines¹, est un apotropaion², et c'est sans doute pourquoi il orne les manches de certains couteaux romains³ que terminaient, aux âges du bronze, la rouelle ou la tête du cheval prophylactiques⁴.

Toutefois, si l'on recherche dans l'art antique des couples figurés en une attitude analogue, on rencontre un thème différent. Sur un relief hellénistique, un berger endormi est couché à terre, et une jeune femme est assise à califourchon sur lui. Est-ce une mortelle? Non, car de grandes ailes ouvertes, des pieds palmés, en font un être fantastique; c'est, comme l'a reconnu Crusius, une Sirène, qui vient troubler le dormeur dans son sommeil⁵, et qui lui procure ces rêves à la fois effrayants et voluptueux, ces cauchemars que les croyances populaires attribuent encore à la cauche-vieille, à une vieille femme horrible pesant de tout son poids sur la poitrine du dormeur. D'autres démons femelles, au caractère lascif, redoutables au milieu du jour comme au milieu de la

¹ Sur des lampes romaines des Tranchées : 2 gladiateurs, C 714; rétiaire, C 717; de la rue Etienne-Dumont, C 1471; une lampe de la rue Etienne-Dumont, C 1403, avec une scène d'amphithéâtre, un lion et une lionne dévorant un homme, paraît suspecte. Sur d'autres lampes du Musée de Genève, de provenance étrangère, avec sujets analogues, MAYOR, *Indic. antiq. suisses*, VI, 1904-5, p. 108 sq.

² *Dict. des ant.*, s. v. Fascinum, p. 987.

³ MAYOR, *Indicateur d'antiquités suisses*, V, 1903-4, p. 117 sq. Couteau à manche d'ivoire sculpté représentant deux gladiateurs.

⁴ Cf. p. 364.

⁵ *Philologus*, 1891, p. 94 sq.; *Dict. des ant.*, s. v. Sirenes, p. 1355, fig. 6472 (réf.); WEICKER, *Seelenvogel*, 74, 181; REINACH, *Répert. de reliefs*, II, p. 301, 6.

nuit, tourmentent les mortels, Empousa¹, Mormolyké², Lamies³, jeunes femmes qui attirent les jeunes gens et, s'unissant à eux, se repaissent de leur sang, comme le font les vampires, les succubes de la démonologie moderne. C'est le «*dæmonium meridianum*» du Psaume, auquel font allusion tant de croyances populaires anciennes et modernes⁴, et que P. Bourget a pris pour titre d'un de ses récents ouvrages⁵. Ce sont encore les démons nains, sortes de Kobolds, qui tourmentent les bergers endormis⁶.

Sur un autre relief de même époque, la jeune femme, toujours à cheval sur l'homme, qui est cette fois réveillé et s'aperçoit de sa présence, est beaucoup plus petite que lui⁷. Est-ce une fillette, et prêterait-on au débauché des goûts dépravés? On se rappellera plutôt que la différence de taille entre les personnages peut traduire une différence d'essence, et que si les dieux et héros sont plus grands que les humains, d'autres êtres qui ne sont pas de notre monde, le plus souvent des êtres démoniaques, sont parfois plus petits qu'eux⁸. Dans cette femme

¹ ROSCHER, *Lexikon*, s. v. Empusa; *Dict. des ant.*, s. v. Sphinx, p. 1432.

² ROSCHER, s. v. Mormolyke.

³ ROSCHER, s. v. Lamia; *Dict. des ant.*, s. v. Lamia.

⁴ S. REINACH, *Cultes*, I, p. 274 sq.; ROSCHER, s. v. Meridianus daemon; s. v. Pan (als Dämon meridianus), p. 1397.

⁵ *Le démon de Midi*.

⁶ ROSCHER, s. v. Ephialtes, p. 1281; s. v. Pygmaien, p. 3306, note.

⁷ REINACH, *Répert. de reliefs*, III, p. 162, n° 2.

⁸ Cf. mon article *La monstruosité de puissance*, *Rev. des ét. grecques*, 1915, p. 289 sq.

de petites proportions, on reconnaîtra donc volontiers le démon féminin qui revêt ailleurs la forme de la Sirène.

Sur la lampe genevoise, il est vrai, aucune difformité physique ¹, aucune disproportion de taille ne différencie la femme, et seule la présence insolite des armes dans cette scène voluptueuse incite à lui donner un sens analogue. Cette femme semble prête à frapper de son poignard le jeune homme, mais celui-ci, tranquille, ne songe pas à se défendre. Si ce n'est une courtisane déguisée en gladiateur, c'est un génie malfaisant et impur, s'imposant au jeune homme dans un rêve à la fois terrifiant et voluptueux ², au milieu de ce cliquetis d'armes qui accompagne souvent, dans les croyances populaires, les apparitions des démons et des revenants ³.

* * *

Un *fragment de lampe* de même type et de même époque, provenant de la *rue Etienne-Dumont* ⁴ (fig. 100), offre un autre sujet prophylactique. Une vieille femme aux traits grotesques, montée sur un crocodile, tient

¹ Il est vrai que l'extrémité de la jambe droite de la femme, qui seule était visible, étant brisée, on ne peut savoir si le pied était conformé normalement.

² Le dormeur auquel apparaissent des visions voluptueuses est un sujet fréquent à partir de l'époque hellénistique (Hermaphrodite, Endymion endormi, etc.), cf. DEONNA, *L'archéologie, sa valeur, ses méthodes*, III, p. 356 sq.

³ Bruit d'armes, de chaînes, annonçant l'apparition des spectres; bruit d'armes entrechoquées de la chasse infernale, etc.

⁴ C 1474, fouilles de la maison Brolliet.

dans la main gauche une palme, et semble s'asseoir sur un énorme phallus.

La présence de l'animal qui vit dans les eaux du Nil rappelle des scènes égyptiennes, fréquentes dans l'art



Fig. 100.

Fragment de lampe romaine, trouvée
à Genève, rue Etienne-Dumont,
C 1474.

gréco-romain, entre autres sur des lampes¹ : des Pygmées souvent accroupis en cette posture obscène², se livrent entre eux à mille actes lubriques³; ou naviguent sur le Nil, parmi les hippopotames, les crocodiles⁴, contre lesquels ils luttent⁵. On songera aussi au motif égyptien d'Horus, qui terrasse de sa lance, comme plus tard Saint-Georges terrassera le dragon⁶, le crocodile, incarnation du mal, ou

¹ ROSCHER, *Lexikon*, s. v. Pygmaen, p. 3313.

² *Ibid.*, p. 3312 (pygmée se soulageant dans la gueule d'un hippopotame).

³ *Ibid.*, p. 3311-2.

⁴ Cf. le relief en terre cuite du Musée de Genève, anc. collection Fol. Musée Fol, *Etudes d'art et d'archéologie*, I, pl. VII.

⁵ Cf. encore au Musée de Genève, un relief de stuc, provenant des tombeaux de la Via Latina, avec un Pygmée combattant une grue, catal. Fol, n° 3805 a; *Nos Anciens*, 1909, p. 29, fig. 28. On sait que le thème du Pygmée luttant contre les grues est un des plus populaires de l'art antique.

⁶ On a voulu faire dériver le thème de Saint-Georges au dragon de celui d'Horus au crocodile.

à celui de l'enfant Horus, qui se tient debout sur la tête de deux crocodiles¹. Ce sont, à l'époque ptolémaïque, des apotropaia puissants.

Mais chacun des éléments de cette scène, pris à part, a sa valeur d'amulette, et peut-être que leur groupement n'est que factice. Ce sens du *phallus* est bien connu²; c'est aussi, semble-t-il, ceux du *crocodile*³, et de *la palme*⁴. Quant au personnage masculin ou féminin accroupi en cette posture, *cozzim cacans*, il apparaît fréquemment parmi les amulettes antiques⁵. Enfin l'acte de copulation *a tergo*, fréquent dans les représentations antiques, et prophylactique lui aussi, est souligné par la direction du phallus.

¹ ROSCHER, s. v. HORUS, p. 2747-8; DELATTE, *Etudes sur la magie grecque*, Musée Belge, 1914, p. 50 sq., n° 14.

² Cf. p. 401.

³ S. TOUTAIN, *Le culte du crocodile dans le Fayoum sous l'empire romain*, Rev. hist. des religions, 1915, LXXI, p. 171 sq.; ROUSSEL, *Rev. des études grecques*, 1916, p. 173 sq.

⁴ Sur cet attribut, TARBELL, *The palm of victory*, Classical Philology, III, 1908, p. 264 sq. Cf. sur des bagues, p. 241, fig. 13.

⁵ Le « cozzim cacans », *Dict. des ant.*, s. v. Fascimium, p. 987; DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 1319; la prophylaxie par la défécation est une croyance universelle; en Chine, ceux qui voient une femme en cette action, sont exposés à quelque malheur, MATIGNON, *Superstitions, crimes et misères en Chine* (2), p. 41. Le motif a passé de l'art antique dans l'ornementation de nos cathédrales, ex. *Rev. arch.*, 1853, X, p. 649; CABANÈS, *Mœurs intimes du passé*, III, p. 38, note 2, p. 95, 96; *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, éd. 1752, p. 158.

Diverses divinités préromaines vénérées à Genève

L'étude des inscriptions trouvées dans le canton, celle des dénominations de diverses localités¹, mais bien rarement celle des monuments figurés, permettent d'apprendre quels furent les noms de quelques divinités adorées dans la Genève gauloise.

Le génie du lieu

On ignorera sans doute toujours sous quel aspect nos ancêtres se figuraient le *génie du lieu*, que l'on a parfois identifié à tort avec Mithra, à la suite d'une mauvaise lecture de l'inscription de Saint-Pierre, dédiée à Mithra et au «genio loci»². Il ne serait pas improbable que cette appellation romaine visât quelque vieille divinité indigène, que l'on pourrait supposer d'essence héliaque, puisqu'elle est jointe au dieu solaire Mithra, comme, sur une dédicace de Vidy, le «genius» est intercalé entre les noms de Sol et de Luna³. Quoi d'étonnant, dans une

¹ La manie celtisante a voulu retrouver les traces celtiques dans une quantité de noms propres dont l'origine est tout autre : *Compesières* serait *Campus pisi*, champ de pois, ou encore dériverait du mot celtique *pes*, sapin ! Gaudy-Le Fort, *Promenades hist.* (2), 1849, I, p. 128, note 1 ; *Archamps*, viendrait du celtique *as, cham*, château fort de la fourberie ! *ibid.*, I, p. 127 ; *Puplinge*, champ du peuplier, *Merlinge*, champ du marais, etc., *ibid.*, II, p. 20, note 1.

² DUNANT, *op. l.*, p. 32, n° IV ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 7, note 1, réfèr. ; *Nos Anciens*, 1915, p. 70, n° 2, réfèr. N° 2, Musée épigraphique.

³ *Mém. Doc. Soc. hist. Suisse romande*, XXXIV, 1879, p. 181 sq. (MOREL).

Dans l'art figuré, l'union des symboles du soleil et de la lune est très fréquente, cf. DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 893 sq. ; coupe de Zurich, p. 792, 3, etc. Ci-dessus, p. 306, 314.

contrée où le culte cosmique a laissé tant de vestiges, et qui aurait pu être dénommé, comme le fut une circonscription rurale de la Colonie de Vienne, « Pagus Luminis », pays de la lumière ¹ ?

La déesse Genève

La place d'honneur ne saurait être refusée à la déesse dont notre ville porte encore le nom. L'étymologie de *Genève* ² a été souvent discutée jadis, et les hypothèses les plus fantaisistes ont été émises. Les auteurs du XVI^e siècle affirment gravement que Lemanus fonda Genève sur le coteau dénommé « Genabum », parce qu'il était couvert de genévriers, à moins que ce ne fut

¹ Dénomination qui apparaît sur une statuette de bronze de Limony, Ardèche, « Apollini Pagus Luminis », comme sur une *inscription fragmentée de Vens, à Genève*, DUNANT, *op. l.*, p. 21-2, 92, n° XLVII (246).

² Consulter sur ce sujet : *Mém. Soc. Hist.*, I, 1841, 2^e partie, p. 139, note 5 ; GALIFFE, *Matériaux pour l'histoire de Genève*, I, 1829, p. 1 sq. ; BLAVIGNAC, *Mém. Soc. d'Hist.*, VI, p. 353 ; *Régeste*, p. 5, référ. ; *Chroniques de Genève*, manuscrit anonyme de vers 1600, *Mém. Soc. Hist.*, XXII, 1886, p. 250 ; GLUCK, *Keltische Namen bei Caesar*, Munich, 1857, p. 104 ; *Indicateur d'antiquités suisses*, 1857, p. 31-2 ; FAZY, *Mém. Inst. nat. genevois*, XII, 1867-8, p. 3 ; GAULLIEUR, *Bull. Inst. nat. genevois*, I, 1853-5, p. 243, note 2 ; Ph. ROGET, *L'étymologie du nom de Genève, d'après la thèse latine de L. Morel : De vocabulis partium corporis in lingua graeca metaphorice dictis*, Genève, 1875 ; *comm. Soc. Hist.*, 1876, *Mémorial*, p. 191-2 ; X. PINGET, *L'étymologie du nom de Genève*, *comm. Soc. Hist.*, 1852, *Mémorial*, p. 90 ; BLAVIGNAC, *Armorial genevois*, p. 185 sq. Du nom de Genève ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 125.

Genabus, de Numance¹. Les celtisants ont retrouvé dans ce nom le mot « gen », passage, et « iva », ou « eva », eau², ce dernier mot, en latin *aqua*, donnant en romanche « ava », en patois de Savoie « ave, eve »³. Il semble en effet que le nom de Genève soit en relation avec sa situation topographique au bord de l'eau, et signifie à peu près « sortie, passage de l'eau⁴ », ou « coude, port⁵ ». C'est aussi la proximité de l'eau qui a déterminé les noms analogues de *Gênes* (Genua), *Orléans* (Genabum), et d'autres villes⁶.

L'étymologie et les graphies des noms étant semblables, on comprend aisément les confusions qui se sont produites pendant des siècles, et de nos jours encore, entre ces diverses localités⁷. C'est peut-être pour les éviter et pour distinguer Genève de Gênes⁸, que l'autorité ecclésiastique, dès le XI^e siècle, renonce aux vieilles dénominations, pour ne plus employer que celle de

¹ Ex. manuscrit anonyme des environs de 1600, *Chroniques de Genève*, « De la fondation et antiquité de Genève », *Mém. Soc. Hist.*, XXII, 1886, p. 253, n° 5.

² MALLET, *Description de Genève ancienne et moderne*, 1807, p. 27.

³ *Mém. Soc. Hist.*, XV, 1865, p. 86-7 et note 1.

⁴ BLAVIGNAC, *Armorial genevois*, p. 187 et note 3; *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 60, 67.

⁵ JULLIAN, *Rev. des ét. anciennes*, 1915, p. 232.

⁶ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 62, ex.

⁷ Avec Genabum, BAULACRE, *Œuvres*, I, p. 295 sq., 319. On a même prétendu que Genève avait été fondée par une colonie de Gaulois d'Orléans. BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 62.

⁸ Cf. ci-dessous, p. 415, les formes Genova, Genua, etc., pour Genève.

Gebennæ, jusqu'à ce que la Réforme revienne au nom primitif ¹.

On a relevé depuis longtemps maints exemples de ces quiproquos, souvent amusants ² et souvent inévitables, étant donnée cette similitude ³. En vieux français, Genevois ne signifie-t-il pas Gênois, habitant de Gênes ⁴? Saint Salomon de Gênes, dans le martyrologe chrétien, n'est autre que Saint Salone de Genève ⁵; le peintre Abbate de Genève, dont Bologne possède un tableau, est certainement un peintre gênois ⁶. Mais n'est-il pas curieux que cette erreur se soit glissée même dans nos publications officielles, puisque les « Ordonnances somptuaires de la ville et république de Gênes », parues en 1772, sont en réalité celles de Genève ⁷?

* * *

La première mention littéraire de Genève apparaît dans les « Commentaires », de César, en 58 av. J.-C. ⁸,

¹ *Mém. Soc. Hist.*, I, 1841, 2^e partie, p. 139, note 5; GALIFFE, *Matériaux*, I, p. 1 sq.

² SPON, I, p. 22, note; BAULACRE, *Œuvres*, I, p. 261 sq.; 316, 341 sq.; BESSON, *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion*, 1906, p. 59, 104; id., *Indicateur d'hist. suisse*, IX, 1902-5, p. 260 sq.

³ Comme aussi entre Besançon et Byzance, P. VAUCHER, *Besançon ou Byzance*, comm. Soc. Hist., 1870; *Mémorial*, p. 170; *Indicateur d'Hist. suisse*, 1870, n^o 2, p. 24-6.

⁴ BAULACRE, *op. l.*, I, p. 346.

⁵ BESSON, *Indicateur d'Hist. suisse*, IX, 1902-5, p. 260 sq.

⁶ *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 55.

⁷ *Mém. Soc. Hist.*, XXVI, 1897, p. 212, n^o 1322.

⁸ *Régeste*, p. 1-2, p. 4, n^o 9. L'opinion d'Aymar du Rival,

et la forme *Genava* est confirmée par les inscriptions romaines ¹. Mais depuis César, on ne rencontre le nom de Genève dans aucun auteur latin ; il ne figure que sur la carte de Peutinger ² et dans l'itinéraire d'Antonin ³. La graphie *Genava*, *genavensis*, persiste longtemps, puisqu'on la retrouve encore au X^e siècle ⁴. Mais de bonne heure apparaissent toutes sortes de variantes ⁵, dont voici les principales :

Geneva, *genevensis* ⁶, IX^e, X^e, mais surtout XI^e-XII^e s.

que le nom de Genève aurait été inventé et forgé par César, est insoutenable, *De Allobrogibus*, Vienne, 1844 ; cf. GAULLIEUR, *Bull. Inst. nat. genevois*, I, 1853-5, p. 243, note 2.

¹ DUNANT, *Catalogue des séries gallo-romaines*, p. 14 ; *Mém. Inst. nat. genevois*, XII, 1867-8, p. 3, FAZY.

² *Régeste*, p. 9, n° 25, pl. ; reproduction de la carte de Peutinger, *Rev. des études anciennes*, 1912, p. 60, pl. I-VIII.

³ *Ibid.*, p. 24, n° 8. Cf. *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 558, MOREL.

⁴ Le *vicus genavensium*, un des sept « vici » du territoire viennois, MOREL, *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 489 sq. ; au V^e siècle, *civitas genavensium* ; au VI^e s., *episcopus genavensis* ; à la fin du VI^e, on écrivait encore *Genava*, *Mém. Soc. Hist.*, I, 1841, p. 245, note 1 ; *pagus genavensis*, époque franque, *Régeste*, p. 23 sq. ; *comitatus genavensis*, lors du partage de 839 par Louis le Débonnaire, FAZY, *Genève*, p. 17-8 ; *genavensis*, au X^e siècle, *Régeste*, n° 140.

⁵ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 62-3 ; *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 3, 1893, p. 21 (GOSSE).

⁶ Mommsen prétend qu'aucun document romain, burgonde ou mérovingien ne porte *Geneva* ; l'assertion est peut-être trop exclusive, MOMMSEN, *Inscriptiones*, p. 111, n° 9 ; cf. BLAVIGNAC, *Armorial*, p. 186-7 ; GAULLIEUR, *Bull. Inst. nat. genevois*, I, 1853-5, p. 284, note 1. Mais il est certain que cette forme est surtout fréquente aux XI^e et XII^e siècles. En voici quelques exemples : IX^e siècle, lettre du pape Jean VIII, « clero et populo genevensi », *Régeste*, n° 103 ; X^e siècle, *ibid.*,

*Genova, genovensis*¹, IX^e-X^e siècles.

*Genivisus pagus*², IX^e-X^e siècles.

*Gineva*³, XI^e siècle.

*Ginivis*⁴, »

*Genua, genuensis*⁵, dès le VI^e siècle.

*Jenua*⁶,

*Genoa*⁷,

n° 132, 133, 141, 142, « genevensis »; XI^e siècle : « episcopus de Geneva civitate », *ibid.*, n° 159, 160 ; « genevensis », n° 201 ; « Geneve urbis », *ibid.*, n° 237 ; « Geneva, genevensis », *ibid.*, n° 186, 210 ; monnaies de Conrad et d'Adalgodus, *Régeste*, n° 163, 164 ; XII^e siècle : Aimon, « Comes Genevae », *Régeste*, n° 270 ; « genevensis », *ibid.*, n° 257 ; « Geneva », *ibid.*, n° 508.

¹ IX^e s., « in pago genovense », *Régeste*, n° 107, 109 ; X^e s., *ibid.*, n° 130.

² « In pago geniviso », IX^e s., *ibid.*, n° 93 ; « in geniviso » (pago), 916, *ibid.*, n° 118.

³ Monnaies de Conrad, XI^e siècle, *Régeste*, n° 163 ; *Mém. Soc. Hist.*, XII, 1860, p. 127, note 450. Le nom *Ginève* apparaît encore dans des comptes fribourgeois du XV^e siècle. BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1874, II, p. 167.

⁴ Monnaies mérovingiennes, MADER, *Critique des monnaies du moyen âge*, III, p. 18 ; BLANCHET, *Mém. et Doc. Soc. Hist. suisse romande*, XIII, 1853, p. 184, n° 1, 4 ; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1874, II, p. 167.

⁵ L'usage de cette forme remonte au VI^e siècle ; le même mot désigne, au moyen âge, Gènes et Genève, BESSON, *Indicateur d'Hist. suisse*, IX, 1902-5, p. 262 ; géographe anonyme de Ravenne, VII^e siècle, *Régeste*, n° 39 ; VIII^e, IX^e s., *ibid.*, n° 81, 93 ; « genuensis », XI^e siècle, *ibid.*, 200, 202, 204, 205 ; 165, 158.

⁶ VII^e, IX^e s., *Régeste*, n° 81, 93.

⁷ Vers provençaux du XIII^e siècle, *ibid.*, n° 508 ; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1874, II, p. 77.

*Janua, januensis*¹,
*Januba*²,
Janoba,
Genaba,
Janvis,
*Janavensis*³,
*Gabenna*⁴,
*Gebenna, gebennensis*⁵.

Au dire de certains, Genève aurait aussi porté, au moyen âge, le nom de *Melia*, ou *Melie*, *Gemelle* (Jacques de Voragine, XIII^e s.), *Gimellis* (Vincent de Beauvais, XIII^e); *Gimellus* (Pierre de Natalibus, XIV^e), *Genebellis* (chronique d'Antonin, évêque de Florence, XV^e).⁶

* * *

Une inscription trouvée à Saint-Pierre porte une dédicace à la déesse Genève, *Deae Genavae*⁷. Nous n'en connaissons que le nom, et nous en sommes réduits à des hypothèses sur son rôle et son aspect. Son nom

¹ Chroniques de Frédégaire, VIII^e siècle, *ibid.*, n° 80; IX^e s., *ibid.*, n° 92, 95; Grégoire de Tours.

² V^e siècle, *ibid.*, n° 40; Grégoire de Tours.

³ Homélies d'Avitus, *Mém. Soc. Hist.*, XVI, 1867, p. 36.

⁴ Godefroi de Viterbe, XI^e s., *Régeste*, n° 383.

⁵ XI^e-XII^e siècles, *ibid.*, n° 187, 197, 209, 239, 248, 256, 258, 222. Ci-dessus, p. 413.

Liste de la plupart de ces variantes, *Mém. Soc. Hist.*, XVI, 1867, p. 37, note 1.

⁶ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), II, 1874, p. 355; I, 1872, p. 183-4.

⁷ DUNANT, *Catalogue des séries gallo-romaines*, p. 31, n° 111 (328); LUBKERS *Reallexikon d. klass. Altertums*, 1914 (8^e éd.), p. 406, s. v. Genava, référ.

même indique que c'était une divinité en relation avec les eaux (cf. p. 412), peut-être une divinité chargée de protéger le passage du Rhône, ce point important qui, on l'a dit, a déterminé la fondation de la ville en cet endroit. Est-ce simple coïncidence, si l'un des noms de Genève est *Janua*, c'est-à-dire « porte, passage » ?

Avant 500 déjà, le patron de la ville chrétienne est *Saint-Pierre*¹, qu'Avitus qualifie « de sanctus Janitor², parce que lui aussi est un « portier ». En cette qualité, il a hérité des antiques divinités, peut-être de Kronos, l'insigne de la clef qui ouvre et qui ferme les demeures terrestres et célestes³. Il est possible qu'à Genève, comme ce fut très fréquemment le cas ailleurs, le choix du patron chrétien ait été déterminé par son analogie de fonction avec une divinité païenne vénérée en ce lieu ; que Saint-Pierre, le portier chrétien, soit le successeur de la déesse Genava, gardienne du passage genevois. Peut-être même que celle-ci, pour caractériser sa fonction, possédait la clef qu'on a déjà vue portée par un dieu celtique, le Sucellus de Viège, et qu'elle l'aura transmise à Saint-Pierre⁴.

* * *

Pen...

Le village de *Peney*⁵ semble conserver le souvenir d'une divinité celtique, dans son nom que l'on rappro-

¹ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 123 sq.

² BESSON, *Indic. d'Hist. suisse*, IX, 1902-5, p. 328.

³ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 122 sq.

⁴ *Ibid.*, p. 126.

⁵ *Régeste*, s. v.

chera de ceux de la *Pierre à Peny*, bloc erratique couvert de cupules, situé entre Versoix et Mies¹, et de *Pennilucus* (*Pennolucos*, *Pennelocos*, *Pennolocus*), station romaine au bout du lac, au-dessus de Villeneuve². Ce dernier nom signifiait « bois sacré » (*lucus*) ou « lieu » (*locus*) de la divinité celtique que les Romains ont identifiée à Jupiter, *Jupiter Poeninus*, et qu'ils ont vénéré au Grand Saint-Bernard, dont il protégeait le passage³.

Dans toutes ces dénominations, on retrouve le mot celtique *pennos*, tête, sommet⁴.

Sucellus

Sucellus, le dieu au maillet du tonnerre et au pot de bière rituelle, divinité à la fois cosmique et chthonienne,

¹ Ci-dessus, p. 268 ; rapprochement fait par TROYON, *Habitations lacustres des temps anciens et modernes*, Mém. Doc. Soc. Hist. suisse romande, XVII, p. 383 ; SCHENCK, *La Suisse préhistorique*, 1912, p. 407. La plaine où s'élève ce monument est dite « Les Penys », et la tradition raconte que ce bloc servait d'autel aux sacrifices humains des Druides.

² *Mitt. Antiquar. Gesell. Zurich*, VII, 1853, p. 135, n° 3 ; XIII, 1861, 2^e partie, p. 120 ; DE GINGINS-LA SARRA, *Mém. Inst. nat. genevois*, III, 1855, p. 38-9 ; ROSCHER, *Lexikon*, s. v. *Poeninus*, p. 2597.

³ ROSCHER, *Lexikon*, s. v. *Poeninus*, p. 2593 sq. Le Musée de Genève possède le moulage de la statuette en bronze de *Jupiter Poenin*, trouvée au Grand Saint-Bernard, conservée au Musée de cette localité. *Indicateur d'antiquités suisses*, 1915, p. 194, note 12, référ.

⁴ *Ibid.*, p. 2597 ; BLAVIGNAC, *L'Empire genevois* (2), 1875, p. 32, 38 ; id., *Etudes sur Genève* (2), II, p. 239, 166.

a été vénéré en Suisse¹. La *statuette de Viège*², au Musée de Genève, en est un bel exemple (*fig. 101*). Mais Genève même l'a connu, puisqu'on en a découvert une image en 1690³. On a déjà signalé les cercles ponctués qu'elle porte sur son vêtement, alors que l'autre exemplaire du Musée montre deux emblèmes du sens analogue, la clef cosmique et le clou-éclair. Ce vieux dieu⁴ indigène, tout en conservant ses attributs caractéristiques, a été assimilé par les Romains à Jupiter, et a même parfois revêtu l'aspect de Sylvain⁵, de Vulcain.

Les Matres et les Suleviae

Le culte celtique des *Matres*, *Matronaë*, *Matrae*, ces divinités féminines de la fécondité⁶, est attesté à Genève

¹ Dédicace romaine d'Yverdon, *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, XIV, 1862, p. 69; MOMMSEN, n° 140; MOREL, *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 470.

² M 49; Cf. p. 319; *Indicateur d'Antiquités suisses*, 1915, p. 200, n° 4, pl. XIV, réfèr.; DEONNA, *Catalogue des bronzes figurés antiques*, p. 9, n° 4, pl.; REBER, *Remarques sur l'ancien culte du soleil*, *Bull. Inst. nat. genevois*, XLII, 1915, p. 26-8, fig. 10 (tirage à part).

³ M 99; *Indicateur d'Antiquités suisses*, 1915, p. 199, n° 3, fig. réfèr.; DEONNA, *op. cit.*, p. 8, n° 3; REBER, *op. l.*, p. 22-4, fig. 9.

⁴ Sur Sucellus, *Indicateur d'ant. suisses*, 1915, p. 200, note 2, réfèr.; *Nos Anciens et leurs œuvres*, 1915, p. 63, réfèr.

⁵ HUBERT, *Une nouvelle figure du dieu au maillet*, *Rev. arch.*, 1915, I, p. 26 sq.

⁶ ROSCHER, *Lexikon*, s. v. *Matres*, p. 2464 sq.; *Dict. des ant.*, s. v. *Matres*, p. 1635 sq.; HENKEL, *Die römischen Fingerlinge der Rheinlande*, 1913, p. 313, note 11 (réfèr., leur nom



Fig. 101.
Dispater de Viège, M 49.

par l'*inscription*, malheureusement perdue, découverte en 1850 à Saint-Pierre ¹.

Elles s'apparentaient ou s'identifiaient même aux *Suleviae*, que nomme une *inscription* de même provenance, sans doute consacrée dans le même sanctuaire ². Le nom du *Salève*, montagne qui a conservé dans ses légendes ³ et dans ses monuments ⁴ tant de souvenirs préromains, leur est-il apparenté ⁵ ?

Des figurines gallo-romaines, provenant de France, répètent au Musée de Genève l'image connue de la déesse mère portant sur son sein des enfants ⁶, ou quelque autre emblème de fécondité ⁷. Un pied de meuble de

sur des bagues romaines); SCHULTHESS, *Indicateur d'ant. suisses*, XV, 1913, p. 201-2; RENEL, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, p. 270 sq.; A. REINACH, *La nouvelle déesse mère d'Alesia*, *Pro Alesia*, III, p. 425, 452, 468, 493, 508. Leur souvenir survit dans les légendes du moyen âge, MAURY, *Croyances et légendes du moyen âge*, 1896, p. 1 sq. Les Parques et les déesses-mères.

¹ MATR... AUG... (Matribus augustis), BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, VIII, 1852, p. 4, pl. II, 8.

² DUNANT, *Catal. n° XIII (186)*. Porte sur le registre d'entrée le n° 187; *Nos Anciens*, 1915, p. 70, 71, référ.

Sur les *Suleviae*, ROSCHER, s. v. *Matres*, p. 2474; 2477; s. v. *Suleviae*, p. 1592 sq.; SCHULTHESS, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1913, p. 191 sq.

³ Cf. p. 344; les anciens du Salève racontaient que les Druides montaient au mois de septembre pour célébrer leurs sacrifices sur les vastes prairies entre la Croisette et les Pitons, *Mém. Soc. Hist.*, XVI, 1867, p. 365.

⁴ Cf. p. 328.

⁵ *Salera mons*, dans les actes du XII^e siècle, *Régeste*, table, s. v.; *Mém. Soc. Hist.*, XV, 1867, p. 364, note 1.

⁶ Salle gréco-romaine, vitrine 3.

⁷ *Dict. des ant.*, s. v. *Matres*, p. 1637.

Martigny montre un buste de femme qui tient une corbeille de fruits devant elle et qui peut être une des Matres¹. En général, cependant, ces déesses sont groupées par trois, et le plus souvent assises côte à côte²; ce sont elles, plutôt que les nymphes, qu'on reconnaîtra dans un *relief en terre cuite de La Roche* (Haute-Savoie)³. Ce nombre n'est cependant pas exclusif, et les quatre figures de femme sculptées sur la *Pierre aux Dames*, pourraient, comme l'a supposé Keller, représenter les Matres, ayant devant elles, suivant l'attitude consacrée, non point une bourse, mais un emblème de fécondité, coupe, corbeille de fruits⁴.

Peut-être que deux fragments d'une statue féminine drapée, d'époque gallo-romaine, trouvée à Genève, ainsi qu'une statuette en terre cuite de deux divinités nues, les bras sur la poitrine⁵, exhumée en 1855 aux Tranchées, figuraient ces mêmes divinités⁶; ce n'est là toutefois qu'une simple supposition.

On écarte de cette liste l'inscription dédiée à *Mars Caturix*⁷, dieu des Helvètes, qui fut apportée d'Yver-

¹ *Indic. antiq. suisses*, 1915, n° 59, p. 288; DEONNA, *Catalogue des bronzes figurés antiques*, p. 27, n° 59.

² Ex. autel romain de Windisch, *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, pl. VIII, 9, p. 157.

³ Salle gréco-romaine, vitrine 3.

⁴ Cf. p. 263.

⁵ *Mém. Soc. Hist.*, XI, 1859, p. 528.

⁶ DUNANT, *Catalogue des séries gallo-romaines*, p. 196, n° 50-1 (128 A et B).

⁷ JULLIAN, *Rev. des études anciennes*, 1911, p. 467. — Mars a

don à Chougny¹ et qui n'est pas un témoin du culte genevois. On éliminera aussi toutes les divinités celtiques de mauvais aloi qu'on a voulu retrouver dans les étymologies locales. Le lieu dit *les Neys*, près de Versoix, qui a fourni des débris romains, les *Pierres à Niton*, ne rappellent nullement la déesse des eaux *Neith*². Le *Jou* celtique dressait, dit-on, son simulacre au sommet des Voirons³. Mais en réalité ce Jou, dont plusieurs localités conservent le souvenir dans leur nom, n'est autre que le Jupiter romain ; le Mont Jou n'est-il pas le « Mons Jovis », le Grand Saint-Bernard⁴ ?

. . .

Les divinités romaines

Avec la conquête, le cortège varié des divinités qu'adoraient les Romains envahit les pays gaulois, dieux italiques grécisés et représentants des cultes orientaux. Tous ne reçoivent pas le même accueil : il en est qui apparaissent rarement, alors que d'autres sont fréquents. Ces derniers sont ceux que les Gaulois assimilent à leurs vieilles divinités indigènes, tels Jupiter⁵, Mars⁶, Mer-

été assimilé à diverses divinités indigènes ; cf. encore Mars Caisivus, à Avenches, *Indicat. ant. suisses*, XV, 1913, p. 42 sq.

¹ DUNANT, *op. l.*, p. 112, n° LXII.

² FONTAINE-BORGEL, *Bull. Inst. nat. genevois*, XVI, 1870, p. 254-5. Pour les Pierres à Niton, cf. p. 260.

³ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 502-3 ; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 11.

⁴ ROSCHER, *Lexikon*, s. v. Poeninus, p. 2508 ; *Régeste genevois*, table, s. v.

⁵ Cf. Jupiter Poeninus, p. 417 ; Sucellus, p. 418

⁶ Cf. Mars Caturix, Caisivus, p. 422.

cure¹, Apollon, les quatre grands dieux adoptés par eux comme leurs protecteurs². Souvent cette assimilation se trahit dans la fusion des deux types, romain et indigène : Mercure est tricéphale³, le visage majestueux de Jupiter, tel qu'il apparaît déjà dans l'art grec au IV^e siècle, est donné à Sucellus⁴, qui revêt aussi les attributs de Silvain⁵.... Mais ces divinités romaines, qu'elles aient gardé leur forme latine, qu'elles se soient fusionnées partiellement avec certains dieux locaux, n'ont pas supprimé les autres types traditionnels, aniconiques, végétaux, animaux, ou humains, qu'on a énumérés, et elles n'ont fait qu'ajouter une couche de plus à la stratification des religions de Genève préchrétienne, commencée dès l'époque de la pierre.

. . .

Les inscriptions, les statuettes de bronze, le décor des lampes, des vases à reliefs, des bagues, montrent à Genève ce panthéon gréco-romain⁶. Mais ces documents n'ont pas tous la même valeur. Les dédicaces à des divinités affirment que celles-ci sont vénérées; si plusieurs statuettes de bronze sont votives, ou doivent protéger le possesseur de la demeure, il en est d'autres qui ne

¹ REINACH, *Cultes*, III, p. 165.

² MOREL, *Mém. Soc. hist.*, XX, 1879-88, p. 540.

³ REINACH, *Cultes*, III, p. 160 sq. Mercure tricéphale.

⁴ Cf. statuette de Viège, p. 419.

⁵ Cf. p. 432.

⁶ Sur la religion de la Genève romaine, MOREL, *Mém. Soc. hist.*, XX, 1879-88, p. 553-4; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 144-5.

servent plus qu'à orner cette dernière de leur motif traditionnel. Les lampes sont couvertes de divinités, mais si celles-ci sont parfois prophylactiques, parfois aussi elles ne sont plus que de simples ornements auxquels on ne prête guère d'attention, pas plus qu'à la mythologie courante des vases à reliefs. Ainsi, la présence figurée des dieux ne témoigne pas toujours de la piété réelle du fidèle, à cette époque de décadence religieuse qui verra bientôt surgir une doctrine inaugurant une ère nouvelle. Toutefois, les populations moins policées de Genève devaient être restées, à cause de leur rudesse même, plus croyantes, plus superstitieuses que celles de Rome. Et peut-être que beaucoup de thèmes mythologiques, qui pour le Romain étaient usés, revêtaient, pour l'indigène récemment conquis, une valeur mystique d'autant plus efficace qu'il en ignorait le sens.

Apollon

Il n'est point étonnant qu'Apollon ait été vénéré à Genève, puisqu'il est le dieu de la lumière et représente l'aspect classique de ce soleil, auquel nos ancêtres adressaient leurs hommages dès l'âge du bronze ¹. *Deux inscriptions* de Genève lui sont consacrées ². Mais aucune statuette de bronze ³, aucun décor de lampe n'en

¹ Cf. p. 325 sq.

² DUNANT, *op. l.*, p. 30, n° 1 (1); p. 31, n° II (280); *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 6, noté 4, référ.

³ Le Musée de Genève possède le moulage de l'Apollon-Hélios de Sainte-Colombe, *Indicateur d'ant. suisses*, 1915, p. 194, note 14; l'original est dans la collection Benassy, à Genève.

conservent l'image, et le *visage d'une statue* de grandeur nature, en bronze, trouvé au XVIII^e siècle, est tout aussi bien celui de Dionysos que celui d'Apollon ¹.

Le *sanctuaire romain*, sur l'emplacement duquel s'est élevée la cathédrale de Saint-Pierre, n'était pas nécessairement celui d'Apollon ². La hantise du culte apollinien a induit en erreur nombre d'érudits genevois anciens et modernes, qui ne se sont pas souvenus, en recherchant à Genève l'existence des rites solaires, que le disque lumineux a été figuré, bien avant l'époque romaine, sous des formes très diverses, aniconiques ³ ou iconiques ⁴, qui ont subsisté jusqu'en plein christianisme ; qu'à l'époque romaine, le dieu héliaque d'autrefois a pu être assimilé non seulement à l'Apollon classique, mais à d'autres divinités anthropomorphes de même sens, Hélios, Sol ⁵, Mithra ⁶. Cette multiplicité d'aspects peut expliquer la rareté d'Apollon à Genève.

¹ *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 7, référ. : *Indicateur d'ant. suisses*, 1915, p. 295, n° 90, fig. : MOREL, *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 544 ; *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 3, 1893, p. 8 (GOSSE).

² C. MARTIN, *La question du temple d'Apollon à Genève*, *Indic. d'ant. suisses*, 1908, p. 224 sq. ; id., *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 7 sq. ; *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 5. Ci-dessous, p. 446.

³ Roue et ses dérivés, etc.

⁴ Cheval, cavalier, tête humaine, pied, etc.

⁵ Cf. le Sol de Sierre, p. 348, 396 ; Hélios de Sainte-Colombe, p. 425, note 3.

⁶ Cf. p. 439. On a souvent confondu à tort Mithra avec Apollon, *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 7 ; REBER, *Bull. Inst. nat. genevois*, XLII, 1915, p. 5-6 (tirage à part), Remarques sur l'ancien culte du soleil.

Jupiter

Une dédicace mentionne un arc de triomphe élevé par *T. Vapius Verecundus* à Jupiter¹; un autel lui a été consacré par les deux *Cingii*². Il est associé à Mars sur l'inscription de *Douvaine*³, et à Mars et Mercure sur celle qui fut découverte en 1534 à l'emplacement du couvent de *Saint-Victor*, et qui est aujourd'hui perdue⁴.

Quelques *lampes* montrent le dieu sous des formes diverses : debout, nu, tenant en main le foudre⁵; en buste, de face, sur l'aigle solaire⁶; ou comme Jupiter Ammon⁷, que les Gaulois pouvaient assimiler à leurs divinités cornues⁸.

Une tradition prétend qu'une idole de Jupiter était adorée sur les Voirons⁹. Bien qu'elle eût été détruite par les évêques de Genève et qu'elle n'existât plus au temps d'Arducius, le dieu païen continuait à habiter la

¹ DUNANT, *op. l.*, p. 34, n° V (3); BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 133-4.

² *Ibid.*, p. 35, n° VI (4); BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 133.

³ *Ibid.*, p. 111, n° LXI.

⁴ *Nos Anciens*, 1915, p. 71, n° 288. Un fragment du Musée épigraphique pourrait avoir appartenu à cette inscription. Ci-dessous, p. 449.

⁵ Rue Etienne-Dumont, C 1465.

⁶ *Ibid.*, C 1401; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 115, note 1.

⁷ *Ibid.*, deux lampes avec la tête de Jupiter Ammon, C 1466, C 1470.

⁸ Cf. p. 308, note 1.

⁹ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1872, I, p. 246; GAUDY LE FORT, *Promenades hist.* (2), 1849, II, p. 17-18.

montagne sous les traits d'un sanglier dévastateur. Un seigneur de Langin, surpris par le monstre, lui échappa en faisant vœu d'ériger en ce lieu une chapelle à la Vierge.

* * *

Mars

Il est mentionné dans les inscriptions de *Sennius Sabinus*¹, de *Firmus*, fils d'Hilarus, provenant d'An-nemasse²; dans celle de *Douvaine*³, où il est associé à Jupiter; et dans celle de *Saint-Victor*, où il est joint à Jupiter et à Mercure⁴. On a indiqué plus haut la raison qui fait éliminer l'inscription de *Chougny*, consacrée à Mars Caturix⁵.

A l'époque romaine, les images de Mars sont rares en Gaule⁶; le hameau de *Bonvard* a livré une statuette de bronze de Mars nu, casqué, brandissant la lance⁷.

* * *

Mercure

L'existence d'une divinité celtique, protectrice des arts pacifiques, dispensatrice de richesse et d'abondance,

¹ DUNANT, *op. l.*, p. 36, n° VII (5).

² *Ibid.*, p. 115, n° LXV.

³ Cf. p. 427.

⁴ Cf. p. 427.

⁵ Cf. p. 422.

⁶ S. REINACH, *Cultes*, III, p. 178.

⁷ *Indicateur d'ant. suisses*, 1915, p. 201, n° 5, fig. Ajouter à la bibliographie : FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 12. C 417.

explique la facile adoption, par les Gallo-romains, du dieu Mercure, dont les fonctions étaient analogues¹. Sur l'autel de Reims, le dieu gaulois à cornes de cerf, accroupi, répand à terre des graines que viennent manger un taureau et un cerf; il est encadré par les formes classiques d'Apollon et de Mercure, et divers indices permettent d'assimiler le dieu-cerf au Mercure gaulois².

Celui-ci, sous sa forme romanisée, resta le dieu populaire, dieu du commerce pacifique; il est plus fréquent à Genève que les autres divinités. C'est à lui que sont dédiées les inscriptions de *Bonvard*³, du *Chemin des Savoises*⁴, de *Bel-Air*⁵, et celle de *Saint-Victor*⁶, où il est associé à Jupiter et à Mars.

L'industrie gallo-romaine a multiplié les statuettes en bronze de Mercure⁷ debout, tenant en main les attributs de ses fonctions. Le hameau de *Bonvard*⁸, *Annemasse*⁹, ont fourni chacun un exemplaire de ce type, où le dieu,

¹ *Dict. des ant.*, s. v. Mercurius, p. 1821 sq. Mercure transalpin; RENEL, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, p. 300 sq.; ROSCHER, *Lexikon*, s. v. Mercurius, p. 2828, Der Mercurius der Kelten.

² REINACH, *Cultes*, III, p. 176.

³ DUNANT, *op. l.*, p. 37, n° VIII (109), dédiée par Marathonius.

⁴ *Ibid.*, p. 37, n° IX (272).

⁵ *Ibid.*, p. 39, n° X.

⁶ Cf. p. 427.

⁷ S. REINACH, *Bronzes figurés*, p. 64 sq.

⁸ C 416; *Indicateur d'ant. suisses*, 1915, p. 209, n° 31, fig.; FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 12.

⁹ C 1773; *Ibid.*, p. 208, n° 30, fig.

ailerons sur la tête et le caducée au bras gauche, tient dans la main droite la bourse¹.

L'image de Mercure orne aussi une *lampe* de la rue Etienne-Dumont².

Hercule

L'art gallo-romain a répandu à profusion les statuettes d'Hercule³, presque toujours d'une facture grossière, et montrant les conventions naïves que subissent tous les artistes inexpérimentés. Vêtu ou non de la peau de lion, et l'arc dans la main gauche, il brandit de la droite la massue contre ses adversaires; assurément ce héros protecteur servait à détourner des maisons⁴ les dangers et les mauvaises influences⁵. « Héraklès loge ici, qu'aucun mal n'y pénètre! » disaient déjà les formules conjuratrices grecques⁶, inscrites sur les demeures

¹ Autres statues de Mercure gallo-romain, de provenance suisse ou française, au Musée de Genève, *ibid.*, p. 194, note 11.

² C 1472.

³ REINACH, *Bronzes figurés*, p. 128; RENEL, *op. l.*, p. 317 sq., etc.; Hercule gaulois, JULLIAN, *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles lettres*, 1896, p. 297.

⁴ M. JULLIAN a fait observer que la plupart des dieux gallo-romains ont un caractère domestique, servant à protéger la demeure, *Rev. des études anciennes*, 1915, p. 63; 1913, p. 83-4; 1914, p. 436.

⁵ Héraklès comme apotropaion, WUNSCH, *Antike Zaubergerät aus Pergamon*, p. 40; WEINREICH, *Antike Heilungswunder*, p. 167; p. 13, note 1; PAULY-WISSOWA, *Real Encyclop.*, s. v. Hercules Tutor domus, p. 593; *Rev. des ét. anc.*, 1913, p. 83, note 1.

⁶ KAIBEL, *Epigr.* n° 1138; HEIM, *Incantamenta magica. Jahrbuch f. Philol.*, suppl. XIX, p. 548; WUNSCH, *l. c.*; inscription de Thasos, *Eph. arch.*, 1909, Thasiaka, n° 33; LE BLANT, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, p. 4, référ.

res, tout comme dans le christianisme on écrira sur les amulettes « Christus hic est », Christ est là ¹! Car l'inscription du nom du dieu et la mention de son rôle défenseur remplacent son image ², qui elle-même équivaut à la présence réelle. A ce type menaçant d'Hercule appartient une figurine de bronze des *environs de Genève* ³.

Mais Hercule apporte aussi l'abondance, en sa qualité d'ancien démon de la fertilité ⁴, et comme tel, au lieu de brandir ses armes, il tient la patère, le rhyton, le canthare, la corne d'abondance. C'est sous cet aspect, la patère en main, que le montre un bronze des *Tranchées* ⁵.

Une *lampe* de la rue Etienne-Dumont est ornée de la tête d'Hercule ⁶.

Mentionnons encore, comme preuve du souvenir qu'Hercule a laissé aux environs de Genève, que dans les actes du IX^e siècle, la dénomination *Finis Hercolana* s'applique à tout le territoire autour d'Evian, depuis la Dranse jusqu'aux Dents d'Oche, appelé « Pays de Gavot ⁷ » par les cartes du moyen âge.

¹ LE BLANT, *l. c.*; *Rev. arch.*, 1873, 25, p. 429.

² WEINREICH, *op. l.*, p. 151, etc. La magie de la formule écrite, dans le monde antique comme dans le monde moderne, est bien connue.

³ C 2109. *Indicat. ant. suisses*, 1915, p. 202, n° 8, fig. Cf. au Musée de Genève, plusieurs figurines de ce type, de Suisse et de France, *ibid.*, p. 202 sq.

⁴ HARRISON, *Themis*, p. 364 sq.

⁵ *Indicateur d'ant. suisses*, 1915, p. 206. n° 22, fig. C 361; Quatre autres figurines de même type, provenant de Suisse et de France, au musée de Genève, *ibid.*, p. 206 sq.

⁶ C 1467.

⁷ *Régeste*, n° 107, 109; BLAVIGNAC, *L'Empire genevois* (2), 1875, p. 317; id., *Etudes sur Genève* (2), 1, 1872, p. 106-7; MONTANARI, *La route d'Hercule en Gaule*, *Rivista di storia antica*, X, 1907, p. 589 sq.

Neptune

Le Neptune que l'on rencontre dans certaines parties de l'empire romain éloignées de la mer, n'est point le souverain tout puissant des flots salés, mais le dieu de l'élément humide en général, des sources, des fleuves et des lacs, et il est vraisemblable qu'une vieille divinité celtique des eaux se cache sous le nom latin. Ses images et ses chapelles se dressent sur les ponts qu'il protège ; il est le patron des bateliers, des pêcheurs¹. C'est en cette qualité qu'il est vénéré à Genève, où les *Pierres à Niton* conservent le souvenir de son nom², et où un *autel* lui était érigé, peut-être au pont romain du Rhône, près duquel ce monument a été trouvé³. On le voit encore sur une *lampe*⁴ et sur une *intaille*⁵ provenant des Tranchées.

Silvain

C'est à Silvain, d'origine silvestre et pastorale, mais dont les fonctions furent dans la suite plus étendues⁶, que les *ratiarii* de Genève ont dédié l'*autel* trouvé dans le lit du Rhône, qui primitivement devait s'élever soit

¹ *Dict. des ant.*, s. v. Neptunus, p. 72 ; ROSCHER, *Lexikon*, s. v. Neptunus, p. 205-7.

² Cf. p. 262.

³ DUNANT, *op. l.*, p. 41, n° XI (279), trouvé dans le lit du Rhône.

⁴ *Mém. Soc. Hist.*, XII, 1860, p. 318.

⁵ C 426.

⁶ *Dict. des ant.*, s. v. Silvanus ; ROSCHER, s. v. Silvanus ; von Domazewski *Abhandlungen zur römischen Religion*, 1909 ; *Rev. hist. des religions*, 1911, 64, p. 105, VII, référ.

au bord du fleuve, soit sur le pont romain¹. Ces bate-
liers conduisaient, sur le lac et sur le Rhône², les
radeaux de troncs d'arbres qui étaient chargés de mar-
chandises, bois de construction abattus dans les forêts
voisines, vins venus du Midi et scellés dans ces ampho-
res dont on a trouvé un si grand nombre à Genève³.
Car de nombreux collèges et associations avaient choisi
comme patron ce dieu dont la religion se vulgarisa sur-
tout chez les peuples de race celtique, où il se confon-
dait avec des divinités indigènes dont Genève a connu
le culte, avec Sucellus⁴, ou, sous le nom des Silvanæ,
avec les Suleviae⁵, les Matres⁶.

* * *

Pan

L'image cornue de Pan, accompagnée sur un des
côtés d'une chèvre, est sculptée sur un *autel anépigra-*

¹ DUNANT, *op. l.*, p. 42, n° XII (16); *Nos Anciens*, 1915, p. 70.
n° 6; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1872, I, p. 143.

² *Dict. des ant.*, s. v. Ratis, ratiaria, p. 814; BONNARD, *La navi-
gation intérieure de la Gaule à l'époque gallo-romaine*, 1913.

³ MOREL, *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 553. Sur ces
transports par voie fluviale de Genève jusque dans le midi de
la France, jusqu'à une date tardive, BLAVIGNAC, *Etudes sur
Genève* (2), II, 1874, p. 221-2. Scène de halage sur un relief
gallo-romain, des bords de la Durance, *Rev. des ét. anciennes*,
1912, p. 81, 415; *Bulletin archéol.*, 1912, HÉRON DE VILLEFOSSE.

⁴ *Dict. des ant.*, s. v. Silvanus. p. 1344; ROSCHER, s. v. Sil-
vanus, p. 872; HUBERT, *Rev. Arch.*, 1914, I, p. 26 sq.; Sucel-
lus à Genève, p. 418.

⁵ *Dict. des ant.*, p. 1344.

⁶ Le Musée de Genève possède une statuette en bronze de
Silvain, de provenance italique, *Indicateur d'ant. suisses*,
1916, p. 40, n° 162 (*M. F.* 1271).

*phe de Versoix*¹. Protecteur des bergers et des chasseurs, dieu des sources et des montagnes², il rappelle le temps où la campagne genevoise était encore sauvage, couverte de forêts où erraient les loups et les sangliers, et de pâturages que parcouraient les troupeaux.

. . .

Priape

Proche parent de Pan, Priape, dieu rustique de la fécondité, reçoit un sacrifice champêtre sur la *casserole en argent* de Reignier³ (*fig. 102*), et sur la carnéole ornant une *bague* du trésor de Saint-Genis⁴.

. . .

¹ DUNANT, *op. l.*, p. 198, n° 55 (182), le dénomme à tort Priape; FONTAINE-BORGEL, *Antiquités genevoises. Un autel votif dédié au dieu Pan, trouvé à Versoix en 1870*, La Suisse radicale, 8 janvier 1871; id., *Inst. nat. genevois*, XVI, 1870, p. 255.

² ROSCHER, *Lexikon*, s. v. Pan.

³ *Rev. arch.*, 1910, II, p. 410, référ.; 1915, I, p. 314, 313, fig. 5, référ.; HENKEL, *Die römischen Fingerringe der Rheinlande*, 1913, pl. LXXX, 4. Ci-dessous, p. 439, note 2. La provenance Reignier est certaine, bien que Bonstetten, Mommsen attribuent cette pièce à Pregny près Genève, et Henkel à Saint-Genis. Ces erreurs proviennent d'anciennes confusions dans les registres d'entrée. Dans une notice manuscrite, Sénebier avait orthographié le nom Reignier, suivant la prononciation genevoise, Regny, et le R peu distinct a été pris pour les deux lettres Pr. D'autre part, F. Soret a confondu par inadvertance la casserole de Reignier avec le trésor de Saint-Genis, dans un inventaire d'après lequel H. Gosse a rédigé son premier registre matricule. L'erreur s'est transformée en fait avéré de 1864 à 1903 (renseignements fournis par M. A. Cartier).

⁴ *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 365-6; HENKEL, *op. l.*, p. 19, n° 115, pl. VII, LXXVI, 216.

Vulcain

On aurait découvert autrefois une *statuette* de bronze de Vulcain sur les Tranchées¹, mais les appellations anciennes étant fort sujettes à caution, rien ne permet d'affirmer que ce type ait été réellement représenté à Genève.

*
..

Bacchus

Le Musée de Genève possède la *base* en bronze d'une petite statue, provenant de Saint-Prex (Vaud), avec une dédicace faite par P. Severius Lucanus au « Liberi Patri Cocliensi »². Peut-on en inférer, comme on l'a fait, qu'à l'époque romaine la vigne était déjà cultivée sur les rives du Léman³ ?

A Genève, où la culture de la vigne fut importante au moyen âge et après la Réformation⁴, aucune inscription

¹ FAZY, *Mém. Soc. Hist.*, XII, 1860, p. 309, pl. II. 1.

² C 1197. C I L, XIII, n° 5032; MOMMSEN, *Mittheil. Zurich*, IX, 1856, p. 23; *Mém. Doc. Soc. Hist. suisse romande*, XXV, 1858, p. 511; id., *Inscriptiones*, n° 113, référ.; *Indicateur d'ant. suisses*, 1915, n° 131, p. 304; DEONNA, *Catalogue des bronzes figurés antiques*, p. 44, n° 131.

³ BILLIARD, *La vigne dans l'antiquité*, 1913.

⁴ Les anciens textes mentionnent souvent les vignes de Bossey, de Saint-Victor, etc. Le vin de Bossey est cité dès 1178 : « Voilà donc l'origine de ces propriétés de Bossey possédées ensuite par l'Hôpital de Genève et qui ont approvisionné nos églises de vin pour la communion pendant trois siècles », GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 69, note 1; cf. aux XIV^e, XV^e s., *Mém. Soc. Hist.*, II, 1^{re} partie, p. 385; XVIII, 1872, p. 405; X, 1854, p. XLIII.

romaine, aucune figurine de bronze ne sont consacrées à ce dieu¹, qui apparaît seulement dans le répertoire banal de l'art décoratif, sur les *vases à reliefs* des Tranchées², sur une *plaquette en plomb* d'Annemasse³, et, accompagné des Silènes et des Ménades, sur les *lampes*⁴.

Notons encore, sur les *inscriptions* romaines de Genève⁵, la présence de la *feuille de lierre dionysiaque*, qui toutefois n'a plus de valeur symbolique, et n'est plus qu'un signe de ponctuation, encore vaguement prophylactique⁶.

* * *

¹ Rappelons au Musée de Genève la belle statuette de Dionysos, provenant de Chevrier (Haute-Savoie), *Indicat. d'ant. suisses*, 1915, p. 210, n° 35, pl. XV, référ.; *ibid.*, n° 36-7, autres exemplaires.

² Vitrine 5, Salle gréco-romaine. *Mém. Soc. Hist.*, XI, 1859, p. 532, pl. II, 1.

³ C 192; *Revue savoisiennne*, 1907, p. 162-3; *Rev. arch.*, 1910, II, p. 411. L'étiquette du Musée porte : « plaquette de plomb servant au culte de Bacchus ». Le relief est effacé au point qu'on n'en peut reconnaître le sujet; rien n'indique que la destination en était religieuse plutôt que simplement décorative.

⁴ Rue Etienne-Dumont : C 1475, Dionysos et Bacchante sur la panthère; C 1473, Silène conduisant l'âne dionysiaque monté par une Bacchante. Tranchées : Tête dionysiaque, C 718 et C 758.

⁵ Inscriptions de Coius Astutus, DUNANT, *op. l.*, p. 73, n° XXXI; de Labiena Montica, *ibid.*, p. 72, n° XXIV; des Suleviae, *ibid.*, p. 43, n° XIII; de Mars, *ibid.*, p. 26, n° VII; de la Madeleine, *Nos Anciens*, 1915, p. 72.

⁶ PERDRIZET, *Archiv f. Religionswissenschaft*, XIV, 1911, p. 73, 104; *id.*, *Bull. de Corresp. hellénique*, 1911, p. 108; HARRISON, *Themis*, p. 133; *Rev. des ét. grecques*, 1913, p. 350, note 2, 351; *Rev. hist. des religions*, 66, 1912, A.-J. REINACH, *L'origine du thyrsé*, p. 29.

Vénus

Les monuments suivants concernent cette déesse : une *figurine gallo-romaine en terre cuite* blanchâtre, trouvée avec le trésor des Fins d'Annecy¹; une *statuette d'argent* de même provenance², une *statuette en bronze* des Tranchées³; un *coin de cassette* en plomb de Corsier, avec Aphrodite et deux dauphins⁴; un *fragment de statue* de femme nue⁵, et un autre *fragment de statue féminine sur un dauphin*⁶, trouvés à Saint-Gervais, près de l'Hôtel des Bergues.

Eros

Il n'apparaît que sur une lampe des Tranchées⁷.

¹ 1279. HENKEL, *op. l.*, p. 209, fig. Ce type de l'Aphrodite Anadyomène est très fréquent dans la céramique gallo-romaine; le Musée de Genève en possède d'autres exemples provenant de France, vitrine 3, salle gréco-romaine.

² 1791.

³ Aphrodite tenant la pomme, FAZY, *Mém. Soc. Hist.*, XII, 1860, pl. II, 2, p. 309.

⁴ C 489. BLAVIGNAC, *Coin de cassette en plomb représentant une tête de Vénus et deux dauphins*, trouvée à Corsier, comm. Soc. Hist., 1848; *Mémorial*, p. 71; *Mém. Soc. Hist.*, VIII, p. 2, pl. I, fig. 1-2.

⁵ DUNANT, *op. l.*, p. 195, n° 49 (58).

⁶ *Ibid.*, p. 197, n° 54 (110); FAZY, *Catalogue*, 1863, n° 58-9.

⁷ C 1349.

Minerve

Un petit *médailion en verre jaune*, trouvé sur l'emplacement du cloître de Saint-Pierre, montre la tête casquée de Minerve¹.

* * *

Niké

La Victoire ailée orne une *bague de Saint-Genis*², et s'apprête à couronner Valentinien, sur le *disque en argent* trouvé dans le lit du Rhône³.

* * *

Maia

Une *inscription* découverte dans des démolitions de maisons, à la Place de la Madeleine, en 1910, porte la dédicace d'un temple et d'un portique à la déesse Maia, par Quintus Servilius Severus, dans la première moitié du II^e siècle de notre ère⁴. Maia, la déesse latine de la force végétative, a été confondue avec la Maia grecque, mère d'Hermès, et a dès lors été associée au culte de

¹ C 1906; *Mém. Soc. Hist.*, VIII, 1852, pl. I, 1, 2, p. 2 (bulle en verre jaune avec figure humaine imberbe); BLAVIGNAC, *Sur une bulle de verre jaune découverte dans la cour du cloître de Saint-Pierre; Mémorial*, p. 71.

² HENKEL, *op. l.*, p. 174, n° 1920, pl. LXXI, LXXVIII, 388.

³ C 1241. *Rev. arch.*, 1910, II, p. 410; 1915, I, p. 312.

⁴ N° 5924; *Rev. études anciennes*, 1913, p. 74; *Nos Anciens*, 1915, p. 73, référ.

Mercure. En pénétrant avec la conquête romaine en Gaule et en Germanie, Mercure et sa parèdre ont été assimilés à un dieu local qui lui-même avait sa compagne, Rosmerta. C'est cette Maia-Rosmerta que montrent divers reliefs, sous les traits d'une femme accompagnant Mercure et tenant en main la corne d'abondance ou le caducée¹. On la voit sur la *casserole en argent de Reignier*², ayant dans la main gauche la corne d'abondance et dans la droite le caducée³ (*fig. 102*).

. . .

Quelques divinités orientales se joignent à ce cortège :

Mithra

Mithra, la divinité aryenne de la lumière, après avoir envahi l'Italie, remonta la vallée du Rhône et propagea son culte jusqu'en Germanie, partout où pénétraient les soldats et le commerce romain. On sait l'immense vogue dont il a joui dans les derniers siècles du paganisme, avant que le christianisme, avec qui il présente tant d'affinités, ne lui eut porté un coup mortel.

L'*inscription* de Saint-Pierre, consacrée au dieu invincible, *Deo Invicto*, atteste la présence à Ge-

¹ *Dict. des ant.*, s. v. Maia, p. 1553, II; ROSCHER, s. v. Maia, II, p. 2239; BABELON, *La déesse Maia*, *Rev. arch.*, 1914, II, p. 182 sq.; *Rev. des études grecques*, 1916, p. 104-5. Sur le caractère peut-être chthonien de Maia, JULLIAN, *Rev. des ét. anciennes*, 1914, p. 233.

² *Rev. arch.*, 1910, II, p. 410; 1915, I, p. 314; MARTEAUX, *Rev. savoisiennne*, 1916, p. 40, lectures des inscriptions. Casserole de Saint-Genis, mêmes références (*fig. 103*). Ci-dessus, p. 434, note 3.

³ *Rev. arch.*, 1915, I, p. 313, fig. 5.

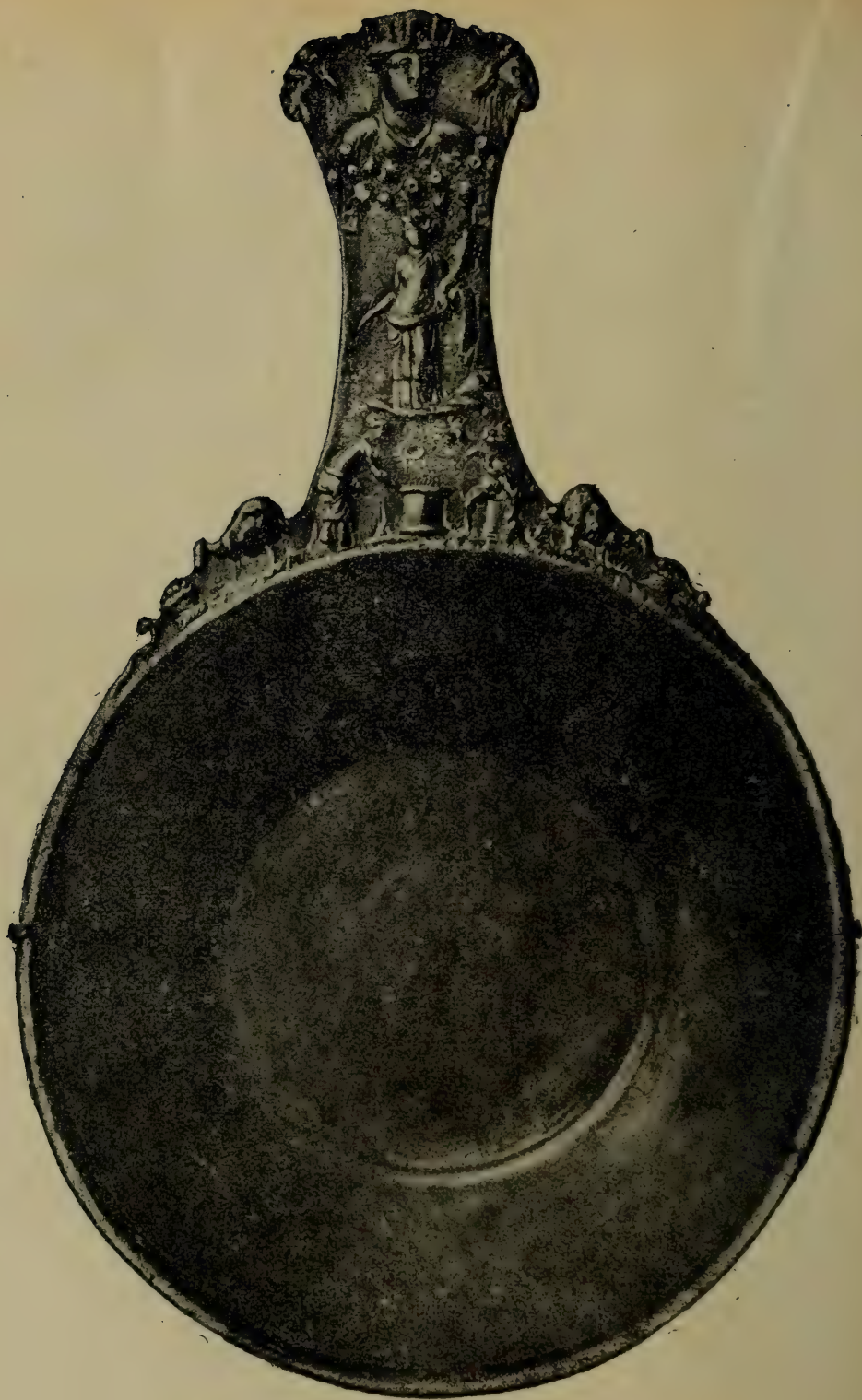


Fig. 102.
Casserole en argent de Reignier, C 1377.



Fig. 103.

Casserole en argent du trésor de St-Genis,
C 1376

nève¹. de ce dieu, qui fut aussi vénéré à Baden² et à Augst³. Les curieux bronzes de Sierre⁴, de sens solaire, peuvent avoir quelque relation avec le culte mithriaque, qui semble avoir laissé des survivances dans la légende de Tell⁵.

Mithra a pu être assimilé par les indigènes à leurs vieilles divinités. N'est-il pas, comme Apollon, le dieu de cette lumière céleste qu'ils adoraient sous tant de formes depuis des temps reculés⁶? N'égorge-il pas le taureau, animal symbolique qui a persisté dans l'ornementation barbare⁷? Le quadrigé d'Hélios, gravé sur les reliefs mithriaques, ne rappelle-t-il pas le cavalier solaire⁸? Et le Kronos mithriaque, dont toutefois aucune statue n'a été découverte à Genève, ne porte-t-il pas la clef cosmique, comme le Dispater celtique et comme Saint Pierre chrétien⁹?

¹ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 166-7; DUNANT, *op. l.*, p. 32, n° IV; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 7, note 1, référ.; *Nos Anciens*, 1915, p. 70, n° 2, référ.; *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 540, note 1. La dédicace est faite à la fois à Mithra et au génie du lieu, et c'est par erreur qu'on a identifié l'un à l'autre, cf. p. 410; FAZY, *Genève*, p. 10; REBER, *Remarques sur l'ancien culte du soleil*, Bull. Inst. nat. genevois, XLII, 1915, p. 13 (tirage à part); *id.*, *Le Culte de Mithra et le Christianisme*, Le Genevois, 1916, 14 août.

² *Indicateur d'antiquités suisses*, 1886, p. 330.

³ *Ibid.*, 1860, p. 85-7; V, 1903-4, p. 226; *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, XV, 1864, p. 216, n° 57; THÉDENAT, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1883, p. 117; FAZY, *Genève*, p. 23, etc.

⁴ *Indicateur d'antiquités suisses*, 1909, p. 221 sq.

⁵ *Rev. suisse d'Ethnographie et d'Art comparé*, 1914, I, p. 11 sq. La légende de Tell et les monuments mithriaques.

⁶ Sur ce culte héliaque à Genève, p. 221 sq. 352 sq.

⁷ Cf. p. 303 sq.

⁸ Cf. p. 398 sq.

⁹ Cf. p. 317 sq.

Men

C'est Men, le dieu lunaire, qui ornerait une *applique en bronze de Landecy*¹.

Tutela, Cybèle

La majestueuse *tête de femme* voilée, trouvée en 1884 dans le lit du Rhône à Genève (*fig. 104*), qui porte un diadème crénelé², appartenait-elle à une statue de la déesse Tutela, protectrice et mère féconde de toutes choses³, fort vénérée dans l'empire romain et spécialement en pays gaulois⁴? On ne saurait cependant reconnaître celle-ci dans toutes les têtes couronnées qu'a livrées en grand nombre la Gaule. Mais c'est bien elle dont le buste apparaît sur le manche de la *casserole en argent* de Reignier⁵ (*fig. 102*), car la haute couronne tourelée qu'elle

¹ *Indicateur d'ant. suisses*, 1915, p. 214, n° 48, fig.; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 7-8. L'identification n'est toutefois pas certaine.

² C. 1095. *Rev. arch.*, 1910, II, p. 409, référ.

³ *Dictionnaire des ant.*, s. v. Tutela; *Rev. des ét. anciennes*, 1916, p. 223; TOUTAIN, *Le buste de la Tutéla d'Alésia*, *Pro Alesia*, II, 1917; PLANTADIS, *Les origines de Tulle, le culte de Tutela et des anciens dieux en Limousin*, *Bull. Soc. arch. de Tulle*, 1916.

⁴ *Dict. des ant.*, s. v.; ROSCHER, s. v.; GRAILLLOT, *Le culte de Cybèle, mère des dieux, à Rome et dans l'empire romain*, 1913, etc.

⁵ *Rev. arch.*, 1915, I, p. 313, fig. 5. Ci-dessus, p. 434, 439.

porte est un de ses attributs caractéristiques¹, et la guirlande de fruits qui l'encadre rappelle son rôle fécond-



Fig. 104.

Tête colossale, trouvée à Genève, dans le lit du Rhône,
C 1095.

Tutela a été souvent confondue avec Cybèle, dont elle a l'apparence et les fonctions, et qui eut une grande

¹ *Dict. des ant.*, s. v. Cybèle, p. 1687.

vogue en pays gaulois, sans doute parce qu'elle s'identifiait à une divinité indigène¹. Une *lampe* de la rue Etienne-Dumont porte la tête de Cybèle².

* * *

Isis

Une *épingle en os*, de la contregarde du Bastion du Pin, aux Tranchées, est surmontée d'une tête féminine, que l'on a appelée à tort Fortune³, puisqu'elle porte la coiffure typique des têtes isiaques, en particulier les grosses boucles tombant d'aplomb de chaque côté du visage⁴.

* * *

En résumé, la conquête romaine a introduit à Genève les divinités classiques et orientales qui pouvaient le mieux être assimilées aux dieux indigènes, et répondaient le mieux aux croyances de nos ancêtres. Ce sont les dieux cosmiques, Jupiter, Apollon, Mithra, Men; les dieux de la fertilité et de l'abondance, Mercure, Hercule, Silvain, Pan, Priape, Maia, Cybèle. Mais les divinités des passions sensuelles, Aphrodite et Eros, Bacchus et son cortège de Bacchantes, de Silènes et de Satyres, ne semblent pas avoir joui de la faveur qu'elles rencontraient à Rome, ne sont pas sorties de l'art ornemental, et n'apparaissent jamais sur les inscriptions.

¹ JULLIAN, *Rev. des ét. anciennes*, 1908, X, p. 272-3.

² C 1469.

³ C 26. *Mém. Soc. Hist.*, XI, 1859, p. 529; *Bull. Inst. nat.-genevois*, VIII, 1858, p. 161.

⁴ EX. REINACH, *Recueil de têtes antiques idéales ou idéalisées*, pl. 270-3, p. 219 sq.

Les temples

Grands blocs erratiques, couverts ou non de sculptures symboliques, s'élevant au milieu des forêts et des prairies, ou émergeant des eaux ; sources divines ; chênes majestueux auxquels l'on suspendait les offrandes ; bosquets entourés d'une enceinte sacrée : ce furent là les principaux temples des indigènes avant la conquête romaine. En tout cas, aucun indice ne permet de constater alors l'existence d'édifices religieux.

Mais, dans la ville romaine, on retrouve le souvenir de quelques-unes¹ de ces constructions. *Au sommet de la colline*, un sanctuaire était consacré à une divinité que l'on ne peut préciser². Était-ce, comme on l'a pensé parfois³, une simple enceinte, où s'élevaient des autels et des ex-voto ? Les nombreux fragments architectoniques découverts sur cet emplacement laissent croire plutôt à l'existence en cet endroit d'un édifice⁴. Divers fragments de *frises et de corniches corinthiennes*, recueillies à Saint-Pierre, dans les environs immé-

¹ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 142

² Ci-dessus, p. 426. C. MARTIN, *La question du Temple d'Apollon à Genève. Indic. d'ant. suisses*, X, 1908, p. 224 sq. ; id., *St-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 8 sq. ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 5 ; MOREL, *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 536 sq. ; DUNANT, *Catalogue des séries gallo-romaines*, p. 26 ; *Bull. Soc. Hist.*, III, 1910, p. 216-8 ; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 144 ; *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 2^e fasc., 1891, p. 19 sq. ; (GUILLOT) ; 3, 1893, p. 5 sq., 9-10, 16, 17 (GOSSE).

³ MOREL, *op. l.*, p. 539-40.

⁴ Ces fragments proviennent de St-Pierre, l'Auditoire, l'Evêché, l'arcade du Bourg-de-Four, la Place du Fort de l'Ecluse,

diats, et au bas de la colline où ils ont pu rouler après la ruine de la construction, ont été attribués à celle-ci, et, si l'hypothèse est exacte, permettent d'en reconstituer sommairement l'aspect. Pour Dunant, une colonnade, sans doute engagée dans les murs de la cella, régnait autour de l'édifice du II^e siècle¹. On lui attribuera volontiers encore l'*acrotère* en pierre ornée d'une belle palmette², et le fragment d'un *motif architectonique en forme de médaillon*³, lequel, comme ceux d'Avenches, devait renfermer en son milieu quelque tête mythologique, en général de type solaire, le médaillon rappelant la forme du soleil⁴. La découverte de cet ornement à Saint-Pierre⁵ n'est pas sans importance; elle permet d'expliquer dans une certaine mesure le

maison Jéquier; DUNANT, *op. l.*, p. 154, n° 1 (48), 157; 160, n° 3 (428); 161, n° 4 (429); 26;

Nos Anciens, 1915, p. 74, référ.; FAZY, *Genève*, p. 11 (n° 48). RIGAUD, *Mém. Soc. Hist.*, IV, p. 21 sq.; MOREL, *ibid.*, XX, 1879-88, p. 537-8.

Fragments de l'Evêché, cf. encore, Nos Anciens, 1915, p. 73; Pour le Musée de la Vieille Genève, Que deviendra l'ancienne prison de l'Evêché, 1916, p. 17.

Un chapiteau corinthien ferait partie du même ensemble (DUNANT).

Un fragment de colonne cannelée, trouvé à la rue de l'Hôtel de Ville par Blavignac, est rapporté par celui-ci à l'édifice construit sur l'emplacement de Saint-Pierre au VI^e siècle, DUNANT, *op. l.*, p. 184, n° 34 (129).

¹ DUNANT, *op. l.*, p. 154, 157.

² *Ibid.*, p. 194, n° 48 (402). Cf. p. 395.

³ *Ibid.*, p. 169, n° 11 (363); MAYOR, *Bull. Soc. Hist.*, I, 1892-7, p. 364; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 9; Nos Anciens, 1915, p. 78.

⁴ *Rev. hist. des religions*, l. c. et p. 18-19; cf. ci-dessus, à propos des cornes sacrées, p. 308.

⁵ Autres fragments de médaillons analogues, DUNANT, *op. l.*, p. 174, n° 18-19.

masque circulaire des XI-XII^e siècle, où l'on a voulu reconnaître l'image du soleil humain ¹. Quant aux restes de constructions trouvés en 1885, lors de la restauration de la Chapelle des Macchabées, *murs, pavé maçonné, mosaïque grossière, base de colonne in situ*², on ne saurait dire s'il faut les rapporter au temple ou à quelque autre édifice. Quoiqu'il en soit, le nombre considérable des *fragments romains de toute sorte*, spécialement de fragments architectoniques et d'inscriptions dédiées à des divinités³, qui ont été exhumés à diverses époques sur l'emplacement de Saint-Pierre, attestent l'importance de ce lieu de culte, quand bien même plusieurs d'entre eux pourraient y avoir été amenés d'ailleurs lors de la construction de la cathédrale. Il est vraisemblable même que, si l'église chrétienne s'est substituée à un temple gallo-romain, celui-ci remplaçait déjà, non pas, comme on l'a prétendu sans preuve, un dolmen consacré au soleil⁴, mais quelque lieu de culte où l'on vénérât les divinités indigènes, les *Matres*, les *Suleviae*, la déesse éponyme *Genava*, dont les inscriptions ont été trouvées en cet endroit.

Quant à essayer de reconstituer l'histoire du temple païen, comme l'ont fait certains auteurs anciens, pré-

¹ Ci-dessus, p. 393.

² DUNANT, *op. l.*, p. 26 ; MOREL, *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 536-7.

³ Rappelons que de Saint-Pierre proviennent les dédicaces aux divinités suivantes : *Genava*, *Suleviae*, *Matres*, *Jupiter*, *Mithra*.

⁴ Cf. p. 267-8 ; MALLET, *Description de Genève ancienne et moderne*, 1807, p. 132 ; ARCHINARD, *Les édifices religieux de la vieille Genève*, p. 208 ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 5., etc.

tendre qu'il fut incendié sous Marc Aurèle, puis rebâti¹, c'est là œuvre de pure imagination.

* * *

Une dédicace aux trois grands dieux vénérés par les gallo-romains, *Jupiter, Mars et Mercure*, fut trouvée en 1534 lors de la démolition du couvent de *Saint-Victor*². Les anciens auteurs genevois en ont inféré que l'église chrétienne avait remplacé un temple païen consacré à ces dieux, auxquels se seraient substitués, en nombre égal, saint Vincent, saint Victor et saint Ours³.

¹ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, VI, p. 97 ; V, p. 88 ; ARCHINARD, *Les édifices religieux de la vieille Genève*, p. 208-9 ; *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 6. Il est certain toutefois que l'on a relevé à Genève, spécialement sur les Tranchées, de violentes traces d'incendie, et qu'au III^e siècle les enfouissements monétaires témoignent de la situation précaire des habitants.

² BONIVARD, *Chroniques* ; SPON, I, p. 112 ; BESSON, *Mémoires*, p. 94 ; *Mém. Soc. Hist.*, VII, 1849, p. 91-2 ; XXII, 1886, p. 266 ; XI, 1859, p. 525 ; XVI, 1867, p. 15 ; XX, 1879-88, p. 541, note 1 ; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 132 ; MOMMSEN, p. 11 ; FAZY, *Genève*, p. 60 sq., 12-3 ; id., *Rev. arch.*, 1867, mai, p. 377 sq. ; FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 15 ; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, p. 94, note 2.

Cette inscription avait été transportée au Collège ; or, un fragment trouvé au Collège, qui montre quelques lettres semblables, pourrait lui avoir appartenu. N^o 288 ; *Nos Anciens*, 1915, p. 71 ; M. J. Mayor veut bien m'écrire qu'il ne saurait admettre cette identification, le N ne se trouvant pas dans l'inscription de Saint-Victor ; toutefois la lecture de cette lettre est très incertaine. Ci-dessus, p. 427.

³ SPON, *l. c.* ; *Chroniques de Genève*, manuscrit anonyme des environs de 1600, *Mém. Soc. Hist.*, XXII, 1886, p. 266 : « et estoit tel monastère dédié d'ancienneté à trois dieux payens, Jupiter, Mars et Mercure, lesquels, lors du papisme, furent changés en trois saints, Vincent, Victor et Ours ».

Les érudits modernes semblent, pour la plupart, peu disposés à admettre cette hypothèse¹. Morel a peine à croire à l'existence d'un temple construit, tout en songeant à un bosquet sacré, avec autels et ex-votos, à ce carrefour de routes fréquentées². Mais pourquoi un bosquet sacré plutôt qu'une construction? D'autre part, H. Fazy, qui admet l'ancienne tradition, reconnaît le temple païen de Saint-Victor dans celui que mentionne une homélie d'Avit, laquelle concerne plutôt un temple d'Annemasse³.

S'il est impossible d'affirmer quoi que ce soit de précis, il n'y a en tout cas rien d'impossible à ce qu'une église chrétienne ait remplacé un sanctuaire gallo-romain, qu'il soit simple enceinte sacrée ou édifice. Ce procédé a été, on le sait, érigé en système par les premiers chrétiens désireux d'extirper le paganisme, et en même temps de détourner, au profit du dieu nouveau, les hommages rendus en un lieu sacré⁴.

On essaiera de discerner plus loin quels motifs ont déterminé les premiers chrétiens à choisir Saint-Victor⁵ comme patron de l'église plutôt qu'un autre; on se bornera

¹ Dunant la déclare sans fondement, *op. l.*, p. 27.

² *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 541, note 1.

³ *Lettre relative à une homélie de St-Avit*, Rev. arch., 1867, p. 377 sq.; *Genève*, p. 12-3. Sur le temple païen d'Annemasse, cf. p. 452.

⁴ Cf. entre autres, SAINTYVES, *Les saints successeurs des dieux*, 1909.

⁵ Sur la fondation de Saint-Victor au VI^e siècle, cf. en particulier, BESSON, *Indicateur d'Hist. suisse*, IX, 1902-5, p. 319 sq., Saint-Pierre, Saint-Victor et Sainte-Croix; ARCHINARD, *Les édifices religieux de la vieille Genève*, p. 66 sq.; 145 sq.; RAHN, *Indicateur d'ant. suisses*, 1872, p. 374, référ., etc.

Sur la relique de Saint-Victor: A. LUTOLF, *Zur Translation*

ici à rappeler que ce sont souvent des analogies iconographiques, des ressemblances de nature, de fonctions, qui sont les causes du remplacement d'un dieu païen par un saint chrétien¹.

. . .

Dans les fouilles de la *Madeleine-Longemalle*, en 1910, on a mis au jour des traces de *murs* parallèles à l'église, qui paraissent romains, et dans lesquels on a voulu reconnaître, sans aucune preuve, un temple ayant précédé l'église chrétienne². Assurément l'inscription commémorant la *dédicace d'un temple (ædem) et d'un portique à la déesse Maia*, par Quintus Servilius Severus, a été trouvée non loin de là, encastrée dans un mur de la rue du Purgatoire, au nord-est de la Madeleine³; mais rien ne prouve que le temple mentionné s'élevait en cet endroit.

* * *

L'Ile, si elle existait, ce qui est douteux, aura pu contenir un *sanctuaire*⁴, car le lit du Rhône a livré plusieurs *autels*⁵, un *fragment de frise*, une *grande tête de femme voilée*⁶, etc. Peut-être cependant que ces monu-

des hl. Victor von Solothurn nach Genf, Indicat. d'hist. suisse, 1870-3, p. 135; EGLI, *Ursus und Victor in Solothurn*, Theologische Zeitschrift, 1887, 1; *Régeste*, n° 74; *Mém. Soc. Hist.*, XV, 1865, p. 12-3, 25.

¹ Cf. pour Saint-Pierre, p. 320.

² REBER, *Bull. Inst. nat. Genevois*, XLI, 1914, p. 335-6.

³ Cf. p. 438.

⁴ *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 545-6; *Journal de Genève*, 16 mai 1884, etc.

⁵ A Neptune, à Silvain, p. 432.

⁶ Cf. p. 443.

ments s'élevaient sur le pont même, les images et les chapelles du *Neptune* gallo-romain se dressant souvent sur les ponts qu'il protégeait¹. En tout cas, la dédicace faite à *Silvain* par les « Ratiarii », devait être placée à proximité de l'eau².

* * *

T. Vapius Verecundus avait élevé un *arc de triomphe en l'honneur de Jupiter*³, peut-être près du temple, au sommet de la colline.

* * *

Quant aux nombreux *fragments architectoniques* que l'on a recueillis en divers points de la ville, il est impossible de leur assigner une destination précise, bien que parmi eux plusieurs aient vraisemblablement appartenu à des édifices religieux. De quelle construction, dont les dimensions devaient être importantes, provient la *dédicace des Julii*⁴?

* * *

En dehors de Genève, *Annemasse* possédait un temple païen transformé en 516, par l'évêque Maxime, en une église dont Avitus fit la dédicace⁵.

* * *

¹ P. 432.

² P. 432.

³ P. 427, provenant de Saint-Pierre; DUNANT, *op. l.*, p. 28; MOREL, *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 540, 550.

⁴ DUNANT, *op. l.*, n° XXXIV (105); *Nos Anciens*, 1915, p. 70; *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 538, note 2.

⁵ Ci-dessus, p. 450. L. DELISLE, *Notice sur un feuillet de papyrus récemment découvert à la Bibliothèque impériale de*

Le christianisme

LA DÉSACCESSION DES ANCIENS LIEUX DE CULTE

Le christianisme triomphe, à Genève comme ailleurs, et dès le IV^e siècle, notre ville reçoit un évêque¹. Les temples païens sont détruits ou affectés à la nouvelle religion². *Saint Pierre* succède au sommet de la col-

Paris, et relatif à la basilique que Maxime, évêque de Genève, substitua, vers 516, à un temple païen, Mém. Soc. Hist., XV, 1865, p. 265 sq.; RILLIET DE CANDOLLE, *Conjectures historiques sur les homélies prêchées par Avitus, évêque de Vienne, dans le diocèse de Genève et dans le monastère d'Agaune en Valais*, ibid., XVI, 1867, p. 1 sq.; ces deux travaux ont été réunis sous le titre: *Etudes paléographiques et historiques sur des papyrus du VI^e siècle en partie inédits renfermant des homélies de Saint Ait et de Saint Augustin*, Genève-Bâle, 1866; Bull. Soc. Hist., III, 1910, p. 204; GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 31, note 1; BESSON, *Indicateur hist. suisse*, IX, 1902-5, p. 292 sq.; FAZY, ci-dessus, p. 450, note 3; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1872, p. 241, 238; *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 1^{er} fasc., 1891, p. 23 sq.; 3, 1893, p. 20 sq. (GOSSE); E. RECLUS, *L'homme et la terre*, III, p. 368; GOELZER, *Le Latin de Saint Ait, évêque de Vienne*, 1909.

¹ On sait que les circonscriptions ecclésiastiques se modelèrent exactement sur les circonscriptions civiles de l'empire romain; de sorte que chaque cité (*civitas*) fut le siège d'un évêché. Genève, de vicus élevée au rang de «*civitas*» vers le IV^e siècle, fut le siège d'un évêché qui releva de l'évêque métropolitain de Vienne. Cf. FAZY, *Genève*, p. 16, etc.; ci-dessus, p. 414, note 4; sur l'introduction du christianisme à Genève, cf. spécialement, BESSON, *Les origines des évêchés de Lausanne, Genève, Sion, et leurs premiers titulaires jusqu'au déclin du VI^e siècle*, 1906, p. X sq., 45 sq. Une tradition sans réalité historique prétend que Julien aurait envoyé le prélat Agésilaus, pour chasser l'évêque et rétablir le paganisme à Genève, BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 230.

² BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 169.

line à son devancier inconnu¹; l'église de *Saint-Victor* s'élève sur l'emplacement d'un antique sanctuaire²; comme peut-être celle de *Saint-Gervais*³, où l'on a constaté le remploi de matériaux romains⁴ et l'existence de tombeaux⁵, et celle de la *Madeleine*⁶. En dehors de la ville, les sanctuaires de campagne subissent le même sort, et le temple d'*Annemasse* est consacré au culte chrétien en 516 par Avit⁷. Mais cette date tardive témoigne de la résistance que les idées nouvelles rencontrent parmi la population des campagnes plus traditionaliste, parmi les paysans, les « pagani » devenus les païens⁸.

¹ Cf. p. 446; la tradition rapporte que le temple d'Apollon fut converti en église sous l'épiscopat d'Eleuthères, et qu'un des premiers évêques fut Fronze, ancien grand-prêtre d'Apollon. Cet évêque imaginaire peut être né d'une fausse lecture de l'inscription de T. Riccius Fronto, qui était encastree dans les murs de Saint-Pierre, DUNANT, *op. l.*, p. 125, n° LXX (426); MOREL, *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 539, note 1; FAZY, *Genève*, p. 11; ARCHINARD, *op. l.*, p. 210.

² Cf. p. 449.

³ Cf. le prétendu dolmen découvert dans la crypte de Saint-Gervais, p. 267; sur cette église, *Nos Anciens*, 1915, p. 65, référ.

⁴ *Indicat. d'ant. suisses*, VII, 1905-6. p. 32.

⁵ REBER, *Les anciens tombeaux trouvés dans l'église de Saint-Gervais*, comm. Soc. Hist., 1905; *Bull. Soc. Hist.*, II, 1898-1904, p. 345; III, 1907, p. 11.

⁶ Cf. p. 451.

Je ne sais trop sur quels arguments on se fonde pour prétendre que l'église de Vandœuvres, sous le patronat de Saint-Jacques, aurait remplacé un temple de Mars: FONTAINE-BORGEL, *Hist. des communes genevoises*, 1890, p. 11.

⁷ P. 450, 452.

⁸ *Mém. Soc. Hist.*, XVI, 1867, p. 20 sq.; FAZY, *Genève*, p. 13; BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), 1872, I, p. 238.

Au XI^e siècle, Bernard de Menthon, mort en 1008, combat contre le culte de Jupiter Pœnin; en 1404, St Vincent Ferrier signale la persistance des rites solaires.

Le culte des pierres, dont l'origine remontait à l'âge néolithique, et qui avait subsisté dans le paganisme classique, est proscrit ; suivant le procédé habituel pour les christianiser¹, on plante des croix sur ces vieux témoins, peut-être sur la *Pierre à Niton*², sur la *Pierre à Bochet* de Moillesulaz³. Quelque main pieuse incise l'emblème chrétien au bas de l'*inscription romaine de Rufia Aquilina*, encastree dans les fondations de la Tour Baudet⁴.

* * *

Le choix des patrons chrétiens

Il se pourrait qu'à Genève, comme ce fut ailleurs fréquemment le cas, le choix des saints chrétiens, patrons des églises, ait été déterminé par certains détails caractéristiques, par certaines fonctions des dieux païens qui les ont précédés. On a montré plus haut comment *Saint Pierre*, portier céleste, pourrait être en relation avec la divinité celtique qui gardait le passage de Genève, ou avec quelque divinité clavigère⁵.

* * *

¹ DÉCHELETTE, *Manuel*, I, p. 379-51, 440 ; A. DE MORTILLET, *Les monuments mégalithiques christianisés*, Rev. mensuelle Ecole d'Anthropol. de Paris, 1897.

² Cf. p. 263.

³ SALVERTE, *Notice sur quelques monuments anciens*, 1819 ; REBER, *Les anneaux du déluge*, Bull. Inst. nat. genevois, XLII, 1915, p. 36 (tirage à part). Ci-dessus, p. 255, 260.

⁴ DUNANT, *op. l.*, p. 116, n° LXVI, p. 114.

⁵ Cf. p. 320.

Saint Victor porte sa tête entre ses mains, sur le sceau du couvent¹, et il appartient à la légion des saints céphalophores du christianisme, marchant jusqu'au lieu de leur sépulture en tenant leur tête dans leurs mains². Leur origine a plus d'une fois intrigué les érudits et leur a inspiré des hypothèses fort diverses, dont malheureusement aucune n'emporte la certitude. On a vu dans ce motif une métaphore prise au pied de la lettre par quelque naïf imagier. « Comme des soldats s'adressent avec confiance à leur roi lorsqu'ils peuvent lui montrer des blessures reçues à son service, de même ces saints martyrs, se présentant devant le Roi du Ciel avec leur tête entre les mains, obtiennent de lui tout ce qu'ils désirent » (Saint Jean Chrysostome)³. On a pensé que, pour traduire plastiquement l'idée que le saint avait été décapité, on lui mettait sa tête entre les mains; ainsi, les martyrs dont les mains ont été tranchées sont parfois représentés avec leurs mains suspendues au cou⁴; ainsi Sainte Agathe, ayant eu ses seins coupés, les porte sur un plateau⁵. La légende serait issue de la métaphore ou de l'image mal comprise. D'autres ont rattaché Saint Denis céphalophore au tricéphale gaulois, dont il

¹ BLAVIGNAC, *Armorial genevois*, p. 290, pl. XL, 2; DOUMERGUE, *La Genève calviniste*, p. 166 sq.

² CAHIER, *Caractéristique des Saints*, II, p. 761 sq. s. v. Tête coupée, etc.

³ Bollandistes; SAINTYVES, *Les saints successeurs des dieux*, p. 123.

⁴ CAHIER, *op. l.*, II, p. 536-537.

⁵ *Ibid.*, p. 539.

serait une survivance¹. Tout récemment, M. M. Hébert² a supposé que certains rites antiques d'inhumation, suivant lesquels la tête n'est pas déposée à sa place normale dans la sépulture, ont pu déterminer le thème. Souvent, en effet, on trouve dans les fouilles la tête séparée du tronc et placée tantôt au milieu, tantôt aux pieds du squelette. Dans la même tombe, il y a parfois, pour un seul corps, deux ou plusieurs têtes. « On comprend donc que l'idée de la céphalophorie a pu, ou aurait pu résulter de l'interprétation du rite que l'on ne comprenait point : la séparation de la tête d'avec le corps, et sa juxtaposition anormale dans de vieilles sépultures. Ce rite, en tout cas, devait singulièrement favoriser la diffusion d'une telle croyance ». Cette hypothèse a reçu l'approbation de M. C. Jullian³; ce dernier suppose de plus que la découverte d'images sans tête, de Mercure portant la tête d'Argus, a pu aussi contribuer à la formation de la légende.

Or, ces rites bizarres d'inhumation ont été constatés sur le territoire genevois. Dans des tombes burgondes du Crest d'Anières, près de Bernex, les têtes avaient été détachées du corps avant la sépulture⁴; on a découvert deux têtes dans une tombe de Cartigny, où sont réem-

¹ A. REINACH, *Rev. hist. des relig.*, 67, 1913, p. 44.

² *Les martyres céphalophores Euchaïre, Elophe et Libaire*, *Rev. de l'Université de Bruxelles*, janvier 1914.

³ *Rev. des ét. anciennes*, 1914, p. 337; 7^e *Rapport Soc. suisse de préhist.*, 1914 (1915), p. 104-5; cf. STUCKELBERG, *Die Kephhalophoren*, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1916, p. 74 sq.

⁴ *Mém. Soc. Hist.*, I, 1841, p. 253; PERRIN, *Les communes genevoises*, 1905, p. 84; GAUDY-LE FORT, *Promenades historiques* (2), 1849, II, p. 97-8.

ployées des briques romaines¹, et des crânes aux quatre coins d'une tombe de Genthod. Des tombes de Villy, près de Reignier, ont fourni des détails analogues².

Que les sépultures antiques aient été souvent prises pour celles de martyrs chrétiens, c'est ce qui ne fait aucun doute, et Saintyves³, Hébert⁴, etc., en ont donné des exemples significatifs. Dans la campagne genevoise et en Haute-Savoie, si parfois les paysans reconnaissent en elles celles de morts ensevelis à la suite d'une grande bataille⁵, ailleurs, ils croient que ce sont celles des premiers chrétiens qui ont subi le martyre⁶.

Ainsi, l'hypothèse de M. Hébert, rattachant la céphalophorie des saints à la découverte de tombes antiques, où la tête était séparée du corps, découverte faite par des populations chrétiennes qui ont reconnu dans ces ossements des corps de martyrs, trouverait à Genève une confirmation, puisque ces rites d'inhumation y ont été constatés, et puisque le christianisme y a vénéré un saint céphalophore, Saint Victor.

On ne saurait dénier à nos ancêtres, au début du christianisme, cette faculté de créer un mythe pour

¹ *Mém. Soc. Hist.*, I, 1841, p. 252.

² *Mém. Soc. Hist.*, IX, 1855, p. 6, corps de vieille femme, sur les pieds de laquelle était placé un crâne d'homme.

³ *Les saints successeurs des dieux*, 1909.

⁴ *Op. l.*, p. 22 (tirage à part).

⁵ Près de Vernier, lieu dit *Aux batailles*.

⁶ Tombes de Choisy, commune de Sciex, Haute-Savoie, au lieu dit *Le Martray*, REBER, *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-1894, p. 297 sq., 300 sq.; même dénomination près de Jussy, *ibid.*, p. 297, note 1; *Comm. Soc. Hist.*, 1889; *Bull. Soc. Hist.*, I, 1892-7, p. 13. Le mot viendrait de « martreium »; place publique où l'on exécute les criminels (DU CANGE).

expliquer un monument incompris, puisque ultérieurement l'histoire locale fournit un curieux exemple de cette mythologie iconographique. La tradition ne rapporte-t-elle pas qu'une pauvre fileuse, Marie Madeleine, donna tout son bien pour aider à la construction de l'église de la Madeleine, et qu'en reconnaissance de cette générosité on sculpta une roue de rouet à la naissance des arceaux et à la clef de voûte du chœur ? Cette roue, que la naïveté populaire croyait être celle de l'instrument de la fileuse, c'est celle des armes de Roll, encore visibles dans l'église¹. Et ne racontait-on pas que la chapelle de la Mule, dans la même église, avait été fondée par le propriétaire de l'auberge de la Mule, alors que ce sont les armes sculptées des fondateurs réels, les Destri, soit une mule carapaçonnée, dont la vue incomprise a inspiré la légende populaire² ?

Toutefois, étant donnée l'incertitude de ces diverses hypothèses, on peut en proposer une autre encore, dont la fragilité ne nous échappe du reste pas. On a déjà rattaché la légende du cavalier qui passe au galop près de la fontaine de Veyrier, sa tête roulant devant lui, au thème de la tête isolée du soleil³, au type iconographique du cavalier solaire dont la monture porte devant elle une tête coupée, que reproduisent des fibules de l'âge du fer, et à celui du cheval solaire entouré de têtes humaines détachées. Car les multiples légendes d'êtres souvent démoniaques, acéphales, portant leur tête dans leurs

¹ PERRIN, *Vieux quartiers de Genève*, 1904, p. 49-50.

² Les armoiries sculptées qui ornaient cette chapelle sont exposées dans la cour centrale du Musée d'Art et d'Histoire, *Nos Anciens*, 1915, p. 102, n° 219-227 (réf.).

³ Cf. p. 276.

main, ou la faisant rouler devant eux, que l'on retrouve en des pays très divers, ont souvent une origine antique, et beaucoup dérivent du folklore ou de la mythologie païenne¹. Le choix de Saint Victor céphalophore, à Genève, aurait-il été déterminé non seulement par la découverte de ces tombes antiques, où la tête est séparée du corps, mais aussi par le symbole préchrétien de la tête isolée du soleil ?

La symbolique chrétienne

L'imagerie chrétienne apparaît sur les fragments que la Genève des V^e-VI^e siècles a malheureusement livrés en trop petit nombre², sur ceux qui proviennent des églises primitives de Saint Pierre³ et de Saint Germain⁴, sur les lampes, etc.⁵. Ce sont des *cerfs* et des *brebis* se dirigeant de droite et de gauche vers la croix centrale⁶;

¹ Cf. mon article, *Baubo*, Rev. hist. des religions, 1914.

² La plupart sont énumérés par GUYER, *Die christlichen Denkmäler d. ersten Jahrtausends in der Schweiz*.

³ *Nos Anciens*, 1915, p. 83 sq.

⁴ *Ibid.*, p. 91-2.

⁵ Sur les lampes de Genève: *Indic. ant. suisses*, 1884, p. 49; RAHN, *Geschichte der bild. Kunst in d. Schweiz*, p. 781; DE ROSSI, *Mém. sur les lampes en terre cuite du Musée de Genève*, trad. par A. Rilliet, comm. Soc. Hist., 1867; *Bull. d'arch. chrétienne*, mars et avril, 1867, p. 23-8; *Mém. Soc. Hist.*, XVII, 1867, p. 113; id., format 4°, I, p. 1 sq.; *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, XXIV, 1895, p. 21; EGLI, *Über eine Genfer Thonlampe mit d. Symbol des Fisches*, *Indic. ant. suisses*, 1891, p. 576 sq.; *Rev. arch.*, 1915, I, p. 312, référ.

⁶ Saint-Germain.

la colombe¹, le monogramme du Christ², avec l'α et l'ω³, le lièvre⁴, les pampres et les raisins⁵, etc.

La survivance des vieux symboles et leur adaptation chrétienne

Le christianisme a apporté sa contribution ornementale, mais il n'a pas détruit tous les anciens symboles.

¹ Fragment de Saint-Pierre, *Nos Anciens*, 1915, p. 84, n° 204; *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, XXIV, 1895, p. 26, n° 18, référ.; *Ind. d'ant. suisses*, 1873, p. 454, n° 5; sur une lampe chrétienne de Genève, C 995; pendants d'oreille en or, de forme ovale, de Saint-Jean-de-Maurienne, *Rev. arch.*, 1910, I, p. 412, réf.

² Chrisme sur une lampe chrétienne de la rue Calvin, C 172; sur une lampe chrétienne de Paris, C 1479 (vitrine 4), etc.

³ Nimbe de Valentinien, sur le *disque en argent* trouvé dans le lit de l'Arve: *Rev. arch.*, 1910, II, p. 410, note 1, référ.; 1915, I, p. 312, référ.; ajouter: *Mém. Soc. Hist.*, IV, 1845, p. 30; XX, 1879-88, p. 563; *bloc perdu*, jadis encasté dans l'arcade du Bourg-de-Four, DUNANT, *op. l.*, p. 158, fig., référ.; *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 90-1, pl. II (BLAVIGNAC); MOMMSEN, *Inscriptiones*, n° 111; BLAVIGNAC, *Hist. de l'architecture sacrée*, p. 13, 323, pl. I, 3; *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, 1895, XXIV, p. 16, n° 10 (référ.); FAZY, *Genève*, p. 16.

⁴ Coupe en argent trouvée dans le lit du Rhône, V. VAN BERCHEM, *Coupe en argent de l'époque chrétienne, décorée sur la vasque de rinceaux isolés dans lesquels circulent des lièvres*, *comm. Soc. Hist.*, 1896; *Bull. Soc. Hist.*, II, 1898-1904, p. 4; *Catalogue de l'art ancien, Exposition nationale*, Genève, 1896, p. 15, n° 242; VULLIÉTY, *La Suisse à travers les âges*, p. 54, fig. 112; *Rev. arch.*, 1910, II, p. 411.

⁵ Sur cette même coupe; sur des fragments architectoniques de Saint-Pierre, *Nos Anciens*, 1915, p. 85, n° 49.

qu'avaient forgés les habitants des âges de la pierre, du bronze, du fer, nos ancêtres celtiques et gallo-romains, et qui s'étaient transmis immuables pendant des siècles. Il les a adoptés, volontairement ou non, en s'efforçant de christianiser ceux qui recevaient encore la vénération des fidèles et en leur donnant un sens nouveau; en acceptant comme des amulettes ceux dont le sens primitif s'était altéré au cours du temps, et qui n'avaient plus gardé que cette valeur prophylactique; en ne donnant qu'un sens décoratif traditionnel à d'autres encore plus usés. Même il n'a pu supprimer entièrement les vieilles croyances; bon gré, mal gré, il a dû les subir, puisque plusieurs d'entre elles subsistent encore de nos jours dans les légendes et dans les superstitions populaires, malgré la longue guerre d'extermination à laquelle elles furent en but pendant des siècles.

Ce n'est donc pas l'élément nouveau introduit dans l'art par le christianisme qu'il convient de signaler dans cette étude consacrée à l'examen des croyances religieuses et superstitieuses de la Genève préchrétienne, mais bien le maintien des formes antiques qu'on vient de passer en revue.

*
*
*

A plusieurs reprises déjà, on a rattaché tel ou tel motif de l'art chrétien primitif à un motif païen : *coquillages* prophylactiques placés dans les tombes mérovingiennes¹; colliers en *perles de verre* oculées²; *losange* symbolique sur les bagues et sur les bracelets³; *trian-*

¹ P. 225.

² P. 235.

³ P. 386.

*gles*¹; *cœurs*² sur des lampes; *haches-pendeloques*³; *symbole dentelé*⁴; *signe en S*⁵; *cornes*⁶; *disque*⁷; *trois soleils*⁸; *barque solaire*⁹; *cercles ponctués multiples*¹⁰; *rouelles*¹¹; *rosaces*¹²; *croix solaire*¹³, seule ou cantonnée de globules, de signes dentelés, de signes en S, que l'on poursuit jusqu'à la fin de la numismatique épiscopale¹⁴; *croix tréflée*, dite de Saint-Maurice, dérivant du trèfle celtique¹⁵; *signe en C*¹⁶; *zigzag*¹⁷; *tête humaine du soleil*, sur les plaques de ceinturons barbares, comme sur le relief de Saint Pierre¹⁸; *soleil en personnage humain*, qui se confond avec Daniel¹⁹; *cheval*²⁰; *cavalier solaire*²¹; *pied solaire*²²; *griffon*²³, etc.

L'ornementation barbare, chrétienne de nom, est encore toute païenne d'apparence, et l'on aurait tort de méconnaître ce trait distinctif, car seuls les thèmes antiques peuvent donner la clef de maints motifs incompris²⁴. A cette époque, le paganisme n'était pas tout à fait mort; on aimait à ensevelir dans les tombes antiques, et Charlemagne interdit aux Saxons d'inhumer *ad tumulos paganorum*. Une plaque en os, fragment d'un coffret burgonde, où deux personnages lèvent les bras en signe d'adoration, a été recueillie dans un tombeau du premier âge du fer et rapportée par erreur à cette époque²⁵.

¹ P. 384. — ² P. 243. — ³ P. 314. — ⁴ P. 321. — ⁵ P. 378.
— ⁶ P. 309. — ⁷ P. 333. — ⁸ P. 341. — ⁹ P. 347. — ¹⁰ P. 353.
— ¹¹ P. 360. — ¹² P. 364. — ¹³ P. 370. — ¹⁴ P. 371-2. —
¹⁵ P. 373. — ¹⁶ P. 380. — ¹⁷ P. 388. — ¹⁸ P. 391. — ¹⁹ P. 396.
— ²⁰ P. 287. — ²¹ P. 398. — ²² P. 400. — ²³ P. 302.

²⁴ M. l'abbé Besson a trop négligé ce principe dans son ouvrage sur *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, 1909.

²⁵ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 640-1.

L'usage de décorer les pendeloques, les armes, les plaques et les agrafes de ceinturons, de motifs prophylactiques ou de formules magiques¹, n'est-il pas, à l'époque chrétienne, la continuation directe de l'usage analogue des populations de l'âge du fer²? Et si ces motifs sont le plus souvent encore des croix cantonnées, des cornes, des disques, des rouelles³, etc., n'est-ce pas qu'antérieurement déjà on choisissait de préférence, dans ce but, les symboles de l'héliolâtrie⁴?

*
.

Si tant de motifs païens ont pu subsister, c'est que l'origine des uns était obscurcie; que d'autres prêtaient à confusion et étaient, grâce à leur apparence, susceptibles d'une double interprétation. On sait que par cette équivoque, la *croix* était pour les uns encore l'antique image céleste, pour les autres l'emblème chrétien⁵, et qu'il en fut ainsi pour une quantité de symboles. *Jésus*, le Soleil de Justice, se confond avec le vieux soleil païen⁶.

Sol, bénissant de son bras levé, change de nom et devient *Daniel*. Celui-ci est entouré encore de maints signes cosmiques et porte parfois le disque radié sur la

¹ Ex. BESSON, *op. l.*, p. 81, 83.

² DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 856 sq., ornementation des ceinturons de l'âge du fer.

³ Rouelle sur un ceinturon de l'âge du fer, *ibid.*, II, p. 888, fig. 375; vase italique, II, p. 435, fig. 178. Voir par ex. les plaques de ceinturons de la Balme, avec les disques solaires, les croix, la tête du soleil, etc.

⁴ DÉCHELETTE, *Manuel*, II, p. 435.

⁵ *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 50 sq., 104.

⁶ *Ibid.*, p. 52, 74.

poitrine¹; Sol, accompagné des lions ignés, s'identifie à *Daniel dans la fosse aux lions*; et le vieux culte du pied solaire se trahit encore dans l'acte des lions, *léchant les pieds de Daniel*². *Jésus entre à Jérusalem*, monté sur l'âne, accueilli par la foule³? Une telle image pouvait aussi bien, aux yeux de ceux qui étaient restés attachés aux anciennes croyances, figurer le cavalier solaire, qui bénit de son bras levé et qui est adoré par ses fidèles, alors que les murs de la ville sont ornés des têtes coupées chères aux Gaulois⁴, ou de la tête isolée du soleil, qui dans leur art accompagne souvent le cavalier ou le cheval⁵.

. * .

Plus tard encore, les motifs païens persistent très nombreux. Il suffit de contempler par exemple les chapiteaux de Saint-Pierre⁶ pour retrouver sur eux une quantité de thèmes antiques, n'ayant plus qu'un rôle décoratif. Ce sont : les lions⁷; les griffons⁸, dont un homme noue la queue⁹, qui se termine parfois par une

¹ Cf. p. 397.

² Cf. p. 396, 400.

³ Cf. p. 398.

⁴ Cf. p. 337, 390.

⁵ Cf. p. 276.

⁶ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, VII, 1849, p. 8 sq.; C. MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 127 sq.

⁷ MARTIN, *op. l.*, p. 132, 134.

⁸ *Ibid.*, p. 132, 133, 134; *Nos Anciens*, 1915, p. 88, n° 161.

⁹ *Nos Anciens*, 1915, p. 88, n° 69; sens jadis symbolique de ce motif antique.

palmette¹; les Sirènes à queue de poisson²; la Chimère³; les Harpies⁴; le Centaure⁵; l'animal, chèvre ou lion, n'ayant qu'une tête sur deux corps⁶; l'arbre oriental de vie accosté de deux lions⁷; la lutte de l'oiseau contre le serpent⁸; celle de Samson contre le lion, qui est une transcription chrétienne d'un thème païen⁹; le masca-ron de la bouche duquel s'échappent des végétaux¹⁰; le thème devenu familier à l'art chrétien, dès ses débuts, d'Orphée charmant les animaux, que l'imagier a aussi reçu de l'art antique¹¹; des monstres divers¹².

D'autres thèmes s'apparentent spécialement à l'ornementation celtique. Le quadrupède monstrueux, dont la tête se retourne sur la croupe, est le survivant du cheval solaire pour qui cette attitude est caractéristique¹³. Le per-

¹ *Ibid.*, p. 88, n° 161, 69.

² *Ibid.*, p. 87; MARTIN, *op. l.*, p. 132.

³ MARTIN, *op. l.*, p. 133, 135, 138, 139.

⁴ *Ibid.*, p. 138, 142.

⁵ *Ibid.*, p. 134.

⁶ *Ibid.*, p. 132, 135. Sur l'origine antique de ce motif, cf. mon article, *Rev. des ét. grecques*, 1913, p. 7.

⁷ MARTIN, *op. l.*, p. 132.

⁸ *Nos Anciens*, 1915, p. 88, n° 408; cf. cathédrale de Zurich, *Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich*, II, 1844, pl. IV, 6.

⁹ MARTIN, *op. l.*, p. 132.

¹⁰ *Ibid.*, p. 131, 134, 138; *Nos Anciens*, 1915, p. 84, n° 49, 50, 51; sur le sens symbolique de ce thème très ancien, cf. mon article : *Quelques observations sur la forme humaine et animale employée comme conduit ou récipient*. L'homme préhistorique, 1913, p. 305 sq. Cf. ci-dessus, note 1, queue du griffon terminée par une palmette; et p. 393, la tête du soleil, d'où rayonne une palmette en guise de chevelure.

¹¹ *Ibid.*, p. 140.

¹² *Ibid.*, p. 139, 140, 141.

¹³ Cf. p. 288.

sonnage qui tient sur ses genoux un tonneau, sur un chapiteau de Saint-Pierre, est l'héritier du dieu gaulois au tonneau et au maillet, dont Genève a connu le culte¹. Le masque humain qui accompagne le griffon² ou le lion³, rappelle le gorgoneion que l'art gréco-romain associe volontiers à cet animal⁴, mais aussi la tête humaine unie au cheval⁵ ou au lion cornu dans les arts celtique et gallo-romain.

* * *

Plus tard encore, le relief Favre ne montre-t-il pas le *fer à cheval* et le *bucrâne*, talismans à la vertu desquels le peuple n'a cessé de croire, et que l'on a rattachés aux vieux cultes du sabot d'équidé et des cornes sacrées⁶? Ne constate-t-on pas, sur les *dalles funéraires* des XV^e et XVI^e siècles, ou dans le blason, la persistance des vieux symboles⁷? Et l'on peut suivre d'une façon ininterrompue, sur les *monnaies* genevoises, des origines à la fin du XVIII^e siècle, par l'intermédiaire des types gaulois, mérovingiens, carolingiens, épiscopaux, ultérieurs à la Réforme, l'histoire du très vieil emblème céleste, *la croix*, à laquelle continuent de s'associer les mêmes

¹ *Dieu au tonneau*, Indicateur d'ant. suisses, 1915, p. 261.

² *Nos Anciens*, 1915, p. 88, n° 69.

³ MARTIN, *op. l.*, p. 132.

⁴ Ex. relief de terre cuite au Musée d'Art et d'Histoire, *Le Musée Fol, Etudes d'arch. et d'art*, I, pl. XXVII, 1. On sait que le gorgoneion et les griffons ont un sens solaire.

⁵ P. 276, 288 ; DÉCHELETTE, *op. l.*, II, p. 1538, fig. 709.

⁶ P. 293, 310.

⁷ P. 294-5, 362, 373.

symboles équivalents que dans l'antiquité, jusqu'au moment où, retrouvant sa forme naturelle, elle se mue en un *disque radié*, qui orne encore aujourd'hui le cimier de nos armoiries¹.

* * *

La survivance des mœurs et des usages antiques

L'histoire des mœurs et des usages présente, pendant tout le moyen âge, les temps modernes, et aujourd'hui encore, maint trait que l'on ne saurait comprendre si on ne les rattache aux vieilles croyances. Comme le bronze païen, la *Clémence* avait pour mission d'écarter les démons de sa voix prophylactique². En 1556, pour *éteindre*, à Saint-Pierre, *un incendie* déterminé par la foudre, on emploie une quantité de vin, car on pense que le feu du ciel ne peut être apaisé que par le vin ou par le lait³; n'est-ce pas une survivance des antiques libations ? Pendant longtemps on a cru que la *construction d'un nouvel édifice*, ou la *réparation d'un immeuble*, porte malheur à celui qui l'entreprend. A Genève, on évitait de blanchir les maisons. Lullin ne voulut pas

¹ *Le soleil dans les armoiries de Genève*, Rev. hist. des religions, 1915, LXXII, p. 1 sq.; ci-dessus, p. 326, 365, 369-70, 373.

² Cf. p. 220.

³ MALLET, *Description de Genève ancienne et moderne*, 1807, p. 139; PERRIN, *Vieux quartiers de Genève*, 1904, p. 91-2; C. MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 31; *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 1^{er} fasc., 1891, p. 69 (GUILLOT).

assister à la construction de sa belle maison au haut de la Cité (maison de Saussure); mais, coïncidence étrange, il fut quand même victime du mauvais génie et mourut hors de la porte de Cornavin, le jour même qu'il arrivait de l'étranger pour en prendre possession¹. Ce n'est point là une superstition récente, comme le pense Galiffe, mais au contraire très ancienne, dont on trouve encore les traces en bien des contrées. Toute construction nouvelle, comme tout changement à une construction existante, est une opération dangereuse, qui risque d'attirer sur soi les mauvaises influences, puisqu'elle introduit un élément inconnu². Aussi, de tout temps, on eut recours en cette occasion³ à des rites religieux et

¹ GALIFFE, *Genève hist. et arch.*, suppl., p. 15, note 2; p. 18.

² Chez les peuples primitifs et en général chez les gens superstitieux, tout ce qui est nouveau inspire la défiance, FRAZER, *Rameau d'Or*, I, p. 276; le misonéisme des «sauvages» n'est donc pas tant dû à la routine, à l'inertie, ou à un principe de défense biologique (cf. FERRERO, *L'inertie mentale et la loi du moindre effort*, Rev. philosophique, 1894; id., *Lois psychologiques du symbolisme*, 1895; RIBOT, *Le moindre effort en psychologie*, La vie inconsciente et les mouvements, 1914, p. 117 sq.) qu'à une crainte religieuse, LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, 1910.

³ La bibliographie des rites de construction et de leurs survivances est très considérable; cf. entre autres : LEFÉBURE, *Rites égyptiens, Construction et protection des édifices*, 1890; MORET, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, p. 136, note 1; NAVILLE, *La religion des anciens Egyptiens*, p. 235 sq.; VAN GENNEP, *Rites de passage*, p. 31, note 1 (réf.); SAINÉAN, *Les rites de la construction d'après la poésie populaire de l'Europe orientale*, Rev. hist. des religions, 1902, 45, p. 359, réf.; *Mélusine*, III, p. 497 sq.; IV, p. 14 sq.; SÉBILLOT, *Le Folklore de France*, IV, p. 89 sq.; HUBERT-MAUSS, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice* Mél. hist. des

magiques, que M. van Gennep appelle « les rites de la première fois », en offrant des sacrifices humains ou animaux, des dons divers de substitution, ou en plaçant dans les fondations des amulettes magiques¹.

Lors de cette cérémonie de la première pierre, avec ces amulettes ou parfois gravés sur elles, on déposait divers documents invoquant la protection de la divinité sur l'édifice, formulant des imprécations contre celui qui en menacerait l'intégrité, et rappelant souvent la date de la construction et les événements importants de l'époque. Les figurines de bronze ou de terre, les cônes magiques², les barillets de terre cuite assyriens, portaient ces inscriptions commémoratives³. C'est à ces vieilles croyances oubliées que se rattache l'usage moderne de placer dans les fondations de l'édifice une *cassette renfermant des documents* divers, des pièces de monnaies, qui renseignent nos descendants. On en a retrouvé dans les *poinçons* de *Saint-Pierre*, du *Grenier à blé*, de *la Fusterie*, à l'*Horloge du Molard*, où les constructeurs et réparateurs ont pris soin de noter les principaux faits de la vie politique, économique et architecturale de l'époque⁴. De nos jours encore, cette cou-

religions, 1909, p. 89, note 1, référ. ; GAIDOZ, *Les rites de la construction*, 1882 ; SARTORI, *Über das Bauopfer*, Zeitschrift f. Ethnologie, XXX, 1898, p. 1 sq. ; SÉBILLOT, *Folklore*, p. 295 sq., etc.

¹ Figurines protectrices, de Chaldée, HEUZEY, *Catal. des antiquités chaldéennes*, p. 297, 300, 303.

² Cf. la valeur magique de la pointe, p. 324.

³ PERROT, *Hist. de l'Art*, II, p. 328 sq. ; Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1902, p. 412 (Khorsabad).

⁴ *Nos Anciens*, 1915, p. 56.

tume est fréquente. En 1868, lors de la *pose de la première pierre de l'Université*, au Jardin des Bastions, on a renfermé dans une boîte en plomb des documents analogues, et une plaque de cuivre gravée¹; il en a été de même en 1899, pour l'*Ecole du Commerce*, rue du Général-Dufour². En inaugurant solennellement la *pose de la première pierre du Monument de la Réformation*, ceux qui ont voulu glorifier ainsi la révolution religieuse accomplie à Genève par les Réformateurs, se sont-ils souvenus qu'ils continuaient inconsciemment un très vieux rite païen³?

Passons devant une maison qu'on vient de terminer : au faite de la toiture, les charpentiers, joyeux de leur œuvre, ont attaché un *bouquet de fleurs* ou un sapin. Eux aussi ne font que suivre la tradition⁴, puisque déjà l'on suspendait aux maisons terminées, dans l'Egypte ancienne, le bouquet rituel de lotus⁵.

On a déjà signalé la persistance, dans la campagne genevoise, des vieux rites du soleil et de la végétation, la *fête des Brandons*, les *feux de la Saint-Jean*, les *feux de joie*⁶, les *arbres de Mai*, les *épouses de*

¹ *Patrie Suisse*, XV, 1908, p. 68-9.

² *Ibid.*, VI, 1899, p. 210.

³ *Ibid.*, XVI, 1909, p. 159, 170-1; *Bull. Soc. Hist.*, III, 1909, p. 142.

⁴ SÉBILLOT, *Le Folklore de France*, IV, p. 94 sq.; id., *Légendes et curiosités des métiers*, Charpentiers, p. 5; DUSAUD, *Introduction à l'histoire des religions*, p. 55.

⁵ *L'homme préhistorique*, 1913, p. 199-200.

⁶ Les feux de joie qu'on allumait lors d'une réjouissance publique, par ex. en 1536 au Molard, pour célébrer la bourgeoisie, PERRIN, *Vieux quartiers de Genève*, 1904, p. 42.

*Mai*¹, le «*foillu*», et, en certains cas, leur relation avec les *pierres* autrefois vénérées².

La fête qui se célébrait régulièrement chaque année dans le quartier de *la Madeleine*, était assurément, comme les réjouissances du carnaval, une de ces survivances³. Un mannequin, placé sur la fontaine, représentait Marie-Madeleine, et le soir les enfants le promenaient dans le quartier en chantant cette ritournelle :

Tiens bon Marie Madeleine
Tiens bon Marie Madelon...⁴

Aujourd'hui, les *vogues* des divers villages genevois rappellent encore la fête chrétienne patronale, avec laquelle elles coïncident⁵. Il n'y a pas longtemps qu'on jetait des pièces de monnaie dans la fontaine des mesures, près de la Porte de Cornavin, pour se guérir de la fièvre⁶, suivant une pratique populaire fort usitée ailleurs aussi⁷.

Mais tous ces usages disparaissent et ne seront bientôt plus qu'un souvenir⁸.

¹ BLAVIGNAC, *L'Empre genevois* (2), 1875, p. 171-2.

² Cf. à propos de la Pierre aux Dames, p. 265.

³ Il est inutile de rappeler que les fêtes du Carnaval dérivent d'antiques fêtes païennes, en relation avec les rites de la végétation.

⁴ PERRIN, *Vieux quartiers de Genève*, 1904, p. 50; *Journal de Marc-Jules Suès pendant la Restauration genevoise* (éd. Guillot, 1913), p. 44; BLAVIGNAC, *L'Empre genevois* (2), 1875, p. 23.

⁵ MERCIER, *Nos Centenaires*, 1914, p. 462-3.

⁶ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, 1872, p. 84.

⁷ SÉBILLOT, *Le Folklore de France*.

⁸ Sur ces traditions populaires, MERCIER, *Traditions popu-*

Que de contes et de légendes, dont les origines plongent en plein paganisme, restes déformés des cultes du cavalier, du cheval, de la barque, de l'anneau, du pied, du sabot divins !...¹

* * *

Démonologie et sorcellerie

Mais ce pied et ce sabot vénérés, la tradition populaire en a fait, suivant un processus connu, la griffe du diable et le sabot de la mule infernale².

Car les dieux déchus sont devenus des *fées*, des *servants*, des *magiciens*, des *sorciers*, des *diabls*, à l'existence desquels a cru et croit encore le peuple³. N'est-ce point auprès des *tombes antiques*, qu'en Savoie, la veille de Noël, les magiciens font un banquet terminé par des danses auxquelles prennent part des squelettes⁴?

C'est donc surtout dans la *démonologie* et dans la *sorcellerie*, dans cette religion qui vécut en marge de la religion officielle et fut toujours en butte à ses persécutions.

lares genevoises, Nos Centenaires, 1914, p. 441 sq.; cf. TROYON, *L'importance de l'archéologie au point de vue historique et l'importance des superstitions populaires, envisagées comme vestiges des traditions païennes*, comm. Soc. Hist., 1856; *Mémorial*, p. 108.

¹ P. 255, 256, 265, 276, 283, 290, 343, etc.

² P. 290, 400.

³ BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, V, 1847, p. 496, note 1; GALIFFE, Genève, *Hist. et arch.*, suppl. p. 15.

⁴ *Mém. Soc. Hist.*, IX, 1855, p. 5.

que ce sont réfugiées les croyances d'autrefois, et souvent les thèmes iconographiques¹. Les sorciers sont nombreux dans la Genève passée², malgré l'horrible fin qui les attend s'ils sont convaincus de leur crime, ou s'ils en sont seulement soupçonnés. Heureux ceux que la mansuétude officielle se borne à chasser de la ville³! La crainte populaire procède parfois à des exécutions sommaires, lapidant, en 1611, hors de la porte de Saint-Gervais, Pernette Leyssu, accusée de sorcellerie⁴. Le plus souvent, les sorciers sont brûlés vifs, et ce n'est qu'en 1652 qu'a lieu la dernière exécution⁵. Les particu-

¹ On a rattaché à des types antiques plusieurs formes monstrueuses du diable dans l'iconographie du moyen âge, cf. *Comment les idées et les monuments changent de sens*, Etudes d'arch. et d'art, 1914, p. 1 sq.; *Diable triprosope*, Rev. hist. des religions, 1914, LXX, p. 125 sq.; *Baubo*, ibid., 1914, LXIX, p. 193 sq.

² E. RIVOIRE, *Questions posées dans un procès de sorcellerie en 1566*, comm. Soc. Hist., 1887; *Mémorial*, p. 242; *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 211; Abbé FLEURY, *Les sorciers à Genève*, Courrier de Genève, 2, 6, 9, 11, 13, 16, 18 mars 1869; A. ROGET, *Des procès de sorcellerie à Genève avant la Réformation*, comm. Soc. Hist., 1869, *Mémorial*, p. 164; J. GABEREL, *Les procès de sorcellerie dans les environs de Genève au XVII^e siècle*, comm. Soc. Hist., 1855; *Mémorial*, p. 103; *Archives suisses trad. populaires*, XXI, 1917, Talismans de guerre dans l'ancienne Genève, réf.

³ 1303, un barbier, sorcier et enchanteur, est chassé de la ville, GRENUS, *Fragments hist. sur Genève avant la Réformation*, 1823, p. 85; 1671, un individu est chassé pour avoir cherché à acheter des esprits familiers chez des particuliers, GRENUS, *Fragments biogr. et hist.*, 1535-1792, 1815, p. 181.

⁴ *Mém. Soc. Hist.*, IX, 1855, p. 44, note 14.

⁵ MALLET, *Description de Genève ancienne et moderne*, 1807, p. 265; Dr LADAME, *Procès criminel de la dernière*

liers cherchent à grand peine et avec beaucoup de prudence, à acquérir des mandragores, des « diables familiers ¹ ». Terrible accusation, celle que l'on porte en 1519 contre Ami de Joye, d'avoir jeté dans la maison d'Ami Motey, par la fenêtre, une image de bois toute noire, qui s'appelait Saint Babolin, en disant que c'était le diable ². Une jeune fille est délivrée par un artisan qui en fait sortir le démon ³; à Cartigny, une femme démoniaque parle en toutes les langues ⁴. Les accusations de magie, de sorcellerie, de divination, de pratiques superstitieuses, de médecine populaire, reviennent très fréquemment dans les registres des Conseils et dans ceux du Consistoire ⁵, jusqu'à une date tardive. En 1613, le Consistoire défend l'emploi superstitieux des herbes de la Saint Jean ⁶. Les devineresses et somnam-

sorcière brûlée à Genève le 6 avril 1652, Paris, 1888; GRENUS, *Fragments biogr. et hist.*, 1535-1792, 1815, p. 156 (Michée Chauderon); *Mém. Soc. Hist.*, IX, 1855, p. 44-5.

¹ P. LADAME, *Les mandragores ou diables familiers à Genève au XVI^e et au XVII^e siècle*, *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-1894, p. 237 sq.

² GALIFFE, *Matériaux pour l'Hist. de Genève*, II, 1830, p. 225, 226-7.

³ 1607, GRENUS, *Fragments biogr. et hist.*, 1535-1792, 1815, p. 95.

⁴ *Mém. Soc. Hist.*, XVII, 1872, p. 296-8 (lettre d'Agrippa d'Aubigné à M. de la Rivière, médecin du roi). Sur ces cas, cf. E. LOMBARD, *De la glossolalie chez les premiers chrétiens*, 1910; P. BOVET, *Le parler en langues des premiers chrétiens et ses conditions psychologiques*, *Rev. hist. des religions*, 1911, 63, p. 296 sq.

⁵ *Mém. Soc. Hist.*, IX, 1855, p. 44-45 et note 16, ex.

⁶ BLAVIGNAC, *L'Empre genevois* (2), 1875, p. 210-11. On sait que les fêtes de la Saint Jean sont une survivance des rites solaires du paganisme, cf. p. 471.

bules qui, aujourd'hui encore, opèrent dans notre ville, ne continuent-elles pas le métier de la dame Franc, demeurant en 1701 à la rue du Cendrier, qui faisait retrouver les objets volés¹, ou de la femme de Jean Pautex, demeurant en 1702 à la Petite-Madeleine² ?

Ces superstitions, que l'Eglise catholique, puis réformée, poursuit avec énergie, nos gouvernants n'en sont point affranchis, et il est curieux de les voir discutées gravement dans les Conseils. En 1579, on décide de faire venir un ingénieur qui se vante d'avoir un secret merveilleux pour défendre les places et en chasser l'ennemi par le seul secours des femmes³. En 1589, un individu demande et obtient la permission de chercher dans le Rhône un trésor indiqué par un vieux livre écrit en langue sainte⁴. En 1611, un Piémontais avise que le prince voisin possède un enchanteur qui endormira les sentinelles et les gardes de la ville⁵. En 1666, on résoud de profiter, « si l'on peut », d'un secret pour convertir le mercure en argent⁶, bien que quelques années plus tard, en 1673, on arrête de ne faire aucune réponse à une proposition relative au secret de la pierre philosophale⁷. Si nos ancêtres préchrétiens portaient

¹ Registres du Consistoire, *Mém. Soc. Hist.*, IX, 1855, p. 46, note.

² *Ibid.*

³ GRENUS, *Fragments biogr. et hist.*, 1535-1792, p. 51 ; *Archives suisses trad. populaires*, XXI, 1917, Talismans de guerre dans l'ancienne Genève.

⁴ *Ibid.*, p. 69.

⁵ *Ibid.*, p. 103.

⁶ *Ibid.*, p. 171.

⁷ *Ibid.*, p. 182.

sur eux des amulettes protectrices, et en décoraient leurs armes¹, leurs descendants du XVII^e siècle se confient encore en de tels talismans, si bien qu'en 1667, le Conseil commande un millier de balles de fonte, «vu que celles de plomb ne font aucun effet sur le corps de ceux qui sont charmés, dont on dit qu'il y a bon nombre dans les troupes de Savoie²». Ne sait-on pas, en effet, que le plomb est le métal par excellence de l'antique magie³?

La sorcellerie et la magie ne sont point morts aujourd'hui, preuves en soient les *devineresses*, les *somnambules*, les *recettes de bonne femme*, d'autant plus efficaces qu'elles sont plus étranges⁴. Excellent moyen de guérir le mal de tête, recommandé aujourd'hui par une masseuse célèbre de notre ville, qui conserve la confiance de maintes personnes fort éclairées, que de s'étendre par terre, verser quelques gouttes d'eau de Cologne dans le nombril, et rester immobile jusqu'à évaporation ! *Credo quia absurdum* ! C'est de cette foi aveugle que procèdent les religions les plus élevées comme les superstitions les plus grossières.

Puis, ce sont les pratiques mystérieuses des *Rose-*

¹ P. 218; sur la croix portée sur les vêtements au XVI^e siècle, p. 370.

² GRENUS, *op. l.*, p. 173-4.

³ *Dic. des ant.*, s. v. Tabella, p. 3, II, tablettes magiques; figurines d'envoûtement en plomb, etc.

⁴ Sur les remèdes de bonnes femmes, la littérature est considérable, cf. entre autres CABANÈS-BARRAUD, *Remèdes de bonne femme*, 1907.

*Croix*¹; celles des *Francs-Maçons*², dont les emblèmes³ ont une origine symbolique très ancienne, et dont les trois points distinctifs pourraient dériver des trois points célestes⁴; celles des *occultistes*, des *spirites*, des *scientistes*, en un mot, ce sont toutes les formes que revêt, en

¹ Bague talismanique de Rose-Croix, trouvée dans la propriété du pasteur Malan, BLAVIGNAC, *comm. Soc. hist.*, 1849; *Mémorial*, p. 77; *Mém. Soc. Hist.*, VII, 1849, p. 160.

² On a eu tort d'attribuer les sculptures fantastiques et souvent triviales des cathédrales aux « Francs-Maçons » et de voir en elles les « premiers monuments de cette antipathie entre le clergé et les associations secrètes de laïques », BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist.*, VII, 1849, p. 12.

Les premières loges maçonniques furent fondées à Genève au milieu du XVIII^e siècle par des Anglais; elles furent dissoutes par l'autorité en 1744, qui interdit d'en ouvrir de nouvelles, à la suite de réclamations faites en 1736 déjà. GRENUS, *Fragments biogr. et hist.*, 1535-1792, p. 294, 1736 : « Le sieur de Budé de Boisy réclame contre les inconvénients de l'établissement de la Société des Maçons libres »; p. 311, 1744 : « La Société des Francs-Maçons devenant nombreuse dans cette ville, où il y a déjà trois loges, il a été arrêté d'en défendre à tout citoyen, bourgeois natif et habitant, d'assister à aucune loge et d'en tenir »; *Mém. Soc. Hist.*, XXVI, 1897, p. 83, n° 506.

Sur l'histoire des Francs-Maçons à Genève, GALIFFE, *La chaîne symbolique, origine et développement et tendance de l'idée maçonnique*, Genève, 1852; FONTAINE-BORGEL, *Relation historique sur l'établissement des premières loges maçonniques à Genève, et leur dissolution (1736-1796), suivie d'une nomenclature des loges genevoises de 1736-1810*, 1874; *Mém. Soc. Hist.*, VII, 1849, p. 159, n° 247.

³ Cf. emblèmes maçonniques en tête de la copie de l'arrêté du Conseil adressée au citoyen Chambrier, ci-devant syndic, *Mém. Soc. Hist.*, XXVII, 1897, p. 341, n° 5720.

⁴ Hypothèse d'autant plus vraisemblable que certaines fêtes symboliques de la maçonnerie ont une origine nettement

dehors des religions dogmatiques officiellement reconnues, le besoin inné de l'homme de comprendre l'au-delà et de s'attacher les puissances surnaturelles.

*
*
*

Les superstitions dans l'Eglise

Ce n'est pas seulement en dehors de l'Eglise que l'esprit superstitieux s'est donné libre carrière, puisque le culte des *reliques* des saints¹ a été officiellement reconnu, continuant l'antique culte des reliques païennes². Dès le début du VI^e siècle, le roi Sigismond demande au pape, pour la basilique de Genève³, des reliques de Saint-Pierre. C'est une partie du cerveau et

solaire; ex. W. VOGT, *Catalogue des Frâncs-Maçons suisses*, 1910-1911, 1912, p. 15.

On a voulu faire dériver les emblèmes maçonniques des symboles préhistoriques, Dr ALBERT CHURCHWARD, *Signs and symbols of primordial man*, 1900; cf. *Rev. des études anciennes*, 1911, p. 237. On sait que les Frâncs-Maçons, comme les anciennes associations de compagnonnage, prétendent remonter à Salomon; cf. MARTIN SAINT-LÉON, *Le Compagnonnage*, p. 219 sq.; id., *Histoire des corporations*, 1909, p. 558-9. Bien que la Franc-Maçonnerie reconstituée au XVIII^e siècle ne soit plus du tout une association ouvrière, comme les frâncs-maçons du moyen âge, ouvriers des cathédrales, leurs rites toutefois sont analogues.

² Sur les reliques en Suisse, cf. STUCKELBERG, *Reliquien und Reliquiæ*, Mitth. Antiquar. Gesell. Zurich, XXIV, 1896, p. 68 sq.

³ PFISTER, *Der Reliquienkult im Altertum*, 1909.

⁴ *Rev. hist. des religions*, LXXII, 1915, p. 123; *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 3, 1893, p. 20 (GOSSE).

une dent du saint, et l'on sait qu'à la Réformation on découvrit que ce cerveau n'était qu'un morceau de pierre ponce¹. On vénère aussi, dans la cathédrale, un morceau du bois de la vraie Croix, les reliquaires des Saints Innocents, de Saint Alex, de Saint-Antoine, dont le bras se trouva être, à la Réforme, un bois de cerf², etc.³. Dans la chapelle de la Vierge Marie, ce sont les reliques des Saints Macchabées, qui ont peut-être donné leur nom à la chapelle⁴, et qui furent transportées en 1535 à Annecy⁵. A la Madeleine, il y a des reliques de Sainte Madeleine, de Saint Félix, de Saint Blaise, de Sainte Anne⁶; à Saint-Gervais, les «corps saints», etc.⁷;

¹ ARCHINARD, *Les édifices religieux de la vieille Genève*, p. 214, note 1; inventaire de 1535, p. 301-2.

² FROMENT, *Actes et gestes merveilleux de la Cité de Genève*, chap. 33; ARCHINARD, *op. l.*, p. 214, note 1.

³ BESSON, *Mém.*, p. 81; SÉNEBIER, p. 52; *Mém. Soc. Hist.*, IV, 1845, p. 120; ARCHINARD, *op. l.*, p. 301-2 (inventaire de 1535); sur les divers autels de Saint-Pierre et leurs reliques, C. MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 25 sq.

⁴ ARCHINARD, *op. l.*, p. 295, note 1.

⁵ *Mém. Soc. Hist.*, VIII, 1852, p. 20.

⁶ ARCHINARD, *op. l.*, p. 290.

⁷ Cf. encore, *Rapport de Ch. Le Fort sur un acte relatif aux reliques de Saint-Symphorien* (1444), *comm. Soc. Hist.*, 1868; *Mém. Soc. Hist.*, XVII, 1872, p. 114; Th. DUFOUR, *Note sur la naissance à Genève (vers 513) de Saint-Nizier, évêque de Lyon, et sur le transfert de ses reliques dans sa ville natale*, *comm. Soc. Hist.*, 1879; *Mém. Soc. Hist.*, XX, 1879-88, p. 155; la momie de Saint-Benoit, que Gosse avait ramenée clandestinement de Paris à Genève en 1798, provenant du cloître de l'église Saint-Benoit. *Bull. Inst. nat. genevois*, XXXIX, 1909, p. 452 sq., p. LXXI; annexe n° XXVIII; D. PLAN, *Saint-Benoit à Genève, histoire d'une relique*, *Semaine littéraire*, 17 septembre 1904.

à Sainte-Claire, une statue de Sainte Ursule, dont le pied est enchâssé de reliques¹.

Au XVI^e siècle, peu avant la Réforme, la foi populaire est prête à sanctifier comme relique la tête de Philibert Berthelier, martyr de la liberté. En 1526, on organise une procession générale et des messes pour le salut du héros, dont la tête est inhumée en grande pompe à l'église de Notre-Dame-de-Grâce². C'est à cette cérémonie que fait allusion l'ancien syndic mameluc Antoine de la Fontaine, lorsqu'il répond à un Genevois rencontré à Feigères : « qu'on jetterait tous les Genevois dans le Rhône, quoiqu'il valut mieux leur couper la tête pour multiplier les reliques³ ». L'historien Flournois dit avec justesse : « Je ne doute point que, dans la suite, on n'eût célébré dans les formes, le 23 août, la fête de Philibert Berthelier, canonisé par la voix publique⁴ ». Mais, au XVIII^e siècle encore, des catholiques n'achètent-ils pas, auprès du geôlier de l'Evêché, des fragments du bois du lit de l'évêque, qui deviennent autant de reliques, si bien que le Conseil doit intervenir et détruire tout ce qui reste de ce prétendu lit⁵ ?

Ces reliques opèrent de grands miracles. Dès le début du XII^e siècle, l'église de Saint-Jean-des-Grottes a, de ce chef, acquis une haute réputation⁶. Au XVI^e siècle, la

¹ JEANNE DE JUSSIE, *Le levain du christianisme*, p. 102 sq. ; ARCHINARD, *op. l.*, p. 123.

² GRENUS, *Fragments historiques sur Genève avant la Réformation*, 1823, p. 135.

³ *Mém. Soc. hist.*, XI, 1859, p. 291.

⁴ GRENUS, *op. l.*, p. 136.

⁵ GRENUS, *Fragments biogr. et hist.*, 1535-1792, p. 313 ; *Que deviendra l'ancienne prison de l'Evêché*, 1916, p. 10.

⁶ *Régeste genevois*, n° 252, référ. ; ARCHINARD, *Les édifices religieux de la vieille Genève*, p. 37 sq.

peinture de Notre-Dame-de-Grâce, au couvent des Augustins, ressuscite les enfants morts¹, miracle supprimé à la Réformation². Au couvent des Cordeliers de Rive, il y a un Ecce Homo, dont le vermillon, sous l'effet de la chaleur, coule goutte à goutte, comme du sang, ce qui fait crier au miracle³. Les « corps saints » de Saint-Gervais, chantent les nuits de Noël et, après les événements de 1535, se plaignent qu'on ait supprimé la messe⁴.

* * *

La Réforme, qui *rationalise* la religion et l'art⁵, fait disparaître beaucoup de ces naïves croyances, de ces vieilles traditions et légendes. Calvin s'efforce de supprimer toute adoration qui n'est pas « en esprit et en vérité », tout ce qui peut rappeler le papisme. La magnifique fête de Noël, où les catholiques célèbrent la naissance de Jésus au moment précis où, avant eux, les païens célébraient la naissance de l'Invincible⁶, est abo-

¹ *Mém. Soc. Hist.*, IV, 1845, p. 46-7 ; XX, 1879-88, p. 365, note 61 ; manuscrit anonyme de 1600 environ, *ibid.*, XXII, 1886, p. 267-8 ; FROMENT, *Actes et gestes*, p. 151-3 ; JEANNE DE JUSSIE, *Levain du christianisme*, p. 24, 68, 87, 89.

² GRENUS, *Fragments biogr. et hist.*, 1535-1792, p. 1.

³ BONIVARD, *Chroniques*, II, chap. 17 ; ROSET, *Chron.*, I, chap. 57 ; SAVYON, *Annales*, 1503 ; ARCHINARD, *op. l.*, p. 88.

⁴ ARCHINARD, *op. l.*, p. 177 sq. On découvrit dans la crypte des trous, des tuyaux qui, dit-on, servaient à cette supercherie.

⁵ Sur la rationalisation de l'art et l'abandon des vieux thèmes iconographiques du moyen âge, MALE, *L'art religieux de la fin du moyen âge*, p. 529 sq.

⁶ *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 52, référ.

lie. En 1544, on décide de fêter encore Noël comme à l'ordinaire, « quoique Calvin ait dit qu'on pouvait s'en dispenser¹ » ; mais en 1555, quelques-uns l'ayant fait, on les fait mettre en prison pour 24 heures², et en 1675, on rejette la proposition, faite par un syndic, de la célébrer, « vu que ce n'est pas l'usage dans cette ville, et que le V. C. a déclaré qu'on ignore le véritable jour de naissance du fils de Dieu, notre Seigneur J.-C.³ ». Aujourd'hui, le vénérable Consistoire ne fulmine plus contre cette joyeuse fête et ne s'émeut pas de voir dans les temples et dans les maisons privées, le sapin tout étincelant de bougies, retour aux pratiques lumineuses de nos ancêtres païens !

La croix chrétienne elle-même est considérée comme un « reste de l'idolâtrie papistique »⁴ ; on la martèle⁵, et c'est peut-être à ce sentiment de réaction religieuse qu'il faut attribuer en partie la substitution du soleil rayonnant à la croix sur les monnaies genevoises du XVI^e siècle⁶.

¹ GRENUS, *Fragments biogr. et hist.*, 1535-1792, p. 11.

² *Ibid.*, p. 23.

³ *Ibid.*, p. 125.

⁴ BLAVIGNAC, *Armorial genevois*, p. 27, note 3 ; GAUTIER, *Les armoiries et les couleurs de la Confédération et des cantons suisses*, 1878, p. 124 ; *Rev. hist. des religions*, 1915, LXXII, p. 109.

⁵ Ex. sur un chapiteau de Saint-Pierre, C. MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 134. A la suite de l'incendie de 1556, qui frappa Saint-Pierre, on enleva toutes les croix qui se trouvaient encore sur les églises de la ville, pensant que Dieu avait foudroyé la cathédrale parce qu'il était irrité qu'on y eut laissé cet emblème papistique. *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 1^{er} fasc., 1891, p. 69 (GUILLLOT).

⁶ *Rev. hist. des religions*, l. c.

Et cependant le zèle iconoclaste des Réformés n'est pas lui-même affranchi de toute trace d'anciennes superstitions. En 1534, Jean Chanevard donne plusieurs coups d'épées dans les yeux de l'image de Saint Antoine de Padoue, au couvent des Cordeliers de Rive¹. On outrage de même façon les visages des fresques de Saint-Gervais².

Antérieurement déjà, les catholiques crevaient les yeux du diable sur ses images. On l'enchaînait, on lui faisait subir en peinture mille avanies³. On pensait ainsi agir en bon croyant et nuire au diable lui-même, par l'effet obscur de cette magie sympathique qu'employaient déjà les magdaléniens de Veyrier.

En coupant la tête et les mains des statues qui ornaient le portail du couvent des Cordeliers en 1534⁴, en frappant devant Sainte-Claire en 1532 l'image du crucifix⁵, en brûlant au Bourg-de-Four en 1533 l'image de la

¹ JEANNE DE JUSSIE, *Le levain du christianisme*, éd. Revilliod, p. 88; ARCHINARD, *Les édifices religieux de la vieille Genève*, p. 39, note 2.

² *Nos Anciens*, 1907, p.

³ *Rev. hist. des religions*, 1914, LXX, p. 133 sq. La mâchoire du serpent de Platées.

⁴ « Image étant à la porte de Rive; quelques-uns lui ayant coupé la tête de leur autorité, on donne charge à Et. Pécolat de la faire ôter, cela étant plus honnête que de l'y laisser ainsi sans tête ». GRENUS, *Fragments hist. sur Genève avant la Réformation*, 1823, p. 196; *Mém. Soc. Hist.*, IV, 1845, p. 44; ARCHINARD, *Les édifices religieux de la vieille Genève*, p. 28, 30.

« 1535. mis au pain et à l'eau pour avoir abattu l'image de Saint Grégoire, qui était à Rive, et condamné à payer la valeur de la dite image », GRENUS, *ibid.*, p. 201.

⁵ ARCHINARD, *op. l.*, p. 28.

Vierge¹, les adeptes des nouvelles doctrines agissaient avec les œuvres d'art comme avec des personnes vivantes, les condamnaient aux mêmes supplices². Il est fort vraisemblable que la crainte superstitieuse du pouvoir miraculeux et de la vie latente des statues et peintures — l'Ecce Homo du couvent des Cordeliers n'en est-il pas un exemple ? — poussa tout autant le peuple à détruire les images adverses du culte catholique, que l'hostilité réfléchie pour une doctrine subitement abhorrée. Si les grandes intelligences ont mille peine à modifier leurs croyances, peut-on croire que, brusquement éclairé, le peuple, toujours naïf et crédule, ait renoncé à ses pratiques et superstitions séculaires ? Les exemples qu'on a cités de très vieilles survivances sont bien la preuve du contraire.

*
*
*

Au lieu dit « Les Oulaines », à Lully, près de Confignon, la légende veut que la terre recouvre un cimetière, une église, avec son clocher et ses cloches³. Ainsi, les religions païennes et leurs symboles sont enfouis sous les couches nouvelles du christianisme, mais leur souvenir obscurci persiste toujours dans la mémoire du peuple genevois, dans ses légendes, ses usages, même

¹ ARCHINARD, *op. l.*, p. 28, 29.

² On coupait le nez des statues, comme on coupait le nez des criminels dans les pénalités du moyen âge, BLAVIGNAC, *L'Empire genevois* (2), 1875, p. 132.

³ REBER, *Mém. Soc. Hist.*, XXIII, 1888-94, p. 308. Le thème légendaire de la ville engloutie est connu par de nombreux exemples, *Rev. des ét. anciennes*, 1907, p. 88, référ.

dans son ornementation figurée. Et comme l'esprit crédule et superstitieux qui les inspira durera aussi longtemps que l'homme sera sur terre, elles peuvent parfois soulever leur linceuil et reparaître sous le même aspect qu'elles avaient autrefois, quand les circonstances leur deviennent favorables. La guerre actuelle n'a-t-elle pas déjà fait éclore une mythologie de miracles, et créé tout un arsenal de pratiques superstitieuses, de fétiches et de talismans ?¹



¹ Cf. mon article, La recrudescence des superstitions en temps de guerre et les statues à clous, *L'Anthropologie*, 1916, p. 243 sq., et La croyance au trèfle à quatre feuilles, *Pages d'art*, 1917, p., 187 sq.

APPENDICE I

(Cf. p. 360-1, fig. 67)



Le sarcophage troué de la cathédrale Saint-Pierre à Genève¹

Les fouilles pratiquées au cours du XIX^e siècle à la cathédrale Saint-Pierre de Genève ont permis de discerner plusieurs constructions antérieures à l'édifice actuel ; ce sont, à en croire M. l'abbé M. Besson² et M. C. Martin³, qui ont apporté à cette étude plus de précision que leurs devanciers :

- a) Un temple romain.
- b) Une église antérieure à l'an 500, connue par des documents, mais dont il est impossible de déterminer la situation exacte, la structure et la forme,
- c) Une basilique en pierre, élevée par Sigismond, qui succéda à son père Gondebaud en 516, et mourut en 524. La dédicace en eut lieu entre 513 et 516⁴.

On a retrouvé des restes de cette dernière construction, malheureusement insuffisants pour en permettre

¹ Communication faite à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, le 22 mars 1917 ; cf. *Rev. arch.*, 1917, I, p. 245.

² BESSON, *Indicateur d'histoire suisse*, 1904, 4, p. 324, 327 ; id., *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion*, 1906, p. 86.

³ C. MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 14-15.

⁴ BESSON, *Indicateur*, p. 327.

la reconstitution ¹; le plan que les inventeurs ont dressé de ces débris n'est pas lui-même à l'abri de toute critique ². On reconnaît l'abside, dont le sol, qui semble n'avoir subi aucun remaniement ultérieur, consistait en un béton reposant sur un pavé de cailloux et de dalles. Tout autour de l'abside régnait un banc presbytéral. Contre celui-ci, et juste dans l'axe de l'église, au-dessous du béton, c'était la base quadrangulaire d'une construction que Gosse a prise pour celle d'un autel ³. Cette hypothèse n'est pas certaine, bien que parfois le fond de l'abside fut occupé par le tombeau du saint local, la chaire épiscopale étant alors en avant ⁴. C'était plutôt la place, habituelle dans les églises primitives, de la « cathedra » de l'évêque ⁵. Quant à l'autel, il devait être, comme d'ordinaire, en avant de l'abside, isolé et dans l'axe de l'édifice ⁶.

On sait que l'usage des catacombes de célébrer la messe sur une tombe vénérée s'est maintenu, et que l'autel des basiliques a gardé le caractère d'un tombeau; qu'il contenait un corps, ou des fragments d'un corps saint, tout au moins qu'il s'élevait sur le sarcophage

¹ GOSSE, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 3^e fasc., 1893, p. 29 sq. Eglise édifiée sous Gontran.

² C. MARTIN, *l. c.*

³ *Op. l.*, p. 32 : « A la partie la plus orientale et à l'intérieur de l'abside, se trouvait au-dessous du béton formant le sol, la base quadrangulaire d'une petite substruction présentant une profondeur de 0^m,90 sur 1^m,30 de large, ayant dû évidemment servir de base à un autel ».

⁴ MARUCCHI, *Eléments d'arch. chrétienne*, III, p. 20.

⁵ ENLART, *Manuel d'arch. française*, I, p. 141 ; cf. p. 117, fig. 31.

⁶ *Ibid.*, p. 118, 136.

d'un saint, lequel, à l'origine, devait être un martyr¹. Ce tombeau occupait un caveau sous l'autel, la « confession », qui, lorsqu'il avait des dimensions plus considérables, était dénommé crypte ; les fidèles pouvaient y pénétrer, tout au moins voir le sarcophage et le toucher. Ce sont là détails bien connus, qu'il est toutefois nécessaire de rappeler pour comprendre l'importance de la découverte dont il va être question.

Dans l'axe de l'abside, à une faible distance du mur, et dans la terre végétale sous le dallage, on mit au jour en 1868² un sarcophage contenant un corps revêtu d'habits violets, qui bientôt tomba en poussière au contact de l'air, mais dont un dessin nous a conservé le souvenir³. C'est ce sarcophage qui va retenir notre attention, car les érudits qui s'en sont occupés ne lui ont pas accordé l'importance qu'il mérite⁴.

. . .

Ce monument, qui porte le n° 180 du Musée épigraphique, est actuellement à l'abandon et aux intempéries, dans une cour de la Bibliothèque publique de

¹ *Ibid.*, p. 136, 138.

² GOSSE, *op. l.*, p. 35 sq., plan I, II, IV, C 10 ; p. 61.

³ Tombes dans les églises barbares de notre pays, BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 46.

⁴ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, p. 259-60 ; *Mém. Soc. Hist. de Genève*, XXIII, 1888-94, p. 298, note 1 ; GUYER, *Die christlichen Denkmäler der Schweiz*, p. 56 ; BESSON, *Indic. d'hist. suisse*, 1904, p. 298-9 ; id., *Recherches sur les origines*, p. 133 ; C. MARTIN, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 14-5 ; *Nos anciens et leurs œuvres*, 1915, p. 83, n° 180, réfé. ; *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1894, p. 91.

Genève, à moitié recouvert par une dalle funéraire, ce qui en rend l'inspection difficile. Il serait à souhaiter que ce témoin des débuts du christianisme à Genève soit au moins mis à l'abri, en attendant qu'il obtienne, dans le futur Musée indépendant de la Vieille Genève dont nous souhaitons la création, la place honorable qui lui est due ¹.

C'est une auge creusée dans une pierre blanchâtre, qui, au dire de Gosse, proviendrait des carrières de Saint-Rémi, près d'Arles², et dénoterait l'importation. Le type n'est cependant pas celui des sarcophages chrétiens d'Arles³, mais celui des tombes barbares de notre contrée⁴. C'est la forme trapézoïdale, c'est-à-dire plus large à la tête qu'aux pieds, qui est celle du VI^e siècle⁵ et qui est plus récente que la forme rectangulaire. L'auge est brisée en deux parties, juste en son milieu, sans

¹ Depuis 1916, des citoyens éclairés s'efforcent d'attirer l'attention des pouvoirs publics sur la triste situation faite aux documents de l'archéologie genevoise, et demandent la création d'un Musée indépendant de la Vieille Genève, qui grouperait ces vestiges jusqu'à présent épars et abandonnés. Cf. *Nos anciens et leurs œuvres*, 1915, p. 66 sq.; *Société auxiliaire du Musée de Genève*, rapport pour 1915, 1916, p. 30 sq.; pour 1916, 1917, p. 10 sq.; *Pour le Musée de la Vieille Genève, Que deviendra l'ancienne prison de l'Evêché*, 1916; *La question de l'Evêché*, 1917.

² *Op. l.*, p. 35, note 1.

³ LE BLANT, *Etude sur les sarcophages chrétiens de la ville d'Arles*, p. V sq. Du type des sarcophages d'Arles.

⁴ BARRIÈRE-FLAVY, *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule du V^e au VIII^e siècle*, I, p. 1 sq., Les tombes des barbares; BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 40 sq.

⁵ BARRIÈRE-FLAVY, *op. l.*, I, p. 7, fig. 5 sq.; *Rev. arch.*, 1887, IX, p. 333.

qu'on puisse dire si cette rupture, dont Gosse ne fait pas mention, est antérieure à la découverte, ou postérieure, ce qui est plus vraisemblable¹. Elle était fermée au moyen de deux dalles plates unies par du ciment.

Gosse, qui décrit minutieusement les vêtements du mort, admet qu'il s'agit d'un ecclésiastique, peut-être Cariatto, évêque en 584². Blavignac pense à Saint Maxime, nommé évêque de Genève en 512-3, et dont la date de la mort est inconnue³. M. l'abbé Besson incline en faveur de ce dernier personnage⁴; il fait toutefois observer, et M. C. Martin adopte cette manière de voir⁵, que les vêtements sont très courts et conviendraient mieux à quelque laïque influent.

Laïque ou ecclésiastique ? Il est fort difficile de trancher le débat d'après la seule inspection des vêtements. Avant le VI^e siècle, le costume liturgique ne se distingue pas du costume laïque⁶; du VI^e siècle au IX^e, il ne

¹ L'apparence ancienne de la cassure peut être due aux intempéries auxquelles le sarcophage est exposé depuis longtemps.

² GOSSE, *op. l.*, p. 61 sq.; BESSON, *Recherches*, p. 134-5.

³ BLAVIGNAC, *Etudes sur Genève* (2), I, p. 259; GOSSE, *op. l.*, p. 61; BESSON, *Indicat. d'hist. suisse*, 1904, p. 287 sq., Maxime de Genève, Notes pour servir à l'histoire de son épiscopat; id., *Recherches*, p. 117 sq.

⁴ *Indicat. d'hist. suisse*, 1904, p. 298-9 : « par conséquent l'évêque dont le Dr Gosse a décrit le tombeau serait plutôt Maxime. Cependant il faut se prononcer sur ce point avec une extrême réserve... »

⁵ *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, p. 210, note 41.

⁶ ENLART, *Manuel d'arch. française*, III, Le costume, p. 319-20; QUICHERAT, *Histoire du costume en France*, p. 101.

comporte guère que deux éléments distinctifs, la tonsure et l'usage de la couleur blanche, du reste simultanément avec celui d'autres couleurs¹. Au VII^e siècle encore, le pape Célestin, écrivant aux évêques de Provence, blâme l'usage d'un costume spécial pour le clergé. Ce n'est guère qu'à partir du IX^e siècle que le costume ecclésiastique commence à fixer ses règles².

* * *

Nous laisserons donc à de plus compétents que nous le soin de discerner la valeur exacte de chaque pièce du vêtement dont était revêtu le mort de Saint-Pierre³,

¹ ENLART, *op. l.*, p. 320 ; cf. les couleurs variées des dalmatiques, etc., p. 326 sq.

² *Ibid.*, p. 321.

³ GOSSE s'est efforcé de déterminer les différentes pièces de ce costume ; toutefois, on peut se demander s'il y est parvenu réellement, puisque le corps tomba en poussière dès qu'il voulut le toucher. Comment a-t-il donc pu distinguer la superposition des diverses étoffes ? Quoi qu'il en soit, il énumère :

1^o « Un vêtement extérieur en soie violette sans manches, recouvrant les bras et les mains, descendait un peu au-dessous du genou ». Ce serait, pour Gosse, une chape.

2^o « Un vêtement en soie qui ne nous a pas semblé avoir de manches et descendait jusqu'au-dessus des genoux. Il était doublé (comme cela se remarque quelquefois) par un tissu en toile de chanvre ». Un galon avec ornements d'or, dont Gosse nous a conservé des dessins, bordait le cou et descendait sur la poitrine ; un autre galon descendait obliquement des épaules sur la poitrine. Ce serait une chasuble. (Sur la tunique doublée, équivalent de la double tunique liturgique, cf. ENLART, *op. l.*, III, p. 324, 325).

3^o Deux tissus de lin, appartenant sans doute à deux tuni-

mais nous pouvons toutefois affirmer, pour d'autres raisons qui ont échappé jusqu'à présent aux érudits, l'importance religieuse du personnage.

Le sarcophage¹ a été trouvé *in situ*, et il semble qu'aucun remaniement n'ait modifié cette partie de l'édifice². Il occupait le centre de l'abside, dans l'axe de l'église, les pieds tournés vers l'E., soit vers la muraille, la tête à l'O., suivant l'orientation habituelle qui faisait regarder au mort le soleil levant³. L'autel, s'il était à la place normale, devait être dressé sur la tête du mort⁴. Cette place d'honneur, tout à fait d'accord avec les règles suivies pour les corps saints, telles qu'on les appliquait à

celles, avec manches amples, descendaient à 0^m,15 plus bas que la dite chasuble.

4° Une bande frangée, sur la poitrine, pouvait être une étole.

5° Des chaussures aux pieds. Cf. ENLART, *op. l.*, III, p. 385. Chaussures liturgiques ; BARRIÈRE-FLAVY, *op. l.*, I, p. 226.

6° La tête ayant disparu lors de l'ouverture du sarcophage, il est impossible de dire quelle en était la coiffure (GOSSE, *op. l.*, p. 37, 45, note 1 ; coiffures liturgiques, ENLART, *op. l.*, III, p. 367 sq.).

Sur le costume liturgique, consulter ENLART, *op. l.*, III, p. 318 sq., Costume et insignes liturgiques ; sur le costume civil de l'époque barbare, *ibid.*, p. 13 ; BARRIÈRE-FLAVY, *op. l.*, p. 15 sq.

Les galons dont Gosse nous a conservé l'image, sont les « claves », bandes en tissu riche et ornementé, qui étaient appliquées sur les vêtements des personnages de distinction, laïques (ENLART, p. 14) et ecclésiastiques (p. 320). On y reconnaît plusieurs motifs aimés à cette époque, croix ancrée, pattée, quatrefeuille.

¹ Cf. p. 361, fig. 67.

² GOSSE, *op. l.*, p. 35.

³ BARRIÈRE-FLAVY, *op. l.*, I, p. 3.

⁴ *Rev. arch.*, 1916, II, p. 273.

cette époque ¹, ne peut guère être celle d'un laïque. Une seconde tombe plus récente occupait, comme celle-ci, l'axe de l'église agrandie, près du grand autel, et c'est celle d'un évêque, reconnaissable à sa mitre, à sa crosse, au calice, peut-être Jean de Courte Cuisse, évêque de 1422 à 1423 ².

Sur le côté droit du sarcophage sont tracés plusieurs disques crucifères. C'est l'antique rouelle talismanique des âges du bronze et du fer ³, qui s'est maintenue à l'époque chrétienne ⁴ où elle est devenue le *signum Christi*, fréquent sur les sarcophages de la Gaule ⁵. Mais ces rouelles ne sont pas sculptées en relief, comme c'est d'ordinaire le cas ⁶, elles sont gravées, et plusieurs d'entre elles l'ont été au moyen d'un compas, dont la marque centrale est très visible. Elles ne sont pas réparties sur toute la surface, mais groupées dans l'angle droit, soit près des pieds du mort, sur une longueur qui est un peu plus du tiers de la longueur totale de la paroi.

Sur la partie gauche, il n'y a qu'une seule rouelle, qui

¹ *Ibid.*, parfois le pied du sarcophage était engagé dans la maçonnerie du chevet, et le massif de l'autel était bâti sur la tête, ce qui en rendait tout déplacement impossible.

² GOSSE, *op. l.*, p. 77, n° 3; BLAVIGNAC, *Mém. Soc. Hist., de Genève*, VIII, 1852, p. 7; *Obituaire de Saint-Pierre*, p. 72, note 1; p. 191, note 1. Cf. GOSSE, plan I, 1.

³ Cf. p. 353 sq.

⁴ Cf. p. 360.

⁵ Sur cette identification, cf. LE BLANT, *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, p. 3, n° 3, p. 120, 156, 159; id., *Bull. Soc. nat. Antiquaires de France*, 1882, p. 187; id., *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, n° 388, etc.

⁶ LE BLANT, *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, p. 140, pl. LVI, 2; GOSSE, *op. l.*, p. 36, fig. 6.

a été évidemment tracée à la main, mais elle est irrégulière.

Que peut-on déduire de cette constatation ?

a) Ce décor, dont certains éléments sont tracés au compas, alors que d'autres le sont à la main, et qui est disséminé sans ordre sur la paroi du tombeau, n'a pas été fait dès l'origine, dès l'ensevelissement, mais doit être ultérieur et est l'œuvre de mains différentes.

b) Une cause quelconque a dû obliger à localiser les motifs dans l'angle droit, vers les pieds du mort.

Gosse a noté ce détail très important : « A la partie médiane et inférieure se voit une ouverture circulaire d'environ 0^m,05 de diamètre, qui pour nous est restée incompréhensible ¹ ». En réalité, l'ouverture, qui occupe juste le milieu de la cuve, a 0^m,10 de diamètre, et il est facile d'y passer la main. Ce n'est donc point, puisque Gosse la mentionne, une adjonction faite depuis la découverte de 1868, mais le mort reposait dans un sarcophage troué. La cavité servait-elle à l'écoulement des matières en décomposition, ce qui serait le cas dans certaines tombes barbares ², et aurait-elle été pratiquée avant l'ensevelissement ? Je ne le crois pas.

. . .

¹ *Op. l.*, p. 37.

² BESSON, *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 44.

Chez certains peuples primitifs, où, pour des motifs religieux, on recueille soigneusement la saignée cadavérique, le fond du cercueil est percé et muni d'un tuyau de bambou, HERTZ, *Année sociologique*, X, 1905-6, p. 54, 55.

Nous aboutissons donc à ces conclusions : le sarcophage n'a pas été déplacé depuis l'origine ; d'autre part, les ornements et l'ouverture semblent être des adjonctions postérieures. Comment concilier ces données ?

Faut-il croire qu'on ait remployé au VI^e siècle un sarcophage plus ancien, déjà orné et percé ? Non, ce ne furent que les cuves richement ornées qui servirent à nouveau, et, sauf pour les humbles, point des auges aussi simples que celle-ci¹. Aurait-on aussi choisi un sarcophage troué ?

Le tombeau était-il plus ancien que la basilique du VI^e siècle ? Se trouvait-il déjà dans l'église antérieure à 500, en un lieu visible où il aurait subi les modifications indiquées ? Aurait-il été ensuite enfoui sous l'abside de la basilique de Sigismond, où il serait resté intact jusqu'à nos jours ? Mais la forme de l'auge, qui est celle du VI^e siècle, ne permet guère d'admettre cette supposition.

. * .

Il faut recourir à une autre explication. Il est curieux de constater que les rouelles couvrent juste la partie du sarcophage qui se trouvait placée sous la substruction rectangulaire que Gosse prenait pour celle d'un autel, et sur le côté droit, où l'intervalle mesuré sur le plan coté de Gosse est le plus large, permettant donc un plus facile accès que du côté opposé. Dès lors, on peut se demander si cette substruction rectangulaire n'était pas seulement

¹ LE BLANT, *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, p. II sq., 50, 157 ; *Rev. arch.*, 1887, 10, p. 206, note.

en relation avec la chaire épiscopale¹, mais aussi avec l'entrée d'une confession ou d'une crypte, donnant accès au sarcophage. L'entrée de la confession regardait souvent en effet le fond de l'abside et était placée derrière l'autel². Qu'y aurait-il d'étonnant à rencontrer une confession ou une crypte dans une basilique de cette époque, qui renfermait à la place consacrée un tombeau vénéré³? La terre végétale, remplissant sous le dallage l'espace dans lequel le sarcophage a été trouvé, peut fort bien provenir d'infiltrations séculaires, plutôt que d'un remblayage systématique lors de l'agrandissement de l'édifice. Les plans donnés par Gosse montrent en effet que le sarcophage reposait sous le dallage, dans un espace libre, dans une sorte de caveau⁴. Ainsi, nous admettrons que les rouelles ont été tracées par les fidèles à l'endroit qui leur paraissait le plus propice, près de l'entrée de la confession.

Mais il fallait de plus, pour que l'on pût pratiquer la cavité dans le fond du sarcophage, que celui-ci fût isolé du sol et qu'on pût se glisser dessous, ce qui fut souvent le cas⁵. Le plan IV de Gosse montre en effet qu'il y avait un espace libre entre le fond du sarcophage et le sol.

*
* * *

¹ On notera que le banc presbytéral n'est pas interrompu, comme c'est en général le cas, par la cathédrale (ENLART, *op. l.*, I, p. 141), mais se continue derrière le massif rectangulaire. Peut-être que le siège de l'évêque ne nécessitait pas ici une disposition particulière de la construction.

² ENLART, *op. l.*, I, p. 138.

³ Cf. confession carolingienne à Saint-Gervais de Genève, *ibid.*, p. 140; sur l'église Saint-Gervais, *Nos anciens et leurs œuvres*, 1915, p. 65, référ.

⁴ Plans II, IV, C. 10.

⁵ Les sarcophages étaient même souvent surélevés sur des piliers, *Rev. arch.*, 1916, II, p. 269, 270; LE BLANT, *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, p. 15, 17, 41, 71, 83, 121.

On comprend dès lors la présence du trou énigmatique. Il n'est pas le résultat d'une violation de la sépulture, dans le but de s'approprier les reliques, puisque le corps était intact lors de la découverte¹: il est dû à la vénération des fidèles. Ceux-ci aimaient à s'approcher de la tombe du saint, à la voir de près, à la toucher, car son contact guérissait les maladies². Parfois, ils en détachaient des fragments³, ils en râclaient la poussière⁴ qui, dissoute dans un liquide, servait de remède. Pour être en contact plus intime avec le saint, on perçait même les parois des sarcophages et l'on y pratiquait de petites fenêtres⁵. On connaît un certain nombre de monuments qui ont été ainsi troués par vénération, pratique qui remonte en tout cas à l'époque mérovingienne⁶. Quand il s'agissait d'un tombeau vide, on pouvait faire passer un enfant par une ouverture et l'en faire sortir par une autre⁷. Ailleurs, on introduisait la tête par la fenêtre et l'on priait ainsi sur le corps même du saint⁸. Si l'ouverture était plus petite, on se bornait

¹ LE BLANT, *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, p. 158.

² *Ibid.*, p. XV sq., 99; ENLART, *op. l.*, I, p. 138; *Rev. arch.*, 1916, II, p. 282 sq.

³ LE BLANT, *op. l.*, p. 83, 99, 59, 152.

⁴ *Ibid.*, p. 59; *Rev. arch.*, 1916, I, p. 274; HÉBERT, *Rev. des études anciennes*, 1916, p. 125.

⁵ HÉBERT, *Rev. des ét. anciennes*, 1916, p. 125-6.

⁶ L. MAÎTRE, *Remarques sur les tombeaux percés d'une fenêtre, à propos des fouilles d'Alésia*, *Rev. arch.*, 1916, II, p. 265 sq.; sarcophage d'Alésia, *Comptes rendus Acad.*, 1914, p. 21; les objections de M. Espérandieu ne sont pas fondées, *Rev. arch.*, 1916, II, p. 458-9; cf. *ibid.*, 1917, I, p. 245, W. DEONNA, *Encore les fenestellæ*; p. 246, H. COROT, *A propos des sarcophages percés d'une fenêtre*.

⁷ *Rev. arch.*, 1916, II, p. 271, 272.

⁸ *Ibid.*, p. 279, 280, 285, note 2; LE BLANT, *op. l.*, p. 60.

à y passer le bras, et l'on mettait en contact avec le corps des étoffes qui se chargeaient de vertus miraculeuses ¹. Grégoire de Tours, décrivant le tombeau de Saint Pierre au Vatican, dit : « Le chrétien qui vient y prier monte au-dessus du sépulcre; par la fenestella, il passe la tête et formule ses supplications; l'effet ne s'en fait pas attendre, si la demande est juste. Celui qui veut emporter une relique introduit de même quelque morceau d'étoffe qu'il a d'abord pesé; puis il jeûne, il veille, et il demande humblement la protection de l'apôtre. O merveille ! Si sa foi est suffisante, l'étoffe est tellement imprégnée de la vertu divine que le poids en a beaucoup augmenté. Le suppliant apprend ainsi que sa demande est exaucée ² ». Dans son livre sur les miracles de Saint Etienne, Evodius raconte le fait suivant : « Affligé d'une paralysie de la langue, un habitant d'Utique vint implorer le secours du saint; par la fenestella du monument, il passa une étoffe qu'il portait avec la main jusqu'au lieu qui contenait les reliques; puis, la retirant, il la porta à sa bouche et en toucha sa langue. Ce fut ainsi que sa foi lui mérita de recouvrer l'usage de la parole ³ »

* * *

Dans le sarcophage de Genève, la dimension de l'ouverture, le peu de place qu'il y avait pour se mouvoir autour de lui, n'autorisaient certes pas le passage de la tête, ce qui eût été aussi impossible, étant donnée la

¹ *Rev. arch.*, 1916, II, p. 268, 282.

² LE BLANT, *op. l.*, p. 154.

³ *Ibid.*, p. 155.

situation de la cavité sous le corps du saint. Mais on pouvait fort bien introduire la main et toucher avec un linge le corps vénéré. Ce n'est du reste pas le seul exemple d'un sarcophage percé à sa partie inférieure. Les fidèles qui passaient sous celui de Saint Francovée, moine du VII^e siècle, avaient entrepris de faire une ouverture dans le fond, où l'on voit encore une cavité de 0^m,18 de profondeur, qui n'a pas été achevée, à cause de la dureté du marbre. «C'est, dit M. Maitre, une bizarrerie dont on ne trouverait pas d'autre exemple ¹.» Le monument genevois en est cependant un, d'autant plus intéressant que l'ouverture a été achevée, et que le sarcophage, trouvé *in situ*, contenait encore le corps sacré.

* * *

En résumé, on peut supposer l'existence, dans la basilique de Saint-Pierre au VI^e siècle, d'une confession contenant le sarcophage d'un personnage dont la vénération donna lieu à une pratique superstitieuse connue ailleurs. Il ne saurait donc être question d'un laïque, mais plutôt d'un ecclésiastique, et tout permet de croire qu'il s'agit, comme on l'a supposé, de l'évêque Maxime, mort peu après la dédicace de la basilique, et sanctifié.



¹ *Rev. arch.*, 1916, II, p. 280. Sur les saints de l'époque mérovingienne, BERNOULLI, *Die Heiligen der Merovinger*, Fribourg i. B., 1900 ; MARIGNAN, *Le culte des saints sous les Mérovingiens*, 1899.

APPENDICE II

(Cf. p. 315)



Les emblèmes funéraires du fil à plomb et de l'équerre

Un sarcophage de l'époque romaine, jadis engagé dans la base du clocher de l'église d'Annemasse, aux portes de Genève, et aujourd'hui déposé au Mont-Gosse, commune de Mornex (Haute-Savoie), montre, dans les queues d'aronde du cartouche portant la dédicace funéraire, à droite une *ascia*, à gauche un *niveau triangulaire pourvu de son fil à plomb* ¹.

Ces emblèmes font-ils allusion à la profession du défunt ? Les outils analogues, compas, équerre, niveau, etc., sculptés sur les tombes romaines, rappellent souvent la profession qu'exerça celui dont elles recouvrent le corps ², architectes, maçons, fabricants de lits, marchands de bois de construction, charpentiers, ou soldats légionnaires appartenant à des corps d'ouvriers spéciaux ³.

¹ DUNANT, *Catalogue raisonné et illustré des séries gallo-romaines du Musée épigraphique cantonal de Genève*, p. 126, n° LXXI; ci-dessus, p. 315.

² GUMMERUS, *Darstellungen aus dem Handwerk auf römischen Grab und Votivsteinen in Italien*, Jahrbuch d. deutsch. arch. Instituts, 1913, p. 63 sq.; pour la Gaule, ESPÉRANDIEU, *Recueil des bas-reliefs de la Gaule romaine*.

³ *Dict. des ant.*, s. v. Norma, p. 103; s. v. Circinus, p. 1186, fig. 1512; s. v. Perpendicularum, p. 398; HÉRON DE VILLEFOSSE, *Mém. Soc. nat. Antiquaires de France*, 1901, LXII, p. 205; ESPÉRANDIEU, *Recueil des bas-reliefs*, I, p. 165, n° 225, p. 333 n° 510 (niveau et ascia), etc.

Toutefois, ce n'est pas le cas ici ; le sarcophage est celui d'une femme, Tiberia Maxima. Les instruments sont-ils ceux de la profession de son mari, Cornelius Romanus, qui a dédié ce monument ? Non, puisqu'il est qualifié de son titre, « protector ducenarius ».

C'est donc un emblème funéraire de sens symbolique.

* * *

L'ascia est fréquente sur les monuments funéraires ; elle a donné lieu à de nombreuses discussions sur sa signification¹. Il semble toutefois qu'elle est le plus souvent un talisman protecteur de la tombe, se rattachant au très vieux culte de la hache². Sur un cippe funéraire de la Genève gallo-romaine³, elle s'unit à un ornement losangé, dont j'ai expliqué ailleurs le sens céleste⁴.

Nous admettons que le fil à plomb avec son niveau, qui s'unit à l'ascia sur le sarcophage de Tiberia Maxima, a une signification analogue. On a supposé que le fil à plomb, dans l'ornementation funèbre, symbolise l'égalité des hommes devant la mort⁵. M. C. Jullian, voyant deux équerres accompagnant des

¹ Ci-dessus, p. 314 ; sur ce motif, en dernier lieu, LECLERCQ., *Dict. d'archéol. chrétienne et de liturgie*, s. v. ; cf. *Rev. arch.*, 1915, I, p. 333.

² *Rev. hist. des rel.*, LXXII, 1915, p. 64-5 ; *Nos Anciens et leurs œuvres*, Genève, 1915, p. 76 ; ci-dessus, p. 310 sq.

³ DUNANT, *op. l.*, p. 199, n° 56 (391).

⁴ *Rev. hist. des rel.*, 1915, p. 63 sq. ; ci-dessus, p. 316, 385. Autres monuments de Genève avec l'ascia, DUNANT, *op. l.*, p. 82, n° XXXVIII (26) ; p. 130, n° LXXIV.

⁵ *Dict. des ant.*, s. v. Perpendicularum, p. 398 ; HÉRON DE VILLEFOSSE, *l. c.*

symboles astraux sur une stèle romaine d'Espagne, voit en elles l'image des portes du ciel¹, ce qui paraît peu vraisemblable.

Il semble que c'est plutôt à la mythologie grecque que remonte l'origine de ce symbolisme. Sur une stèle de Bologne, un personnage ailé vole, tenant en main l'équerre, le marteau et la scie. M. Brizio songe à quelque génie infernal, analogue à ce Charon au marteau qu'affectionne l'art étrusque². M. Martha, remarquant que cette scène en accompagne d'autres de sens mythologique, reconnaît en lui Dédale s'enfuyant de Crète, avec les outils dont il était l'inventeur, la scie, l'herminette et le fil à plomb, dont les deux derniers sont figurés sur notre sarcophage³. On sait que les Etrusques, et à leur suite les Romains, ont volontiers transformé les épisodes de la mythologie grecque en scènes funéraires, dont le symbolisme nous échappe souvent⁴.

Une statuette du dieu gaulois au maillet⁵, Sucellus, que les Romains ont identifié au Dispatér, et qui a des affinités avec le Charon étrusque⁶, comme avec des

¹ *Rev. des ét. anciennes*, 1910, p. 89.

² *Notizie degli Scavi*, 1890, p. 139.

³ MARTHA, *La fuite de Dédale*, Mém. Soc. nat. Antiquaires de France, 1890, 51, p. 57 sq.

⁴ Ex. Dédale et la vache sur les reliefs funèbres, GUMMERUS, *op. l.*, p. 88 sq.

Cf. dans l'iconographie chrétienne, Dieu le Père mesurant avec un compas le cercle de l'atmosphère bleue, au centre de laquelle rayonne l'astre des jours (miniature de 1447), *Mém. Soc. nat. des ant. de France*, 1890, 51, p. 378-9.

⁵ Musée de Lyon, S. REINACH, *Bronzes figurés*, p. 142, n° 148.

⁶ *Ibid.*, p. 158, 166.

divinités gréco-romaines¹, montre sur son vêtement des croix et deux signes en forme de L. Les premiers sont un symbole cosmique bien connu, aimé des populations celtiques; les seconds peuvent être deux équerres, en relation avec le rôle chthonien et infernal du dieu.

M. Jullian est frappé de voir, sur des reliefs représentant les outils des tailleurs de pierre, que « les deux principaux, triangle de fil à plomb et équerre, donnent le simulacre des deux lettres AL. » Et je songe ici à la mystérieuse poésie où Ausone parle, après le *Tau gallicum*, de l'*AL Celtarum*. Le poète n'aurait-il pas fait allusion à ces figurations d'équerre et de triangle maçonnique qui ne sont point rares (quoique celle de l'*ascia* soit infiniment plus fréquente), sur les tombeaux de la Gaule² ? »



APPENDICE III

(Cf. p. 378)



Fragment d'architecture gallo-romaine

Un curieux fragment d'architecture, provenant de l'arcade du Bourg-de-Four, démolie en 1840, est décoré

¹ Sérapis, Silvain, cf. HUBERT, *Une nouvelle figure du dieu au maillet*, Rev. arch., 1915, I, p. 26 sq.; VULCAIN, Rev. arch., 1916, II, p. 248. Sur cette divinité, ci-dessus, p. 418 sq.

² Rev. des ét. anciennes, 1917, p. 44-5.

Sur le niveau, l'équerre, l'*A L Celtarum* et la prétendue lettre A. si fréquente sur les bagues barbares, cf. mon mémoire, *Le nœud gordien*, pour paraître dans la Rev. des et. grecques.

de volutes en forme d'S, que séparent des barres verticales. Les anciens éditeurs ont reconnu l'imitation de constructions en bois, de branches entrelacées entre les piquets d'une palissade, et ont daté ce fragment de l'époque burgonde¹. Ce sens et cette date sont erronés.

Comme je l'ai montré ailleurs, il s'agit en réalité du signe S, talisman d'un grand usage dans l'antiquité, dès l'âge du fer, et qui a continué son existence jusque dans l'ornementation du XVI^e siècle².

Rien ne nous autorise à dater ce monument de l'époque burgonde plutôt que de l'époque gallo-romaine. L'alternance caractéristique des S et des barres verticales, l'opposition des S deux à deux, se retrouvent identique sur des niches gallo-romaines en terre cuite, qui contenaient l'image de Vénus et servaient de laraires³. Cette parfaite identité permet de rapporter le fragment genevois à l'époque romaine. Sa surface est inclinée et « il doit avoir fait saillie sur la face d'un mur ou avoir fait partie d'une construction de forme pyramidale » (Dunant). Il est impossible de reconstituer l'ensemble avec un morceau aussi minime. Mais nous pouvons supposer que celui-ci faisait partie de quelque édicule, analogue aux laraires de terre cuite, qui reproduisent assurément en

¹ DUNANT, *op. l.*, p. 193, n° 47 (56); *Nos Anciens et leurs œuvres*, 1915, p. 77, 83, n° 56; *Rev. hist. des relig.*, LXXII, 1915, p. 59., note 6.

² Ci-dessus, p. 374 sq.; *Rev. hist. des relig.*, LXXII, 1915, p. 59, référ.; DELATTE, *Etudes sur la magie grecque*, Musée belge, 1914, p. 62; *Mém. Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1893, XXXIV, p. 179, De la signification des mots Pax et Honor sur les monnaies béarnaises et du S barré sur des jetons des souverains du Béarn; *Semaine littéraire de Genève*, 1916, p. 608.

³ BLANCHET, *Mém. Soc. nat. Antiq. de France*, 1890, 51, p. 177, n° 4, p. 178, fig.

miniature des constructions de pierre, et qu'il renfermait une image sacrée. Il semble aussi que les barres qui alternent avec les S ne sont pas des ornements fortuits, puisque cette association se retrouve encore dans le S barré, tel qu'il apparaît sur des bagues barbares, et plus tard jusqu'en plein XVI^e siècle¹.

APPENDICE IV

Fragment d'architecture gallo-romaine

Un bloc d'architecture, provenant de la démolition de l'ancienne arcade du Bourg-de-Four², est orné à gauche de cannelures verticales, à droite de lignes diagonales en relief, se coupant de façon à figurer une sorte de grillage. On l'a daté de l'époque burgonde. Rien n'autorise cette assertion. Cette ornementation en grillage se retrouve sur divers reliefs gallo-romains, entre autres sur la base supportant un tricéphale de Reims³, sur un autel⁴, ou simplement incisée sur d'autres monuments de ce temps⁵. Quant aux cannelures, on les voit fréquemment aussi sur les reliefs de cette époque⁶.

¹ Sur l'S barré des bagues barbares, cf. mon mémoire, *Le nœud gordien*, pour paraître dans la *Rev. des ét. grecques*.

² DUNANT, *op. l.*, p. 192, n° 46 (95).

³ ESPÉRANDIEU, *Recueil de bas-reliefs de la Gaule romaine*, V, 1913, p. 8, n° 3655.

⁴ *Ibid.*, p. 342, n° 4212.

⁵ Ex. Laon, *ibid.*, V, p. 86, n° 3788.

⁶ *Ibid.*, V, p. 219, n° 4022; IV, p. 309, n° 4152.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Avant-propos	209
La magie paléolithique	213
Les monuments à étudier	217
La parure corporelle	224
Colliers et pendeloques en coquillages	224
Dents d'animaux	226
Pendeloques diverses	229
Perles d'ambre	233
Perles de verre	234
Bracelets, anneaux de jambe, bagues, boucles d'oreilles	236
Epingles	248
Peinture corporelle	250
Le culte des pierres	254
Le culte des eaux	270
Le culte des arbres	278
Le culte des animaux	283
Le cheval	284
L'aigle	295
L'ours	297
Le griffon	301
Le bovidé, les cornes sacrées et le croissant lunaire	303
La hache	310
La clef	317
Le signe dentelé	321

	PAGES
Le disque solaire et ses symboles aniconiques	325
La sphère, le disque, l'anneau	328
Les trois soleils	335
Les anneaux du déluge et la barque solaire	343
Les cercles multiples	347
La rouelle	353
La rosace	362
La croix	368
La croix cantonnée de symboles	371
La croix tréflée	372
La double spirale et le signe en S ou double spirale récurrente	374
Le signe en C	380
Le demi-cercle	381
Le triangle	382
Le losange	384
L'ovale allongé	386
Le zigzag	387
Les types anthropomorphes	389
La tête du soleil	390
La tête à la chevelure en palmette	393
Le soleil humain et Daniel	396
Le cavalier solaire	398
Le pied humain	399
La prophylaxie de l'obscène	400
Diverses divinités préromaines vénérées à Genève	410
Le génie du lieu	410
La déesse Genava	411
Pen...	417
Sucellus	418
Les Matres et les Suleviæ	419
Les divinités romaines	423
Apollon	425
Jupiter	427
Mars	428

	PAGES
Mercure	428
Hercule	430
Neptune	432
Silvain	432
Pan	433
Priape	434
Vulcain	435
Bacchus	435
Vénus	437
Eros	437
Minerve	438
Niké	438
Maia	438
Mithra	439
Men	443
Tutela, Cybèle	443
Isis	445
Les temples	446
Le christianisme; la désaffectation des anciens lieux de culte	453
Le choix des patrons chrétiens	455
La symbolique chrétienne	460
La survivance des vieux symboles et leur adaptation chrétienne	461
La survivance des mœurs et des usages antiques	468
Démonologie et sorcellerie	473
Les superstitions dans l'Eglise	479
Appendice I. Le sarcophage troué de la cathédrale Saint-Pierre à Genève	487
Appendice II. Les emblèmes funéraires du fil à plomb et de l'équerre	501
Appendice III. Fragment d'architecture gallo-romaine	504
Appendice IV. Fragment d'architecture gallo-romaine	506

TABLE ANALYTIQUE

	PAGES
A (signe en forme d').	378, 504
AL Celtarum	378, 504
A et ω	461
Acéphales (cf. décapitation, cépha'lo-phores).	276, 459
Acrotères	218, 393, 395, 447
Aigle	295, 346
Aigle genevoise	296
Aiguisoirs	230, 231
Ambre	219, 233, 351
Amphisbène	239
Amphores	249, 433
Amulettes	211
Amulettes de guerre, d'armes 218, 322, 386, 464, 476-7	
Anadyomène	437
Ancrée (clef), cf. croix, clef	317, 319
Animaux (culte des).	283
Animaux et blason	297
Anneaux (cf. disques).	248, 328
» de jambe	236, 351
» du déluge	343
Anse lunulée	314
Antéfixes	218, 308, 346, 393
Anthropomorphes (types).	389
Aphrodite (cf. Anadyomène) 250, 348, 437, 445	
Apollon (cf. Sol, Soleil, Hélios) 424, 425, 442	
Arbres (culte des).	278
» de vie.	466
» de mai	282, 471
» de la liberté.	282
Arête de poisson (motif en)	241
Armes (cf. amulettes)	
Armoiries genevoises (cf. aigle, so-leil)	295, 326, 373
Artio	299

	PAGES
Ascia (cf. hache)	315, 385, 502
Autel chrétien	488, 493
Avit	450, 452, 454
Bacchantes	436
Bacchus	426, 435, 445
Bagues	236, 432, 434, 438
Barbare (art) 232, 287, 288, 309, 337, 347, 367, 381	
Barque solaire 333, 337, 340, 343, 392, 395, 463	
Bateliers	433
Bâtons de commandement 213, 226, 284	
Bélénus	285
Bélier	256, 286
Bénassy (collection).	425
Berthelier	481
Berthold de Zähringen	299
Blason (cf. animaux)	467
» et marques de propriété, amu- lètes.	362
Bonne femme (remèdes de)	477
Bouc	256
Boucles d'oreilles	236, 461
Bouclier	331
Bougeries	274
Boules (terminant des motifs) 309, 338	
Bouquet (rite de construction).	471
Bouquetin	215
Bovidé	303
Bracelets	236, 445
Brandons	265, 326, 327, 471
Bras levé	392, 396
Brebis	460
Bronze (sa vertu)	219
Bucrâne	293, 294, 310, 467
C (signe en)	359, 370, 380, 463
Cariatto	491

	PAGES
• Caducée	250, 253
Caisivus	423
Carnaval	472
Carreaux de foudre	291
Caturix	369, 422, 423, 428
Cauchemar	405
Cavalier solaire 276, 345, 348, 398, 459, 463, 465	
Centaure	466
Céphalophores	456
Céraunies	311
Cercles ponctués (cf. disques) 234, 314, 333, 347, 359, 391, 397, 400, 463	
Cerf	429, 460, 480
• César (fontaine de), cf. fontaine, Vey- rier	276, 295, 398, 459
Char solaire	284
Charmes (cf. amulettes)	476-7
Charon	503
Chasse infernale	276
Chênes	280
Cheval	284, 298, 310, 338, 463
» solaire	355, 398, 459, 466
» celtique	276
• Cheveux en S	396
Chimère	466
Christ comme amulette	431
Christianisation de types païens	461
• Christianisme	453
Clef (cf. ancrée) 242, 317, 322, 417, 419, 455	
• Clémence (cloche)	220, 468
Cloches, clochettes	219
Clou	324, 419
Cœur	243, 293, 384, 463
Colerette végétale	395
Colliers	224
Colombe	461
• Compas	501, 503
Confession (cf. crypte)	497
Conradus Imperator	382
Consistoire	475
Construction (rites de)	468
Copeaux de montagne	362
• Copulatio a tergo	409

	PAGES
Coq	250, 252, 258
Coquillages	224, 462
Cordeliers (couvent des)	482, 484
Cornes	303, 314, 324, 463, 467
» terminées par des boules	309
Cornue (tête)	308
Cossim cacans	409
Costume ecclésiastique	491
Coupe en argent, de Genève	461
Couteaux	324, 351, 364, 405
Crâne	347
Crocodile	408
Croisettes (cf. croix)	391
Croissant	228, 237, 303, 314, 363, 381
Croix	211, 288, 293, 343, 368, 480, 463
» son double sens	464
» rayonnante	365
» ancrée (cf. ancrée)	367, 493
» bouletée (cf. boules)	338, 186
» tréflée	340, 372, 463
» cantonnée	294, 321, 371, 391
» suisse	370
» martelée	483
» sur vêtements	477
» sur monnaies	467, 483
Cromlechs	267, 268
Crosse (motif en)	242, 253
Crypte (cf. confession)	489, 497
Cupules	257, 263, 268, 326, 348, 391
Cybèle	443
Cygnés	333, 337, 340, 345
• Dalles funéraires	467
Dames (fées)	263
Daniel	212, 365, 370, 392, 396, 398, 400, 463, 464, 465
Danubiennes (provinces)	302, 303
Dauphin	241, 437
Dés	223
Décapitation (cf. acéphales)	456
Dédale	503
Démonologie	473
Dents	324
» humaines	227
» animales	226, 297
» de loup (motif en)	384

	PAGES
Dentelé (signe)	321, 463
Destri	459
Devineresses	475, 477
Diable (type iconographique)	474
Diane	298
Dionysos (cf. Bacchus)	
Dispater (cf. maillet)	
	319, 320, 351, 419, 442
Disque (cf. anneau) 249, 265, 284, 306,	
308, 328, 365, 371, 384, 463	
» rayonnant.	244, 366, 367, 397
» accosté de trois disques plus	
petits.	341, 342
Dodécaèdres	350
Dolmens	267, 326
» de Saint-Gervais.	454
Dos (amulettes dans le)	370
Druides	256, 418, 421
E (signe en)	321
E lunaire	381
Eaux (culte des).	270
Ecole du Commerce, Genève	471
Ecuelles, cf. cupules	
Empreintes, cf. pied, sabot	
Enchanteurs	476
Enfouissements monétaires	449
Epingles	237, 243, 248, 329, 332-3, 350,
	364, 374, 381, 382, 384
Epona	275, 276, 285
Epouses de mai (cf. mai).	327, 471
Equerre	501
Eros	437, 445
Erratiques (blocs).	257, 259, 326
Etoffes ornées de trois points ou de	
trèfles (cf. croix)	336
Etymologies celtiques.	410
F avre (relief).	293, 310, 467
» armoiries.	294
Fées (cabane, cave aux) cf. Pierre	
	267, 473
Fer (sa vertu).	219, 291
» à cheval.	219, 291, 310, 467
Feux de joie (cf. Saint-Jean).	471
Fica (geste de la)	401
Fil à plomb (cf. niveau)	501
Finis Hercolana.	431

	PAGES
Flavii (inscription des)	301
Flèches solaires.	329
Fleur solaire	364
Foillu	282, 327, 472
Fondation (rites de).	468
Fontaine de Veyrier (cf. César).	
Fortune	250, 445
Francs-maçons	478
Fronze	454
Gargantua	255, 256
Genava (déesse)	411, 416, 448
Génie du lieu	410
Gladiateur et femmes	404
Gland	250, 281
Globules, (cf. cercles, disques).	371
Glossolie	475
Gondebaud	487
Gongs	219
Gorgoneion	467
Gosse (H. A., son médaillon)	270
Grelots.	219
Grenier à blé.	470
Griffon	241, 301, 463, 465, 467
Grottes (nant des) ; cf. St-Jean	273
Guerre et superstition (cf. amulettes	
	486
H ache (cf. ascia) 230, 310, 347, 348, 463	
	502
Hanche (main sur la)	397
Harpies	466
Hélios (cf. Apollon, Sol).	426, 442
Hercule	430
» comme apotropaion	430
Herme	250
Hérode (cf. fontaine de César) 276, 295	
Hexagramme.	293, 294, 316, 365
Horus	394, 408, 419
I ncendie	449
» de Saint-Pierre	468, 483
Invictus (cf. Mithra).	439
Isis	250, 445
Jayet	219, 229
Jean de Courte-Cuisse	494
Jésus et soleil.	396, 464
» sur la roue	361

	PAGES
Jésus entrant à Jérusalem . . .	398, 465
Jou.	423
Jupiter 423, 424, 427, 428, 429, 448, 449, 452	
» Ammon	427
» Poenin	418, 454
Kronos	320, 442
L. (signe en, cf. A. L. Celtarum). 504	
Lacustres . 209, 225, 228, 230, 248, 251	
304, 312, 313, 314, 319, 323, 329, 330	
333, 338, 345, 350, 355, 357, 374, 381, 386, 388,	
Lampes 243, 247, 283, 425, 427, 430, 431, 432, 436, 445, 460	
Laraire.	505
Lettre comme symbole	369
Lierre (feuille de)	436
Lièvre	461
Lignite	236
Lions	396
» ignés	465
» cornus	467
Lit de l'évêque	481
Losange	241, 351, 384, 462, 502
Lulin (maison)	469
» armoiries	294
Luna (cf. croissant)	410
Lupa.	298
Macchabées	448
Magie sympathique.	213, 484
Mai (rites de) (cf. épouses) . . .	326
Maia.	438, 451
Maillet (dieu au) cf. Dispater, Sucellus	418, 467, 503
Mains	397
» comme rayons	399
» jointes	242
Mandragore	475
Manteau céleste.	351
Marc Aurèle	449
Marques de maison, de propriété, de tâcherons . 293, 294, 295, 316, 362	
Martine (armoiries)	294
Mars (cf. Caisivus, Caturix) . 423, 427, 428, 429, 436, 449, 454	
Mas Niton	260
Mascaron végétal	466

	PAGES
Masque humain de Saint-Pierre	393, 448
Matières des amulettes	219
Matres.	266, 419, 433, 448
Médailles architecturaux.	308, 447
Men	443
Menhirs	258, 267
Mercure	423, 424, 427, 428, 449
Métaphore réalisée	456
Minerve	438
Misonéisme.	469
Miracles	481
Mithra (cf. Invictus). 410, 426, 439, 448	
Mobilier (survivances)	366
Molard de Noé	344
Monnaies.	236
» amulettes	231
» perforées	231
» funéraires	365
» genevoises (cf. croix) 371, 467	
» épiscopales de Genève. 369, 370, 371, 380, 382	
» jetées dans une fontaine 472	
Monogramme du Christ	253, 361, 461, 494
Mouton rouge	256
Mule (chapelle de la, Genève) . . .	459
Mulinen (armoiries).	362
Mutilation d'images.	484
Mythologie iconographique	459
Nants	272
Neith	262, 423
Neptune	432, 451, 452
Nez coupé	485
Niké.	438
Niton (cf. Pierre ; Mas)	
Niveau maçonnique (cf. équerre, compas)	315, 378, 501
Noël	482, 483
Nœud	240
Obscènes (sujets).	400
Occultistes	478
Ocre	252
Oeil	235
Oenochoé	249

	PAGES
Oiseau et serpent	466
Or	236
Orcitirix	299
Orientation des tombes	493
Orphée	466
Ouroboros (serpent)	239
Ours	297
Ovale (instif)	386
Paléolithique (magie)	213
Palme	241, 409
Palmette	253, 347, 393, 466
Pan	433
Panthère	359
Parure	224
Passage (rites de)	498
Pavot (motif en tête de)	248, 249
Peigne	321, 324, 345
Peinture corporelle	250
Pendeloques	224, 229, 348
» en forme de hache	312
» en forme d'anneau	329
Pentagramme	293, 294, 316
Perforées (pierres)	229
Perles de verre	230, 233, 234, 462
Percés (sarcophages)	487, 495, 498
Petra Conchia	262
Phallus	401, 409
Phrygien (bonnet)	282
Pied humain (sa vénération)	
290, 295, 396, 399, 463, 465, 472	
Pierres (vertus des)	219
» (culte des)	254
Pierre blanche	342
» à Bochet	255, 256, 260, 455
» à Bot	270
» à cache de Mandrin	263
» de Champ Moré	259
» au cheval	290
» de Cour	261
» aux Dames 263, 263, 326, 389, 422	
» au Diable	399
» Dyolin	261
» Equarroz	261
» aux Fées (cf. fées)	257, 267
» Grand	258

	PAGES
Pierre Lente	343
» des Morts	267
» à Niton 255, 257, 260, 268, 277, 312, 423, 432, 455	
» de Passa Diable	290, 400
» à Peny	257, 268, 418
» à Phébou	323
» à Popée	259, 342
» à Roland	290, 399
» des Suisses	259
» à Voir	259
» philosopale	476
Cf. Petra Conchia, perforé, percé . .	
Piraz-Marin, Piraz-Mournex	259
Plomb (sa vertu)	219, 477
Poinçons d'édifices genevois	470
Pointe	324, 470
Poisson, dans l'art paléolithique	217
Poitrine (amulette sur la)	359, 360, 397
Pomme de pin	250
Portes du ciel	503
Première pierre (rites de la)	470
Préromaines (divinités)	410
Priape	434
Pygmée	408
Quatrefeuille	244, 493
Queue nouée	465
Raisins	461
Ratiarii	432, 452
Rationalisation de l'art par la Ré- forme	482
Rayons du soleil, en forme de pyra- mide	333
Réformation (monument de la)	471
Reliefs (vases à)	436
Reliquaires	303
Reliques	479
René II de Vaudémont	300
Réparations des maisons	468
Rhombe	222
Roll (armoiries)	362, 459
Romaines (divinités)	423
Rosaces	359, 362, 384, 394, 463, 478
Rose-Croix	478
Rosmerla	439

	PAGES
Rouelles.	248, 249, 253, 287, 309, 353, 381, 387, 388, 389, 391, 463, 464, 494
Rouelles crucifères	337, 352, 353, 368, 378
» tréflée.	373
Rouge	256
❧ (signe en) 308, 321, 338, 345, 359, 369, 370, 371, 375, 463, 505, 506	
S barré.	378, 506
Sabots d'équidés 284, 289, 295, 399, 467	
Saints mérovingiens.	500
Saint Alex	480
Sainte Anne	480
Saint Antoine de Padoue	484
» Benoît	480
» Blaise.	480
» Félix	480
» Georges	398, 408
» Grégoire	484
Saints Innocents	480
Saint Jean (herbes de la)	475
» Jean (feux de la)	327, 471
Sainte Madeleine	480
Saint Martin	398
» Maurice	373
» Maxime.	491, 500
» Nizier	480
» Pierre (cf. table des provenances)	
» Symphorien.	480
Sainte Ursule.	481
Samson.	466
Sanglier	283
Sarcophages	364
» du VI ^e s.	490
» de St. Pierre 360, 361, 487	
Satyres.	445
» et soleil	336
Scientistes	478
Serpent (bague en forme de)	239
Serrures	317, 319
Sexe (amulette sur le).	360
Sifflements	221
Sifflets	222
Sigismond	479, 487
Signum Christi (cf. monogramme)	

	PAGES
Silène	359, 436, 445
» et soleil.	359
Silvain.	298, 419, 424, 432, 451, 452
Silvanæ	433
Sirène	466
Sol (cf. Apollon, Hélios, Mithra)	348, 396, 398, 410, 426
Sol de Sierre (cf. Sierre).	
Soleil	265, 325
» humain	396, 463
» genevois	365, 370
» sur les monnaies genevoises	468, 483
» levant (rue du).	325
Cf. disque, anneau, tête du soleil, pied, etc.	
Sonnambules.	476, 477
Sorcellerie	473
Sources	270, 276, 295
Spirale	384
» double	249, 374
Spirites	478
Stuc	226, 408
Sucellus (cf. Dispater, maillet)	319, 388, 417, 418, 424, 433
Suleviæ	419, 421, 433, 436, 448
Superstitions dans l'Eglise.	479
Survivance de symboles païens 461, 468	
Svastika	287, 288
Symboles.	211
» chrétiens	460
Tanit.	244
Tau Gallicum.	504
Taureau	286, 294, 297, 303, 429
» à trois cornes.	308
Tell (légende de)	442
Temples antiques	446
Tête, amulette	257
(une tête sur deux corps)	466
» retournée sur la croupe	466
» coupée; cf. acéphales, décapi- tation, céphalophores.	276, 465
» séparée, dans les tombes	457
» isolée du soleil 333, 337, 338, 348, 365, 383, 390, 398, 459, 463, 465	

	PAGES
Tombes barbares	225, 457
Thermales (eaux)	277
Tonneau (dieu au)	467
Toton	223
Toupie	222
Trèfle	336, 338, 340, 463
Tréflées (épingles) ; cf. croix . .	373
Trésors (recherche de)	476
Triangles	243, 244, 316, 382, 462
Tricéphale	424, 456, 506
Trident	322, 324
Triscèle	338, 377
Trois (nombre)	335
» jet de 3 pierres	343
» Pierres blanches	342
» points, disques, soleils	244, 249, 335, 384, 390, 391, 392, 463
Tutela	443
Ursa	298

	PAGES
Ursarii	298
Valentinien (disque de)	438, 461
Vampires	406
Vase (ornement en forme de . . .	248, 249
Végétaux, dans l'art paléolithique	216
Ventre (amulette sur le)	360, 370
Vénus, cf. Aphrodite	
Vieux-Genève (musée du)	490
Vigne ; cf. raisins	435
Ville engloutie	485
Visions voluptueuses	406, 407
Vivas	238
Vogt (médaille de C.)	270
Vogues	472
Volute en C ; cf. C.	
Vulcain	419, 435
Z (signe en)	387
Zigzag	353, 387, 463

TABLE DES LOCALITÉS

	PAGES
Aire-la-Ville	257
Alondon	273
Alstetten	359
Andernach	232
Anglefort	315, 331
Anières (Crêts d')	240, 457
Annemasse	315, 422, 429, 436
» temple antique	450, 452, 454
Annecy (cf. Fins d'A.)	.
Anthy	268
Archamps	344, 410
Ardèche	411
Arles	228, 242, 249, 287, 365, 490
Arpillières	235
Arve	272
Auditoire	446
Augst	314, 315, 442
Aulps	343
Auvernier	234, 312, 313, 330, 340, 355, 356
Avenches	317, 318, 363, 423
» tête cornue	308
» Grange du Dime	308
Aveyron	355, 358, 373
Baden	442
Bâle	285
Balme (La)	226, 287, 302, 310, 231, 333, 335, 347, 360, 365, 370, 372, 382, 391, 396, 397, 398, 400
Bardonnex	401
Basses Alpes	375
Bastions (jardin des)	270
Beaulieu	279
Bel-Air	429
Belotte (La)	355, 357
Berne	299
Bernex	240, 257, 457

	PAGES
Bofflens	309
Bohème	355, 357, 390
Bologne	333, 334, 503
Bon Saint Didier	239
Bonne	256
Bonvard	239, 242, 244, 386, 387, 428, 429
Bossey	225, 227, 250, 273, 276, 435
Bourg-de-Four	301, 378, 446, 484, 503, 509
Braille	273
Brugg	242
Burtigny	290, 326, 399
Calvin (rue)	243, 247, 344, 384
Cannet	298
Carouge	239, 241, 331, 369
Carre (Le)	300
Carthage	244, 324
Cartigny	457, 475
Céligny	230
Cessy	372
Chamoson	358, 381
Champel	272
Champreveyres	330
Chantepoulet	258, 326
Chaumont	270
Chavardon	344
Chêne	234, 274, 280, 351
Chevrier	436
Choisy	257, 458
Chougny	369, 423, 428
Le Coin	317
Collège	449
Collonges	300, 344
Cologne	275, 282
Compesières	410
Compois	272
Concise	330

	PAGES
Confignon	293, 485
Conthey	385
Corcellette	306, 307, 312, 313
Cornavin (porte de).	472
Corneto	226
Corsier 220, 226, 233, 235, 241, 377, 379, 439	
Courtilles	238
Coutance.	282
Cranves	258
Crevin	259
Croix d'Or (rue)	352
Cruseilles . 239, 240, 241, 242, 244, 314 315, 348, 353, 360, 385	
Divonne	274
Dôle	244
Douvaine . 233, 235, 236, 248, 252, 268, 428	
Drize	275, 281
Eaux-Vives 227, 228, 229, 230, 231, 236, 248, 249, 260, 275, 282, 306, 307, 308, 312, 313, 314, 317, 323, 329, 332, 338, 339, 346, 374, 386	
Edliswyl	359
Entrenans	273
Escholzmatt	270
Esery	259
Esserts	367
Estavayer	306, 307, 312, 313
Etienne-Dumont (rue). . 220, 317, 342, 398, 403, 405, 407, 427, 430, 445	
Etoy	377, 379
Etrembières	275
Evêché.	446, 447
Evire	290
Fins d'Annecy 239, 240, 242, 250, 252, 281, 359, 378, 379, 380, 385, 387, 388, 437	
Fort de l'Ecluse.	446
Frankengrab	243, 244, 245, 354
Fusterie	470
Gavot (pays de)	431
Genève, étymologie	320, 411
» et noms analogues 412-3, 415	
» graphies diverses	414
Genthod	458

	PAGES
Géronde	230
Giubiasco	234
Grézan.	322, 323
Grimentz.	399
Grisons	366
Groisy	290
Gryon	270
Habère Lullin	228, 230, 232
Hauterive . 304, 306, 330, 355, 356, 381	
Hermance	225, 257, 268
Hermeranges.	352
Hongrie	374, 380
Hradischt de Stradonic	357
Hurtebise	273
Ile (Genève)	451
Interlaken	366
Jargonnant.	273
Jussy	280, 458
Kärlich a. R	352
Kertsch	348, 391
Kreuznach	232
La Balme, cf. Balme	
Landecy	403, 404, 443
Langin.	428
Lans le Villard	399
Larnaud	323
La Roche.	224, 422
Lausanne	274
Léman (lac)	271
Limony	411
Liquisse (La)	355, 358, 373
Longemalle.	259, 296, 351, 451
Louèche	265
Lourdes	397
Lunnern »	285, 380
Lully.	485
Macchabées (chapelle des)	480
Madeleine (La), église de Genève 239, 259, 351, 362, 436, 438, 451, 454, 459, 472, 476, 480	
Maine	340, 341
Marchelepôt	235, 289
Martigny.	382, 383, 422
Martray (Le)	458
Mayence	375, 385

	PAGES
Mégève	263
Menthonnex	290
Merlinge	280, 410
Mies	268, 418
Möringen	304, 323, 330, 339, 340
Moillesulaz	255, 256, 260, 455
Molard (Genève)	279, 470, 471
Monthoux	255
Mont Riond	256
Morigny	317
Mornex	315, 501
Mulhouse (armoiries)	361
Muri	299
Nancy	300
Nernier	329, 331
Neuve (porte), Genève	218
Neys (Les)	423
Notre Dame de Grâce, Genève	481, 482
Nyon	363
Orsières	298
Oulaines (Les)	485
Palais (Rive)	274
Paquis, Genève	230, 231, 236, 306, 307, 312, 313, 314, 323, 329
Paris	243, 247, 252, 341, 355, 357, 384
Passeiry	235
Peney	417
Pennilucus	418
Perrignier	287, 321, 378, 379, 392
Perrière (La)	268
Pést	367
Pfaffenhofen	394, 395
Plainpalais	220, 274, 278, 279
Pregny	434
Reckingen	234
Reignier	243, 247, 257, 267, 287, 290, 310, 333, 360, 365, 370, 386, 387, 391, 400, 458
» casserole en argent	434, 439, 440, 443
Reims	429
Rhône	236, 272, 321, 379, 438, 443, 451
» (culte du)	277
» (pont du)	432, 433

	PAGES
Riddes	339, 341
Ripaille	258
Rive (porte de)	484
Robernier	288
Rue (armoiries)	362
Saint Antoine	392, 480
» Aubin	269
» Bernard (Grand)	290, 423
» Cergues	267, 344
Sainte Claire	481, 484
» Colombe	425, 426
Saint Gall	298, 359
» Genis	231, 239, 240, 243, 329, 331, 351, 364, 385, 387, 434, 439, 441
» Georges (cimetière de)	270
» Germain (église)	460
» Gervais	300, 326, 365, 437, 480, 482, 484
» Gervais (église de)	267, 454
» » (nant)	273
» Goar	391
» Jean des Grottes	481
» de Maurienne	461
» Moritz	271
» Pierre de Genève (le saint et la cathédrale)	218, 241, 258, 268, 289, 294, 303, 316, 320, 326, 360, 361, 365, 393, 395, 410, 417, 421, 426, 438, 439, 442, 446, 453, 455, 460, 465, 470, 479, 487
» des Mouillères, Arles	365
» Prex	228, 435
» Rémi	490
» Victor, de Genève (le saint et l'église)	320, 427, 428, 429, 435, 449, 454, 456
Saillon	382, 383
Salerne	373
Salève	209, 216, 222, 225, 227, 229, 230, 239, 250, 255, 256, 259, 263, 278, 283, 284, 290, 297, 317, 328, 342, 344, 367, 381, 421
» voûte des Bourdons	222, 229, 230, 239
» grotte de l'Ours	227
» caverne de la Table	250

	PAGES
Salève voûte du serpent.	317
» Mont Gosse	270, 275, 501
Salvan	269
Satigny.	279
Saverne	348, 391
Savoises (chemin des) (Genève)	429
Sayma	272
Sciez.	257, 458
Seine.	341, 357
Semine.	274, 281
Seujet.	279
Sierre	312, 339, 348, 396, 397, 426, 442
Sion	308, 355, 359
Soleure.	285
Soral.	371, 377, 380
Tavannes.	270
Tène (La).	377
Thoune.	338, 339
Tougues.	230, 233, 236, 275, 306, 307, 329, 331, 332, 355, 357
Tour Baudet	455
Trainant	273, 342
Tranchées	218, 220, 223, 235, 242, 250, 252, 255, 283, 286, 287, 317, 318, 346, 347, 352, 353, 363, 364, 374, 376, 394, 396, 398, 401, 405, 422, 431, 432, 436, 437, 445, 449
Treille	280
Treize Arbres	342
Troinex	258, 259, 263, 347
Tyrol.	348, 391

	PAGES
Université (Genève)	471
Uri	308
Ursel.	300
Ursern	298
Ursins	287, 298, 309, 392
Valais.	338, 355, 356, 358, 363, 371, 373, 382, 384, 385, 387
Vandœuvres	239, 242, 273, 280, 454
Vannes.	303
Vens.	411
Vernier.	458
Verona.	299
Versoix	218, 230, 273, 304, 315, 331, 346, 394, 418, 423, 434
Vésenaz	286
Vétroz	351, 384, 387
Vevey	363, 364
Veyrier.	213, 225, 226, 227, 228, 229, 230 284, 295, 389, 398, 459
Via Latina	408
Vidy.	410
Viège	319, 324, 388, 419, 420, 424
Villeneuve	382
Vil'y	458
Voirons	259, 283, 344, 427
Waben.	388, 390
Weisskirchen.	396
Windisch.	422
Wollishofen	355, 357
Yverdon	240, 245, 247, 369, 388, 419, 422
Zurich	317, 339, 340, 348

NUMÉROS D'INVENTAIRE

DES

OBJETS CONSERVÉS AU MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE

ET AU MUSÉE ÉPIGRAPHIQUE

	PAGES		PAGES
A	62 236	306 313, 341	
	542 236	397 382	
	545 228, note 1, 229	491 339	
	841 290	574 346	
	865 230	580 329, 330	
	2105 227, 228, note 2	734-8 323	
	2105 <i>bis</i> 227, 228, note 2	738 323, 355, 356	
	2243 228, 229	740 340	
	2373-4 225, note 2	741 339, 340	
	2377 229, 230	974 355	
	2281 284	979 312	
	4205 236	980 230, 231	
	4208 228, note 1	981 306, 307	
	4379 236	984 357	
	4834 228	1035 330	
	5614 355, 357	1036 330	
	6461 250	1153 253	
	6462 250	1214 329, 332	
	6463 227	1222 329, 338	
	6466 227	1349 304	
	8661 284	1388 304	
	8813 229, 230	1394-6 263	
	8816 215, note 4	1403 230, 231	
	8965 227	1404 230	
	8966 227	1414 230	
	8981 229	1417 230, 231	
	8982 229	1604 236	
B	25 323	1607 230	
	79 304, 304	1661 243, 245, 354	
	154 355, 357	1769 249, 332	
	156 312	1790 230	

PAGES		PAGES	
1831	312	5160	245, 247
2143	230	5163	382, 383
2158	233	5164	333
2231	329, 331	5189	381
2294	355, 357	5251	312, 313
2351	225, note 4	5252	307, 506
2386	329, 331	5346	312
2432	323	5349	339, 340
2438	323	5350	355, 357
2508	306, 307	5363	312, 313
2540	304, 305	5364	312, 313
2686	330	5367	312, 313
2794	330	5434	236
2797	355	5469	350
2793	357	5474	312, 313
2896	312	5564	312, 313
2897	306, 307	5568	355, 357
2986	312, 313	5599	306
3116	355, 357	5628	312, 313
3204	329, 332	5703	323
3225	312, 313	5725	340, 341
3226	236	5735	382, 383
3230	304, 306, 381	5796	228, 229
3264	330	5800	228, 229
3335	382, 383	5866	312
3623	312, 313, 314	5968	350
3624	312	6898	306, 307
3625	312, 313	C 1	220
3626	312, 313	2	220
3627	312	3	317
3629	306, 307	10	346, 347
3672	339	11	401
4021	230	20	317
4023	230	26	250, 252, 445
4311	355, 356	27	250
4608	330	28	252
4654	236	151	250
4668	355, 357	164	218, 394
4769	355, 357	172	223, 461
4780	340	173	235
4781	330	177	243, 247, 384
4790	234	178	341
4799	355, 356	184	243, 247
4800	330	192	436
5092	236	195	396

	PAGES		PAGES
196	286	1197	435
198	242	1232	218
207	309	1241	438
255	317	1249	378, 379
256	317	1251	317
257	317	1252	317
361	374, 376, 431	1275	385, 387
416	429	1280	253, 361
426	432	1282	250, 252
451	317	1285	329, 331
459	239, 241	1349	437
460	242, 244	1357	239
467	242	1358	239
468	242, 385	1370	351, 385, 387
469	239	1373	351, 385, 387
471	240	1376 (cf. St. Genis, trésor)	439, 441
472	240	1377 (cf. Reignier, patère)	439, 440
475	314-5	1379	240, 243
477	231	1382	239
489	437	1400	398
613	242	1401	427
618	228	1403	405
711	249	1430	403
714	405	1439	403
717	405	1463	398
718	436	1464	403, 404
758	436	1465	427
825	220	1466	427
834	228, 230	1467	431
835	230	1469	445
838	230, 232	1470	427
847	308	1471	405
850	218, 394	1472	430
868	239, 241	1473	436
908	239	1474	407, 408
995	461	1475	436
999	317	1476	403
1037	317	1479	243, 247, 341, 384, 461
1074	363, 364	1488	375, 376
1078	239	1634	226
1079	239	1639	394
1080	239	1704-5	386, 387
1081	239	1710	242, 244
1091	395	1711	242, 244
1095	443, 444	1712-3	386, 387

	PAGES		PAGES
1737	351	558	235
1749	220	559	235
1757	286	566	303
1773	429	I 148	312, 347, 349
1791	437	150	375
1906	438	372	312
1989	239	373	312
2013	240	374	312
2029	401	375	312
2034	342	413	401, 402
2050	352, 353	418	375, 376
2066	317	425	373
2076	317	573	387, 389
2091	317	574	375
2100	317	776	251
2105	401	792	234
2109	431	801	375
2111	220	M 5	377, 379
E 3	392	49	419, 420
32-5	314-5	58	375, 376
43	378, 379	70	363, 364
48	396	95	233, 235
69	372	99	419
106	309, 310	106	235
166	317	109	233, 235
167	317	125	375
168	317	144	374, 375
222	287, 392	175	380
223	302, 303	183	380
252	388, 390	184	380
276	321, 379	188	380
296	317, 318	257	234, 351
316	321, 378, 379	584	377
321	398	603	234
332	321, 378, 379	639	235
335	397	683	375
341	352	692	235
347	232	694	235
377	232	708	401
396	321, 322	739	355, 356
400-1	335	740	356
402	397	757	355, 358, 381
403	397	758	355, 358
404	365, 370, 397	780	355
557	289	788	374, 375

	PAGES
826	351
830	384, 387
835	232
836	230, 232
837	230
838	277
839	232
952	355, 385
1004	355, 357
1010	230, 232
1085	355, 359
1085 <i>bis</i>	355, 359
1086	355, 359
1112	352
1126	339, 341
1205	367
1221	357
1227	355
1236	230
1765	333, 334

(*Sans lettre spéciale*).

anc. 64	263
299	366
968	249
969	249
970	249
1268	359, 379
1271	239
1275	242
1279	437
1601	228
1639	218
1667	422
1740	232
1776	249
1794	250
1798	226
1821	382
1822	382
1823	382
1824	382
1926	400
1931	352
2162	251

	PAGES
anc. 2303	350
anc. 2356	381, 386, 388
anc. 2396	251
2828	234
2829	234
2837	234
2839	234
2842	234
2854	234
3315	269
3405	366
3406	366
3884	355, 358
3885	355
4329	220
4626	372
4796	312, 313
4997	366
5912	317, 318
5913	317
5914	317
5934	250
6226	366
6787	240, 242
6788-90	250, 252
6804	351, 352
6966	233
6967	254
6978	233
6981	233
6982	254
6984-7	254
6993	233
8881-95	225
9035	225

Musée Fol

MF. 934	306, 307
936	250, 253
967	355
1101	253
1152	386, 388
1271	433
3734	253
3805 <i>a</i>	408

	PAGES		PAGES
<i>Musée épigraphique</i>		181	360
2	410	182	434
3	427	186	421
4	427	187	421
5	428, 436	204	461
9	301	219-227	459
16	433	246	411
23	315	247	331
26	315	248	315
38	374	272	429
39	291, 372, 378	279	432
41	301	288	427, 449
48	447	312	365
49	461	328	416
56	375	329	436
58	437	354	289
69	303	355	289
77	331	363	447
91	378	366	436
105	452	367-9	293
109	429	391	316
110	437	402	395, 447
128 A et B	422	426	454
129	447	428	447
170	258	429	447
180	360, 361, 489	516	269
		5924	438

DUNANT, Catal. des séries gallo-romaines N°s X	p. 429
» » » » » XIII	436
» » » » » LXI	427, 428
» » » » » LXV	428
» » » » » LXVII	331
Médaillon de Saint Pierre (sans n°)	393
Dalles funéraires (sans n°)	258, 316

ALBERT GALLATIN

CITOYEN DE GENÈVE

MINISTRE DES ÉTATS-UNIS

par WILLIAM E. RAPPARD

Des quelques 300,000 Suisses, voire des quelques 30 millions d'Européens qui, depuis la découverte du Nouveau-Monde, ont traversé l'Atlantique à la recherche de la fortune, aucun ne connut une destinée plus imprévue et plus brillante que notre concitoyen Albert Gallatin.

Je retracerai d'abord d'un trait rapide la carrière américaine de ce grand Genevois. Je reviendrai en suite sur les rapports que, jusqu'à sa mort, il ne cessa d'entretenir avec sa cité natale.

*
* *

Le 1^{er} avril 1780, les proches d'Albert Gallatin apprirent, à leur stupéfaction, qu'il venait de partir pour l'Amérique avec un de ses amis. Il était né à Genève 19 ans auparavant et il y avait passé jusque-là toute sa jeunesse¹. Sa famille, originaire du Bugey, avait acquis la bourgeoisie genevoise en 1510 et avait, pendant dix

¹ Là où nous n'indiquons pas d'autre source, les faits relatifs à Gallatin sont empruntés à l'excellente biographie que lui a consacrée M. Henry Adams sous le titre *The Life of Albert Gallatin*, Philadelphie, 1880.

générations, joué un rôle important dans les affaires de la République. Ayant perdu son père en 1765 et sa mère cinq ans plus tard, Albert Gallatin avait été élevé par une parente éloignée, M^{lle} Catherine Pictet. Ses études au Collège et à l'Académie avaient été faciles et brillantes. Sa conduite était irréprochable et il aimait d'une véritable affection filiale celle qu'il appelait sa « tendre mère, M^{lle} Pictet ».

Rien dans son passé ni dans son caractère n'avait donc fait prévoir ce brusque départ, dont il n'avait prévenu personne. Sa grand'mère, M^{me} Gallatin-Vaudenet, avait pour lui des ambitions de grandeur nobiliaire qu'il ne partageait pas. Il est probable que des différends de famille, nés de son refus d'embrasser la carrière des armes, à laquelle elle le destinait, ait contribué à sa décision. Mais l'explication à la fois la plus simple et la plus plausible nous en est fournie par l'excellente M^{lle} Pictet elle-même.

Dans une lettre de recommandation qu'elle adressa bientôt après le départ de son fils adoptif au colonel Kinloch, un membre du Congrès américain qui avait séjourné à Genève, elle écrivait :

...Deux jeunes gens de ce pays, nommés Gallatin et Serre, n'étant pas contents de leur fortune, qui est effectivement médiocre, et s'étant échauffé l'imagination du désir de s'en faire une eux-mêmes, aidé d'un peu d'enthousiasme pour les Américains, prennent le parti de passer à Philadelphie. Ils sont tous deux pleins d'honneur, de bons sentiments, fort sages, et n'ont jamais donné le moindre sujet de plainte à leurs familles, qui ont le plus grand regret de leur départ ¹...

¹ ADAMS, *ouvr. cit.*, p. 25.

Les débuts de Gallatin en Amérique furent pénibles et malheureux. Malgré « l'honneur », les « bons sentiments » et la « sagesse » que vantait M^{lle} Pictet, et malgré l'intelligence et l'énergie dont il était par ailleurs abondamment pourvu, la fortune ne lui sourit guère. Il gagna d'abord sa vie en faisant très petitement le commerce de denrées coloniales. Puis il donna quelques leçons de français, entre autres au Collège, devenu depuis lors l'Université Harvard. Il servit ensuite d'interprète à l'agent d'une banque étrangère qui avait avancé de fortes sommes à l'Etat de Virginie. Occupation peu lucrative, mais qui eut l'avantage de le mettre en rapport avec quelques hommes politiques de la jeune république. Il participa ensuite à de vastes mais malheureuses opérations immobilières et passa des mois à arpenter des terrains à peine explorés. A cette occasion le bruit courut à Genève qu'il avait été tué par des Indiens. Nos *Archives d'Etat* possèdent une lettre autographe que Thomas Jefferson, alors ministre américain à Paris, écrivit le 1^{er} août 1786 au gouvernement genevois, pour rassurer sa famille à cet égard ¹.

En cette même année 1786, Gallatin, ayant fait un modeste héritage, acquit à George's Creek, en Pennsylvanie, un domaine agricole qu'il se mit à exploiter lui-même. C'est là qu'il amena sa première femme, Sophie Allègre, après son mariage en 1789 et c'est là qu'il la perdit quelques semaines plus tard. C'est là aussi qu'il fonda en 1796 la petite colonie de New Geneva, avec quelques-uns de ses anciens compatriotes que la révolution avait poussés à s'expatrier.

¹ Requêtes et rapports aux Conseils R. R. 1702-1794.

Mais si Gallatin travaillait sans relâche, il ne réussit pas à s'enrichir. Le 25 mai 1798 il écrivait au Genevois Delesdernier, de Russin, dont il avait fait la connaissance à Boston en 1780 :

... Je suis mauvais agriculteur et j'ai été malheureux dans plusieurs entreprises commerciales. J'ai tout juste réussi à vivre sans mendier et je ne suis ni plus riche ni plus pauvre qu'il y a douze ans. Le fait est que je ne suis guère fait pour gagner de l'argent. D'ailleurs je ne m'en soucie que peu, car mes besoins personnels sont faibles et mon esprit trouve plus d'agrément à poursuivre d'autres objets que le succès commercial ¹...

Cette inaptitude aux affaires privées, singulière chez un homme de son intelligence, de son énergie et de sa probité, semble avoir été un des traits dominants de son caractère. Il le constatait encore à 75 ans, à un âge et à une époque où ses éclatants succès publics lui permettaient d'en parler avec une résignation souriante et sans aucune amertume.

Le 3 septembre 1833 il écrivait à son vieil ami genevois Jean Badollet qui, sur son conseil, l'avait suivi en Amérique et qui ne s'y était pas plus enrichi que lui :

...Quoique les Genevois soient plutôt réputés pour cela, ni moi ni mes enfants, nous n'avons plus que toi le talent de gagner de l'argent ²...

Mais si Gallatin ne trouva jamais en Amérique la fortune matérielle qu'il était allé y chercher, il en con-

¹ *The Writings of Albert Gallatin*, éd. Henry ADAMS, Philadelphie, 1879, t. I, p. 13. Cette lettre fut écrite en anglais.

² ADAMS, *ouvr. cit.* p. 652. Lettre écrite en anglais.

quit une autre, plus haute, à laquelle il n'avait sans doute jamais aspiré avant de quitter sa cité natale.

Devenu citoyen américain en 1785, il fut élu membre de la Constituante de la Pennsylvanie en 1789 et membre de la Chambre des Représentants de cet Etat en 1790. Ses collègues l'envoyèrent siéger au Sénat fédéral en 1793, mais son élection fut invalidée, car il n'avait pas encore les neuf ans de «citoyenneté»¹ américaine exigée par la Constitution des Etats-Unis. En 1794 il fut élu à la Chambre des Représentants à Washington, où la force de son caractère et ses hautes capacités intellectuelles lui assurèrent d'emblée une place de premier plan. Il devint le chef parlementaire du parti qui défendait les principes fédéralistes et démocratiques et dont Jefferson était le représentant au sein du cabinet de Washington.

Lorsque Jefferson devint président à son tour en 1801, il appela Gallatin au poste de Secrétaire de la Trésorerie. Il lui confiait ainsi le plus important des portefeuilles ministériels, après celui des affaires étrangères. Confirmé dans ses fonctions par Jefferson en 1805, et par son successeur Madison en 1809, Gallatin fut donc ministre des finances des Etats-Unis pendant douze années consécutives.

En 1813 il fut chargé par le président Madison de négocier le traité qui devait mettre fin à la guerre dite de 1812 avec l'Angleterre. Il signa la paix de Gand le 24 décembre 1814.

¹ Qu'on veuille bien me pardonner l'emploi de ce néologisme inventé par le premier professeur d'économie politique de l'Académie de Genève. Cf. A.-E. CHERBULIEZ, *De la démocratie en Suisse*, Paris 1843, t. I. p. 185.

De 1816 à 1823 il passa à Paris, comme ministre des Etats-Unis, sept années dont il dit plus tard qu'elles « furent les plus agréables, sinon les plus utiles de sa vie ».¹

A son retour en Amérique en 1823, ayant dans l'intervalle refusé le portefeuille des finances, la présidence de la Banque des Etats-Unis et plusieurs autres positions aussi honorables que lucratives que la confiance de ses amis lui avait offertes, il accepta, bien qu'à contre cœur, une candidature à la vice-présidence des Etats-Unis. Il la retira peu de temps après, sans regrets mais non sans dignité, lorsque la grave maladie de Crawford, candidat de son parti à la présidence, changea l'aspect de la situation électorale.

En 1826 Gallatin fut chargé par le président Adams d'une importante mission diplomatique à Londres. Nommé ministre plénipotentiaire, il s'en acquitta à la satisfaction complète de son gouvernement et rentra en Amérique en 1827.

Le reste de sa vie, qui ne s'acheva qu'en 1849, fut consacré à la direction d'une grande banque à New-York, à des recherches économiques, financières et ethnographiques et à diverses entreprises d'utilité publique.

En 1843, à l'âge de 82 ans, il refusa une fois encore le portefeuille des finances, que le président Tyler aurait voulu lui confier. L'année suivante il sortit une dernière fois de sa retraite volontaire, pour présider à New-York une grande assemblée de protestation contre l'annexion du Texas et les progrès de l'esclavage.

¹ Lettre en anglais à BADOLLET du 29 juillet 1824. ADAMS, *ouvr. cit.* p. 598.

Par de tels services Gallatin s'est assuré une place d'honneur dans l'histoire nationale de sa patrie d'adoption. Il est à juste titre considéré par ses compatriotes d'outre-mer comme un des plus grands Américains de son temps.

Genève ne doit point l'ignorer. Elle peut d'autant plus librement s'enorgueillir des triomphes de ce fils illustre, qu'elle n'eut jamais de fils moins ingrat.

Le duc de Wellington, qui défendait les intérêts britanniques à Gand, crut flatter habilement l'amour-propre de son principal adversaire, en insistant sur l'estime et la confiance particulières qui lui inspirait son origine genevoise. Et James Gallatin, fils du ministre, assure dans son journal que Wellington ne se trompait pas sur les sentiments intimes de son père.¹ Plus tard, Louis XVIII, qui témoigna toujours une faveur marquée au ministre des Etats-Unis, lui dit un jour en plaisantant : « Donnez-nous donc des leçons de français, M. Gallatin. Nous vous donnerons volontiers des leçons d'anglais ! ». ²

Sa tournure d'esprit, non moins que son accent, parut toujours étrangère à ses concitoyens. Ses adversaires politiques s'en prévalaient souvent pour combattre les idées et l'influence de celui qu'ils appelaient « l'astucieux genevois ». ³ A envisager sa carrière dans son en-

¹ Le journal de ce sympathique jeune homme, âgé de 18 ans à la fin de 1814, fut publié à New-York en 1915, sous le titre *A great peace maker*. Quoique le fils n'ait nullement hérité des qualités sérieuses de son père, ou peut-être pour cela même, son journal est d'une lecture fort divertissante. Mais les historiens, auxquels il n'était d'ailleurs pas destiné, doivent déplorer ses trop nombreuses inexactitudes. *Ouvr. cit.* p. 34.

² *Ibid.* p. 124.

³ « Crafty Genevan » : ADAMS, *ouvr. cit.* p. 438.

semble, il paraît probable que seule son origine étrangère l'empêcha de parvenir à la magistrature suprême de sa patrie d'adoption.

Nous devons en apprécier d'autant plus hautement son indéfectible attachement à Genève. Qu'il nous soit permis d'en relever ici quelques traits trop oubliés.

*
*
*

La Genève et l'aristocratie que Gallatin quitta pour se rendre en Amérique en 1780 étaient celles qui, dix-huit ans auparavant, avaient condamné Rousseau et brûlé le *Contrat social* et l'*Emile*. Négatif convaincu, le futur ministre démocrate partageait alors tous les préjugés de son milieu. Mais la jeune république d'outre-mer allait bientôt exercer sur ses opinions politiques son influence émancipatrice.

Dans une fort intéressante lettre, datée de Philadelphie, le 1^{er} octobre 1783, et adressée à son ami Badollet, il raconte en ces termes sa conversion au libéralisme :

...Non, mon ami, il est impossible à un homme de sens et vertueux, né citoyen d'un Etat libre, et qui est venu sucer encore l'amour de l'indépendance dans le pays le plus libre de l'univers ; il est impossible, dis-je, à cet homme, quels que puissent avoir été les préjugés de son enfance, d'aller jouer nulle part le rôle de tyran ou d'esclave, et comme je ne vois pas qu'il y ait d'autre situation à choisir à Genève, je me vois forcé de renoncer pour toujours à ces murs chéris qui m'ont vu naître, à ma famille, à mes amis ; à moins qu'une nouvelle révolution ne change beaucoup la situation des affaires. Tu vois par ce que je viens de te dire que la façon de penser de mes parents n'influe point sur la mienne et que j'ai changé depuis mon départ de l'Europe. Il est tout simple qu'étant entouré de gens qui pensent tous

de la même manière, on s'habitue à penser comme eux ; dès que l'on commence à être de leur parti, le préjugé a déjà pris possession de vous, et à moins que par un heureux hasard la raison et le bon droit ne soient du côté que vous avez embrassé, vous tomberez d'écarts en écarts, de torts en torts, et vous ne verrez les excès auxquels vous vous serez abandonnés que lorsque quelque événement d'éclat vous aura ouvert les yeux. En voilà, je crois, assez pour me justifier d'avoir été négatif à dix-neuf ans, lorsque j'abandonnai Genève. Mais à 1,200 lieues on juge plus sainement ; le jugement n'étant plus embarrassé par les petites raisons, les petits préjugés, les petites vues et les petits intérêts de vos alentours, ne voit que le fond de la question, et peut décider hardiment. Si l'on se laisse gagner par un peu d'enthousiasme il y a mille à gager contre un que ce sera en faveur de la bonne cause. Voilà ce qui peu à peu produisit un grand changement dans mon opinion après mon arrivée en Amérique. Je fus bientôt convaincu par la comparaison des gouvernements américains avec celui de Genève que ce dernier était fondé sur de mauvais principes...¹

Cette lettre nous explique pourquoi ses déboires en Amérique et son attachement à sa ville natale ne suffirent pas à déterminer Gallatin à rentrer à Genève, comme sa famille ne cessait de l'y engager. Ce ne fut qu'en 1790, après le coup terrible que fut pour lui la mort de sa femme, qu'il envisagea un moment l'éventualité d'un retour. Il écrivit à Badollet le 8 mars 1790 : « ...Si je pouvais entrevoir seulement la possibilité de vivre dans ma patrie pauvrement, mais sans être à charge à personne, cette raison — ce qu'il devait à « sa digne mère » — seule me décidera, mais jusqu'alors je ne vois que trop la nécessité de rester ici...² » Mais cette possibilité, la

¹ ADAMS, *ouvr. cit.*, p. 47.

² ADAMS, *ouvr. cit.*, p. 74.

Révolution française venait de la détruire irrémédiablement. Même M^{lle} Pictet le reconnut et n'osait plus lui conseiller de revenir dans une patrie que les bouleversements dont elle était l'objet rendaient par trop inhospitalière.

Gallatin reprit vite courage. Ses premiers succès politiques bannirent bientôt de sa pensée tout projet de retour. Son second mariage — il épousa en 1793 une demoiselle Hannah Nicholson, de New-York — le fixa d'ailleurs définitivement en Amérique.

Mais il n'en continua pas moins à s'intéresser vivement aux destinées de Genève. Il avait appris avec satisfaction les premières concessions libérales du gouvernement aristocratique. Mais les excès de la Terreur, dont l'informa son ami d'Ivernois, modifièrent ses vues. « Genève est dans la situation la plus triste, écrivait-il à Badollet le 29 décembre 1794. Affamé également par les Français et par les Suisses, déchiré par des convulsions sanguinaires auxquelles l'esprit national paraissait si opposé, une grande partie de ses habitants cherchent, et sont obligés de (*sic*) quitter ses murs. »¹

Gallatin ne se borna pas à compatir aux malheurs des Genevois. Il s'employa activement à les soulager. Il fonda, à l'intention de ses concitoyens que la révolution chassait de la vieille Genève, la colonie de New Geneva en Pennsylvanie. Il s'intéressa aussi à un singulier projet de d'Ivernois, qui avait proposé de transplanter en Amérique l'Académie de Calvin. Son ami Jefferson accueillit avec enthousiasme cette idée qui paraissait un moment à la veille de se réaliser. Et l'on peut être assuré que

¹ ADAMS, *ouvr. cit.*, p. 145.

Gallatin ne fut pas le dernier à saluer avec sympathie ce « rayon de gloire genevoise qui traversa l'Atlantique », pour employer le mot heureux dont M. Charles Borgeaud définit l'épisode¹.

Au cours des années suivantes, qui furent pour Genève celles de la domination étrangère et pour Gallatin celles de sa plus grande activité politique, il semble avoir quelque peu perdu de vue les affaires de son ancienne patrie.

Mais on ne l'oubliait pas en Suisse.

Déjà en 1798 le révolutionnaire vaudois, J.-J. Cart, à son retour d'Amérique, avait entretenu le citoyen directeur Pierre Ochs « de Washington, d'Hancock, d'Adams, de Jefferson et du Genevois américanisé, Gallatin, bien digne de ses destinées². » Dans son fameux discours du 20 juin 1814, prononcé à l'occasion de la première cérémonie des Promotions que célébra la Genève restaurée, Sismondi cita parmi les Genevois qui à l'étranger avaient fait ou faisaient encore le plus d'honneur à leur patrie « Albert Gallatin, non moins vertueux citoyen qu'habile ministre des finances de la plus puissante des républiques³. »

Lorsque ses anciens concitoyens le surent à Gand, dans l'été de l'année 1814, ils désirèrent vivement le

¹ Charles BORGEAUD, *Histoire de l'Université de Genève*, Genève, 1900, t. I, p. 612 et s.

² J.-J. CART, *De la Suisse avant la Révolution et après la Révolution*, Lausanne, 1802, p. 9.

³ J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI, *Considérations sur Genève dans ses rapports avec l'Angleterre et les Etats protestants, suivies d'un discours prononcé à Genève sur la philosophie de l'histoire*, Londres 1814, p. 45.

revoir¹. Il avait conservé de vives amitiés à Genève. De plus, sa présence en Europe, en qualité de représentant attitré « de la plus puissante des républiques », ne pouvait laisser indifférente la plus petite des républiques européennes, dont les destinées encore incertaines dépendaient dans une large mesure de la bienveillance des grandes puissances.

Gallatin se rendit bien volontiers aux invitations qui lui furent adressées. Bientôt après la signature du traité de Gand, il prit le chemin de sa patrie. On se représente sans peine les émotions de ce ministre américain à son retour dans sa ville natale. Il ne l'avait point revue depuis que, trente-quatre ans auparavant, il l'avait quittée *en catimini*, obscur et sans autre fortune que son ambition. Nous le croyons volontiers lorsqu'il écrivit plus tard que, malgré son calme naturel, il ne fut plus maître de ses sentiments en cette occurrence. « Père était très excité, » nota dans son journal, son fils James qui l'accompagnait².

Le 25 janvier 1815, au lendemain de son arrivée, le Conseil d'Etat désigna deux de ses membres « Nobles Turrettini et Gaspard de la Rive... pour aller complimenter M. de Gallatin (*sic*) de la part du Conseil »³. Deux jours plus tard, « Noble Turrettini rapporte qu'il s'est rendu avec Nob. Gaspard de la Rive chez Monsieur Gallatin (*sic*), Ministre Plénipotentiaire des Etats-Unis

¹ Madame de Staël lui écrivit de Coppet le 31 juillet 1814 : « On souhaite beaucoup de vous voir à Genève... Vous savez que M. Sismondi vous a loué dans son discours à St-Pierre. » ADAMS, *ouvr. cité*, p. 531.

² *A great peace maker*, p. 46.

³ Registre du Conseil, 315, fol. 258.

d'Amérique au Congrès de Gand, dont ils ont reçu l'accueil le plus satisfaisant. » ¹

Gallatin passa un mois à Genève, au cours duquel il fut très chaleureusement fêté. Il assista au service funèbre célébré en l'honneur de la mémoire de Louis XVI, le 31 janvier 1815, à l'église de Saint-Germain. Le secrétaire d'Etat Turrettini, décrivant la cérémonie dans une de ses lettres inédites à Pictet de Rochemont, raconte que Gallatin occupait, aux côtés du Prince de Mecklembourg, un fauteuil devant la députation genevoise composée de trois Syndics et de neuf Conseillers d'Etat ².

Aux innombrables dîners donnés en son honneur à Genève, à Coppet et dans les environs, le ministre américain frappa tous ses hôtes par sa simplicité et par son intelligence. Voici quelques observations inédites à ce sujet :

Le 27 janvier, Turrettini écrivait à Pictet de Rochemont :

...Gallatin, l'Américain... est plein de feu et bien de figure, mais n'a pas une tournure, une présentation distinguées. Je crus entrevoir qu'il n'était pas entièrement sûr de la ratification du traité... ³

Dans son journal inédit, Marc-Louis Rigaud nota, en date du 8 février :

J'ai dîné chez M. Saladin avec M. Albert Gallatin ; le premier coup d'œil ne lui est pas favorable, il a quelque

¹ Registre du Conseil, 315, fol. 261.

² Lettre du 2 février 1815, Archives d'Etat, Pièces historiques, N° 5730. Pour le récit officiel de cette cérémonie, voir le Registre du Conseil, 315, fol. 273 et suiv.

³ Archives d'Etat, Pièces historiques, N° 5730.

chose de commun, mais la conversation anime sa physionomie et la conversation est tout pour lui. Il possède supérieurement tout ce qui tient à son pays sous le rapport de la politique, des mœurs, de l'agriculture et du commerce. Il répond avec facilité à toutes les questions qu'on lui adresse. Il n'a ni morgue, ni importance. Ses manières sont toutes républicaines¹.

Le 20 février, peu de jours avant son départ, Charles de Constant écrivait à sa sœur Rosalie :

J'ai dîné aujourd'hui à Morillon avec M. Gallatin d'Amérique qui va bientôt repartir, le cœur bien gros, dit-il, au point de regretter d'être venu. Il est venu avec timidité et défiance. L'accueil qu'il a reçu a fait disparaître tous ses préjugés. C'est un homme supérieur avec des idées arrêtées sur la politique et sur l'Angleterre, qui pourraient peut-être se modifier de manière à ne faire aucun tort à son esprit et à son caractère. Je ne l'envie point d'avoir l'Amérique pour patrie. C'est encore du fruit trop vert. Je suis convaincu que dans cent ans ce pays aura dépassé tous les autres².

C'est probablement à ce même dîner que Gallatin raconta l'amusante histoire que voici, dont Turrettini s'empressa de rendre compte à Pictet de Rochemont en date du 21 février. Après avoir renseigné le député genevois sur les événements du jour, Turrettini ajoutait :

Nous gardons encore le secret sur l'état des choses; bien différents à cet égard de ce que sont les Américains. Gallatin me disait hier qu'ils n'ont point de secrets en diplomatie, tellement qu'avant leur départ

¹ *Notes journalières de Marc-Louis Rigaud*, 1815. Obligeamment communiquées par M. le docteur Constant Picot.

² Bibliothèque publique et universitaire de Genève, *Manuscrits Constant*, 16, VI.

pour traiter à Gand on avait fait imprimer et publier leurs instructions. Que dans ces instructions, il leur était enjoint de demander certains dédommagements (très justes, ajoutait-il) mais de ne pas insister sur la demande en cas de refus. Qu'ils ont en effet formé la demande et qu'ils avaient espérance de réussir, tout au moins à faire renvoyer ce point pour l'avenir comme compensation. Mais que le gouvernement anglais, ayant reçu d'Amérique les instructions publiées, avait mis à côté de ces demandes articulées *inadmissible, inadmissible*. Il disait tout cela en riant beaucoup.¹

Cette charmante anecdote, qui pourrait s'intituler « les déboires d'un diplomate démocrate », n'est-elle pas de nature à faire réfléchir sur un problème de haute actualité ?

Quoique nous ne possédions pas de témoignage contemporain sur ce point, nous savons que Gallatin s'intéressa vivement à la situation politique de Genève au cours de sa visite en 1815. Dans une lettre datée de New-York, le 10 juin 1842, et adressée à Sismondi qui, étant mort quinze jours après à Genève, ne devait plus la recevoir, Gallatin disait :

... Il ne m'appartenait pas de donner des avis pendant mon séjour à Genève... Je ne pus cependant m'empêcher d'exprimer à quelques amis les craintes que m'inspiraient l'accroissement de territoire qu'on désirait et les dispositions singulières par lesquelles on avait restreint et entravé le droit de suffrage,

Genève n'a subsisté comme Etat indépendant que par une force purement morale à laquelle douze mille âmes de plus n'ajoutaient rien. Je craignais la malveillance des puissances qu'on dépouillait et surtout la difficulté d'amalgamer une population ignorante et catholique avec la

¹ Archives d'Etat, Pièces historiques, N° 5730.

nôtre. Cette dernière considération me paraissait beaucoup plus grave que l'inconvénient des enclaves. Mes desirs auraient été satisfaits par une lisière le long du lac qui rendit Genève limitrophe de la Suisse, et du côté de la Savoie par l'acquisition de Landessi et des autres hameaux protestants abandonnés par le traité de 1764.

Quant à la constitution, j'avais cru comprendre que les dispositions qui entravaient le droit de suffrage n'étaient que provisoires. Du moins M. le Syndic Desarts m'avait dit qu'on ne les avait adoptées qu'afin d'exclure des emplois publics ceux qui avaient été impliqués dans les meurtres judiciaires de l'an 1794. Et je m'étais flatté que ce qu'il y avait de défectif (*sic!* anglicisme) serait corrigé par degrés, tranquillement et légalement. L'ancienne aristocratie de Genève s'était toujours distinguée par ses lumières, son talent, son désintéressement et son excellente administration. Je suis sûr que ses descendants, qui ont gouverné pendant les vingt-sept dernières années, ont marché sur ses traces et n'ont rien laissé à désirer sous aucun de ces rapports. Mais je crains qu'ils n'aient pas pu se guérir d'un défaut qui semble être inhérent à tous les gouvernements, celui de ne pas se mettre au niveau de l'esprit du temps et des lieux, et de ne pas sentir la nécessité de prévenir les révolutions par des réformes spontanées. J'espère encore humblement que la providence qui a créé, conservé et protégé la République ne l'abandonnera pas dans cette crise dangereuse, et que la sagesse et le patriotisme éclairé des membres de l'assemblée constitutionnelle surmonteront les grandes difficultés de la tâche qui leur est imposée.¹

Les liens que Gallatin renoua dans sa cité natale en 1815, ne se rompirent qu'à sa mort. Après son retour en Amérique, il écrivit à son ami Badollet, le 29 juillet 1824, pour lui faire part des impressions que lui avaient laissées ce mois passé à Genève. L'intérêt de cette lettre écrite en anglais, me décide à en traduire ici quelques fragments².

¹ ADAMS, *ouvr. cit.* p. 598 et suiv.

² ADAMS, *ouvr. cit.*, p. 600 et suiv.

... Dix-sept années de domination étrangère ont uni les partis autant qu'ils peuvent l'être dans un pays libre. Les divergences d'opinion qui existent encore portent sur des détails d'ordre administratif. Les anciennes distinctions entre citoyens, si odieuses au peuple ont disparu. Le Conseil général et l'ancien Conseil des CC ont fait place à un Grand Conseil représentatif. Pour autant que j'ai pu en juger, la vertu et le talent sont presque les seuls titres que l'on demande aux candidats. Les noms les plus obscurs et les plus nouveaux s'y trouvent mêlés aux noms les plus anciens de la république. Dumont, Bellamy et deux Pictet s'opposent à Des Arts, d'Ivernois et à la plupart des vieilles perruques (qui ont cependant disparu). Mais quelle est la nature de cette opposition ? J'ai lu le compte-rendu de beaucoup de débats au sein de ce conseil. Indépendamment de l'intérêt que je trouvais à des questions qui, aux yeux de tiers, n'auraient qu'une importance locale et insignifiante, j'admirai l'esprit logique, la sincérité et la tolérance mutuelle dont ils témoignent. Ils ressemblent à des discussions amicales mais parfaitement libres entre membres d'une même famille relatives à leurs intérêts communs. Les anciennes mœurs ne se sont guère modifiées... la grande masse de la population vaut mieux qu'avant les révolutions. Elle est aussi purement genevoise, aussi peu francisée que vous pourriez le désirer... Combien puissant est le prestige moral de la vertu et de la science ! Alors que Venise, Gènes, la Belgique, etc., etc., ont été, sans égard aux vœux des populations, l'objet de marchandages sans scrupules, la Hollande et la Suisse ont échappé au démembrement, parce qu'elles avaient de l'esprit public et qu'elles étaient vraiment des nations. Et même la petite Genève fut respectée et rendue à la liberté, tandis que plus de quarante villes impériales furent laissées en la possession des princes qui s'étaient emparé d'elles avec la permission de Bonaparte...

Pendant la dernière année de son séjour à Paris, en qualité de ministre des Etats-Unis, Gallatin eut l'occasion de rendre à Genève et à la Suisse un service important. En 1823, à un moment où les nuages s'amonce-

laient à l'horizon de l'Europe et où la liberté de la presse qui régnait en Suisse menaçait d'attirer sur elles les foudres des puissances réactionnaires, alors maîtresses du monde, le gouvernement genevois fit prendre son avis sur la meilleure politique à suivre. Il conseilla la prudence et il fut écouté.

Nul ne peut mesurer exactement l'influence de ce conseil ni l'étendue des maux que la Suisse s'est épargnés en y conformant sa conduite. Mais il suffit de savoir, qu'ayant sollicité et suivi l'avis de Gallatin, elle échappa à tous les malheurs dont elle était menacée, pour en garder un souvenir reconnaissant à son ami d'outre-mer¹.

En 1842 encore, comme nous l'a montré la lettre à Sismondi, Gallatin prit une vive part aux affaires genevoises. Son expérience de la démocratie américaine lui permit de rassurer ses correspondants genevois sur les suites de la révolution de 1841. Et sa haute sagesse politique les engagea à ne pas se retirer de la vie publique. La lettre suivante, qu'il adressa à Louis Pictet, le 23 octobre 1842, après avoir pris connaissance de la constitution nouvelle, est bien curieuse à cet égard. Nous en reproduisons ici la partie principale, à l'intention des historiens genevois que pourrait rebuter la lecture de l'ouvrage anglais d'où elle est tirée :

Monsieur.... Il n'y a que quelques jours que j'ai reçu les divers projets, le rapport de la commission et la constitution de Genève, telle qu'elle a été adoptée, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je regrette encore plus la

¹ *Exp. succ. Cons. Représ.*, 1824, p. 9 et suiv.; *Mém. Ass. Constit.*, 1842, t. I, p. 526 et suiv.

manière dont cette révolution s'est opérée que son résultat. Quelqu'accoutumé que je sois au suffrage universel, je dois dire que d'après notre expérience ses effets sont plus nuisibles et plus dangereux dans l'administration et le gouvernement d'une cité, que dans ceux d'un grand pays. Mais s'il y avait nécessité absolue de considérer ce principe comme un fait déjà accompli, il me paraît que vous avez tiré tout le parti possible des circonstances où vous étiez placés et que la constitution est beaucoup meilleure qu'on n'avait le droit de l'espérer. Le rapport de la commission a abordé toutes les questions avec franchise et elles y sont discutées avec une profondeur et un talent remarquables. Il y a pour l'avenir bien des sujets de crainte ; mais l'espérance n'est pas perdue là où on peut parler ainsi au peuple et le convaincre par la raison sans en appeler à ses passions. L'embarras d'une population catholique est devenu inévitable ; mais elle ne peut s'amalgamer que difficilement, et elle dérange un des principaux éléments de la considération morale dont Genève jouissait. Malgré toutes ces difficultés, il me semble qu'on est en général trop effrayé des innovations qu'amène l'opinion publique et l'esprit du siècle. J'ai vu le temps où vos aïeux et les miens croyaient la république perdue parce que le peuple leur avait arraché le droit de déplacer annuellement la sixième partie du Conseil d'Etat, sans avoir cependant obtenu celui de choisir les remplaçants. Dans tous les cas je crois qu'au lieu de se retirer et de tout abandonner à quelques meneurs temporaires, il faut redoubler d'efforts, s'emparer de l'état de choses quel qu'il soit et apprendre l'art difficile, mais devenu partout nécessaire, de diriger dans un sens convenable au lieu de chercher à comprimer le formidable élément populaire, tant qu'il ne sort pas des voies légales et constitutionnelles. Le grand danger surtout avec les petits états est celui de l'appel à la force physique de ces émeutes qui renversent en un jour l'œuvre des années, et c'est celui surtout qu'il faut prévoir et savoir prévenir. Nous venons d'en faire l'expérience dans le petit Etat de Rhode-Island.

Il ne m'appartient pas de donner des conseils ; je vous raconte seulement ce que j'ai vu, un peu ce que j'ai tâché de faire ; et quoique je n'aie pas toujours réussi, je crois.

que mes efforts n'ont pas été entièrement inutiles. J'ai donc vu avec grand plaisir votre nom, celui de Messieurs Naville et de beaucoup d'autres qui ne me sont connus que de réputation, parmi ceux qui ont coopéré à la nouvelle constitution et qui continuent à se dévouer au service de la république. Avec la masse de lumières, de talents distingués, de vertus publiques et privées, dont Genève s'honore, j'ose encore espérer que la Providence qui a d'une manière presque miraculeuse conservé et protégé notre patrie, ne l'abandonnera pas entièrement, et qu'après des épreuves moins terribles que celles qu'essuyèrent vos pères, vous vous retrouverez placés dans une situation beaucoup moins pénible que vous ne paraîsez le craindre...¹

Cette lettre, intéressante autant que touchante, atteste clairement l'affection filiale que son vénérable auteur portait à cette vieille cité, qu'il ne se consola jamais entièrement d'avoir quittée² et où il tint à faire élever son petit fils.³ Elle reflète bien fidèlement aussi la carrière de cet ancien « négatif » genevois qui, né dans une république de 35,000 âmes, devint ministre de la grande démocratie d'outre-mer. Les opinions, les craintes et les préjugés du vieux républicain calviniste s'y mêlent curieusement aux espoirs et à la confiance qu'il devait à la connaissance de sa jeune patrie américaine.

¹ *Writings*, etc., t, II, p. 601.

² ADAMS, *ouvr. cit.* p. 610, 645.

³ ADAMS, *ouvr. cit.* p. 650. M. Albert Dunant, ancien conseiller d'Etat, a très aimablement consenti à compléter ma documentation sur ce point par les renseignements suivants : Peu de temps avant sa mort, dans une lettre annexée à son testament, Gallatin avait exprimé le désir que ses descendants conservassent leur bourgeoisie genevoise, comme il l'avait conservée lui-même, et qu'ils fissent inscrire à l'état-civil genevois les naissances, les mariages et les décès survenus dans leur famille. Ce désir a été respecté jusqu'ici.

La pensée de Genève, qu'il appelait encore « notre patrie » plus de soixante ans après l'avoir quittée, ne l'abandonna jamais. En 1842 il chargea Sismondi de remettre de sa part à notre bibliothèque publique la collection de ses œuvres en quatre volumes.¹ Et deux ans avant sa mort, à l'âge de 86 ans, il rédigea encore — ce fut même son dernier écrit important — une notice historique sur Genève et son Académie, qui se lit toujours avec intérêt.²

* * *

Albert Gallatin, au cours de sa longue, active et brillante carrière, n'oublia donc jamais sa cité natale. Peut-on affirmer, en bonne conscience, que Genève ait récompensé sa fidélité, par une fidélité égale ?

Je n'ose répondre. Mais je demande s'il convient vraiment d'attendre le second centenaire de sa naissance pour élever à sa mémoire le monument auquel il a droit.

Je ne le pense pas. Pour réparer cet oubli avant qu'il ne soit une faute et une injustice, ne conviendrait-il pas de saisir la merveilleuse occasion qui se présentera bientôt, demain peut-être ? Le prochain rétablissement de la paix du monde serait, en effet, une occasion unique pour honorer en Albert Gallatin, à la fois la cité où il est né, le pays qu'il a servi et la cause de l'ordre international, dont il fut un des plus ardents promoteurs.

C'est à Genève que J.-J. de Sellon fonda en 1830 la première société de la paix qui ait vu le jour sur le continent de l'Europe. C'est à Genève que fut conclue en 1864 la Convention pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées de campagne. C'est à Genève que se constitua en 1867 la Ligue internationale

¹ *Writings*, etc. t. II p. 597.

² *Writings*, etc. t. II p. 639 et suiv.

pour la Paix et la Liberté. C'est à Genève enfin que siégea le fameux tribunal de l'Alabama, dont l'intervention, en empêchant une guerre qui paraissait inévitable, assura au principe de l'arbitrage une de ses premières et plus éclatantes victoires¹.

C'est aux Etats-Unis d'autre part que revient l'honneur d'avoir, dès les débuts de leur histoire, marché à l'avant-garde de l'armée des nations, qui demain triomphera définitivement du fléau de la guerre. Le traité de Gand, dont Gallatin fut le principal négociateur, fut un des premiers grands actes internationaux où une application très large du principe de l'arbitrage ait été prévue. Depuis lors les Etats-Unis n'ont cessé de proclamer ce principe et d'en étendre l'application. En 1882 ils tentèrent même d'y gagner le monde entier par la fameuse initiative du président Arthur. Un seul pays — la Suisse — répondit alors favorablement à leurs avances.² Mais ils se laissèrent si peu décourager, qu'aujourd'hui encore le président Wilson n'a eu qu'à puiser dans les traditions nationales et internationales de son pays, pour apparaître à toute l'humanité éclairée, comme le véritable héraut d'une ère nouvelle, l'ère de la paix par la justice démocratique.

Cette ère, Gallatin l'avait déjà entrevue et au cours de toute son activité publique il ne manqua pas une occasion d'en hâter l'avènement. A Washington, à Gand, à Paris et à New-York il témoigna, par sa plume et par ses actes, de sa foi en un ordre international pacifique, fondé sur le droit. S'adressant en 1842 à son ami Ash-

¹ Alfred H. FRIED, *Handbuch der Friedensbewegung*, 2^{me} éd. Berlin 1911, t. I p. 162 ; t. II p. 60, 76, 78, 82.

² FRIED, *ouvr. cit.* t. I p. 171 ; t. II p. 91 et suiv.

Burton, que le gouvernement britannique avait envoyé aux Etats-Unis pour régler de graves différends qui menaçaient la bonne entente des deux pays, il lui écrivait ¹:

... J'espère que de notre côté les motifs élevés l'emporteront sur les sentiments de susceptibilité excessive et sur les considérations d'intérêt local. J'ai la plus grande confiance dans votre bon jugement, dans votre parfaite connaissance de la situation, dans votre franchise et dans votre ardent désir de conserver la paix et de raffermir l'amitié entre nos deux nations parentes. Vous ne sauriez appliquer vos facultés à une tâche plus utile et plus noble. Je suis maintenant dans ma quatre-vingt-deuxième année. Lorsque je jette un coup d'œil rétrospectif sur ma longue carrière, et que je me rappelle les nombreuses fautes et erreurs que j'ai commises, je trouve la plus réconfortante consolation dans la conscience d'avoir toujours été un ministre de la paix. J'ai en effet consacré les vingt dernières années de ma carrière publique presque exclusivement à empêcher la guerre tant que je l'ai pu, à travailler au prompt rétablissement de la paix et à régler ensuite tous les différends selon mes capacités. Puisse Dieu seconder vos efforts et vous permettre d'achever votre sainte tâche !...

Je l'entrevois déjà le monument que nous devons élever à ce grand « ministre de la paix ». Ornement d'une de nos places publiques, qui s'honorerait en prenant son nom, hommage de gratitude civique rendu par Genève à un Genevois illustre, il serait en même temps le symbole d'une précieuse amitié internationale. Il attesterait l'amitié des deux républiques sœurs auxquelles Albert Gallatin resta jusqu'à sa mort également attaché et qu'une commune tradition démocratique et fédérative destine à collaborer à la grande œuvre d'où sortira, par la paix et par la justice, l'humanité affranchie de demain.

¹ ADAMS, *ouvr. cit.*, p. 670. Lettre écrite en anglais, datée de New-York, le 20 avril 1842.

L'ÉTABLISSEMENT GENEVOIS

DE

NOVOÏ-LANCY

1807-1813

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

par OTTO KARMIN



Parmi les papiers de Francis D'Ivernois, conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, se trouve une lettre ¹ d'apparence mystérieuse et dont la signature : *Ex manu notus* ajoute encore à ce caractère énigmatique, évidemment recherché par l'expéditeur ².

Voici cette lettre, écrite de Lancy ou de Genève et dont l'auteur est indubitablement — une autre pièce l'établit, si tant est que ce soit nécessaire — Charles Pictet-de Rochemont, le futur ministre plénipotentiaire de la Suisse (1755-1824) :

¹ Papiers D'Ivernois. Correspondance, tome II, année 1813.

² Cette prudence est fort compréhensible : la France — donc Genève aussi — était alors en guerre avec la Russie, et de plus D'Ivernois était, depuis 1798, au ban de l'Etat français.

Monsieur ¹

Le Chevalier Francis Divernois

St Petersburg

3. J. 1813

Monsieur

Il s'est passé près de vingt ans depuis que nous rêvions ensemble la restauration de notre patrie. C'est d'avoir bien de la confiance que d'espérer en votre souvenir après un temps si long ; mais je sais que votre cœur a fort bonne mémoire, que vous m'aviez témoigné de l'amitié, et que dans tous les temps vous avez eu, Monsieur, un grand plaisir à obliger.

Là où nous étions attachés il a fallu brouter. Je n'ai pas eu, comme vous, le bonheur que vous devez à une grande injustice ², celui de servir efficacement une cause qui malgré les apparences est demeuré la nôtre ; mais au moins j'ai cherché à soustraire les miens à la fatalité qui en enveloppe tant d'autres. Vous saurez, par celui qui vous fera parvenir ceci ³, l'historique de l'établissement qu'il a formé, et quel éminent service vous pourriez lui rendre en rappelant *fortement* ce qu'on lui a promis et qu'on lui retient, dans le moment où cela lui serait de la plus grande importance à obtenir.

Sapienti pauca. Celui qui a été ici pour son éducation en 1788 et qui y est revenu en 1808, est très bienveillant. Il connoit bien l'affaire dont il est question et vous

¹ Orthographe conservée, ponctuation modernisée.

² Allusion à l'exclusion de D'Ivernois du droit de devenir Français, lors de la réunion de Genève à la France en 1798.

³ Charles-René Pictet (1787-1856), connu comme Pictet-Cazenove, le fils aîné de Pictet-de Rochemont ; a été plus tard chambellan du roi de Bavière et son chargé d'affaires à Paris ; conseiller de cour de l'empereur de Russie ; membre du Conseil représentatif de Genève.

secondera si, comme je le présume, il a aujourd'hui voix au chapitre¹.

Vous appercevrez promptement, Monsieur, de quels développemens l'entreprise dont il s'agit est susceptible, dans les relations qui s'établissent et que tout annonce devoir être durables², car le point de culmination³ est passé : certes, il en est temps.

Que ne puis-je, Monsieur, vous écrire sans gêne ! j'aurais bien des choses à dire qui pourraient vous intéresser. Celui qui vous écrivait à la terre sainte sur nos projets américains et qui recevait, dans un temps où vous aviez *mal au poignet*, des lettres que nous déchiffrions ensemble avec tant de plaisir, se rappelle à votre amitiés⁴.

Je rencontre quelquefois votre excellent beau-frère⁵. Je vois quelquefois de loin cette maison que nos tuiles ont couverte et que son nom a protégée contre les voleurs⁶. J'entrevois maintenant la possibilité d'un temps où vous reverrez tout cela et où nous repasserons ensemble « *varios casus et tot discrimina rerum.* » Vous retrouverez, Monsieur, bien des amis, bien des appréciateurs, et des gens qui n'ont pas cessé d'être vos alliés, malgré les distances, le temps et les circonstances.

Agréez mes excuses de mon importunité dans un moment où tant de choses importantes vous occupent. Je voudrais pouvoir vous offrir, en échange quelque service dans ce pays-ci ou ailleurs. Ce serait pour moi une grande jouissance. Veuillez en être bien convaincu, ainsi que de tout mon dévouement.

*Ex manu notus*⁷

(paraphe)

¹ Nous ignorons à quel personnage ces lignes font allusion.

² Les relations anglo-russes.

³ Du pouvoir napoléonien.

⁴ ?

⁵ Gaspard-Pierre-Alexandre Delor, qui avait épousé, le 23 septembre 1793, Marie-Françoise D'Ivernois, la sœur cadette de Sir Francis.

⁶ ?

⁷ Cette manière de signer n'est pas isolée chez Pictet-de Rochemont. Cf. sa lettre à Pictet-Diodati, du 28 janvier 1814 (EDMOND PICTET, *C. Pictet de Rochemont*. Genève, 1862, p. 107).

Voici, maintenant, la lettre de Charles-René Pictet :

Odessa le 24 Février 1813.

Monsieur,

Vous serez sans doute surpris de recevoir des côtes de la mer Noire cette lettre, et son incluse que je vous fais passer sous le couvert de nos compatriotes Messieurs Duval¹, avec lesquels je suppose que vous êtes en relation. La lettre ci-incluse sans signature est de mon père, Mr Pictet de Rochemont, avec lequel vous fûtes lié jadis, et qui espère assez en votre souvenir et votre amitié, pour réclamer vos bons offices à Petersbourg auprès d'un homme influent à la Cour, (le Comte Kotchoubey²), avec lequel vous avez surement, Monsieur, des relations. L'affaire dont il s'agit, et que je vais vous développer s'est entamée lorsqu'il étoit ministre de l'Intérieur ; il l'a poussée avec vigueur, nous a toujours témoigné beaucoup de bienveillance, et j'en suis sûr, son désir de nous obliger n'a besoin que d'être réchauffé par quelqu'un qui puisse lui rappeler l'affaire en question avec un peu de suite et de vigueur. Si vous vouliez, Monsieur, être ce quelqu'un-là, vous pourriez nous rendre le service le plus essentiel.

Avant de vous dire de quoi il est question, je vais vous faire en peu de mots l'historique de l'Etablissement de croisemens pour l'amélioration des laines que nous avons formé dans les environs d'Odessa. Vous avez peut-être su, Monsieur, que mon père, porté par son goût et les circonstances à faire de l'Agriculture son occupation favorite³, s'étoit formé auprès de Genève⁴ une fort belle bergerie de bêtes à laine merinos⁵, et s'étoit

¹ Les neveux d'Etienne Dumont, établis à St-Pétersbourg.

² Victor Pavlovitch Kotchoubey, 1768-1834, alors chancelier de l'Empire russe.

³ Cf. EDMOND PICTET, *o. c.*, pp. 63-68.

⁴ à Lancy, alors en « terre de Savoie ».

⁵ Ces mérinos étoient des bêtes achetées à Rambouillet ; elles descendaient de mérinos espagnols. La question de la

fort occupé dans nos contrées de cette amélioration, l'une des plus importantes branches de l'agriculture.

Il y a six ans que l'Empereur Alexandre, ayant demandé à notre ville de Genève des renseignemens particuliers sur nos pompes à feu et nos machines à incendies qui, ainsi que vous le savez, y sont fort perfectionnées, je fus chargé de lui présenter un assortiment complet de modèles de ces machines, et de donner là dessus tous les détails que Sa Majesté pourroit désirer savoir ¹. Je fus à Pétersbourg, et le Comte Kotchoubey me présenta à l'Empereur, auquel je fis hommage de ces modèles au nom de notre ville. Mon père pensoit dès lors à former en Crimée un Etablissement de croisement pour les bêtes à laines, frappé des avantages que présentait pour ce genre d'Industrie un vaste pays de pâturages peu habité, par conséquent peu cultivé, et un climat doux. Il sentit de quelle extension seroit susceptible un pareil Etablissement dans ces contrées, et j'en parlai au Comte Kotchoubey, qui saisit cette idée avec empressement, et vit tout de suite de quelle importance cette branche pourroit devenir pour toutes les provinces de la nouvelle Russie ². La Campagne de Tilsit ³ retarda l'exé-

laine mérinos préoccupait à cette époque vivement les pouvoirs publics, les éleveurs et les fabricants en France. Cf. MOREL DE VINDÉ, *Mémoire sur l'exacte parité des laines mérinos de France et des laines mérinos d'Espagne, et sur la vraie valeur que devroient avoir dans le commerce les laines mérinos françaises..... suivi d'un rapport fait à l'Institut de France... par MM. Huzard, Silvestre et Tessier*. Paris, 1807.

¹ Voir des détails sur cette mission dans EDOUARD CHAPUISAT. *La Municipalité de Genève pendant la domination française*. Genève-Paris, 1910, t. II, pp. 336-337. — La décision d'envoyer en Russie Charles-René Pictet fut prise le 27 juillet 1806.

² Les provinces cédées par la Turquie à la Russie, par les traités de paix de Kutchuk-Kainardchi (1774) et de Jassy (1792).

³ C. a. d. la campagne précédant la paix de Tilsit, batailles de Czarnovo, Poulitousk, Golymine, Preussisch-Eylau, Heilsberg et Friedland. Le traité de Tilsit est daté du 7 juillet 1807.

cution de ce projet, et en attendant le Comte Kotchoubey remit le département de l'Intérieur au Prince Alexis Kourakin¹, qui prit connoissance de l'affaire et me témoigna beaucoup d'obligeance. Sur ces entrefaites, le Duc de Richelieu², Gouverneur d'Odessa et des trois Gouvernemens d'Ecatherinoslaw, de Cherson et de Tauride, et fort lié avec le Comte Kotchoubey, vint à Petersbourg. Je me fis présenter à lui ; je lui parlai de nos projets d'Etablissement dans les provinces de son ressort ; il saisit l'idée avec chaleur, m'engagea fortement à persister, et me proposa de venir avec lui voir le pays et choisir un endroit convenable. Nous partîmes ensemble de Petersbourg, et après avoir parcouru ces provinces, je me convainquis des grands avantages qu'elles offroient pour la branche d'Agriculture que nous nous propositions d'y faire fleurir. Après quelques mois de séjour à Odessa, je repartis pour Genève, afin de prendre langue avec mon père, de mûrir nos projets, et me proposant de terminer par correspondance nos arrangemens projetés avec le Gouvernement. Cela fut fait effectivement, et voici la substance du contrat que nous fîmes avec la Couronne : Le Gouvernement s'engagea à nous avancer, sans intérêt, la somme de Cent mille Roubles assignations de banque, laquelle somme nous devons restituer au bout de quinze ans, et à nous donner en toute propriété dans les environs d'Odessa, douze mille dissétines³ de terres, pour y former notre Etablissement de croisemens. Nous nous engageâmes de notre côté à transporter sur cette terre au moins 600 bêtes à laine de race pure merinos, et à donner au croisement de nos béliers avec des brebis du pays toute l'extention possible. Cet arrangement fait, mon père fit partir de Genève un troupeau de plus de 800 merinos, et après six mois d'une route fatigante et dangereuse⁴, la plupart de nos merinos

¹ 1752-1818.

² Armand-Emmanuel Duplessis, duc de Richelieu, 1766-1822, gouverneur d'Odessa depuis 1803, le futur ministre de Louis XVIII.

³ = 13,110 hectares.

⁴ La route passait par Schaffhouse, Ulm, Nuremberg, Dresde, Görlitz, Breslau, Cracovie.

arrivèrent à Odessa en bon Etat. Il y a eu trois ans l'automne dernier que cette colonie est transplantée ici. Je l'avois précédée, afin de préparer les bâtisses et les provisions de fourrages nécessaires pour les hiverner, et il étoit stipulé que je devois toucher, en arrivant à Odessa, la somme nécessaires pour ces avances, et le reste des cent mille Roubles aussitôt que nos troupeaux seroient arrivés. Soit mauvaise volonté, soit négligence des Subalternes, je ne pus toucher qu'une partie de la somme promise à l'arrivée des troupeaux et le reste ne me fut livré que plusieurs mois après l'expiration de l'Epoque stipulée dans le Contrat. Ce premier manquement de la Couronne à ses engagements nous fit beaucoup de tort, premièrement en ce que le cours du change ayant baissé subitement, le prix de la main d'œuvre pour les bâtisses nécessaires, et celui des brebis du pays que j'achetai pour croiser avec nos béliers Espagnols, haussa dans la même proportion. Secondement, en ce que ne pouvant acheter ces brebis la même automne, nos croisemens furent retardés d'une année. Je protestai contre le tort extrême que nous avait fait ce retard, en faisant valoir la promptitude et le bonheur avec lequel nous avions rempli nos engagements; mais une fois que l'on nous tenoit, nous et nos troupeaux, l'on ne s'embarrassa guères de cette réclamation, et malheureusement le Comte Kotchoubey n'étoit plus au ministère.

J'achetai cependant des brebis du pays pour croiser et l'Etablissement se soutint en bon Etat, malgré deux hivers rigoureux et une maladie contagieuse qui fit assez de ravages.

Mon père étoit resté en correspondance avec le Prince Alexis Kourakin, alors ministre de l'Intérieur, et continuant de réclamer contre le tort prodigieux que nous avoit fait le retard des fonds à nous promis à une époque fixe, il obtint de lui en dédommagement la promesse d'un nouveau prêt de 40 mille Roubles, aux mêmes conditions que le précédent, c'est à dire pendant quinze ans sans intérêt.

Malgré cette promesse cet argent ne vint point, et en attendant Monsieur de Kozadavleff ¹ succéda au Prince

¹ Jean-Pierre Kosadawleff.

Kourakin dans le ministère. Quoiqu'il ne connut pas aussi bien toute l'affaire que le Prince Kourakin et qu'il fallut recommencer à lui expliquer le tout, nous en obtinmes cependant la promesse de ces 40 mille Roubles, moyennant des sûretés ou hypothèques sur des immeubles, et il écrivit au printemps dernier au Duc de Richelieu qu'aussitôt que j'aurois envoyé à Petersbourg les sûretés nécessaires, il tenoit cette somme à ma disposition. Quoique ce ne fut pas là la promesse du Prince Kourakin, et que j'eusse espéré que notre Etablissement, nos bâtisses et nos troupeaux se montant à près de dix mille bêtes, soit merinos, soit métis, soit brebis communes, pourroient servir de garantie suffisante pour ce prêt, cependant j'envoyai immédiatement au ministre pour cinquante mille Roubles d'hypothèques, pour lesquelles j'ai payé à Odessa six pour cent de cette valeur. C'étoit donc pour nous comme si nous eussions emprunté de l'argent à 6 %, au lieu de le recevoir sans intérêts, ainsi que cela nous avoit été promis. Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque je reçus du ministre, par la voye du Duc de Richelieu, la réponse en date du 11 septembre, sous le N^o 524, que n'ayant pas envoyé ces sûretés immédiatement, la somme mise à ma disposition étoit rentrée au trésor pour d'autres usages, et que d'ailleurs la force des circonstances de la guerre faisoit que la couronne ne pouvoit faire pour le moment aucun prêt de ce genre.

Cette seconde raison pouvoit être valable, attendu que la politique ne s'accorde pas toujours avec une justice exacte, et qu'un Gouvernement peut se croire en droit de violer ses promesses lorsqu'un intérêt pressant l'exige. Mais la première n'étoit évidemment qu'une défaite, attendu que dès que j'avois su la réponse du ministre, j'avois envoyé les sûretés, ayant grand besoin de ces 40 mille Roubles.

Dès lors, la peste qui a ravagé ces contrées cette automne¹, et la guerre importante vers laquelle tous les esprits étoient tendus, m'ont empêché de réclamer et de représenter que j'avois de nouveau été obligé de payer

¹ La lettre de Charles Pictet est d'ailleurs criblée de petits trous faits en vue d'une désinfection.

inutilement trois mille Roubles pour les sûretés que j'avais envoyées sur la foi de la lettre du ministre. Maintenant que les circonstances ont changé, maintenant que par la plus glorieuse campagne la Russie a repoussé la plus injuste des agressions, je me crois en droit de rappeler les promesses qui nous ont été faites, et d'en prêter l'exécution.

Voilà, Monsieur, un historique abrégé de notre Etablissement. Vous appercevrez promptement quelle extension il peut acquérir par les nouvelles relations qui vont s'établir avec l'Angleterre et assurent un débouché à nos laines, et de quelle importance cette branche d'Industrie peut devenir pour toutes ces provinces que la nature semble avoir destinée à fournir des laines à l'Europe, pour peu que le Gouvernement veuille en encourager l'extension.

Vous voyez aussi, quel est le service que nous ôsons réclamer de Votre Obligeance. Il s'agiroit d'appuyer fortement auprès du Comte Kotchoubey, ou des gens influens avec lesquels vous pourriez être en relation, sur l'extrême importance, à ce qu'il y a pour nous, à ce qu'on mette le plutôt possible à ma disposition ces 40 mille Roubles depuis si longtemps promis, sans exiger d'autres sûretés que celles que fournissent nos troupeaux, nos terres et nos bâties, et qu'on me restitue les 3 mille Roubles que j'ai été obligé de payer en vain pour les sûretés que j'ai envoyées sur la foi des promesses du ministre.

Une réunion de circonstances fait que l'exécution de ces promesses est devenue indispensablement nécessaire au succès de l'Etablissement que nous avons fondé : 1^o L'été dernier qui a été d'une extrême sécheresse a rendu les fourrages rares, et la main d'œuvre pour les faucher a été d'une extrême cherté. On payoit un ouvrier un Rouble et demi par jour. — 2^o Les Français nous ont brûlé à Moscou la plupart des laines que nous avoit fourni la tonte de l'année, et que j'y avois envoyées pour être vendues. — 3^o La peste survenue en même temps a gêné toutes les communications, a empêché la vente de nos bêtes, et a rendu toutes nos opérations d'une extrême difficulté. — 4^o Enfin pour que rien ne manquat à cette année désastreuse, un hiver d'une rigueur telle que de mémoire d'homme on ne se rappelle d'en avoir vu un

pareil dans ces contrées, m'a obligé à des dépenses extraordinaires en fourrages, trop heureux d'avoir sauvé nos troupeaux, tandis que tous les propriétaires mes voisins perdoient les leurs. Malgré tant de causes, cependant notre Entreprise s'est soutenue; elle ne peut plus que prospérer, pour peu que le Gouvernement nous donne la main. C'est pour obtenir cette aide, Monsieur, que nous prenons la liberté de vous prier d'intervenir auprès du Comte Kotchoubey ou auprès des influens. S'il savait exactement de quelle importance il est pour l'Entreprise, dont il a été le premier fauteur, que le Gouvernement nous accorde ce qu'il nous a promis, je suis sûr qu'il s'y emploierait avec chaleur. J'ai hésité sur la convenance de lui écrire moi-même, mais j'ai pensé que dans ce moment il devoit avoir bien d'autres écuelles à laver. Je n'ai pas voulu non plus, dans ce moment, en reparler au Duc de Richelieu, quoique sûr de sa bonne volonté, et qu'il connaisse la justice de notre cause, parce que je sais qu'il n'est pas très bien avec le ministre actuellement en place.

Veillez, Monsieur, me répondre au plutôt en peu de mots ce que vous augurez de l'affaire et si vous jugez convenable que j'écrive au Comte Kotchoubey ou que j'en parle de nouveau au Duc de Richelieu. Adressez votre lettre chez Messieurs d'Espine. Revilliod et C^{ie}, nos compatriotes, à Odessa, ou bien faites la passer par Messieurs Duval, qui vous remettront celle ci.

Je ne sais si vous connoissez de réputation le Docteur de Carro¹, un de nos compatriotes fixés à Vienne depuis maintes années. Il est en correspondance avec mon père et moi, il jouit de notre entière confiance, et c'est par lui que passent ordinairement nos lettres. Il vous connoit de nom, Monsieur, vous regarde comme un des martyrs de la bonne cause et m'a témoigné le plus vif désir d'entrer en relation avec vous. Si vous jugez à propos de faire passer par Vienne voire réponse à mon père, ce qui

¹ Jean de Carro, 1770-1851, propagateur de la vaccination de Jenner et des fumigations sulfureuses; collaborateur de la *Bibliothèque britannique* (plus tard *universelle*). Auteur de nombreux ouvrages de médecine. Il fit beaucoup pour faire connaître les eaux de Carlsbad.

est plus court que par Odessa, veuillez l'adresser au Docteur Jean de Carro à Vienne.

Mille pardons, Monsieur, de mon importunité; il faut avoir bien de la confiance en votre obligeance pour vous charger d'une pareille commission. Veuillez me donner au plutôt une réponse sur ce que vous espérez et ce que je dois faire, et agréez l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Monsieur

Votre très humble très obéissant serviteur,

C. R. PICTET DE ROCHEMONT ¹

D'Ivernois ne reçut cette lettre qu'après son départ de Pétersbourg. Nous ignorons s'il put faire quelque chose en faveur de son compatriote. Toujours est-il que les mérinos de Novoï-Lancy ont remis en relations les deux futurs représentants de Genève au Congrès de Vienne, de même que ces bêtes ont permis à Pictet-de Rochemont d'être connu de l'empereur Alexandre et d'avoir des rapports suivis avec le duc de Richelieu. Tous ces faits n'ont pas été indifférents, dans la suite, pour le sort de la République de Genève.

¹ Cette lettre, on l'a vu, complète sur plusieurs points importants le récit d'Edmond Pictet (o. c. pp. 67-74). — Bernard de Cérenville (*Le système continental et la Suisse*, Lausanne 1906) n'a parlé que tout incidemment des mérinos de Pictet-de Rochemont. — M. Edouard Chapuisat qui ne leur avait consacré que quelques lignes dans son ouvrage sur *Le commerce et l'industrie à Genève pendant la domination française* (Genève-Paris, 1908), a publié, en 1914, un très intéressant mémoire de Pictet-de Rochemont au baron de Stein, sur l'élevage du mérinos et sur les perspectives agricoles de la Russie méridionale. Ce mémoire, daté de Bâle, du 14 janvier 1814, ne contient cependant qu'un résumé très succinct des adversités rencontrées par le fondateur de Novoï-Lancy. (*Journal d'agriculture suisse*, XXXVI, 19 et 26 mai 1914).

INAUGURATION
D'UNE PLAQUE COMMÉMORATIVE

EN HONNEUR DE

SISMONDI



Le 10 juin 1917, de nombreux membres de l'Institut, les autorités de Chêne-Bougeries, ainsi qu'un public choisi, se sont rencontrés au cimetière de Chêne-Bougeries.

On se place en face de la pierre tombale de Sismondi¹, remise à neuf et ornée de lierre ; on enlève le drapeau genevois couvrant l'inscription suivante :

SIMONDE DE SISMONDI

NÉ A GENÈVE

MORT A CHÊNE-BOUGERIES

HISTORIEN ET ÉCONOMISTE

INSTIGATEUR DES LOIS DE PROTECTION OUVRIÈRE

Institut National Genevois

Sect. d. Sc. moral. et polit.

- 1916 -

encastée dans le mur du cimetière.

¹ La pierre tombale, qu'on n'a voulu modifier en rien, porte l'inscription suivante :

J. C. L.

DE

SISMONDI

NÉ LE 9 MAI 1773

MORT LE 27 JUIN 1842

*Il a été engendré dans la faiblesse
Il ressuscitera plein de force.*

M. Georges Fazy, président de la Section des sciences morales et politiques de l'Institut National genevois, prend la parole.

MONSIEUR LE MAIRE,
MESDAMES ET MESSIEURS,

La Section des sciences morales et politiques de l'Institut National Genevois a décidé, sur la proposition de l'un de ses membres, habitant la Commune de Chêne-Bougeries, d'élever ce modeste monument à la mémoire d'un citoyen de Genève qui occupe une place de premier rang dans le domaine des sciences sociales.

Jean-Charles-Léonard SISMONDE, qui s'est illustré sous le nom de SISMONDI, habita, pendant la dernière période de sa vie, la Commune de Chêne-Bougeries et il est enterré dans ce cimetière. Sa vie fut une vie de travail et son œuvre a été considérable. Son *Histoire des Français*, son *Histoire des Républiques italiennes au moyen-âge*, ses *Etudes sur la Constitution des Peuples libres*, ses *Nouveaux principes d'Economie politique*, entre beaucoup d'autres travaux, constituent de véritables chefs-d'œuvre d'érudition, de consciencieuse recherche et d'observation.

Le principe qui domine et caractérise toutes ces œuvres, c'est le respect de l'individualité humaine. Ce respect, inné chez Sismondi, avait certainement dû se développer pendant le séjour qu'il fit en Angleterre; mais la grande admiration que lui inspirait le peuple anglais s'alliait à un ardent patriotisme genevois.

« Genève, disait-il, est une ville anglaise sur le Continent; elle a été le champion de la double liberté

» civile et religieuse, de la liberté anglaise, sage et forte.
» progressive et cependant conservatrice ».

Ce respect de l'individualité humaine qui inspira Sismondi au cours de ses travaux est, sans contredit, le principe fondamental de notre civilisation chrétienne ; c'est par lui que cette civilisation se distingue de celle de l'Antiquité. C'est par lui qu'elle se sépare de la barbarie et du règne de la force brutale. Celui qui sait en déduire toutes les conséquences est capable d'acheminer à leur solution les problèmes les plus ardues de la vie publique.

C'est à la lumière de ce principe que Sismondi, dans son *Etude sur les Constitutions*, distingue deux catégories de constitutions : celles dont l'amour est le mobile, et qu'il qualifie de *libérales* et celles, fondées sur la crainte et la contrainte, qu'il désigne sous le nom de *serviles*. L'humanité peut-elle, au milieu du sang et des larmes, espérer aujourd'hui, voir s'effondrer tous les régimes de contrainte !

Vivant à une époque où la souveraineté du peuple, proclamée par son illustre concitoyen, Jean-Jacques Rousseau, et surtout le suffrage universel, étaient encore discutés, Sismondi affirme hautement : « que la théorie.
» confirmée par une observation constante, apprend
» que partout où le peuple réussit à faire entendre
» sa voix, il s'anime de vertus publiques, il s'éclaire ; il
» s'élève à un plus haut rang dans l'humanité ; quand
» on le prive au contraire de cette participation à la
» Souveraineté, il se dégrade ».

Mais cette « participation à la Souveraineté » était pour lui la pierre d'achoppement ; il se refuse, avec raison selon nous, de concevoir le suffrage universel.

comme une simple opération d'arithmétique ; il affirme, au contraire, que « la vraie souveraineté du peuple, c'est la domination de la raison nationale », et il ajoute : « la liberté de tous réclame la persuasion réciproque ».

Il appartenait à un autre Genevois, James Fazy, de démontrer par les faits que le suffrage universel, grâce à une organisation constitutionnelle appropriée, ne doit pas consister en une simple opération d'arithmétique plus ou moins compliquée, mais doit parvenir à manifester l'intelligence collective d'un peuple.

Le sentiment du respect de l'individualité humaine est nécessairement accompagné de la crainte de l'arbitraire et de l'horreur du despotisme ; l'historien des Républiques italiennes ne pouvait manquer de signaler ce qui a provoqué la fin de ces républiques florissantes. Or voici ce que nous répète Sismondi à chaque instant, soit dans ses discours au sein de notre Pouvoir législatif genevois — ce corps, grâce aux lumières des membres comme Sismondi qui en seraient exclus aujourd'hui, constituait un enseignement politique de premier ordre suivi avec intérêt par tous les citoyens — soit dans ses écrits — et cette parole emprunte aux circonstances actuelles une importance particulière.

« C'est une vérité démontrée par l'expérience de tous » les temps et de tous les peuples que quiconque exerce » un pouvoir est disposé à en abuser ».

Dans son œuvre magistrale, *Nouveaux principes d'Economie politique*, c'est toujours ce même respect de l'individualité humaine qui fait de Sismondi un novateur et un précurseur. Malgré sa grande admiration pour Adam Smith, Sismondi ne retient que la thèse fonda-

mentale de cet économiste à savoir que c'est le travail et non la guerre, qui est l'origine de tout bien économique. Mais, par contre, il combat les conséquences excessives tirées de ce principe et il combat les abus de la concurrence. Ce qui l'intéresse, c'est beaucoup moins le produit et la production, que le producteur, l'ouvrier ; aussi ce qu'il combat, c'est le développement exagéré du machinisme, ce qu'il demande c'est que le travailleur soit protégé contre l'exploitation, le surmenage et les mauvaises conditions de travail. Pour amener ces réformes, « il ne demande, dit-il, que l'exécution d'une justice complète entre le maître et l'ouvrier » par les moyens, lents, selon lui, et indirects de la » législation ».

Au milieu des préoccupations de toute nature qui nous assaillent aujourd'hui, et des problèmes angoissants qui se posent de nos jours, il n'est point inutile de consulter les écrits de notre illustre concitoyen et de s'inspirer de ses conseils. Ces conseils venant pour ainsi dire d'outre-tombe, nous arrivent dépouillés de toute passion et entourés d'une sérénité réconfortante.

C'est sous l'empire de ces sentiments, Monsieur le Maire, que j'ai l'honneur, au nom de la Section des Sciences morales et politiques de l'Institut National Genevois, de remettre ce modeste monument à la Commune de Chêne-Bougeries. Il contribuera à rappeler le souvenir d'un écrivain de la plus grande valeur, d'un homme de bien et de progrès qui a illustré Genève. Une vieille République comme la nôtre se doit à elle-même de conserver fidèlement la mémoire de ceux qui l'ont honorée et servie.

M. Arnold Téron, maire de Chêne-Bougeries, prononce l'allocution suivante :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESSIEURS,

Sous les feuillages de ce champ de repos et de silence, dorment du même long sommeil trois citoyens qui ont singulièrement illustré l'histoire de la République de Genève : Petit-Senn, le chantre aimable de notre vie genevoise ; Saint-Ours, le peintre délicat, et Sismondi, l'économiste et l'historien clairvoyant.

Aujourd'hui, nous nous sommes réunis pour rendre témoignage à la mémoire de Sismondi et nous ne faisons ainsi par ailleurs que suivre les rites d'une tradition très ancienne et qui a été observée dès les âges les plus reculés de notre humanité ; nous rendons un culte à un mort qui a honoré sa patrie.

Les temps troublés que nous vivons semblent projeter des ombres et des lumières sur les événements consignés dans notre souvenir par l'histoire, — tel, dont l'œuvre passée grandissait dans les périodes de calme relatif et de paix, se trouve aujourd'hui quasi oublié ; — tel autre au contraire s'affirme pour avoir su formuler le premier, quelque'une des vérités nécessaires à la vie des hommes.

Or Genève avait un peu négligé la mémoire de Sismondi et voici qu'à la lueur des éclairs de passions qui agitent le monde, voici que la figure de Sismondi sort des brumes du temps, que son œuvre se précise, et que son nom se dégage.

Dans son histoire du peuple français, Sismondi, anxieux de voir tant d'inégalité et de souffrances parmi les hommes, n'a-t-il pas trouvé une formule impressive

pour résumer la tendance et les aspirations de son esprit ? et n'apparaît-il pas, désormais, comme le précurseur de toute une école et l'ancêtre de toute une doctrine, surtout si l'on songe qu'en 1835 déjà il écrivait : « Le but de la » science économique est d'augmenter la masse de bonheur parmi les hommes et d'en égaliser le partage. »

N'a-t-il pas entrevu, le premier, le rêve généreux d'une société avide d'un idéal meilleur, d'un idéal qui n'était en somme que le mandat impératif de consciences tourmentées par les incertitudes et les doutes ?

Et puis, à l'heure même où le principe de la liberté des peuples est défendu l'arme au poing contre l'expansion et l'agression d'un impérialisme cruel, à l'heure même où la Serbie cherche à réaliser l'unité de son peuple, où les Alsaciens-Lorrains sont opprimés, où l'esclavage collectif de plusieurs nations soulève l'indignation des hommes libres, comment peut-on se défendre d'un mouvement d'orgueil à la pensée que c'est Sismondi qui parla le plus haut et le plus clair en Europe, en faveur de la reconstitution de l'unité italienne et de la libération des Italiens ? En effet son Histoire de la Renaissance et de la liberté en Italie, a fait luire dans le monde des esprits et des intelligences de son temps le flambeau de la Liberté. Il faut s'en souvenir aujourd'hui plus que jamais et lui en rendre témoignage. Il a fallu sans doute un concours de circonstances que l'on appelle, à tort, le hasard, pour rappeler l'attention, momentanément distraite, des Genevois, sur leur illustre concitoyen et il a fallu, avant la guerre, la visite du regretté savant belge Hector Denis et même il a fallu les fêtes du Centenaire, pour préparer l'événement qui se produit aujourd'hui.

Et c'est vous, Messieurs les Membres de notre Institut National Genevois, qui avez mené à bonne fin cette œuvre de piété civique et de gratitude intellectuelle. Je vous en remercie au nom de la Commune où Sismondi passa les derniers jours de sa vie laborieuse.

En 1842, de nombreux citoyens étaient réunis autour de cette tombe, pour écouter le pasteur Jean Jacques Caton Chenevière parler de Sismondi. Or le pasteur Chenevière ne s'adressa pas seulement à ceux qui étaient présents, mais aussi à la postérité que nous sommes, et c'est ainsi qu'il dédia à la mémoire du grand citoyen cette épitaphe, dont l'écho s'en vient jusqu'à nous :

*Son souvenir est dans nos âmes
Son nom vivra chez nos derniers neveux.*

Et... Messieurs, en terminant permettez-moi une légère incursion dans le domaine de l'irréel... Que dirait-il, l'homme de science, le grand écrivain, s'il revenait parmi nous ? Sa première pensée ne serait-elle pas de se diriger, vers la jolie demeure du Chemin du Vallon, encore actuellement appelée « Villa Sismondi », — où il travailla, où il pensa, où il mourut.

Et qu'y trouverait-il aujourd'hui ?... Un asile d'agités, un refuge d'aliénés !!!!

Mais il n'aurait qu'à se retourner et à s'acheminer à travers la verdoyante Place de la Bougeries, vers notre Mairie. Là au moins, il pourrait se convaincre qu'il n'est pas oublié dans sa commune d'adoption et que tous les souvenirs que nous avons pu récolter y sont pieusement conservés.

Il y rencontrerait en place d'honneur, son portrait, orné de sa signature et de quelques vers :

Chéri de ses amis, dont il fit le bonheur,
Son visage nous peint la bonté de son cœur.

Ami des malheureux, sa douce bienfaisance,
Dans leur bonheur trouvait sa récompense.
Qui remplit son devoir, vit et meurt satisfait.
La couronne du juste est le bien qu'il a fait.

Il y rencontrerait son bureau, racheté par nos soins et soigneusement restauré. A côté, il pourrait se reposer dans son propre fauteuil... et s'il se promenait un moment sur notre petit territoire chénois, il rencontrerait une de nos nouvelles avenues, portant son nom. Enfin, dans notre bibliothèque communale, il trouverait les 16 volumes de son *Histoire des Républiques italiennes* provenant de la bibliothèque de Petit-Senn.

Si les agités, ceux, qui hélas ne pensent plus, habitent aujourd'hui où travaillait naguère ce grand penseur, le souvenir de Simonde de Sismondi n'en est pas moins conservé vivant et intense à Chêne-Bougeries, et nous chercherons toujours plus, à nous entourer de ce qui peut faire revivre sa mémoire et le rappeler à nos descendants.



II

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE L'INSTITUT
PENDANT L'ANNÉE 1913

Au cours de l'année 1913, l'Institut national genevois a publié le tome XL de son *Bulletin* : vol. in-8° de 544 pages, avec 1 planche hors texte et 16 figures.

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles et mathématiques

Les communications suivantes ont été faites dans les 7 séances de 1913.

M. le prof. ASKANAZY. Sur la fonction des plexus choroïdes dans le cerveau de l'homme.

M. le Dr A. BERNOUD. Sur les dessins du manuscrit Paccioli.

M. le Dr Frank BROCHER. Sur l'anatomie et la physiologie de l'Hydrophile.

IDEM. Sur l'appareil stridulatoire de l'Hydrophile.

IDEM. Sur l'organisation et la physiologie de l'appareil respiratoire des larves de *Pyticus*.

M. le Dr CARL. Sur la morphologie des Stemmatoïoulides.

M. le Dr GANDOLFI-HORNYOLD. Note sur l'*Oscillatoria rubescens*.

M. le Dr B.-P.-G. HOCHREUTINER. Sur les organes utiles et les organes inutiles dans l'évolution biologique des Malvacées.

M. J. JULLIEN. Présentation d'un appareil destiné à remplacer la chambre-claire.

M. le Dr P. KENNEL. Seconde note sur la physiologie du corps adipolymphoïde des Batraciens.

IDEM. Recherches sur la fonction des grands tentacules du *Limax rufus*.

M. Gaston MERMOD. Sur la faune infusorienne des environs de Sainte-Croix.

M. Jean PIAGET. Sur la biologie des Limnées abyssales du lac Léman.

M. le prof. Eug. PITTARD. Sur quelques dents du *Bos brachyceros* trouvées à Greng, station néolithique des bords du lac de Morat.

M. le Dr REUTTER. Considérations sur l'embaumement.

M^{lle} RZYMOSKA. Note sur le *Cochlicella barbara*.

La section a nommé membre correspondant M. le prof. Gaston BONNIER à Paris.

II

Section des Sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire

Les travaux suivants ont été présentés :

M. Antony BABEL. La situation des étrangers, habitants, natifs et bourgeois dans les maîtrises de Genève.

M. L. GOMBERG. Objet et but de l'écomologique.

M. le Dr O. KARMIN. Les dernières années du régime corporatif à Genève (1793-1798).

IDEM. Etude inédite de Sir Francis d'Ivernois sur le gouvernement anglais et la Révolution française.

M. B. REBER. Les refuges préhistoriques de Bossey, du Petit-Salève et de Veigy.

III

Section de Littérature

L'année 1913 a été marquée par deux manifestations importantes, l'une en l'honneur du poète tessinois FRANCESCO CHIESA, l'autre à l'occasion du soixante-dixième anniversaire du poète genevois Edouard TAVAN.

A vrai dire, la Section n'a fait que s'associer à l'Institut tout entier et à un groupe de lettrés et de patriotes pour organiser la conférence de M. CHIESA qui a eu lieu à l'Aula de l'Université le 8 mars, ainsi que pour préparer le banquet du lendemain. En participant à cette réception, elle a voulu saluer dans la personne de son représentant littéraire le plus illustre de l'heure actuelle, la Suisse italienne tout entière, et marquer ainsi son désir d'assurer à la commune patrie le privilège d'une triple culture unie dans un même effort. L'affluence du public a souligné le succès de cette entreprise.

Le jubilé de M. Edouard TAVAN a eu lieu le jeudi 9 octobre à l'Athénée. Devant un auditoire nombreux et ému, le président de la Section a remis au jubilaire une médaille grand module, en bronze où le poète est représenté de profil. Divers discours ont été prononcés et la

séance a pris fin sur la lecture de quelques œuvres choisies parmi les plus belles des « Fleurs du rêve » ou de la « Coupe d'Onyx ».

IV

Section des Beaux-Arts

La section a tenu, au cours de 1913, deux séances de membres effectifs et sept séances générales ; son activité s'est exprimée dans les manifestations suivantes.

M. J. MÉGARD. Exposition d'eaux-fortes gravées directement d'après nature, avec commentaire.

M. P. de LOGUINOW. Exposition de peinture russe.

M. Hammond MASON. La dernière grande éruption du Vésuve, faite pendant 8 phases de son activité ; récit descriptif avec exposition de peinture.

M. H. RUEGGER. Exposition de peinture.

M. Alex. KRAUSS, membre correspondant. Compte rendu de la fête historique de Parme en l'honneur de Giuseppe VERDI. M. Krauss représentait la section à cette fête.

La Section a organisé deux excursions artistiques. La première, pendant les fêtes de Pâques à Chillon : Visite du Château et des importants travaux de restauration intérieure habilement dirigés depuis une quinzaine d'années par M. l'architecte cantonal A. NAEF. La seconde excursion (automne) a eu pour but l'Abbaye de St-Sulpice (Vaud), ancienne église du Prieuré, dont la construction remonte au X^{me} siècle et qui dispute à Romainmotier l'honneur d'être le monument le plus ancien de notre architecture religieuse. — Les rapports descriptifs

sur ces deux excursions ont été lus par M. le prof. J. DOMPMARTIN.

Plusieurs séances ont été occupées à la discussion de la proposition de M. A. TRACHSEL, relative à la fondation à Genève d'un *Musée national lacustre*. La section a nommé une commission chargée de s'occuper d'une exposition des œuvres d'art des membres de la section au printemps de 1914.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture

Comme les années précédentes, la section s'est intéressée aux diverses expositions horticoles et avicoles locales. Elle a pris en mains l'organisation d'un concours de bonne culture du froment pour l'année 1914-1915. Elle a tenu quatre séances de membres effectifs et six séances ordinaires. Les communications suivantes ont été présentées.

M^{me} DESQUARTIERS. Rapport sur les résultats donnés par les graines distribuées en 1913.

M. Albert DURAND. Causerie sur l'élevage du lapin.

M. Jules MÉGEVET. La navigation automobile et les courses internationales.

M. Elie NEURY. Soins à donner aux arbres fruitiers en hiver.

M. Jean NICODET. Culture potagère et grande culture.

IDEM. Sur quelques maladies des légumes et sur les moyens de les combattre.

Enfin, une séance a été consacrée à la visite de l'Ecole cantonale d'horticulture de Châtelaine.



COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE L'INSTITUT
PENDANT L'ANNÉE 1914

Au cours de l'année 1914, l'Institut national genevois a publié le tome XLI de son *Bulletin*: vol. in-8° de 510 pages, avec 6 planches hors texte et 35 figures.

L'Institut genevois s'est associé à la célébration du centième anniversaire de la Restauration de la république de Genève en 1814, en consacrant sa séance publique annuelle au souvenir du siècle écoulé. Cette séance, transformée en manifestation patriotique genevoise, a eu lieu le jeudi 23 avril 1914 à 8 h. $\frac{1}{4}$ du soir à l'Aula de l'Université et comportait l'ordre du jour suivant:

1. La fondation de la Société helvétique des sciences naturelles à Genève en 1815, lecture de M. le prof. Emile YUNG.
2. Le mouvement économique du siècle à Genève, fragments lus par M. le prof. Louis WUARIN.
3. L'art à Genève, lecture de M. le prof. Paul SEIPPEL.
4. Les chansonniers du Caveau genevois, communication de M. Jules COUGNARD.

Dans cette dernière partie, qui présentait un vif intérêt artistique, des chansons choisies ont été exécutées par

M^{me} ANDINA, soprano, MM. PASCHE, baryton martin, Marius GOLAY, ténor et Lucien DUNANT, basse; M. le prof. L. KETTEN tenait le piano d'accompagnement.

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles et mathématiques

La section a enregistré avec une vive satisfaction la distinction dont a été l'objet son président, M. le prof. Emile YUNG, élu membre correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences). Les communications suivantes ont été présentées au cours des quatre séances ordinaires :

M. le D^r J. BRIQUET. Sur l'anatomie de la feuille des *Saxifraga moschata* et *exarata*.

M. le D^r Frank BROCHER. Sur le mécanisme de l'immersion chez les Dytiques.

IDEM. Sur la respiration des Dytiridés.

M. le D^r CARL. Sur la répartition géographique des Diplopodes de Colombie.

M. le D^r B.-P.-G. HOCHREUTINER. Rapport sur le projet d'achat de la Pointe-à-la-Bise.

M. le D^r KENNEL. Sur la classification des odeurs.

M. le prof. MONNIER. Sur le pouvoir diastasique des extraits de malt.

M. le D^r REUTTER. Sur l'analyse des parfums égyptiens et sur l'embaumement des corps.

IDEM. Etude sur le Ten-Mat.

M^{lle} Dr Lina STERN. Le mécanisme des oxydations dans l'organisme animal.

II

Section des Sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire

Travaux présentés :

M. Antony BABEL. Troubles politiques et exodes d'artisans à Genève au XVIII^e siècle.

M. B. REBER. Genève et ses environs, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entrée dans l'histoire ; coup d'œil rétrospectif sur les temps préhistoriques.

III

Section de Littérature

Pas de séances de section en 1914.

IV

Section des Beaux-Arts

Les travaux suivants ont été exécutés en 1914 :

1^o Exposition de projets d'affiches illustrées. Dix projets ont été présentés au concours : le 1^{er} prix a été remporté par M. Th. DIVORNE, un 2^e par M. W. DAUER.

2^o Exposition d'œuvres d'art des membres de la section, au bénéfice des ouvriers sans travail. Cette exposition a eu lieu du 4 décembre 1914 au 5 janvier 1915, rue du

Rhône, 54, avec un plein succès. La somme de fr. 2108,40 a pu être versée entre les mains de M. H. Boveyron, trésorier des dits.

Les communications suivantes ont été faites :

M. Louis DÉRIAZ. Les sites de St-Raphaël, avec exposition de 28 aquarelles.

M. E. JEANMAIRE. A propos de deux bronzes, avec exposition.

M. Eug. L'HUILLIER. A propos d'un plat et d'une médaille en galvanoplastie, avec exposition.

M. Jos. MITTEY. Commentaire sur une exposition de peintures à l'huile et d'aquarelles, chez l'auteur à Lancy.

M. J. DOMPMARTIN. Rapport sur une visite de la section à l'Exposition nationale de Berne.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture

Une communication :

M. J. NICODET. La farine complète.

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE L'INSTITUT
PENDANT L'ANNÉE 1915

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles et mathématiques

Les travaux suivants ont été présentés au cours des trois séances de cette année :

M. le prof. L. BARD. Sur l'accomodation à distance dans l'audition.

M. le Dr BRIQUET. Sur l'anatomie foliaire des Galatelles.

IDEM. Des variations de structure foliaire chez les *Galium* de la section *Mollugo*.

M. le Dr Frank BROCHER. Expériences sur la respiration des Dytiques.

IDEM. La circulation du sang dans les élytres et les ailes des Coléoptères aquatiques.

M. le prof. MONNIER. L'emploi du trichlorure de titane dans l'analyse chimique.

M. le Dr ARNOLD PICTET. Recherches en vue de déterminer le mobile qui pousse les insectes à venir voler autour des lampes.

M. le Dr REUTTER. Analyse de poisons sagittaires.

M. le prof. J. REVERDIN. Quelques organes annexes de l'armature génitale mâle et femelle des papillons.

La section a voté un subside de 100 fr. à la Commission centrale de secours pendant la guerre.

II

Section des Sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire

Les travaux suivants ont été présentés dans les huit séances de 1915 :

M. André CORBAZ. La chastellanie de Jussy.

M. Henri FAZY. Les débuts de la période révolutionnaire à Genève, 1788-1789.

M. L. HERSCH. La mortalité chez les neutres en temps de guerre.

M. Ph. JAMIN. Une hôtellerie historique en Angleterre.

M. le Dr O. KARMIN. Révélations inédites sur les papiers posthumes de Mirabeau.

IDEM. Une lettre inédite de Sir Francis d'Ivernois sur M^{me} de Staël, 1807.

IDEM. Un écrit inédit de d'Ivernois sur la situation politique à Genève au début de 1791.

IDEM. Lettres inédites du général Dufour, 1807-1810.

M. le prof. André de MADAY. Les lois sociologiques.

M. B. REBER. Les « anneaux du déluge » et les gravures préhistoriques en forme de cercles de grandes dimensions.

IDEM. La persistance du culte du soleil, surtout dans les pays de Genève, Vaud et Valais.

M. le Dr REUTTER. L'embaumement chez les anciens.

M. le prof. Eug. RITTER. Les années climatériques de l'Eglise protestante de Genève, 1535-1907.

M. Alexandre STOURDZA a été élu membre correspondant de la section.

III

Section de Littérature

La section de littérature a réuni ses membres effectifs en séance, le 22 février et le 16 décembre, pour examiner diverses questions d'ordre administratif. Dans la première de ces séances, elle a nommé membre correspondant M. Pierre ALIN, homme de lettres, à Paris.

La section a organisé, d'autre part, une séance publique qui a eu lieu le 25 février à l'Athénée. Un bon nombre d'artistes, d'écrivains, de femmes de lettres et de poètes ont prêté leur gracieux concours à cette soirée destinée à venir en aide aux écrivains que les événements actuels ont privés de ressources.

IV

Section des Beaux-Arts

Les sujets suivants ont fait l'objet de l'activité de la section des Beaux-Arts au cours des séances (3 de membres effectifs et 8 ordinaires) de l'année 1915 :

1° Deux courses artistiques : une au printemps à Satigny-Peissy-Russin, l'autre en automne à Laconnex. Les deux rapports documentaires ont été rédigés par M. le prof. J. DOMPMARTIN.

2° Rapport final sur l'exposition de peinture au bénéfice des « sans-travail » mentionnée au rapport de 1914.

3° Proposition de mettre au concours la décoration du Palais électoral et du futur Muséum d'histoire naturelle ; aménagement des futurs locaux de l'Institut genevois.

4° Proposition de M. A. TRACHSEL relative à un projet de monument des héros de la liberté genevoise à construire sur l'emplacement de l'Evêché. Ce projet a été imprimé et communiqué aux sociétés d'art de notre ville, ainsi qu'aux autorités cantonales et municipales.

5° Vote d'une subvention de 50 fr. et d'un message de sympathie à la société « Appui aux artistes », ayant pour but de venir en aide aux artistes et à leurs familles nécessiteux à Paris.

6° Démarches auprès du Conseil administratif de la Ville de Genève en vue de placer une plaque commémorative sur la maison natale d'Henri DUNANT, fondateur de la Croix-Rouge, en vue de réserver dans le mur de la Treille une place réservée à un petit monument ; enfin, en vue de donner le nom d'Henri DUNANT à une des rues de Genève.

7° Discussion du projet de transformation du quai des Eaux-Vives.

8° Visite du nouveau Palais électoral.

9° Réception et restauration du buste de PETIT-SENN, donné récemment à l'Institut.

10° Création d'un « portefeuille des œuvres des artistes, membres de la section des Beaux-Arts de l'Institut genevois. »

11° Sur la proposition du Comité de gestion de l'Institut, la section des Beaux-Arts s'occupera désormais de l'organisation de la partie musicale des séances annuelles

de l'Institut. Nous exprimons, à cette occasion, notre vive reconnaissance à M. le prof. Léopold KETTEN qui s'était chargé de cette tâche pendant un grand nombre d'années.

12° Enfin, la section des Beaux-Arts a organisé, du 19 décembre 1915 au 10 janvier 1916, au local Chavan, rue du Rhône, 34, une exposition des œuvres de trois membres de la section, au bénéfice des soldats nécessiteux des bataillons genevois. Cette exposition a bien débuté, avec de nombreux exposants, et produira certainement une recette réjouissante.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture

Cette section a tenu cette année deux séances de membres effectifs ; il y a eu deux assemblées ordinaires. Communications présentées :

M. NICODET. Les variétés de pommes de terre dont la culture est à recommander dans le canton de Genève.

M. SCHOCH. L'agriculture dans la colonie du Cap.

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1913, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
1 ^{er} janvier 1913. Solde disponible	Fr. 3,014 70	Allocation de la Section d'Industrie et d'Agriculture (1911).	Fr. 400 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Allocation de la Section des Beaux-Arts (1913)	» 400 —
Reçu de la Ville de Genève pour subvention de la Bibliothèque	» 200 —	Allocation de la Section de Littérature (1913).	» 400 —
De la Section des Beaux-Arts	» 40 —	Indemnité du Secrétaire général et frais divers du Secrétariat	» 452 50
Intérêts sur dépôts à la Banque de Genève	» 101 65	Indemnité du Bibliothécaire et menus frais de la Bibliothèque	» 308 85
		Frais d'impressions (T. XL du <i>Bulletin</i> et <i>Mémoires</i>).	» 2,836 40
Total des recettes.	Fr. 8,356 35	Phototypies et autotypies (fact. Sadag)	» 265 —
A déduire dépenses de l'exercice	» 5,334 10	Prime d'assurance	» 42 —
Excédent des recettes	Fr. 3,022 25	Dépenses diverses	» 229 35
		Total des dépenses.	Fr. 5,334 10

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1914, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
1 ^{er} janvier 1914. Solde disponible	Fr. 2,994 85	Allocation de la Section des Beaux-Arts (1914).	Fr. 400 —
Subvention de la Ville de Genève pour la Bibliothèque	» 200 —	Allocation de la Section des Sciences naturelles (1914)	» 400 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Allocation de la Section de Littérature (1914)	» 400 —
Déc. 31. Intérêts à la Banque de Genève	» 69 85	Indemnité du Secrétaire général et déboursés du Secrétariat	» 623 95
		Indemnité du Bibliothécaire et déboursés.	» 313 40
		Frais d'impressions (T. XLI du <i>Bulletin</i> et divers)	» 3,226 —
Total des recettes	Fr. 8,264 70	Prime d'assurance et renouvellement de police	» 44 65
A déduire dépenses de l'exercice	» 5,418 —	Frais divers	» 10 —
Excédent des recettes	Fr. 2,846 70	Total des dépenses	Fr. 5,418 —

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1915, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
Solde disponible à la Banque de Genève.	Fr. 2,901 35	Allocation de la Section des Beaux-Arts (1915)	Fr. 400 —
Allocation de la Ville de Genève pour la Bibliothèque	» 200 —	Allocation de la Section des Sciences naturelles (1915)	» 400 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Indemnité du Secrétaire général et déboursés du Secrétariat	» 344 75
Déc. 31. Intérêts à la Banque de Genève	» 164 30	Au Bibliothèqueaire et menus frais	» 152 —
		Factures Sadag, autotypies	» 259 95
		Allocation à la Section de Littérature pour le monument Ed. Rod	» 100 —
		Frais d'impressions (T. XLII du <i>Bulletin</i>)	» 500 —
Total des recettes	Fr. 8,265 65	Frais divers	» 57 20
A déduire les dépenses	» 2,255 55	Prime d'assurance	» 41 65
Excédent des recettes	Fr. 6,010 10	Total des dépenses	Fr. 2,255 55

AS

Institut national genevois

322

Bulletin

I55

t.41-42

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
